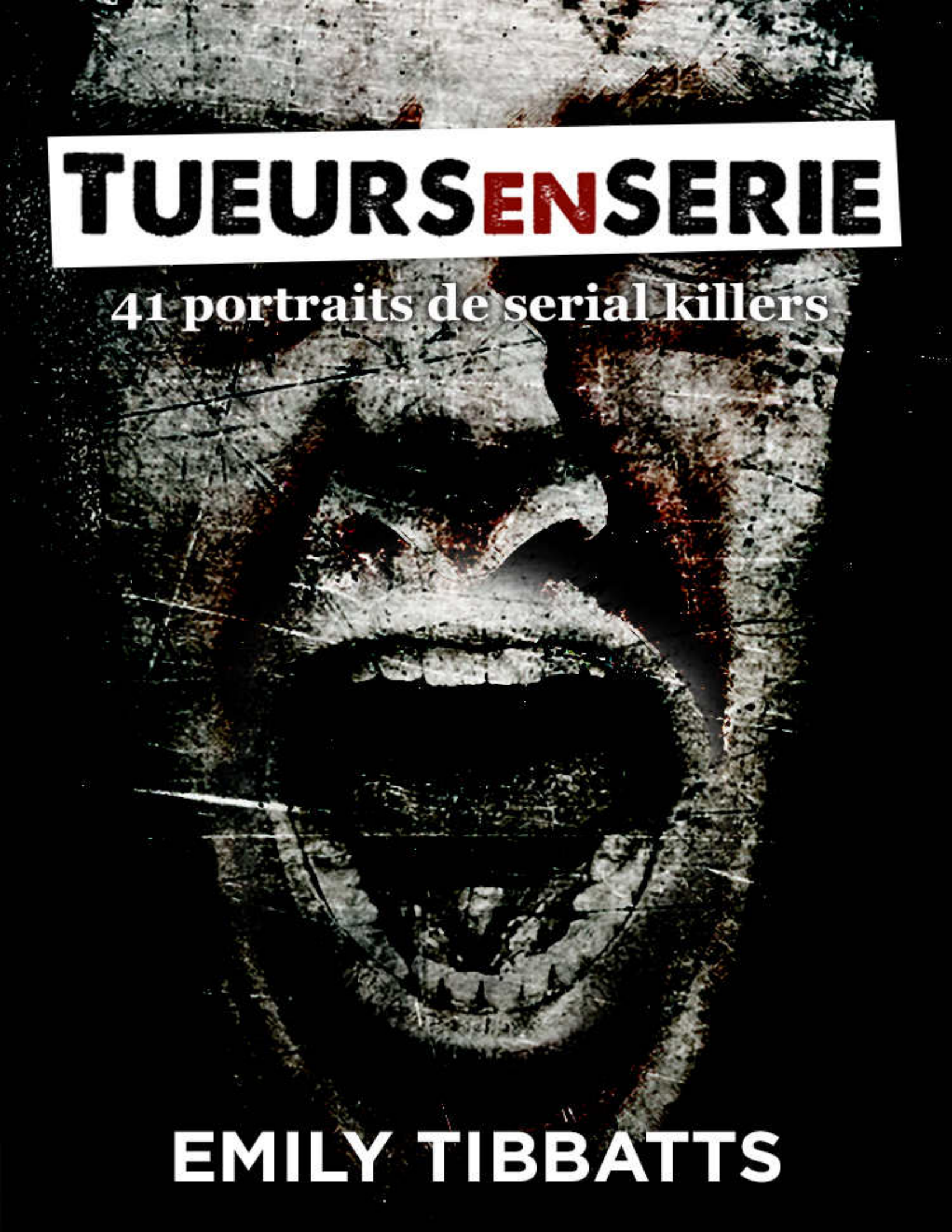
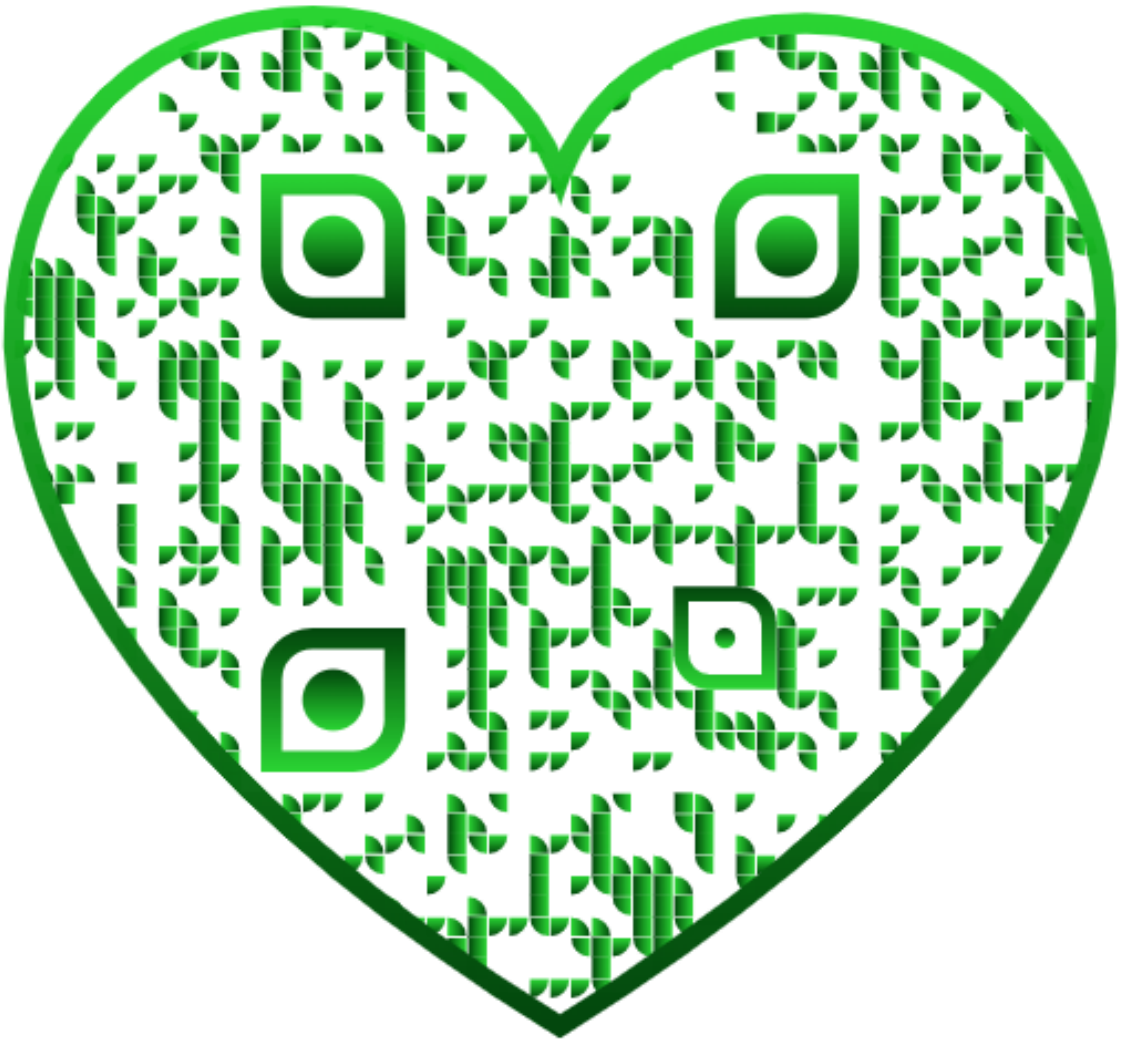
TUEURS EN SERIE

41 portraits de serial killers



EMILY TIBBATTS



Tueurs en serie

41 portraits de serial killers du monde entier

Emily Tibbatts

Merci de ne pas copier, reproduire, distribuer, transmettre ou réutiliser tout extrait de ce livre sans accord préalable de l'auteur.

Tous droits réservés - 2001/2017 - Emily Tibbatts
www.tueursenserie.org

SOMMAIRE

Introduction
Afrique
  Sipho Thwala
Amérique du Sud
  Francisco de Assis Perreira
  Gustavo Morales
Asie
  Bai Baoshan
  Ahmad Suradji
Canada
  Paul Bernardo et Karla Homolka
Etats-Unis, 1800-1985
  Ralph Andrews
  Richard Biegenwald
  Wiliam Bonin
  Ted Bundy
  Jeffrey Dahmer
  Albert DeSalvo
  Albert Fish
  John Wayne Gacy
  Gerald Gallego et Charlene Williams
  Ed Gein
  Belle Gunness
  Donald Harvey
  Edmund Kemper
  Herbert Mullin
  Richard Ramirez

- Robert Yates
- Le Zodiac

Etats-Unis, 1985 à aujourd'hui
- Richard Angelo
- John Armstrong
- Cesar Barone
- Herbert Baumeister
- Robert Berdella
- Arthur Bishop
- Gary Ridgway
- William L. Suff
- Aileen Wuornos

France
- Marcel Barbeault
- Guy Georges
- Francis Heaulme
- Thierry Paulin
- Joseph Vacher

Moyen-Orient
- Ali Kordiyeh

Royaume-Uni
- Jack l'éventreur
- Peter Dinsdale

Russie et ex-URSS
- Anatoly Onoprienko

Ce livre vous a plut ?

Vous pouvez également télécharger un ebook gratuit présentant d'autres portraits et études sur les tueurs en série, en cliquant sur le lien suivant :

http://www.tueursenserie.org/ebook-gratuit

INTRODUCTION

Ce livre présente les portraits de *serial killers* qui ont été publiés depuis 2001 sur le site http://www.tueursenserie.org, dont je suis la créatrice.

Je les ai réunis dans un ebook afin qu'ils soient plus facile de les lire car certains d'entre eux sont particulièrement longs.

J'espère que cette lecture vous intéressera et vous permettra de mieux comprendre ce que sont - et ne sont pas - les tueurs en série.

Par le biais de mon site, on me demande souvent d'où me vient ma «passion» pour les *serial killers*.

Ce n'est pas une passion. Je suis passionnée par l'écriture, par l'Histoire, par l'Inde. Je ne suis pas «passionnée» par les tueurs en série.

Je cherche à comprendre la noirceure dans laquelle l'esprit humain peut parfois se vautrer. Les tueurs en série, lorsque l'on comprend réellement ce qu'ils sont, représentent le pire des pensées et des actions dont un être humain peut se rendre coupable.

Je m'interroge constamment sur la capacité de l'Homme à faire le Mal, à commettre des actes abominables, à ôter la vie, à faire souffrir... et en à tirer du plaisir.

Contrairement à ce qui nous est présenté dans la grande majorité des films, séries et romans, les tueurs en série ne sont niglamours, ni fascinant, ni particulièrement intelligents. Ils sont égoïstes, narcissiques, creux, lâches, et aussi ignobles qu'insignifiant.

La majorité d'entre eux est totalement sain d'esprit. La plupartsont de pauvres types ou des femmes paumées.

Et si j'aime lire ou visionner des «histoires de tueurs en série», les clichés et les idées reçues qu'ils véhiculent me dérangent énormément. Je comprends qu'on les présentent comme des génies du mal inspirés par les versets de la

Bible ou la pleine lune, c'est plus intéressant, car les véritables serial killers sont, somme toute, très banals.

Mais transformer les tueurs en série en «(anti) héro» mène souvent à oublier les personnages principaux de toutes ces histoires : les victimes.

Demandez à n'importe qui dans la rue de vous citer le nom d'un tueur en série : ils en trouveront au moins un.

Demander leur de vous citer le nom d'une victime...

AFRIQUE

SIPHO THWALA

Nom : Sipho Mandla Agmatir Thwala.
Surnom : "L'Etrangleur de Phoenix".
Né en : 1968, près de Durban - Afrique du Sud.
Mort le : Toujours vivant. Condamné à 506 années de prison.

Ce jeune homme détestait les femmes. Intelligent et cultivé, bien que vivant dans une cabane au fond d'un "township", ce Sud-Africain a pourtant violé et assassiné 19 jeunes femmes en deux ans. Il s'attaquait aux femmes du coin et les attirait dans les champs de cannes à sucre pour les tuer. Il les attachait en suivant un rituel zulu, et les bâillonnait. Grâce à l'aide de Micki Pistorious, profileuse, la police a pu découvrir d'autres corps cachés dans les champs et, finalement, arrêter Thwala.

Informations personnelles

Sipho Thwala provient d'un milieu rural. Il ne connut pas son père, et son beau-père, violent, l'abandonna alors qu'il était encore enfant. La mère était la figure dominante de la famille, mais il n'y avait pas beaucoup d'affection entre elle et son fils. Il était turbulent et elle dut le discipliner.
Il commença a travailler dès l'adolescence et fit de nombreux petits boulots. Il ne garda jamais un emploi bien longtemps.

Sipho Thwala vécu avec une jeune femme qui tomba enceinte, mais avorta sans le prévenir. Thwala en garda beaucoup de rancœur, de colère et de tristesse.

Selon ses proches, c'était un homme calme, solitaire et introverti. Mais après l'avortement de son amie, son caractère changea. Sous une apparence calme, iI pouvait entrer dans des colères noires.

C'est pour cette raison que sa mère et sa soeur ne lui posèrent pas de question sur les vêtements féminins qu'il se mit à collectionner, de peur de l'irriter.

Crimes et châtiment

En 1997, les policiers de Phoenix, une petite ville à 20km au nord de Durban, en Afrique du Sud, réalisèrent qu'une seule et même personne était responsable de plusieurs meurtres de femmes dans la région des champs de cannes à sucre.

Ils contactèrent le superintendant de Durban, Philip Veldhuizen, en raison de la formation spéciale qu'il avait reçue sur les *serial killers*. Veldhuizen se rendit à Phoenix et étudia les dossiers. Il constata que le mode opératoire du tueur était toujours le même et qu'ils étaient bien en présence d'un tueur en série : Le 1er juillet 1997, on avait découvert trois corps de femmes attachées, brûlées et en état de décomposition avancée dans les champs de cannes (ceux-ci sont incendiés chaque année pour en faciliter la récolte). Un quatrième corps fut découvert le lendemain, décomposé mais non brûlé.

Veldhuizen appela alors la personne qui lui avait fourni cette formation spéciale sur les *serial killers* : la "profileuse" Micki Pistorius. Elle proposa aux policiers de fouiller dans leurs archives, à la recherche de cas semblables. Le 14 juillet, ils avaient répertorié 10 cas présentant les mêmes similitudes.

Toutes les victimes, des femmes noires entre 20 et 30 ans, avaient été découvertes dans la région des plantations de cannes à sucre entre les villes dePhoenix et Mont Edgecombe, près du *township* de KwaMashu.
Elles avaient toutes étaient trouvées dans un périmètre de 3km dans

les plantations, certaines à peine à quelques mètres les unes des autres.
Elles avaient toutes été attachées, étranglées et bâillonnées avec leurs sous-vêtements.

Micki Pistorious quitta Johannesburg pour rejoindre le superintendant Veldhuizen à Durban afin de dresser le profil du tueur. En étudiant les meurtres, elle remarqua que l'assassin avait un rituel très particulier et précis, dans sa façon de tuer et d'attacher ses victimes.
« *Normalement, il n'aurait pas eu besoin d'attacher ses victimes, parce qu'elles n'offraient aucune résistance, vu qu'elles étaient inconscientes ou déjà mortes. Mais il les attachait quand même. Il leur liait les pieds et les mains dans le dos, leur entourait la tête avec un morceau de leur vêtement et, finalement, enfonçait un bout de tissu dans leur bouche. Tout cela était inutile* ».

Micki Pistorious conseilla aux policiers de patrouiller dans les champs de cannes à sucre. Comme les cannes mesurent plus de deux mètres de haut, on utilisa des chiens. Ceux-ci permirent de découvrir sept nouveaux corps ! Tous étaient décomposés, mais à des stades différents. Sur le plus récent d'entre eux, les policiers effectuèrent un prélèvement d'ADN grâce à un mégot de cigarette fumé à la fois par la victime et par le tueur.

A l'étude des rapports d'autopsie, Micki Pistorious compris que le tueur était Zoulou : toutes ses victimes avaient été ligaturées selon un rituel sexuel zoulou, "l'ukuzoma", un mode contraceptif. Elle assura que le tueur était un homme "de la région", voire même un voisin, car toutes les femmes l'avaient suivi dans les champs de cannes sans offrir de résistance, comme si elles le connaissaient. De plus, il semblait connaître les champs comme sa poche.
Les champs de cannes à sucre sont denses et hauts (environ 2,50m).

Les serpents, les rats et les scorpions y prolifèrent. Lorsqu'une femme était entraînée à l'intérieur d'un de ces champs, il était vraiment difficile de retrouver son corps. Et si elle avait crié, personne ne l'aurait entendu, car il n'y a personne aux alentours.

Le 1er août, un huitième corps fut découvert, ce qui permit à nouveau d'identifier l'ADN du tueur : il avait laissé du sperme sur sa victime.

Dans son profil, Micki Pistorious indiqua que le tueur avait plus que sûrement commis des agressions et/ou des viols sur des femmes auparavant, avant de se mettre à tuer.

Philip Veldhuizen demanda à ses hommes d'examiner tous les anciens dossiers de ce type dans la région. En quelques jours, les enquêteurs firent le lien avec une tentative de viol datant de 1996. Sipho Agmatir Thwala avait été accusé de viol en mars 1996 mais acquitté. On avait cependant prélevé son ADN. On le compara à celui du tueur en série et on découvrit qu'il correspondait.
Thwala fut arrêté le 14 août 1997. Les policiers pénétrèrent chez lui, très tôt le matin, dans sa petite maison du *township* de KwaMashu. Il n'offrit aucune résistance.
Dans sa hutte, les policiers découvrirent des montres de femmes, des bouts de tissus aux noeuds caractéristiques et de très nombreux vêtements de femmes, attachés à une poutre. Depuis son habitation, Thwala avait une vue imprenable sur les champs de canne.

Lors de son interrogatoire, Thwala expliqua qu'il était parvenu à convaincre les jeunes femmes de le suivre dans les champs parce qu'il était "du coin" et qu'il leur proposait un emploi.
Il correspondait au profil établi par Micki Pistorious : « *intelligent et charmant envers les femmes, mais extrêmement dangereux* ».
Thwala parle anglais, afrikaans et zulu. Il avait grandi dans les champs de cannes et il était lui-même ouvrier dans les champs. Sa

mère le décrivit comme un jeune homme intelligent et gentil, qui savait lire et écrire, bien qu'il n'ait pas dépassé le stade de l'école primaire.

Le lendemain, Sipho Thwala mena les policiers dans les champs de canne à sucre et indiqua tous les endroits où il avait tué, sans se tromper une seule fois.

Le 31 mars 1999, la Haute Cour de Durban le déclara coupable de 16 meurtres et de 10 viols. À 31 ans, Thwala fut condamné à 506 années de prison.

L'accusation avait demandé à ce que Thwala ne reçoive pas une peine globale à perpétuité pour tous ses crimes : il aurait pu demander une libération sur parole après 24 ans. Thwala a donc reçu une peine pour chaque crime : 30 ans pour chaque meurtre, 12 ans pour trois viols et 2 ans pour sept autres viols, plus 12 ans pour une tentative de meurtre.

Victimes

Sipho Thwala a assassiné et violé 19 jeunes femmes en tout. On ne connait que les noms de certaines d'entre elles, les autres n'ont pu être identifiées.

Gabisile Buthelezi (12 ans)
Assassinée le 23 juin 1994. son corps fut découvert le même jour.

Hlengwe Theressa Mfeka (24 ans)
Son corps fut découvert le le 20 juin 1997.

Banothile Nompumelelo Dube (30 ans)
Son corps fut découvert le 26 juillet 1997.

Nokuthula Zothile Cele (29 ans)
Son corps fut découvert le 24 juillet 1997.

Staff Pumzille Gumede (21 ans)
Son corps fut découvert le 23 juillet 1997.

Mtombemi Nyangithini Ngcobo
Son corps fut découvert le 24 juillet 1997.

Mode opératoire

Thwala amenait ses victimes à le suivre dans les champs de cannes à sucre en leur proposant un emploi. Il leur expliquait qu'il allait les mener dans un endroit, pour le montrer en quoi consistait le travail. En fait, il les assommait. Puis, il les attachait en utilisant leurs sous-vêtements, et en suivant un rituel complexe. Et il les violait en les étranglant.

Une seule femme parvint à lui échapper. Lors du procès, elle expliqua que Sipho Thwala lui avait parlé d'un emploi et lui avait demandé de l'accompagner. Il lui avait dit de traverser les champs de cannes, car c'était un raccourci.
Puis, il l'avait attrapée par derrière et avait exigé un rapport sexuel. Elle avait accepté, tout en le suppliant de ne pas la tuer. Après l'avoir violé, il lui demanda... d'être sa petite amie !
Elle ne répondit pas, alors il commença à la frapper. Elle le supplia à nouveau et dit qu'elle acceptait. Il lui laissa la vie sauve.

Motivations

La plupart des victimes avaient été trouvées couchées sur le ventre. Micki Pistorious déclara aux enquêteurs : « *Je pense qu'il ne voulait pas voir leurs yeux. Le message est : 'Ne me regarde pas'. Il y avait aussi le bâillon dans la bouche : il voulait les empêcher de*

parler. Or, la victime était déjà morte ou inconsciente, elle ne pouvait donc pas crier. Il voulait empêcher les femmes de lui parler. Il leur attachait les mains pour qu'elles ne puissent pas le toucher. Il était très effrayé par le contact et la conversation avec les femmes ».
De plus, le fantasme de Sipho Thwala était fortement orienté par ces ligatures, ces liens et ces noeuds, qui lui permettaient d'être en position dominante, de maîtriser ses victimes.

Selon Micki Pistorious, les champs de cannes à sucre étaient « *un endroit dangereux pour les victimes, mais sécurisant pour le tueur* ». Lorsque l'on marche dans ces champs, les feuilles de cannes font beaucoup de bruit. « *Le son obsédant des feuilles devait lui bloquer toute pensée rationnelle et déclenchait son fantasme de meurtre. Le son particulier, la hauteur des feuilles, devait le faire se sentir en sécurité et activait son fantasme* ».

Lors de son interrogatoire, Sipho Thwala a expliqué qu'il avait assassiné les femmes qui lui rappelaient son ex-compagne qui avait avorté et lui avait "brisé le coeur". Il les bâillonnait, car les mots qu'avait prononcés cette femme lui avaient fait très mal, et il voulait donc empêcher les autres femmes de parler.

Citations

« *Il n'a jamais changé de comportement. Lorsqu'il entendait parler des meurtres, il les condamnait et disait qu'il espérait que le tueur serait arrêté rapidement* » : la mère de Sipho Thwala.

« *C'était un enfant normal, un gentleman. Il aidait les gens du coin. Il nous achetait de la nourriture quand il avait de l'argent... Mais nous sommes heureux qu'il soit en prison. Qui sait ? Il aurait pu se retourner contre nous un jour* » : la grande soeur de Sipho Thwala.

Bibliographie

Livres en français :

"Profileuse : Une femme sur la trace des serial killers", Stéphane Bourgoin, Grasset, 2007.

Livres en anglais :

"Catch Me a Killer: Serial Murders: A Profiler's True Story", Micki Pistorius, Penguin Global, 2003.

Filmographie

"Micki Pistorius, une femme sur la trace des tueurs en série", Frédéric Tonolli et Stéphane Bourgoin, France 2, 1999.

Amérique du Sud

Francisco de Assis Perreira

Nom : Francisco de Assis Pereira
Surnom : "Le maniaque du Parc", "Motoboy"
Né le : 29 novembre 1967, à Sao Paolo - Brésil
Mort le : Toujours en vie, emprisonné pour 30 années dans un établissement de soins psychiatriques.

Ce jeune homme, coursier motocycliste, se faisait passer pour un photographe de mode afin d'attirer ses victimes. Il se promenait dans le parc public près de chez lui, et accostait les belles jeunes femmes brunes, en leur assurant que ses photos feraient d'elles des mannequins. Neuf d'entre elles l'ont cru et l'ont suivi dans le parc. Il les a violées et étranglées.

Informations personnelles

La famille de Pereira était particulièrement religieuse. Il avait été nommé comme François d'Assise, le saint italien.

Pereira semblait non seulement être un jeune homme normal, intelligent et sociable, mais un personnage particulièrement sympathique.
Il avait de l'humour, il était considéré comme une personne honnête et appréciable. Il aimait offrir ses conseils aux enfants qui faisaient du roller, étant lui-même très sportif.

Une tante maternelle l'aurait violenté sexuellement durant son enfance.
Il aurait eu des relations homosexuelles avec un enseignant au collège.

Il a vécu une relation brutale avec un travesti du nom de Thayna durant plus d'une année. Ce dernier aurait remarqué des marques de coups et des griffures, sur son ventre et son visage, à l'époque des viols et des meurtres.
Certaines victimes ayant survécu ont témoigné avoir griffé Pereira pour le repousser.

En 1995, il a été emprisonné après avoir été accusé de viol à Sao Paolo. Il a payé sa caution et l'accusation a été abandonnée.
Début 1998, Pereira a été interrogé après qu'une jeune femme avait qui il sortait ait disparu.

Crimes et châtiment

Le 4 juillet 1998, deux corps de femmes furent découverts dans le Parque do Estado (le Parc d'Etat), un parc forestier de 550 hectares dans le sud de Sao Paolo.
Deux jours plus tard, deux autres corps furent mis à jour quelques mètres plus loin. Les quatre corps étaient nus, couchés sur le ventre, les jambes écartées, parfois recouverts de branches ou de terre.

Le 7 juillet, la police identifia l'un des corps, celui d'une jeune joueuse de basket de 17 ans, qui devait s'inscrire à l'Université en comptabilité quelques semaines plus tard, **Selma Ferreira Queiroz**.
Le 9 juillet, la police ajouta officiellement à la liste des victimes deux autres jeunes femmes, dont les corps avaient été découverts en janvier puis en mai.
Fin juillet, le nombre de victimes s'élevait à huit en tout.
Parmi elles :

Elisangela Francisco da Silva, une jeune femme de 21 ans issu d'une villepauvre au sud du Brésil, qui était venue vivre avec sa tante à Sao Paulo dans l'espoir d'un avenir meilleur. Un ami l'avait déposée dans le centre commercial Eldorado, où elle voulait faire des courses.

Raquel Mota Rodrigues, 23 ans, qui travaillait dans un magasin de meublespour aider sa famille. A la sortie du travail, elle les avait appelés pour les informer qu'un jeune photographe inconnu lui avaitdemandé de poser pour lui comme modèle. Ses parents lui avaient dit que c'était trop risquéet elle avait répondu qu'elle allait effectivement refuser.

Patrícia Gonçalves Marinho, 24 ans, une belle jeune femme dont la famille rêvait qu'elle devienne mannequin.

Les journaux parlaient d'un "maniaque" violeur et assassin, l'opinion publique commençait sérieusement à s'émouvoir et la police était impuissante.

À partir du 15 juillet, plusieurs jeunes femmes vinrent rappeler à la police leur plainte pour viol.
Ces jeunes femmes, violées et frappées par un jeune homme brun qui les avait emmenées dans le parc durant l'année 1997, étaient encore terrifiées. La police n'avait montré que du dédain face à celles qui avaient eu le courage de porter plainte, des mois auparavant.
Ce n'est qu'après que les meurtres aient fait la une des journaux que d'autres femmes vinrent en parler aux journalistes, forçant les policiers à rouvrir leurs dossiers.
Le premier meurtre avait eu lieu en janvier 1998 mais les plaintes des femmes violées avaient été classées sans suite et les enquêteurs n'avaient pas cherché le coupable.

Les onze victimes de viol décrivirent un jeune homme brun qui s'était présenté comme un photographe de mode cherchant des mannequins.

Après avoir diffusé des portraits-robots du suspect basés sur les témoignages de ces jeunes femmes violées, la police reçut un appel anonyme qui l'amena à soupçonner un homme en particulier. 30 ans, brun, beau garçon et charmeur, coursier motocycliste (d'où son surnom de "motoboy"), il adorait faire du roller-blade et avait une voix très douce : il se nommait Fransisco de Assis Pereira et avait déjà été soupçonné de viol.

Une carte d'identité partiellement brûlée fut découverte dans les toilettes bouchées de la société où Pereira travaillait. Cette carte d'identité appartenait à Selma Ferreira Queiroz, l'une des victimes retrouvées dans le parc.

Malheureusement, lorsque les policiers vinrent l'arrêter à son domicile, Pereira s'était envolé.

Le 30 juillet, la police annonça avoir découvert du sperme dans le corps de Selma, ce qui lui permettrait peut-être d'obtenir une preuve solide contre le tueur. On apprit par la suite que l'échantillon avait été souillé et mal prélevé, ne pouvant plus être utilisé...

Le 4 août, Pereira fut finalement arrêté près de la frontière Uruguayenne, à Itaqui, après qu'un pêcheur avait qui il vivait l'ait dénoncé : il avait vu sa photo à la télévision.
Francisco Pereira avait quitté le Brésil pour demeurer quelques jours en Argentine. Il avait passé sans problèmes plusieurs barrages de police sans être identifié.

Pereira prêcha d'abord son innocence, affirmant qu'il ne savait pas que la police le recherchait et qu'il se rendait simplement à une compétition de roller.

Mais il finit par admettre ses meurtres à son avocat dans la nuit du 7 août 1998. Le lendemain, il réitéra ses aveux aux policiers. Pereira avoua aux enquêteurs qu'il était le meurtrier des huit jeunes femmes du parc de Sao Paolo, mais aussi d'une neuvième non encore découverte. Il admit ainsi avoir tué **Isadora Fraenkel**, une étudiante de 19 ans, et conduisit la police jusqu'à son squelette, caché par des branches, qu'il avait brûlé avec de l'essence trois jours après l'avoir assassinée. Il localisa ensuite les endroits où l'on avait retrouvé des corps.
Il offrit des détails sur chaque meurtre, mais affirma avoir perdu le compte de ses victimes.

Quelques jours plus tard, les femmes violées qui avaient porté plainte le reconnurent définitivement lors d'une confrontation. Elles apprirent ensuite, avec horreur, qu'il les avait contaminées avec le virus du Sida.

Pereira fut jugé une première fois au début de l'an 2000 pour le meurtre d'Isadora Fraenkel (le seul pour lequel l'accusation possédait assez de preuves à son encontre).
Son avocate, Maria Elisa Munhol, affirma alors : "*Mon client est coupable, mais mon client est malade*". Pereira lui-même affirma avoir été "*poussé à tuer par des forces démoniaques irrésistibles*" et expliqua ses meurtres par "*un appétit charnel non ordinaire*". Les jurés ne lui accordèrent aucune circonstance atténuante. Il fut condamné à 147 ans de prison.

Malgré cette lourde condamnation, il épousa en mai 2000 une jeune femme avec laquelle il correspondait par courrier depuis 1998. Il avait reçu la première lettre de cette femme quelques semaines après son arrestation. Elle avait loué une maison peu après, près de la prison, pour être prêt de Pereira...

(Francisco de Assis Pereira a reçu près d'un millier de lettres d'amour de jeunes femmes après son arrestation...)

En juillet 2000, Pereira fut jugé pour les onze viols commis en 1997, et fut condamné à 121 années de prisons supplémentaires. Toutefois, sur les 268 ans cumulés de sa condamnation, Pereira ne doit passer que 30 ans en prison, le maximum selon la loi Brésilienne.

Pereira a été interné dans la "Maison d'arrêt et de traitement psychiatrique" de Taubate, à 135km de Sao Paulo, qui n'est en fait qu'une prison de sécurité maximum surpeuplée.
Les autorités ont d'abord placé Pereira dans une cellule isolée, pensant que ses codétenus voudraient le tuer.

En décembre 2000, une émeute a eu lieu à Taubate : des détenus ont demandé à être transférés dans une autre prison, pistolets et couteaux à la main. Des familles qui venaient rendre visite à certains prisonniers ont été prises en otages.
Une guerre des nerfs et une bataille rangée ont eu lieu pendant plus de 30 heures entre les 220 détenus et les gardiens.
La police a dû intervenir et neuf détenus sont morts. Pereira a survécu.

Bien que n'ayant pas été reconnu comme "aliéné mental", Pereira a été transféré dans un centre de soins psychiatriques "afin de protéger sa vie".

Il aurait soi-disant retrouvé la foi et passerait son temps à lire la Bible.

Victimes

Raquel Mota Rodrigues (23 ans)
Violée et étranglée le 10 janvier 1998.

Rosilda França de Oliveira (20 ans)
Violée et assassinée le 23 janvier 1998.

Isadora Fraenkel (19 ans)
Violée et étranglée le 10 février 1998.

Michele dos Santos Martins (19 ans)
Assassinée le 10 avril 1998.
Son corps a été retrouvé en parti carbonisé.

Patrícia Gonçalves Marinho (24 ans)
Violée et assassinée le 17 avril 1998.

Elisangela Francisco da Silva (21 ans)
Assassinée le 9 mai 1998.

Rosa Alves Neta (21 ans)
Violée et assassinée le 25 mai 1998.

Selma Ferreira de Queiroz (18 ans)
Violée et assassinée le 3 juillet 1998.

Ainsi que deux autres jeunes femmes non identifiées, assassinées en juin 1998.

Mode Opératoire

Francisco de Assis Pereira s'attaquait aux jeunes femmes entre 15 et 24 ans, brunes aux cheveux longs et à forte poitrine.

Il se promenait à travers le grand Parc do Estado, en se faisant passer pour un photographe de mode travaillant pour une société de cosmétiques. Il flattait ses futures victimes en leur disant qu'une carrière de mannequin s'offrait à elles.
Il les approchait de manière douce et charmante, en leur parlant de

leur avenir rayonnant. Puis, il les conduisait dans un endroit isolé afin de "prendre quelques photos pour le book".

Une fois dans le parc, il se jetait sur elle pour les violer et les sodomiser.
Il a mordu certaines de ses victimes et a même arraché des morceaux de leur sexe.
Pereira a expliqué avoir souvent utilisé des lacets pour étrangler ses victimes.

Ensuite, il recouvrait les corps ou les cachait dans d'épais buissons.
Il a même brûlé le corps d'une de ses victimes, Isadora Fraenkel, avec de l'essence.

Motivations

Peu d'informations pour le moment.

Pereira était un obsédé sexuel et un sadique, intelligent et manipulateur, qui prenait plaisir à "séduire" ses victimes, à les "embobiner" en les complimentant sur leur physique.

Le Brésil est un pays où l'apparence physique compte énormément. On se doit d'être beaux, jeunes, en forme, avec des formes rebondies et une peau halée. Même issue des « favelas », une belle femme peut effectivement devenir top model, voire même « Miss Monde ». C'est le rêve d'innombrables jeunes femmes à l'existence indigente ou monotone.
Le fait qu'un "photographe professionnel" s'intéresse à elles était une chance qu'il ne fallait pas rater.

Pereira préméditait ses meurtres et s'équipait lorsqu'il allait se promener dans le parc dans le but de tuer : appareil photo pour la "séduction", et lacets pour le meurtre.

Il aimait emporter des souvenirs (argent, foulard, papiers...) appartenant à ses victimes, pour se remémorer ses meurtres.

Il a violé au moins onze femmes en six mois, puis a tué onze femmes en six autres mois, ce qui est beaucoup (presque deux par mois). Pereira a dit aux enquêteurs qu'il était sur le point de commencer à manger ses victimes lorsque ses meurtres les ont amenés à le soupçonner et qu'il a du fuir.
Ses fantasmes de meurtres semblent avoir explosé et évolué très rapidement vers le pire.

On peut noter chez lui une « incertitude sexuelle » (homosexualité à l'adolescence, relation de couple à la fois avec des femmes et avec un travesti...) qui a sans doute eu une influence sur ses actes.

L'ex-agent du FBI Gregg McCrary a expliqué que Pereira est un tueur sophistiqué, qui n'a jamais utilisé la force pour "obtenir" des victimes, mais plutôt le charme.

John Douglas, ancien profiler du FBI, a dit qu'il était facile pour Pereira de choisir une victime vulnérable, vu le nombre de jeunes femmes qui se promenaient dans le parc. Pereira possède les caractéristiques d'un tueur "organisé" : il tuait dans un endroit qui lui était familier (le Parc do Estado), il choisissait toujours le même genre de victime (des femmes brunes) qu'il charmait avec un beau sourire et des paroles choisies, il utilisait ses mains pour tuer et il emmenait des "souvenirs" avec lui.

Citations

"*Elle, je n'ai pas eu à l'étrangler très fort, j'ai juste serré un peu*" : Pereira, parlant d'Isadora Fraenkel.

"*La frapper a réveillé en moi un fantasme immoral. J'ai ressenti une adoration immorale, vicieuse, interdite*" : Pereira, parlant d'Isadora Fraenkel.

"*Il y a un côté mauvais en moi. Un côté affreux, pervers, que je ne parviens pas à contrôler. J'ai des cauchemars, des rêves avec des choses terribles. Je me retiens d'aller en ville, de sortir de chez moi. Je me couche et je prie pour essayer de me contrôler"* : Pereira.

Bibliographie

Livres en francais :
Aucun pour le moment.

Livres en portugais (du brésil) :

« Acada ao maniaco do parque », Luis Carlos dos Santos et Luiza Alcaide, 1e Edição, 2000.

Gustavo Morales

Nom : Gustavo Adolfo Parada Morales
Surnom : "El Directo".
Né en : 1982, à San Miguel, près de San Salvador - Le Salvador.
Mort le : 2 septembre 2013, poignardé en prison.

A 17 ans, il a été condamné pour le meurtre de 7 personnes, dont plusieurs femmes qu'il a violées. Membre d'un gang dans une banlieue pauvre, cet adolescent a horrifié l'opinion publique salvadorienne, pourtant habituée à la violence. Son jeune âge et la sauvagerie de ses crimes y sont pour quelque chose.

Informations personnelles

Gustavo Morales, que ses amis appellent "Tavo," a grandi dans la banlieue très pauvre de San Miguel, à environ 130km à l'est de la capitale du Salvador.

À 10 ans, sa mère l'a retiré de l'école parce que les autres enfants le battaient tous les jours. Il a trouvé un emploi dans une boulangerie, travaillant le matin et passant ses après-midi à jouer au football dans les rues avec un ballon de chiffon.

Dès 13 ans, il est entré dans un gang (un "mara"), dont la plupart sont dirigés par des criminels salvadoriens qui vivaient aux États-Unis et ont été expulsés au Salvador.

Il ne semble pas que son père ait été très présent, s'il n'en a jamais eu un.

Crimes et châtiment

En avril 1999, cet adolescent de 17 ans a été accusé du meurtre de 17 personnes au Salvador.
Comme les preuves étaient un peu "légères" pour 10 des meurtres, le juge a décidé que Gustavo Adolfo Morales ne serait inculpé que pour les meurtres de 7 personnes et l'a condamné à... 7 ans de prison : la sentence maximum pour un mineur au Salvador, quel que soit son crime ! Morales pouvait donc être libéré en 2003 pour bonne conduite...
Cette affaire a provoqué la création d'un "mouvement national" qui tente de changer la loi concernant les peines encourues par des mineurs.

Gustavo Morales a juré qu'il était innocent, et qu'il était persécuté à cause de "son style", et non pas des preuves qui pourraient exister contre lui. "*Mes mains n'ont pas tué*" a-t-il dit lors d'une conférence de presse. "*Le juge pense que c'est moi à cause de mes tatouages et de mes vêtements. Personne ne me croit.*"

La mère de Gustavo Adolfo, Dora Alicia Morales, a prétendu que son fils ne pourrait jamais avoir commis des crimes aussi affreux. "*Il n'aurait jamais pu violer qui que ce soit !*".
Elle a également affirmé que Gustavo a rejoint le gang "Salvatrucha" simplement parce qu'il aimait porter des jeans "baggy"... Elle a dit à l'agence 'Associated Press' : "*Les filles viennent toujours le chercher", "Mon fils n'est pas un monstre. Tout le monde l'accuse sans le connaître*".

Son premier meurtre - et l'un de ceux pour lequel il a été condamné - était celui d'une toute jeune femme avec qui il sortait. Il avait 14 ans, et elle avait repoussé ses avances sexuelles. Selon l'accusation, il l'a enlevée et l'a emmenée dans un endroit isolé, où il l'a violée. Il a coupé sa poitrine avec un couteau et a jeté la jeune femme - encore vivante - dans un puits, où il l'a laissé agoniser...

L'accusation a affirmé que d'autres membres de son gang ont corroboré cette version.
L'accusation n'a pas voulu fournir plus de détails concernant les 6 autres meurtres, excepté que lors de plusieurs d'entre eux, il y avait eu viol.

Il est très rare qu'un meurtrier fasse les premières pages des journaux au Salvador, mais les procureurs ont alors expliqué que Gustavo Adolfo Morales s'était distingué par sa grande brutalité. Bien que le Salvador soit l'un des pays les plus violents au monde (de nos jours, le taux de meurtres est 12 fois plus élevé qu'à New York, et plus de gens sont tuées chaque semaine que durant la Guerre Civile), cet adolescent et ses crimes ont choqué la nation tout entière.

En 1999, environ 20 familles se sont enfuies du quartier où Gustavo Morales avait grandi, lorsque le jeune tueur - avec 7 autres mineurs en détention provisoire - a assommé un surveillant et s'est enfui durant quelques heures. "*Je suis partie parce que j'avais peur et parce qu'on m'avait prévenue que le gang allait enlever l'une de mes filles*", a dit une voisine, qui n'a pas donné son nom par peur des représailles.
Heureusement, ils ont pu rapidement revenir chez eux puisque Gustavo Morales a été capturé alors qu'il tentait de monter dans un bus.
Son évasion a également poussé le président, Francisco Guillermo Flores Perez, à proposer l'élimination de certaines protections pour les criminels mineurs.

Un groupe de rap local, Mecate, a sorti une chanson qui raconte les "exploits" de Gustavo Adolfo Morales. Cette chanson a fait un hit sur les radios locales, jusqu'à ce que le Ministre de l'Intérieur appelle officiellement les stations de radio pour leur rappeler "*le*

droit du gouvernement à interdire une chanson qui offense la décence publique"...

Gustavo Adolfo Morales a été emprisonné dans la zone de haute sécurité d'un centre de détention, une ancienne caserne de l'armée. Ses codétenus étaient des hommes, des adultes détenus pour des crimes qu'ils avaient commis quand ils étaient mineurs.

En février 2002, il a accordé une interview à un journal. Il a expliqué avoir changé, être devenu meilleur, avoir étudié et avoir appris à travailler de ses mains.
Il voulait faire enlever ses tatouages et quitter le Salvador pour exercer le métier de charpentier. Il affirmait avoir "trouvé Dieu".

Il a été libéré pour bonne conduite en 2002, un an avant la date prévue pour une libération sur parole.

Il a de nouveau été arrêté, peu après, pour possession illégale d'une arme à feu.
Puis en 2003, pour un vol de bicyclette.
Et en 2004 pour une agression, durant laquelle il a été blessé par balle.
A chaque fois, il a expliqué avoir été au mauvais endroit au mauvais moment, pauvre victime de coïncidences et de policiers corrompus...
Mais alors qu'il était en prison, il a assassiné un autre détenu, meurtre pour lequel il a été condamné à 35 années d'emprisonnement supplémentaires.

En 2013, Gustavo Morales a été retrouvé poignardé dans sa cellule de la prison de San Miguel.
Trois autres détenus ont avoués l'avoir assassiné.

Victimes

Au moins sept victimes.
Les noms, les détails et les descriptions ne sont malheureusement pas disponibles pour le moment.

Modus Operandi

Aucune information disponible pour le moment.

Motivations

Les procureurs n'ont pas le droit - selon la loi du Salvador - de discuter de l'affaire publiquement, mais deux d'entre eux ont parlé à l'agence 'Associated Press' à condition de rester anonymes.
Ils ont décrit un adolescent « *obligé de devenir de plus en plus violent pour impressionner ses amis du gang. La brutalité l'a aidé à devenir l'un des chefs du gang* ».

Le Salvador est le pays d'Amérique du Sud où la densité de population est la plus élevée, mais aussi le pays le plus industrialisé d'Amérique Centrale. Il subit beaucoup d'inégalités sociales et autant de séismes.
Dans les années 80, le Salvador a été ravagé par une Guerre Civile, résultat d'une énorme inégalité entre une élite minoritaire et opulente (qui dominait le gouvernement et l'économie) et la majorité de la population qui vivait (et continue de vivre) dans la plus grande misère, mais aussi entre l'extrême droite et la guérilla marxiste. La Guerre civile provoqua la mort de près de 100.000 personnes, ravagea le pays, et précipita d'importantes réformes politiques.
La Guerre Civile a pris fin officiellement en 1992.
En 1998, le Salvador a été de nouveau ravagé, par le cyclone Mitch, et en 2000 et 2001 par des tremblements de terre. 1200

personnes sont mortes et plus de 2 millions sont sans abris.
La pauvreté, la guerre civile, les catastrophes naturelles et les bouleversements qu'elles ont provoqués ont laissé leur marque sur la société salvadorienne, qui est déjà parmi les plus violentes d'Amérique du Sud.

Citations

"*Cette affaire nous dit simplement à quel point les choses vont mal dans notre pays*" : Armando Calderon Sol, Président du Salvador.

"*Gustavo Adolfo est, d'une certaine manière, le douloureux visage de la société que nous avons créé*" : Monseigneur Gregorio Rosa Chavez, Archevêque auxiliaire de San Salvador.

Bibliographie

Aucun livre pour le moment.

Asie

BAI BAOSHAN

Nom : Bai Baoshan
Surnom : Aucun
Né en : 1958, dans la province de Hebei- Chine
Mort le : 6 mai 1998 (exécuté d'une balle dans la nuque) dans la région de Xinjiang.

Il a tué 14 personnes en 1996 et 1997 pour "se venger de la société". En véritable gangster, il a commis des cambriolages et a abattu nombre de policiers. D'ailleurs, il détestait visiblement les forces de l'ordre, car la plupart de ses victimes étaient des policiers. Il a été condamné à mort en 1998 et exécuté.

Informations personnelles

En 1983, à l'âge de 26 ans, Bai Baoshan a commis un hold-up raté, pour lequel il a passé 13 années en prison pour vol à main armée. Selon les médias chinois, il serait sorti de prison "avec une envie profonde de se venger de la société".

Crimes et châtiment

Le 16 octobre 1997, la police de Beijing (anciennement Pékin) a arrêté Bai Baoshan, 39 ans, qui est suspecté des meurtres de 14 personnes. On pense que Bai - peut-être le pire des tueurs en série chinois - a commencé à tuer en 1996.

Dans un rapport inhabituellement détaillé, un journal de Beijing affirme que les crimes de Bai Baoshan ont été commis de Beijing à la région de Xinjiang, située au nord-ouest.

En mars 1996, Bai a attaqué une sentinelle à Beijing, volant un pistolet semi-automatique qu'il a utilisé pour tuer une personne et en blesser six autres, dont quatre officiers de police. On le suspecte également d'avoir assassiné un fournisseur de cigarettes à Beijing, plus tard, dans un cambriolage.

Les autorités pensent que Bai Baoshan a ensuite voyagé jusqu'à la province de Hebei, au nord, où il a attaqué une autre sentinelle de police, tuant une autre personne et se sauvant avec un fusil automatique.

Il s'est ensuite rendu dans la capitale de la région du Xinjiang, à Urumqi, où lui et un complice,Wu Ziming,ont tué dix policiers, garde du corps et civils, et ont volé 1,5 million de yuan (environ 200.000 euros).

Pour éviter de partager le butin, Bai a ensuite tué soncomplice et brûlé son corps.

Selon les aveux parus dans les journaux, Bai Baoshan aurait également assassiné deux co-détenus lorsqu'il était en prison, fracassant leur crâne avec un marteau.

Le 6 mai 1998, Bai Baoshan a été exécuté dans la région du Xinjiang.

Victimes

Peu d'informations disponibles pour le moment.
Bai Baoshan a tué au moins 14 personnes, dont une majorité de policiers.

Modus Operandi

Peu d'informations disponibles pour le moment.
Il commettait des cambriolages, lourdement armé, et tirait sur tous ceux qui se trouvaient sur son passage.

Motivations

D'après ses propres dires, Bai Baoshan aurait commis tous ces meurtres pour "se venger de la société", et d'une justice qui l'avait condamné, soi-disant injustement, à 13 ans de prison pour cambriolage. Peut-être a-t-il voulu que, cette fois, la justice ait raison de le condamner...

Il s'est surtout attaqué à des policiers, il semblait ressentir beaucoup de haine et de colère envers les autorités de son pays. On peut également penser que, comme il commettait des cambriolages à mains armées, il était normal que les policiers se précipitent pour l'arrêter et soient ses premières victimes.

Bibliographie

Aucune pour le moment.

AHMAD SURADJI

Nom : Ahmad Suradji, alias Nasib Kelewang ou Datuk Maringgi
Surnom : "Nasib Kelewang" et"Datuk Maringgi"
Né en : 1949, à Sumatra - Indonésie
Mort le : 27 avril 1998 (fusillé par un peloton d'exécution) à Sumatra

Ce "sorcier" indonésien a assassiné 42 femmes pour accroître ses pouvoirs magiques... Du moins, c'est ce qu'il a affirmé aux policiers. Il faisait croire à ses victimes que, contre une belle somme d'argent, il allait leur permettre de garder leur époux ou de guérir plus vite d'une maladie. Lors d'un rituel, il les emmenait chez lui, les enterrait jusqu'à la taille et... les étranglait.
Ses trois femmes l'ont aidé dans ses meurtres. La première a été jugée avec lui, et reconnue coupable.

Informations personnelles

Peu d'informations disponibles.
Il est né le 10 janvier1949.
Il était éleveur de bétail et tous les habitants de son village respectaient ses soi disant pouvoirs magiques.
Le père d'Ahmad Suradji était lui aussi un "sorcier".

Crimes et châtiment

Le 2 mai 1997, la police indonésienne a arrêté Ahmad Suradji, 48 ans, qui se décrivait lui-même comme un "médecin sorcier", après avoir découvert le corps à demi enterré d'une jeune femme dans

une plantation de cannes à sucre abandonnée, près de sa maison, non loin de Medan, la capitale du nord Sumatra.

Les policiers s'étaient rendus chez lui après que le père de l'une de ses victimes ait déclaré sa disparition alors qu'elle était allée lui rendre visite. Leur intention était uniquement de vérifier s'il était la dernière personne à l'avoir vu, mais ils ne le soupçonnaient pas d'être un terrible assassin.

Suradji, également connu sous le nom de Nasib Kelewang ou Datuk Maringgi, a avoué avoir assassiné 16 femmes en l'espace de cinq ans.Les fouilles dans le champ de cannes à sucre

Mais une fouille de sa propriété a permis de trouver des vêtements et des montres appartenant à 25 femmes disparues.
Suradji a alors été interrogé avec plus d'insistance et a finalement avoué avoir tué 42 femmes durant onze ans !

La police a commencé à creuser dans le champ de cannes jouxtant son habitation et a déterré plusieurs dizaines de corps de femmes.

Ses trois épouses (toutes sœurs, semble-t-il) ont également été arrêtées pour l'avoir aidé à commettre les meurtres et à cacher les corps.

Le sorcier était respecté, presque vénéré, par les habitants de sa ville, car ils croyaient réellement qu'il possédait des pouvoirs surnaturels, et le sollicitaient souvent pour obtenir des médicaments ou des conseils spirituels.
Le fait de consulter des sorciers est commun en Indonésie, même si personne ne s'en vante. Bien des femmes lui demandaient d'utiliser ses pouvoirs pour assurer la fidélité de leur mari (en Indonésie, les femmes n'ont aucun recours contre un époux infidèle ou qui les abandonne avec leurs enfants). Certaines croyaient qu'il les aiderait à être plus riches ou en meilleure santé. Nombreuses sont les

prostituées qui l'ont contacté afin qu'il les aide à séduire les hommes plus facilement.
La police pense que les victimes ont pu être trop embarrassées pour avouer à leur famille qu'elles demandaient l'aide d'un sorcier, et c'est ainsi que leurs disparitions n'ont été reliées ni entre elles, ni avec Suradji.
Et comme trop souvent, les disparitions des prostituées ont inquiété uniquement leurs familles et non les autorités locales...

Après que Suradji ait admis avoir tué 42 femmes et que les corps aient été peu à peu déterrés, des familles locales ont expliqué que des femmes de leur entourage avaient disparu.

Durant le procès, Suradji et ses épouses ont tout nié. Ils ont affirmé avoir avoué les meurtres sous la torture... Malheureusement pour eux, les 42 corps avaient été retrouvés par la police.

De nombreux Indonésiens, bien que choqués par l'étendue de ses crimes, ont expliqué qu'ils comprenaient ses actes : il était un sorcier et ceux-ci utilisent souvent des moyens macabres pour augmenter leurs pouvoirs. Des sorciers offrent leurs services à Jakarta même, dans les centres commerciaux modernes de la capitale. Les gens qui les consultent affirment accepter les risques inhérents au surnaturel... Plusieurs sorciers ont été arrêtés auparavant pour avoir agressé ou violé leurs clientes.

Le 27 avril 1998, Suradji et sa première épouse, Tumini, ont été reconnus coupables de 42 meurtres. Les deux autres épouses ont quitté la ville.
Suradji n'a montré aucune émotion à l'énoncé du verdict, mais la population locale, amassée dans le tribunal, n'a pas caché sa joie.La condamnation à mort de son épouseTumini a ensuite été comuée en réclusion à perpétuité.

Ahmad Suradji a été fusillé par un peloton d'exécution le 11 juillet 2008.

Victimes

Peu d'informations disponibles pour le moment.

Les victimes étaient toutes des femmes et avaient entre 11 et 30 ans.
Certaines étaient des prostituées.

Ahmad Suradji a été reconnu coupable de 42 meurtres, mais plus de 80 familles ont déclaré la disparition d'une proche durant les 10 dernières années, et il est possible que nombre d'entre elles aient été victime du "sorcier".

Modus Operandi

Suradji demandait à chacune de ses victimes de 215 à 430 euros, selon leurs revenus, puis les emmenait dans la plantation de canne près de chez lui. Là, elles se dénudaient partiellement et il les enterrait jusqu'à la taille ou la poitrine, soi-disant pour un rituel.

En fait, il les étranglait avec un câble électrique, par derrière, sans qu'elles ne puissent bouger, se défendre ou s'enfuir.

Puis, il buvait leur salive, les déterrait, les déshabillait et les enterrait à nouveau, la tête pointant vers sa maison... « *pour améliorer (ses) pouvoirs magiques* ».

Motivations

Suradji a expliqué que 9 ans auparavant, il avait fait un rêve dans lequel le fantôme de son père lui ordonnait de tuer 70 femmes et de

boire leur salive pour qu'il puisse devenir un "dukan", un guérisseur. Selon lui, il voulait « *seulement améliorer [ses] pouvoirs de guérisseur* ».

Toutefois, la connotation sadique des meurtres (les femmes dénudées, l'étranglement) me fait penser qu'il y a là plus que de la "simple" magie...
Les familles des victimes ont également affirmé ne pas avoir prévenu la police par peur que le "sorcier" ne se venge : le pouvoir que Suradji exerçait également sur ses familles devait lui procurer beaucoup de satisfaction.

Suradji n'oubliait jamais de demander leur argent à ses futures victimes. Et il a gardé leurs effets personnels (montre, vêtements) comme souvenirs ou comme trophées.

Citations

"*Ca m'embête vraiment que l'on m'ait arrêté si tôt... Je devais en tuer 70*" : Ahmad Suradji.

"*L'affaire Suradji est une aberration... Si vous n'avez pas la bonne éducation, la bonne famille ou le bon professeur, alors, les choses peuvent vraiment mal tourner. C'est ce qui a dû lui arriver*" : un guérisseur de Sumatra.

Bibliographie

Aucun livre pour le moment.

CANADA

Paul Bernardo et Karla Homolka

Noms : Paul Bernardo et Karla Homolka
Surnom : "Ken et Barbie"
Nés le : Paul Bernardo est né le 27 août 1964, à Toronto (Canada). Karla Homolka est née le 4 mai 1970 à Port Credit, près de Toronto (Canada)
Morts le : Toujours vivants tous les deux. Bernardo est emprisonné au pénitencier de Milhaven, à Bath (Ontario). Homolka a été libérée en 2005.

On les a surnommés "Ken et Barbie" parce qu'ils étaient jeunes, beaux, blonds... et superficiels. Il voulait des esclaves sexuelles à violer, elle les lui fournissait sur un plateau "par amour". Ce couple de Canadiens, mariés, bien sous tout rapport, habitant aux alentours de Toronto, a violé au moins 20 femmes, et assassiné 3 adolescentes, dont la propre soeur de Karla. Et, vu les lenteurs de la police, ils n'auraient peut-être jamais été arrêtés si Bernardo n'avait fini par se lasser d'Homolka et s'était mis la battre, ce qu'elle n'a pu supporter venant de son "chéri".

Informations personnelles

La mère de Paul Bernardo avait été adoptée par un éminent avocat de Toronto, Gerald Eastman, et avait été élevée par des parents doux et heureux.

Son époux, Kenneth Bernardo, était fils d'un immigré italien, un homme brutal avec son épouse et ses enfants. Marylin et lui se marièrent en 1960 et s'installèrent dans le quartier de Scarborough, à Toronto. Mais le mariage battit rapidement de l'aile. Tout comme son père, Kenneth Bernardo battait sa femme. Après avoir donné

naissance à un garçon et une fille, Marylin trouva refuge dans les bras d'un ex-petit-ami. Paul fut un enfant illégitime.

bernardo enfantLe père de Paul l'apprit, mais ne s'en offusqua pas et accepta de reconnaître l'enfant. Il voulait peut-être se faire pardonner ses propres "écarts" : c'était un voyeur et il avait presque violé une fillette.

Marylin, dépressive, prit énormément de poids, cessa de s'occuper de sa maison et de ses enfants, et s'enferma dans le sous-sol de leur maison. Kenneth Bernardo, lui, travaillait beaucoup. Les enfants Bernardo se retrouvaient souvent seuls.

Pourtant, pour qui ne connaissait pas l'intimité de la famille, elle semblait heureuse. Les Bernardo partaient souvent en vacances, il y avait une piscine dans le jardin, de jolies bicyclettes pour les enfants...

Le jeune Paul sembla bien supporter la situation : il était poli, bien élevé, bon à l'école, un peu timide, et s'était engagé chez les scouts. En grandissant, il s'impliqua encore plus dans le scoutisme (une famille de substitution ?) et travailla comme conseiller pour les enfants durant l'été. Les enfants l'adoraient et il aimait passer du temps avec eux. Les adolescentes l'aimaient également. Il était beau, timide et romantique.

Il était également intelligent et travaillait bien au lycée. Il voulait "devenir quelqu'un" et réussir dans la vie.

Mais chez Paul comme pour la famille Bernardo, il existait des craquelures dans l'image idyllique. Paul s'était mis à mépriser sa mère. Il se rangeait peu à peu à l'avis de son père, qui lui répétait que les femmes "doivent rester à leur place". Il se mit à se plaindre de la nourriture et de la manière dont sa mère le traitait. Il accusa sa soeur d'être la "favorite" de sa mère.

A 16 ans, Paul se disputa violemment avec sa mère, et celle-ci, dans sa rage, lui révéla qu'il était un enfant illégitime. Paul ne s'en remit jamais. Il fut littéralement anéanti par le fait que sa mère lui ait menti, que sa propre existence soit basée sur un mensonge. Il se mit à insulter sa mère, la traitant de "putain". Elle lui répondait en le traitant de "bâtard", reportant sans doute sur son fils la haine qu'elle éprouvait pour son époux.

Quant à son père, Paul apprit qu'il violait sa soeur depuis des années.

Son attitude en général, et plus particulièrement envers les femmes, changea radicalement. Il se lia d'amitié avec une bande de petits voleurs, machos et violents, qui couchaient avec des filles faciles. Son opinion des femmes empira.

Il trouva un petit boulot dans la société "Amway". Scott Burnside et Alan Cairns dans "Deadly Innocence" décrivent comment Paul fut profondément influencé par les choses qu'il apprit grâce aux personnes qui le recrutèrent. « Paul utilisa les techniques d'Amway dans bien des facettes de sa vie, pas seulement la vente et les affaires, mais également dans ses relations personnelles. Il acheta les livres et les cassettes de célèbres experts du "devenez riche et célèbre"... Bien que Paul ne gagna pas beaucoup d'argent chez Amway, la philosophie qu'il adopta grâce à cette entreprise foncièrement capitaliste justifia ses propres désirs grossiers et égoïstes. » Il abandonna ses anciens amis et adopta une attitude supérieure.

Avec les nouveaux amis de sa bande, il passa ses nuits dans les bars pour embobiner des jeunes filles avec ses mensonges de futur millionnaire et coucher avec elles.

Lors de sa première année à l'université, il développa des fantasmes sexuels violents et pervers. Lui qui avait été un amant prévenant et

gentil, se mit à battre ses petites amies, à les humilier en public. Il ne pouvait plus ressentir du plaisir qu'en violant. Il fallait que toutes les femmes lui soient soumises. Sa réputation fit le tour de l'université et, rapidement, plus aucune fille ne l'approcha.

Il commença également à trafiquer différents objets pour augmenter ses revenus, notamment des cigarettes. Il voulait toujours posséder les derniers vêtements à la mode, et il avait besoin de beaucoup d'argent.

En 1987, Paul obtint son diplôme et trouva un emploi de comptable dans une grande société. Là aussi, les femmes le fuirent dès que sa réputation fut faite.

En mai de la même année, il commit son premier viol dans son quartier natal de Scarborough, sur une femme de 21 ans, qu'il sodomisa et brutalisa.

Karla Homolka était la fille d'un couple de petits bourgeois tranquilles et aimants, Karel et Dorothy Homolka. Karel avait fui la dictature tchécoslovaque et s'était installé aux Etats-Unis, où il avait épousé Dorothy et avait créé une petite société avec des amis. Son seul défaut était qu'il était un peu porté sur la boisson.

Karla avait deux soeurs, Tammy et Lori, avec qui elle s'entendait bien.

Blonde aux yeux bleus, mignonne, elle se débrouillait bien à l'école, où elle était appréciée. Elle faisait partie d'une chorale. Tout le monde savait qu'elle adorait les animaux et en ferait sûrement son métier. Elle invitait souvent des amis dans la maison familiale, ils discutaient et écoutaient de la musique.

Elle se mettait très rarement en colère. Elle avait pourtant un caractère entier et ne faisait rien à moitié : avec elle, c'était tout ou

rien.

Mais rien ne semblait clocher dans sa vie ou sa personnalité.

À la fin du lycée, toutefois, son comportement changea et elle se mit à moins travailler en classe. Elle sortait avec une bande d'amis qui séchaient parfois les cours et buvaient un peu trop. Les parents Karla pensèrent que son attitude était liée à la "crise de l'adolescence".

Avant de rencontrer Paul Bernardo, bien qu'intéressée par les garçons, elle n'était pas sortie avec beaucoup d'entre eux. Elle aima un jeune homme qui repartit chez lui, dans le Kansas. Contre l'avis de ses parents, Karla lui rendit visite et, à 17 ans, elle eut sa première expérience sexuelle.

À 17 ans, elle travaillait dans une clinique vétérinaire comme assistante et semblait être une jeune fille "bien sous tout rapport", sans aucun problème.

En octobre 1987, Karla se rendit à une convention avec une amie. Elle rencontra Paul Bernardo, 23 ans, dans un café, lui aussi avec un ami. Les filles invitèrent les garçons dans leur chambre pour regarder la télé... À la grande surprise de son amie, Karla coucha avec Paul dès ce soir-là, alors que l'amie de Karla et celui de Bernardo étaient assis, terriblement gênés, à quelques mètres. Karla Homolka expliqua plus tard à son amie qu'elle avait su immédiatement qu'ils allaient se marier parce qu'elle était tout de suite tombée amoureuse de lui...

Paul Bernardo, qui fantasmait sur les adolescentes, manipula facilement la jeune Karla. Il commença par la taquiner, puis arriva en retard à leurs rendez-vous et finalement lui fit réaliser tous ses fantasmes sexuels.

Il avait toujours voulu avoir quelqu'un complètement en son pouvoir, comme son père le faisait avec sa mère. Son rêve se réalisait.

Ils devinrent sexuellement obsédés l'un par l'autre. Au contraire des autres filles qui le fuyaient, Karla encourageait le comportement sadique de Paul. Il lui annonça qu'il avait commencé à violer des femmes dans le quartier de Scarborough. Karla lui répondit que c'était "cool" !

En 1988, il avait violé au moins 13 jeunes femmes et n'avait aucune envie de s'arrêter. La police tournait en rond, bien que les enquêteurs aient prélevé des échantillons de spermes et d'autres preuves physiques sur les victimes.

Ils possédaient également un très bon portrait-robot, établi grâce aux témoignages de certaines victimes. Toutefois, ils ne le diffusèrent que dans les autres départements de police du Canada et ne le dévoilèrent pas à la population locale !

En fait, il ne fut diffusé dans les médias qu'en mai 1990 et les policiers furent immédiatement submergés d'appels.

Karla savait que Paul était le "violeur de Scarborough" et, au lieu de le dénoncer, elle l'encourageait.

L'une des victimes expliqua aux policiers qu'elle avait vu une femme avec le violeur, et qu'elle avait un caméscope. Mais les enquêteurs mirent ce témoignage de côté, considérant qu'il était le résultat d'une hystérie provoquée par le viol...

ll est évident que le portrait-robot ressemblait énormément à Bernardo. En 1990, des amis et des collègues contactèrent la police, qui alla rendre visite à Bernardo. Il semblait si poli et sympathique que les enquêteurs eurent du mal à le soupçonner. Ils lui demandèrent malgré tout des échantillons de sang, de salive et

de cheveux afin de procéder à des tests sanguins et ADN. Mais 230 autres hommes avaient fourni des échantillons, et il fallut beaucoup de temps pour réaliser tous les tests ADN.

Crimes et châtiments

En 1990, ils se fiancèrent. Karla était folle de joie. Pour elle, Paul Bernardo était beau, sophistiqué, intelligent, et... il avait de l'argent. Leur mariage allait être superbe, leurs familles et leurs amis ne l'oublieraient jamais. Ses rêves d'adolescentes se réalisaient...
Paul était aux yeux de Karla un être unique et parfait. Même sa "sauvagerie" au lit lui plaisait et elle acceptait toutes les demandes de son fiancé, même les plus humiliantes.

Paul Bernardo, lui, était très contrarié par le fait que Karla n'était plus vierge et le lui reprochait. Elle aurait dû attendre et rester pure pour lui.
Il demanda alors à Karla, comme si c'était tout naturel, de se débrouiller pour qu'il puisse prendre la virginité de sa jeune soeur, Tammy, sans qu'elle le sache... ou n'y consente. Il lui demanda tout simplement de la laisser violer sa soeur.
Au début, Karla Homolka refusa, mais Paul insista tellement qu'elle finit par se convaincre qu'elle était responsable de son mécontentement et qu'elle devait réparer son erreur. La volonté de Bernardo de filmer le viol lui sembla tout aussi logique.
Alors que la plupart des gens faisaient les magasins et préparaient les vacances de Noël, Paul Bernardo et Karla Homolka planifiaient tranquillement le viol de Tammy, comme si de rien n'était.

Karla Homolka travaillait pour une clinique vétérinaire et avait accès aux drogues et aux calmants qui étaient utilisés sur les animaux. Elle ramena chez elle une bouteille de Halothane, un sédatif deux fois plus fort que le chloroforme et quatre fois plus

efficace que l'éther, qui peut être dangereux pour le foie et les muscles. Elle avait aussi "emprunté" quelques comprimés de Halcion, un puissant somnifère qui ne doit pas être mélangé avec de l'alcool. Il existait certains risques car elle ne possédait pas l'équipement approprié.
Mais Karla se dit qu'elle allait verser du halothane sur un bout de tissu puis le poser sur le visage de sa soeur. Elle vérifierait simplement que Tammy respirait régulièrement. Karla avait tout préparé et organisé.
Paul Bernardo réduisit les cachets de Halcion en poudre et les versa dans le verre de **Tammy**, alors que toute la famille Homolka regardait un film à la télé, dans la nuit du 23 décembre 1990. Peu après que ses parents soient montés dans leur chambre pour dormir, laissant Tammy, Karla et Paul dans la chambre d'ami du sous-sol pour qu'ils regardent un autre film, Tammy sombra dans l'inconscience.
C'était le moment qu'ils attendaient, et Paul ne perdit pas de temps : il ordonna à Karla de prendre le halothane et de commencer à filmer avec le caméscope.

Paul et Karla couchèrent l'adolescente inconsciente sur le sol et Karla pressa un tissu imbibé de halothane contre sa bouche et son nez. Paul la déshabilla, puis la viola. Il ordonna ensuite à Karla de caresser sa soeur, lui indiquant exactement ce qu'il voulait qu'elle fasse. Pendant tout ce temps, le caméscope filmait tout. Paul tourna Tammy sur le ventre et la sodomisa. C'est là qu'il remarqua qu'elle ne respirait plus et qu'elle avait vomi.
Paul et Karla rhabillèrent Tammy, puis appelèrent une ambulance, mais il était déjà trop tard. L'adolescente mourut avant même de parvenir à l'hôpital.

Karla et Paul ne furent aucunement suspectés de la mort de Tammy. Elle avait bu et, bien qu'il y ait une marque étrange sur son visage -

à cause du tissu imbibé de halothane - sa mort fut imputée à un étouffement : elle avait inspiré ses vomissures dans ses poumons, avait suffoqué et était morte.
Selon les récits de toute la famille, Paul fut complètement dévasté quand on lui apprit que Tammy était morte. Non pas qu'il se sentit coupable ou qu'il aimait Tammy, mais elle l'excitait beaucoup et il perdait avec elle la possibilité de réaliser ses fantasmes de viol sur une vierge.
Karla, elle, bien que sincèrement peinée durant les funérailles, se préoccupa rapidement des effets que la mort de Tammy pourrait avoir sur ses projets de mariage. Ses parents pensaient qu'il ne serait pas approprié de célébrer le grand mariage festif qui avait été prévu, vu la situation.
Cela rendit Karla presque malade.

Elle n'était déjà pas très heureuse que Paul ne soit plus le bienvenu en tant qu'hôte dans la maison de ses parents. Ce n'est pas qu'on le soupçonnait de quoi que ce soit, au contraire, mais le reste de la famille ne se sentait pas à l'aise quand il était là, alors qu'ils portaient le deuil. Lorsqu'on lui demanda gentiment de rentrer chez lui, Karla Homolka partit avec lui.
Dans leur nouvelle maison, à Port Dalhousie, ils érigèrent un autel consacré à Tammy, et Paul présenta souvent des photos d'elle aux invités, leur racontant combien tout le monde l'avait aimé...

Peu de temps après le mort de Tammy, Paul et Karla passèrent une soirée dans la chambre de la défunte. Karla revêtit des vêtements ayant appartenu à sa soeur et ils couchèrent ensemble. Cet épisode fut filmé par leur caméscope (... et utilisé contre Bernardo durant son procès).
Bernardo était extrêmement satisfait de s'être sorti de ce mauvais pas, sans être même soupçonné, ce qui ne fit que renforcer son envie de continuer. De plus, la complète coopération de son esclave

sexuelle soumise, Karla, lui prouva qu'il pouvait compter sur elle pour l'aider à réaliser ses fantasmes pervers.

Bernardo abandonna son emploi. Ses seuls revenus lui provenaient à présent du trafic de cigarettes entre le Canada et les États-Unis, qu'il transportait dans sa voiture.

Bernardo était toujours ennuyé par la mort de Tammy et la reprochait souvent à Karla. Dans l'espoir de se faire pardonner, Homolka voulut trouver une autre fille qui remplacerait sa soeur. Elle connaissait une adolescente de 15 ans, **Jane**, qui ressemblait beaucoup à Tammy. Jane idolâtrait Karla et accepta avec plaisir son invitation chez elle, en l'absence de Paul.
Elles mangèrent puis passèrent des heures à discuter alors que Karla lui faisait boire des verres d'alcool remplis d'Halcion. Lorsque Karla fut certaine que Jane avait sombré dans l'inconscience, elle appela Paul Bernardo, qui arriva rapidement. Il fut ravi de voir à quel point Jane ressemblait à Tammy... et qu'elle était vierge. Ils déshabillèrent l'adolescente et Paul filma Karla qui la caressait et la léchait. Puis, il la viola et la sodomisa. Satisfait, il ordonna à Karla de nettoyer le sang, de laver Jane et de la mettre au lit.
Le lendemain, Jane eut la nausée et des douleurs, mais ne comprit pas ce qui s'était passé. Le couple l'a laissa rentrer chez elle.

Leslie Mahaffy n'avait que 14 ans quand elle tomba entre les griffes de Paul Bernardo, au milieu de la nuit du 15 juin 1991. Elle était née le 1er juillet 1976, un "bébé miracle", selon sa mère qui avait eu un cancer des ovaires et n'aurait jamais dû avoir d'enfant. Elle était intelligente et sympathique, mais, arrivée à l'adolescence, comme beaucoup, elle se rebella et fit même des fugues. Classiquement, elle voulait rester dehors, à s'amuser toute la nuit avec ses amis, elle négligeait ses devoirs et séchait les cours.

La nuit où elle disparut, elle était sortie avec des amis et, lorsqu'elle rentra chez ses parents, à 2 heures du matin, elle trouva la porte fermée. Elle marchait autour de sa maison, cherchant un moyen d'entrer sans réveiller ses parents, lorsqu'elle rencontra Paul Bernardo, entièrement vêtu de noir, avançant dans son jardin.
Elle lui demanda ce qu'il faisait là et il lui répondit tout simplement qu'il rôdait dans le voisinage pour cambrioler des maisons. Leslie, rebelle et naïve, n'y vit pas de problème. Elle lui demanda s'il avait une cigarette, il répondit par l'affirmative et dit qu'elles étaient dans sa voiture. Elle le suivit jusque-là, il la convainquit de monter sur le siège passager, puis il la menaça avec un couteau. Il le pointa sur sa gorge, démarra et fonça dans la nuit.
Il lui banda les yeux avec un pull à col roulé et la conduisit jusqu'au "petit nid d'amour" qu'il partageait avec Karla. Celle-ci dormait, mais Paul était tellement excité par sa prise qu'il la réveilla pour s'en vanter. Il dit à Karla de rester dans sa chambre, à l'étage. C'était temporaire, évidemment, car il avait l'intention de faire participer Karla à tous les "jeux" qu'il prévoyait pour sa captive. Karla se rendormit, tout simplement.
Paul déshabilla Leslie, alluma son caméscope et la viola. Ses cris réveillèrent Karla, qui se joignit à son fiancé. Il lui indiqua ce qu'elle devait faire, puis lui confia le caméscope pour qu'elle le filme alors qu'il sodomisait l'adolescente.
Cette fois-ci, le couple n'avait pas l'intention de laisser leur victime partir. Paul l'étouffa et la démembra avec une scie électrique. Il plaça les morceaux dans des boîtes remplies de ciment frais.

Quelques jours plus tard, le 29 juin 1991, Paul et Karla se marièrent. Un mariage très "clinquant": il eut lieu dans une église située près du lac Niagara, non loin des chutes du même nom. Karla portait une robe en mousseline et Paul était vêtu d'un smoking à noeud papillon blanc. Ils quittèrent l'église dans une

calèche tirée par des chevaux blancs. Ils avaient tout prévu : le champagne, la musique, un faisan farci...
Paul Bernardo avait pris soin de régler les détails et avait même demandé au pasteur de les déclarer "*homme et épouse*" et non pas "*mari et femme*". Il fut déçu par le cadeau de mariage des parents de Karla, «*pas assez cher*», et leur en voulut beaucoup même s'il ne le montra pas ouvertement.

Le même jour, en fin de soirée, un couple faisait du canoë sur le lac Gibson lorsqu'ils cognèrent contre un bloc de béton d'où émergeaient des morceaux de chair et d'os. Ils contactèrent un ami qui les aida à sortir le bloc de l'eau. Ils reconnurent alors un pied et un mollet, et appelèrent la police.
Les enquêteurs sortirent quatre autres blocs du lac. Comme l'eau était peu profonde à cet endroit, les policiers pensèrent que l'assassin ne devait pas connaître la région, car il aurait plutôt jeté les blocs de béton depuis le pont, plus loin, là où l'eau était bien plus profonde...
Leslie Mahaffy fut identifiée grâce à ses dents.

Après une lune de miel d'une semaine à Hawaï, Paul et Karla Bernardo retournèrent chez eux et reprirent leur vie.
Mais Bernardo, privé de son divertissement préféré, était enclin à la mauvaise humeur. Karla, l'épouse dévouée, demanda à Jane de venir chez eux. Mais Jane était loin d'être l'esclave sexuelle idéale. D'abord, la jeune fille les contraria en refusant de laisser Bernardo coucher avec elle (Jane pensait qu'elle était encore vierge). La fellation était la seule chose qu'elle accepta de faire.
Puis, elle parla de Paul à son professeur d'équitation, qui en parla à la mère de Jane. Le résultat fut que Paul et Karla eurent moins d'occasions de "s'amuser" avec Jane...
Une nuit, les choses dérapèrent à nouveau avec le halothane et Jane

arrêta de respirer quelques minutes. Bernardo et Homolka en furent terrifiés et décidèrent de ne plus "inviter" Jane chez eux.

Paul et Karla se refermèrent sur eux-mêmes. Les rares amis qui venaient chez eux savaient que Bernardo avait mauvais caractère et que Karla faisait tout ce qu'il voulait. Il pouvait la traiter comme une esclave ou comme une reine, claquant des doigts pour obtenir à boire ou la couvrant de robes et de bijoux. Il était extrêmement possessif, mais Karla l'était aussi.

Le 30 novembre 1991, la vive et jolie **Terri Anderson**, 14 ans, disparut.

Le 16 avril 1992, **Kristen French**, 15 ans, fut enlevée sur le parking d'une église, devant sept témoins. Karla Homolka avait fait semblant de s'être perdue et avait demandé son chemin à l'adolescente, l'attirant vers la voiture. Alors que Kristen regardait la carte de Karla par la fenêtre, Bernardo avait surgi avec un couteau et l'avait forcé à entrer dans le véhicule.
Ils la ramenèrent chez eux et la torturèrent durant trois longues journées.
Kristen accepta de faire tout ce que le couple lui demanda, espérant que sa coopération pourrait les pousser à la relâcher. Mais plus elle coopérait et plus Bernardo devenait sadique. Il la viola plusieurs fois, urina sur elle, l'insulta et la força à manger ses propres cheveux après que Karla les ait coupés. Il lui coupa également les ongles afin que sa peau à lui ne puisse être découverte et analysée puis utilisée comme preuve par la suite.
Le couple la força même à regarder son père, Doug French, suppliant ses ravisseurs de la libérer, à la télévision. Elle dût également visionner la vidéo que Paul avait faite alors qu'il découpait Leslie Mahaffy en morceaux.

Lorsque Paul Bernardo se fut lassé de Kristen, il l'étrangla avec un câble électrique. Il viola le corps de l'adolescente, encore une fois.

Tout, absolument tout fut filmé avec le caméscope.

Bernardo abandonna le corps de Kristen French sur la route de Burlington, non loin du cimetière où était enterré Leslie Mahaffy.

Le corps nu de Kristen fut découvert le 30 avril 1992 dans un petit dépôt d'ordures.
Les enquêteurs créèrent une force spéciale, la "*Green Ribbon Task Force*", qui allait se consacrer uniquement au meurtre de Kristen French. Leur quartier général fut établi à St Catherine. On demanda également l'aide du FBI.

A la même époque, les 230 tests sanguins dans l'enquête sur le violeur de Scarborough avaient enfin été accomplis. Seuls 5 des 230 échantillons correspondaient au groupe sanguin du violeur. Paul Bernardo était l'un des cinq.
Des tests supplémentaires, analysant l'ADN, furent donc demandés sur ces 5 échantillons. Mais à cette époque, le "violeur de Scarborough" ne faisait plus parler de lui et l'affaire n'avait plus ni l'urgence ni la gravité qu'elle avait en 1990.
Les échantillons furent donc placés en bas de la pile.

Peu après, une dame contacta la police pour expliquer qu'elle avait été témoin d'une lutte entre un homme et une jeune femme brune, dans une voiture, là où Kristen French avait été enlevée. Elle pensait que le véhicule était une Chevrolet Camaro. Les enquêteurs commencèrent alors à rechercher tous les propriétaires de Camaro de la région.

Pendant ce temps, les enquêteurs de la *Task Force* suivaient toutes les pistes. Ils reçurent plusieurs appels concernant Paul Bernardo et décidèrent de lui rendre visite. Il reçut poliment les policiers, fut

très accueillant et admit qu'il avait été soupçonné dans l'affaire du violeur de Scarborough, mais uniquement parce qu'il lui ressemblait physiquement. Les enquêteurs notèrent que Bernardo était très coopératif et qu'il conduisait une Nissan couleur or qui ne ressemblait en rien à une Camaro.
Ils contactèrent néanmoins leurs collègues de Toronto et leur demandèrent les résultats de leurs enquêtes sur le "violeur de Scarborough". Huit jours plus tard, on leur apprit que les examens supplémentaires du sang et de la salive de Bernardo n'avaient pas encore été réalisés...

Le 23 mai 1992, on retrouva le corps de Terri Anderson dans le lac Ontario, à Port Dalhousie. Excellente élève, populaire auprès de ses camarades, elle n'avait jamais eu aucun problème. Aussi ses parents furent-ils très surpris lorsqu'on leur apprit que Terri s'était accidentellement noyée après avoir bu de la bière et avoir pris du LSD. Le médecin légiste avait établi la cause de la mort avec beaucoup de difficulté, car le corps de Terri était resté dans l'eau pendant 6 mois. Ses parents et ses amis refusèrent de croire que sous l'influence de quelques bières et d'un peu d'acide, et dans un état d'engourdissement que ni elle ni ses amis n'avaient remarqué, avait avancé dans les eaux glacées de novembre du Lac Ontario et s'était noyée...

On ne sut jamais qui avait tué Terri Anderson et aucune preuve suffisante ne fut présentée au procès de Bernardo pour que l'on puisse l'accuser de son meurtre.

Paul Bernardo et Karla Homolka passaient entre les mailles du filet et semblaient avoir une chance insolente.
Mais leur vie n'allait pas bien pour autant. Paul frappait régulièrement Karla. Sa mère, Marylin, voyait un psychiatre et son

père, Kenneth, avait été condamné à 9 mois de prison pour "agression sexuelle sur mineur".

Le 6 janvier 1993, lors d'une terrible querelle, Paul Bernardo frappa violemment Karla avec une lampe-torche. Les blessures furent si graves qu'elle fut admise d'urgence à l'hôpital général de St Catherine. Ses parents lui rendirent visite et, la voyant dans cet état, la convainquirent de quitter Bernardo et de porter plainte.
Elle alla s'installer chez son oncle et sa tante afin que Bernardo (qui ne les connaissait pas) ne puisse la localiser.
Le lendemain, Paul Bernardo fut arrêté par la police, inculpé de coups et blessures, et relâché.
Il était fou de rage et, en représailles, il fit changer toutes les serrures de leur maison.

En février 1993, le laboratoire forensique de Toronto analysa enfin l'échantillon de sang de Paul Bernardo. Les tests conclurent qu'il était bien le "violeur de Scarborough".
Les enquêteurs placèrent Bernardo sous surveillance. Ils apprirent rapidement qu'il avait été inculpé de coups et blessures sur son épouse, Karla. La police de Toronto et la *Task Force* voulurent interroger Karla. Ils voulurent également prendre ses empreintes digitales et l'interroger sur une montre Mickey en sa possession, qui ressemblait étrangement à celle que Kristen French portait lorsqu'elle avait été enlevée.
Des policiers de Toronto interrogèrent Karla durant cinq heures. Ils lui apprirent qu'ils avaient relié les viols de Scarborough aux meurtres de French et Mahaffy. Homolka se montra charmante, voir charmeuse, mais n'admit rien face aux enquêteurs. Elle avoua par contre à son oncle que Paul Bernardo était bien le "violeur de Scarborough" et l'assassin des deux adolescentes. Son oncle lui conseilla de prendre un avocat, ce qu'elle fit.

Elle demanda à George Walker de la défendre et il accepta. Mais à mesure de ses nombreuses entrevues avec Karla, George Walker réalisa qu'elle n'était pas nécessairement l'innocente victime qu'elle voulait dépeindre. Cependant, il ne comprenait pas vraiment, à ce moment-là, quel rôle exact elle avait eu dans ses crimes.
Il tenta de passer un marché afin de protéger sa cliente. Il chercha d'abord à obtenir une immunité totale en échange de la coopération complète de Karla, mais comprit rapidement qu'il n'y parviendrait pas.

Le 17 février 1993, Paul Bernardo fut arrêté puis inculpé de 43 viols et agressions sexuelles.
Il venait de changer de nom, demande qu'il avait fait des mois auparavant, par convenance personnelle. Il s'appelait à présent Paul Teale.

A la mi-février, l'avocat de Karla et Murray Segal, du bureau du procureur, parvinrent à un accord (un "*plea bargain*", en droit anglo-saxon), qu'ils rendirent public. Karla allait être condamnée à 12 ans de prison pour les meurtres de deux victimes, Leslie Mahaffy et Kristen French. Elle pourrait être libérée sur parole au 1/4 de sa peine si elle se conduisait bien. En échange, Karla s'engageait à dire absolument toute la vérité sur sa participation aux crimes et tout ce qu'elle savait sur eux.

Le 19 février, la police fouilla la maison de Paul et Karla Bernardo. Grâce aux indications de Karla, les enquêteurs saisirent une grande quantité de preuves. Ils emmenèrent tout, des canalisations des toilettes à l'évier de la cuisine.
Ils découvrirent que Bernardo avait gardé le compte, par écrit, de tous ses viols à Scarborough.
Ils trouvèrent également une collection de livres et des vidéos sur les déviations sexuelles, la pornographie et les tueurs en série :

certains appartenaient à Bernardo, d'autres à Karla Homolka.
Ils mirent également la main sur une courte vidéo montrant Karla en train de coucher avec deux prostituées, sous les encouragements de Bernardo.

En mars 1993, Karla fut admise dans un hôpital psychiatrique pour une évaluation. On lui donna de lourdes doses de calmants. Elle trouva la force d'écrire une lettre à ses parents et à sa soeur, Lori, où elle leur expliqua que Paul et elle étaient «*responsables de la mort de Tammy*». «*Il m'a menacée physiquement et m'a abusée émotionnellement lorsque j'ai refusé*».
Cette image de femme apeurée et soumise était celle qu'elle allait toujours présenter par la suite.

Le 28 juin 1993, son procès commença. Elle avait pris soin de se vêtir de façon "correcte" : un mois plus tôt, lors de sa première apparition devant le juge, elle était habillée comme une adolescente délurée et non une jeune femme de 23 ans. Elle avait toutefois gardé son maquillage criard.
Le rapport psychiatrique incarna la base du "plea bargain". Le psychologue de Karla, le docteur Malcolm, conclut que Karla «*savait ce qui se passait, mais se sentait totalement impuissante et incapable d'agir pour se défendre elle-même ou qui que ce soit d'autre. Elle était, selon moi, paralysée par la peur et, dans cet état, elle est devenue obéissante et s'est occupée d'elle seule*».
Le procureur Murray Segal, lui, lut durant 25 minutes une litanie d'agressions, des viols et de tortures plus choquants les uns que les autres. Selon les journalistes, «*c'était un catalogue de dépravation et de mort*».
Les mères de Leslie Mahaffy et de Kristen French vinrent expliquer à la barre ce que la mort de leur fille signifiait pour leur famille. Elles pleurèrent plusieurs fois, et Karla elle-même essuya des

larmes, alors qu'elle était restée impassible lors de la lecture du procureur.

Sachant que la population allait protester contre le "plea bargain", le procureur Murray Segal choisit de faire une déclaration. «*Pourquoi pas une peine plus lourde à la lumière de ces actes abominables ? Parce que sans elle, la vérité sur ces affaires aurait pu ne jamais être connue. Plaider coupable est le signe d'un remords. Son âge, son casier judiciaire vierge, les abus et l'influence de son époux, et son rôle tout de même secondaire, ont été des facteurs. Elle ne commettra plus de crime*».
En fait, l'accusation ne possédait encore aucune preuve directe contre Bernardo et le témoignage de Karla était la meilleure preuve de la culpabilité du jeune homme. En quelque sorte, l'accusation "ne pouvait pas faire autrement".

Le 6 juillet 1993, Karla Homolka fut reconnu coupable des homicides de Leslie Mahaffy et Kristen French, pour lesquels elle avait plaidé coupable, et fut condamnée à une peine totale de 12 ans de prison. La sentence maximum pour l'homicide est, au Canada, la perpétuité, mais le juge nota qu'elle «*est réservée aux pires crimes commis par les pires assassins*».
Malgré tout, bien des gens furent étonnés par l'indulgence de sa peine, car Homolka pouvait être libérée sur parole dès 1997.

En août, elle commença une procédure de divorce.

En avril 1994, on annonça que l'audience préliminaire de Bernardo n'aurait pas lieu et qu'on allait directement passer au procès. Peu après, Karla Homolka et Paul Bernardo divorcèrent officiellement.

Le procès de Bernardo ne commença en fait que 2 ans après son arrestation. L'une des raisons de ce délai était que Bernardo avait placé son premier avocat, Ken Murray, devant un dilemme moral. Il lui avait confié où se trouvaient les vidéos que Karla et lui

avaient filmées durant les viols et les meurtres, pensant qu'ainsi les cassettes ne tomberaient jamais entre les mains de l'accusation. Néanmoins, l'accusation savait grâce à Karla Homolka que les vidéos existaient et avait enregistré les conversations entre Murray et Bernardo. La tension monta et Murray finit par craquer. Il fournit à l'accusation le plan qu'avait dessiné Paul Bernardo et se retira de l'affaire. Un autre avocat plus aguerri, John Rosen, devint le nouvel avocat de Bernardo.

Les policiers trouvèrent les cassettes dans le plafond de la salle de bains de Bernardo.

Le 18 mai 1995, le procès de Paul Bernardo commença. Les cassettes vidéo étaient des preuves à charge extrêmement importantes. Bernardo était accusé de deux meurtres avec préméditation, de deux viols aggravés, de deux enlèvements, de deux "détentions de force" et d'avoir "accompli des indignités sur un corps humain".
Le premier jour, le procureur Ray Houlahan décrivit une avalanche de dégradations sexuelles, de brutalités et de meurtres. Il expliqua en détail que l'accusation pensait que Paul avait tout d'abord dominé Karla Homolka, la réduisant au rôle de victime consentante par des abus physiques et mentaux systématiques. Puis il l'avait utilisée pour réaliser ses fantasmes sexuels dans le viol de Tammy Homolka. Incapable de se libérer du contrôle de Bernardo et terrifiée par la possibilité qu'il révèle à ses parents son rôle dans la mort de sa soeur, elle avait alors pris part aux viols et aux meurtres de Kristen French et Leslie Mahaffy.

Le procureur projeta certaines parties des vidéos de Bernardo et Homolka. Il commença par une cassette où Karla Homolka se masturbait pour exciter Bernardo. Elle lui disait qu'elle allait lui ramener des vierges de 13 ans pour qu'il les viole. Le dialogue était

une énonciation de tous les fantasmes sexuels de Bernardo, dans le but de l'amener à l'orgasme. Karla jouait le rôle de l'esclave sexuel et Bernardo était «*le roi*». Alors que d'autres vidéos de Jane, de Leslie et de Kristen étaient diffusées, il devint évident que Bernardo était un abominable pervers sexuel.
Karla Homolka fut appelée à la barre afin d'expliquer ce qui s'était passé. Elle décrivit sa relation avec Bernardo comme une suite de dégradations sexuelles empirant de jour en jour. Il lui avait fait porter un collier de chien et l'avait quasiment étranglée pour satisfaire ses fantasmes sadiques. Il lui avait dit qu'elle n'était rien sans lui et la traitait de "*pute*" et de "*traînée*".
Homolka décrivit ensuite les enlèvements, les viols, les tortures et les meurtres. Elle révéla que Paul Bernardo avait coupé les tendons de ses victimes, alors qu'elles étaient encore vivantes, afin de les empêcher de s'enfuir.

L'avocat de Bernardo attaqua la crédibilité de Karla Homolka. Il voulut montrer qu'elle n'avait pas été une victime, contrairement à ce qu'elle disait, mais une participante enthousiaste aux viols et aux meurtres.
Toutefois, que Karla Homolka, soit innocente ou coupable importait peu à présent, et cela ne sauva pas Paul Bernardo.

Le 1er septembre 1995, il fut reconnu coupable de tous les crimes dont il était accusé et condamné à la prison à perpétuité.

Il devait encore être jugé pour le meurtre de Tammy Homolka et les viols de Scarborough. Il pouvait faire appel et être libéré sur parole après 25 ans de prison.

Le 3 novembre 1995, Bernardo fut déclaré coupable de plusieurs des viols de Scarborough et fut déclaré "criminel dangereux" (*dangerous offender*). Dans le système judiciaire canadien, cela signifie qu'il sera emprisonné indéfiniment : une perpétuité réelle

sans aucune possibilité de libération sur parole.
Il a été incarcéré au pénitencier de Kingston, dans une cellule qui l'isole des autres détenus, pour sa propre sécurité, et était filmé 24h sur 24 par une caméra de surveillance.

Paul Bernardo est soupçonné du meurtre d'**Elizabeth Bain**, une étudiante de 22 ans qui habitait dans le quartier de Scarborough. Elle disparut le 19 juin 1990. Son petit ami de l'époque, Robert Baltovich a été reconnu coupable de ce meurtre le 31 mars 1992. En 2004, un juge a cassé ce jugement, considérant que l'enquête avait été mal menée et que certains témoignages avaient été négligés. Des témoins ont notamment vu Elizabeth Bain partir avec un jeune homme blond qui aurait pu être Paul Bernardo.
Robert Baltovich a été rejugé et déclaré innocent en 2008.

Les terribles cassettes vidéo furent détruites en décembre 2001, après une longue bataille juridique menée par les familles Mahaffy et French.

Karla Homolka fut d'abord incarcérée à la prison québécoise de Joliette, considérée comme un "club Med" mais où les détenues doivent travailler et pointer si elles veulent manger. En 1997, elle déclina une possibilité de demander sa libération sur parole, déclarant qu'elle craignait pour sa vie si elle était libérée. Elle suivit des cours de psychologie. Elle continuait à se préoccuper de son apparence et faisait de l'exercice.
Puis, les autorités, poussées par l'opinion publique, commencèrent à réaliser qu'elles avaient peut-être, malgré tout, commis une erreur en ne condamnant Karla Homolka qu'à 12 ans de prison.

En avril 2001, Homolka fut transférée dans une prison de haute sécurité, à Sainte-Anne-des-Plaines. Là, elle n'étudiait plus, ne travaillait plus, et passait ses journées à regarder la télé ou à

discuter avec ses codétenues, meurtrières comme elle.
Elle fut transférée dans une autre aile lorsque l'on apprit qu'elle avait une relation avec un détenu masculin, un français, assassin et pervers sexuel violent.

Le 17 janvier 2003, le bureau national des libérations sur paroles a ordonné que Karla Homolka reste en prison jusqu'à ce que les 12 années auxquelles elle a été condamnée soient totalement passées.
En juin 2003, Homolka est retourné à la prison de Joliette, dans une nouvelle aile de sécurité maximum.

Karla Homolka a été libérée en juillet 2005, à l'âge de 35 ans, et a exprimé dans une interview télévisée son désir de s'installer à Montréal.
Suite à l'indignation de la population canadienne et aux efforts des procureurs généraux de l'Ontario et du Québec, un juge a décidé que des restrictions devraient être appliquées à Homolka (une première au Québec).
Elle aurait dû :
- suivre une thérapie
- se présenter une fois par mois à la police
- aviser si elle doit quitter la ville pour plus de 48 heures
- ne pas fréquenter une personne possédant un casier judiciaire pour crime avec violence
- ne pas avoir de drogue en sa possession
- ne pas posséder d'arme à feu.

Elle aurait également dû subir un test d'ADN avant sa sortie de prison et ne pas se retrouver en position d'autorité avec des jeunes de moins de 16 ans. Elle n'aurait pas pu communiquer ni avec Paul Bernardo et sa famille, ni avec les familles des victimes.
Karla Homolka aurait été passible d'emprisonnement si elle ne respectait pas les conditions prescrites par la Cour.

Mais, quelques semaines plus tard, un autre juge a cassé ce jugement, indiquant que la loi devait être respectée et que ces restrictions étaient, en quelque sorte, illégales, puisque que Karla Homolka avait accompli l'intégralité de sa peine d'emprisonnement. L'état avait "signé un contrat" avec elle et se devait de le respecter.

Karla Homolka est donc libre, bien qu'elle représente toujours un possible danger pour la société, car elle n'a pas modifié son comportement. Elle se considère toujours comme une victime "qui n'a rien fait de mal" et, même en prison, elle a noué une relation avec un pervers sexuel violent (comme l'était Bernardo).
Sa relation avec Bernardo ayant joué un rôle primordial dans son passage à l'acte criminel, il reste à espérer que Homolka ne rencontrera pas un homme du même genre, et que l'on n'entendra plus jamais parler d'elle.
Elle a changé de nom et s'est remariée. Elle vit à présentavec ses 3enfants et son nouveau conjoint.

De son côté, Bernardo devait épouser une jeune Britannique en 2014 mais le mariage n'a finalement pas eu lieu.
Début 2015, il a demandé une libération anticipée, qui lui a été refusée.

Victimes

Paul Bernardo, dans le quartier de Scarborough, à Toronto, a agressé et violé une vingtaine de femmes entre 1987 et 1990. Karla a parfois filmé ses "aventures".

Tammy Homolka (16 ans)
La soeur de Karla. Droguée et violée dans la maison de leurs parents. La drogue, l'alcool et les sévices de Paul Bernardo ont provoqué des vomissements.

Morte étouffée, le 23 décembre 1990 dans sa chambre, deux jours avant Noël.

Leslie Mahaffy (14 ans)
Enlevée le 14 juin 1991 à une centaine de mètres de chez elle.
Torturée, violée et étouffée.
Son corps fut retrouvé le 29 juin1991, découpé en morceaux et caché dans des blocs de ciment jetés dans le Lac Gibson.

Kristen French (15 ans)
Enlevée le 16 avril 1992 sur le parking d'une église.
Torturée, violée et étranglée.
Son corps fut retrouvé le 30 avril 1992 dans un fossé, au bord d'une route.

Modus Operandi

Pour les viols :
Il y a quasiment eu deux "périodes" pour les viols.
Bernardo a d'abord été très violent. Durant les premières agressions, les jeunes victimes étaient saisies par derrière, la nuit, et menacée avec un couteau. Bernardo les sodomisait violemment et les forçait à lui faire une fellation. Il lui est également arrivé d'entrer par surprise dans des habitations où des jeunes femmes vivaient seules. Si elles tentaient de résister, il les tailladait avec son couteau. Karla Homolka a parfois filmé ces viols avec leur caméscope.
Durant les dernières agressions, les femmes venaient toutes de descendre d'un bus, elles étaient accostées par derrière, Bernardo avait été rude, mais ne les avait pas vraiment "violées". Il les avait caressées d'une manière sexuelle, pénétrant la dernière avec ses doigts... Elles le décrivaient comme un jeune homme soigné, qui avait de belles dents et ne sentait pas mauvais.

Que ce soit durant les premiers ou les derniers viols, Bernardo leur parlait tout le temps pendant qu'il les agressait, et il voulait les entendre dire des choses spécifiques, sur le fait qu'il était fort et tout puissant, et qu'elles aimaient ce qu'il leur faisait.
Bernardo a agressé des adolescentes et des jeunes femmes d'une vingtaine d'années.

Le charme, la gentillesse de Paul Bernardo, lui auraient permis d'attirer facilement ses proies, mais il préférait faire preuve de brutalité.

Pour les meurtres :
Karla Homolka a aidé Paul Bernardo à violer et à tuer deux de leurs trois victimes.
- Elle a offert sa soeur Tammy "sur un plateau" à Bernardo, prenant même soin de fournir les drogues.
- Elle a servi d'appât pour attirer Kristen French jusqu'à leur voiture, afin que Bernardo puisse forcer l'adolescente à monter à l'intérieur.
- Bernardo a profité de sa "bonne fortune" lorsqu'il a rencontré Leslie Mahaffy, par hasard, en plein milieu de la nuit.
Tammy Homolka a été violée dans la maison des parents de Karla.
Leslie Mahaffy et Kristen French ont été ramenées chez Bernardo et Homolka, dans leur voiture, et ont subi les pires sévices dans l'habitation même.

Bernardo tenait toujours à ce que ses viols et ses meurtres soient filmés, dans les moindres détails.

Motivations

Paul Bernardo :
Un ami de Paul Bernardo, qui était resté en contact avec lui après

sa condamnation, a répondu aux questions des journalistes en 2002. Il a expliqué qu'il ne parle plus à Bernardo depuis un moment. Pourquoi ? Parce que Paul Bernardo, comme tous les psychopathes, est totalement égoïste : «*Son point de vue sur le monde se ramène toujours à lui, lui, lui... Il pense toujours que la plupart des gens ont une bonne opinion de lui, qu'il n'est pas aussi mauvais qu'on le dit. Je pense qu'il vit dans un monde irréel. Il a une vision complètement déformée du monde*».

Bernardo était obsédé par l'argent et par son apparence physique. Il avait une très haute opinion de lui-même.
Lorsque sa mère lui a révélé qu'il était un "bâtard", tout son système de croyances, son monde, ses rêves d'avenir, tout s'effondra. Bernardo en conçut une haine viscérale contre sa mère... et les femmes en général. Et il voulut rétablir cette image d'homme parfait, aux yeux des autres et à ses propres yeux. Il a répété à Karla qu'il haïssait sa mère.

C'est un sadique sexuel classique. Pour lui, le plaisir sexuel ne pouvait être obtenu qu'en humiliant, en dégradant, en violant, en possédant une femme. C'était un voyeur, même à l'âge adulte, il se masturbait souvent et ne pouvait concevoir une relation sexuelle avec Karla Homolka sans menottes, sans fouet, sans "bondage", etc.

Bernardo a commencé à violer 6 mois avant de rencontrer Homolka et a continué durant plusieurs années.

Les violeurs en série sont des êtres plutôt rares. Ils réalisent invariablement un fantasme étrange, très personnel, et les détails de leurs crimes permettent de les reconnaître.
Bernardo ne voulait pas que ses victimes le regardent (pour ne pas le reconnaître), il les attaquait de dos (pour ne pas voir leur visage et pour les "dépersonnaliser") et les faisaient s'agenouiller (pour les

humilier et nourrir son fantasme de domination). Il les menaçait avec un couteau, les tirait par les cheveux et les tailladait souvent avec son arme. Les viols pouvaient durer plus d'une heure. Il s'en prenait surtout à des adolescentes et voulait que Karla s'habille comme une adolescente. Sans doute avait-il peur de la sexualité avec une femme "mûre".
Il est assez étrange que Bernardo ait d'abord été très violent, puis soit devenu moins brutal avec ses victimes. Généralement, c'est plutôt le contraire, il y a un crescendo dans la violence. Est-ce parce qu'il obtenait "assez de plaisir" avec les meurtres et les nombreux visionnages des vidéos ? Se sentait-il "rassasié" au point de plus ressentir le besoin de violer ? Est-ce parce que Karla Homolka réalisait la plupart de ses fantasmes, même les pires ?

On sait qu'il a d'abord été un gentil petit ami pour Karla mais qu'il est graduellement devenu un amant jaloux, puis un "maître" dominateur et violent. Il lui a d'abord expliqué comment se vêtir et se coiffer, puis lui a dit où elle pouvait aller et ne pas aller. Il l'a enjointe à ne plus voir ses amis parce qu'ils ou elles étaient « *immatures et stupides* ». Il l'a encouragée à boire de l'alcool. Dans leur vie intime, il a commencé à réclamer des fellations. Quand Karla a consenti, il est passé à la sodomie. Elle a fini par accepter de porter un collier de chien et une laisse ou des menottes, et a laissé Bernardo l'insulter et l'humilier.
Bernardo a réduit Karla Homolka en une « *propriété sexuelle obéissante* » (dixit le profiler Roy Hazelwood).

Karla Homolka :
Karla Homolka adorait les animaux et ne supportait pas que l'on fasse de mal à une mouche. Elle était gentille, travaillait bien tant à l'école qu'au cabinet vétérinaire, et avait de l'humour. C'était une

adolescente immature mais sympathique.
Mais malgré son passé sans histoire, Karla avait un côté sombre inconnu de sa famille et de ses amis. Par exemple, elle était attirée par les livres racontant des crimes, réels ou imaginaires, les plus macabres et par les ouvrages parlant d'occultisme, de rituels sataniques et d'histoires d'horreur. Dans l'agenda d'une amie de l'école secondaire, elle a écrit un jour : «*C'est la mort qui nous mène. La mort est une jouissance. J'aime la mort. Tuons ce foutu monde*». Ses fantasmes sexuels tournaient également autour du sado-masochisme.

Paul Bernardo a été l'élément déclencheur, chez elle. Après l'avoir rencontré, elle n'a plus été la même. Sa vie s'est transformée. Il était son prince charmant, son rêve devenu réalité. Son existence lui semblait ennuyeuse lorsqu'il était absent et elle ne pouvait plus s'imaginer vivre sans lui.
Après sa rencontre avec Paul Bernardo, les amis et les parents de Karla remarquèrent un grand changement en elle. Alors qu'elle avait son petit caractère et ses opinions propres, son monde se mit à tourner uniquement autour de "Paul" : comment il était, ce qu'il aimait faire, ce qu'il disait, ce qu'il penserait de telle ou telle choses... Bien qu'ils soient séparés par deux heures de trajet en voiture, il lui rendait visite tous les week-ends et, finalement, les parents de Karla l'autorisèrent à passer la nuit chez eux, avec Karla, pour qu'il n'ait pas à refaire le long trajet de retour le soir.
Leur relation prit rapidement une nouvelle forme : Paul contrôlait Karla dans sa manière de s'habiller, de se maquiller, pour ses goûts musicaux et pour tout le reste. Elle était heureuse qu'il le fasse, lui envoyait des cartes postales et des lettres chaque jour quand ils n'étaient pas ensemble, s'écoulant en déclarations d'amour et de dévotion.
Bien que Paul sortit avec d'autres femmes au même moment, ce

que Karla ignorait, elle ne doutait pas qu'ils seraient très bientôt mariés.

Elle voulait tellement le garder auprès d'elle qu'elle était prête à faire n'importe quoi pour lui. Elle ne posa donc pas trop de question lorsqu'il lui demanda de l'aider à violer sa petite sœur, Tammy, 6 mois avant qu'ils ne soient mariés.
Ils se marièrent le 29 juin, et après une lune de miel à Hawaï, ils s'installèrent dans leur petite maison de style Cape Cod dans un quartier petit bourgeois appelé Port Dalhousie. C'était bien plus cher que ce qu'aucun de leurs amis n'aurait pu se permettre, et les gens se demandèrent comment le jeune couple se débrouillait. Mais c'était la maison de leur rêve et ils semblaient parfaitement heureux.
Cela se termina quand Paul battit brutalement Karla, la laissant avec deux yeux pochés et plusieurs contusions sur tout le corps. Dans les mois qui suivirent, elle se retourna contre son mari et chercha conseil auprès d'un avocat auquel elle raconta une histoire de kidnappings, de tortures, de viols, et de meurtres.
Au procès de Paul Bernardo, elle l'accusa de tout, absolument tout, et réussit à convaincre le jury qu'il était bien le monstre que le procureur affirmait.
Toutefois, les jurés ne furent pas convaincus de son innocence à elle. Et le public ne le fut pas non plus.

Les avis des experts sont partagés sur la personnalité de Karla. L'un d'eux a dit tout simplement qu'il ne trouvait aucune explication au "vide moral" de Karla Homolka. La majorité des spécialistes ont vu en elle une femme battue et une victime consentante de Paul Bernardo. Deux experts - diligentés par le département de la Justice - ont déclaré qu'elle était une psychopathe dangereuse.
On sait par contre qu'elle n'a pas exprimé de remords pour sa participation aux crimes et qu'elle a montré très peu d'émotions

durant son procès, alors que l'on expliquait ce que les jeunes victimes avaient subi.

Une chose est certaine : Karla Homolka a participé activement aux enlèvements, aux orgies sexuelles et aux meurtres, comme en témoignent les vidéos. Elle était la "rabatteuse" de jeunes vierges que voulait violer Paul Bernardo.

Parmi les explications avancées pour expliquer le comportement de Karla Homolka, certains ont avancé qu'elle était excitée par la menace qu'elle ressentait avec Bernardo. On a parlé de "paraphilie" ou de "hybristophilie". L'hybristophile (du grec "hybrizein", commettre un outrage contre quelqu'un et de "philie", qui aime) est excité sexuellement par le fait de savoir que son partenaire a commis un acte violent tel qu'un viol, un meurtre ou un cambriolage de banque. Bonnie Parker (l'amie de Clyde Barrow) était sûrement une hybristophile.

Selon le professeur John Money, un spécialiste en sexologie, « *le comportement de l'hybristophile n'est pas complaisant, mais complice : la complaisance signifie que vous suivez des instructions; la complicité signifie que vous devenez volontairement l'équivalent du partenaire* ».

Stephen Williams, dans ces différents ouvrages, donne un avis qui me semble intéressant : il avance que Karla avait le besoin de satisfaire tous les désirs de son mari, qui ne l'a battue sérieusement qu'une seule fois (à coups de lampe de poche).
Il écrit : « *Paul parlait à Karla des jeunes vierges qu'il aimerait violer et Karla l'encourageait à vivre ses fantasmes. Depuis le tout début de leur relation, alors qu'elle avait 17 ans et lui 26, jusqu'au moment de leur arrestation, Karla fut l'ange maudit qui inspira Paul Bernardo à violer au moins dix-neuf femmes, toutes des inconnues. Selon le témoignage de Paul Bernardo, aucune femme*

n'a été tuée à la suite de ces viols. Aucune ne mourut quand il agissait seul... »
D'un autre côté, une majorité de personnes pense que si Karla Homolka n'avait pas rencontré Paul Bernardo, elle n'aurait jamais commis de tels crimes ou ne s'en serait jamais rendue complice. On sait que Karla était bien plus une complice qu'une initiatrice des meurtres. Elle n'était pas une victime, mais elle n'était pas la dominatrice du couple.

Entre le moment où Karla Homolka et Paul Bernardo se sont rencontrés, en octobre 1987, et celui où ils ont tué Tammy Homolka, 16 ans, en décembre 1990, ils se sont engagés de plus en plus profondément dans les déviances sexuelles, et ont fini par commettre d'horribles meurtres.
Séparément, il est possible qu'ils n'auraient pas commis de meurtres. Mais le fait de se rencontrer et d'agir ensemble les a poussé toujours plus loin, jusqu'au point de non-retour.

Citations

"*Le procès... Ça a été comme si ma fille mourait une seconde fois. Pour moi, il y a un sentiment constant de perte, la perte irrémédiable de votre enfant. Lorsque mon frère est mort, j'ai perdu une partie de mon passé. Lorsque ma fille est morte, j'ai perdu une partie de mon avenir*" : Mme Debbie Mahaffy, mère de Leslie.

"*Tu sais ce que j'aimerais faire ? Je voudrais dessiner des points partout sur le corps de quelqu'un, prendre un couteau et jouer à "relier les points". Je verserais ensuite du vinaigre partout*" : Karla Homolka, 17 ans, à son amie Tracy.

"*Elles (les vidéos) montrent son attitude envers ses victimes : alors qu'il les avilissait brutalement, il leur ordonnait de le remercier et*

de demander qu'il continue. Il pensait que ces filles n'étaient rien et n'a eu aucune hésitation à les tuer" : l'accusation durant le procès de Paul Bernardo.

Bibliographie

Livres en francais :

“Karla, le pacte avec le diable : Au coeur de l'affaire Bernardo”, Stephen Williams, Trait d’union, 2012.

Livres en anglais :

“Deadly Innocence”, Scott Burnside et Alan Cairns, Grand Central Publishing, 1995.

“Invisible Darkness: The Strange Case Of Paul Bernardo and Karla Homolka”, Stephen Williams, Bantam, 1997.

“Lethal Marriage: The Unspeakable Crimes of Paul Bernardo and Karla Homolka”, Nick Pron, Ballantine Books, 1996.

ETATS-UNIS, 1800-1985

Ralph Andrews

Nom : Ralph Raymond Andrews
Surnom : aucun
Né en : 1945, à Evanston (Illinois), près de Chicago - Etats-Unis
Mort le : 31 janvier 2006 au Centre Correctionnel de Stateville, près de Chicago.

Il a été emprisonné à vie pour le viol et le meurtre d'une femme à Chicago. Mais, en prison, il s'est vanté d'en avoir tué beaucoup plus, des années auparavant. Les autorités pénitentiaires l'ont enregistré à son insu et la police a découvert qu'il se vantait de quarante autres meurtres... Il a été condamné pour un second meurtre, il est soupçonné d'au moins deux autres. Les vérifications sont encore en cours dans l'Indiana, le Michigan, le Wisconsin, et l'Illinois.

Informations personnelles

J'ai peu de renseignements sur l'enfance et la jeunesse de Ralph Andrews.

L'amie de la soeur d'une de ses victimes, qu'il a failli tuer en 1973, est sortie avec lui en 1961, quand ils étaient adolescents. Elle vivait à Chicago et lui à Evanston.
Elle n'est pas encore parvenue à comprendre comment son gentil petit ami de l'époque a pu devenir un tueur en série vicieux. Elle se souvient qu'il était beau garçon, poli, et qu'il avait beaucoup d'humour. Ils ont arrêté de sortir ensemble lorsqu'Andrews a été arrêté pour vol de voiture et s'est retrouvé en prison, à 17 ans. Il lui a envoyé une lettre dans laquelle il lui expliquait qu'il ne voulait pas la blesser et qu'il fallait qu'elle se trouve quelqu'un d'autre,

parce qu'il n'était plus "un gars bien".
La seule étrangeté dont elle se souvienne était qu'il lui arrivait de faire "*des blagues sur des animaux*" qu'il aurait décapités, le week-end, pour passer le temps...

Par contre, Mary Ebeling, la femme avec qui Ralph Andrews a vécu une relation dans le Michigan durant 7 ans, affirme que c'était «*un chasseur soucieux de la sécurité mais avec un tempérament très violent qui savait être plus malin que la police*».
Mary Ebeling a témoigné durant le procès d'Andrews qu'elle avait été abasourdie lorsqu'il était revenu d'une chasse au cerf en 1980 et lui avait dit qu'il venait de tuer son meilleur ami, **Floyd Foster**. "*Il ne semblait pas bouleversé du tout... Pas du tout. C'est seulement lorsque la femme de Floyd est apparue qu'il a montré des remords. Il pleurait, mais il ne semblait pas être vraiment troublé."*
Le fils de Floyd Foster, Jerry, a vu son père mourir d'un coup de fusil, mais après l'enquête menée par la police du Michigan, cette mort fut considérée comme un simple accident de chasse. Mary Ebeling n'a jamais été interrogée par la police du Michigan, pas plus que Jerry Foster.
Jerry Foster a expliqué que ce jour-là, Andrews lui avait demandé si il avait tué quelqu'un durant la guerre du Vietnam. Quand Jerry avait refusé de répondre, Andrews lui avait répondu : «*Je vais te montrer comment on fait ça dans le Michigan*». Quelques minutes plus tard, Ralph Andrews avait glissé dans l'eau et pointé son fusil de chasse vers Floyd Foster, qui l'avait repoussé. Lorsqu'Andrews avait à nouveau pointé son arme sur Floyd Foster, le fusil «était parti tout seul».

Mary Ebeling a expliqué avoir vu Andrews tuer et éviscérer entre 50 et 75 cerfs durant les années qu'ont durées leur relation.

Elle a également affirmé que, lorsqu'elle lui rendait visite dans sa caravane, il lui était arrivé de trouver des couvertures tâchées de sang, un foulard de femme et des boucles d'oreilles. Elle lui avait demandé d'où elles venaient et Ralph Andrews lui avait répondu «*aux filles*», et elle avait pensé qu'il parlait des filles de leurs amis proches, vivant non loin.

Andrews a été marié et a eu trois enfants.

Crimes et châtiment

En août 1991, une femme promenant son chien a découvert **Virginia Griffin**, 41 ans, poignardée et éventrée dans le potager d'un jardin public du quartier de Rogers Park, au nord de Chicago (Illinois). Elle avait été violée avec un piquet de tente et poignardée 32 fois. Le corps présentait également une grande incision de son aine jusqu'au cou, exposant ses organes internes. Des brûlures sur l'un de ses seins démontraient qu'elle avait été torturée avec un pistolet électrique.
Son chemisier était remonté jusqu'à son cou, son soutien-gorge pendait autour d'un de ses bras et son pantalon lui avait presque été enlevé. Ses mains étaient relevées au-dessus sa tête comme si elles avaient été liées avec le soutien-gorge.

Le *detective* Larry Thezan, du département des crimes violents, regarda les photos de la scène de crime et, en voyant comment Virginia Griffin avait été éviscérée, il pensa à Ralph Andrews. Il avait vu une lettre envoyée par un policier à la retraite de Skokie, dans l'Illinois, avertissant la police de Chicago à propos de Ralph Andrews, qui avait été suspecté de plusieurs meurtres dans les banlieues du nord-ouest et dans le Michigan. Les victimes avaient presque toutes étaient éviscérées.
Virginia Griffin connaissait Ralph Andrews, avec qui elle avait

cueilli des légumes dans le potager de Pottawatomie Garden. Andrews était le gardien de ces potagers.
La police décida de perquisitionner chez Andrews. Les enquêteurs découvrirent un couteau ensanglanté dans un seau d'eau au sous-sol, un pistolet électrique, le sang de Griffin à l'intérieur du pantalon d'Andrews, des traces de griffures sur ses mains, son visage, ses bras et sa poitrine, et une lampe torche qui présentaient les empreintes digitales d'Andrews dans le sang de Virginia Griffin.

Andrews avait un casier judiciaire bien rempli concernant des agressions sexuelles sur des adolescentes (commençant dès 1972), des kidnappings, et avait déjà été emprisonné pour coups et blessures.

Andrews fut jugé et condamné en 1993 à la prison à vie pour le meurtre de Virginia Griffin.

Durant son procès pour le meurtre de Virginia Griffin, trois jeunes femmes témoignèrent qu'elles avaient été attachées, violées, battues et presque étranglées par Andrews. Tout cela non seulement dans l'Illinois, mais aussi dans l'Indiana, le Wisconsin et le Michigan.

Il avait été acquitté d'une tentative de meurtre en 1973, liée à l'agression au couteau de deux auto-stoppeuses de 15 ans, le long de la *Edens Expressway* à Highland Park, au nord de Chicago. **Betty Hanson**, décrivit comment il les avaient poignardées, elle et son amie, après leur avoir proposé de les prendre en stop, en 1973. Traumatisée, elle n'avait pas compris pourquoi il avait été acquitté et, déjà, elle avait été persuadée qu'il tuerait à nouveau.

Lorsqu'elle et son amie étaient montées dans la voiture, Betty Hanson avait réalisé qu'il n'y avait pas de poignée de portière du côté passager. Mais il neigeait et "*il avait l'air gentil*", alors elles "*ne s'étaient pas trop posées de questions*". Mais il ne les avait pas conduites chez elles et elles avaient commencé à s'inquiéter. Il avait

répondu calmement : "*Vous deux, vous n'allez nulle part. Je veux voir à quoi ressemblent de jolies filles comme vous sans leurs vêtements*".
Andrews leur avait raconté ce qu'il allait leur faire. Il leur avait expliqué qu'il allait attacher Betty Hanson et la forcer à le regarder violer son amie, avant qu'il ne s'en prenne à elle. Betty Hanson avait alors pris son courage à deux mains, elle s'était jetée sur le volant et la voiture était sortie de la route.
Andrews, fou de rage, avait sorti un couteau de sous son siège, et avait poignardé l'amie de Betty Hanson. Puis, il avait frappé Hanson à son tour, touchant un poumon. Betty Hanson dit se souvenir parfaitement du sourire d'Andrews alors qu'il la poignardait...
Malgré sa douleur, Betty Hanson était parvenue à se défendre. Andrews avait perdu son couteau, elle l'avait ramassé et l'avait frappé avec. Juste au même moment, des automobilistes passaient sur la *Edens Expressway*. Ils s'étaient jetés sur Andrews et avaient sauvé les deux adolescentes. Elles avaient mis plus d'un mois à se remettre de leurs blessures physiques. Elles ne se sont jamais remises des blessures psychologiques.
Et quelques semaines plus tard, Betty Hanson avait vu, incrédule, Andrews et son avocat réussir à convaincre le jury qu'elle et son amie avaient essayé de voler et de tuer Andrews ! Il était marié, il avait trois enfants, il avait l'air sincère. Les jurés, convaincus que les deux adolescentes étaient sous l'influence de marijuana, avaient acquitté Andrews.

Betty Hanson savait qu'il allait essayer de tuer d'autres femmes parce que, alors qu'il les conduisait sur la *Edens Expressway*, Andrews lui avait dit qu'il avait déjà tué deux autres filles, dont une certaine Amy Alden. Le corps d'Amy Alden avait été retrouvé à Skokie, au Nord de Chicago, en 1972.

En mars 1976, deux jeunes femmes avaient été attaquées par Andrews dans la station essence du Michigan où il travaillait. Alors qu'elles étaient dans les toilettes, Andrews les avait menacées avec un tournevis, puis avait attachée l'une des deux jeunes femmes et l'avait violée. Quand il les avait libérés, il avait glissé un billet de 20 $ dans la poche de leur chemise en souriant.
L'officier de police Tom Price, qui avait recueilli les plaintes des deux jeunes femmes, a affirmé qu'il avait construit un «dossier en béton» contre Andrews. Mais un jury avait accepté l'allégation d'Andrews selon laquelle les deux victimes avaient en fait accepté qu'il répare leur voiture en échange d'une relation sexuelle... et du billet de 20 $. Andrews avait, de nouveau, été acquitté.
L'officier Tom Price avait été écœuré de ce jugement au point qu'il a démissionné. « *Je savais que cet homme allait sortir de cette salle d'audience et je savais qu'il allait tuer quelqu'un. Ce fut la fin de ma carrière comme agent de police. Je ne peux pas protéger la société contre elle-même.*»

Une fois en prison, en 1993, Ralph Andrews a commencé à se vanter auprès d'autres détenus au sujet du meurtre de **Susan Clark**, 16 ans, commis en 1977. Les détenus ont prévenu les autorités pénitentiaires. Une unité spéciale, avec le bureau du Procureur du comté de Cook a alors placé un magnétophone dans la cellule d'Andrews. Il a confessé l'enlèvement, le viol et le meurtre de Susan, en donnant des détails précis.

Andrews a admis avoir enlevé et tué Susan Clark, alors qu'elle retournait chez elle après avoir fait du baby-sitting. Il l'a violée puis lui a tiré une balle dans la tête. Il l'a ensuite éventrée du cou à l'abdomen. Il a jeté le corps dans un potager près de la *Edens Expressway*, dans la ville de Skokie. (En 1991, Griffin avait elle aussi été éventrée, abandonnée dans un potager et avait subi des mutilations sexuelles).

Susan Clark, qui vivait dans le quartier de Rogers Park, à Chicago, devait entrer au lycée St. Scholastica en septembre 1977. Son petit ami l'attendait après son travail, mais ne la vit jamais revenir. Sa famille et ses amis la cherchèrent durant plusieurs jours, jusqu'au 29 août, lorsque des jeunes gens coupant les mauvaises herbes le long de la *Old Orchard Road* trouvèrent son corps décomposé dans le potager.

Le Sergent de police Mickael Ruth, de Skokie (Illinois), a affirmé qu'Andrews est aussi le "suspect numéro un" pour le meurtre d'**Amy Alden**, 15 ans, en septembre 1972, et le meurtre d'**Arvella Thomas**, 14 ans, en 1978.

Le corps d'Amy Alden a été découvert dans des broussailles près du cimetière Memorial Park, à Skokie. Sa ceinture avait été serrée plusieurs fois autour de son cou. Ses vêtements étaient relevés jusqu'à son cou. Amy Alden connaissait Ralph Andrews, qui conduisait à l'époque un bus le long d'une route près du lieu où Amy avait disparu.
Ralph Andrews, à ce moment-là, était incarcéré à la prison du comté de Cook (pour les viols des femmes qu'il avait presque étranglées) et bénéficiait d'un programme de réinsertion: il travaillait dans la journée et dormait en prison. La nuit où Amy Allen avait disparu, il était revenu en retard au pénitencier. La police l'avait interrogé peu de temps après qu'ils aient trouvé le corps d'Amy, mais ils n'avaient pas réussi à réunir suffisamment de preuves pour l'inculper.

Arvella Thomas a disparu alors qu'elle marchait vers un arrêt de métro dans le quartier de Rogers Park un soir d'avril 1978. Elle était méfiante envers les étrangers, mais ses amis ont expliqué aux autorités qu'elle n'avait pas de monnaie pour prendre les transports en commun.

Son corps a été retrouvé le lendemain matin dans une ruelle, à Skokie. Elle avait été poignardée à plusieurs reprises dans la poitrine et étranglée avec ses collants. Ses vêtements étaient relevés au-dessus de sa poitrine.
Peu de temps après, la police avait saisi un couteau avec des tâches de sang dans la voiture d'Andrews. Ce dernier avait assuré aux enquêteurs que le sang était celui d'un cerf ou d'un poisson. Les analyses ADN n'existaient pas encore à l'époque et les policiers avaient seulement pu démontrer que c'était bien du sang humain, du même type que celui d'Arvella Thomas. Malheureusement pas assez pour obtenir une inculpation.

Andrews a été suspecté dès le début dans le meurtre de Susan Clark, ainsi que pour les assassinats d'Amy Alden et Arvella Thomas. Il a été interrogé pour chaque affaire, mais a nié être impliqué.

Il y avait également quelques différences dans le mode opératoire, qui ont quelque peu dérouté les enquêteurs : Virginia Griffin avait été tuée de plus de 30 coups de couteau, Susan Clark avait reçu une balle dans la tête et ses poignets étaient attachés au-dessus de sa tête. Le corps d'Arvella Thomas était complètement habillé, contrairement aux autres victimes.

Robin Feuerriegel, 17 ans, a disparu après avoir quitté la maison de son petit ami en août 1972. Elle a fait de l'auto-stop pour rentrer chez elle. Son corps décomposé a été retrouvé le 18 novembre 1972, près de la Naval Air Station de Glenview, à environ quatre pâtés de maisons de l'endroit où le corps d'Amy Alden avait été découvert. Elle avait été étranglée.

Laura Williams, 16 ans, a été retrouvé sur la Willow route en mai 1977, à 100m de l'endroit où avait été découverte Robin Feuerriegel. Elle avait été poignardée.

Selon l'acte d'accusation fédéral, Andrews a établi par écrit une liste de toutes les victimes qu'il a assassinées. Amy Alden et Arvella Thomas étaient sur cette liste. La police de Skokie n'affirme pas encore qu'Andrews est un serial killer. Mais il a vécu dans l'Indiana, le Michigan, le Wisconsin, et l'Illinois, et dans ces quatre états, 20 à 40 meurtres irrésolus ont été commis, tous de la même manière.

En mai 2003, Ralph Andrews a été jugé pour le viol et le meurtre de Susan Clark en 1977. Durant le procès, il n'a pas montré le moindre remord.
Il a été reconnu coupable et condamné à la perpétuité.

Ralph Andrews est décédé en prison, en janvier 2006, d'une crise cardiaque, à l'âge de 61 ans.

Victimes

Susan Clark (16 ans)
Violée et assassinée le 25 août 1977 à Skokie (Illinois)

Virginia Griffin (41 ans)
Violée et assassinée dans son appartement de Chicago (Illinois) en 1991.

Meurtres pour lesquels Ralph Andrews est fortement suspecté :

Amy Alden (15 ans)
Violée et assassinée à Skokie (Illinois) en 1972.

Robin Feuerriegel (17 ans)
Violée et assassinée en août 1972.

Laura Williams (16 ans)
Violée et assassinée en mai 1977.

Arvella Thomas (14 ans)
Violée et assassinée à Skokie (Illinois) en 1978.

Ralph Andrews est soupçonné des meurtres de 20 à 40 autres adolescentes et femmes dans l'Indiana, le Michigan, le Wisconsin, et l'Illinois entre 1972 et 1993.

Modus Operandi

Peu de renseignements disponibles.

D'après ce que je sais, Andrews prenait ses victimes par surprise. Il les violait, les frappait, les torturait parfois, puis les assassinait (avec une arme blanche ou une arme à feu).

Puis, il commettait des mutilations sexuelles sur les corps. Souvent, il a éventré les cadavres du cou à l'abdomen.

Le plus souvent, il jetait les corps dans un endroit isolé, généralement un jardin ou un champ.

Motivations

Pas de renseignements disponibles pour le moment, mais le mobile est plus que sûrement sexuel. Ralph Andrews aimait torturer, violer et humilier ses victimes.

D'après les enquêteurs, Ralph Andrews s'est beaucoup amusé à déjouer la police, et lorsqu'il a été interrogé au sujet des meurtres dont il s'était vanté en prison, il a "tourné autour du pot", a avoué, s'est rétracté, puis a raconté autre chose...

Il était intelligent et manipulateur. Et il savait profiter de la fainéantise et de l'indifférence de certains services de police...

Une femme du Michigan a témoigné qu'en août 1980, alors qu'elle avait 20 ans, Ralph Andrews, qui vivait alors dans une propriété voisine, l'a fit tomber de sa bicyclette sur une route rurale, l'a fit rentrer dans sa voiture et démarra. La jeune femme se débattu alors qu'Andrews pressait un chiffon imbibé de chloroforme sur son visage. Un voisin entendant ses cris s'approcha de la voiture et Andrews reconduisit la jeune femme chez elle.
Cette dernière courut alors vers sa mère, mais, selon elle, « *Ralph a marché très calmement jusqu' à mon père et lui a simplement dit : j'ai fait tomber votre fille et je l'ai ramenée à la maison* ».
Quand sa mère senti l'odeur du chloroforme et que son père exigea une explication, Ralph Andrews le frappa ! Sa mère vit des morceaux de corde sur le siège arrière de la voiture d'Andrews.
Cependant, la police n'arrêta pas Ralph Andrews. Selon la jeune femme, les policiers lui répondirent qu'elle « *était excitée, mais n'avait pas été blessée* ».
Le lendemain, sa mère et elle se rendirent au bureau du Procureur pour porter plainte, mais il leur répondit que Ralph Andrews les avait précédées pour tout expliquer. Le procureur ne porta pas la moindre accusation contre Andrews.

Citations

"*C'est ce que j'espère : la peine de mort. Ce type est diaboliquement intelligent. Une condamnation à perpétuité, de nos jours, ça ne veut pas dire la perpétuité. Une personne peut sortir de prison après seulement huit ans ! Ce type est assez malin pour trouver une échappatoire, une faille de procédure, un arrangement. Il ne sera pas capable de le faire s'il est mort*" : Richard Clark, père de Susan.

"*Même lorsqu'on lui a fait écouter les cassettes audio de ses aveux, il a voulu dévier la conversation, surtout ne pas rentrer dans le vif du sujet. Ralph Andrews est un homme très intelligent, c'est un beau parleur, et il est très manipulateur. C'était vraiment un jeu pour lui*" : le Sergent de police Mickael Ruth, chargé de l'enquête sur le meurtre de Susan Clark.

"*Cette affaire n'a jamais été close pour nous. A chaque fois que nous avions une piste, nous la vérifiions. Même 20 ans après, nous continuions de chercher. On n'a jamais laissé tomber*" : le Sergent de police Mickael Ruth, chargé de l'enquête sur le meurtre de Susan Clark.

Bibliographie

"The Prey That Got Away: The true life story of Betty Lee Hanson who escaped serial killer, Ralph Andrews on Christmas night, 1973", Alisha Paige et Betty Lee Hanson, CreateSpace, 2013.

RICHARD BIEGENWALD

Nom : Richard F. Biegenwald
Surnom : "The Thrill Killer" (celui qui tue "pour le frisson").
Né en : 1940, à Charleston, Staten Island (New York) - Etats-Unis
Mort le : 10 mars 2008 au Centre Médical St. Francis de la prison de Trenton

Biegenwald a eu une enfance effroyable et a passé la plus grande partie de sa vie en prison. Il ne savait rien faire d'autre que voler et tuer. Travaillant dans un parc de loisirs, lieu de rassemblement pour les jeunes en quête de sexe et de drogue, il assassina au moins quatre adolescentes brunes (peut être plus) et les enterra dans le jardin de sa mère. Mais il était aussi orgueilleux et vantard, et deux de ses "amis" le dénoncèrent à la police lorsqu'un corps fut découvert dans le parc.

Informations personnelles

Régulièrement battu par son père alcoolique, Richard Biegenwald mit le feu à la maison familiale à l'âge de cinq ans. Il fut placé en observation au Centre Psychiatrique du Comté de Rockland, dans l'état de New York.

Durant le reste de son enfance, il fut ballotté d'hôpitaux psychiatriques en maisons de correction. À huit ans, il avait déjà un problème d'alcool, et était un parieur compulsif. À neuf ans, il subit une thérapie expérimentale à base d'électrochocs à l'hôpital Bellevue de New York.

On l'envoya dans la State Training School for Boys (une maison de correction) de Warwick, dans l'état de New York, où il fut accusé

de vol et d'avoir incité ses camarades à s'évader. Lors d'une visite chez ses parents, il vola de l'argent à sa mère.

Enfin, à 11 ans, il tenta de se suicider en s'immolant par le feu.

Biegenwlad réussit à terminer le collège avec plusieurs années de retard, mais ne passa que quelques semaines au lycée. Il partit pour Nashville, dans le Tennessee, où il vola une voiture et fut arrêté par le FBI pour avoir conduit un véhicule volé d'un état à un autre (c'est un crime fédéral). On l'envoya en maison de correction.

En peu avant Noël 1958, à 17 ans, quelques mois après avoir été libéré, il vola une autre voiture à Staten Island avec un ami, et ils conduisirent vers le nord jusqu'à la ville de Bayonne, dans le New Jersey. Ils tentèrent de dévaliser une supérette et Biegenwald tua le propriétaire, **Stephen Sladowski**, père de 4 enfants, parce qu'il ne voulait pas lui donner d'argent. Son ami et lui repartirent vers le sud.

À Salisbury, dans le Maryland, RichardBiegenwald blessa un policier. Un peu plus tard, il tira sur un *state trooper* (policier des autoroutes) qui tentait de le forcer à arrêter son véhicule pour excès de vitesse. Le *trooper* parvint à les arrêter.

Reconnu coupable du meurtre de Stephen Sladowski, Biegenwald fut condamné à la prison à vie.

Il demanda à être libéré sur parole en 1973, ce qui lui fut refusé en mars 1974. Il fit une seconde demande en octobre, qui fut approuvée le 12 juin 1975. Un membre du bureau des libérations sur parole estima que «*l'état avait dépensé plus de 250 000$ pour garder Biegenwald en prison, alors qu'il n'était ni un roi de l'évasion ni Jack l'Eventreur*».

Richard Biegenwald fut libéré sur parole en 1975, après 17 années de prison. Il avait 35 ans.

Crimes et châtiment

Une fois sorti, le casier judiciaire de Biegenwald ne lui permit pas de trouver mieux que des "petits boulots" et il vécut chez sa mère (qui était venue lui rendre visite tous les mois en prison).

Au début, il se comporta de manière à ne pas se faire remarquer.

Malgré ses cicatrices au visage, Richard Biegenwlad parvint à séduire la fille des voisins, Diane, une adolescente de 16 ans. Elle venait d'une bonne famille, elle était intelligente, belle... et aurait pu être sa fille.

Le 1er juillet 1977, il quitta la ville sans la permission de son officier de probation, mais il semble personne ne réagit. Le système sembla tout simplement l'oublier...

Il fut néanmoins arrêté à Brooklyn en juin 1980 pour viol, et épousa Diane en prison. La jeune femme violée ne parvint malheureusement pas à le reconnaître lors de la confrontation et les accusations de viol furent abandonnées. Richard Biegenwald fut toutefois emprisonné durant six mois lorsque les autorités réalisèrent qu'il avait violé sa liberté conditionnelle en 1977.

Libéré de prison en février 1981, il trouva un emploi comme homme d'entretien à Asbury Park, dans le New Jersey, et s'installa avec sa jeune épouse.

Beaucoup de jeunes femmes disparurent dans la région entre 1974 et 1983. La police considérait presque toujours qu'elles étaient des fugueuses et ne faisait pas grand-chose pour les retrouver. Elles étaient sans doute parties pour la Californie ou elles avaient été "embarquées" dans un culte démoniaque "à la Charles Manson"...

Dans les années 80, Asbury Park n'était plus la station balnéaire qu'elle avait été 100 ans plus tôt, ni le parc d'attractions populaire qu'il avait été dans les années 50-60. C'était toujours un centre d'attraction, mais cette fois pour les jeunes à la recherche de drogue, de sexe et de musique. Beaucoup de jeunes femmes y arrivaient durant l'été... et ne revenaient jamais chez elles.

Richard Biengenwald parla plus d'une fois de ses envies de meurtre à une amie de son épouse, Theresa Smith, qui travaillait avec Diane et vécut avec eux de juin à octobre 1982.
Theresa était impressionnée et fascinée par Biengenwald. Il l'encouragea à «*trouver une victime et à la tuer*», pour lui prouver qu'elle était «*forte*» ! Il lui indiqua qu'elle devrait tuer l'une de ses collègues, une certaine Betsy.

Dans la nuit du 27 août 1982, **Anna Olesiewicz** et son amie, Denise Hunter, 18 ans toutes les deux, firent un tour à Asbury Park. Elles habitaient Camden et étaient venues à Neptune City pour voir l'oncle de Denise. Les deux jeunes femmes s'assirent sur un banc pour écouter la musique provenant d'une boîte de nuit toute proche. Denise laissa Anna seule quelques minutes pour aller aux toilettes.

Lorsqu'elle revint, Anna avait disparu. Denise l'appela et la chercha dans le parc, en vain. Elle se rendit au poste de police le lendemain pour déclarer sa disparition.

La même nuit, Theresa Smith conduisit Betsy sur la côte avec l'intention de la tuer. Mais elle appela Biegenwald quelques heures plus tard : elle ne pouvait se résoudre à tuer sa collègue.

Smith revint à l'appartement qu'elle partageait avec Biegenwald et son épouse.
Au beau milieu de la nuit, Richard Biegenwald l'a réveilla en faisant du bruit. Elle se leva et alla à la cuisine. Par la fenêtre, elle

aperçut une jeune femme immobile dans la voiture de Biegenwald. Elle retourna se coucher sans se poser de question.

Le lendemain soir, Richard Biengenwald la conduisit dans le garage pour lui montrer le corps d'une jeune femme brune, la tête enroulée dans un sac plastique, qu'il avait couvert d'un matelas. Biegenwald demanda à Theresa de toucher le corps pour lui dire ce qu'elle ressentait. Il lui expliqua qu'il avait attiré la jeune femme en lui proposant de la marijuana et lui avait tiré dans la tête.

Richard Biengenwald retira une bague en or d'un de doigts de sa victime et l'offrit à Theresa Smith. Quelques semaines plus tard, Theresa Smith, prise de remord, donna la bague à Diane.

Le 14 janvier 1983, deux garçons découvrirent un corps dans un terrain vague situé derrière un fast food à Ocean Township, près d'Asbury Park. Les dents du squelette permirent d'identifier Anna Olesiewicz, disparue 4 mois auparavant. Elle avait été tuée de quatre balles dans la tête. Le corps portrait encore ses vêtements, mais une bague en or lui avait été volée.

Lorsque Theresa Smith entendit parler de la bague dans les journaux, elle alla trouver la police.

A cette époque, Biegenwald avait invité dans son appartement un ancien détenu dénommé Dherran Fitzgerald, avec son épouse et leur bébé. Le 22 janvier, la police perquisitionna l'habitation et découvrit du hashish, des pistolets, une mitrailleuse, des munitions, une matraque, du LSD et une énorme vipère. Les officiers arrêtèrent immédiatement les deux amis.

La police interrogea Fitzgerald en premier, et il avoua rapidement.

Durant l'interrogatoire, Fitzgerald expliqua avoir aidé Richard Biegenwlad à porter le corps d'Anna Olesiewicz jusqu'au terrain

vague, mais aussi à enterrer le corps d'une autre jeune femme dans le jardin boisé de la mère de Biegenwald, à Staten Island.

Alors qu'il enterrait le corps, il avait découvert les restes de deux autres cadavres. Ces deux jeunes femmes, brunes aux cheveux longs, avaient disparu de Point Pleasant, à quelques kilomètres d'Asbury Park. Elles avaient toutes les deux été démembrées. Biegenwald lui avait expliqué qu'il les avait tuées "*pour des questions de business*".

En fait, **Maria Ciallella**, 17 ans, disparue dans la soirée du 31 octobre 1981, était sortie cette nuit-là pour fêter Halloween. Cette jeune sportive avait dit à son père qu'elle rentrerait à minuit au plus tard. Des témoins affirmèrent l'avoir aperçu vers cette heure, marchant sur la route 88 en direction de son domicile.

La tombe peu profonde contenait le cadavre d'une autre adolescente, **Deborah Osborne**, 17 ans. Elle avait disparu d'un bar de Point Pleasant, en avril 1982.

Fitzgerald conduisit ensuite les enquêteurs jusqu'aux emplacements où deux corps supplémentaires avaient été enterrés à Neptune City et Tinton Falls, près d'Asbury Park : **Betsy Bacon**, 17 ans, et **William J. Ward**, 34 ans, un trafiquant de drogue.

Betsy Bacon, était la fille d'un mafieux (qui offrit 100 000 $ à quiconque tuerait Biegenwald). Elle avait été vue vivante pour la dernière fois le 20 novembre 1982, alors qu'elle allait chercher des cigarettes.

William Ward, ancien détenu et informateur de police, avait été tué de cinq balles dans la tête. Biegenwald l'avait abattu le 21 septembre 1982, à la suite d'une dispute concernant un "contrat" que Fitzgerald devait remplir. Les trois hommes s'étaient battus et Biegenwald avait sorti son Beretta.

Ensuite, Dherran Fitzgerald conduisit les enquêteurs jusqu'au jardin de Sally Biegenwald, et aux corps de Maria Ciallella et Deborah Osborne.

Reconnu coupable de cinq meurtres, Richard Biegenwald fut condamné à mort par injection.

Mais, après deux appels auprès de la Cour Suprême, sa peine fut convertie en prison à vie.

L'un des gardiens avec qui Biegenwlad a lié des liens d'amitié en prison affirme que le tueur lui a dit avoir tué près de 300 femmes à New York, en Pennsylvanie, dans le New Jersey et dans le Maryland.

Richard Biegenwald se vante sûrement, mais il est possible qu'il ait tué plusieurs autres jeunes femmes : elles n'ont jamais été retrouvées parce que la police ne les a jamais cherchées.

Richard Biegenwald est décédé le 10 mars 2008 au Centre Médical St. Francis de la prison de Trenton, d'insuffisance rénale et respiratoire, à l'âge de 67 ans.

Victimes

Stephen Sladowski (47 ans)
Tué de plusieurs balles dans la poitrine le 18 décembre 1958, à Bayonne (New Jersey).

Anna Olesiewicz (18 ans)
Tuée de 4 balles dans la tête
Son corps fut découvert derrière le restaurant d'Asbury Park, le 4 janvier 1983

Maria Ciallella (17 ans)
Tuée de plusieurs balles dans la tête

Son corps était enterré dans le jardin de la mère de Biegenwald

Deborah Osborne (18 ans)
Tuée de plusieurs balles dans la tête
Son corps était enterré dans le jardin de la mère de Biegenwald

Betsy Bacon (17 ans)
Tuée d'une balle dans la tête
Son corps était enterré à Tinton Falls (New Jersey)

William Ward (34 ans)
Tué de 5 balles dans la tête en septembre 1982
Son corps était enterré à Neptune City

Mode opératoire

Généralement, Richard Biegenwald proposait à des adolescentes, toujours des brunes aux cheveux longs, de le suivre dans sa voiture pour fumer un joint. Une fois qu'il les avait emmenées dans un coin isolé, il leur tirait dessus.

L'utilisation d'une arme à feu est plutôt rare chez les tueurs en série, qui préfèrent souvent avoir un contact avec leur victime (arme blanche ou leurs propres mains).

Je ne sais pas s'il les a agressées sexuellement.

Finalement, il démembrait les corps et les enterrait.

C'est justement parce qu'Anna Olesiewicz n'a pas été enterrée que Biegenwald a attiré l'attention de la police.

Richard Biegenwald pouvait également tuer les personnes qui le gênaient : William Ward, ancien détenu, savait certaines choses compromettantes au sujet de Biegenwald et celui-ci l'a tué pour le faire taire.

Motivations

Peu d'informations pour le moment. Mais Richard Biegenwald a eu une enfance "typique" d'un tueur en série.

Il semble que pour Biegenwald, tuer était une seconde nature. Lorsqu'il désirait quelque chose, il le prenait, et si on voulait l'en empêcher, il tuait. Il considérait les autres êtres humains comme des "éléments" sans valeur, dont il pouvait se débarrasser sans aucun remords. Comme en témoigne son surnom ("*Thrill Killer*"), il tuait "juste pour le frisson".

Il était également vantard, orgueilleux et tellement sûr de lui qu'il a montré des cadavres à ses "amis"... qui se sont empressés de le dénoncer dès que l'occasion s'est présentée.

Durant son procès, son avocat a appelé un psychiatre qui a indiqué que Biegenwald souffrait d'un désordre de la personnalité sévère qu'il qualifiait de «*personnalité anti-sociale avec des traits paranoïdes*».

La psychiatre a expliqué que Richard Biegenwald avait été maltraité durant son enfance et qu'on lui avait diagnostiqué une schizophrénie dès 8 ans (la schizophrénie est très rare chez l'enfant et particulièrement difficile à diagnostiquer). Il avait d'ailleurs été institutionnalisé.

Cependant, un autre psychiatre, qui avait d'abord été chargé par la défense de prouver que Richard Biegenwald était un malade mental irresponsable, témoigna du fait que Biegenwald n'était pas aliéné. «*Il lui manquait la capacité émotionnelle, et non mentale, pour conformer son comportement à la loi*».

Citations

"*Seul Dieu sait ce qu'il a fait ou les raisons pour lesquels il l'a fait. Mais il est toujours mon fils et je vais prendre soin de lui etlui rendre visite. Je suppose que ce ce qu'on entend par 'amour maternel'*" : la mère de Biegenwald

Bibliographie

"The Jersey Shore Thrill Killer: Richard Biegenwald", John O'Rourke, The History Press, 2014

WILIAM BONIN

Nom : William George Bonin
Surnom : "The Freeway Killer" ("le tueur de l'autoroute")
Né le : 8 janvier 1947 en Californie (USA)
Mort le : 23 février 1996, exécuté à la prison de San Quentin, Californie (USA)

William Bonin était un pervers sadique qui a violé et étranglé des dizaines d'adolescents en Californie du Sud. Sans remords et sans pitié, il a profité des opportunités que lui procuraient les vastes et labyrinthiques autoroutes de cet état, ce qui lui valut son surnom de "Freeway Killer". Chose rare pour un tueur en série, il a souvent tué avec des complices différents, qui avaient l'âge de ses victimes. Il a été reconnu coupable de 14 meurtres, mais aurait fait au moins de dix à vingt victimes de plus.

Informations personnelles

Le père de William Bonin, un vétéran de l'Armée, était un alcoolique violent et irresponsable qui, un jour, avait joué leur maison aux cartes. Alors que Bonin était un tout jeune enfant, son père quitta la maison pour aller vivre à l'hôpital pour vétéran de la région. Il mourut peu après d'une cirrhose du foie.

La mère de Bonin, Alice, l'abandonnait souvent, avec son petit frère, aux soins de son propre père, bien que ce dernier l'ait violée durant son enfance et sois un pédophile notoire.
Elle avait un point commun avec son défunt mari : elle adorait jouer. Elle passait tout son temps libre au bingo, en oubliait ses enfants, et les voisins affirmaient que les frères Bonin étaient toujours affamés, sales et mal vêtus.

À 8 ans, William Bonin fugua (ou fut chassé par sa mère, selon les versions) et vagabonda jusqu'à ce qu'il soit arrêté dans le Connecticut. Il avait volé des plaques d'immatriculation et fut envoyé dans un centre d'éducation surveillée pour mineurs. Cet établissement n'avait en fait rien de pédagogique et le jeune garçon y fut violé par des adolescents plus forts que

lui. Le centre était une véritable maison des horreurs où le sadisme sexuel, les punitions dignes de l'Inquisition et les bagarres au couteau étaient courantes.

Selon les rapports médicaux du « centre d'éducation surveillée du Connecticut », Bonin fut un jour approché par un adolescent plus âgé que lui, qui voulut avoir des relations sexuelles. « *Bien qu'il fut apeuré, Bonin accepta de coopérer si l'adolescent lui attachait les mains derrière le dos, ce qui -selon lui- lui permettrait de se sentir plus en sécurité et moins effrayé* ».

Pour le Dr Jonathan Pincus, neurologue à l'hôpital de l'Université de Georgetown, qui examina Bonin durant son incarcération après les meurtres, cet incident en dit beaucoup sur l'enfance de Bonin. Le fait que ce garçon de 8 ans avait des connaissances sexuelles et demanda d'être attaché - et donc contraint - conduisit Picus à penser qu'il avait déjà été violé auparavant. « *Il est presque certain qu'il avait été abusé sexuellement, ligoté et forcé par un ou des adultes antérieurement* ».

Lorsqu'il revint chez lui, en Californie, le sadisme et le viol étaient les seules formes de sexualité qu'il connaissait. Il commença à caresser son petit frère et les autres enfants du voisinage. À mesure qu'il grandit, il devint brusque et cruel.

À peine parvenu à l'âge adulte, il se maria et divorça en l'espace de quelque mois, puis s'engagea dans l'Armée et participa à la guerre du Vietnam. Il passa 700 heures au combat ou dans des patrouilles de reconnaissance comme mitrailleur d'hélicoptère. Ses états de service indiquent qu'il était un bon soldat et a même reçu une médaille de bonne conduite (la « *Good Conduct Medal* » est accordée pour « conduite exemplaire, efficacité et fidélité durant le service actif »).

Ce n'est qu'après qu'il ait quitté l'Armée avec les honneurs que ses officiers apprirent qu'il avait sexuellement agressé deux soldats de son bataillon en les menaçant de son arme. Malheureusement, les autorités militaires n'engagèrent aucune poursuite judiciaire.
William Bonin revint dans sa Californie natale, s'installa chez sa mère à Downey, et trouva rapidement un emploi de conducteur de poids lourds.
Il fut incarcéré en 1969 pour avoir violé cinq garçons dans le comté de Los

Angeles entre novembre 1968 et janvier 1969. Alors qu'il conduisait dans la région, il avait enlevé chaque enfant dans son van verdâtre, où il les avait menottés et sodomisés.

Il fut déclaré coupable, mais "agresseur sexuel mentalement dérangé" et envoyé à l'hôpital d'Atascadero plutôt qu'en prison (tout comme Ed Kemper...).
Il y fut examiné par plusieurs neurologues, psychiatres et psychologues, mais on ne sait pas s'il reçut un quelconque traitement.
Bonin ne se souvenait pas avoir été violé durant son enfance. Les docteurs pensèrent qu'il refoulait ses souvenirs : « *Il existe de nombreuses données indiquant que Bonin a été sévèrement abusé sexuellement, avec récurrence, lorsqu'il était enfant* ».

Ils découvrirent chez Bonin des altérations physiques et psychiques : des dommages au cerveau, dans la zone qui est censée modérer les pulsions violentes ; des troubles bipolaires (maniaco-dépressif) ; et plusieurs cicatrices sur sa tête et ses fesses. Bonin ne parvenait pas à expliquer d'où venaient ses cicatrices.
Cinq ans plus tard, en mai 1974, Bonin fut libéré et placé en liberté surveillée pour cinq autres années. Les psychiatres savaient-ils qu'il était incapable de se contrôler ?

Non seulement il était toujours pédophile, mais il allait également commencer à tuer.

Le dernier jour de ses vacances d'été en 1975, **David McVicker**, 14 ans, faisait de l'auto-stop pour se rendre à Huntington Beach. Bonin l'invita à monter dans son van. Selon l'adolescent, « *Il était totalement normal, il n'y avait rien du tout d'étrange en lui* ». Bonin lui proposa d'avoir des relations sexuelles et David McVicker lui demanda d'arrêter son véhicule pour descendre. Bonin sortit alors un pistolet, conduisit jusqu'à un endroit isolé et viola l'adolescent.
Puis, il commença à l'étrangler avec son t-shirt. McVicker suffoquait et se mit à pleurer. À son grand étonnement, Bonin relâcha sa prise et lui demanda pardon pour avoir tenté de l'étrangler. Il le laissa ensuite partir.

A l'époque, se sentant sale et honteux, David McVicker n'en avait parlé qu'à son meilleur ami. Sa mère n'a jamais voulu connaître les détails de son

agression. Il ne s'intéressa plus ses études et quitta le lycée. Il fréquenta d'autres écoles, mais n'obtint jamais aucun diplôme.
Des années plus tard, alors que l'exécution de Bonin approchait, McVicker déclara aux journaux qu'il était tourmenté par des cauchemars lui faisant revivre le viol. « *Parfois, je me réveille en hurlant. Imaginez-vous vous endormir et être violé 10 à 12 fois durant la nuit !* ».

Cette agression fut la dernière à l'issue de laquelle Bonin ne tua pas sa victime. Ce fut également la dernière fois qu'il exprima des regrets pour ses actes.
Comme nombre de victimes de viol, les souffrances de McVicker ne cessèrent pas lorsque Bonin le libéra.
McVicker eut toutefois le courage de porter plainte et, grâce à son témoignage, Bonin fut reconnu coupable de "conduite lascive et obscène" (mais pas de viol...) et fut cette fois envoyé en prison.
Toutefois, bien qu'ayant été jugé coupable d'enlèvement et de sodomie sur des enfants en 1968, avoir été déclaré "prédateur sexuel" et s'être rendu coupable de plusieurs délits sexuels, Bonin fut libéré trois petites années plus tard, en octobre 1978.

Moins d'un an plus tard, il se retrouva de nouveau derrière les barreaux. Il avait été arrêté par un policier du comté d'Orange en flagrant délit d'agression d'un auto-stoppeur de 17 ans.
Incroyablement, une erreur dans le procès-verbal permit à Bonin d'être libéré avant son procès. Évidemment, il ne se présenta pas au jugement quelques semaines plus tard.
Libéré grâce à une bévue administrative, Bonin décida de le rester et de ne plus jamais laisser de témoin derrière lui. Un ami de Bonin déclara par la suite avoir discuté avec lui avant qu'il ne disparaisse dans les bas-fonds de Los Angeles : « *Je me souviens qu'il a dit 'Personne ne témoignera plus contre moi. Ça ne m'arrivera plus jamais'* ».

Peu après, il commença à tuer.

Les voisins de Bonin suspectaient que quelque chose d'anormal se passait chez lui ou à cause de lui. James Hunter, un homme qui vivait dans une rue avoisinante, dut plusieurs fois lui demander de laisser son fils tranquille. Une femme qui habitait juste à côté de chez lui entendit une nuit des bruits

étranges et des cris provenant de sa maison. Elle fut terrifiée et n'en dormit pas de la nuit.

Crimes et châtiments

La première victime "officielle" de Bonin fut un étudiant allemand de 17 ans nommé **Marcus Grabs**. Il parcourait les États-Unis à pied, en faisant du camping. Il fut aperçu pour la dernière fois sur l'autoroute de la côte Pacifique (*Pacific Coast Highway*) à Newport Beach le 5 août 1979, montant à bord d'une voiture. Celle de William Bonin.

Selon ce que la police apprit par la suite, entre 18h et 22h, Bonin et un de ses jeunes amis, Vernon Butts, 21 ans, enlevèrent Marcus Grabs, le violèrent, le frappèrent violemment et le poignardèrent. Ils abandonnèrent son corps nu sur Malibu Canyon. Il avait été poignardé 77 fois. Une corde de nylon orange était encore enroulée autour de son cou et du fil électrique à l'une de ses chevilles. Plus tard, William Bonin affirma à un ami qu'il avait tué Marcus Grabs dans une situation de légitime défense...

Vernon Butts était un employé de magasin qui possédait un long casier judiciaire pour des délits mineurs et avait passé de nombreuses années dans différentes prisons. Il était homosexuel, mais n'était excité que par les relations sadiques. Il adorait le heavy metal et se déguiser en Darth Vader... Aussi dépravé et pervers que Bonin, Butts l'accompagna dans son van vert le long des autoroutes de la Californie du sud et participa à plusieurs de ses meurtres.

Trois semaines après que le corps dénudé de Marcus Grabs ait été découvert, celui mutilé de **Donald Hyden**, 15 ans, fut découvert dans une benne à ordure près de la *Ventura Freeway* (US-101 / US-134). Il avait été vu pour la dernière fois au centre de la Communauté Gay de Los Angeles. Il avait été violé et étranglé. Sa gorge avait également été tranchée et le tueur avait tenté de le castrer.

Le 12 septembre 1979, le corps de **David Murillo**, 17 ans, fut trouvé près de la *Ventura Freeway*. Il avait disparu trois jours plus tôt alors qu'il se rendait au cinéma en vélo.

Son crâne avait été fracassé par un démonte-pneu, il avait été sodomisé et étranglé.

En décembre 1979, le corps de **Dennis Frank Fox**, 17 ans, fut découvert nu près de la *Ortega Highway* (Hi-74) et de l'autoroute inter-états n°5 (I-5).

Le matin du 3 février 1980, Bonin et Gregory Matthew Miley, 19 ans, pervers sexuel lui aussi, aperçurent un adolescent de 15 ans, **Charles Miranda**, qui marchait dans West Hollywood. Ils lui proposèrent de le prendre en stop dans le van mais se garèrent quelques pâtés de maisons plus loin, dans un endroit isolé.
Bonin sodomisa l'adolescent et ordonna à Miley de le faire lui aussi, mais Miley, selon les rapports officiels, « *ne pouvait pas maintenir une érection* ». Frustré par son impuissance, Miley viola Charles Miranda avec un objet pointu. Puis Bonin recommença.
Ensuite, ils attachèrent ensemble les pieds et les mains de l'adolescent. Bonin saisit le t-shirt de l'adolescent et déclara à Miley qu'il allait lui montrer "*comment faire*". Il passa le t-shirt autour du cou de Charles Miranda et utilisa un démonte-pneu pour former un garrot avec lequel il l'étrangla lentement.
Le corps de Charles fut découvert nu dans une allée de Los Angeles.

Deux jours plus tard, leur deuxième victime fut un garçon de 12 ans, **James McCabe**, qui attendait le bus pour se rendre à Disneyland. Ils discutèrent un peu avec lui, puis le firent monter de force dans leur van. Alors que Miley conduisait, Bonin viola James McCabe.
Ils le frappèrent et Bonin l'étrangla en utilisant son t-shirt et le démonte-pneu.
Le corps du garçon fut trouvé le 8 février près d'une benne à ordures à Walnut City.
Bonin et Miley utilisèrent les 6 dollars qu'ils avaient trouvés dans son porte-monnaie pour s'acheter à manger.

À ce stade, la population du sud de la Californie ne savait pas encore qu'un tueur sadique s'attaquait aux jeunes gens de la région.
Selon le journaliste qui révéla l'affaire, J.J. Maloney, la police considérait que toutes les victimes étaient des homosexuels et pensait que les gens ne se souciaient donc guère d'eux.

Les policiers ne voulaient pas que cette affaire soit révélée afin d'éviter, s'ils échouaient, un fiasco public tel que celui que le LAPD (*Los Angeles Police Department*) avait déjà subi lors de l'enquête sur les "*Hillside Stranglers*" (Bianchi et Buono, deux cousins qui avaient assassiné 9 jeunes femmes en 1977) : le LAPD avait lamentablement bâclé cette affaire, avait dépensé des millions de dollars inutilement... et les tueurs avaient finalement été arrêtés par la modeste police de la petite ville de Bellingham, dans l'état de Washington.

Les enquêteurs désiraient éviter l'immense pression que la population ne manquerait pas de leur imposer si jamais l'existence du tueur était révélée. Ils ne parvenaient pas à se décider sur l'opportunité ou non d'informer les habitants de la région.

J.J. Maloney décida quant à lui que les jeunes auto-stoppeurs du sud de la Californie avaient le droit de savoir qu'ils risquaient leur vie dès qu'ils montaient dans un véhicule.

Il contacta la police, qui lui répondit que les jeunes hommes étranglés étaient « *un sous-produit normal de la grande communauté homosexuelle de la région* » ! Maloney obtint des données sur les causes de décès en Californie et dans tous les États-Unis. Il put ainsi déterminer que le meurtre par strangulation de jeunes gens entre 12 et 25 ans était relativement rare et que le taux de meurtre parmi les homosexuels était bien inférieur à celui des hétérosexuels.

Ronald Gatlin, 19 ans, disparut de *North Hollywood* le 14 mars 1980. Il fut frappé, violé et étranglé. Son corps fut découvert le lendemain, à Duarte, à la jonction des autoroutes 210 et 605.

Harry Todd Turner, 14 ans, disparut de Hollywood le 20 mars. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert 5 jours plus tard, près de l'autoroute de Santa Monica.

Glen Norman Barker, 14 ans, disparut de Huntington Beach. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert le 22 mars, au bord de *l'Ortega Highway*.

Russell Duane Rugh, 15 ans, disparut alors qu'il attendait le bus qui le conduisait au fast-food où il travaillait. Il fut violé et étranglé, et son corps

fut découvert le 22 mars, au bord de *l'Ortega Highway*, près de celui de Glen Barker.

Le journaliste J. J. Maloney publia un article sur les meurtres le 24 mars 1980, surnommant le tueur le "*Freeway Killer*", étant donné que la majorité des corps avaient été découverts près d'autoroutes.

Steven Wood, 16 ans, fut aperçu pour la dernière fois le 10 avril 1980, alors qu'il se rendait au lycée. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert le lendemain près de la *Pacific Coast Highway*.

Lawrence Eugene Sharp, 17 ans, fut aperçu pour la dernière fois le 10 avril. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert le 18 mai dans une benne à ordure, près d'une station-service de Westminster.

Peu après, le Capitaine Walt Ownbey, du Bureau du Shérif du Comté de Los Angeles déclara aux médias que le "*Freeway Killer*" était « *le fruit de l'imagination de l'esprit des journalistes. Je pense que c'est le journal 'The Orange County Register' qui a commencé avec ça. Ça a provoqué beaucoup de peur concernant un tueur ou un groupe de tueurs, et il n'existe aucune preuve corroborant quoi que ce soit* ».
Le 'Register' continua pourtant de publier des articles sur les meurtres, jour après jour, et les télévisions locales lui emboîtèrent finalement le pas.
Les écoles conseillèrent à leurs étudiants de ne plus faire de stop. Une grosse récompense fut proposée à quiconque offrirait des informations pouvant conduire à l'arrestation du tueur. Des citoyens inquiets submergèrent les journaux et la police d'informations.

Darin Lee Kendrick, 19 ans, disparut le 29 avril 1980 du parking du magasin de Stanton où il travaillait. Il fut violé et étranglé, mais Bonin le força également à ingérer de l'hydrate de chloral qui provoqua des brûlures chimiques sur sa bouche, son menton, son torse et dans son estomac. Lorsque son corps fut découvert, le lendemain, près de *l'Artesia Freeway*, il avait également un pic à glace planté dans l'oreille droite, qui avait provoqué une blessure fatale au cerveau.

Finalement, les meurtres se succédèrent avec une telle fréquence que la police dut admettre l'existence du "*Freeway Killer*" et commença enfin à coordonner les activités des nombreux départements de police impliqués.

Le journaliste J. J. Maloney affirme qu'il obtint à ce moment une liste « secrète » des victimes du *Freeway Killer*, avec une description précise des crimes. Cette liste, nommée « Le(s) Étrangleur (s) de la Californie du Sud », révélait que la police savait depuis le début de l'année 1978 qu'un tueur en série œuvrait dans la région et, après l'arrestation de Bonin, dissimula le fait qu'un autre tueur en série de jeunes gens était encore en liberté. (Ce tueur, Randy Kraft, encore plus sadique que Bonin, allait être arrêté en mai 1983).

Une arrestation de routine allait mener Bonin et ses complices à leur perte.

En mai 1980, la police appréhenda un jeune voleur de voiture de 17 ans dénommé William Pugh. Il était toutefois plus qu'un simple voleur. Il avait accompagné Bonin lorsque celui-ci avait assassiné Harry Turner.
Apeuré et voulant sauver sa peau, Pugh expliqua aux policiers qu'il avait « fait un bout de chemin » avec un certain William Bonin, qui s'était vanté d'être le « *Freeway Killer* ». Il lui avait présenté un article qu'il avait découpé dans *'The Orange County Register'* du mois de mars, où la liste des victimes était publiée, et lui avait expliqué comment il les avait tués et avec qui. La boite à gants de son van était bourrée d'autres articles sur le « *Freeway Killer* ».

En échange de son témoignage contre Bonin, on lui proposa de ne passer que six ans derrière les barreaux pour le meurtre de Harry Turner. Pugh accepta sans hésiter.
Se basant sur les allégations de Pugh, les policiers commencèrent à enquêter sur Bonin. Ils prirent connaissance de son casier judiciaire d'agresseur sexuel violent et décidèrent de le faire suivre.

Le matin du 2 juin 1980, Bonin et un autre complice, un chauffeur mentalement retardé de 19 ans du nom de James Munro, prirent en stop un jeune homme de 18 ans, **Steven Jay Wells**.
Munro, originaire du Michigan, n'était arrivé en Californie que l'année précédente. Il n'avait pas de domicile fixe et dormait souvent dans la rue. Il avait rencontré William Bonin en mai 1980.
Selon le témoignage de Munro, Steven Wells accepta d'accompagner les deux hommes jusqu'à l'appartement qu'ils partageaient, pour y avoir des relations sexuelles. Bonin et Wells allèrent dans la chambre et le tueur offrit

200$ au jeune homme s'il acceptait d'être attaché. Wells accepta et, toujours selon Munro, peu après qu'il l'ait attaché, Bonin commença à l'insulter et à le frapper. Munro affirme qu'il se rendit dans une autre pièce pour y regarder la télé, alors que Bonin violait Steven Wells dans la chambre.

Puis, Bonin l'appela. « *A ce moment-là, je sus que c'était réel. Bonin est allé chercher un verre d'eau et je lui ai dit 'Hé, tu ne vas pas lui faire de mal, hein ?' Il a répondu 'C'est trop tard. Je l'ai déjà attaché. Alors, je vais le tuer. J'ai dit 'Non, ne fait pas ça'. Mais Bonin a répondu 'Il est trop tard. Il n'y a rien que toi ou moi puissions faire pour arrêter ça'.* »
Bonin affirma que Munro l'avait aidé à tuer Wells mais Munro expliqua avoir été dans une autre pièce lorsque Bonin étrangla le jeune homme. D'une manière ou d'une autre, James Munro n'avait rien fait pour l'en empêcher.
Bonin et Munro mirent le corps de Steven Wells dans le van et le conduisirent jusqu'à la maison de Vernon Butts. Celui-ci parut heureux que Bonin en ait « *eu un autre* ». Bonin lui demanda s'il voulait venir avec eux ou s'il préférait rester chez lui. Butts répondit qu'il allait regarder les informations et qu'ils devaient « *aller jeter **ça** quelque part* ».

Le lendemain, le corps de Steven Wells fut découvert derrière la benne à ordure d'une station-service proche d'Huntington Beach.
Si les deux assassins s'étaient attardés un peu plus dans leur appartement, ils auraient pu être vus par les policiers de Los Angeles qui commençaient à surveiller Bonin. Ceux-ci auraient peut-être même pu sauver Steven Wells. La nuit du meurtre de Steven Wells, Bonin avait fait comprendre à Munro qu'il avait intérêt à ne parler de rien, sinon il le tuerait. Terrifié, James Munro était reparti dans son Michigan natal.

Durant les jours qui suivirent, les enquêteurs suivirent Bonin nuit et jour. Le reste de la semaine se déroula sans incident. Bonin travaillait normalement comme chauffeur de poids lourd et revenait à l'appartement tard le soir, après avoir rendu visite à ses "amis" à travers la ville.

Neuf jours plus tard, Bonin, qui n'avait pas remarqué la surveillance dont il faisait l'objet, chercha une nouvelle victime. Les policiers qui suivaient son van le virent aborder cinq jeunes hommes différents. Un adolescent de 15 ans, **Harold T.**, monta finalement dans son véhicule. Bonin conduisit

jusqu'au parking désert d'une plage. Lorsque les policiers ouvrirent la porte du van, Bonin était en train de sodomiser l'adolescent. Il fut arrêté en flagrant délit.

Une corde et de l'autocollant similaires à ceux utilisés pour attacher ses victimes furent découverts dans le van. Les policiers mirent également la main sur des couteaux et un album dans lequel étaient collés des articles relatifs aux meurtres du « *Freeway Killer* », agrémentés d'annotations de la main de Bonin. La police scientifique préleva également des fibres qui furent comparées, avec succès, à ceux retrouvés sur certaines des victimes.

Vernon Butts fut arrêté un mois plus tard.

Entre le 26 et le 29 juillet 1980, Bonin fut inculpé de 14 meurtres, de vols et de viols par les Comtés de Los Angeles et d'Orange.

Butts, inculpé de 6 meurtres et de 3 vols par le comté de Los Angeles, commença à livrer les autres complices de Bonin, dans l'espoir de voir sa peine adoucie.

James Munro fut appréhendé par la police du Michigan le 31 juillet 1980 et inculpé du meurtre de Steven Wells.

Trois semaines plus tard, le 22 août, Gregory Miley fut arrêté au Texas et inculpé des meurtres de Charles Miranda et James McCabe, ainsi que de 2 vols et d'un viol.

Le 29 octobre 1980, le Comté d'Orange inculpa à son tour Vernon Butts des meurtres de Mark Shelton, Robert Wirostek et Darin Kendrick ainsi que de conspiration, d'enlèvement, de vol, de sodomie et de perversion sexuelle. Gregory Miley fut également inculpé de meurtre par le Comté d'Orange, ainsi que de vol et de viol.

Selon la loi californienne, un meurtre commis dans des « circonstances particulières » (accompagnée de vol, de torture ou de viol) peut être puni de mort. En décembre, les anciens complices de Bonin décidèrent donc de plaider coupable et de témoigner contre lui en échange de la certitude d'échapper à la peine capitale.
Ils décrivirent en détail les tortures subies par les victimes du "*Freeway Killer*" et la jubilation avec laquelle Bonin infligeait la douleur.

Le 11 janvier 1981, après avoir affirmé à la police qu'il ne pouvait résister au contrôle «hypnotique» de Bonin, Vernon Butts se pendit dans sa cellule - après 5 tentatives de suicide depuis son arrestation.

Bonin fut inculpé de huit autres meurtres et de 25 vols et viols.
Il n'exprima pas le moindre remord pour ses crimes, il montra uniquement des regrets pour avoir été arrêté.
Lorsque les preuves lui furent présentées, il admit 21 meurtres aux enquêteurs.
Il expliqua en détail, froidement, comment il avait procédé à chaque fois.
Évidemment, il se rétracta peu après.

Le premier procès de Bonin commença le 4 novembre 1981 à Los Angeles.
Gregory Miley et James Munro témoignèrent pour l'accusation du fait que Bonin leur avait ordonné, après son arrestation, d'aller « *attraper quiconque sur la route et de les tuer* » afin de convaincre les autorités que le "*Freeway Killer*" était toujours en liberté.
L'accusation démonta facilement la thèse de la défense selon laquelle Vernon Butts - qui n'était plus là pour se défendre - était le cerveau du groupe et Bonin un « *pauvre fou* ».

Le 5 janvier 1981, les jurés le reconnurent coupable de dix meurtres et de dix vols commis dans le Comté de Los Angeles.
En 1983, il fut jugé pour quatre meurtres commis dans le Comté d'Orange et de nouveau déclaré coupable.
Il fut condamné à mort à chaque fois.

Il fut accusé mais acquitté par manque de preuves du meurtre d'un adolescent de 14 ans, **Thomas Lundgren**, enlevé à Reseda le 28 mai 1979, dont le corps fut découvert quelques heures plus tard près de Malibu.

Il fut accusé mais acquitté par manque de preuves du meurtre de **Sean King**, 14 ans, qui disparut sans laisser de trace à South Gate le 19 mai 1980. Son corps ne fut jamais retrouvé.
Bonin fut également suspecté d'au moins 20 meurtres supplémentaires de jeunes gens, dont les corps furent retrouvés non loin d'autoroutes dans les comtés voisins de Kern, Riverside, San Diego et San Bernardino.
Il est probable qu'il a également assassiné **Mark Shelton**, 17 ans, disparu

de Westminster le 4 août. Son corps fut retrouvé une semaine plus tard à Cajon Pass. Vernon Butts avait été inculpé de son meurtre.

Le corps de **Robert Wirostek** fut découvert sur le bord de l'autoroute inter états I10, entre Banning et Palm Springs, le 27 septembre 1979, mais il fallut 11 mois pour l'identifier. Vernon Butts avait été inculpé de son meurtre.
Un jeune homme jamais identifié fut trouvé dans le Comté de Kern le 30 novembre 1979.
Un autre jeune homme jamais identifié, âgé de 15 à 20 ans, fut découvert le 13 décembre 1979 le long d'une autoroute.
Le 1er janvier 1980, un adolescent de 16 ans, **Michael McDonald**, fut enlevé à Ontario. Son corps fut découvert deux jours plus tard dans le Comté de San Bernardino.

Gregory Miley fut condamné à la perpétuité, avec une période de sureté de 25 ans, pour sa participation aux meurtres de Charles Miranda et James McCabe. James Munro fut condamné à la perpétuité avec une période de sureté de 15 ans pour sa participation au meurtre de Steven Wells.

Bonin fit évidemment appel de sa condamnation à mort, plusieurs fois, par tous les moyens légaux possibles et imaginables.
Il tenta aussi de passer un marché avec la justice, affirmant qu'il pourrait avouer des meurtres irrésolus, mais les autorités judiciaires refusèrent.
Selon les gardiens de la prison de San Quentin, il passa tranquillement ses journées à jouer aux cartes avec d'autres tueurs en série Californiens : Randy Kraft, Lawrence Bittaker et Douglas Clark.

Finalement, 17 ans après avoir été condamné, la Cour Suprême des États-Unis décida que plus aucune suspension ne serait prononcée, exceptée par elle-même.
Bonin avait eu le temps de publier un recueil de nouvelles, ses peintures abstraites avaient été exposées dans une galerie de Seattle et il correspondait avec les familles de certaines de ses victimes. La mère d'un adolescent lui avait écrit et il lui avait répondu que son fils avait été « *son préféré* » parce qu'il « *criait si bien* ». Il ne s'excusa jamais de quoi que ce soit et ne demanda pas à être pardonné.

Le 23 février 1996, il fut exécuté par injection mortelle à la prison d'État de San Quentin.
Pour sa dernière déclaration, il n'exprima aucun remords, mais affirma que la peine de mort était injuste. Il donna même un avertissement... ou un conseil : « *Je suggère que lorsqu'une personne a envie de faire quelque chose de sérieux contre la loi, avant qu'il le fasse, il devrait aller dans un endroit calme et y penser sérieusement* ».

Aucun de ses parents ne fut présent lors de son exécution et personne ne réclama son corps. Il fut incinéré et ses cendres furent jetées dans l'Océan Pacifique.

Ce n'est que plusieurs semaines après son décès que l'on apprit que sa famille avait continué à toucher sa pension d'invalidité. La mère de Bonin, Alice Benton, expliqua à un journal qu'elle avait utilisé cet argent (près de 79.000 $) pour payer son loyer et améliorer son habitat. Ces paiements, que William Bonin avait commencé à recevoir en 1972 pour son « invalidité mentale » (notifiée à Atascadero où il était interné pour cinq viols !), auraient dû cesser lorsqu'il avait été emprisonné en 1982 pour meurtres. Mais l'argent avait continué à être versé, bien que les autorités pénitentiaires aient informé l'administration sociale que Bonin était en prison. Cette dernière ne réalisa son erreur que lorsque le directeur de la maison funéraire l'avisa de la mort du tueur.

Gregory Miley et James Munro sont toujours en prison, en Californie.

James Munro a demandé à être libéré sur parole en 2000, mais les parents de Steven Wells ont alerté les autorités pénitentiaires afin de s'assurer qu'il resterait en prison. Munro les a suppliés de lui pardonner et a exprimé des regrets pour avoir participé au meurtre de leur fils... mais aussi pour avoir plaidé coupable ! « *J'étais un jeune gars stupide. Si j'avais su que 15 ans, ça voulait en fait dire que je n'allais jamais sortir de prison, jamais je n'aurais plaidé coupable* ».

Victimes

Victimes officielles :

Marcus Grabs (17 ans)
Disparu sur la Pacific Coast Highway, à Newport Beach, le 5 août 1979.
Violé, tabassé et poignardé par William Bonin et Vernon Butts.
Son corps nu fut découvert sur Malibu Canyon le lendemain.

Donald Hyden (15 ans)
Enlevé non loin du au centre de la Communauté Gay de Los Angeles le 27 août 1979.
Violé, étranglé, égorgé et presque castré par William Bonin et Vernon Butts.
Son corps nu fut découvert dans une benne à ordure près de la Ventura Freeway.

David Murillo (17 ans)
Enlevé le 9 septembre 1979 alors qu'il se rendait au cinéma à vélo.
Violé, étranglé et le crâne fracassé.
Son corps fut retrouvé le 12 septembre près de la Ventura Freeway.

Frank Dennis Fox (18 ans)
Violé et étranglé. Son corps nu fut découvert le 13 décembre 1979 nu près de la Ortega Highway et de l'Interstate 5.

Charles Miranda (14 ans)
Enlevé le 3 février 1980 à West Hollywood.
Violé, torturé et étranglé par William Bonin et Gregory Miley.
Son corps fut découvert nu dans une allée de Los Angeles le même jour.

James McCabe (12 ans)
Enlevé le 5 février 1980 alors qu'il attendait le bus pour se rendre à Disneyland.
Violé, tabassé et étranglé par William Bonin et Gregory Miley.
Son corps nu fut retrouvé le 8 février près d'une benne à ordures à Walnut City.

Ronald Gatlin (19 ans)
Enlevé à North Hollywood le 14 mars 1980.
Violé, tabassé et étranglé par William Bonin et Vernon Butts.
Son corps fut découvert le lendemain, à Duarte, à la jonction des autoroutes 210 et 605.

Harry Turner (14 ans)
Enlevé à Hollywood le 20 mars.
Violé et étranglé par William Bonin et Vernon Butts.
Son corps fut découvert le 25 mars, près de l'autoroute de Santa Monica.

Russell Pugh (15 ans)
Enlevé alors qu'il attendait le bus qui le conduisait au fast-food où il travaillait.
Violé et étranglé par William Bonin et Vernon Butts.
Son corps fut découvert le 22 mars, au bord de l'Ortega Highway, près de celui de Glen Barker.

Glen Barker (15 ans)
Enlevé à Huntington Beach le 21 mars 1980.
Violé et étranglé par William Bonin et Vernon Butts.
Son corps fut découvert le 22 mars, au bord de l'Ortega Highway, près de celui de Russel Pugh.

Steven Wood (16 ans)
Enlevé le 10 avril 1980 alors qu'il se rendait au lycée.
Violé et étranglé.
Son corps fut découvert le lendemain près de la Pacific Coast Highway.

Lawrence Sharp (17 ans)
Aperçu pour la dernière fois le 10 avril.
Violé et étranglé.
Son corps fut découvert le 18 mai dans une benne à ordure, près d'une station service de Westminster.

Daren Kendrick (19 ans)
Enlevé le 29 avril 1980 sur le parking du magasin de Stanton où il travaillait.
Violé et étranglé par William Bonin et Vernon Butts. Ils le forcèrent à ingérer de l'hydrate de chloral qui provoqua des brûlures. Ils lui plantèrent également un pic à glace dans l'oreille droite, qui provoqua une blessure fatale au cerveau.
Son corps fut découvert le lendemain, près de la Artesia Freeway.

Steven Wells (18 ans)
Pris en stop le 2 juin 1980 et emmené dans l'appartement partagé par William Bonin et James Munro.
Violé, tabassé et étranglé par Bonin.
Son corps fut découvert le lendemain derrière la benne à ordure d'une station-service proche d'Huntington Beach.

Victimes potentielles :

Thomas Lundgren (14 ans)
Enlevé à Reseda le 28 mai 1979.
Son corps fut découvert quelques heures plus tard près de Malibu.

Mark Shelton (17 ans)
Disparu de Westminster le 4 août 1979. Son corps fut retrouvé une semaine plus tard à Cajon Pass.

Robert Wirostek (18 ans)
Disparu le 17 septembre 1979. Son corps fut découvert en 1980 au bord de l'autoroute inter états I-10, entre Banning et Palm Springs.

Un jeune homme inconnu(15-20 ans)
Son corps fut découvert dans le Comté de Kern le 30 novembre 1979.

Un jeune homme inconnu (15-20 ans)
Son corps fut découvert le 13 décembre 1979 le long d'une autoroute.

Michael McDonald (16 ans)
Enlevé à Ontario le 1er janvier 1980. Son corps fut découvert deux jours plus tard dans le Comté de San Bernardino.

Sean King (14 ans)
Enlevé à South Gate le 19 mai 1980.
Son corps ne fut jamais retrouvé.

Il est possible que William Bonin ait assassiné, seul ou avec ses complices, un total de 20 à 35 jeunes gens en 1979 et 1980.

Mode opératoire

Les jeunes victimes de William Bonin étaient souvent des auto-stoppeurs qu'il invitait dans son van.
Lors de la plupart de ses crimes, il a été accompagné par quatre complices différents : Gregory Miley, James Munro, Vernon Butts et William Pugh.
Toutes les victimes ont été battues et étranglées, souvent avec leur propre t-shirt, que Bonin utilisait pour former un garrot. Il a souvent attaché les pieds et les mains de ses victimes avec du fil électrique, des menottes ou une corde. Toutes ont été violées.
Bonin abandonnait les corps nus de ses victimes sur le bord de l'autoroute ou dans des bennes à ordures.

Motivations

Des psychiatres ont affirmé lors du premier procès de Bonin, en 1982, qu'il était dans un état "maniaque" lorsqu'il tuait. Ses pulsions sexuelles violentes étaient devenues irrésistibles : « *Il a expliqué être excité par la simple perspective de tuer quelqu'un, être presque incapable d'attendre la tombée de la nuit pour pouvoir commencer à rouler dans son van afin de 'ramasser' quelqu'un dans ce but et obtenir une sorte de délivrance* ».

Earl Hanson, l'avocat qui a défendu Bonin lors de son interrogatoire par les policiers, a comparé la soif de violence de Bonin à une drogue : « *Il devait constamment augmenter le dosage pour obtenir la même euphorie* ».

Bonin observait avec plaisir la police tourner en rond et appréciait beaucoup la publicité que ses meurtres recevaient dans les médias. Il parlait avec ses amis des meurtres du "*Freeway Killer*" et fit un jour la remarque : « *ce type donne une mauvaise réputation aux bons homos comme nous* »...
Il gardait un album de ses meurtres dans son van, sur lequel il collait des articles de journaux.

Selon les policiers, il ne montra aucune émotion particulière lorsqu'il avoua les meurtres. Sur les bandes audio de la police, on peut l'entendre expliquer d'une voix monocorde : « *Jim (Munro) et moi l'avons battu avant de le tuer. Il disait qu'il ne dirait rien à personne si on le laissait partir. Lorsqu'on a décidé de le tuer, on a mis un t-shirt autour de son cou. Je l'ai tordu et il a été étranglé* ».

Des années plus tard, les enquêteurs qui avaient assisté à cette confession étaient toujours choqués par ce manque flagrant d'émotion et de remords. Selon Sterling Norris, le procureur qui accusa Bonin de 10 meurtres dans le Comté de Los Angeles, Bonin harcelait et dépréciait souvent ses complices pour qu'ils l'aident à tuer ses victimes.

Bonin devait ressentir du pouvoir non seulement en assassinant ses jeunes victimes, mais aussi en parvenant à convaincre ses complices à violer et à tuer, à "relever le défi"... ou obéir à ses ordres. Pour certains complices, le meurtre devient acceptable puis "désirable" à travers l'influence et "l'exemple" du leader.
Pour certains tueurs, le pouvoir peut être ressenti en observant le complice détruire une vie humaine, tout autant qu'en tuant soi-même. Les deux tueurs contribuent à la sensation de domination de l'un et de l'autre. Les inhibitions et la peur sont dissipées par l'interaction des deux hommes. L'un est un témoin, un spectateur, du pouvoir destructeur de l'autre. Généralement, il y a un crescendo dans les violences, car les complices se provoquent et se lancent des défis.

Comme nombre d'autres tueurs en série, Bonin cherchait à faire disparaître son sentiment persistant de médiocrité, à se venger des traumatismes qu'il avait vécu durant son enfance, mais pas contre son grand-père incestueux ni les adolescents qui l'avaient violé au centre d'éducation surveillé.
Il s'en prenait à son tour à des jeunes gens à qui il faisait subir ce que lui-même avait enduré, ses victimes étant à la fois une représentation du "lui faible" qu'il détruisait et faisait disparaître, et des plus "vulnérables" que lui, à présent fort et puissant, qu'il violait et humiliait à son tour.
Il reproduisait ses traumatismes d'enfance dans l'espoir d'être cette fois celui qui domine la situation, mais ce sentiment n'était qu'illusoire et fuyant, et le forçait à toujours recommencer.
La police découvrait les corps nus le long des autoroutes ou dans des bennes à ordures, jetés là comme un enfant jette un jouet dont il s'est servi et ne veut plus, comme on se débarrasse d'un déchet.

Lorsque Bonin avait satisfait son fantasme de domination et de dégradation, il tuait sa victime afin de ne pas laisser de témoin, mais aussi parce qu'une

fois que ce sentiment de pouvoir avait été obtenu, la victime perdait son "utilité".

Citations

"*Bonin adorait tuer. Il aimait beaucoup en parler. Ce gars était exalté par ce qu'il avait fait. Il adorait ça. Écouter sa confession, c'est comme s'asseoir dans la chambre des horreurs. Nous parlons ici de meurtres d'enfants, d'en tuer un et de le jeter comme un déchet, puis aller en chercher un autre. Ça me rendait malade*" : Sterling Norris, le procureur de Los Angeles qui a poursuivi Bonin.

"*Mon seul véritable regret, c'est de ne pas avoir fait de bowling assez longtemps pour être devenu professionnel*" : William Bonin.

"*J'aurais continué à tuer. Je ne pouvais pas m'arrêter de tuer. Ça devenait plus facile à chaque fois*" : William Bonin, aux journalistes, après son arrestation.

"*Bill disait qu'il adorait le son de ces hurlements*" : Miley, au sujet des victimes de William Bonin.

Bibliographie

"Lustmord: The Writings and Artifacts of Murderers", Brian King, Bloat, 1996.

L'auteur propose deux des nouvelles écrites par William Bonin, tirées de son livre "Doing Time : Stories from the Mind of a Death Row Prisonner", publiées en 1991.

Filmographie

"Freeway Killer", John Murlowski, 2010.

Ted Bundy

Nom : Theodore Robert Cowell, puis Theodore Nelson, puis Theodore Bundy
Surnom : "Ted", "Lady Killer" (Le tueur de femmes)
Né le : 24 novembre 1946, à Burlington (Vermont), près de Philadelphie - Etats-Unis.
Mort le : 24 janvier 1989 (exécuté sur la chaise électrique) au pénitencier de Starke, en Floride.

Sans doute le plus connu des tueurs en série (avec Jack l'Eventreur). Le plus surprenant aussi. Séduisant, intelligent, sympathique, beau parleur, ayant travaillé pour une commission criminelle et les services de planification du ministère de la Justice, investi dans la campagne d'un candidat républicain, sympathisant des mormons... Bundy avait encore moins que tous les autres "la tête de l'emploi". Il fut pourtant l'un des tueurs en série les plus immondes et les plus sadiques des Etats-Unis, tuant et violant des jeunes femmes à travers tout le pays.

Informations personnelles

La mère de Bundy, Eleanor Cowell, modeste employée dans un magasin, passa les derniers mois de sa grossesse dans une "maison pour mères non mariées" du Vermont. Elle avait 22 ans mais ses parents, très croyants, voulaient éviter le scandale, les critiques et les ennuis liés à la naissance d'un "bâtard". À l'époque, il était inconcevable pour une "fille bien" d'avoir un enfant sans être mariée.

Bundy naquit donc Theodore Robert Cowell en 1946. Ted Bundy ne connut jamais son véritable père. Eleanor Cowell expliqua par la suite qu'il se nommait Lloyd Marshall et était vétéran de l'Air Force. Certains membres de la famille Cowell ont exprimé des doutes sur l'existence de ce Marshall et ont pointé le doigt vers le père d'Eleanor, Samuel Cowell, un homme violent et peut-être névrosé.

Peu après la naissance de Ted, sa mère et lui revinrent chez les parents d'Eleanor, à Philadelphie, qui se firent passer pour les parents du petit garçon. Ce dernier grandit en pensant que sa mère était en fait sa grande sœur.

Il n'était pas franchement différent des autres enfants. Sa tante Julia (l'une de deux sœurs d'Eleanor) se souvint plus tard qu'une fois, il avait mis des couteaux sous les draps, à l'âge de 5 ans, mais ne put dire si c'était par méchanceté ou par jeu. Bundy croyait au Père Noël, n'aimait pas les épinards et avait peur des monstres sous son lit.

Quand Ted eut 4 ans, il déménagea à Tacoma, dans l'état du Washington, où sa mère s'installa chez un oncle. Ils changèrent légalement de nom. Ted devint Theodore Robert Nelson et sa mère devint Louise Nelson.

Ted détesta Tacoma. Après la grande ville de Philadelphie, la petite localité de Tacoma semblait uniforme et grossière, un mélange d'affreux bâtiments gris ou bruns sortant des eaux glaciales de Puget Sound (un détroit partagé entre le Canada et les États-Unis). Il finit par surmonter ce dégoût initial, mais ne se départit jamais d'un dédain arrogant pour tout ce qu'il considérait comme "quelconque".

L'oncle de Louise, Jack, n'avait que quelques années de plus qu'elle et Bundy l'appela toujours "oncle Jack". Il était professeur de musique à l'université de Tacoma, c'était un homme intelligent et raffiné. Bundy aimait qu'il joue du piano, il lui semblait si cultivé et si particulier. Il décida qu'il allait devenir un homme comme son oncle.

Un an après leur arrivée à Tacoma, Louise Cowell épousa un cuisinier de l'armée nommé John Bundy et Ted prit le nom de son "beau-père / beau-frère".

L'accent du sud de John Bundy le faisait paraître un peu "balourd", il était illettré et menait une vie simple : Ted Bundy ne l'apprécia jamais. C'était pourtant un brave homme qui travaillait à l'administration de l'hôpital des vétérans de Tacoma.
John Bundy essaya d'élever Ted comme son propre fils. Il l'emmena en camping, à la pêche et à toutes les activités qui pourraient, pensait-il, les rapprocher. Sans succès.

Le seul homme pour qui Ted avait du respect, à part son oncle Jack, était son "grand-père / père" de Philadelphie, pourtant violent et très autoritaire. Il avait eu de la peine lorsqu'il avait dû le quitter pour déménager à Tacoma, un endroit où il ne connaissait personne.
La présence de John Bundy irritait le jeune Ted. Très attaché à sa "sœur - mère", il était jaloux de John Bundy et craignait qu'il ne trouble son monde encore plus qu'il ne l'était.

Vers sept ou huit ans, pour échapper au malaise qu'il ressentait, il se mit à rêver, à imaginer qu'un couple de cow-boys de télévision, Roy Rogers et Dale Evans, allaient l'adopter et lui offrir un poney et tout ce qu'il voudrait... Son premier geste de défi envers John Bundy fut passif : une famille noire allait arriver dans le quartier, totalement blanc, et les gens craignaient que la valeur de leur habitation ne baisse. Ted savait que John Bundy en était particulièrement inquiet. Ainsi, lorsque la famille noire arriva, par bravade, il alla les saluer. Il devint rapidement ami avec l'un des enfants. Pour lui, cette maison était "*chaleureuse et douce*". Il adorait venir lorsque la mère faisait la cuisine, car les marmites exhalaient alors des odeurs qu'il trouvait "exotiques".

Chez lui, Ted Bundy avait l'impression qu'il lui manquait quelque chose. Il était jaloux de son cousin John, le fils du si parfait "oncle Jack" et méprisait le statut modeste de sa propre famille. Il avait honte d'être vu dans la vieille voiture de John Bundy. Il voulait toujours être habillé des plus beaux et des plus coûteux vêtements. Sa préoccupation pour les possessions matérielles s'intensifia avec l'âge.

Louise et John eurent quatre enfants dont Ted s'occupa souvent après l'école. A la naissance du 2ème enfant, ils déménagèrent dans une maison plus grande. Bundy se fit de nouveaux amis, avec qui il allait jouer après l'école. Un jour qu'ils jouaient à la guerre avec des bâtons en bois, l'un de ses amis le frappa sans le vouloir juste sous l'œil. Ted Bundy se jeta soudainement sur son ami et le frappa. Les autres garçons durent le tirer en arrière de toutes leurs forces pour le faire cesser.
Cet événement resta dans la mémoire de Terry Storwick, le meilleur ami de Ted parce que, selon lui, Bundy « *se détachait toujours des événements.*

Alors c'était quelque chose de le voir impliqué dans quelque chose. Lorsqu'il a reçu ce truc dans l'œil, il s'est impliqué ».

Ted Bundy se bagarra aussi avec d'autres garçons. Chez les scouts, il jeta son assiette au visage d'un autre scout parce que celui-ci avait coupé un petit arbre. Un autre jour, il frappa un garçon par derrière avec un bâton, juste pour voir ce que ça lui ferait.

C'était Louise et non John qui s'occupa de l'éducation des enfants, mais elle ne leur parlait jamais de sujet vraiment personnel. Selon Bundy, elle ne lui parla jamais du sexe ni d'autres choses du même genre. Elle avait du mal à aborder les sujets intimes et personnels. Elle était assez renfermée. Elle ne parlait jamais de son enfance, excepté le fait qu'elle avait grandi dans la maison de ses "grands-parents" et qu'elle avait été excellente à l'école. Ted Bundy voulut être aussi bon qu'elle.

Adolescent, Bundy était très timide. On se moquait souvent de lui et il était le souffre-douleur de certains gamins au collège. Malgré les humiliations qu'il subit, il parvint à maintenir une bonne moyenne au collège puis au lycée. Personne ne se souvint qu'il soit sorti avec une fille à l'époque.
Il était assez solitaire. Il aimait passer du temps à écouter les émissions de radio, le soir, et s'imaginait être le présentateur qui posait les questions et discutait avec les personnes qui appelaient.

En grandissant, il devenait un grand et beau jeune homme. Mais la maturité mentale, elle, ne venait pas, et ne viendrait jamais. Il était très narcissique et se considérait trop maigre pour entrer dans une équipe sportive. Il essaya néanmoins le basket-ball et le base-ball, mais ne parvint pas à briller au milieu des autres, ce qui le contraria beaucoup. Il se tourna alors vers les sports solitaires et découvrit qu'il adorait skier. Il parvint à obtenir un équipement de qualité (il l'avait en fait volé) et s'entraîna sérieusement.
Il allait à l'église tous les dimanches, était vice-président de l'Amicale des Jeunes Méthodistes et voulait devenir policier ou avocat. Il avait "un bel avenir devant lui".

C'est à peu près à cette époque que Bundy découvrit que sa "grande sœur" était en fait sa mère et que ses "parents" étaient en fait ses grands-parents. Ce fut pour lui un énorme choc.
Il existe plusieurs versions de cet incident.

Bundy a expliqué qu'il fouillait dans les papiers de sa "sœur" lorsqu'il découvrit un certificat de naissance sur lequel "inconnu" était écrit en face de "nom du père". Il fut troublé mais décida que c'était l'occasion pour lui de se faire un nom et de devenir quelqu'un.

Mais sa famille raconta l'événement de manière différente. Le cousin de Ted, le fils de l'oncle Jack, lui affirma qu'il était un enfant illégitime. Ted refusa d'abord de le croire mais le cousin lui présenta son certificat de naissance. Bundy ressenti beaucoup de colère envers sa mère (il pensait qu'elle l'avait humilié) mais l'exprima peu.
Quoi qu'il en soit, il en parla à l'un de ses meilleurs amis, qui lui répondit : "*En fait, il m'a toujours semblé que tu avais été adopté ou quelque chose comme ça... Mais il y a des gens qui t'aiment maintenant. Ce n'est pas grave*". Ce à quoi Bundy répondit que cela faisait une grande différence, pour lui. C'était très important. Il l'exprima amèrement : "*Ce n'est pas toi qui es un bâtard*".

À la suite de cette découverte, l'attitude de Ted envers John Bundy se durcit et il se rebella. Il refusa de l'appeler "Papa" alors qu'il l'avait fait durant des années. Il commença à l'appeler "Père", puis "Johnnie". Étant plus intelligent que John, Ted se moquait ouvertement de lui et John Bundy finissait par le gifler.

Le premier signe de problèmes sérieux chez Ted Bundy fut un arrêt complet et soudain de son développement social. La plupart ne s'en rendirent pas compte, mais cela fut très douloureux pour lui. Ses amis semblaient avancer, s'améliorer, gagner en maturité, et pas lui. Ses amis proches le trouvaient pourtant intelligent et plein d'humour. Mais il n'avait pas assez confiance en lui pour en profiter. Lorsqu'il rencontrait des personnes qu'il ne connaissait pas, fille ou garçon, il se crispait et ne disait plus un mot. Les gens qui ne le connaissaient pas ne faisaient donc pas attention à lui et Bundy, adolescent sensible, le prit très mal.

De plus, le sexe le rendait perplexe. Lorsque ses amis parlaient des filles, Bundy écoutait sans comprendre.

Il ne se sentait à l'aise que lorsqu'il skiait ou en classe. Dans la salle de classe, il parlait devant tout le monde. Comme il s'exprimait bien et cultivait une image sérieuse pour cacher sa solitude, il était considéré comme un

travailleur cultivé par les autres lycéens. Et pourtant, ses notes étaient plutôt bonnes, mais pas excellentes. Il obtint son bac avec une moyenne juste assez correcte pour être admis à l'université de Puget Sound.

Durant sa première année à l'université, il vécut encore chez sa mère et ne s'intégra pas à la vie sociale du campus. Il fut encore plus solitaire qu'au lycée, car ses amis n'étaient plus là. Il déclina la proposition qu'on lui fit de joindre une "fraternité" car il se sentait humilié en présence de "frères" confiants et énergiques. « *Je ne me sentais pas assez adroit socialement. Je ne savais pas comment fonctionner avec ces gens. Je me sentais terriblement mal à l'aise* ». Il ne se fit pas de nouveaux amis. Il tenta, comme il l'avait fait au lycée, de prendre la parole en classe pour se faire remarquer, mais les cours à l'université avaient lieu dans de grands amphithéâtres et ne donnaient pas vraiment l'occasion de parler.

Puis un jour, il participa à une conférence sur la Chine et comprit immédiatement que ce domaine pourrait lui apporter l'attention des autres. Il ne réfléchit pas à la quantité de travail que ce sujet pourrait lui demander. Ted pensait que la langue chinoise était exotique et élégante.

A la rentrée suivante, il obtint son transfert à l'Université du Washington, à Seattle, dans le programme d'études asiatiques. Là encore, il ne se joignit à aucune fraternité mais prit une chambre en résidence universitaire. Il paya ses études grâce à un chapelet de "petits boulots" qu'il ne tint jamais bien longtemps. Certains de ses employeurs pensaient que l'on ne pouvait pas compter sur lui.

Autant il manquait de sérieux pour ces jobs d'étudiants, autant il se concentrait énormément sur ses études et fut capable d'obtenir de très bonnes notes. Comme il l'avait voulu, sa nouvelle spécialité le mit à part de la population estudiantine et le fit remarquer. Il plongea dans les arcanes des idéogrammes, réussit son année et se fit quelques nouveaux amis.

Il commença à fabriquer "le nouveau Ted" : érudit, intelligent, spirituel, sérieux, sage et... beau garçon

Durant l'été 1966, il rencontra une jeune femme du nom de Stephanie Brooks. Elle était belle, sophistiquée et venait d'une riche famille californienne. Bundy avait du mal à croire qu'une fille comme elle puisse

s'intéresser à lui.
Elle était d'une classe sociale que Bundy admirait et enviait. Elle savait ce qu'elle voulait. Elle était en fait tout ce qu'il avait toujours voulu devenir. Bundy la présenta à ses amis comme une possession.
Ils étaient fort différents l'un de l'autre, mais adoraient tous les deux skier et c'est durant leurs nombreuses ballades à ski qu'ils tombèrent amoureux l'un de l'autre. A 20 ans, Ted n'était pas plus sexuellement avancé qu'au lycée. Il ne fit pas d'avances à Stephanie, se contentant d'être charmant.
Stephanie Brooks fut le premier "grand amour" de Bundy. Ils passèrent beaucoup de temps ensemble, à se promener ou à dîner aux chandelles. Toutefois, Stephanie n'était pas aussi folle de Ted qu'il l'était d'elle. En fait, elle l'aimait beaucoup mais pensait qu'il manquait d'ambition. Elle voulait quelqu'un qui corresponde à son style de vie et elle ne pensait pas que Ted fut cette personne. Il essaya pourtant de l'impressionner, quitte à mentir, ce que Stephanie détestait.

Après son année à l'université d'état du Washington, il entra à la prestigieuse université de Stanford, en Californie, où il s'inscrivit dans un programme d'étude intensive de Chinois. Il le faisait surtout pour impressionner Stephanie, qui était resté à Seattle, mais ce fut une erreur. Il se retrouva encore plus seul qu'il ne l'avait été à l'Université de Puget Sound, car il n'avait même plus sa famille auprès de lui.
Il avait le mal du pays et ses résultats s'en ressentirent. Il s'était fixé des standards de réussite calqués sur la vie de Stephanie Brooks et il ne pouvait pas les atteindre.
Son immaturité fut mise à jour; une expérience particulièrement douloureuse pour lui car il échouait ainsi dans le seul domaine - les études - qui avait toujours été son refuge.

Durant l'été 1967, Stephanie mit fin à leur relation. Elle avait compris que ce qu'elle avait pris pour de l'immaturité était en fait une grande puérilité. Elle s'était lassée de son attitude flagorneuse et de ses mensonges.

Bundy ne s'en remit jamais. Son monde s'écroulait.

Il ne parvint pas à comprendre ce qui lui était arrivé, pourquoi le masque qu'il avait utilisé l'avait fait échouer. Sa première tentative d'incursion dans le monde sophistiqué de Stephanie Brooks avait été un désastre. Bundy

s'isola à nouveau, déprimé.
Il abandonna les études de chinois et, simplement parce que Stephanie avait dit un jour qu'elle admirait le rôle d'un architecte dans un film, il s'inscrivit à l'université de Washington, en architecture. Mais il n'y avait plus de place, alors il choisit la planification urbaine, mais échoua là aussi. Il tenta de se concentrer et de suivre les cours mais il s'ennuyait et avait l'esprit ailleurs. Il eut des notes exécrables et eut l'impression que l'ambiance de l'université lui était devenue hostile.
Rien ne sembla plus le passionner et il finit par abandonner l'université, complètement déprimé par sa rupture avec Stephanie.

Il parvint à rester en contact avec elle après qu'elle soit retournée en Californie, mais elle lui fit comprendre qu'elle n'avait pas l'intention de ressortir avec lui. Ted Bundy était obsédé par elle et ne parvint pas à la chasser de son esprit.

Il emprunta de l'argent et décida de voyager un peu. Il alla en Californie, à la station de ski d'Aspen dans le Colorado, et alla voir ses grands-parents à Philadelphie. Il revint à Seattle au printemps 1968, mais ne se sentit pas capable de reprendre ses études. Il trouva un appartement et un emploi de manutentionnaire.

Il rencontra un dénommé Richard, un petit voyou qui le fascina. A 21 ans, il n'avait jamais rencontré de voleur ni de drogué et Richard représentait pour lui la possibilité d'une excitation illicite.
Le vol, particulièrement dans les magasins, vint presque naturellement à Bundy. Le petit garçon en lui voulait des choses, des choses coûteuses, celles que les gens riches possèdent, et Bundy n'avait pas les inhibitions d'un adulte. De plus, le vol était pour lui une aventure, un jeu amusant et grisant.

Bundy n'était pas un voleur "classique". Il ne prenait pas d'argent ni d'objets pour les revendre. Son besoin de voler avait quelque chose d'impulsif, proche de la kleptomanie, et il avait du mal à s'en empêcher. Il ne fut pourtant jamais arrêté, fait surprenant lorsque l'on connaît le nombre de vol qu'il a commis, et la manière dont il procédait. En fait, il comptait sur l'anonymat. Lorsqu'il avait décidé qu'il voulait un objet, il mettait un beau costume et se coiffait, afin de paraître présentable et "oubliable", buvait 2

ou 3 bières pour faire disparaître les dernières traces de nervosité, puis allait dans le magasin. Il entrait dans un magasin, prenait ce qu'il voulait et s'en allait, tout simplement.
Plutôt que de les acheter, il vola une télévision, une chaîne hi-fi, des meubles, des instruments de cuisine, des vêtements et des objets d'art.

À la même époque, Bundy rencontra un ancien ami du lycée. Celui-ci lui proposa de travailler pour Art Fletcher, un conseiller municipal républicain qui avait l'intention de devenir gouverneur. D'autres amis travaillaient déjà pour lui. Bundy sauta sur l'occasion. Une partie de lui était un petit voleur solitaire, mais l'autre partie était un fervent Républicain : au lycée, il avait reçu un prix pour un discours prononcé lors d'une convention et à la fac, il avait déjà participé à la campagne d'un membre républicain du congrès. Il avait adoré ça. Il pouvait utiliser ses talents de beau parleur, être écouté et accepté, être invité à dîner ou à jouer au tennis, avoir accès à des gens d'une classe sociale "supérieure"...

Bundy abandonna son emploi de manutentionnaire et travailla à temps plein sur la campagne de Fletcher. Il dut se serrer la ceinture mais ne le regretta pas.
A cette époque, beaucoup de jeunes gens participaient au mouvement pour la paix au Vietnam. Bundy, au contraire, était très conservateur et totalement dévoué à l'*establishment*. Il ne désirait pas défendre les étrangers, les expropriés ou les pauvres.
A l'automne, il fut nommé chauffeur officiel d'Art Fletcher. Une nuit, ils allèrent faire campagne à l'est de l'état et Bundy se saoula dans le bâtiment officiel du parti. Lorsqu'il buvait, c'était d'ailleurs souvent pour se saouler. On le ramena chez quelqu'un pour qu'il dorme, presque inconscient. Selon lui, la femme qui habitait cette maison lui enleva sa virginité ce soir-là, à 22 ans.

Art Flecher arriva second lors de l'élection de novembre et Bundy, à sa grande déception, dut revenir à la vie normale. Durant la campagne, il avait observé le comportement des gens et avait acquis machinalement les compétences sociales qu'il ne possédait pas naturellement. Il avait mûri et avait pris de l'assurance. Il prenait grand soin de son apparence et s'habillait avec de beaux vêtements qu'il avait volés.

Le masque prenait lentement forme. Bundy trouva un emploi dans un magasin de Seattle, où il avait volé sans que le propriétaire ne le sache. Il y apprit qu'il possédait un autre talent : il amenait facilement les femmes à lui parler et il pouvait leur vendre n'importe quoi.
Il vendit sa Coccinelle 1958 et partit pour Philadelphie, où il s'installa temporairement chez ses grands-parents.

Il s'inscrivit à l'université de Temple et obtint des résultats mitigés. Il ne termina jamais un diplôme en urbanisme et fut moyen au cours de théâtre. Par contre, il apprit bien des choses sur l'art de la comédie et du maquillage. Son visage devint tout à fait neutre, sans aucune caractéristique particulière.

Tout comme la personnalité qu'il était en train de créer, son visage pouvait être tout ce qu'il voulait qu'il soit. Une moustache, une barbe, une coiffure différente, une perte ou un gain de poids, un détail pouvait totalement changer son apparence. Il pouvait être aussi anonyme qu'il le voulait.

Il revint à Seattle durant l'été 1969 et prit une chambre d'étudiant chez Ernst et Frieda Roger. Ces derniers l'apprécièrent immédiatement. Il était poli, sa chambre était toujours propre, il aidait Ernst à bricoler dans la maison et accompagnait Frieda au magasin. Pour eux, c'était un jeune homme adorable.

Leur maison était située non loin d'un bar à bière fréquenté par les étudiants. Une nuit, en septembre, Bundy y rencontra une jeune femme de 24 ans dénommée Meg Anders. Elle était secrétaire médicale et divorcée. Mignonne mais timide, ses amis l'avaient amenée là pour s'amuser un peu. Elle trouva Ted Bundy charmant.
Il se présenta comme un étudiant en droit et affirma qu'il travaillait sur un livre concernant le Vietnam. Elle ne le crut pas tout à fait, mais il était tellement séduisant et sûr de lui qu'elle le ramena chez elle avant la fin de la soirée. Mais comme ils avaient tous deux beaucoup bu, ils s'endormirent tout habillés. Le lendemain, la fille de Meg Anders les réveilla. Ted fut enchanté de la voir, mais Meg lui fit comprendre qu'elle préférait qu'il parte. Il le fit.

Il voulut la revoir presque immédiatement. Il l'idéalisa comme il l'avait fait avec Stephanie Brooks. Meg Anders avait subi un mariage et un divorce douloureux, et elle se méfiait des hommes. Elle était jalouse et les flirts de

Ted avec d'autres femmes n'arrangèrent pas les choses.
Ne connaissant rien à l'amour adulte et au respect, Bundy fit semblant d'être l'homme qu'elle voulait. Il créa le Bundy étudiant en droit qui écrivait un livre alors qu'en fait, il n'avait jamais réussi à terminer ses études. Comme un enfant, il ne pouvait prévoir les conséquences de ses mensonges, tout comme il ne comprenait pas que son comportement puéril lui avait coûté Stephanie Brooks.

Trois mois après avoir rencontré Meg Anders, ils commencèrent à parler mariage et en discutèrent avec des amis. Lorsqu'il ne fut plus capable de soutenir ses mensonges, Ted Bundy déclara à Meg qu'il était bien trop tôt pour se marier. Puis, il lui avoua qu'il lui avait menti. Elle lui pardonna. Meg Anders voyait Bundy très souvent. Il venait chez elle, ils faisaient l'amour, partaient en excursion avec sa fille, allaient voir sa mère, se téléphonaient constamment... Et pourtant, elle ne parvenait pas à voir derrière le masque. Elle l'aimait vraiment, il l'aveuglait, elle rationalisait ses mensonges et répondait à ses cruautés par de la douceur.
On peut penser qu'il est improbable qu'une femme soit aveugle à ce point. Mais la mère de Bundy ne vit rien non plus, ni les responsables des magasins qu'il volait, ni ses nombreux amis républicains.

Ted Bundy avait de plus en plus de choses à cacher. Il avait acquis un énorme appétit pour la pornographie violente. Il se promenait dans son quartier, la nuit, pour regarder à travers les fenêtres des étudiantes et, parfois, voler des objets.

Il subissait également des dépressions cycliques. "*Tout ce que je voulais, c'était rester là et passer le plus de temps possible à ne rien faire. Et pourtant, j'étais capable d'être réellement joyeux et amical, au moins pour une période de temps limité. Je suis devenu un expert pour projeter quelque chose de différent de ce que j'étais vraiment. Il y avait une grande part de ma vie que personne ne connaissait. Ça ne m'a pas demandé d'efforts, pas du tout*".

Ted Bundy avoua à Meg qu'il n'avait pas sa licence en droit et elle lui donna de l'argent pour qu'il s'inscrive et reprenne ses études. Elle l'aida à se lancer dans une autre branche, la psychologie. Il s'y inscrivit "*probablement comme une excroissance de ma confusion au sujet de moi-même*". Durant le

semestre d'été 1970 à l'université de Washington, il se plongea intensément dans ses études. Il eut de très bonnes notes et écrivit un article sur la schizophrénie qui lui valut les félicitations de ses professeurs. Il se sentait renaître.
La dépression disparut, mais il ne put s'empêcher de continuer à errer la nuit et à voler.

Il obtint un autre emploi dans le programme d'étude d'une "clinique de crise", notre "SOS détresse" (c'est là qu'il rencontra Ann Rule, une ex-policière qui allait par la suite écrire un excellent livre sur lui). Une nuit par semaine, il prenait les appels de personnes suicidaires, solitaires ou démentes. Au moins une fois par mois, une personne téléphonait alors qu'elle avait déjà pris une dose mortelle de médicaments ou s'était coupé les veines. Bundy continuait à lui parler pour que le numéro puisse être repéré, jusqu'à ce que la police parvienne chez cette personne. Il était surtout sensible aux femmes. "*J'avais les meilleurs résultats avec les femmes qui étaient seules ou avaient été abandonnées par leur mari ou leur copain. Je sentais qu'elles étaient vraiment blessées. Elles appelaient parce qu'elles étaient seules et avaient sincèrement besoin de quelqu'un*".
Cela peut paraître innocent et même généreux de sa part, mais les experts pensent que c'est là que Bundy a développé le ton de voix calme, poli et rassurant qu'il allait par la suite utiliser pour attirer ses victimes dans ses filets.

Au printemps 1972, Bundy obtint son diplôme de psychologie. Il avait toutefois décidé qu'il voulait devenir... avocat. Ses notes étaient bonnes, mais malgré des heures de préparation, les résultats de son "test d'aptitude à l'école de droit", indispensable pour être admis, furent médiocres. Il eut des notes catastrophiques en grammaire. Aucune école de droit n'accepta sa candidature et il se sentit terriblement humilié.

Il abandonna son emploi à la "clinique de crise" en mai 1972 et fut embauché à l'hôpital psychiatrique Harborview de Seattle grâce à une bourse fédérale. Il y soignait les patients qui vivaient chez eux, mais venaient passer quelques heures à l'hôpital quotidiennement.

Il continua à cloisonner sa vie avec Meg Anders et eut une aventure avec une collègue de l'hôpital. Selon cette dernière, il était souvent froid et

presque abusif avec ses patients. Il n'était pas un bon conseiller. On le soupçonna même d'appeler les patients la nuit, chez eux, pour les menacer et leur faire des avances sexuelles. Sa collègue raconta à un ami qu'un soir, alors qu'il faisait l'amour, Bundy avait pressé son avant-bras sur sa gorge pour l'étrangler et elle avait dû le repousser. C'était volontaire, il aurait pu la tuer, et ça l'avait terrifiée.

Bundy l'emmenait parfois faire de longues balades en voiture à travers les collines derrière le lac Sammamish. Il lui avait dit chercher la maison d'une tante, mais ne lui avait jamais décrit ni l'habitation, ni la tante... Ils utilisaient sa voiture à elle, pas la sienne. Bundy fit également des randonnées avec son cousin John dans la Taylor Moutain.

Bundy se sentait inutile, faible et impuissant à Harborview. Ses patients lui renvoyaient souvent une image de sa propre vie. Il en conclut que la psychologie ne servait à rien et ne pouvait guérir les gens.

A son grand soulagement, 1972 fut une nouvelle année électorale. Il rencontra des amis de la campagne d'Art Fletcher et, grâce à eux, il travailla dans la campagne de réélection du gouverneur républicain Dan Evans. Les jeunes femmes qui travaillèrent avec lui furent fascinées par son allure, ses coûteux vêtements et ses belles manières. Il flirta avec plusieurs d'entre elles. Il était toujours poli avec ses supérieurs et impressionnait certains vétérans de l'équipe du gouverneur par son dévouement et sa compréhension de la politique.

C'est cette image de Ted Bundy, le jeune homme intelligent et sympathique, que les gens ont gardée de lui.

Mais tout n'allait pas si bien et Meg Anders commençait sérieusement à s'interroger. Un jour, il menaça de «*briser son putain de cou*» si elle racontait qu'il était un voleur. Ce même soir, il vint chez elle pour prendre un pied-de-biche qu'il avait laissé sous un radiateur. Elle vit un gant chirurgical dépasser de sa poche.
Une autre nuit, elle s'était réveillée parce que Ted examinait son corps avec une lampe de poche sous les draps. Plus tard, il tenta de la convaincre de pratiquer la sodomie, ce qu'elle refusa catégoriquement. Elle l'avait parfois autorisé à l'attacher avant qu'ils fassent l'amour. Il utilisait ses collants et

elle avait remarqué qu'il les avait trouvés immédiatement dans sa commode, sans qu'elle ait besoin de lui indiquer où ils étaient...

Toutefois, il pouvait aussi être gentil et tendre. Durant cette période, Meg Anders semble avoir été plus préoccupée par la possible perte de Ted à cause de ses amis républicains ou de ses flirts, plutôt que par l'altération de son comportement.

Après l'élection, Bundy tenta de nouveau d'être admis dans une école de droit. Cette fois, il y parvint : il avait joint à sa candidature une lettre du gouverneur Evans et une critique de ses derniers tests comme étant « *inappropriés* ». Il fut accepté à l'école de droit de l'université de l'Utah pour la rentrée de septembre 1973.

Avec l'aide d'amis républicains, il trouva un emploi au département judiciaire du comté de King. Il devait étudier la récidive parmi les personnes reconnues coupables de délits mineurs dans les cours de justice du comté. Il eut accès à tous les dossiers, les rapports de police, les décisions des juges.
Durant des semaines, il lut des centaines de rapports d'arrestations, notant avec intérêt à quel point était mauvaise la coopération et la coordination entre les différentes polices et les diverses juridictions judiciaires. Il fut étonné de trouver des rapports montrant que certaines arrestations n'avaient jamais abouti à un procès. Des criminels ayant été arrêtés plusieurs dizaines de fois passaient malgré tout entre les mailles du filet.

En mai 1973, il alla travailler à Olympia pour Ross Davis, le nouveau dirigeant du comité central républicain de l'état du Washington.
Durant l'été, il rencontra Marlin et Sheila Vortman, qui avaient participé à la campagne d'Art Fletcher. Marlin étudiait le droit et persuada Bundy de s'inscrire à la nouvelle école de Droit de l'université de Puget Sound afin de rester dans l'état du Washington. Selon Marlin, cette école lui permettrait de rencontrer des hommes de loi locaux et conviendrait mieux à un homme ayant des ambitions politiques. Bundy passa le concours et fut accepté à l'école de droit où il s'inscrivit pour les cours du soir.
Plutôt que de faire savoir à l'université de l'Utah qu'il avait changé d'avis, il inventa une histoire d'accident de voiture.

Bundy exclut presque totalement Meg Anders de cette partie de sa vie. Davis ne savait même pas qu'elle existait et Meg n'appréciait pas les Vortman car elle pensait, avec raison, qu'ils avaient plus d'influence qu'elle sur les décisions de Bundy.

En juillet 1973, lors d'un voyage d'affaires à San Francisco avec des membres du parti républicain, Bundy tomba sur... Stephanie Brooks. Elle fut abasourdie par la transformation de son ex-petit ami. Il était bien plus mûr et sûr de lui que le Bundy de 1968. Ils étaient restés en contact, s'appelant de temps à autre, mais elle réalisait seulement à quel point il avait changé. Il possédait une sorte de magnétisme et il agissait différemment. Même son apparence physique s'était modifiée.
Bundy réalisait un fantasme. Il avait patiemment créé son apparence extérieure pour qu'elle convienne aux attentes de Stephanie et il parvint à la convaincre qu'il avait également changé à l'intérieur. Il s'en persuada lui-même, à tort.
Il revint à Seattle avec le nouveau numéro de téléphone de Stephanie en poche.

À la fin de l'été 1973, il acheta une nouvelle voiture, une coccinelle 1968 couleur bronze et commença son année à l'université avec de grands espoirs.

Ni Meg, ni Stephanie, ni sa famille, ni ses amis ne s'aperçurent du fait que Bundy essuya immédiatement un échec complet à l'école de droit.
Huit ans après sa première inscription à l'université de Puget Sound, il s'attendait à trouver des gens travailleurs et exigeants comme lui. Mais il ne rencontra que des jeunes plus ou moins débraillés et peu motivés.
L'école de droit n'était pas non plus la citadelle recouverte de lierre à laquelle il s'attendait ; c'était une petite école hébergée temporairement dans un bâtiment officiel anonyme de Tacoma. Bundy fut scandalisé. Il ne se formalisait pas de subsister grâce à des aides du chômage, mais il avait l'impression que cette école "de seconde classe" était une humiliation pour lui. Strictement figé sur cette image et émotionnellement incapable d'avoir une vue plus générale de sa situation, il ne fit pas beaucoup d'efforts. Il se retrouva rapidement dernier de la classe, incapable de comprendre ce que

ses professeurs tentaient de lui enseigner. Il répétait son désastre des études chinoises de 1967.

L'automne et l'hiver 1973 furent une période douloureuse pour lui. En décembre 1973, il se réinscrivit secrètement à l'université de droit de l'Utah.

Peu avant Noël 1973, Bundy se retrouva seul. Meg Anders était partie voir sa famille et il ne l'avait pas accompagnée.
Il appela Stephanie Brooks, qui décida de passer les vacances avec lui dans l'état du Washington. Il ne lui avait jamais parlé de Meg Anders et elle ne savait finalement pas grand-chose du "nouveau Ted". Comme Marlin et Sheila Vortman étaient à Hawaï, Bundy passa une semaine chez eux avec Stephanie. Il parvint si bien à jouer l'homme parfait que Stephanie Brooks retomba amoureuse de lui et commença à parler mariage.
Il la manipula comme il avait souvent manipulé Meg. Stephanie repartit en Californie en pensant qu'ils allaient bientôt se fiancer.
La faculté de Ted à compartimenter sa vie avait de nouveau fonctionné.
Il alla directement chez Meg après avoir laissé Stephanie à l'aéroport.

Mais Bundy ne rappela pas Stephanie, comme si soudainement, il ne s'intéressait plus à elle. Il espérait qu'en ignorant la situation, elle s'arrangerait d'elle-même, que Stephanie Brooks l'oublierait et le laisserait tranquille.

Crimes et châtiment

L'après-midi du 4 janvier 1974, les amies de **Joni Lenz** (parfois appelée Sharon Clarke, peut-être un pseudonyme), qui ne l'avaient pas vue de toute la matinée, frappèrent à la porte de sa chambre, dans une maison qu'elle partageait avec d'autres étudiantes. Elle était allongée sur son lit, couverte de sang. L'un des barreaux du lit avait été arraché. Son agresseur l'avait violemment frappée à la tête et avait sauvagement enfoncé le barreau en elle, provoquant une hémorragie interne.
Elle fut conduite à l'hôpital et resta un moment dans le coma, souffrant de lésions cérébrales et internes qui allaient l'affecter pour le restant de ses jours. Joni Lenz fut l'une des rares victimes ayant survécu à une agression de Ted Bundy.

Elle sortit du coma au bout d'une semaine, mais fut malheureusement incapable de fournir le moindre renseignement aux enquêteurs.

Lorsque **Lynda Ann Healy**, une étudiante de 21 ans, ne vint ni travailler ni déjeuner le 31 janvier 1974, ses amis et sa famille s'inquiétèrent. Ses parents appelèrent immédiatement la police. Les enquêteurs fouillèrent la chambre de Lynda Ann et tirèrent les draps du lit : le matelas était imbibé de sang. Ils découvrirent également une chemise de nuit tachée de sang, accrochée dans la penderie.
Il n'y avait aucun autre indice, aucune preuve qui aurait pu aider à savoir où était la jeune femme. Mais la manière d'agir de l'agresseur inquiéta les policiers : il aurait pu la violer et/ou la tuer sur place, mais il avait sûrement assommé Lynda, lui avait enlevé sa chemise de nuit, lui avait passé d'autres vêtements, avait refait le lit, et l'avait emmenée avec lui. Il avait pris tout son temps et avait agi avec beaucoup de sang-froid.

En février, Stéphanie Brooks appela Bundy pour lui demander pourquoi il ne l'avait pas recontactée. Il ne s'excusa pas, il n'offrit aucune explication. Dans sa colère, elle lui cria qu'elle ne voulait plus le revoir. Il répondit calmement que c'était exactement ce qu'il voulait et raccrocha. Il cessa tout contact avec elle.
Il s'était tout simplement vengé. Il l'avait rejetée comme elle l'avait rejeté. Stéphanie Brooks ne revit jamais Ted Bundy.

Bundy continua à suivre les cours de l'école de droit de Puget Sound. Il passait beaucoup de temps dans la librairie de l'école, mais pas pour y lire des ouvrages de droit. Il s'asseyait et rêvassait, fantasmait durant des heures. Il recommença à déprimer et à se renfermer sur lui-même. Il s'inventait des raisons compliquées qui expliqueraient l'écart entre son désir de réussir et la triste réalité, mais gardait ses sombres pensées secrètes. Il parvenait très bien à entretenir la supercherie.

Au printemps, il annonça qu'il s'était réinscrit à l'université d'Utah et expliqua qu'il irait à Salt Lake City à la rentrée 1974, au grand désespoir de Meg Anders.

Durant le printemps et l'été 1974, sept jeunes étudiantes disparurent sans explication dans les états de Washington et d'Oregon :

- **Donna Gail Manson**, 19 ans, une excellente flûtiste quelque peu dépressive, disparut le 12 mars 1974 sur le campus d'Evergreen. Comme ses amis savaient qu'il lui arrivait de partir sans prévenir lors de ses accès de dépression, six jours passèrent avant que la police ne soit alertée.

- **Susan Rancourt**, 18 ans, jolie blonde, étudiante en biologie, était une bûcheuse et voulait payer ses études elle-même. Elle s'était rendue à un entretien d'embauche et allait retrouver des amis au cinéma, le 17 avril 1974 lorsqu'elle disparut sur le chemin.

- **Robertha Kathleen Parks**, 22 ans, étudiante en théologie, était déprimée. Elle venait de se séparer de son petit ami et son père avait eu une crise cardiaque. Elle disparut le 6 mai 1974, alors qu'elle allait rejoindre des amis de l'université de l'Oregon pour se changer les idées.

- **Brenda Ball**, 22 ans, était une jeune femme "libre". Elle aimait la musique et s'était rendue au bar de l'aéroport de Seattle, le 1er juin 1974 pour y écouter un groupe. Elle disparut après avoir discuté avec un jeune homme qui avait un bras dans un plâtre. Comme il lui arrivait de voyager sur un coup de tête, ses amis ne s'inquiétèrent que 19 jours après sa disparition.

- **Georgann Hawkins**, 18 ans, une excellente étudiante de l'université de Washington, était sortie s'amuser avec des amies. En revenant à son dortoir, elle voulut souhaiter une bonne nuit à son petit ami. Elle disparut le 10 juin 1974, sur le chemin entre les deux résidences.

- **Janice Ott**, jolie blonde de 23 ans, était officier de probation pour le service des mineurs du comté de King. Elle était mariée depuis 1 an et demi, mais son mari vivait en Californie. Il lui manquait et, pour se changer les idées, elle était allée se promener dans le parc du lac Sammamish le 14 juillet 1974. Elle disparut après avoir parlé à un jeune homme portant un plâtre.

- **Denise Naslund**, 19 ans, étudiante en informatique, s'était elle aussi rendue au parc du lac Sammamish le 14 juillet 1974 pour y manger des hot-dogs avec son petit ami. Elle alla aux toilettes et ne revint jamais.

Ces jeunes femmes étaient toutes blanches, minces, portaient un pantalon au moment de leur disparition, avaient des cheveux longs séparés par une raie au milieu, et avaient toutes disparues en fin d'après-midi ou le soir.

La police interrogea des étudiant(e)s du campus de l'université de Washington qui parlèrent d'un «*jeune homme étrange*» qu'ils avaient vu, portant un plâtre, soit au bras, soit à la jambe. Il semblait avoir du mal à porter ses livres et demandait aux jeunes femmes de l'aider. D'autres témoins, interrogés dans le parc du lac Sammamish, parlèrent d'un «*jeune homme étrange*» portant lui aussi un plâtre et qui avait demandé de l'aide pour attacher sa planche à voile sur le toit de sa voiture, une Coccinelle.

Au moment des disparitions, Meg Anders vit Bundy moins souvent. Un soir, il l'invita à dîner. Ils revinrent ensuite chez elle et là, Bundy insista pour enlever son porte-ski du toit de sa Coccinelle pour le remettre sur la voiture de Meg.

Alors que Bundy menait toujours une relation de couple avec Meg, il rencontra une autre femme, Carole Boone. Elle travaillait elle aussi pour le comité central républicain de Washington, venait de divorcer, élevait seule son fils et avait une relation difficile avec un homme désagréable. C'était une femme intelligente et dynamique qui avait du caractère. Elle trouva Bundy «*timide, digne et modéré*». Ils sortirent ensemble, mais leur relation fut tout de suite amicale plus qu'amoureuse. Carole remarqua que la santé de Bundy se détériorait. En août, il perdit plusieurs kilos. Elle attribua cela à un excès de travail et de stress.
Elle remarqua également que Meg Anders l'appelait souvent et qu'ils se disputaient.
Bundy et Meg traversaient une autre crise dans leur couple. Elle voulait qu'il s'engage envers elle avant de partir étudier dans l'Utah, car elle craignait que leur relation ne s'arrête lorsqu'il allait rencontrer de nouvelles personnes, de nouvelles femmes.
Elle avait découvert un sac de vêtements féminins dans son appartement et son ardeur sexuelle diminuait progressivement depuis le printemps. Son comportement changeant commençait à l'effrayer.

Le 6 septembre 1974, les corps de certaines des jeunes femmes disparues furent découverts à 3km à l'est du parc d'état du lac Sammamish, dans l'état de Washington. Les corps étaient en très mauvais état mais la police parvint à en identifier deux, ceux de Janice Ott et Denise Naslund.
Les dernières personnes qui avaient vu Janice Ott, un couple qui pique-

niquait non loin d'elle, se rappelèrent d'un beau jeune homme portant un plâtre qui lui avait parlé. D'après ce qu'ils avaient compris, son nom était Ted et il avait du mal à attacher sa planche à voile sur le toit de sa voiture à cause de son bras cassé. Il avait demandé à Janice de l'aider et elle avait accepté.

Quant à Denise Naslund, elle passait l'après-midi avec son fiancé et des amis. Elle est partie aux toilettes et n'est jamais revenue. Ce jour-là, un beau jeune homme portant un plâtre avait demandé de l'aide à plusieurs jeunes femmes. Denise Naslund était une fille sympathique qui aurait sûrement aidé quelqu'un en difficulté...

Des témoins avaient vu un beau jeune homme brun à l'endroit où quasiment toutes les jeunes femmes avaient disparu et permirent d'établir un portrait-robot de celui qui se faisait appeler "Ted".

Ses collègues du comité républicain plaisantèrent au sujet de Bundy, le taquinant sur le fait qu'il s'appelait justement "Ted", ressemblait au portrait-robot et possédait une Volkswagen. Cela ne le fit pas franchement rire.

Quelques jours plus tard, Bundy fit ses bagages et partit pour Salt Lake City, dans l'Utah, où il devait commencer ses études de droit.
Il trouva une chambre dans une maison d'étudiants et se fit de nouveaux amis. Deux d'entre eux étaient des missionnaires mormons, très présents dans l'Utah (qui est considéré comme "leur" état). Bundy - qui était toujours allé à la messe avec sa mère - commença à s'intéresser à la doctrine des Mormons.

Il continua pourtant à vivre une double vie. Il s'impliqua beaucoup dans l'église mormone, mais ne mentionna jamais cette implication à ses amis du quartier où il habitait.

Le 2 octobre 1974, **Nancy Wilcox**, une majorette de 16 ans habitant dans l'Utah, s'était disputée avec ses parents et avait décidé de fuguer. Elle disparut alors qu'elle faisait du stop. On ne retrouva jamais son corps

Le 18 octobre 1974, la fille du shérif de Midvale (Utah), **Melissa Smith**, 17 ans, disparut alors qu'elle faisait elle aussi du stop pour se rendre à une soirée entre amis. Son corps fut découvert 9 jours plus tard dans le parc

Summit. Elle avait été violée, étranglée et si violemment battue que son père ne put reconnaître son visage.

Lorsque Lynn Banks, une amie de Meg Anders, lut des articles sur le meurtre de Melissa Smith et vit le portrait-robot du suspect des meurtres précédents, elle pensa que Bundy devait être le tueur. Non seulement elle n'appréciait pas du tout Ted Bundy et ne lui faisait pas confiance, mais il ressemblait vraiment au portrait-robot du journal.

Meg Anders reconnut que le portrait ressemblait beaucoup à Ted, mais elle refusa de croire que l'homme qu'elle aimait et avec qui elle vivait ait pu commettre des meurtres aussi horribles.
Mais elle se posait de plus en plus de questions sur lui. Elle avait découvert une hachette sous le siège passager de sa voiture. Un jour, elle avait fouillé sa chambre sans qu'il le sache et avait trouvé une petite boîte remplie de clés.
Et il avait coupé ses cheveux bouclés après la parution du portrait-robot, ce qui avait totalement changé son apparence.

Restée seule, encore hésitante, Meg contacta la police à la fin de l'automne 1974, sur le conseil de son amie Lynn. Quatre autres personnes (dont Ann Rule) avaient déjà appelé les enquêteurs pour leur parler de Bundy.
Le témoignage de Meg, comme les quatre autres, fut enregistré, classé et... oublié durant plusieurs années. La police était submergée d'appels et lorsqu'on leur parla de Bundy, un jeune homme "bien sous tous rapports", les enquêteurs préférèrent s'occuper de suspects plus inquiétants.

Le 31 octobre, jour d'Halloween, **Laura Aime**, 17 ans, une grande adolescente d'1m80, disparut à son tour, dans l'Utah. Elle venait de quitter une soirée et rentrait chez elle en faisant du stop. Son corps fut retrouvé un mois plus tard, le 27 novembre, dans les montagnes Wasatch, près d'une rivière, à 125km au sud de Salt Lake City.
Elle avait été frappée à la tête avec un pied-de-biche, puis violée. Les enquêteurs pensèrent qu'elle avait été tuée ailleurs, car il y avait très peu de sang à l'endroit où elle fut trouvée. Il n'y avait malheureusement aucun autre indice.

Les similarités entre les meurtres de Washington et de l'Utah attirèrent l'attention des policiers de cet état, qui cherchaient le responsable de "leurs"

trois meurtres. Les policiers des deux états se rencontrèrent pour échanger leurs informations. Ils convinrent que le même homme avait sans doute commis tous ces assassinats.

Le vendredi 8 novembre 1974, un jeune homme moustachu s'approcha de **Carol DaRonch**, 18 ans, dans la librairie du centre commercial de Murray, dans l'Utah. Il lui expliqua que quelqu'un avait tenté de voler sa voiture et qu'elle devait venir avec lui afin de vérifier que rien n'avait été volé à l'intérieur. Carol pensa que l'homme devait être un agent de sécurité du centre commercial car il semblait très sûr de lui.

Lorsqu'ils arrivèrent à sa voiture, elle jeta un œil et informa le jeune homme que tout allait bien. L'homme, qui s'était présenté comme "l'officier Roseland" ne fut pourtant pas satisfait et voulu l'escorter jusqu'au commissariat. Il voulait qu'elle porte plainte et proposait de la conduire. Mais lorsque Carol DaRonch réalisa que sa voiture de service était une Volkswagen Coccinelle, elle devint méfiante et lui demanda de lui montrer sa plaque. Il présenta rapidement un badge doré puis la fit monter dans sa voiture.
Il conduisit dans la direction opposée au commissariat et, après un moment, il arrêta la voiture.
Il saisit brusquement Carol DaRonch, terrorisée, et tenta de lui mettre des menottes. Mais dans sa précipitation, il se trompa et referma les deux menottes sur le même poignet. Carol se mit à crier, à le griffer et à appeler à l'aide. Il sortit un pistolet et menaça de la tuer si elle n'arrêtait pas.

Elle saisit la poignée de la portière, qui s'ouvrit brusquement, et tomba hors de la voiture. Mais l'homme sortit lui aussi du véhicule, le contourna très rapidement et s'avança vers elle, un pied-de-biche à la main. Terrifiée, Carol DaRonch eut pourtant le réflexe de le frapper aux parties. Il se plia en deux et elle se mit à courir dans la rue.
Elle attira l'attention d'un couple en voiture qui s'arrêta devant elle. Carol sauta dans leur véhicule et leur cria qu'un homme essayait de la tuer. Le couple la conduisit immédiatement au poste de police.

En larmes, tremblante, les menottes encore accrochées à son poignet, elle expliqua aux policiers ce que "l'agent de sécurité" avait fait. Les policiers savaient qu'aucun homme portant le nom de Roseland ne travaillait là. Des

patrouilles furent envoyées à l'endroit où l'homme avait failli tuer Carol, mais il était déjà parti.
Carol DaRonch fut toutefois capable de fournir une description de l'homme et de son véhicule. Quelques jours plus tard, des spécialistes parvinrent à retrouver du sang de l'agresseur sur le manteau de Carol, qui avait dû l'éclabousser lorsqu'elle l'avait griffé.
Ce sang était du groupe O positif, celui de Ted Bundy.

Le même soir, Jean Graham s'occupait d'une pièce de théâtre donnée par les élèves du lycée de Viewmont. Dans les coulisses, un beau jeune homme moustachu s'approcha d'elle pour lui demander si elle pouvait identifier un véhicule. Mais elle était trop absorbée par sa tâche et refusa. Il revint un peu plus tard et réitéra sa demande, mais elle refusa de nouveau. Il y avait quelque chose d'étrange dans ce jeune homme et, lorsqu'elle le vit de nouveau dans la salle, elle se demanda ce qu'il voulait vraiment.

Debby Kent, 17 ans, qui était venue avec ses parents, quitta l'auditorium avant la fin du spectacle pour aller chercher son frère au bowling. Elle expliqua à ses parents qu'elle retournerait les chercher, mais ils ne la virent pas revenir. Inquiets, ils sortirent sur le parking et réalisèrent que leur voiture était toujours là.
Ils appelèrent la police et les enquêteurs trouvèrent une petite clé de menottes près du véhicule. Lorsque les policiers tentèrent par la suite d'ouvrir les menottes de Carol DaRonch avec cette clé, ils y parvinrent facilement.
Un mois plus tard, un homme appela la police pour signaler qu'il avait vu une Coccinelle couleur bronze sortir du parking du lycée et foncer dans la nuit, le soir de la disparition de Debby Kent.

Le 12 janvier 1975, **Caryn Campbell**, une jeune infirmière de 23 ans, son fiancé le Docteur Raymond Gadowski et ses deux enfants, faisaient une excursion au Colorado. Gadowski suivait un séminaire et Caryn Campbell l'avait accompagné pour profiter de la montagne et passer du temps avec les enfants.
Un soir, alors que la petite famille se détendait dans le salon de leur hôtel, elle réalisa qu'elle avait oublié un magazine dans leur chambre et monta pour le chercher. Elle ne revint pas. Raymond Gadowski savait qu'elle se

sentait un peu mal ce soir-là et monta pour voir si elle avait besoin d'aide. Mais elle n'était pas dans la chambre.
Au milieu de la nuit, après avoir cherché partout, bouleversé, Gadowski appela la police. Les enquêteurs fouillèrent toutes les chambres de l'hôtel, mais ne trouvèrent aucune trace de Caryn.

Un mois plus tard, à quelques kilomètres de là, on trouva son corps nu figé dans la neige, non loin d'une route. Elle avait été violemment frappée à la tête et avait été tuée peu de temps après sa disparition. Il y avait peu d'indices.

Le 15 mars, **Julie Cunningham**, une jolie monitrice de ski de 26 ans, disparut à Golden, dans le Colorado, alors qu'elle se rendait dans un bar pour y noyer un chagrin d'amour.

Le 6 avril, **Denise Oliverson**, 25 ans, s'était disputée avec son mari et avait enfourché son vélo pour se rendre chez ses parents, à Grand Junction, dans le Colorado. Lorsqu'elle ne revint pas, le soir, son époux téléphona chez ses parents, qui lui apprirent qu'elle n'était jamais arrivée chez eux. La police découvrit son vélo et l'une de ses chaussures sous un viaduc, non loin de la route qu'elle avait prise.

Quelques mois plus tard, le crâne d'une autre jeune femme fut découvert dans la montagne Taylor du parc d'état du lac Sammamish, à 15km de l'endroit où les corps de Denise Naslund et Janice Ott avaient été trouvés. C'était Brenda Ball, l'une des sept femmes qui avaient disparu durant l'été 1974. Elle avait été frappée à la tête avec un objet pointu.

La police procéda alors à des battues dans la montagne Taylor. Un autre crâne fut découvert, celui de Susan Rancourt, qui avait elle aussi disparu durant l'été. Deux autres crânes furent découverts dans les semaines qui suivirent, ceux de Roberta Parks et Lynda Ann Healy. Elles avaient toutes été frappées à la tête avec un objet pointu, peut-être un pied-de-biche.

Les corps de Donna Gail Manson et Georgann Hawkins ne furent jamais retrouvés.

Le 16 août 1975, un policier de l'Utah, Bob Hayward, patrouillait au volant de son véhicule dans un quartier juste en dehors du comté de Salt Lake, lorsqu'il remarqua une Coccinelle roulant doucement dans la nuit. Hayward

connaissait tout le monde dans le voisinage et personne ne conduisait de Coccinelle. Lorsqu'il alluma ses phares afin de lire la plaque d'immatriculation de la voiture, le conducteur éteignit les siens et partit sur les chapeaux de roues.

Hayward prit immédiatement le véhicule en chasse. Ce dernier grilla deux stops, mais finit par s'arrêter à une station essence. Bob Hayward se gara derrière lui et posa la main sur son arme lorsque l'occupant de la voiture sortit et s'approcha de lui. C'était un jeune homme brun tout ce qu'il y avait de normal. Hayward lui demanda son permis de conduire et apprit qu'il se nommait Theodore Robert Bundy.

Bundy lui expliqua qu'il était en train de fumer un joint et que, apeuré, il avait fui par peur d'être arrêté, mais s'était ravisé en constatant sa bêtise. Un délit mineur...

Deux autres policiers qui passaient par là se garèrent devant la Coccinelle. Hayward s'avança pour les saluer et, ce faisant, il remarqua que la voiture de Bundy n'avait pas de banquette passager. Il commença à se poser des questions et, avec l'aide de ses deux collègues, il fouilla le véhicule.

Dans un grand sac, ils découvrirent un pied-de-biche, une cagoule de ski, un masque taillé dans un bas, une corde, des menottes et du fil de fer.
Bundy fut arrêté car soupçonné de... cambriolage. La détention d'outils pouvant servir à un cambriolage étant un délit mineur, Bundy fut rapidement relâché.

Il savait qu'il n'encourait qu'une punition symbolique et rentra chez lui l'esprit libre.

Mais peu après son arrestation, la police découvrit des liens entre lui et l'homme qui avait agressé Carol DaRonch. Les menottes trouvées dans son coffre étaient de la même marque que celles utilisées sur la jeune femme et la voiture que Carol avait décrite était une Coccinelle "couleur bronze". Et le pied-de-biche était l'arme que l'agresseur de Carol avait utilisée pour la menacer.
Il fut placé sous surveillance et le remarqua. Il repeignit sa Volkswagen.

Il fut de nouveau arrêté, le 21 août, pour être interrogé. Il fit preuve de beaucoup de sang-froid et d'une assurance arrogante.

Il déclara qu'il utilisait la cagoule pour se protéger du froid lorsqu'il skiait et affirma avoir trouvé les menottes dans une poubelle. Le pied-de-biche était, selon lui, un outil pour sa voiture.
Il accepta que les policiers fouillent son appartement, mais il avait eu le temps de "faire le ménage " et la police ne trouva pas grand-chose. Un enquêteur, Jerry Thompson, mit malgré tout la main sur des brochures touristiques du Colorado, mais Bundy expliqua qu'il n'était jamais allé au Colorado et que la brochure avait été oubliée là par un ami.
L'enquêteur découvrit également des reçus de cartes de crédit et les prit sans le dire à Bundy.

De retour à son bureau, Jerry Thompson appela la police du Colorado et expliqua que son suspect avait coché l'hôtel Wildwood, à Snowmass, sur une brochure du Colorado. C'est à cet endroit que Caryn Campbell avait disparu. Les reçus de cartes de crédit dérobés par Thompson avaient servi à payer de l'essence à Glenwood Springs, dans le Colorado, le 12 janvier 1975, jour de la disparition de Caryn Campbell.
Bundy avait donc menti.

Les policiers commencèrent à soupçonner Ted Bundy du meurtre de Caryn Campbell et de l'enlèvement de Melissa Smith, Laura Aime et Debby Kent. Il existait trop de points communs entre les affaires pour que la police les ignore.
Les enquêteurs savaient qu'ils avaient toutefois besoin de bien plus de preuves s'ils voulaient que Bundy soit déclaré coupable.

Le 16 septembre 1975, les enquêteurs de l'état de Washington firent venir Meg Anders dans l'Unité de police des Crimes Majeurs du comté de King et lui demandèrent des informations sur Bundy. Elle avait fait part de ses soupçons plusieurs mois auparavant et ils pensaient qu'elle était la mieux placée pour connaître les habitudes et la personnalité de Bundy.
Meg était nerveuse mais voulait véritablement aider les enquêteurs. Elle expliqua que les nuits des meurtres, Bundy n'avait pas été avec elle. Il lui arrivait souvent de dormir le jour et de sortir la nuit, elle ne savait pas où. Son intérêt sexuel envers elle avait décliné cette année, et lorsqu'il avait envie, il voulait absolument qu'elle soit attachée. Lorsqu'elle avait dit à Bundy qu'elle ne voulait plus se laisser faire, cela l'avait mis en colère.

Meg Anders apprit aux policiers que Bundy possédait des sachets de plâtre dans sa chambre. Elle avait également remarqué qu'il avait une hachette dans sa voiture. Elle se souvenait surtout que Ted avait été au parc du lac Sammamish en juillet, soi-disant pour faire de la planche à voile, à l'époque où Janice Ott et Denise Naslund avaient disparu.
Après des heures d'entrevue avec Meg Anders, les enquêteurs décidèrent d'interroger Stephanie Brooks. Celle-ci leur expliqua sa rupture brutale avec Bundy qui était soudainement devenu cruel et insensible.

Les policiers apprirent que Bundy était sorti avec Meg Anders et Stephanie Brooks en même temps, sans que l'une ne soit au courant de l'existence de l'autre. Il avait vécu une double vie, remplie de mensonges et de trahisons.

Le 2 octobre 1975, Carol DaRonch, Jean Graham (qui s'occupait de la pièce de théâtre des lycéens) et une amie de Debby Kent vinrent au poste de police afin d'identifier Bundy parmi 6 autres hommes. A la surprise des policiers, il avait rasé sa moustache, coupé ses cheveux et les avait coiffés différemment. Pourtant, Carol DaRonch le reconnut immédiatement. Jean Graham et l'amie de Debby Kent prirent leur temps et désignèrent Bundy comme l'homme qu'elles avaient vu rôder dans l'auditorium le soir où Debby Kent avait disparu.
Ted Bundy eut beau jurer de son innocence, les policiers étaient persuadés qu'ils avaient leur assassin. Ils prévinrent leurs collègues du Colorado et du Washington.

Les policiers continuèrent leur enquête et découvrirent d'autres éléments à charge.

- Lynda Ann Healy connaissait un cousin de Bundy
- les témoins du lac Sammamish le reconnurent comme le "*jeune homme étrange*" au plâtre
- un vieil ami de Bundy vint expliquer qu'il avait vu des collants dans la boîte à gants de la voiture de Bundy
- Bundy avait passé pas mal de temps dans les montagnes Taylor, où les corps de certaines victimes avaient été découverts
- un de ses amis l'avait vu se promener avec un bras dans le plâtre alors qu'il ne s'était pas cassé le bras.

Les preuves s'accumulaient, et pourtant Bundy continuait à clamer son innocence. Beaucoup de gens le crurent, dont sa mère et ses nouveaux amis de l'université de Salt Lake City.

Le 23 février 1976, Bundy fut jugé pour sa tentative d'enlèvement sur Carol DaRonch. Il s'affala un peu sur sa chaise, détendu, le sourire aux lèvres, persuadé qu'il allait être déclaré innocent. Il pensait qu'il n'existait aucune preuve solide et directe contre lui.

Mais lorsque Carol DaRonch vint témoigner, elle expliqua l'épreuve qu'elle avait subie 16 mois plus tôt avec beaucoup d'émotion. Lorsqu'on lui demanda si elle reconnaissait la personne qui l'avait agressée, elle se mit à pleurer et pointa un doigt vers Bundy.
Tout le monde tourna instinctivement les yeux vers Bundy... qui fixait froidement Carol DaRonch du regard.

Bundy affirma quant à lui qu'il n'avait jamais vu la jeune femme, mais il ne fut pas capable de fournir un alibi pour la soirée de l'agression.
Le juge passa le week-end à réfléchir avant de rendre son verdict. Il déclara Bundy « *coupable, sans doute possible, d'enlèvement aggravé* ». Bundy éclata en sanglots. Le juge demanda un examen psychiatrique avant d'exprimer sa sentence.

Des psychologues examinèrent Bundy. Ils déclarèrent qu'il n'était ni psychotique (fou), ni névrosé, qu'il n'était pas victime d'une maladie du cerveau, n'était ni alcoolique, ni drogué, ne souffrait pas d'amnésie et n'était pas "déviant sexuellement". Ils conclurent qu'il avait une grande dépendance (comme une drogue) envers les femmes et que cette dépendance était suspecte. Ils ajoutèrent qu'il avait peur d'être humilié dans ses relations avec les femmes et qu'il existait des «*indications de colère cachée envers les femmes*».

Le 30 juin, Bundy fut condamné à "1 à 15 ans de prison". Il pouvait être libéré sur parole au bout de 15 mois d'emprisonnement.

Alors que Bundy était incarcéré à la prison d'État de l'Utah, les enquêteurs commencèrent à chercher des preuves qui le relieraient aux meurtres de Caryn Campbell et Melissa Smith. Ils découvrirent des cheveux dans la Coccinelle de Bundy et les envoyèrent aux laboratoires du FBI. Ceux-ci

déclarèrent qu'ils étaient "*très semblables*" à ceux de Caryn Campbell et Melissa Smith. Un examen approfondi du corps de Caryn Campbell montra que les "marques" de lésions sur son crâne avaient été faites par un objet pointu, et que ces "marques" correspondaient au pied-de-biche découvert dans le véhicule de Bundy.

Le 22 octobre 1976, Bundy fut officiellement inculpé du meurtre de Caryn Campbell.

Dans les états de Washington et de l'Utah, la famille, les ex-collègues, les amis et les "frères" mormons de Bundy furent abasourdis lorsque les journalistes annoncèrent qu'il était sans doute un tueur en série. Ils crurent d'abord, tout comme les médias, que la police avait commis une erreur ou essayait de trouver un coupable, quel qu'il soit. Mais cette illusion s'effondra rapidement, à mesure que les preuves s'accumulaient.

En avril 1977, Bundy fut transféré au pénitencier du comté de Garfield, dans le Colorado, pour participer à son procès. Durant la préparation du procès, il se querella souvent avec son avocat. Il le trouvait idiot et incapable, et finit par le congédier.
Comme il avait étudié le droit, il pensa qu'il pourrait très bien se défendre seul et décida de se représenter lui-même. Il pensait qu'il pourrait gagner son procès, prévu pour le 14 novembre 1977.
Il avait beaucoup de travail et prenait sa défense à cœur. Comme il se conduisait de manière charmante et qu'il semblait sérieux, on l'autorisa à quitter sa cellule sans être menotté et à utiliser la bibliothèque du tribunal d'Aspen afin de procéder à des recherches.

Le 7 juin 1977 eut lieu son audience préliminaire. À l'heure du repas, il se rendit dans la bibliothèque, comme à son habitude, au deuxième étage. Il parvint à sauter d'une fenêtre ouverte et bien qu'il se tordit la cheville, il se mit à courir. Le temps que les gardiens réalisent son absence, il était déjà loin. Il ne portait pas de menottes aux chevilles ni aux poignets, et se fondit rapidement dans la population d'Aspen.

La police dressa immédiatement des barrages tout autour de la ville, publia un avis de recherche, organisa des battues dans la campagne environnante, utilisa des chiens et accueillit 150 volontaires.

Bundy réussit à se nourrir en volant de la nourriture dans les chalets locaux, dormant parfois dans l'un d'eux s'il était abandonné. Mais il savait que cela ne pourrait durer longtemps et qu'il avait besoin d'une voiture. Il eut un coup de chance lorsqu'il découvrit une voiture vide dont les clés pendaient sur le tableau de bord.
Mais il fut remarqué par des policiers peu avant un barrage routier et arrêté, six jours après son évasion. Il fut très heureux de découvrir que de nombreux journalistes l'attendaient devant le poste de police et leur offrit un beau sourire...

À partir de ce moment-là, on lui laissa les menottes aux poignets et aux chevilles dès qu'il sortait de cellule, et des gardiens restèrent avec lui dans la librairie. Il recommença à préparer sa défense, avec l'aide de conseillers nommés par la cour. Il travailla beaucoup et parvint à faire exclure le témoignage de Carol DaRonch pour son futur procès.

Sept mois plus tard, Bundy s'évada de nouveau.

Le 30 décembre 1977, il découpa le plafond de sa cellule, rampa sur le faux-plafond du pénitencier et parvint à trouver une autre ouverture dans le plafond qui donnait sur un placard, dans l'appartement d'un gardien. Bundy se cacha dans le placard et attendit que l'appartement soit vide puis sortit tranquillement par la porte d'entrée.

On ne découvrit sa disparition que l'après-midi, 15 heures après son évasion. Le temps que la police soit prévenue, Bundy était déjà en route pour Chicago, l'une des étapes sur la route qui allait le mener en Floride.

À la mi-janvier 1978, Ted Bundy utilisa des papiers d'identité volés au nom de Chris Hagen pour louer un appartement dans une résidence étudiante à Tallahassee, en Floride, non loin de l'université d'état. Là, les gens ne savaient pas grand-chose de lui et très peu de gens connaissaient son visage.

Il passa la plus grande partie de son temps à se promener autour du campus, pénétrant parfois dans des amphithéâtres pour écouter les cours. Il restait aussi dans son appartement durant des heures, à regarder la télé qu'il avait volée. Il lui était déjà arrivé de voler auparavant, mais en Floride, le vol devint son mode de vie. Quasiment tout dans son appartement avait été dérobé. Il achetait même sa nourriture avec des cartes bleues volées.

Mais Bundy voulait plus qu'un toit, une télé et de la nourriture...

Dans la nuit du 14 janvier 1978, il sortit de chez lui et se rendit de nouveau sur le campus. La maison du club d'étudiantes "Chi Omega" était quasiment vide. La plupart des étudiantes étaient sorties s'amuser et ne commencèrent à rentrer que vers 3 heures du matin. Nita Neary fut raccompagnée par son petit ami devant la porte du bâtiment.

Elle fut étonnée de trouver la porte grande ouverte. Elle entra et entendit du bruit, comme si quelqu'un courait dans les chambres à l'étage. Les bruits de pas se rapprochèrent brusquement des escaliers devant elle. Instinctivement, Nita Neary se cacha derrière un mur, hors de vue. Elle vit un homme portant un bonnet de laine bleu passer devant elle, des vêtements féminins dans les mains, et sortir précipitamment de la maison.

Nita pensa d'abord à un cambrioleur. Elle courut immédiatement à l'étage pour prévenir sa compagne de chambre, Nancy Dowdy. Elle la réveilla et lui parla de l'homme au bonnet. Ne sachant que faire, elles décidèrent de s'adresser à l'intendante.

Alors qu'elles se dirigeaient vers sa chambre, elles virent une autre fille, **Karen Chandler**, titubant dans le hall, le visage couvert de sang. Alors que Nancy aidait Karen à s'asseoir, Nita réveilla l'intendante et les deux femmes décidèrent d'éveiller toutes les filles qui étaient restées dans la maison. Elles découvrirent **Kathy Klein** vivante dans sa chambre, mais couverte de sang, le crâne fracassé. Terrifiée, Nancy Dowdy appela la police.

Les policiers trouvèrent deux autres étudiantes ensanglantées dans leur lit, mortes. **Lisa Levy** et **Margaret Bowman** avaient été attaquées durant leur sommeil et n'avaient pas eu le temps de réagir. Lisa avait été frappée à la tête avec une bûche, violée et étranglée. Plus tard, le médecin légiste découvrit des marques de morsures sur ses fesses et l'un de ses seins. En fait, son mamelon avait été mordu si sauvagement qu'il était presque coupé. Margaret avait été tuée de la même manière, mais n'avait pas été violée ni mordue. Elle avait été étranglée avec une paire de collants qui furent trouvés sur le sol.

Les enquêteurs qui interrogèrent les survivantes n'apprirent pas grand-chose. Karen Chandler et Kathy Klein avaient également été attaquées dans

leur sommeil et n'avaient pas vu l'assassin. Nita Neary était la seule à avoir aperçu l'homme alors qu'il s'enfuyait.

A moins d'un kilomètre de la maison des "Chi Omega", peu de temps après, Debbie Ciccarelli fut réveillée par des bruits de coups venant de l'appartement à côté de chez elle. Elle se demanda ce que son amie **Cheryl Thomas** faisait à cette heure de la nuit. Comme les bruits continuaient, Debbie commença à s'inquiétait et réveilla sa compagne de chambre, Nancy Young. Apeurées, elles appelèrent Cheryl au téléphone, mais celle-ci ne répondit pas. Elles entendirent la porte de l'appartement de Cheryl grincer et se refermer. Elles prévinrent alors la police.

Les policiers arrivèrent rapidement sur les lieux : ils venaient de la maison des "Chi Omega". Ils trouvèrent Cheryl Thomas allongée sur son lit. Elle était à demi consciente et presque dénudée, son visage était couvert de sang, son crâne était fracturé, son épaule gauche était disloquée, sa mâchoire était brisée... mais elle était vivante.
Les policiers découvrirent une cagoule de ski au pied de son lit, semblable à celle qui avait été trouvée dans la voiture de Bundy en août 1975.

Les experts de la police firent un excellent travail. Ils purent prélever des échantillons de sang de l'assassin, du sperme et des empreintes digitales. Malheureusement, la plupart de ces preuves se révélèrent peu utiles, car pas assez précises ou imparfaites. Les seules preuves réellement sérieuses que les enquêteurs purent obtenir furent quelques cheveux trouvés sur la cagoule, une empreinte dentaire grâce à la marque de morsure sur la fesse de Lisa Levy et le témoignage de Nita Neary.

Ils n'avaient aucun suspect. Le FBI n'avait pas encore fait publier un avis de recherche concernant Ted Bundy et à 2000 km du Colorado, personne ne le connaissait.

Le 9 février 1978, la police de Lake City, une petite ville située à 170km à l'est de Tallahassee, reçut un appel désespéré des parents de la jeune **Kimberly Leach**, 12 ans. Alors qu'elle était au cours de gym, elle s'était rendu compte qu'elle avait oublié son porte-monnaie en classe et était sortie pour aller le chercher. Elle avait disparu et on ne la trouvait nulle part.

La police organisa des recherches dans tout le comté afin de trouver la fillette qui s'était évaporée non loin de son école. Les enquêteurs découvrirent que l'amie de Kimberly, Priscilla Blakney, l'avait vue monter dans «la grosse voiture» d'un étranger. Malheureusement, elle ne se rappelait ni la couleur ni la marque du véhicule et encore moins l'apparence du conducteur.

Le 10 février, Bundy fut (enfin) placé sur la liste des 10 criminels les plus recherchés par le FBI et son portrait fut envoyé à toutes les polices du pays. Le texte de l'avis de recherche le décrivait comme un "évadé" du Colorado soupçonné de 36 viols et meurtres depuis 1969.

Quelques jours avant que Kimberly ne disparaisse, un homme dans un van blanc s'était approché d'une adolescente de 14 ans, Leslie Parmenter, alors qu'elle attendait son frère. L'homme avait affirmé travailler pour les pompiers et lui avait demandé si elle allait à l'école dans le quartier.
Leslie avait trouvé étrange qu'un pompier porte un pantalon écossais et un gilet de marin. Elle ne lui avait pas répondu et avait commencé à s'inquiéter : son père, détective de la police de Jacksonville, lui avait souvent répété de ne jamais parler aux étrangers.
À son grand soulagement, son frère arriva au même moment et l'homme s'en alla. Méfiant, le frère de Leslie le suivit un moment et releva le numéro de sa plaque minéralogique qu'il donna à leur père.

Celui-ci, James Parmenter, décida de vérifier à qui appartenait ce van et découvrit que le propriétaire était un certain Randall Ragen. Il alla lui rendre visite. Ragen lui expliqua qu'on lui avait volé ses plaques et qu'il en avait maintenant de nouvelles. Parmenter apprit par la suite que le van avait lui aussi été volé.
Sur une intuition, James Parmenter amena sa fille et son fils au poste de police afin de leur montrer des photos de criminels arrêtés. Parmi ces photos, il glissa celle de l'avis de recherche de Ted Bundy. Ses deux enfants reconnurent Bundy comme le chauffeur du van.

Mais Bundy s'était déjà débarrassé du van pour voler un autre véhicule, une Coccinelle, et se rendit à Pensacola.

Le 15 février 1978, le policier David Lee patrouillait à l'ouest de Pensacola lorsqu'il vit une Coccinelle orange rouler doucement dans les rues. Il

connaissait bien le quartier et savait qu'aucun habitant ne possédait de Coccinelle orange. Suspicieux, il vérifia les plaques d'immatriculation grâce à sa radio et apprit qu'elles avaient été volées. Il alluma ses phares et se mit à suivre la voiture.

Tout comme il l'avait fait dans l'Utah en août 1975, Bundy prit la fuite puis s'arrêta brusquement. David Lee, la main sur son arme, lui ordonna de sortir de sa voiture et de s'allonger sur le sol. Bundy s'exécuta, mais lorsque Lee tenta de lui mettre les menottes, il roula sur le côté et le frappa. Il parvint à se libérer et se mit à courir. Lee lui tira dessus et Bundy tomba sur le sol. Lee s'approcha de lui pour vérifier s'il était blessé et Bundy se jeta de nouveau sur lui.
Mais cette fois, Lee parvint à le menotter. Il le conduisit au poste de police et fut abasourdi de le reconnaître sur l'avis de recherche du FBI.

Le 7 avril 1978, le corps en décomposition de Kimberly Leach fut découvert dans une vieille cabane située dans un parc du comté de Suwannee, en Floride. Elle avait été violée et égorgée.

Dans les mois qui suivirent son arrestation, les enquêteurs amassèrent de nombreuses preuves contre Bundy. Le van blanc qu'il avait volé et abandonné fut retrouvé. Trois personnes vinrent témoigner du fait qu'elles avaient vu Bundy conduire ce van autour de l'école de Kimberly, l'après-midi de sa disparition. Des examens dans le van permirent de prélever des fibres appartenant aux vêtements de Bundy.

D'autres examens révélèrent du sang appartenant au même groupe sanguin que celui de Kimberly à l'arrière du van, et du sperme et du sang de Bundy sur les sous-vêtements de Kimberly, découvert près de son corps. On trouva également une empreinte de chaussure de Bundy dans la terre, à côté du corps.

La police préleva des échantillons de sang et des cheveux de Bundy. Elle fit également (de force) un moulage de ses dents afin de vérifier si elles correspondaient aux marques de morsures sur le corps de Lisa Levy.

Le 31 juillet 1978, Bundy fut inculpé du viol et du meurtre de Kimberly Leach. Peu après, il fut également inculpé du carnage de la maison des "Chi

Omega". En Floride, il risquait la peine de mort. Il nia tous les crimes dont il était accusé.

Bundy participa à trois procès en trois ans, tous couverts par des médias avides avec lesquels Bundy cabotina. Le premier fut celui des meurtres des "Chi Omega", le 25 juin 1979, à Miami. Trois mois plus tard, il fut jugé pour les agressions des "Chi Omega". Et en janvier 1980, il fut finalement jugé pour le meurtre de Kimberly Leach. A chaque fois, les journalistes, les curieux et les "groupies" furent nombreux.

Durant le premier procès, Bundy décida d'être son propre avocat. Très sûr de lui et de ses faux alibis, il pensait pouvoir convaincre les 12 jurés de son innocence. Pourtant, ces derniers ne se laissèrent pas embobiner par son charme et ses sourires. Le témoignage de Nita Neary fut accablant et elle le reconnut comme étant «l'homme au bonnet bleu» qu'elle avait vu partir avec des vêtements dans les mains.

Mais c'est surtout un odontologiste, le docteur Richard Souvrion, qui scella le destin de Bundy. Il décrivit les marques de morsures relevées sur le corps de Lisa Levy en présentant de grandes photos couleur qui avaient été prises la nuit des meurtres. Il fit remarquer que la dentition reconstituée à partir des traces de dents laissées sur la victime correspondait parfaitement à celles de Bundy...
D'autres experts, nommés par la défense, vinrent expliquer que l'odontologie était une science qui manquait d'exactitude, mais les jurés furent plus convaincus par la démonstration du docteur Souvrion.

Le 23 juillet 1979, les jurés délibérèrent durant 7 heures avant de rendre leur verdict. Bundy, impassible, fut déclaré coupable des meurtres de Lisa Levy et Margaret Bowman.

Le 31 juillet 1979, il fut condamné à mourir sur la chaise électrique.

Lors du second procès, il fut déclaré coupable des agressions sur Kathy Kleiner et Karen Chandler.

Le 7 janvier 1980, Bundy fut jugé pour le meurtre de Kimberly Leach et de nouveau déclaré coupable. A la fin de son procès, en plein tribunal, il épousa Carole Boone, l'amie qu'il s'était faite au comité républicain. Elle était persuadée de son innocence.

Un mois plus tard, il fut de nouveau condamné à la peine capitale.

Bundy ne fut jamais jugé pour ses autres meurtres dans l'état de Washington, l'Oregon, l'Utah et le Colorado.

Carole Boone et Ted Bundy parvinrent à avoir une fille. Elle finit par divorcer lorsqu'elle réalisa, enfin, qu'il était bien coupable des abominables crimes dont on l'accusait.

Dans le couloir de la mort, Bundy reçut des centaines de lettres, la plupart écrites par des femmes : des nonnes, des malades mentaux, des femmes au foyer, des avocates, des groupies... Aucune ne le connaissait personnellement.
Elles lui proposaient le salut de son âme, du sexe, de l'argent, de l'amitié, le pardon ou la damnation.

Peu avant son exécution, Bundy avoua de nombreux meurtres, espérant ainsi surseoir au châtiment. Il tenta de marchander ses aveux : pour chaque corps qu'il permettrait de découvrir, le gouverneur de Floride devait lui donner 1 an de plus à vivre. Il aurait eu un pouvoir immense sur les policiers et sur les familles des victimes. Le gouverneur refusa.

Il avoua toutefois, à des journalistes et des enquêteurs, les meurtres de 28 autres femmes, toujours dans l'espoir que l'on allait malgré tout lui accorder «*un peu de temps*».

Beaucoup pensent qu'il a tué bien plus de femmes, aux États-Unis, mais aussi au Canada (une série d'assassinats connue sous le nom de "*Highway Murders*").

Après de nombreux appels et 9 ans dans le couloir de la mort dans la prison d'état de Floride, Bundy fut exécuté le 24 janvier 1989, à l'âge de 43 ans.

Victimes

Joni Lenz/Sharon Clark (20 ans)
Battue dans son sommeil avec une barre de fer, le 04 janvier 1974, à Seattle (Etat du Washington).
Elle a survécu.

Lynda Ann Healy (21 ans)
Battue et enlevée le 31 janvier 1974 dans sa chambre, à Seattle.
Son corps fut retrouvé en mars 1975 à 15 km du Lake Sammamish (Washington), dans les Taylor Moutains.

Donna Gail Manson (19 ans)
Enlevée le 12 mars 1974 sur le campus d'Evergreen (Washington).
Son corps ne fut jamais retrouvé.

Susan Rancourt (18 ans)
Enlevée le 17 avril 1974 sur le campus de son université à Seattle.
Son corps fut retrouvé en mars 1975 à 15 km du Lake Sammamish, dans les Taylor Moutains.

Roberta Kathleen Parks (22 ans)
Enlevée le 6 mai 1974 sur le campus de l'Université d'Olympia (Oregon).
Son corps fut retrouvé en mars 1975 à 15 km du Lake Sammamish, dans les Taylor Moutains.

Brenda Ball (22 ans)
Enlevée le 1er juin 1974 devant un bar près de l'aéroport de Seattle.
Son corps fut retrouvé en mars 1975 à 15 km du Lake Sammamish, dans les Taylor Moutains.

Georgann Hawkins (18 ans)
Enlevée le 10 juin 1974 sur le campus de son université, à Seattle.
Son corps ne fut jamais retrouvé.

Denise Naslund (19 ans)
Enlevée le 14 juillet 1974 dans le parc national de Lake Sammamish.
Son corps fut retrouvé le 06 septembre 1974 dans un sous-bois.

Janice Ott (23 ans)
Enlevée le 14 juillet 1974 dans le parc national de Lake Sammamish.
Son corps fut retrouvé le 06 septembre 1974 dans un sous-bois.

- Ted Bundy quitte Seattle pour aller étudier le droit à Salt Lake City (Utah)

Nancy Wilcox (16 ans)
Enlevée le 02 octobre 1974,à Salt Lake City, alors qu'elle faisait de l'auto-

stop.
Son corps ne fut jamais retrouvé.

Melissa Smith (17 ans)
Enlevée le 18 octobre 1974 à Midvale (Utah), alors qu'elle faisait de l'auto-stop.
Elle était la fille du chef de la police de la ville.
Son corps fut retrouvé le 27 octobre 1974 à Summit Park.

Laura Aime (17 ans)
Enlevée le 31 octobre 1974 à Salt Lake City, alors qu'elle faisait de l'auto-stop.
Son corps fut retrouvé le 27 novembre 1974, dans les montagnes.

Carol DaRonch (17 ans)
Enlevée le 8 novembre 1974 à Salt Lake City. Elle réussit à s'enfuir et donna le signalement de son agresseur.
Bundy s'était fait passer pour un policier et était parvenu à la faire monter dans son véhicule, mais elle parvint à ouvrir la portière et courut vers une voiture.

Debbie Kent (17 ans)
Enlevée le 08 novembre 1974 dans le parking de son lycée à Viewpoint (Utah).
Son corps ne fut jamais retrouvé.

Caryn Campbell (23 ans)
Enlevée le 12 janvier 1975 dans son hôtel à Snowmass (Colorado).
Son corps fut retrouvé en février 1975.

Julie Cunningham (26 ans)
Enlevée le 15 mars 1975 à Vail (Colorado)

Denise Oliverson (25 ans)
Enlevée le 6 avril 1975 à Grand Junction (Colorado)

- 2ème évasion de Bundy, le 30 décembre 1977, de la prison de Garfield (Colorado). Il va à Chicago, Ann Arbor, puis Atlanta, et arrive finalement en Floride le 6 janvier 1978

Meurtre dans le dortoir des filles du club d'étudiantes "Chi Omega", le 15 janvier 1978 à Tallahassee (Floride) :

Lisa Levy (20 ans)
Violée et assassinée dans son lit.

Margaret Bowman (21 ans)
Assassinée dans son lit.

Karen Chandler (21 ans)
Agressée.

Kathy Kleiner (20 ans)
Agressée.

Cheryl Thomas (20 ans)
Agressée.

Kimberly Leach (12 ans)
Enlevée le 9 février 1978, non loin de son collège de Lake City (Floride). Son corps fut retrouvé le 7 avril 1978 dans une cabane près d'un parc.

Bundy a également avoué ou est soupçonné des meurtres de :

- **Rita Lorraine Jolly** (17 ans), assassinée dans l'Oregon en 1973.
- **Vicki Lynn Hollar** (24 ans), assassinée à Eugene, dans l'Oregon en 1973.
- **Katherine Devine** (14 ans), assassinée à Seattle, dans le Washington en 1973.
- **Carol Valenzuela** (20 ans), étranglée dans le Washington en 1974.
- **Brenda Joy Baker** (14 ans), assassinée à Seattle, dans le Washington en 1974.
- **Nancy Baird** (21 ans), assassinée à Farmington, dans l'Utah en 1975.
- **Sandra Weaver** (17 ans), assassinée dans l'Utah en 1975.
- **Sue Curtis** (17 ans), assassinée dans l'Utah en 1975.
- **Debbie Smith** (17 ans), assassinée dans l'Utah en 1975.
- **Melanie Cooley** (18 ans), assassinée à Nederland, dans le Colorado le 15 avril 1975.
- **Shelly Robertson** (24 ans), assassinée à Denver, dans le Colorado le 1er juillet 1975.

Mode opératoire

Les autorités ont souvent mis beaucoup de temps à retrouver les corps des victimes de Bundy et n'ont souvent découvert que des crânes. Vu leur état, il était donc difficile de savoir comment il les avait tuées...

Bundy s'en prenait toujours à des jeunes femmes, souvent des étudiantes, qui avaient des cheveux longs et portaient généralement un pantalon : le type de femme qu'il appréciait physiquement... et détestait psychiquement, car elles lui rappelaient sa propre inadéquation à la société et ses échecs dans la vie (comme Ed Kemper). Elles ressemblaient physiquement à Stephanie Brooks.

Il les repérait, les suivait, puis les approchait avec un prétexte bien élaboré. Il faisait semblant d'avoir le bras cassé et d'avoir besoin d'aide (Dans "Le Silence de Agneaux", Buffalo Bill utilise cette technique de Bundy pour que sa future victime entre dans son van) ou se faisait passer pour un agent de sécurité... etc.
Elles le suivaient et lorsqu'ils se retrouvaient dans un endroit discret, seuls, il les frappait violemment à la tête (souvent avec un pied-de-biche) et les jetait dans sa voiture. Tout se passait très rapidement.
Certaines sont mortes de cette blessure à la tête. D'autres ont survécu durant des heures ou des jours jusqu'à ce que Bundy les étrangle.

Bundy conduisait souvent sur des kilomètres, ses victimes inconscientes ou mortes dans sa voiture. Puis, il s'arrêtait dans un endroit tranquille, les violait et les mutilait.

Ensuite, il les déshabillait et jetait leur corps, généralement dans des endroits boisés qu'il avait repérés à l'avance.
Lorsque les corps étaient découverts, ils étaient souvent totalement décomposés. Leurs crânes et leurs squelettes portaient les traces des dents d'animaux sauvages et étaient dispersés sur des centaines de mètres.

Bundy était nécrophile. Les policiers ne découvrirent pas toujours des corps entiers. Ainsi, dans les Taylor Moutains, non loin du lac Sammammish, ils ne découvrirent que des têtes décapitées. Bundy faisait "quelque chose" avec ses têtes ou ses corps décapités.
Il lui arrivait de revenir dans les endroits où il avait abandonné le corps

d'une victime, pour accomplir des actes sexuels avec ce cadavre.
L'une des victimes découvertes dans l'Utah portait des faux cils et du maquillage qu'elle n'utilisait pas normalement. Cela indique que Bundy l'avait sûrement maquillée lui-même.

Motivations

Bundy était considéré par celles et ceux qui le connaissaient comme un homme sincère, intelligent et courtois envers les femmes. Il était beau et charmeur et les femmes le trouvaient irrésistible.
Les amis de Bundy l'admiraient. Les hommes plus âgés appréciaient Bundy pour son esprit conventionnel et son air assuré. Beaucoup d'entre eux le traitaient comme un neveu ou un petit frère.
« *Les gens*, a dit le procureur Dekle en Floride, *pensent qu'un criminel est un bossu difforme aux yeux qui louchent, qui se glisse dans l'obscurité en laissant un filet de bave derrière lui. Ils oublient souvent que les criminels sont des êtres humains* ».

En fait, Ted Bundy, comme bien des tueurs en série, était bien un monstre difforme, mais celui-ci se situait dans son esprit et non pas sur son physique. Il se cachait derrière ce que les psychiatres appellent le "masque de normalité". Ce masque est fabriqué par le tueur en série, ce n'est qu'une image qu'il donne de lui-même, mais c'est généralement une image terriblement efficace et impénétrable.

Une fois que Bundy a été inculpé, presque tous les critères du "désordre de personnalité antisocial" ont été identifiés en lui : violence, mépris pour la vérité et les règles sociales, vol, impulsivité, incapacité à ressentir de la culpabilité ou des remords, etc.
Mais avant ces inculpations, personne n'avait pris le comportement de Ted Bundy pour ce qu'il était car personne ne voyait derrière le masque. Bundy lui-même ne comprenait pas toujours pourquoi il agissait comme il le faisait.

C'est également sa quête d'identité qui le poussa à mentir, à se présenter différemment, à prétendre être quelqu'un d'autre. La seule personne qu'il ne voulait pas être, c'était Ted Bundy, celui qui n'avait rien de particulier.

Et comme il ne parvenait pas à comprendre les relations sociales entre les gens (amitiés, amour, etc), il s'était créé une série de "déguisements", de masques et d'apparences sociales afin de s'intégrer malgré tout. Il vivait pour représenter une image qu'il voulait désespérément être mais ne pouvait jamais atteindre.

Son "masque de normalité" lui permettait de cacher la réalité aux autres et de la nier envers lui-même. Il lui conférait également le pouvoir de manipuler les gens, d'une manière quasiment magique. C'est ce pouvoir qui a fait de lui un tueur en série si "efficace". C'est ce pouvoir qui lui a permis de s'échapper par deux fois de sa prison du Colorado.

Et il attirait les femmes. Pendant des années, plusieurs femmes furent physiquement intimes avec lui (souvent avec bonheur) et bien d'autres auraient aimé l'être. Il inspira des amours passionnés et des amours sans espoir, tel celui de son épouse, Carole Boone, que Bundy encouragea cruellement à le croire innocent jusqu'à la veille de son exécution.

Parce qu'il pouvait facilement manipuler les femmes, elles étaient importantes pour lui et il cherchait leur compagnie. Elles lui permettaient de se sentir en position de force, de domination. Il n'a jamais laissé aucune femme être totalement intime avec lui, même Meg Anders, Stephanie Brooks ou Carol Boone. Il a toujours gardé une grande partie de lui secrète.

Les journalistes ont toujours parlé de sa normalité apparente, de son intelligence, de son sex-appeal, de son " Républicanisme ". Mais ils n'ont pas expliqué qu'il se rongeait les ongles et se curait le nez compulsivement, qu'il était intelligent, mais n'était pas un génie (son QI était de 122), qu'il était un bon élève au lycée, mais qu'il a très souvent échoué à l'Université, qu'il lisait mal et lentement, qu'il prononçait fréquemment les mots de manière incorrecte, qu'il bégayait lorsqu'il était nerveux et qu'il n'avait acquis qu'une sophistication de surface.

Au milieu des nombreux tueurs considérés comme "fous", Bundy semble être un génie criminel, une sorte de personnage fictif qui n'était pas un solitaire, un paumé ou un perdant. Et pourtant, il l'était. Il n'en avait tout simplement pas l'air.

Bundy affirmait qu'il était lui-même une victime, d'un avocat incompétent, d'une mauvaise publicité antérieure au procès et de preuves manipulées. Il expliquait avoir été pris dans un monstrueux embrouillamini de coïncidences. Il répétait, encore et encore, à qui voulait l'entendre, qu'il était innocent.
Et pourtant, lorsque les journalistes ou les policiers venaient l'interroger au sujet des meurtres, il se renfermait ou mentait effrontément. Il ne pouvait présenter aucun élément le disculpant, aucun alibi pour aucun des meurtres, ni même une interprétation crédible pour les faits connus.
Il expliquait qu'il n'avait que peu de souvenirs de ces périodes (alors qu'il pouvait parler en détail d'événements joyeux s'étant déroulés à la même époque...) ou plongeait tout simplement dans de longs silences.

Par contre, il aimait montrer les lettres enflammées qu'on lui envoyait. Il était lui-même son plus grand fan.

Bundy était socialement, émotionnellement, peu développé. Il avait à peine plus de maturité qu'un pré-adolescent. Les fantasmes de Bundy étaient grossiers, plus typiques d'un gamin de 13 ans mal informé que d'un adulte. Un esprit d'enfant dirigeait les actions d'un corps d'homme.

Ted Bundy possédait également une grande capacité à dissocier les choses. Il compartimentait tout dans sa vie et trouvait toujours des explications (satisfaisantes pour lui) à ce qui se passait. Son esprit était un labyrinthe. Au fil des années, il avait créé tout un édifice mental compliqué dans son cerveau.
Son immaturité émotionnelle et sa capacité à compartimenter sa vie peuvent expliquer comment Bundy pouvait vivre avec ses meurtres tout en les niant, même face à des preuves accablantes.

Mais Bundy n'était pas schizophrène et n'avait pas non plus de "double personnalité", il le disait lui-même.
Ce ne sont pas seulement ses problèmes sociaux et sa pauvre idée de lui-même qui l'ont conduit à tuer. Il s'est enfoncé dans un monde de fantasmes sexuels de plus en plus violents et a "consommé " beaucoup de revues et de vidéos pornographiques violentes. Pour lui, la pornographie était «*un moyen d'expérimenter, de vivre par la pensée, ce que d'autres vivaient réellement (...)*» La pornographie est "l'utilisation, l'abus, la possession de femmes

comme des objets". Du fantasme à la réalité, il n'y eut qu'un pas, que Bundy franchit volontairement.

Il devint de plus en plus violent, mais parvint à cacher son désordre intérieur à celles et ceux qui le connaissaient. Il appelait cela une «situation hybride», parlait d'une «entité» qui était à la fois en lui et avec lui, pas comme une autre personnalité, mais comme un pouvoir destructeur qui grandissait en lui. Ce n'est que grâce à son incroyable capacité à compartimenter sa vie que Bundy a été capable de maintenir le masque sur son visage.

Il nourrit d'abord ses fantasmes grâce au voyeurisme. Il se mit également à boire beaucoup d'alcool, se préparant graduellement à tuer. Il commença à réaliser ses fantasmes tout d'abord en suivant des femmes, puis en les agressant. Tout comme Ed Kemper, avant même de commencer à tuer, Ted Bundy avait repéré des endroits où il pourrait abandonner les corps de ses victimes.

Bundy avait eu le désir conscient de s'abandonner à ses pulsions violentes, de devenir un tueur en série et de créer ce masque pour le cacher. Il n'agissait pas à cause d'une pulsion irrésistible et incontrôlable. Non. De sa propre volonté, il a créé le tueur en lui.

Durant son adolescence, il a tenté d'entretenir l'image d'une personne publique qui soit crédible, de créer son "masque de normalité". Étant dénué d'émotions adultes véritables, il dut paraître normal alors qu'intérieurement se déchaînait un grand tumulte.

Il a appris à imiter des émotions qui lui étaient étrangères, à acquérir un comportement approprié à travers l'imitation et l'artifice. Ce processus a été douloureux et bouleversant pour lui, chaque faux pas étant ressenti comme une humiliation. Il était déconcerté par son incapacité à cultiver la moindre relation adulte. Il ne comprenait pas pourquoi les gens voulaient être amis, il ne savait pas ce qui faisait que les gens pouvaient être attirés les uns par les autres.
Ses efforts pour s'intégrer disparaissaient lorsqu'il se sentait rejeté. Chaque défaite, grande ou petite, était perçue comme dévastatrice.

Durant sa première année à l'université, Bundy ne sortit qu'avec une seule fille. Il expliqua qu'il était particulièrement insensible, ne remarquant pas quand une femme était intéressée par lui. Lorsqu'on lui disait qu'il était beau garçon, il ne le croyait pas, se dévaluant toujours à ses propres yeux.

L'anxiété au sujet de son statut, de son niveau social était particulièrement intense dans ses relations avec les femmes.
Bundy ne voulait pas connaître la jeune femme à laquelle il s'attaquait, il en avait même peur. Alors il l'assommait ou même la tuait rapidement afin d'avoir un contrôle total sur elle.
Pour Ted Bundy, la violence n'a jamais été une fin en soi et le sexe était presque superficiel. La gratification ne reposait pas sur l'agression et le meurtre, mais sur le contrôle et la possession.
Bundy pouvait continuer à fantasmer sur ses actes, à se masturber ou même avoir une relation sexuelle normale avec l'une de ses conquêtes, tout en pensant à ses meurtres. C'est une autre forme de possession.
Il a enlevé et assassiné des étudiantes, jeunes, belles et intelligentes. C'était la manière dont son esprit effrayé par le statut social pouvait concevoir la possession.

Lors de ses premiers meurtres, il a frappé ses victimes à la tête «*pour voir ce que ça ferait*». Au départ, cela l'a horrifié, mais lorsque cet effroi a disparu, il a commencé à aimer ça. Il s'est conditionné pour ne plus ressentir aucune angoisse et a commencé tôt.
Robert Keppel l'a interrogé peu avant son exécution et a fini par comprendre que Bundy a dû commettre ses premières agressions en 1968. Cette année-là, deux hôtesses de l'air avaient été attaquées non loin du quartier où il vivait et deux autres jeunes femmes, dont l'une est décédée, avaient été violemment frappées à la tête.

Beaucoup de gens pensent que Bundy est allé en Floride parce que cet état applique la peine de mort et qu'il voulait être condamné à la peine capitale, comme dans une sorte de suicide par procuration. Il est nettement plus probable que Bundy se soit rendu en Floride simplement parce qu'il y fait beau et que les femmes s'y promènent en short ou en bikini...

Dans la maison des "Chi Omega", son intention était de tuer toutes les femmes présentes. Il n'avait pas prévu que Nita Neary serait présente ;

d'ailleurs, à quelques secondes près, il serait parti avant qu'elle n'arrive et ne le voit. Il avait beaucoup bu et se posait beaucoup de questions sur son avenir.
Il était devenu moins prudent, plus impulsif, et s'est "laissé aller" à de terribles violences dans un endroit où vivaient de nombreuses femmes et où, surtout, d'autres pouvaient arriver d'un moment à un autre.

Finalement, Bundy était frustré d'avoir été arrêté (car il ne pouvait plus tuer) mais il était heureux d'être devenu célèbre. Il obtint la célébrité qu'il avait désespérément cherchée.
Les procès ont également été un moyen pour Bundy de satisfaire son désir de revanche sur une société qui, selon lui, l'avait calomnié. Il ne se sentait coupable de rien.

Ted Bundy était un homme incroyablement complexe. Il était fier et pompeux, il voulait être en relation avec des gouverneurs et des avocats, des gens importants. Mais il était également pitoyable, incapable de vraiment réaliser quoi que ce soit d'important dans sa vie si une femme ne l'encourageait pas. C'était un perdant facilement découragé. Il était également terrifié par ses propres actes.
Après un meurtre, il était souvent confus et bouleversé et ne savait pas quoi faire. Il jetait des objets par la vitre de sa voiture en s'éloignant de la scène du crime et ensuite, il revenait sur la route pour les ramasser et ne laisser aucune trace.

Mais c'était également un psychopathe rusé et sans pitié. Il pouvait être aussi invisible qu'il le voulait et pouvait manipuler les gens autour de lui, amis, amantes, famille, policiers, gardiens de prison, avocats, groupies...

Citations

- "*Ted a toujours été le meilleur des fils. Il a toujours été très attentionné. Parfois, je me demandais s'il oublierait la fête des Mères, avec la vie agitée qu'il menait. Mais il se débrouillait toujours pour venir avec un cadeau. (...) Il a toujours voulu être policier ou avocat*" : Louise Bundy, mère de Ted Bundy.

- "*Vous me demandez ce qu'un tueur ressent lorsqu'il traque sa proie ? C'est difficile à dire. Comment vous expliquer le goût de certaines choses...*

Comment décrire le goût d'une quiche ou celui d'une bouillabaisse ?" : Ted Bundy.

- "*La personne avec laquelle j'ai grandi ne peut pas avoir fait les choses qu'ils affirment qu'il a faites. Je ne peux pas réconcilier l'image du tueur en série et du gamin qui courait jusqu'au porche de ma maison lorsque la première neige tombait en novembre, tout excité d'aller skier. Entre ces deux images, quelque chose s'est passé. Clairement, quelque chose a explosé*" : Terry Storwick, ami d'enfance de Ted Bundy.

- Au moment où il commettait ces viols, il avait le sentiment de posséder entièrement sa victime, "*comme on possède une plante en pot, un tableau, ou une Porsche. C'était pour ainsi dire, être propriétaire de cette personne*" : Ted Bundy.

- "*Quelqu'un de vraiment habile, avec un peu d'argent, pourrait probablement passer inaperçu indéfiniment. Ma théorie a toujours été que pour chaque personne arrêtée et inculpée pour homicides multiples, il y en a sans doute au moins cinq autres en liberté*" : Ted Bundy.

- "*Tant qu'il fonctionne comme un avocat, tout est vraiment bien avec Ted. Puis, lorsque quelque chose lui rappelle qu'il est le prisonnier, vous sentez ces éclairs de colère, d'hostilité. Il veut toujours être la superstar. Mais il n'est bon que dans le premier quart du jeu dans lequel il est. Ensuite, il se passe quelque chose*" : Le procureur d'Aspen, Colorado.

- "*Je ne me sens coupable de rien... Je plains ceux qui se sentent coupables... Je suis un salopard sans pitié*" : Ted Bundy.

Bibliographie

Livres en français

"Un tueur si proche", d'Ann Rule, Michel Lafon, 2002.

Livres en anglais

"The Phantom Prince: My Life With Ted Bundy", Elizabeth Kendall, Madrona Pub, 1981.

"The Only Living Witness: The True Story of Serial Sex Killer Ted Bundy", Stephen Michaud, Authorlink Press, 1999.

"Ted Bundy: Conversations With a Killer : The Death Row Interviews", Stephen Michaud et Hugh Aynesworth, Authorlink Press, 2000.

"The Riverman: Ted Bundy and I Hunt for the Green River Killer", Robert Keppel, Pocket Books, 2004.

"The trail of Ted Bundy: Digging up the untold stories", Kevin Sullivan, Wildblue Press, 2016.

Filmographie

Films

"The Deliberate Stranger" ("Au-dessus de tout soupçon"), Marvin Chomsky, 1986.

Documentaires

"Les Grandes Affaires Criminelles - Ted Bundy - Tueur De Collégiennes".

"Fatal Addiction", 1989.
Une interview de 56 minutes avec Ted Bundy effectuée par le Révérend James Dobson.

"A&E Biography Video : Ted Bundy, The Mind of a Killer".

JEFFREY DAHMER

Nom : Jeffrey Lionel Dahmer
Surnom : "Le Cannibale de Milwaukee"
Né le : 21 mai 1960 , à Milwaukee (Wisconsin) - USA
Mort le : 28 novembre 1994 (assassiné par un co-détenu à la prison de Portage, dans le Wisconsin).

Enfant, Dahmer dépeçait des animaux. Devenu adulte, il a violé, assassiné et démembré de jeunes hommes. Il était nécrophile et cannibale. Il s'est attaqué à des sans-abri, homosexuels, noirs ou asiatiques : la police ne se préoccupait pas de leur disparition, si jamais elle était au courant. Il découpait les corps en morceaux, les jetait dans de l'acide, ou les mangeait, ou les gardait dans son frigo ou, encore, en décorait sa cheminée... Lors de son jugement, tout le monde a été frappé par sa froideur absolue.

Informations personnelles

Issu d'une famille bourgeoise, Dahmer est né à Milwaukee, ville ouvrière du Nord des États-Unis.
Il a déménagé avec ses parents dans la petite ville de Bath Township (près d'Akron), dans l'Ohio, à l'âge de sept ans.

Le père de Dahmer a expliqué qu'à huit ans, Jeffrey a été sexuellement agressé par un adolescent du voisinage. Si c'est vrai, cet "incident" peut peut-être aider à comprendre les crimes ultérieurs de Dahmer.

Mais Lionel Dahmer a peut-être inventé cette histoire d'agression pour "expliquer" pourquoi son fils s'en est pris à des homosexuels : "pour se venger". Lionel Dahmer semble, en effet, n'avoir jamais admis, ni compris, l'homosexualité de son fils.
Jeffrey Dahmer lui-même a dit : "*Il n'y a pas eu d'incident particulier qui aurait... provoqué ça*" (son orientation sexuelle). "*On dit que certaines personnes sont agressées ou violées par quelqu'un, c'est ce qui les fait devenir homosexuel. Ça n'a jamais été mon cas*".

La mère de Dahmer était névrosée et toujours énervée. Le père de Dahmer, un pharmacien, passait tout son temps à travailler (sans doute pour fuir son épouse). Tous deux ne s'occupaient pas beaucoup du jeune Jeffrey. Celui-ci jouait avec des "amis imaginaires" et terrifiait ses camarades d'école par son comportement étrange.
Dahmer était un garçon intelligent et un élève brillant, mais il n'utilisait pas tout son "potentiel". Il interrompait les cours en faisant l'idiot, était un solitaire et agissait bizarrement.

Lorsque Dahmer eut environ 8 ans, "*une peur étrange commença à se faufiler dans sa personnalité, une peur des autres combinée avec un manque général de confiance en soi. Il développa une réticence à changer, un besoin de sentir l'assurance des endroits familiers. La perspective de devoir aller à l'école l'effrayait. Le petit garçon qui, auparavant, semblait si heureux et sûr de lui avait été remplacé par une personne différente, qui était maintenant très timide, distante, presque non-communicative*".

Lionel, son père, soupçonna que le déménagement de l'Iowa vers l'Ohio en était la cause et que le comportement de son fils était une réaction normale au fait d'être déraciné de son cadre familier pour s'installer dans un endroit totalement différent. Lionel Dahmer, lui aussi, avait été timide, introverti et mal à l'aise quand il était enfant, et il avait appris à surmonter ses problèmes. Il pensa que son fils allait les surmonter lui aussi.

Ce qu'il ne réalisa pas fut que la situation de Jeffrey était bien plus grave que la sienne et que "*Jeff avait commencé à souffrir d'une grande solitude*."

À l'âge de 10 ans, Dahmer faisait des expériences avec des animaux morts : il décapitait des rongeurs et blanchissait des os de poulet avec de l'acide. Un jour, il cloua la carcasse d'un chien sur un arbre et planta sa tête coupée sur un pieu. Il aimait voir l'intérieur des animaux, leurs organes internes. Comme son père était pharmacien, Dahmer a lu des ouvrages d'anatomie et de chimie. Il n'a jamais torturé d'animaux vivants, il trouvait cela extrêmement cruel. Il adorait les bêtes...

Dahmer eut des fantasmes "bizarres" dès le début de son adolescence. Il ne pouvait pas en parler à ses parents, qui s'occupaient très peu de lui. Il ne pouvait pas non plus leur parler de son homosexualité (qu'il découvrit à 13 ans) : il ne la comprenait pas et elle lui posait des problèmes, mais il devait

garder cela pour lui, en lui. Il ne s'exprimait donc jamais sur ses sentiments profonds.
Alors, il commença à fantasmer, à rêver durant des heures, et ses fantasmes prirent une place toujours plus importante dans sa vie...

Vers 16 ans, il commença à avoir de puissants fantasmes sexuels. Il dit qu'il rêvait de sexe "*avec un bel homme, du genre Chippendale*". Mais dans ses fantasmes, il avait un contrôle total. Il parla d'un de ses fantasmes dans lequel il frappait quelqu'un avec un gourdin, puis avait une relation sexuelle avec le corps.
Il semblait tendu, son corps était toujours tendu. Il devint de plus en plus timide, et lorsque d'autres personnes l'approchaient, il devenait très raide. Il restait chez lui, seul dans sa chambre ou à regarder la télévision. Son visage était souvent vide, sans expression, et il donnait plus ou moins l'impression permanente de quelqu'un qui ne pouvait rien faire d'autre que d'avoir le cafard, sans aucun but dans la vie.
Jeffrey devint plus passif et isolé. "*Sa conversation se limitait à répondre à une question par une réponse d'un seul mot, à peine audible. Il était entraîné dans un monde de cauchemars peuplés de fantasmes inimaginables. Dans les années à venir, ses fantasmes allaient commencer à l'écraser. Les morts, dans leur immobilisme, leur calme, allaient devenir l'objet premier de ses désirs sexuels grandissant. Son incapacité à parler de ces idées étranges allait couper ses connexions avec le monde extérieur*."

Alors que les autres garçons aspiraient à un bon emploi, des études ou la création d'une famille, Jeffrey Dahmer, lui, était dépourvu d'ambitions et de projets. "*Il a dû se voir comme complètement en dehors de la communauté humaine, en dehors de tout ce qui était normal et acceptable, en dehors de tout ce qui était admis d'un autre être humain*."
On pourrait s'attendre à ce qu'une personne ayant les fantasmes de mort et de démembrement qui tournoyait dans la tête de Jeffrey Dahmer adolescent montre des signes de maladie mentale. Mais Dahmer devint juste solitaire et réservé. Loin de se révolter, il ne se disputa jamais avec ses parents parce que rien ne semblait avoir d'importance à ses yeux.

La nature morbide de ses pensées le troublait lui-même. Et il commença à boire au lycée. L'alcoolisme allait bientôt devenir une échappatoire, mais

aussi un carburant pour ses fantasmes macabres.

A 16 ans, Jeffrey Dahmer, sans doute miné par ses problèmes familiaux, était déjà alcoolique et asocial.
"*Il a été élevé dans un environnement de classe moyenne, très aseptisé*", dit Ashok Bedi, directeur de l'Hôptial Psychiatrique de Milwaukee, qui espérait « guérir » Dahmer avant qu'il ne meurt en prison. "*C'était le genre d'environnement dans lequel l'obscurité de la psyché humaine peut être aseptisée et réprimée. Il ne pouvait se permettre l'infamie de l'aliénation mentale, alors son obscurité a grandi, encore et encore, sans pouvoir sortir*."
Pour le jeune Jeffrey Dahmer, cette "sortie" a pu être sa fascination envers les animaux morts, qu'il a souvent disséqués. Dahmer a dit qu'il n'y avait pas eu d'élément sexuel là-dedans, l'expliquant seulement par une "curiosité morbide".

Mais les leçons d'anatomie qu'il a apprise enfant lui ont servi à l'âge adulte.

"*L'une des choses... qui me déconcertent c'est... pourquoi je ne semble pas pouvoir produire plus de sentiments. Je veux dire, si j'avais été capable de ressentir plus d'émotions, tout ça ne se serait peut-être jamais produit. Mais il me semble que mon émotion, mon côté émotif a été... atténué*."

Dahmer avait un frère plus jeune que lui, David, qui fut l'enjeu du divorce de ses parents, chacun se disputant la garde du petit dernier, mais ignorant l'aîné. Les parents de Dahmer se désintéressèrent totalement de lui lorsqu'ils se séparèrent en juillet 1978. En août, sa mère emmena son jeune frère avec elle à Chippewa Falls et laissa Jeffrey seul dans la maison de Bath.

Crimes et châtiment

En juin 1978, Dahmer obtint son bac au lycée Revere. Il était prévu qu'il commence des études à l'université d'état de l'Ohio à Columbus. Mais, le 18 du même mois, Dahmer passa des expérimentations morbides sur des animaux au meurtre d'un être humain.

Sa première victime fut un jeune auto-stoppeur, **Steven Hicks**. Il le ramena chez sa mère, absente, pour "*boire un coup, fumer un pétard et rigoler*".

Mais quand Hicks voulut partir, Dahmer lui fracassa le crâne avec un haltère et l'étrangla. Puis, il traîna le corps dans un espace, sous la maison, où il resta quelques jours. Mais l'odeur de décomposition devint trop forte, alors Dahmer le coupa en morceaux et mit ceux-ci dans des sacs plastiques. Il les enterra finalement derrière la maison.

Durant 9 ans, il ne tua plus, mais ses fantasmes grandirent en lui. Il essaya toutes les autres manières possibles de satisfaire ses pulsions. Lorsqu'on lui a demandé ce qui l'avait fait tenir durant toutes ces années, il a répondu : "*l'alcool, la pornographie et la masturbation*."

Le 24 décembre 1978, le père de Dahmer se remaria avec une autre femme. Quelques mois plus tard, Jeffrey Dahmer abandonna ses études pour s'engager dans l'armée (à la recherche d'amitié et de fraternité, à défaut d'une famille) et se retrouva stationné en Allemagne. Là, il découvrit un type de pornographie bien plus visuelle - "*la première que j'ai jamais vue concernant les... orientations que j'avais*" - et il s'y plongea avidement. "*Oh oui, j''ai dépensé des milliers de dollars pour ça, durant ces années*".
De plus, il buvait énormément. Ses dossiers du FBI contiennent des notes de l'Armée qui détaillent de nombreux cas d'insubordination. Au bout d'à peine deux ans, Dahmer fut renvoyé en raison de son alcoolisme et démobilisé en Caroline du Sud (avec une "décharge honorable"...).

Billy Joe Capshaw a été violé au moins 10 fois par Jeffrey Dahmer en 1980 alors qu'ils étaient tous les deux soldats. Capshaw n'avait que 17 ans à l'époque et dormait dans la même chambre que Dahmer, dans la garnison de Baumholder, en Allemagne. Dahmer l'a violé dès la première nuit : il l'attachait au lit avec un câble de treuil et le tabassait. Billy Joe Capshaw a fini par sauter par la fenêtre (du 3ème étage) pour lui échapper. Il a été emmené au dispensaire mais les médecins n'ont pas cru son «histoire de viol» et Capshaw a été renvoyé dans sa chambre, avec Dahmer, qui a recommencé à le violenter. Il a fait une grave dépression et il lui a fallu 26 années de thérapie avant de pouvoir en parler.

Preston Davis, une autre jeune recrue, a été drogué et violé par Dahmer dans un véhicule blindé, peu avant l'arrivée de Capshaw, et a quitté l'Armée.

En mars 1981, revenu à la vie civile, Dahmer accepta finalement son homosexualité (bien qu'il ait du mal à la comprendre) et devint un habitué

des bars gay de Milwaukee. Il buvait toujours beaucoup.
En 1982, il s'installa dans la maison de sa grand-mère à West Allis, dans le Wisconsin. Il vivait à la cave...

En août de la même année, il fut arrêté pour "exposition publique indécente".
Il commença à draguer des hommes dans les bars et les bains publics gays de Milwaukee et Chicago. Un jour, il fut mis à la porte d'un bain public parce qu'il avait drogué l'un de ses partenaires. "*J'essayais tout*", dit-il, "*jusqu'à... voler un mannequin dans un magasin de Boston, à South Ridge, pour apaiser mes désirs sans avoir à blesser quiconque... Mais ça n'a jamais fonctionné... Et une chose en a provoqué une autre, et une autre...*"

Les charges d'"exposition publique indécente" furent à nouveau retenues contre lui en septembre 1986, lorsque deux garçons accusèrent Dahmer de s'être masturbé en public. Déclaré coupable de "violation de l'ordre public", il fut condamné à une année de liberté surveillée avec l'obligation de voir un psy ou une assistante sociale... jusqu'au 9 septembre 1987.

Six jours après la fin de sa liberté surveillée, il tua à nouveau.

Le 15 septembre 1987, Dahmer passa la journée à boire dans un bar gay, le "Club 219", où il rencontra **Steven Tuomi**. Ils discutèrent pendant des heures, puis quittèrent le bar ensemble. Ils allèrent dans un hôtel et prirent une chambre. Dahmer déclara ne pas se souvenir de ce qui s'était passé une fois dans la chambre, mais seulement qu'il avait "*beaucoup bu*". Il n'était même pas sûr qu'ils aient eu une relation sexuelle, mais lorsqu'il s'était réveillé, Steven Tuomi était mort. Il semble que Dahmer l'a étranglé.
Lorsqu'il réalisa ce qu'il avait fait, Dahmer paniqua.
Il se précipita dans un magasin pour y acheter une valise, où il a déposa le corps de Steven, après l'avoir démembré. Puis, il appela un taxi et ramena la valise dans la maison de sa grand-mère, à la cave. Là, il continua à le découper. Lorsqu'il eut terminé, il mit les morceaux dans des sacs plastiques et les jeta dans la poubelle.

On ne retrouva jamais le corps de Steven Tuomi. Le mystère resta entier jusqu'à ce que Dahmer confesse son meurtre en 1991.

Le 16 janvier 1988, Dahmer s'approcha d'un jeune prostitué de 14 ans, **James Doxator**. Il lui proposa de l'argent pour tourner une vidéo avec lui. Doxtator accepta, et Dahmer l'amena dans sa cave. Il lui offrit un verre avec des somnifères et, lorsque James Doxtator se fut endormi, il l'étrangla. Dahmer plongea le corps dans de l'acide pour enlever les chairs. Il brisa les os en morceaux qu'il répandit dans le jardin, et mit la chair dans des sacs, qu'il enterra sous la maison. La mère de James Doxtator signala sa disparition le 18 janvier.

La police ne retrouva ce qu'il restait de son corps que trois ans plus tard.

Le 24 mars 1988, Dahmer rencontra **Richard Guerrero** dans un bar nommé "Le Phoenix". Guerrero était fauché, aussi Dahmer lui proposa-t-il de l'argent s'il venait chez lui pour "*tourner une petite vidéo*". Richard Guerrero accepta. Dans la cave de la grand-mère de Dahmer, ils eurent une relation sexuelle, puis Dahmer offrit un verre à Richard.
Dès qu'il s'endormit, Dahmer l'étrangla puis le démembra. Il jeta les morceaux dans la poubelle...

Pablo Guerrero déclara la disparition de son fils à la police de Milwaukee le 29 mars. Il fit publier des annonces dans la presse locale, avec une photo récente, mais ne reçut jamais aucune réponse.

En septembre 1988, la grand-mère de Dahmer commença à s'inquiéter de l'odeur infecte provenant du sous-sol et du fait que son petit-fils ramenait des "garçons" chez lui. Quand le père de Dahmer, Lionel, inspecta la chambre/cave de son fils, il trouva un résidu noir et collant, semblable à ce que l'acide fait à de la chair. Lorsqu'il questionna son fils à ce sujet, Dahmer lui répondit qu'il faisait des expériences avec des animaux. Comme Lionel Dahmer ne se préoccupait pas vraiment de ce que faisait son fils (pas plus avant qu'à cette époque, en fait...), il ne s'inquiéta plus. Mais la grand-mère de Dahmer lui demanda de trouver un autre logement.

Le 25 septembre, Dahmer trouva un appartement à Milwaukee, au 924, Résidence Oxford, 25ème rue Nord.

À peine 24 heures après avoir déménagé dans son nouvel appartement, Dahmer eut à nouveau des problèmes avec la police.

Dahmer attira chez lui un jeune laotien, **Keison Sinthasomphone**, en lui promettant des friandises, le caressa et l'embrassa, puis lui proposa de l'argent s'il acceptait de poser nu pour des photos. Le garçon refusa et parvint à s'enfuir. La Police fut appelée, et Dahmer fut accusé d'agression sexuelle. Il passa une semaine en prison avant d'être libéré sous caution.

L'assistant du procureur Shelton présenta ses arguments au juge William Gardner. Shelton voulait que Dahmer soit condamné à une peine de "5 ans au minimum".
"*Il est tout à fait clair que le pronostic de guérison pour M. Dahmer dans la communauté est extrêmement sombre... Une partie du problème est qu'il pense que la seule chose de mal qu'il ait fait dans cette histoire - la seule ! - a été de choisir une victime trop jeune... Il semble coopératif et réceptif, mais tout ce qui existe sous la surface indique une forte colère et des problèmes psychologiques bien installés, auxquels il ne veut ou ne peut faire face*."

Trois psychologues examinèrent Dahmer et convinrent qu'il était manipulateur, résistant au changement et évasif concernant ses actes. L'hospitalisation et un traitement intensif furent recommandés.

Boyle, l'avocat de la défense, expliqua que Dahmer était malade et qu'il avait besoin d'un traitement, et non pas de la prison. Il souligna le fait que Dahmer avait un emploi. "*Nous ne nous trouvons pas en face d'un récidiviste de ce genre d'agression. Je crois qu'il a été arrêté avant que cela n'arrive à un point où ce serait devenu pire, ce qui signifie que finalement ça lui est bénéfique*".

Dahmer lui-même s'adressa au juge pour sa défense, expliquant sa conduite par son alcoolisme. Il parlait bien et fut très convaincant... pour quelqu'un qui avait assassiné plusieurs hommes auparavant.
"*Ce que j'ai fait est très grave. Je ne me suis jamais trouvé dans cette situation avant. Rien d'aussi horrible, en tout cas. C'est un cauchemar devenu réalité, pour moi. Si une chose devait me dégoûter de mon mode de comportement, c'est bien ça... Ce à quoi je pense qui est stable et qui me donne une source de fierté dans ma vie, c'est mon emploi. J'ai failli le perdre à cause de ce que j'ai fait, et j'en suis entièrement responsable... Tout ce que je peux faire, c'est vous supplier. Je vous en prie, épargnez mon*

travail. Je vous en prie, donnez-moi une chance de vous montrer que je peux être honnête et droit, et ne plus jamais être impliqué dans ce genre de situation dans le futur... Avoir fourvoyé cet enfant a été le point culminant de ma stupidité... Je veux que l'on m'aide. Je veux changer de vie".

Dahmer fut déclaré coupable le 30 janvier 1989. Le juge, William Gardner, décida de le condamner à 5 ans de mise à l'épreuve et à un an et demi dans une maison de correction (avec semi-liberté) pour qu'il puisse continuer à travailler. Dahmer resta pourtant libre jusqu'à ce que la sentence "officielle" soit prononcée, le 23 mai. Entre temps, il assassina **Anthony Sears**.

Le 25 mars 1989, Jeffrey Dahmer rencontra deux hommes devant "La Cage" (un bar gay que Dahmer fréquentait souvent). L'un, blanc, se nommait Jeffrey Connor, et, l'autre, noir, s'appelait Anthony Sears. Sears s'approcha de Dahmer et ils commencèrent à discuter. Connor les conduisit à West Allis, puis Sears et Dahmer marchèrent jusqu'à la maison de sa grand-mère. Dahmer n'avait pas voulu "inviter" Anthony Sears chez lui, car il pensait que la police pouvait surveiller son appartement (il invitait donc Sears dans le but de le tuer).
Ils eurent des relations sexuelles, puis Dahmer offrit un verre à Anthony. Lorsque ce dernier se fut endormi, Dahmer l'étrangla.
Son crâne, son scalp et ses parties génitales furent découverts dans l'appartement de Dahmer lors de son arrestation, deux ans plus tard.

Condamné, en mai donc, à une année et demie de semi-liberté, Dahmer fut libéré après seulement 10 mois. Il retrouva son appartement de la résidence Oxford.
Le 20 mai 1990, deux semaines après avoir emménagé, Dahmer rencontra un jeune homme noir nommé **Raymond Smith** (dit Ricky Beeks), au "Club 219".
Ray venait d'arriver à Milwaukee et il rencontra la mauvaise personne au mauvais moment... Dahmer lui demanda s'il accepterait de poser nu pour des photos, en échange d'un peu d'argent. Ray accepta son offre et l'accompagna jusqu'à son appartement, où il fut drogué et étranglé. Dahmer eut des relations sexuelles nécrophiles avec le corps. Puis, il le démembra et jeta les morceaux dans la poubelle.

L'un des crânes peints trouvés chez Dahmer fut identifié comme étant celui de Ray Smith.

Le 24 juin 1990, Dahmer rencontra un jeune homme noir, **Edward Smith**, au Bar "Pheonix". Ils allèrent à l'appartement de Dahmer en taxi et eurent des relations sexuelles.
Edward Smith fut ensuite drogué et étranglé. Dahmer démembra son corps, puis le plaça dans de l'acide pour séparer les chairs.
Il jeta les morceaux du corps dans la poubelle.

(La soeur d'Eddie Smith, Carolyn, se bat encore avec une dépression. "*Lorsque quelqu'un coupe la tête de votre frère, et puis dit 'Hum... Je ne sais pas quoi faire de ça. Je vais le mettre dans mon armoire pendant trois jours, et je verrais', comment voulez-vous vivre avec ça ?!*"
Carolyn Smith ne vit que sur sa pension d'invalidité. Lionel Dahmer, le père de Jeffrey, et Shari, sa belle-mère, avaient tous deux promis que les bénéfices de la vente du livre de Lionel Dahmer ("A father story") seraient entièrement reversés aux familles des victimes. Carolyn attend toujours...)

Le 8 juillet 1990, Dahmer décida de changer de "mode opératoire", et de ne pas droguer sa victime. Un adolescent hispanique de 15 ans avait accepté de poser nu pour lui. Dahmer prit un maillet et tenta de le frapper à la tête. Le garçon se débattit et réussit à s'échapper. Il alla porter plainte à la police, mais lorsqu'il demanda aux officiers de ne pas dire à ses parents qu'il était homosexuel, les policiers décidèrent de ne pas donner suite à sa plainte...

Le 3 septembre 1990, devant une librairie homosexuelle, sur la North 27th Street, Dahmer discuta avec un jeune homme noir originaire de Chicago : **Ernest Miller**. Ce dernier accepta d'accompagner Dahmer jusqu'à son appartement, où ils eurent des relations sexuelles. Puis Dahmer le drogua et lui coupa la gorge.
Il plaça le corps dans de l'acide et blanchit le squelette. Son crâne fut peint et son squelette entier conservé dans un placard.

C'est à cette époque que les voisins de Dahmer commencèrent à se plaindre de l'odeur putride qui venait de son appartement. Dahmer expliqua au propriétaire que son réfrigérateur était cassé, mais qu'il allait le réparer le plus rapidement possible.

Trois semaines plus tard, le 24 septembre 1990, Dahmer rencontra **David Thomas**, un jeune homme noir. Il l'attira chez lui et le drogua. Il déclara par la suite qu'il n'avait pas voulu tuer Thomas, mais qu'il s'était inquiété du fait que le jeune homme puisse être en colère lorsqu''il se réveillerait et réaliserait que Dahmer l'avait drogué. Il décida donc de le tuer.
Le lendemain, Dahmer le démembra et prit des photos. On ne retrouva jamais son corps.
Sa soeur déclara sa disparition le même jour. Elle l'identifia sur les photographies que Dahmer avait prises alors qu'il le démembrait.

Le 18 février 1991, Dahmer rencontra un jeune homme de 19 ans, **Curtis Straughter**, qui voulait devenir mannequin. Dahmer lui proposa de poser pour des photos et Curtis accepta. Il l'étrangla avec une courroie en cuir. Puis, il le démembra et écrasa ses os. Dahmer garda son crâne, ses mains et ses organes sexuels, qu'il photographia, et jeta le reste du corps à la poubelle.
Ils furent trouvés dans son appartement lors de son arrestation.
La grand-mère de Curtis Straughter déclara sa disparition le 20 février, et son crâne fut plus tard identifié grâce à sa dentition.

Le 7 avril 1991, un jeune homme noir, **Errol Lindsey**, parla avec Jeffrey Dahmer sur la 27ème Rue, près de la librairie homosexuelle, et le suivit jusqu'à son appartement en échange d'un peu d'argent. Errol Lindsey fut drogué et étranglé. Dahmer eut des relations sexuelles avec son cadavre, puis le démembra et l'écorcha, et garda la peau durant quelques semaines. Il conserva le crâne comme trophée et Errol fut identifié grâce à sa dentition.

Tony Hughes avait un an de plus que Dahmer. Il était noir, sourd et muet. Ils se rencontrèrent au "Club 219", le 24 mai 1991, et communiquèrent en écrivant sur des papiers. Comme à son habitude, Dahmer lui proposa de l'argent pour des photos. Tony Hugues fut drogué, étranglé et son corps resta allongé sur le sol de la chambre à coucher pendant trois jours. Ensuite, il le démembra et le mit dans de l'acide.
Son identité fut établie grâce à son crâne et à sa dentition.

Le 26 mai 1991, Dahmer rencontra **Konerack Sinthasomphone**, un jeune laotien de 14 ans, devant un centre commercial, le "Grand Avenue Mall". Il

était le frère de Keison Sinthasomphone, que Dahmer avait agressé en 1988 !

Il lui offrit de l'argent en échange de photos. Konerak accepta, le suivit chez lui, et posa pour deux photos, en caleçon, avant d'être drogué. Dahmer le viola, puis alors qu'il était encore vivant, perça un trou à l'arrière de son crâne avec une foreuse, pour y injecter de l'acide chlorhydrique ! Dahmer expliqua par la suite qu'il avait fait une "expérience" : il voulait de cette manière créer un "zombie" pour contrôler complètement sa victime. Dahmer alla ensuite boire une bière dans sa cuisine.

Extraordinairement, Konerak se réveilla et parvint à se relever. Il sortit de l'appartement de Dahmer et se mit à marcher. L'adolescent zigzagua sur le trottoir, nu, hagard, une menotte pendant de l'un de ses poignets. Des voisins l'aperçurent et avertirent la police.
Lorsque les officiers arrivèrent, Dahmer ramenait le garçon chez lui. Les policiers questionnèrent Dahmer, qui répondit calmement que Konerak était son amant, et qu'il était majeur. Pourtant, des voisins affirmèrent aux policiers que Konerak n'était qu'un adolescent.
Mais, comme le jeune laotien ne parlait pas bien anglais, les policiers le laissèrent avec Dahmer et partirent !
Pour eux, il n'était qu'un «*petit PD bourré*», ils firent même des blagues à son sujet sur leur radio...

Dahmer ramena le garçon chez lui et l'étrangla immédiatement. Il le démembra et plaça son corps dans de l'acide. Konerak fut déclaré "disparu" le 27 mai 1991.
On retrouva son crâne dans l'appartement de Dahmer.

Le 26 juillet 1991, quatre jours après que Dahmer ait été arrêté, Philipp Arreola, le chef de la police de Milwaukee, suspendit (avec solde) les trois agents qui avaient laissé Konerak dans les mains de Dahmer, le 27 mai 1991. Ils furent par la suite réintégrés dans la police, discrètement.
Le 10 aout 1991, Konerak Sinthasomphone fut incinéré après une cérémonie bouddhiste traditionnelle. Pendant ce temps, un cambrioleur vola 6 000$ à sa famille endeuillée.

La série meurtrière continua, Dahmer se mit à tuer de plus en plus fréquemment.

Un mois plus tard, Dahmer tua à nouveau. Le 30 juin 1991, il alla à la *Gay Pride* de Chicago et rencontra un jeune homme noir, **Matt Turner**, à la gare routière. Lui aussi voulait être mannequin. Dahmer l'invita à Milwaukee. Il lui paya le voyage en bus, puis le trajet jusqu'à son appartement. Là, Dahmer étrangla Matt Turner.
Sa tête et ses organes internes furent découverts dans le frigo, et son torse dans la cuve d'acide de la chambre à coucher.

Une semaine plus tard, le 5 juillet 1991, encore à Chicago, Dahmer rencontra **Jeremiah Weinberger**, un jeune portoricain, au "Carols Gay Bar". Dahmer paya de nouveau le voyage vers Milwaukee en bus et le taxi jusqu'à son appartement. Ils eurent une relation sexuelle puis s'endormirent. La disparition de Weinberger fut déclarée le lendemain, mais il était encore en vie, chez Dahmer. Jeremiah avait voulu repartir à Chicago, Dahmer lui avait offert un verre. Dès que le jeune homme s'était endormi, Dahmer lui avait injecté de l'eau bouillante dans le cerveau après avoir percé son crâne. Jeremiah survécut, dans un état comateux, durant deux jours.
Puis Dahmer décida de l'étrangler.
La tête de Weinberger fut trouvée dans le frigo et son torse dans la cuve d'acide, avec celui de Turner.

Le 15 juillet 1991, Dahmer fut suspendu de son emploi à la fabrique de chocolat "Ambrosia" alors qu'il y travaillait depuis 6 ans... Il semble qu'il passait trop de temps chez lui, plutôt qu'au travail. Dahmer en fut vraiment contrarié.

Le même jour, il rencontra un jeune homme noir, **Oliver Lacy**, sur la 27ème Rue. Lacy suivit Dahmer chez lui. Ils eurent des relations sexuelles, puis Dahmer le drogua et l'étrangla. Il prit plusieurs photographies de sa victime avant et après l'avoir décapitée. Pendant qu'il le démembrait, Dahmer eut des rapports sexuels avec le cadavre.
Il conserva son coeur dans son frigo et sa tête dans son réfrigérateur.

Le 19 juillet, il fut officiellement renvoyé de la chocolaterie "Ambrosia".

Le même jour, Jeffrey Dahmer rencontra un homme blanc nommé **Joseph Bradehoft**, originaire de Greenville, dans l'Illinois. Il pleuvait beaucoup et Joseph avait un pack de bières dans les bras. Il accepta l'invitation de Dahmer à son appartement. Ils eurent des relations sexuelles, puis Jo

Bradehoft fut drogué et étranglé.
Dahmer le laissa sur son lit, couvert par les draps, durant deux jours, et dormit avec le cadavre. Puis, il le nettoya et le démembra.
Quand Dahmer fut arrêté, trois jours plus tard, la tête de Bradehoft était dans le frigo, et son torse flottait dans la cuve d'acide, avec ceux de Turner et Wienberger.

Dahmer semblait ne plus se contrôler, il faisait beaucoup moins attention et tuait de plus en plus souvent.

Le 22 juillet, Dahmer rencontra **Tracy Edwards**, un jeune homme noir. Il l'amena dans son appartement et lui offrit un verre. Edwards raconta par la suite que Dahmer avait sorti un couteau et, du gentil Docteur Jekyll, s'était transformé en méchant Mister Hyde...
Dahmer lui fit des avances sexuelles. Tracy commença à lutter quand Dahmer referma des menottes sur son poignet droit. Quand Dahmer alla chercher un couteau, Tracy se précipita comme il le pouvait vers la porte, qui n'était pas fermée à clé. Dahmer essaya de le ramener à l'intérieur. Ils commencèrent à se battre. Dahmer reçut un coup sur la tête qui le projeta à terre. Tracy courut dans le couloir et sortit de l'immeuble.

Les officiers de police Muller et Rauth faisaient leur patrouille de nuit sur Kilbourn Avenue et, lorsqu'ils parvinrent sur la 25ème rue, Tracy Edwards leur hurla de s'arrêter. Terrifié, il expliqua aux policiers qu'un homme avait essayé de le tuer. Les policiers tentèrent d'enlever les menottes du poignet d'Edwards mais leurs clés n'étaient pas les bonnes. Aussi, Mueller et Rauth escortèrent Edwards jusqu'à l'appartement de Jeffrey Dahmer, au 213.

La porte fut ouverte par Dahmer, blanc et blond. L'intérieur de l'appartement était propre et ordonné. Dahmer reconnut que les menottes étaient bien à lui et désigna sa chambre à coucher, expliquant que les clés devaient être sur la commode. À ce moment-là, les policiers pensaient encore être en présence d'une querelle d'homosexuels qui avait failli mal tourner, rien de plus...

Mais, dans la chambre de Dahmer, les officiers de police trouvèrent un couteau de boucher présentant des traces de sang, ainsi que 74 Polaroïds montrant des hommes "*dans des activités homosexuelles*" (sic). Certaines de ces photos présentaient des hommes morts. Sur plusieurs d'entre elles, les

corps étaient démembrés et mutilés.
L'officier Mueller réalisa que les photographies avaient été prises dans la chambre. Dahmer, toujours calme, dit : "*Je viens de perdre mon boulot, vous savez. Je voudrais bien boire une putain de bière*". L'un des policiers ouvrit alors le réfrigérateur... et se mit à hurler. Il y avait une tête coupée à l'intérieur. Dahmer tenta de s'enfuir, mais les deux policiers le plaquèrent au sol et lui passèrent des menottes.

Leurs collègues continuèrent à fouiller l'appartement, et firent d'horribles découvertes. La porte qui menait à la chambre à coucher et à la salle de bain avait été équipée d'un verrou.

Une boîte de bicarbonate de soude dans le réfrigérateur absorbait difficilement l'odeur de décomposition de la tête coupée. Dans le frigo, il y avait trois autres têtes, côte à côte dans des sacs plastiques fermés, ainsi qu'un cœur.

Anne E. Schwartz, la journaliste qui fut la première sur les lieux, décrit ce qu'elle vit dans son livre "The Man Who Could Not Kill Enough" : "...*au fond du placard, il y avait une marmite métallique qui contenait des mains et des pénis décomposés. Sur l'étagère, il y avait deux crânes. Dans le placard, il y avait aussi des récipients d'alcool, de chloroforme et de formaldéhyde, ainsi que des bocaux contenant des organes génitaux préservés dans du formaldéhyde..."*
"*Trois autres crânes furent trouvés dans une commode. Une penderie contenait un squelette complet, des scalps humains desséchés, et des organes génitaux. Dans une boîte, il y avait deux autres crânes. Dans une cuve de 260 litres d'acide, la police trouva trois torses humains dans différents états de décomposition...*"

Certains des Polaroids avaient été pris par Dahmer alors qu'il démembrait ses victimes. "*L'un représentait la tête d'un homme dans un évier. Un autre montrait une victime incisée du cou à l'aine, comme un cerf étripé après la chasse, avec une coupure si nette qu'on pouvait voir l'os pelvien*".
Certaines de ses photos montraient ses victimes avant qu'il ne les tue, dans diverses poses érotiques ou lors de séances de "bondage".

On trouva également des cartes de crédits, des permis de conduire et des cartes d'identité ayant appartenu aux victimes de Dahmer.

Il n'y avait aucune nourriture dans le réfrigérateur, rien que des condiments. Bien que Dahmer sembla se nourrir de ses victimes, au moment de son arrestation, il était très mince.

Le 25 juillet 1991, Dahmer fut inculpé de 4 homicides volontaires et sa caution fut fixée à 1 million de dollars.
Le 4 août, la police retourna la terre dans le jardin de la maison d'enfance de Dahmer à Bath et découvrit des fragments d'os humains.
Le 6 août 1991, la caution de Dahmer passa à 5 millions de dollars lorsque 8 accusations de meurtre supplémentaires furent ajoutées aux précédentes.
Finalement, le 22 août, Dahmer fut accusé de 15 meurtres. La plus longue phrase que Dahmer murmura durant l'audience préliminaire fut : "*Je comprends, votre honneur*", lorsque le juge lui demanda s'il comprenait les charges retenues contre lui.

Le 22 août 1991, Dahmer plaida "non coupable pour cause d'aliénation mentale".

Le 13 juillet 1992, Dahmer ignora les conseils de son avocat et changea de défense. Il plaida coupable.
Selon Don Davis, dans son livre "The Milwaukee Murders" : "*la déclaration de Dahmer retourna complètement l'affaire. À présent, au lieu d'avoir à prouver que cet homme n'avait pas commis ces meurtres, l'avocat Gerald Boyle devait dérouler l'une des plus sanglantes tapisseries jamais vues dans un tribunal américain. Sa tâche était de convaincre le jury que Dahmer était fou, parce que seule une personne dérangée aurait pu faire ce qu'il avait fait.*"

Deux enquêteurs lurent tour à tour la confession de 160 pages de Dahmer. C'était un catalogue de perversions sexuelles. Le détective Dennis Murphy déclara que Dahmer "*ressentait une immense culpabilité en raison de ses actions. Il se sentait complètement mauvais*." (mensonge ou vérité, il était en tout cas conscient de la gravité de ses actes).

Ensuite, il cita la propre confession de Dahmer : "*Il est difficile pour moi de croire qu'un être humain a pu faire ce que j'ai fait, mais je sais que je l'ai fait*". Dahmer déclara que sa peur d'être arrêté avait été balayée par l'excitation de contrôler complètement sa victime.

La bataille des psychiatres pour savoir si Dahmer était ou non responsable légalement (et donc capable de contrôler ses actes) sembla embrouiller le jury.
Finalement, l'avocat de Jeffrey Dahmer dessina un tableau pour le jury, qu'il lut rapidement : "*des crânes dans le placard, cannibalisme, pulsions sexuelles, perforage de crâne, créer des zombies, nécrophilie, boire de l'alcool tout le temps, essayer de créer un sanctuaire, lobotomies, dépeçage, appeler des taxidermistes, visiter des cimetières, se masturber... Ceci est Jeffrey Dahmer, un train fou sur les rails de la folie...*"

Le Procureur McCann réfuta ces arguments : "*Il n'était pas un train fou, il était le conducteur ! Il satisfaisait ses incroyables désirs sexuels. Mesdames et messieurs, il a trompé beaucoup de gens. Je vous en prie, ne laissez pas cet assassin vous tromper*".

Le jury délibéra pendant cinq heures, et décida que Jeffrey Dahmer ne méritait pas de passer le reste de sa vie dans un asile de fou... mais plutôt en prison. Il fut reconnu coupable des 15 meurtres et déclaré saint d'esprit.

Dahmer écrivit une confession en forme d'excuse au juge (mais pas aux familles), relatant une odyssée sanglante de trente ans.
"*Votre Honneur : c'est terminé, maintenant. Il n'a jamais été question de me libérer. Je ne voulais pas la liberté. Franchement, je voulais la mort. Il fallait dire au monde que j'ai fait ce que j'ai fait, mais pas par haine. Je n'ai jamais haï personne. Je savais que j'étais malade ou mauvais ou les deux. Maintenant, je crois que j'étais malade. Les docteurs m'ont parlé de ma maladie, et maintenant, je me sens en paix... Je sais le mal que j'ai causé... Remerciez Dieu car je ne pourrai plus faire de mal. Je crois que seul le Seigneur Jésus Christ peut me sauver de mes péchés... Je ne demande pas de considération."*

Dahmer fut condamné 15 fois à la prison à vie ou un total de 957 années de prison.

Il s'adapta très bien à la vie en prison au *Columbia Correctional Institute* de Portage, dans le Wisconsin. Il fut placé avec les autres prisonniers, ce qui compromit sa sécurité. Il fut attaqué le 3 juillet 1994, durant un service religieux, par un jeune Cubain qu'il n'avait jamais vu auparavant. On le plaça alors dans la zone de Haute Sécurité.

Jeffrey Dahmer, prisonnier modèle, convainquit les autorités pénitentiaires de l'autoriser à avoir plus de contacts avec ses codétenus. Il fut autorisé à manger dans les zones communes et on lui donna des travaux de nettoyage à faire dans des équipes de prisonniers.

Le matin du 28 novembre 1994, Dahmer lavait le sol des douches avec deux prisonniers très dangereux : Jesse Anderson, un homme blanc qui avait tué sa femme et accusait un homme noir de l'avoir fait, et Christopher Scarver, un jeune noir schizophrène qui pensait être le fils de Dieu, et qui était en prison pour meurtre (et aurait dû être dans un asile, lui).
Il n'est pas difficile d'imaginer comment Scarver voyait Dahmer, qui avait tué tant d'hommes noirs, et Anderson, qui accusait un noir de son crime. Une combinaison désastreuse.

Vingt minutes après qu'ils aient commencé à laver, un gardien revint pour voir si tout allait bien. Il trouva Dahmer face contre terre, dans une mare de sang, le crâne fracassé. Anderson était couché dans une douche, en sang lui aussi. Christopher Scarver leur avait frappé la tête contre le sol et les murs des douches. Dahmer décéda durant le transport à l'hôpital. Jesse Anderson mourut peu après. Scarver déclara : "*Dieu m'a dit de le faire !"* Il fut condamné pour la deuxième fois à la prison à vie pour ces deux meurtres.

A la demande de sa mère, le cerveau de Dahmer fut préservé dans du formaldéhyde pour qu'il soit étudié.
Une année après sa mort, les parents de Dahmer commencèrent à se battre au sujet de leurs fils. Enfin, pourrait-on dire...
Le 12 décembre 1995, cette saga absurde se termina enfin, lorsqu'un juge donna raison au père de Dahmer, qui voulait honorer la requête de son fils : être incinéré. Chacun des parents de Dahmer reçut la moitié de ses cendres

Victimes

Steven Hicks (19 ans)
Dahmer l'a pris en stop, puis l'a ramené chez sa mère, le 18 juin 1978, à Bath Township (Ohio).
Il lui a fait boire de l'alcool jusqu'à ce qu'il soit complètement saoul, puis l'a frappé avec un haltère et l'a finalement étranglé.

Steven Tuomi (24 ans)
Dahmer lui a fait boire de l'alcool jusqu'à ce qu'il complètement saoul, puis l'a étranglé et a essayé d'arracher son coeur, à l'Ambassador Hotel, le 15 septembre 1987.

James "Jamie" Doxtator (14 ans)
Dahmer l'a drogué puis étranglé dans la maison de sa grand-mère, à West Allis, dans le sud de Milwaukee, le 16 janvier 1988.

Richard Guerrero (23 ans)
Dahmer l'a drogué puis étranglé dans la maison de sa grand-mère le 24 mars 1988.

Anthony Sears (26 ans)
Dahmer l'a drogué puis étranglé dans la maison de sa grand-mère le 25 mars 1989.

Raymond Lamont Smith (33 ans)
Dahmer l'a drogué et étranglé, puis a eu des rapports sexuels avec le cadavre, au 213, Oxford Apartments, North 25th street, le 20 mai 1990.

Edward W. Smith (27 ans)
Dahmer a attiré Edward Smith dans son appartement du 213, Oxford Apartments, North 25th street, où il l'a drogué et étranglé, le 24 juin 1990.

Ernest Miller (22 ans)
Il a été attiré par Dahmer au 213, Oxford Apartments, North 25th street, le 3 septembre 1990. Dahmer l'a drogué puis lui a coupé la gorge.

David Thomas (23 ans)
Dahmer lui a offert un verre d'alcool mélangé à des somnifères puis l'a étranglé, au 213, Oxford Apartments, North 25th street, le 24 septembre 1990.

Curtis Straughter (19 ans)
Dahmer lui a offert un verre d'alcool mélangé à des somnifères puis l'a étranglé, au 213, Oxford Apartments, North 25th street, le 18 février 1991.

Errol Linsey (19 ans)
Il a été attiré par Dahmer au 213, Oxford Apartments, North 25th street, le 7

avril 1991.
Dahmer l'a étranglé.

Anthony Hughs (31 ans)
Il était sourd-muet, mais Dahmer a réussi à l'attirer chez lui, au 213, Oxford Apartments, North 25th street, le 24 mai 1991.
Une fois à l'intérieur, Dahmer l'a drogué et étranglé.

Konerak Sinthasomphone (14 ans)
Konerak a été drogué et torturé avant d'être étranglé au 213, Oxford Apartments, North 25th street, le 27 mai 1991.

Matt Turner (20 ans)
Il a été attiré par une proposition de séance photos à 50 dollars, au 213, Oxford Apartments, North 25th street, le 30 juin 1991.
Dahmer l'a drogué et étranglé.

Jeremiah "Jeremy" Weinberger (23 ans)
Tout comme Konerak, Dahmer l'a attiré chez lui, l'a drogué, puis a percé un trou dans son crâne, au 213, Oxford Apartments, North 25th street, le 7 juillet 1991.

Oliver Lacy (23 ans)
Il a été drogué et étranglé au 213, Oxford Apartments, North 25th street, le 15 juillet 1991.

Joseph Bradehoft (25 ans)
Il a été attiré chez Dahmer, puis a été drogué et étranglé au 213, Oxford Apartments, North 25th street, le 19 juillet 1991.

Mode opératoire

Enfant, Jeffrey Dahmer aimait disséquer de petits animaux. Une fois adulte, il a fait la même chose, mais avec des humains. Il attirait des homosexuels, des sans-abris, de jeunes marginaux dans son appartement, en leur promettant du sexe, de la drogue ou de l'argent. Parfois, ils discutaient tranquillement et avaient des rapports sexuels. Mais, ensuite, Dahmer leur offrait un verre d'alcool mélangé à des somnifères et lorsqu'ils s'étaient endormis, il les tuait.

Ce n'est qu'une fois que sa victime était morte que Dahmer "prenait vie". Il avait souvent des rapports sexuels nécrophiles avec le cadavre. Il a souvent prémédité et préparé ses meurtres, et il a toujours été assez consciencieux pour utiliser un préservatif. Il était totalement en possession de ses moyens et, contrairement à ce qu'il a affirmé tout au long de son procès, il n'était pas un "aliéné mental irresponsable ne sachant pas ce qu'il faisait".

Il a aussi mutilé les corps de ses victimes et a expérimenté différentes manières de disposer les cadavres, comme des jouets qu'il triturait dans tous les sens. Il en a pris de nombreuses photos.
Par deux fois, il a tenté de faire de sa victime un "zombie", en lui perçant le crâne et en lui injectant des substances dans le cerveau. Il voulait que sa victime soit totalement en son pouvoir, qu'elle obéisse au moindre de ses ordres... et qu'elle reste avec lui.

Après avoir disposé de sa victime, Dahmer la démembrait. Il ne l'a jamais fait avec une tronçonneuse, mais avec un grand couteau de cuisine, dans sa baignoire. Il a "affiné" sa manière de faire disparaître les corps, à mesure qu'il tuait. Les dernières victimes ont toutes été démembrées.
Puis, Dahmer a plongé leur corps en morceaux dans sa cuve d'acide pour enlever les chairs. Il a ensuite jeté l'espèce de gelée résultant de ce traitement à la poubelle et, soit il a gardé les os comme "décoration", soit il les a réduits en morceaux pour les jeter dans la cuvette des toilettes. "*La première fois, je n'ai pas su quoi faire avec les restes du corps. Mais une fois que j'ai commencé à le faire, c'est devenu sexuellement excitant pour moi*".

En général, les tueurs en série chassent dans leur propre groupe ethnique. Mais Dahmer avait une préférence, une attirance certaine pour les hommes noirs.

Dernier point... On peut s'étonner qu'aucun des voisins de Dahmer ne se soit jamais inquiété des innombrables allées et venues de Dahmer, et des nombreuses visites de jeunes hommes qui ne semblaient jamais repartir de chez lui. "Chacun chez soi et les moutons seront bien gardés" ?

La police a eu plusieurs occasions d'arrêter Dahmer avant 1991. De jeunes hommes se sont plaints d'avoir été drogués et violés par Dahmer, et les policiers l'ont interrogé au moins une fois, sans résultat.

Milwaukee est une ville ouvrière, et la majorité de la population est issue des émigrants allemands et hollandais (protestants et souvent puritains). La police était (est toujours ?) franchement homophobe. Comme Dahmer était blond aux yeux bleus, beau parleur et surtout grand menteur, et que les plaintes étaient déposées par des homosexuels, les policiers ne faisaient sans doute pas de gros efforts.
En 1988, la police questionna Dahmer au sujet d'un homme qui prétendait avoir été drogué et volé dans la maison de sa grand-mère. La police ne poursuivit pas plus loin après que Dahmer ait nié ces accusations.
En 1988 encore, la police fouilla son appartement après qu'il ait été accusé d'avoir agressé sexuellement un adolescent. Dahmer fut par la suite reconnu coupable et passa 10 mois en maison de correction, mais les policiers, durant leur "fouille", manquèrent les photos, les crânes et les autres preuves de ses crimes.
Un jour, il y eut un meurtre dans l'immeuble de Dahmer et, selon ses dires, la police "*entra à nouveau dans mon appartement, jeta un oeil, mais ne vit rien*".
Ne parlons même pas de la réaction des agents de police quand ils ont rendu Konerak, nu, menotté, affolé et hagard, à un Jeffrey Dahmer calme et souriant, alors que les voisins affirmaient que le gamin n'avait que 14 ans.
Et quand un voisin se plaignit de l'odeur affreuse qui provenait de l'appartement de Dahmer (en 1991), les policiers questionnèrent... le locataire d'un autre appartement.

Motivations

Comme la majorité des tueurs en série, Dahmer considérait ses victimes comme des objets, des choses qui n'existaient que pour lui donner du plaisir. Un plaisir sexuel, mais aussi, et surtout, le plaisir de posséder une personne comme un objet, d'avoir un pouvoir total sur elle. À défaut d'avoir la maîtrise de sa vie, Dahmer voulait maîtriser celle de ses victimes.

Il a avoué lui-même qu'il n'arrivait pas toujours à assouvir totalement ses désirs, ses fantasmes. Alors, il tuait un autre homme, avec l'espoir que, cette fois, le plaisir serait entier. Mais il n'a jamais réussi à obtenir une satisfaction totale, et il a dû recommencer, recommencer et recommencer : «*j'étais complètement balayé par ma compulsion*. (Après le meurtre de

Doxtator...), *ça ne m'a pas complètement satisfait, alors j'ai pensé qu'un autre, peut-être, le ferait. Peut-être que celui-là va me satisfaire, enfin, et le nombre de types a commencé à grandir, à augmenter et augmenter, et c'est devenu incontrôlable, comme vous pouvez le voir*».
Comme pour d'autres tueurs en série, le nombre des victimes de Dahmer a augmenté à mesure qu'il "s'habituait à tuer" et que le désir devenait plus fort : une en 1987, deux en 1988, une en 1989, quatre en 1990, et huit en 1991, jusqu'à son arrestation. Les derniers meurtres n'ont été séparés que de quelques jours.

Il voulait surtout que ces jeunes hommes ne l'abandonnent pas. Il semblerait, d'après les experts chargés de son cas par le tribunal, que Dahmer ne supportait aucune forme de séparation d'avec les gens auxquels il s'attachait. A fortiori, il ne pouvait supporter qu'on le quitte.
Le cannibalisme semble suivre le même but : il consommait ses victimes pour qu'elles fassent à jamais partie de lui, qu'elles soient en lui.

Il a dit lui-même qu'il ne haïssait pas ses victimes et ne désirait pas leur faire du mal, il voulait les contrôler.
«*Je n'étais pas intéressé par la torture. Tout ce que je voulais, c'était que ce soit rapide et sans douleur pour eux. Je sais que ça a l'air ridicule que je dise ça, mais c'était vraiment mon but. Et après, j'avais un contrôle total sur eux, alors je n'avais pas à m'inquiéter du fait qu'ils pourraient partir le lendemain matin et je pouvais réaliser mes fantasmes*.»
«*Je ne les haïssais pas, non. C'était... Je... C'était le seul moyen que je connaissais pour les garder avec moi. Ça me donnait une sensation de contrôle total, et ça augmentait l'excitation sexuelle, je suppose, de savoir que j'avais ce contrôle et que je pouvais faire d'eux tout ce que je voulais*».

Dahmer préférait les rapports sexuels avec des cadavres plutôt qu'avec des êtres vivants. La possession et le viol d'une victime vivante n'étaient pas ce qui l'intéressait le plus, il n'était pas un sadique. (Lorsqu'il a percé le crâne de Konerak, ce n'était pas dans le but de le faire souffrir, mais pour faire une expérience, pour essayer d'en faire un zombie). Le sexe avec des êtres vivants n'était pas "aussi bon", a expliqué Dahmer, parce qu'ensuite *« ils se levaient et s'en allaient »*.
La plupart des tueurs en série considèrent que "c'est fini" lorsque leur

victime meurt. Tout ce qu'ils font les conduit à ça. Ils les attachent, ils aiment les entendre crier et supplier. Ils se sentent bien, puissants et dominateurs... Dans le cas de Dahmer, tout se passait après la mort. Tout ce qui l'intéressait et lui procurait une satisfaction commençait après la mort de sa victime. Ses fantasmes se focalisaient sur le contrôle complet d'une personne.

On peut aussi noter que Dahmer, alcoolique, devenait violent lorsqu'il avait trop bu. C'est sans doute ce qui est arrivé avec Steven Tuomi.

Selon Robert Ressler, ancien profiler au FBI qui a discuté avec de nombreux tueurs en série, Jeffrey Dahmer suggérait une "nouvelle espèce" de tueur en série. En effet, Ressler a découvert en Dahmer seul plus de caractéristiques typiques des tueurs en série que chez tous les autres qu'il avait pu rencontrer auparavant. (les exemples qu'il site dans son livre "Whoever Fights Monsters" sont ceux de Richard Chase, John Wayne Gacy, Ted Bundy et Ed Kemper). Ressler est parvenu à cette conclusion après avoir parlé avec Dahmer durant 2 jours entiers. Il a également conclu que Dahmer était fou et a témoigné en ce sens lors de son procès. En fait, lorsque les entrevues furent terminées, Ressler écrivit dans son livre : «*Je ressentais uniquement de l'empathie envers la personne tourmentée et tordue assise en face de moi*».
Cependant, un autre profiler, John Douglas, co-auteur de "Mind Hunter", a lui un avis totalement opposé. Il ne considère pas du tout que Dahmer soit fou...

Mon avis personnel, si cela vous intéresse, était que Dahmer était « sain d'esprit », bien que ses actes puissent paraître relever de la folie. Le fait qu'il ait utilisé un préservatif lorsqu'il a eu des rapports sexuels avec ses victimes (mortes ou vivantes) en est une des preuves. La manière dont il a menti aux policiers concernant Konerak Sinthasomphone, la préméditation et la préparation des meurtres, sa volonté de faire disparaître les corps de Steven Hicks et Steven Tuomi, etc., le démontrent également.
Il était dans son monde, certes (il était loin d'être idiot, et pourtant, il pensait qu'en injectant de l'acide dans le crâne d'un homme, cela allait le transformer en "zombie"...), mais on devrait plutôt parler de "pensée magique" que de folie. Dahmer n'a jamais entendu de voix, il n'a jamais eu

l'impression que quelqu'un d'autre que lui agissait, il a très souvent prémédité ses actes, qu'il savait être "mauvais"... Il n'était pas fou.

La pensée magique
(Freedman, Kaplan, Sadock, 1976, p. 1313) : "La pensée magique se réfère à la croyance que des pensées spécifiques, la verbalisation, les gestes associés, ou les postures peuvent, d'une façon mystique, conduire à l'accomplissement de certains désirs ou à prévenir certains maux. Les jeunes enfants sont enclins à cette forme de pensée, comme conséquence de leur capacité limitée à comprendre la causalité".
Ailleurs, (id. p. 632), les auteurs ajoutent : "Le patient sent que, simplement en pensant à un événement dans le monde extérieur, il peut faire en sorte que cet événement arrive sans le moyen d'une action matérielle".
Dahmer savait pertinemment que percer le crâne d'un homme pouvait le tuer. Il savait pertinemment que les "zombies" n'existent pas. Mais il s'est dit : "Et si je crois très fort que ça peut réellement arriver ? Si j'en suis persuadé et que je le fais, pourquoi est-ce que ça ne se réaliserait pas ?"

Dahmer vit plusieurs psychiatres après avoir été condamné pour "violation de l'ordre public", puis pour "abus sur mineur".
Aucun des psychiatres ne déclara qu'il était fou ou psychopathe. Ils parlèrent plutôt d'un jeune homme pessimiste, déprimé, solitaire, menteur, impulsif et... dangereux.

Pour vous montrer l'état d'esprit de Dahmer, voici une description de son appartement tel que l'ont trouvé les policiers :
"Les portes de l'appartement de Dahmer, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, étaient renforcées par de multiples verrous et un système d'alarme. Sur les murs de la chambre à coucher et du hall, Dahmer avait encadré des photographies et des posters d'hommes nus dans des poses "artistiques" et clairement destinées à attirer un homosexuel. Il y avait des canettes de bière vides et de la vaisselle sale, et des cassettes vidéo pornographiques un peu partout, la plupart dans le genre "explicite" commercialisé en Californie.
Parmi les titres que Dahmer possédait, il y avait "Le grand brun et beau Chippendales", "Rock Hard", "Hard men 2", "Hard men 3", "Peep Show" et "Vague de chaleur tropicale"...

On trouva également des vidéos non pornographiques, parmi lesquelles deux cassettes dont on allait parler plusieurs fois durant le procès de Dahmer : "L'exorciste 3" et "Le retour du Jedi"." Dahmer était fasciné par ces deux films qu'il revoyait sans cesse. Pourquoi ? Parce que, dans ces films, les "méchants" sont dotés de pouvoirs extraordinaires et douloureux, et qu'ils maîtrisent leurs victimes, qui ne peuvent se défendre. Dahmer regardait ces passages précis des deux films, quasiment en boucle.
Les policiers trouvèrent également une vidéo présentant un documentaire sur l'évolution selon Darwin. Dahmer a lu "Origine des espèces à l'aide de la sélection naturelle" par Darwin. Et il a dit : «*Si une personne ne pense pas qu'il y a un Dieu à qui on doit rendre des comptes, alors à quoi cela peut-il servir d'essayer de modifier son comportement pour le garder dans un domaine acceptable ? C'est ce que je pense, en tout cas. J'ai toujours pensé que la théorie de l'évolution était vraie, que nous venons tous de la boue. Quand nous mourrons, vous savez, c'est ça, il n'y a rien...*».
S'il croyait que "seuls les forts survivent" est la seule loi morale dans la nature, alors pour lui, il ne faisait rien de mal, excepté que ses meurtres n'ont pas produit de progéniture.
"Les policiers découvrirent également des objets plus surprenants : une bible, des cassettes audio sur "La science de la création et la Bible", et d'autres cassettes intitulées "Le Déluge de la Génèse" et "La Bible, la Science et l'Age de la Terre"."

Dahmer, sans doute influencé par la profonde religiosité de sa grand-mère, voulait créer un "autel" dans son appartement, avec les crânes et les squelettes de ses victimes. Il en a même fait des dessins. Il y aurait fait figurer tous ses "trophées", sa statue représentant un griffon, et de l'encens brûlant dans les crânes de ses victimes, pour qu'il puisse recevoir "*une énergie et un pouvoir spéciaux afin de l'aider socialement et financièrement*."
Lorsque Dahmer a été arrêté, il a raconté en détail (aux policiers et au FBI) tout ce qu'il avait fait parce qu'il : "*s'inquiétait au sujet du Jugement Dernier*"... Peut-être pensait-il que "faute avouée est à moitié pardonnée".

Il y avait d'autres cassettes audio concernant la "Numérologie et le Triangle Divin", et un kit d'apprentissage en latin. Finalement, il y avait quatre livres qui expliquaient comment s'occuper de poissons et d'aquarium. Les

policiers trouvèrent d'ailleurs un bel aquarium, propre et sain, rempli de plantes et de poissons exotiques.
Dahmer adorait les animaux, notamment les poissons.

Citations

"*J'ai vraiment merdé, cette fois*" : Jeffrey Dahmer, à son père, après son arrestation.

"*Je ne sais pas pourquoi ça a commencé. Je n'ai aucune réponse précise moi-même. Si je connaissais les vraies raisons, les raisons réelles pour lesquelles tout ça a débuté, avant même que ça ait commencé, je n'aurais probablement jamais rien fait de tout ça*" : Jeffrey Dahmer.

"*Je savais que ma grand-mère se réveillerait et je voulais qu'il reste avec moi... alors je l'ai étranglé... Je l'ai emmené dans ma chambre et j'ai fait semblant qu'il était encore vivant*" : Jeffrey Dahmer.

"*Comme des flèches, traversant mon esprit à l'improviste, quand je ne m'y attendais pas*" : Jeffrey Dahmer, parlant de ses fantasmes.

"*Cette nuit dans l'Ohio, cette nuit... impulsive. Rien n'a été normal depuis. Ça entache votre vie entière. Après que ce soit arrivé, j'ai pensé que j'allais juste essayer de vivre aussi normalement que possible, et que j'allais enterrer ça. Mais les choses comme ça ne restent pas enterrées. Je ne pensais pas que ça le ferait, mais ça le fait, ça infecte toute votre vie*" : Jeffrey Dahmer, parlant de son premier meurtre, celui de Steven Hicks.

"*Oui, j'ai des remords, mais je ne suis pas sûr, moi-même, qu'ils soient aussi profonds qu'ils devraient l'être. Je me suis toujours demandé pourquoi je ne ressens pas plus de remords*" : Jeffrey Dahmer.

"*Après que la peur et la panique provoquées par ce que j'avais fait aient disparu* (le meurtre de Tuomi), *ce qui a pris environ 1 mois ou 2, j'ai recommencé. À partir de ça, c'était comme un désir, une faim, je ne sais pas comment le décrire, une compulsion, et j'ai continué à le faire, et à le faire encore, et encore, dès que l'opportunité se présentait*" : Jeffrey Dahmer.

"*C'est comme si un gros morceau de moi avait été arraché et je ne suis plus vraiment entier. Je ne pense pas que je dramatise ça, et je mérite sûrement*

d'être ici. Mais, c'est comme si vous parliez à quelqu'un qui est en phase terminale d'une maladie et qui est proche de la mort. La mort serait préférable pour moi, plutôt que ce que j'affronte en ce moment. Je me sens comme si j'allais imploser, vous comprenez ? Je veux juste aller quelque part et disparaître" : Jeffrey Dahmer, en prison (loin de chez lui et de ses proies éventuelles).

"*J'aurais dû aller à l'université et étudier l'immobilier et m'acheter un aquarium, c'est ce que j'aurais dû faire."* : Jeffrey Dahmer.

"*Je ne pouvais pas trouver de sens à ma vie quand j'étais dehors. Je suis persuadé que je ne vais pas le trouver ici non plus* (en prison). *C'est l'apothéose d'une vie médiocrement employée et le résultat final est terriblement déprimant... C'est juste l'histoire dégoûtante, pathétique, vile et misérable d'une vie, rien d'autre. Comment ça peut aider quelqu'un, je n'en sais rien."* : Jeffrey Dahmer.

Bibliographie

Livres en francais :

"Le monstre de Milwaukee : L'affaire Jeffrey Dahmer", Don Davis, J'ai Lu, 1993.

"Le Cannibale de Milwaukee", Stéphane Bourgoin, Mereal, 2000.

"Mon ami Dahmer", Derf Backderf, Points, 2015.

Livres en anglais :

"Jeffrey Dahmer", Dr Joel Norris, Pinnacle Books, 1992.

"A Father's Story", Lionel Dahmer, William Morrow, 1994.

"Milwaukee Massacre: Jeffrey Dahmer and the Milwaukee Murders", Robert Dvorchak et Lisa Holewa, Robert Hale, 1992.

"Step into My Parlor: The Chilling Story of Serial Killer Jeffrey Dahmer", Edward Baumann, Bonus Books, 1991.

"Man Who Could Not Kill Enough", Anne Schwartz, Birch Lane Press, 1992.

"The Jeffrey Dahmer Story: An American Nightmare", Don Davis, St Martin's Press, 1991.

"The Shrine of Jeffrey Dahmer", Brian Masters, Hodder & Stoughton , 1993.

"Compulsion to Kill", Laura Forman, Time Life Uk, 1994.

Filmographie

"Secret Life of Jeffrey Dahmer", David Bowen, 1993.

"Dahmer le cannibale", David Jacobson, 2002.

Documentaires :

"Jeffrey Dahmer Files", Chris James Thompson, Independant film, 2013.

"Americain justice : Dahmer, Mystery of a Serial Killer", Michael Husain, A&E TV network, 1992.

"The trial of Jeffrey Dahmer, serial killer", Elkan Allan, Stitfire TV, 1992.

ALBERT DESALVO

Nom : Albert DeSalvo
Surnom : "L'Etrangleur de Boston", mais aussi "Le Mesureur" et "L'Homme en Vert"
Né le : 3 septembre 1931, à Chelsea (Massachusetts), près de Boston, Etats-Unis
Mort le : 25 novembre 1973 (poignardé dans sa cellule) à la prison de Walpole, Massachusetts.

Entre le 14 juin 1962 et le 4 janvier 1964, treize femmes de la région de Boston (Massachusetts) furent étranglées chez elles. La police et une partie de la population pensaient que plusieurs tueurs étaient à l'œuvre. Les habitants imaginaient qu'un monstre bestial ou un fou dangereux échappé d'un asile, errait dans les rues. Mais Albert DeSalvo était un ancien militaire, bon père de famille et mari aimant, ouvrier travailleur, vivant dans une banlieue calme. Il commit de très nombreux crimes contre des femmes, à cause, selon lui, d'une "énorme pulsion sexuelle"...

Informations personnelles

Les parents d'Albert DeSalvo, Frank et Charlotte, avaient cinq autres enfants. Sa mère, issue d'une famille américaine respectable, se maria à l'âge de 15 ans. Son père, pompier, plombier puis agriculteur, était un alcoolique particulièrement violent qui battait régulièrement son épouse et ses enfants. Il fut arrêté d'innombrables fois pour des actes de violence, sexuelle ou non. Il vendit même Albert et ses deux sœurs à un fermier du Maine pour 9 dollars et leur mère mit des mois à les retrouver.

La famille était pauvre et l'argent de Frank DeSalvo était dépensé en alcool. Les enfants eurent souvent faim et leur vie ne devenait agréable que lorsque leur père était en prison.

Albert DeSalvo devint un délinquant à un tout jeune âge : son père lui apprit à voler dès 5 ans ! Frank DeSalvo amenait également des prostituées à la maison et voulait que ses enfants les regardent faire. Le sexe était

omniprésent dans leur petit appartement.
DeSalvo eut ses premières relations sexuelles à l'âge de 8 ans, avec des filles et des femmes, mais aussi des homosexuels qui le payaient. Déjà à cet âge, il ressentait des pulsions sexuelles incontrôlables, des besoins inextinguibles de sexe, encore et encore.

Charlotte DeSalvo n'était pas une mère très aimante. Elle sortait souvent le soir et s'occupait mal de ses enfants. Albert DeSalvo tenait pourtant beaucoup à elle et, devenu adulte, il lui rendit très souvent visite.

Durant son adolescence, Albert DeSalvo alterna les périodes sans aucun problème et les délits divers. Il fut arrêté plusieurs fois pour "coups et blessures". Il ne fit partie d'aucun gang bien que cela fut "la mode" et admit par la suite qu'il n'avait alors par assez confiance en lui pour se joindre à un groupe et "jouer les durs".
Il tirait sur les chats avec un arc et des flèches. «*Juste avant de décocher une flèche, quand je les tenais dans ma ligne de mire, je ressentais une telle colère en moi que je crois que j'aurais pu les déchiqueter de mes mains. J'ignore pourquoi mais à cet instant précis, je les haïssais et pourtant ces chats ne m'avaient rien fait*».
A 12 ans, il fut envoyé dans une maison de redressement pour un cambriolage mais, selon lui, il en ressortit "encore pire qu'avant" : «*En réalité, j'y ai appris toutes les perversions sexuelles possibles et imaginables*».

Une fois libéré, il recommença ses cambriolages, mais sans être arrêté cette fois. Il ressentait une excitation sexuelle en entrant chez les gens, principalement dans les chambres des femmes.

Il fugua plus d'une fois pour tenter d'éviter les violences de son père. Ce dernier abandonna finalement sa famille en 1939.
Sa mère se remaria en 1945.

L'appétit et les capacités sexuelles de DeSalvo le rendirent célèbre à l'adolescence. Il ne parvenait pas à penser à autre chose qu'au sexe et avait d'énormes besoins. Selon lui, il passa l'été 1948 sur la plage et eut de nombreuses conquêtes féminines, souvent des étudiantes de Boston.
Il lui arriva souvent d'entrer par effraction chez des femmes, mais il "n'osait" pas encore s'imposer à elles.

Il s'engagea dans l'Armée le 3 septembre 1948, à 17 ans, en mentant sur son âge, avec l'envie de "*devenir le meilleur soldat possible*". L'Armée lui offrit les notions qui lui avaient manqué : la stabilité, le respect, la discipline et une situation stable.

Il se conduisit impeccablement. Il aimait le respect qu'on lui montrait et, pour lui permettre de se hausser encore plus haut dans l'estime des autres, il prit part aux épreuves sportives de l'Armée. Athlétique et solide, il se découvrit une passion (et du talent) pour la boxe. Il s'entraîna avec tant de rigueur qu'il devint deux fois champion des poids moyens de l'Armée en Europe.
En 1949, il fut affecté en Allemagne pour 5 ans (occupée par les Alliés après la Seconde Guerre Mondiale). Selon ses dires, il y continua son vagabondage sexuel, offrant ses "services" aux épouses délaissées des officiers et aux Allemandes, durant des nuits entières. Il affirma même que certaines lui donnaient leurs bijoux pour qu'il vienne les satisfaire... Vérité ou affabulation vantarde ?
Il lui arriva également de pénétrer par effraction dans des habitations ou des magasins et d'y voler des objets.

À Francfort, alors qu'il avait 22 ans, il rencontra celle qui allait devenir son épouse, Irmgard Beck, une belle jeune femme brune issue d'une famille luthérienne stricte et respectée. Il cessa de s'intéresser aux autres femmes.
Il fut promu au rang de "*Specialist E-5*" (sergent en charge d'un groupe technique), mais fut dégradé en 1950 pour un refus d'obéissance et retomba au rang de simple soldat. Il allait par la suite regagner ses galons.

Irmgard et lui se marièrent puis rentrèrent aux États-Unis en 1954 et il fut affecté à Fort Dix (New Jersey).

Comme il "s'ennuyait", il passait beaucoup de temps à se promener en ville, dans sa voiture. Il recommença à s'introduire dans des maisons et des appartements.

En décembre 1954, DeSalvo, vêtu de son uniforme, frappa à la porte d'une maison. Il lui affirma à la jeune femme qui vint lui ouvrir avoir vu un rôdeur près de chez elle. Apeurée, elle l'autorisa à rentrer pour qu'il vérifie que tout allait bien, mais elle devint suspicieuse lorsque DeSalvo lui demanda quand son mari allait rentrer. Elle s'enferma dans sa chambre.

DeSalvo s'en alla mais la femme eut le temps de noter le numéro de sa plaque d'immatriculation.
La police interrogea DeSalvo quelques jours plus tard, mais il affirma s'être promené pour chercher une maison à louer, et avoir seulement voulu aider cette femme. Sa gentillesse était décidément mal payée de retour...

Le 3 janvier 1955, une jeune mère alla faire rapidement des courses et laissa seule sa fille de neuf ans et ses deux petits frères. Lorsqu'elle revint, sa fille lui expliqua qu'un « *monsieur en uniforme* » qui cherchait « *une chambre à louer* » lui avait caressé la poitrine et le sexe. La mère appela la police du New Jersey, qui se souvint du soldat DeSalvo "cherchant une chambre à louer", qu'ils avaient interrogé quelques jours plus tôt.

Il fut emmené au poste de police. La petite fille et ses frères l'identifièrent facilement. Il fut accusé "d'abus charnel sur enfant" mais ne fut pas jugé : la mère de la fillette ne voulait pas que sa fille soit traumatisée par un procès et retira sa plainte.

La même année, le premier enfant du couple naquit, une fille prénommée Judy. Elle avait un handicap physique, une malformation pelvienne congénitale. Ce problème eut un fort impact sur la vie de famille du couple car son épouse était terrifiée à l'idée que leur second enfant pourrait être lui aussi affligé d'un handicap physique. Elle fit tout ce qu'elle put pour éviter d'avoir des rapports sexuels avec DeSalvo qui, de son côté, avec un appétit sexuel anormalement développé et lui demandait de faire l'amour jusqu'à 5 ou 6 fois dans la même journée.
Irmgard repoussa DeSalvo encore plus que d'habitude.

Sur la suggestion de son épouse, DeSalvo prit une décision lourde de conséquences : en 1956, il quitta l'armée (avec de bons états de service et son grade de sergent retrouvé).
Le couple retourna alors dans la ville natale de DeSalvo, Chelsea, puis s'installa à Malden, dans la banlieue de Boston.
Entre 1956 et 1960, DeSalvo fut arrêté plusieurs fois pour être entré par effraction dans des habitations. À chaque fois, il ne reçut que des peines avec sursis et n'alla jamais en prison.

En 1960, le deuxième enfant du couple naquit, un garçon nommé Michael, sans aucun handicap physique.

Malgré ses démêlés avec la loi, Albert DeSalvo parvint toujours à trouver et garder un emploi. Après avoir travaillé dans une entreprise de caoutchouc, il trouva un travail dans un chantier naval comme ouvrier de construction. Il essaya d'avoir une vie normale, d'être un bon père et un époux tendre, de faire vivre sa famille sans problème... Mais il ne pouvait résister à ses pulsions. Ces pulsions le « *forçaient à faire des choses que je savais être mal"*.
La plupart des gens qui le connaissaient l'appréciaient. Son patron le considérait comme un bon père de famille, convenable et poli, et un bon travailleur. Il était dévoué à ses enfants, qu'il adorait, et traitait son épouse avec tendresse, bien que sa froideur (sexuelle) le frustra au plus haut point.

Début 1960, une série d'intrusions à connotation sexuelle eut lieu dans la région de Cambridge, ville voisine de Boston. Un homme brun de 25-30 ans frappait aux portes des appartements et si une jeune femme répondait, il se présentait comme étant un "Monsieur Johnson", travaillant pour une agence de mannequins. Il affirmait que le nom de la jeune femme lui avait été donné par une personne qu'elle connaissait et qui pensait qu'elle ferait un très joli mannequin. Il ajoutait qu'elle n'aurait pas à poser nue mais, au pire, en maillot de bain. Elle serait payée 40$ de l'heure. Il avait été envoyé pour prendre ses mesures et savoir si elle était intéressée.
Apparemment, nombreuses furent les femmes, flattées, qui lui permirent d'entrer chez elles, de les mesurer, voir même de les toucher. C'était un jeune homme charmant au sourire enjôleur.
Lorsqu'il avait terminé, il expliquait que "Mme Lewis de l'agence" les recontacteraient si les mesures étaient satisfaisantes. Aucune ne fut jamais rappelée et l'agence n'existait pas. Certaines femmes, apeurées ou frustrées, contactèrent la police.

Le 17 mars 1961, la police de Cambridge arrêta un homme qui tentait de pénétrer par effraction dans une maison. Il admit avoir tenté d'entrer puis avoua finalement être "Le Mesureur".

C'était Albert DeSalvo, qui avait alors 29 ans. Les policiers découvrirent qu'il avait déjà été arrêté, plusieurs fois, pour avoir pénétré dans des appartements et avoir parfois volé l'argent qu'il y avait trouvé. Lorsque les policiers lui demandèrent pourquoi il avait agi ainsi, il répondit : «*Je ne suis*

pas très beau, je ne suis pas éduqué mais j'ai été capable de rouler les gens de la 'haute'. C'était toutes des filles éduquées et je n'ai jamais rien eu dans ma vie mais je les ai mises dans ma poche».

Le juge trouva DeSalvo sympathique et prit en compte le fait qu'il nourrissait une famille : il ne le condamna qu'à 18 mois de détention. Il ordonna également qu'il soit examiné durant un séjour dans un établissement psychiatrique.
Les médecins affirmèrent que DeSalvo avait besoin d'une aide psychologique : il était vantard et aimait raconter ses "exploits" du "Mesureur", il cherchait constamment à attirer l'attention, mais surtout "*sa personnalité présentait des traits schizoïdes", il manifestait des sentiments agressifs, il montrait "des troubles de la personnalité avec des tendances polymorphes perverses, accentués par des fantasmes de grandeur et d'omnipotence*"...
DeSalvo lui-même savait que ce qu'il faisait était mal, il savait que ses pulsions sexuelles étaient irrésistibles et voulaient en être libéré. Il voulait être « *guéri* ».
Mais on l'envoya en prison plutôt que dans un établissement psychiatrique. Il ne reçut aucun soin.

Grâce à sa bonne conduite, DeSalvo ne passa que 11 mois en prison et fut libéré en avril 1962.
Lorsqu'il sortit de prison, il revint chez lui avec les meilleures intentions, et notamment celle de se faire pardonner par son épouse. Mais Irmgard le rejeta totalement, affirmant qu'il était « *sale et la rendait malade* ».
Pour éviter le divorce, il promit à Irmgard qu'il allait à présent "se tenir à carreau". Il trouva rapidement un nouvel emploi et se rendit parfois chez des particuliers pour réparer des chaudières...

Crimes et châtiment

Le 14 juin 1962, près de 200.000 Bostoniens avaient fêté la venue de l'astronaute Alan Shepard (premier Américain dans l'espace), dont le défilé motorisé s'acheva en fin d'après-midi.

Anna Slesers, une petite femme brune et divorcée de 56 ans, vivait au 77 Gainsborough Street depuis le 1er juin, dans un des nombreux immeubles de briques rouges où logeaient des personnes aux revenus modestes, principalement des étudiants et des retraités. Couturière aux revenus modestes, elle habitait au 3ème étage. En 1950, elle avait quitté sa Lettonie natale (annexée par les Soviétiques) avec son fils et sa fille, et s'était installée dans l'un des immeubles d'un quartier ancien de Boston, "Back Bay".
Le soir du mardi 14 juin 1962, elle avait fini de manger et voulait prendre un bain avant que son fils, Juris, ne vienne la chercher pour se rendre à la messe de l'église lettonne. Elle mit de la musique classique et enfila son peignoir.
Juste avant 19 heures, son fils frappa à la porte mais n'obtint aucune réponse. La porte était fermée. Juris Slesers continua de frapper, s'imaginant qu'elle était peut-être en train d'écouter sa musique trop fort, voire même malade ou évanouie. Au bout d'un moment, sentant l'inquiétude monter, il donna un violent coup d'épaule dans la porte, qui s'ouvrit d'un coup.

L'appartement était plongé dans l'obscurité et seule la lumière de la cuisine était allumée. Le porte-monnaie d'Anna Slesers était ouvert et son contenu avait été partiellement répandu sur le sol. Une corbeille à papier dans la cuisine avait été fouillée et certains déchets éparpillés autour. Les tiroirs avaient été ouverts et laissés tels quels dans le salon, vidés de leur contenu. Toutefois, la propreté et l'ordre régnaient dans l'entrée et au salon.
Juris Slesers découvrit sa mère étendue devant sa salle de bain, la corde de son peignoir enroulée autour du cou. Il téléphona à la police pour leur annoncer son "suicide".

Les enquêteurs James Mellon et John Driscoll se rendirent rapidement sur place. Anna Slesers était nue sous son peignoir et se trouvait dans une position qui exposait cette nudité de manière choquante. Elle était allongée sur le dos et son peignoir était ouvert. Sa tête était tournée vers la porte de la salle de bain, sa jambe gauche était tendue et la jambe droite était repliée sur le côté, exposant son intimité. La ceinture bleue de son peignoir avait été fortement serrée autour de son cou et un gros nœud bouffant était lacé sous son menton.
Une boîte de diapositives avait été posée à terre, dans la chambre. Le

tourne-disque était toujours branché mais l'amplificateur avait été éteint. Près du corps étaient éparpillés divers objets : des allumettes, un agenda, un paquet de cigarettes et un stylo. Une montre en or et des bijoux en argent n'avaient pas été volés.

Les policiers découvrirent rapidement qu'Anna Slesers avait été étranglée avec la ceinture de son peignoir et ne s'était pas suicidée. Elle avait subi des violences sexuelles, avec un objet. L'autopsie allait révéler qu'elle avait été violemment frappée à la tête avant d'être étranglée.
Une enquête détaillée permit d'apprendre qu'elle était très impliquée dans sa vie religieuse, qu'elle était proche de ses deux enfants, travaillait dur et adorait la musique classique. Elle était fort discrète et avait peu d'ami(e)s. Le seul homme dans sa vie était son fils.
Les enquêteurs conclurent qu'un homme était entré chez elle dans le but de la cambrioler mais en la voyant dans son peignoir, il avait été pris d'une pulsion sexuelle incontrôlable. Paniqué, il l'avait ensuite tuée pour éviter d'être reconnu et arrêté.

Ils se demandèrent néanmoins comment il avait pu pénétrer à l'intérieur de l'appartement car aucun signe d'effraction n'était visible. Madame Slesers, une femme timide et réservée, n'aurait pas ouvert à un inconnu uniquement vêtue d'un peignoir. Et puis... si l'on considérait que l'agresseur était d'abord un voleur, pourquoi n'avait-il pas emporté la montre en or et les bijoux ? Il semblait avoir examiné avec soin les affaires de sa victime plutôt qu'avoir fouillé son appartement. Mais peut-être était-il furieux de n'avoir pas trouvé plus et s'était-il vengé ?
Les enquêteurs ne trouvèrent pas la moindre empreinte et personne ne se souvint avoir vu un homme rôder dans l'immeuble.

DeSalvo allait expliquer par la suite qu'il avait pris bien des précautions pour commettre son premier meurtre : il avait mis des gants et avait garé sa voiture loin de l'immeuble, pour ne pas se faire remarquer. Il avait enlevé sa chemise tachée de sang (qu'il avait par la suite jeté dans l'océan) et avait pris un imperméable chez Anna Slesers pour cacher son torse nu. Il s'était ensuite rendu dans un magasin pour acheter une nouvelle chemise, puis était tranquillement revenu chez lui pour dîner en famille, comme si de rien n'était...

Deux semaines plus tard, le 30 juin, DeSalvo annonça à son épouse qu'il allait travailler plus tôt. En fait, il conduisit au hasard sur les routes de la région jusqu'à ce qu'il arrive dans la ville de Lynn, où il avait "mesuré" des jeunes femmes deux ans auparavant.
Il entra dans un immeuble de la Newhall Street et frappa au hasard à la porte d'un appartement du deuxième étage. **Helen Blake**, une infirmière à la retraite de 65 ans, divorcée, ouvrit la porte en pyjama.

Son corps fut découvert le 2 juillet, presque nu, allongé sur le ventre dans son lit, les jambes écartées. Elle avait été étranglée avec l'un de ses bas nylons. Sa brassière avait également été nouée autour de son cou et présentait le nœud caractéristique, au-dessous du menton. Elle avait subi des violences sexuelles avec un objet, mais n'avait pas été violée. Du sperme fut trouvé sur ses cuisses.

Son appartement avait été fouillé, mais on retrouva de l'argent liquide et des bijoux, auxquels l'assassin n'avait pas touché. Il avait également tenté, sans succès, d'ouvrir une boîte en métal et avait cassé la lame de son couteau.

Le même jour, DeSalvo fit une seconde victime. **Nina Nichols**, 68 ans, fut assassinée dans son appartement au 1940, Commonwealth Avenue, à Boston. Nina Nichols était une physiothérapeute à la retraite, passionnée de musique classique et de photographie, qui menait une vie tranquille. Elle était divorcée depuis 23 ans et le seul homme dans sa vie était son beau-frère, le procureur Chester Steadman.

L'appartement semblait avoir été cambriolé : les tiroirs étaient ouverts, leurs contenus éparpillés sur le sol comme si une tornade était passée dans l'habitation. Toutefois, l'un des tiroirs contenait encore des pièces en argent et le porte-monnaie de Nina Nichols était plein. L'assassin n'avait pas non plus emporté son coûteux appareil photo ni sa belle montre, qu'elle portait encore au poignet. Par contre, il avait parcouru son carnet d'adresses et son courrier, et avait déchiré un album de photos dont les pages jonchaient le sol. Les enquêteurs déterminèrent finalement que rien n'avait été volé et qu'il n'y avait aucun signe d'effraction.

Nina Nichols était allongée sur le dos, sur le sol de sa chambre à coucher. Elle avait les jambes écartées, sa robe de chambre était déchirée et sa combinaison était remontée jusqu'à sa taille. Deux de ses bas nylons étaient

fermement serrés autour de son cou, avec un nœud bouffant. Elle avait été agressée sexuellement avec une bouteille, avec une violence telle qu'elle saignait. Son assassin avait éjaculé sur ses cuisses. On estima qu'elle avait été assassinée vers 17h.

Le préfet de police Edmund McNamara, nommé en mai 1962, était embarrassé par ces morts : lorsque la population de Boston découvrit que deux femmes âgées avaient été assassinées le même jour, un vent de panique souffla sur la ville. Devant la similarité des meurtres, les enquêteurs avaient compris qu'ils n'avaient pas affaire à des crimes isolés. McNamara décida d'avertir les femmes de la région de Boston et leur conseilla de fermer leurs portes et de se méfier des étrangers. Il annula tous les congés des policiers et ordonna à tous ses officiers de travailler sur ces affaires avec les enquêteurs du département Homicide. Ils commencèrent à enquêter sur tous les agresseurs sexuels connus et les malades mentaux violents libérés depuis peu. Suivant les premières indications des psychiatres, ils cherchaient un homme jeune, un malade mental en proie à un délire de persécution, quelqu'un qui avait probablement tué ces trois femmes âgées parce qu'il détestait sa propre mère. Il serait célibataire, vivrait seul avec sa mère et pourrait être homosexuel...
Ancien agent du FBI, McNamara contacta le Bureau afin qu'il offre un séminaire sur les crimes sexuels à ses 50 meilleurs enquêteurs.

Le 19 août 1962, **Ida Irga**, 75 ans, une veuve d'origine russe, timide et paisible, fut elle-aussi étranglée. Elle était très proche de sa sœur et de son fils.
On la découvrit deux jours plus tard dans son appartement du 7 Grove Street, dans le quartier ouest de Boston. Là non plus, son assassin n'était pas entré de force, elle l'avait laissé entrer volontairement.

Elle était couchée sur le dos, sur le sol du salon, et sa robe déchirée exposait son corps nu. Une taie d'oreiller blanche était fermement serrée autour de son cou. Ses jambes étaient écartées et ses pieds étaient attachés aux montants des deux chaises. L'un des oreillers de son lit avait été placé sous ses fesses.
C'était l'horrible parodie d'une position gynécologique, et le corps faisait face à la porte d'entrée de l'appartement, de sorte qu'on le voit

immédiatement en entrant. Elle avait été étranglée manuellement. Du sang séché couvrait le haut de sa tête, sa bouche et ses oreilles. Elle avait été agressée sexuellement avec un objet.
Son appartement avait été fouillé par son assassin mais il n'avait rien emporté.

Moins de 24h après le meurtre d'Ida Irga, une infirmière de 67 ans nommée **Jane Sullivan** fut assassinée dans son appartement, au 435 Columbia Road, dans le quartier de Dorchester, de l'autre côté de la ville par rapport à l'appartement d'Ida Irga.

Son corps ne fut découvert que dix jours plus tard, le 30 août, par son neveu. Jane Sullivan était une catholique fervente, solitaire et fort méfiante. Elle se tenait sur les genoux, dans sa baignoire, les pieds sur le rebord et la tête en dessous du robinet, dans une quinzaine de centimètres d'eau. Sa robe d'intérieur était relevée au niveau de ses épaules et son soutien-gorge était déchiré en deux. Elle avait été étranglée avec ses propres bas nylon, probablement dans la chambre ou le salon, où du sang avait été trouvé sur le sol. Elle avait sûrement été agressée sexuellement, mais son corps était tellement décomposé qu'il fut impossible de le déterminer avec certitude. On découvrit toutefois un manche à balai taché de sang. L'appartement n'avait presque pas été fouillé, mais le porte-monnaie de Jane Sullivan était ouvert (et plein).

La panique s'empara de Boston. Les journaux titraient tous sur les meurtres, surnommant l'assassin "l'Étrangleur Fou", "Le tueur du soir" ou "l'Étrangleur Fantôme". La peur paralysa la vie quotidienne des habitants de Boston, toutes les personnes "étranges" furent soupçonnées et les postiers comme les releveurs de compteurs trouvèrent tous porte close. Les femmes achetèrent des chiens, des verrous, des œilletons et des fermetures de fenêtre, barricadèrent les issues de leur maison et cachèrent des armes sous leur lit.
La police redoubla d'efforts. On mit en place un "Groupe Tactique d'Interventions" constitué d'une cinquantaine d'hommes choisis pour leurs aptitudes au combat, au tir et leur connaissance des méthodes d'investigations scientifiques. Ils passaient la ville au peigne fin toutes les nuits.

Les enquêteurs perdirent quant à eux du temps à tenter de trouver un lien entre les victimes : la plupart aimaient la musique classique et plusieurs avaient un lien avec le milieu médical. On chercha donc l'Étrangleur dans les salles de concert ou les hôpitaux.
Des policiers et des psychiatres se réunirent pour tenter de dresser un profil précis de l'assassin. Pour la majorité des psychiatres, le tueur n'était pas un fou éructant la bave aux lèvres, mais un homme d'apparence banale, ayant un travail quotidien et bien intégré dans la vie sociale, qui avait pourtant des problèmes psychologiques.

Durant trois mois, aucun meurtre de "l'Étrangleur" n'eut lieu et l'on espéra qu'il ne frapperait jamais plus, apeuré par les efforts de la police ou ayant définitivement sombré dans la folie.
Les enquêteurs eurent le temps de vérifier les emplois du temps, faits et gestes, et antécédents de dizaines de suspects. Ils n'obtinrent malheureusement qu'une longue liste de personnes qui n'étaient pas "l'Étrangleur".
Une autre série de meurtres allait pourtant débuter, différente de la première, et qui allait mettre à mal la théorie du tueur "haïssant sa mère".

Le 5 décembre 1962 (jour de l'anniversaire de mariage de DeSalvo), **Sophie Clark**, une jolie Afro-Américaine de 21 ans, étudiante au *Carnegie Institute for Medical Associates* fut découverte sans vie par ses deux colocataires. Elles partageaient un appartement au 315 Huntington Avenue, à quelques pâtés de maisons de celui d'Anna Slesers, depuis le mois de septembre.

Sophie Clark était allongée sur le dos, nue, les jambes écartées, dans le salon. Elle avait été étranglée par deux de ses bas nylons, serrés très fermement sur son cou et qui formaient l'habituel nœud bouffant. Sa combinaison blanche avait elle aussi été nouée autour de son cou. Son soutien-gorge arraché reposait à côté de son corps. Elle avait été violée et du sperme fut retrouvé sur le tapis, entre ses jambes.

L'assassin avait fouillé l'appartement, ouvert les tiroirs et avait examiné sa collection de disques de musique classique ainsi qu'un album photo.
La porte d'entrée n'avait pas été forcée. Sophie Clark veillait beaucoup à sa sécurité et avait insisté auprès de ses colocataires pour qu'elles achètent un

second verrou. Elle faisait très attention et demandait toujours qui était derrière la porte avant de l'ouvrir. Pourtant, son assassin était parvenu à la convaincre de le laisser entrer.
Sophie Clark écrivait une lettre à son fiancé lorsqu'elle avait été interrompue, probablement par le tueur. Elle se montrait très réservée envers le sexe opposé. Elle devait obtenir son diplôme en février 1963 et envisageait de retourner dans le New Jersey pour y épouser son fiancé.

Malgré ses points communs avec les meurtres des "dames âgées", il existait des différences avec ce dernier meurtre. Sophie Clark était jeune, noire et ne vivait pas seule. De plus, pour la première fois, le tueur avait lui-même violé sa victime.

Lorsque la police interrogea les voisins, Mme Marcella Lulka mentionna que vers 14h20, un homme avait frappé à sa porte et lui avait affirmé que le propriétaire de l'immeuble l'envoyait jeter un œil aux peintures des appartements. Elle l'avait laissé entrer. Il avait ensuite ajouté qu'il allait devoir travailler sur le plafond de sa salle de bain... et l'avait complimentée sur son physique : "*Avez-vous déjà pensé à devenir mannequin ?*". Son jeune enfant l'avait rejointe et elle avait alors mis un doigt sur sa bouche : "*Mon époux dort dans la pièce à côté*".
L'homme avait alors répondu qu'il devait visiter d'autres appartements et était parti sans demander son reste.
Elle le décrivit comme un jeune homme entre 25 et 30 ans, de taille moyenne, avec des cheveux «couleur de miel», portant une veste sombre et un pantalon vert.
"L'Étrangleur" allait par la suite décrire cette rencontre... mais il avait des cheveux noirs de jais.

Trois semaines plus tard, **Patricia Bissette**, 23 ans, secrétaire dans une société d'ingénierie de Boston, fut découverte assassinée le lundi 31 décembre 1962, après que son employeur se soit inquiété de son absence. Il s'était rendu à son appartement ce matin-là pour l'emmener au travail, mais elle n'avait pas ouvert la porte lorsqu'il avait sonné. Il était revenu un peu plus tard, angoissé, a son appartement du 515 Park Drive, dans le même quartier où avaient vécu Anna Slesers et Sophie Clark. Le gardien de l'immeuble grimpa jusqu'à la fenêtre et entra.

Il découvrit Patricia Bissette dans son lit, la couverture remontée jusqu'à son menton comme si elle dormait. Il tira la couverture et découvrit plusieurs bas nylons serrés autour du cou de la jeune femme, entrelacés avec son chemisier, avec le nœud caractéristique. Elle avait été violée (elle était enceinte d'un mois).
Son assassin n'avait pas fouillé son appartement et la serrure avait été crochetée.

La police fut déconcertée par ces crimes. La jeunesse des deux nouvelles victimes semblait anéantir la première analyse des psychiatres (''la haine de la mère''). Les enquêteurs songèrent qu'il existait peut-être deux étrangleurs à Boston ou alors qu'un homme avait copié la façon de faire de l'Étrangleur.

Les Bostoniens, eux, pensèrent que les meurtres avaient été commis par le même homme et l'opinion publique se déchaîna contre l'apparente inefficacité de la police. Le préfet de police McNamara répliqua en annonçant que la police avait contrôlé plus de 5000 personnes coupables d'agressions sexuelles, interrogé des milliers de personnes et questionné plus de 400 suspects.
Durant deux mois, aucun autre meurtre de l'Étrangleur n'eut lieu. La police en profita pour analyser tous les meurtres depuis le début. Les enquêteurs interrogèrent toutes les personnes que les victimes avaient pu connaître et se rendirent dans tous les endroits qu'elles avaient pu fréquenter.

Sans résultats.

Le 8 mai 1963, **Beverly Samans**, une musicothérapeute de 23 ans, manqua son cours de chant à l'Église Unitaire de Boston. Son fiancé se rendit à son appartement du 4 University Road et y entra grâce à la clé qu'elle lui avait donnée.
Dès qu'il ouvrit la porte, il la vit allongée sur le divan convertible, les jambes écartées, attachées aux supports du divan. Ses mains étaient attachées dans son dos par l'une de ses écharpes. Deux bas nylons et une écharpe blanche noués ensemble étaient serrés autour de son cou, avec le nœud caractéristique.
Il semblait que Beverly Samans avait été étranglée mais en fait, sa mort était due à quatre coups de couteau portés à sa gorge.
On l'avait frappée 22 fois en tout, 17 coups ayant été portés sur son sein

gauche, sans doute alors qu'elle était déjà morte. Les liens autour de son cou étaient "décoratifs" et n'étaient pas assez serrés pour l'étrangler.
Le couteau ensanglanté qui l'avait frappée fut découvert dans la cuisine, sans aucune empreinte. Le médecin légiste releva également des traces de morsures sur ses seins, son ventre et ses cuisses. Il estima qu'elle avait été assassinée 48 heures plus tôt, le 6 mai.
Son appartement était en grand désordre, des coussins étaient éparpillés partout, son sac à main était ouvert, des livres et des vêtements avaient été jetés sur le plancher...

Mezzo soprano, Beverly Samans avait l'intention de devenir chanteuse d'opéra et voulait tenter sa chance au *Metropolitan Opera* de New York cette année. La police émit l'hypothèse selon laquelle son entraînement au chant aurait musclé son cou. Le tueur aurait alors eu beaucoup de mal à l'étrangler et aurait fini par la poignarder... En fait, il s'avéra qu'elle avait supplié son agresseur de ne pas la violer et lui avait répété qu'il était mauvais, qu'il était « *pire qu'un animal* ». Pris de rage, l'Étrangleur l'avait poignardée pour qu'elle cesse de lui parler.

La police commençait vraiment à désespérer.
De nouveau, aucun meurtre n'eut lieu durant l'été 1963. Juin, juillet et août passèrent sans qu'un meurtre ne puisse être attribué à l'Étrangleur et l'on espéra de nouveau qu'il s'était arrêté. Les femmes recommencèrent à sortir le soir et à prendre moins de précautions.

Mais le 8 septembre 1963, à Salem, **Evelyn Corbin**, une employée de 58 ans qui paraissait facilement 10 ans de moins, fut découverte assassinée au 224 Lafayette Street.
Elle s'apprêtait à se rendre à l'église lorsque l'Étrangleur avait frappé à sa porte. Elle était allongée sur son lit, sa chemise de nuit déchirée, et avait été étranglée avec deux de ses bas nylons, qui formaient le nœud habituel. Sa culotte avait été enfoncée dans sa bouche. Un bas était noué autour de sa cheville gauche. Elle avait été violée et mordue sur tout le corps.

Son assassin avait peu fouillé son appartement. Il n'avait ouvert qu'un tiroir et avait jeté, près du lit, des bas, le sac à main de sa victime et un soutien-gorge.

Le 25 novembre, les Bostoniens pleuraient toujours la mort du président John F. Kennedy, assassiné trois jours plus tôt, lorsque l'on découvrit le corps d'une nouvelle victime.

Le lendemain du décès du président, alors que la plupart des Américains étaient restés collés devant leur télévision, **Joann Graff** avait été violée et assassinée dans son appartement de la ville de Lawrence, au 54 Essex Street. Cette jeune dessinatrice industrielle de 23 ans, très prude et religieuse, était morte dans l'après-midi.
Sa blouse était remontée jusqu'au cou. Deux bas nylons et la jambe d'un justaucorps étaient attachés autour de son cou, chacun avec un nœud différent. Sa culotte était à terre et son soutien-gorge était déchiré. Le médecin légiste reconnut des marques de morsure sur sa poitrine.

L'appartement de Joann Graff avait été peu fouillé par son assassin, à peine un tiroir ouvert.

A 15h25, l'étudiant qui vivait dans l'appartement au-dessus d'elle, Ken Rowe, avait discerné des bruits de pas dans le hall. Lorsqu'il avait entendu quelqu'un frapper à la porte de l'appartement en face de lui, il avait ouvert sa porte, pour découvrir un homme d'environ 27-28 ans, avec des cheveux épais, en vêtements de travail verts. Il lui avait demandé si "Joan" vivait là, en se trompant sur la prononciation de son prénom.
L'étudiant lui avait répondu que Joann vivait dans l'appartement au-dessus. Un moment après, il avait entendu la porte de la jeune femme s'ouvrir et se fermer. Il avait pensé que Joann connaissait le jeune homme et l'avait laissé entrer dans son appartement.
Dix minutes plus tard, une amie avait téléphoné à Joann mais cette dernière n'avait pas répondu.
Le décès de Joann Graff ne suscita que peu de réactions, car toute l'attention des habitants de Boston (dont J.F. Kennedy était originaire) était focalisée sur la mort de leur président.

Un peu plus d'un mois plus tard, le 4 janvier 1964, deux jeunes femmes revinrent à leur appartement au 44A Charles Street, dans le quartier de *Back Bay*, après le travail. Elles découvrirent avec horreur que leur amie, **Mary Sullivan**, une secrétaire de 19 ans, qui n'avait emménagé dans cet appartement que depuis 3 jours, avait été assassinée.

Elle avait été attachée et étranglée manuellement. Un bas était fermement serré autour de son cou. Une écharpe en soie rose formait un gros nœud sous son menton. Et une autre écharpe à fleurs rose et blanche était nouée par-dessus. Le tueur avait posé contre ses pieds une carte de vœux souhaitant une "Bonne et heureuse année".

Elle était assise sur son lit, adossée contre la tête du lit, un oreiller sous les fesses, les genoux relevés et écartés. Sa blouse était remontée jusqu'aux épaules. Un liquide poisseux, qui se révéla être du sperme, coulait de sa bouche sur ses seins. Le manche d'un balai avait été enfoncé en elle.

L'appartement avait été fouillé, les tiroirs ouverts et leur contenu était éparpillé à terre. Des coussins et des chaises étaient renversés dans le salon. Du linge et des serviettes jonchaient le sol de la salle de bain.

Ce meurtre, peut-être le plus choquant de tous, provoqua la colère, d'une ampleur incomparable, des Bostoniens envers leur police. Les enquêteurs étaient pourtant déconcertés par l'attitude des femmes de Boston : malgré la panique provoquée par les meurtres du tueur, elles continuaient de le laisser entrer dans leur appartement, parce qu'elles le connaissaient ou parce qu'il parvenait à les convaincre de laisser un étranger pénétrer chez elles.

Le 17 janvier 1964, lors d'une réunion au sommet, le Procureur Général de l'état du Massachusetts, Edward Brooke, annonça qu'il s'investissait totalement dans cette affaire et en faisait sa toute première priorité. Brooke, le seul procureur général noir du pays, était un homme déterminé. Le risque politique était énorme pour lui, car il risquait sa carrière si l'Étrangleur n'était pas appréhendé.
Il décida de créer un groupe spécial qui coordonnerait les activités des différents départements de police : l'Étrangleur avait commis ses meurtres dans cinq juridictions différentes... qui ne partageaient que rarement leurs informations. Une équipe allait être assignée en permanence sur cette affaire et uniquement sur cette affaire. De plus, l'équipe spéciale de Brook devrait calmer les journaux. Deux reporters féminines du "*Record American*" avaient révélé les erreurs du Département de Police de Boston, l'accusant "*d'inefficacité extrême*".

Pour diriger cette équipe appelée "Division spéciale en recherche et détection du crime", Brooke choisit un ami proche, son assistant, John S.

Bottomly. Pour McNamara, le désaveu était total.

Le choix de Bottomly était controversé, car il manquait d'expérience en loi criminelle. Toutefois, ses supporters affirmèrent qu'il était honnête et très enthousiaste. Mais McNamara ne l'appréciait guère et nombreux étaient ceux qui le considéraient comme un arriviste sans scrupule. Il allait cependant se révéler être un organisateur très efficace.

L'équipe de Bottomly était formée du détective Phillip DiNatale, de la police de Boston, de l'officier spécial James Mellon, de l'officier de police métropolitaine Stephen Delaney et du Lieutenant de la police d'État Andrew Tuney. Le Docteur Donald Kenefick dirigeait un comité consultatif médico-psychiatrique formé de plusieurs experts, chargé de dresser un profil psychologique du ou des tueurs.

Le "Bureau de l'Étrangleur", comme les Bostoniens appelèrent la division spéciale, devait avant tout rassembler, organiser et assimiler plus de 37.000 pages de rapports des divers départements de police ayant été impliqués dans l'affaire, concernant - entre autres - les 2300 suspects interrogés.

Le gouverneur Peabody offrit une récompense de 10 000$ à quiconque fournirait une information menant à l'arrestation et la condamnation de la personne ayant commis les meurtres des onze victimes "officielles" de l'Étrangleur.

Sur une suggestion de Bottomly (le mysticisme était à la mode, à l'époque), Brooke consentit à impliquer dans l'enquête Peter Hurkos, un célèbre médium hollandais. Un industriel anonyme prit en charge les services et les frais d'Hurkos. Ce dernier était probablement doué de certains dons de voyance, mais il avait plusieurs fois été pris en flagrant délit de mensonge ou s'était trompé dans ses prédictions.

Le médium identifia un suspect, un homme de 57 ans que le Bureau de l'Étrangleur avait soupçonné, un vendeur de chaussures ayant des problèmes mentaux et un pouce abîmé.
Chez lui, on découvrit des indices intéressants, et notamment des dessins d'appartements marqués de croix, pouvant symboliser l'emplacement où avaient été découvertes certaines victimes. Suivant une loi du Massachusetts, il fut placé dans un établissement de soins psychiatriques

pour y être examiné et interrogé.
Hurkos quitta discrètement Boston le 5 février 1964. La collaboration d'Hurkos avec la police s'acheva brutalement trois jours plus tard, lorsqu'il fut accusé d'avoir usurpé l'identité d'un agent du FBI en décembre 1963 et arrêté. Il fût rapidement relâché et lavé de tous soupçons, mais la crédibilité du Bureau de l'Étrangleur souffrit de la présence et des allégations d'Hurkos : on soupçonna un coup monté par McNamara, des associations de droits civils accusèrent Brooke et Bottomly d'avoir bafoué les droits du vendeur de chaussures en le plaçant d'office dans un institut psychiatrique, etc.

Aucune preuve ne put relier le vendeur aux meurtres ni aux victimes, et il fut relâché 10 jours plus tard car il n'était pas considéré comme dangereux pour la société.

Les experts du comité médico-psychiatrique du Docteur Donald Kenefick voyaient des différences importantes entre les meurtres des femmes âgées et ceux des jeunes femmes. Ils pensaient qu'il était peu probable qu'une seule et même personne ait commis tous les meurtres et qu'il devait exister deux étrangleurs ou des "copieurs".
Le Docteur Kenefick expliqua que, selon son équipe, le tueur de dames âgées était un homme de 30 à 40 ans. "*Il est plaisant, propre, ordonné et ponctuel. Il travaille de ses mains, ou a un passe-temps impliquant des ouvrages manuels. Il est sûrement célibataire, séparé ou divorcé. Il ne donne pas l'impression d'être un fou. Il n'a aucun ami proche de l'un ou l'autre sexe. Il est sûrement originaire d'Europe du Nord*".
Les psychiatres pensaient que l'Étrangleur avait tué uniquement les "vieilles dames" et que les "jeunes femmes" avaient été assassinées par un autre Étrangleur, ou alors par des hommes appartenant probablement à leur entourage, sans doute des "*déséquilibrés, membres de la communauté homosexuelle*"…
Cette explication venait de la croyance des psychiatres selon laquelle les homosexuels détestent tous les femmes et que l'homosexualité pouvait alors expliquer les postures dégradantes dans lesquelles on avait retrouvé les victimes.

Un seul psychiatre - mais pas n'importe lequel - offrit une opinion différente lorsque Bottomly l'invita à l'une de leurs réunions, le 29 avril 1964 : le

célèbre Docteur James Brussels, un psychiatre pionnier du *profiling* dont les profils psychologiques avaient permis d'arrêter le "fou à la bombe de New York" et le "Tueur de Noël".
Brussels pensait qu'il n'existait qu'un seul et même tueur. Selon lui, l'Étrangleur était un schizophrène paranoïde. C'était un homme musclé de taille moyenne, âgé d'environ 30 ans, glabre, à la chevelure épaisse et soignée, d'origine méditerranéenne (sans doute italienne ou espagnole) et célibataire.

"Cet homme est athlétique puisqu'il étrangle ses victimes en l'espace de quelques secondes. Je situe son âge vers les trente ans, à cause de son état paranoïde. Je ne pense pas qu'il soit plus âgé, étant donné que sa puissance musculaire et ses pulsions sexuelles ne seraient pas aussi fortes.
C'est, avec certitude, un « homme moyen », dans toute l'acceptation du terme. Sa taille est moyenne, sinon les témoins auraient remarqué un géant ou un nain. Mais les gens ne font pas attention à lui : c'est un homme invisible. Il se fond dans son environnement.
Comme il ne laisse jamais d'empreintes ni tout autre indice, on peut imaginer quelqu'un de propre et de net dans son apparence extérieure : il est rasé de près, les ongles nettoyés, portant des vêtements discrets. Ses cheveux sont toujours bien coiffés. J'ai même l'intuition qu'ils sont plus que simplement coiffés. Cet homme est obsédé par ses relations avec le sexe opposé : il veut que les femmes soient attirées par lui.
Étant donné que le supplice du garrot est en faveur dans l'Europe méridionale, l'Étrangleur peut être de souche italienne ou espagnole. Je ne pense pas qu'il soit marié.
Et je ne crois pas qu'il se fera prendre à la suite d'une enquête traditionnelle. A mon avis, Mary Sullivan a été sa dernière victime. D'une certaine manière, il s'est « guéri » de ses difficultés sexuelles les plus évidentes, mais pas de ses autres problèmes émotionnels. À partir de maintenant, il trouvera une satisfaction sexuelle avec des femmes conscientes, de façon plus ou moins normale.
Et il paraît possible que cet homme raconte volontiers son histoire. Même s'il n'en parle qu'à une seule personne, il éprouvera le besoin de parler de son « succès ». C'est un homme qui a été désespérément troublé par ses

problèmes sexuels et, maintenant, qu'il les a surmontés, il se peut qu'il ait envie de le dire à d'autres personnes."

Le comité accueillit froidement l'opinion du Docteur Brussel et émit les plus grandes réserves sur ses déductions. Quelques mois plus tard, les experts allaient tomber de haut, car les déclarations du Docteur Brussel allaient se révéler dignes de la divination.

La police était découragée et pensait avoir peu de chance de jamais trouver l'Étrangleur. Un seul soulagement notable : il n'y avait plus eu aucun meurtre de l'Étrangleur depuis un moment. Les enquêteurs continuaient d'interroger des suspects, des agresseurs sexuels pour la plupart, avec l'espoir d'arrêter l'Étrangleur avant qu'il ne recommence.

En mars 1964 commença une série d'agressions et de viols dans le Massachusetts, le Connecticut, le New Hampshire et Rhode Island. 25 plaintes furent déposées en moins de huit mois, mais l'agresseur fit certainement bien plus de victimes.
Il était surnommé "L'homme en Vert" car il portait des vêtements de travail de cette couleur et se présentait comme un ouvrier chargé d'effectuer des réparations. Propre et très poli, il s'excusait souvent de ses actes auprès de ses victimes et s'en allait même parfois sans les toucher. Plusieurs fois, il pénétra par effraction dans les appartements ou les maisons. Les victimes étaient souvent des femmes d'âge mûr, parfois attachées avec leurs bas ou leur combinaison. Toutes étaient menacées d'un couteau.

Le 2 novembre 1964, presque trois ans après avoir été libéré de prison, Albert DeSalvo fut de nouveau arrêté. Cette fois, il fut inculpé d'un crime bien plus sérieux qu'un cambriolage ou un "mesurage".

Le 27 octobre de la même année, il était entré dans l'habitation d'une jeune femme mariée depuis peu, après que son époux ait quitté l'appartement pour aller travailler. Elle faisait la grasse matinée dans son lit et avait été réveillée par la présence d'un homme dans sa chambre. Il avait sorti un couteau et lui avait dit : "*Ne fais aucun bruit ou je te tue*". Il avait enfoncé sa culotte dans sa bouche et l'avait attachée sur son lit avec le pyjama de son mari, les jambes écartées.
Il l'avait embrassée et caressée, puis lui avait demandé comment sortir de chez elle. "*Tu vas rester silencieuse pendant 10 minutes*". Finalement, il lui

avait présenté ses excuses et était parti.
La jeune mariée avait pu voir son visage et permit à la police d'établir un portrait-robot... qui rappela aux policiers de Cambridge le visage du "Mesureur", DeSalvo. Ils l'arrêtèrent et le conduisirent au commissariat, où la jeune femme le reconnut immédiatement.

DeSalvo fut relâché sous caution le 6 novembre mais sa photo fut diffusée sur le réseau télétype de la police. Les policiers reçurent alors des appels du Connecticut, du New Hampshire et de Rhode Island concernant "l'Homme en Vert".
La police arrêta de nouveau DeSalvo et ses victimes vinrent l'identifier. Il était mortifié que son épouse le voit avec des menottes, mais celle-ci ne fut pas surprise. Albert DeSalvo était obsédé par le sexe. Aucune femme ne pouvait jamais lui en donner assez. "L'Homme en Vert" avait ainsi agressé quatre femmes le 6 mai 1964 entre 9h et 14h, dans différentes villes du Connecticut.

L'épouse de DeSalvo lui demanda d'être honnête, d'admettre la vérité et de ne rien cacher. Il avoua alors être entré dans près de 400 appartements et avoir commis plusieurs viols. Il avait agressé plus de 300 femmes dans quatre états différents. Il est difficile de savoir si ces chiffres sont ou non exagérés, mais nombre d'agressions n'ont pas été déclarées à la police et les femmes qui ont eu le courage de le faire n'ont parfois pas admis tout ce que DeSalvo leur avait fait.
"*Si vous connaissiez toute l'histoire, vous ne la croiriez pas*" dit DeSalvo à l'un des policiers. "*Ça va venir. Vous allez trouver*". Il répéta ensuite cette allusion au juge Pecce, qui n'y porta aucune attention.

Peu avant de passer en jugement, en novembre 1964, il annonça à son avocat, Jon Asgiersson, qu'il voulait lui "*raconter quelque chose d'énorme*". Il lui affirma être « l'Étrangleur de Boston » mais son avocat ne le prit pas au sérieux.

DeSalvo fut envoyé en observation à l'hôpital d'état de Bridgewater, qui n'a d'hôpital que le nom : c'est une prison abritant 2000 détenus et qui n'accueille pas de personnel spécialisé. En dehors du directeur, "*il n'y avait pas un seul médecin psychiatre authentique dans l'hôpital et il n'y avait pas non plus un seul psychologue ayant son doctorat*" (selon le Docteur

Brussels).
En décembre 1964, le Dr Ames Robey, directeur médical de Bridgewater (et seul véritable psychiatre de l'établissement), envoya un rapport au juge indiquant que DeSalvo souffrait "*d'un désordre de la personnalité sociopathique, d'une déviation sexuelle, avec des tendances modérées à la schizophrénie et à la dépression*". Il le considérait toutefois comme "compétent" pour suivre son procès et DeSalvo fut transféré à la prison d'East Cambridge. Le Dr Robey ne s'intéressa pas vraiment aux insinuations de DeSalvo concernant ses "*autres crimes*" et les "*autres choses*".

Le 13 janvier, un ami d'Albert DeSalvo, Edward Keaney, avec lequel il avait effectué son service militaire en Allemagne, lui rendit visite. Il eut du mal à le reconnaître. "*On voyait tout de suite que quelque chose ne tournait pas rond chez lui*". DeSalvo lui annonça : "*Même si on me condamne à cinquante fois cette peine (la perpétuité), ce n'est rien par rapport à ce que j'ai fait. Je serai de loin l'homme le plus infâme du Massachusetts. Et ma famille devra changer de nom*". En quittant la prison, Keaney avait pensé que son ami était peut-être l'Étrangleur de Boston.

Le lendemain, DeSalvo sembla souffrir d'hallucinations auditives et visuelles : il voyait son épouse lui parler dans sa cellule. Le 18 janvier, devant l'aggravation de son état mental, on le renvoya à Bridgewater. Là, le Dr Robey indiqua qu'il avait à présent une "*réaction schizophrénique très aiguë, décompensation accompagnée de déviation sexuelle (schizophrénie pseudo-névrotique) avec des tendances hystériques prédominantes (sexuellement)*".

Le 25 janvier 1965, Irmgard, l'épouse de DeSalvo, quitta le domicile conjugal pour s'installer chez un membre de sa famille, dans le Colorado. Le 4 février 1965, par décision de la Cour (suivant une loi du Massachusetts), il fut décidé qu'Albert DeSalvo resterait à Bridgewater jusqu'à nouvel ordre afin d'être examiné (et guéri...) par les psychiatres. Quelques mois plus tard, son épouse allait retourner en Allemagne avec ses deux enfants et divorcer le 1er décembre 1966.

A Bridgewater, DeSalvo se retrouva dans la même aile que George Nassar, un criminel intelligent et dangereux qui avait été inculpé du meurtre de sang-froid du propriétaire d'une station-service.

Nassar était craint par les autres détenus et DeSalvo, pour donner le change, se vanta de ses "exploits" sexuels auprès de Nassar, mais ce dernier ne fut guère impressionné.
DeSalvo raconta les mêmes histoires à d'autres détenus, insinuant parfois qu'il avait fait "plus", qu'il avait "*tué quelques jeunes filles*".
Nassar finit par croire les allégations de DeSalvo et en parla à son avocat, F. Lee Bailey.

Le 4 mars 1965, devant l'insistance de Nassar et du Docteur Robey, Bailey se rendit à Bridgewater. Il discuta avec DeSalvo et enregistra leur discussion grâce à un dictaphone. Albert DeSalvo avoua les meurtres des onze victimes "officielles" mais aussi ceux de Mary Brown, à Lawrence, en 1963, et d'une "dame âgée" qui était morte d'une crise cardiaque alors qu'il l'agressait, en 1962.

DeSalvo lui expliqua calmement comment il avait pu échapper à la police et comment il agissait avec ses victimes. Bailey compris que DeSalvo, qui n'était pas physiquement menaçant, s'était toujours comporté comme un jeune homme sympathique et courtois - jusqu'à ce qu'il se décide à étrangler sa victime - alors que la police avait cherché une bête fauve.
Bailey, intrigué et désirant épargner la vie de DeSalvo s'il était bien l'Étrangleur, pensa qu'il pouvait exister un moyen de lui éviter la peine capitale.
Il appela le lieutenant Donovan et lui annonça qu'il avait un suspect intéressant et qu'il devait lui poser des questions particulières afin d'établir si oui ou non il était bien l'Étrangleur.

De leur côté, les enquêteurs du "Bureau de l'Étrangleur" avaient décidé d'interroger DeSalvo : son dossier leur avait été transmis après son arrestation pour les crimes de "l'Homme en Vert" et il leur semblait être "une personne d'intérêt".
Bailey revint discuter avec DeSalvo, son dictaphone à la main, le 6 mars 1965. DeSalvo lui expliqua que le détective DiNatale, du Bureau de l'Étrangleur, était venu relever ses empreintes digitales la veille, "*mais je n'ai jamais laissé aucune empreinte*". Bailey comprit qu'il devait se presser s'il voulait sauver la tête de son client. Il lui posa donc les questions proposées par Donovan, dont seul l'Étrangleur pouvait connaître les

réponses.
DeSalvo répondit juste.

Bailey expliqua plus tard : "*Je suis devenu certain que l'homme assis en face de moi dans cette pièce sombre était bien l'Étrangleur de Boston. Quiconque a l'habitude des interrogatoires apprend à reconnaître la différence entre un homme qui parle de ce qu'il a vécu et d'un homme qui raconte une histoire qu'il a inventée ou qu'on lui a racontée. DeSalvo parlait d'événements qu'il avait vécus. Il n'essayait pas de se souvenir de mots qu'il aurait appris par cœur, il se souvenait des scènes, il les revivait. Il pouvait se rappeler du moindre petit détail, la couleur d'un tapis, une photographie, l'état d'un meuble. Comme s'il regardait une vidéo à nouveau, il décrivait ce qui était arrivé, généralement avec autant d'impassibilité que s'il racontait ses courses au supermarché*".

Il répéta également ses aveux de deux meurtres que ni la police ni les médias n'avaient attribué à l'Étrangleur : celui de la "dame âgée", **Mary Mullen**, 85 ans, morte dans ses bras d'une crise cardiaque alors qu'il l'agressait, le 28 juin 1962 dans Commonwealth Avenue ; et celui de **Mary Brown**, 69 ans, battue à mort et étranglée dans son appartement de Lawrence le 9 mars 1963. Il décrivit ces deux meurtres avec autant de détails que les autres.
D'ailleurs, il se souvenait de tant de détails qu'il permit à la police de vérifier la véracité de ses affirmations. F. Lee Bailey appela le lieutenant Donovan et son collègue, le lieutenant Sherry. Ils se rendirent dans son bureau et, grâce au dictaphone, ils écoutèrent DeSalvo décrire le meurtre de Sophie Clark. Il s'était souvenu qu'elle avait ses règles, qu'il avait renversé une chaise, qu'il avait marché sur un paquet de cigarettes d'une marque précise... Sherry vérifia dans le dossier : tout était vrai, même la marque des cigarettes.

Bailey discuta avec DeSalvo, le convainquit de coopérer avec la police et de passer au détecteur de mensonges. Il contacta le préfet McNamara et le Docteur Ames Robey, de l'hôpital de Bridgewater. Ils ne pouvaient trop en faire sans impliquer John Bottomly. De plus, Bailey voulait éviter la peine de mort à son client mais le procureur général Brooke voulait garder le contrôle de l'enquête. Brooke voulait se présenter aux élections sénatoriales

et la résolution de cette affaire lui ferait une excellente publicité. Bottomly accepta à contrecœur la proposition de F. Lee Bailey : il pourrait discuter avec DeSalvo et lui poser toutes les questions qu'il voudrait... mais les réponses ne pourraient pas être utilisées par l'accusation lors d'un éventuel procès.

Les entretiens commencèrent le 17 août 1965. Bottomly interrogea DeSalvo en détail, en présence de Bailey, jusqu'au 29 septembre 1965. Il en résultat plus de 50 heures d'enregistrement et 2000 pages de transcription. Alors que chaque détail des aveux de DeSalvo était vérifié, Bottomly, Brooke et Bailey tentaient de trouver un arrangement quant au sort du jeune homme.

Bientôt, le doute quant à sa culpabilité ne fut plus permis :
Il savait qu'il y avait un calepin sous le lit de Beverly Samans.
Il savait que des petites cloches de Noël étaient attachées sur la porte de l'appartement de Patricia Bissette et que cette porte s'ouvrait vers l'extérieur.
Il avait dessiné un plan exact et précis de son appartement (et des douze autres).
Il décrivit correctement le nœud particulier employé par l'Étrangleur. Il avait bien pris un imperméable chez Anna Slesers pour couvrir sa chemise couverte de sang.
Les enquêteurs apprirent qu'Anna Slesers avait acheté deux manteaux identiques et en avait donné un à une amie. Ils montrèrent ce dernier à DeSalvo, avec 14 autres imperméables, et il reconnut le bon.
En fait, DeSalvo ne fit qu'une ou deux erreurs parmi les dizaines de détails précis qu'il donna.

Il décrivit également une agression envers une jeune femme blonde, à Boston, dans le quartier de *Jamaica Plain*, en mai 1962, avant le premier meurtre de l'Étrangleur. Il était parvenu à la convaincre de le laisser entrer dans son appartement, elle s'était retournée et il avait passé son bras autour de son cou, dans son dos, pour l'étrangler. Mais il avait soudainement vu son reflet dans un grand miroir pendu sur le mur. Se voyant en train de tuer, il avait été horrifié par lui-même. Il avait relâché la jeune femme et s'était mis à pleurer. Il lui avait présenté des excuses et l'avait supplié de ne pas appeler la police. Il avait menti en affirmant que si sa mère l'apprenait, elle ne lui donnerait plus d'argent et il ne pourrait pas finir ses études. La jeune

femme n'avait pas porté plainte.
Grâce aux détails fournis par DeSalvo, DiNatale parvint pourtant à la retrouver : elle se souvenait de tout.

Finalement, les membres du "Bureau de l'Étrangleur" parvinrent à la même conclusion que F. Lee Bailey : DeSalvo était bien "l'Étrangleur de Boston".

Maintenant, il fallait décider quoi faire de lui. En dépit de l'exactitude du récit de DeSalvo et de son désir d'avouer ses crimes, la police ne possédait aucune preuve directe contre lui. L'Étrangleur n'avait pas laissé d'empreinte et les analyses d'ADN n'existaient pas encore à l'époque.
Bailey, Brooke et Bottomly parvinrent à s'accorder : DeSalvo risquait, de toute manière, de passer le restant de ses jours en prison à cause de ses crimes de "l'Homme en Vert". S'il s'avérait que DeSalvo était déclaré apte à être jugé, il serait soumis à un examen psychiatrique afin de déterminer son état mental au moment des meurtres. Si DeSalvo était reconnu irresponsable, il ferait des aveux officiels, utilisables devant la cour, mais plaiderait non coupable pour être placé dans un établissement psychiatrique. S'il était reconnu sain d'esprit, il n'y aurait pas d'aveux officiels et toutes les poursuites contre lui cesseraient.
DeSalvo, sûr de son immunité, accepta la proposition.

Le 26 avril 1966, on déclara qu'il était apte à être jugé.
Toutefois, suite à de récentes décisions de la Cour Suprême, l'accusation (mettant à profit la démission de Bottomly le 7 avril 1966 suite à un différent avec le procureur général Brooke concernant "l'affaire DeSalvo") refusa que DeSalvo avoue ses crimes en plaidant l'irresponsabilité.

Bailey décida à son tour de faire volte-face et affirma qu'il allait faire juger DeSalvo pour les crimes commis par "l'Homme en Vert" : les psychiatres pourraient alors attester de sa démence, sans pour autant que ce diagnostic soit directement relié aux crimes de l'Étrangleur ! DeSalvo serait alors déclaré dément sans encourir la peine de mort.
C'était donc - fait sans précédent - à la défense de prouver la culpabilité de l'accusé.

Le 9 janvier 1967, Albert DeSalvo fut jugé à Cambridge pour les crimes de "l'Homme en Vert" (agressions sexuelles et vols à main armée). Bailey choisit d'invoquer la démence de son client. Il présenta pour cela deux

psychiatres comme témoins principaux : le Dr Robert Ross Mezer, de Boston, et le Dr James Brussel. Pour eux, DeSalvo était un schizophrène paranoïde et les deux spécialistes s'efforcèrent d'intégrer les meurtres de l'Étrangleur à son passé psychiatrique. Selon Bailey, lorsque le jury disposerait de tous les éléments se rapportant aux meurtres, il reconnaîtrait la démence de DeSalvo, même s'il n'était pas jugé pour les crimes de l'Étrangleur.

L'accusation affirma quant à elle que DeSalvo était un psychopathe qui feignait les symptômes d'une maladie mentale dans l'espoir d'être placé dans un établissement psychiatrique. Les jurés notèrent avec attention que DeSalvo pourrait alors être libéré quelques années plus tard...

Bailey tenta de convaincre le jury qu'il serait utile de placer DeSalvo dans un établissement psychiatrique, afin qu'il y soit étudié pour permettre une meilleure approche de ce type de meurtre à l'avenir. Selon lui, étudier ce qui avait poussé DeSalvo à commettre ces crimes pouvait permettre de "détecter" les problèmes chez les futurs tueurs avant même qu'ils n'agissent.

Les jurés ne furent pas sensibles à cet argument. Le 18 janvier, ils déclarèrent DeSalvo coupable. Bailey expliqua alors que DeSalvo avait demandé à être emprisonné à vie : "*Il veut que la société soit protégée de ses crimes*". DeSalvo reçut cette peine et fut admis - à son grand désespoir - à l'hôpital de Bridgewater, en attendant d'être transféré dans une prison de haute sécurité.

Le 24 février 1967, il s'échappa de l'hôpital en compagnie de deux autres détenus. On retrouva ces deux derniers 36 heures plus tard, dans un bar de la banlieue voisine. Deux heures plus tard, DeSalvo entra dans une boutique de Lynn d'où il appela Lee Bailey pour se livrer. Il avait laissé une lettre sur le lit de sa cellule, dans laquelle il déclarait s'être enfui parce qu'on ne lui apportait pas l'aide psychiatrique dont il avait besoin. Le psychiatre James Brussel était convaincu de la sincérité de DeSalvo qui, d'après lui, voulait qu'on l'aide à comprendre pourquoi il avait tué.

En réponse, DeSalvo fut immédiatement transféré à la prison de haute sécurité de Walpole, une véritable forteresse.
Il ne reçut jamais aucun soin et ne fut jamais ni examiné ou soigné par des psychiatres, ni interrogé par des policiers, dans le but de mieux cerner ses

motivations et sa façon de faire.
Les États-Unis connurent malheureusement d'autres cas de tueurs en série (de plus en plus, en fait) et ne purent utiliser les connaissances qu'ils auraient pu acquérir en interrogeant DeSalvo. (Il fallut attendre les années 1980 pour que le FBI lance un programme d'interviews avec les tueurs en série, qui se révéla fort utile par la suite).

Le 25 novembre 1973, on retrouva Albert DeSalvo mort dans sa cellule. Il avait été poignardé à plusieurs reprises dans le cœur. Le directeur de la prison évoqua une bagarre et un trafic de drogue auquel DeSalvo aurait été mêlé.

On ne retrouva jamais son assassin.

Des doutes ?

En octobre 2000, les familles de Mary Sullivan et d'Albert DeSalvo ont décidé de s'unir pour prouver l'innocence d'Albert DeSalvo et découvrir l'identité du "véritable Étrangleur de Boston".
En octobre 2001, le corps de Mary Sullivan a été exhumé afin d'y prélever "des cheveux, du sperme et de la peau". Le corps d'Albert DeSalvo a lui aussi été exhumé, pour permettre les mêmes prélèvements. James Starrs, un professeur de sciences médicolégales à l'Université George Washington, dirigeait l'équipe de scientifiques qui a effectué ces prélèvements.
Le 13 décembre 2001, il a annoncé aux médias que les preuves ADN prélevées sur le corps de Mary Sullivan ne correspondaient pas à l'ADN de DeSalvo. Il a appuyé sur le fait que cette "preuve" n'innocentait DeSalvo que du viol de Mary Sullivan. Mais Casey Sherman, le neveu de Mary Sullivan, a vite sauté à la conclusion selon laquelle DeSalvo n'était pas l'assassin de sa tante et qu'il ne pouvait donc pas être "l'Étrangleur de Boston".

Sauf que...

- Dans leur rapport, les experts ont expliqué avoir eu bien des problèmes à obtenir de l'ADN à partir des prélèvements effectués sur le corps de Mary Sullivan et n'avoir souvent pu faire que des comparaisons partielles. Après tout ce temps, il ne restait de son corps qu'un squelette et son corps a été

embaumé avant d'être mis en terre. Les experts ont découvert deux profils ADN différents. L'un appartient sûrement à un Asiatique et l'autre à un "Caucasien". Et ils ont admis qu'ils ne pouvaient jurer que l'un de ces ADN était celui de l'assassin de Mary Sullivan. En effet, personne ne sait si le corps de Mary Sullivan a été touché par ses colocataires, par les policiers, par le médecin légiste, par les employés des pompes funèbres ou qui que ce soit d'autre.

- Les sous-vêtements dans lesquels Mary Sullivan a été enterrée (sur lesquels du matériel a été découvert) lui ont été passés par une ou des personnes inconnues. Les contaminations d'ADN ont dû être nombreuses... L'aurait-on d'ailleurs mise en terre dans des sous-vêtements souillés par son assassin ?

- Les experts sont contrariés du fait que du "matériel" ADN n'ait pas été prélevé, à l'époque, sur toutes les personnes qui auraient pu avoir touché le corps de Mary Sullivan.
Moi aussi.
Cela fait beaucoup de questions sans réponses... Et sans ces réponses, il serait outrancier d'assurer sans ambages que DeSalvo n'est pas l'Étrangleur de Boston.

Susan Kelly dans son ouvrage "The Boston Stranglers: The Public Conviction of Albert DeSalvo and the True Story of Eleven Shocking Murders" explique qu'elle est persuadée de l'innocence de DeSalvo. La plupart de ses arguments ont été repris dans l'ouvrage de Casey Sherman, "A Rose for Mary".

- Aucune preuve physique ne reliait DeSalvo aux meurtres.
Si les analyses d'ADN avaient pu être aussi bien maîtrisées à l'époque qu'elles le sont aujourd'hui, les traces de sperme retrouvées sur certains lieux des crimes auraient pu établir avec certitude l'innocence ou la culpabilité de DeSalvo.

- Selon Susan Kelly, aucun témoin ne pouvait se souvenir avoir vu DeSalvo autour des lieux du crime, malgré son "nez proéminent".
C'est un argument un peu léger : DeSalvo ressemblait à Monsieur tout le monde (la trentaine, pas très grand, ni beau, ni laid, sans barbe ni moustache...) et n'a pas dû marquer les esprits de celles et ceux qui auraient

pu le voir.
L'étudiant qui vivait au-dessus de l'appartement de Joann Graff et qui avait parlé à "un étranger" cherchant après elle, ne reconnut pas DeSalvo sur une photo qu'on lui montra (alors que DeSalvo expliqua avoir parlé à ce jeune homme).
Marcella Lulka (qui vivait dans le même immeuble que Sophie Clark) avait rencontré un jeune homme aux cheveux châtains clairs ("pale honey-colored hair ") qui disait venir pour repeindre les appartements. DeSalvo raconta lui-même cet épisode, par la suite, mais il a avait des cheveux noirs de jais et non châtains clairs.
Les témoignages semblent donc peu fiables... Un visage banal ne marque pas.

Bottomly emmena Marcella Lulka et Melle Gertrude Gruen en prison pour qu'elles puissent secrètement observer DeSalvo... et George Nassar.
Gertrude Gruen, une Allemande de 30 ans, était considérée comme la seule femme ayant survécu à une rencontre avec l'Étrangleur : le 18 février 1963, il l'avait agressée chez elle, elle s'était débattue, l'avait mordu et il s'était enfui (DeSalvo a avoué et décrit cette agression, mais Gertrude Gruen se disait INCAPABLE de se souvenir du visage de son agresseur).
Aucune des deux femmes ne reconnut DeSalvo. Gertrude Gruen expliqua que George Nassar lui disait quelque chose... sans en être sûre. Marcella Lulka assura que Nassar (qui semblait nettement plus menaçant - physiquement - que DeSalvo) était le jeune homme auquel elle avait parlé.
Pourtant, Nassar était très brun, lui aussi, et non « châtain clair ». Susan Kelly (qui n'indique pas que DeSalvo a raconté sa rencontre avec Mme Lulka) demande : "*N'aurait-il pas pu s'être teint les cheveux lorsqu'elle l'avait vu ?*".
Mais DeSalvo aussi aurait pu le faire.

- Comment DeSalvo aurait-il pu se souvenir de tant de détails concernant ses victimes et leur appartement s'il n'avait pas été l'Étrangleur ?
Il possédait une extraordinaire mémoire, une "mémoire photographique" qui lui permettait de prendre une photographie mentale des appartements qu'il avait "visité" et de s'en souvenir, par la suite, comme s'il regardait cette photographie.

- Albert DeSalvo aurait pu apprendre tout ce qu'il savait des meurtres grâce aux descriptions détaillées des journaux d'époque.
Aucun journal n'a donné de descriptions vraiment détaillées des crimes, des positions exactes des victimes, des emplacements et de la décoration de chacune des pièces des appartements, des objets trouvés à tel ou tel endroit, des paroles échangées, des vêtements (genre, coupe, couleurs) des victimes, des témoins croisés dans les couloirs,... etc. DeSalvo, lui, l'a fait.

- DeSalvo aurait visité les appartements des victimes lors de ses vols et non lors de ses meurtres.
Mais aucune n'avait déclaré avoir été cambriolée.

- George Nassar aurait pu être le tueur et aurait donné les informations à DeSalvo pour qu'il les répète.
Nassar aurait donc eu, lui aussi, une incroyable mémoire : ce n'était pas le cas.
De plus, DeSalvo n'a pas attendu la venue de Nassar à Bridgewater pour parler des meurtres et de son éventuelle culpabilité. Il en a parlé à son avocat, au juge, au docteur Robey, à des détenus et des gardiens et à son ami Edward Keaney. DeSalvo était un homme méfiant : pourquoi aurait-il cru Nassar, alors qu'il savait qu'il était un criminel endurci et sans scrupule ? Nassar, de son côté, aurait pu dénoncer DeSalvo directement à la police afin de toucher la récompense, mais il a discrètement contacté son avocat. Nassar n'a d'ailleurs jamais demandé à toucher le moindre cent de la récompense. Et les enquêteurs n'ont jamais trouvé la moindre preuve physique reliant Nassar aux meurtres de l'Étrangleur.

- Susan Kelly rappelle que les experts de l'époque pensaient qu'il existait deux étrangleurs, un pour les dames âgées et un pour les jeunes femmes.
Mais elle "oublie" l'analyse étonnamment correcte du Docteur James Brussel, qui s'est avérée exacte sur TOUS les points sauf un : DeSalvo était marié et non célibataire.

Pour conclure :
Le 19 juillet 2013, Dan Conley, District Attorney du comté de Suffolk, a annoncé que de nouvelles expertises ADN relient Albert DeSalvo au meurtre de Mary Sullivan. L'analyse ADN montre une concordance à

99,9% entre l'ADN d'Albert DeSalvo, exhumé pour cette occasion, et du sperme retrouvé sur la scène du crime de Mary Sullivan, et conservé jusqu'à nos jours.

Victimes

Durant près d'un an, entre 1960 et 1961, en tant que "Mesureur", Albert DeSalvo se rend coupable d'attouchements sexuels et de cambriolages.

DeSalvo agresse une jeune femme blonde d'environ 25 ans dans son appartement, dans le quartier de Jamaica Plain, à Boston. Il tente de l'étrangler dans la salle de bains, mais voit son reflet dans le miroir. Il retire son bras et se jette aux pieds de la jeune femme pour la supplier de ne pas appeler la police. Elle le croit sincèrement désolé et le laisse partir. Il déguerpit et elle ne portera pas plainte...

Anna Slesers (56 ans)
Étranglée avec la ceinture de son peignoir et agressée sexuellement avec un objet le 14 juin 1962, à Boston, dans son appartement du 77 Gainsborough Street, quartier de "Back Bay".
Retrouvée allongée sur le dos, près de la salle de bains.

Mary Mullen (85 ans)
Morte d'une crise cardiaque le 28 juin 1962, alors que DeSalvo tentait de l'étrangler, à Boston, dans son appartement du 1435 Commonwealth Avenue.
Retrouvée allongée sur son canapé.

Nina Nichols (68 ans)
Étranglée avec ses bas nylons et agressée sexuellement avec un objet le 30 juin 1962, à Boston, dans son appartement du 1940 Commonwealth Avenue.
Retrouvée allongée sur le dos, sur le sol de sa chambre.

Helen Blake (65 ans)
Étranglée avec un bas nylon et agressée sexuellement avec un objet le 30 juin 1962, à Lynn, dans son appartement du 73 Newhall Street.
Retrouvée allongée sur le ventre, sur son lit.

Ida Irga (75 ans)
Étranglée manuellement et agressée sexuellement avec un objet le 19 août 1962, à Boston, dans son appartement du 7 Grove Street.
Retrouvée allongée sur le dos, les pieds attachés à deux chaises, dans son salon.

Jane Sullivan (67 ans)
Étranglée avec ses bas nylons et agressée sexuellement avec un objet le 20 août 1962, à Boston, dans son appartement du 435 Columbia Road.
Retrouvée agenouillée dans sa baignoire, la tête dans l'eau.

Pause de trois mois, puis...

Sophie Clark (21 ans)
Violée et étranglée avec ses bas nylons le 5 décembre 1962, à Boston, dans son appartement du 315 Huntington Avenue, quartier de "Back Bay".
Retrouvée allongée sur le dos, sur le sol de son salon.

Patricia Bissette (23 ans)
Violée et étranglée avec ses bas nylons le 30 décembre 1962, à Boston, dans son appartement du 515 Park Drive.
Retrouvée allongée dans son lit, couverte par sa couverture jusqu'au menton.

Gertrude Gruen (28 ans)
Agressée et presque étranglée par l'Étrangleur le 18 février 1963. Mais, grande et forte, elle parvient à se débattre, à le mordre, et il s'enfuit.
Malheureusement, elle ne se souvient pas de son visage.

Mary Brown (69 ans)
Battue à mort avec un tuyau de cuivre et étranglée le 9 mars 1963, à Lawrence, dans son appartement du 319 Park Avenue.
Retrouvée allongée sur le dos dans le hall de son appartement.

Beverly Samans (23 ans)
Violée et poignardée le 6 mai 1963, à Cambridge, dans son appartement du 4 University Road.
Retrouvée les mains attachées derrière le dos, allongée sur le divan convertible de son salon.

Evelyn Corbin (58 ans, mais paraissant plus jeune)
Violée et étranglée avec ses bas nylons le 8 septembre 1963, à Salem, dans son appartement du 224 Lafayette Street.
Retrouvée allongée sur le dos dans son lit, la jambe gauche pendante.

Joanne Graff (23 ans)
Violée et étranglée avec ses bas nylons le 23 novembre 1963, à Lawrence, dans son appartement du 54 Essex Street.
Retrouvée allongée sur le dos dans son lit, la jambe droite pendante.

Mary Sullivan (19 ans)
Violée et étranglée manuellement le 4 janvier 1964, à Boston, dans son appartement du 44A Charles Street, quartier de "Back Bay".
Retrouvée assise sur son lit, appuyée contre la tête de lit.

De mars à fin octobre 1964, "l'Homme en Vert" viole entre 25 et 300 femmes dans le Massaschusetts, le New Hampshire, le Connecticut et Rhode Island.

Mode opératoire

DeSalvo choisissait ses victimes au hasard. Il se promenait dans les quartiers étudiants ou ceux habités majoritairement par des personnes du 3ème âge, où les immeubles et les appartements se ressemblent. Puis, il repérait sur les sonnettes les noms féminins et appuyait. Lorsqu'on lui ouvrait... il en profitait, tout simplement. Ensuite, il tentait de trouver une femme seule dans son appartement.
Les dames âgées vivaient seules et les femmes jeunes avaient souvent des colocataires : les étudiantes préfèrent partager les frais du loyer.

DeSalvo s'en prenait à des victimes qui vivaient toutes dans des quartiers de classe moyenne, dans des appartements peu coûteux qui nécessitaient souvent des réparations. Les victimes étaient donc heureuses et peu surprises qu'un "réparateur" se présente à elles pour faire quelques menus travaux.
DeSalvo se présentait comme un ouvrier envoyé par le propriétaire pour refaire la plomberie ou repeindre les plafonds ou... ce qui lui venait à l'esprit lorsqu'il jetait un oeil par la porte entre ouverte. Il était charmant et faisait

semblant d'être pressé : les femmes finissaient presque toujours par le laisser entrer, trop heureuses que quelqu'un vienne enfin remettre à neuf leur appartement parfois miteux.

DeSalvo s'en prenait à ses victimes lorsqu'elles lui tournaient le dos. Il ressentait cela comme un rejet de leur part, ce qui faisait "exploser (sa) tête" et le rendait "fou de rage". Il les attrapait alors par surprise, nouant son bras autour de leur cou et serrant fermement. La carotide étant bloquée, les femmes perdaient rapidement connaissance.

Avec les dames âgées, il se livrait à des attouchements sexuels et les agressait avec un objet.
Il violait les jeunes femmes.

Il étranglait ses victimes avec leurs bas ou, plus rarement, avec ses propres mains. Il nouait ensuite les bas, et parfois d'autres vêtements, autour de leur cou, avec un noeud bouffant bien particulier.

Il les laissait souvent nues, dans des postures grotesques et humiliantes, choquantes pour celles et ceux qui découvraient les corps.

Puis, il fouillait l'appartement, qu'il laissait souvent en désordre. Non pas pour voler quelque objet, ce qu'il ne fit jamais (juste 20$ chez Anna Slesers), mais pour s'immiscer dans la vie intime de ses victimes, les humilier à nouveau dans leur intimité, se les approprier.

Motivations

Le père de DeSalvo était un homme alcoolique et violent qui battait son épouse, une femme soumise, et ses enfants. DeSalvo, comme beaucoup de tueurs en série, a vécu les premières années de sa vie dans la violence et l'absence de tendresse. Son père les faisait vivre dans une débauche sexuelle, il voulait les "déniaiser" le plus jeune possible...
Il était fortement attaché à sa mère, même s'il trouvait qu'elle ne s'était guère occupée de lui et qu'elle n'avait pas su le protéger des violences paternelles.

DeSalvo a grandi en devenant totalement obsédé par le sexe. Il subissait des pulsions sexuelles parfois incontrôlables, qui le poussaient à faire l'amour à

sa femme 5 fois par jour, mais aussi à violer plusieurs femmes en quelques heures.
DeSalvo était obsédé par les femmes, qu'elles soient jeunes ou âgées, jolies ou non. Que ce soit comme "Mesureur", "Homme en Vert" ou "Étrangleur", DeSalvo s'introduisait chez sa victime avec l'intention d'avoir un contact sexuel avec elle.

DeSalvo a répété ne pas comprendre pourquoi il avait commis ces meurtres. Il en rejetait tour à tour la responsabilité sur son épouse, sur son éducation, sur sa sexualité débordante, sur la société, parfois (rarement) sur lui-même. Il disait souvent qu'il était passé aux aveux dans l'espoir de comprendre ses pulsions et de les guérir.

La série de meurtres de l'Étrangleur commença peu après la sortie de prison de DeSalvo. À cette époque, son épouse se refusait à lui et ne voulait pas qu'il la touche. Dans le récit de DeSalvo, la pulsion criminelle survenait chaque fois que la victime lui tournait le dos. Ce geste éveillait en lui un sentiment de haine qu'il ne pouvait maîtriser.

Bien que DeSalvo ait été un obsédé sexuel, il ne semble pas que les viols aient été commis par manque de sexe. Les viols et les crimes sexuels sont d'ailleurs rarement commis par des hommes désespérément en manque de sexe. Nombreux sont les tueurs en série ayant une vie conjugale satisfaisante, voire même une ribambelle de petites amies, et qui utilisent la violence pour contraindre leurs victimes à accomplir des actes sexuels.
Le viol est utilisé comme une arme pour agresser la victime, l'humilier, et non pour obtenir une gratification sexuelle. C'est pour cette raison que certains agresseurs violent des dames âgées bien qu'on puisse les considérer comme "sensuellement non attractives". Mais le désir et l'attraction sexuelle n'ont rien à voir avec ces viols. Ce sont uniquement des actes de haine et de violence envers les victimes.
DeSalvo a dit lui-même, pour le meurtre de Patricia Bissette : "*Je ne sais pas si j'ai fait ça pour le sexe, par haine ou pour une autre raison. Je crois que ça n'était pas pour l'acte sexuel, mais par haine envers elle, pas elle en particulier, mais envers une femme*".

Les explications du Docteur Brussel concernant la psychologie de l'Étrangleur semblent particulièrement clairvoyantes et exactes. Il a donné

ces explications lors de l'entrevue avec le comité médico-psychiatrique le 29 avril 1964 (7 mois avant l'arrestation de DeSalvo). Les aveux de DeSalvo allaient complètement recouper les intuitions du psychiatre :

Dr Brussel : "Les différences dans l'âge des victimes résultaient "de changements survenus dans la personnalité de cet homme. Durant cette période de deux ans, il a grandi 'psychosexuellement', passant de l'enfance à la puberté pour devenir un adulte. (...) Les cinq premières victimes, les femmes âgées, n'ont pas de sperme dans le vagin. Elles ont été manipulées avec un objet ou manuellement. Un petit garçon ne sait pas faire l'amour avec une femme : il n'y aurait pas de pénétration. Et l'Étrangleur a agi comme un enfant. (...)
Lorsqu'il fouille l'appartement de ses victimes, ce n'est pas pour y dérober un quelconque objet de valeur. (...) Cette fouille s'apparente à celle à laquelle il soumet les corps de ses victimes : un vague désire, mais très puissant, une quête de connaissance intime, l'envie de partager des secrets avec sa mère adorée. Tout garçon normal finit par évacuer l'obsession qu'il éprouve pour sa mère. Il transfère ses désirs sexuels vers des filles de son âge. (...) Je suis convaincu que l'Étrangleur a réalisé ce cheminement en l'espace de quelques mois.

Au stade suivant, il est dans un état ressemblant à la puberté. Il tente de faire l'amour avec ses nouvelles victimes. Mais ces tentatives sont maladroites et révèlent son immaturité. À ce moment-là, ses victimes sont toutes déjà mortes ou pour le moins inconscientes. Sa pénétration du vagin n'est pas complète pour les 2 ou 3 premières jeunes femmes. Il les aime et les hait en même temps. Il les désire et les veut mortes. Cette ambiguïté est typique de la schizophrénie.

Il expose les cadavres dans des poses grotesques, en les maquillant hideusement afin de démontrer sa haine et son mépris. La première des jeunes victimes est 'simplement' étranglée et elle a du sperme dans le vagin. Les suivantes arborent des traces de morsures et du sperme est non seulement retrouvé dans le vagin, mais aussi sur les seins. L'homme a fourré des sous-vêtements dans la bouche des 3ème, 4ème et 5ème victimes : ce n'est pas pour les réduire au silence, car elles étaient déjà, à coup sûr, mortes ou inconscientes, mais pour les humilier d'avantage. Pour Mary

Sullivan, ce fût bien pire. Le sperme est dans sa bouche. D'une manière symbolique, l'Étrangleur affirme : «Je vous jette mon sexe au visage». Et, à la place du pénis, il a violemment introduit le manche d'un balai.

Comment expliquer l'absence de lutte et les expressions sereines des victimes ? Soit il les connaissait déjà - chez les disquaires ou dans les hôpitaux ? - ou, plus probablement, il frappe à leur porte sous un prétexte plausible : pour un sondage ou une vérification de la plomberie. Peut-être ignore-t-il même qu'il va les tuer".

Dr Brussel : "J'imagine très bien la scène : la femme l'invite à entrer et referme la porte de son appartement. Puis, elle se retourne pour lui montrer le chemin. Elle lui tourne le dos. Ceci est le symbole du rejet qui l'a troublé toute sa vie. Une rage folle s'empare de lui. Il saisit la victime à la gorge en comprimant fortement les veines jugulaires et la carotide, ce qui entraîne un évanouissement quasi immédiat. Il n'y a pas de lutte".

DeSalvo : "Ces femmes, je ne les voyais pas, je ne regardais jamais leur visage. Toujours, je voyais d'abord leur dos, et la haine m'envahissait... Haine principalement de ma femme, la seule dont je prenais soin, qui ne voulait plus de moi. Je la haïssais tellement et, cependant, je l'aimais".

Après avoir rencontré DeSalvo, le Dr Brussel analysa leur conversation.

A la fin des années 1950, sa femme, Irmgard, avait fini par le rejeter, lassée de ses incessantes demandes sexuelles.
"Le vieux chasseur du sexe était en lui, tapi. Il reprit sa quête. Mais ce n'était plus la chasse couronnée d'étonnants succès qui lui avait donné tant de satisfaction en Allemagne. En fait, il désirait Irmgard, et pas d'autres femmes. Pour lui, Imrgard était l'incarnation de La Femme, et La Femme le repoussait. Il se retrouvait dans la même position qu'il avait connue étant petit garçon : l'amour dont il avait besoin lui était refusé. Il commença, sexuellement, à régresser vers l'enfance".

Selon Elliott Leyton, sociologue américain aux théories parfois discutables mais toujours passionnantes, DeSalvo aurait également tué pour des raisons socio-économiques.
DeSalvo aurait suggéré qu'il avait cessé de tuer parce que son épouse se montrait plus gentille avec lui : "*Ma femme me traitait mieux. Je mettais en*

place, si on peut dire, un meilleur moi-même, le meilleur côté de moi-même. J'étais très bien au boulot, ils m'aimaient bien et j'avais eu deux augmentations".
Il semble qu'il ait également cru que son épouse ne l'avait jamais vraiment aimé et ne se montrait gentille avec lui, dans les derniers mois, que parce qu'il ramenait un meilleur salaire.
Selon Leyton, DeSalvo aurait été tellement en colère qu'il aurait annoncé à Irmgard être l'Étrangleur de Boston. Il lui aurait dit : "*Durant nos deux derniers mois ensemble, tu m'as fait me sentir pour la première fois comme un homme. Tu m'as donné l'amour que je n'aurais jamais rêvé que tu me donnes. Mais pourquoi ? Seulement parce que toi, tu avais tout ce dont tu avais toujours rêvé... tout ce que tu voulais, une belle maison, tout cet argent qui rentrait*". Cette confession aurait été sa revanche...

Citations

"*Moi ? Je n'aurais jamais fait de mal à une fille. J'adore les filles*" : Albert DeSalvo.

"*J'ai toujours eu un besoin irrésistible de sexe. Faire l'amour cinq à six fois par jour me suffisait à peine. Il m'en fallait toujours davantage. Cette envie insatiable ne me quittait jamais*" : Albert DeSalvo.

"*L'Envie est à nouveau présente. Cette Chose ne me quitte jamais, mais je ne comprends pas pourquoi. Elle m'oblige parfois à tuer. Et je ne le sais pas à l'avance. Il n'y a jamais de raison valable, cohérente, qui me pousse au meurtre. De temps à autre, c'est un regard ou quelques paroles. Une femme qui me tourne le dos et je vois sa nuque...*" : Albert DeSalvo.

"*J'aurais dû partir à ce moment-là. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Les mots qu'elle prononce ressemblent à s'y méprendre à ceux de mon épouse, Irmgard. Je crois entendre ses paroles résonner à mes oreilles. Je la menace d'un couteau et elle tente de me dire ce que je dois ou ne dois pas faire ?! Il n'y a rien de pire pour un homme que d'entendre une femme lui ordonner d'agir de telle ou telle façons, alors que c'est lui qui a le dessus et qui détient le pouvoi*r" : Albert DeSalvo, au sujet du meurtre de Beverly Samans.

"*Lorsque je les tue, j'ai généralement une bonne raison de le faire, parce qu'elles me tournent le dos ou à cause de la pression dans ma tête*" : Albert DeSalvo.

"*Les choses continuaient comme avant. Et le sentiment après que je sois sorti de l'appartement était comme si ça n'était jamais arrivé. Je suis sorti, j'ai descendu les escaliers et vous auriez pu dire que vous m'aviez vu, pour moi, ça n'était pas moi. Je ne peux pas l'expliquer d'une autre manière. C'est tellement irréel. J'étais là. C'était fait. Et pourtant, si vous m'aviez parlé une heure après, ou une demi-heure après, ça n'avait plus d'importance. Ça n'avait vraiment plus aucune imp*ortance" : DeSalvo, sur ses sentiments après le meurtre d'Anna Slesers.

"*Au moment où notre entrevue se termina, j'avais compris au moins une chose qui avait dérouté la police : pourquoi de si nombreuses femmes s'étaient montrées assez sottes pour le laisser pénétrer dans leur appartement. Rien qu'en parlant, Albert DeSalvo aurait pu faire une brèche dans un mur de briques. Si je n'avais pas su qu'il avait assassiné 13 femmes, je l'aurais trouvé absolument charmant*" : le Dr James Brussel.

Bibliographie

Livres en français :

"L'étrangleur de Boston", Stéphane Bourgoin, Mereal, 1998.
Disponible également dans "Le livre noir des serial killers".

"Psychanalyse du crime - 6 enquêtes criminelles du Dr Brussels", James Brussel, Tchou, 1970.
Dans le chapitre intitulé "Onze viols à Boston".

"L'étrangleur de Boston", Gerold Frank, Belle Lettres, 2001.

Livres en anglais :

"The Defense Never Rests", F. Lee Bailey, Stein & Day, 1971.
Bailey présente plusieurs des affaires auxquelles il a participé, dont celle de

l'Étrangleur de Boston.

"The strangler: The story of terror in Boston", Harold Baks, Mayflower, 1967.

"The Boston Stranglers", Susans Kelly, Citadel, 1995.

"A Rose for Mary: The Hunt for the Real Boston Strangler", Casey Sherman, Northeastern University press, 2003.

Filmographie

Film inspiré du cas de DeSalvo :

"L'Etrangleur de Boston", Richard Fleischer, 1968

"The Boston Strangler", Michael Feifer, 2009.

Albert Fish

Nom : Albert Hamilton Fish
Surnom : "The Gray Man" ("l'homme gris"), "The Werewolf of Wysteria" (le loup-garou de Wysteria"), "The Broolyn Vampire" ("le vampire de Brooklyn")
Né le : 19 mai 1870 à Washington (D.C) - Etats Unis
Mort le : 16 janvier 1936, exécuté au pénitencier de Sing Sing (New York).

Fish était un sadomasochiste pédophile pervers et cannibale, qui tua plusieurs enfants dans les années 1920 et 1930. Il poussa le vice jusqu'à envoyer à la mère de l'une de ses victimes une lettre décrivant les horreurs qu'il lui avait fait subir. Paraissant plus vieux que son âge, d'aspect frêle et doux, il n'effrayait pas les enfants, qu'il attirait avec des bonbons ou des pièces. Il en aurait violé près d'une centaine.

Informations personnelles

Albert Hamilton Fish est né le 19 mai 1870 à Washington D.C.
Son véritable nom était Hamilton Fish, et il affirmait qu'il avait reçu ce prénom en hommage à un parent éloigné qui était le secrétaire d'état du Président Grant. Fatigué d'être taquiné à cause de son prénom (on le surnommait « Ham and Eggs » - « œufs au bacon »), il l'avait changé pour s'appeler Albert.

Selon ses propres mots, son père était « *le capitaine Randall Fish, franc maçon 32ème degré, enterré dans le carré de la „Grande Loge" au cimetière du Congrès. C'était un capitaine de marine, sur le fleuve Potomac, qui se rendait de Washington à Marshall Hall, en Virginie* ». En fait, ancien capitaine d'un bateau, Randall Fish était devenu producteur d'engrais en 1870.

Albert Fish était le plus jeune d'une fratrie de 4 enfants. Il semble qu'aucun d'entre eux n'a été violenté par ses parents.

Randall Fish avait 43 ans de plus que son épouse, une immigrée Irlandaise.

Lorsque le père d'Albert Fish mourut le 15 octobre 1875, à l'âge de 75 ans, sa mère, qui devait à présent trouver un emploi et nourrir 4 enfants, dû se résoudre à confier le jeune Albert à l'orphelinat Saint John. Selon Fish, il y fut frappé et fouetté... et découvrit qu'il aimait ressentir la douleur physique. Etre battu provoquait chez lui une érection, ce dont les autres enfants ne cessaient de se moquer. « *C'est là que j'ai commencé à mal tourner. Nous avons été impitoyablement fouettés. J'ai vu des garçons faire bien des choses qu'ils n'auraient pas dû faire* ».

Fish resta à l'orphelinat de 5 ans à 9 ans : en 1880, sa mère trouva un emploi de fonctionnaire et le reprit chez elle.

En 1882, alors âgé de 12 ans, il entra en relation avec un adolescent qui lui fit découvrir des pratiques étranges telles que la coprophagie (manger ses excréments et/ou boire son urine).
Fish se mit également à fréquenter les bains publics, où il pouvait regarder d'autres garçons se déshabiller. Il y passait presque tous ses week-ends.

Il eut ses premières « relations sexuelles » à l'âge de 17 ans, lorsqu'il devint peintre. Il utilisa sa profession pour travailler dans des établissements où se trouvaient des enfants ou des adolescents qu'il violait : les YMCA, les maisons pour les jeunes tuberculeux, les églises...

Son emploi de peintre lui permettait également de se déplacer facilement d'une localité à une autre, pour passer d'un chantier à un autre. Il n'avait qu'à jeter ses pinceaux dans son sac et filer... même si parfois il avait dû s'enfuir si rapidement qu'il avait laissé son équipement sur place. Il allait expliquer par la suite que « *après un épisode particulièrement brutal* », il était directement parti dans un autre état. Il a vécu dans 23 états différents, de New York au Montana.
Fish allait continuer à violer des enfants de cette manière durant cinquante années.

En 1890, à l'âge de 20 ans, Albert Fish partit vivre à New York. Il s'y livra à la prostitution, passant du temps avec d'autres hommes pour de l'argent. Il fit également un voyage à Bruxelles, où il visita des maisons closes spécialisés dans la flagellation et autres actes sadomasochistes. A son retour aux États-Unis, Fish commença à « *faire toutes ces choses* » à ses jeunes victimes.

Il ne voulait pas tant des relations sexuelles avec ces enfants que leur infliger des sévices et leur faire ressentir de la douleur.
Nombre de ses victimes étaient des enfants de familles pauvres. Fish expliqua même plus tard qu'il choisissait des enfants noirs car il savait que les autorités n'enquêtaient que très rarement lorsqu'ils étaient blessés ou disparaissaient. Une fois, Fish attacha un garçon noir dans une cabane située au bord du Potomac, à Washington DC, le torturant durant plusieurs semaines. Il avait l'intention de le tuer mais changea finalement d'avis et le laissa partir.
Une autre fois, il attacha un jeune garçon et le fouetta brutalement. Il le laissa également partir mais les parties génitales de sa victime saignaient si abondamment que Fish craignit qu'il meurt et préféra quitter la ville.

Lorsqu'il eut assez d'argent pour louer un appartement, en 1894, Albert Fish fit venir sa mère à New York, où ils vécurent dans le même appartement. En 1898, il épousa une jeune femme de 19 ans dont il s'était assuré qu'elle appréciait, au moins dans une certaine mesure, ses préférences sexuelles... Son épouse Anna et lui eurent 6 enfants : Albert Jr, Anna, Gertrude, Eugene, John et Henry.

En 1903, la mère d'Albert Fish mourut. La même année, à 33 ans, il fut arrêté pour détournement de fond escroquerie (il travaillait alors dans une épicerie) et incarcéré au pénitencier de « Sing Sing » durant 16 mois.

Mais il semble qu'il fut par la suite capable de maintenir une façade de normalité car le mariage, tant bien que mal, dura 20 ans.

En 1911, Albert Fish, qui vivait alors à Saint Louis, rencontra Thomas Bedden, un jeune homme de 19 ans handicapé mental et sans abris qui paraissait plus jeune que son âge. Fish le ramena dans la chambre qu'il louait et, comme le jeune homme était couvert de poux, Fish le rasa des pieds à la tête. Durant 3 semaines, ils se livrèrent à « *toutes sortes d'activités sadiques et masochistes l'un sur l'autre* ». Fish demanda à Bedden de le fouetter et d'uriner sur lui, il but son urine et mangea ses excréments, puis le força à faire de même. Plus tard, Fish coupa les fesses du jeune homme avec une lame de rasoir et tenta de boire le sang qui en coulait. Finalement, Fish attacha Bedden puis commença à lui couper le pénis avec une paire de ciseaux. Mais, comme Fish le raconta plus tard, le

jeune homme « *lui jeta un tel regard suppliant que Fish ne put le supporter* ». Il noua un chiffon sur la blessure, laissa un billet de 10$ sur le lit puis quitta la ville.

Le 19 janvier 1917, alors que leur plus jeune fils, Henry, n'avait que 3 ans, l'épouse d'Albert Fish le quitta pour un autre homme, John Straube. Ils emmenèrent les meubles avec eux, mais pas les enfants. Ces derniers, lorsqu'ils revinrent à la maison, trouvèrent simplement une note leur indiquant d'appeler leur père, qui vivait alors à White Plains, dans le comté de Westchester (New York) où il peignait une église.
Anna Fish revint 3 mois plus tard, affirmant que son amant la battait, et Fish accepta qu'elle reprenne sa place au foyer. Mais, quelques jours plus tard, Fish découvrit qu'elle avait en fait caché John Straube dans le grenier... L'épouse et l'amant partirent, cette fois pour de bon, et Albert Fish s'occupa seul des enfants.

Peu après le départ de son épouse, alors qu'il approchait de la cinquantaine, il semble que ses délires malsains échappèrent à tout contrôle. Entre autres choses, il devint obsédé par le fait de castrer puis de tuer un jeune garçon afin de faire pénitence pour ses propres péchés, il s'intéressa à l'idée de l'expiation par la punition et la douleur...
Fish était un homme très religieux, même s'il avait une version totalement déformée et pervertie de la Bible. Lorsqu'il était enfant, il avait voulu devenir prêtre.
Il commença à avoir des visions du Christ et commença à entendre des voix murmurer des mots tels que « coup de fouet », « récompense », « délice » ou « châtié », qu'il interpréta comme des commandements divins : il devait torturer et tuer. Il se mit également à interpréter des passages de la Bible dans son propre délire : « *Heureux est l'homme qui corrige le fils qu'il chérit avec un fouet, car grande sera sa récompense* » Ou « *Heureux celui qui prend les petits et leur fracasse la têtes contre des pierres* ».
Un jour, il s'enroula dans un tapis, expliquant à l'une de ses filles qui l'avait surpris qu'il suivait « *les instructions de l'apôtre Jean* ».
En 1922, il emmena ses enfants dans la ville de Greenburgh, comté de Westchester, où il travaillait comme peintre. A quelques centaines de mettre du bungalow qu'il louait se trouvait une grande maison que les habitants de la ville nommait le « Wisteria Cottage ». Durant l'été, Albert Fish monta en

haut d'une colline voisine et, parvenu son sommet, il brandit les poings vers le ciel et se mit à hurler « *Je suis le Christ !* ».
En 1925, l'un de ses fils, John, le vit s'enfoncer délibérément des aiguilles dans le corps. En 1929, Albert Jr découvrit également des pagaies ensanglantées cachées derrière l'évier de la cuisine d'un autre appartement qu'il partageait à nouveau avec son géniteur. En 1934, il surprit son père en train de se frapper avec une pagaie cloutée puis trouva des dizaines d'aiguilles cachées dans l'appartement qu'il partageait avec son père. Lorsque son fils lui demanda des explications, Albert Fish lui répondit qu'il aimait s'enfoncer des aiguilles dans le corps. « *Quand je ne peux pas les enfoncer en moi, j'aime torturer d'autres gens avec elles.* »

Crimes et châtiment

Le 11 juillet 1924, Albert Fish observa Beatrice Kiel, 8 ans, alors qu'elle jouait seule dans la ferme de ses parents, dans le quartier champêtre de Charlton Woods, au nord de Staten Island. Il lui offrit de l'argent pour l'aider à trouver de la rhubarbe dans les champs voisins. Elle s'apprêtait à l'accompagner lorsque sa mère les aperçut et chassa Fish. Il partit, mais revint un peu plus tard dans la grange des Kiel pour y passer la nuit, avant d'être découvert par Hans Kiel, qui le mit dehors.

Le 14 juillet 1924, **Francis McDonnell**, 8 ans, jouait devant sa maison, lui aussi à Charlton Woods, Staten Island. Sa mère était assise sur le porche, sa petite fille sur les genoux, lorsqu'elle vit un vieil homme maigre, cheveux gris et moustache grise, au milieu de la rue. Elle observa le vieil homme aux vêtements élimés qui serrait et desserrait ses poings en marmonnant pour lui-même. L'homme tapota son chapeau poussiéreux et disparu en bas de la rue.

En fin d'après-midi, le vieil homme fut aperçu à nouveau alors qu'il regardait Francis McDonnell jouer au football avec 4 autres garçons. L'homme demanda à Francis de le rejoindre et échangea avec lui quelques mots alors que les autres garçons continuaient leur match. Quelques minutes plus tard, les enfants réalisèrent que le vieil homme et Francis avaient disparu.
Un voisin remarqua un garçon qui ressemblait à Francis, marchant dans un

endroit boisé, avec un vieil homme aux cheveux gris, qui ressemblait à un clochard.

Personne ne remarqua la disparition de Francis jusqu'au dîner. Son père, qui était policier, organisa les recherches. Ils trouvèrent le corps du jeune garçon dans un bois, caché sous des branches. Ses vêtements avaient été arrachés et il avait été étranglé avec ses bretelles. Il avait été frappé si violemment que la police douta que le « vieux clochard » ait pu être aussi âgé et aussi frêle qu'il en avait l'air. A moins que le vieil homme ait eu un complice...

Les experts en empreintes digitales et les photographes de la police de Manhattan se rendirent rapidement sur les lieux et 250 policiers furent assignés à cette affaire.
Une immense chasse à l'homme permit de découvrir plusieurs suspects prometteurs, mais aucun ne ressemblait au « clochard » moustachu aux cheveux gris. Son visage était inscrit dans la mémoire de la mère de Francis.
« *Il a descendu la rue en traînant des pieds, en marmonnant, faisant des gestes bizarres avec ses mains. Je n'oublierai jamais ces mains. J'ai frémis en les regardant... La manière dont elles s'ouvraient et se fermaient, s'ouvraient et se fermaient, s'ouvraient et se fermaient. Je l'ai vu regarder Francis et les autres. J'ai vu ses épais cheveux gris et sa moustache tombante. Tout en lui paraissait délavé et gris.* »

Malgré les énormes efforts de la police et des habitants de Charlton Woods, «l'Homme Gris» ne fut pas retrouvé.

Le 11 février 1927, un petit garçon de 4 ans, **Billy Gaffney**, jouait dans l'allée devant son appartement de Brooklyn avec l'un de ses voisins, Billy Beaton, 3 ans. Un troisième enfant, âgé de 12 ans, rejoignit les garçons, mais remonta dans son appartement en attendant sa petite sœur pleurer. Lorsqu'il redescendit quelques minutes plus tard, il remarqua que les deux Billy étaient partis et prévint le père du plus jeune. Un peu affolé, M. Beaton les chercha un moment et fini par trouver son fils, seul, sur le toit de l'immeuble.

- *Où est Billy Gaffney ?* demanda le père.
- *Le croque mitaine l'a emmené*.

Le lendemain, lorsque les policiers commencèrent à chercher Billy Gaffney, ils ignorèrent le jeune témoin. Les enquêteurs pensèrent d'abord que Billy avait erré jusqu'à des bâtiments industriels proches, ou pire, qu'il était tombé dans le canal Gowanus, un peu plus loin.
Des voisins organisèrent des recherches et on dragua le canal, mais Billy ne fut pas retrouvé.

Finalement, quelqu'un écouta Billy Beaton, qui avait décrit le « croque mitaine ». C'était un vieil homme gracile, avec des cheveux gris et une moustache grise.
La police chercha le vieil homme et le petit garçon durant des semaines, mais ne relia malheureusement pas la disparition de Billy Gaffney avec celle de Francis McDonnell. Les enquêteurs acceptèrent même l'aide de plusieurs médiums, sans résultat.

Après son arrestation en 1928, Peter Kudzinowski, un autre tueur en série agissant lui aussi dans le New Jersey à la même époque, fut suspecté du meurtre de Billy Gaffney. Kudzinowski avait assassiné un petit garçon, Harry Quinn, à Scranton, en 1924 ; puis Joseph Storella, 7 ans, à New York, et Julia Mlodzianowski, 5 ans, au Lake Hopatcong en 1928. Il fut exécuté en décembre 1929, à l'âge de 26 ans.

En 1928, Fish attira un garçon de 14 ans dans un endroit isolé, qu'il avait repéré auparavant, à la campagne. Il avait l'intention de l'attacher, de le castrer, de le fouetter jusqu'à l'inconscience, puis de le laisser saigner à mort. « *Mais au dernier moment, une automobile est venu, donc j'ai vu que c'était trop dangereux et j'ai abandonné cette idée* ».

Edward Budd était un jeune homme de 18 ans, dynamique et travailleur. Piégé dans une ville nauséabonde et surpeuplée, dans un petit appartement misérable et mal isolé rendu irrespirable par les chaleurs estivales, avec ses parents et ses 4 frères et sœur, il voulait échapper à la pauvreté et contribuer au bien-être de sa famille. Edward avait décidé de joindre l'utile à l'agréable : il voulait travailler à la campagne, où l'air était pur, et rapporter quelques dollars à ses parents.
Le 25 mai 1928, il publia donc une annonce dans un journal, le « New York

World », proposant ses services comme garçon de ferme.
Le 28 mai, sa mère, Delia, ouvrit la porte à un vieux monsieur. Celui-ci se présenta sous le nom de Frank Howard, un fermier de Farmingdale, Long Island, qui voulait discuter avec Edward au sujet de son futur emploi.

Delia demanda à Beatrice, sa petite fille de 5 ans, d'aller chercher son grand frère qui était chez un ami. Le vieux monsieur lui sourit et lui donna une pièce.
Pendant qu'ils attendaient Edward, Delia put observer le vieux monsieur. Il avait un visage doux, des cheveux gris et une grosse moustache. Le vieux monsieur expliqua à Mme Budd qu'il avait longtemps travaillé comme décorateur à la ville puis s'était retiré dans une ferme qu'il avait achetée avec l'argent qu'il avait mis de côté. Il avait six enfants qu'il avait élevés seul, sa femme l'ayant abandonnée plus d'une dizaine d'année auparavant. Avec l'aide de ses enfants, cinq ouvriers agricoles et un cuisinier suédois, il avait transformé la ferme en un bel élevage de plusieurs centaines de poulets et une demi-douzaine de vaches laitières.
L'un de ses ouvriers s'en allait et il avait besoin de quelqu'un pour le remplacer.

Edward arriva enfin et rencontra M. Howard, qui remarqua sa grande taille et sa force. Edward assura au vieil homme qu'il était un bon travailleur. M. Howard lui offrit de le payer 15$ par semaine (une belle somme, à l'époque), ce qu'Edward accepta avec joie. M. Howard accepta même d'embaucher Willie, le meilleur ami d'Edward.

M. Howard devait partir pour un autre rendez-vous mais promit de revenir le samedi, afin de les emmener. Les deux jeunes hommes étaient ravis et les Budd heureux du bon emploi que ce vieux gentleman avait offert si rapidement à leur fils.

Malheureusement, M. Howard ne vint pas le samedi 2 juin. Il envoya à la famille Budd un télégramme pour s'excuser, expliquant qu'il allait plutôt venir le lendemain matin.
Le dimanche, vers onze heures, Frank Howard se présenta à l'appartement des Budd avec des fraises et un pot de crème fraiche. « *Ce sont des produits qui viennent directement de ma ferme* », expliqua-t-il.

Delia Budd persuada le vieux monsieur de rester pour le déjeuner. Pour la première fois, son mari, Albert, eut l'opportunité de discuter avec le futur employeur de son grand fils. Le vieux monsieur lui parla gentiment, poliment, et décrivit de manière idyllique les 20 acres de son domaine, son équipe d'ouvriers agricoles sympathiques et une vie campagnarde simple et saine.
Albert Budd songea que M. Howard, malgré son costume bleu défraichi, semblait sincère et distingué.

Lorsqu'ils s'assirent pour manger, la porte de l'appartement s'ouvrit et une très jolie fillette de 10 ans fit son apparition en chantonnant. Revenant de la messe, **Grace Budd** avait revêtu ses « habits du dimanche ». Une jolie robe de communion en soie blanche, des bas en soie et un collier de perles la faisaient paraître un peu plus âgée que ses 10 ans.
Frank Howard, comme toutes les personnes qui rencontraient « Gracie », la trouva ravissante.
« *Voyons si tu sais bien compter* » lui dit-il en lui tendant des pièces et des billets. Les Budd, qui avaient bien du mal à terminer le mois, furent abasourdis par la somme d'argent que le vieil homme portait sur lui.
« *Quatre-vingt-douze dollars et cinquante cents* », lui répondit Gracie.
« *Quelle petite fille intelligente !* », ajouta M. Howard, en lui offrant les cinquante cents pour s'acheter des bonbons.

Frank Howard expliqua ensuite qu'il allait revenir chercher Edward et Willie, mais qu'il devait d'abord se rendre à la fête d'anniversaire que sa sœur organisait pour l'une de ses filles. Il donna deux dollars aux garçons pour qu'ils aillent au cinéma.
Alors qu'il s'apprêtait à partir, il invita Grace à l'accompagner à l'anniversaire de sa nièce. Il affirma à ses parents qu'il prendrait soin d'elle et qu'ils reviendraient tous les deux avant 21 heures.
Delia Budd demanda à M. Howard où vivait sa sœur et il répondit qu'elle possédait un appartement entre Columbus et la 137ème Rue.
Delia et Albert Budd hésitèrent un instant. Impressionnés par la réussite et l'argent de « Monsieur Howard », ils ne voulaient pas offenser leur invité en suggérant qu'ils ne pouvaient pas lui faire confiance. Albert Budd convainquit son épouse qu'une sortie serait bon pour Gracie. « *Laisse là aller, cette pauvre petite. Elle n'a pas souvent l'occasion de s'amuser* ».

Delia aida donc Gracie à enfiler son plus beau manteau et un petit chapeau gris. Elle suivit Gracie et M. Howard dehors, et les regarda disparaître au coin de la rue.

Lorsque Grace ne réapparu pas cette nuit-là, les Budd furent inquiets mais se rassurèrent en se disant que la fête avait duré plus longtemps que prévu et que leur fille avait dû dormir chez la sœur de M. Howard. Ils tentèrent de s'en convaincre à nouveau lorsque Gracie ne revint pas non plus le lendemain matin.
N'y tenant plus, les Budd envoyèrent Edward au poste de police le plus proche. Lorsqu'Edward lui expliqua comment sa jeune sœur avait disparu, le lieutenant de police Samuel Dribben lui annonça tristement que l'adresse que « Frank Howard » avait donné pour la maison de sa soi-disant sœur n'existait pas.

Il ne fallut pas longtemps à la police pour découvrir qu'il n'existait pas plus de « Frank Howard » que de ferme à Long Island. Cela signifiait également qu'il n'y avait pas d'indices tangibles pouvant révéler l'identité du kidnappeur. L'homme avait bien couverts ses traces, allant même jusqu'à récupérer le télégramme qu'il avait envoyé aux Budd le 2 juin. Il avait affirmé qu'il allait se plaindre auprès de Western Union parce qu'il avait soi-disant été incorrectement adressé.
Le Detective Dribben et ses collègues se mirent alors en quête de la note manuscrite originale du télégramme. C'était le seul lien qui existait avec le kidnappeur de Gracie et trois employés des services postaux passèrent plus de 15 heures avec les policiers à chercher parmi des dizaines de milliers de duplicata jusqu'à trouver celui que « Frank Howard » avait envoyé. Le télégramme avait été envoyé depuis un bureau de East Harlem. Les enquêteurs songèrent d'abord à fouiller chaque maison de ce quartier puis abandonnèrent l'idée, fautes de personnels disponibles.

Samuel Dribben se concentra alors sur un autre indice, tout aussi mince : la crème et les fraises que « Frank Howard » avait apporté à Mme Budd. Les enquêteurs parcoururent East Harlem jusqu'à ce qu'ils trouvent le *delicatessen* où « Howard » avait en fait acheté le fromage et le vendeur ambulant qui lui avait vendu les fraises. Le vendeur décrivit le « vieil homme moustachu » mais ne put se souvenir de quoi que ce soit d'autre à

son sujet. Les policiers pensèrent que « Frank Howard » résidait dans le quartier ou, du moins, le connaissait bien. Ils vérifièrent les chambres à louer, les restaurants, les coiffeurs, les kiosques à journaux...
La piste ne mena à rien.

La police vérifia tout ce que « Frank Howard » avait affirmé aux Budd. Les enquêteurs montrèrent aux parents éplorés les photos des criminels violents et des délinquants sexuels connus, des patients des hôpitaux psychiatriques récemment libérés... Sans résultat.
Il n'y avait aucune trace de Gracie.

Le 7 juin 1928, la police de New York envoya une note en un millier d'exemplaires à tous les services de police des Etats-Unis et du Canada, accompagnée de la photo de Grace et d'une description de M. « Howard ». Puis des milliers furent placardées à New York, dans les stations de métro, les terminaux des ferries, dans les banques, les coiffeurs, les postes, les épiceries et les restaurants.
La photo de Gracie apparue sur la première page de tous les journaux, permettant de recueillir des centaines de renseignements, de pistes et de conseils de la part d'une population paniquée.
Les enquêteurs furent submergés d'appels et de signalements de personne ayant vu Gracie à travers tout le pays, mais aussi de lettres de fous ou de mauvais plaisantins, qui durent malgré tout être vérifiées par les policiers assignés à cette affaire. Accaparés par les rumeurs, les fausses pistes et les suspects éventuels, les enquêteurs ne décelèrent pas, là non plus, la connexion entre les meurtres : « L'homme gris ».

Des milliers de circulaires furent imprimés et distribués aux départements de police à travers les Etats-Unis et le Canada, malheureusement sans résultat.

Delia Budd rencontra tous les journalistes qui se présentèrent à elle et leur parla de Gracie, dans l'espoir que leurs articles aideraient la police à retrouver sa fille.
Mais, à mesure que le temps passa, ses espoirs, et ceux des policiers, s'amoindrirent. Les gros titres consacrés à la disparition de Grace furent remplacés par d'autres : l'été 1928 fut l'un des plus chauds du siècle et des dizaines de personnes moururent ; Amelia Earhart fut la première femme à

traverser l'Atlantique en avion ; Roald Amundsen, « découvreur » du pôle Sud, disparut en cherchant à retrouver le dirigeable d'un explorateur italien en Arctique ; Johnny Weissmuler, futur Tarzan à l'écran, remporta le 100m aux JO d'Amsterdam...
A la fin du mois de juillet 1928, l'affaire Grace Budd n'avait déjà plus droit qu'à quelques entrefilets et le « Grand Public » commençait déjà à l'oublier.

Deux mois après la disparition de Grace, même les enquêteurs les plus dévoués avaient abandonné et la plupart avait été assignés à d'autres crimes. Seul William King, *detective lieutenant* du 'Bureau des Personnes Disparues', un homme aussi tenace que coriace, était déterminé à retrouver la petite fille.
Vétéran de la Première Guerre Mondiale, King était déjà une légende parmi les forces de l'ordre new-yorkaises. Il fut le seul enquêteur qui ne perdit jamais espoir. Il ne se passa pas une journée sans qu'il ne pense à Gracie et à ses parents. Régulièrement, il revenait sur le dossier, cherchant de nouvelles pistes, en suivant d'anciennes, passant d'innombrables appels.

A un moment, King cru avoir trouvé le coupable lorsqu'il reçut un dossier sur un escroc et faussaire aux cheveux gris, Albert Corthell.
Un surveillant d'un pénitencier de Floride avait reçu la note décrivant Gracie et son kidnappeur. Il pensa que « Frank Howard » ressemblait en tout point à un ancien détenu libéré en 1926, un certain Albert Cothrell. Ce dernier, un escroc plusieurs fois condamné, utilisait divers noms d'emprunt, avait une cinquantaine d'année, des cheveux gris et une constitution frêle. Il s'était plusieurs fois fait passer pour un médecin et avait convaincu des jeunes adolescentes de se faire passer pour sa fille, afin de se donner un air de respectabilité.
Le surveillant pénitentiaire envoya une photo de Corthell à la police de New York, qui la présenta aux Budd. Le père, à moitié aveugle, ne put se prononcer avec certitude, mais Délia, la mère, affirma immédiatement qu'il s'agissait bien de « Frank Howard ».
Dans le même temps, le directeur d'une agence d'adoption vint prévenir la police qu'un homme d'apparence âgée avait tenté d'enlever une petite fille en faisant croire qu'il voulait l'adopter, et reconnu Albert Cothrell lorsqu'on lui présenta sa photo.
Un mandat d'arrêt fut donc lancé contre Cothrell et le lieutenant King se

lança à sa poursuite. King le pista durant des mois, suivant chacune des pistes qui se présentaient, le pourchassant de ville en ville à travers le pays. Il arriva toujours trop tard.

En juin 1930, le detective King se rendit en Floride pour y retrouver un certain « Charles Howard ». Ce cinquantenaire avait épousé une New Yorkaise en vacances, puis ils s'étaient installés à New York, dans un appartement appartenant à la tante de la mariée. Une semaine plus tard, Charles Howard avait disparu avec 2 800$ de son épouse et 1 000$ de la tante. King soupçonna Howard d'être en fait l'escroc Albert Corthell, car cette arnaque était « tout à fait son genre ».
King retrouva rapidement Howard en Floride. Il était mince, moustachu et grisonnant. King le ramena à New York mais découvrit rapidement qu'il n'était pas Albert Cothrell. Il fut malgré tout inculpé de vol et King le présenta à Delia Budd et à Willie Korman (l'ami d'Eward qui avait rencontré « Frank Howard »). Willie ne put l'identifier mais Delia Budd affirma le reconnaître. Les journaux titrèrent immédiatement que « Frank Howard » avait enfin été identifié. Toutefois, Charles Howard pu prouver qu'il avait un solide alibi car il se trouvait à l'autre bout du pays le jour de la disparition de Gracie.
En fait, Delia Budd, désespérée et désemparée, identifia plusieurs fois, à tort, des hommes censés être celui qui avait enlevé sa fille. Elle se trompa systématiquement, aveuglée par l'espoir de retrouver son enfant. Elle désigna même un enquêteur de la police.

Lorsque King parvint finalement à appréhender Albert Cothrell, en décembre 1930, dans le Missouri, ce fut pour découvrir... qu'il ne pouvait pas être son coupable : Corthell était en prison à Seattle (sur la côte nord-ouest) lorsque Grace avait été enlevée !

Corthell fut l'un des deux suspects les plus intéressants que King poursuivit durant six longues années. L'autre suspect, Edward Pope, fut arrêté en septembre 1930, mais, à la différence de Corthell, ce gérant d'un immeuble d'appartements de 67 ans fut inculpé de l'enlèvement de Gracie.
Le 3 septembre, Jessie Pope se présenta à la police pour accuser son époux d'avoir enlevé Grace Budd. Selon elle, alors qu'elle était séparée de son époux et vivait chez sa sœur, dans le New Jersey, Edward Pope s'était

présenté à elle avec une petite fille brune. Son mari lui avait demandé de s'occuper de l'enfant « le temps qu'il règle quelques affaires », mais elle avait refusé et il était reparti avec la fillette.
Jessie Pope était tombé gravement malade juste après et, suite à des mois de convalescence, elle avait oublié la fillette... jusqu'à ce qu'elle lise un article sur « Charles Howard » dans les journaux.
Dès le lendemain, Edward Pope fut arrêté et inculpé de l'enlèvement de Gracie.
Une fois encore, Delia Budd identifia le suspect qu'on lui proposa. On découvrit qu'Edward Pope avait été interné dans un asile psychiatrique. Des policiers fouillèrent la vieille ferme que Pope possédait dans les Catskills (New York) et y trouvèrent, dans un garage, trois petites caisses qui contenaient des lettres écrites par des femmes, des photos de femmes et d'adolescentes dans des poses lascives, trois mèche de cheveux bruns nouées par un ruban blanc, une boîte de munitions pour revolver et une paire de chaussettes que Delia Budd reconnu comme celles de Gracie. Les enquêteurs pensèrent avoir enfin trouvé leur coupable.
Cependant, lors du procès d'Edward Pope, fin décembre 1930, le bel édifice s'effondra. Jessie Pope décrivit la petite fille qu'elle avait soi-disant vu avec son époux avec des vêtements qui ne correspondaient pas du tout à ceux que portait Gracie le jour de sa disparition. Elle admit également que son époux avait été interné à sa demande, car elle voulait récupérer l'argent dont il avait hérité de son père.
Madame Budd, principale témoin de l'accusation, admit qu'elle s'était trompée en affirmant qu'il était bien « Frank Howard » et que les chaussettes étaient en fait différentes de celles de sa fille. Pope expliqua qu'il avait récupéré les vêtements et les lettres des habitants de l'immeuble dont il était le concierge. Il avait gardé les vêtements pour ses 5 petits-enfants. Les cheveux avaient été coupé sur la tête de son fils lorsqu'il était petit, en souvenir.
Il s'avéra que Pope avait été accusé à tort du kidnapping par son ex-épouse, pour des questions d'argent et de rancœur. Il fut déclaré innocent et relâché.

Au moment où la police enquêtait sur Cothrell et Pope, un autre homme aux cheveux gris était arrêté à New York et inculpé pour avoir envoyé des lettres obscènes à de nombreuses femmes.

Albert Fish avait été arrêté pour des délits mineurs en 1928 et avait depuis tenté de ne plus se faire remarquer, mais il avait un besoin compulsif d'écrire des lettres abjectes.
Au printemps 1929, Albert Fish avait prétendu être un producteur d'Hollywood à la recherche de femmes qui participeraient avec lui à des orgies sadomasochistes (bondage, flagellation et coprophagie) en échange d'une grosse somme d'argent. Il avait envoyé ses lettres à des femmes dont il avait trouvé les adresses par le biais d'agences matrimoniales ou d'annonces de rencontre.

[Alors qu'il n'avait pas divorcé de sa première épouse, Fish se maria le 6 février 1930 à Waterloo (état de New York) à Estella Wilcox... et divorça une semaine plus tard. Il épousa deux autres femmes durant cette année, mais divorça tout aussi rapidement.]

En septembre 1930, il avait également envoyé une lettre obscène à une dame qui avait fait publier une annonce d'emploi de femme de ménage. La Cour précisa d'ailleurs que la lettre était « *d'une nature si vile, obscène et dégoûtante* » qu'elle ne voulait pas la dévoiler en publique.

Jugé en décembre 1930, Fish fut envoyé à l'hôpital psychiatrique de Bellevue pour une observation de 10 jours. En fait, il y resta presque un mois, durant l'hiver 1930/1931. Il était poli et coopératif, les médecins jugèrent qu'il était sain d'esprit et intelligent, bien que frappé par des problèmes sexuels qu'ils attribuaient à une démence causée par son âge...
Les psychiatres conclurent qu'il n'existait « *aucun indice de notions délirantes ou d'expériences hallucinatoires. (...) Sa mémoire, particulièrement pour un homme de cet âge, est excellente. (...) M. Fish ne montre aucun signe de détérioration mentale ou de démence. (...) Cet homme n'est pas fou* ».
Albert Fish se montra poli, respectueux, coopératif et très calme. Considéré inoffensif, il fut libéré et confié à la garde de sa fille Anna.
Les psychiatres de Bellevue n'étaient pas les premiers à s'être fait berner par l'apparence chétive de Fish, sa douceur et son mince sourire.

Quelques temps plus tard, Fish s'installa avec son aîné, Albert Junior, qui était concierge dans un immeuble. Il sembla s'être assagit et aida son fils dans les menus travaux de l'immeuble. Mais, à partir de juin 1934, Albert Jr

réalisa que son père n'allait pas mieux. Il savait déjà, depuis des années, que Fish aimait se fouetter et se frapper : il l'avait surpris dans l'acte à plusieurs reprises. Mais il découvrit que son père s'était fabriqué une planche à clous pour se frapper jusqu'au sang, ainsi qu'un « chat à neuf queues » en cuir. Son père avait parfois des envies de viande crue et se réveillait en hurlant à cause de terribles cauchemars.
Albert Junior finit par demander à son père de partir et Fish alla s'installer dans une pension de famille.

En 1934, le dossier de la disparition de Grace Budd était toujours ouvert même si personne n'espérait plus qu'il soit jamais résolu.
Seul le lieutenant William King continuait encore l'enquête. Il avait parcouru tout le pays, d'est en ouest et du nord au sud, suivant la moindre piste, la plus mince rumeur. Il avait poursuivi tous les suspects possibles, sans résultat.
Il avait également demandé à certains journalistes d'écrire des articles sur Grace Budd, avec de soi-disant nouvelles informations, afin que la petite fille ne tombe pas dans l'oubli. A chacun de ces articles, la police recevait des dizaines d'appels et de lettres, jusqu'ici sans succès.
Fin octobre 1934, King demanda à un journaliste du 'New York Daily Mirror', un tabloïd à grand tirage, de publier un article contenant une fausse allégation selon laquelle l'enquête avançait. Ce qui fut fait le 2 novembre : « *J'ai discuté avec la police concernant le mystère Grace Budd. Elle avait 10 ans lorsqu'elle a été kidnappée il y a 6 ans. Et l'on peut dire que le 'Département des Personnes Disparues' va résoudre l'affaire, ou espère le faire, dans quatre semaines* ».

Dix jours plus tard, Delia Budd reçu une lettre postée de Manhattan, que son manque d'éducation ne lui permit pas, heureusement, de lire. Son fils Edward la lut à sa place et courut immédiatement la donner au Detective King.

La lettre était tout simplement abominable :

> « Chère Madame Budd,
>
> En 1894, un ami à moi navigua comme matelot sur le bateau à vapeur Tacoma, Capitaine John Davis. Ils partirent de San Francisco et se rendirent à Hong Kong, Chine. A leur arrivée, lui et deux autres

débarquèrent à terre et se saoulèrent. Lorsqu'ils revinrent, le bateau était parti.

A cette époque, il y avait une famine en Chine. Toutes sortes de viande était vendu de 1$ à 3$ la livre. La souffrance était si grande parmi les très pauvres que tous les enfants en dessous de 12 ans était vendus comme nourriture pour que les autres ne meurent pas de faim. Un garçon ou une fille de moins de 14 ans n'était pas en sécurité dans la rue. Vous pouviez aller dans n'importe quelle boutique et demander un steak ou de la viande bouillie. Des morceaux du corps d'un enfant étaient apportés et vous pouviez choisir la partie qui vous convenait. Les fesses d'un garçon ou d'une fille, qui est la partie la plus tendre du corps, était vendues en escalopes et coutaient le plus cher.

John resta si longtemps qu'il acquit un goût pour la chair humaine. A son retour à New York, il enleva deux garçons de 7 et 11 ans. Il les ramena chez lui, les déshabilla et les attacha dans un placard. Il brûla ensuite tous leurs vêtements et, la nuit, il les fessa, les tortura, pour rendre leur chaire bonne et tendre.
Il tua d'abord le garçon de 11 ans, parce qu'il avait le cul le plus gros et bien sûr le plus de viande dessus. Chaque partie de son corps fut cuisinée et mangée, excepté la tête, les os et les entrailles. Il le rôti dans le four (le cul), le bouilli, le grilla, le frit et en fit aussi un ragout. Le plus jeune garçon fut le suivant, de la même manière. A cette époque, je vivais au 409 Est. 100th street. Il m'avait répété tellement souvent à quel point la chair humaine était bonne que je me suis décidé à en goûter.

Le dimanche 3 juin 1928, je vous ai appelé au 406 West 15th Street. Je vous ai apporté un pot de crème, des fraises. Nous avons déjeuné. Grace s'est assise sur mes genoux et m'a embrassé. J'ai décidé de la manger.

Sous le prétexte de l'amener à une fête. Vous avait dit Oui qu'elle pouvait partir. Je l'ai emmenée dans une maison vide à Westchester que j'avais déjà choisie. Lorsque nous sommes arrivés là, je lui ai dit de rester dehors. Elle a ramassé des fleurs sauvages. Je suis allé à l'étage et j'ai enlevé tous mes vêtements. Je savais que si je ne le

faisais pas, ils seraient couverts de sang. Lorsque j'ai été prêt, je suis allé à la fenêtre et je l'ai appelée. Puis je me suis caché dans un placard jusqu'à ce qu'elle arrive dans la chambre. Lorsqu'elle m'a vu tout nu elle a commencé à pleurer et a essayé de s'enfuir par les escaliers. Je l'ai attrapée et elle a dit qu'elle allait le dire à sa maman.

D'abord, je l'ai déshabillée. Comme elle m'a donné des coups de pieds, mordu et griffé ! Je l'ai étranglée à mort, puis je l'ai coupée en petits morceaux pour pouvoir ramener la viande chez moi. Je l'ai cuisinée et mangée. Comme son petit cul était doux et tendre rôti dans le four. Cela m'a pris 9 jours pour manger son corps en entier. Je ne l'ai pas baisée alors que j'aurais pu si je l'avais voulu. Elle est morte vierge ».

Personne ne voulait croire que cette lettre atroce soit autre chose qu'un détestable canular. Ce devait être les divagations d'un pervers, d'un fou sadique.
Mais le *detective* King remarqua que les détails de la rencontre entre Grace et son assassin, qui n'avaient pas été rendus publiques, étaient tous exacts : le pot de crème, les fraises, le prétexte de la fête d'anniversaire...
King compara l'écriture de la lettre à celle de l'original du télégramme envoyé par « Frank Howard » aux Budd six ans auparavant. Elles étaient identiques.

William King utilisa un microscope sur la lettre et découvrit sur l'enveloppe un petit symbole hexagonal presque indiscernable sur l'enveloppe, ainsi que les lettres «N.Y.P.C.B.A.». Une recherche dans le bottin téléphonique de Manhattan révéla que ces lettres étaient en fait le sigle de la *'New York Private Chauffeur's Benevolent Association*' (l'association bénévole des chauffeur privés de New York).
L'association ouvrit évidemment ses dossiers à l'inspecteur King qui passa avec ses hommes des heures et des heures à vérifier l'écriture et l'éventuel passé criminel des 400 employés. Ils ne trouvèrent rien. King décida alors de réunir tous les employés et de les interroger. Il ajouta également qu'il cherchait des informations sur cette affaire et offrait l'immunité à quiconque aurait volé du papier à lettre de l'association pour ses besoins personnels...
Quelques minutes plus tard, un jeune chauffeur nommé Lee Sicowski vint

le rejoindre dans l'un des bureaux de l'association. Le jeune homme expliqua au detective King qu'il lui était arrivé « d'emprunter » les lettres et enveloppes de l'association pour les emmener chez lui. Il en avait laissé dans la « pension de famille » où il vivait auparavant, au 200 East 52ème Rue.
La propriétaire de la pension, Mme Frieda Schneider, expliqua que l'ancienne chambre de Sicowski avait été récemment occupée par un homme qui ressemblait à la description de « Frank Howard ». Son nom était Albert Fish. L'inspecteur King vérifia scrupuleusement la signature de Fish dans le registre et fut convaincu que l'écriture était la même que celle des lettres envoyées aux Budd.
L'homme avait quitté la pension deux jours plus tôt.
La propriétaire mentionna que Fish lui avait demandé si elle avait reçu pour lui une lettre qu'il attendait de son fils, qui travaillait pour le *'Civilian Conservation Corps'* (le Service Civil pour la Nature) de Caroline du Nord. Le fils envoyait régulièrement de l'argent à son vieux père...
Le lieutenant King décida d'attendre patiemment qu'Albert Fish fasse son apparition. Un jour passa, puis un second. King s'inquiétait que Fish ne contacte pas son ancienne propriétaire. Il craignait de l'avoir fait fuir... pour toujours.

Mais le 13 décembre 1934, Frieda Schneider appela le *detective* King. Albert Fish était à la pension, pour recevoir sa lettre. Le vieil homme buvait tranquillement un thé lorsque King ouvrit la porte. Il se leva et, lorsque le policier lui demanda s'il était bien Albert Fish, il acquiesça. Fish plongea la main dans sa poche et en sortit une lame de rasoir avec laquelle il tenta de menacer le policier. Mais William King lui saisit le poignet et l'immobilisa en le lui tordant.

« Frank Howard » avait enfin été arrêté.

Au départ, le lieutenant King se demanda si Fish, qui ne pesait pas plus de 60 kilos et mesurait 1m65, était vraiment le kidnappeur. Il semblait si fragile et âgé, incapable de faire du mal à une mouche.
Il demanda alors à Albert Fish s'il avait bien envoyé l'horrible lettre au Budd, et Fish répondit par l'affirmative. Il reconnut être également l'auteur du télégramme envoyé aux Budd en 1928. Mais il nia pourtant avoir enlevé

Gracie.
Toutefois, lorsque King lui annonça qu'il allait le présenter à tous les témoins de l'affaire, à la famille Budd, aux vendeurs de crème fraiche et de fraise, au télégraphiste, Fish lui demanda de « *ne pas les déranger* ».
Et il admit avoir enlevé puis tué Grace Budd.

Albert Fish expliqua d'une voix monocorde et sans émotion que, durant l'été 1928, il avait été submergé par ce qu'il appelait une « soif de sang », un besoin de tuer. Lorsqu'il avait répondu à l'annonce d'Edward Budd, c'était le jeune homme et non sa petite sœur qu'il avait l'intention de tuer. Il voulait l'emmener dans la maison abandonnée, lui couper le sexe et le laisser agoniser alors qu'il perdrait son sang...
Après avoir quitté la maison des Budd, Fish avait acheté les outils dont il pensait avoir besoin pour mutiler Edward Budd et son ami Willie : un hachoir, une scie et un couteau de boucher. Il avait emballé ses instruments dans un paquet qu'il avait caché dans un kiosque à journaux avant de revenir chez les Budd pour la seconde et dernière fois.
Lorsque Fish avait vu le jeune Edward, qui avait pourtant la taille et la force d'un adulte, et son ami, il s'était convaincu qu'il pourrait les maitriser. Il avait une grande expérience en la matière...
C'est seulement en voyant la ravissante petite Grace qu'il avait changé d'avis, et de plan. Emmenant la petite fille avec lui, il avait récupéré son paquet au kiosque à journaux avant de prendre un train vers le Bronx puis le village de Worthington, dans le comté de Westchester, à 30km au nord de New York. Pour Gracie, il n'avait acheté qu'un « aller simple ».
Grace avait été captivée par les 42mn de traversée de la campagne. Elle n'était sortie de New York que 2 fois dans sa courte vie. Ce fut un plaisir merveilleux pour elle.
A la gare de Worthington, Fish était tellement absorbé par son plan qu'il avait laissé son paquet d'outils dans le train. Grace le lui avait fait remarquer et était allé le chercher.

Ils avaient marché sur une route isolée jusqu'à ce qu'ils parviennent à une maison abandonnée à deux étages surnommée « *Wisteria Cottage* », au beau milieu d'un bois, isolée des rares maisons alentours. Alors que Grace cueillait joyeusement des fleurs, Fish était monté au second étage de la maison, avait ouvert son paquet puis s'était déshabillé.

Il avait appelé Gracie, qui était monté avec son joli bouquet. Lorsqu'elle avait vu le vieil homme nu, elle avait crié, appelé sa mère et avait tenté de s'enfuir. Mais Fish l'avait saisie à la gorge et l'avait étranglée.
Il avait décapité la fillette, en prenant soin de récupérer le sang dans un pot de peinture vide, qu'il avait par la suite vidé dans le bois. Il avait caché les chaussures blanches de Grace dans le « trou d'aisance » de la maison et abandonné sa tête dans les bois, recouverte de papiers journaux.
Il avait ensuite coupé le petit corps en deux, au niveau de la taille, avec son hachoir et son couteau et l'avait caché dans une armoire.
Il s'était nettoyé les mains en les frottant dans l'herbe puis avait repris le train pour rentrer chez lui, comme si de rien n'était.
Il était revenu quatre jours plus tard et avait porté le corps de Grace jusqu'à un mur situé derrière la maison. Il avait récupéré la tête dans les bois pour la déposer au-dessus du corps, « *juste comme ça aurait dû être dans la vie, la tête, le torse, les jambes* ». Il ne l'avait pas enterrée mais s'était débarrassé de ses outils.

Après ses aveux, le *detective* King lui demanda ce qui l'avait mené à commettre un acte aussi horrible.
Fish répondit : « *Vous savez... Je n'ai jamais pu l'expliquer* »
Le capitaine John Stein, le supérieur de William King, lui demanda alors pourquoi il avait écrit la lettre à Mme Budd et Fish lui répondit qu'il ne savait pas. « *J'ai simplement une manie pour l'écriture* ».

Les enquêteurs horrifiés se rendirent au « *Wisteria Cottage* » et retrouvèrent le squelette de Grace Budd, enterré derrière un mur de pierres, comme l'avait indiqué Albert Fish. Les policiers et le médecin légiste découvrirent du sang au 2ème étage de la maison, là où Fish disait avoir décapitée la jeune fille. Quelques jours plus tard, ils déterrèrent le collier en fausse perles que Gracie portait le jour de sa disparition.

Durant la nuit, Fish fut à nouveau interrogé, cette fois par l'assistant du procureur Francis Marro. Fish lui parla de la « soif de sang » qui l'avait poussé à tuer Gracie, mais ajouta « *J'ai ressenti beaucoup de peine. J'aurai donné ma vie, à peine une demi-heure après ce que j'avais fait, pour la lui rendre* ».

Marro voulu savoir si Fish avait violé la fillette et Fish fut catégorique : « *Ça ne m'a même pas traversé l'esprit* ».

Personne ne demanda à Fish s'il avait vraiment mangé des parties du corps de Grace, comme il l'avait écrit sans sa lettre. Peut-être les policiers considérèrent-ils les allégations de Fish comme les délires malsains d'un sadique. Ou peut-être pensaient-ils que souligner cette abominable pratique permettrait à la défense de plaider la folie et l'irresponsabilité avec succès.

La famille Budd apprit la nouvelle de l'arrestation d'Albert Fish par les journalistes, qui envahirent littéralement leur appartement au beau milieu de la nuit. Après six ans et demi d'attente, ils en restèrent sans voix.
Le *detective* King vint chercher Albert et Edward Budd à 1 heure du matin pour identifier le « vieux monsieur ».
Arrivé au poste de police, Edward se jeta littéralement sur Fish en lui hurlant « *Vieux salopard ! Sale fils de pute !* ». Mais Albert Fish n'eut aucune réaction. « *Vous ne me reconnaissez pas ?* » demanda Albert Budd. Fish répondit calmement : « *Si. Vous êtes Monsieur Budd* ». M. Budd fondit en larmes. « *Et vous, vous êtes l'homme qui est venu chez moi et qui a pris ma petite fille* ».

Les enquêteurs découvrirent avec effroi que Fish avait été arrêté six fois dans la région de New York depuis la disparition de Gracie, pour vol, vagabondage ou envoi de lettres obscènes. Trois de ces arrestations avaient eu lieu sur une période de 3 mois après que Grace Budd ait été enlevée mais, à chaque fois, les charges avaient été abandonnées.
En ce qui concernait les 3 autres arrestations, il avait été libéré après une courte incarcération ou une simple amende. Personne n'avait jamais pu deviner que le vieil homme était un tueur pervers.

Une version très édulcorée des aveux d'Albert Fish fut publiée dans les journaux. C'était une litanie de perversion et de dépravation indescriptibles qui semblaient inventée par un esprit pervers... jusqu'à ce que chaque détail soit corroboré. C'était d'autant plus incroyable quand on songe à quel point Fish paraissait décrépit et inoffensif.
L'une des rares personnes qui ne fut pas surprise par l'arrestation de Fish fut son propre fils, Albert Junior. « *Ce vieux salaud... J'ai toujours su qu'il serait arrêté pour quelque chose dans ce genre-là* ». Albert Junior concluait

avec dégoût : « *Je n'ai jamais rien voulu avoir à faire avec lui et je ne tendrai jamais la main pour l'aider* ».
Les journaux inventèrent pour Fish des surnoms tous plus terrifiants les uns que les autres : L'ogre de « *murder lodge* » (le chalet du meurtre), le Vampire, le Barbe Bleue moderne, le Loup garou de Wisteria...

Albert Fish fut inculpé dans le comté de Westchester pour meurtre avec préméditation, et à Manhattan pour enlèvement.

Les journalistes l'interrogèrent alors sur d'autres disparitions d'enfants, notamment celle de Billy Gaffney, mais Fish leur répondit simplement : « *Vous pouvez tout autant m'accuser de tous les meurtres. Vous ne pouvez pas me faire plus de mal* ».

Les policiers, à leur tour, interrogèrent Fish sur la disparition du petit Billy et sur celle de Francis McDonell. Fish nia toute implication dans leurs meurtres.
Un enquêteur du comté de Nassau vint également l'interroger sur l'enlèvement et le meurtre de Mary O'Connor, 16 ans, dont le corps massacré avait été retrouvé dans un bois en février 1932. Fish nia encore.

Plusieurs personnes contactèrent les journaux ou la police pour leur parler de Fish.

Mme Helen Karlson, une veuve mère de deux jeunes garçons, avait hébergé Fish et ses fils chez elle en 1927, à Brooklyn. Il s'était montré charmant mais s'occupait un peu trop du plus jeune fils de Mme Karlson, qui avait alors 7 ans. Il lui avait proposé plusieurs fois de l'emmener au cinéma et elle avait toujours refusé. Fish s'était alors mis à glisser des lettres sous la porte de la chambre de Mme Karlson, des lettres au contenu des plus obscènes. Mme Karlson l'avait alors chassé et il avait réagi en l'insultant de la pire manière. La veuve avait par la suite trouvé des excréments dans la chambre et une planche cloutée ensanglantée dans son grenier.

M. et Mme LaFurde expliquèrent que Fish avait tenté d'attirer leur fille avec des bonbons et des « images amusantes », à peine deux mois avant son arrestation.

Mary Little raconta quant à elle qu'en 1928, alors qu'elle avait 5 ans, Fish l'avait saisi par la main dans un magasin de bonbons. Il l'avait tiré vers lui

en lui demandant si elle était seule, et elle était parvenue à se libérer de l'emprise du vieil homme pour courir vers sa mère.

Benjamin Eiseman expliqua aux enquêteurs qu'en juillet 1924, alors qu'il n'avait que 16 ans, il avait été accosté par un vieil homme moustachu. Ils avaient engagé la conversation et, apprenant qu'Eiseman avait travaillé comme peintre, le vieil homme lui avait proposé de l'aider sur un chantier de Staten Island. Eiseman avait accepté et l'avait accompagné en train. Arrivé à destination, près d'une cabane, l'homme lui avait demandé « *d'attendre là pendant qu'il allait chercher ses outils* ». Alors qu'Eiseman attendait, un homme noir s'était approché de lui pour lui conseiller de déguerpir. *« Beaucoup de gamins sont venus ici et n'ont jamais été retrouvés* ». Apeuré, Eiseman était reparti chez lui immédiatement. Il avait porté plainte - la police retrouva son dossier - et avait reconnu le vieil homme dans les journaux, même après tout ce temps : c'était Albert Fish.

Ainsi, malgré ses dénégations, Fish fut soupçonnés des meurtres d'autres enfants, notamment des fillettes de 5 à 7 ans, Barbara Wiles, Sadie Burroughs, Florence McDonnell et Helen Sterler, ainsi que du meurtre de Yetta Abramowitz, 12 ans, en mai 1927, pour lequel un homme noir, Lloyd Price, avait déjà été exécuté, bien qu'il ait juré de son innocence.

La police soupçonnait Fish d'autres meurtres mais ne savait comment le prouver. Heureusement pour les enquêteurs, des témoins et des preuves allaient bientôt s'accumuler.
Le 19 décembre 1934, la police reçu une information capitale. Le chauffeur d'un tramway de Brooklyn, Joseph Meehan, avait vu la photo de Fish dans les journaux et s'était présenté afin de l'identifier comme « le vieil homme nerveux » qu'il avait vu le 11 février 1927. L'homme tentait de calmer un petit garçon assis à côté de lui dans le tram. Le chauffeur les avait observés attentivement. Le petit garçon n'avait ni veste ni manteau malgré le froid. Il pleurait sans cesse, appelant sa mère, et le vieil homme avait dû le tirer hors du tramway pour l'en faire descendre.
Le petit garçon était Billy Gaffney.
Le lieutenant Elmer Joseph, qui avait enquêté sur la disparition de Billy 7 ans plus tôt, conduisit Meehan en prison, où ce dernier identifia formellement Albert Fish.

Quelques jours plus tard, ce fut Hans Kiel, le père de Beatrice, que Fish avait tenté d'enlever en février 1924, qui vint l'identifier à New York. Fish nia avoir jamais rencontré M. Kiel.
Le 23 décembre, Beatrice Kiel et sa mère vinrent identifier Fish. C'était bien le vieil homme qui avait importuné Beatrice 10 ans plus tôt et lui avait demandé de l'accompagner dans un bois... où le corps de Francis McDonnell avait été retrouvé quelques jours plus tard, violenté et étranglé. « L'homme gris » avait enfin une identité. Fish fut inculpé du meurtre de Francis le 27 décembre.

La police découvrit ensuite que, lorsqu'Albert Fish avait été arrêté pour l'envoi de lettres obscènes en 1930, il travaillait comme « plongeur » dans un hôtel de Far Rockaway. La famille O'Connor vivaient près de cet hôtel et Mary O'Connor, assassinée en 1932, s'y était rendue plusieurs fois en 1931 car elle s'était lié d'amitié avec la fille d'un couple séjournant dans l'hôtel. En 1932, au moment de la disparition de Mary, Fish peignait une maison à quelques centaines de mètres du bois où le corps de la jeune adolescente avait été retrouvé.
Fish nia également le meurtre de Mary O'Connor.

Etant inculpé de plusieurs meurtres dans différents comtés, il existait peu de chance qu'Albert Fish échappe à la peine capitale. Sa seule chance d'être acquitté était d'être déclaré fou par un « aliéniste » ou un psychiatre médico-légal.
Albert Fish fit des pieds et des mains pour que son avocat commis d'office soit remercié et remplacé par une « pointure » de l'époque : James Dempsey.

Lorsque Dempsey contacta le Docteur Fredric Wertham en février 1934, ce dernier était depuis 2 ans *senior psychiatrist* à l'Hôpital Bellevue (plus précisément "la Clinique d'Hygiène Mentale Bellevue") et directeur d'un programme clinique révolutionnaire qui offrait une évaluation psychiatrique complète à tous les inculpés de la ville de New York.
Wertham rencontra Albert Fish 3 fois en prison et discuta plus de 12 heures avec lui. Il vérifia les dossiers médicaux et psychiatriques de Fish, interrogea sa famille et compara son cas à d'autres affaires plus anciennes. La Dr Wertham considérait la perversité sans précédent de Fish comme un

cas unique dans les annales de la psychiatrie et de la criminologie : « *Il n'est pas de perversion qu'il ne connaisse ni ne pratique* ».
Le Dr. Wertham décrivit dans son livre « The Show of violence » sa première entrevue avec Fish, dans sa cellule. Il fut surpris que Fish soit « *humble, doux, bienveillant et poli* ». « *Si vous cherchiez quelqu'un en qui vos enfants puissent avoir confiance, il aurait été celui que vous auriez choisi* ».
Lorsque le Dr Wertham demanda à Fish s'il pensait être fou, ce dernier répondit : « *Pas exactement... Je n'ai jamais pu me comprendre moi-même* ».
Fish expliqua entre autre au Docteur Wertham qu'après avoir décapité Grace Budd, il avait récupéré son sang qui coulait dans un pot de peinture vide et avait voulu le boire. Mais il s'était étranglé avec le sang chaud et avait jeté le reste du sang par la fenêtre. Il avait ensuite découpé des morceaux de chair sur la petite fille, qu'il avait ramené chez lui pour les faire cuir. Sur le chemin du retour, il avait posé les morceaux emballés dans du papier journal sur ses genoux, tout excité, et avait eu un orgasme. Une fois dans sa chambre, il avait découpé la chair en petits morceaux et avait cuisiné un ragoût avec des carottes et des oignons. Il avait mangé ce plat durant 9 jours, faisant durer son plaisir aussi longtemps que possible : il était dans un état d'excitation sexuelle constant et s'était masturbé en permanence.

Le 5 mars 1935, l'avocat James Dempsey contacta le procureur du comté de Westchester, Walter Ferris, en lui expliquant que Fish léguerait son corps à la science en tant que « cobaye humain » si on lui évitait la peine de mort. Selon Fish, « *L'Humanité retirera un meilleur profit de l'étude de mon cerveau et de mon corps plutôt que de m'envoyer à la chaise électrique* ». Le procureur, sachant ou ignorant que Fish éprouverait plus de plaisir que de douleur à être un « cobaye » pour des recherches médicales, refusa la proposition de Dempsey.

La veille de son procès, Fish récupéra un os de poulet de son déjeuner et l'aiguisa sur le sol en béton de sa cellule. Il l'utilisa ensuite pour se lacérer le torse et l'abdomen. L'un des gardes, entendant ce qu'il prenait pour des cris de douleur, se précipita vers la cellule de Fish et parvint à lui ôter l'os aiguisé des mains. Le soir, les journaux affirmèrent qu'Albert Fish avait

tenté de se suicider. James Dempsey ou le Dr Wertham étaient sans doute les seuls à savoir qu'il avait simplement voulu se donner du plaisir.

Le procès d'Albert Fish pour le meurtre de Grace Budd commença le 11 mars 1935 à White Plains (état de New York). L'assistant du procureur Elbert Gallagher était chargé de l'accusation alors que Fish était défendu par l'avocat James Dempsey.

Ce dernier avait l'intention de s'en prendre à l'aliéniste de l'hôpital Bellevue qui avait observé Fish en 1930 et l'avait déclaré sain d'esprit. Il voulait également établir que Fish souffrait de la « colique du plomb », une pathologie dont souffraient les peintres et qui, selon Dempsey, aurait provoqué la démence de Fish.

La stratégie de Gallagher fut résumée dès le début du procès : « *Dans cette affaire, nous présumons que l'accusé est sain d'esprit. La preuve, brièvement, va être que l'accusé est légalement sain d'esprit et qu'il connaît la différence entre le bien et le mal, et la nature et la qualité de ses actes, qu'il n'est pas mentalement déficient, qu'il a une excellente mémoire pour un homme de son âge, qu'il sait très bien s'orienter dans ses environs immédiats, qu'il n'a aucune détérioration mentale, mais qu'il est sexuellement anormal, qu'il est connu médicalement comme un pervers sexuel ou psychopathe sexuel, que ses actes étaient anormaux, mais que lorsqu'il a enlevé cette fillette de sa maison en juin 1928, en se procurant pour cela des outils avec lesquels il l'a tuée, en l'amenant dans le comté de Westchester et dans une maison vide entourée par les bois, il savait qu'il était mal d'agir ainsi, et qu'il est légalement sain d'esprit et devrait répondre de ses actes* ».

L'avocat de la défense, James Dempsey, se concentra quant à lui sur la « vie étrange » d'Albert Fish et notamment sur le fait qu'il se flagellait avec une pagaie cloutée et s'enfonçait des aiguilles dans le corps. Puis, il démontra les compétences paternelles de Fish et l'amour qu'il montrait pour ses enfants. « *Malgré toutes ces inclinaisons brutales, criminelles et vicieuses, il existe un autre visage de l'accusé. Il a été un très bon père. Il n' jamais de sa vie levé la main sur l'un de ses enfants. Il récite une prière avant chaque repas dans sa maison. En 1917, alors que le plus jeune de ses six enfants n'avait que 3 ans, son épouse l'a quitté. Et depuis ce jour jusqu'à peu avant*

le meurtre de Grace Budd en 1928, il a été un père et une mère pour ces enfants ».
James Dempsey clôt son exposé en rappelant aux jurés qu'il restait à l'accusation de prouver qu'un homme qui tue et mange des enfants est sain d'esprit.

Fish apparu complétement indifférent à son sort, durant tout le procès. Une seule fois, il déclara à son avocat qu'il désirait vivre car « *Dieu a encore du travail pour moi* ».

Les parents de Grace et son frère Albert Junior témoignèrent. Dempsey voulut démontrer que les parents de Grace avaient tous deux donné leur accord pour que la petite se rendre à la soi-disant fête d'anniversaire avec Fish. Lorsque le père de Grace vint témoigner, il fut submergé par l'émotion au point qu'il fondit en larmes.

Le troisième jour du procès, malgré les protestations de la défense, une boîte contenant les ossements de Grace Budd fut amenée au tribunal en tant que preuve, afin que le *detective* King explique, d'après les aveux de Fish, comment la petite fille avait été assassinée.
Ensuite, le procureur Gallagher plongea la main dans la boite et sorti le petit crâne de la victime. Les jurés en furent épouvantés et James Dempsey réclama l'annulation du procès, sans résultat.

Dempsey se concentra ensuite sur le cannibalisme de Fish, le considérant comme l'argument principal dans sa volonté de prouver la folie de l'assassin. Il tenta d'établir que Fish avait mangé des parties du corps de Grace Budd, quelque chose qu'une personne saine d'esprit ne ferait assurément pas. Mais il ne parvint pas formellement à démontrer ni à prouver que Fish avait réellement dévoré la petite, et n'avait pas simplement divagué dans sa lettre.

James Dempsey appela à la barre plusieurs des enfants de Fish qui témoignèrent de son comportement bizarre : l'auto-flagellation, l'enfoncement d'aiguille dans son aine, ses délires religieux... Ils affirmèrent également qu'il était un bon père qui s'était toujours occupé d'eux et ne les avait jamais frappés.

Dempsey appela ensuite à la barre Mary Nicholas, 17 ans, l'ex-belle-fille de Fish (il avait épousé sa mère pour quelques semaines en 1930). Elle expliqua que Fish lui avait appris, ainsi qu'à ses frères et sœurs, un jeu. « *Il allait dans sa chambre et il avait un slip de bain qu'il enfilait. Il le mettait et puis il venait dans la salle à manger, et il se mettait à quatre pattes, et il avait un pinceau et il remuait la peinture avec. Il donnait le pinceau à l'un de nous et nous devions nous asseoir sur son dos, les uns après les autres, et puis nous levions nos doigts et il devait deviner combien de doigts nous levions et s'il devinait bien, ce qu'il ne faisait jamais, alors nous ne devions pas le frapper. Parfois, il proposait même plus de doigts que 10. Et s'il ne devinait pas bien, nous devions le frapper autant de fois que de doigts levés* ».
Parfois, il utilisait une brosse à cheveux plutôt que le pinceau. Il avait également enfoncé des épingles sous ses ongles devant les enfants.

Le Dr Wertham, qui témoigna pour la défense, pensait que Fish était aliéné et non responsable de ses actes : « *Je caractériserais sa personnalité comme introvertie et extrêmement infantile... J'ai souligné son processus mental anormal et sa maladie mentale, que j'ai diagnostiquée comme une psychose paranoïde... Parce que Fish souffrait de délire et, surtout, qu'il était tellement perdu sur les questions de châtiment, de pêché, d'expiation, de religion, de torture, de punition auto-infligée... Il avait une conception pervertie, distordue – si vous voulez « folle » - du bien et du mal. Selon lui, si cela avait été mal, il aurait été arrêté, comme Abraham l'avait été par un ange* ».

[Wertham pensait que Fish avait tué au moins quinze enfants et en avait violé et/ou mutilé une centaine d'autres. « *Ce chiffre a été vérifié plusieurs fois pour moi par les fonctionnaires de police dans les années suivantes* ».]

Deux autres « aliénistes », les docteurs Smith Ely Jelliffe et Henry A. Riley, témoignèrent également pour la défense que Fish était mentalement aliéné. Selon le Dr Riley, Fish était « visité » par le Christ : il voyait son visage ou son corps, et le Christ lui parlait pour lui donner des messages particuliers. « *Il m'a dit qu'il avait reçu l'ordre direct de prendre une vierge et de la sacrifier, afin qu'elle ne devienne pas une prostituée* ». C'est la raison pour laquelle il aurait assassiné Grace Budd.

Le Dr Jelliffe confirma que le meurtre de Grace Budd avait pour Fish le caractère d'un rituel religieux. Il ajouta cependant un aveu que Fish lui avait fait, et qui contredisait en partie les précédents. Lors de ses déclarations à la police, Fish avait fermement nié toute dimension sexuelle au meurtre de Gracie. Mais il avait avoué à Jelliffe qu'en s'agenouillant sur la poitrine de la jeune fille et en l'étranglant, « *il avait eu deux éjaculations*. »

Les « aliénistes » de l'accusation témoignèrent que Fish était sain d'esprit. L'un de ces aliénistes, le Dr. Menas Gregory, était l'ancien directeur de l'hôpital psychiatrique Bellevue où Fish avait été interné pour observation deux années après le meurtre de Gracie Budd et où il avait été jugé « inoffensif et sain d'esprit ».
James Dempsey décida évidement de l'attaquer. Dempsey lui demanda s'il était habituel d'avoir « *des anormalités sexuelles concernant l'urine et les excréments* » et le Dr. Gregory lui répondit que cela était « *bien plus commun qu'il ne le pensait* ». Pour lui, un homme qui buvait de l'urine ou mangeait des excréments n'était pas obligatoirement « malade mentalement », il pouvait être considéré comme « *pas très bien* », tout en étant « *tout à fait correct socialement* ». Le Dr. Gregory ajouta que de très nombreuses personnes présentaient cette perversion. « *Ce sont des gens qui ont très bien réussis dans la vie, des artistes à succès, d'excellents enseignants, des financiers à succès* ».

Le Dr. Perry Lichtenstein, qui avait été médecin résident dans la principale prison de New York durant près de 20 ans, témoigna également pour la défense. Mais Dempsey tenta de le récuser – sans succès - car il ne possédait aucune qualification ni formation en psychiatrie. Il avait acquis ses connaissances « sur le terrain », à travers ses « *études personnelles des individus* ». Dempsey attaqua le Dr. Lichtenstein avec autant de véhémence que le Dr. Gregory, mais le médecin resta impassible et insista sur le fait que « *l'esprit de Fish était parfaitement sain et il savait ce qu'il faisait* ».

Le Dr. Charles Lambert expliqua quant à lui que, durant l'entrevue qu'il avait eu avec Fish durant 3 heures, ce dernier s'était montré « *franc, amical et avait parlé librement de façon logique* ». Fish lui avait avoué avoir violé « *jusqu'à 25 ou 30 garçons et filles* » chaque année.
Comme le Dr. Wertham, Lambert pensait que Fish avait fait au moins 100

victimes. Il déclara lui aussi que Fish était sain d'esprit, le définissant comme une « *personnalité psychopathique sans psychose* ».
Dempsey demanda au Dr Lambert : « *Admettons que cet homme ait non seulement tué Grace Budd mais ait également emmené sa chair avec lui. Diriez-vous que cet homme pourrait durant 9 jours manger cette chair et ne pas avoir une psychose ?* »
Le Dr Lambert répondit : « *Tous les goûts sont dans la nature, Mr. Dempsey*. »
Dempsey persista : « *Dites-moi dans combien de cas, selon votre expérience, avez-vous vu des gens qui mangeaient des excréments humains ?* »
« *Oh, je connais des personnes importantes dans notre société... l'un en particulier que tout le monde connait, qui les utilisait comme accompagnement dans sa salade* », répondit négligemment le Dr Lambert.

Le procureur Gallagher interrogea à son tour le Dr. Wertham, le pressant sur la capacité d'Albert Fish à distinguer le bien du mal. Il souligna le fait que Fish avait fait preuve de ruse en planifiant le meurtre de Grace puis dans ses tentatives de cacher son crime.
Le Dr. Wertham répondit que Fish était fou mais qu'il était loin d'être bête. Il était assez intelligent pour comprendre les conséquences de son crime et donc pour vouloir éviter l'arrestation. Mais il manquait à Fish « *une certaine sympathie émotionnelle* » qui lui aurait permis de comprendre que son crime était « moralement » mal.
« *Cet homme est atteint d'une maladie mentale. Il est tellement embrouillé sur les questions de punition, de péché, d'expiation, de religion, de torture qu'il est bien en peine pour faire la différence entre le bien et le mal. En fait, il est encore pire que cela, parce qu'il a une perception pervertie et déformée, si vous voulez « aliénée », du bien et du mal* ».

Par la suite, le procureur Gallagher lu les confessions que Fish avait offertes, au *Detective* King, au capitaine John Stein (directeur du Bureau des Personnes Disparues), au Procureur du comté de New York, Francis Marro, et au procureur de Westchester, Frank Coyne. James Dempsey objecta que ses 4 confessions différentes étaient « de nature préjudiciable » pour son client. Dempsey n'était pas sans savoir que ses aveux seraient du plus mauvais effet sur sa théorie selon laquelle Albert Fish était fou. Il avait

exprimé des remords plusieurs fois face au Capitaine Stein, affirmant qu'il aurait « *donné sa vie pour la faire revenir* », quelques minutes après avoir tué Grace Budd, mais avait également admit qu'il avait fait tout son possible pour éviter la police après le meurtre.
Et, alors que Gallagher décrivait l'horreur du crime avec les mots de Fish, ce dernier s'intéressa enfin à ce qui était dit, hocha la tête en souriant, et laissa même échapper quelques rires.

A la fin du procès, l'avocat et le procureur se livrèrent à un duel oratoire.

James Dempsey accusa la police d'avoir délibérément « *amoindri la preuve de la folie de son client* » en négligeant de lui parler de son cannibalisme. Selon l'avocat, les enquêteurs et le procureur savaient qu'ils avaient à faire à un fou mais voulait que Fish soit condamné à la peine capitale et avait donc cherché à atténuer les faits les plus horribles.
Dempsey s'en prit également à l'hôpital psychiatrique Bellevue « *pour avoir eu un tel homme en ses murs durant 3 ou 4 semaines* » puis « *l'avoir remis dans nos rues* ».
Dempsey s'en prit même aux parents de Grace, les accusant d'avoir "abandonné" leur enfant à un inconnu.
Bien entendu, Dempsey répéta la question sur laquelle il avait bâti toute sa défense : comment un homme qui a passé sa vie à commettre de telles atrocités peut-il être sain d'esprit ?

Le procureur Gallagher, de son côté, reconnu que Fish était « sexuellement anormal », mais aussi qu'il était un « *pervers sexuel rusé et calculateur* » qui s'était « *livré à des pratiques révoltantes sur des femmes et des enfants* ». Gallagher réfuta totalement l'idée que Fish puisse souffrir d'une « maladie de l'esprit ». Il affirma que Fish avait menti en affirmant être guidé par un « commandement divin ». « *Il n'a eu aucune hallucination divine ou ordre divin quand il acheté ce pot de crème ou ces outils pour mener à bien son abominable plan. Et quand il a envoyé le télégramme, il n'y avait pas de commandement divin. Et quand il est allé chez les Budd ce jour-là, il n'y avait pas commandement divin. Ne croyez en rien, Messieurs, à cette histoire de commandement divin. C'est simplement un écran de fumée* ».
Selon Gallagher, chaque étape du crime commis par Fish démontrait « *la*

préméditation et l'intention », dans le seul but de « *satisfaire son propre plaisir sexuelle*. »

Les jurés se retirèrent et revinrent un peu plus de 4 heures plus tard avec un verdict, la culpabilité sans circonstance atténuante.

Fish n'était pas satisfait du verdict, il avait espéré être interné à Matteawan, un établissement psychiatrique pour les criminels aliénés.
Mais, finalement, la perspective d'être électrocuté lui plût. Un journaliste du Daily News écrivit : « *Ses yeux larmoyants brillèrent à la pensé d'être brûlé par une chaleur plus intense que les flammes dans lesquelles il avait souvent desséché sa chair pour assouvir sa concupiscence* ».
Par la suite, Fish remercia même le juge de le condamner à la mort par électrocution. Il expliqua que l'électrocution serait «*le plaisir suprême de ma vie, le seul que je n'ai pas essayé*».

Quelques jours après sa condamnation, Fish avoua d'autres meurtres d'enfants.
Le 24 mars, il avoua avoir enlevé et assassiné Billy Gaffney en février 1927. Il avait déjà écrit une lettre où il détaillait le meurtre et l'avait confiée à James Dempsey.

« Je l'ai amené à la décharge de Riker Avenue. Il y a là une maison isolée. J'ai amené le garçon là. Je l'ai déshabillé et ai attaché ses mains et ses pieds et l'ai bâillonné avec un morceau de chiffon sale que j'avais pris dans la décharge. Ensuite j'ai brûlé ses vêtements. Jeté ses chaussures dans la décharge. Puis je suis parti et j'ai pris le trolley à 14h et j'ai marché jusque chez moi.
Le lendemain vers 14h, j'ai pris des outils, et un lourd chat à neuf queues (un fouet à 9 lanières). Fais maison. A manche court. J'ai coupé l'une de mes ceintures en deux, fendu ces moitié en 6 bandes. J'ai fouetté ses fesses nues jusqu'à ce que du sang coule sur ses jambes. J'ai coupé ses oreilles, son nez, coupé sa bouche d'une oreille à l'autre. Crevé ses yeux. Il était mort alors. J'ai alors planté le couteau dans son ventre et j'ai posé ma bouche sur son corps et j'ai bu son sang.
J'ai ramassé 4 sacs de pommes de terre vides et des pierres. Puis je l'ai découpé. J'avais un sac de voyage avec moi. J'ai mis son nez, ses oreilles et quelques morceaux de son ventre dans le sac. Puis, je l'ai coupé au milieu

de son corps, juste en dessous du nombril. Ensuite à travers ses jambes quelques centimètres en dessous de ses fesses. J'ai mis ça dans mon sac de voyage avec beaucoup de papier journal. J'ai coupé sa tête, ses pieds, ses bras, ses mains et ses jambes en dessous des genoux. J'ai mis ça dans les sacs à pommes de terre alourdis des pierres, je les ai fermé et jetés dans les marres d'eau vaseuse que vous voyez le long de la route qui va à North Beach.
Je suis revenu à la maison avec ma viande. Il y avait le devant de son corps que j'aimais le plus. Son « singe » et ses « noisettes » et un joli cul dodu à rôtir dans le four et à manger. J'ai fait un ragout avec ses oreilles, son nez, des morceaux de son visage et de son ventre. J'ai mis des oignons, des carottes, des navets, du céleri, du sel et du poivre. C'était bon.
Ensuite, j'ai séparé ses fesses en deux, j'ai coupé son « singe » et ses « noisettes » et je les ai lavés. J'ai mis des lamelles de bacon sur chaque fesse et je les ai mis au four. Ensuite j'ai pris 4 oignons et lorsque la viande a été rôtie pendant ¼ d'heure, j'ai versé un demi-verre d'eau pour la sauce et j'ai mis les oignons. A intervalles fréquents, j'ai arrosé de jus son derrière avec une cuillère en bois. Ainsi la viande serait bonne et juteuse.
Au bout d'environ 2h, il était beau et brun, bien cuit. Je n'ai jamais mangé de dinde rôtie qui ait eu meilleur goût que ce doux petit cul dodu. J'en ai mangé durant 4 jours. Son petit « singe » était bon mais je n'ai pas pu mâcher ses « noisettes ». Je les ai jetées dans les toilettes. »

Le même jour, Albert Fish admit également le meurtre de Francis McDonnel en 1924. Il expliqua qu'il avait attiré le jeune garçon dans les bois puis l'avait étranglé avec ses bretelles. Il allait démembrer le corps lorsqu'il avait entendu quelqu'un approcher et il s'était enfui.

James Dempsey fit plusieurs fois appel de la condamnation à mort mais ils furent tous rejetés et, le 16 janvier 1936, Albert Fish fut exécuté sur la chaise électrique du pénitencier de Sing Sing.
La légende dit que le premier choc électrique ne suffit pas à le tuer car les épingles qu'il avait enfoncées dans son corps furent court-circuit. C'est faux. Fish mourut comme tous les autres lorsque les 3000 volts parcoururent son corps.

Victimes

Connues

Francis McDonnell, 8 ans
Violé et étranglé le 14 juillet 1924

Billy Gaffney, 4 ans
Torturé et assassiné le 11 février 1927

Grace Budd, 10 ans
Etranglée et décapitée le 3 juin 1928

Soupçonnées

Emma Richardson, 5 ans, assassinée le 3 octobre 1926

Yetta Abramowitz, 12 ans, battue et étranglée le 14 mai 1927

Emil Aalling, 4 ans, assassiné le 13 juillet 1930

Robin Jane Liu, 6 ans, assassiné le 2 mai 1931

Mary Ellen O'Connor, 16 ans, assassinée le 15 février 1932

Benjamin Collings, 17 ans, assassiné le 15 décembre 1932

Personne ne sait combien de victimes Albert Fish a assassiné au total mais la justice, la police et les psychiatres pensent qu'il a torturé et assassiné au moins 15 enfants.

Motivation

Selon les recherches du Dr Wertham, la famille d'Albert Fish a connu plusieurs cas de pathologies mentales : « *Un oncle paternel souffrait d'une 'psychose religieuse' et mourru dans un hôpital psychiatrique. Un demi-frère mourru lui aussi dans un hôpital psychiatrique. Un jeune frère était faible d'esprit et mourru d'hydrocéphalie. Sa mère était considérée comme 'très étrange', elle entendait et voyait des choses. Un frère souffrait d'alcoolisme chronique. Une sœur avait une sorte 'd'affliction mentale'* ». Le père de Fish était mentalement sain mais il avait 75 ans lorsqu'Albert

Fish est né et la seule chose dont ce dernier se souvenait au sujet de son père était le surnom que son géniteur lui avait donné : « *Stick in the Mud*. » (« Bâton dans la boue »)...

Selon le Dr Wertham, « *Albert Fish datait ses premières 'anomalies sexuelles' de l'orphelinat. Il m'a décrit de façon très intense que, dans ce lieu, non seulement les résidents commettaient toutes sortes d'actes sensuels les uns avec les autres, auxquels lui aussi participait, mais surtout, ces actes ont eu une énorme influence sur lui. Une sœur ou une enseignante avait l'habitude de fouetter les garçons, six à la fois, et de les faire se déshabiller, avec un garçon qui devait regarder ce qui arrivait aux autres. Et Fish se souvenait très bien d'avoir regardé les autres garçons être fouettés, et il se souvenait qu'avant l'âge de sept ans, il avait eu sa première sensation sexuel. En étant fouetté et en voyant les autre garçons être fouettés et crier* ».
Le Dr Wertham expliqua : « *Le sado-masochisme dirigé contre les enfants, particulièrement les garçons, a pris les commandes dans son développement sexuel régressif ». Fish était pédophile. « Son intérêt sexuel premier ne s'orientait que vers les enfants de 5 à 15 ans ».*
Fish dit au Dr Wertham: « J'ai toujours eu le désire d'infliger la douleur aux autres et de voir les autres m'infliger de la douleur. J'ai toujours semblé adorer tout ce qui fait mal. »
Fish confia au Dr Wertham que les enfants étaient ses proies depuis longtemps : il en a violé « *au moins une centaine* ». Il ne revenait jamais dans le même quartier. Il avait parfois perdu son emploi de peintre parce qu'il était soupçonné du meurtre d'un enfant.

Wertham écrivit : « *Il pratiquait des expériences avec des excréments de toutes sortes, activement et passivement. Il prenait un morceau de coton, le saturait d'alcool, puis l'insérait dans son rectum et y mettait le feu. Il l'a également fait avec ses victimes.* »

Les relations de Fish avec les femmes étaient elles aussi anormales. Il a pratiqué ces perversions sexuelles avec les 4 femmes qu'il a épousées. En fait, il les a choisies à cette fin précise. Il a épousé la mère de ses enfants alors qu'elle n'avait que 19 ans, après s'être assuré qu'elle était intéressée par ses « perversions », et ses relations avec elle étaient « anormales ».

Avant d'épouser ses 3 autres femmes, en 1930, il a vérifié, par des échanges de lettres, qu'elles accepteraient toutes ces « choses ».

Selon le Dr. Wertham, Fish était incapable de ressentir « *de l'amour pour toute personne mature. Il n'a jamais eu de sentiments d'amitié pour une personne mature* ». *« Je peux dire que je n'ai jamais vu un homme qui était intéressé à ce point par les désirs infantiles et puérils. Après tout, un enfant est cruel avec un insecte, et un enfant ne sait pas faire la différence entre un homme et une femme, et un enfant joue avec l'urine et les excréments sans savoir ce que cela signifie. Mais je n'ai jamais vu un homme faire toutes ces choses jusqu'à l'âge de 65 ans* ».

Les lettres

Fish avait la compulsion d'écrire des lettres obscènes et le faisait fréquemment. Selon le Dr Wertham, « *ce n'étaient pas des lettres obscènes typiques basées sur des fantasmes et des rêves éveillés destinées à produire une excitation par procuration. Il proposait de manière très graphique de pratiquer ses penchants avec les gens à qui il écrivait* ».

Durant son incarcération dans l'attente de son procès, Fish écrivit de nombreuses lettres à ses enfants, ses avocats, ses gardiens, les enquêteurs... Il écrivit évidement au *Detective* King, notamment pour lui expliquer qu'il s'était enfoncé des aiguilles dans le corps et qu'il s'était retrouvé à l'orphelinat à l'âge de 5 ans.

Dans l'attente de son procès, Fish écrivit de nombreuses lettres à ses enfants. Tous sauf Albert, qui avait osé le « dénoncer » aux journalistes et le « trainer dans la boue ». Fish demanda à ses 5 autres enfants de ne plus lui parler, de ne plus l'accueillir chez eux, de ne plus le considérer comme leur frère...

Dans ses lettres, Fish s'en prenait également à son épouse (ils n'ont jamais divorcé). Il accusait tout le monde sauf lui-même pour ses actes et leurs conséquences. Selon lui, la source de tous ses problèmes remontait à 1917, lorsque son épouse était partie avec un autre homme. Il ne se demanda jamais pourquoi elle l'avait quitté. Le fait qu'elle ait pu choisir de partir avec son amant parce que Fish était un criminel sexuel et un arnaqueur qui avait passé 18 mois en prison ne lui effleura jamais l'esprit.

Il écrivit à l'une de ses filles : « *Tout ce que j'espère, tout ce pour quoi je*

veux vivre, c'est d'être capable d'aller au tribunal pour leur dire quelle salope de mère vous avez tous eu, le genre d'épouse que j'ai eu ». Il écrivit à son autre fille : « *Dis à la vieille jambe de bois, ta pute de mère, que le jour où j'irai au tribunal pour témoigner sera un jour de regret pour elle* ».

Pour Fish, l'un de ses fils était également à blâmer pour son arrestation et ses tourments en prison : John, dont Fish avait attendu le chèque chez Frieda Schneider. Il écrivit à John : « *Je ne te blâme pas, mon fils, pour mes problèmes, mais si tu n'avais pas joint le CCC (Civilian Conservation Corp), je ne serai pas là. J'ai attendu ton chèque jusqu'au 13 décembre. Lorsque je suis allé le chercher au 200 E52, j'ai été arrêté ». John en parla à l'une de ses sœurs, Gertrude, qui gronda leur père. Fish lui répondit : « Je n'accuse pas le pauvre John pour ce que j'ai fait. J'ai seulement dit que s'il n'avait pas joint le CCC, il n'y aurait eu aucun chèque à aller chercher* ».
Mais Fish continua toutefois à réclamer de l'argent à John. Il écrivit à l'un de ses autres fils, Gene, pour se plaindre du fait que John ne lui avait rien envoyé depuis son arrestation.
Fish ne semblait pas réaliser qu'il avait été poursuivi et finalement arrêté par la police parce qu'il avait enlevé une petite fille, puis écrit une abominable lettre qui avait mené les policiers jusqu'à lui.
En public, Fish exprimait des remords, mais en privé, son seul regret était d'avoir été arrêté « *à cause de ce fichu chèque* ».

Et pourtant, les enfants de Fish ne pouvaient pas se plaindre de lui. Il avait toujours été un père aimant pour eux. Il écrivit à ses filles, si pauvres qu'elles vivaient de l'aide publique, que s'il voulait l'argent de John, c'était pour le leur donner. Fish était un père étrange mais dévoué à ses enfants, qui confirmèrent qu'il ne les avait jamais frappés ou malmenés, et qu'il avait toujours travaillé dur pour subvenir à leurs besoins. Ses filles considéraient ses habitudes de flagellations comme de simples excentricités.
Fish se souciait de la santé de sa fille Gertrude, malade du cœur, et écrivait de tendres lettres à sa petite fille Gloria... qui avait sensiblement le même âge que Grace Budd.

Toutefois, Albert Fish continuait d'envoyer des lettres obscènes et, notamment, à l'une de ses belles-filles, Mary Nichols, dont il avait épousé la mère (pour quelques mois, en 1930, bien que non divorcé). Il lui écrivit

pour la remercier de son dernier courrier et la prévenir de faire attention à la neige glissante de l'hiver 1934-1935. Mais le reste de sa lettre lui annonçait que, pour fêter ses 18 ans, il aurait aimé être présent pour la frapper sur ses fesses nues... Il lui indiquait aussi qu'à New York, la piscine YMCA du West Side requérait soi-disant que les garçons se baignent nus et incitait Mary à s'y rendre pour les observer.

Des regrets ?

Les policiers remarquèrent la grande religiosité de Fish et lui demandèrent s'il éprouvait des remords. Il répondit qu'il savait que ce qu'il avait fait était mal et qu'il avait commis un crime.

Fish affirma qu'il regrettait son crime (le meurtre de Grace Budd) et ne se souciait pas de mourir. Il demanda toutefois au Detective King s'il pourrait n'être inculpé que de l'enlèvement, puisque « *s'il n'avait pas avoué, les policiers n'auraient rien pu prouver* ». Et il demanda aux journalistes s'ils pensaient qu'il pourrait n'être inculpé que de « meurtre sans préméditation » ou s'il allait être condamné à la chaise électrique.

Il affirma être fou : « *Je suppose que je dois être cinglé... Oui, je dois être fou* ».

Devant les journalistes, Fish tenta de minimiser ses crimes et son image monstrueuse, en expliquant qu'il n'avait « *pas attaqué* » Grace Budd (!), que sans sa bonne volonté de mener la police jusqu'au squelette, « *ils n'auraient eu aucune preuve* », « *ils n'auraient pas trouvé le crâne et les os si je ne les leurs avais pas montré* ».

Il nia également s'en être pris à d'autres enfants ou avoir mangé des parties du corps de Gracie. Sur ce dernier point, seul le Dr. Wertham parvint à obtenir ses aveux.

Ses perversions

Albert Fish affirma au *Detective* King et au Dr Wertham, qui vinrent l'examiner en prison, que, pour se punir du meurtre de Grace Budd, il s'était enfoncé 5 aiguilles derrière les testicules, si profondément qu'elles étaient resté là.

Au départ, le Dr Wertham se demanda si Fish lui mentait, surtout lorsqu'il lui expliqua qu'il avait enfoncé des aiguilles dans son corps durant des années, dans la région située entre le rectum et le scrotum. « *Il m'affirma l'avoir également fait à d'autres personnes, surtout des enfants. Au début,*

me dit-il, il avait juste planté ses aiguilles et les avaient enlevées. Ensuite, il en avait enfoncé d'autres si profondément qu'il a été incapable de les enlever et elles sont resté là ».
On amena Fish à l'hôpital pour y être radiographié. Le radiologue qui développa la radio de la région pelvienne de Fish ne trouva pas 5 aiguilles mais 27.
Le penchant qu'avait Fish pour l'insertion d'aiguilles dans son corps était dû, au moins en partie, à sa « manie religieuse ». Non seulement il obtenait un plaisir masochiste à se faire souffrir de la sorte (il atteignait systématiquement l'orgasme), mais « *il le faisait en réponse à son idée selon laquelle Dieu voulait qu'il se punisse de manière à expier tous les péchés qu'il avait commis* ».

Lorsqu'il était enfant, Fish afficha « *un certain nombre de traits névrotiques précoces* », y compris l'énurésie, dont il souffrit jusqu'à onze ans. Il était aussi très nerveux et démesurément « *sensible* ». « *Je peux vous donner pour exemple qu'il a changé de prénom à l'adolescence, de Hamilton vers Albert, simplement parce que ses camarades de classe le taquinaient en l'appelant «Ham and Eggs » et il ne pouvait pas le supporter.* »
Fish était également un sadique « *d'une incroyable cruauté* ». « *Son esprit ne tendait qu'à une chose : provoquer la douleur chez quelqu'un d'autre.* »
Selon son fils John, Albert Fish était un pyromane qui ressentait un plaisir « non naturel » à la vision, les sons et l'odeur des maisons en feu.
Le Dr. Wertham a confié à James Dempsey une liste de 17 perversions ou paraphilies que Fish avait pratiqué toute sa vie, que l'avocat tenta d'utiliser lors de son appel pour prouver que Fish était fou.
La liste, selon Dempsey, incluait « *toutes les perversions connues et certaines inconnues auparavant*»... dont le cannibalisme.

Le cannibalisme
« *Il m'a dit que pendant une longue période, de très nombreuses années, il avait été intéressé par le cannibalisme* », a expliqué le Dr Wertham.

Fish a expliqué que son grand frère, qui était marin, était revenu à la maison « *plein d'histoires sordides* » qui avaient instillée « *des pulsions irrésistibles* » en lui.
« *Il m'a dit qu'il avait lu avec grand plaisir toutes sortes d'histoires où cela*

était censé s'être produit. Par exemple, il a prétendu avoir lu que durant l'expédition Perry, ils avaient dû tuer trois marins et les manger sur le navire, il aurait lu ça dans les journaux. Il a lu d'autres aventures de ce genre, où les explorateurs en Afrique ou ailleurs avaient tué quelqu'un. Il a dit que son frère lui avait raconté des histoires, comment en Chine lors d'une famine des personnes avaient mangé de la chair humaine et que lui-même a été possédé par le désir de manger de la chair humaine. Il m'a affirmé avoir mangé la chair de Grace Budd. »
Wertham a décrit « *l'excitation sexuelle absolue* » que Fish avait ressenti en mangeant la petite fille. Mais, là aussi, l'obsession religieuse de Fish avait joué un rôle : Fish expliqua au Dr Wertham que, dans son esprit, le fait de boire le sang de Grace et d'avoir mangé sa chair avait été « *associé à l'idée de la Sainte Communion* ».
Au départ, Fish avait voulu s'en prendre à Edward Budd, car il préférait les garçons. Grace Budd était une fille, mais elle était prépubère, avec un corps enfantin, sans formes féminines. Fish expliqua que, lorsqu'il l'avait tuée, il l'avait considérée comme un jeune garçon (comme il l'avait mentionné lors de l'un de ses aveux). Citant Freud, Wertham expliqua que, en décapitant Grace, Fish avait effectué une castration symbolique.

Le Dr. Wertham fut ébahi lorsque Fish lui décrivit comment il avait mangé le corps du petit Billy Gaffney. « *Son état d'esprit alors qu'il me décrivait ses choses en détails était un mélange particulier. Il parlait de manière terre-à-terre, comme une femme au foyer décrivant sa méthode favorite pour cuisiner un plat... Mais à certains moments, sa voix et l'expression de son visage trahissaient une sorte de satisfaction et une excitation extatique. Je me suis dit : 'Quelle que soit la manière dont on définit les frontières légales et médicales de la santé mentale, ceci est certainement au-delà de cette frontière'* ».

La religion
Le Dr Wertham considérait que Fish souffrait d'une « psychose religieuse ». Vers l'âge de 55 ans, Fish avait commencé à souffrir d'hallucinations et de délires. « *Il avait des visions du Christ et de ses anges... Il commençait à s'absorber dans des spéculations religieuses sur le fait de se purger des ses torts et de ses pêchés, l'expiation par la souffrance physique et l'auto-torture, les sacrifices humains... Il récitait sans fin des citations de la Bible*

mélangées avec ses propres phrases, telles que : 'Heureux celui qui prend les petits enfants et frappe leur crâne contre les pierres '. »
Fish croyait que Dieu lui avait ordonné de torturer et de castrer les petits garçons. Il l'avait donc fait plus d'une fois.

Mode opératoire

Pour les viols des enfants
Albert Fish emmenait toujours ses victimes au sous-sol ou à la cave des établissements où il travaillait, pour abuser d'eux sans être remarqué ou surpris. Il portait systématiquement sa combinaison de peintre, ce qui lui permettait non seulement d'être nu en un clin d'œil mais qui « bernait » également ses jeunes victimes, qui ne le reconnaitraient pas dans la rue si elles le croisaient avec d'autres vêtements.
Après avoir violé sa victime, Fish partait rapidement pour éviter d'être appréhendé, parfois dans un autre quartier, parfois dans une autre ville.
Il attirait ses victimes avec des bonbons ou de l'argent de poche. Une fois dans les sous-sols, il les attachait, les violait, et les battait. Parfois, il les bâillonnait, « *mais il préférait ne pas le faire, si les circonstances le permettaient, car il aimait entendre leurs cris.* »

Pour les meurtres
De la même manière que pour les viols, Fish attirait à lui ses victimes en leur proposant des bonbons, des images, de l'argent... Il profitait de la naïveté des enfants et de son apparence de « gentil grand-père » pour les amener à lui faire confiance et à le suivre.
Il emmenait ensuite ses victimes dans des endroits isolés : Francis dans un bois, Billy dans un terrain vague et Grace dans une maison abandonnée.
Fish utilisait des endroits qu'il avait « repéré » auparavant : il connaissait, par exemple, le comté de Westchester et le Wisteria Cottage depuis 1917, année durant laquelle il avait été engagé pour peindre une église Presbytérienne dans la région.
Il a torturé les garçons avant de les tuer et a abandonné leur corps sur place.
Il a étranglé Grace et a découpé son corps en deux avant de le transporter en dehors de la maison.

Il a découpé des parties du corps de Billy et de Grace pour les manger, et l'aurait sûrement fait avec Francis s'il n'avait pas dû fuir.

Citations

« *Je m'inquiète encore pour mes enfants. Vous penseriez qu'ils rendraient visite à leur vieux père en prison, mais ils ne l'ont pas fait. Peut-être n'ont-ils pas assez d'argent pour payer la course* ». Albert Fish.

« *Ça semblait convenable de la laisser partir (avec lui). Il avait l'air d'être un homme honnête*» : Albert Budd

«*Je peux vous dire que cet homme a pratiqué toutes les anormalités sexuelles dont j'ai jamais entendu parler. Non seulement il y pensait, non seulement il en rêvait, mais il les a pratiquées*» : Dr Fredric Wertham

Bibliographie

"Deranged: The Shocking True Story of America's Most Fiendish Killer", Harold Schechter,Pocket Books, 2009.
Ce livre est disponible en français, d'occasion : « Un esprit dérangé : L'affaire Albert Fish »

"The Show of Violence", Dr Wertham, Doubleday, 1949.

"Cannibal Killers: The History of Impossible Murders", Moira Martingale, Avalon Publishing Group, 1999.
Les crimes de quelques cannibales célèbres, dont Albert Fish, Jeffrey Dahmer ou Andrei Chikatilo.

"Albert Fish In His Own Words: The Shocking Confessions of the Child Killing Cannibal", John Borowski, Waterfront Productions, 2014.

Filmographie

"Albert Fish", John Borowski, Waterfront Productions, 2007.

"The Gray Man", Scott Flynn, Ravenwolf, 2007.

JOHN WAYNE GACY

Nom : John Wayne Gacy Jr.
Surnom : "The Clown Killer " ("le clown tueur ")
Né le : 17 mars 1942 à Chicago (Illinois) - Etats Unis
Mort le : 10 mai 1994, exécuté au pénitencier de Stateville, près de Joliet (Illinois)

John Wayne Gacy était un homme d'affaires respecté et affable. De nombreuses personnes le considéraient comme un homme gentil et généreux, un fêtard accueillant, un démocrate convaincu, qui se déguisait en clown pour amuser les enfants des hôpitaux et permettait à des jeunes gens de se faire un peu d'argent.
Presque personne n'aurait pu imaginer qu'il aimait torturer et violer des adolescents, et encore moins qu'il en assassinerait trente-trois entre 1972 et 1978, et dormirait tranquillement au-dessus de leurs cadavres.

Informations personnelles

John Wayne Gacy Junior, le premier fils de Marian Elaine Robinson (d'origine danoise) et John Gacy Senior (d'origine polonaise), des ouvriers, est né en 1942, le jour de la saint Patrick, à Chicago. Gacy avait une grande sœur, Joanne, et allait avoir une petite sœur, Karen.
Les enfants furent élevés dans la foi catholique et suivirent leur scolarité dans des écoles privées au nord de Chicago.

John Wayne Gacy Jr grandit dans un quartier de classe moyenne, dans le nord de Chicago. Il fut membre des Boy Scout et occupa de « petits boulots » après l'école : distribuer les journaux et mettre les courses des clients dans les sachets du supermarché local...

Bien que n'étant pas particulièrement "populaire" à l'école, il était apprécié de ses enseignants, bien qu'ils le trouvaient un peu trop rêveur et souvent têtu. Il s'était fait de bons amis chez les Scouts : il adorait les uniformes et les activités extérieures du week-end.

Il eut une enfance normale... jusqu'à un certain point.

A onze ans, il jouait à côté d'une balançoire lorsque celle-ci, poussée par un autre enfant, le frappa à la tête, ce qui provoqua un caillot sanguin dans son cerveau. Ce dernier ne fut découvert que 5 ans plus tard, lorsque l'on voulut comprendre pourquoi John Gacy souffrait de fréquents évanouissements. Ils cessèrent lorsqu'on lui prescrivit des médicaments qui permirent de dissoudre le caillot.

En plus de ses problèmes de santé, Gacy dut subir le caractère de son père, notamment à partir de l'adolescence. Si sa mère l'adorait, son père était un alcoolique violent et autoritaire, un perfectionniste particulièrement sévère, qui battait son épouse et humiliait ses enfants. Il lui arrivait de battre « Junior » mais il passait surtout son temps à l'insulter, le traitant de « d'idiot » et de « crétin » lorsqu'il ne parvenait pas à réussir quelque chose, et de « tapette », de « fils à maman » ou de « pédé » lorsque sa mère voulait le défendre...

Quoi que fasse « Junior », ça n'était jamais assez bien pour son père. Contrairement à ce dernier, Junior n'était pas sportif, et son père le trouvait donc efféminé.
John Junior aimait toutefois beaucoup son père et désirait désespérément gagner son attention et son estime.
Malheureusement, il ne fut jamais capable de les obtenir avant que son père ne meure. Gacy lutta toute sa vie pour reconquérir la confiance en lui que son père lui avait enlevée à force de mépris et de châtiments.
Pourtant, lorsqu'on l'interrogea des années plus tard, Gacy nia avoir jamais détesté son père.

Gacy eut quelques problèmes au lycée, même s'il obtenait de bonnes notes. Il quitta le lycée à 17 ans et partit à Las Vegas après une terrible dispute avec son père, au sujet de sa voiture. Gacy travailla, à mi-temps, comme concierge dans un salon funéraire et découvrit que les cadavres ne l'effrayaient pas, au contraire.
Il ne parvint pas à trouver un travail plus intéressant et, sa mère étant tombée malade, il tenta désespérément de réunir assez d'argent pour rentrer à Chicago. Mais il existait peu d'emplois bien rémunérés pour quelqu'un qui n'avait pas son bac. Il fallut à Gacy trois longs mois pour gagner assez d'argent afin d'acheter le billet qui allait le ramener chez lui, en 1964.
Cette expérience douloureuse fut pour lui un électrochoc. A son retour, il s'inscrivit à l'école de commerce de l'université de North Western. Il obtint son diplôme sans difficulté et perfectionna son talent naturel pour la vente. Gacy était un vendeur né, un beau parleur et un charmeur, qui pouvait convaincre n'importe qui de n'importe quoi.
A sa sortie de l'école, il fut immédiatement embauché dans la compagnie "*Nunn-Bush Shoe*" et excella en tant que stagiaire en gestion. A 22 ans, on lui demanda de gérer un magasin de vêtements pour hommes à Springfield, dans l'Illinois.

Seul, libéré de l'influence négative de son père, Gacy gravit les échelons avec bonheur. Il prit confiance en lui et développa ses talents de persuasion. En fait, Gacy était un vantard invétéré et ses nouveaux amis furent rapidement agacés par ses mensonges concernant son prétendu engagement dans l'Armée.
Gacy prit également du poids mais réalisa que son embonpoint ne constituait pas un obstacle à sa réussite sociale.

Il s'impliqua dans plusieurs organisations :
- le Conseil Catholique Inter-Club, dont il devint membre du conseil

- le *Federal Civil Defense for Illinois* et le *Chicago Civil Defense*, où Gacy fut capitaine
- la *Holy Name Society* (une confraternité masculine encourageant la prière), où il fut nommé officier
- les *Jaycees* (Jeune Chambre Économique, organisation civique de développement personnel) où Gacy passa énormément de temps.

Gacy prenait très au sérieux son implication dans ces différentes organisations et leur dévouait tout son temps libre. Ceux qui connaissaient Gacy le considéraient comme un homme sympathique, mais très ambitieux, qui cherchait à se faire un nom. Gacy voulait absolument « *être quelqu'un* ». Il travaillait tellement qu'il fut hospitalisé pour épuisement nerveux.

En septembre 1964, Gacy rencontra une collègue, Marlynn Myers, dont les parents possédaient des franchises de restaurants Kentucky Fried Chicken à Waterloo, dans l'Iowa. Gacy épousa Marlynn en 1965, et Fred Myers, son nouveau beau-père, lui proposa de diriger l'une de ses franchises dans l'Iowa. Son beau-père le considérait comme « *un vantard et un menteur* » mais il voulait que sa fille soit près de lui. Gacy accepta et déménagea dans l'Iowa avec son épouse.
Gacy travaillait facilement 12 heures par jour et parfois même 14 heures. Il était très enthousiaste et avait envie de tout comprendre et de tout connaître de son nouvel emploi. Il espérait un jour récupérer toutes les franchises de son beau-père, lorsque celui-ci prendrait sa retraite.

Il s'impliqua également auprès des Jaycees de Waterloo, auprès desquels il travailla bénévolement et inlassablement. Populaire et enthousiaste, il s'y fit beaucoup d'amis et l'un d'eux allait déclarer plus tard que Gacy « *voulait réussir et être reconnu par ses pairs... Il travaillait toujours sur des projets et était totalement dévoué aux*

Jaycees. Le club était toute sa vie ».
D'autres membres considéraient qu'il en faisait trop, qu'il voulait toujours attirer l'attention. Selon un membre qui battit Gacy à l'élection pour la présidence des Jaycees, « *Ce n'était pas un homme qui se préoccupait de la vérité. Cela ne lui faisait vraiment rien lorsqu'il était pris en flagrant délit de mensonge.* »

Gacy trouva malgré tout du temps à consacrer à son épouse. Marlynn donna naissance à un garçon et, peu après, à une fille. Les Gacy étaient une véritable carte postale de famille heureuse. Ils possédaient une jolie maison dans la banlieue de Waterloo et avaient deux beaux enfants. Marlynn adorait s'occuper d'eux et Gacy était heureux dans son travail. Tout semblait trop beau.

Tout était effectivement trop beau.

Une seule chose gênait Marlynn chez son époux : il adorait la police et les uniformes, les véhicules d'urgence, qu'il suivait parfois à grande vitesse avec son gyrophare rouge personnel...
Il aimait que les gens pensent qu'il avait une influence dans la police, alors qu'il lui arrivait seulement de porter du poulet gratuitement aux policiers ou aux pompiers de la ville.
Selon certains de ses amis, il se vantait constamment de ses prouesses sexuelles auprès des femmes. Il ne montrait jamais la moindre affection en public envers son épouse.
Gacy allait plus tard admettre avoir vécu sa première expérience homosexuelle après la naissance de son fils. Il s'était saoulé avec un ami et lui avait fait une fellation.

Gacy était membre de la « patrouille des commerçants de Waterloo », une force de sécurité coopérative dont les membres surveillaient leurs propres commerces durant la nuit pour éviter les cambriolages. Les employés des restaurants que dirigeait Gacy participèrent un soir à l'une de ces patrouilles, avec lui, et

s'introduire dans plusieurs bâtiments, volant des pièces de voitures et l'argent de distributeurs automatiques. Gacy avait réglé sa radio sur la fréquence de la police et surveillait leur conversation pour savoir si une patrouille s'approchait.

Gacy abusait souvent de son autorité sur ses jeunes employés. Les gens le considéraient comme un homme gentil et très impliqué dans la communauté. Ses employés connaissaient son côté privé, bien plus sombre.
Il avait créé une sorte de club dans la cave de sa maison, où les adolescents employés dans ses restaurants étaient autorisés à jouer au billard et à boire de l'alcool en échange d'un abonnement mensuel. Gacy força plusieurs des garçons à lui faire une fellation lorsqu'ils perdaient au billard. Il les intimidait, les contraignait, ou parvenait même à les convaincre qu'il menait des expériences scientifiques pour une commission d'État sur les comportements sexuels !

Durant l'été 1967, Gacy ramena chez lui un adolescent de 16 ans pour regarder des films, jouer au billard et boire de l'alcool. Son épouse était à l'hôpital après avoir donné naissance à leur deuxième enfant. Lorsque le garçon refusa de lui faire une fellation, Gacy l'attaqua avec un couteau et le coupa au bras. Toutefois, il lui présenta rapidement des excuses et insista pour que le garçon reste avec lui. Il usa de tous ses talents de persuasion, et l'adolescent accepta de visionner des films pornographiques.
Ensuite, Gacy parvint à le convaincre de le laisser lui montrer son « *tour de magie avec les menottes* », et lorsque le garçon fut menotté, il tenta de le violer. Le garçon résista et Gacy commença à l'étrangler. L'adolescent fit semblant de s'évanouir. Gacy le lâcha, le réveilla et accepta de le ramener chez ses parents.
L'adolescent ne porte pas plainte, peut-être honteux de s'être laissé berner.

Peu de temps après, au restaurant, Gacy attacha l'un de ses jeunes employés, **Edward Lynch**, et l'étrangla jusqu'à l'inconscience, avant de le violer. Lynch fut licencié peu après et alla porter plainte à la police. Gacy affirma évidemment que Lynch voulait se venger d'avoir été congédié. La police le crut et l'affaire n'alla pas plus loin.

En août 1967, Gacy agressa un autre de ses employés. **Donal Vorhees**, 15 ans, fut forcé de lui faire une fellation, un soir, après le travail. Gacy le paya pour garder le silence et s'en prit de nouveau à lui par la suite.

En décembre 1967, Gacy devint premier vice-président des *Jaycees* et fut nommé « Homme de l'année ». Donal Vorhees, totalement déprimé, continuait de subir les viols de son patron sans oser réagir.

Mais des rumeurs commencèrent à se répandre en ville et parmi les membres des *Jaycees*, concernant les préférences sexuelles de Gacy. Il était souvent vu en présence d'adolescents, on disait que Gacy était homosexuel et qu'il couchait avec les garçons qui travaillaient dans ses restaurants.
Pourtant, les amis proches de Gacy refusaient de croire ses rumeurs... jusqu'en mai 1968, lorsqu'elles s'avérèrent être fondées.

Durant le printemps 1968, Donal Vorhees, ne pouvant plus supporter les agressions sexuelles de Gacy, s'en était plaint à ses parents. Son père en avait immédiatement parlé à la police de Waterloo, qui avait commencé son enquête.

Le 2 mai, Gacy passa au détecteur de mensonges. L'examinateur indiqua aux policiers qu'il mentait, mais Gacy continua de nier toute culpabilité. Le 10 mai, il fut inculpé de "sodomie".
En juillet, il passa à nouveau au détecteur de mensonges avec le même résultat négatif, après quoi il admit avoir eu des "relations homosexuelles" avec Donal Vorhees mais affirma que l'adolescent

était consentant, et qu'il l'avait payé pour cette relation.
Il expliqua que certains membres des *Jaycees* cherchaient à lui nuire pour l'empêcher de se présenter à la présidence locale de l'organisation. Beaucoup de ses amis crurent cette explication et le jugement fut mis en délibéré...

Mais, début septembre, Gacy fut inculpé pour avoir payé un jeune homme de 18 ans afin de tabasser Donal Vorhees. Gacy avait offert 10 dollars à un certain Russell Schroeder, plus 300 dollars supplémentaires pour louer une voiture. Le 30 août 1968, Schroeder avait persuadé Vorhees de monter dans cette voiture et l'avait conduit dans un bois, où il l'avait aveuglé avec du gaz lacrymogène puis avait commencé à le frapper. Vorhees s'était défendu et avait cassé le nez de Schroeder, puis était parvenu à s'enfuir. Peu après qu'il ait prévenu la police, Schroeder avait été arrêté. Il avait expliqué que Gacy l'avait engagé pour s'en prendre à Donal Vorhees.

Un juge ordonna à Gacy de subir une évaluation psychiatrique dans plusieurs établissements différents afin de définir s'il était mentalement compétent pour suivre son procès. Les psychiatres déclarèrent qu'il était totalement sain d'esprit et qu'il pouvait participer à son procès. Ils considéraient toutefois qu'il était un asocial, plus précisément un « sociopathe », qui ne pourrait être « guéri » par aucun traitement médical connu.

« *Gacy détourne la vérité de manière à ne pas être présenté comme un homme mauvais, il peut admettre des actions socialement inacceptables uniquement lorsqu'il est confronté directement. C'est un beau parleur et un menteur qui essaie de se blanchir de tout acte répréhensible. Il a un haut degré d'intelligence sociale ou, si l'on veut, la conscience de la manière appropriée de se conduire dans le but d'influencer les gens.*

L'aspect le plus frappant des résultats est la négation totale par le patient de la responsabilité qu'il pourrait avoir pour quelque acte qu'il ait commis. Il peut présenter un alibi pour n'importe quoi. Il accuse tour à tour l'environnement en se présentant comme la victime des circonstances, ou accuse les autres personnes en se présentant comme la victime des jaloux qui lui en veulent. Bien que cela puisse être le comportement d'un paranoïaque, je ne considère pas que cela soit le cas. Le patient tente d'avoir l'air sympathique en se présentant comme étant à la merci d'un environnement hostile. Il fait les choses sans jamais penser aux conséquences, il n'a que peu de jugement. »

Peu après, Gacy décida de plaider coupable pour les agressions sexuelles sur Donald Vorhees.

Le 7 novembre 1968, il fut condamné à 10 ans d'emprisonnement à la prison d'État de l'Iowa, la peine maximum pour ce genre de crime. Il avait 26 ans et le joli petit monde qu'il avait patiemment construit s'écroulait autour de lui.
Son épouse, abasourdie, demanda et obtint rapidement le divorce.

En prison, Gacy accepta toutes les règles, obéit aux gardiens et ne chercha pas les ennuis. Il fut un prisonnier modèle, travailleur et respectueux du personnel, car il avait bien compris que s'il se montrait non violent et qu'il obéissait, il avait plus de chance d'être libéré pour bonne conduite. Gacy expliqua à ses codétenus qu'il avait été condamné pour avoir montré des films pornographiques à des adolescents.
Il exprimait si souvent son mépris pour les homosexuels que ses codétenus furent convaincus que son incarcération résultait d'une beuverie s'étant mal terminée.
Gacy fut employé aux cuisines et se mit à la tâche avec enthousiasme. Il y fut apprécié pour sa propreté frisant l'obsession

et ses qualités de cuisinier. Il fut également aumônier et se déguisa en père Noël lors des fêtes de fin d'année. Il suivit même des cours de niveau universitaire.

En mars 1970, il subit une nouvelle évaluation psychiatrique. L'un des psychiatres de la prison affirma qu'il avait une « personnalité passive agressive » et recommanda qu'il soit libéré sur parole, ajoutant : « *la probabilité qu'il soit de nouveau accusé et reconnu coupable de conduite antisociale semble mince*. » L'autre psychiatre, bien au contraire, affirma que Gacy était un « prédateur » qui présentait un « *possible risque à venir* ». La commission de libération préféra écouter l'avis du premier psychiatre.

Après seulement 21 mois de prison, les espoirs de Gacy devinrent réalité et il fut mis en liberté conditionnelle. Il n'avait même pas fait un quart de sa peine...

Le 18 octobre 1970, Gacy quitta la prison et, contrairement à ce qu'il avait assuré à ses amis de Waterloo, il repartit à Chicago... pour soigner sa mère malade.

Crimes et châtiment

Gacy décida de commencer une nouvelle vie en ne laissant personne connaître quoi que ce soit de sa condamnation passée. Il avait l'intention de reprendre une place de choix dans la communauté.
Mais ses ambitions furent d'abord freinées par une période de dépression due au décès de son père. Gacy regrettait de ne pas avoir pu le revoir une dernière fois, car il était mort le Noël qui avait précédé sa sortie de prison. Il avait l'impression qu'on lui avait enlevé sa dernière chance d'améliorer ses relations avec un homme qu'il aimait énormément malgré son comportement violent et abusif.

Gacy s'installa chez sa mère et obtint grâce à un ami de la famille un emploi de cuisinier dans un restaurant de Chicago, un travail qu'il appréciait beaucoup. Ce restaurant était fréquenté par de nombreux policiers et politiciens.
Il tenta d'obtenir un droit de visite pour voir ses enfants, mais son ex-épouse ne répondit jamais à ses lettres. Fou de rage, Gacy lui annonça qu'il ne voulait plus jamais les voir et qu'il les considérait tous les trois comme morts.

Gacy sortit brièvement avec une serveuse du restaurant où il travaillait, mais cela ne dura pas longtemps et il préféra rapidement les rencontres homosexuelles. En novembre 1970, il amena même l'un de ses amants, un jeune homme de 20 ans, dans l'appartement de sa mère, sans qu'elle le sache.

Après 4 mois, comme tout se passait bien au restaurant, Gacy put acheter une maison dans la banlieue de Chicago, avec l'aide de sa mère, impressionnée par les efforts accomplis par son fils pour retrouver une vie « normale ». Gacy possédait la moitié de sa maison, située au 8213 West Summerdale Avenue, à Northwood Park, et sa mère - qui déménagea avec lui - possédait l'autre moitié. La maison, un pavillon style années 1950, était située dans un quartier calme où vivaient de nombreuses familles.
Gacy se lia rapidement d'amitié avec ses voisins, Edward et Lillie Grexa, qui vivait dans le quartier depuis sa construction.
Sept mois plus tard, il passait Noël avec les Grexa, qu'il avait conviés à dîner avec sa mère. Ils s'invitaient souvent pour boire un verre ou jouer au poker, et les Grexa n'avaient pas la moindre idée du passé criminel de Gacy.
Ses voisins le considéraient comme un homme bon, amical et généreux. Certains, toutefois, avaient l'impression qu'il en faisait trop et cherchait à obtenir un statut social qu'il n'atteindrait jamais.

À Chicago, Gacy était soumis à la tentation et laissa le champ libre à ses pulsions violentes. Des bars homosexuels avaient pignon sur rue et des prostitués mâles acceptaient de partir avec un inconnu pour quelques dollars. Des adolescents fugueurs ou sans abris arrivaient quotidiennement à la gare routière, toute proche, ne sachant où aller, et appréciaient qu'un « gentil monsieur » leur propose de l'aide...

Le 12 février 1971, Gacy fut inculpé pour agression. Il avait ramené chez lui un adolescent, qu'il avait trouvé à la gare routière, et avait tenté de le forcer à lui faire une fellation.
Toutefois, il ne fut pas condamné et toutes les charges contre lui furent abandonnées, car le garçon ne se montra pas lors de l'audience préliminaire. Personne ne vérifia le casier judiciaire de Gacy. Personne ne prévint donc les autorités de l'Iowa de l'arrestation de Gacy, qui termina tranquillement sa liberté conditionnelle.

En mai 1971, Gacy rencontra Carole Hoff, une divorcée mère de deux filles qu'il connaissait depuis l'adolescence. Ils étaient sortis ensemble au collège et recommencèrent à se fréquenter.

Gacy tua pour la première fois trois mois après la fin de sa liberté conditionnelle, le 1er janvier 1972. Il voulait ramener sa mère chez lui, vers minuit, après la soirée de Nouvel An. Mais elle refusa, préférant rester un peu et être raccompagnée par quelqu'un d'autre. Vexé, Gacy s'en alla seul et conduisit dans Chicago à la recherche de compagnie. Il rencontra un jeune homme de 18 ans à la gare routière et l'emmena chez lui. Prostitué, sans abris ou fugueur, Gacy ne s'en souvint pas. Ils burent de l'alcool et eurent des relations sexuelles. Il allait par la suite expliquer que le garçon avait tenté de le poignarder et qu'en se défendant, Gacy lui avait pris le couteau et l'avait tué. Il allait d'ailleurs toujours trouver une

« bonne raison » d'avoir assassiné ses victimes...
Gacy enterra le corps du jeune homme sous sa maison.

Il ne tua plus durant plusieurs années, mais fut arrêté le 22 juin 1972 pour « inconduite sexuelle ».
Un jeune homme de 24 ans expliqua à la police que Gacy l'avait fait monter dans sa voiture. Il s'était présenté comme un officier de police du comté et lui avait montré un insigne en lui expliquant qu'il était en état d'arrêt. Il lui avait ensuite expliqué que s'il lui faisait une fellation, il le laisserait partir. Il l'avait conduit jusqu'à un bâtiment à Northbrook mais le jeune homme avait refusé. Gacy l'avait alors frappé et s'était jeté sur lui, mais le jeune homme était parvenu à s'échapper et à courir jusqu'à une station essence.
Gacy expliqua aux policiers que le jeune homme l'avait menacée et qu'il essayait seulement de lui extorquer de l'argent. Après avoir trouvé sur le jeune homme de l'argent donné par Gacy, la police abandonna les charges.

En juillet 1972, Gacy épousa Carole Hoff, après que sa mère ait déménagé dans une autre maison. Il avait séduit cette femme émotionnellement vulnérable, divorcée depuis peu, et elle était immédiatement tombée amoureuse de lui. Elle était attirée par son charme, sa chaleur et sa générosité, et pensait qu'il s'occuperait bien d'elle et de ses filles. Elle savait qu'il avait passé plusieurs mois en prison - il ne lui avait pas avoué le véritable motif - mais était persuadée qu'il avait totalement changé de vie.
Elle emménagea rapidement avec ses filles dans la maison de Gacy. Évidemment, Gacy n'attira des adolescents chez lui que lorsque son épouse fut absente.

Le couple maintint une relation amicale avec les voisins et les Grexa furent encore invités à des fêtes et des barbecues. Ils étaient toujours heureux d'accepter les invitations de leurs jeunes voisins,

mais ne pouvaient faire abstraction de l'odeur nauséabonde qui régnait dans leur maison.
Lillie Grexa pensait qu'un rat avait dû mourir sous les planches de la maison et encouragea Gacy à les soulever pour le trouver. Mais Gacy affirma que l'odeur provenait de moisissures dues à l'humidité régnant dans le vide sanitaire situé sous la maison. Il connaissait la véritable raison mais, évidemment, il ne la révéla pas.
Bien que de nombreux amis, membres de la famille et voisins se plaignirent de l'étrange odeur venant de la maison, ils continuèrent de se rendre chez Gacy. Il organisa deux grandes « barbecues party » durant lesquelles il invita tous les gens qu'il connaissait. L'une d'elles réunit plus de 300 invités ! Gacy aimait organiser des soirées à thèmes, où les gens venaient déguisés en cowboys ou en Hawaïens...
Il aimait se sentir important et appréciait d'entendre les gens parler des fêtes qu'il organisait.

En 1974, Gacy décida qu'il voulait être son propre patron.

Il ouvrit une entreprise dénommée « *Painting, Decorating and Maintenance* » et engagea des adolescents. Il expliqua à des amis qu'il préférait travailler avec ces jeunes gens, car il les payait moins que des adultes et pouvait donc augmenter sa marge. Gacy était notoirement avare. Il ne payait pas à ses employés le temps passé en déplacement et ils devaient parfois lui réclamer leur salaire. Il passait également beaucoup de temps à surveiller leur travail et il était tellement perfectionniste que beaucoup finissaient par démissionner, ne supportant plus son côté pointilleux.
Il avait également la réputation, non seulement auprès de ses employés, mais aussi envers ses amis et ses clients, de ne pas toujours dire la vérité. Un employé affirma : « *John est un drôle de gars. Il est plutôt vantard et il vit dans un monde de fantasmes.*

Maintenant, chacun décide que ce qui est un fait ou une fiction, mais il affirme par exemple qu'il travaille parfois pour la mafia. »

Gacy continuait à penser qu'il allait réaliser ses rêves de gloire. Avide d'attention et de reconnaissance, il décida « d'entrer en politique ». Il espérait se faire un nom et possédait de grandes aspirations.
Il comprit qu'il devait se faire connaître en participant à des activités communautaires et à des projets bénévoles. Il devait également séduire les gens, ce que son talent naturel pour persuader les autres allait lui permettre.

Il attira rapidement l'attention de Robert Matwick, le dirigeant du comité démocrate de la ville. Gacy et ses jeunes employés se portèrent volontaires pour nettoyer gratuitement le quartier général du comité. Quelques temps plus tard, Gacy impressionna d'autant plus Matwick qu'il se déguisa en « Pogo le Clown » pour amuser les enfants dans les hôpitaux locaux, toujours bénévolement.
Ne connaissant pas le casier judiciaire de Gacy et impressionné par son apparente générosité envers la communauté, Matwick nomma Gacy à la commission de l'éclairage publique.
En 1975, Gacy gravit encore un échelon et devint trésorier du secrétaire du comité.

Gacy tentait également de séduire ses employés... ou d'abuser d'eux.
Johnny Butkovich, 16 ans, aimait beaucoup les voitures et bichonnait particulièrement sa Dodge 1968, dont il était très fier. Il aimait participer à des courses et passait du temps à « gonfler son moteur », un passe-temps particulièrement coûteux pour un jeune homme de son âge. Il devait trouver un emploi.
Il fut engagé par Gacy, principalement pour repeindre des maisons. Leur relation fut excellente... jusqu'à ce que Gacy refuse de lui

payer deux semaines de travail. Gacy agissait souvent de la sorte et gardait l'argent pour lui-même.
Au début de l'année 1976, irrité par la malhonnêteté de son employeur, Johnny se rendit chez Gacy avec deux de ses amis afin d'obtenir l'argent qui lui était dû. Gacy refusa de le payer et une altercation eut lieu. Johnny menaça Gacy de raconter aux autorités locales qu'il ne payait pas les taxes sur ses bénéfices. Gacy affirma alors à John que c'était lui qui lui devait 300$ pour la décoration de l'appartement de son père. Johnny et ses amis réalisèrent finalement qu'ils ne pourraient rien obtenir de Gacy et s'en allèrent. Johnny reconduisit ses amis chez eux puis repartit.
La nuit, Gacy décida de sortir pour trouver un partenaire sexuel. Il aperçut Johnny Butkovich et s'approcha pour s'excuser de s'être emporté. Il l'invita chez lui pour qu'ils discutent calmement de leur différend. Une fois chez lui, il lui proposa à boire et lui montra le « *truc des menottes* » de « Pogo le Clown », qu'il parvenait toujours à enlever. Il convainquit Johnny de se laisser menotter pour lui montrer comment fonctionnait ce « tour de magie ». Mais l'adolescent ne put se détacher. Gacy se mit à hurler qu'il ne les lui ôterait que s'il s'agenouillait pour lui demander pardon et qu'il ne lui réclamait plus jamais d'argent. Terrifié, en larmes, Johnny promit.
Mais Gacy le viola et le força à lui faire une fellation. Puis, il l'étrangla à l'aide d'un garrot.
Il dormit quelques heures et, le lendemain, il creusa un trou dans son garage, y traîna le corps de l'adolescent et l'y enterra. Puis, il recouvrit le sol de ciment.
La police de Chicago fut prévenue de la disparition de l'adolescent par ses parents et ils interrogèrent Gacy, sans rien trouver à lui reprocher. Ils finirent par conclurent que Johnny Butkovich avait fait une fugue, comme de nombreux jeunes gens à l'époque.

L'attirance de John Wayne Gacy pour les jeunes hommes et, surtout, son désir de faire souffrir devenaient peu à peu plus évidents aux gens qui le connaissaient, et particulièrement son épouse Carole.
Leur union, qui s'était rapidement détériorée, commença sérieusement à dériver. Ils n'avaient plus de relations sexuelles et l'humeur de Gacy était devenue imprévisible. Il pouvait se montrer charmant puis, brusquement, entrer dans une terrible colère et jeter des objets à terre. Il était insomniaque et le manque de sommeil ne faisait qu'exacerber ses problèmes.
Gacy était rarement chez lui le soir et, lorsqu'il l'était, il passait son temps dans le garage, avec des adolescents.
Carole commençait à trouver des magazines représentant des hommes et des garçons nus. Elle savait qu'ils appartenaient à son époux et qu'il ne cherchait pas à lui cacher son nouveau choix de vie. Il finit par expliquer à Carole qu'il préférait les garçons aux femmes.
Lorsqu'elle lui demanda d'où provenaient les vêtements d'adolescents qu'elle avait trouvés dans la maison, Gacy lui cria de ne pas s'en mêler.

Ils divorcèrent le 2 mars 1976.

De nouveau seul, Gacy se sentit soulagé : il allait pouvoir amener chez lui des jeunes gens, quand cela lui plairait. Plusieurs adolescents témoignèrent plus tard du fait que Gacy parcourait les rues en voiture à la recherche de prostitués ou de fugueurs, ou pour proposer aux adolescents de travailler dans sa société. Plusieurs d'entre eux acceptèrent de venir chez lui pour « *passer un entretien d'embauche* » durant lequel Gacy leur proposa de leur montrer comment fonctionnait son « *tour de magie avec les menottes* »...

Le 6 avril 1976, Gacy fit sa troisième victime. Il ramena chez lui un jeune homme nommé **Darrel Samson**, 16 ans, à qui il avait promis un emploi. On ne le revit plus jamais. Gacy le viola, l'étrangla, puis l'enterra dans le vide sanitaire sous sa maison.

Peu après, il ramena chez lui un prostitué qu'il viola brutalement après l'avoir frappé au visage. Mais il le laissa partir, vivant.

Prenant confiance en lui, il tua ensuite deux adolescents le même jour. Le 14 mai 1976, **Randall Reffet** et **Samuel Stapleton**, 14 ans, disparurent à leur tour.
Randall accepta de suivre Gacy chez lui, croyant ses mensonges, comme tous les autres. Il y fut violé et torturé durant des heures avant d'être étranglé.
Comme si cela ne suffisait pas, Gacy repartit en ville, le soir, à la recherche d'une autre victime. Samuel Stapleton revenait de chez sa grande sœur, vers 23h, quand il accepta de monter dans la voiture du « gentil monsieur » qui lui proposait de le ramener chez ses parents « *à une heure si tardive* »... Samuel subit le même sort que Randall.
Les deux garçons furent enterrés dans la même fosse, sous la maison de Gacy.

Mike Rossi, 16 ans, survécut à son agression et eut par la suite une relation étrange et malsaine avec Gacy.
Le 22 mai 1976, Gacy l'invita chez lui... pour boire de l'alcool et fumer de la marijuana. Il se montra très sympathique avec l'adolescent. Mais, le lendemain matin, Gacy lui montra le «*truc des menottes*» et Mike se retrouva les mains coincées dans le dos. Gacy le força à lui faire une fellation.
Mike ne porta pas plainte et revint même chez Gacy par la suite. Gacy lui offrit un emploi et menaça de le licencier s'il parlait de l'agression. Non seulement Mike n'en dit mot à personne, mais il

vint s'installer chez Gacy.
Il fut même suspecté d'avoir été le complice de Gacy pour certains meurtres, mais on ne trouva aucune preuve pour étayer cette accusation.

Michael Bonnin, 17 ans, aimait travailler de ses mains. Il appréciait particulièrement la menuiserie et le travail du bois, et il lui arrivait de travailler sur plusieurs projets en même temps. En juin 1976, il avait presque terminé de rénover un vieux juke-box, mais, alors qu'il se rendait en ville « *pour aider un ami pour un boulot* », il disparut.
Cet « ami » était Gacy, qui l'avait invité à venir chez lui pour y boire quelques verres.

William « Billy » Carroll Jr., avait toujours eu des problèmes. À 9 ans, il avait été envoyé dans une maison de correction pour avoir volé un porte-monnaie et, à 11 ans, on l'avait arrêté avec une arme sur lui. Billy était un « mauvais garçon » qui passait la plupart de son temps dans les rues de Chicago. À 16 ans, il arrangeait des rencontres entre des adolescents et des adultes et gagnait de l'argent en touchant une commission.
Mais il lui arrivait aussi de se prostituer, pour survivre. Le 10 juin 1976, il suivit Gacy jusqu'à chez lui. Il y fut violé et torturé avant d'être étranglé.
Il rejoignit les autres victimes du tueur sous sa maison.

Deux mois plus tard, le 6 août 1976, **Rick Johnson**, 17 ans, disparut alors qu'il rentrait d'un concert. Sa mère l'y avait déposé et il devait rentrer avec des amis. Mais ceux-ci n'étaient pas venus et Rick avait dû revenir chez lui par ses propres moyens. Gacy avait entendu parler du concert et s'y était rendu dans l'unique but de trouver un adolescent à «emmener». Ce fut Rick, trop heureux de trouver quelqu'un pour le ramener chez ses parents.

Mais c'est chez lui que Gacy l'emmena, pour le violer et l'étrangler. Il l'enterra sous la laverie et non sous la maison.

Peu de temps après, Gacy proposa à l'un de ses employés, David Cram, 19 ans, de venir vivre sous son toit. Comme Mike Rossi logeait déjà chez Gacy, David pensa que son patron voulait simplement « être gentil » en offrant un logement à ses employés les plus «nécessiteux».
Il ne resta que deux mois.
Il expliqua par la suite qu'il avait dû dormir avec son pantalon car Gacy entrait souvent dans sa chambre au milieu de la nuit pour lui faire des avances.
Le 11 août, alors qu'ils célébraient son anniversaire, Gacy l'avait convaincu de se laisser menotter pour lui montrer « le tour de magie de Poggo ». Mais, comme le jeune homme ne parvenait pas à se détacher, il lui avait dit avec un sourire mauvais : « *Le tour, c'est que tu dois avoir la clef* ». Il avait alors commencé à ballotter David dans la pièce en le tenant par la chaîne des menottes.
David était grand et fort, et il avait passé quelques mois à l'armée : il savait se défendre. Les mains menottées dans le dos, il était malgré tout parvenu à frapper Gacy au visage. «Poggo» s'était effondré à terre, KO. David lui avait pris les clés des menottes pour se détacher, puis s'était enfermé dans sa chambre.
Gacy allait par la suite lui expliquer qu'il était saoul et avait seulement voulu plaisanter...

Gregory Godzik, 17 ans, aimait beaucoup son travail chez « *Painting, Decorating and Maintenance* » et ne refusait jamais une tâche que Gacy pouvait lui donner. L'argent qu'il gagnait lui avait permis de rénover sa Pontiac 1965. Il était fier de sa voiture, malgré le prix qu'elle lui coûtait, car elle l'aidait à « emballer les filles ».
Le 11 décembre 1976, Gregory rendit visite à Gacy après avoir

ramené sa petite amie chez elle. Gregory travaillait pour Gacy et avait creusé une longue tranchée dans l'espace sanitaire de la maison de son patron, avec David Cram et Michael Rossi. Gacy leur avait expliqué qu'il voulait y mettre des tuyaux pour « *évacuer l'humidité qui provoquait cette odeur horrible* ». Étrangement, il leur avait ordonné de ne creuser qu'à un endroit bien particulier, en suivant les fils qu'il avait tendus...

Gregory accepta de boire quelques verres avec Gacy. Ce dernier voulut lui montrer un nouveau tour de magie, cette fois avec une corde. Greg se laissa attacher les mains dans le dos et Gacy passa l'autre bout de la corde autour de son cou. L'adolescent commença à s'inquiéter lorsque Gacy se mit à rire. Il gifla son employé et le traita d'imbécile. Plus Gregory tentait de détacher ses mains, plus la corde se serrait autour de son cou.

Gacy le viola et l'étrangla durant des heures, relâchant son étreinte lorsque l'adolescent sombrait dans l'inconscience et le réveillant à chaque fois.

Durant la nuit, Gacy l'étrangla et enterra son corps dans la tranchée que l'adolescent avait lui-même creusée.

Puis, il conduisit la Pontiac du garçon jusqu'à une animalerie d'une banlieue voisine. Il laissa la voiture ouverte et revint chez lui à pied.

Lorsque la mère de Gregory prévint la police de la disparition de son fils, son cas fut traité comme celui de la plupart des victimes de Gacy : c'était une fugue. Les adolescents de l'époque ne pensaient qu'à boire, à fumer, à laisser pousser leurs cheveux et à fuguer. C'était bien connu...

Un ami de Greg découvrit sa Pontiac peu après et sa famille indiqua à la police que Gregory n'aurait jamais abandonné sa voiture, son bien le plus cher. Surtout pas avec les portes ouvertes.

La police de Chicago interrogea Gacy sur la disparition de

l'adolescent, et il nia savoir ce qui lui était arrivé. Il ne fut pas inquiété.

Le 20 janvier 1977, **John Szyc**, 19 ans, disparut lui aussi. Il pleuvait et John Wayne Gacy était allé faire un tour dans "*Bughouse Square*" (le surnom que les habitants de Chicago donnaient au *Washington Square Park*), fréquenté la nuit par les homosexuels et les prostitués. John Szyc fut heureux de se protéger de la pluie.
Ils eurent des relations sexuelles chez Gacy mais ce dernier refusa de payer ses 20$ au jeune homme. Ils commencèrent à se disputer, mais Gacy calma rapidement les choses, offrant de l'alcool à sa future victime. Il parvint à convaincre John Szyc de se laisser attacher pour qu'il lui montre le « *truc de la corde* »...
Après son arrestation, Gacy allait accuser Mike Rossi du meurtre. Il est possible qu'il ait été son complice plus ou moins consentant, cette nuit-là.
John Szyc fut lui aussi enterré sous la maison. Gacy n'en resta pas là. Avec l'aide de Mike Rossi, il alla récupérer la voiture de Szyc, une Plymouth Satellite 1971, dont le jeune homme lui avait parlé. Gacy vola une télévision posée sur le siège arrière et « revendit » la voiture à Mike Rossi pour 300$.

Des mois plus tard, Mike Rossi fut arrêté au volant de la Plymouth alors qu'il essayait de quitter une station essence sans payer. L'adolescent expliqua que l'homme avec qui il vivait « *pourrait tout expliquer* ». Cet homme était Gacy, qui expliqua à la police que John Szyc lui avait vendu la Plymouth, car il avait urgemment besoin d'argent pour quitter la ville. Gacy allait souvent utiliser cette explication pour convaincre les policiers que ses jeunes employés avaient fugué...
La police ne vérifia pas les papiers du véhicule, qui avaient été grossièrement falsifiés quelques jours après la disparition de John

Szyc. Le jeune homme connaissait Gregory Godzik et Johnny Butkovich et, bien qu'il n'ait jamais travaillé pour « *Painting, Decorating and Maintenance* », il connaissait vaguement Gacy.

Le 15 mars 1977, **Jon Prestige**, 22 ans, s'ennuyait. Il indiqua à son colocataire qu'il allait faire un tour à *Bughouse Square*, un quartier où il n'avait jamais été, mais dont il avait entendu parler par des amis. Une fois là-bas, il accepta une invitation de Gacy à le suivre chez lui pour y boire et y fumer de la marijuana.
On ne le revit jamais.

En avril 1977, Mike Rossi quitta la maison de Gacy.

Peu après, ce dernier devint capitaine de sa circonscription démocrate.
La carrière politique à peine naissante de Gacy connaissait pourtant déjà des problèmes. Des rumeurs commencèrent à circuler au sujet de son intérêt pour les garçons.
L'une de ces rumeurs concernait un incident qui avait eu lieu un jour au Gacy avait nettoyé le QG du parti avec ses « employés ». L'un des adolescents se nommait Tony Antonucci, 16 ans. Ce dernier expliqua que Gacy lui avait fait des avances sexuelles mais avait renoncé lorsque Tony l'avait menacé avec une chaise. Gacy avait tenté de plaisanter et l'avait laissé tranquille.
Un mois plus tard, alors que Tony Antonucci rendait visite à Gacy, chez lui, ce dernier avait réussi à le menotter et, croyant que ses deux mains étaient prises, avait commencé à le déshabiller. Heureusement, Tony avait était assez méfiant pour ne pas glisser entièrement l'une de ses mains et avait pu se libérer. Il était parvenu à attacher Gacy à son tour avec les menottes ! Gacy lui avait alors promis qu'il ne s'en prendrait plus jamais à lui et Tony l'avait détaché. Gacy ne l'avait plus jamais approché et l'adolescent avait continué à travailler pour lui durant un an.

Matthew Bowman, 19 ans, rencontra Gacy le 5 juillet 1977 devant une gare de Chicago, où sa mère venait de le déposer. Il lui proposa de « *se promener et de s'amuser* ».
Il le ramena chez lui où il le drogua, le viola et l'étrangla. Il enterra le corps de Matthew avec les onze autres.

Robert Gilroy, 18 ans, adorait faire du camping, du cheval et se promener dans la nature. Le 15 septembre 1977, Robert devait prendre un bus avec des amis pour aller faire une balade à cheval, mais ses amis l'attendirent en vain. Il avait accepté que Gacy le prenne en stop, dans l'espoir d'arriver plus vite au ranch, mais Gacy l'avait ramené chez lui pour le violer et le torturer durant des heures.
Le père de Robert, un sergent de police à Chicago, commença immédiatement à le chercher dès que ses amis le prévinrent de sa disparition. Il ne retrouva jamais son fils.

Le 25 septembre 1977, **John Mowery**, 19 ans, rentrait chez lui, sous la pluie, après avoir rendu visite à sa mère. Il pleuvait à verse et Gacy était justement sorti, avec l'intention de proposer à un jeune homme de le conduire où il le voudrait, bien au sec... John Mowery tentait sans succès de se protéger de la pluie et lorsque Gacy lui proposa de monter, le jeune homme n'hésita pas un instant. Gacy était connu dans le quartier : on le voyait souvent dans les petits chantiers où travaillaient ses jeunes employés et il était un membre actif de la communauté.
Mais, comme à son habitude, Gacy conduisit le jeune homme chez lui sous un faux prétexte. Il l'attacha, le viola et le tortura. Son corps se retrouva sous la maison, avec les autres.

Le 17 octobre 1977, **Russel Nelson**, 21 ans, rentrait chez lui après une nuit passée dans une discothèque. Gacy lui proposa de monter dans sa voiture.

Il le ramena chez lui et lui réserva le sort de toutes ses autres victimes : la mort.
La fiancée et la famille de Russel déclarèrent sa disparition le lendemain. Des posters arborant sa photo furent collés sur les murs, avec ceux des autres victimes disparues. La police considéra qu'il avait simplement quitté la ville, ce que sa famille contesta vigoureusement.

Robert Winch, 16 ans, avait fugué de chez ses parents, à Kalamazoo, dans le Michigan. Il y étouffait. Il voulait vivre dans une grande ville, être libre. Il avait fait du stop et était parvenu jusqu'à Chicago.
Le 11 novembre, il rencontra un « gentil monsieur » qui lui proposa de l'aider. Gacy le ramena chez lui pour l'étrangler et le violer jusqu'à ce qu'il en meurt.
Il fut enterré dans le vide sanitaire, déjà rempli de cadavres et où l'espace commençait à manquer.

À peine une semaine plus tard, le 18 novembre 1977, **Tommy Baling**, 22 ans, devint la 17ème victime de Gacy. Après avoir bu quelques verres après le travail, Tommy téléphona à sa jeune épouse pour lui indiquer qu'il rentrait. Il faisait froid et, lorsque Gacy arrêta sa voiture à côté de lui pour lui proposer de le ramener, Tommy accepta.
Il se retrouva chez Gacy, où il fut violé et torturé durant des heures avant d'être garrotté.

Le 9 décembre 1977, **David Talsma**, 19 ans, se rendait à un concert. Lorsqu'il le vit à la sortie de la salle, Gacy l'accosta et lui proposa d'aller boire quelques verres chez lui. Il le viola, le tortura et l'étrangla.
Il enterra son corps dans le vide sanitaire fétide et suintant.

Peu de temps après, Gacy apprit qu'il avait la syphilis. (La syphilis est une infection bactérienne responsable de lésions de la peau et des muqueuses pouvant toucher de nombreux organes. La transmission de l'infection est strictement interhumaine et se fait par voie sexuelle).

En 1978, Gacy rencontra Rosalynn Carter, femme du Président Jimmy Carter, et fut photographié lui serrant la main. Elle dédicaça ensuite l'une des photos et Gacy l'accrocha bien en évidence dans son bureau. Il la garda comme son plus précieux trésor...
La rencontre eut lieu à l'occasion d'un défilé organisé, comme chaque année à Chicago, pour commémorer les débuts du gouvernement démocratique en Pologne (de nombreux émigrés polonais, allemands et hollandais vivent dans l'Illinois). Gacy, dont le père était d'origine polonaise, était responsable du défilé depuis trois ans.

En janvier 1978, Gacy fut arrêté et emmené au commissariat de police de Chicago. Un prostitué de 19 ans nommé **Robert Donnell** avait déposé une plainte contre lui. Donell s'était rendu chez Gacy après avoir accepté d'être payé pour des rapports sexuels. Mais ce qui était réellement arrivé dépassait l'accord conclu. Gacy l'avait menotté puis avait passé la nuit à l'étrangler au point de lui faire perdre conscience plusieurs fois, à le violer, à le frapper avec des chaînes, à lui uriner dessus et à lui maintenir la tête sous l'eau dans une baignoire jusqu'à ce qu'il s'évanouisse. Il avait même joué à la roulette russe.
L'horreur avait duré 8 longues heures.
Mais, pour une raison inconnue, Gacy avait décidé de ne pas tuer Robert. Il l'avait reconduit dans la rue et l'avait jeté sur le trottoir, sanguinolent, ne tenant plus sur ses jambes.
Gacy expliqua qu'ils avaient simplement eu des rapports « consentis » et que le jeune homme, un prostitué, essayait sûrement

de le faire chanter, lui, un homme d'affaires respectable... La police de Chicago le crut et décida de ne pas donner suite à cette affaire.

Billy Kindred, 20 ans, devait se marier quelques semaines plus tard et passa la journée du 16 février avec sa fiancée, à planifier la cérémonie. Le soir, il rencontra Gacy et accepta de monter dans sa voiture. Il fut violé et tabassé par Gacy avant d'être étranglé.

Le 22 mai 1978, **Jeffrey Ringall**, qui s'était disputé avec sa petite amie, voulait faire un tour à New Town, un quartier populaire de Chicago, pour se changer les idées. Alors qu'il marchait, une Oldsmobile noire s'arrêta devant lui. Un homme enrobé se pencha à la fenêtre et le complimenta sur son bronzage. Il discuta un moment avec lui puis demanda à Ringall s'il voulait partager un joint avec lui en se promenant en ville. Tout heureux de cette rencontre providentielle, Ringall monta dans la voiture et accepta la marijuana que lui tendait son nouvel ami.
Quelques minutes plus tard, alors qu'ils discutaient tranquillement, l'homme se jeta sur Ringall et plaqua un chiffon imbibé de chloroforme sur le visage du jeune homme. Ce dernier perdit rapidement conscience et n'ouvrit les yeux que brièvement, un peu plus tard, alors que la voiture roulait le long des rues. Hagard, Jeffrey ne parvint pas à comprendre où il allait, ni ce qui lui arrivait. L'homme remarqua qu'il était réveillé et l'endormit de nouveau avec le chloroforme.
Lorsque Jeffrey Ringall reprit conscience, il réalisa qu'il était à l'intérieur d'une maison, dans une chambre où était accrochée la photo d'un clown. Sa tête et ses mains étaient attachées à une sorte de pilori. Son agresseur était nu devant lui. Il pointa vers lui l'un des godemichés de tailles différentes étalés sur le sol, et expliqua qu'il allait les utiliser sur lui.
Ce soir-là, Ringall fut brutalement violé, torturé et chloroformé par son kidnappeur, des heures durant.

Le lendemain, en fin de matinée, Jeff Ringall se réveilla, habillé, sous une statue du Lincoln Park, à Chicago. Son corps le faisait souffrir de partout et il était surpris d'être encore en vie. Il se traîna jusqu'à l'appartement de sa petite amie, qui le conduisit à l'hôpital, où il resta six jours entiers. Il était dans un état effroyable : sa peau était lacérée et brûlée en plusieurs endroits, son visage était tuméfié et boursouflé, son anus était déchiré, et son foie était gravement et définitivement endommagé par le chloroforme que son violeur avait massivement utilisé sur lui. Mais cela n'était rien comparé au traumatisme émotionnel subi par le jeune homme.

Il porta plainte auprès de la police, qui le crut. Comment douter en voyant le visage boursouflé de Jeffrey Ringall ? Mais les enquêteurs pensèrent qu'ils ne trouveraient pas son violeur, car Ringall n'avait que très peu d'informations à leur fournir.
Déterminé à trouver son agresseur, Jeffrey passa des jours et des jours près d'une sortie d'autoroute : au moment où il s'était vaguement réveillé, avant que son agresseur ne l'endorme à nouveau avec son chloroforme, il avait reconnu cette sortie. Après des heures d'attente, Ringall reconnut finalement l'Oldsmobile noire et la suivi jusqu'au domicile du conducteur. Lorsqu'il apprit que la maison appartenait à un certain John Wayne Gacy, il porta immédiatement plainte contre lui pour viol.
La police de Chicago décida toutefois qu'il n'y avait pas assez de preuves pour faire condamner Gacy et n'enquêta pas plus loin.
Outré, Jeff Ringall s'adressa alors à un avocat et, en juillet 1978, attaqua Gacy « au civil » selon une procédure privée. Gacy réagit rapidement, affirmant que c'était Ringall qui avait tenté de l'endormir avec de la drogue.

Gacy se croyait intouchable.
Lorsqu'on lui demandait pourquoi ses employés changeaient si souvent, il répondait que les garçons étaient rentrés chez eux, qu'ils

étaient partis "*vers le sud*", ou qu'ils avaient été licenciés. Comme il employait beaucoup d'adolescents sur des contrats de courte durée, peu de gens remarquaient la disparition de ses victimes.
En plus de ses victimes connues, il avait emmené chez lui de jeunes sans-abri, que personne ne chercha jamais.

Le 14 juin 1978, un adolescent nommé **Timothy O'Rourke** suivit John Wayne Gacy chez lui pour y fumer de la marijuana. Il y fut violé et frappé, puis étranglé.
Mais Gacy n'avait plus de place dans son vide sanitaire, dont l'odeur de putréfaction devenait proprement insoutenable. Gacy mit le corps du jeune homme dans un drap, puis le transporta jusqu'à un pont enjambant la rivière Des Plaines, où il le jeta.

Le 4 novembre, **Frank Wayne « Dale » Landingin**, un jeune homme de 19 ans, disparut à son tour. Prostitué occasionnel, il s'était disputé toute la nuit avec sa petite amie et était sorti de chez lui en trombes, fou de rage. Il avait rencontré Gacy et avait accepté de le suivre chez lui.
Gacy jeta également son corps dans la rivière Des Plaines.

Fin novembre 1978, **James Mazzara**, 20 ans, cherchait un nouveau logement à louer. Il avait entendu dire que Gacy logeait parfois les adolescents qui travaillaient pour lui. Gacy le fit entrer et lui montra la « chambre d'ami » à l'étage. Détendu, James accepta le verre que lui proposa aimablement Gacy. Mais très rapidement, il se retrouva attaché et incapable de se défendre. Gacy le viola et le tortura durant des heures. Puis, il lui enfonça son caleçon dans la gorge et le jeune homme suffoqua.
Gacy conduisit à nouveau, de nuit, jusqu'à un pont enjambant la rivière Des Plaines.

La police de Chicago était incapable d'arrêter un tueur qui avait déjà fait plus de 30 victimes. Mais les policiers d'une petite ville

voisine allaient enfin mettre un terme à ses agissements monstrueux.

Le 11 décembre 1978, **Robert Piest**, 15 ans, disparut à son tour devant la pharmacie où il travaillait, à Des Plaines. Il était le cadet d'une famille de 3 enfants. Fils modèle, gymnaste d'exception et très bon lycéen, il travaillait dans une pharmacie après les cours pour gagner de quoi s'acheter une voiture.
Sa mère, qui était venue le chercher pour fêter son anniversaire en famille, attendait à l'intérieur de la pharmacie, car son fils lui avait dit qu'il reviendrait dès qu'il aurait fini de discuter avec un homme qui allait lui offrir un autre travail, mieux rémunéré. Mais il ne revint pas et sa mère commença à s'inquiéter. Avec son époux et ses deux autres enfants, Mme Piest chercha son fils dans le quartier mais ne le trouva pas. Trois heures plus tard, elle appela la police de Des Plaines. Le lieutenant Joseph Kozenczak, qui comprit rapidement que Robert Piest n'avait pas fait une fugue, commença son enquête.
Il apprit que l'homme à qui Robert Piest devait parler s'appelait John Wayne Gacy, entrepreneur à Chicago, 36 ans. Kozenczak décida de vérifier son casier judiciaire, par simple routine, et fut effaré lorsqu'il découvrit les raisons pour lesquelles Gacy avait été incarcéré dans l'Iowa en 1968... et de nombreuses fois soupçonné depuis. Il semblait incroyable que Gacy soit en liberté, sans aucune surveillance.

Kozenczak se rendit chez lui, mais Gacy lui expliqua qu'il ne savait rien de la disparition de Robert Piest, qu'il ne le connaissait pas et ne l'avait jamais vu. Kozenczak fut surpris par le fait que Gacy niait connaître le garçon alors que plusieurs personnes savaient qu'ils avaient rendez-vous. Il demanda à Gacy de le suivre au commissariat pour y être interrogé. Mais Gacy répondit qu'il ne pouvait quitter sa maison : il y avait récemment eu un décès dans sa

famille et il attendait plusieurs coups de téléphone importants. Gacy ne se présenta au commissariat qu'à 3h30 du matin, couvert de boue. Il s'excusa en affirmant que sa voiture s'était embourbée... et fut surpris (sic) lorsqu'on lui annonça que Kozenczak ne lui avait pas fait la grâce de l'attendre.

Gacy revint le lendemain, 13 décembre 1978, et nia de nouveau connaître Robert Piest. Lorsque les policiers lui expliquèrent que des témoins l'avaient vu avait l'adolescent, il répondit simplement « *Ah... Oui... Ce Robert-là...* ».
Il se montra chaleureux et discuta un bon moment avec les enquêteurs présents. Il se vanta d'être un homme d'affaires prospère, un bénévole du parti démocrate qui se déguisait en clown pour les enfants des hôpitaux... et qui avait « *des amis haut placés* ».
Pendant qu'il badinait, Kozenczak obtint un mandat de perquisition qui lui permettait de fouiller la maison de Gacy. Il pensait qu'il y trouverait le jeune Robert.
Seul.

Le pavillon, très propre et ordonné, était rempli de plantes vertes. Des images de clowns, peintes par Gacy, étaient accrochées aux murs. Les enquêteurs pensèrent immédiatement qu'ils tenaient leur coupable : un tapis, dans le salon, était maculé par ce qui semblait être du sang.
Un inspecteur fit l'inventaire de tous les éléments incriminants découverts dans la maison :

- une boîte à bijoux contenant deux permis de conduire appartenant à des hommes jeunes, et plusieurs anneaux, dont une chevalière du *Maine West High School*, classe 1975, sur laquelle étaient gravées les initiales J.A.S.

- une petite boîte contenant de la marijuana et du papier à rouler
- plusieurs films érotiques hétéro et homosexuels
- des médicaments, dont du Valium et du nitrite d'amyle (ou « poppers », un médicament contre les angines de poitrine qui peut être utilisé comme aphrodisiaque sous forme intraveineuse).
- un couteau à cran d'arrêt
- un morceau de couverture taché (de sang ?)
- un carnet d'adresses bien rempli
- des livres aux noms évocateurs (« Les garçons à moto », « Adolescents étroits », « La pédérastie : le sexe entre hommes et garçons », « 21 affaires sexuelles anormales»...)
- une paire de menottes et ses clés
- une longue planche de bois présentant deux trous aux extrémités (un genre de pilori)
- un pistolet italien de calibre 6mm
- des badges de policiers
- un grand godemiché en caoutchouc (qui était caché dans le grenier)
- une seringue hypodermique et une petite bouteille de chloroforme
- des vêtements bien trop petits pour Gacy
- une corde en nylon

Les enquêteurs trouvèrent également un reçu pour le développement d'une pellicule photo. La petite amie de Robert Piest expliqua que ce reçu lui appartenait et qu'elle l'avait donné à Robert le jour de sa disparition. L'adolescent s'était donc bien rendu chez Gacy.
Trois véhicules appartenant à Gacy furent également saisis, dont un

pickup Chevrolet 1978 présentant le nom de son entreprise sur les portières, une Oldsmobile noire de 1979 et un van présentant également le nom de son entreprise.
Les enquêteurs ne trouvèrent rien d'autre et retournèrent au commissariat pour demander que des analyses soient menées sur les preuves.

Les enquêteurs expliquèrent à Gacy qu'ils avaient saisi des objets chez lui. Il entra dans une colère noire et appela immédiatement son avocat. Mais la police n'avait encore rien d'assez sérieux pour le faire inculper de meurtre et dut le relâcher. Les policiers décidèrent toutefois de placer Gacy sous surveillance, jour et nuit. Ils ne le lâchèrent pas d'une semelle.

Certains amis de Gacy furent convoqués et interrogés par les enquêteurs. Gacy leur avait affirmé auparavant que la police voulait l'accuser d'un meurtre qu'il n'avait pas commis. Les policiers n'obtinrent donc que peu de renseignements utiles. Les amis de Gacy ne pouvaient pas croire qu'il fut capable de tuer quelqu'un.

Les enquêteurs surveillèrent Gacy de manière étroite. Au départ, il voulut défier les policiers, en assurant à ceux qui le suivaient que leurs supérieurs étaient des idiots et en les invitant à déjeuner. Il leur indiquait où il se rendait lorsqu'il prenait sa voiture et accrocha les décorations de Noël sur sa maison comme à son habitude. Il invita même les policiers au restaurant et leur affirma « *Vous savez, les clowns peuvent s'en tirer avec des meurtres* ».
Mais, à mesure que les jours passaient, Gacy commença à perdre son sang-froid. Il se mit à boire énormément, cessa de se raser, et hurla sur ses employés. Il embaucha deux avocats et porta plainte contre la police de Chicago pour harcèlement.

Une semaine après la disparition de Robert Piest, Gacy était à bout de nerfs. Mal rasé, insomniaque, il épiait les deux policiers qui le

suivaient constamment. Et, un jour, il les invita à boire un café chez lui. Peut-être voulait-il encore jouer "au plus fort", les amadouer, les interroger pour en savoir où en était l'enquête, ou les persuader de son innocence...
Mal lui en prit, car l'un des policiers, l'agent Schulz, était un homme d'expérience qui reconnut immédiatement l'odeur nauséabonde qui imprégnait l'atmosphère chauffée du petit pavillon de Gacy : une odeur de cadavre. Lorsque ces collègues avaient perquisitionné une semaine auparavant, il faisait froid et l'odeur ne les avait pas frappés.

Schulz en fit part à l'inspecteur Kozenczak. Celui-ci venait d'apprendre que:

- L'anneau aux initiales J.A.S. découvert chez Gacy appartenait à John Szyc.
- Trois anciens employés de Gacy avaient mystérieusement disparu après avoir eu rendez-vous avec lui.
- La télévision de Gacy - les policiers avaient vérifié le numéro de série - appartenait à également à John Szyc.
- Dans le coffre de l'Oldsmobile avaient été découverts des cheveux et, d'après les analyses, il semblait bien qu'ils appartenaient Robert Piest.

Gacy pouvait avoir fait plus qu'une seule victime.

Le 21 décembre, Kozenczak décida d'arrêter Gacy pour possession de marijuana et de Valium : alors que les policiers le suivaient comme à leur habitude, il avait été surpris alors qu'il fournissait de la marijuana à un pompiste dans un garage.

Les voisins de Gacy furent abasourdis en apprenant la nouvelle. Seul l'un des amis de Gacy se doutait qu'il était soupçonné d'un délit bien plus grave que la détention de marijuana. La veille, presque hystérique, Gacy avait avoué à Donald Czarna qu'il avait

bien tué un adolescent. Gacy avait ensuite admis à son ami qu'il avait tué une trentaine de garçons, parce qu'ils étaient « *mauvais* » et qu'ils tentaient de le faire chanter. Puis, il s'était mis à pleurer à gros sanglots.

Les policiers ramenèrent Gacy chez lui et lui annoncèrent qu'ils allaient tout fouiller jusqu'à ce qu'ils trouvent un cadavre, sous le plancher s'il le fallait. Gacy s'effondra et avoua avoir enterré un homme, « *un ancien amant* », sous le sol de son garage. Il ajouta toutefois qu'il l'avait tué en état de légitime défense.
Les policiers ne le crurent pas. Ils commencèrent à enlever le tapis maculé d'une tache, dans le salon, et remarquèrent une trappe au fond d'un placard. Ils l'ouvrirent et découvrirent, dans le vide sanitaire, une marre d'eau sombre à l'odeur répugnante, qu'ils prirent d'abord pour des relents d'égouts.

L'un des policiers discerna une fiche électrique et la brancha dans une prise murale toute proche. Une pompe électrique se mit en marche dans le sous-sol. Un quart d'heure plus tard, la marre avait disparu et un technicien des services de police descendit dans le vide sanitaire rempli de boue. L'odeur de putréfaction y était écœurante. Il plongea une pelle dans la boue et, en voyant des asticots bouger à la surface, il comprit que la substance graisseuse n'était pas de la terre humide mais de l'adipocire, une matière produite par la décomposition de la chair. Le technicien fouilla un petit moment et découvrit rapidement l'os d'un bras humain, puis celui d'un pied. L'adipocire ne se forme que 12 mois après le décès : ce cadavre ne pouvait pas être celui de Robert Piest.
En état de choc, le technicien des services de police lâcha : « *Je crois que cet endroit est rempli de gamins* ».

Les voisins et les curieux commencèrent à s'agglutiner devant le domicile de Gacy. Tout le monde le considérait comme un homme

sympathique et sans problème. Il avait neigé quelques jours plus tôt et il s'était proposé pour déblayer les allées de ses voisins les plus âgés. Il buvait rarement, ne consommait aucune drogue et détestait les homosexuels...

Les enquêteurs, eux, avaient commencé à creuser dans le vide sanitaire et réalisaient que Gacy était l'un des pires tueurs en série de l'histoire américaine.

Le Docteur Robert Stein, médecin légiste du comté de Cook, fut appelé pour aider les enquêteurs. Il leur demanda de revêtir des combinaisons et des masques, et de prendre des bains désinfectants après leur travail. Il organisa les fouilles en délimitant les parcelles des terres par section, comme un site archéologique. Il savait que l'excavation d'un corps décomposé doit être menée avec de grandes précautions afin d'en préserver l'intégrité. Durant les jours et les nuits qui suivirent, les enquêteurs creusèrent sans s'arrêter.

Pendant ce temps, John Wayne Gacy était interrogé au quartier général de la police de Des Plaines. Confronté aux preuves, il avoua finalement aux policiers les meurtres d'au moins trente adolescents en sept ans. Il avait enterré la plupart des corps sous sa maison.
Mais il expliqua qu'il n'avait commis lui-même aucun des meurtres. Le véritable coupable était un « alter ego » nommé « Jack Hanley » ou « Bad Jack », qui détestait les homosexuels. *(Il s'avéra que Jack Hanley était le nom d'un véritable policier avec qui Gacy avait discuté plusieurs fois dans un bar de Chicago...)*
Il ne put expliquer pourquoi il avait tué Robert Piest, qui n'était pas homosexuel. Il raconta qu'il avait emmené Robert chez lui pour discuter d'un éventuel emploi. Il lui avait fait comprendre qu'il pourrait gagner de l'argent en vendant son corps, mais l'adolescent avait refusé tout net. Gacy l'avait alors convaincu de jouer avec

lui... et ses menottes. Robert s'était laissé convaincre.
En fait, Robert Piest avait accepté de monter dans le véhicule de Gacy, près de la pharmacie, mais uniquement pour y discuter un instant, car sa mère l'attendait. Gacy avait prestement plaqué un tissu imbibé de chloroforme sur le visage de l'adolescent.
Selon Gacy, à partir de là, « Jack » avait pris le contrôle de son esprit et de ses actes, et il ne se souvenait que vaguement des événements. Robert Piest avait semblé bouleversé lorsqu'il lui avait annoncé qu'il allait le violer, alors il l'avait laissé partir.
Puis, Gacy avait sombré dans une sorte de torpeur ou d'inconscience. Le téléphone l'avait réveillé. C'était un ami qui lui demandait la raison de son retard à une réunion (cet ami déclara par la suite que Gacy parlait tout à fait normalement et qu'il se dominait parfaitement). Après s'être excusé, Gacy était retourné dans sa chambre. Robert Piest était étendu sur le lit. Il avait été étranglé à l'aide d'un garrot fait d'une corde et d'un marteau.

Gacy avait transporté le corps dans son grenier. Il y était encore lorsque le lieutenant Kozenczak était passé, le lendemain matin. Comme il n'y avait plus de place dans le vide sanitaire et qu'il s'était fait mal au dos à force de creuser, Gacy s'était décidé à jeter le corps de l'adolescent dans la rivière Des Plaines, comme il l'avait déjà fait pour ses 4 dernières victimes.
A la nuit tombée, il avait emballé le corps dans une couverture et l'avait porté jusqu'à sa voiture. Il l'avait jeté du haut du pont Kankakee mais, en se pressant de regagner Des Plaines pour se rendre à son entretien avec la police, il avait dérapé sur la route verglacée et sa voiture avait fini sa course dans la boue épaisse de la berge.
C'était pour cette raison qu'il ne s'était présenté au commissariat qu'à 3h30 du matin, couvert de boue.

Gacy discuta ensuite avec l'adjoint du procureur de l'Illinois, Larry Finder, et lui décrivit où la plupart des corps avaient été enterrés. Lorsque Finder lui dit qu'il avait du mal à situer les tombes dans son esprit, Gacy prit une feuille et un crayon, dessina un rectangle, puis le remplit avec d'autres petits rectangles qui représentaient « *les tranchées* », c'est-à-dire les tombes. Il y en avait presque trente. La carte s'avéra très précise et tout à fait exacte. Certains corps avaient été enterrés parallèlement aux fondations de la maison, d'autres perpendiculairement... Le Docteur Robert Stein réalisa que Gacy, perfectionniste dans tout ce qu'il faisait, avait disposé les corps de manière à utiliser efficacement tout l'espace disponible dans le vide sanitaire...
Gacy avait versé de la chaux ou de l'acide chlorhydrique à plusieurs reprises sur les corps, dans le but de diminuer l'odeur de putréfaction et d'accélérer la décomposition.

Le premier jour de fouilles, la police découvrit deux corps. L'un était celui de John Butkovich, enterré dans le garage. L'autre corps, celui de Jon Prestige, était enterré sous la maison et enveloppé dans du plastique. Le lendemain, trois nouveaux corps furent découverts.

Jour après jour, les enquêteurs déterraient de nouveaux cadavres. Certaines des victimes furent découvertes avec leurs sous-vêtements enfoncés dans leur gorge. D'autres corps étaient enterrés si proches les uns des autres et leur état de décomposition était si semblable que les policiers pensèrent qu'ils avaient été tués et enterrés le même jour.

Les médias nationaux campaient devant l'habitation de Gacy, suivant heure par heure les macabres excavations. La maison de Gacy était en permanence cernée de caméras et de journalistes. La maison de Gacy, qui devint aussi célèbre aux yeux des spectateurs que la Maison Blanche, fut peu à peu réduite en morceaux, alors

que les policiers creusaient, cherchaient et découvraient d'autres corps.

Les voisins de Gacy étaient harcelés tant par les médias que par une partie de la population, qui ne comprenait pas qu'ils n'aient « rien vu », qu'ils ne se soient doutés de rien, qu'ils n'aient pas su discerner, derrière le sympathique entrepreneur qui se déguisait en clown pour les enfants, un abominable assassin.

Le 28 décembre 1978, la police annonça qu'elle avait retrouvé 26 corps sous la maison de Gacy et un dans son garage.

En novembre, le corps nu de Frank "Dale" Landingin avait été repêché dans la rivière Des Plaines. Les enquêteurs découvrirent le permis de conduire du jeune homme dans la maison de Gacy et comprirent qu'il était également responsable de ce meurtre.

Et Gacy avait jeté d'autres victimes dans la rivière : le 28, le corps de James Mazzara fut repêché dans la rivière Des Plaines, ses sous-vêtements enfoncés dans sa gorge.

En février 1979, la police creusait toujours dans la propriété de Gacy. Il leur avait fallu plus de temps que prévu pour terminer les fouilles sous la maison, à cause du froid de l'hiver qui avait gelé le sol en profondeur. Ils pensaient qu'ils pouvaient encore trouver des corps ailleurs que dans le vide sanitaire. Des ouvriers du bâtiment furent appelés pour démolir le béton du patio de Gacy. Ils découvrirent le corps d'un jeune homme, bien préservé dans le ciment. Il portait un short en jeans et une alliance.

La semaine suivante, un 31ème corps fut découvert dans la rivière Illinois. Les enquêteurs identifièrent le jeune homme grâce au tatouage qu'il portait au bras et dont une photo fut reproduite dans la presse. Un ami du père de la victime reconnu le tatouage de « Tim Lee », alias Timothy O'Rourke, fan de Bruce Lee qui l'admirait

au point d'avoir pris son nom et de se l'être fait tatouer.
Peu après, le dernier corps fut découvert chez Gacy, sous la salle de jeu.

La maison fut ensuite détruite et réduite en poussière.

Robert Piest ne figurait pas parmi les corps retrouvés chez Gacy et l'on ne savait toujours pas ce qu'il était advenu de lui.
Il fut finalement retrouvé dans la rivière Illinois en avril 1979. Il était resté coincé le long de la rivière, dans un endroit peu accessible ou visible, mais des vents violents avaient pu le déloger et le pousser jusqu'au barrage de Dresden, où on l'avait découvert.
L'autopsie détermina qu'il était mort par suffocation : des serviettes en papier avaient été enfoncées dans sa gorge.
Sa famille porta immédiatement plainte contre Gacy pour meurtre, mais aussi contre le conseil de libération sur parole de l'Iowa et le département des prisons, pour avoir libéré Gacy trop tôt, en 1970, et la police de Chicago, pour négligence.
La police de Des Plaines, elle, fut louée pour sa rapidité d'action.

Les policiers comparèrent des radios dentaires et d'autres indices afin d'identifier les victimes. Neuf ne furent malheureusement jamais identifiées.

Gacy fut transféré à la prison du comté de Cook. Puis, des psychiatres l'examinèrent à l'hôpital psychiatrique Cermak, à Chicago, pour déterminer s'il était ou non sain d'esprit.
Dès le début, Gacy affirma être la victime de son alter ego malfaisant nommé « Jack ». C'était « Jack » qui commettait les meurtres. Gacy concéda néanmoins plus tard que lui, John Gacy, en avait aussi commis quelques-uns. « Jack » s'emparait de l'esprit de Gacy tard dans la nuit, quand celui-ci avait bu, et le forçait à se mettre en quête de victimes.
« Jack » était soi-disant l'une des quatre personnalités qui

dominaient tour à tour Gacy. Mais ses récits variaient si souvent qu'il devenait difficile de croire quoi que ce fût. L'un des psychiatres menaça même de ne plus s'occuper de lui s'il ne cessait pas de mentir.
Gacy soutenait également qu'il avait commis la plupart des meurtres en état de légitime défense, y compris le premier, celui du garçon qu'il avait ramassé à la gare routière. Les autres avaient eu lieu à la suite d'altercations : celle qui avait précédé le meurtre de Butkovich concernait le salaire de celui-ci, la dispute avec Godzik portait sur la drogue, celle qui l'avait opposée à Szyc avait éclaté au sujet d'une voiture...

Gacy donna ensuite une autre explication pour certains des décès. Les adolescents avaient accepté les rapports sexuels de leur plein gré, et avaient été d'accord pour qu'une corde les étrangle afin de provoquer érection et orgasme.
Les avocats, considérant que la plupart de ces explications ne serviraient qu'à lui attirer l'antipathie du jury, décidèrent de plaider la folie.

Le 6 février 1980, le procès de John Wayne Gacy commença devant le tribunal du comté de Cook, à Chicago.
Dans sa plaidoirie d'ouverture, le procureur Robert Egan expliqua aux jurés que Gacy avait assassiné 33 jeunes hommes en quelques années. L'enquête avait permis de déterminer que les actions de Gacy étaient préméditées et rationnelles.
L'un des avocats de Gacy, Robert Motta, affirma quant à lui que les actes de Gacy avaient été irrationnels et impulsifs : Gacy était mentalement aliéné et ne pouvait contrôler ses actes.
Si Gacy était déclaré « fou », il pouvait échapper à la peine de mort et être libéré quelques années plus tard. Dans l'Illinois, il n'existe aucune limite à l'incarcération d'une personne déclarée aliénée et, dans de nombreux cas, elle est libérée lorsqu'il est décidé qu'elle

était mentalement assez stable pour « revenir dans la société ». Mais la folie est très difficile à prouver au tribunal...

Gacy s'indigna de voir que ses propres avocats étaient incapables d'inventer une histoire qui put le faire acquitter. Comme les examens psychiatriques l'avaient révélé, Gacy n'éprouvait aucun remords vis-à-vis de ses crimes. Pour chacun d'eux, il avait toujours une bonne excuse pour se justifier.

L'accusation demanda aux familles et aux amis des victimes de témoigner à la barre. Certains des témoins fondirent en larmes devant Gacy. L'air irrité, il les regardait en ricanant, convaincu que tout cela n'était qu'une comédie.
Ensuite vinrent les témoignages des garçons qui avaient travaillé avec Gacy, avaient été violés, mais avaient survécu. Ils parlèrent de son caractère changeant et de la manière dont il les avait presque tous persuadés de se laisser menotter. D'autres expliquèrent qu'il passait constamment les voir lorsqu'ils travaillaient, pour leur parler ou les surveiller.

Durant les semaines qui suivirent, les amis et les voisins de Gacy furent également appelés à témoigner, ainsi que des policiers impliqués dans l'enquête et des psychologues qui assuraient que Gacy était soit sain d'esprit, soit mentalement aliéné.
Les deux adolescents qui avaient vécu chez Gacy, David Cram et Michael Rossi, expliquèrent comment, sur les instructions de Gacy, ils avaient creusé dans le vide sanitaire - avec Gregory Godzik - des « *tranchées* » qui devaient soi-disant servir à faire passer des tuyaux.
L'un des policiers qui avaient interrogé Gacy raconta comment le tueur lui avait assuré que l'une de ses victimes était un masochiste et quand l'étranglant, il lui avait fait « *une faveur* ». Gacy avait également fait la démonstration de la manière dont il avait tué la

plupart des adolescents, avec un garrot, alors qu'il avait expliqué qu'au moment où il tuait, c'était Jack qui agissait et qu'il ne se souvenait de rien !

Le 24 février, la défense appela - à la surprise générale - Jeffrey Ringall. Tout le monde pensait que Ringall témoignerait plutôt pour l'accusation, mais le procureur pensait que son témoignage serait plus utile durant un contre-interrogatoire.
L'autre avocat de Gacy, M. Amirante, demanda à Ringall s'il pensait que Gacy était capable de se contrôler. Ringall pensait que Gacy était un animal sauvage et qu'il ne pouvait pas dominer ses pulsions. Son témoignage ne dura pas bien longtemps, car Jeffrey Ringall s'effondra lorsqu'il raconta à la cour ce que Gacy lui avait fait subir. Il était tellement traumatisé, face à son violeur, qu'il commença à vomir et fondit en larmes. Gacy ne montra pas la moindre émotion lorsqu'on dut soutenir Ringall pour l'aider à sortir du tribunal.

Pour prouver la folie de Gacy, Amirante et Motta appelèrent à la barre les amis et la famille de l'accusé. Sa mère expliqua que le père de Gacy l'avait maltraité à plusieurs occasions. Un jour, alors qu'il n'était qu'un petit garçon, son père l'avait fouetté avec une courroie en cuir. La sœur de Gacy raconta que leur père passait son temps à insulter et rabaisser son frère.
Les amis témoignèrent du fait que Gacy était un homme bon et généreux, qui aidait les gens dans le besoin et souriait toujours. Lillie Grexa assura qu'il était un voisin merveilleux. Toutefois, elle refusa d'admettre que Gacy était fou, affirmant au contraire que Gacy était "*un homme très brillant*". Cette affirmation entrait en conflit avec l'opinion de la défense selon laquelle Gacy était fou et ne pouvait contrôler ses actes.

La défense appela ensuite le Dr. Thomas Eliseo, un psychologue qui avait interviewé Gacy avant le procès. Il pensait que Gacy était très intelligent, mais qu'il souffrait d'une schizophrénie paranoïde. Il dut cependant admettre que Gacy n'avait pas pu commettre 33 meurtres sans se rendre compte qu'il faisait quelque chose de mal. D'autres experts de la défense donnèrent des avis similaires, affirmant que Gacy était schizophrène ou souffrait d'un désordre de personnalités multiples. Ils expliquèrent que le désordre mental de Gacy altérait sa capacité à comprendre la portée de ses actes. Ils le déclarèrent fou au moment des crimes.

Le Dr Freedman souligna l'absence totale de sentiments dont faisait preuve Gacy quand il décrivait ses meurtres. Selon lui, Gacy détestait véritablement les homosexuels et ne se considérait pas lui-même comme un homosexuel, mais plutôt comme un bisexuel. Il avait déclaré aux enquêteurs que ces victimes méritaient de mourir. Gacy projetait sa propre homosexualité sur ses victimes. En les tuant, il se débarrassait symboliquement de son homosexualité.

Arthur Hartman, l'un des psychiatres appelés par l'accusation, soutint que, bien qu'atteint d'un désordre de la personnalité, Gacy n'était absolument pas dément. « *Il est très égocentrique et narcissique, et possède une orientation typiquement antisociale. Il a une personnalité psychopathe, avec une déviance sexuelle et une personnalité hystérique, ainsi que des éléments mineurs de personnalités compulsives et paranoïaques.* »

Le Dr Robert Reifman déclara que Gacy avait « *un type de personnalité particulièrement narcissique* ». Il était tellement amoureux de sa propre image qu'à ses yeux, les autres existaient à peine. « *Je ne crois pas qu'on puisse avoir 33 accès de folie temporaire* », ajouta Reifman. Le fait même d'avoir demandé à David Cram, Gregory Godzik et Mike Rossi de creuser les tombes

dans le vide sanitaire indiquait que Gacy avait prémédité ses meurtres. Gacy, argumenta Reifman, simulait la folie.

Le professeur Frank Osanka ajouta : « *l'explication des meurtres par des états psychotiques épisodiques ne peut pas expliquer une série de plusieurs meurtres, commis ou même endroit, de la même manière méthodique, et le fait d'avoir caché des corps également de manière méthodique, sur une période de sept ans, par un homme que ses voisins considéraient comme sympathique et plein de réussite. Gacy ne souffrait ni d'une maladie mentale, ni même d'un défaut mental qui l'aurait empêché de considérer la criminalité de son comportement ou de conformer sa conduite aux exigences de la loi.*»

Enfin, les psychiatres du centre médical saint Luc de Chicago, qui avait examiné Gacy, conclurent : « *Durant les 15 dernières années, Gacy a démontré un désordre de la personnalité mixte qui inclut des caractéristiques obsessives compulsives, antisocial, narcissique, et maniaque... Ses conquêtes homosexuelles, envers lesquelles il se montrait sadique, étaient bien plus des gratifications pour lui à travers l'exercice du pouvoir, que des expériences érotiques motivées par des besoins sexuels.*
Le meurtre est devenu l'expression ultime de ce pouvoir obtenu sur ses victimes impuissantes... Il a fini par justifier ses meurtres comme socialement acceptables à cause de la nature 'dégradée' de ses victimes (« des déchets humains », selon lui) et sa conviction de plus en plus égocentrique qu'il ne serait jamais appréhendé grâce à son intelligence, au fait qu'il avait caché les corps, et à sa certitude que son comportement meurtrier était une faveur accordée à la société ».

Dans les plaidoiries de clôture, l'accusation et la défense opposèrent à nouveau leurs opinions : Gacy était un schizophrène

irresponsable... ou un manipulateur qui avait violé et torturé ses jeunes victimes facilement manœuvrables, de manière préméditée et planifiée. Les opinions des psychiatres étaient diverses, mais des points négatifs étaient apparus à son encontre.

Si Gacy avait eu 33 "pulsions incontrôlables" qui l'avaient poussée à tuer, alors pourquoi avait-il creusé certaines tombes à l'avance ? Et si les souvenirs de ses actes étaient si dissipés, comment Gacy avait-il pu mimer comment il étranglait ses victimes ou dessiner des cartes aussi détaillées de son sous-sol, se rappelant parfaitement où il avait enterré chaque victime ? Comment avait-il pu répondre calmement à un collègue, alors qu'il venait de tuer Robert Piest ? Pourquoi n'avait-il pas cherché de l'aide ?

Après 5 semaines de procès, les jurés se retirèrent pour délibérer. Il ne leur fallut que deux heures pour revenir avec un verdict. John Wayne Gay n'était pas mentalement aliéné. Il était donc coupable sur tous les points.

Le 13 mars 1980, il fut condamné à la peine capitale.

Lors d'une interview téléphonique menée quelques heures avant son exécution, Gacy se vanta au journaliste qui l'interrogeait que plus de 30 livres avaient été écrits sur lui, deux téléfilms avaient été diffusés, un film au cinéma, une pièce de théâtre, cinq chansons et plus de 5000 articles. Il était évident qu'il en était extrêmement fier.

Il adorait l'attention qu'on lui portait et aimait particulièrement correspondre avec des agents du FBI et des étudiants en criminologie.

Il recevait quotidiennement des lettres, en majorité écrites par des femmes. Selon ses propres dires, plus de 40 personnes figuraient sur sa liste de visite, des femmes pour la plupart.

En 1986, Gacy se maria pour la troisième fois, à l'une des nombreuses femmes qui lui avaient écrit et lui avaient rendu visite en prison.

Durant les 14 années qu'il passa dans le couloir de la mort, Gacy peignit de nombreux tableaux à la peinture à l'huile. Son sujet préféré était... les portraits de clowns. Après son décès, certaines de ses peintures se vendirent pour 20.000$ lors d'une enchère, provoquant l'indignation des familles des victimes et des autorités. Mais l'acheteur brûla toutes les œuvres de Gacy peu après les avoir acquises.

Gacy fut exécuté par injection le 10 mai 1994, après des années d'appels.
Répugnant et médiocre jusqu'au bout, ses derniers mots furent : « *Kiss my ass* ».

Victimes

Edward Lynch (16 ans)
Violé en juin 1967

Donald Vorhees (15 ans)
Violé à plusieurs reprises d'août 1967 à avril 1968

Un jeune homme non identifié (18 ans)
Poignardé le 1 er janvier 1972 puis enterré dans le vide sanitaire

Johnny Butkovich (16 ans)
Violé et étranglé, début 1976 puis enterré dans le sous-sol du garage

Darrel Samson (16 ans)
Violé et étranglé le 6 avril 1976 puis enterré dans le vide sanitaire

Randall Reffet (16 ans)
Violé, torturé et étranglé le 14 mai 1976 puis enterré dans le vide sanitaire

Samuel Stapleton (14 ans)
Violé, torturé et étranglé le 14 mai 1976 puis enterré dans le vide sanitaire

Mike Rossi (16 ans)
Violé le 22 mai 1976

Michael Bonnin (17 ans)
Violé et étranglé en juin 1976 puis enterré dans le vide sanitaire

William « Billy » Carroll (16 ans)
Violé, torturé et étranglé le 10 juin 1976 puis enterré dans le vide sanitaire

Rick Johnson (17 ans)
Violé et étranglé le 6 août 1976 puis enterré sous la laverie

Gregory Godzik (17 ans)
Violé, torturé et étranglé le 11 décembre 1976 puis enterré dans le vide sanitaire

John Szyc (19 ans)
Violé et étranglé le 20 janvier 1977 puis enterré dans le vide sanitaire

Jon Prestige (22 ans)
Violé, torturé et étranglé le 15 mars 1977 puis enterré dans le vide sanitaire

Matthew Bowman (19 ans)
Drogué, violé et étranglé le 5 juillet 1977

Robert Gilroy (18 ans)
Torturé, violé et étranglé le 15 septembre 1977

John Mowery (19 ans)
Violé, torturé et étranglé le 25 septembre 1977 puis enterré dans le vide sanitaire

Russel Nelson (21 ans)
Violé et étranglé le 17 octobre 1977 puis enterré dans le vide sanitaire

Robert Winch (16 ans)
Violé et étranglé le 11 novembre 1977 puis enterré dans le vide sanitaire

Tommy Baling (22 ans)
Violé et étranglé le 18 novembre 1977

David Talsma (19 ans)
Violé, torturé et étranglé le 9 décembre 1977 puis enterré dans le vide sanitaire

Robert Donnell (19 ans)
Violé, tabassé et torturé durant des heures en décembre 1977, avant que Gacy ne le relâche finalement

William "Billy" Kindred (20 ans)
Violé et étranglé le 16 février 1978

Jeffrey Ringall (22 ans)
Violé, torturé et frappé durant des heures le 22 mai 1978, avant que Gacy ne le relâche finalement

Timothy O'Rourke (17 ans)
Violé, frappé et étranglé le 14 juin 1978. Son corps fut jeté dans la rivière Des Plaines

Frank Wayne « Dale » Landingin (19 ans)
Violé, torturé et étranglé le 4 novembre 1978.
Son corps fut jeté dans la rivière Des Plaines

James Mazzara (20 ans)
Violé, torturé et étouffé fin novembre 1978.
Son corps fut jeté dans la rivière Des Plaines

Robert Piest (15 ans)
Violé, torturé et étranglé le 11 décembre 1978.
Son corps fut jeté dans la rivière Des Plaines

Mode opératoire

Les victimes de Gacy étaient des adolescents ou de jeunes adultes blancs.
Plusieurs des victimes de Gacy étaient de jeunes prostituées que l'entrepreneur sollicitait dans le quartier de *Bughouse Square*. Cinq avaient été ses employés à *PDM Contracting*.

Gacy parvenait souvent à convaincre les garçons qu'il faisait monter dans sa voiture qu'il était un policier ou qu'il allait leur offrir un emploi.

Très souvent, Gacy utilisait le « truc des menottes » en faisant croire à ses jeunes victimes qu'il allait leur montrer un tour de magie. Une fois attachées, il les violait puis les étranglait.

Il a souvent été impossible de déterminer la cause de la mort, mais tous ont dû être étranglés. Des sous-vêtements étaient parfois découverts dans la gorge des victimes, indiquant qu'ils avaient suffoqué. Toutefois, Gacy a expliqué qu'il avait appris qu'il fallait enfoncer un chiffon dans la bouche des cadavres pour éviter que les fluides nauséabonds de la putréfaction ne s'en échappent...

Gacy a assuré qu'aucune de ses victimes n'avait été torturée, ce dont on peut douter lorsque l'on connaît les témoignages des jeunes gens qui ont survécu à ses agressions.

La manière dont il étranglait ses victimes, avec un garrot qu'il serrait lentement, est particulièrement sadique en elle-même.

Les meurtres de Gacy ont été planifiés et pensés à l'avance. Il cachait ou se débarrassait des corps de ses victimes de manière méthodique.

Lorsque son épouse était absente, Gacy versait de la chaux ou du ciment sur les corps cachés dans son vide sanitaire dans le but d'en cacher l'odeur.

Motivations

John Wayne Gacy était admiré et apprécié de la plupart des gens qui le connaissaient. C'était un excellent homme d'affaires qui organisait souvent des fêtes pour ses amis et ses voisins, qui amusait les enfants des hôpitaux déguisé en clown, et qui s'immergeait dans des organisations telles que les *Jaycees*, qui faisait en fait tout ce qu'il pouvait pour que son quartier soit un endroit agréable à vivre.
Les gens qui connaissaient Gacy pensaient qu'il était généreux, amical et travailleur, dévoué à sa famille et à sa communauté.

Mais un autre côté de Gacy n'était connu que de lui-même...

Certaines personnes ont affirmé que les actes horribles de Gacy avaient été provoqués par la relation malsaine qu'il avait eue avec son père, et par son coup à la tête et les évanouissements qu'il avait ensuite subis, durant l'enfance.
Après son exécution, le cerveau de Gacy fut prélevé et examiné, notamment par le Dr. Helen Morrison, qui avait interrogé Gacy et d'autres tueurs en série dans le but d'isoler un trait commun de personnalité qui pourrait expliquer leurs actes. Mais l'examen du cerveau de Gacy n'a pas révélé la moindre anormalité.

En fait, il est certain que l'attitude méprisante de son père a fait naître chez Gacy des grands doutes sur sa masculinité et sa valeur personnelle, démolissant son amour-propre.
Gacy n'était pas sportif et, pour éviter que son père ne le force à faire de l'exercice, il s'inventait toutes sortes de maladies et d'affections, notamment un imaginaire problème cardiaque. Ce qui, au contraire, provoquait plus de railleries encore de son père.
Toutefois, Gacy n'a jamais admis l'animosité dont son père avait fait preuve à son égard. Il alla régulièrement se recueillir sur sa tombe.

Gacy était convaincu qu'il n'était pas homosexuel. Reconnaître son homosexualité aurait été admettre que son père avait eu raison de la traiter de « tapette ».
Il se persuadait que tout ce qu'il voulait obtenir des garçons qu'il ramenait chez lui était des rapports sexuels oraux. Il nourrissait à l'égard des gays une haine d'autant plus vive qu'elle était attisée par ses contradictions et ses doutes. Il pensait que les homosexuels méritaient la mort.

Gacy a affirmé au profiler du FBI Robert Ressler que toutes ces victimes étaient « *des petites pédés et des asociaux sans valeur* ».
Lorsque Ressler lui fit remarquer qu'il était lui-même homosexuel, Gacy répondit que c'était totalement faux et que ses victimes étaient des fugueurs alors que lui était un homme d'affaires qui avait réussi. Il ajouta qu'il n'avait pas eu le temps de séduire les femmes et qu'il avait dû se contenter de rapports sexuels rapides avec des hommes...
Dans un premier temps, Gacy sembla rechercher surtout des rapports sexuels oraux. Il ne se considérait pas comme un homosexuel car les homosexuels « aiment les hommes » et Gacy ne les « aimait » pas : il voulait seulement s'en servir pour satisfaire ses besoins sexuels.

Peut-être disait-il la vérité en affirmant que bon nombre de ces meurtres avaient été commis à la suite de disputes. Gacy était un individu très autoritaire. Son éducation lui avait laissé le besoin d'imposer sa volonté aux autres. Quand il se querellait avec quelqu'un, il était toujours persuadé d'avoir raison, et tuait donc sans aucun remords.

Mais tuer satisfaisait aussi son besoin maladif de domination, de sorte que le sadisme devint une part importante des meurtres.

Pourtant, sur un autre plan, il demeurait effectivement quelqu'un de convenable, et désireux de plaire, d'être admiré et respecté.

Gacy avait un autre point commun avec la majorité des tueurs dans la motivation est d'ordre sexuel : c'était un menteur pathologique, et ils volaient depuis son plus jeune âge. Il mentait, par exemple en s'inventant une carrière dans les Marines, pour impressionner les gens. Gacy était un beau parleur. C'était d'ailleurs un bavard intarissable qui ne cessait jamais de parler. Et ils volaient parce qu'ainsi il se sentait intelligent et supérieur aux autres.

Gacy rationalisait tout ce qu'il faisait. Après les faits, il exagérait toujours ses actes lorsqu'il les décrivait aux autres. Ou, si ses actes pouvaient être considérés de manière négative, il tournait la vérité à son bénéfice afin que l'on ne considère pas qu'il ait commis le moindre acte déplaisant. Il avait une excuse et une explication pour tout. Après son arrestation, il expliqua ainsi à sa famille qu'il était mentalement aliéné.
Il semble qu'il se voyait lui-même tel qu'il se décrivait aux autres : une personne importante et un homme d'affaires à succès. Il décrivait toujours son expérience de la vente et du management dans l'Iowa en termes glorieux. Il exagérait fréquemment son expérience dans le commerce.
Gacy a tout d'abord admis ses meurtres mais s'est rapidement

rétracté. Entre autres mensonges, il affirmait qu'une autre personne avait la clef de sa maison et avait caché les corps dans son vide sanitaire pour le faire accuser ! Il expliqua que son seul crime était d'avoir « *possédé un cimetière sans autorisation* »
Il dirigeait sa propre société et le mentionnait très souvent dans les conversations. Des amis et des connaissances le caractérisaient comme une personne qui manipulait les situations et les gens à son avantage, et tentait de les dominer.

Il voulait également être considéré comme une célébrité. Dès que cela lui semblait approprié, il affirmait faire partie de la mafia de Chicago. Dans l'Iowa, il parlait beaucoup de son argent et de ses relations. Il était très fier de ses activités politiques.
Chez lui, il affichait ses trophées, dont, évidemment, la photographie de la femme du président Carter.
Même après avoir été arrêté et incarcéré pour meurtre, il continua d'agir comme quelqu'un d'important. Il demanda à l'aumônier de la prison d'expliquer à l'archevêque qu'il devait absolument lui rendre visite. Il mentit en affirmant avoir reçu la visite du shérif du comté de Cook.

Gacy semblait croire à ses propres mensonges.

Après son arrestation, Gacy ne montra pas le moindre remord ni même un intérêt pour ses victimes. Durant son interrogatoire, il ne fit preuve d'aucune émotion alors qu'il décrivait ses actes. Il discutait de ses victimes avec la police d'une manière presque clinique. Il affirma qu'il avait tué ses victimes « *parce que les garçons vendaient leur corps pour 20 $* » Gacy pensait qu'il débarrassait le monde de « *mauvais garçons* ».

Ses victimes étaient coupables, pas lui.

Après son arrestation, Gacy découpa tous les articles de presse qui le concernaient. Il se plaignait du fait que ses anciens amis le

menaçaient ou que la presse le diffamait. Toutefois, il semblait beaucoup apprécier toute cette attention.

Durant les années qu'il passa dans le couloir de la mort, Gacy maintenu son innocence. Il se considérait comme une victime, de la justice, de ses avocats, de sa famille, de sa santé mentale... Il ne reconnut jamais la moindre responsabilité.

Citations

"*Il y a eu 11 livres écrits sur moi, 31 livres de poche, deux scénarios, un film, une comédie musicale à Broadway, cinq chansons et plus de 5000 articles... Que peux-je en dire ? ... Mais... Je n'ai pas d'égo pour ces saletés*" : John Wayne Gacy et son égo.

"*La seule chose dont je sois coupable, c'est d'avoir possédé un cimetière sans autorisation*" : John Wayne Gacy, aux policiers qui l'ont arrêté.

"*Hey, le couloir de la mort, c'est génial. Le couloir de la mort, c'est une putain de fête. J'ai la télé par câble. Je peux utiliser le téléphone quand je le veux. Je peins, j'ai tous ces privilèges et personne ne m'emmerde. D'un autre côté, la population générale de la prison, c'est des idiots et des animaux. C'est la jungle là-bas, alors tu es susceptible d'être tué à n'importe quel moment pour n'importe quoi. Et certaines personnes ont justement tout le temps de tuer*..." : Gacy, dans une lettre adressée à Charles Nemo, auteur.

Bibliographie

Livres en français :

"Ma vie avec les serial killers", Dr Helen Morrison, Payot, 2006.

"John Wayne Gacy, Le clown tueur", Daniel Lesueur, Camion Blanc, 2005.

Livres en anglais :

"Buried Dreams: Inside the Mind of a Serial Killer", Tim Cahill, Open Road Media, 2014.

"Man Who Killed Boys", Clifford Linedecker, St Martin’s Press, 2003.

"Killer Clown", Terry Sullivan, Pinnacle Books, 2000.

"Fall of the House of Gacy", Harlan Medenhall, New Authors, 1996.

"The Chicago Killer: The Hunt for Serial Killer John Wayne Gacy", Joseph Kozenczak, Xlibirs Corporation, 2003.

"The Last Victim", Jason Moss, Virgin Books, 1999.

Filmographie

"To Catch a Killer", Eric Till, 1992.
La version française s'appelle "Disparitions Sanglantes".

"Gacy", Clive Saunders, 2003.

Documentaires sur Gacy :

"Serial Killers", A&E Home video, 2000.
John Douglas (ex-profiler du FBI) présente Charles Manson, John Wayne Gacy et Jeffrey Dahmer.

"Serial Killers, les vrais Hannibal Lecters", Sean Buckley, Paramount, 2001.

Des portraits d'Albert Fish, Andrei Chikatilo, Jeffrey Dahmer, Ted Bundy et John Wayne Gacy.

Gerald Gallego et Charlene Williams

Nom : Gerald Armond Gallego et Charlene Adell Williams
Surnom : les "Sex Slaves Killers"
Né le : Gerald Gallego le 17 juillet 1946 à Sacramento, Charlene Williams le 10 octobre 1956 à Stockton (Calif.) - Etats-Unis
Mort le : Gerald Gallego le 1er novembre 2002 au Nevada (cancer généralisé), Charlene Williams est toujours vivante, elle a été libérée.

A la fin des années 70, en Californie, ce couple a enlevé et assassiné dix personnes. La plupart de leurs victimes étaient des adolescentes, enlevées grâce à des stratagèmes planifiés, dans le but de fournir à Gerald Gallego un cortège "d'esclaves sexuelles" "jetables". Selon l'histoire que vous êtes prêt à croire, Charlene Gallego était soit une assistante dégoûtée mais contrainte, soit une participante volontaire aux orgies tragiques de son époux. Après l'arrestation du couple, Charlene affirma que Gerald l'avait battue et menacée pour qu'elle l'aide, mais Gallego insista sur le fait qu'elle avait pris part aux agressions et aux meurtres.

Informations personnelles

Le *pedigree* criminel de Gerald Armond Gallego Jr était édifiant. Il est né en 1946, alors que son père, qu'il ne rencontra jamais, faisait de la prison à Saint Quentin. Libéré sur parole, son père commit à nouveau un crime et fut promptement renvoyé au pénitencier. Lorsqu'il fut de nouveau libéré, il quitta la Californie pour le Mississippi, où il tua deux policiers. En 1955, Gerald Albert Gallego devint le premier homme exécuté dans la nouvelle chambre à gaz du Mississippi.

La mère du petit Gerald avait été élevée dans une famille de meurtriers et de pédophiles. Lorraine Pullen Bennett Gallego était une prostituée de Sacramento, et son fils Gerald servit de coursier à différents souteneurs durant les années 50.

Au contraire, l'enfance Charlene Gallego était presque un conte de fée. Elle était née Charlene Williams, de Charles et Mercedes Williams. Charles Williams avait gravi les échelons dans le commerce de l'épicerie, commençant comme boucher de supermarché pour terminer dirigeant d'une chaîne nationale d'épicerie.
Charlene était fille unique (très gâtée) et grandit à Arden Park, une banlieue chic de Sacramento. Elle était douée pour tout, avait un QI de 160 et un prodigieux talent pour le violon. Ce n'est que lorsqu'elle arriva au lycée que ses prédilections pour l'alcool, les drogues et le sexe se révélèrent dans son caractère. Elle obtint son bac avec difficulté, échoua à l'université et rata deux courts mariages, l'un après l'autre.
Toutefois, des millions de jeunes femmes avaient précédé Charlene dans la grande tradition de la rébellion adolescente et de ses décisions désastreuses, sans pour autant tomber dans le sadisme sexuel. Pour autant qu'on pouvait dire, elle était juste une fille trop gâtée qui avait des problèmes. Ses parents l'attendaient toujours, les bras grands ouverts, lorsqu'elle revenait chez eux en pleurant...

Pour sa part, Gerald Gallego suivit la tradition familiale de brutalité et de désastres. Ses problèmes avec la police commencèrent dès six ans et il fut arrêté à 13 ans pour le viol d'une fillette de six ans. Lorsqu'il rencontra Charlene en 1977, il avait déjà été arrêté 23 fois (pour vol, cambriolage et agression) et avait été envoyé dans toutes les maisons de correction de la région, ainsi que différentes prisons de comtés et de villes. Il avait également accumulé une collection d'ex-femmes, toutes plus jeunes les unes que les autres, s'étant

marié et ayant divorcé cinq fois (à cause de sa violence).
Mais peu importait ce qu'il avait fait ou vécu, Gallego était irrésistiblement attirant pour certaines femmes. Et parmi ces femmes figurait sa future épouse et partenaire dans le crime, Charlene Williams.

Gerald et Charlene se rencontrèrent dans un bar miteux de Sacramento en septembre 1977. Charlene le trouva "très agréable". Gallego fut attiré par son petit corps d'adolescente (elle avait pourtant 21 ans) et ses cheveux blonds.
Quelques jours plus tard, il lui envoya une douzaine de roses avec une carte sur laquelle il avait écrit : « *à une fille adorable* ». Ils s'installèrent ensemble quelques semaines plus tard, et Gerald imposa sa loi immédiatement. Charlene devait être celle qui ramènerait l'argent à la maison et elle lui donna tout ce qu'elle gagnait comme employée dans un supermarché. Il lui indiqua comment elle devait s'habiller et ne lui cacha pas avoir des aventures avec d'autres femmes.
Pourtant, Charlene le trouvait excitant et fort, bien plus dynamique que ces deux époux précédents (Craig, un homme doux et gentil, et Gary, fainéant et héroïnomane).
Lorsqu'il commença à parler de son fantasme d'esclaves sexuelles, l'idée intrigua Charlene mais ne la dégoûta nullement. Il lui expliqua qu'il avait des problèmes sexuels et que le seul moyen de le guérir était « *de coucher avec des vierges* ».

Crimes et châtiment

Le 11 septembre 1978, Gerald Gallego était prêt. Il réveilla Charlene (qui était enceinte de deux mois) et lui dit qu'il avait un plan et qu'elle devait le suivre.

Ils conduisirent dans leur van (payé par papa Williams, et qui présentait de très discrètes montagnes peintes sur les côtés...) jusqu'au Centre commercial du *Country Club Plaza* de Sacramento. Là, Gallego expliqua son plan : elle devait lui trouver deux «esclaves sexuelles» et les attirer dans le parking, puis à l'intérieur du van. Ahurie, Charlene Williams hésita, par peur de ne pas réussir ou d'être arrêtée. Gallego s'énerva et lui dit que si elle savait ce qui était bien pour elle, elle allait faire ce qu'il disait.

Charlene descendit du van et, peu après, elle remarqua les deux futures victimes. **Rhonda Scheffer**, 17 ans, et **Kippi Vaught**, 16 ans, étaient sorties pour faire les courses et quoi que ce soit d'autre qui serait amusant. Lorsque Charlene (qui paraissait avoir leur âge) les approcha pour leur demander si elles voulaient fumer un joint, elles acceptèrent avec enthousiasme. Elles la suivirent jusqu'au parking, où Charlene ouvrit le van. Gerald Gallego attendait à l'intérieur avec un pistolet. Les deux adolescentes furent surprises, terrifiées et facilement enlevées. Gallego les attacha avec un gros adhésif et ordonna à Charlene de les surveiller alors qu'il conduisait.

Ils parvinrent sur l'autoroute I-80, près des Montagnes de la Sierra Nevada. A Baxter, ils quittèrent la I-80 et Gallego les emmena encore plus loin, jusqu'à une forêt de pins. Après avoir trouvé un endroit qui lui plaisait, Gallego saisit les deux adolescentes son arme et un sac de couchage. Il dit à Charlene d'attendre et fit avancer Rhonda et Kippi devant lui.
Lorsqu'il revint au van, des heures plus tard, il lui ordonna de conduire leur van jusqu'à Sacramento et d'aller voir des amis afin de leur fournir un alibi. Ensuite, elle devait laisser le van chez eux et revenir ici dans leur autre véhicule, une Oldsmobile. Charlene fit exactement ce que Gallego lui avait dit, et lorsqu'elle revint dans les bois près de Baxter, presque trois heures plus tard, Gerald

ordonna aux deux adolescentes de monter à l'arrière de l'Oldsmobile. Leurs vêtements étaient sales et déchirés et les deux adolescentes semblaient anéanties, en état de choc.
Gallego s'assit avec elles et dirigea Charlene, qui conduisit jusqu'à ce qu'il lui dise d'arrêter. Sur la route, il expliqua à ses captives en riant qu'il allait les relâcher. Mais lorsqu'il ordonna à Charlene de se mettre sur le bas côté, il poussa les filles en dehors de la voiture, les assomma avec un tube en acier, puis les tua de plusieurs coups de feu.
Ils repartirent ensuite à leur appartement. Gallego, qui avait volé les sacs de deux adolescentes, les fouilla. Ils dormirent un peu, puis, au réveil, décidèrent de se débarrasser des vêtements que Gallego avait portés cette nuit-là. Ils allèrent les jeter dans une benne à ordures non loin de chez eux, puis lancèrent le calibre .25, le tube en acier et les sacs des deux victimes dans la Sacramento River.
Une fois rentré chez eux, comme si de rien n'était, Gallego commença à préparer un voyage dans l'Oregon et Charlene se rendit dans une clinique pour avorter, comme Gerald l'avait exigé.

Le lendemain, le tout jeune mari de Rhonda Scheffler passa à la télévision, sur une chaîne locale, pour demander qu'on l'aide à retrouver sa jeune épouse. Le 13 septembre, son corps fut découvert, avec celui de Kippi Vaught, par des travailleurs mexicains.

Gerald et Charlene, quant à eux, étaient partis pour l'Oregon, mais Gerald changea d'avis sur la route, et préféra aller voir sa famille, en Californie. Sa mère, sa grand-mère, sa fille et son beau-père vivaient ensemble dans un ranch. Gerald alla discuter avec son beau-père et Charlene rejoignit les femmes. Elle fut accueillie froidement par la grand-mère qui lui annonça que la fille de Gerald, Sally Jo, 14 ans, venait de porter plainte chez le Sherif, contre son

père. Il l'avait violée chaque semaine, parfois plusieurs fois, depuis six longues années, chez lui, dans son van ou dans l'Oldsmobile. Surprise mais pas du tout horrifiée, Charlene alla trouver Gerald Gallego pour le prévenir. Inutile. Le beau-père de Gallego venait de lui apprendre que sa mère avait appelé la police et qu'il devait partir.
Gallego parut terrifié. Il dit à Charlene de monter dans le van et ils partirent immédiatement. Il les conduisit en dehors du comté et chercha un motel.
Là, Gallego appela sa mère pour lui réclamer les 700$ qu'il avait envoyés à Sally Jo et qu'elle ne «*méritait plus*» ! Ils se rejoignirent dans un bar et elle lui donna l'argent.

Le lendemain, ils retournèrent à Sacramento et apprirent grâce à la télévision que les suspects des meurtres de Rhonda Scheffler et Kippi Vaught étaient deux hommes noirs. Gerald Gallego jubilait. Les policiers avaient reçu le témoignage d'une jeune femme assurant avoir vu les deux victimes monter dans le véhicule marron de deux hommes noirs. Quatre amies qui étaient avec elle témoignèrent de même. Kippi connaissait justement un jeune homme noir qui possédait un véhicule marron, et qui ne pouvait offrir aucun alibi pour le soir des meurtres.

Gallego décida malgré tout de quitter la Californie. Il n'avait pas peur que l'enquête se dirige vers lui, mais il voulait fuir le mandat d'arrêt lancé contre lui pour les viols de sa fille, jusqu'à ce que "les choses se tassent".

Ayant appris que le père de Charlene avait des connexions à Houston (Texas), Gallego décida de s'y rendre. Mais auparavant, Charlene et lui se marièrent, à Reno (Nevada), le 30 septembre 1978. Gallego était parvenu à convaincre les parents de Charlene que les accusations portées contre lui étaient des mensonges et qu'il

n'avait jamais touché sa fille. Ils le crurent et leur donnèrent leur bénédiction.
Lorsqu'ils parvinrent à Houston, un emploi de routier attendait Gallego. Mais ni le travail, ni le patron ne lui convinrent et il démissionna rapidement. Il trouva un autre emploi comme barman.

Gallego décida qu'il avait besoin d'une nouvelle identité pour échapper au mandat d'arrêt s'il voulait rentrer en Californie. Il savait exactement comment faire. Il discuta avec Charlene et lui trouva un cousin éloigné, né à Sacramento, comme lui. Gallego convainquit la mère de Charlene de lui obtenir une copie du certificat de naissance de ce cousin. Mercedes Williams alla même jusqu'à faire la route jusqu'à Houston pour apporter le papier à Gallego en mains propres. L'ironie de la chose était que le cousin, Stephen Feil, était... policier !
Gallego obtint un permis de conduire et d'autres documents officiels au nom de Stephen Feil, et commença à mener une double vie. Au travail, on l'appelait Stephen et, chez ses amis, il était "Gerry".
Gallego permit à Charlene de travailler et elle trouva facilement un emploi dans une banque. Tout comme son père, elle était douée pour le "business". Et Gallego, incapable de trouver un emploi lucratif, en était très jaloux...

Un soir, il revint du travail et ordonna à Charlene de faire ses valises : ils s'en allaient. Elle ne comprit pas vraiment ce qui se passait. Gallego s'était battu avec un collègue et avait perdu son emploi.
Ils partirent à Reno et, durant l'été 1979, ils parcoururent le désert autour de la capitale du jeu, Las Vegas.

De nouveau grâce à l'aide du père de Charlene, Gerald Gallego travailla comme routier pour un distributeur de viande. Charlene,

sans l'aide de son père, trouva un emploi dans un bureau, pour un autre distributeur. Elle devint proche du directeur de cette société, mais cette intimité resta amicale.

Elle ne voulait pas "trahir" Gallego (alors que lui ne s'en privait pas) et elle craignait sa réaction s'il venait à l'apprendre.
Gallego quitta rapidement son emploi (ou fut licencié...) et la vie redevint compliquée. Charlene remarqua qu'il était redevenu impotent, comme la 1ère fois où il avait perdu son emploi, à Sacramento.

L'attraction que Charlene avait ressentie envers Gallego dès leur 1ère rencontre commençait à s'affaiblir. Mais elle resta pourtant avec lui : elle avait peur de ce qu'ils avaient fait et, finalement, Gerald Gallego était son "homme". Ses sentiments pour lui étaient primaires, elle ne pouvait pas s'imaginer vivre sans lui, tout comme elle ne pouvait s'imaginer vivre sans son père.

Gerald et Charlene Gallego firent du camping avec le directeur de Charlene et son épouse, et Gallego regarda avec avidité la jeune fille de ces derniers. Il parla de nouveau à Charlene de son fantasme et tenta de la convaincre que la jeune fille de 11 ans «*serait parfaite*» pour lui. Mais Charlene refusa catégoriquement. Il était rare qu'elle s'oppose à Gallego, mais elle le fit cette fois-là.

Le 24 juin 1979 (jour de la fête des Pères), Gerald Gallego avait commencé à imaginer un plan. Il parla de nouveau à Charlene de la fille de son employeur et Charlene, apeurée, lui expliqua qu'ils ne pouvaient pas s'en prendre à elle parce qu'il existait un lien entre eux et la fillette. La police les soupçonnerait.
Mais Gallego voulait de nouvelles "esclaves". Il acceptait de ne pas s'en prendre à la fillette, mais, en échange, Charlene devait l'aider à obtenir d'autres "esclaves". Et, pour lui, le meilleur endroit pour en trouver était le *Washoe County Fair* (un parc d'attraction).

Brenda Judd, 14 ans, et **Sandra Colley**, 13 ans, étaient presque sorties du parc et rentraient chez elles lorsque Charlene les accosta. Elle leur expliqua qu'elle avait besoin d'aide pour distribuer des prospectus publicitaires sur le parking, et qu'elle leur donnerait quelques dollars si elles l'aidaient. Lorsque les filles acceptèrent, Charlene ajouta qu'elle devait prendre plus de prospectus dans son van et elles la suivirent dans le parking. Elles montèrent toutes trois dans le van (à l'arrière duquel Gallego avait placé un fin matelas et des couvertures) et Gerald Gallego, qui les avait observées et suivies, arriva un instant plus tard. Brandissant son arme, il attacha les jeunes filles en larmes et conduisit à nouveau vers la I-80.
Sur la route, il s'arrêta à un magasin de bricolage et laissa Charlene seule avec les filles. Elle ne les aida pas à s'enfuir. L'idée ne lui traversa même pas l'esprit. Gallego revint un moment plus tard avec un marteau et une pelle.

Gallego conduisit sur la I-80 jusqu'aux collines de Mustang. Il dit à Charlene de prendre le volant et passa à l'arrière du van, où il viola les deux jeunes filles. Il prit son temps et Charlene continua à conduire à travers les collines du Nevada. Finalement, reprochant à Charlene de conduire trop vite, Gallego reprit le volant. Lorsqu'il s'arrêta, il emmena Brenda et Sandra, l'une après l'autre, dans l'obscurité, les tua avec son marteau et les enterra.

Charlene nettoya le van lorsqu'ils retournèrent à Reno le lendemain matin, mais Gerald décida de garder son marteau et sa pelle.
Pendant ce temps, bien que la disparition de Brenda et Sandra ait été signalée, il y eut une certaine confusion concernant deux autres filles qui avaient fugué pour joindre une compagnie de cirque itinérant.
Même lorsque cela fut tiré au clair, l'enquête sur la disparition de Brenda et Sandra ne donna rien.

La relation entre Gerald et Charlene Gallego empira. Gerald n'avait jamais était tendre et le sexe se résumait, pour lui, à obtenir son plaisir comme il le voulait et sûrement pas à en donner. Charlene s'était toujours pliée à ses désirs et ses demandes car, pour elle, c'était le devoir d'une épouse de satisfaire sexuellement son mari, quelle que soit la manière. Mais Gallego devenait de plus en plus violent.

En juillet 1979, les choses se calmèrent. Gallego trouva un nouvel emploi de conducteur de camion et, pour fêter ça, il s'acheta un 357. magnum. Il perdit de nouveau son emploi, mais continua à rapporter de l'argent. Il expliqua à Charlene qu'il jouait au poker... Il se plaignit pourtant que Charlene ne gagnait pas assez (il était surtout jaloux de la relation qu'elle avait avec son employeur) et, lassée de ses récriminations, Charlene démissionna à la fin septembre.

Pensant qu'ils n'avaient plus rien à craindre, Gerald et Charlene Gallego quittèrent Reno pour retourner à Sacramento.
Ils ne savaient pas que la police de Sacramento avait finalement compris que les deux suspects noirs n'avaient rien à voir avec les meurtres de Rhonda Scheffler et Kippi Vaught.

Charlene trouva de nouveau un emploi dans le commerce de la viande, cette fois-ci comme responsable de vente, ce qui l'amenait à voyager au Nevada, sur la I-80. Charlene se voyait déjà, tout comme son père, directrice de toute une filiale, dans quelques années.
Gallego trouva lui aussi un emploi, encore comme conducteur, et voyagea du côté de San Francisco. Il avait retrouvé un emploi... et son impuissance disparut. Il redevint l'amant insatiable que Charlene avait connu au début de leur relation. Il ne garda son emploi que trois mois, mais en trouva un autre, dès décembre,

comme barman.
Il eut une aventure avec une autre femme (blonde aux yeux bleus, comme toujours) et Charlene fut heureuse de ne plus avoir à satisfaire ses demandes sexuelles. Mais, en peu de temps, la nouveauté de sa conquête se dissipa et Gallego recommença à chercher des sources d'excitation.
Charlene eut du mal à le comprendre. Pour la première fois, il avait un emploi, une maîtresse, une femme, il n'était plus impuissant, mais il voulait quand même ses "esclaves".

Le 24 avril 1980, Gerald et Charlene Gallego épièrent la foule d'adolescentes sur le parking de "Tower Records", au *Country Club Plaza* de Sacramento, où ils avaient déjà enlevé Rhonda Scheffer et Kippi Vaught un an et demi plus tôt. Voyant trop de policiers à leur goût, ils partirent et se rendirent au *Sunrise Mall*, à Citrus Heights, à 20mn de Sacramento. Ils avaient eu de la chance dans un centre commercial avec leurs premières victimes, pensèrent-ils, alors pourquoi ne pas réessayer ?
Stacy Ann Redican et **Karen Twiggs**, 17 ans toutes les deux, étaient des filles intelligentes, mais pas assez méfiantes pour réaliser que l'offre de Charlene (un joint et une ballade dans un van) était un traquenard. Même lorsque Gerald pointa un 357 magnum sur elle et ordonna à Charlene de conduire, elles semblèrent plus curieuses qu'apeurées, comme si elles pensaient que la situation était une sorte de jeu d'adulte auxquelles elles devaient simplement se livrer. Gallego discuta gentiment avec elle, leur posa des questions. Il apprit ainsi que la blonde, Stacy Ann Redican, rendez visite à la brune, Karen Twiggs, que Stacy avait fugué mais que ses parents habitaient le Nevada et ne s'inquiéteraient pas de sa disparition avant un bon moment.

Gallego avait délibérément questionné les filles afin d'obtenir toutes les informations qu'il voulait : il savait qu'on ne se mettrait

pas à leur recherche avant longtemps.
Gallego mit la radio en marche (il adorait la country et se prenait pour un cowboy...) et conduisit sur la I-80. Ils parvinrent finalement au Limerick Canyon, près de Lovelock. Charlene sortit du van tandis que Gallego passait à l'arrière et violait les adolescentes plusieurs fois. Puis, il sortit du van avec sa pelle pour aller creuser leurs tombes, et ordonna à Charlene de les surveiller. Lorsqu'il revint, il demanda à Charlene si elle "voulait" les filles. Charlene Gallego, surprise, ne comprit pas vraiment. Gallego ajouta : «*Je me sens mal parce que toi, tu ne profites jamais de ces choses-là*». Charlene refusa (du moins, c'est ce qu'elle allait affirmer par la suite...).
Comme il l'avait fait auparavant, Gallego sortit Stacy Ann et Karen du van une par une et les tua avec son marteau, puis les enterra. Cette fois, pourtant, Charlene ne le laissa pas garder son arme. Elle jeta le marteau par la fenêtre lorsqu'ils repartirent vers Sacramento.

Ils roulèrent ensuite vers Winnemucca parce que Charlene devait y rencontrer un client. Gallego, tout en conduisant, demanda à Charlene de vider le contenu des sacs des deux adolescentes dans le van. Il ne garda qu'un ou deux objets et jeta tout le reste dans une poubelle. Ils passèrent la nuit près de Winnemucca et Charlene nettoya le van, sous les ordres de Gerald. Le lendemain, elle se rendit tranquillement à son rendez-vous d'affaires, puis acheta des vêtements neufs pour "son homme" car ceux qu'il portait la veille étaient tachés de sang.
Ils revinrent ensuite à Sacramento et, voyant que l'on ne parlait pas de la disparition des filles dans les journaux, ils reprirent leurs vies comme si de rien n'était.

Les corps furent découverts quelques jours plus tard par un groupe de pique-niqueurs et leur chien. Ils avaient été à moitié déterrés par les coyotes. La mère de Stacy Ann Redican identifia sa fille et les

radios dentaires de Karen Twiggs permirent rapidement de l'identifier à son tour. Le shérif du compté contacta un agent du FBI, qui enquêta au Nevada, à Sacramento, et à Citrus Heights, au Sunrise Mall. Malheureusement, il ne trouva rien.

Charlene, qui avait avorté l'année précédente, réalisa qu'elle était de nouveau enceinte. Elle s'attendit à ce que Gallego réagisse mal et fut très surprise lorsqu'il parut plutôt heureux. L'idée de créer la vie nourrit son énorme ego et, surtout, une vie de famille lui fournirait une "couverture" parfaite pour ses crimes.
Il alla même jusqu'à épouser Charlene de nouveau, le 1er juin, cette fois en utilisant son pseudonyme de Stephen Robert Feil. Pensant que ce nouveau mariage l'aiderait à cimenter sa nouvelle identité et à dissimuler un peu plus la véritable, Gerald Gallego se détendit. Et commença à prendre des risques.

Les Gallego/Feil décidèrent de passer une seconde lune de miel, dans l'Oregon. C'est là qu'ils remarquèrent leur prochaine victime.

C'était le 7 juin 1980 et **Linda Aguilar** n'était pas le genre de femme que Gerald appréciait normalement (elle avait 21 ans, des cheveux noirs et elle était enceinte). Mais lorsqu'il l'a vu marcher le long de l'autoroute, Gallego décida qu'il devait «*l'avoir*». Il ralentit le van et demanda à Linda si elle voulait qu'ils la prennent en stop. Linda, qui rentrait chez elle après avoir fait des courses, accepta. Charlene tenta bien de convaincre "Gerry" de ne pas la toucher : elle était enceinte, comme elle. Mais "Gerry" lui ordonna de conduire et, son .357 magnum à la main, il attacha Linda.
Ils finirent par s'arrêter, et Charlene attendit dans les bois jusqu'à ce que «*Gerry soit prêt à partir*». En ressortant du van, il lâcha «*Elle n'a rien pu faire pour moi*», désabusé et moqueur. Charlene remonta dans le van et Gallego conduisit à travers les montagnes et le désert, jusqu'à ce qu'il trouve un endroit qui lui plaise. Gallego fit

sortir Linda Aguilar et l'emmena plus loin. Il la frappa avec une pierre et l'étrangla.
Ils jetèrent son sac dans une décharge, le long de l'autoroute.
Ce soir-là, Gerald Gallego demanda pardon à Charlene. Il était désolé... d'avoir gâché leurs vacances. Uniquement d'avoir gâché leurs vacances.

Les autorités pensèrent d'abord que Linda Aguilar, qui était connue comme quelqu'un de "libéré", était tout simplement partie ailleurs. Mais alors que les jours s'écoulaient, la suspicion augmenta et lorsque le corps de la jeune femme fut découvert le 22 juin 1980, la police suspecta son petit ami de l'avoir tuée.
Même après qu'un témoin ait reporté avoir vu une femme enceinte brune monter dans un van clair, le jour où Linda avait disparu, les preuves circonstancielles et les rumeurs contre le petit ami eurent plus de poids dans l'esprit des policiers. Il avait battu Linda auparavant, il y avait du sang et une hachette chez eux, et les enquêteurs étaient prêts à l'inculper de meurtre. Le médecin légiste découvrit que, malgré les coups portés à la tête, Linda était encore vivante lorsqu'elle avait été enterrée. Ce détail horrible révolta les policiers et la population de la petite communauté de Wedderburn voulut s'en prendre physiquement au suspect.

La relation de Gerald et Charlene Gallego se détériorait. Ils fumaient souvent des joints, buvaient de plus en plus et Charlene prenait même de la cocaïne. Gallego s'était pris de passion pour la pêche et tenait à ce qu'elle vienne avec lui. Elle qui n'avait jamais pêché auparavant attrapait tous les poissons alors que Gerald n'en trouvait aucun, ce qui le rendait fou.

Il n'attendit qu'un mois et demi avant de frapper à nouveau. Charlene (qui était toujours enceinte) et lui passèrent le 16 juillet 1980 à boire. Charlene finit par sortir pour vomir. Gerald la

rejoignit et elle crut qu'il allait s'énerver, comme toujours lorsqu'elle était malade. Au contraire, il se mit à pleurer. Complètement saoul, il lui expliqua son "aventure" avec «*l'autre femme*», lui assura qu'il n'était pas assez bon pour elle et lui demanda de le pardonner. Charlene lui assura qu'elle ne lui en voulait pas.Il se calma et décida «*d'aller faire un tour*».

Ils passèrent donc leur soirée à boire encore plus au *Sail Inn*, un bar de West Sacramento. Gerald sembla ne porter aucune attention à **Virginia Mochel**, la barmaid, une femme blonde et mince (qui faisait plus jeune que son âge), avec laquelle Charlene discuta un long moment. Lorsque le bar ferma, toutefois, Gallego dit à Charlene qu'il ne voulait pas partir. Il demanda à Virginia si elle ne voulait pas venir fumer un joint avec eux, mais elle refusa. Charlene poussa son époux dehors. Elle avait compris ce qu'il cherchait à faire et lui indiqua que la police aurait un lien direct vers eux, puisque tout le monde les avait vus avec la barmaid.

Mais Gallego attendit la fermeture du bar, dans le parking, malgré les protestations de Charlene. Lorsque Virginia Mochel sortit du bar après avoir tout fermé, Gerald la força à entrer dans le van avec son 357 Magnum. Mais cette fois, au lieu de conduire le van dans les bois ou le désert, il le ramena chez eux. Sur la route, Virginia Mochel demanda à Gallego de la relâcher, parlant sans cesse de ses enfants qui allaient être seuls à la maison. Mais Gallego ne l'écouta pas.
Ils parvinrent enfin chez eux et Charlene sortit du van, furieuse. Elle attendit à l'intérieur, en regardant la télévision, hésitant entre la colère et la peur. Lorsqu'il eut obtenu ce qu'il voulait, Gerald vint chercher Charlene et lui dit de monter dans le van. Elle conduisit, suivant ses instructions, et il étrangla Virginia. Puis, il expliqua qu'il fallait qu'ils trouvent «*un endroit pour se débarrasser d'elle*». Ils jetèrent le corps en dehors de Clarksburg, près d'un endroit où

ils étaient déjà venus pêcher. Charlene dut ensuite nettoyer le van, comme d'habitude, et Gallego jeta le sac et les bijoux de Virginia.

Le lendemain, Gerald Gallego célébra son 34ème anniversaire avec une jubilation obscène.
Virginia Mochel avait le même age que lui. Elle avait également deux jeunes enfants qu'elle adorait, et n'était pas du genre à s'en aller sans rien dire, aussi la police prit-elle sa disparition au sérieux. Les patrons du Sail Inn expliquèrent qu'un couple, un certain Stephen et une Charlene, avaient passé la soirée au bar cette nuit-là et l'avaient quitté en dernier. "Stephen" était saoul, il avait importuné Virginia par des remarques grossières et elle l'avait rabroué plus d'une fois. Le collègue de Virginia, le barman, se souvint même de ce que ce "Stephen" lui avait dit : son nom de famille était "Feil" et il travaillait lui aussi dans un bar, au nord de Sacramento.
La police retrouva "Stephen Feil" à son nouvel emploi de barman et il admit qu'il avait été au Sail Inn la nuit précédente. Mais il ne savait rien de Virginia Mochel ni de ce qui lui était arrivé. Charlene donna une réponse similaire et dit à la police que son époux et elle avaient passé la journée à pêcher avant d'aller au bar. Ils avaient beaucoup bu et elle ne se souvenait pas de grand-chose...

Gerald et Charlene ne s'entendaient vraiment plus. Gallego, qui n'avait jamais hésité à frapper Charlene, devint de plus en plus violent.
En septembre, Charlene le quitta et retourna vivre chez ses parents. Gallego quitta la ville un moment et s'installa avec une ex petite amie.

Le 2 octobre 1980, le corps de Virginia fut découvert dans un coin de pêcheurs. Ses mains étaient attachées avec du fil de pêche, ce qui donna matière à soupçonner "Monsieur et Madame Feil". Les

enquêteurs demandèrent à Charlene de passer au commissariat pour répondre à quelques questions.
Elle sembla coopérative et intelligente, et répondit du mieux qu'elle le put. Elle assura avoir été trop saoule pour se souvenir des détails. Le policier qui l'interrogeait lui demandait alors comment elle avait fait pour rentrer chez elle. Charlene Gallego répondit en souriant : «*Par la grâce de Dieu*». L'enquête resta au point mort.

Au mois de novembre, Gallego revint à Sacramento et Charlene accepta de le revoir. Le 1er novembre, ils empruntèrent l'Oldsmobile de Charles et Mercedes Williams, expliquant qu'ils allaient au restaurant, puis au cinéma.

Gerald et Charlene se saoulèrent à nouveau cette nuit, et il fallut peu de temps avant que Gerald annonce son intention de capturer des "esclaves". Charlene conduisit alors qu'il observait la foule de plusieurs centres commerciaux. Cela prit du temps et Charlene, réalisant que le jeu devenait dangereux, voulut abandonner et repartir chez ses parents. Mais vers 1h du matin, Gallego lui ordonna d'arrêter la voiture à *Arden Fair*, un centre commercial populaire. Elle fut choquée lorsqu'elle comprit qu'il ne voulait pas enlever deux filles, cette fois, mais un homme et une femme, des étudiants.

Charlene gara l'Oldsmobile sur le parking et Gerald sortit, approchant **Craig Miller** et **Mary Elizabeth Sowers** (qui devaient se marier en décembre), un calibre .25 à la main. Espérant que leur consentement empêcherait leur agresseur saoul de le faire du mal, le couple le suivit et monta dans le véhicule. Ils ne crièrent pas lorsqu'un ami de Craig, avec qui ils avaient passé la soirée, se pencha sur la voiture et demanda où ils allaient. Mais Charlene l'insulta et lui ordonna de s'en aller. A la fois vexé et surpris, l'ami

s'éloigna, non sans avoir noté le numéro de la plaque minéralogique de l'Oldsmobile alors qu'elle s'éloignait.

Charlene conduisit jusqu'au Comté d'El Dorado, tentant de faire comprendre à Gerald à quel point ce qu'ils faisaient était dangereux, et que l'ami du couple avait sans doute vu son arme et la plaque minéralogique de la voiture et... Gallego ne voulut rien savoir. Lorsqu'ils parvinrent à Bass Lake Road, il lui dit de s'arrêter. Il ordonna à Craig de sortir de la voiture, le fit avancer devant lui et lui tira trois balles dans la tête. Ensuite, il remonta en voiture et dit à Charlene de les conduire à son appartement.
Lorsqu'ils y parvinrent, il emmena Mary Beth dans sa chambre. Charlene regarda la télévision et finit par s'endormir pendant que Gallego violait la jeune étudiante !
Enfin, elle les conduisit de nouveau dans les bois, près de Sierra College, à 30km à l'est de Sacramento. Gallego fit avancer Mary Beth devant lui, puis lui tira trois balles dans la tête. Charlene et lui revinrent ensuite à son appartement pour faire disparaître les preuves.

Le lendemain, ils jetèrent le sac de Mary Beth Sowers et le calibre .25 dans la Sacramento River. Puis, ils décidèrent d'aller chez les parents de Charlene pour laver les draps de Gallego et faire disparaître les preuves. Mais lorsqu'ils parvinrent chez les parents de Charlene, la police était là. L'ami de Craig Miller avait bien noté le numéro de l'Oldsmobile et avait prévenu la police. Craig ne s'était pas présenté au travail et Mary Beth n'était pas rentré alors que sa voiture était toujours garée au centre commercial. Les policiers avaient décidé de commencer immédiatement leur enquête.

Gerald, avec son courage habituel, s'enfuit, laissant Charlene se débrouiller seule avec les questions des enquêteurs. Charlene

expliqua que son mari et elle étaient allés au cinéma dans sa voiture rouge, une Triumph, puis avaient dormi chez lui. L'Oldsmobile de ses parents n'avait soi-disant pas bougé. Les policiers demandèrent à voir le véhicule et furent surpris par sa propreté. L'Oldsmobile avait visiblement été nettoyée, à l'extérieur comme à l'intérieur, très récemment. La couleur de la carrosserie et des sièges, la plaque, tout correspondait à la description de l'ami de Craig Miller.
Les policiers voulurent continuer à interroger Charlene mais celle-ci, qui était enceinte de 7 mois, leur expliqua qu'elle se sentait mal et devait se reposer. Les enquêteurs finirent par s'en aller, gardant leurs soupçons à l'esprit.
L'un des policiers nota le numéro de la plaque de la Triumph du "mari" et découvrit qu'elle appartenait à un "Stephen Feil". Il imprima la photo de son permis de conduire et la présenta à l'ami de Craig Miller, qui reconnut l'homme qu'il avait vu dans l'Oldsmobile avec Craig et Mary Beth.

Gallego décida que le corps de Craig Miller, qu'il n'avait même pas tenté de cacher, devait être dissimulé avant que la police ne le trouve. Il ne savait pas que le cadavre avait déjà été découvert, le matin même, par un père et son fils en promenade. Lorsque Charlene et lui revinrent sur les lieux du meurtre en fin d'après-midi, ils ne trouvèrent rien. Gallego pensa qu'ils s'étaient trompés d'endroit, mais Charlene comprit rapidement que le corps avait tout simplement été découvert. Il lui reprocha pourtant d'être «*trop bête pour retrouver le bon endroit*» et ils tournèrent en rond durant des heures.
Gerald Gallego finit par comprendre et demanda à Charlene de le ramener chez lui afin qu'ils se débarrassent de ses armes et de ses balles. Mais lorsqu'ils parvinrent dans sa rue, plusieurs voitures de police étaient garées devant l'appartement.
Ils décidèrent qu'ils devaient fuir. Ils parvinrent à convaincre les

parents de Charlene que la police se trompait à nouveau et que les enquêteurs cherchaient juste un "bouc émissaire". Ils conduisirent jusqu'à Reno où ils abandonnèrent l'Oldsmobile et montèrent dans un bus pour Salt Lake City (Utah).

A Sacramento, les preuves s'accumulaient et la chance dont avait bénéficié Gallego jusque-là le quittait. Craig Miller était le fils du directeur de l'une des sociétés de communication les plus puissantes du pays et Mary Beth Sowers était la fille d'un physicien nucléaire célèbre. Les meurtres des deux jeunes gens firent immédiatement les gros titres dans les journaux et les télévisons de tout l'ouest des Etats-Unis. Le père de Charlene n'imagina pas que son beau-fils puisse être un assassin, mais le doute le taraudait. Il pensait que sa "fille chérie" pourrait être la prochaine victime. Il contacta la police pour révéler aux enquêteurs que le véritable nom de "Stephen Feil" était Gerald Gallego et qu'il était recherché pour des viols sur sa propre fille.
Les policiers jetèrent un oeil sur le long casier judiciaire de Gallego, qui avait été inculpé plusieurs fois pour viols et agressions sexuelles.
Les enquêteurs prévinrent le FBI, qui partit sur les traces des Gallego.

Charlene appela ses parents depuis Salt Lake City pour leur demander de l'argent, qu'ils envoyèrent. Gerald était presque excité par la situation, il avait l'impression d'être un cow-boy solitaire, un hors-la-loi du grand ouest...
Ils allèrent ensuite à Denver (Colorado), où ils parvinrent à obtenir de faux papiers d'identité. Gerald Gallego était persuadé qu'il allait s'en sortir, comme d'habitude.

A Sacramento, une femme appela la police. Elle avait vu Gallego tirer quelques balles dans le grenier du bar où il travaillait, au nord

de Sacramento. Il voulait jouer les machos et avait pensé l'impressionner. La femme conduisit les policiers jusqu'au grenier et ils récupérèrent les balles.
Peu après, la balistique permit de savoir que ces balles étaient les mêmes que celles extraites du corps de Craig Miller.

Gerald et Charlene Gallego partirent ensuite pour Omaha (Nebraska), où Charlene appela de nouveau ses parents. À contrecœur, ils acceptèrent de lui envoyer plus d'argent.
Mais cette fois, ils dirent au FBI où se trouvait leur fille. Le 17 novembre 1980, des agents attendirent à la banque Western Union d'Omaha et arrêtèrent le couple sans difficulté.

Quatre jours plus tard, deux jeunes promeneurs découvrirent le corps de Mary Beth Sowers. La balistique dévoila un peu plus tard que les balles trouvées dans son corps étaient les mêmes que celles qui avaient tuées Craig Miller.
Les enquêteurs localisèrent le van que les Gallego avaient revendu lors de leur séparation, trois mois auparavant. Les nouveaux propriétaires leur donnèrent une taie d'oreiller ensanglantée qu'ils avaient découverte à l'arrière du van ! Les policiers prélevèrent également des morceaux de moquettes du van et envoyèrent le tout au labo d'état de Californie.

Le Comté de Sacramento inculpa Gerald et Charlene Gallego des meurtres de Craig Miller et Mary Beth Sowers... en attendant plus.

Défendue par un excellent avocat (payé par ses parents), Charlene choisit de passer un marché. Le 27 juillet 1981, elle contacta le procureur, espérant que sa coopération dans l'affaire Craig Miller / Mary Beth Sowers lui permettrait d'être libérée. Elle expliqua que "Gerry" l'avait déposée à son appartement, était parti avec les deux étudiants, puis était revenu seul, avec du sang sur sa chemise. Le procureur ne la crut pas.

Charlene était persuadée que Gerald Gallego, tel un "chevalier blanc", allait s'accuser de tout et affirmer que Charlene n'était responsable de rien. Mais "Gerry" n'en fit rien, au contraire. Charlene se sentit trahie et décida de l'accuser ouvertement. Elle expliqua à son avocat que Gerald et elle avaient déjà tué auparavant, huit fois.
L'avocat fut abasourdi. Il demanda à un détective privé de vérifier les dires de Charlene. Tout était vrai. L'avocat de Charlene décida à son tour de passer un marché avec les différents procureurs. Si elle donnait toutes les informations et preuves nécessaires pour accuser Gallego (ce que les différentes polices ne possédaient pas), la Justice lui assurerait la peine minimum.

Cela prit du temps, mais finalement, le procureur accepta qu'elle plaide coupable pour les meurtres de Karen Twiggs et Stacy Redican. Avec un mémoire incroyable, Charlene Gallego indiqua les endroits précis où les jeunes filles avaient été enlevées, conduisit les enquêteurs là où les corps des différentes victimes avaient été abandonnés ou enterrés (sauf ceux de Sandra Colley et Brenda Judd, qui avaient disparu dans un torrent de boue durant l'hiver), et décrivit en détail tout ce qui s'était passé.
En échange de son témoignage contre Gerald Gallego, elle ne fut pas libérée, mais condamnée uniquement à 16 ans de prison (la peine minimum qu'elle pouvait espérer en Californie pour un meurtre au second degré) pour les meurtres de Karen Twiggs et Stacy Redican.

Pensant qu'ils n'avaient pas assez de preuves physiques pour établir des circonstances aggravantes (et donc requérir la peine de mort...), le procureur de l'Oregon décida de laisser la Californie et le Nevada endurer le coût des enquêtes et des procès, et n'inculpa pas le couple de quoi que ce soit ! Tant pis pour la famille de Linda

Aguilar qui aurait voulu que Justice soit faite. Et pour le petit ami "coupable idéal" qui ne fut jamais totalement innocenté.

En novembre 1982, le procès de Gerald Gallego pour les meurtres de Craig Miller et de Mary Beth Sowers commença. Gallego, exhibant le même orgueil qui l'avait amené en prison, décida d'être son propre avocat. Sa mésaventure en tant que défenseur commença lorsqu'il décida de ne choisir quasiment que des femmes comme jurés, pensant naïvement qu'elles le trouveraient toutes irrésistible...

Ensuite, il repoussa son droit de faire une déclaration d'ouverture avant que l'accusation n'ait faite la sienne. Il aggrava un peu plus son cas, et sa crédibilité, en refusant de faire un contre-interrogatoire de Mercedes Williams, l'un des meilleurs témoins de l'accusation.

Par contre, il contre-interrogea Charlene durant six jours ! Et, malheureusement pour lui, elle se défendit brillamment.
Lorsque le procureur avait interrogé Charlene, elle s'était calmement défendu de ne pas avoir réagi aux meurtres. Selon elle, elle était terrorisée par "Gerry". Il la battait et la menaçait. Il lui réclamait et gardait tout l'argent qu'elle gagnait. Elle lorsqu'elle exprimait des doutes ou du dégoût, il l'humiliait et se moquait d'elle en disant qu'elle n'était pas «*la fille au coeur bien accroché*» qu'il voulait.

Durant son contre-interrogatoire, Gallego tenta de saper la crédibilité de son épouse, mais tout cela ressembla surtout à une querelle domestique... :
Gallego : Madame Gallego, vous avez indiqué que quelque chose d'autre que la peur, que... vous aviez d'autres émotions, est-ce correct, qui vous ont conduit à rester avec moi, n'est-ce pas ?
Charlene : Oui.

Gallego : Est-ce l'amour ?
Charlene : A une époque, oui.
Gallego : Et quand était-ce ?
Charlene : Il y a presque cinq ans.
Gallego : Ainsi vous ne m'avez plus aimé depuis, hein ?
Charlene : Gerry, c'est de l'amour qui s'est transformé en peur. Parfois l'un est plus fort que l'autre.
Gallego : Vous avez indiqué au procureur lorsqu'il vous a interrogé que notre relation en 1977 était normale.
Charlene : A ce moment-là, oui, elle l'était.
Gallego : M'aimiez-vous au moment de notre arrestation ?
Charlene : Non. C'était plus une question de protection. Tu me disais tout le temps combien tu m'aimais ou à quel point tu... Tu prendrais soin de moi et ne laisserais jamais qui que ce soit me faire du mal, ce qui n'était qu'un autre de tes mensonges.

Gallego la décrivit également comme une droguée instable. Le dernier jour de ce questionnement laborieux et dérisoire, Gallego en vint à ce qui l'intéressait : «*Madame Gallego, le point principal de votre marché avec le procureur n'est-il pas de m'accuser, moi, de ces meurtres, pour vous sauver vous-même ?*». Charlene s'écria : «*Non, c'est faux* !».

Il semblait impensable que Gerald Gallego puisse faire quoi que ce soit d'autre pour saper sa propre défense, mais il le fit. Il décida de témoigner, lui-même, ce qui permit au procureur de le prendre à défaut dans ses innombrables contradictions et mensonges. Il affirma avoir beaucoup bu la nuit des meurtres des deux étudiants et ne se souvenir de rien. Lorsqu'il s'était réveillé le lendemain, Charlene lui avait raconté qu'ils avaient tenté de voler Craig et Mary Beth mais qu'ils s'étaient défendus. Il avait tiré sur Craig et Charlene avait tué Mary Beth...

Lors de sa déclaration finale, il admit qu'il faisait face à «*une défaite juridique*», mais il demanda aux jurés de le croire «*sur leur foi, et rien d'autre*».
Ce qu'ils firent : ils le déclarèrent coupable. Le 21 juin 1983, Gerald Gallego fut condamné à mort pour les meurtres de Craig Miller et de Mary Beth Sowers.

Peu après, les autorités californiennes regrettèrent finalement le marché qu'elles avaient passé avec Charlene (sans doute s'étaient-elles rendu compte qu'elle n'était pas la "pauvre victime" qu'elle disait être) et tentèrent de l'annuler. Elles l'inculpèrent pour les meurtres de Craig Miller et Mary Beth Sowers.
Mais, à la fin de l'année 1983, un juge de la Cour Supérieure du Comté de Sacramento annula l'inculpation de Charlene. Le "*plea bargain*" (marché judiciaire) passé entre le procureur et Charlene Gallego ne pouvait pas être annulé.

Gallego fut ensuite inculpé au Nevada, des meurtres de Stacy Redican, Karen Twiggs, Brenda Judd et Sandra Colley. Mais comme les corps de Brenda et Sandra n'avaient jamais été retrouvés, les meilleures preuves que le procureur possédait concernaient les meurtres de Stacy et Karen. En effet, Charlene avait conduit les enquêteurs jusqu'à la voiture de Gallego, dans laquelle ils avaient trouvé un morceau de corde en macramé. Cette corde était la même que celle qui liait les mains de Stacy et Karen, lorsqu'on avait découvert leurs corps.

Le second procès de Gallego commença le 23 mai 1984 dans le Comté de Pershing, à Lovelock, au Nevada. Cette fois, il laissa un avocat, Gary Marr, le défendre. De nouveau, la stratégie était de discréditer le témoignage de Charlene. Témoin principale, elle décrivit avec détails les dernières heures de Stacy Redican et Karen Twiggs.

Gary Marr ne parvint pas plus que Gerald à influencer les jurés et il ne leur fallut que deux heures pour décider que Gallego était coupable. Il fut de nouveau condamné à la peine capitale.

Dans les années qui suivirent, Gerald Gallego proclama vigoureusement son innocence, mais les jugements en appel en vinrent toujours au même point : culpabilité et peine de mort.

En 1999, deux corps squelettiques furent découverts dans le Comté de Lassen, au Nevada. Des analyses d'ADN démontrèrent qu'ils étaient ceux de Brenda Judd et Sandra Colley.

En prison, Gerald Gallego apprit qu'il avait un cancer de l'anus. Il refusa de subir une chimiothérapie et son cancer se propagea jusqu'à ses poumons et son foie.
Il mourut le 18 juillet 2002 au centre médical pénitentiaire du Nevada.

Charlene Williams-Gallego fut libérée de prison le 17 juillet 1997, à 41 ans. Elle ne dit pas aux autorités où elle allait vivre, mais accepta de se faire connaître comme ex-criminelle là où elle s'installerait.
Mercedes Williams (qui éleva l'enfant que Charlene avait eu de Gallego) expliqua que sa fille avait quitté la Californie et qu'elle n'y reviendrait jamais.
En fait, elle vivrait toujours aux alentours de Sacramento et se serait remariée.

Victimes

Kippi Vaught (16 ans)
Enlevée au centre commercial du Country Club Plaza de Sacramento, le 11 septembre 1978.
Violée et assassinée.

Rhonda Scheffler (17 ans)
Enlevée au centre commercial du Country Club Plaza de Sacramento, le 11 septembre 1978.
Violée et assassinée.

Brenda Judd (14 ans)
Enlevée au parc d'attractions Washoe County Fair de Sacramento, le 24 juin 1979.
Violée et assassinée.

Sandra Colley (13 ans)
Enlevée au parc d'attractions Washoe County Fair de Sacramento, le 24 juin 1979.
Violée et assassinée.

Stacy Redican (17 ans)
Enlevée au centre commercial Sunrise Mall de Citrus Heights, le 24 avril 1980.
Violée et assassinée.

Karen Twiggs (17 ans)
Enlevée au centre commercial Sunrise Mall de Citrus Heights, le 24 avril 1980.
Violée et assassinée.

Linda Aguilar (21 ans)
Enlevée sur la route de Wedderburn (Oregon), le 7 juin 1980.
Violée et assassinée.

Virginia Mochel (34 ans)
Enlevée sur le parking du Sail Inn à Sacramento, le 16 juillet 1980.
Violée dans l'appartement de Gallego et assassinée.

Mary Elizabeth Sowers (20 ans)
Enlevée au centre commercial Arden Fair à Sacramento, le 1er

novembre 1980.
Violée dans l'appartement de Gallego et assassinée.

Craig Miller (21 ans)
Enlevé au centre commercial Arden Fair à Sacramento, le 1er novembre 1980.
Assassiné de plusieurs balles.

Mode opératoire

Gerald Gallego utilisa d'abord Charlene comme "appât". Des adolescentes se seraient méfiées d'un homme seul, mais pas de Charlene qui, de plus, paraissait bien plus jeune que son âge. Intelligente, Charlene savait toujours trouver les mots pour attirer les jeunes filles dans le piège : elle leur proposait un joint ou de l'argent, et savait se faire persuasive.

Une fois que les filles étaient montées dans le van, sous la menace de Gallego, elles étaient vulnérables et ne pouvaient se défendre. Charlene conduisait vers un coin reculé, dans le désert, et Gallego violait les jeunes filles. Jamais Charlene n'a tenté d'aider l'une des victimes. Plusieurs fois, Gallego est venu chercher une fille dans son van pour la tuer et a laissé l'autre avec Charlene, qui la surveillait. Et Charlene n'a jamais ouvert la porte du van pour que la fille puisse s'enfuir. Elle n'est pas non plus partie en trombe avec le van et la fille dedans, afin de joindre la police. Jamais.
La seule fois où elle s'opposa à Gallego, qui voulait enlever la fille de son patron, fut uniquement parce qu'elle avait peur de se faire prendre, vu qu'il existait un lien entre eux et cette fillette.

Ensuite, Gallego prit de l'assurance (trop) et obligea directement ses victimes à monter dans son van, l'arme à la main.

Gallego a tué de plusieurs manières différentes. Il a étranglé, fracassé le crâne avec une pierre ou un marteau, ou a utilisé une arme à feu. Pour les meurtres de Linda Aguilar et Virginia Mochel, il préféra utiliser ses mains et se surprit lui-même de la facilité qu'il eut à tuer.

Gallego était un lâche qui n'était violent qu'avec les femmes et courageux face à un homme seulement s'il tenait son pistolet. Il força Craig Miller à enlever ses chaussures avant de le faire sortir de la voiture, de peur qu'il ne se mette à courir ou lui saute dessus. Il l'a abattu par derrière.

Motivations

Gallego aimait les filles jeunes, à peine adolescentes. Il voulait des filles blondes aux yeux bleus, comme sa fille Sally Jo, comme Charlene. Selon ses propres aveux à Charlene, Gallego considérait sa fille comme «*la seule femme de sa vie*». Il n'avait aucun remord de l'avoir violée et considéra qu'elle l'avait trahi en le dénonçant à la police, sans jamais comprendre pourquoi elle l'avait fait !
La mère de Gallego (qui appela la police lorsqu'il vint la trouver après que Sally Jo l'ait dénoncé) était la chef de famille. C'était une femme autoritaire et dénuée de tendresse.
Peut-être le mépris, voir la haine des femmes, de Gallego venait-elle de là...

Gallego était impotent et avait besoin d'humilier, d'être violent, pour pouvoir avoir une relation sexuelle. Cela s'aggravait lorsqu'il se passait un événement qui le rabaissait : la perte d'un emploi, par exemple.
Il demandait à Charlene de "trouver quelque chose" lorsqu'ils étaient au lit, et l'obligeait à agir de telle ou telle manière, durant des heures. Et il se tournait vers sa perversion, frôlant la

pédophilie, typique des hommes faibles qui cherchent à dominer les plus faibles. Il voulait que Charlene ressemble à une adolescente, qu'elle s'habille comme une adolescente.

Graduellement, l'obsession de Gallego pour son impuissance, son sentiment d'infériorité sociale et intellectuelle face à Charlene, et sa quasi-pédophilie, créèrent un terrain fertile pour ses crimes.
Gallego était petit et essayait toujours de paraître plus grand sur les photos. Il avait besoin de se senti grand et fort, le genre d'homme qui peut avoir toutes les femmes qu'il veut lorsqu'il le veut.

Mais pour réaliser son fantasme, il avait besoin d'un ou d'une complice. Et il savait comment pousser Charlene à devenir cette complice. Il la poussait à être la meilleure, elle devait "mériter" d'être sa femme, elle devait être «*la fille au coeur bien accroché*», la fille «*qui en avait*».
Et bien sûr, Gallego trouva toujours quelque chose à lui reprocher. Elle n'était jamais la fille «*qui en avait*». Et Charlene voulait désespérément gagner ce "titre", vaincre sa rivale imaginaire.

Charlene Williams-Gallego était une "fille à papa". Dès sa petite enfance, elle avait eu une relation particulière avec son père. Bien que travaillant énormément, il essayait de la voir le plus souvent possible et la gâtait énormément. Il l'emmenait en avion lors de ses voyages d'affaires et elle jouait les hôtesses lorsqu'il recevait des clients à la maison.

Charlene avait grandi dans une culture très masculine (sa mère semble ne pas avoir été très présente et Charlene était LA femme de la maison), entre son père et ses associés, aussi s'attendait-elle (et voulait-elle) à ce que les hommes dominent. Pour elle, Gallego était "l'Homme", l'archétype du mâle. Et lorsqu'il se transforma de

gentleman en amant violent, elle accepta ce changement comme le prix à payer pour être la femme de "l'Homme".

Elle aimait et cherchait la compagnie des hommes, alors qu'elle considérait les femmes comme d'éventuelles ennemies avec lesquelles elle était en compétition. Elle ressentait la même colère envers les jeunes femmes violées par Gerald Gallego, parce que, pendant un moment, il les préférait à elle !
Lorsqu'elle a décidé de trahir Gallego et de tout révéler aux autorités, elle a voulu plaire aux enquêteurs qu'elle a menés sur les lieux des crimes. Elle voulait coopérer, elle voulait qu'ils la trouvent "*gentille*", elle voulait faire partie de leur "groupe d'hommes".

Ceux-ci ont découvert que Charlene était très intelligente et qu'elle le savait. Gallego était costaud, mais elle était plus intelligente que lui. Elle aimait se sentir meilleure que lui, trouver facilement un travail, pêcher des poissons, avoir des responsabilités, alors que Gallego avait du mal à garder le moindre emploi et se sentait inférieur parmi les hommes.

La chimie entre Gerald et Charlene Gallego reposait sur cette étrange insécurité, ce besoin de provoquer l'autre, d'appuyer sur son point faible, de le titiller constamment.
Il se peut que s'ils ne s'étaient pas rencontrés, Gerald, et encore moins Charlene, n'auraient été jusqu'au meurtre.

Au départ, Gallego s'était plaint que les filles que Charlene lui avait trouvées n'étaient pas assez jeunes. Mais les dernières victimes étaient des femmes, pas des adolescentes. Des femmes proches de l'âge de Charlene, comme si Gallego voulait la provoquer.

Gallego changea également de mode opératoire pour les quatre derniers meurtres. Il n'utilisa pas Charlene comme "appât". Il agissait spontanément, sans rien lui demander. De peur qu'il n'ait

plus besoin d'elle, voir qu'il veuille la tuer, Charlene voulut se rendre le plus utile possible et nettoya les lieux des crimes, jeta les objets incriminant...
De même, elle était assez intelligente pour savoir que les manières irréfléchies de Gallego finiraient par les perdre, mais elle continuait malgré tout à penser que "son homme" la protégerait envers et contre tout.

Charlene Gallego ne s'est jamais sentie coupable de quoi que ce soit. Elle n'a jamais compris qu'elle était, au minimum, la complice volontaire de l'assassin de dix personnes.

Citations

"*Nous avions ce fantasme sexuel, vous voyez, alors nous l'avons simplement réalisé. Je veux dire, puisque c'était facile et amusant et qu'on adorait ça, pourquoi on ne l'aurait pas fait ?*" : Charlene Gallego.

"*C'était tellement facile ! Je ne savais pas que ça pouvait être si facile*" : Gerald Gallego à Charlene, après avoir tué Linda Aguilar en lui fracassant le crâne.

"*La seule chose qui m'intéresse, c'est de tuer... Seigneur, j'ai l'impression que mon père est en moi*" : Gallego à un visiteur de prison.

"*Ce que vous me faites est mal. Vous me condamnez à mort sans aucune fichue preuve, rien. C'est exactement ce que vous avez fait. Vous brisez votre propre loi*" : Gerald Gallego, après sa sentence pour les meurtres de Stacy Redican et Karen Twigg.

Bibliographie

Livres en anglais :

"Venom in the Blood", Eric Hoffman, Zebra Books, 1991.

"All His Father's Sins: The Shocking Truth About California's Most Gruesome Serial Killer", Ray Biondi, Pocket Books, 1998.

"Sex Slave Murders: The Terrifying True Story of Gerald & Charlene Gallego", Barri Flowers, Barri Flowers edition, 2017.

Ed Gein

Nom : Edward Theodore Gein
Surnom : La Goule de Plainfield, Le Boucher de Plainfield, Le Boucher fou
Né le : 27 août 1906 à La Crosse, dans le Wisconsin (Etats-Unis)
Mort le : 26 juillet 1984 au Mendota Mental Health Institute, dans le Wisconsin (Etats-Unis)

Avez-vous lu / vu "Psychose" ? "Massacre à la tronçonneuse" ? Ce livre et ces films ont été inspirés de la vie d'Ed Gein. Il est l'un des tueurs en série américains les plus tristement célèbres. Il voulait ressusciter sa mère, devenir sa mère. Pour cela, il se déguisa en femme, d'abord avec les vêtements de sa mère, puis avec de la peau humaine. Il vivait dans un trou perdu au milieu du Wisconsin, et exhuma des cadavres dans le cimetière local pour se fabriquer un vêtement présentant tous les attributs féminins. Mais il finit par jeter son dévolu sur des femmes... vivantes.

Informations personnelles

Edward Gein est né au tout début du 20ème siècle à La Crosse, une petite ville du Wisconsin, un état fortement boisé, à l'époque peuplé essentiellement de fermiers et de chasseurs. Il était le second fils d'Augusta et de George Gein ; le premier fils, Henry, étant son aîné de 7 ans. Augusta Gein avait prié en vain pour avoir une fille car elle en était arrivée à haïr les hommes.
Religieuse fanatique, elle était déterminée à élever ses garçons selon un code moral très strict et se jura qu'Edward ne deviendrait jamais l'un de ces "pécheurs" lubriques et irréligieux qu'elle voyait autour d'elle. Selon elle, le pêché était partout et sa manière d'éduquer ses fils consistait à leur lire quotidiennement la Bible.
Elle leur répéta que les femmes étaient toutes les « *récipients du pêché* », des créatures immorales, espérant ainsi décourager chez eux tout désir sexuel, de peur qu'ils aillent en enfer...
Augusta était une femme dure et dominatrice qui pensait que sa vision du

monde était la seule et unique vérité. Elle n'avait aucune difficulté à imposer ses croyances par la force, tant à ses fils qu'à son mari.
George Gein, un homme faible et alcoolique, n'avait pas son mot à dire dans l'éducation de ses garçons. En fait, Augusta le méprisait et le considérait comme un individu sans valeur, incapable de travailler correctement : elle priait chaque jour pour qu'il meurt et demandait à ses fils de l'accompagner dans ses suppliques. Avec les années et la frustration (et la boisson), George Gein se mit à lui répondre et la battre, et Augusta tombait à genoux de plus belle pour prier...

Elle décida non seulement d'élever ses enfants selon ses propres convictions, mais aussi de subvenir au besoin du ménage. Elle ouvrit une épicerie à La Crosse l'année de la naissance d'Ed Gein, qui lui rapporta assez d'argent pour faire vivre la famille confortablement. Elle travailla dur afin d'économiser assez d'argent pour qu'ils puissent déménager dans un coin plus rural, loin de l'immoralité de la ville et de ses "pêcheurs".

En 1914, ils s'installèrent à 9km de Plainfield (un village de 640 habitants), sur un terrain de près de 80 hectares, dans une grande ferme entourée de bois et de champs, isolée de toute influence néfaste qui aurait pu "corrompre" la famille. Les voisins les plus proches étaient à plus de 250 mètres.
Bien qu'Augusta tenta d'éviter à ses fils des contacts avec le monde extérieur, elle ne pouvait éviter qu'ils aillent à l'école. Mais elle les en retira dès qu'ils eurent 13 ans, prenant pour excuse le fait qu'elle avait besoin d'eux pour les travaux de la ferme.

Ed Gein était un élève moyen, mais était excellent en lecture. Lire des ouvrages d'aventure et des magazines stimulait son imagination et lui permettait momentanément de s'évader dans son propre monde. Les autres écoliers se moquaient de lui parce qu'il était timide et efféminé. Il n'avait pas d'amis et, lorsqu'il tentait de s'en faire, sa mère le réprimandait. Bien que l'opposition de sa mère l'attrista, il la considérait comme la bonté incarnée et suivait ses ordres autant qu'il le pouvait.
Toutefois, Augusta était rarement satisfaite de ses garçons et les insultait souvent, persuadée qu'ils allaient devenir des ratés, "comme leur père". Durant leur adolescence et le début de l'âge adulte, ils ne se lièrent avec

personne et n'eurent que l'un et l'autre pour compagnie. La seule femme à laquelle Ed Gein s'attacha fut... sa mère.

Ed Gein admirait son grand frère Henry, qu'il jugeait être un bon travailleur et un homme au caractère fort. Après la mort de leur père, le 1er avril 1940, d'une crise cardiaque, ils occupèrent plusieurs emplois différents pour aider leur mère. Ed Gein tenta de prendre les bonnes habitudes de travail de son frère et ils furent tous deux considérés comme des ouvriers honnêtes et fiables. Ils travaillaient comme "hommes à tout faire" et Ed Gein fit souvent du baby-sitting pour les voisins. Il appréciait ce travail car il entrait plus facilement en contact avec les enfants qu'avec les adultes : il était socialement et émotionnellement retardé.
Henry s'inquiétait de son attachement malsain pour leur mère, qui s'était accentué après la mort de leur père. A plusieurs occasions, Henry avait critiqué Augusta et la relation intime existant entre eux deux, faisant fréquemment des commentaires désobligeants, et cela avait vexé Ed Gein. Pour lui, Augusta était une déesse et il était mécontent que son frère n'ait pas la même opinion que lui.

C'est peut-être pourquoi Henry mourut mystérieusement en 1944.

Le 16 mai, Ed et Henry tentèrent d'éteindre un feu de broussailles qui s'approchait dangereusement de la ferme. Selon la police, ils se séparèrent dans deux directions différentes et, alors qu'ils s'échinaient sur les flammes, la nuit tomba et Ed perdu Henry de vue. Lorsque le feu s'éteignit enfin, Ed ne retrouva pas son frère et appela la police. Les policiers organisèrent une battue et eurent la surprise, lorsqu'ils parvinrent à la ferme, de voir Ed Gein les conduire directement au "disparu", étendu sur le sol, mort.
Les policiers se posèrent des questions sur les circonstances de la mort d'Henry. Il était allongé sur un morceau de terre qui n'avait pas brûlé et présentait des contusions à la tête. La police n'inculpa pourtant pas Ed Gein car personne ne pouvait penser que cet homme timide et emprunté ait pu tuer qui que ce soit, et sûrement pas son propre frère. Le coroner du comté écrivit que la cause de la mort était "une asphyxie due aux fumées de l'incendie".

Ed Gein resta donc seul avec sa mère, l'unique personne dont il avait besoin.

Mais elle mourut peu de temps après, le 29 décembre 1945, après une série d'attaques qui l'avait laissée paralysée.

La vie entière d'Ed Gein fut chamboulée et anéantie par son décès. A 39 ans, il se retrouva complètement seul et abandonné pour la première fois de sa vie, dans un monde qu'il ne connaissait pas.

Crimes et châtiment

Ed Gein resta à la ferme et vécut grâce aux maigres revenus que ses petits boulots lui rapportaient ainsi qu'à une aide de l'état, qui lui offrit une allocation pour qu'il laisse ses terres en jachère.
Il scella les portes des pièces de la maison que sa mère avait le plus utilisées, surtout à l'étage, ainsi que le salon du rez-de-chaussée et la salle de séjour. Il les préserva comme des reliques sacrées de sa défunte mère et les laissa en état, sans plus jamais y toucher, durant les années qui suivirent. Il s'installa au rez-de-chaussée, n'utilisant plus que la cuisine et la petite chambre attenante.

Seul, sans personne pour le surveiller, il glissa lentement dans la psychose et laissa libre cours aux fantasmes qu'il avait étouffés durant toutes ces années. Il était fasciné par ce que sa mère l'avait empêché d'approcher : les femmes. Ayant la maturité et les connaissances d'un enfant, il voulut tout apprendre.

La cuisine et sa chambre se remplirent de journaux et de livres sur les atrocités commises par les nazis et les pratiques des chasseurs de têtes. Il passa tout son temps libre à lire des histoires de rites mortuaires anciens, des magazines pornographiques et des livres d'anatomie. Seul dans sa ferme, entouré de ses livres, Gein pensait constamment au sexe et à la mort. Il devint complètement obsédé par ces histoires et les racontait souvent aux enfants qu'il gardait.
Il aimait aussi lire les journaux locaux, particulièrement la nécrologie. C'est grâce à cette rubrique qu'il apprenait les morts récentes de femmes du voisinage. Un jour, il lu dans le journal qu'une femme venait d'être enterrée, non loin de la tombe de sa mère. Le soir même, il se rendit au cimetière et

déterra le corps. N'ayant jamais pu apprécier la compagnie des femmes, il étancha sa soif de sexe en exhumant des cadavres fraîchement enterrés.

Bien qu'il jura par la suite ne jamais avoir eu de rapport sexuel avec aucun des corps qu'il avait exhumés (« *elles sentaient trop mauvais* »), il prit un plaisir particulier à les dépecer, à tanner leur peau et à la porter, comme un vêtement. Il voulait savoir ce que cela faisait d'avoir des seins et un vagin et rêvait souvent d'être une femme. Il était fasciné par les femmes à cause du pouvoir sexuel qu'elles avaient sur les hommes. Il acquit une collection de morceaux de corps, dont des têtes qu'il préserva.

Un jour, un jeune garçon que Gein gardait parfois vint visiter sa ferme. Il expliqua ensuite qu'Ed Gein lui avait montré des têtes humaines qu'il gardait dans sa chambre. Il lui avait affirmé que ces têtes réduites venaient des mers du Sud, des reliques de chasseurs de têtes. Lorsque le jeune garçon raconta son expérience, il ne fut pas pris au sérieux. Mais quelques semaines plus tard, deux autres garçons rendirent visite à Ed Gein et virent eux aussi les têtes de femmes, pensant qu'elles étaient juste des costumes d'Halloween.

Des rumeurs commencèrent à circuler et bientôt, presque toute la ville commérait sur les étranges objets que Gein possédait.
Toutefois, personne ne prit cette histoire réellement au sérieux avant la disparition de Bernice Worden, en 1954. Les gens plaisantaient souvent avec Ed Gein au sujet des têtes réduites et Gein souriait ou disait qu'elles étaient effectivement dans sa chambre. Mais tout le monde pensait qu'il plaisantait ou se vantait.

À partir de 1947, la police fut déconcertée par plusieurs disparitions inexpliquées aux alentours de Plainfield, mais personne ne pensa réellement que Gein put en être l'auteur.

Le 1er mai 1947, à Jefferson, une fille de 8 ans dénommée **Georgia Weckler** disparut sur le chemin entre son école et sa maison. Des centaines d'habitants et des policiers explorèrent la ville et ses environs, espérant découvrir Georgia perdue dans un coin, malheureusement sans résultat.
Il n'y avait aucun suspect sérieux et les seules preuves physiques disponibles étaient les marques de pneus d'une Ford découvertes près de l'endroit où Georgia avait été vue pour la dernière fois.

En novembre 1952, deux hommes s'arrêtèrent pour boire un verre dans un bar à Plainfield avant de partir chasser le cerf. Victor Travis et Ray Burgess passèrent plusieurs heures au bar, puis s'en allèrent. Malgré les recherches et les battues, on ne les revit plus jamais.

Une adolescente disparut en octobre 1953 à La Crosse. **Evelyn Hartley**, 15 ans, faisait du baby-sitting. Son père tenta de l'appeler au téléphone, mais elle ne répondit pas. Inquiet, il se rendit à la maison où elle gardait les enfants. Personne ne vint à la porte. Lorsqu'il jeta un œil par une fenêtre, le père d'Evelyn vit l'une des chaussures de sa fille et ses lunettes sur le sol. Toutes les portes et les fenêtres étaient fermées, sauf une, celle de la cave, à l'arrière de la maison. Elle était tachée de sang.
Le père d'Evelyn pénétra dans la maison par cette fenêtre et découvrit des signes de lutte. Il appela la police, qui trouva d'autres indices, dont l'autre chaussure d'Evelyn et des traces de pas à la cave, du sang sur l'herbe du jardin devant la maison et l'empreinte sanglante d'une main sur une maison voisine. On organisa des recherches mais personne ne trouva Evelyn.

Quelques jours plus tard, la police découvrit des vêtements ensanglantés appartenant à l'adolescente, près de la grande route sortant de La Crosse.

Le 8 décembre 1954, la tenancière d'une "taverne" de Pine Grove, **Mary Hogan**, disparut mystérieusement. Les enquêteurs suspectèrent un meurtre lorsqu'ils découvrirent du sang sur le sol de la taverne, qui formait une traînée jusqu'au parking. Ils trouvèrent également une cartouche de fusil vide sur le sol. Rien n'avait été volé et la caisse enregistreuse était pleine de billets. Mary Hogan ne fut pas retrouvée. La police n'avait pas de corps et peu d'indices.
Mary Hogan était originaire de Chicago et avait une réputation quelque peu sulfureuse, soi-disant liée à la mafia. Des rumeurs selon lesquelles elle aurait été "rattrapée par son passé" coururent dans la région...
Toutefois, l'un des voisins de Gein, Elmo Ueeck, discuta de cette disparition avec lui quelques semaines plus tard : Gein, qui se rendait assez souvent à la Hogan's Tavern, avait l'air d'apprécier Mary Hogan et Ueeck le taquina en lui affirmant que s'il l'avait courtisée avec plus d'attention, elle serait avec lui plutôt que nulle part. Après quelques secondes de réflexion, Gein

répondit timidement : « *Elle n'a pas disparu. Elle est à la ferme* ». Ueeck pensa qu'il plaisantait...

Presque 3 ans plus tard, le 16 novembre 1957, jour de l'ouverture de la chasse, **Bernice Worden**, une méthodiste de 58 ans à la réputation irréprochable, propriétaire d'un magasin à Plainfield, disparut dans les mêmes circonstances que Mary Hogan. Le soir, les policiers trouvèrent du sang sur le sol qui menait jusqu'à la porte de derrière, ainsi qu'une cartouche vide. Mais cette fois, la caisse enregistreuse avait disparu.
De nombreux habitants étaient partis chasser, la ville était déserte et il y avait peu de témoins, mais le fils de Bernice Worden, un adjoint du shérif, avait vu Gein parler à sa mère la veille, pour lui demander de sortir avec lui. Elle avait refusé. Un homme qui faisait le plein de sa voiture, en face, l'avait aperçu traînant autour du magasin à l'heure de la disparition de sa propriétaire. Sur le comptoir, les policiers trouvèrent une facture pour de l'antigel, au nom d'Edward Gein.
Frank Worden alerta le jeune shérif du comté, Art Schley, et lui annonça que Gein avait dû dévaliser sa mère. Ils se rendirent donc à la ferme délabrée d'Ed Gein, couverte de neige, mais il était absent.

Le shérif Schley lança une alerte générale par radio. L'agent Chase et le shérif adjoint Spees se rendirent jusqu'à une boutique de Plainfield où Gein allait parfois voir son cousin et sa tante. Ils le trouvèrent en train de monter dans sa camionnette avec son cousin, Bob Hill. Chase lui demanda de lui raconter ce qu'il avait fait de sa journée. Gein s'exécuta mais, lorsque Chase lui demanda de se répéter, des contradictions flagrantes apparurent entre les deux versions. Chase le lui fit remarquer et Gein lui répondit que c'était « un coup monté » contre lui au sujet de la mort de Bernice Worden... alors que Chase n'avait même pas mentionné la disparition de la commerçante. Gein fut arrêté sur le champ.

Prévenu de la nouvelle, le shérif Schley retourna à la ferme de Gein avec plusieurs de ses adjoints.

A l'intérieur, il faisait très sombre car la ferme ne possédait pas l'électricité et la nuit était tombée. L'habitation était poussiéreuse mais impeccablement rangée, excepté la cuisine et la chambre de Gein, où du bric-à-brac, des cartons, des vêtements sales, des boîtes de conserve vides, des magazines

pornographiques et des piles de détritus pourrissant couvraient le sol. Il était presque impossible de marcher à travers ces deux pièces. L'odeur de saleté et de décomposition était suffocante.
Le shérif Schley inspecta la cuisine avec sa lampe-torche. Lorsqu'il leva les yeux, il vit une grande carcasse qui se balançait, pendue à l'envers à une poutre. Elle avait été décapitée, éventrée et vidée de ses entrailles. Dans cette région de chasseurs, cette vision était familière à l'époque de la chasse aux rennes. Aussi fallut-il un moment au shérif pour réaliser que ce qui pendait à cette poutre n'était pas la carcasse d'un renne, mais le corps sans tête d'une femme. Celui de Bernice Worden, comme il allait l'apprendre plus tard.

On amena un générateur et des lampes à arc pour éclairer tous les recoins de la ferme. Des policiers de la région et des enquêteurs du laboratoire criminel du comté se joignirent aux hommes du shérif. En fouillant les décombres, ils réalisèrent, stupéfaits, que les découvertes horribles risquaient de se succéder.
Un bol à l'allure étrange se révéla être le haut d'un crâne humain. Les abat-jours et la corbeille à papiers étaient en peau humaine. Un fauteuil était lui aussi en peau humaine. Le lit de Gein était "décoré" avec des crânes. Les adjoints découvrirent des sexes de femmes desséchés dans une boîte à chaussures, une ceinture faite de mamelons, des têtes humaines réduites (en fait des "masques de peau" remplis de chiffons), et quatre nez.
Ils finirent également par trouver la tête de Bernice Worden et celle, desséchée, de Mary Hogan. Le coeur de Worden était emballé dans un sac plastique, posé dans la cuisine, et ses entrailles reposaient non loin, recouvertes d'un vieux costume.

Plus ils fouillaient la maison et plus les policiers écoeurés trouvaient des "trophées" atroces. Ils mirent finalement la main sur un costume entièrement en peau humaine, présentant des "jambières" ainsi que de véritables seins et un sexe féminin.

A leur grande surprise, les autres pièces de la ferme étaient propres et inoccupées. Ils ôtèrent les planches que Gein avait clouées sur les portes et découvrirent des pièces tout à fait normales, mais couvertes de poussière du

sol au plafond. Ils comprirent que Gein avait créé une sorte de mausolée pour sa défunte mère...

Les policiers se décidèrent alors à fouiller le reste de la ferme et le terrain qui l'entourait. Vu la "décoration" particulière de la ferme, il était possible qu'Ed Gein ait tué d'autres personnes qui auraient pu être enterrées sur sa ferme, tels Georgia Weckler, Victor Travis, Ray Burgess, Evelyn Hartley.

Alors que les policiers commençaient les excavations, Ed Gein attendait calmement au pénitencier du comté de Wautoma sous la surveillance des deux policiers qui l'avaient arrêté, Spees et Chase. À 2h30 du matin, hors de lui, le shérif Schley vint l'interroger, sans la présence d'un avocat, et le brutalisa. Gein se renferma sur lui-même. Pendant les 12 heures qui suivirent, il ne parla plus et n'admit aucun des meurtres.

Le lendemain, il se décida pourtant à parler. Il commença à expliquer ce qui s'était passé, comment il avait tué Bernice Worden et comment il s'était procuré les morceaux de corps trouvés chez lui. Il eut du mal à se souvenir des détails parce que, selon lui, il avait été "dans un état second" avant et pendant le meurtre. Il se rappela avoir traîné le corps de Bernice Worden jusqu'à son pick-up Ford, avoir emmené la caisse enregistreuse et les avoir ramenées chez lui. Il ne se souvenait pas l'avoir tuée d'un coup de fusil calibre .22 à la tête, ce que le rapport d'autopsie établit comme cause de la mort.

Le procureur Earl Kileen fit une déclaration à la presse le 18 novembre, durant laquelle il répéta ce que Gein avait avoué, tout en ajoutant quelques spéculations pour faire bonne mesure, notamment sur le fait que le corps de Bernice Worden avait été mutilé et que cela « *ressemblait à du cannibalisme* ». Il ajouta que selon un technicien, le cœur de Bernice Worden avait été découvert dans une casserole sur le poêle, alors qu'il avait été trouvé dans un sac, près du poêle, dans le capharnaüm de la cuisine.

Les journalistes s'empressèrent de diffuser les plus horribles détails de cette affaire et Kileen alla lui-même interroger Ed Gein. Ce dernier affirma de nouveau qu'il avait été dans une sorte de "brouillard" lorsqu'il avait tué Bernice Worden, que «*tout cela n'avait finalement été qu'un accident*». Lorsque Kileen lui demanda pourquoi il avait volé la caisse enregistreuse, Gein répondit qu'il avait eu l'intention de la démonter afin d'en examiner le

mécanisme...
Lorsqu'on lui demanda d'où venaient les morceaux de corps trouvés chez lui, Gein affirma aux enquêteurs abasourdis les avoir volés dans les tombes du cimetière local.
Généralement, il connaissait les femmes de leur vivant, avait appris leur mort grâce au journal, et se rendait au cimetière la nuit même de l'enterrement. Il insista sur le fait qu'il n'avait tué personne d'autre que Bernice Worden.

Le 18 novembre, Gein fut uniquement inculpé de vol à main armée. Le bureau du procureur ne l'accusa pas de meurtre tant que les résultats du laboratoire n'étaient pas définitifs et qu'il n'avait pas été soumis à un détecteur de mensonges.
Gein fut interrogé sur les meurtres dont il aurait éventuellement pu être responsable, mais sans résultat. Il continua de nier le meurtre de Mary Hogan, bien que l'on eut retrouvé sa tête dans sa ferme. Gein nia l'avoir jamais connue, se mura dans le silence, puis admit s'être rendu à son bar plusieurs fois...
Le lendemain, la presse fut autorisée à pénétrer dans la ferme de Gein et à y prendre des photos.

Gein fut conduit au laboratoire d'état du Wisconsin, à Madison, où on l'interrogea avec le détecteur de mensonges. Ce test ne prit que 30mn, mais durant les huit heures d'interrogatoire qui suivirent, il admit avoir porté son "vêtement de peau" et avoua finalement le meurtre de Mary Hogan, tout en ajoutant de nouveau qu'il s'était trouvé dans un état second. Il maintint que, là aussi, il l'avait abattue "accidentellement".
Il ne montra aucun remords ni aucune émotion durant tous ces interrogatoires. Lorsqu'il parla des meurtres ou des vols dans les tombes, il fut calme, coopératif, très pragmatique et parfois même joyeux. Il ne concevait absolument pas l'énormité de ses crimes. Il ne se troubla et ne devint réticent que lorsque les questions portèrent sur les meurtres de Mary Hogan et de Bernice Worden, et sur le fait qu'il aurait pu avoir des rapports sexuels avec les cadavres.

Les policiers tout comme les habitants de la région se posèrent évidemment des questions sur sa santé mentale et l'on suggéra qu'il allait plaider non

coupable pour cause d'aliénation mentale.
Le 21 novembre, Gein fut inculpé des meurtres de Bernice Worden et de Mary Hogan. Le lendemain, lors de l'audience préliminaire, l'avocat nommé d'office de Gein plaida effectivement la démence, et le juge envoya Gein à l'hôpital central d'état pour les fous criminels de Waupun, à 75km au sud de Wautoma. Gein y subit tout une batterie de tests psychologiques, ce qui permit au moins de conclure qu'il était "*émotionnellement diminué*".
Les psychologues et les psychiatres qui l'interrogèrent affirmèrent qu'il était intelligent, mais schizophrène.
Son état fut attribué à la relation malsaine qu'il avait eue avec sa mère et à la manière dont celle-ci l'avait élevé. Gein souffrait apparemment de sentiments conflictuels envers les femmes, son attirance sexuelle naturelle envers elles contredisant les comportements non naturels que sa mère lui avait inculqués. Ce sentiment d'amour/haine envers les femmes s'était exagéré avec le temps et s'était transformé en une psychose complète.

Alors que Gein passait d'autres examens psychiatriques, les enquêteurs continuèrent à fouiller sa propriété. Ils découvrirent les "restes" des corps d'une dizaine de femmes. Gein jura que ces morceaux de corps provenaient tous des tombes qu'il avait profanées dans le cimetière, mais les policiers pensèrent immédiatement que Gein avait tué plus de deux femmes. Le seul moyen de savoir s'ils provenaient bien des corps profanés était d'examiner les tombes gelées du cimetière local.
Après de nombreuses controverses concernant l'exhumation des corps, les policiers obtinrent finalement l'autorisation de déterrer les cercueils que Gein disait avoir profanés. Il était évident qu'ils avaient été "visités" et des corps ou des morceaux de corps étaient effectivement manquants.
Mais le 29 novembre, la police déterra un squelette dans la propriété de Gein et l'on se demanda si ce n'était pas celui de Victor Travis, l'un des deux chasseurs disparus des années plus tôt. Le squelette fut immédiatement envoyé au laboratoire et examiné. Il se révéla être celui d'une femme d'âge moyen, lui aussi volé dans une tombe.
Les policiers découvrirent également deux vagins "frais" dans la cuisine qui, selon les analyses, provenaient de femmes jeunes. Après vérification, ils apprirent qu'aucune n'avait été enterrée à Plainfield.

Selon les enquêteurs, l'une des victimes pourrait avoir été Evelyn Hartley, la jeune baby-sitter de 15 ans disparue à LaCrosse, le jour où Gein rendait visite à des amis, à deux rues de là...
Les policiers trouvèrent aussi une Ford blanche, alors que personne n'avait jamais vu Gein la conduire. Lorsque Georgia Weckler avait disparu à Jefferson, des témoins avaient vu une Ford blanche rôdant dans le quartier (et les traces de pneus trouvées près de l'endroit où la fillette avait disparu étaient celles d'une Ford).

Les policiers tentèrent d'impliquer Ed Gein dans ces disparitions, mais sans résultat probant. Les seuls meurtres pour lesquels Gein fut inculpé furent ceux de Bernice Worden et Mary Hogan.
Lorsque les enquêteurs révélèrent ce qui avait été découvert dans la ferme de Gein, la nouvelle se répandit rapidement. Des journalistes du monde entier se rassemblèrent dans la petite ville de Plainfield, qui devint mondialement connue. Le pays entier apprit tout et même plus sur Gein en décembre 1957, lorsque les magazines "Time" et "Life" firent tous deux leur couverture sur "la maison des horreurs".

Gein devint une célébrité. Les gens étaient à la fois répugnés et attirés par la ferme et ses atrocités.

Des psychologues tentèrent de comprendre le comportement de Gein. Il devint le cas documenté le plus célèbre impliquant la nécrophilie, le travestissement et le fétichisme.

Les habitants de Plainfield durent endurer le flot continu de journalistes qui importunaient leurs vies tranquilles en les bombardant de questions sur Gein.
Pourtant, nombre d'entre eux se retrouvèrent impliqués dans la folie qui entoura cette affaire. La plupart de celles et ceux qui connaissaient Gein n'avaient que du bien à dire de lui, d'autres ajoutèrent qu'il était timide, un peu étrange et avait un sens de l'humour particulier. Personne ne l'aurait jamais soupçonné d'être un assassin et encore moins un nécrophile.
Après que Gein eût passé 30 jours dans une institution psychiatrique, il fut déclaré mentalement incompétent et il ne fut plus possible de le juger pour meurtre. Les habitants de Plainfield exprimèrent immédiatement leur

colère, mais ils ne pouvaient pas y faire grand-chose.
Gein fut envoyé à l'hôpital central d'état de Waupun.

Peu après, on déclara que sa ferme et certaines de ses possessions allaient être vendues aux enchères. Des milliers de curieux convergèrent vers la petite ville pour voir les objets qui seraient mis en vente, notamment sa voiture, des instruments de musique et des meubles. La société responsable de la vente aux enchères demandait 50 cents à toute personne désirant visiter la propriété d'Ed Gein. Les habitants de Plainfield étaient ulcérés. Selon eux, la maison de Gein devenait un musée du morbide et l'on demanda que tout cela se termine. La société cessa de demander de l'argent pour les visites, mais les habitants n'en furent pas satisfaits.
Le matin du 20 mars 1958, les pompiers se rendirent à la ferme d'Ed Gein, où un incendie s'était déclaré. Ils ne purent pas le circonscrire et la maison fut rapidement réduite en cendres, devant les yeux de nombreux citoyens de Plainfield. La police comprit que l'incendie était criminel car la ferme n'avait même pas l'électricité. Une enquête fut menée, mais les policiers ne trouvèrent aucun suspect... Bien que l'incendie ait détruit la plupart des affaires de Gein, de nombreux objets avaient pu être sauvés.

L'équipement rouillé de la ferme fut vendu à des ferrailleurs. Le pick-up Ford de Gein, qu'il avait utilisé pour transporter les corps de ses deux victimes, fut âprement disputé et partit à 760 dollars (une belle somme, pour l'époque). L'homme qui l'avait acheté, un promoteur de spectacle forain nommé Bunny Gibbons, l'exposa à partir de juillet 1958 à la foire-exposition de Seymour, dans l'Illinois, où des milliers de personnes payèrent pour voir la voiture de "la goule de Plainfield"... jusqu'à ce que les autorités locales l'interdisent.

Dix ans plus tard, la justice décida finalement que Gein était sain d'esprit et pouvait être jugé. Son procès pour le meurtre de Bernice Worden commença le 7 novembre 1968.
Des techniciens de laboratoire, ainsi que le shérif et ses adjoints témoignèrent contre Ed Gein. Les preuves étaient nombreuses et il ne fallut qu'une semaine pour boucler le procès et obtenir un verdict. Gein fut déclaré coupable de meurtre avec préméditation. Et pourtant, comme il

avait été déclaré aliéné au moment du meurtre, il fut ensuite déclaré non coupable car mentalement irresponsable, puis acquitté !

Peu après le procès, il fut renvoyé à l'hôpital central d'état. Les familles de Bernice Worden, Mary Hogan et celles des personnes dont les tombes avaient été profanées furent déçues et meurtries par cette décision.

En 1978, Gein fut envoyé au service de gériatrie du Mendota Mental Health Institute, où il passa des jours heureux jusqu'à la fin de sa vie. Les médecins le décrivirent comme un patient modèle qui s'entendait plutôt bien avec les autres malades, bien qu'il soit assez solitaire. Il mangeait bien et lisait beaucoup. Il aimait discuter avec les psychiatres et accomplissait avec ardeur les travaux qui lui étaient assignés. Il était aimable et même docile, l'un des rares patients qui ne requérait pas de médicaments pour rester calme.
Excepté sa manière déconcertante de fixer les infirmières ou les autres femmes qui passaient devant lui, il était même difficile de dire qu'il était "fou".

Le 26 juillet 1984, à 78 ans, Gein mourut à la suite d'une insuffisance respiratoire. Il fut enterré au cimetière de Plainfield, à côté de sa mère.

Victimes

Mary Hogan (51 ans)
Assassinée d'une balle dans la tête, le 8 décembre 1954, dans son bar, la "Hogan's Tavern", à Plainfield.

Bernice Worden (58 ans)
Assassinée d'une balle dans la tête, le 16 novembre 1957, dans son magasin.

Il est possible que Gein ait également assassiné :
- son frère **Henry Gein**, 45 ans, le 16 mai 1944, à Plainfield.
- une adolescente de 15 ans, **Evelyn Hartley**, en octobre 1953.

Mode opératoire

Ed Gein a abattu Mary Hogan, qu'il connaissait bien pour avoir passé du temps dans sa "taverne", en lui tirant dans la poitrine. Il est possible qu'il ait coupé sa tête sur le lieu du crime et ce serait pourquoi il y aurait eu autant de sang. Puis, il l'a traînée jusqu'à son pick-up Ford, garé à l'extérieur, et est tranquillement revenu chez lui.

Il agit de la même manière avec Bernice Worden. Il est venu acheter de l'antigel puis a affirmé vouloir acheter un nouveau fusil calibre .22. Bernice Worden lui a tourné le dos pour poursuivre son travail. Il a alors sorti une cartouche de sa poche et l'a glissée dans le fusil, puis a abattu la commerçante. Il est là aussi possible qu'il l'ait décapitée ou égorgée sur place, ce qui aurait laissé la large flaque de sang.

Puis, il a traîné le corps jusqu'au pick-up de Bernice Worden, qu'il a conduit jusqu'à un endroit désert. Il est ensuite revenu à pied au magasin, a repris son propre pick-up et est revenu là où il avait laissé le corps, puis l'a transféré dans son pick-up.

On sait que Gein a pendu le corps de Bernice Worden par les pieds pour l'éviscérer, il a sûrement agi de la même manière avec celui de Mary Hogan.

Motivations

Selon Gein, deux événements de son enfance le marquèrent pour le restant de ses jours. Il expliqua à un psychologue de l'hôpital central d'état qu'un jour, il se tenait en haut des escaliers menant à la cave et il avait failli tomber, mais sa mère s'était précipitée et l'avait retenu. Sa mère l'avait empêché de tomber (elle l'avait "sauvé"), mais Gein était certain que quelqu'un l'avait poussé... et sa mère était la seule personne présente aux alentours. L'idée que sa mère ait pu tenter de le pousser en bas des escaliers l'avait vraiment troublé.

Son second souvenir était plus sanglant. La famille Gein vivait derrière l'épicerie que tenait Augusta. Il était assez courant qu'ils préparent leur propre viande pour la revendre. Ils s'étaient installé un petit abattoir personnel, où ni Ed ni Henry n'avaient le droit de se rendre. Ce qui excita évidemment leur curiosité.

Un jour, Ed Gein se glissa jusqu'à l'abattoir et jeta un œil par la porte restée entre ouverte. Ses parents étaient en train d'abattre un cochon. Ils étaient couverts du sang de la carcasse, pendue par les pattes arrière à une poutre du plafond. La mère de Gein, les mains dans le ventre du cochon, s'était tournée vers la porte et l'avait vu.

Les gens qui se souvenaient d'Ed Gein enfant le décrivirent comme un garçon timide et petit, toujours très calme. Il lui arrivait seulement de rire sans raison et à des moments inappropriés.
Gein était un peu considéré comme "l'idiot du village", un homme « *solitaire, un peu excentrique mais pas méchant* », « *honnête et travailleur* ». Gein affirmait détester la vue du sang et n'allait jamais chasser avec les hommes de Plainfield.

Augusta répétait à ses fils que les femmes étaient toutes des pécheresses et des menteuses, qu'aucune n'était digne de confiance et qu'elle seule, leur mère, les aimait vraiment.
Ed Gein était extrêmement attaché à sa mère et lorsque son père mourut, cet attachement augmenta encore, et encore avec les années. Il aimait sa mère tout en la détestant.
Après sa première attaque, Augusta Gein fut confinée dans son lit. Patiemment, Ed Gein s'occupa d'elle jour et nuit, mais sa mère ne répondait à ses attentions que par des cris et des insultes, clamant qu'il était un faible et un raté. Elle lui répétait qu'il ne pourrait pas vivre sans elle. Toutefois, elle demandait parfois à ce qu'il vienne dans sa chambre et l'autorisait à se blottir contre elle, dans son lit. Elle lui parlait alors gentiment et le laissait dormir à côté d'elle toute la nuit...

Lorsqu'elle mourut, Gein était un célibataire encore vierge de 39 ans, toujours émotionnellement asservi à sa mère, qui l'avait pourtant tyrannisé durant toute sa vie.

Gein ne s'était jamais retrouvé seul et ne se remit jamais vraiment du décès de sa mère. Gein concéda qu'il avait eu l'idée de ramener sa mère d'entre les morts, de la ressusciter, à travers le corps d'une autre femme. Il avait été déçu lorsque son plan avait échoué. Il lui arriva de porter les vêtements de sa mère et il devint obsédé par le corps féminin.

Toutefois, son manque de connaissance concernant les relations sexuelles fit qu'il ne savait pas vraiment s'il aimait juste les corps féminins, s'il voulait être une femme ou s'il appréciait seulement de toucher des sexes de femmes. Il pensa à être castré, voire à recourir à la chirurgie pour changer de sexe. Puis il décida que porter un sexe féminin au-dessus du sien devrait suffire. Il se créa donc son costume de peau et "collectionna" les sexes de femmes décédées.
Il raconta qu'il lui arriva de revêtir son costume puis de danser devant sa ferme, la nuit, une pratique qui, selon lui, lui procurait un grand plaisir.
En revêtant un autre sexe et une autre personnalité, Gein réalisait à la fois son fantasme de transsexualité, mais faisait également revivre sa mère. Il voulait recréer sa mère, entrer physiquement dans son corps et devenir elle.

Gein ne voyait aucun mal dans le fait de mutiler des cadavres et semblait fier de ses connaissances sur l'anatomie humaine.
Après la mort de sa mère, durant 12 longues années, Gein passa son temps à lire des magazines d'horreur et de pornographie, qui ne le poussèrent pas à tuer, mais l'inspirèrent dans le développement de ses fantasmes malsains. Il se mit à voler des corps ou des morceaux de corps dans le cimetière de Plainfield.
Il fut assisté par un fermier mentalement retardé, un dénommé Gus, qui l'aida à déterrer les cadavres. Lorsque Gus fut envoyé dans une maison de repos, Gein se retrouva de nouveau solitaire et désespéré, incapable de creuser et de déterrer les corps seul. Il se décida alors à tuer.

Mary Hogan et Bernice Worden étaient plus âgées que lui. Elles étaient connues pour être des femmes de caractère, dominatrices et un peu enrobées, qui ressemblaient à sa défunte mère.
Selon Gein, Bernice Worden et Mary Hogan étaient « *de mauvaises femmes* ». Il n'alla pas jusqu'à suggérer qu'elles méritaient de mourir, mais plutôt qu'elles étaient destinées à une fin violente, et qu'il n'avait pour ainsi dire été que l'instrument de leur mort.

Dans les années qui s'étaient écoulées depuis la mort de sa mère, il s'était mis à voir « *des visages dans les feuilles* » et à « *sentir des odeurs étranges* ». Ces odeurs continuaient à le troubler à l'hôpital, pendant les

interrogatoires. Lorsqu'on lui demanda de quel genre d'odeurs il s'agissait, il répondit : « *des odeurs de chair* ».

Selon le magazine "Dossier meurtrier" dédié à Ed Gein (n°30) :

> "L'influence de sa mère monstrueuse divisa la personnalité de Gein à jamais. Deux êtres grandirent en lui, l'un adorant les figures maternelles qu'il voyait autour de lui, l'autre les détestant.
> D'un point de vue médical, le cas d'Edward Gein est l'un des plus complexes de l'histoire de la criminologie. Voyeurisme, fétichisme, travestisme et nécrophilie s'y trouvent horriblement mêlés. Ces perversions n'étaient pourtant que les manifestations d'une psychose plus profonde, un désordre de la personnalité issu des relations extraordinaires que Gein entretenait avec sa mère.
>
> **Amour incestueux**
> Quand les psychiatres commencèrent à s'interroger pour comprendre quelles forces obscures animaient Gein, l'expression "complexe d'Oedipe" fut souvent mentionnée. Gein, pensaient-ils, était en fait amoureux de sa mère. Après la mort de celle-ci, trouver une remplaçante ä la seule personne qu'il ait jamais aimé devint une obsession.
> Ce fut la ressemblance entre sa mère et les deux victimes assassinées (toutes deux des maîtresses femmes quinquagénaires solidement bâties) qui poussa Gein au meurtre quand il fut dominé par son désir de posséder les deux femmes.
> Cependant, les rapports psychiatriques officiels sur Gein démontrent que la théorie de "l'amour incestueux vis-à-vis de sa mère" est en fait une sur-simplification de ce qui se passait réellement dans son esprit, en particulier si l'on examine son cas à la lumière des découvertes médicales récentes.
>
> **Esprit éclaté**
> Selon ces rapports, Gein était un schizophrène, un homme dont l'esprit avait été mis en pièces par l'affrontement intérieur de personnalités incompatibles. On pense que la schizophrénie commence dès l'enfance, quand le jeune esprit est confronté à quelque chose de si terrible, si insupportable, qu'il l'enfouit dans son

subconscient en investissant une ou plusieurs autres personnalités, mieux à même de gérer la situation. Ce fut le cas du petit garçon timide dont la vie était à chaque instant dominée par la discipline rigide et le fanatisme religieux de sa mère, froide et sans amour. Pire, celle-ci méprisait les hommes, et brandissait l'exemple de son mari pour démontrer leur médiocrité. L'esprit impressionnable de l'enfant en déduisait que cette haine et ce mépris s'appliquaient aussi à lui. Quoi qu'il fasse, le petit Edward ne parvenait jamais à satisfaire sa mère, ni à gagner son amour.
L'esprit de l'enfant créa donc une nouvelle personnalité, lui permettant d'adopter une position et un rôle dans cette situation : "Edward n° 2" ne pouvait pas être aimé de sa mère, ni d'aucune autre femme, parce qu'il en était indigne. Son rôle était d'adorer celle qui tolérait son indignité, sa mère.

Haine de la mère

Mais qu'advenait-il d' "Edward n° 1", personnalité première et saine de l'enfant dont le seul crime était de rechercher un amour qui lui était refusé ? Elle commença à bouillonner dans le subconscient de Gein, nourrissant la colère qu'il ressentait envers la personne qui l'avait réprimé. "Edward n° 1" haïssait sa mère.
Les années passant, Gein s'isolait de plus en plus du monde extérieur. L'adoration aveugle et le complexe d'infériorité engendrés par la personnalité n° 2 se renforçaient à chaque réprimande d'Augusta. En même temps, la frustration ressentie par la personnalité n° 1 continuait à bouillonner dans l'esprit de Gein. Il voulait aimer les femmes, mais c'étaient elles qui, à travers sa mère, l'en empêchaient.

Conflit intérieur

Après la mort d'Augusta Gein, l'esprit de son fils se trouva vraisemblablement projeté dans un nouveau tourbillon. Sa mère disparue, raisonnait la personnalité n° 2, qui restait-il pour le tolérer ? En même temps, la personnalité n° 1, sentant le moment venu de se libérer, s'éveilla dans le subconscient de Gein.
Les voies normales par lesquelles l'amour s'exprime étant encore bloquées chez Gein, celui-ci commença par aller chercher un réconfort dans le cimetière. A ce stade, la personnalité n° 2 contrôlait

encore en grande partie les choses. Gein recherchait donc les corps des femmes qui ressemblaient à sa mère. Une sexualité normale étant hors de question, Gein eut recours à des pratiques fétichistes et nécrophiles comme exutoires au désir physique qu'il ressentait. Malheureusement, la vision de femmes vivantes, en l'occurrence Mary Hogan et Bernice Worden, commença aussi à éveiller le désir en lui et, ce faisant, la personnalité n° 1 commença à prendre le contrôle. Plus il approchait de Mary Hogan et de Bernice Worden, plus il se sentait en colère. Ces femmes étaient malfaisantes, se disait-il, parce qu'une partie de Iui cherchait à les aimer alors que l'autre ne pouvait s'y résoudre.

La vérité, bien entendu, ne pourra jamais être exactement établie. Mais selon toute vraisemblance, lorsqu'Edward Gein assassina Mary Hogan et Bernice Worden, c'était en fait sa mère qu'il voulait tuer."

Citations

"*Comment se fait-il qu'à chaque fois que quelqu'un disparaît, tu sois toujours dans les parages* ?" : Irène Hill à Ed Gein.

"*Gein aimait surtout les femmes d'un certain âge, plutôt corpulentes... et mortes*" : le Juge Gollmar.

Bibliographie

Livres en français :

"Edward Gein, le psycho", Gilbert Gallerne, Scènes de crimes, 1993.
Le livre a été réédité par les éditions "Scènes de Crimes" en 2009.

Livres en anglais :

"Deviant: The True Story of Ed Gein, the Original 'Psycho'", Harold Schechter , S & S International, 1999.

"Ed Gein - Psycho", Paul Anthony Woods, Saint Martin’s Press, 1995.

Filmographie

"Psychose", Alfred Hitchcock, 1960.

"Deranged ", Jeff Gilen et Alan Ormsby, 1974.

"Ed Gein, le boucher", Chuck Parello, 2001.

Belle Gunness

Nom : Brynhild Paulsdatter Storset, puis Belle Sorenson, puis Belle Gunness
Surnom : "Dame Barbe Bleue"
Née le : 11 novembre 1859 - Selbu, près de Trondheim - Norvège
Morte le : date inconnue - Etats-Unis (sans doute...)

L'une des plus célèbres "veuves noires " du 20ème siècle, elle est une véritable légende aux Etats-Unis. Elle a assassiné deux maris et deux enfants avant de s'installer dans une grande ferme. Là, elle a embauché des ouvriers agricoles, dont certains ont disparu. Elle a également fait publier des annonces de rencontres dans un journal. Des prétendants se sont présentés chez elle... et n'ont plus jamais été revus. Un jour, sa ferme a brûlé et les corps de ses trois autres enfants ont été découverts, ainsi que celui d'une femme sans tête. Le shérif a cru que c'était celui de Belle... jusqu'à ce que d'autres corps soient découverts, enterrés sur la propriété de Gunness. La "veuve noire" a disparu et n'a jamais été inquiétée pour ses meurtres.

Informations personnelles

Belle Gunness est née Brynhild Storset, dans un petit village de pêcheurs sur la côte ouest de la Norvège.
Durant son enfance, les Storset vécurent dans la pauvreté qui frappait la famille par intermittence, causée par l'insuccès des diverses entreprises commerciales de son père.
Adolescente, Brynhild était triste, rondelette et plutôt laide, avec un caractère revêche. Toutefois, elle était intelligente et manipulatrice, des qualités qu'elle allait affiner par la suite.

Sa soeur, Anna, préféra partir "en Amérique" et épousa un homme appelé John Larson, à Chicago.
Sachant que sa petite soeur Brynhild s'ennuyait en Norvège, Anna l'invita à Chicago. Brynhild se précipita joyeusement vers le "Nouveau Monde" en 1881, à 21 ans.
Elle vécut avec sa soeur et son époux durant un moment, dans une communauté norvégienne grandissante, qui avait peu de contacts avec les "Américains ". Brynhild "américanisa" toutefois son nom en devenant "Bella" Storset, puis "Belle".

En 1884, elle rencontra un émigrant norvégien nommé Mads Sorenson, surveillant de magasin, un homme courageux et travailleur, qui voulait de nombreux enfants. Belle tomba amoureuse de lui et, à 25 ans, elle l'épousa.

Crimes et châtiment

En 1896, après 12 années de mariage, Belle Sorenson s'était lassé de son existence médiocre et s'ennuyait dans son ménage.
Cette même année, le couple ouvrit un magasin de confiserie dans l'espoir de mieux gagner sa vie, mais le commerce n'eut pas beaucoup de succès, et cela rappela douloureusement à Belle les échecs de son père en Norvège. En 1897, le magasin brûla lors d'un incendie provoqué, selon Belle Sorenson, par l'explosion d'une lampe à kérosène. La compagnie d'assurance paya, bien qu'aucune lampe n'ait été trouvée dans les ruines fumantes.

Durant la même période, la fille la plus âgée du couple, Caroline, mourut de ce que le médecin de famille appela "des coliques aiguës". L'enfant n'avait pas souvent été malade auparavant et décéda brusquement, laissant derrière elle une mère apparemment très éplorée. La vie de Caroline avait été assurée, comme le

magasin, et de l'argent fut versé aux Sorenson juste après le décès de la fillette.

Le couple utilisa l'argent des deux assurances pour acheter une grande maison. Malheureusement, le feu la détruisit complètement en 1898... pourvoyant d'autres payements d'une compagnie d'assurance.
La même année, le premier garçon du couple, Alex, mourut lui aussi de "coliques aiguës", et Belle Sorenson toucha à nouveau de l'argent. (Aussi bien pour la mort de Caroline que pour celle d'Alex, le médecin diagnostiqua que les enfants étaient morts de "coliques aiguës ", sans chercher plus loin, alors que les symptômes indiquaient qu'ils avaient été empoisonnés. Mais il est vrai qu'à l'époque, on ne pouvait pas procéder à des analyses poussées et l'on n'aurait jamais soupçonné qu'une femme tue ses propres enfants).

Comme ils l'avaient fait précédemment, Belle et Mads Sorenson utilisèrent l'argent des assurances pour acheter une nouvelle maison, encore plus grande.

Mads Sorenson ne travaillait plus depuis un moment : il souffrait d'une maladie du coeur et devait suivre un traitement contraignant. Le 30 juillet 1900, il mourut soudainement chez lui, avec les symptômes classiques d'un empoisonnement à la strychnine. Belle admit avoir donné à son mari « *une poudre* » pour l'aider à « *faire passer son rhume* », mais le médecin de famille ne demanda pas qu'une autopsie soit pratiquée. Il pensa qu'il était mort d'une crise cardiaque.
(On apprit par la suite que Mads Sorenson était mort le jour même où deux assurances vie prises à son nom doublaient leur valeur...).

La veuve Sorenson collecta l'assurance vie de son défunt mari (8000 dollars, une très grosse somme pour l'époque), vendit sa maison, et quitta Chicago pour s'installer à La Porte, dans l'Indiana,

avec les trois enfants qui lui restaient. Deux étaient ses filles naturelles : Myrtle, née en 1897 et Lucy, née en 1899. La dernière, Jennie Olsen, avait été adoptée.

La Porte était une petite ville où vivaient beaucoup d'émigrés norvégiens. Mads Sorenson avait songé à s'y retirer "dans ses vieux jours" et en avait parlé à Belle.
Elle acheta une vieille ferme bordée par une forêt d'un côté et un verger de l'autre. Elle travailla dur et fit de la ferme une grande et belle maison, agréable à vivre, au soulagement de ses voisins, qui en avaient assez de vivre à côté d'une ruine.

En avril 1902, à 43 ans, Belle Sorenson épousa un fermier d'origine norvégienne, un grand blond barbu aux yeux bleus, appelé Peter Gunness.
Il amena à la ferme un petit garçon qu'il avait eu d'un précédent mariage, mais le bébé contracta rapidement une maladie et mourut. Peter Gunness n'eut pas le temps de s'attrister, car il fallait travailler aux champs et à la ferme. Irriguer, planter, semer, puis couper et récoler le maïs, le couple n'avait pas une minute à lui. Les enfants aidaient eux aussi en nourrissant les cochons, en nettoyant les épis, en ratissant... Peter et Belle Gunness faisaient souvent le marché pour vendre leur bétail ou échanger de l'engrais contre des outils.

Malheureusement, Peter Gunness décéda seulement huit mois après leur mariage. Le 16 décembre 1902, il fut tué lorsqu'un lourd broyeur de saucisses "tomba" de l'étagère où il était posé, directement sur son crâne. Belle Gunness reçut à nouveau de l'argent d'une compagnie d'assurance.
(Il y eut une enquête mais le shérif, malgré ses soupçons, ne put rien trouver de concluant et décida que la mort de Peter Gunness était bien accidentelle).

Un fils, Philipp, naquit malgré tout de leur brève union, en 1903.

Veuve pour la deuxième fois, n'ayant que les enfants pour l'aider à la ferme, Belle Gunness commença à embaucher des ouvriers qui travaillaient un moment puis, apparemment, s'en allaient. En tout cas, on ne les voyait plus.
Belle plaça également des annonces à la rubrique "Rencontre" d'un journal de langue norvégienne diffusé dans tout le Midwest, et reçu toute une série de "maris éventuels" dans sa ferme. Toutefois, aucun ne lui convint... et aucun ne fut revu par la suite.

Jennie Olsen disparut corps et âme en 1906. Lorsque des voisins demandèrent à Belle où elle était, elle répondit que sa fille adoptive avait été «*envoyée en Californie, dans une école spécialisée*».

Toutes ces disparitions auraient pu provoquer la suspicion, mais Belle Gunness était une femme appréciée, polie et sympathique. Blonde aux yeux bleus, dotée d'un physique "généreux" (elle méritait son prénom, selon les canons de beauté de l'époque), elle attirait les hommes et personne ne s'étonnait que des prétendants viennent chez elle. On pensa tout simplement que ces hommes étaient repartis chez eux.

Les gens de La Porte étaient discrets, gentils... et se mêlaient de leurs affaires. Ils admiraient Belle Gunness, qui restait souriante et forte malgré les malheurs qui l'avaient touchée (ses deux veuvages et la perte de deux de ses enfants).

Très tôt, le matin du 28 avril 1908, la ferme des Gunness fut ravagée par le feu. Presque tous les voisins tentèrent d'entrer pour sauver Belle Gunness et ses trois enfants, mais les flammes créaient un mur impénétrable. En peu de temps, il ne resta plus rien. La ferme, les bâtiments d'habitation et même les arbres alentours, tout avait brûlé.
Des volontaires, creusant dans les débris, découvrirent quatre corps carbonisés à la cave. Trois étaient de toute évidence des enfants. Le

quatrième corps, une femme décapitée, fut considéré comme celui de Belle Gunness.

Tous les habitants de La Porte furent affligés et consternés. Pauvre Belle Gunness, pauvre Myrtle, Lucy et Philip...

Le Sherif Al Smutzer et ses adjoints, Leroy Marr et William Antiss, pensèrent immédiatement à un meurtre. Le juge local aussi. Le pasteur aussi. Les journaux locaux aussi. Les habitants de la ville, de même. Les voisins de Belle Gunness encore plus.
Tous les soupçons se portèrent sur un seul et même homme, Ray Lamphere.
Presque tout le monde en ville avait déjà entendu Lamphere proférer des menaces contre Belle Gunness après qu'elle l'ait renvoyé de sa ferme, en février de la même année. Il avait travaillé pour elle durant plusieurs années et ils s'étaient bien entendus. Lamphere s'était même vanté d'avoir "séduit" Belle Gunness et d'être prêt à l'épouser. Mais elle lui avait préféré un autre homme, un certain Andrew Helgelein, un grand gaillard d'origine suédoise. Belle avait mis Lamphere dehors pour récupérer sa chambre à la ferme, et y installer Helgelein jusqu'à leur mariage. (Helgelein avait disparu, lui aussi et Belle s'était plaint qu'il avait « *profité d'elle* » avant de partir).
Les adjoints interrogèrent Lamphere, qui n'avait pas d'alibi. Il fut arrêté et conduit en prison, dans l'attente de son inculpation. Il jura de son innocence, tant au shérif qu'aux journalistes, mais personne ne le crut.

Quelques jours plus tard, Lamphere se retrouva au tribunal et réalisa que les menaces qu'il avait proférées faisaient de lui un coupable idéal. Il n'avait pas assez d'argent pour engager un avocat. Le juge pensait qu'il avait tué Belle Gunness, mais il devait d'abord

prouver que Belle Gunness était morte, que le corps de femme découvert dans les débris de la ferme était bien celui de la veuve.

Et, sur ce dernier point, les habitants de la ville commençaient à se poser des questions. Peu de gens croyaient que le corps sans tête fut celui de Belle Gunness car il était moins rond et plus petit, alors que Belle était corpulente.
Soudain, des doutes apparurent. Pourquoi tant de prétendants de Belle étaient-ils venu dans sa ferme et avaient-ils disparus, laissant souvent leurs effets personnels derrière eux ?
On avait vu Belle marcher dans les champs avec le long manteau de l'un d'eux, le chapeau d'un autre.
Où était la petite Jennie ? L'école où elle était censée s'être rendue, à San Francisco n'avait finalement jamais entendu parler d'elle.
Où Belle Gunness trouvait-elle tout son argent ? Elle vivait trop bien avec les maigres revenus que lui permettaient ses récoltes.

Début mai, des volontaires fouillant les gravas de la ferme découvrirent des montres d'hommes, des boutons de manteaux, des portefeuilles vides. Puis, une cage thoracique d'homme, récemment enterrée. Puis un bras de squelette. Et enfin, un squelette complet.
Le Shérif Al Smutzer, qui ne voulait pas qu'un scandale éclabousse la petite ville calme de La Porte, embaucha Joe Maxson (un ancien employé de Belle Gunness) et un voisin de Belle, Daniel Hutson, pour creuser discrètement dans les décombres, afin de voir s'ils trouvaient autre chose. Le Shérif cherchait plus particulièrement la tête de Belle Gunness et voulait que Maxson et Hutson ne parlent de leur découverte qu'à lui.

Mais les deux hommes ne purent se cacher pour creuser : les habitants de La Porte venaient presque quotidiennement sur le domaine de la ferme. Parfois, ils s'arrêtaient et se signaient pour détourner le démon qui couvait au milieu des ruines.

Le lendemain de la macabre découverte, un petit homme entra dans le bureau du Shérif et se présenta comme le frère d'Andrew Helgelein, du Dakota du sud, qui avait courtisé Belle Gunness au grand dépit de Lamphere, puis avait disparu.

Le petit homme, Asle Helgelein, savait que son frère Andrew était arrivé à La Porte en janvier 1908, pour retirer tout l'argent de son compte en banque « *avec Belle Gunness à ses côtés* ». Asle Helgelein avait lu dans un journal que la ferme de Gunness avait brûlé et, puisqu'il n'avait plus entendu parler de son frère depuis qu'il était arrivé à La Porte, il était venu enquêter.
Asle expliqua que son frère avait répondu à une annonce de rencontre et que Belle et lui s'étaient écrit des dizaines de lettres en six mois. Belle Gunness avait demandé à Andrew de la rejoindre à La Porte, pour l'épouser. Asle trouvait étrange qu'après une correspondance si longue, et après qu'Andrew ait donné à Belle tout son argent (environ 1 800 dollars), il soit parti sans laisser de nouvelles. Ça n'avait pas de sens.

Les lettres de Belle étaient terre-à-terre et la décrivaient comme « *une gentille femme norvégienne* » qui cherchait un époux fidèle, un amant et un homme qui l'aiderait à pourvoir ses besoins et ceux de ses enfants. En lisant les lettres, on pouvait toutefois réaliser que les motivations de Belle tournaient de plus en plus autour de l'argent. Elle voulait qu'Helgelein prenne son argent et vienne la voir le plus rapidement possible.

Le Shérif Smutzer pensa qu’Asle exagérait. Belle Gunness, selon lui, n'était pas une chercheuse d'or et sûrement pas une meurtrière. Mais Asle Helgelein ne fut pas convaincu par les arguments du Shérif. Il apprit que des gens creusaient la ferme de Belle Gunness et on lui dit que des objets (montres, portefeuilles...) avaient été

trouvés dans la propriété. Asle pensa qu'il pourrait peut-être trouver un objet appartenant à son frère.

Il se présenta à Joe Maxson et Daniel Hutson et offrit de les aider. Il demanda à Maxson si Belle avait creusé un trou dans sa propriété, peut-être pour y enterrer des détritus ou des cendres, depuis janvier (date à laquelle son frère était à La Porte). Maxson répondit par l'affirmative. Il y avait une large fosse à ordures derrière la maison, près de l'enclos à cochons. Elle y avait jeté des vieilles chaussures, des os de cochons, des boîtes en fer blanc, etc. Asle saisit une pelle et commença à creuser à l'endroit que Maxson avait désigné. Les deux autres hommes se mirent à creuser avec lui. Ils découvrirent des bottes, des cageots et des détritus. Mais ensuite, une odeur immonde les prit à la gorge. Leurs pelles heurtèrent quelque chose recouvert d'une toile cirée et de sacs de jute. La puanteur devint plus forte. Les trois hommes soulevèrent la toile et aperçurent un bras humain. Ils déterrèrent le corps décomposé d'un homme. Asle reconnut son frère.
Le cadavre d'Andrew Helgelein avait été démembré et les morceaux avaient été emballés hâtivement dans des sacs de farine et des tissus.
Le Shérif arriva sur les lieux et les fouilles continuèrent. Avant que la nuit ne tombe, les quatre hommes déterrèrent quatre autres corps, deux hommes et deux femmes, démembrés et emballés comme l'avait été Helgelein.
L'une des femmes était la jeune Jennie Olsen, la fille adoptive de Belle Gunness, qui n'était donc pas partie en Californie.

La ville de La Porte se réveilla en poussant un cri de terreur. Belle Gunness, la gentille et solitaire Belle Gunness que tout le monde plaignait, était en fait une "veuve noire", une "madame Barbe Bleue" meurtrière.

Le Sherif Smutzer ne pouvait plus cacher la vérité au reste du monde et la calme La Porte devint un cirque médiatique du jour au lendemain. Des trains amenèrent des journalistes, provenant de villes aussi proches que Terre Haute, dans l'Indiana et aussi loin que Seattle ou New York. Ils s'installèrent dans le plus grand hôtel de la ville et son hall devint une véritable salle de presse. Jours et nuits, des fureteurs, des photographes, des écrivains erraient autour de la ferme de Belle Gunness.
Ils interceptaient les résidents de la ville pour leur demander des renseignements sur Belle Gunness, quels qu'ils soient.

Beaucoup d'habitants la connaissaient et exprimèrent leur surprise. Mais à présent qu'ils y pensaient, les agissements de Belle Gunness avaient quelque chose de suspicieux. Tant d'hommes étaient passés chez elle et n'avaient jamais été revus...

Ainsi, on se demanda où était passé Ole Budsberg. Il avait lui aussi été un "futur époux potentiel" pour Belle. Il avait retiré 1800 dollars de son compte le 26 avril 1907, Belle Gunness à ses côtés, et avait ensuite disparu. Son fils avait écrit à la veuve pour savoir ce qu'il était devenu et Belle avait répondu que Budsberg était parti en Oregon.
Où était Olaf Lindbloe ? Fraîchement débarqué de Norvège, la trentaine, il avait été embauché par Belle Gunness durant l'été 1904. Il s'était installé chez elle... puis avait disparu. Belle Gunness avait affirmé qu'il lui avait fait faux bond et qu'il était finalement parti pour Saint Louis.
On se demanda aussi où était Henry Gurholt. Les commerçants de la ville se souvenaient de sa gentillesse et de la manière courtoise dont il gérait les affaires de Belle sur le marché. Il était arrivé au printemps 1905 et s'était installé chez Belle Gunness. En août, Belle avait demandé à un voisin de l'aider à entasser l'avoine parce qu'Henry Gurholt était parti travailler avec un vendeur de

chevaux...
Certains ouvriers avaient travaillé à la ferme si brièvement que les habitants de La Porte ne connaissaient même pas leur nom. Ainsi, selon le boucher, un adolescent avait travaillé à la ferme durant l'été 1907 et était venu à La Porte plusieurs fois avec Madame Gunness, puis on avait cessé de le voir.

Et il y en avait eu d'autres...

Les fouilles continuèrent à la ferme et certains des hommes "disparus" furent découverts, démembrés comme les autres.
Parmi eux, on reconnu Budsberg, Gurholt et Lindbloe.
D'autres victimes furent identifiées. Le fermier John Moo (originaire d'Elbow Lake, dans le Minnesota) avait répondu à l'une des annonces de rencontres de Belle. On supposa que les autres hommes, anonymes, avaient fait de même. Un adolescent était enterré à côté de Jennie Olsen, sans doute le jeune inconnu aperçu par le boucher.
On trouva également, à un autre endroit, des chaussures de femme, un sac à main vide et un corset, qui appartenaient probablement à la femme décapitée et non identifiée découverte avec les enfants de Belle Gunness.
Il y eut une controverse sur le nombre exact de corps découvert. Le coroner de la ville identifia 10 hommes, deux femmes... et de très nombreux fragments d'os : on pense que Belle Gunness nourrit ses cochons avec les morceaux de corps d'autres victimes. Les hommes étaient enterrés ensemble dans la vase de l'enclos des cochons, et les femmes étaient dans un jardin tout proche. Il est possible que le total des victimes approchât en fait de 30 ou 40...

Les autorités commencèrent à douter des morts "naturelle" et "accidentelle" des deux époux de Belle. On apprit par la suite que même la petite Myrtle savait que sa mère avait assassiné son beau-

père. Elle l'avait murmuré à l'un de ses camarades de classe, qui avait promis de garder le secret pour lui... jusqu'à ce que Myrtle meurt.

Les fouilles continuèrent et tout le monde espéra qu'on allait trouver la tête de Belle Gunness, qu'elle n'était pas parvenue à faire croire à sa mort pour s'enfuir. On ne découvrit que le "bridge" dentaire de Belle. Ignorant les nombreuses questions qui n'avaient pas trouvé de réponses, le coroner (poussé par le juge, le maire, le shérif et une partie de la ville) écrivit son rapport final le 20 mai, déclarant que Belle Gunness était décédée "des mains d'une personne inconnue".

Ray Lamphere, du fond de sa cellule, continua de jurer que Belle Gunness était encore en vie. Le 28 avril, expliqua-t-il, après que Belle ait mis le feu à sa ferme, il l'avait conduit à la gare de Stillwell, dans l'Indiana.
La police arrêta une veuve innocente, Flora Heerin, originaire de Chicago et qui allait rendre visite à des amis à New York. Elle fut rapidement libérée, mais porta plainte contre la police pour arrestation abusive.

Des hommes écrivirent au Shérif pour lui expliquer qu'ils avaient eux aussi correspondu avec Belle Gunness, mais que son grand intérêt pour l'argent les avait dissuadés de la rencontrer. Cela leur avait sauvé la vie.
Des familles du Minnesota, du Wisconsin, de la Virginie, de la Pennsylvannie, du Kansas et d'autres états contactèrent le Shérif Smutzer et le maire de la ville pour leur demander s'ils pouvaient leur indiquer ce qu'était devenu un fils, un frère, un père qui était parti rencontrer une "fiancée" à La Porte, dans l'Indiana.

George Barry avait quitté sa maison en juin 1905 pour « *aller travailler chez une Madame Gunness* ». Il portait 1500 dollars sur

lui... et n'avait plus jamais été revu.

Herman Konitzer avait retiré 5000 dollars de sa banque avant de se rendre à La Porte «*pour épouser une riche veuve*». Il avait disparu.

Abraham Phillips, un contrôleur de train à la retraite, avait pris 500 dollars et une bague en diamant avant de partir « *épouser une veuve* ». Sa famille n'avait plus entendu parler de lui depuis, mais une montre à gousset de contrôleur avait été découverte dans les gravas de la ferme Gunness.

Emil Tell avait retiré 5000 dollars de son compte en banque et avait pris le train pour La Porte pour y « *rencontrer une veuve* ». Il avait disparu.

Et la liste continuait. D'autres hommes avaient dit à leurs familles ou amis qu'ils allaient à La Porte :

- Olaf Jensen (un immigrant norvégien),
- Christian Hinckley (originaire de Chetek, dans le Wisconsin),
- Charles Nieburg (de Philadelphie),
- Tonnes Lien (de Rushford, dans le Minnesota),
- E.J. Thiefland (de Minneapolis),
- John E. Bunter (de McKeesport, en Pennsylvanie)...

Malgré tout, après un été long et très chaud, insupportablement long pour Ray Lamphere, l'accusation et la défense (un avocat volontaire, Wirt Worden) commencèrent le "procès du siècle" face au juge J. C. Richter.

Ray Lamphere plaida non coupable... et le combat commença dans un tribunal plein à craquer. Si l'avocat de Lamphere parvenait à prouver que Belle Gunness était toujours vivante, les arguments de l'accusation s'effondraient et son client ne pouvait être accusé de meurtre.

Et justement, Wirt Worden parvint à distiller le doute dans l'esprit des jurés. Les enfants pouvaient être morts d'un empoisonnement plutôt qu'asphyxiés par la fumée. La femme sans tête pouvait elle aussi avoir été empoisonnée et elle pouvait ne *pas* être Belle Gunness. Les dents trouvées dans les débris pouvaient ne *pas* être celles de Belle Gunness.
Le témoignage le plus intéressant fut celui d'un voisin de Belle Gunness, John Anderson, un homme fort respecté à La Porte, qui affirmait avoir vu Belle Gunness avec une autre femme 48 heures avant que la ferme ne brûle. La femme, une inconnue, assez corpulente, mais moins que Belle Gunness, avait été conduit à l'intérieur de la ferme par la veuve. Anderson ne l'avait plus revue.

Le 26 novembre, Ray Lamphere fut reconnu coupable d'incendie volontaire mais pas des meurtres, suggérant que les jurés avaient pensé que la mort de Belle n'avait pas été prouvée "sans qu'aucun doute ne persiste". Le jugement fut en fait un compromis, afin de satisfaire tout le monde...
Lamphere ne passa qu'un an en prison (il mourut de maladie le 30 décembre 1909), ne parlant que de l'affaire, accusant Belle Gunness de 49 meurtres qui lui avaient permis d'amasser 100 000 dollars (une fortune à l'époque) de ses victimes entre 1903 et 1908.
La femme sans tête aurait été rencontrée dans un saloon, embauchée pour soi-disant travailler à la ferme et assassinée pour faire croire à la mort de Belle. Cette dernière avait promis à Lamphere qu'elle le contacterait après s'être installée dans une autre ville, mais il semblait qu'elle avait changé d'avis.

En fait, quelqu'un vu Belle Gunness dès le 29 avril, six jours avant que les autres corps ne soient découvert. Le conducteur, Jesse Hurst, était certain que Madame Gunness était monté dans un train à la gare de Decatur, dans l'Indiana. Elle était allongée sur une civière et semblait malade.

Alors qu'il allait voir un ami de Belle Gunness, Almetta Hay, le 30 avril, un fermier de La Porte affirma qu'il vit Gunness assise, prenant tranquillement un café.
Lorsqu'Almetta Hay mourut en 1916, des voisins vinrent chez elle et fouillèrent un peu. Ils découvrirent un crâne de femme coincé entre deux matelas. Malgré tout, cette piste ne fut pas suivie et des questions ne furent pas posées...

D'après les rapports officiels, d'autres personnes affirmèrent avoir vu Belle Gunness. En 1917, un homme qui avait été son voisin durant son enfance la reconnut à l'hôpital South Bend où il travaillait comme élève infirmier. Il appela la police mais Belle Gunness disparut avant que les enquêteurs n'arrivent.
En 1931, un procureur de Los Angeles écrivit au shérif de La Porte, expliquant qu'une certaine Esther Carlson -accusée d'avoir empoisonné August Lindstrom, 81 ans, pour son argent- pouvait être Belle Gunness. Esther Carlson portait sur elle des photographies de trois enfants qui ressemblaient à ceux de Belle, mais la ville de La Porte ne pu se permettre d'envoyer son shérif à Los Angeles durant cette période (la Grande Dépression) et la suspecte mourut de tuberculose avant son procès, laissant la question en suspend.
En 1935, des abonnés à un magasine de roman policier assurèrent que la photographie de Belle ressemblait beaucoup à la tenancière d'une maison close dans l'Ohio. L'un des lecteurs était allé voir la vieille femme et l'avait appelée "Belle". La dame eut une véhémente réaction et le mit dehors. Il en parla à ses amis, qui lui conseillèrent de laisser tomber. Ce qu'il fit.

Si Belle Gunness a effectivement "survécu à sa mort", elle fait partie (avec Bella Kiss) du très petit nombre de tueurs en série qui, bien qu'identifiés et devant faire face à de nombreuses preuves de leurs crimes, sont parvenu à échapper à la police et à continuer à

vivre, dans l'anonymat.
Elle n'a laissé derrière elle que des rumeurs et des chansons populaires.

Victimes

Caroline Sorenson
Première fille de Belle Gunness.
Décédée en 1896, de coliques. Sans doute empoisonnée.

Alex Sorenson
Premier garçon de Belle Gunness.
Décédé en 1898, de coliques. Sans doute empoisonné.

Mads Sorenson (38 ans)
Premier mari de Belle Gunness
Décédé le 30 juillet 1900 d'un empoisonnement à la strychnine.

Peter Gunness (45 ans)
Second mari de Belle Gunness
Décédé le 16 décembre 1902, d'une fracture du crâne "accidentelle".

Jennie Olsen
Fille adoptive de Belle Gunness
Disparue en 1906
Peut-être empoisonnée à la strychnine.

Olaf Lindbloe
Ouvrier agricole
Disparu durant l'été 1904

Henry Gurholt
Ouvrier agricole
Disparu en août 1905

John Moo
Fermier, prétendant
Disparu en 1906

Ole Budsberg
Fermier, prétendant
Disparu fin avril 1907

Quatre autres hommes, des "prétendants", jamais identifiés.
Il est possible qu'ils étaient :
- **George Barry**, disparu en juin 1905.
- **Herman Konitzer**
- **Abraham Phillips**
- **Emil Tell**

Un adolescent était enterré à côté de Jennie Olsen mais on ne sut jamais qui il était.
Il avait été aperçu par le boucher de La Porte et a disparu durant l'été 1907

Andrew Helgelein
Fermier, prétendant
Disparu en janvier 1908

Deux femmes, jamais identifiées dont l'une, décapitée, a servi à faire croire à la mort de Belle Gunness dans l'incendie de sa ferme.

Myrtle Sorenson (11 ans)
Fille de Belle Gunness
Décédée dans l'incendie de la ferme de La Porte, le 28 avril 1908.
Peut-être empoisonnée à la strychnine.

Lucy Sorenson (9 ans)
Fille de Belle Gunness
Décédée dans l'incendie de la ferme de La Porte, le 28 avril 1908.
Peut-être empoisonnée à la strychnine.

Philip Gunness (5 ans)
Dernier enfant de Belle Gunness.
Décédé dans l'incendie de la ferme de La Porte, le 28 avril 1908.
Peut-être empoisonné à la strychnine.

Il est également possible que Belle Gunness ait assassiné :
- Olaf Jensen
- Christian Hinckley
- Charles Nieburg
- Tonnes Lien
- E.J. Thiefland
- John E. Bunter

Mode opératoire

Belle Gunness utilisait "l'arme favorite" des Veuves Noires et des femmes tueuses en série, en général : le poison.
Elle a empoisonné plusieurs de ses enfants, son premier époux et certains des hommes qui sont passés par sa ferme, avec de la strychnine.
Le poison permettait de faire croire à une mort naturelle, due à une maladie.

Il lui arrivait aussi de tuer avec un objet lourd, en frappant à la tête.
Son second mari, Peter Gunness, a eu le crâne fracassé.
Un prétendant, qui dormait chez elle, s'est réveillé en pleine nuit et a eu la surprise de voir Belle Gunness qui l'observait au pied de son lit. Elle était repartie dans sa chambre après lui avoir souhaité bonne nuit, mais l'homme avait aperçu un marteau dans sa main. Il était reparti chez lui dès le lendemain matin...

Motivations

L'argent. C'était la principale motivation de Belle Gunness, typique de la "veuve noire". Un besoin maladif d'argent, de richesse, la volonté de posséder un "domaine" avec des ouvriers qui travailleraient pour elle, réalisant ainsi son "rêve américain"...

Elle assassina d'abord ses propres enfants et ses maris, après avoir souscrit des assurances vie.
Puis, elle demanda à ses prétendants de la rejoindre à La Porte « *en amenant toutes (leurs) économies* ».
Selon Ray Lamphere, elle avait amassé une fortune. Vérité ou mensonge, on sait que plusieurs hommes étaient venus chez elle avec de grosses sommes d'argent.

Il est possible que Belle Gunness ait assassiné Jennie Olsen parce qu'elle la soupçonnait de tuer ses prétendants et que Belle Gunness ne voulait pas qu'elle parle.
Il se peut aussi qu'elle ait agi par jalousie. Emil Greening, 19 ans, le fils d'un voisin, venait souvent offrir ses services à la ferme, mais il n'était pas intéressé par Belle. Il était amoureux de Jennie qui, adolescente, était devenue une belle fille blonde. Tout d'un coup, Jennie disparut et Belle Gunness expliqua que la jeune fille était allée étudier à San Francisco, sans même dire au revoir.

On n'a jamais su qui était la seconde femme, enterrée avec Jennie Olsen, ni qui était l'adolescent enterré à côté de Jennie. Peut-être des "curieux" que Belle Gunness a assassinés pour éviter d'être dénoncée.

Citations

"*N'envoyez aucun argent liquide par la banque. On ne peut pas faire confiance aux banques de nos jours. Changez tout votre*

argent en billet, la plus grande valeur possible, et cousez-les fermement à l'intérieur de vos sous-vêtements. Faites attention et cousez-les bien, et n'en dites rien à personne, même pas à vos proches. Que cela soit un secret entre vous et moi, et personne d'autre. Nous aurons probablement bien d'autres secrets, ne pensez-vous pas ?" : Belle Gunness, dans une lettre à Andrew Helgelein.

Bibliographie

Livres en francais :

"Belle Gunness : La première tueuse en série des États-Unis", Philippe Chassaigne, Larrousse, 2011.

Livres en anglais :

"Belle Gunness: The Lady Bluebeard", Janet Langlois, Indiana University Press, 1985.

"The Mistress of Murder Hill: The Serial Killings of Belle Gunness", Sylvia Shepherd, Autorhouse, 2001.

Les crimes de Belle Gunness sont également abordés dans :

"Murder Most Rare", M. et C. Kelleher, Dell, 1999.

DONALD HARVEY

Nom : Donald Harvey
Surnom : "l'ange de la mort".
Né le : 15 avril 1952 à Booneville, Kentucky
Mort le : toujours en vie, emprisonné à perpétuité.

Jeune homme intelligent, discret et maniéré, Donald Harvey a assassiné plusieurs dizaines de patients alors qu'il travaillait dans différents hôpitaux du Kentucky et de l'Ohio en tant qu'aide-soignant. Il a juré qu'il n'avait fait que mettre fin aux souffrances de patients en fin de vie... avant d'admettre qu'il avait voulu «jouer à Dieu».

Informations personnelles

Donald Harvey est né dans le comté de Butler, dans l'Ohio, en 1952. Peu après sa naissance, ses parents déménagèrent à Booneville, dans le Kentucky, une petite ville nichée sur le versant Est des montagnes des Appalaches.
Ses parents ne s'entendaient pas et se disputaient souvent, ils se séparèrent même durant quelques mois avant de s'installer à nouveau ensemble. Ils étaient très pauvres et la vie était difficile. Les grands parents et les voisins de Donald Harvey s'occupèrent souvent de lui.

En août 1987, lors d'un entretien avec la journaliste du *Cincinnati Post* Nadine Louthan, la mère de Donald Harvey, Goldie, expliqua que son fils avait été élevé dans un environnement familial aimant. «*Mon fils a toujours été un bon garçon*», selon elle.

Martha D. Turner, qui était directrice de l'école élémentaire où Harvey a étudié pendant huit ans, a tenu le même discours au *Cincinnati Post* : «*Donnie était un enfant très spécial pour moi. Il était toujours propre et bien habillé, les cheveux coupés. C'était un enfant heureux, très sociable et aimé des autres enfants. C'était un beau garçon aux grands yeux bruns et aux sombres cheveux bouclés... Il avait toujours un sourire pour moi. Il n'y a jamais eu la moindre indication d'une quelconque anomalie*».

Les anciens camarades de classe de Donald Harvey le décrivent quant à eux comme un solitaire et "le chouchou des profs". Il participait rarement aux activités parascolaires, optant plutôt pour la lecture.

Selon ce que Donald Harvey a révélé après son arrestation, son oncle Wayne Bird (le demi-frère de sa mère) a abusé de lui sexuellement lorsqu'il se rendait dans la maison de sa grand-mère, à partir de 1956 (Harvey avait 3 ans et demi, Wayne avait 11 ans). Au départ, l'oncle demanda à Donald Harvey de le masturber, puis ils passèrent à la fellation.

Peu après, en 1957, un voisin plus âgé, Dan Thomas, abusa également du jeune Donald, qui avait alors 5 ans.
Ces abus durèrent jusqu'à ce que Donald Harvey atteigne l'âge de 20 ans et provoquèrent chez lui un mélange de dégoût, de peur et d'incompréhension: Donald Harvey allait plus tard avouer qu'il appréciait que Dan Thomas lui donne de l'argent en échange des relations sexuelles.

Harvey entra au lycée *Booneville High School* en 1968. Obtenant de bonnes notes dans la plupart des matières en produisant peu d'effort, il s'ennuya rapidement de la routine quotidienne et quitta le lycée. N'ayant pas d'objectifs réels, Harvey n'était pas sûr de ce qu'il voulait faire de sa liberté. Pour des raisons inconnues, il décida finalement de déménager à Cincinnati, dans l'Ohio, où il obtint un emploi dans une usine locale.

En 1968, il obtint son GED (*General Educational Development*) par correspondance de l'école de Chicago.
La même année, il eut son premier rapport sexuel consenti avec un autre jeune homme. L'année suivante, à l'âge de 17 ans, il commença une relation occasionnelle et épisodique avec James Peluso, qui allait durer presque 15 ans.

En 1970, le travail se fit plus rare à l'usine et Harvey fut finalement licencié. Sa mère l'appela quelques jours plus tard et lui demanda de se rendre dans le Kentucky pour rendre visite à son grand-père malade, qui avait récemment été admis à l'hôpital. Harvey accepta et partis pour l'hôpital Marymount de London, dans le Kentucky.
Personne ne le savait à l'époque, mais ce voyage allait se révéler être le début de son errance meurtrière.

Crimes et châtiment

Dans le Kentucky, Harvey passa beaucoup de temps à l'hôpital Marymount et fut bientôt connu et très apprécié des religieuses qui y travaillaient. Au cours d'une conversation, l'une des religieuses demanda à Harvey s'il serait intéressé par un travail d'aide-soignant. Comme il était sans emploi et ne voulait pas retravailler dans une usine, Harvey accepta. Il commença dès le lendemain. Bien qu'il n'ait aucune formation médicale ni sociale, les nouvelles fonctions de Donald Harvey lui permirent de passer des heures seul avec les patients. Certaines de ses fonctions incluaient de changer les bassins des patients, mais aussi l'insertion de cathéters et la distribution de médicaments.

Les premières semaines de Harvey à l'hôpital se déroulèrent sans incident, mais quelque chose finit par changer. Selon les aveux qu'il donna des années plus tard, il se considérait comme un « ange de la mort »: il assassinait des patients en souffrance, soi-disant par pitié envers eux. Mais les détails qu'il révéla à propos de son tout premier meurtre démentent cette description altruiste.

Il tua pour la toute première fois le 30 mai 1970, alors qu'il n'avait pas encore 18 ans. Il s'approcha d'un patient qui avait eu une crise cardiaque, **Logan Evans**. Harvey allait affirmer par la suite qu'Evans l'avait frappé au visage. Il étouffa son patient avec un morceau de plastique et un oreiller (Il mit un sac en plastique entre son visage et un oreiller afin d'éviter que des fibres ne se retrouvent dans les voies respiratoires de Logan Evans et qu'on l'on soupçonne un meurtre lors d'une éventuelle autopsie). Il écouta son cœur avec un stéthoscope jusqu'à ce qu'il cesse de battre. Il se débarrassa du plastique puis nettoya Logan Evans et le vêtit d'une tenue d'hôpital propre. Il prévint ensuite l'infirmière de garde que le patient ne réagissait plus. On pensa que Logan Evans avait simplement fait une seconde crise cardiaque.

Le lendemain, Harvey tua **James Tyree**, un patient atteint d'un cancer, «par accident». Il se trompa en utilisant la mauvaise taille de cathéter pour une sonde urinaire. Tyree le laisser faire, mais lorsque la douleur le saisit, il lui cria d'enlever le canule. Harvey le maintenu avec ses mains jusqu'à ce qu'il vomisse du sang et meurt d'une hémorragie interne.

À peine trois semaines après avoir commis ses premiers meurtres, Donald Harvey tua de nouveau, le 22 juin 1970. Il débrancha le réservoir d'oxygène d'une dame âgée, **Elizabeth Wyatt**. Il allait affirmer par la suite que c'était son premier «meurtre par pitié»: il savait que cette dame était en train de prier pour mourir. Il baissa son approvisionnement en oxygène au minimum. Quatre heures plus tard, une infirmière trouva Elizabeth Wyatt morte.

Le 10 juillet 1970, il assassina **Eugene McQueen** en le tournant sur le ventre alors qu'il savait qu'il ne devait pas le faire. Le vieil homme se noya dans ses propres secrétions. Harvey informa l'infirmière de garde que «*McQueen avait l'air mal*», mais elle lui répondit de s'occuper de lui malgré tout. Harvey lui fit donc prendre un bain après sa mort, afin d'éviter les soupçons. L'hôpital couvrit cette erreur en la mettant sur le compte de sa jeunesse et de «sa naïveté», et tant qu'il travailla au Marymount, les médecins et les infirmières le taquinèrent pour avoir donné un bain à un mort...

Le 12 juillet, il tua **Harvey Williams** par accident en utilisant un réservoir à oxygène défectueux. Williams fit un arrêt cardiaque et mourut.

Le 27 juillet, durant l'une de ses gardes du soir, il commit son premier assassinat prémédité. Des années plus tard, dans une interview en 1997 avec un journaliste, Harvey expliqua que, lorsqu'il était entré dans une chambre privée pour vérifier comment se portait la victime d'un AVC, **Ben Gilbert**, ce dernier avait frotté des excréments sur son visage. Harvey s'était mis en colère et avait perdu tout contrôle. « *Tout ce dont je me souviens, c'est que je l'ai étouffé. C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. J'ai pété un plomb. Je venais aider cet homme et il voulait frotter ça sur mon visage.* »
En fait, Ben Gilbert avait quasiment assommé Harvey avec un urinoir en acier et avait renversé son urine sur lui parce que, désorienté par son AVC, il l'avait pris pour un cambrioleur. Donald Harvey attendit la nuit pour se faufiler dans la chambre de Ben Gilbert puis posa sur lui une sonde urinaire de taille 20 (pour les femmes) au lieu d'un taille 18 (pour les hommes). Ensuite, il redressa un cintre en acier, qu'il enfonça à travers le cathéter, perforant la vessie et l'intestin de Ben Gilbert, qui entra dans un état de choc

instantané puis tomba dans le coma. Harvey retira le fil de fer, puis remplaça le cathéter de taille 20 par un 18. Il nettoya sa victime puis prit une douche avant de prévenir les infirmières que « *le patient semblait aller mal* ». Une infection se propagea et Ben Gilbert mourut quelques jours plus tard.

Comme les semaines passaient et que personne ne se posait de questions sur ses premiers meurtres, Harvey continua de tuer.

Il commença une relation avec un employé de pompes funèbres nommé Vernon Midden. Midden lui offrit énormément d'informations sur la façon dont le corps humain réagit lorsque certaines choses lui sont faites. Par exemple, lorsqu'on étouffe, le visage est cyanosé, c'est-à-dire qu'il prend une teinte bleutée. Mais une suffocation par un sac plastique est très difficile à déceler pour un médecin légiste. Donald Harvey apprit donc avec lui comment ne pas être soupçonné de meurtre...
Peu de temps après, Vernon Midden introduit Donald Harvey aux sciences occultes dans un groupe ésotérique, mais ne le laissa pas prendre part aux rituels parce qu'il n'était pas membre de la confrérie.

Le 15 août 1970, Donald Harvey tua intentionnellement **Maud Nichols** avec une bombonne d'oxygène défectueuse. La pauvre femme avait été envoyée à l'hôpital dans un état épouvantable, avec des escarres si infectés que des asticots grouillaient dans les plaies. Selon Donald Harvey, personne ne voulait lui donner de soins, alors il l'avait tuée.

Le 30 août, Harvey assassina **William Bowling** en «oubliant» d'ouvrir son oxygène. Bowling avait été amené à l'hôpital en raison de problèmes respiratoires. Harvey allait expliquer par la suite qu'il avait voulu « *mettre fin aux terribles difficultés du patient à respirer* ». William Bowling mourut d'une crise cardiaque.

Le 4 novembre 1970, Harvey tua **Viola Reed** en utilisant à nouveau sa bombonne d'oxygène défectueuse. Il affirma qu'elle sentait mauvais... Elle souffrait d'une leucémie et d'un déséquilibre électrolytique. Il décida de « mettre fin à ses souffrances ». Il tenta de la tuer en l'étouffant avec un plastique et un oreiller, comme il l'avait fait pour sa toute première victime, mais quelqu'un entra dans la chambre et il dû arrêter. Il décida donc d'utiliser le réservoir d'oxygène défectueux.

Le 7 décembre 1970, il fit sa dernière victime de l'année en assassinant **Margaret Harrison** d'une overdose de Demerol, de morphine et de codéine. Il surveilla son pouls jusqu'à ce qu'il s'arrête et qu'elle cesse de respirer.

En janvier 1971, sa relation avec Vernon Midden commença à se dégrader. Harvey sombra dans la déprime et se mit à fantasme sur la possibilité d'embaumer Midden vivant.

Le 9 janvier, il assassina **Sam Carroll** en utilisant sa bombonne d'oxygène défectueuse. Le patient avait une pneumonie et une obstruction de l'intestin grêle. Donald Harvey décida «qu'il avait assez souffert» et utilisa à nouveau le réservoir d'oxygène défectueux, qu'il échangea avant que les infirmières ne viennent.

Le 15 janvier, il assassina **Maggie Rawlins** en l'étouffant avec un plastique et son oreiller. Elle était traitée pour une mauvaise -mais simple- brûlure au bras.

Le 23 janvier, il assassina **Silas Butner** avec sa bombonne d'oxygène défectueuse. Le patient avait des problèmes rénaux. Harvey tenta de le tuer à plusieurs reprises en l'étouffant, mais fut à chaque fois interrompu. Cette fois, il y eut une autopsie, mais la véritable cause de la mort ne fut jamais découverte.

Le 26 janvier 1971, il utilisa à nouveau la bonbonne à oxygène défectueuse pour assassiner un patient, **John Combs**, qui avait des problèmes cardiaques et respirait mal. Harvey tenta de le tuer avec un sac plastique, sans y parvenir, et préféra donc revenir à sa bonbonne. Il allait affirmer plus tard que ce meurtre avait été commis «par pitié».

Le 14 mars 1971, Donald Harvey assassina **Milton Bryant Sasser** en lui injectant une énorme dose de morphine, qu'il avait volée dans l'armoire des infirmières. M. Sasser était à l'hôpital pour une insuffisance cardiaque. Harvey commit l'erreur de jeter l'aiguille dans les toilettes, mais elle resta dans la cuvette. Bien que l'homme de ménage la trouva, personne ne fit jamais la connexion entre cette aiguille et le décès de Milton Sasser.

Donald Harvey, à l'âge de 18 ans, avait déjà fait 15 victimes.

Le 31 mars 1971, Donald Harvey, complétement ivre, fut arrêté pour le cambriolage d'un immeuble. Alors que les policiers l'interrogeaient, Harvey commença à parler de manière incohérente des meurtres qu'il avait commis. Les policiers, surpris, l'interrogèrent longuement sur ses crimes, mais ils furent malheureusement incapables de trouver la moindre preuve substantielle qu'il avait bien commis ces meurtres. Ils ne purent l'inculper d'aucun crime et crurent qu'il divaguait.
Quelques semaines plus tard, il fut simplement jugé pour le cambriolage et plaida coupable afin d'obtenir une peine réduite: une simple amende. Le juge, soupçonneux, le condamna toutefois à quitter le comté et l'y interdit de séjour.
Harvey fut donc obligé de quitter l'hôpital Marymount et se mit à la recherche d'un nouveau travail.

Peu de temps après, il eut son premier rapport hétérosexuel avec Ruth Anne Hodges, la fille de la famille chez qui il séjournait à Frankfort, Kentucky, alors qu'il postulait à un emploi. Ils étaient saouls et Harvey expliqua par la suite qu'il ne se souvenait pas de ce qui s'était passé, si ce n'est qu'ils étaient nus. Neuf mois plus tard, Ruth Anne Hodges eut un fils, qu'elle appela Donald.

Début juin, Donald Harvey mit le feu à la salle de bain d'un appartement vide dans l'immeuble où il vivait «*parce qu'il était déprimé*». Il avait en fait tenté de se suicider par asphyxie. Il fut arrêté et, de nouveau, simplement condamné à payer une amende de 50$.

Harvey décida toutefois qu'il était temps pour lui de quitter le Kentucky et, le 16 juin 1971, il s'engagea dans l'US Air Force.

A la fin de l'année 1971, Donald Harvey, très déprimé, tenta de se suicider d'une overdose de NyQuil (un remède contre le rhume qui contient un sédatif et un antidouleur). Une enquête fut menée sur son geste et il dû quitter l'armée le 9 mars 1972. Son dossier ne spécifie aucun motif précis pour sa décharge autre que «raison médicale»... mais l'enquête menée sur sa tentative de suicide avait permis à ses supérieurs hiérarchiques d'apprendre qu'il avait été arrêté et soupçonné de meurtres par la police du comté de Laurel, dans le Kentucky.

Après avoir quitté l'armée, Harvey fut traité pour une grave dépression. En juillet 1972, il demanda à être volontairement interné au Centre médical des anciens combattants de Lexington, dans le Kentucky. Harvey resta dans le service psychiatrique jusqu'au 25 août, mais fut de nouveau admis volontairement quelques semaines plus tard. Après une tentative de suicide ratée à l'hôpital, suite à une grave dispute avec sa famille, Harvey fut placé sous entraves et, durant les semaines qui suivirent, il reçut de nombreux traitements par électrochocs. Le 17 octobre 1972, Donald Harvey sortit à nouveau de l'hôpital. Par la suite, Goldie Harvey allait accuser l'hôpital d'avoir libéré son fils trop brusquement: il n'avait montré aucun signe d'amélioration depuis son admission.

Harvey, qui n'avait alors que 19 ans, passa les mois qui suivirent à tenter de reprendre sa vie en main et trouva finalement un emploi comme aide-soignant à temps partiel au *Cardinal Hill Hospital* de Lexington.
En juin 1973, il obtint un deuxième poste d'aide-soignant au *Good Samaritan Hospital* de Lexington. Harvey garda ses deux emplois jusqu'en août 1974, où il obtint un poste d'opérateur téléphonique, puis il changea à nouveau lorsqu'il fut embauché comme employé de bureau à l'hôpital St. Luke de Fort Thomas, dans le Kentucky.

Harvey expliqua par la suite qu'il avait été capable de contrôler son envie de tuer pendant ce laps de temps. La vérité est surtout qu'il n'avait pas accès aux patients avec la même facilité qu'à l'hôpital Marymount, ce qui pourrait également expliquer pourquoi il a si souvent changé d'emploi durant cette période. Trop peu d'occasions se présentaient à lui. Il n'avait pas encore assez confiance en lui pour tuer dans un autre endroit que celui où il se sentait en sécurité pour commettre ses crimes (les chambres faiblement éclairées des patients). Pour assassiner ses victimes, Harvey devait d'abord trouver le bon environnement.

Durant la même période, il eut une relation avec Russell Addison. Ils vécurent ensemble pendant 10 mois.

Peu de temps après, Donald Harvey débuta une relation intermittente de 5 ans avec Ken Estes. Ils vécurent ensemble durant quelques temps et Harvey s'intéressa de plus en plus à l'occulte.

En septembre 1975, Harvey retourna à Cincinnati, dans l'Ohio.

Quelques semaines plus tard, il trouva un travail de nuit dans l'hôpital des anciens combattants de Cincinnati (*Veterans Affair Medical Center*). Les fonctions de Harvey furent variées et il effectuait plusieurs tâches différentes, selon l'endroit où l'on avait besoin de lui. Il travailla comme assistant de soins infirmiers, homme d'entretien, technicien en charge des cathéters cardiaques et assistant d'autopsie.
Harvey, alors âgé de 23 ans, avait trouvé son sanctuaire et attendit peu de temps avant de recommencer à tuer. Comme il travaillait de nuit, il était souvent seul et avait un accès illimité à presque tous les secteurs de l'hôpital.

En septembre 1975, Donald Harvey réduisit le débit d'oxygène de **Joseph Harris**, ce qui conduisit à son décès (il ne fut toutefois jamais été inculpé pour ce meurtre).

Entre septembre et décembre 1975, **James Twitty**, **James Ritter**, **Harry Rhodes**, et **Sterling Moore** moururent dans le service de Donald Harvey.

Au cours des 10 années qui suivirent, Harvey assassina au moins 15 patients. Il tint un journal précis de ses crimes et prit des notes sur chacune de ses victimes, détaillant comment il les avait tuées: en appuyant un sac en plastique et une serviette humide sur leur bouche et leur nez; en saupoudrant de la mort au rat dans le dessert; en ajoutant de l'arsenic et du cyanure dans le jus d'orange; en injectant du cyanure dans une intraveineuse ou dans les fesses d'un patient...
Pendant toutes ses années, Harvey affina ses techniques de meurtres en étudiant les revues médicales à la recherche de conseils sur la façon de dissimuler ses crimes.

Au fil des ans, il amassa 13 kilos de cyanure (!!!) qu'il avait patiemment volé en petite quantité à l'hôpital et qu'il gardait chez lui. En général, Donald Harvey préparait un flacon de cyanure ou d'arsenic chez lui pour l'amener à l'hôpital avec l'intention d'assassiner un patient. Quand il était seul, il glissait le mélange dans la nourriture de sa victime ou le versait directement dans sa sonde gastrique.

En juin 1977, il joignit un groupe occulte et jusqu'au début des années 1980, il participa à des cérémonies et des messes noires. Mais il préféra

finalement organiser ses propres cérémonies et se créa un autel, avec des poignards, de l'encens et des bougies.

Au début des années 1980, Harvey modifia ses méthodes de meurtre et prit confiance en lui.

Il commença à sortir avec Doug Hill. Ils se disputaient souvent et, après l'une de leurs querelles, Harvey riposta en mettant de l'arsenic dans la crème glacée de Doug. Heureusement, Doug Hill eut seulement des crampes d'estomac, mais cette tentative de meurtre fut importante parce que Doug était la première personne qu'Harvey tentait d'assassiner en dehors d'un hôpital.
Ils se séparèrent peu après.

Le 1er août 1980, il commença une relation avec Carl Hoeweler. Ils s'installèrent ensemble et Harvey commença bientôt à l'empoisonner car il pensait que son compagnon «*le trompait lorsqu'il allait se promener au parc le lundi*». Harvey glissa de petites doses d'arsenic dans la nourriture de Hoeweler le dimanche afin qu'il soit trop malade pour quitter leur appartement le lendemain.

Par la suite, persuadé que leur voisine **Diane**, amie de Carl Hoeweler, tentait de les séparer, il versa dans ses boissons un sérum contaminé avec l'hépatite B. Elle manqua de mourir avant que l'infection ne soit diagnostiquée et qu'elle soit traitée. Harvey tenta alors de l'infecter avec le HIV mais n'y parvint pas.

Une autre voisine, **Helen Metzger**, ne fut pas aussi chanceuse. Début 1983, parce qu'il pensait qu'elle menaçait elle aussi sa relation avec Carl, Donald Harvey empoisonna une tarte et un pot de mayonnaise avec de l'arsenic. Elle développa une paralysie et fut conduite à l'hôpital. Suite à une trachéotomie, elle fit une hémorragie et ne reprit jamais conscience. Elle mourut quelques jours plus tard, le 10 avril 1983. Son décès fut attribué à un syndrome de Guillain-Barre.
Après son enterrement, sa famille se réunit chez elle et plusieurs personnes furent empoisonnées par la mayonnaise à l'arsenic. Personne ne mourut et on pensa à un simple empoisonnement alimentaire.

Quelques jours plus tard, Harvey se disputa avec les parents de Carl Hoeweler et commença à empoisonner leur nourriture avec de l'arsenic. Le 1er mai 1983, le père de Hoeweler, Henry, fut victime d'un accident vasculaire cérébral et admit à l'hôpital Providence. Harvey lui rendit visite et empoisonna son pouding avec de l'arsenic. **Henry Hoeweler** mourut le soir même. Harvey continua d'empoisonner la mère de Carl, Margaret, par petites doses durant plusieurs mois, mais ne parvint pas à la faire mourir.

A la fin de l'année 1983, il tua accidentellement **Howard Vetter**, le beau-frère de Carl Hoeweler. Donald Harvey avait utilisé de l'alcool à bois pour enlever des étiquettes adhésives et avait laissé la solution dans une bouteille de vodka.
Carl utilisa la mauvaise bouteille et servi à Howard quelques verres. Howard tomba malade et, au bout d'une semaine, il eut une crise cardiaque. Sa mort fut attribuée à une insuffisance cardiaque.

En janvier 1984, Carl Hoeweler rompu avec Harvey et lui demanda de quitter son appartement. Harvey ne supporta pas d'être rejeté et a passa les deux années suivantes à essayer de tuer Hoeweler avec ses concoctions toxiques. Il essaya même de tuer une amie de Hoeweler pour se venger. Il ne tua ni Carl Hoeweler ni son amie, mais Carl se retrouva à l'hôpital à cause des poisons qu'il avait ingéré sans le savoir.

Le 19 septembre 1984, Donald Harvey tua accidentellement un patient, **Hiram Proffit**, en se trompant dans sa dose d'héparine. Il n'en dit rien à personne et son erreur ne fut pas relevée.

Le 9 novembre 1984, il tua son ex petit ami, **James Peluso**, parce qu'il lui avait demandé de "l'aider à partir" si jamais il devenait incapable de s'occuper de lui-même. Harvey lui donna du pudding empoisonné à l'arsenic. Peluso tomba malade et fut envoyéà l'hôpital des vétérans, où il décéda quelques temps plus tard. Aucune autopsie n'eut lieu car James Peluso avait de graves problèmes cardiaques.

Le 18 mars 1985, il assassina **Edward Wilson**, un voisin, «parce qu'il voulait protéger Carl Hoeweler». Edward Wilson pensait que Carl ne payait pas toutes ses charges de copropriété et avait l'intention de le dénoncer. Harvey mit de l'arsenic dans le Pepto-bismol (un médicament contre les problèmes intestinaux) d'Edward Wilson, qui mourut 5 jours plus tard.

Quelques jours plus tard, Donald Harvey fut promu au grade de superviseur de la morgue.

Durant le printemps 1985, il joignit le parti national socialiste américain (un parti néonazi). Il allait affirmer plus tard qu'il n'était pas un sympathisant mais qu'il collectait des informations pour des amis qui voulaient détruire ce parti...

Alors qu'il quittait le travail le 18 juillet 1985, des agents de sécurité remarquèrent qu'Harvey agissait de façon suspecte et décidèrent de fouiller le sac de sport qu'il transportait. A l'intérieur du sac, les agents découvrirent un pistolet de calibre .38, des aiguilles hypodermiques, des ciseaux chirurgicaux et des gants, une cuillère à cocaïne, divers documents médicaux, deux livres occultes, et une biographie de tueur en série Charles Sobhraj.
Donald Harvey reçu une amende de 50 $ pour «port d'une arme à feu sur une propriété fédérale», puis on lui proposa de choisir entre deux options: démissionner tranquillement ou être licencié pour faute grave.
Harvey choisit la démission. Cet «incident» ne fut cependant pas mentionné sur son dossier professionnel et les autorités de l'hôpital n'ouvrirent aucune enquête pour déterminer si Harvey avait commis d'autres crimes lorsqu'il travaillait à l'hôpital des anciens combattants.

Sept mois plus tard, le 24 février 1986, Donald Harvey trouva une fois de plus un travail dans un hôpital local. Cette fois, il fut embauché comme aide-soignant à temps partiel au *Drake Memorial Hospital* de Cincinnati. Ses nouveaux employeurs ignoraient l'incident qui avait eu lieu à l'hôpital des anciens combattants, et son dossier professionnel était impeccable. Harvey obtint bientôt un poste à temps plein et se réinstalla dans sa routine meurtrière. Au cours des 13 mois qui suivirent, Harvey assassina 23 patients, en débranchant le générateur d'oxygène, en suffoquant ses victimes, en injectant de l'air dans les veines, ou de l'arsenic, du cyanure ou des nettoyants à base de pétrole.

Le 8 avril 1986, Harvey assassina **Nathaniel Watson** en l'étouffant avec un sac poubelle en plastique et un oreiller qu'il plaça sur son visage, le poussant dans sa bouche et ses narines. Il avait essayé de le tuer de la même manière à plusieurs reprises, mais avait été interrompu à chaque fois. Il

pensait que Watson, un homme semi-comateux alimenté par un tube gastrique, ne devait pas continuer à vivre de cette façon. Il avait aussi entendu dire que Watson était un violeur condamné (cela ne fut jamais prouvé). Harvey enleva l'oreiller et jeta le sac plastique dans la poubelle, puis s'occupa simplement de son patient suivant. Nathaniel Watson fut retrouvé mort ¾ d'heure plus tard par une infirmière.

Le 12 avril, il tua **Leon Nelson** en l'étouffant de la même manière.

Le 19 avril, il tua **Virgil Weddle** en mettant de la mort au rat dans son pudding. Il mourut d'une apparente crise cardiaque, ce qui ne surpris par le personnel de l'hôpital, vu son état de santé. Donald Harvey prit des cookies de Virgil Weddle et les mangea durant une cérémonie occulte.

Le 20 avril, il tenta d'assassiner **Lawrence Berndsen** avec de la mort au rat à plusieurs reprises. Berndsen fut transféré dans une maison de repos où il décéda quelques jours plus tard.

Le 2 mai, il assassina **Doris Nally** en versant du cyanure dans son jus de pommes.

Le 20 juin, Donald Harvey assassina **Edward Schreibeis** en versant de l'arsenic dans sa soupe. Il n'y eut aucune autopsie.

En juin 1986, il tenta d'empoisonner **Willie Johnson** quatre fois en mettant de l'arsenic dans sa nourriture.

Le 29 juin, il tua **Robert Crockett** en injectant du cyanure dans son intraveineuse. Il n'y eut aucune autopsie.

Le 7 juillet, il assassina **Donald Barney** en injectant du cyanure à travers son tube d'alimentation ainsi qu'une injection de cyanure dans ses fesses.

Le 25 juillet, il assassina **James Woods** en injectant du cyanure dans son tube gastrique.

Le 16 août, il tua **Earnest Frey** en injectant du cyanure dans son tube gastrique. Il emmena avec lui une paire de chaussons brodés ayant appartenus à sa victime.

Le 29 août, il tua **Milton Canter** en injectant une solution au cyanure dans son tube nasal. La famille de la victime n'autorisa pas une autopsie et

personne ne soupçonna un meurtre. Donald Harvey prit une petite couverture appartenant à Milton Canter.

Le 17 septembre, il tua **Roger Evans** en injectant du cyanure dans son tube gastrique. Une autopsie eu lieu mais le médecin ne trouva pas trace de cyanure.

Le 20 septembre, Harvey tua **Clayborn Kendrick** en injectant du cyanure dans son tube gastrique et ses testicules.

Le 29 octobre, il tua **Albert Buehlmann** en lui donnant à boire un verre d'eau dans lequel il avait versé du cyanure.

Le 30 octobre, il tua **William Collins** en lui donnant à boire un verre de jus d'orange dans lequel il avait dissous du cyanure.

Le 4 novembre, il tua **Henry Cody** en injectant du cyanure dans son tube gastrique. La famille de la victime n'autorisa pas d'autopsie.

A partir de novembre 1986, il commença à voir un psychologue pour traiter sa dépression suite à sa rupture avec Carl.
Peu de temps après, il fit une tentative de suicide en sortant volontairement de la route en voiture. Il fut blessé à la tête mais survécu.
Les rituels occultes devinrent plus réguliers et il commença à amener fréquemment du cyanure à l'hôpital.

Le 22 novembre, il tua **Mose Thompson** en injectant du cyanure dissous dans de l'eau dans son tube gastrique.

Le 9 décembre, il tua **Odas Day** en lui donnant une solution au cyanure.

Le lendemain, il tua **Cleo Fish** en lui donnant à boire un jus de fruit dans lequel il avait dissous du cyanure. Il coupa ensuite une mèche de cheveux de sa victime et la brûla durant l'une de ses cérémonies occultes.

A la même époque, il empoisonna Harold White et John Oldendick avec de l'arsenic, mais les doses furent heureusement trop réduites pour être fatales.

Le 10 janvier 1987, Harvey tua **Leo Parker** en injectant de cyanure dans sa perfusion. Une autopsie ne permit pas de découvrir qu'il avait été empoisonné.

Le 5 février, il tua **Margaret Kuckro** en lui donnant un jus d'orange empoisonné au cyanure.

Quelques jours plus tard, il tua **Stella Lemon** de la même manière. Elle mourut plusieurs semaines après.

Le 6 mars, il tua **Joe Pike** en mélangeant sa nourriture avec du Detachol, un solvant pour adhésif destiné à être utilisé sur les sacs de colostomie.

Le lendemain, il tua **Hilda Leitz** en mélangeant du Detachol dans son jus d'orange et en le lui injectant à travers son tube gastrique.

Le même jour, Donald Harvey tua **John Powell**, un patient de 44 ans, en injectant du cyanure dans son tube gastrique. John Powell était dans le coma depuis plusieurs mois suite à un accident de moto ayant provoqué de graves blessures à la tête. Cet homme allait enfin causer sa perte.

On ordonna une autopsie et, dès le lendemain, elle fut menée par le Docteur Lee Lehman, qui avait des connaissances en biochimie. Il connaissait très bien l'odeur du cyanure et, lorsqu'il ouvrit le corps de John Powell, il reconnut les effluves d'amande amère caractéristiques. Il procéda à l'autopsie et envoya des échantillons à plusieurs laboratoires différents afin d'étayer ce qu'il pensait être un empoisonnement. Les trois laboratoires confirmèrent que son intuition était bonne.

La direction de l'hôpital *Drake Memorial* prévint alors la police de Cincinnati, qui demanda l'aide du bureau local du FBI.

Les enquêteurs ne trouvant aucun mobile de meurtre pouvant provenir des amis ou de la famille de John Powell, ils commencèrent à se concentrer sur les employés de l'hôpital qui avaient eu accès à la chambre de Powell. La liste était courte. En apprenant le surnom de Donald Harvey à l'hôpital, «l'ange de la mort» (qu'on lui avait donné parce qu'il semblait toujours être là quand quelqu'un mourait), la police commença à concentrer toute son attention sur lui.
Il était calme et polit, mais les enquêteurs se demandèrent pourquoi il avait été licencié de l'hôpital des vétérans.

Les employés de l'hôpital *Drake Memorial* se portèrent volontaires pour passer au détecteur de mensonge (le polygraphe). Donald Harvey accepta

d'être interrogé, après avoir acheté un ouvrage qui expliquait comment «battre le polygraphe». Mais il se fit porter pâle le jour du rendez-vous et ne passa pas l'examen. Les enquêteurs l'emmenèrent alors au poste pour l'interroger. Les *detectives* Jim Lawson et Ron Camden l'interrogèrent durant un long moment, jouant au «gentil flic / méchant flic» jusqu'à ce que Donald Harvey finisse par craquer. Il avoua avoir empoisonné John Powell, mais il affirma qu'il avait «*mit fin à ces jours*» parce qu'il se sentait «*désolé pour lui et sa famille*». Il nia avoir jamais tué qui que ce soit d'autre.

Les enquêteurs obtinrent un mandat pour fouiller l'appartement de Donald Harvey et y découvrirent une montagne de preuves incriminantes : des bocaux de cyanure et d'arsenic, des livres sur l'occultisme et les poisons, et un compte rendu détaillé du meurtre de **John Powell**, qu'Harvey avait écrit dans son journal intime.
À la suite de cette découverte, Harvey fut inculpé de meurtre avec préméditation, accusation pour laquelle son avocat commis d'office, William Whalen, lui conseilla de plaider «non coupable pour cause d'aliénation mentale».

Le 26 mai 1987 eu lieu l'audience du Dr Schmidtgoessling et de Roger Fisher, psychologue clinicien, afin de déterminer si Harvey était mentalement aliéné. Roger Fisher conclut que Harvey connaissait la différence entre le bien et le mal et avait toujours été en mesure de comprendre qu'un meurtre est un crime. Il conclut également qu'Harvey ne souffrait d'aucune maladie mentale ou malformation du cerveau. Le Dr. Schmidtgoessling conclut que Donald Harvey avait des antécédents de dépression en raison d'expériences traumatisantes vécues durant son enfance, mais qu'il n'était pas et n'avait jamais été psychotique.

Début juin, Pat Minarcin, un journaliste d'une télévision locale, demanda publiquement si Donald Harvey pouvait être responsable d'autres meurtres au *Drake Memorial*. Le lendemain, il reçut des appels anonymes d'infirmières expliquant que Donald Harvey avait sûrement causé d'autres décès. Les infirmières, suspicieuses, avaient prévenus leur responsable mais cette dernière leur avait demandé de se taire.
Le journaliste rencontra certains membres du personnel médical du *Drake Memorial*. Les infirmières lui expliquèrent qu'après l'arrestation de Donald

Harvey, le directeur de l'hôpital, Jan Taylor, avait réuni le personnel du service où travaillait Harvey pour leur expliquer que le *Drake Memorial* avait mené sa propre enquête et que John Powell était la seule victime de Harvey... Il leur avait affirmé que la police n'avait rien trouvé de plus et que personne ne devait parler aux journalistes.
Les infirmières donnèrent des noms de 33 victimes potentielles à Pat Minarcin, en ajoutant que, lorsqu'elles avaient fait part de leurs soupçons à leur superviseur, il les avait rabrouées.

Minarcin nia mener une enquête devant Jan Taylor parce que les infirmières craignaient des répercussions négatives. Taylor comprit toutefois que Pat Minarcin menait son enquête et, épaulépar l'équipe dirigeante du *Drake Memorial*, il lança une campagne de calomnies pour tenter de discréditer le journaliste.
Taylor ne pouvait toutefois empêcher Pat Minarcin d'accéder aux documents officiels, et notamment aux avis de décès des patients, car le *Drake Memorial* était un établissement public. Minarcin découvrit que les jours et les heures des nombreux décès considérés comme «suspicieux» par les infirmières correspondaient parfaitement avec les horaires de travail de Harvey.
Ne pouvant utiliser ces informations sans mettre en péril la carrière des infirmières, il décida de rencontrer William Whalen, l'avocat de Donald Harvey, et l'informa de ses découvertes.
L'avocat ne le crut pas et pensa que Minarcin était simplement un «journaliste à sensations».
Il décida toutefois, par acquis de conscience, de rencontrer son client pour lui demander s'il avait fait d'autres victimes. Harvey lui répondit sans hésitation: «*Oui*».
Whalen tomba des nues et voulu connaître le nombre exact de ses victimes. Donald Harvey lui répondit qu'il pouvait seulement «estimer» le nombre total car il y en avait trop... Selon lui, il avait assassiné près de 70 personnes. William Whalen, ahuri, pensa que Donald Harvey lui mentait ou voulait se moquer de lui.
Puis, il se souvint des allégations de Pat Minarcin.

Il pensa d'abord à garder les aveux de Donald Harvey pour lui, puis réalisa que le journaliste allait finir par annoncer publiquement ses soupçons.

Whalen décida qu'il devait obtenir toutes les informations possibles de Donald Harvey. Il ne devait pas plaider «l'aliénation mentale» mais plutôt tenter d'obtenir un *plea bargain* (une négociation avec l'accusation). Donald Harvey devait avouer tous les meurtres qu'il avait commis et, en échange, il échapperait à la peine de mort.
William Whalen appela Pat Minarcin et lui laissa entendre que ses soupçons étaient fondés, puis, jour après jour, lui fournit plus d'informations à mesure que Harvey lui avouait ses crimes. Son but était que le journaliste présente publiquement Donald Harvey comme un tueur en série qui, seul, connaissait le nombre exact et l'identité de ses victimes. Les familles des victimes avaient le droit de savoir...
Le 27 juin 1987, Pat Minarcin présenta un reportage d'une demi-heure durant le journal de 18h, durant lequel il démontra qu'il existait d'énormes soupçons de meurtres supplémentaires.
Le lendemain, de nombreux journaux firent leurs gros titres sur ces accusations et le téléphone de William Whalen sonna jour et nuit.

Quelques semaines plus tard, sachant qu'il ne parviendrait pas à prouver tous les crimes (nombre des victimes avaient été incinérées), le procureur Art Ney accepta le *plea bargain* qui allait permettre à Donald Harvey d'échapper à la peine capitale.

Le 9 juillet 1987, Harvey, 35 ans, s'assit avec les enquêteurs de la police et du FBI et, devant une caméra, avoua avoir commis 24 meurtres au *Drake Memorial Hospital*. Au total, il pensait avoir tué près de 70 personnes. Sans le moindre remord et avec désinvolture. Le chiffre était tellement énorme que les enquêteurs étaient sceptiques. Ils voulurent que l'état mental de Donald Harvey soit de nouveau évalué pour savoir s'ils pouvaient le croire. Après plusieurs tests psychiatriques menés par de nombreux experts, un porte-parole du bureau du procureur de Cincinnati expliqua aux médias : «*Cet homme est sain d'esprit, mais c'est un tueur compulsif. Il accumule la tension dans son corps, alors il tue les gens*.»

Donald Harvey fut jugé le 18 août 1987 et plaida coupable de 24 assassinats et 10 tentatives de meurtre. Il fut reconnu coupable et condamné à 60 ans de prison, incompressibles.
Quelques mois plus tard, il fut jugé dans le Kentucky et avoua 12 meurtres

supplémentaires. Il fut condamné à la perpétuité.
La Justice le soupçonna de 57 meurtres au total mais fut incapable de trouver des preuves directes de sa culpabilité.

En avril 1988, Jan Taylor, l'ex directeur du *Drake Hospital*, admit devant un tribunal qu'il avait falsifié un document public. Taylor avait ajouté des notes manuscrites au dossier de Harvey, indiquant de manière mensongère que deux de ses anciens employeurs avaient affirmé qu'Harvey pouvait tout à fait être embauché.

Les familles de plusieurs victimes portèrent plainte contre les dirigeants et le personnel médical des hôpitaux.

En 1989, le *Drake Hospital* modifia son équipe dirigeante et son fonctionnement, devenant un hôpital indépendant à but non lucratif, affilié à l'école de médecine de l'Université de Cincinnati.

En 1990, l'enquête sur les décès non élucidés fut close après que les enquêteurs aient déterminé qu'il n'y avait pas assez de preuves pour accuser Harvey...

Pour obtenir son *plea bargain* et échapper à la peine de mort, Donald Harvey avait juré en 1987 avoir avoué l'ensemble de ses crimes. Face à Stéphane Bourgoin, en 2005, il a expliqué «*Il n'y a eu que 2 ans et demi durant lesquels je n'ai rien fait, de 1971 à 1974*». «*En tout, j'ai tué 87 personnes*». Sachant qu'il a toujours eu une excellente mémoire de ses crimes, ce chiffre hallucinant est sans doute le bon.

La première audience de libération conditionnelle de Donald Harvey est fixée pour 2047. Il aura 95 ans.

Victimes

Donald Harvey a été reconnu coupable des meurtres de 36 personnes, mais il est suspecté du double, voire plus.

Logan Evans (88 ans)
Assassiné le 30 mai 1970, au Marymount Hospital. Suffoqué avec un sac plastique et un oreiller.

James Tyree (69 ans)
Assassiné le 31 mai 1970, au Marymount Hospital. Tué «par accident» à cause d'un mauvais athéter, qui a provoqué une hémorragie interne.

Elizabeth Wyatt (42 ans)
Assassinée le 22 juin 1970, au Marymount Hospital. Harvey a coupé son oxygène.

Eugene McQueen (43 ans)
Assassiné le 10 juillet 1970, au Marymount Hospital. Harvey l'a retourné sur son estomac et M. McQueen s'est noyé dans ses fluides.

Harvey Williams (82 ans)
Assassiné le 12 juillet 1970, au Marymount Hospital. Harvey a utilisé une bombonne d'oxygène défectueuse.

Ben Gilbert (81 ans)
Assassiné le 28 juillet 1970, au Marymount Hospital. Harvey a utilisé un cathéter trop grand et y a inséré un fil de fer, qui a percé les organes internes de M. Gilbert.

Maude Nichols
Assassinée le 15 août 1970, au Marymount Hospital. Harvey a utilisé une bombonne d'oxygène défectueuse.

William Bowling(58 ans)
Assassiné le 30 août 1970, au Marymount Hospital. Harvey a coupé son oxygène.

Viola Reed Wyan (63 ans)
Assassinée le 4 novembre 1970, au Marymount Hospital. Harvey a utilisé une bombonne d'oxygène défectueuse.

Margaret Harrison (91 ans)
Assassinée le 7 décembre 1970, au Marymount Hospital. Harvey lui a injecté une overdose de Demerol et de morphine.

Sam Carroll (80 ans)
Assassiné le 9 janvier 1971, au Marymount Hospital. Harvey a utilisé une bombonne d'oxygène défectueuse.

Maggie Rawlins
Assassinée le 15 janvier 1971, au Marymount Hospital. Elle a été étouffée.

Silas Butner (62 ans)
Assassiné le 23 janvier 1971, au Marymount Hospital. Harvey a utilisé une bombonne d'oxygène défectueuse.

John V. Combs (68 ans)
Assassiné le 26 janvier 1971, au Marymount Hospital. Harvey a utilisé une bombonne d'oxygène défectueuse.

Milton Bryant Sasser (90 ans)
Assassiné le 14 mars 1971, au Marymount Hospital. Harvey lui a injecté une overdose de morphine.

Joseph Harris
Assassiné en 1975 à l'hôpital des vétérans de Cincinnati. Harvey a coupé son oxygène. (Il n'a jamais été inculpé de ce meurtre).

James Twitty
Assassiné en 1975 à l'hôpital des vétérans de Cincinnati. Harvey affirme qu'il a pu être impliqué dans son meurtre mais qu'il ne se souvient pas des détails...

James Ritter
Assassiné en 1975 à l'hôpital des vétérans de Cincinnati. Harvey affirme qu'il a pu être impliqué dans son meurtre mais qu'il ne se souvient pas des détails...

Harry Rhodes
Assassiné en 1975 à l'hôpital des vétérans de Cincinnati. Harvey affirme qu'il a pu être impliqué dans son meurtre mais qu'il ne se souvient pas des détails...

Sterling Moore
Assassiné en 1975 à l'hôpital des vétérans de Cincinnati. Harvey affirme qu'il a pu être impliqué dans son meurtre mais qu'il ne se souvient pas des détails...

Helen Metzger (63 ans)
Assassinée en avril 1983, chez elle. Empoisonnée à l'arsenic, ce qui a

provoqué une hémorragie et une paralysie. Elle est décédée le 10 avril à l'hôpital.

Henry Howeler (82 ans)
Assassiné le 1er mai 1983. Harvey lui a donné une dose mortelle d'arsenic.

Howard Vetter
Tué accidentellement entre fin 1983 et début 1984, dans la maison de Carl Hoeweler.. Il avait bu de l'alcool à bois et a eu une crise cardiaque.

Hiram Profitt
Assassiné le 19 septembre 1984 à l'hôpital des vétérans de Cincinnati. Harvey lui a donné une dose trop élevée d'Héparine.

James Peluso (65 ans)
Assassiné le 9 novembre 1984, dans la maison de Carl Hoeweler. Harvey lui a donné une dose mortelle d'arsenic.

Edward Wilson
Assassiné le 23 mars 1985, chez lui. Harvey a mis une dose mortelle d'arsenic dans son médicament.

Nathani J. Watson (65 ans)
Assassiné le 8 avril 1986, au Drake Hospital. Harvey l'a étouffé.

Leon Nelson(64 ans)
Assassiné le 12 avril 1986, au Drake Hospital. Harvey l'a étouffé.

Virgil Weddle (81 ans)
Assassiné le 19 avril 1986, au Drake Hospital. Harvey lui a administré de la mort aux rats

Doris Nally (65 ans)
Assassinée le 2 mai 1986, au Drake Hospital. Empoisonnée d'une dose mortelle de cyanure.

Edward Schreibeis (63 ans)
Assassiné le 20 juin 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle d'arsenic.

Robert Crockett (80 ans)

Assassiné le 29 juin 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Donald Barney (61 ans)
Assassiné le 7 juillet 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

James T. Woods (65 ans)
Assassiné le 25 juillet 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Ernst C. Frey(85 ans)
Assassiné le 16 août 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle d'arsenic.

Milton Canter (85 ans)
Assassinée le 29 août 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Roger Evans (74 ans)
Assassiné le 17 septembre 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Clayborn Kendrick
Assassiné le 20 septembre 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Albert Buehimann (69 ans)
Assassiné le 29 octobre 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

William Collins(85 ans)
Assassiné le 30 octobre 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Henry Cody (78 ans)
Assassiné le 4 novembre 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Mose Thompson (65 ans)
Assassiné le 22 novembre 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Odas Day(72 ans)
Assassiné le 9 décembre 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Cleo Fish(67 ans)
Assassiné le 10 décembre 1986, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Leo Parker (47 ans)
Assassiné le 1er janvier 1987, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Margaret Kuckro(80 ans)
Assassinée le 5 février 1987, au Drake Hospital. Empoisonnée d'une dose mortelle de cyanure.

Stella Lemon(76 ans)
Assassinée le 16 mars 1987, au Drake Hospital. Empoisonnée d'une dose mortelle de cyanure.

Joseph M. Pike(68 ans)
Assassiné le 6 mars 1987, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de Detachol.

Hilda Leitz (82 ans)
Assassinée le 7 mars 1987, au Drake Hospital. Empoisonnée d'une dose mortelle de Detachol.

John W. Powell (44 ans)
Assassiné le 7 mars 1987, au Drake Hospital. Empoisonné d'une dose mortelle de cyanure.

Motivation

Issu d'une famille dysfonctionnelle, très pauvre et alcoolique, Donald Harvey a toujours eu un complexe d'infériorité. Les abus sexuels qu'il a subit durant son enfance n'ont fait que renforcer son mal être et, une fois parvenu à l'âge adulte, il a voulu inverser les rôles et devenir celui qui domine, qui maîtrise la situation. En tant qu'aide-soignant, il avait facilement accès à des personnes faibles et a pu aisément «jouer à Dieu» en

décidant de la vie et de la mort de ses patients.
Il a expliqué que le fait de tuer lui donnait l'impression de contrôler son existence et de ne plus être une victime. Il devenait le dominateur qui contrôlait la situation.

- "*C'était important pour vous, d'avoir le contrôle sur les patients dont vous vous occupiez ?*
- Et même si ce n'étaient pas mes patients, pour moi, c'était important d'avoir le contrôle. C'était la seule partie de ma vie que personne ne contrôlait à part moi. (...) Quand je tuais les patients, j'étais quelqu'un de différent. C'était moi le chef. J'étais le seul à décider ".

Dans une interview 1991 avec un journaliste du *Columbus Dispatch,* Harvey a donné un aperçu de son état d'esprit :

- " *Pourquoi avez-vous tué ?*

- Eh bien, les gens m'ont contrôlé pendant 18 ans, et ensuite c'est moi qui contrôlais mon propre destin. Je contrôle la vie des autres, je choisis s'ils vivent ou s'ils meurent. J'ai eu ce pouvoir de contrôle.

- Quel droit aviez-vous de décider cela ?

- Après ne pas avoir été arrêté pour les premiers 15 meurtres, je pensais que c'était mon droit. Je me suis nommé juge, procureur et jury. Je jouais à Dieu ".

Donald Harvey a insisté sur le fait qu'il a tué purement par empathie et par compassion envers les souffrances des malades. Cependant, il a également admis que la plupart des meurtres qu'il a commis étaient motivés par la colère, la haine ou la jalousie.

Ainsi, il s'en prit à une victime sourde et muette qu'il suffoqua à plusieurs reprises avec un sac plastique, mais relâcha son étreinte à chaque fois, afin qu'elle reprenne son souffle. Sa victime ne pouvait pas le dénoncer et Harvey laissa s'exprimer son sadisme et son désir de domination.

Lorsque Donald Harvey s'est engagé dans l'armée en 1971, il a rencontré un jeune homme nommé Jim, avec qui il a eu des relations sexuelles. Donald Harvey a expliqué par la suite qu'il avait eu très envie de tuer Jim mais

s'était abstenu. Il a souligné que c'était par peur de se faire prendre et non par aversion pour le meurtre.

Harvey a expérimenté quotidiennement de petites quantités de poison sur lui-même. Il a noté minutieusement toutes ses réactions, tous ses mélanges, dans les agendas où il notait également les noms de ses victimes... et ses dépenses pour les courses.

Il est devenu un expert en poison et, lorsqu'on l'interroge aujourd'hui, il en retire encore une grande fierté. Il a appris auprès des médecins qu'il côtoyait à l'hôpital. Lorsqu'il était assistant d'autopsie, il lui est arrivé de voler des échantillons de tissus de la morgue, afin de les ramener chez lui "pour les étudier."

Lors des aveux filmés qu'il a donnés en 1987, il est évident qu'il a pris un grand plaisir à raconter et à revivre ses crimes. Il a ainsi pu, à ses yeux, présenter au monde sa «toute puissance» et partager avec les enquêteurs le contrôle, le pouvoir, qu'il a exercé sur ses victimes. Il se considérait comme l'égal de Dieu et on ressent sa fierté, il est bouffi d'orgueil.
Il a une très haute opinion de lui-même et, même s'il se présente sous un jour affable et maniéré, il ne peut s'en cacher.

"*Quand je mettais du cyanure dans du jus d'oranges, cela lui donnait le goût du jus de prunes. Et si j'en mettais dans du vinaigre, le mélange devenait entièrement vert. Alors je devais camoufler la couleur. On pouvait mettre aussi du cyanure dans les poches de perfusion, mais il restait une odeur d'amande amère. Un jour, alors que je venais de tuer un patient, un des médecins a senti cette odeur. Je lui ai dit que c'était un médicament avec des vitamines supplémentaires. Je lui ai fait sentir et il m'a dit «ah oui, c'est ça»*."

Harvey est un psychopathe, un tueur organisé qui élaborait des plans et des stratégies pour commettre ses meurtres, et qui effaçait ses traces après son crime.
Il était méticuleux, organisé, méthodique, pour tout: sa vie, son apparence, ses meurtres.

Il a su se faire apprécier du personnel soignant, qui, longtemps, ne l'a soupçonné de rien. Il passait pour l'employé idéal et se montrait charmant.

Il était toujours disponible et a obtenu plusieurs certificats de bonnes conduites dans les hôpitaux où il a travaillé.

Dans le livre «Defending Donald Harvey», il a indiqué que la raison pour laquelle il avait pu tuer durant des années était que les médecins sont surchargés de travail et que, parfois, ils ne voient même pas les patients après leur décès. Dans ce livre, il propose son aide en décrivant ses méthodes et en expliquant aux hôpitaux «ce qu'ils ont fait de mal», ce qui a créé des situations qui lui ont permis de tuer. En d'autres termes, il se complaît dans ses actes, accuse les autres et dévie sa responsabilité sur les équipes médicales.

Harvey tuait surtout lors des services de nuit, lorsque les infirmières étaient beaucoup moins nombreuses et étaient donc bien trop occupées pour se soucier de ses faits et gestes.

Harvey a développé toute une série de subterfuges afin d'éviter de se faire prendre. Il se servait des poubelles ou des caddies pour bloquer les portes. Il remplissait un verre d'eau à ras bord, qu'il posait sur les plateaux au-dessus des lits: les infirmiers ne s'en approchaient pas, de peur de renverser le verre et de devoir changer entièrement le lit et le patient.
Un jour, lorsqu'une infirmière entra dans une chambre, il jeta simplement des capsules de cyanures à la poubelle alors qu'il s'apprêtait à empoisonner un patient.

Méthodique, organisé, il a dressé la liste des noms de ses victimes, mois après mois.
Donald Harvey ne confondait pas ses victimes, bien qu'elles aient été très nombreuses. Il avait une excellente mémoire de ses crimes, auxquels il repensait constamment. Il se souvenait de chaque victime dans les moindres détails : nom, âge, couleur de peau, raison de l'hospitalisation, date et heure du crime, moyen du meurtre... Lorsqu'un policier lui demanda s'il se souvenait dans quel service James Wood avait été admis, Harvey répondit immédiatement : «*Unité B-100, chambre 103, lit 3*». Il répondit avec tout autant de détail pour ses autres victimes.
Il aimait tant tuer qu'il pensait en permanence à ses meurtres, à leur préparation, à leur mise en place, et les revivait chaque jour par la pensée.

Donald Harvey tenait un journal intime dans lequel il a décrit tous les crimes qu'il a commis, en détails, mais également les événements qui l'ont profondément marqué. Notamment le décès de son père.

Son père était souvent absent et sa mère fréquentait d'autres hommes. Elle l'envoyait au cinéma durant des journées entières pour être tranquille avec ses amants. « *Lors d'une évaluation psychiatrique, il a traité sa mère de pute* », a dit son avocat, « *chose qu'il a beaucoup regrettée par la suite. Mais le comportement de sa mère et la perte de son père l'ont beaucoup perturbé* ».

Concernant son oncle Wayne, qui l'a violé, il résume lui-même sa confusion: « *Il y avait des moments où je l'aimais et il y avait des moments où j'aurais pu le tuer si j'avais eu un flingue. Mes sentiments pour lui étaient ambigus* ».

Harvey était passionné pas l'occulte et par la mort. Lors de la perquisition de son appartement, la police découvrit plusieurs livres sur le satanisme et la sorcellerie, mais aussi un manuel d'autopsie de l'armée américaine. Harvey pratiquait l'occultisme et célébrait des messes noires.
Il affirme qu'il entendait des voix et qu'il avait un double qui s'appelait «Duncan», son guide spirituel, « *un médecin, joueur de piano durant la seconde guerre mondiale, qui est mort sous les bombes* ». A plusieurs reprises, il déchira un morceau de tissus des vêtements ou des draps d'un patient et le brûla durant une cérémonie occulte, pour savoir s'il devait tuer cette personne le jour même ou plus tard. Il portait une grande robe, noire ou blanche, et avait installé un autel sur lequel reposaient des assiettes en cristal. Selon Harvey, «Duncan» lui faisait un signe à travers la flamme de la bougie. « *Au 1er vacillement de la flamme, c'était non. Au 2ème, c'était oui* ».

- " *Qu'avez-vous ressenti lorsque vous avez commis vos meurtres?*
- *C'est comme si j'étais libre et enfermé à la fois. Quand je rentrais dans cet état, rien ne pouvais m'arrêter. J'étais en transe. Je le sentais, tous mes sens étaient éveillés... Dans ces moments-là, j'étais une autre personne. Je pourrais faire la comparaison avec un pilote de course. Quand vous y êtes,*

vous y allez à fond et tout le reste est oublié. Je faisais simplement ce que j'avais à faire ".

Mode opératoire

Donald Harvey a utilisé des manières de tuer diverses et variées. Que ce soit parce qu'il s'ennuyait, parce qu'il en avait la possibilité ou parce qu'il voulait procéder à des expériences, ses méthodes ont souvent varié.

Il a notamment:
- étouffé ses victimes avec un sac plastique et un oreiller
- empoisonné ses victimes avec de l'arsenic, du cyanure, du demerol, de la morphine, de la mort au rat et de la codéine
- suffoqué ses victimes en utilisant une bombonne à oxygène défectueuse

Il s'en prenait principalement à des patients âgés et/ou malades, hommes ou femmes, dans les hôpitaux où il travaillait : le *Marymount Hospital* à London, Kentucky, puis l'hôpital de vétérans de Cincinnati et le *Drake Memorial Hospital* de Cincinnati.
Toutefois, il a assassinés plusieurs personnes jeunes et en bonne santé, qu'il connaissait et qu'il détestait ou qu'il considérait comme dangereuse pour sa vie personnelle.

Citations

« *Mon fils a toujours été un bon garçon. C'est toujours un bon garçon. Il est juste terriblement malade et il a besoin d'un bon médecin* » : Goldie, la mère de Donald Harvey.

« *Pour les deux premiers, je me suis senti coupable. Pour ceux que je connaissais personnellement, je me suis senti coupable. Mais pour vous, je n'aurais aucun sentiment de culpabilité. Vous, je pourrais vous tuer aujourd'hui. Vous êtes juste un visage que j'ai rencontré il y a 2 heures. Pour mon avocat, ce serait différent. Bill, je le connais depuis 19 ans* » : Donald Harvey.

« *Malgré tout, je suis toujours un être humain. J'ai des sentiments. Je sais faire la différence entre le bien et le mal. Le mal, c'est quand je tuais mes*

malades. Le bien, c'est quand je ne les tuais pas » : Donald Harvey.

« *La morphine, c'était bien. Elle était toujours disponible et facile à manier. La strychnine aussi... Mais il fallait l'extraire de la mort aux rats et faire bouillir la poudre. Ensuite, il suffisait d'en mettre dans des desserts, dans des boissons... Voilà quelques une de mes méthodes* (sourire) » : Donald Harvey.

« *J'étais comme sur des montagnes russes, je ne pouvais pas descendre. A chaque patient, ça devenait de plus en plus facile. Personne ne s'inquiétait...* » : Donald Harvey.

Bibliographie

"Defending Donald Harvey", William Whalen, Clerisy Press, 2005.

Filmographie

"Dans la tête d'un tueur en série avec Stéphane Bourgoin", B. Necek et L. Abellard, Bach Films.
Dans ce coffret de DVD, Stéphane Bourgoin présente des entretiens avec Donald Harvey, Tommy Lynn Sells, Ulrich Schmidt, Irene Becker, Ed Kemper, Otis Toole et Gerard Schaefer.

EDMUND KEMPER

Nom : Edmund Emil Kemper III
Surnom : "L'ogre de Santa Cruz", le "Co-ed Killer" (le tueur d'étudiantes)
Né le : 18 décembre 1948, à Burbank (Californie), au nord de Los Angeles - USA
Mort le : Toujours vivant. Emprisonné à perpétuité dans la prison de Folsom, en Californie.

Il avait l'air si sympathique, ce géant débonnaire qui buvait parfois quelques bières en compagnie des policiers locaux... Il a pourtant assassiné ses grands-parents à 14 ans. Sorti de l'hôpital psychiatrique, il a étranglé 6 jeunes auto-stoppeuses et les a découpées en morceaux. Pour finir, il a tué sa propre mère, et une amie de celle-ci. Puis, il a roulé sur les routes de plusieurs états, durant des heures, avant de se livrer lui-même à la police... qui ne voulut pas le croire ! Bavard et imbu de lui-même, Kemper a permis de mieux comprendre les fantasmes et les actes des tueurs en série.

Informations personnelles

Les parents d'Edmund, Clarnell et Edmund Kemper Jr., vécurent un mariage orageux et eurent trois enfants : Susan, Edmun III et Allyn. Ancien combattant du Pacifique, Edmund Kemper Jr. aurait pu bénéficier d'une bourse pour poursuivre des études, comme le souhaitait son épouse, mais il préféra travailler comme électricien. Selon Clarnell, il était trop dur avec les filles et bien trop doux avec son fils.
Ils se séparèrent en 1957 (Edmund Kemper avait 9 ans), Edmund Jr accusant Clarnell d'être alcoolique.
Dominatrice et caractérielle, celle-ci se mit à rabaisser constamment son fils. Selon les dires de Kemper, elle le traitait comme "*la troisième fille*" et lui répétait que son père était "*un salaud*". Ses sœurs n'étaient pas très gentilles avec lui et la plus grande, Susan, le frappait.

Leur maison du Montana n'était pas très grande et sa mère l'envoya vivre à la cave, car elle considérait que partager une chambre avec ses sœurs, Susan

et Allyn, serait inconvenant. Kemper était terrifié par cette grande cave sombre sans fenêtre où résonnaient les bruits étranges de la tuyauterie. Il ne comprenait pas cette "punition" et sa mère le traitait de "poule mouillée". Il avait l'impression de vivre "*en enfer*", affrontant "*les démons et les fantômes*", alors que les trois femmes de la maison dormaient tranquillement dans leurs chambres.
Bien que n'étant pas encore adolescent, il était déjà très grand pour son âge et sa mère le lui reprochait presque, alors qu'elle-même mesurait 1m85 et son époux 2m05.

Edmund Jr revint de temps à autre chez son épouse et découvrit où avait été transférée la chambre de son fils. Il la menaça de porter plainte et Ed Kemper put "remonter à la surface".
Ils déménagèrent ensuite à Helena (capitale du Montana), où Clarnell Kemper avait trouvé un emploi dans une banque. Le père d'Ed Kemper lui manquait énormément, car il avait beaucoup d'admiration pour ce "héros" des Forces spéciales. Il en voulut beaucoup à sa mère, qu'il jugeait responsable d'avoir "chassé" son père de la maison.

Le couple divorça officiellement en 1961 (Kemper avait 13 ans) et, à peine deux mois plus tard, la mère de Kemper épousa un plombier de 45 ans, Norman Turnquist, qui avait déjà un fils de 2 ans plus âgé qu'Edmund. Turnquist, un brave homme, tenta d'amadouer le grand adolescent solitaire, sans résultat. Kemper décida même de le tuer pour voler sa voiture et aller voir son père en Californie. Il préféra finalement fuguer. Sa mère divorça à nouveau dès 1963.
Le père de Kemper se remaria lui aussi, avec une femme qui avait un fils de l'âge de Kemper.

Les rapports d'Edmund avec ses sœurs étaient tendus. Selon Kemper, Susan, la plus âgée, aurait été foncièrement méchante avec lui et aurait même failli le tuer en le poussant vers un train en marche. Un jour, elle aurait cassé un pistolet à pétard qu'il adorait et, pour se venger, il aurait coupé la tête de sa poupée Barbie avec des ciseaux.
Avec sa plus jeune sœur, Allyn, Edmund "jouait à la chaise électrique", influencé par l'affaire Caryl Chessman (un récidiviste violeur et cambrioleur, auteur de romans, qui fut exécuté en mai 1960).

La mère de Kemper était très stricte avec lui et voulait "l'élever à la dure". Selon Kemper, il lui arriva même de le battre avec une ceinture.
Edmund devint un garçon difficile et insolent. Il craignait excessivement d'être physiquement agressé par les autres garçons (une crainte qu'il allait garder à l'âge adulte) et était incapable de garder un ami.
Il ne se remettait pas de la douleur du divorce de ses parents. Constamment brimé et rabaissé, il avait une mauvaise opinion de lui-même et pensait que «*rien de bon ne pouvait provenir de ce qu'[il] avait en [lui]*».

Il se mit à torturer et tuer de petits animaux, notamment le chat de la famille, qu'il enterra vivant et décapita. À l'école, il était seul et finit par devenir le souffre-douleur de certains enfants, car on l'accusait d'avoir tué le chien d'un garçon du quartier.

À l'adolescence, il commença à lier le sexe et la violence dans ses fantasmes, qui devinrent graduellement plus morbides et plus brutaux. Il pensait déjà constamment au meurtre, il avait une envie ardente d'assassiner sa mère, mais elle l'intimidait trop pour qu'il passe à l'acte.

À l'automne 1963, Clarnell, devant l'insistance de son fils, accepta qu'il rende visite à son père et sa belle-mère, à Los Angeles. Au départ, tout se passa très bien et Edmund fut fou de joie, car son père l'inscrivit au collège du quartier. Mais là non plus, il ne parvint pas à se faire d'amis : il était austère, ingérable et sinistre.
La réaction du couple fut la même que celle de Clarnell : l'étrangeté de l'adolescent était menaçante et provoquait un malaise. Avec une exaspération mêlée d'inquiétude, son père décida de ne pas le garder avec eux. Il invoqua des difficultés financières et, à la grande satisfaction de son ex-épouse, il renvoya Edmund dans le Montana. Ce dernier était de nouveau rejeté, mais cette fois par la personne qu'il aimait et idolâtrait le plus.

De retour à Helena, sa mère lui annonça qu'elle avait découvert des vêtements tachés de sang dans son armoire, ainsi que les restes de leur second chat. Ed Kemper nia farouchement l'avoir tué. Leurs relations se tendirent encore plus et l'atmosphère devint franchement pesante.
Fin novembre 1963, le jour de Thanksgiving, Kemper emprunta la voiture

de sa mère sans le lui demander, puis monta dans un bus qui le conduisit à Los Angeles. Son père accepta de l'héberger un moment.

Durant les vacances de Noël 1963, il l'envoya chez ses propres parents, Maude et Edmund Kemper Senior, dans une grande ferme située à North Fork, un village rural en Californie. Ed Kemper fut consterné d'être "abandonné" à la ferme avec ses grands-parents car, pour lui, sa grand-mère était une copie conforme de sa mère... en pire.
Lorsque les vacances se terminèrent, il entra malgré tout au collège et sembla même faire quelques progrès. Ses professeurs du lycée de Sierra Joint (non loin de Sacramento) le trouvèrent calme et silencieux, plutôt doux, en fait. Il ne causait aucun problème, avait des résultats corrects et n'attirait pas l'attention sur lui... excepté à cause de sa grande taille. Encore une fois, il ne se fit aucun ami.
Chez ses grands-parents, la situation était tendue, mais supportable. Ils le trouvaient déconcertant mais il ne les dérangeait pas trop car il trouvait toujours quelque chose à faire : promener le chien et chasser avec le fusil calibre .22 que lui avait offert son grand-père, par exemple. Il tirait sur les lapins et les taupes ainsi que sur les oiseaux (justement parce qu'on le lui avait interdit). Il dira plus tard : «*A l'époque, j'ai détruit des êtres vivants pour voir si je pouvais y arriver*».

À la fin de l'année scolaire, Kemper se rendit chez sa mère pour y passer les vacances d'été et "célébrer" son troisième mariage. Évidemment, son séjour se passa très mal et, au bout de deux semaines, malgré la haine et le mépris qu'il éprouvait pour ses grands-parents, Ed Kemper préféra revenir à la ferme.
Sa grand-mère Maude remarqua qu'il avait régressé. Il semblait plus maussade et plus sinistre que jamais, et maintenant qu'il n'allait plus à l'école, il était encore plus présent à la ferme.
De son côté, Ed Kemper trouvait que sa grand-mère le harcelait et que son grand-père était ennuyant. Tout comme Clarnell, Maude Kemper trouvait toujours quelque chose à lui reprocher et ne manquait pas une occasion de lui rappeler qu'il coûtait cher à entretenir. Son ressentiment ne fit que grandir, jour après jour.
Ses fantasmes violents refirent leur apparition, visant cette fois sa grand-mère. Il s'imaginait en train de lui tirer dessus dans la dépendance de la

ferme. Il la visait avec son fusil sans qu'elle s'en rende compte et pensait à ce qu'il ressentirait s'il la tuait. Lorsqu'elle remarqua son geste, sa grand-mère devint nerveuse et la tension augmenta encore d'un cran. Elle prit le pistolet calibre .45 de son époux, de peur qu'il tombe entre les mains d'Edmund. Elle lui avait ordonné de ne pas y toucher, mais elle pensait qu'il ne lui obéirait pas. Edmund prit ce manque de confiance comme une insulte et cette pensée l'obséda, nourrissant en lui les desseins les plus sombres.

Le 27 août 1964, Edmund s'assit avec sa grand-mère à la table de la cuisine pour l'aider à corriger un livre pour enfants qu'elle était en train d'écrire. Relevant les yeux, elle remarqua qu'Edmund la dévisageait étrangement, agressivement, comme il l'avait déjà fait auparavant. Déconcertée et furieuse, elle lui demanda d'arrêter immédiatement. Malgré sa colère, Ed Kemper se leva sans répondre, alla chercher son fusil et siffla son chien, ajoutant qu'il allait tuer quelques taupes. Sa grand-mère lui répéta pour la énième fois de ne pas tirer sur les oiseaux, puis reporta son attention sur son livre.

Edmund Kemper fit demi-tour silencieusement, rageur, et l'observa sur le pas de la porte. Elle lui tournait le dos. Il leva son fusil, visa la tête et tira. Elle s'effondra sur la table. Il tira encore deux fois, la touchant dans le dos. Il retourna à l'intérieur de la maison, et, pour éviter que le sang ne coule partout dans la cuisine, il enveloppa la tête de sa grand-mère dans une serviette. Soulagé, détendu, il traîna le corps jusqu'à sa chambre, où il le déposa sur son lit...

Quelques minutes plus tard, son grand-père revint à la ferme après avoir été faire les courses. Réalisant soudain la portée de son acte, pris de panique, Ed Kemper ressortit. Alors que son grand-père commençait à vider le coffre, Edmund lui tira dans la nuque. Il traîna le corps à l'intérieur du garage et referma la porte.

Edmund Kemper se retrouva désemparé et angoissé, non seulement à cause des meurtres, mais aussi parce qu'il savait qu'il allait être arrêté. Ses grands-parents n'étaient pas du genre à partir longtemps ni soudainement en vacances, et même s'il cachait leurs corps, leurs amis et la famille se poseraient immédiatement des questions. Désemparé, il appela sa mère dans le Montana, qui lui conseilla de contacter le shérif.

Il fut arrêté et interrogé, et avoua rapidement les deux meurtres. Il expliqua qu'il avait souvent imaginé tuer sa grand-mère : « *Je voulais juste voir ce que ça ferait de tuer grand-maman* ». Toutefois, il affirma avoir tué son grand-père "par pitié", pour le protéger de la vue de son épouse morte et lui éviter une éventuelle crise cardiaque... Il n'osa pas avouer qu'il avait - en fait - craint que son grand-père ne le batte ou ne le frappe lorsqu'il aurait découvert son geste, lui qui craignait tant la violence physique à son égard.
Le jeune Edmund, encore mineur, fut placé sous la garde de la *California Youth Authority* pendant qu'un juge des enfants décidait quoi faire de lui.
Un psychiatre mandaté par la Cour diagnostiqua qu'Edmund était un schizophrène paranoïde, et qu'il n'était donc pas responsable de ses actes.
Durant trois semaines, il fut également interrogé et examiné par les psychiatres de la *CYA*, qui n'eurent pas tous la même conclusion que leur confrère désigné par le tribunal. Il fut pourtant décidé de ne pas l'envoyer en prison, afin de lui laisser une chance d'être soigné correctement.

Le 6 décembre 1964, le juge le fit interner à l'hôpital d'état d'Atascadero pour les malades mentaux adultes. Edmund Kemper n'avait pas encore 16 ans mais il n'existait aucun établissement psychiatrique pour adolescents dans le genre d'Atascadero.

L'hôpital d'état d'Atascadero, bien qu'étant un établissement sécurisé, n'était pas une prison. Il n'y avait aucun mirador et le but du séjour était thérapeutique, il ne se résumait pas à une captivité pure et simple. L'hôpital soignait environ un millier de malades, y compris des meurtriers et des violeurs.
Edmund Kemper passa de nombreux examens, répondit à des centaines de questions et commença à comprendre non pas la nature de son crime mais ce que les autres en pensaient. Il n'accepta pas la responsabilité de ses meurtres, affirmant qu'il n'avait pas pu se contrôler, mais il travailla dur pour apprendre le langage du traitement psychiatrique et pour paraître guéri.
Il fut employé dans le laboratoire de psychologie et aida à administrer des tests. Il tira de la fierté à cet emploi, ce que les médecins interprétèrent comme un très bon signe. Les sociopathes (et, à Atascadero, les psychiatres le considéraient plus comme un sociopathe que comme un schizophrène paranoïde...) sont souvent des travailleurs peu disposés et non coopératifs, mais Edmund semblait désireux de faire de son mieux.

Dans le même temps, il fit connaissance avec les autres internés, et notamment des violeurs en série qui partageaient leurs "exploits" avec lui. Ces histoires l'impressionnèrent beaucoup et son développement sexuel d'adolescent devint inextricablement lié à la domination et la violence. À Atascadero, ces pensées-là ne semblaient pas du tout perverses mais, bien au contraire, dans la norme. Les fantasmes sexuels violents de Kemper devinrent complexes et s'intensifièrent.
Il nota également que les violeurs incarcérés avaient commis des erreurs. Ils avaient été appréhendés parce qu'ils avaient laissé des témoins et des preuves. Ils s'en étaient pris à des femmes qu'ils connaissaient ou avaient agressé des femmes dans des endroits publics.
Tranquillement, sans rien laisser paraître, Kemper emmagasina ces informations dans un coin de son cerveau. Bien qu'il n'ait pas encore fomenté de plan concret pour l'avenir, il savait que chaque fait, chaque histoire lui serait utile plus tard.
Il ne parla évidemment pas de ses fantasmes avec les médecins. Pour eux, il se comportait bien et travaillait dur. Il affirma avoir trouvé Dieu et se mit à lire avidement la Bible.

Au bout de cinq ans de traitement, Kemper parvint à convaincre les psychiatres d'Atascadero qu'il était "guéri" et pouvait être libéré.
(Selon Stéphane Bourgoin, dans son ouvrage "L'ogre de Santa Cruz", il existait des statistiques officielles sur les patients traités à Atascadero. 20% ne faisait aucun progrès et restaient internés, tandis que 80% étaient considérés comme "guéris" et étaient libérés. Sur ces 80%, la moitié commettait une récidive ! Le danger était augmenté par des restrictions budgétaires décrétées par l'État de Californie -gouverneur : Ronald Reagan- qui empêchaient un suivi médical et judiciaire adéquat).

Kemper était classique et conservateur, avait mené une vie protégée du monde extérieur et, lorsqu'il fut libéré en 1969 (à 21 ans), en pleine vague "hippie", les changements qui s'étaient déroulés furent pour lui un énorme choc.
Lorsqu'il avait été interné à Atascadero, Kemper vivait dans un monde qui croyait à la puissance militaire des États-Unis, qui admirait John Wayne et les "forces de l'ordre". À présent, les jeunes de son âge portaient les cheveux longs, défilaient contre la guerre du Vietnam, se bagarraient avec

les policiers dans la rue et méprisaient toutes les valeurs conservatrices qu'il chérissait. Il eut l'impression d'être un extra-terrestre sur une planète inconnue.

Il commença par s'inscrire dans un centre universitaire près d'Atascadero, toujours sous la surveillance de la *California Youth Authority*. Celle-ci suivit d'abord les recommandations des psychiatres d'Atascadero et le plaça dans une maison en liberté surveillée, où Kemper devait rentrer tous les soirs, en le tenant éloigné de sa mère.
Kemper obtint de très bons résultats et se comporta très convenablement. Après trois mois à ce régime, il fut placé en liberté conditionnelle pour 18 autres mois.

Toutefois, un élément fondamental allait faire s'effondrer le bel édifice. La *California Youth Authority* avait pensé confier Kemper à la garde de son père, mais celui avait disparu et personne ne parvint à le joindre. Kemper fut donc envoyé chez sa mère, malgré les recommandations express de l'équipe d'Atascadero...
Sa mère s'était remariée et avait de nouveau divorcé durant son absence, et se nommait désormais Clarnell Strandberg. Elle avait déménagé à Aptos, près de Santa Cruz, pour se rapprocher de sa fille cadette, Allyn. Là, ses énormes capacités de travail lui avaient rapidement permis de devenir assistante d'un principal de l'Université de Californie à Santa Cruz, une petite ville côtière et estudiantine, située au sud de San Francisco. Clarnell Strandberg était compétente et appréciée, et l'absence de son fils lui avait offert plusieurs années de paix relative (ex-époux mis à part).

Mais des batailles verbales assez bruyantes pour être entendues par les voisins commencèrent dès l'arrivée d'Edmund dans le duplex d'Aptos. Sa mère le sermonnait et le critiquait, et Edmund Kemper affirma plus tard qu'elle le tourmentait implacablement au sujet de questions aussi insignifiantes que le brossage de ses dents.
Alors qu'il avait encaissé ses brimades en silence lorsqu'il était enfant, Kemper, à présent adulte, ne craignait plus de lui répondre. Ils se disputaient constamment. Elle voulait qu'il aille à l'université et obtienne un diplôme (mais elle considérait que les étudiantes étaient "trop bien pour lui"). Kemper était très intelligent et aurait pu suivre des études sans

problème, mais il rêvait seulement d'être policier et préférait passer son temps dans les bars.

Souvent, il cherchait refuge au "Jury Room", un bar fréquenté essentiellement par des policiers. Il était toujours fasciné par les représentants de la loi et passait des heures dans cet endroit, discutant avec les policiers des mérites et défauts de tel ou tel fusil ou pistolet... Il leur montrait du respect et ils l'appelaient affectueusement "Big Ed" (le Grand Ed).

Kemper était très conformiste. Alors qu'autour de lui les jeunes gens portaient les cheveux longs et la barbe, et méprisaient l'autorité, il avait les cheveux courts et se rasait quotidiennement. Il avait l'impression d'être un étranger, un être à part dans un monde différent, qui ne voulait pas de lui. Pire, qui le rejetait.
Il désirait ardemment devenir policier. Mais ses espoirs furent réduits à néant. La police locale et celle d'état requéraient toutes deux une taille minimum, mais également une taille maximum, et Kemper mesurait 2,10 mètres pour 130 kilos. Il était simplement trop grand et massif pour être policier.
Pour apaiser sa déception, Kemper s'acheta une moto. Avec elle, il pouvait au moins avoir l'impression d'être un policier.

Ed Kemper occupa plusieurs emplois d'ouvrier et obtint finalement un travail dans la Division des Autoroutes californiennes, ce qui lui permit de quitter sa mère et de déménager dans un appartement à Alameda (en face de San Francisco, de l'autre côté de la baie), qu'il partagea avec un ami. Mais sa mère continua pourtant de l'appeler au téléphone, uniquement pour le critiquer. Notamment parce qu'il eut deux accidents de moto coup sur coup.

Kemper s'acheta une voiture... qui ressemblait beaucoup à une voiture de police banalisée, à deux portes. Il se procura plusieurs couteaux, et parvint même à obtenir des armes à feu, les empruntant à ses collègues de travail ou achetant le pistolet de son patron. Il se mit également à boire, plus que de raison.
Il roula sur des centaines de kilomètres le long des autoroutes californiennes et commença à prendre des auto-stoppeuses. Des jeunes femmes, petites et jolies. Il observait leur réaction par rapport à lui, à son physique imposant, à

son comportement. Il apprit comment ne pas les effrayer, les mener à lui faire confiance alors qu'il les conduisait à destination tout en ressassant intérieurement ses fantasmes violents. Il imaginait ce qu'il ferait à ses captives lorsqu'elles seraient à sa merci, il évalua toutes les possibilités et analysa tous les détails.
Il bricola même sa voiture pour ses futurs desseins : une cachette était aménagée sous son siège pour un couteau et un pistolet, et la porte du côté passager possédait un système qui l'empêchait de s'ouvrir de l'intérieur. Dans le coffre, il plaça de grands sacs-poubelle, des couteaux, des armes à feu et une couverture.
Ed Kemper prit en stop plusieurs jeunes femmes, les unes après les autres, considérant chacune d'elle comme une expérience, attendant le "bon moment". Il apprit également à poser des questions précises sur leurs parents et le quartier où elles vivaient, car il ne voulait rien avoir à faire avec des «*sales hippies*» qui l'écœuraient, il ne voulait tuer que des «*gosses de riches*».

Il continua ainsi durant plus d'un an, faisant monter des jeunes femmes dans sa voiture et les laissant repartir sans même les avoir touchées.
Selon ses propres dires, il prit en stop plus de 150 jeunes femmes durant cette année.

Crimes et châtiment

Mais, le dimanche 7 mai 1972, Kemper se décida à passer à l'acte.

Mary Ann Pesce, une jolie brune de 18 ans, et **Anita Luchese**, une blonde timide du même age, étaient étudiantes à l'Université de Fresno. Elles faisaient de l'auto-stop pour rejoindre l'Université de Stanford après avoir passé quelques jours à Berkeley, près de San Francisco.
En les questionnant, Kemper comprit rapidement qu'elles ne connaissaient pas la région et, au lieu de se diriger au sud, vers Stanford, il conduisit vers l'intérieur des terres, à l'est. Arrivé près d'une forêt, il sortit soudainement son pistolet de sous son siège et le pointa sur les deux étudiantes. Anita se recroquevilla sur son siège, mais Mary Ann resta confiante et voulut le convaincre de les relâcher, ce qui eut pour résultat d'irriter Kemper.

Il s'arrêta dans un endroit désert, au milieu de la forêt. Il enferma Anita, tétanisée, dans le coffre de la voiture, puis menotta Mary Ann et la fit s'allonger, sur le ventre, sur le siège arrière. Il mit un sac plastique sur sa tête et tenta de l'étrangler avec la cordelette d'une robe de chambre. Mais elle perça le sachet avec ses dents et, en bougeant la tête, elle empêcha Kemper de lui passer la cordelette autour du cou. Frustré, irrité, Ed Kemper sortit alors son couteau et la frappa à plusieurs reprises. Mais Mary Ann ne mourut sur le coup et continua de se débattre. Il la poignarda de nouveau, mais elle tenta encore de lui parler. Stupéfait, ne sachant trop quoi faire, Kemper lui coupa finalement la gorge.
Il s'assit à l'avant, hagard, les mains et les bras couverts de sang, à la fois heureux et déconcerté.
Puis, il ouvrit le coffre et Anita le vit couvert de sang. Terrifiée, elle obéit pourtant lorsque Kemper lui ordonna de sortir du coffre. Avec un couteau plus large, Kemper la poignarda elle-aussi. Elle se débattit et hurla, mais resta debout, mordant les doigts de Kemper qui tentait de la faire taire. Kemper s'affola et la frappa à la poitrine et au cou jusqu'à ce qu'elle s'effondre.
Il la décapita, dans le coffre de sa voiture, puis remonta à l'intérieur, poussa le corps de Mary Ann sur le plancher et le recouvrit avec le drap de la banquette arrière.

Il conduisit un moment, en se demandant quoi faire. Son colocataire étant absent, il décida d'emmener les corps des deux jeunes femmes dans son appartement d'Alameda, où il les déshabilla et les photographia. Il prit le peu d'argent trouvé dans leur sac, recopia leurs papiers d'identité puis les brûla. Il les démembra et coupa la tête de Mary Ann. Il eut des relations sexuelles avec les morceaux des corps.
Il les transporta dans de grands sacs-poubelle et les enterra dans un coin reculé et sauvage, au-dessus de Santa Cruz. Il garda les têtes des jeunes femmes un moment chez lui, puis les jeta dans un ravin.

Les familles des jeunes femmes les déclarèrent toutes deux disparues le 11 mai 1972. Mais la police n'enquêta pas réellement sur leur disparition car, à l'époque, les fugues n'étaient pas rares, surtout aux alentours de "San Francisco la bohème". Des jeunes femmes disparaissaient tous les jours, pour réapparaître tôt ou tard avec un ami ou un amant. Celles et ceux qui

mourraient, victimes d'un tueur en série, étaient souvent considérés comme "un/une hippie de plus..." (À la même époque, John Wayne Gacy assassina 33 adolescents, qui furent systématiquement considérés comme des fugueurs par la police).

Kemper craignit un moment que l'on ne remonte jusqu'à lui. Mais les policiers ne menèrent aucune enquête sérieuse.
Lorsque le corps de Mary Ann fut découvert et identifié en août 1972, Kemper ne s'inquiéta pas outre mesure. Les enquêteurs ne pouvaient plus découvrir d'indice réellement concluant deux longs mois après sa disparition. Personne ne suspecta Ed Kemper, ce grand jeune homme poli et propre sur lui, de quoi que ce soit.

Kemper, qui aimait rouler vite, eut un second accident de moto et se brisa le bras gauche. La Division des Autoroutes lui offrit un congé maladie pour qu'il récupère. Il se retrouva donc libre de ses journées...
Il décida de faire effacer son casier judiciaire de mineur, soi-disant pour trouver plus facilement un travail, mais surtout parce qu'il voulait obtenir un permis de port d'arme.

Le jeudi 14 septembre 1972 au soir, il prit en stop **Aiko Koo**, 15 ans, une danseuse d'origine coréenne, qui se rendait justement à son cours de danse. Elle en avait eu assez d'attendre son bus et craignait de rater son cours de danse, très important pour elle. N'ayant pas l'habitude de faire du stop, elle avait joyeusement accepté l'offre de Kemper.
Mais, alors que Kemper se rendait vers le sud, elle comprit que quelque chose n'allait pas et paniqua lorsqu'il sortit son pistolet, un .357 Magnum. Kemper parvint pourtant à lui faire croire qu'il était dépressif et qu'il voulait utiliser son arme pour se suicider. Il lui affirma qu'il voulait juste lui parler et que si elle ne le dénonçait pas à la police ou à un passant, il la laisserait partir. Il quitta l'autoroute et conduisit alors jusqu'aux montagnes surplombant la ville, puis se gara dans un endroit isolé.
Il parvint à la convaincre de se laisser attacher et bâillonner puis tenta de la suffoquer en plaçant sa main sur son nez. Aiko se débattit de toutes ses forces, mais finit par perdre connaissance. Elle se réveilla quelques moments plus tard. Stupéfait, Kemper essaya de nouveau de l'étouffer et continua cette fois à appuyer jusqu'à ce qu'elle cesse totalement de respirer.

Il la sortit ensuite de la voiture, l'allongea sur le sol et la viola. Il étrangla finalement Aiko avec sa propre écharpe. Il enveloppa son corps dans un drap et l'enferma dans son coffre.
Peu après, il s'arrêta devant un bar et prit quelques bières. A sa sortie du bar, il ouvrit le coffre pour observer le corps d'Aiko et «*admirer [son] boulot*». Puis, il se rendit chez sa mère et discuta comme si de rien n'était. Il trouva grisant que sa mère ne se doute de rien et qu'il puisse "l'embobiner".
Vers 21h30, il quitta sa mère et ouvrir de nouveau son coffre pour regarder Aiko Koo.
Tard dans la nuit, il rentra à son appartement d'Alameda et porta le corps d'Aiko jusqu'à son lit. Il fouilla son sac pour tenter d'en savoir plus sur elle et fut déçu lorsqu'il réalisa qu'elle n'était pas une jeune femme "de la haute société".
Il la démembra, coupa sa tête et ses mains, et découpa des lambeaux de chair qu'il mit au réfrigérateur. Puis, il glissa le reste de son corps dans des sacs-poubelle.
Le lendemain, il cuit la chair dans une casserole de macaronis avec du fromage, «*comme une charogne*». Il allait expliquer par la suite qu'il ne faisait «*que poursuivre une expérience cannibalistique*» et ajouter : «*je possède à nouveau ma victime en la mangeant*».

Le samedi 16 septembre, il rendit visite à deux psychiatres de Fresno pour tenter de les convaincre d'effacer son casier judiciaire. Sur la route, il jeta des morceaux du corps d'Aiko dans les montagnes, dont ses mains. Il garda la tête dans son coffre et elle s'y trouvait toujours lorsqu'il se présenta chez les deux psychiatres.
Il les impressionna par son calme et les convainquit qu'il désirait réellement changer de vie, qu'il était "intelligent et équilibré". L'un d'eux déclara que «*Edmund Emil Kemper n'est plus une menace ni pour lui-même, ni pour les autres*». Ils demandèrent que son casier judiciaire de mineur soit effacé.
Fin novembre, le tribunal confirma l'avis des deux experts et Kemper retrouva un casier judiciaire parfaitement vierge.

A la fin du mois de janvier 1973, un squelette fut découvert par des promeneurs, celui de Mary Guilfoyle, une étudiante de 23 ans disparue le 24 octobre 1972. Un mois plus tard, l'assassin de Mary Guilfoyle fut arrêté : c'était Herbert Mullin, un autre tueur en série de Santa Cruz, schizophrène

paranoïde.
Kemper fut courroucé que les médias et la police attribuent "ses" meurtres (ceux de Mary Ann Pesce et Anita Luchese) à Mullin car il considérait que le meurtre de Mary Guifoyle était «*mal fait, torché à la va-vite*».

Kemper n'était toujours pas soupçonné de quoi que ce soit, et il s'était même fiancé avec la belle sœur de son ancien patron, une femme qu'il appréciait et respectait.
Mais, à cause de son bras qui ne guérissait pas, le médecin du travail avait refusé qu'il retrouve son emploi. À court d'argent, Kemper ne pouvait plus payer le loyer de son appartement à Alameda, et dut se résoudre à revenir chez sa mère, où les disputes recommencèrent aussitôt. Il se remit donc à boire, passant des heures au "Jury Room". Il était presque toujours ivre et ingurgitait chaque jour des litres et des litres de bière.

Le 8 janvier 1973, il acheta un pistolet automatique de calibre .22. Il était tellement excité qu'il se rendit le soir même sur le campus de l'Université de Santa Cruz, dangereusement proche du domicile de sa mère.
Il pleuvait à torrent et une jeune femme blonde, **Cinthia Schall**, dite Cindy, une étudiante de 18 ans qui se destinait à l'enseignement, fut heureuse de trouver refuge dans le véhicule de Kemper. Mais à peine était-elle montée qu'il lui mit sous le nez l'automatique qu'il venait d'acheter. Il parvint néanmoins à la calmer en lui racontant la même histoire de suicide qu'à Aiko Koo.
Il conduisit durant 2 ou 3 heures, jouant avec elle, calmement, alors qu'elle le suppliait de ne pas la tuer. Il la conduisit vers le sud, jusqu'aux collines près de Watsonville, où il lui annonça qu'il allait l'emmener pour parler à sa mère. Affirmant qu'il ne voulait pas que ses voisins le voient avec une jeune femme, il la convainquit de monter dans son coffre. Lorsqu'elle se tourna pour s'allonger, il lui tira dans la tête avec son nouveau pistolet.
Il ramena ensuite le corps dans le duplex de sa mère, qui était absente, et le monta dans sa chambre. Lorsque sa mère revint, il discuta un moment avec elle avant d'aller se coucher. Il dormit peu, impatient que sa mère s'en aille et le laisse seul.

Le lendemain matin, lorsque sa mère partit au travail, il eut des relations sexuelles avec le corps de Cindy. Il la démembra ensuite dans la baignoire

et prit soin de bien nettoyer toutes les taches et les traces de sang, notamment sur son plâtre. Il plaça les morceaux du corps de la jeune femme dans des sacs-poubelle.
Il récupéra la balle dans le crâne de Cindy et garda sa tête dans son placard. Il garda également l'une de ses bagues "en souvenir". Puis, il roula sur l'autoroute en direction de Monterey et, au sud de Carmel, il jeta les sacs-poubelle du haut d'une falaise.

Le lendemain même, les sacs furent découverts par un motard et le corps de Cindy Schall fut identifié. Lorsqu'il apprit la nouvelle, Kemper, affolé, alla immédiatement enterrer la tête de la jeune femme dans le jardin, sous la fenêtre de la chambre de sa mère. Mais ses inquiétudes disparurent rapidement.

Dans la nuit du 5 février 1973, Ed Kemper et sa mère eurent une terrible dispute et il sortit de chez elle comme un boulet de canon, en claquant violemment la porte. Il se jeta dans sa voiture et partit à toute allure, se dirigeant vers le campus de l'université.
Il pleuvait également ce soir-là et une conférence avait été organisée, attirant de nombreux étudiants. Kemper avait collé un autocollant de l'Université de Santa Cruz (fourni par sa mère...), bien en évidence sur le pare-brise.

Il prit en stop **Rosalind Thorpe**, 23 ans, étudiante en linguistique et en psychologie. Elle le prit pour un autre étudiant à cause de l'autocollant apposé sur son pare-brise. Très ouverte et en confiance, elle engagea la conversation.
Alors qu'il allait quitter le campus, Kemper aperçut une autre auto-stoppeuse, d'origine chinoise, **Alice Liu**, 21 ans. Elle était en dernière année et habitait, tout comme Rosalind, à Santa Cruz. Elle n'hésita pas à monter dans la voiture lorsqu'elle vit que Rosalind y était déjà.
Ils roulèrent pendant un moment et, cette fois, Kemper n'arrêta même pas son véhicule pour attaquer ses victimes.
Il attira l'attention de Rosalind vers un joli point de vue sur sa droite et, alors qu'elle tournait la tête, il ralentit, sortit son pistolet et lui tira dans la tête. Il pointa ensuite son arme sur Alice, à l'arrière, et tira sur elle plusieurs fois. Contrairement à Rosalind, elle ne mourut pas immédiatement. Une fois

en dehors de la ville, Kemper s'arrêta et lui tira dans la tête à bout portant. Puis, il transféra rapidement les corps des deux jeunes femmes dans son coffre.
Il s'arrêta tranquillement sur le chemin du retour pour prendre de l'essence et nettoyer son plâtre, puis revint chez sa mère. Il ressortit rapidement, prétextant avoir besoin de cigarettes. En fait, il repartit à la voiture, ouvrit le coffre et décapita les deux corps.

Le lendemain matin, après le départ de sa mère, il porta le corps sans tête d'Alice Liu dans sa chambre et le viola. Il ôta les balles des deux têtes, comme il l'avait fait pour celle de Cindy Schall. Il coupa les mains des deux jeunes femmes, mais ne démembra pas les corps, car cela ne «*l'excitait plus*». Il voulait juste se «*débarrasser*» des corps aussi rapidement que possible.
Il sortit de Santa Cruz avec les corps décapités dans son coffre et alla rendre visite à un ami, au nord de la ville. Il mangea et alla au cinéma, puis, vers deux heures du matin, il se rendit sur Eden Canyon Road, où il jeta les corps décapités. Puis, il continua jusqu'à Pacifica, où il abandonna les têtes et les mains des deux jeunes femmes.

Les journaux annoncèrent la disparition des deux étudiantes le 8 février et des collègues de Kemper, de la Division des Autoroutes, découvrirent les corps le 14 février.
La police forma une équipe pluri-juridictionnelle (Kemper avait tué dans quatre comtés différents) pour tenter de trouver le tueur, sans résultat. Malgré tout, Kemper décida de se séparer de certains "souvenirs" qu'il avait gardés de ses victimes et les jeta à la mer.

Sur les nerfs, totalement alcoolique, Kemper commençait vraiment à sombrer.

Sa mère semble ne jamais l'avoir soupçonné du moindre crime après sa sortie d'Atascadero. Mais durant le week-end de Pâques, environ un mois après avoir assassiné Rosalind et Alice, Kemper décida de la tuer.
Après avoir beaucoup bu dans la soirée, il attendit toute la nuit dans sa chambre alors qu'elle dormait tranquillement, réfléchissant à ce qu'il allait faire.
Le 21 avril 1973, vers 4 ou 5h du matin, il se leva, un marteau à la main, et

entra dans la chambre de **sa mère**. Il la frappa de toutes ses forces, à la tête, puis sortit un couteau et l'égorgea. Il la décapita, découpant le larynx, qu'il jeta dans le vide-ordure.
Il utilisa ensuite sa tête, posée sur la cheminée, comme cible pour un jeu de fléchettes et eut des rapports sexuels avec son corps (deux faits établis qu'il continue pourtant de nier).
Il cacha son corps dans une armoire, nettoya un peu la cuisine et quitta la maison.

Durant l'après-midi, il se demanda comment il allait expliquer l'absence de sa mère. Il pensa que si elle devait être partie en vacances durant le week-end de Pâques, il serait plus crédible qu'elle soit accompagnée d'une amie. En retournant dans le duplex, il appela **Sara Hallett**, une amie de sa mère, pour l'inviter à dîner mais elle ne répondit pas. Il commença à s'inquiéter, mais Sara Hallett appela elle-même vers 17h, pour prendre des nouvelles. Kemper l'invita donc, affirmant que le dîner serait une surprise pour sa mère. Mais lorsque Mme Hallett arriva, il l'assomma puis l'étrangla. Pour la première fois, il eut un orgasme durant l'acte même du meurtre.
Il déposa le corps sur son lit, la tête enveloppée d'un sac en papier, puis alla boire quelques bières au "Jury Room".
De retour dans le duplex, il décapita le corps de Sara Hallett et s'endormit dans le lit de sa mère.

Le lendemain matin, un dimanche, il plaça le corps dans le placard de sa chambre.
Il quitta la ville dans la voiture de Sara Hallett. Il conduisit durant des heures, vers l'est, à Sacramento, ne s'arrêtant que pour reprendre de l'essence, des sodas et des pilules énergétiques contre le sommeil. Il se rendit à Reno, à la frontière du Nevada. Craignant qu'on ne le repère, il loua une autre voiture et abandonna celle de Sara Hallett à une station service, expliquant au garagiste qu'elle avait besoin d'être réparée. Après 17h de conduite, il fut arrêté au Colorado, à 2000 km à l'est de Santa Cruz, pour avoir dépassé les limites de vitesse, mais il resta calme et le policier le laissa partir après qu'il ait payé sa contravention.

Finalement, épuisé et tremblant après plus de 30 heures de route, il s'arrêta à Pueblo, dans le Colorado. Il avait allumé la radio, mais tout le long du chemin, personne n'avait parlé du meurtre de sa mère et de Sara Hallett. Il ne savait pas s'il devait être déçu ou soulagé, exalté ou désespéré. Il était partagé entre la peur d'être appréhendé et la frustration, car personne ne semblait s'intéresser à lui.

A bout de nerfs, dans la nuit du 23 avril 1973, il appela la police de Santa Cruz, où plusieurs officiers le connaissaient pour l'avoir côtoyé au bar le "Jury Room". Il avoua les meurtres qu'il avait commis. Mais il dut d'abord convaincre la police que ce n'était pas un canular et dut rappeler par trois fois. Il leur indiqua où trouver les corps de sa mère et de Sara Hallett. Puis, il dut leur expliquer où il se trouvait pour qu'ils viennent le chercher. Mais il était désorienté et eut bien du mal à diriger les policiers jusqu'à la cabine téléphonique d'où il passait son appel.
Il expliqua au policier, qui tentait de le faire parler pour qu'il ne s'en aille pas, qu'il avait des armes et des munitions dans son coffre et ne voulait pas avoir à s'en servir.

Après qu'il ait été appréhendé par les policiers de Pueblo, certains des enquêteurs de Santa Cruz le rejoignirent au Colorado pour l'interroger au sujet des crimes qu'il affirmait avoir commis. Sa confession fut enregistrée et Kemper offrit une confession incroyablement explicite et détaillée des huit meurtres.

On le laissa dormir, puis les policiers le reconduisirent à Santa Cruz ou, dans les jours qui suivirent, il mena les enquêteurs aux différents endroits où il avait jeté les morceaux des corps, leur montra les objets qu'il avait volés à ses victimes -et gardés- (foulard, photos, vêtements...), tout en leur expliquant minutieusement comment il avait procédé.

Il leur donna également les armes qu'il avait utilisées. La police scientifique fit apparaître des taches de sang sur les sièges et dans le coffre de sa voiture.

Lorsqu'il eut enfin terminé sa confession, son avocat commis d'office, James Jackson, considéra que la seule chose à faire était de plaider la folie... en se basant sur le diagnostic de paranoïa et de schizophrénie qui avait été attribué à Kemper, après qu'il ait tué ses grands-parents, des années auparavant.

Mais sa tâche allait se révéler difficile, car la confiance de la population locale dans les psychiatres était faible. Herbert Mullin venait d'être reconnu coupable de 13 meurtres et considéré comme sain d'esprit alors qu'il était incontestablement un schizophrène paranoïde. Tout comme Kemper, il avait été interné dans des hôpitaux psychiatriques et relâché lorsqu'on l'avait considéré "guéri".
Kemper lui-même n'avait aucune illusion et déclara aux médias que le procès serait seulement «*une manière de décider par quelle méthode je ne verrai plus jamais la société. Et, moi-même, je pense qu'il vaut mieux que je ne la revois plus jamais*.»

Le 17 mai 1973, on découvrit les restes du corps d'Aiko Koo dans les montagnes et la population recommença à s'affoler.

A l'époque, Santa Cruz était surnommée la "capitale du crime" car de nombreux meurtres y étaient commis.

Le 19 octobre 1970, la famille Otha et sa secrétaire avaient été assassinées par un jeune SDF de 24 ans, John Linley Frazier, qui avait laissé un message mystique coincé sous l'essuie-glace de la voiture, faisant craindre l'apparition d'un "suiveur" de Charles Manson. Il était lui aussi schizophrène paranoïde et vivait en liberté pour les mêmes raisons que Mullin et Kemper : le gouverneur de Californie, Ronald Reagan, avait supprimé toutes aides aux établissements de soins psychiatriques, qui disparaissaient les uns après les autres.
(Herbert Mullin a assassiné 13 personnes, hommes, femmes et enfants, entre octobre 1972 et février 1973).

Le procès de Kemper s'ouvrit le 25 octobre 1973 avec la diffusion des aveux enregistrés de Kemper.

Puis, les avocats de la défense présentèrent de nombreux témoins dans le but de prouver que Kemper n'était pas responsable de ses crimes, mais le procureur désintégra leurs témoignages les uns après les autres.
Le Docteur Joel Fort, de l'accusation, affirma que Kemper n'était absolument pas fou. Il avait passé des heures à analyser son cas, remontant jusqu'au premier diagnostic, après qu'il ait tué ses grands-parents, et à celui établi à Atascadero. Il avait également interrogé Kemper, mettant à jour des informations jusqu'alors inconnues, notamment sur ses pratiques sexuelles

nécrophiles et son cannibalisme.
Selon le Docteur Fort, Kemper n'était pas un schizophrène paranoïde, mais un sociopathe, responsable de ses actes. Il était obsédé par le sexe et la violence, et il sollicitait constamment l'attention (il alla jusqu'à se couper le poignet avec son stylo à bille durant le procès), mais il n'était pas mentalement aliéné. De plus, expliqua Fort, si Ed Kemper était jamais libéré, il tuerait de nouveau, et il tuerait le même genre de victimes.

Pour la défense, l'une des sœurs de Kemper, Allyn, vint témoigner des événements étranges qui s'étaient déroulés durant son enfance. Elle expliqua qu'elle l'avait soupçonné des meurtres lorsque les médias avaient révélé que les jeunes femmes avaient été décapitées : elle savait que son frère portait en lui ce fantasme depuis l'enfance.
Kemper témoigna pour lui-même, parlant de sa vie intérieure. Il se montra timide, nerveux et hésitant, la larme à l'œil, très différent du vantard que les jurés avaient entendu sur les aveux enregistrés.

Durant les trois semaines que dura le procès, aucun témoin, pas même les sœurs de Kemper ou ses médecins d'Atascadero, ne parvint à convaincre les jurés que Kemper était fou.
Le 8 novembre 1973, ils délibérèrent durant cinq heures avant de déclarer Edmund Kemper coupable de huit meurtres avec préméditation et condamné à la prison à perpétuité (la peine de mort a été suspendue entre 1971 et 1974).
Il fut envoyé à la prison de Vacaville, près de San Francisco, la plus peuplée des États-Unis. Il n'a jamais fait appel.

Edmund Kemper est toujours derrière les barreaux. Il est considéré comme un prisonnier modèle. Il a été interrogé plusieurs fois par des spécialistes, notamment du FBI, et a ainsi permis de mieux comprendre le fonctionnement des tueurs en série.
Il semble très fier de son statut de "tueur en série génial" (il a un Q.I. de 136) qui a permis sa propre capture et sa condamnation.
Il a affirmé ne plus avoir envie de tuer depuis qu'il a assassiné sa mère, mais comprends parfaitement que personne n'ait envie de le relâcher pour autant. Il préfère rester en prison...

Victimes

Maud Kemper (66 ans)
Assassinée de trois balles de fusil .22 long rifle, le 27 août 1964.

Edmund Kemper Sr. (71 ans)
Assassiné d'une balle dans la nuque, de .22 long rifle, le 27 août 1964.

Mary Ann Pesce (18 ans)
Etranglée, poignardée et égorgée le 7 mai 1972.
Son corps fut découvert en août 1972.

Anita Luchese (18 ans)
Poignardée à mort le 7 mai 1972.
Son corps ne fut jamais retrouvé.

Aiko Koo (15 ans)
Étouffée et étranglée le 14 septembre 1972.
Son corps fut découvert le 17 mai 1973.

Cindy Schall (18 ans)
Abattue d'une balle dans la tête, le 8 janvier 1973.
Son corps fut découvert le lendemain.

Rosalind Thorpe (23 ans)
Abattue d'une balle dans la tête, le 5 février 1973.
Son corps fut découvert le 14 février 1973.

Alice Liu (21 ans)
Abattue de plusieurs balles dans la tête.
Son corps fut découvert le 14 février 1973.

Clarnell Strandberg - Kemper
La tête fracassée, égorgée, le 21 avril 1973.
Son corps fut découvert le 23 avril 1973.

Sara Hallett
Étranglée le 21 avril 1973.
Son corps fut découvert le 23 avril 1973.

Mode opératoire

Kemper a minutieusement préparé ses meurtres durant des mois. Non seulement il s'est équipé (armes à feu, couteaux) et a modifié sa voiture dans ce but (en bloquant la porte du côté passager), mais il a également appris à se comporter de manière à ce que les étudiantes montent dans sa voiture sans crainte. À force de conduire des dizaines de jeunes femmes sur les autoroutes du comté de Santa Cruz, il a appris les comportements à éviter, les mots à prononcer pour les mettre en confiance.

Lorsqu'il a tué ses deux premières victimes, Mary Ann Pesce et Anita Luchese, il a voulu les étrangler et les poignarder : les tueurs en série aiment être proches de leurs victimes lorsqu'ils les tuent. Mais lorsque les deux étudiantes ne sont pas tombées, raides mortes, "comme dans les films", Kemper a été désemparé, s'est affolé et les poignardées à de nombreuses reprises, ne comprenant pas pour quoi «*elles ne voulaient pas mourir*».
Il a étouffé Aiko Koo, avec la même surprise angoissée de ne pas la voir mourir immédiatement.
Pour les meurtres des trois dernières étudiantes, il a exclusivement utilisé une arme à feu. Kemper craignait plus que tout la violence physique, le combat qu'il aurait pu avoir à mener (bien que mesurant 2m10 pour 130kg), et voulait tuer ses victimes rapidement.

Il ramenait toujours ses victimes chez lui pour les violer. Au départ, il a démembré ses victimes, non seulement "par curiosité" et pour que les corps soient plus difficiles à identifier, mais aussi parce qu'il s'est livré au cannibalisme. Il possédait un stock de Polaroïds de ses victimes dépecées, qu'il regardait souvent, en fantasmant.

Il a parcouru des centaines de kilomètres pour abandonner les morceaux de corps ou les corps dans des endroits différents, dans des comtés différents. Mais, à mesure qu'il tuait, Kemper a commencé à prendre plus de risques et à faire nettement moins attention : il n'a plus démembré ses victimes, il a pris en stop Cindy Schall directement sur le campus de Santa Cruz et, finalement, il a tué Rosalind Thorpe et Alice Liu directement dans sa voiture, sans même arrêter de conduire.

Motivations

«*Lorsque Kemper déclare : 'Je voulais faire du mal à ma mère', il touche du doigt la clé du problème. Kemper assassine des femmes qu'il associe à sa mère. Celle-ci travaillait à l'université, il choisit donc des étudiantes. Finalement, le vendredi de Pâques, Kemper tue sa mère et lui coupe la tête, qu'il pose sur une étagère (...) Sa mère assassinée, il ne ressent plus le besoin de tuer à nouveau*» : Dr Donald Lunde.

Kemper a donné des raisons différentes à ses agissements : des désirs sexuels, la volonté de posséder ses victimes, la recherche d'une revanche contre une société qui le rejetait... mais le mobile principal de ses meurtres était la terrible haine qu'il éprouvait envers sa mère.
Elle le houspillait constamment et a hurlé sur lui sa vie entière. Lorsque Kemper a tué sa mère, il a découpé son larynx (organe de la voix) pour le jeter dans le vide-ordure... Kemper, qui aime se moquer des psychiatres, a tenté de rationaliser cet acte, mais le symbole est évident.

Kemper a tué des étudiantes comme incarnation de sa mère, avant de la tuer "réellement". Si elles lui donnaient l'impression d'être trop sûre d'elles, d'être "hautaines", la colère et la haine montaient en lui, et il les tuait.

Kemper a également dressé une liste écrite des critères que devaient posséder ses victimes pour qu'il les tue : appartenir à des familles riches, avoir des parents qui avaient telle ou telle profession, être étudiantes, habiter tel quartier..., etc. Sa mère lui répétait souvent que les étudiantes étaient «*trop bien pour lui*», que des jeunes femmes belles et éduquées ne «*voudraient jamais de lui*», qu'il était un minable. Il voulait lui prouver (et se prouver à lui-même) qu'elle avait tort.

Il leur posait des questions en conduisant et si les jeunes femmes ne correspondaient pas à la conception qu'il avait des "gosses de riche", il les laissait repartir sans même les toucher.
Mais Kemper a admis qu'il a souvent tué ses victimes parce qu'elles commençaient à crier... tout comme sa mère qui hurlait sur lui.

Edmund Kemper aurait pu n'avouer que le meurtre de sa mère et celui de Sara Hallett. Aucune preuve directe ne le reliait directement aux six étudiantes assassinées. Comme d'autres tueurs en série opéraient à la même époque en Californie, la police était dans le brouillard.
Mais le taille de son ego rivalisait avec celle de son corps et une fois qu'il

fut le centre de l'attention de la police, il voulut conserver cet intérêt. Il adorait se sentir supérieur aux enquêteurs, leur révéler des détails que seul lui connaissait et qu'ils n'auraient jamais appris sans lui. Il se sentait important et supérieurement intelligent.
Il était également soulagé de pouvoir parler ouvertement de ses meurtres, des fantasmes qu'il cachait en lui depuis si longtemps.

Citations

"*Si j'avais ignoré le passé de cet homme, je dirais que je me trouve face à un jeune homme intelligent, équilibré et qui ne manque pas d'esprit d'initiative. Bref, quelqu'un dépourvu de troubles psychiatriques (...) En fait, l'adolescent de 15 ans qui a commis cet acte atroce et le jeune homme de 23 ans que j'ai rencontré dans mon cabinet sont deux personnes totalement différentes (...) Cela prouve l'efficacité du traitement qu'il a reçu à Atascadero; d'un point de vue psychiatrique, Edmund Emil Kemper ne représente aucun danger pour lui-même ou la société*" : rapport d'un des psychiatres qui ont demandé que le casier judiciaire de Kemper soit effacé. (Kemper avait déjà tué Mary Ann Pesce, Anita Luchessa et Aiko Koo, à ce moment-là).

"*Il faudrait d'abord que je la tue*" : Ed Kemper à 13 ans, répondant à sa soeur qui lui demande pourquoi il n'embrasse pas son institutrice, dont il est amoureux.

"*Vous vous demandez peut-être ce que l'on ressent à faire l'amour à un cadavre ? Ou quelle impression on éprouve assis sur son divan à regarder deux têtes coupées posées à vos côtés ? La première fois, ça vous rend malade... Pour vous faire partager mon état d'esprit de l'époque, que croyez-vous que je pense lorsque je croise une jolie fille dans la rue ? Une partie de moi se dit : 'Quelle chouette nana. J'aimerais lui parler et sortir avec elle'. Et l'autre moitié de moi pense : 'Je me demande à quoi ressemblerait sa tête, enfoncée sur un pieu'* " : Ed Kemper.

"*Vers la fin, je devenais de plus en plus malade, assoiffé de sang, et pourtant ces flots de sang m'emmerdent. Ce n'est pas quelque chose que j'ai envie de voir. Ce que je désire ardemment, par contre, c'est assister à la*

mort, et savourer le triomphe que j'y associe, mon propre triomphe sur la mort des autres. C'est comme une drogue, qui me pousse à en vouloir toujours plus. Je veux triompher de ma victime. Vaincre la mort. Elles sont mortes et moi je suis vivant. C'est une victoire personnelle" : Ed Kemper.

"*Lorsque je les tue, je sais qu'elles m'appartiennent. C'est la seule façon pour moi de les posséder. Je les veux pour moi seul. Qu'elles fassent un avec moi. Le fantasme des têtes coupées est un peu comme un trophée. C'est la tête qui fait la personne*" : Ed Kemper.

"*Cela m'a toujours étonné qu'elles aient continué à faire de l'auto-stop, même après la découverte des premiers corps. Elles me narguent du fait qu'elles s'octroient le droit d'agir comme bon leur semble. Cela me démontre que la société est aussi tordue que je le pense. C'est quelque chose qui me dérange : elles se sentent en sécurité dans une société où moi je ne le suis pas*" : Ed Kemper.

"*Je la tue un jeudi soir. Le lendemain matin, je me fais porter malade auprès de mon patron. Je démembre son corps. Vendredi soir, je me débarrasse du cadavre, en gardant la tête et les mains, qui sont aisément identifiables. Le samedi matin, je pars de chez moi en les emportant. Je cherche un endroit sûr pour les enterrer. Ce n'est pas facile de se débarrasser de* ***ces choses-là***" : Ed Kemper.

Bibliographie

Livres en francais :

"L'ogre de Santa Cruz", de Stéphane Bourgoin, Mereal, 1998.

"Chasseur de tueurs", Robert Ressler, Presse de la Cité, 1993.
Ressler consacre une vingtaine de pages à Edmund Kemper, qu'il a été l'un de premiers à interroger pour le programme de recherche du FBI sur le profiling et les tueurs en série.

Livres en anglais :

"Why: The Serial Killer in America", Margaret Cheney, Backinprint, 2017.
Réedition augmentée d'un livre publié en 1976.

"Urge to Kill", Ward Damio, Pinnacle Books, 1974.
Les meurtres d'Edmund Kemper, John Frazier et Herbert Mullin.

"Sacrifice unto me", Donald West, Pyramid, 1974.

"Edmund Kemper: The True Story of the Co-ed Killer", Jack Rosewood, Createspace, 2017.

Filmographie

"Serial Killers - Enquête sur une déviance", France 3, 1992.
Une interview d'Ed Kemper par Stéphane Bourgoin.

"Paroles de criminels", Arte, 1993.
Une interview d'Ed Kemper par Stéphane Bourgoin.

HERBERT MULLIN

Nom : Herbert William Mullin
Surnom : Aucun
Né le : 18 avril 1947, à Salinas (Californie) - USA
Mort le : Toujours vivant, incarcéré à la prison d'état de Mule Creek (Californie).

Mullin était ce que l'on appelle un tueur psychotique ou un aliéné mental violent. Il était schizophrène paranoïde. Il entendait des voix et pensait que son père lui ordonnait « télépathiquement » de tuer. Il pensait qu'il avait une mission : protéger la Californie des tremblements de terre. Il avait de graves problèmes de comportement et pouvait se montrer très violent. Et pourtant, nombre de psychiatres s'accordent pour dire que les schizophrènes obéissent rarement aux voix qu'ils entendent. De plus, Mullin a admis avoir tué sans que les voix le lui ordonnent et, d'un autre côté, avoir résisté aux voix lorsqu'il le voulait...

Informations personnelles

Herbert Mullin est né un 18 avril, une date qui allait avoir une immense signification pour lui, plus tard. Le 18 avril était l'anniversaire du grand tremblement de terre de San Francisco, qui avait eu lieu en 1906.
Enfant, Herbert Mullin était décrit comme un garçon intelligent et gentil. À cinq ans, les Mullins déménagèrent d'une petite communauté campagnarde pour aller à San Francisco, où le père de Mullin, William Mullin, travailla comme vendeur de meubles. La mère d'Herb était une catholique fervente et Herb et sa sœur allèrent à l'école paroissiale.

Les Mullins étaient une famille honnête et cultivée. Bill Mullin avait été un héros durant la 2nde Guerre Mondiale et il était considéré comme quelqu'un de sévère mais pas abusif. Il était fier de ce qu'il avait fait durant la Guerre et racontait souvent ses batailles à son fils. Il lui apprit même à se servir d'un pistolet. Parfois, il boxait un peu avec Herbert dans la cuisine, pour s'amuser avant de manger. Mais Herb allait plus tard interpréter ces petits matchs comme des "challenges" mortels venant d'un père sadique.

Selon Mullin, toute son enfance fut ruinée par une conspiration dirigée par ses parents. Il voyait ses parents comme des "*réincarnationalistes tueurs de joie*", qui "*croyaient qu'en corrompant le bonheur des autres, ils allaient améliorer leur rang de naissance dans leur prochaine vie*". Mullin témoigna qu'il croyait que son père menaçait de tuer quiconque jouait avec lui, et alla même chez tous les voisins pour demander à tout le monde d'ignorer son fils.
Même les cérémonies religieuses étaient diaboliques : "*Lorsque j'étais en primaire, ils m'ont dit que Jésus Christ, la personne, vivait véritablement dans la Sainte Eucharistie... C'est un mensonge, créé pour provoquer la naïveté et la crédulité chez les jeunes enfants. De cette façon, on les rend susceptibles de recevoir et d'obéir à des ordres télépathiques subconscients de suicide*".

Pourtant, à l'époque, Herb Mullin semblait heureux. Alors qu'il était encore au lycée, les Mullins déménagèrent à nouveau, cette fois à Felton, une petite ville située dans les forêts de magnifiques séquoias du comté de Santa Cruz. Bien qu'ayant été déraciné de nouveau, Herb se fit de nombreux nouveaux amis et il était envié au lycée parce qu'il était "populaire". Il jouait au football, avait une petite amie et fut désigné comme le garçon "*le plus susceptible de réussir dans la vie*".

Après avoir obtenu son bac en 1965, Herb s'inscrivit à l'Université de Cabrillo et commença des études d'ingénieur. Il voulait s'engager dans l'armée. Tout allait bien pour lui.

Malheureusement, la schizophrénie paranoïde changea tout cela.

L'incident qui semble avoir été le "déclencheur" de la détérioration mentale de Mullin fut la mort tragique de son meilleur ami, Dean Richardson, qui décéda dans un accident de la route. Herb fut anéanti et tomba dans un état de désespoir macabre, construisant un "autel" pour Dean dans sa chambre, devant lequel il passa des heures, seul. Il se demanda si la mort de Dean n'était pas une sorte de sacrifice cosmique, et devint obsédé par l'idée de la réincarnation.
Bien qu'ayant été élevé dans la foi catholique, Herb commença à étudier les religions orientales avec ferveur, cherchant des réponses. Des réponses à la tragique perte d'un ami, et des réponses aux voix qui hantaient depuis peu ses pensées. Il changea d'orientation, abandonnant l'ingénierie pour la philosophie, mais laissa tomber après quelques semaines.
Durant le printemps 1966, il rencontra un ami de Dean, à la plage, un certain Jim Gianera. Celui-ci lui offrit un joint et lui parla du mouvement contre la guerre du Vietnam. Mullin expliqua plus tard que "*Gianera était le chef d'un mouvement destiné à me tromper et m'embrouiller*", et que le joint que Gianera lui donna endommagea son cerveau. "*Si Gianera m'avait donné de la benzédrine (une amphétamine), plutôt, je serais devenu un artiste*".

Il éloigna de lui sa petite amie par son implication soudaine dans les drogues hallucinogènes. Il parlait sans cesse d'un tremblement de terre imminent en Californie, et voulait aller au Canada pour y échapper. Ses regards étranges et ses discours bizarres effrayèrent sa petite amie. Il devint violent.

En 1968, lorsqu'il lui dit qu'il pensait être homosexuel, elle le quitta.

À la surface, l'attitude "rebelle " d'Herbert Mullin était tout simplement typique de l'époque. Il expérimentait toutes sortes de drogues et horrifiait son militaire de père en se déclarant objecteur de conscience, contre la guerre du Vietnam. Il annonça qu'il partait en Inde pour étudier le yoga.
Mais son comportement s'aggrava, passant de "bizarre" à "alarmant". Un jour, en 1969, alors qu'il était chez sa sœur, il imita tous les gestes et répéta les mots de son beau-frère durant toute l'après-midi (ces symptômes sont appelés échopraxie et écholalie, et sont caractéristiques de la schizophrénie). Sa sœur se souvint plus tard : "*Lorsque mon mari mangeait, Herb mangeait. Tout ce que mon mari faisait, Herb le faisait. Et ça a duré pendant quatre heures. Ensuite, il s'est assis et nous a fixé, sans bouger*". Le lendemain, la famille d'Herb le conduisit dans un institut psychiatrique, où il entra volontairement. Mais on le laissa sortir rapidement, seul. Herb demanda à sa sœur de coucher avec lui et, lorsqu'elle refusa, il demanda si son beau-frère accepterait de coucher avec lui...
Toute la famille commença à s'inquiéter pour sa sécurité, et pour celle d'Herb.

Mais parce qu'il avait été un enfant tout à fait normal, les Mullin pensèrent que la soudaine attitude terrifiante d'Herb avait été provoquée par les drogues. Après tout, ils vivaient à Santa Cruz dans les années 60, les fermes de marijuana et les laboratoires de LSD fleurissaient dans les caches des montagnes Loma Prieta. La contre-culture s'épanouissait dans les villes portuaires et sur les plages, où les hippies vivaient, les femmes faisaient de l'auto-stop et les drogues étaient facilement accessibles.
Il n'était pas étonnant que l'on pensa qu'Herb se droguait : il avait

fait tatouer "*Légalisez le LSD*" sur son ventre. Mais même s'il lui arrivait de prendre un peu d'acide et de marijuana, il n'en abusait pas. Toutefois, mélanger les drogues et la maladie mentale provoque immanquablement une psychose.

Après sa sortie de l'Hôpital d'État de Mendecino en 1969, Herb trouva un emploi de plongeur à South Lake Tahoe, qu'il quitta rapidement. Il retourna à Santa Cruz, où un *ranger* (un garde forestier) le trouva assis en tailleur dans un état de transe, comme s'il méditait. Lorsque le *ranger* lui demanda de partir, Herb Mullin ne bougea pas, les yeux fixés devant lui, mais tendit doucement la main vers un couteau de chasse posé près de lui. Le *ranger* le saisit avant qu'il n'ait pu prendre le couteau et le conduisit en prison, mais il fut rapidement libéré.

Mullin s'installa à San Luis Obispo et expliqua à son compagnon de chambre qu'il avait "*reçu des messages*" qui lui disaient de faire des choses. Après avoir médité, il brûla "rituellement" le bout de son pénis avec une cigarette. Plus tard, il eut des gestes agressifs envers son ami, dont l'oncle était psychiatre. Mullin fut envoyé dans un hôpital psychiatrique. Diagnostic : "*A la suite d'un désordre mental, il est établi que cette personne est un danger pour les autres, un danger pour elle-même, et qu'elle est gravement handicapée*".

On le laissa pourtant sortir !

En 1970, Mullin rencontra une femme plus âgée que lui et s'envola avec elle à Hawaï. Mais au bout de quelques jours, il était de retour dans un service psychiatrique. Il prêchait la non-violence, le yoga et quitta l'hôpital en peignoir "*pour chercher du boulot*".
Ses parents payèrent son voyage de retour en avion et vinrent le chercher à l'aéroport, mais il les effraya tant avec ses divagations qu'ils arrêtèrent la voiture sur le côté pour appeler la police.

Herb Mullin fut de nouveau relâché et retourna à Santa Cruz. Sa santé mentale continua de se détériorer et son comportement devint de plus en plus anormal.

Il passa d'une manie à l'autre comme s'il essayait d'acquérir une identité... et la paix de l'esprit. Il se rasa la tête, se nourrit d'aliments macrobiotiques et perdit rapidement du poids. Ensuite, il porta un grand sombrero noir et fit semblant d'avoir un accent mexicain, puis il devint boxeur. Bien qu'il prêcha la non-violence, il jeta une hachette sur un fourneau lorsqu'une jeune Asiatique ignora sa suggestion selon laquelle ils devraient avoir un enfant "bi-racial" ensemble.
Mullin oscilla de la contre-culture à l'ultra conservatisme. Au cours d'un procès (pour "comportement étrange sur la voie publique"), il demanda au juge de légaliser le LSD et la marijuana, mais il méprisa par la suite les hippies. Alors qu'il avait été objecteur de conscience, il tenta de s'engager chez les Marines. Herb Mullin n'était pas seulement bisexuel, comme il le dit durant son procès, ou "bi-racial" comme il prétendait l'être. Il était bi-tout : bi-politique, bi-spirituel, bi-culturel...

Mullin savait que quelque chose n'allait pas. Il était tourmenté par sa vie et tentait de comprendre ce qui n'allait pas et qui "sabotait" son esprit. Il accusa son père d'être trop strict sexuellement, et l'accusa ensuite d'être un tueur de masse qui lui ordonnait de tuer par télépathie. Il accusa les drogues qu'il prenait de chambouler son cerveau et prit les dealers pour cible. Il accusa les hippies de lui avoir lavé le cerveau pour qu'il devienne objecteur de conscience.

Il alla dans des centres de cures pour se désintoxiquer, il essaya les cliniques pour les malades mentaux, mais ne resta nulle part. Il essaya même les rassemblements d'études bibliques, mais rendit

tout le monde mal à l'aise lorsqu'il déclara : «*Satan entre dans les gens et leur fait faire des choses qu'ils ne veulent pas faire*».

En mai 1971, Herbert Mullin avait 23 ans et déménagea à San Francisco, loin de l'attention de sa famille. Donald Lunde, le psychiatre qui examina Mullin avant son procès (et écrivit "The Die Song") pense que cette période a été critique pour sa psychose. Il vécut dans des appartements décrépits parmi des alcooliques et des drogués, sombrant plus profondément dans son étrange système de croyances. Il entra dans un YMCA (une auberge de jeunesse) avec une Bible puis devint un féroce boxeur. Lors de son premier tournoi officiel, il n'arrêta pas d'attaquer son adversaire, même lors de la pause. Les entraîneurs durent le repousser. Il cogna un sac de frappes jusqu'à ce que ses articulations soient en sang.
Si on le laissait seul, il restait debout, immobile, et bavardait bruyamment avec lui-même.
Après avoir perdu son premier match, Mullin abandonna la boxe et voulut devenir prêtre. Après qu'il ait perforé le sol de son appartement et se soit adonné à des "*compétitions verbales avec Dieu*", le propriétaire l'expulsa.

En septembre 1972, Mullin revint chez ses parents, déterminé à faire quelque chose de sa vie. Mais il arrêta de prendre son traitement et se laissa ronger par sa colère envers son père (alors qu'ils vivaient sous le même toit).

En plus de tout cela, un grand tremblement de terre devait, en théorie, dévaster la Californie dans les mois à venir. Bien que le soi-disant scientifique (un excentrique) qui avait annoncé la catastrophe ne fut pas pris au sérieux par la majorité des gens, une personne considérait cette annonce comme un appel au combat.

Là où la plupart des gens voyaient un cinglé, Mullin vit un prophète.

Crimes et châtiment

Le vendredi 13 octobre 1972 au matin, Herbert Mullin trouva une batte de baseball dans le garage de ses parents et décida de faire une promenade en voiture. Au début de la semaine, il avait affirmé que son père lui avait envoyé des messages télépathiques de meurtre : "*Si je ne tuais pas, ça apporterait la honte sur ma famille en montrant ma couardise. C'était 'tue ou va-t-en'*".

Alors qu'il conduisait à travers la forêt de séquoias, Mullin remarqua un vagabond qui marchait seul sur la route. Après l'avoir dépassé, il se rangea sur le côté de la route, ouvrit le capot de sa Chevrolet et fit semblant d'avoir des problèmes. Le vagabond, **Lawrence White**, s'arrêta à côté de lui pour jeter un oeil au moteur et l'aider. Mais Mullin saisit brusquement la batte de baseball et lui fracassa le crâne. Il poussa ensuite le corps du pauvre homme sur le côté de la route, dans un fossé, et redémarra.
Lawrence White était une proie facile et personne ne signala sa disparition. Ce vagabond de 55 ans, alcoolique, dormait sous les ponts ou dans les forêts, où personne ne venait le chasser. Il eut juste droit à deux lignes dans un journal local lorsque l'on découvrit son corps dans le fossé quelques jours plus tard. Personne ne vint à son enterrement et personne ne se pressa pour trouver son assassin. Mullin déclara par la suite que White ressemblait au Jonas de la Bible, et lui avait envoyé un message par télépathie : «*Hé, toi. Attrape-moi et fais-moi passer par-dessus bord. Tue-moi pour que d'autres soient sauvés*».

Quelques jours plus tard, Mullin avait terminé un livre, "L'Agonie et l'Extase", une biographie de Michel-Ange par Irving Stone. Il décida qu'en tant qu'artiste lui-même, il devait faire ce que le célèbre peintre et sculpteur Italien avait fait : disséquer un cadavre.

"*Michel Ange a passé des heures et des heures à disséquer en secret des corps pour qu'il puisse tout savoir des formes du corps humain, pour ses peintures et ses sculptures et tout ça. C'est pour ça que son travail est bien meilleur que celui des autres. Ça lui a donné un discernement que les autres n'avaient pas*". C'était sa mère qui avait offert ce livre à Mullin, espérant qu'il lui donnerait l'idée d'utiliser l'art pour exprimer ses émotions. En fait, cet ouvrage lui inspira un autre meurtre, peut-être le pire de tous. (Chose rare, Herbert Mullin accusa ensuite sa mère de ce meurtre, croyant qu'elle lui avait donné ce livre pour lui suggérer de disséquer quelqu'un).

Mary Guilfoyle était en retard pour un entretien d'embauche, alors elle fit ce que beaucoup de jeunes femmes faisaient à Santa Cruz, malgré les avertissements : elle fit du stop. Elle eut la chance qu'Edmund Kemper (un autre tueur en série de l'époque qui sévissait lui aussi à Santa Cruz) ne fasse pas ses rondes ce jour-là, sur cette grande route près de l'Université de Cabrillo. Mais elle sous-estima le conducteur de la Chevrolet qui s'arrêta près d'elle. Elle avait 24 ans et avait sûrement entendu toutes ces histoires au sujet de ces jeunes femmes faisant de l'auto-stop et qui avaient disparues, ou avaient été violées, ou avaient été découvertes décapitées. Mais le jeune homme mince aux yeux de biche assis derrière le volant n'avait pas du tout l'air d'une brute lubrique. Il était beau garçon, bien qu'un peu trop maigre, et parlait d'une voix douce.

Mary Guilfoyle se détendit. Herbert Mullin conduisit doucement, entra dans une rue calme, saisit un couteau de chasse... et poignarda brusquement la jeune femme dans la poitrine et le dos. Elle mourut presque immédiatement.

Après avoir traîné son corps dans un endroit désert, loin de la rue, sur une petite colline, Mullin éventra la jeune femme et sortit ses

organes. Mullin pensait qu'il pouvait voir à l'intérieur de la tête des gens, mais il voulait à présent voir à l'intérieur de leur corps. Quoi qu'il vît, cela ne dut pas lui plaire, car il ne recommença jamais.

Le 2 novembre 1972, jour de "*All Souls Day*" (la Toussaint), Mullin arriva devant une église à Los Gatos, juste au-dessus des collines de Santa Cruz. Il avait bu et avait décidé d'aller à l'Église Catholique de Sainte-Marie "*pour me donner la force de ne plus jamais essayer de tuer*".
Mullin pensait que l'église était vide mais lorsqu'il entendit le père Henri Tomei dans l'un des confessionnaux, il se décida : "*Bon. Si tu es là, je crois que je vais devoir te tuer*". Il tenta d'ouvrir la porte du confessionnal. **Le père Tomei**, surpris, ouvrit la porte de l'intérieur, pour voir ce qui se passait. Mullin le poignarda brutalement au coeur avec son couteau de chasse, et le prêtre se débattit, coincé dans le petit confessionnal. (Mullin expliqua ensuite qu'il avait amené le couteau dans l'église pour se "protéger").
Une paroissienne entra dans l'église, vit la lutte que se livraient les deux hommes et s'enfuit en hurlant. Elle n'eut le temps que de voir "un jeune homme habillé en noir".
La communauté fut indignée par le meurtre insensé du père Tomei, 65 ans, un héros de la Résistance française durant la Seconde Guerre Mondiale. Certains pensèrent que c'était l'oeuvre d'un culte satanique. Des dirigeants des droits civiques participèrent à ses funérailles, ainsi que la police, qui espérait que "le jeune homme habillé en noir" viendrait pour la cérémonie d'enterrement, à Sainte-Marie. Mais Mullin ne se montra pas. Par contre, il avait laissé ses empreintes digitales dans le confessionnal.

Que la troisième victime ait été un prêtre catholique répondait à l'animosité épisodique de Mullin envers les religions officielles. Mullin n'avait rien contre la religion... tant qu'elle provenait de sa propre invention. En 1970, il avait interrompu une messe du

dimanche dans une église Catholique en criant aux personnes assemblées que ce qu'elles faisaient était "mal". Mullin avait ensuite offert sa propre philosophie de la vie comme alternative, mais avait été jeté dehors avant de pouvoir convertir qui que ce soit...
Il avait tenté de persuader les autres patients de l'hôpital psychiatrique de San Luis Obispo de l'aider à changer "*la nature spirituelle du monde*". À San Francisco, il s'était "disputé" avec Dieu, hurlant et terrifiant son compagnon de chambre.
Et pourtant, la rébellion de Mullin contre la religion s'était ensuite transformée en une adoption totale du Catholicisme. Il se promenait avec une Bible et parlait de devenir prêtre. Sa mère fut très choquée d'apprendre que son fils avait assassiné un prêtre : "*Il a été un enfant très religieux, vous savez, un enfant de choeur dans la religion catholique*".

En tuant le père Tomei, Mullin s'en prit en fait à la source même de sa colère : son propre Père, catholique fervent. Selon le psychiatre Donald Lunde, le meurtre du père Tomei le secoua plus que tous les autres. Mullin voulait à présent apaiser son père, et tenta de suivre ses pas en s'engageant dans l'Armée. Celle-ci semblait être la solution idéale, pensa Mullin, car il pourrait s'y adonner à ses pulsions violentes avec la bénédiction de l'état...

En novembre 1972, il postula chez les Gardes Côtes. Lorsqu'on refusa sa candidature après qu'il ait échoué à l'examen psychologique, il sombra dans la paranoïa, pensant que c'était une conspiration contre lui. Il accusa les hippies et les "jeunes contre la guerre" : ils lui avaient lavé le cerveau en lui donnant des drogues et l'avaient embobiné pour qu'il devienne objecteur de conscience. Il se remit à entendre les voix, et elles demandaient un sacrifice. Cette fois, il allait s'en prendre aux gens qui avaient ruiné sa vie. Il expliqua plus tard au Docteur Lunde : "*Les avocats de la paix et les*

hippies avaient joué un mauvais tour à mon esprit, et je devais récolter la vengeance".
Il prit pour cible un vieil ami et compagnon de drogue, John Hooper, et apporta un couteau de chasse lorsqu'il vint chez lui. Mais neuf autres personnes étaient là. Mullin renonça. Sa folie n'allait pas jusque-là.
Il réalisa qu'il devait changer de méthode et acheta un pistolet. Chez l'armurier, il mentit au sujet de ses antécédents psychiatriques... et personne ne vérifia.
Mais pour une raison inconnue, Mullin décida de ne pas tuer les hippies.
À la place, il postula chez les *Marines*. Le sergent recruteur était réticent, mais Mullin le harcela tant qu'il finit par le recommander. Il écrivit dans son rapport final : "*Herbert William Mullin est un jeune homme intelligent et extrêmement motivé, qui désire ardemment s'engager chez les Marines. Suite à la volonté d'Herb d'améliorer son sort et d'être meilleur que les autres, je suggère que Herbert William Mullin peut, et va sûrement, être un bénéfice pour l'unité à laquelle il sera assigné*". Mullin fut très excité lorsque sa candidature fut acceptée. Il avait à présent une mission utile. Le 15 janvier 1973, Mullin réussit les examens physiques et psychiatriques (!!!) des *Marines*, mais lorsqu'il refusa obstinément de signer un document confirmant son casier judiciaire, il fut renvoyé.
Il en fut totalement accablé, et accusa ses parents de l'avoir mal éduqué ! Mais ceux-ci en eurent assez de ses divagations et lui expliquèrent qu'il était temps qu'il s'en aille.

Le 19 janvier, Herbert Mullin trouva un appartement minable près de la plage, où il resta assis durant des heures, seul, se laissant ronger par ses rancoeurs et les voix qui envahissaient son esprit.

Il décida de tuer le "*plus important avocat de la paix*", Jim Gianera, son ami d'université.
Dans la logique tordue de Mullin, Jim Gianera représentait tout ce qui avait gâché sa vie. Gianera lui avait donné les drogues qui avaient "détraqué" son cerveau. Gianera lui avait parlé du mouvement pour la paix, ce qui l'avait "*éloigné de la société*", et il l'avait même "*trompé en lui proposant d'acheter un terrain*". Mullin, enrageant dans sa déception, décida que Gianera l'avait dupé.

Le 25 janvier 1973, Mullin conduisit jusqu' à un endroit isolé sur une route boueuse, près du "Mysterious Spot", un ensemble de cabanes à la mode, dans les montagnes de Santa Cruz. Trempé par la pluie, il attendit que **Kathy Francis** ouvre la porte de la cabane qu'elle partageait avec son époux Bob (qui était à Berkeley) et ses deux fils, **David** (9 ans) et **Daemon** (4 ans). Lorsque Mullin demanda à voir Jim, Kathy lui indiqua que **Jim Gianera** et sa femme **Joan** avaient déménagé dans West Avenue, en ville. Mullin la remercia et s'en alla.

Gianera laissa entrer Mullin chez lui. Mullin se mit à crier : "*Tu essayes de me piéger* !" et tira sur Jim alors qu'il tentait de s'échapper. Blessé, Jim Gianera se traîna à l'étage, où sa femme prenait un bain. Mullin le suivit et leur tira tous les deux dans la tête. Avec son couteau de chasse, il les poignarda des dizaines de fois. Les Gianera allaient être découverts en fin de journée par la mère de Joan, qui gardait leur fille.
La décision de revenir au "Mysterious Spot" pour tuer Kathy Francis et ses deux garçons fut la plus "logique" que Mullin ait prise dans tous ses meurtres. Kathy était un témoin potentiel et Mullin était terrifié par la prison. Il conduisit jusqu'à la cabane, se gara tout près pour ne pas s'enfoncer dans la boue, ouvrit la porte et tira. Il toucha Kathy dans la poitrine et à la tête, et tua les deux

garçons qui jouaient aux dames sur leur lit. Dans sa rage, il les poignarda également, bien qu'ils soient tous déjà morts.

Pour les autorités locales, le massacre sembla être un règlement de compte entre dealers. Bob Francis et Jim Gianera vendaient de la marijuana. Après que Bob Francis ait été innocenté, la police lui demanda s'il avait des suspects. Bob présenta une longue liste de dealers, de rivaux et autres paumés, mais il ne parla pas d'Herb Mullin. En fait, la dernière fois que Gianera avait vu Mullin, c'était durant l'été 1971, lorsque Mullin avait pris 10 acides en quelques heures. Quelques mois plus tard, Mullin lui avait envoyé une lettre étrange, lui demandant pour qui il allait voter aux élections de novembre. Bob Francis et Jim Gianera en avaient ri et n'avaient plus pensé à Mullin depuis.

Le Comté de Santa Cruz était terrorisé. En 1970, John Frazier avait terrifié la ville avec l'exécution de la famille Ohta et sa secrétaire. Une note découverte sous l'essuie-glace de la Rolls Royce des Otha avait des relents de Charles Manson : "*Aujourd'hui, la troisième guerre mondiale commence, amenée à vous par les gens de l'univers libre*". La note avertissait que quiconque violant l'environnement par matérialisme devrait mourir. Les ventes de pistolets augmentèrent. Certains pensaient que c'était l'oeuvre d'un culte écologique sanguinaire, mais Frazier, qui fut déclaré schizophrène paranoïde, avait agi seul.
Par contre, il n'était pas le seul tueur du Comté de Santa Cruz.

De jeunes auto-stoppeuses commencèrent à disparaître en avril 1972. Certaines furent découvertes décapitées. Le 5 février 1973, Alice Liu et Rosalind Thorpe disparurent. Le lendemain, une veuve de 79 ans fut trouvée morte dans sa baignoire, violée et étranglée. Avant la fin du mois, six autres victimes furent découvertes. Et bien des auto-stoppeuses furent violées. Était-ce l'oeuvre d'un seul

homme ?
Quelques jours après la disparition d'Alice Liu et Rosalind Thorpe, le 11 février, on trouva le squelette de Mary Guilfoyle. Un peu plus tôt, les morceaux du corps de Cynthia Schall avaient été découverts le long de la côte, et la tête de Mary Ann Pesce avait été trouvée dans les montagnes Loma Prieta. Et pourtant, les étudiantes continuaient à faire de l'auto-stop... et à monter dans la voiture du tueur en série Ed Kemper.

Dans le parc naturel Henry Cowell, quatre jeunes amis avaient construit un campement temporaire avec des bâches en plastique et du bois, loin de la route où passaient les gardes forestiers. Ils avaient choisi un endroit appelé "Le Jardin d'Eden" et, le 10 février 1973, les quatre adolescents s'étaient bien installés.
Mullin découvrit le campement illégal alors qu'il errait dans les bois. Les quatre garçons, **Brian Scott Card, David Oliker, Rober Spector**, et **Mark Dreibelbis**, l'invitèrent à se joindre à eux, mais Mullin refusa. Il demanda aux adolescents de prendre leurs affaires et de s'en aller, parce qu'ils "défiguraient" une propriété du gouvernement. (Mullin était courroucé par le fait que lui avait été chassé par un ranger parce qu'il faisait la même chose, en 1969, et pensait qu'il n'était pas juste que les garçons puissent s'en tirer comme ça).
Les garçons le dévisagèrent et se moquèrent de lui. Ils discutèrent en riant et, selon Mullin "*J'ai décidé de les tuer et je leur ai demandé télépathiquement si je pouvais et ils ont tous répondu oui. Ils étaient tous assis et tout a été terminé en quelques secondes*".
Plus tard, Mullin allait expliquer que les garçons "*le lui avaient demandé*", mais le procureur pensa que c'était au contraire la preuve de sa haine envers les hippies, les campeurs sauvages et les autres membres de la "contre-culture".
La scène du carnage dans les bois, découverte par le frère de l'une

des victimes, révéla qu'une lutte désespérée avait eu lieu, et qu'elle avait duré plus que "quelques secondes". L'un des adolescents avait été abattu alors qu'il tentait de déchirer l'une des bâches. Ils étaient bloqués et Mullin les avait tués les uns après les autres.
Lorsqu'il eut terminé, il prit leur fusil et leur argent.

Le 12 février, des braconniers découvrirent le corps de Mary Guilfoyle. La police fit de nouveau publier des avertissements sur les dangers de l'auto-stop et implora les jeunes femmes de ne pas monter dans les voitures d'hommes qu'elles ne connaissaient pas. Malheureusement, si Ed Kemper ne s'en prenait qu'aux auto-stoppeuses, ce n'était pas le cas de Mullin.

Le 13 février, il voulut ramener du bois à ses parents, pour leur cheminée. Mais un message télépathique de son père lui parvint : "*Ne rapporte pas un bout de bois avant que tu n'aies tué quelqu'un*". La voix suggéra de tuer l'oncle Enos, mais comme Herbert résistait, elle changea d'avis et lui ordonna de tuer n'importe qui.
Mullin conduisit dans le brouillard du matin. Il trouva un homme, **Fred Perez**, qui travaillait dans son petit jardin, en face de sa maison. Il lui tira dans le cœur et le retraité mourut immédiatement. Mullin resta assis tranquillement dans sa voiture pendant un moment, tenant entre ses mains le fusil qu'il avait volé aux adolescents dans la forêt quelques jours plus tôt. Puis, il démarra et s'en alla doucement.
Si les jeunes campeurs représentaient pour Mullin sa propre phase "flower power" qu'il voulait détruire en lui et autour de lui, Fred Perez, assez curieusement, représentait quelqu'un que Mullin aurait voulu être. "*C'était quelqu'un que je respectais*", a dit Mullin, bien qu'il ne le connaissait pas. Il n'a pas pu expliquer pourquoi il avait tiré sur Perez. L'accusation allait plus tard affirmer que c'était une

sorte d'appel vers la police, parce qu'il voulait s'arrêter... et être arrêté.

Cette fois, il y eut un témoin. Un voisin entendit le coup de feu et, regardant par sa fenêtre, aperçut le véhicule du tueur. Il appela immédiatement la police. Mullin conduisit vers Felton, le coffre de sa Chevrolet break rempli de bois de chauffage pour ses parents, son fusil sur le siège avant, couvert par un sac en papier. Un policier reconnut la voiture du signalement et le força à se garer sur le côté. Lorsqu'il vit le fusil, il arrêta Mullin immédiatement. Celui-ci ne résista pas et ne dit rien.

Au commissariat, Mullin refusa de répondre - même aux questions courantes comme "*Avez-vous un avocat* ?" ou "*Voulez vous faire un appel téléphonique*?". Mullin ne répondait que "*Silence* !". Il continua à répéter ce mot jusqu'à ce que tout le monde en ait assez. Les enquêteurs, frustrés, l'envoyèrent en cellule. Alors qu'ils l'emmenaient, Mullin déclara "*Vous êtes responsables des trois millions de tués durant la Deuxième Guerre mondiale*".
Le docteur qui examina Mullin au commissariat fut étonné par les tatouages sur son ventre : "*Légalisez l'acide*" et "*la marijuana aux yeux d'aigle*." Il avait d'autres tatouages sur le corps : "*naissance*", "*Mahashamadhi*" et "*Kriya yoga*". Ces tatouages étaient insolites pour quelqu'un qui avait une apparence si soignée et qui détestait les "hippies".

Dans l'appartement quasi vide où Mullin avait vécu durant les trois dernières semaines, la police trouva une bible, le livre "Einstein, sa vie et son époque", un carnet d'adresses où figurait Gianera, et des articles de journaux concernant les meurtres récents. On découvrit également son revolver dans le coffre de sa Chevrolet et les analyses balistiques commencèrent immédiatement.

Les enquêteurs trouvèrent également la note suivante : "*Qu'il soit su par les nations de la Terre et le peuple qui l'habite, ce document porte plus de puissance que tout autre écrit auparavant. Une tragédie telle que celle qui s'est produite ne devrait pas s'être produite et en raison de cette action que je prends de ma propre volonté je permets qu'il soit possible que cela se produise encore. Tant que je peux être ici je dois guider et protéger ma dynastie*".

Les spéculations allèrent bon train dans la vallée de Santa Cruz. Ce petit jeune homme était-il le même homme qui décapitait les auto-stoppeuses ?
Le jour suivant son arrestation, les policiers annoncèrent que la balistique avait démontré que Mullin avait tué les familles Francis et Gianera. Ceux qui avaient connu Mullin à 20 ans se souvenaient de lui comme un garçon intelligent, profondément religieux, mais légèrement nerveux. Mais il était "tombé dans la drogue" et avait "perdu l'esprit".

Mullin fut inculpé de six meurtres. Puis de dix lorsque les corps des jeunes campeurs furent découverts, le 17 février 1973. Il semblait aux habitants du Comté que des corps étaient découverts chaque jour. À présent qu'ils avaient un suspect, les policiers de Santa Cruz examinèrent les dossiers des meurtres non résolus, espérant les rattacher à Mullin. Les investigateurs comparèrent le squelette de Mary Guilfoyle aux restes d'autres femmes découvertes dans la région. Sous la pression des médias, les autorités de Los Gatos fournirent les empreintes digitales trouvées dans l'église où le père Tomei avait été poignardé à la mort.

Le procureur général Peter Chang, avec une certaine résignation, affirma : "*Nous devons être la capitale mondiale du meurtre en ce moment*". Lorsqu'on lui demanda pourquoi le taux de meurtre à Santa Cruz était si élevé, Chang répondit : "*D'abord, nous avons eu*

un fou meurtrier qui, à notre connaissance, a tué dix personnes".
Un journaliste l'interrogea alors sur les cinq corps d'auto-stoppeuses et Chang ajouta "*Nous avons un autre fou meurtrier*".
Les enquêteurs auraient aimé relier tous les autres meurtres à Herbert Mullin, mais il n'y avait strictement aucune preuve le rattachant aux meurtres des auto-stoppeuses assassinées. Deux autres femmes décapitées avec habilité avaient été découvertes le 15 février, jour de l'inculpation de Mullin. Les investigateurs étaient convaincus qu'un autre tueur rôdait dans le secteur. Les meurtres de Mullin n'étaient pas aussi anatomiquement précis et obsessifs. Bien que Mary Guilfoyle ressembla aux autres victimes du tueur d'auto-stoppeuses, elle n'avait pas été décapitée ou démembrée.

Les autorités tentèrent de calmer le public en mettant en avant les liens avec le trafic de drogue entre Mullin et ses victimes. Gianera et Francis étaient des revendeurs connus, et les adolescents campeurs furent décrits comme des "hippies". Ils avaient pu être les victimes d'une vente qui avait mal tourné.
Relier Fred Perez, plus âgé et conservateur, à "Mullin le drogué" était plus difficile, mais on trouva un moyen : Perez avait un petit-fils qui prenait de la drogue, et qui avait le même âge que Mullin. Peut-être s'étaient-ils disputés.
Le procureur Chang expliqua que ces meurtres résultaient simplement de la perte de sang froid ou d'esprit de certaines personnes prenant des drogues. Les habitants de la ville qui avaient été terrifiés par le meurtre de la famille Ohta en 1970 pouvaient se détendre. Ces meurtres étaient simplement un sous-produit de la contre-culture, et n'était donc pas une menace pour les bons citoyens de Santa Cruz...

Lors de l'audition préliminaire, le 1er mars 1973, Mullin était donc inculpé de dix meurtres. On ne savait pas encore qu'il avait

assassiné ses 3 premières victimes, Lawrence White, le père Henri Tomei, et Mary Guilfoyle.
Mullin amena avec lui un ouvrage juridique en 2 volumes et surprit la cour en décidant de plaider coupable. Mais le juge refusa d'accepter cette demande dans une affaire d'une telle importance. Mullin répondit : "*Je ne vais pas accepter ça. Vous m'avez donné le choix et j'ai choisi*".
Lorsque son avocat tenta d'intervenir, Mullin le coupa : "*Je ne veux pas d'un avocat*". Il demanda à se représenter lui-même. Lorsque le juge refusa de nouveau, Mullin pointa son avocat, James Jackson, du doigt et dit : "*Je ne veux pas être représenté par un homme aux cheveux longs*". Le juge essaya de convaincre Mullin que Jackson était compétent bien que ses cheveux soient... un peu longs. (James Jackson, qui avait été l'avocat de Frazier, allait ensuite être celui d'Ed Kemper). Mullin répondit : "*Dans ce cas, je plaide coupable de dix accusations de meurtres au 1er degré*".
Mullin était furieux de ne pouvoir se représenter lui-même. Le juge perdait patience et le procès n'avait même pas encore commencé. Le juge commença à douter de la capacité de Mullin à être jugé. Le procureur Chang affirma : "*Vous ne pouvez pas accuser un homme et le laisser plaider coupable de dix meurtres. Si nous le laissons plaider coupable, la Cour Suprême va nous mettre une claque*".

On fit appel à des psychiatres afin d'examiner Mullin. Ils furent unanimes : Herbert Mullin souffrait de schizophrénie paranoïde. En général, les schizophrènes souffrent d'hallucinations auditives (ils entendent des voix), de pensée fragmentée, ont des croyances illusoires concernant leur propre importance, et pensent souvent être télépathes. Bien que des preuves rationnelles lui soient présentées, un schizophrène paranoïde est convaincu qu'il existe une grande conspiration contre lui, si immense qu'elle peut s'étendre du FBI aux Ovnis.

Les archives des hôpitaux psychiatriques où il avait séjourné ainsi que les rapports des psychiatres convainquirent tout le monde : Mullin était un malade mental.

Tout le monde était également d'accord sur le fait que Mullin avait tué au moins 10 personnes. Le procès allait permettre de déterminer s'il était légalement aliéné lorsqu'il avait commis ces meurtres. Selon la loi américaine, la folie est déterminée par le "standard McNaughton", qui dit que si l'accusé comprend la différence entre le bien et le mal, alors il est coupable. Si l'accusé tente de dissimuler son crime, cela peut être la preuve qu'il savait que c'était mal. Si Mullin était déclaré aliéné, il serait alors considéré comme innocent. Par conséquent, tous les actes que Mullin avait commis pour cacher ce qu'il avait fait allaient être soigneusement examinés. Il existait également une notion de "capacité diminuée". Si Mullin ne comprenait pas la signification de ses actes, il ne pourrait pas être déclaré coupable de meurtre au 1er degré. L'avocat de Mullin savait qu'il était crucial de prouver cette "capacité diminuée". Il construisit donc sa plaidoirie sur les étranges théories de Mullin.

Alors qu'il attendait son procès, Mullin fut envoyé en prison. Il y rencontra un autre tueur en série, celui, justement, qui avait décapité les jeunes auto-stoppeuses et avait entre-temps été arrêté : Edmund Kemper. Ce géant à l'air débonnaire s'était livré de lui-même à la police.
Quelqu'un avait placé Kemper et Mullin dans des cellules mitoyennes. Kemper était bien plus grand et costaud que Mullin, et le tourmentait autant qu'il le pouvait. Il se vanta par la suite du pouvoir qu'il exerçait sur Mullin, lui ordonnant de se taire lorsqu'il chantait alors qu'il regardait la télé. Il disait de Mullin qu'il n'était qu'un "*rampant sans aucune classe*". Mullin était dégoûté par Kemper et se plaignait constamment du bruit que faisait le géant alors qu'il tentait de méditer.

Mullin et Kemper avait pourtant un point commun : ils considéraient tous les deux que leurs meurtres étaient le fruit d'une mission et que l'autre n'était qu'un "païen". Mullin avait tué pour sauver le monde des tremblements de terre et méprisait Kemper, qu'il considérait (à raison) comme un maniaque sexuel sadique. En retour, Kemper dit de Mullin qu'il "*était seulement un tueur de sang-froid... tuant qui que ce soit qu'il voyait sans bonne raison*". Kemper pensait que c'était lui qui, à travers ses meurtres, avait accompli une déclaration sociale, effectuant une "*démonstration aux autorités de Santa Cruz*" en assassinant les jeunes femmes que la société chérissait le plus.
Kemper avait eu d'énormes problèmes avec sa mère, qu'il avait fini par tuer. Pour Mullin, c'était son père. Il insista sur le fait que son père, William Mullin, était un tueur en série. Herb Mullin pensait également que son père avait « télépathiquement » ordonné à son ami Dean Richardson de se suicider en s'écrasant avec sa voiture en 1965...

Le procès de Mullin commença le 30 juillet 1973 et fut sans cesse interrompu par les objections de Mullin. Son avocat plaida "non coupable pour raison de démence". Le 2ème jour du procès, Mullin, enchaîné, interrompit les dépositions en s'approchant du juge afin de lui tendre une missive hallucinée titrée "*Observations d'un observateur depuis un point de la péninsule de San Francicsco*", une divagation de deux pages affirmant que quelqu'un avait fouillé dans son carnet de notes personnel.

L'avocat de Mullin, Jackson, commença sa plaidoirie : "*Ne vous y trompez pas. Monsieur Mullin entend des voix et ces voix lui ont dit de tuer. Ce n'étaient pas des actes de meurtres, mais des actes de sacrifices*". Jackson se concentra sur le comportement étrange de Mullin avant qu'il ne commence à tuer. Mullin pensait alors être un ouvrier mexicain, puis le chroniqueur Herb Caen, et enfin un

philosophe oriental. Jackson présenta la théorie de conspiration de son client : Tout le monde dans la vie de Mullin n'existait que pour détruire ses chances de bonheur, dans cette vie et dans la prochaine. Il devait donc les tuer.
La cour fixa son attention sur Mullin, renfrogné, alors qu'il se balançait doucement d'avant en arrière sur sa chaise. Il ne montra que peu d'émotions durant le procès et resta les yeux fixés sur le mur lorsque des témoins parlèrent. Il était ennuyé par le fait que son avocat tentait de prouver sa folie. Il n'avait qu'une envie : témoigner à son tour afin de leur expliquer la véritable raison pour laquelle il avait tué.
L'accusation fut brève. Bob Francis témoigna de la consommation vorace de LSD de Mullin. Étrangement, Mullin hocha la tête, comme si cela prouvait la nécessité de tuer Gianera. La mère de Joan Gianera expliqua avoir trouvé le jeune couple criblé de balle et de coups de couteau dans la salle de bain. Des experts en balistique et des médecins légistes firent aux jurés le portrait des extrêmes violences perpétrées par Mullin, alors que celui-ci prenait des notes.

Le 4 août, le psychiatre Donald Lunde témoigna pour la défense du diagnostic clinique de schizophrénie paranoïde de Mullin et demanda à ce que l'on passe une cassette audio sur laquelle Mullin décrivait sa philosophie.
"*Vous voyez, le gens se mettent ensemble, disons, à la Maison Blanche. Les gens aiment chanter la chanson de mort, vous savez, les gens aiment chanter la chanson de mort. Si je suis président de ma classe lorsque je suis au lycée, je peux dire à deux, peut-être trois jeune Homo sapiens mâles de mourir. Je peux leur chanter la chanson de mort et ils devront se tuer ou être tués - un accident de voiture, un coup de couteau, une blessure par balle. Vous me demandez pourquoi cela ? Et je dis, hé bien, ils doivent faire cela*

afin de protéger le sol d'un tremblement de terre, parce que tous les gens dans la communauté sont morts toute cette année, et ma classe, nous devons partir pour parler aux ténèbres, nous devons mourir aussi. Et les gens préfèrent chanter la chanson de mort plutôt que de tuer... Je pense que l'homme croit en la réincarnation depuis, disons, consciemment, verbalement, depuis 10 000 ans. Alors ils ont institué cette loi... Ils le faisaient avant, il y a 10000 ans... Enfin, ils laissaient un type massacrer des gens, vous savez, il massacrait peut-être 20 ou 30 personnes. Et puis ils le lynchaient, vous savez, ou ils demandaient à une autre personne de le massacrer à son tour. Parce qu'ils ne voulaient pas qu'il devienne trop puissant dans sa prochaine vie, vous savez..."

"*Il m'a dit*", expliqua plus tard Le docteur Lunde dans son livre The Die Song, "*que si je faisais une chronologie des guerres et des famines du monde et que je les comparais avec une liste des tremblements de terre majeurs à travers l'histoire, je verrais que lorsque le taux de décès augmentait, le nombre de tremblements de terre baissait*".

Mullin pensait que le devoir de sacrifier sa propre personne ou d'autres au bénéfice de la communauté était démontré par son interprétation de l'histoire de Jonas, dans la Bible. Le 13ème homme doit être un bouc-émissaire et se sacrifier pour les autres. "*Je veux dire... vous lisez la Bible au sujet de Jonas. Il y avait 12 autres homme dans le bateau, Jonas était dans le bateau, vous savez, c'était comme Jésus vous savez, et Jonas s'est levé et a dit 'Nom de Dieu ! Si quelqu'un ne meurt pas, vous savez que tous les 13 nous allons mourir'. Et il a sauté par-dessus bord, vous savez, et il s'est noyé, vous savez. Et la mer... en moins d'une demi-heure, elle s'est calmée*".

Lorsque le Dr. Lunde lui a fait remarquer que Jonas avait en fait été poussé et qu'il n'était pas mort puisqu'il avait été avalé par la

baleine, Mullin avait répondu, sur la défensive : "*Je vous demande d'avaler cette histoire de Jonas et de croire que des désastres naturels mineurs préviendront des désastres naturels majeurs*".

Est-ce que Mullin avait créé sa théorie du "tuer pour éviter les tremblements de terre" avant ou après avoir été arrêté ? Le Docteur Lunde expliqua que Mullin avait conçu cette théorie des années plus tôt, et cita les lettres que Mullin avait écrites aux Nations Unies et à d'autres organisations internationales, demandant des statistiques des taux de décès et des désastres naturels pour chaque année. Dans ses notes personnelles, on pouvait trouver des théories décousues sur le phénomène.
Mullin était né un 18 avril, date anniversaire du grand tremblement de terre de 1906 à San Francisco, et pensait donc avoir une position privilégiée parmi les gens de sa génération, afin de les sauver des tremblements de terre à venir. Einstein était mort un 18 avril, ce qui prouvait à Mullin qu'Einstein s'était sacrifié pour que Mullin n'ait pas à mourir au Vietnam et puisse sauver la Californie des tremblements de terre. Selon Lunde, cette théorie, bien que tordue, était "grandiose".

Selon Mullin, il existait une autre conspiration que celle qui voulait l'empêcher de trouver le bonheur. Sa famille avait essayé de lui cacher "*la salubrité de la bisexualité*". Il expliqua que pour la plupart des gens, un comportement homosexuel apparaissait vers 8 ans. Mais ses parents, par méchanceté, lui avaient caché cet état de fait. Mullin pensait que tout le monde dans sa famille "*pratiquait l'homosexualité*". Il avait écrit que sa famille, y compris sa tante et son oncle, Bernice et Enos, faisait partie d'un complot pour bloquer sa sexualité.
"*Quand j'avais 5 ans, j'ai senti intuitivement que Bernice et Enos Fouratt avaient demandé à mes parents de m'ignorer. Mes parents ne m'ont pas expliqué les faits nécessaires de la vie, le sexe et le*

taux de décès, les techniques de conversation sociale, etc. Bernice et Enos n'avaient pas d'enfant. Pourquoi Bernice et Enos ont-ils convaincu mes parents que je devais être mis de côté ? Je suppose que mes cousins et ma sœur avaient des orgasmes à 6 ans. Lorsque j'ai eu 5 ans, Bernice et Enos voulaient arrêter mon développement mental et physique. Ils ne voulaient pas que je devienne mature... Je pense qu'ils étaient jaloux et envieux de l'amusement que moi et mes parents nous allions avoir lorsque j'ai commencé à grandir. Je pense qu'ils croient en la réincarnation et qu'en m'embrouillant et me bloquant, ils pourraient avoir une meilleure vie future".
Lunde offrit des détails sur l'homosexualité de Mullin mais celui-ci l'interrompit et dit : "*Je stipule que je suis bisexuel*".

L'accusation et la défense considéraient que le père d'Herbert Mullin était l'une des raisons pour lesquelles Mullin avait tué, mais pas avec le même niveau de responsabilité.
L'accusation condamnait la haine que Mullin avait pour son père, alors que Mullin lui-même accusait directement son père des meurtres. Pour Herbert Mullin, son père était le véritable assassin parce qu'il lui avait « télépathiquement » ordonné de tuer. William Mullin était un ancien *Marine*, fier de ses combats durant la Seconde Guerre Mondiale, et selon Herb, il lui avait appris que la violence était "naturelle" et lui avait montré comment se servir d'un pistolet dans l'espoir d'en faire un tireur d'élite.

Il est difficile de connaitre l'étendue de l'influence de William Mullin sur son fils. Ce n'est pas un crime de raconter des histoires de guerre à son fils. Peut-être William Mullin essayait-il d'associer son fils aux événements de sa vie qui présentaient le plus d'importance pour lui, ce qui est le cas pour de nombreux héros de guerre.
Après qu'il ait tenté de devenir un boxeur, Herbert Mullin était revenu chez ses parents. Un jour, il s'était avancé vers son père, les

poings levés : "*Allez, on y va, ça va pas durer longtemps*". Il lui avait donné de vrais coups de poing. William Mullin expliqua au Docteur Lunde que ça lui avait fait peur. "*C'était tellement différent de ce que nous avions fait avant... Il n'était pas le même garçon que nous avions élevé et connu*".

Le père de Herb Mullin était un homme stoïque et sévère, mais raisonnable. Il avait même écrit une lettre pour soutenir le choix de son fils d'être un objecteur de conscience, alors que cela devait beaucoup l'affecter. Herb écrivit plus tard à son père : "*Mon truc de l'objection de conscience était contre ta volonté. C'est le passé, maintenant. Je ne sais pas qui avait raison et qui avait tort. Tout ce que je sais c'est que j'ai eu très mal à cause de toute cette confusion. Me laisserais-tu vivre chez toi de nouveau ?*"
Mais durant le procès, Mullin accusa son père de l'avoir envoyé à l'Université d'état de San Jose, tout en sachant que le mouvement anti-guerre était très présent sur le campus, parce qu'il voulait que son fils rejoigne la contre-culture.

Herb Mullin était pris dans une spirale de rébellion et de réconciliation avec son père, agissant de manière à le blesser puis tentant de regagner son approbation. Un autre psychiatre, pour l'accusation, expliqua que "*l'incapacité d'Herbert Mullin à exprimer de la haine pour son père a conduit une partie de cette haine à être dirigée vers d'autres personnes*".
"*Mon père était sergent chez les Marines et avait l'habitude de donner l'ordre aux gens de tuer*", dit Mullin. "*J'avais l'impression d'être sous le contrôle de mon père, comme un robot*". Durant le procès, il demanda au docteur Lunde et à son avocat de comparer les empreintes digitales de son père à celles relevées sur tous les lieux de meurtres qui avaient eu lieu dans l'Oregon et en Californie depuis 1925. Selon lui, s'il pouvait prouver que son père était un tueur en série, les jurés seraient peut-être cléments avec lui.

Lorsque ce fut son tour de témoigner, Mullin, comme le décrivit un journaliste : "prit une pose de conférencier". Il était assis dans le box des témoins, entouré par ses notes, et accusait sa famille, ses amis et ses professeurs d'avoir voulu l'empêcher de devenir "*trop puissant dans ma vie prochaine*". La réincarnation n'était pas qu'une réflexion cosmique. Pour Mullin, elle expliquait tout. Tout le monde marchandait le pouvoir et une meilleure position dans la vie prochaine.

"*Je suis choisi comme leader désigné de ma génération*". " (Ma date d'anniversaire) *me donne une position extrêmement dominante dans la réincarnation*". Il pensait que ses parents lui avaient dit qu' "*ils allaient lui donner du bon temps dans la prochaine vie mais ils ne pouvaient pas dans celle-ci*"...

"*Un homme consentant à être tué protège des millions d'autres êtres humains dans la région du tremblement de terre cataclysmique*". Mullin expliqua aux jurés que, pour cette raison, le leader désigné et ses associés avaient la responsabilité de trouver assez de gens pour se suicider ou être tués chaque jour.

Au sujet de ses victimes, Mullin expliqua : "*Je n'ai jamais pensé à elles. Je ne pensais pas. Je ne pense pas. Je réagissais*". Il affirma que ses victimes avaient accepté de mourir, qu'elles étaient volontaires pour mourir, et qu'elles le lui avaient dit par transmissions psychiques... "*Chaque homo sapiens communique par télépathie. Ce n'est simplement pas accepté socialement*".

Il accusa également la police de Santa Cruz de ne pas l'avoir gardé en prison après qu'il ait été arrêté pour possession de drogue. "*Je n'aurais jamais tué qui que ce soit s'ils m'avaient envoyé en prison. S'ils ne vous punissent pas lorsque vous enfreignez la loi, alors qu'est-ce qu'ils faisaient ? Ils attendaient que j'enfreigne une loi importante pour pouvoir me mettre en prison toute ma vie ?*"

Toutefois, Mullin admit qu'il pouvait et qu'il avait désobéi à ces ordres de tuer. Il avait reçu l'ordre télépathique de se suicider, mais il avait refusé.
Le procureur Chris Cottle conclut : "*S'il avait été la victime de voix irrésistibles, il se serait suicidé*".
Mullin dit qu'il avait également ignoré des ordres de meurtre. "*J'ai reçu un message en décembre et je n'ai pas agi. Je ne voulais plus tuer. Je pensais que ce n'était pas juste*". Cette dernière déclaration fut cruciale pour l'accusation. Mullin admettait qu'il connaissait la différence entre le bien et le mal. Il n'était donc pas le "robot" sans volonté de son père, contrairement à ce qu'il avait affirmé.

De plus, si Mullin était fou et ne comprenait pas que ce qu'il faisait était mal, pourquoi avait-il pris tant de soin à couvrir ses traces ?
Le procureur expliqua aux jurés qu'après avoir tué White, le vagabond, Mullin avait poncé les traces de sang au papier de verre sur la batte de base-ball. Il avait récupéré les douilles de balles chez les Gianera parce que, selon lui, "*elles lui appartenaient*". Mullin avait tiré sur Kathy Francis et ses enfants parce qu'ils étaient des témoins gênants. Il avait effacé le numéro de série de son pistolet.

Mullin avait aggravé son cas avec ses commentaires imprudents. Parfois, il paraissait calme et rationnel. Dans une entrevue précédent le procès, il avait dit qu'il avait tué Joan Gianera parce qu'"*elle était un témoin et que je ne voulais pas être puni*".
Selon l'un des psychiatres de l'accusation, la théorie des tremblements de terre avait été "développée après coup". Il avait tué Gianera parce qu'il l'avait poussé à consommer de la drogue et son épouse ainsi que Kathy et ses fils uniquement parce qu'ils étaient des témoins. Il avait tué les campeurs parce qu'"*il avait quelque chose contre les hippies et qu'il les considérait comme des hippies*". Un autre psychiatre affirma que le mobile de Mullin était

la haine pure. "*Il m'a dit que Gianera lui avait fait prendre du LSD pour la 1ère fois et que ça avait ruiné sa vie et qu'il s'était vengé*".

Étrangement, le Docteur Charles Morris expliqua, pour l'accusation, qu'après avoir examiné Mullin, il avait conclu qu'il était légalement aliéné lorsqu'il avait tué le vagabond, l'auto-stoppeuse et le prêtre, mais qu'il était sain d'esprit pour les dix meurtres suivants. En janvier, lorsqu'il avait cessé de prendre du LSD dans l'espoir de devenir un Marine, il avait tué pour se venger (à l'exception de Perez). Il avait été "*moralement engourdi*" par ses 3 premiers meurtres. Ainsi, tuer de nouveau, surtout à cause de la colère, n'avait plus de conséquences morales.
Toujours selon Le Dr Morris, Herbert Mullin avait abattu Perez parce qu'il en avait assez et voulait être arrêté.
Le Docteur Morris expliqua que le LSD avait sans doute précipité les meurtres. En réponse, l'avocat de Mullin lut une lettre de Mullin et demanda au docteur Morris si elle avait pu être écrite par quelqu'un qui prenait des drogues. Le Docteur reconnut que cela était tout à fait possible. La lettre était datée de juillet 1973, des mois après que Mullin ait été arrêté et incarcéré...
L'affirmation de Mullin selon laquelle il avait entendu ses victimes accepter télépathiquement d'être tuées était, selon le Dr. Morris, une justification inventée. "*Il a développé cette croyance après coup... C'est un individu qui a une haute capacité mentale et un intérêt dans l'occulte, la psychologie et la philosophie*".

Un autre psychiatre témoigna du fait que Mullin lui avait dit : "*J'ai choisi de me venger parce que ces gens m'avaient poussé à être un objecteur de conscience dans le plus puissant pays du monde, alors je les ai punis*".
Pour l'accusation, Mullin n'était pas fou. Le procureur expliqua aux jurés que peu importait "pourquoi" il avait tué. "*Les mobiles sont ambigus et il n'est pas besoin de les démontrer*". Afin de contrer la

théorie de la défense selon laquelle des hallucinations avaient poussé Mullin à tuer, l'accusation expliqua : "*Le fait que deux plus deux fasse sept dans son esprit ne signifie pas que Monsieur Mullin n'est pas responsable de ses actes*".

La défense demanda aux jurés de considérer le fait que Mullin "*tue des gens parce qu'il doit le faire mais il ne sait pas pourquoi. Je suggère qu'une personne qui tue 13 personnes et ne sait pas pourquoi... est folle !*".
L'accusation affirma : "*Il est évident qu'il est un malade mental. Mais cela ne signifie pas qu'il est légalement aliéné*"...

Les 6 hommes et 6 femmes du jury délibérèrent durant 14 heures, puis déclarèrent que Mullin était sain d'esprit et coupable. Le verdict fut rendu le 19 août 1973. Selon les jurés, Mullin avait prémédité les meurtres de Jim Gianera et Kathy Francis, ce qui lui apportait deux condamnations pour meurtre au 1er degré. Les autres meurtres étaient considérés comme des « pulsions », et donc des meurtres au 2nd degré.

"*C'est aussi fou que Mullin l'est*", déclara son avocat. "*Ils avaient peur qu'il puisse sortir de son asile et tuer quelqu'un, ce qui n'est pas une considération illogique. Ils ne voulaient pas être la 14ème victime*". Mullin haussa simplement les épaules à l'écoute du verdict. Il fut condamné à la prison à vie, avec la possibilité d'être libéré sur parole en 2025 (à 78 ans).

Il fut (et est toujours) emprisonné avec d'autres tueurs (entre autres Patrick Kearney, John Linley Frazier et Charles Manson) dans la prison d'état de Mule Creek, en Californie.

Mais l'affaire Mullin ne se termina pas ce jour-là. Après le procès, le président du jury écrivit que le gouverneur de la Californie (et futur président), Ronald Reagan, était "*tout aussi responsable*" que Mullin des morts de ces 13 personnes. L'administration Reagan

avait systématiquement fermé les hôpitaux psychiatriques de Californie, dans le but de les "désactiver" quelques années plus tard.
"*Aucune de ces morts n'aurait jamais eu lieu*", déclara-t-il dans une lettre ouverte à Reagan. Bien que les jurés aient cru que Mullin pouvait faire la différence entre le bien et le mal, ils étaient également persuadés que Mullin aurait du être institutionnalisé après avoir été diagnostiqué plusieurs fois comme dangereux.
"*Cinq fois avant que Monsieur Mullin ne soit arrêté, il est allé dans des hôpitaux psychiatriques. Et cinq fois sa maladie mentale a été diagnostiquée. Au moins deux fois, il a été déterminé que sa maladie pouvait être un danger pour la vie d'autres êtres humains. Toutefois, en janvier et février de cette année, il était libre de prendre les vies des résidents de Santa Cruz*".

Reagan répondit laconiquement que c'était une "*erreur psychiatrique*" et que l'état ne "*déversait pas dans les rues*" les malades mentaux précédemment hospitalisés.
Mullin avait été envoyé dans cinq hôpitaux psychiatriques différents mais avait toujours été relâché malgré les diagnostics. Affolés par la détérioration de son état mental, ses parents avaient désespérément tenté de trouver un hôpital de soins à long terme, mais les hôpitaux psychiatriques fermaient les uns après les autres. Cela leur aurait coûté 100$ par jour s'ils avaient voulu envoyer Herb Mullin dans un hôpital privé, ce qui était bien au-dessus de leurs moyens.
Bien qu'il ait reçu des prescriptions et qu'il faisait parfois des thérapies de groupe, Mullin était incapable de prendre ses médicaments régulièrement s'il n'était pas surveillé. Même dans les hôpitaux psychiatriques où il avait séjourné, il était toujours agressif et violent. Il était dangereux et n'aurait jamais dû être libéré.

Moins d'un an après le procès de Mullin, les législateurs de Californie votèrent une loi interdisant la fermeture des hôpitaux psychiatriques.

Victimes

Lawrence White (55 ans)
Assassiné sur une route près de Santa Cruz, le 13 octobre 1972

Mary Guilfoyle (24 ans)
Assassinée dans la voiture de Mullin à Santa Cruz, le 24 octobre 1972

Père Henri Tomei (65 ans)
Assassiné à l'église Sainte Marie de Los Gatos, le 2 novembre 1972

Jim Gianera (25 ans)
Assassiné dans sa maison, à Santa Cruz, le 25 janvier 1973

Joan Gianera (21 ans)
Assassinée dans sa maison, à Santa Cruz, le 25 janvier 1973

Kathy Francis (29 ans)
Assassinée dans sa cabane des montagnes de Santa Cruz, le 25 janvier 1973

David Francis (9 ans)
Assassiné dans sa cabane des montagnes de Santa Cruz, le 25 janvier 1973

Daemon Francis (4 ans)
Assassiné dans sa cabane des montagnes de Santa Cruz, le 25 janvier 1973

Brian Scott Card (14 ans)
Assassiné dans le parc naturel Powell, le 10 février 1973

David Oliker (17 ans)
Assassiné dans le parc naturel Powell, le 10 février 1973

Robert Spector (15 ans)
Assassiné dans le parc naturel Powell, le 10 février 1973

Mark Dreibelbis (15 ans)
Assassiné dans le parc naturel Powell, le 10 février 1973

Fred Perez (63 ans)
Assassiné devant chez lui, à Santa Cruz, le 13 février 1973

Modus Operandi

Mullin possédait un pistolet, mais il a tué de manières différentes, selon l'humeur du moment.

- Il a battu à mort Lawrence White à coups de batte de base-ball.
- Il a poignardé Mary Guilfoyle à mort (puis l'a éventrée), tout comme le père Tomei.
- Il a abattu Jim et Joan Gianera avec son pistolet et les a, en plus, poignardés.
- Il a fait de même avec Kathy Francis et ses deux fils, David et Daemon.
- Il a abattu les 4 jeunes campeurs du parc naturel, Brian Scott Card, David Oliker, Rober Spector, et Mark Dreibelbis.
- Et il tiré une balle en plein dans le coeur de Fred Perez. Ce dernier crime est celui où il s'est montré le moins violent.

Les psychiatres ont considéré qu'il avait tous ses esprits lors des meurtres des Gianera et des Francis, et qu'il agissait par vengeance. Pourtant, il a fait preuve d'une violence terrible, tirant sur eux et les poignardant même après leur mort.

Motivations

La schizophrénie est une maladie mentale terrible qui peut détruire la vie d'un jeune adulte. Généralement, les symptômes (entendre des voix, paranoïa intense, hallucinations) apparaissent à la fin de l'adolescence ou le début de l'âge adulte.

Herbert Mullin ne tuait pas parce qu'il était schizophrène. Mais, pour lui, sa paranoïa et son orgueil justifiaient ses meurtres. Il voulait sauver la Californie des tremblements de terre. La mission de sa vie était d'être « *le bouc émissaire de (sa) génération* ». Mais c'était les autres qui devaient se sacrifier.

Selon le Docteur Lunde, les malades mentaux, contrairement à ce que l'on pourrait penser, tuent moins que les gens sains d'esprit. Les tueurs en série sont souvent des sociopathes ou des psychopathes (la sociopathie et la psychopathie ne sont pas des maladies mentales, mais des troubles du comportement) qui sont capables d'avoir une vie "normale". Ce désordre de la personnalité n'est diagnostiqué que lorsque la personne est incarcérée pour ses crimes. Ils ne sont pas « guérissables » et le mieux à faire est de les incarcérer à vie.

Au contraire, la schizophrénie paranoïde est une maladie mentale qui peut être traitée, mais dans des cas sévères, le patient doit être surveillé dans un hôpital. Les médicaments peuvent aider, mais les schizophrènes paranoïdes peuvent facilement ne plus prendre leur traitement si on les laisse se débrouiller seuls.
Contrairement au désordre de personnalité antisociale, la schizophrénie paranoïde est généralement diagnostiquée avant que les violences n'aient lieu. Le Docteur Lunde a examiné John Frazier, Herb Mullin et Edmund Kemper et a affirmé que "*parmi la petite proportion d'assassins mentalement aliénés, la maladie mentale la plus commune est la schizophrénie paranoïde*".

Il a d'ailleurs déclaré que Kemper était sain d'esprit, alors que Mullin était bien schizophrène.

Citations

"*Si on m'avait autorisé à être Garde Côte ou Marine, je n'aurais pas pris les vies de tous ces gens*" : Herb Mullin

"*Je crois que mon père a été critiqué pour mes échecs et il n'aurait pas dû. Mais c'est sûr, s'il m'avait offert la stimulation orale homosexuelle par "pipe" à laquelle j'avais droit à six ans, comme la plupart des gens, je n'aurais jamais pris de LSD sans sa permission*" : Herbert Mullin après son arrestation.

"*Il y a une structure dans tout ça. Ce n'est pas le fait d'un cinglé qui tire sur tout ce qui bouge devant lui*" : le Capitaine Overton, de la police de Santa Cruz, au sujet des meurtres des Gianera et des Francis.

"*Oui. D'après les années que j'ai vécues à Atascadero (un hôpital psychiatrique), je dirais que c'est un malade mental*" : Ed Kemper, au sujet de Mullin.

"*Nous, les êtres humains, à travers l'histoire du monde, avons protégé notre continent du cataclysme grâce au meurtre. En d'autres mots, un désastre naturel mineur empêche un désastre naturel majeur*" : Herb Mullin durant son procès.

"*Je tiens pour aussi responsables l'administration et les législateurs de cet état que le défendant pour ces 10 vies détruites*" : K. Springer, président du jury du procès de Mullin

Bibliographie

Livres en anglais :

"The Die Song: A Journey into the Mind of a Mass Murderer", Dr Donald Lunde et Jefferson Morgan, W W Norton, 1980.

"Urge to Kill", Ward Damio, Pinnacle Books, 1974.
Ce livre est consacré aux trois tueurs qui ont ensanglanté le comté de Santa Cruz au début des années 70 : Herbert Mullin, Edward Kemper et John Frazier.

RICHARD RAMIREZ

Nom : Ricardo (puis Richard) Leyva Munoz Ramirez
Surnom : "The Night Stalker" (le traqueur de la nuit)
Né le : 28 février 1960, à El Paso (Texas) - Etats Unis
Mort le : 7 juin 2013, de causes naturelles, dans un hôpital de San Francisco, Californie.

Le fameux "Night Stalker" a terrorisé les nuits des habitants de Los Angeles et de San Francisco durant des mois. Il pénétrait dans des maisons par effraction, puis il tuait, cambriolait, frappait, menaçait, violait... Il laissait également des symboles sataniques sur certains lieux de ses crimes. Fan d'occultisme et de heavy metal, il se prenait pour le "traqueur de la nuit", un être malfaisant et tout puissant. Mais sa trop grande confiance en lui la perdu et il a laissé des empreintes un peu partout. La police l'a identifié et a publié sa photo dans les journaux. Reconnu par les habitants de son propre quartier, il a failli être lynché... et a été sauvé par des policiers.

Informations personnelles

Ricardo Ramirez est né dans le quartier hispanique d'El Paso au Texas. Sa famille était pauvre et, dès l'enfance, il commença à voler. Son père, Julian, un immigré clandestin qui travaillait pour la société des chemins de fer, et sa mère, Mercedes, eurent sept enfants en tout. Ricardo était le plus jeune, le petit dernier.
Catholique, Mercedes Ramirez tenta d'élever ses enfants de son mieux et de les guider afin qu'ils suivent "le chemin du Seigneur". Elle y parvint avec tous sauf Richard. Les instituteurs de l'école primaire expliquèrent qu'il aurait pu être un bon élève s'il s'était intéressé aux études. Il redoubla plusieurs classes, passant plus de temps sur les jeux vidéo d'arcade qu'à l'école.
Tout jeune, il fut arrêté plusieurs fois alors qu'il cambriolait des maisons ou volait dans des magasins. A chaque fois, il fut condamné à des travaux d'intérêts généraux, mais fut finalement envoyé dans une maison de redressement.

Adolescent, il n'avait que trois intérêts dans la vie : les arts martiaux, la marijuana et le heavy metal. Selon un ami, il adorait Black Sabbath et Judas Priest. Peu à peu, il s'intéressa également aux pratiques occultes. Il semblait préoccupé par le satanisme et les histoires de magie noire, de démons et de dragons.
Sa mère l'envoya au catéchisme, espérant qu'il adopterait la manière de vivre d'un "bon chrétien", mais il apprit ses leçons à l'envers... Après le catéchisme, il allait à la bibliothèque et lisait des ouvrages sur Satan et les anges déchus : les personnages que son professeur critiquait pour louer Jésus et ses Apôtres.

Richard fut de nouveau suspecté de vol mais la police ne put rien prouver. Sa première arrestation en tant qu'adulte fut pour possession d'une petite dose de marijuana, la seconde pour la même raison et la troisième pour conduite dangereuse. Il échappa à la prison en acceptant des travaux d'intérêt général et trois années de mise à l'épreuve.

A 20 ans, il quitta El Paso et partit pour la Californie.

Entre le moment où il quitta sa ville natale, en 1980, et celui où il commença à tuer, en 1984, Ramirez fut arrêté pour des délits mineurs. Il passa son temps à boire dans les bars en parlant de Satan, et à fumer des joints.

Il dormait parfois dehors, portait des vêtements sales et ne se nourrissait quasiment que de nourriture de fast-food. Il n'avait pas de travail mais il avait toujours de l'argent. Il se vanta auprès d'amis de posséder un "pass" qui lui permettait d'entrer dans les voitures.
Il cambriolait souvent les maisons pour voler l'électroménager et les bijoux, qu'il revendait pour s'acheter de la cocaïne.

Crimes et châtiment

La nuit du 28 juin 1984, un homme entra dans le petit appartement de **Jennie Vincow**, 79 ans, situé à Glassel Park (dans la ville de Glendale, banlieue de L.A.). Il faisait chaud et l'humidité avait étouffé Los Angeles toute la journée. Le soir venu, la température avait baissé et la vieille dame avait ouvert sa fenêtre pour laisser entrer un peu d'air frais. L'homme passa

par cette fenêtre, la viola et la brutalisa. Il la laissa presque décapitée, étendue dans son sang, et repartit par la même fenêtre.
Le corps de Jennie Vincow fut découvert par son fils, qui vivait tout prêt. Elle avait été égorgée et poignardée à plusieurs reprises. Les policiers furent choqués par cette brutalité et voulurent rapidement trouver l'assassin, mais les indices ne les menèrent nulle part.
Les «*Hillside Stranglers*», Bianchi et Buono, avaient également opéré à Los Angeles (jusqu'en 1979) mais s'étaient attaqué à des femmes jeunes et souvent prostituées. Les enquêteurs ne songèrent donc pas immédiatement à un tueur en série.

Moins d'un an plus tard, l'homme frappa à nouveau. Le 17 mars 1985, peu avant minuit, **Maria Hernandez** gara sa voiture dans le garage de son immeuble, juste en dehors de Los Angeles. Lorsqu'elle sortit de son véhicule, l'homme, qui attendait derrière un pilier, la visa avec son arme. Et l'aperçut et le supplia de ne pas tirer mais il ne l'écouta pas. Elle tomba à la renverse lorsqu'il fit feu et le tueur, pensant qu'elle était morte, passa à côté d'elle pour entrer dans la voiture. Mais Maria Hernandez avait eu beaucoup de chance car la balle avait ricoché sur les clés qu'elle tenait à la main, la blessant simplement aux doigts. Le tueur s'en alla. Lorsqu'elle eut repris ses esprits, Maria Hernandez se précipita vers son appartement. Là, elle découvrit sa colocataire, **Dayle Okazaki**, 33 ans, dans une marre de sang. Le tueur l'avait abattue d'une balle dans la tête, à bout touchant. Et il avait disparu.

Hernandez, sous le choc, ne fut pas capable de donner une description très précise du tueur. Il était grand, très brun, maigre et "peut-être" Hispanique.

Le tueur n'attendit pas une autre année avant de commettre son troisième meurtre. En fait, il attendit à peine une heure. Une étudiante Taïwanaise, **Tsai-Lian Yu**, conduisait sur la North Alhambra Avenue, dans le quartier de Monterey Park, à l'est de Los Angeles, et s'arrêta au feu rouge. Avant qu'elle ait eu le temps de réagir, un homme ouvrit la porte, la saisit et la traîna sur le trottoir en l'insultant, puis lui tira une balle dans la tête.

Les policiers commencèrent à comprendre que ces meurtres étaient peut-être reliés entre eux. Des témoins qui avaient assisté au meurtre de Tsai-Lian Yu expliquèrent que le tueur était grand, très brun, maigre et "peut-

être" Hispanique.
Une description qui correspondait malheureusement à des milliers d'hommes de Los Angeles.

Dix jours plus tard, le tueur frappa de nouveau. Il pénétra dans l'habitation d'un couple, **Vincent et Maxine Zazzara**, qui sommeillaient devant la télévision. Le tueur abattit Vincent d'une balle dans la tête et tabassa Maxine au point de la défigurer. Il la poignarda au cou, au visage, au cœur, à l'abdomen et au pubis. Avec son couteau, il s'attaqua également à ses yeux, qu'il emporta avec lui...
Le lendemain matin, leur fils découvrit le massacre et appela la police.
Les enquêteurs trouvèrent des traces de pas, visiblement des "tennis", dans la cuisine et sur le parterre de fleurs, indiquant par où le tueur était entré.
Cette fois-ci, il n'y avait eu aucun témoin, mais un mode opératoire commençait à apparaître. Bien que ne possédant pas de preuves formelles, les policiers songèrent que le même homme avait assassiné Vincow, Okazaki, Yu et les Zazzara. Le tueur devenait de plus en plus audacieux et brutal.
Des policiers investirent les quartiers où le tueur avait frappé, interrogeant les étrangers, arrêtant les promeneurs tard le soir et cherchant des témoins. Ce qui n'apporta malheureusement pas grand chose.

Le 14 mai 1984, le tueur entra dans la maison d'un autre couple, **Harold et Jean Wu**, 66 et 63 ans, toujours par la fenêtre. Il tira d'abord sur Harold, en pleine tête, puis frappa Jean, qui était handicapée, au visage. Il lui ordonna de lui donner son argent mais elle assura qu'elle n'en avait pas. Il lui attacha les mains dans le dos et la fit rouler au milieu du lit, sur le corps de son époux mourant. Il mit la maison sans dessus dessous, tirant les tiroirs et ouvrant les armoires, à la recherche d'argent. Mais il ne trouva rien. Il revint dans la chambre et viola brutalement Jean Wu. Souriant, moqueur, il s'en alla, lui laissant la vie sauve.
Mme Wu, encore tremblante, expliqua aux enquêteurs que le meurtrier était grand, maigre, très brun et Hispanique. Une description qu'ils connaissaient déjà...

Le 30 mai 1984, le tueur pénétra dans l'habitation de **Ruth Wilson**, 41 ans. Elle fut réveillée par la lumière d'une lampe-torche et aperçut un pistolet.

L'homme lui demanda où était son argent. Avant qu'elle ait pu répondre, l'intrus la saisit par sa robe de nuit et la conduisit jusqu'à la chambre de son fils de 12 ans. Utilisant le gamin terrifié comme pression, il ordonna à Ruth Wilson de lui donner des objets de valeur. Elle lui expliqua où se trouvaient des bijoux et il sembla satisfait par le collier en diamant qu'il trouva. Il enferma pourtant le garçon dans le placard et ramena Ruth Wilson dans sa chambre. Il lui attacha les mains dans le dos, puis la viola et la sodomisa, tout en lui ordonnant de dire qu'elle aimait et adorait Satan... Puis il partit, lui laissant la vie sauve, ainsi qu'à son fils.
Lorsque la police l'interrogea, elle donna la description classique : grand, maigre, très brun et hispanique.

La police produisit des portraits - robots du tueur établis grâce aux descriptions des victimes survivante et à celles des témoins du meurtre de Tsai-Lian Yu. Le suspect était hispanique, avait entre 25 et 30 ans et portait des cheveux noirs assez longs, gras et ébouriffés. Il était très maigre, avait une mauvaise peau, des lèvres minces et un menton carré. Selon Ruth Wilson, ses dents étaient pourries. Il était toujours habillé en noir.
Des unités de policiers continuaient de parcourir la ville et sa banlieue. Les enquêteurs vérifiaient toutes les informations reçues et cherchaient quiconque ressemblait au portrait robot. Mais les crimes continuaient.

L'agression du 1er juin 1984, le lendemain de celle de Ruth Wilson, ajouta une note démoniaque à tous ces meurtres. **Malvia Keller**, 83 ans, institutrice à la retraite, et sa sœur invalide **Blanche Wolfe**, 79 ans, furent férocement battues dans leur petite maison de Monrovia, près de l'une des autoroutes d'état de Los Angeles.
Elles furent découvertes par leur jardinier le lendemain matin. Elles avaient été frappées avec un marteau. Blanche Wolfe était mourante et perdait son sang par une blessure à la tête. Elle avait été violée. Malvia Keller, qui avait succombé, avait les mains et les pieds attachés. Elle avait été écrasée par une lourde table que le tueur avait retournée sur elle.

Le tueur avait dessiné un pentagramme inversé - symbole satanique - sur sa cuisse avec du rouge à lèvre. Un autre pentagramme était dessiné sur l'un des murs de la chambre de Blanche Wolfe.

Ce symbole d'un culte satanique ne surprit pas le Shérif du comté de Los Angeles, Sherman Block, qui suspectait depuis un moment que les crimes soient de cette origine. Une casquette de base-ball noire portant la griffe du groupe de rock AC/DC avait été trouvée non loin de Dayle Okazaki. Ce groupe était connu à l'époque pour avoir créé des chansons aux paroles "tendancieuses". Dans le journal "Los Angeles Times", on put lire : « *Les autorités se concentrent sur l'album d'AC/DC "Highway to Hell" et notamment la chanson "Night Prowler" (le rôdeur de la nuit) qui dit : "Quel est ce bruit à ta fenêtre ? Quelle est cette ombre sur l'abat-jour ? Tu es étendue là nue comme un corps dans un tombeau, vie suspendue, alors que je me glisse dans ta chambre"* ». Il s'avérerait par la suite que le tueur adorait cette chanson...

Durant les six semaines qui suivirent, la région de Los Angeles connut une autre série de crimes si brutaux que la ville fut plongée dans la panique. Comme le tueur s'en prenait aussi bien aux hommes qu'aux femmes, aux jeunes qu'aux vieux, aux blancs qu'aux orientaux, personnes ne se sentaient en sécurité et les gens se barricadaient chez eux. Le tueur n'exprimait aucune préférence pour une culture, un âge, une couleur de peau, un sexe ou même une zone géographique : ses meurtres avaient eut lieu dans un périmètre de 60km autour du centre de Los Angeles. Il tuait parce que l'opportunité se présentait.

Les polices municipales et celles du comté de Los Angeles travaillaient jour et nuit. Elles reconnurent officiellement la gravité du problème. Personne n'était en sécurité.
Le Sergent Frank Salerno avait travaillé sur l'enquête des "*Hillside Stranglers*" quelques années auparavant, et avait été le premier à affirmer que les meurtres de Los Angeles étaient l'œuvre d'un tueur en série. En juin 1985, il avait relevé les similarités entre les meurtres, avait trouvé des cartouches de calibres 22 en divers endroits et plusieurs empreintes de chaussures de tennis, des Reebok taille 45. La description du tueur, un grand homme brun, était toujours identique. Et plusieurs meurtres portaient la trace du satanisme.

Salerno compara ses notes avec celles de la police de Los Angeles. Peut-être ses collègues avaient-ils connaissances d'affaires semblables,

irrésolues, qu'ils pourraient comparer. Personne ne voulait qu'une situation similaire à celle de l'affaire des "Hillside Stranglers", où la police de Los Angeles et les agents du Shérif avaient travaillé séparément, se représente : ils avaient manqué des opportunités d'arrêter les tueurs, avaient provoqué une grande confusion... et beaucoup d'embarras.

Un groupe spécial fut créé, comportant des enquêteurs de tout le comté et de la ville de Los Angeles. Ils échangèrent leurs informations et collaborèrent durant leurs enquêtes. L'équipe de Salerno créa une base de données informatisée (très à la pointe, en 1985) qui emmagasina toutes les informations possibles sur l'affaire.
Pourtant, malgré leur bonne volonté et leur travail acharné, les policiers ne purent empêcher le tueur de frapper à nouveau.

Le 27 juin, **Patty Higgins**, 32 ans, fut assassinée chez elle, à Arcadia. Le tueur lui coupa la gorge.

Le 2 juillet, ce fut **Mary Louise Cannon**, 75 ans, qui fut égorgée et battue chez elle.

Quelques jours plus tard, **Diedre Palmer**, 16 ans, survécu à l'agression du tueur, qui la battit avec un tuyau en acier.

Le 7 juillet, **Joyce Lucille Nelson**, 61 ans, fut battue à mort dans sa maison de Monterey Park. Le tueur la mutila.

Le même soir, le tueur s'en prit également à **Linda Fortuna**, 63 ans, toujours à Monterey Park, qui fut agressée sexuellement et cambriolée mais que le tueur abandonna sans la tuer.

Le 20 juillet, **Maxson et Lela Kneiding**, 66 et 64 ans, furent attaqués dans leur lit alors qu'ils dormaient, dans leur maison de Glendale. Le tueur leur tira dans la tête et les mutila, décapitant presque Maxson Kneiding.

Le même soir, le tueur s'en prit à **la famille Assawahem**, qui vivait à Sun Valley. Le mari, Chitat, 32 ans, fut abattu dans son lit, d'une balle dans la tête. Le tueur saisit son épouse, Sakima, 29 ans, la traîna hors du lit, la frappa, la viola et la força à lui faire une fellation. Le tueur l'obligea à affirmer qu'elle aimait et adorait Satan. Il l'attacha et alla dans la chambre

de leur fils de 8 ans, qu'il frappa et viola. Il prit de l'argent liquide et s'en alla.

Le 5 août, **Christopher et Virginia Petersen**, 38 et 27 ans, furent attaqués chez eux, à Northridge. Mais ils étaient forts tous les deux et le calibre de l'arme était petit. Le tueur tira dans le visage de Virginia, la défigurant, et dans la tête de Christopher. Celui-ci parvint pourtant à se lever et à se jeter sur le tueur. Affolé, celui-ci s'enfuit. Le couple survécut.

Le 8 août, le tueur agressa un autre couple, **Elyas et Sakina Abowath**, 35 et 28 ans, chez eux, à Diamond Bar. Elyas fut tué d'une balle dans la tête. Sakina fut attachée, tabassée et violée mais elle survécut. Leur fils de 3 ans, Aamar, fut agressé lui-aussi.

Les journalistes avaient donné des surnoms au tueur : «l'intrus de la vallée», «le tueur qui entre chez les gens»... Le *Los Angeles Herald-Examiner* trouva le surnom qui allait lui rester : le «*Night Stalker*» (le traqueur de la nuit). La ville était terrifiée.

Mi-août, la force spéciale inclut les agences de police de la banlieue de Los Angeles et atteignit un effectif de 200 hommes. Le Sergent Salerno fit appel à des experts du FBI afin de dresser un profil psychologique du tueur et de restreindre les recherches. Les enquêteurs consultèrent même des spécialistes en culte et en rituels sataniques.
Les policiers, suivant la théorie des meurtres satanistes, investirent les lieux où ce genre de groupes se rassemblaient. Ils interrogèrent les membres de ces communautés dans l'espoir d'identifier le tueur parmi eux, sans résultat. Mais ils découvrirent une empreinte de chaussure qui correspondait à celle que le tueur avait laissé sur plusieurs scène de crime, des Reebok taille 45, sur le sol d'une maison abandonnée servant de "temple" à un culte, à l'est de Los Angeles.

Salerno voulait que le tueur sente que la police était à ses trousses, panique et commette une erreur qui permettrait de l'appréhender. Il s'assura que la force spéciale maintenait le contact avec les médias et leur fournissait les indices qu'ils découvraient, afin de donner l'impression au tueur qu'ils se rapprochaient de lui.

La force spéciale et les hommes du shérif tinrent une conférence de presse durant laquelle ils confirmèrent l'existence du tueur en série dans la vallée de Los Angeles. Ils demandèrent à la population de garder son calme, de fermer portes et fenêtres (malgré la chaleur) et d'informer la police de toute activité ou personne suspecte.
La conférence de presse fut le point de départ d'une campagne médiatique destinée à rendre le publique plus actif dans l'appréhension du "*Night Stalker*". La force spéciale distribua des posters et des prospectus représentant le portrait-robot du tueur. Les mêmes posters furent placardés dans tous les coins de la ville. Personne ne pouvait plus marcher à Los Angeles et ses alentours sans rencontrer ce visage.

La police reçue des centaines d'appels concernant un voisin, un passant, un membre de la famille qui ressemblait au "*Night Stalker*". Les enquêteurs vérifièrent absolument tout. Les vagabonds et les clandestins furent interrogés, tout comme les "personnages" étranges de tous les quartiers. La population, d'un groupe d'individus terrorisés, se transforma en une communauté de chasseurs téméraires. Les gens achetèrent des armes ou saisirent des pelles, des pioches, des couteaux de cuisine ou tout ce qui leur tombait sous la main, dans le but de se défendre.
Le tueur trouva des lampes allumées, des gens éveillés, des gardiens armés, des groupes de citoyens faisant des rondes, des fenêtres fermées, des jardins illuminés... Les voitures de police, banalisées ou non, patrouillaient dans toute la ville. Des volontaires en uniforme parcouraient les moindres recoins à la recherche du tueur.
Ce dernier, comprenant que les choses devenaient dangereuses pour lui, préféra partir... et aller tuer ailleurs.

Dans la nuit du 17 août 1985, le tueur assassina un couple d'origine chinoise, **Peter et Alberta Pan**, à San Francisco, à 550km au nord de Los Angeles. Il entra par la fenêtre, comme à son habitude, et trouva le couple endormi dans son lit. Il leur tira dans la tête, puis fouilla la maison à la recherche d'argent ou d'objets précieux. Avec du rouge à lèvres, il dessina des pentagrammes, des insultes et des messages ("Jack le couteau") sur les murs, comme pour narguer la police.
Le lendemain, le fils du couple découvrit le carnage. Sa mère était encore en vie. Elle survécut mais resta invalide. La police réalisa qu'une fenêtre de

derrière était ouverte. Des traces de tennis de marque Reebok étaient visibles, de la fenêtre à la chambre des Pan, mais aussi dans le salon saccagé.

Les policiers de San Francisco comprirent immédiatement que le "*Night Stalker*" de Los Angeles avait fui la "cité des anges" pour venir chez eux. Le mode opératoire était distinctif : entrer par une fenêtre, tuer l'homme en premier, et laisser des dessins satanistes. Les balles retirées du corps de M. Pan correspondait également à celles utilisées dans les meurtres de Los Angeles.

Comparant ses notes avec celles du Sergent Salerno, le détective Frank Kowalski, de San Francisco, apprit qu'une Pontiac 1978 marron, qui avait été remarquée alors qu'elle tournait dans les rues avant le meurtre des Pan, avait également été vue rôdant avant le meurtre de Elyas Abowath, à Los Angeles.

Les autorités locales commencèrent à se demander si le tueur n'avait pas déjà voyagé entre Los Angeles et San Francisco, et s'il n'avait pas commis d'autres meurtres irrésolus à San Francisco.
Le 1er février 1985, la police avait découvert le corps mutilé de **Christina Caldwell**, 58 ans, et de sa sœur **Mary**, 70 ans. Elles avaient été poignardées à mort. Le tueur était entré par la fenêtre et avait fouillé leur appartement.
Le 2 juin 1985, un jeune homme de 29 ans, **Edward Wildgans**, avait été abattu d'une balle dans la tempe. Sa petite amie, Nancy Brien, avait été violée mais avait survécu. Interrogée, celle-ci donna une description de son agresseur correspondant à celle du "Night Stalker".

Les policiers de San Francisco disséminèrent sans attendre des posters et des prospectus fournis par la police de Los Angeles. Les patrouilles furent doublées la nuit, particulièrement dans les quartiers hispaniques.
Les enquêteurs apprirent qu'un homme ressemblant au portrait-robot avait séjourné à l'hôtel Bristol durant la semaine du meurtre des Pan. Le directeur de l'hôtel se souvenait de cet homme car il était toujours vêtu de noir et sentait mauvais. Il était parti l'après-midi précédent le meurtre. Le directeur avait découvert un pentagramme inversé sur la porte de la chambre face à celle qu'occupait l'homme. Il lui avait donné un faux nom et avait payé en liquide.

Le tueur avait abandonné la Pontiac marron qu'il conduisait depuis plusieurs semaines car il savait qu'on l'avait remarquée. Il avait également quitté San Francisco. Il avait volé une Toyota 1976 orange, loin d'être discrète, et le 25 août, vers minuit, il la gara devant une maison à Mission Viejo, une riche communauté située non loin de Los Angeles.
Le tueur entra chez **William Carns** et sa fiancée **Inez Erickson**, qui dormaient dans leur chambre. Il tira dans la tête de Carns et frappa Inez Erickson en l'insultant, puis la viola. Il la força à jurer qu'elle aimait Satan et à lui faire une fellation.
Il partit sans la tuer.

Peu après, une dame nommée Donna Myers et son ami Serafin Arredondo, rendirent visite à la police. Elle vivait dans le quartier hispanique de San Francisco et avait loué une chambre à un jeune homme qu'elle connaissait sous le nom de "Ricky". Il était grand, maigre, hispanique et... étrange. Surtout, il ressemblait beaucoup au portrait-robot de la police. "Ricky" était originaire du Texas et voyageait à travers la Californie, principalement entre San Francisco et Los Angeles. Il lui avait souvent parlé de son intérêt pour l'occulte et la magie noire. Il s'intéressait beaucoup au "*Night Stalker*" et lui avait dit en souriant qu'il était le tueur. Elle avait cru qu'il plaisantait mais lorsqu'elle avait vu le portrait-robot, elle s'était posé des questions.
Serafin Arredondo montra aux enquêteurs des bijoux masculins qu'il avait achetés à "Ricky" quelques jours auparavant. "Ricky" avait affirmé être en manque d'argent et ne les lui avait pas vendu très chers. Mais Arredondo avait lu que le "*Night Stalker*" cambriolait ses victimes, alors... Il s'avéra que les bijoux appartenaient à Monsieur Pan. Des policiers en civil commencèrent immédiatement à surveiller la maison de Donna Myers, au cas où "Ricky" reviendrait.

A Mission Viejo, des témoins contactèrent la police : ils avaient vu une Toyota orange tourner dans les rues, tard dans la nuit, peu avant l'agression chez Carns et Gunther.

Le 27 août, la Toyota fut découverte sur un parking à Los Angeles. Les policiers la firent surveiller durant 24 heures avant de décider qu'elle avait été abandonnée et que le tueur ne viendrait pas la chercher. Le véhicule fut fouillé de fond en comble et on y releva des empreintes digitales. Celles-ci

furent remises au laboratoire du bureau du Shérif du Comté, qui testait justement un système informatisé tout neuf de comparaisons d'empreintes. Il ne fallut que 3 minutes au système pour comparer l'empreinte partielle retrouvée dans la voiture avec les 380 000 jeux d'empreintes de la base de données et fournir un nom aux policiers : celui d'un petit voleur et voyou originaire du Texas, Ricardo Ramirez.
La police devait à présent chercher ce suspect et en savoir plus à son sujet.

Les enquêteurs apprirent qu'il avait été arrêté en 1984 pour vol de voiture mais libéré par manque de preuves. Il utilisait de nombreux pseudonymes : Richard Moreno, Noah Jimenez, Nicolaus Adame, Richard Munoz et Richard Mona. Il avait américanisé son nom, passant de Ricardo à Richard. Vagabond, magouilleur, il passait son temps dans les rues et dans les bars, consommant des drogues et de l'alcool. Il était toujours vêtu de noir, grand, maigre, brun et hispanique.
Ils décidèrent de publier sa photo dans tous les journaux de la région.

Le matin du 31 août 1985, Ramirez descendit d'un bus à la gare centrale de Los Angeles. Il revenait de Phoenix, en Arizona, où il était allé acheter de la cocaïne juste après le meurtre de William Carns.
Inconscient ou trop sur de lui, il était revenu dans la "cité des anges" avec l'intention de voler un autre véhicule et de recommencer à tuer. Il ne savait pas que la police connaissait l'identité du "*Night Stalker*" et que son nom et son visage faisaient la une de tous les journaux du pays. Il se dirigea vers le quartier hispanique, à l'est de Los Angeles. Vers 8h30, il entra dans une épicerie pour acheter une bouteille de whisky et remarqua un journal où figurait son visage en première page. Il paniqua et sortit du magasin comme une furie.
Mais les clients de l'épicerie l'avaient déjà reconnu. Ils commencèrent à crier pour prévenir les passants.

Ramirez se mit à courir en zigzaguant entre les rues pour éviter de se faire prendre. C'était un jour férié et les résidents du quartier se promenaient en profitant du soleil. Et tout le monde se tournait dans sa direction, le pointant du doigt en criant. Des passants avertirent des policiers en patrouille, d'autres appelèrent directement le central. Des voitures de police

convergèrent vers le quartier où Ramirez s'était si souvent caché mais que les habitants étaient en train de cerner.

Paniqué, hors d'haleine, Ramirez frappa à une porte et implora la femme qui vint lui ouvrir de l'aider. Mais elle le reconnut et referma brusquement. Ramirez se remit à courir. Il tenta d'entrer de force dans une voiture conduite par une femme, la frappant au ventre, mais elle refusa de lui donner ses clés et le passager, époux de la conductrice, le repoussa violemment. Puis quatre hommes, Manuel De La Torre, Jose, Jaime et Julio Burgoin, se jetèrent sur lui.

Ramirez ne dut la vie sauve qu'aux policiers qui arrivèrent au même moment, car la foule était prête à le lyncher.
Tremblant, abasourdi, il fut relevé par les hommes en uniforme. En larmes, il bredouilla : «*Sauvez-moi, je vous en prie. Merci mon Dieu, vous êtes là ! C'est moi, je suis le type que vous cherchez. Sauvez-moi avant qu'ils ne me tuent.*»

Le terrible "*Night Stalker*" n'était plus qu'un pauvre type terrifié...

Les Californiens, le pays tout entier et le procureur de l'état s'attendaient à ce que le procès du "*Night Stalker*" soit rapide et qu'il obtienne la peine de mort. Les preuves étaient nombreuses, tout comme les témoignages, et continuaient à apparaître jour après jour.
Mais le procès de Richard Ramirez ne commença qu'en 1989, en raison des renvois, ajournements, manipulations et manœuvres légales des avocats, de la famille de Ramirez, des antagonismes entres les avocats du tueur, et du comportement de Ramirez lui-même. La défense cherchait la moindre échappatoire, criait aux parti pris et aux préjugés, et les exposaient devant les médias...

Le 4 septembre 1985, Ramirez assista à son audience préliminaire afin d'entendre les charges qui pesaient contre lui. La tête baissée, il écouta le juge l'accuser de cambriolage et de vol, du meurtre de Harold Wu, de viol, de sodomie et de copulation orale forcée sur la personne de Jean Wu, ce qui pouvait déjà lui valoir la peine de mort. Simultanément, les autorités de San Francisco l'accusèrent des meurtres des Pan et celles du Comté d'Orange l'inculpèrent du meurtre de William Carns et du viol de Renata Gunther.

Ramirez ne fut pas immédiatement inculpé des autres meurtres et viols car, comme le procureur Reiner l'expliqua aux journalistes, des montagnes de preuves devaient encore être analysées et examinées. Ainsi, durant les mois qui suivirent, Ramirez fut de nouveau inculpé de 14 meurtres mais aussi de tentatives de meurtres, de vol et de cambriolage, de viol et d'agression sexuelle.
Les enquêteurs avaient recueilli des preuves dans les affaires concernant les meurtres, agressions et/ou viols de Jennie Vincow, Dayle Okazaki et Maria Hernandez, Tsai-Lian Yu, Vincent et Maxine Zazzara, Harold Wu, Ruth Wilson, Malvia Keller et Blanche Wolfe, Patty Higgins, Mary Louise Cannon, Diedre Palmer, Joyce Lucille Nelson, Linda Fortuna, Mason et Lela Kneiding, Chitat Assawahem, Christopher et Virginia Petersen, et Ahmed Zia.

Ramirez fut également inculpé de crimes dont il n'avait d'abord pas été suspecté mais auxquels la police était parvenu à le relier : le cambriolage d'un homme à Eagle Rock, Thomas Sandova, le 2 mars 1985 ; l'enlèvement et le viol d'une fille de 8 ans à Eagle Rock, le 20 mars, et le cambriolage de la maison de Clara Hadsall, à Monrovia.

Alors que les autorités désiraient commencer le procès rapidement, elles durent faire face à un cirque juridique, un marathon qui allait durer 4 ans, coûter à l'état près de 2 million de dollars, impliquer 6 avocats de la défense et 3000 interviews de jurés !

Ramirez profita de ce temps perdu pour se faire réparer les dents, aux frais du contribuable Californien...

Ramirez et sa famille avaient de très mauvaises relations avec ses avocats. La juge Elva Soper avait désigné un avocat d'office, Allen Adashek, mais la famille Ramirez voulait que leur fils soit défendu par un avocat d'El Paso, Manuel Barraza. Adashek refusa d'abandonner l'affaire et après des mois de tergiversations, Bazzara annonça qu'il ne défendrait pas Ramirez.
Là, Ramirez commença à se plaindre qu'il n'appréciait pas Adashek et refusa qu'il soit son avocat. Adashek était un homme réaliste qui n'acceptait pas les changements d'humeur et le comportement de voyou de son client au tribunal : lors de ses audiences, Ramirez avait menacé le juge, insulté l'accusation et s'était montré indiscipliné. Il avait nuit à sa propre défense,

dessinant des pentagrammes sur la paume de sa main pour les présenter aux journalistes présents, fanfaronnant tel un gamin.

Afin d'accorder à l'accusé les libertés auxquelles il avait droit (et il faisait partie d'une "minorité raciale"), le Juge Soper accepta la requête de Ramirez et accueillit un avocat embauché par la sœur de Ramirez, Joseph Gallego, un Californien expérimenté de 56 ans.

Gallego avait du talent, voulait réellement défendre son client et, très important, il comprenait bien la culture "Latino".
Mais la sœur de Ramirez finit par le licencier, pour embaucher Daniel et Arturo Hernandez à sa place. Ils avaient peu d'expérience dans les procès de meurtre et pas assez d'endurance pour supporter les responsabilités requises par la famille Ramirez. Ils tentèrent d'abord de renvoyer l'audience préliminaire prévue en décembre 1986 en avril 1987 afin de mieux préparer leur défense. L'audience fut ajournée au 24 février 1987, contre l'avis de l'accusation.

Plus de 30 témoins participèrent à cette audience qui dura 3 semaines, dont Jack Vincow, qui avait trouvé le corps de sa mère ; Joseph Duenas, qui avait vu le meurtre de Tsai-Lian Yu ; Maria Hernandez, que Ramirez avait failli tuer dans son parking ; Ruth Wilson et Renata Gunther, qui avait été violées par Ramirez ; et Esperanza Gonzales, dont le petit-ami avait acheté une arme à Ramirez.

Tout au long de l'audience, la défense et l'accusation se laissèrent aller à des querelles étrangères aux procédures légales. La défense accusa la cours d'avoir des préjugés et de déformer la vérité. L'accusation affirma que le comportement de la défense montrait son irrespect pour les jurés. Ramirez ne faisait qu'envenimer les choses. Le juge Nelson dut lui ordonner, à plusieurs reprises, de cesser son comportement étrange, ses incessants étalages de mépris envers les experts, les témoins et l'accusation. La famille Ramirez, assise derrière lui, plaisantait et se moquait de la cour avec lui. Ramirez riait souvent et parlait bruyamment, même durant les témoignages douloureux. Lorsque l'on montrait des scènes de crimes sanguinolentes, il souriait, l'air satisfait.

L'audience préliminaire se termina le 7 mai. Le procès fut fixé au 2 septembre mais la défense le fit renvoyer au 2 décembre. Toutefois, le juge

en charge de l'affaire étant débordé, il renonça à poursuivre cette affaire et un autre juge, Michael Tynan, se la vit confier. Le procès fut de nouveau repoussé, cette fois au 1er février 1988.

Les avocats de Ramirez prétendirent alors qu'ils n'avaient pas eu accès à tous les dossiers de la police de Los Angeles et le procès fut encore ajourné, en juillet 1988.

Comme les médias avaient attiré l'attention sur l'horreur des crimes de Ramirez, il allait falloir trouver des jurés impartiaux. Cela prit des mois mais finalement, la défense et l'accusation finirent par approuver le groupe de jurés choisi. Six d'entre eux étaient hispaniques.

Le procès de Richard Ramirez commença enfin, le 29 janvier 1989, alors que le cauchemar de ses crimes s'était peu à peu effacé des mémoires.
La salle était pleine de journalistes et les caméras de télévision avaient été autorisées à filmer certaines parties du procès. Au premier rang, du côté de l'accusation, se tenaient les victimes, les familles des victimes et les policiers qui avaient participé à l'enquête. La famille Ramirez se tenait derrière lui, ainsi que plusieurs jeunes femmes inconscientes et fascinées par le personnage, un véritable "fan club". Ses avocats l'avaient habillé d'un costume classique et l'avaient fait coiffer. Il portait des lunettes noires «*pour cacher son regard menaçant*»... et avait l'impression d'être une star d'Hollywood.

L'accusation expliqua qu'il n'existait aucun doute : des examens balistiques prouvaient que quatre pistolets de petits calibres lui appartenant avaient été utilisés durant plusieurs meurtres ; des bijoux appartenant à plusieurs victimes avaient été retrouvés chez sa sœur, à El Paso, car elle les avait innocemment acceptés comme cadeaux ; les empreintes et les traces de pas de Ramirez avaient été relevées sur les lieux des crimes ; et de nombreux témoins pouvaient reconnaître Ramirez comme étant leur violeur, leur agresseur, ou l'assassin de leur époux. Ces meurtres avaient été prémédités et l'accusation demanda donc que Ramirez soit condamné à mort.
Les avocats de Ramirez ne purent pas faire grand chose et leur inexpérience devint plus flagrante à mesure que le procès avançait. Daniel Hernandez, épuisé par un mois de débat, demanda une suspension pour raison médicale. Le juge refusa mais remplaça son collègue Arturo par un avocat de mérite,

Ray Clark. Celui-ci restructura intelligemment la défense de Ramirez en essayant de prouver qu'il y avait erreur sur la personne et que Ramirez était victime d'une erreur judiciaire. Mais il était déjà trop tard et il ne convainquit personne.

165 témoins se présentèrent à la cour, la plupart avec des témoignages terribles contre Ramirez, qu'ils reconnurent les uns après les autres.

Ramirez se conduisit de la même manière que durant son audience préliminaire : arrogant, incontrôlable, riant durant les témoignages. Il montra encore le pentagramme sur sa main aux journalistes.

Il se retournait pour regarder ses "fans", des jeunes femmes littéralement hypnotisées qui passaient leurs journées au tribunal. Il leur faisait de petits signes et des sourires.
Une fois, alors que l'accusation décrivait ses crimes, il mit ses index sur sa tête comme des cornes et entonna : «*Mauvais... Mauvais... Mauvais...*»

Le 20 septembre 1989, Richard Ramirez fut déclaré coupable de tous les crimes dont il était accusé, et condamné à mort.
Lorsque le juge Tyran lui demanda s'il avait quoi que ce soit à ajouter, Ramirez répondit : « *Je n'ai pas besoin de regarder cette cour pour n'y voir que les menteurs, les haineux, les tueurs, les escrocs, les lâches paranoïaques - les vrais parasites de la Terre, chacun dans sa profession juridique. Vous êtes des larves, vous me rendez malade, hypocrites tous autant que vous êtes...* ».

Mais plus personne ne se souciait de ce qu'il avait à dire. Il allait mourir en prison sans plus pouvoir faire de mal.

En octobre 1996, Ramirez a épousé l'une de ses nombreuses "fans" avec qui il correspondait depuis 1987, Doreen Lioy, une éditrice. Cette dernière semble vivre sur une autre planète car elle considère que Ramirez est «*gentil, charmant et attentionné*», elle est persuadée qu'il est innocent et elle s'inquiète de savoir s'il est bien traité en prison...

En l'an 2000, voyant que ses possibilités d'appels diminuaient les unes après les autres et que son exécution approchait, Ramirez a décidé d'affirmer qu'il était fou et donc non responsable de ses actes... Il espérait que sa sentence serait annulée mais ça n'a évidement pas été le cas.

En 2009, la police de San Francisco a relié l'ADN de Ramirez au meurtre de **Mei Leung**, 9 ans, le 10 avril 1984. La petite fille avait été tuée dans le sous-sol d'un hôtel résidentiel dans le quartier *Tenderloin* de San Francisco où elle vivait avec sa famille. Ramirez y séjournait également à l'époque. Sa première victime fut donc, semble-t-il, une enfant.

Richard Ramirez était emprisonné dans le couloir de la mort du pénitencier de San Quentin et a fait appel de nombreuses fois pour éviter d'être exécuté, alors qu'il prétendait ne pas craindre la mort car il voulait « *rejoindre Satan* »... Souffrant d'une hépatite C, il est décédé le 7 juin 2013 d'un lymphome, à l'âge de 53 ans.

Il n'a pas été jugé pour les meurtres qu'il a commis à San Francisco et dans le Comté d'Orange. En effet, les autorités du Comté de Los Angeles ont craint que de nouveaux procès soient très onéreux, repoussent la date de l'exécution de Ramirez et soient utilisés par ses avocats pour tenter de trouver des éléments contradictoires. Le meurtre de M. Pan et le viol de son épouse sont toujours considérés comme "non classés".

Victimes

Il est possible que vous ayez déjà entendu parler des victimes, mais sous d'autres noms. J'ai gardé ceux qui étaient le plus souvent utilisés. Je pense que certaines victimes ont donné des pseudonymes afin de ne pas être reconnues.

Mei Lung (9 ans)
Assassinée dans le sous-sol d'un hôtel de San Francisco, le 10 avril 1984

Jennie Vincow (79 ans)
Violée et égorgée chez elle, dans son appartement de Glassel Park (Los Angeles), le 28 juin 1984

Dayle Okazaki (33 ans)
Tuée d'une balle dans la tête, dans son immeuble, à Rosemead (L.A.), le 17 mars 1985

Maria Hernandez (28 ans)
Blessée dans le parking de son immeuble, à Rosemead (L.A.), le 17 mars 1985

Tsai-Lian Yu (30 ans)
Assassinée d'une balle dans la tête sur un trottoir de Monterey Park (L.A.), après que Ramirez l'ait violement sortie de sa voiture, le 17 mars 1985

Vincent Zazzara (64 ans)
Assassiné d'une balle dans la tête dans sa maison, le 27 mars 1985

Maxine Zazzara (44 ans)
Battue, poignardée et mutilée dans sa maison, le 27 mars 1985

Harold Wu (66 ans)
Assassiné d'une balle dans la tête dans sa maison de Monterey Park (L.A.), le 14 mai 1985

Jean Wu (56 ans)
Battue et violée dans sa maison de Monterey Park (L.A.), le 14 mai 1985

Ruth Wilson (41 ans)
Tabassée et violée dans sa maison de Burbank (L.A.), le 30 mai 1985 alors que son fils était enfermé dans un placard

Malvia Keller (83 ans)
Battue à mort dans sa maison de Monrovia (L.A.), le 1er juin 1985

Blanche Wolfe (79 ans)
Violée et battue dans sa maison de Monrovia (L.A.), le 1er juin 1985
Elle a survécu

Patty Higgins (32 ans)
Égorgéedans sa maison, à Arcadia (L.A.), le 27 juin 1985

Mary Louise Cannon (75 ans)
Battue et égorgée dans son appartement d'Arcadia (L.A.), le 2 juillet 1985

Diedre Palmer (16 ans)
Frappée avec une barre de fer dans sa masion de Sierra Madre (L.A.), le 5 juillet 1985
Elle a survécu

Joyce Lucille Nelson (61 ans)
Battue, étranglée et mutilée dans sa maison de Monterey Park (L.A.), le 7 juillet 1985

Linda Fortuna (63 ans)
Violée et frappée dans sa maison de Monterey Park (L.A.), le 7 juillet 1985

Maxson Kneiding (66 ans)
Abattu d'une balle dans la tête, égorgé et mutilé dans sa maison de Glendale (L.A.), le 20 juillet 1985

Lela Kneiding (63 ans)
Abattue d'une balle dans la tête, poignardée et mutilée dans sa maison de Glendale (L.A.), le 20 juillet 1985

Chitat Assawahem (32 ans)
Abattu d'une balle dans la tête dans sa maison de Sun Valley (L.A.), le 20 juillet 1985

Sakima Assawahem (29 ans)
Battue et violée dans sa maison de Sun Valley (L.A.), le 20 juillet 1985

Le fils de Chitat et Sakima Assawahem (8 ans)
Frappé et violé dans sa maison de Sun Valley (L.A.), le 20 juillet 1985

Christopher Petersen (38 ans)
A reçu une balle dans la tête, dans sa maison de Northridge (L.A.), le 6 août 1985
Il a survécu

Virginia Petersen (27 ans)
A reçu une balle dans la tête, dans sa maison de Northridge (L.A.), le 6 août 1985
Elle a survécu

Elyas Abowath (35 ans)
Abattu d'une balle dans la tête dans sa maison de Diamond Bar (L.A.), le 8 août 1985

Suu Kya Zia (28 ans)
Battue et violée dans sa maison de Diamond Bar (L.A.), le 8 août 1985

Peter Pan (66 ans)
Abattu d'une balle dans la tête, dans sa maison de Lake Merced (San Francisco), le 17 août 1985

Barbara Pan (62 ans)
A reçu une balle dans la tête, dans sa maison de Lake Merced (San Francisco), le 17 août 1985
Elle a survécu

Williams Carns (29 ans)
Abattu d'une balle dans la tête dans sa maison de Mission Viejo (L.A.), le 25 août 1985

Inez Erickson(27 ans)
Violée et frappée dans sa maison de Mission Viejo (L.A.), le 25 août 1985

Crimes dont Ramirez a été soupçonné mais jamais inculpé :

Christina Caldwell (59 ans)
Poignardée dans sa maison à San Francisco, le 1er février 1985

Mary Caldwell (70 ans)
Poignardée dans sa maison à San Francisco, le 1er février 1985

Edward Wildgans (29 ans)
Abattu d'une balle dans la tête dans sa maison, à San Francisco, le 2 juin 1985

Nancy Brien (28 ans)
Frappée et violée dans sa maison, à San Francisco, le 2 juin 1985

Mode Opératoire

Ramirez pénétrait surtout dans les petites maisons californiennes classiques à 2 étages. Les fenêtres sont basses et près du sol, elles s'ouvrent souvent en tirant vers le haut. Il faisait chaud, les gens laissaient leurs fenêtres ouvertes la nuit pour capter un peu de fraîcheur. Ramirez avait une préférence pour les maisons jaunes.

Lorsqu'il tombait sur un couple, il abattait d'abord l'homme d'une balle dans la tête, puis frappait et violait la femme. Il lui arriva aussi de s'en prendre à l'enfant du couple ou de la femme. Parfois, il tuait la femme après l'avoir violée et parfois, il lui laissait la vie sauve.

Souvent, il fouillait la maison de fond en comble, à la recherche d'objets de valeur, mais il lui arrivait de tuer et de partir sans rien fouiller.

Il a souvent forcé les femmes qu'il a violées à déclarer leur amour pour Satan.

Il n'a quasiment pas tué d'hispaniques, mais plutôt des blancs ou des asiatiques. Il s'en prenait aussi bien aux femmes qu'aux hommes et aux jeunes qu'aux vieux.

Il n'avait pas vraiment une manière particulière de tuer, il utilisait aussi bien une arme à feu qu'un couteau ou ses propres mains.

Généralement, les tueurs en série essayent "d'attirer" leur futur victime vers eux, afin de les emmener dans un endroit caché, où ils se sentent en sécurité. Ramirez, lui, pénétrait chez les gens et détruisait autant les vies que les habitations.

Motivations

Il ne semble pas que le vol ou même le meurtre ait réellement été des mobiles pour Ramirez. L'important pour lui était d'exercer un pouvoir sur ses victimes, de les dominer et de les terrifier.

C'était un enfant intelligent et profondément religieux, mais à l'adolescence, il a décidé que le satanisme, la "contre-culture" et la drogue seraient plus amusants pour lui. Au catéchisme, les prêtres lui répétaient qu'il devait être humble, patient et obéissant, alors qu'il vivait pauvrement et tristement, comme tous les autres hispaniques de la ville. Il était solitaire et fière de l'être, car il se sentait supérieur. Il ne se lavait pas et laissait ses dents pourrir par provocation, pour être différent.

On a souvent dit que c'était ses goûts musicaux (le heavy metal) qui l'avaient poussé aux meurtres et au Satanisme. Mais cet argument tient plus du puritanisme obtus que d'une réelle explication. Toutes les personnes qui écoutent du AC/DC ne deviennent pas des satanistes, et encore moins des tueurs en série...
Le satanisme et l'occulte ont été une influence (et une justification) pour Ramirez, car ils prêchent la violence et l'égoïsme. Mais il aurait tué même

sans le heavy metal, même sans les pentagrammes. Dans son esprit pervers et narcissique, il s'est identifié au démon, il a créé un personnage "satanique" qui lui plaisait, celui d'un tueur tout puissant guidé par Satan et qui terrorisait la population. Et il s'est "pris au jeu".
Selon les experts, les mutilations sur le corps de Mme Zazzara ont eu lieu après sa mort. Le fait que Ramirez l'ait énuclée et ait pris ses yeux avec lui peut être considéré comme une sorte de rite satanique. Ou simplement comme la prise d'un "trophée", que Ramirez a caché on ne sait où.

On a également parlé de l'influence qu'un cousin, Miguel Valles, a eu sur Ramirez lorsqu'il était enfant. Ce cousin avait combattu au Vietnam et prenait plaisir à raconter les crimes abominables (réels ou imaginaires) qu'il avait commis durant cette guerre. Il avait même pris des photos. Ces histoires et ces images ont sans doute nourri les fantasmes violents de Ramirez à l'adolescence... Valles a tué sa femme devant Richard lorsque ce dernier avait douze ans. Il s'est suicidé peu après.

Ramirez était un sadique qui aimait voir les gens souffrir, mourir, râler dans la douleur et supplier.
Il n'avait aucun respect pour aucune vie humaine. Il a tué mais il a aussi laissé en vie, sachant que ses victimes souffriraient toute leur vie de leur viol et/ou de leur agression. Il cambriolait pour trouver des objets de valeur, certes. Mais un cambriolage est également un viol, celui de la vie privée.

Ramirez était heureux qu'on le fuit (à cause de son apparence, de son odeur et de sa réputation de voleur), qu'on se méfie de lui, que l'on ait peur de lui. Il prenait beaucoup de drogue et buvait aussi beaucoup. Mais sa différence, voulue et affichée, fait plutôt penser au besoin puéril d'un adolescent de choquer à tout prix la société des adultes.

C'est horrible à dire, mais Ramirez tuait et violait tout simplement parce qu'il adorait ça. Le meurtre l'excitait sexuellement, le mettait en état de transe. Il n'a jamais éprouvé le moindre remord et a même affirmé qu'il était fière de ce qu'il avait fait.

Il se prenait pour la main de Satan, mais il était assez lâche pour fuir devant un homme blessé (Petersen) et pour violer des femmes et des enfants.

Citations

"*C'est pas bien grave. (...) Je vous verrai à Disneyland*" : déclaration de Ramirez, après avoir été condamné à mort.

"*J'adore tuer les gens. J'adore les voir mourir. Je leur tire dans la tête et ils se tortillent et s'agitent partout, et puis, tout d'un coup, ils s'arrêtent. Ou alors, je les coupe avec un couteau et je regarde leur visage devenir tout blanc. J'adore tout ce sang*" : Richard Ramirez.

"*Tuer, c'est tuer, que ce soit par devoir, pour le profit ou pour le fun*" : Richard Ramirez.

"*Ce n'est rien que vous puissiez comprendre, mais j'ai quelque chose à dire. En fait, j'ai beaucoup à dire, mais ce n'est ni le moment, ni l'endroit. Je ne sais pas pourquoi je perds mon temps ou ma salive. Enfin... Comme ce qui est dit de ma vie, il y a eu des mensonges dans le passé et il y aura des mensonges dans le futur. Je ne crois pas au dogme moraliste et hypocrite de la société soi disant civilisée. Je n'ai pas besoin de regarder cette cour pour n'y voir que les menteurs, les haineux, les tueurs, les escrocs, les lâches paranoïaques - les vrais parasites de la Terre, chacun dans sa profession juridique. Vous êtes des larves, vous me rendez malade, hypocrites tous autant que vous êtes... Et personne ne sait ça mieux que ceux qui tuent pour la politique, clandestinement ou ouvertement, comme le font les gouvernements du monde, qui tuent au nom de Dieu ou d'un pays ou quelque raison qu'ils estiment appropriée. Je n'ai pas besoin d'entendre toutes les rationalisations de la société, je l'ai ai toutes entendues avant et le fait est que ce qui est, est. Vous ne me comprenez pas. Je ne m'attends pas à ce que vous me compreniez. Vous n'en êtes pas capables. Je suis au-delà de votre expérience, je suis au-delà du bien et du mal. Légions de la nuit, engeance de la nuit, ne répétez pas les erreurs du Night Stalker et ne montrez aucune pitié. Je serai vengé. Lucifer réside en chacun de nous. Voilà*" : déclaration de Ramirez, après avoir été reconnu coupable de tous ses crimes.

"*Ca ne ramènera pas ma mère mais au moins, il ne pourra plus faire de mal à qui que ce soit. Je vois encore dans quel état était ma mère après ce qu'il*

a fait, et c'est une vision que je vais devoir supporter jusqu'à la fin de mes jours" : Don Nelson, lorsqu'on lui a demandé ce qu'il pensait de la peine de mort infligée à Ramirez.

Bibliographie

Livres en français :

"Richard Ramirez, Le fils du diable", Nicolas Castelnaux, Camion Blanc, 2009.

Livres en anglais :

"Night Stalker", Clifford Linedecker, Saint Martin’s Press, 2004.

"The Night Stalker", Philip Carlo, Pinnacle Books, 2006.

Filmographie

"Chasse a l'homme en Californie", Bruce Seth Green, 1989.
Titre original : "Manhunt: Search for the Night Stalker".

"Richard Ramirez : L'incroyable traque d'un serial killer américain", M6, émission spéciale "tueurs en série", 2003.

"American Justice : the Night Stalker", A& E Home video, 2004.

ROBERT YATES

Nom : Robert Lee Yates Jr.
Surnom : "The Spokane Killer" ("le Tueur de Spokane")
Né le : 27 mai 1952, à Anacortes (état du Washington), près de Seattle, Etats-Unis
Mort le : Encore vivant (emprisonné au pénitencier de Walla Walla, état du Washington).

Cet ex - gardien de prison au Pénitencier de l'Etat du Washington, ancien pilote d'hélicoptère de l'Armée hautement décoré, père de cinq enfants, bon ouvrier d'une usine d'aluminium... a assassiné au moins 15 femmes, toutes prostituées et droguées, ainsi qu'un jeune couple et une jeune femme.
Il est soupçonné de 11 autres meurtres, commis dans l'Etat de Washington, au nord-ouest des USA. Robert Yates a violé puis exécuté ses victimes d'une ou plusieurs balles dans la tête.
Il a peut-être également tué en Allemagne, où il fut posté en tant que soldat, de 1980 à 1984 et de 1988 à 1991, mais aussi en Alabama.

Informations personnelles

Robert Yates a grandit à Oak Harbor, (tout au nord de l'Etat du Washington, sur la grande île de Whidbey), une communauté où le calme ambiant est souvent ponctué par le rugissement des avions à réaction et des patrouilleurs de la Base Aérienne Militaire de l'île, toute proche.

Ses parents étaient des gens affectueux qui ne se sont jamais montré violents envers lui. Le couple était solide et avait des valeurs morales. Robert Yates a reçu une éducation fortement

influencée par le Christianisme. C'était un enfant calme et obéissant, un écolier sérieux. Au lycée de Oak Harbor, il a fait partie de l'équipe de football, où il était apprécié par ses coéquipiers.

En 1970, Yates a obtenu son bac. Deux ans plus tard, il s'est inscrit à l'Université de Walla-Walla (un établissement dirigé par les "Adventistes du 7ème jour" : une communauté protestante issue du baptisme), pour y étudier la médecine.
En août 1972, il a épousé Shirley Nylander, mais a divorcé en 1974. Il a abandonné ses études la même année.
Il s'est re-marié quelques mois plus tard avec Linda Brewer (ils ont eu quatre filles et un garçon).
En 1975, il a travaillé durant 6 mois comme gardien à la prison d'Etat de Walla-Walla (au sud-est de l'état).
En octobre 1976, la mère de Yates est morte d'un cancer.
Il s'est enrôlé dans l'Armée le 4 octobre 1977. Après à peine 3 ans de service, Yates s'est retrouvé adjudant à l'école de pilotage de Fort Rucker, en Alabama, la centre d'entraînement de l'Armée de l'Air. Il a rapidement obtenu son diplôme de pilote d'hélicoptère.

Yates a été stationné en Allemagne durant les pics de tension de la "Guerre Froide" des années 80. Durant sa carrière militaire, il a reçu trois *'Meritorious Service Medals'* (médailles de services méritant), trois *'Army Commendation Medals'* (médailles d'éloge de l'Armée), trois *'Army Achievement Medals'* (médailles pour exploits réalisés dans l'Armée) et une *'Médaille du Service Humanitaire'* pour avoir participé à une mission de secours dans le sud de la Floride, durant laquelle il a aidé à nettoyer les dégâts provoqués par l'ouragan Andrew en 1992.
Il a également reçu deux *'Médailles des Forces Expéditionnaires Armées'* - une pour chaque période passée à voler dans des missions de "maintien de la paix", avec les *'Unified Task Force'* en

Somalie en 1993 et à Haïti -durant l'opération "Soutenir la Démocratie"- en 1994.
« *C'était vraiment courageux de sa part d'aller là-bas et de chercher l'ennemi sans être lui-même armé* », a dit l'adjudant chef Jay Enders, qui vola avec Yates dans la Garde Nationale de l'état du Washington. « *[Yates] était un vrai professionnel lorsqu'il était là-haut, très compétent* ».

Yates a terminé sa carrière avec le grade de *chief warrant officer-4* (adjudant chef de niveau 4), le grade le plus élevé qu'il pouvait atteindre dans l'Armée de l'Air en tant que pilote. Il avait cumulé plus de 5000 heures de vol en hélicoptère sans un seul incident, et avait été décoré du titre de *'Master Army Aviator'* (Aviateur spécialiste de l'Armée).

Après 18 années de carrière comme pilote, Yates était très proche des "20 ans de service" après lesquelles les soldats obtiennent une belle pension de retraite. Pourtant, à la surprise générale, il a voulu quitter l'Armée dès mars 1996.

Redevenu un "civil", il s'est installé avec sa famille dans une sorte de ranch à deux étages, sur les collines au sud de Spokane.
Toutefois, après quelques mois de retraite, Yates a cherché à piloter de nouveau.
En avril 1997, la Garde Nationale de l'état du Washington a accédé à sa requête.
Mais Yates n'était plus capable de voler. Un "rapport d'évaluation des performances" reçu par son officier supérieur en mai 1998 notait que « *son moral et son dévouement restent intacts* » malgré son incapacité à voler «*car il n'a pas encore procédé à son examen médical*». (sic)
Il n'avait tout simplement plus la fraicheur et les réflexes de sa jeunesse...

L'adjudant chef Yates a donc du rester au sol, et on lui a proposé de mener des entraînements dans son Comté. Il a accepté, et a également trouvé un emploi dans une usine d'aluminium.

Crimes et châtiment

Le 22 février 1990, à environ 8h30 du matin, la police de Spokane fut appelée parce que le corps nu d'une jeune femme noire avait été découvert près du block 4100, sur l'East Upriver Drive. Le cadavre était étendu près de la Spokane River. Les policiers découvrirent que la jeune femme avait été tuée de plusieurs coups de feu, et vu la taille des blessures, l'arme utilisée devait avoir été un petit calibre.
Ils fouillèrent les environs mais ne trouvèrent aucun vêtements de la victime, ni aucun objet lui ayant appartenu. Ils ne trouvèrent pas non plus de balles ni de cartouches. Cela indiquait soit que le tueur avait pris soin de tout nettoyer, soit qu'il utilisait une arme qui n'éjectait pas les cartouches, soit encore, que la victime avait été tuée dans un autre lieu et transporté à cet endroit après sa mort. Les enquêteurs découvrirent la perruque de la victime, une couverture verte (comme celles utilisées par les militaires), une autre couverture, bariolée celle-ci, et une serviette blanche.

La victime fut identifiée comme étant **Yolanda Sapp**, 26 ans. Les enquêteurs apprirent que Yolanda avait déjà été arrêtée pour prostitution et usage de drogue. Elle avait été vue vivante pour la dernière fois deux jours avant que son corps ne soit découvert. Elle portait à ce moment-là un jeans noir, un t-shirt noir, des sous-vêtements noirs et un manteau en poil de lapin. Mais on ne trouva aucun de ses vêtements. Les amies de la victime affirmèrent aussi qu'il manquait des bracelets à ses poignets, un collier en argent, deux bague et son porte-monnaie.

Comme on allait le faire pour toutes les autres victimes, on préleva des échantillons de poils et de fibres durant l'autopsie, ainsi que des prélèvements oraux, anaux et vaginaux.

Un peu plus d'un mois plus tard, un autre corps fut découvert. Le 25 mars 1990, la police se rendit au block 3200 le long de la *East South Riverton*, parce qu'un corps y avait été trouvé vers 18h00. La victime était une femme blanche, et elle avait été tuée par balles. Elle fut identifiée comme étant **Nickie Lowe**, 34 ans, qui, comme Yolanda Sapp, avait déjà été arrêtée pour prostitution et usage de drogue. Nickie avait été aperçue vivante pour la dernière fois la veille, sur l'East Sprague Avenue, à Spokane.
Durant l'autopsie, on retira une balle de calibre 22 du crâne de Nickie. Le médecin légiste nota qu'une forte odeur d'huile de moteur émanait du corps. Les résultats des tests toxicologiques confirmèrent la présence de cocaïne dans le corps de la jeune femme.

Bien que les policiers qui enquêtaient sur les meurtres de Yolanda Sapp et Nickie Lowe furent raisonnablement certains que les deux femmes aient été tuées par le même homme, il y eu peu de progrès dans l'enquête durant les 7 semaines suivantes, et aucun autre corps ne fut découvert. Les policiers pensèrent que leur tueur avait déménagé dans une autre localité ou qu'il se faisait discret pendant un moment.

Mais le 15 mai 1990, vers 19h45, le shérif du Comté de Spokane répondit à un appel : on avait trouvé un corps aux environs de Trent et Pines Road, le long de la Spokane River. La victime était une femme blanche, entièrement nue, qui ne portait que des bagues à ses doigts. Elle avait des contusions et des lacérations sur la tête, et les policiers pensèrent qu'elle avait été frappée avec un objet. Ils observèrent également des blessures par balles.

Les enquêteurs découvrirent des vêtements féminins, une paire de chaussures, un sac en plastique taché de sang, un mégot de cigarette et des végétaux. Cette fois, ils trouvèrent également des traces de pneus, qui furent photographiées.

La victime fut identifiée comme étant **Kathleen Brisbois**, 38 ans. Des balles extraites de son corps ainsi que des poils et des fibres furent envoyés au laboratoire criminel de l'état. Les tests toxicologiques révélèrent la présence de morphine et de cocaïne dans le corps de Kathleen. Les enquêteurs apprirent également qu'elle se prostituait au moment de sa mort.

A présent, à cause des similarités entre les morts des victimes, le fait qu'un petit calibre avait été utilisé à chaque fois, et que toutes trois étaient prostituées, il n'y avait plus de doute dans l'esprit des policiers : ils étaient bien en présence d'un tueur en série. Malheureusement, ils ne savaient pas quand et où il allait frapper à nouveau. Ils n'avaient aucun moyen de l'identifier, et réalisèrent que ce tueur allait pouvoir assassiner bien d'autres femmes avant qu'ils ne parviennent à l'appréhender.

(Il semble qu'un autre tueur en série soit responsable des meurtres de Yolanda Sapp, Nickie Lowe et Kathleen Brisbois. En 2012, des preuves ADN ont relié Douglas Perry, 62 ans, à leurs meurtres. En 1998, emprisonné pour possession illégale d'armes à feu, il s'est vantéà un co-détenud'avoir assassiné 9 prostituées. Il n'a, pour le moment, pas encore été condamné).

Deux années passèrent sans que d'autres victimes ne puissent être attribuées au serial killer de Spokane. Les enquêteurs ne savaient pas s'il avait déménagé ou s'il était devenu plus prudent et cachait les corps de ses victimes. Lorsqu'ils découvrirent la quatrième victime, en 1992, ils optèrent pour la théorie selon laquelle leur tueur avait assassiné des femmes durant deux ans dans une autre

localité.
Le 13 mai 1992, la police découvrit que le tueur avait à nouveau frappé. Le corps d'une femme blanche, nu, fut découvert sur la *Bill Gulch Road*, à environ 400m du parking du Mont Spokane, dans le comté de Kitsap (tout à fait à l'ouest de l'état du Washington). Des vêtements étaient disséminés autour de la victime, et un sac en plastique couvrait sa tête. Les chaussures furent trouvées à côté du corps. Les policiers découvrirent une balle mais pas de cartouche. Il n'y avait aucun signe de lutte et peu de sang autour du corps, ce qui indiquait que la jeune femme avait été tuée dans un endroit différent et transportée jusqu'ici pour y être abandonnée.
Comme pour les autres victimes, on détermina que la jeune femme avait été tuée de plusieurs balles dans la tête. On préleva les balles, des poils, des fibres et du sperme.

La victime fut identifiée comme étant **Sherry Anne Palmer**, 19 ans, la plus jeune victime en date. Sherry avait été vue vivante pour la dernière fois alors qu'elle quittait le "Motel de Al", connu pour son utilisation par les prostituées et leurs clients. Ce motel se situait au 1421 North Divison, à Spokane, et Sherry l'avait quitté vers 23h00 pour aller voir son "petit ami". Mais il ne la vit jamais arriver. Sherry se prostituait mais ne consommait pas de drogue.

Trois nouvelles années passèrent sans que l'on ne trouve de nouvelles victimes du tueur. Les enquêteurs, pendant ce temps, envoyèrent des rapports à leurs collègues d'autres localités pour essayer de lier l'une des victimes à un suspect éventuel. Sans résultat. Les enquêteurs savaient que leur tueur opérait dans tout l'état du Washington et l'on eu peur que le Green River Killer puisse à nouveau être à l'œuvre.

Le 25 août 1995, le corps nu de **Patricia Barnes**, 60 ans, une femme blanche, fut découvert à proximité du block 15900 de

Peacock Hill Road dans le Comté de Kitsap. Le shérif du comté, Ron Trogdon, observa que le corps était partiellement couvert par des feuillages, apportés là mais provenant d'un autre endroit. Ron Trogdon ne trouva que des bigoudis sur la scène du crime. Par contre, il découvrit par la suite une seconde pile de feuillages similaires à ceux qui couvraient le corps de Patricia Barnes, à environ 1,5km du cadavre. Lorsque les enquêteurs fouillèrent ces feuillages, ils découvrirent deux sacs plastiques qui contenaient des bigoudis similaires à ceux de Patricia. Ils trouvèrent également du sang, qui se révéla être celui de la victime.
Les investigations montrèrent que Barnes, la victime la plus âgée du tueur, avait été vue vivante pour la dernière fois le 22 août 1995 et qu'elle portait des bigoudis.
Patricia Barnes était une sorte de clocharde, mais n'avait aucun lien avec la prostitution ou l'usage de drogue. Elle était par contre alcoolique. L'autopsie permit de récupérer deux balles de calibre 22.

Le shérif Trogdon contacta le détective Marvin Hill, du Département de Police de Spokane, qui s'occupait de l'enquête sur le tueur en série. Il lui expliqua ce qu'il avait trouvé et ils en conclurent qu'ils cherchaient tous deux le même tueur.

En mars 1996, alors qu'il ne lui restait plus que quelques années à faire pour obtenir sa retraite et une belle pension, Yates demanda à quitter l'Armée. En avril, il déménagea à Spokane et loua une maison avec sa femme et ses cinq enfants. Durant plusieurs mois, il resta sans emploi.

L'inquiétude commença à monter parmi les policiers de Spokane lorsque, le 14 juin 1996, le corps décomposé de **Shannon Zielinski**, 39 ans, fut découvert à l'intersection du parking du Mont Spokane et de Holcomb Road, à Spokane.

Contrairement aux autres victimes, qui avaient toutes été trouvées nues, Shannon était vêtue d'une courte robe grise moulante. Une serviette avait été posée sur sa poitrine et on découvrit une paire de collants, une paire de chaussettes et une botte noire non loin du corps. Il n'y avait aucun bijoux, ni de porte-monnaie et les policiers apprirent l'identité de Shannon Zielinski grâce à ses empreintes : elle avait déjà été arrêtée pour prostitution et usage de drogue. On trouva une cartouche près du cadavre. Il y avait peu de sang, pas de signe de lutte, elle avait été tuée dans un autre endroit. Comme toutes les autres, elle avait été assassinée de plusieurs balles dans la tête.
Shannon avait été vue vivante pour la dernière fois le 27 mai 1996, à environ 1h du matin, près de la Sprague Avenue et de Helena Street. Elle buvait de l'alcool avec un groupe d'hommes et avait été "accostée" par un policier, mais pas arrêtée. Elle portait sa robe grise moulante et ses grandes bottes noires.

En septembre 1996, Yates fut embauché pour assembler des circuits électroniques à Pantrol, une société de Spokane.
Mais le pilotage lui manquait. En avril 1997, Yates rejoignit la Garde Nationale de l'état du Washingtoncomme *'Chief Warrant Officer 4'*, et on l'assigna à une unité du quartier Général de la 66ème Brigade d'Aviation à Fort Lewis, près de Tacoma (dans le Comté de Pierce).

Le 26 août 1997, plus d'un an après la découverte du corps de Shannon Zielinski, les policiers trouvèrent deux corps, l'un à la suite de l'autre.

Le premier était celui de **Heather Hernandez**, 20 ans, une prostituée connue des services de police. Le cadavre fut trouvé dans un champ, derrière le 1817 East Springfield Avenue à Spokane, vêtu uniquement d'une chemise et d'un soutien-gorge. Il

n'y avait aucun autre vêtement près du corps, pas de chaussures ni de porte-monnaie. Le détective Hill remarqua des traces de sang qui partaient du nord-est d'un parking et continuaient jusqu' au champ où le corps avait été découvert, montrant que le corps avait été traîné jusque là. Heather avait été tuée de plusieurs balles dans la tête.

Dans un autre endroit, le détective Rick Grabenstein enquêtait sur la découverte du corps d'une jeune femme dans la Peone Prairie (un champ), près de la Forker Road, à Spokane. Le corps fut identifié comme étant celui de **Jennifer Joseph**, 16 ans, prostituée (originaire de Spanaway, près de Tacoma). Les policiers trouvèrent une couverture bleue, un chemisier auquel il manquait un bouton en nacre, un pantalon noir, deux chaussures, des sous-vêtements, un morceau d'antenne de voiture, et un préservatif usagé. Comme les autres victimes, Jennifer avait été tuée dans un autre endroit et transportée jusque là. Elle avait été tuée d'un coup de feu à bout portant, en pleine poitrine.
Une autre prostituée qui avait travaillé avec Jennifer Joseph sur la Sprague Avenue l'avait vue vivante pour la dernière fois à 23h30, dix jours plus tôt, le 16 août. Elle était monté dans une Corvette blanche conduite par un homme.

En septembre 1997, alors que Yates était au volant de sa Corvette blanche, un policier lui demanda de s'arrêter car il avait roulé trop vite, près de la Sprague Avenue, le quartier de Spokane où travaillent les prostituées. Il était près d'une heure du matin. Yates s'en sortit avec une amende. (Le policier nota que Yates conduisait une Chevrolet Camaro et non pas une Corvette... Il fallu plusieurs mois avant que la Police ne vérifie le payement de ses amendes et, grâce à la plaque minéralogique, réalise que Yates conduisait en fait une Corvette 1977).

Le corps décomposé de **Darla Sue Scott**, prostituée de 29 ans, fut découvert le 5 novembre 1997 par un homme qui promenait son chien sur la Hangman Valley Road. Sa tête était couverte par deux sacs plastiques. Elle avait été tuée de deux balles dans la tête, puis transportée jusqu'à cet endroit isolé et enterrée dans un trou peu profond, près d'une rivière. On ne retrouva aucun vêtement, excepté son chemisier.

En novembre 1997, Yates fut de nouveau assigné pour avoir roulé trop vite dans sa Corvette, à environ six kilomètres de l'endroit où le corps de Darla Sue Scott avait été retrouvé, 3 semaines auparavant.

Le 7 décembre 1997, de l'autre côté de l'état, la police répondit à un appel qui lui indiquait qu'un corps nu était allongé le long d'une route, dans le block 500 sur la 50th South Street, à Tacoma. Le corps était partiellement couvert par des branches, et sa tête était recouverte de quatre sachets en plastique. Les enquêteurs purent déterminer que le meurtre avait été commis ailleurs. L'autopsie montra que la jeune femme -identifiée par la suite comme étant **Melinda Mercer**, 34 ans- avait été tuée de 3 balles dans la tête. Les vêtements de Melinda était dispersés autour et sur son corps. On ne trouva pas son porte-monnaie vert (alors que ses amis affirmaient qu'elle ne s'en séparait jamais), ni ses bagues.
Le fait que les bijoux et certains vêtements de Mercer aient disparus, comme pour les autres victimes, poussèrent les enquêteurs à penser que le tueur gardait certains effets de ses victimes comme des trophées ou des souvenirs de ses meurtres.
Les policiers de Tacoma apprirent que Melinda avait été vue vivante pour la dernière fois le soir du 6 décembre, sur le parking d'une épicerie dans le block 1800 de la 45ème Rue Nord-Est, à Seattle, en compagnie d'un homme conduisant un minivan bordeaux tout neuf. Melinda Mercer avait déjà été arrêtée pour

prostitution et usage de drogue. Les tests toxicologiques révélèrent qu'elle avait consommé de la cocaïne et des opiacés avant sa mort.

Le 18 décembre 1997, le corps décomposé mais habillé de **Shawn L. Johnson**, 36 ans, fut découvert près de la Hangman Valley Road, non loin de l'endroit où avait été trouvée Darla Sue Scott. Sa tête était recouverte par deux sacs plastiques. L'autopsie détermina que, tout comme Joseph, Scott et Mercer, elle avait été tuée de plusieurs coups de feu dans la tête. Le corps avait été jeté de l'autre côté d'un talus escarpé, et avait roulé jusqu'en bas, à une dizaine de mètres de la route.

Shawn avait été aperçue vivante pour la dernière fois au nord-est de Spokane, deux mois plut tôt, le soir du 17 octobre, alors qu'elle partait se prostituer sur la Sprague Avenue. Bien que son véhicule ait été trouvé sur le parking d'un K-Mart sur la Sprague Avenue le 19 octobre, (car signalé comme abandonné par les employés du magasin), les autorités ne posèrent les scellés que le 23 décembre, après que son corps ait été découvert et qu'il ait été déterminé qu'elle était l'une des victimes du tueur en série... La voiture fut fouillée et on y préleva des poils et des fibres.

Le 26 décembre 1997, deux corps habillés furent découverts, partiellement dissimulés sous des feuillages, le long de la 14ème AvenueEst, au sud de Spokane, près de la Hangman Valley Road. **Laurel Wason**, 31 ans et **Shawn McClenahan**, 39 ans, avaient toutes deux été tuées ailleurs et abandonnées là. Toutes deux avaient des antécédents de drogues et de prostitution. Aucune des deux ne portaient de chaussures.
La tête de Lauren était recouverte par trois sacs plastiques et elle avait été tuée de deux balles dans la tête. Des branchages de plantes qui ne poussaient pas à cet endroit (érable, bouleau, rose, hortensia, vigne d'Oregon, caroubier, forsythia, buisson japonais,

chrysanthème...), du terreau, des coquilles de cacahuètes, de l'emballage en polystyrène, des bouts de bois blancs et des éclats de béton s'amoncelaient son corps.
Trois sacs plastiques recouvraient la tête de Shawn McClenahan. Elle avait été tuée de deux balles dans la tête. Les mêmes débris couvraient son corps.

Les policiers purent déterminer que Laurel Wason portait un trench coat noir lorsqu'elle avait été vue vivante pour la dernière fois, et que Shawn McClenahan portait un manteau de nylon bleu. Mais aucun des deux manteaux ne fut retrouvé.
Il apparu que le tueur avait tenté de dissimuler les corps, et avait utilisé à cet effet une grande variété de débris et de plantes. Les enquêteurs pensèrent que le tueur avait apporté ceux-ci de sa maison ou d'un endroit auquel il avait facilement accès. Si un suspect était arrêté, il faudrait comparer la végétation et les débris qui pourraient être trouvés chez lui avec ceux qui couvraient les corps des deux victimes.

Le 31 janvier 1988, les journaux de Spokane publièrent des articles sur les meurtres de sept femmes, survenus depuis l'été 1997 (en commençant donc par le meurtre de Jennifer Joseph, et en "oubliant" les précédentes). Ils pensaient que le coupable pouvait être le Green River Killer de Seattle.

La Force spéciale de la Police (crée peu après la découverte des corps de Wason et McClenahan) enquêtait aussi sur les liens possibles avec onze autres meurtres non-résolus dans la région, depuis 1984 (l'année durant laquelle le "Green River Killer" arrêta de tuer, alors qu'il avait enlevé la vie de 49 femmes durant 3 ans). En se fondant sur les analyses du FBI, les autorités annoncèrent : « *Nous sommes quasiment certains que cet individu, ou ces individus, ne sont en rien connectés avec le Green River Killer* ».

"Green River Killer" ou pas, dans les 10 mois qui allaient suivre, 10 autres victimes allaient être retrouvées.

Sunny G. Oster, 41 ans, fut découverte le 8 février 1998, dans un fossé, dans une région boisée de l'ouest du Comté de Spokane. Elle avait toutes les "marques de fabriques" du tueur. Sa tête était couverte de trois sacs plastiques, elle avait été tuée de deux balles dans la tête. Elle était habillée et on trouva une paire de chaussures à côté du corps.
La dernière fois qu'elle avait été aperçue vivante, le 1er novembre 1997, Sunny se prostituait sur la Sprague Avenue. Elle portait un porte-monnaie que l'on ne retrouva pas, et que le tueur avait sûrement emporté.

En mars 1998, la famille Yates déménagea. Robert Yates avait acheté une maison à 1,5 km de celle qu'ils louaient.

Le corps de **Linda Maybin**, 34 ans, fut découvert le 1er avril 1998, à peine à 50m de l'endroit où avaient été trouvées Wason et McClenahan, sur la 14ème Avenue Est. Deux sacs plastiques couvraient sa tête. Elle avait été tuée d'une balle dans le crâne. Des branchages de plantes qui ne poussaient pas à cet endroit couvraient son corps, les mêmes que ceux que l'on avait trouvés sur les autres corps. On ne trouva qu'une serviette en papier près d'elle, et pas de sac ni de porte-monnaie. Elle était habillée mais son cadavre était décomposé et avait été grignoté par des animaux. Elle était là depuis un bon moment.
Elle avait été aperçue vivante pour la dernière fois le 21 novembre 1997 par un policier, sur la Sprague Avenue. Sa disparition avait été signalée le 29 novembre par une employée du District de Santé du comté de Spokane qui travaillait avec des prostituées.

Le fait que le corps de Linda Maybin ait été découvert si près de l'endroit où les corps de Wason et McClenahan avaient été trouvés

poussa les policiers à penser que le tueur utilisait cet emplacement comme "décharge". Mais on ne trouva aucun autres corps dans les environs.

En mai 1998, Yates vendit sa Corvette blanche à Mme Rita Jones, à Spokane.

La victime suivante fut découverte le 7 juillet 1998. **Michelyn Derning**, prostituée de 47 ans, fut trouvée par un clochard au 218, North Crestline, dans un endroit fréquenté par les prostituées, dans le centre-est de Spokane. Son frère était policier. Elle était venue à Spokane pour tenter de "changer de vie"... Elle avait été tuée d'une balle dans la tête quelques jours auparavant. Michelyn Derning n'avait pas été violée et avait été tuée à l'endroit où elle a été trouvée. Son corps nu était couvert par de l'herbe, un morceau de polystyrène et deux couvercles de cuves. Les policiers déterminèrent que les deux couvercles provenaient d'un tas de débris, juste à côté.

Sa mâchoire inférieure, sur laquelle Michelyn avait fait graver son nom, avait été arrachée. Les tests toxicologiques révélèrent la présence de métamphétamines dans son corps.

En septembre 1998, Yates fut licencié de l'entreprise Pantrol à cause d'une réduction de personnel.

Le corps décomposé de **Connie LaFontaine Ellis**, 35 ans, fut découvert le 13 octobre 1998, dans un fossé, près du block 1700 de la 108ème Rue Sud, à Tacoma. Trois sacs plastiques couvraient sa tête et elle avait été tuée d'une balle dans le crâne. Les policiers trouvèrent une balle de 9mm sur place, mais l'enquête montra que Connie portait elle-même un petit pistolet capable de tirer des balles de calibre 9mm. Les enquêteurs pensèrent alors que la balle appartenait à Ellis et non pas au tueur (qui avait utilisé du calibre 22 ou 25 auparavant). On ne trouva pas l'arme de Connie Ellis.

Comme les autres victimes, elle était fichée pour prostitution et usage de drogue.

Des enquêtes sur les meurtres de prostituées (liées au tueur en série de Spokane) se poursuivaient dans plusieurs comtés, et il était clair que le tueur voyageait à travers l'état du Washington. Aussi, les policiers du comté de Pierce (dont dépend Tacoma) informèrent les policiers de Spokane de la découverte du corps de Connie Ellis. Cela portait le nombre de meurtres attribués au tueur en série à 17. D'autres n'avaient peut-être pas été liés au tueur, ou n'avaient pas encore été découverts.

Des échantillons prélevés durant les autopsies de Scott, Johnson, Wason, McClenahan, Mercer, Derning, et Oster révélèrent la présence de sperme, ainsi que sur le préservatif trouvé à côté de Maybin. Les tests ADN démontrèrent que le sperme était celui d'une seule et unique personne : le tueur.

Une prostituée se fait normalement rétribuer à l'avance pour ses services. Chacune des victimes aurait donc dû avoir de l'argent sur elle au moment de leur mort. Mais aucune n'en avait. Leur porte-monnaie, sac et pièces d'identité manquaient également. Toutes ces femmes avaient été volées avant ou après avoir été assassinées.

Le 10 novembre 1998, à 1h 25 du matin, Yates fut de nouveau assigné pour excès de vitesse, cette fois au coin de la 1ère et de Crestline, dans une voiture d'un modèle ancien, une Honda Civic de 1985. Les policiers reprochèrent à Yates d'avoir "ramassé" une prostituée connue de leurs services, Jennifer Robinson, mais Yates soutint avec force qu'il ramenait la jeune femme chez elle à la demande de son père. Comme Robinson acquiesçait, les policiers laissèrent Yates repartir mais ils notèrent cette rencontre dans leur rapport.

Deux jours plus tard, l'une des filles de Yates porta plainte à la police en affirmant : « *Mon père me bat tout le temps* ». Yates fut accusé de "coups et blessures". Mais, en janvier 1999, on lui expliqua que l'accusation de "coups et blessures" sur sa fille serait abandonnée s'il ne faisait rien de similaire durant 2 ans !

Alors que l'on entrait dans l'année 1999, les enquêteurs apprirent qu'il existait une plainte intéressante, déposée le 1er août 1998, dans laquelle Christine L. Smith, 30 ans, affirmait avoir été victime d'une agression et d'un vol alors qu'elle se prostituait sur la Sprague Avenue.
Smith avait expliqué qu'un client l'avait fait monter dans une camionnette noire des années 70 avec des bandes oranges du côté passager. Il y avait un lit en bois et un matelas à l'arrière. L'homme était blanc, environ 50 ans, 80kg, de carrure normale. Il avait de courts cheveux blonds grisonnant et un visage un peu grêlé. Il n'avait pas l'air nerveux, il ne sentait pas l'alcool.

(Robert Yates était tellement fier d'être pilote d'hélicoptère (et d'un grade élevé) qu'il s'en vantait souvent. L'une de ses voisines a dit qu'elle le trouvait sympathique, mais qu'il parlait tout le temps du fait qu'il était pilote. Yates en était si fier qu'il en a même parlé à sa future victime, Christine Smith ! Il ne lui a même pas menti. Il lui a dit qu'il était marié, père de cinq enfants et... pilote d'hélicoptère).

Après avoir négocié le prix, elle lui avait demandé de la conduire derrière une clinique, sur la 5ème Rue. Tout en conduisant, son client lui avait affirmé être un pilote d'hélicoptère de la Garde Nationale. Elle lui avait alors demandé s'il était le "tueur psychopathe" qui tuait des prostituées. Il avait répondu par la négative, ajoutant qu'il avait cinq enfants et qu'il n'était pas « *ce genre de type* ».
Arrivé derrière la clinique, il l'avait payé 40 dollars pour « *une*

relation sexuelle orale ». Elle avait accepté, mais après plus de 5mn, il ne parvenait toujours pas à obtenir une érection. Et soudain, l'homme l'avait frappé avec quelque chose à la tête. Elle avait faillit perdre conscience et était tombé à la renverse. L'homme lui avait alors ordonné de lui rendre ses 40 dollars. Lorsque Christine Smith avait vu qu'elle saignait, elle avait tenté de trouver la poignée de la porte arrière de la camionnette. Mais il n'y en avait pas !

Elle avait alors dit à l'homme qu'elle allait chercher son argent dans son sac, à l'avant de la camionnette. Elle avait ouvert la portière du côté passager, avait bondi hors de la camionnette et avait couru jusqu'à un centre de rééducation où un gardien lui était venu en aide. Il l'avait conduite à l'hôpital, où les médecins avaient refermé sa blessure avec trois agrafes, devant et derrière son oreille gauche. Peu après, elle était allée porter plainte à la police.

Durant l'enquête, les policiers découvrirent une piste prometteuse : des témoins avaient affirmé que la première victime "officielle", **Jennifer Joseph**, avait été vu vivante pour la dernière fois en train de monter dans une Corvette blanche. Les enquêteurs commencèrent à compiler une liste des propriétaires de Corvette blanche dans tous l'est de l'état du Washington. Puis, ils croisèrent cette liste avec les noms des personnes qui avaient été arrêtées ou assignées par la police dans les endroits fréquentés par les prostituées et formellement identifié dans les rapports.

Le nom de Robert Yates apparut plusieurs fois. En plus de "l'incident" du 10 novembre 1998, il y en avait eu un autre plus tôt, en septembre 1997, au coin de Sprague Avenue et de Ralph.
Les enquêteurs progressaient jour après jour, et la Force Spécial commençait à s'intéresser sérieusement à Robert Lee Yates. Il ressemblait à l'homme qui avait agressé Christine Smith, il avait

conduit une Corvette blanche et une Honda Civic, il était membre de la Washington National Guard... et il était pilote d'hélicoptère !

Le 15 septembre 1999, Yates fut donc invité à rencontrer les enquêteurs dans le 'Public Safety Building' pour une entrevue. Il n'était alors que l'une des nombreuses personnes qui, à la fois, possédaient une Corvette blanche et avaient été identifié dans les environs de la Sprague Avenue.

Au commencement de l'entrevue, les policiers dirent à Yates que son nom avait surgi lors de l'enquête mais qu'il n'était pas considéré comme un suspect, qu'il était libre de partir quand il le voudrait et pouvait refuser de répondre aux questions.
Les policiers et lui discutèrent de ses dernières rencontres avec la police, et notamment lorsqu'il avait été arrêté après avoir "ramassé" Jennifer Robinson le 10 novembre 1998. Yates expliqua qu'il ramenait simplement la jeune femme chez elle à la demande du père de celle-ci, avec qui il travaillait. C'était tout à fait le genre d'histoire que les clients racontent à la police lorsqu'on les prend la main dans le sac, et les enquêteurs le dirent à Yates. Mais ce dernier ne démordit pas. Quand les policiers lui demandèrent de se souvenir du nom de la fille, il ne pu que leur dire son prénom, Jennifer. Les policiers lui demandèrent alors le nom de son père... et Yates ne pu répondre. Il tenta d'expliquer qu'ils avaient travaillés ensemble, certes, mais seulement quelques jours...

Les enquêteurs avertirent Yates qu'ils pensaient qu'il mentait, mais il persista. Ils lui demandèrent s'il possédait une Corvette blanche, il répondit qu'il l'avait vendu, et qu'il avait à présent une Honda Civic argentée et une Honda Accord bleue. Il expliqua qu'il avait accès à d'autres véhicules dans la société où il travaillait, mais qu'il ne les utilisait jamais pour son usage personnel.
Les policiers lui demandèrent alors s'il n’avait jamais eu des

"contacts" avec des prostituées. Yates répondit qu'il n'avait jamais été voir de prostituées à Spokane, mais admit qu'il l'avait fait en Allemagne quelques années auparavant, alors qu'il était encore dans l'Armée.
Lorsque les enquêteurs lui demandèrent de faire une prise de sang, pour leur en fournir un échantillon (afin de procéder à une analyse d'ADN), Yates leur répondit qu'il devait d'abord y réfléchir et en parler avec sa femme...

Le lendemain, les policiers parlèrent avec Jennifer Robinson de "l'incident" du 10 novembre. Elle affirma que Yates avait accepté de la payer 20 dollars « *en échange de rapports sexuels oraux* », mais que lorsqu'ils avaient été arrêtés par la police, Yates avait inventé cette histoire au sujet de son père. Elle expliqua que son père ne travaillait pas du tout avec Yates, et que Yates avait donné à la police une fausse adresse de la maison de son soi-disant père.

Trois jours plus tard, Yates appela les enquêteurs pour leur dire... qu'il refusait de leur donner un échantillon de sang.
Il devint alors le principal suspect de la série de meurtres, et les policiers décidèrent de retrouver la Corvette blanche qu'il avait vendue.

Mais un autre problème apparu soudain. L'unité spéciale avait passé 3 longues années à tenter d'appréhender le tueur. La police avait relevé un total de 18 meurtres de prostituées à Spokane, Tacoma et dans le Comté de Kinsap. Cela avait coûté plus de 2 millions de dollars. Le passage du temps et le manque d'argent menaçait l'enquête.
Début janvier 2000, alors qu'ils étaient si près du but, de sérieuses coupes dans le budget forcèrent le département de police de Spokane à "sacrifier" ses 5 enquêteurs de l'unité spéciale. Il ne restait plus que les hommes du sherif... et le FBI. Les policiers

possédaient des échantillons de l'ADN du tueur, provenant de plusieurs scènes de crime (du sperme, notamment), mais pas de preuves flagrantes qui auraient pu lier Yates aux meurtres (et l'obliger par là-même à fournir un échantillon de son sang).

Le Shérif du Comté de Spokane, Mark Sterk, décida alors de tenir une réunion publique pour demander aux citoyens de la ville de l'aider, mais sans grands résultats. Il présenta les photos des victimes supposées du "Tueur de Spokane", par ordre chronologique, devant plus de 200 personnes. Il en profita pour dire que la police possédait l'ADN du tueur, et que d'autres affaires similaires avaient été découvertes dans d'autres états et même en Allemagne (où Yates avait séjourné), histoire de pousser leur suspect dans ses derniers retranchements.
Mais, en parfait militaire, Yates resta calme et ne se trahit pas.

Les autorités créèrent également des panneaux d'affichages et des enseignes sur les bus qui montraient les photos des victimes et proposait 10 000 dollars de récompense pour des informations utiles.
C'était - en fait - surtout pour assurer aux familles des victimes que la police continuait son enquête et n'avait pas abandonné.

Alors qu'ils menaient leur enquête sur Yates, les policiers découvrirent que durant une période d'un an, de l'été 1997 à l'été 1998, Yates était "resté au sol" et n'avait pas été autorisé à piloter d'hélicoptère car il devait attendre de procéder à des examens médicaux. La plupart des prostituées avaient été tuées durant cette période, justement, et les policiers pensèrent que le fait de ne pas pouvoir voler avait enflammé les élans meurtriers de Robert Yates.

Les policiers décidèrent donc d'interroger Linda Yates, l'épouse de Robert Yates.
Et que fit-elle ? Elle "chargea" son mari.

Elle leur expliqua qu'il était arrivé à son époux de passer la nuit entière dehors, ne rentrant qu'au petit matin. Une fois, elle avait vu du sang à l'arrière de la camionnette, et un lit pliant. Selon ce qu'elle dit aux policiers, cette fois-là, Robert Yates avait conduit sa fille à son travail vers 23h00, mais n'était pas revenu chez lui avant 6h30 du matin. Lorsqu'elle lui avait ouvert les portes du garage, il était entré et était allé chercher du produit et des chiffons pour nettoyer l'arrière du véhicule.
Robert Yates lui avait dit qu'il avait percuté un chien et qu'il l'avait mis à l'arrière de sa camionnette pour le conduire chez un vétérinaire. En route, le chien avait saigné sur le matelas. Yates avait enlevé ce matelas, l'avait brûlé et l'avait remplacé par un autre.

Le 14 janvier 2000, les enquêteurs interrogèrent l'ancien patron de Yates, à la société 'Pantrol'. Celui-ci leur indiqua que Yates avait possédé plusieurs véhicules, dont un pickup Ford de 1985 et une camionnette. Il avait eu sa camionnette peu avant d'être licencié de 'Pantrol' en juin 1998. Deux à trois mois avant qu'il ne rencontre Christine Smith, celle qui lui avait échappé, en août 1988.
Les policiers se demandèrent pourquoi Yates n'avait pas mentionné ces autres véhicules durant son entrevue avec les policiers...

Fin janvier 2000, la police retrouva le nouveau propriétaire de la Corvette de Yates dans le garage de la soeur de Mme Rita Jones (qui travaillait pour la police de Spokane). Les officiers obtinrent la permission de fouiller le véhicule et y trouvèrent un bouton en nacre -celui qui manquait à la chemise de Jennifer Joseph- ainsi que des fibres de moquette qui correspondaient à celles trouvées sur les chaussures de Jennifer Joseph. Ils découvrirent également des traces de sang sur la boucle de la ceinture de sécurité et les sièges, qui concordaient avec l'ADN des parents de la jeune femme.

(Le corps de Jennifer Joseph était tellement décomposé lorsqu'il a été retrouvé qu'il n'a pas été possible d'en recueillir un échantillon d'ADN. On a donc comparé l'ADN du sang retrouvé dans la voiture de Yates à celui des parents de Jennifer, et l'on a pu prouver que cet ADN était "*celui d'un enfant des deux parents Joseph*").

Le 18 avril 2000, à 6 heures 30 du matin, les policiers stoppèrent un véhicule au nord de Market Street, à Spokane. Yates, qui se rendait à son travail à 'Kaiser Aluminum', fut arrêté pour le meurtre de Jennifer Joseph.

Sa maison, au 2220 E. 49ème rue, au sud de Spokane, fut rapidement bouclée et entourée par des bâches bleues. L'épouse et les enfants de Yates furent priés de déménager.
Des enquêteurs commencèrent à fouiller patiemment l'intérieur et l'extérieur de l'habitation à la recherche de preuves. Ils découvrirent des espèces de plantes et d'arbres identiques à celles qui avaient été trouvées sur les corps de Wason, McClenahan et Maybin. Ils trouvèrent également des morceaux de béton, des bouts de bois, des coquilles de cacahuète et des cailloux. Tout cela avait également été trouvés sur les corps des victimes pour tenter de les dissimuler. Yates fut emprisonné dans la prison du Comté de Spokane.

Le lendemain soir, Yates fut inculpé du meurtre de Jennifer Joseph. Il du donner un échantillon de son sang. Quelques jours plus tard, le Sheriff Mark Sterk annonca que Yates était suspecté de huit autres meurtres : ceux de Darla Scott, Shawn Johnson, Laurel Wason, Shawn McClenahan, Melinda Mercer, Sunny Oster, Linda Maybin et Michelyn Derning. L'ADN de Yates correspondait à celui du sperme que les enquêteurs avaient prélevé sur le corps des victimes.
Le shérif du comté de Spokane ajouta que Yates était suspecté du meurtre de 12 à 18 femmes dans plusieurs comtés différents.

Le 25 avril, une empreinte digitale trouvée sur le sac plastique qui recouvrait la tête de Shawn McClenahan pu être développée. C'était l'empreinte d'un des doigts de Robert Lee Yates.

La caution de Yates fut fixée à 1,5 million de dollars, payables comptant.

Les enquêteurs parvinrent à localiser et à saisir plusieurs des véhicules qui avaient appartenu à Yates, dont une camionnette Ford de 1979. Celle-ci était noire et avait des bandes oranges sur la portière passager... qui avaient été repeintes avec de la peinture noire : la camionnette dont leur avait parlé Christine Smith.
A l'arrière se trouvait une plateforme surélevée comme un lit, couverte par de la moquette. Les policiers trouvèrent de nombreuses taches dans la camionnette, qui se révélèrent être du sang. Ils trouvèrent également une cartouche de calibre 25 de marque "Magtech", les mêmes munitions que celles utilisées dans les meurtres de Johnson, Wason, McClenahan, Oster, Maybin, Ellis et Mercer.

Le 18 mai, Christine Smith contacta à nouveau la police, car elle avait reconnu Yates comme étant son agresseur, sur une photo publiée par le journal "Spokesman Review". Smith avait eu un accident de voiture quelques semaines auparavant et des radios avaient révélé la présence de fragments d'une balle dans son crâne. Elle avait cru que son agresseur l'avait frappé à la tête, alors que Yates lui avait en fait tiré dessus !

Elle accepta de faire enlever les fragments de balle de sa tête, pour voir s'ils correspondaient à d'autres balles extraites de la tête des victimes de Yates. C'était le cas.

Robert Lee Yates Jr. parut prêt à avouer une série de 13 meurtres. Les charges étaient lourdes et les preuves s'accumulaient. Aussi, les avocats de Yates promirent une confession très détaillée en échange

de la clémence du jury : comment il avait trouvé ses victimes, les avait conduites jusqu'à un endroit reculé pour les tuer avec son pistolet. Il allait même avouer qu'il avait eu des rapports sexuels avec les cadavres.
Yates offrit de se soumettre a un examen en profondeur du FBI, en partie parce qu'il voulait savoir si ses actes étaient liés à la génétique, sa grand-mère ayant tué son mari avec une hâche...

Pour échapper à la peine capitale, Yates a même avoué des meurtres dont il n'était pas formellement accusé :

- Susan Savage, 22 ans, et **Patrick Oliver**, 21 ans, deux amis d'enfance, avaient été les premiers à croiser la route de Robert Yates.
En 1975, le jeune couple pique-niquait sur les berges de la Mill Creek, près de Walla Walla. Oliver venait de terminer des études en France et Susan avait obtenu son diplôme à l'Université de l'état du Washington. Mais Yates était tombé sur eux alors qu'il s'entraînait au tir dans le même coin. Il avait alors 23 ans.
Patrick Oliver avait été tué de trois balles dans la tête, puis Susan Savage, de deux balles dans la tête. Yates avait caché les corps des jeunes gens sous des branchages, mais ils avaient été trouvés quelques jours plus tard. Il avait fallu encore 25 années avant que les familles du couple apprennent qu'ils avaient été les premières victimes d'un tueur en série, quand Yates a avoué qu'il était responsable de leurs morts.

Le Shérif Humphreys, lorsqu'il a entendu que Yates avait été arrêté, a demandé à ses enquêteurs de fouiller dans les dossiers pour voir s'il y avait des indices qui auraient pu le lier au double meurtre. Et, justement, il y avait des liens entre Yates et la mort du couple.
« *Nous avons procédé à des recherches dans nos dossiers et nous avons découvert que le nom de Yates était apparu durant l'enquête,*

en 1975, parce qu'il avait acheté des munitions semblables à celles utilisées pour le double homicide. Et il les a acheté tout juste 10 jours avant les meurtres ».
Yates possédait un calibre 357 et a travaillé dans le pénitencier de Walla Walla. Selon le Shérif Humphreys, Yates allait souvent "se promener" le long de la 'Mill Creek area' pour s'entraîner au tir. Les enquêteurs pensent que Yates est tombé par hasard sur Oliver et Susan, et qu'il les a tué "pour le sport", avant de les cacher sous des branches.

- Stacy Elizabeth Hawn, 23 ans, originaire de Seattle, a été la première prostituée (connue) à être tuée par Yates aux alentours du 7 juillet 1988. Son squelette avait été trouvé cinq mois plus tard dans le Comté de Skagit, près du Mont Vernon. Stacy avait été tuée d'une balle dans la tête.
Au départ, Stacy Hawn avait été incluse dans la liste des victimes possible du Green River Killer. Mais Yates a finalement avoué son meurtre, a indiqué précisément l'endroit où elle avait été trouvée, et a décrit ses blessures.
La nouvelle a surpris même les plus expérimentés des policiers du Comté de Skagit. « *J'ai été ébahi, tout comme mon sheriff local* », a admis le Procureur du comté, Tom Verge. «*Penser qu'une connexion a été établie entre M. Yates et notre petit Comté, ça a probablement été le coup de fil de ma vie*».
Yates connaissait des choses que seul le tueur pouvait savoir : que la victime avait été tuée d'une seule balle dans la tête et que Stacy Hawn avait disparu du nord de Seattle en juin 1988. Yates savait même exactement quand et où le corps de la jeune femme avait été abandonné.
Hawn était sur la liste des victimes possibles du Green River Killer. « *Nous avions très peu d'indices physiques* », a dit Tom Verge. « *Nous n'aurions rien eu du tout sans la confession de M. Yates* ».

- **Melody Ann Murfin**, 43 ans, qui avait disparu en 1998 et avait toujours été inscrite dans la liste des victimes du tueur en série de Spokane. Son corps fut trouvé le 18 octobre 2000, enterrée dans le jardin de Yates, sous la fenêtre de sa chambre ! Bien que les autorités aient fouillées le jardin de Yates après son arrestation, elles n'ont trouvé le corps qu'après que Yates ait indiqué l'endroit précis.

Mais le prix de Yates, en échange de toute cette bonne volonté, de tous ces aveux, de tous ces détails, était élevé. Il voulait vivre. Il voulait la prison à vie plutôt que la peine capitale.
Le 26 octobre 2000, après de nombreux et effroyables "*plea bargains*" (accord entre le juge et l'accusé qui permet à l'accusé de voir ses charges réduites en échange de sa coopération), Yates fut finalement condamné à 408 années de prison pour 13 meurtres.

Yates fut ensuite transféré dans le Comté de Pierce, où il fut accusé des meurtres au 1er degré de Melinda Mercer et Connie LaFontaine Ellis.
Melinda Mercer avait été vue pour la dernière fois vivante le 6 décembre 1997. Son corps avait été retrouvé le lendemain près de Fort Lewis, où Yates était pilote pour la Washington Army National Guard. Elle avait été tuée d'une balle de calibre 25 et quatre sacs plastiques couvraient sa tête.
Connie Ellis avait été vue vivante pour la dernière fois le 11 septembre 1998. Son corps avait été retrouvé un mois plus tard. Comme Mercer, Ellis avait été par balles, avec du calibre 25. Sa tête était couverte par trois sacs plastiques. L'ADN de Yates concordait avec les échantillons de sperme prélevé sur le corps de Mercer, et du sang d'Ellis fut trouvé dans la camionnette de Yates. Dans les deux cas, les enquêteurs avaient pu récupérer des fragments des balles du crâne des victimes. Ils avaient pu démontrer que les balles avaient été tirées par un pistolet semi-

automatique "Raven", calibre 25. Et Yates possédait deux pistolets de ce modèle...

Yates n'a jamais fourni la vaste coopération qu'il avait promise lors de son premier procès. Pourquoi ? Parce que le procureur du comté de Pierce n'a pas voulu accepter le "deal". Le procureur Gerry Horne a demandé à ce que Yates puisse être condamné à mort dans son comté, pour les meurtres de Melinda Mercer et Connie LaFontaine Ellis. "*Yates*", a-t-il dit, "*mérite de mourir*". Yates a donc plaidé non-coupable pour ces deux meurtres...
Mal lui en a pris, car les jurés ont déclarés qu'il était bien coupables des meurtres de ces deux femmes et il a été condamné à mort le 4 octobre 2002.

Les autres victimes :
- Yates n'a jamais été accusé d'avoir tué **Kathleen Brisbois** (découverte le 15 mai 1990), ni **Yolanda Sapp** (découverte le 2 février 1990), ni **Nickie Lowe** (découverte le 25 mars 1990), ni **Sherry Palmer** (découverte le 13 mai 1992).
Comme la plupart des victimes de Yates, pourtant, les corps de ces quatre femmes ont tous été retrouvés dans des endroits reculés, et avait des problèmes de drogues et/ou de prostitution.

« *Il y a des différences, il y a des similarités, assez pour que nous n'ayons pas éliminé Yates comme un suspect dans ces affaires* », a dit le shérif Mark Sterk.
Yates a admit avoir tué douze femmes et un homme en échange de sa vie durant le "*plea agreament*", et il n'a jamais été accusé des meurtres de Brisbois, Palmer, Sapp et Lowe.
Le shérif Sterk dit que la "Force Spéciale" va concentrer les moyens qui lui restent pour résoudre ces meurtres, bien que 10 années se soient écoulées, et il admet que la tâche sera difficile. « *Il se peut que nous n'y parvenions jamais, simplement parce que nous*

n'allons pas trouver les preuves qui nous le permettraient », dit-il. Le sheriff Sterk affirme que Yates pourrait aussi être lié à la mort de sept autres femmes de la région de Spokane, depuis 1990, ainsi qu'au meurtre de Patricia Barnes (dont le corps a été découvert le 25 août 1995 dans le Comté de Kitsap, à l'ouest de Seattle).
« *Mais il n'existe pas assez de preuves pour lier de manière convaincante M. Yates aux meurtres de ces huit autres femmes* », a dit Sterk.

Entre 1992 et 1995, il y avait eu un intervalle de 3 ans durant lequel aucune prostituées n'avait été assassinée par le tueur en série. « *Cet intervalle nous explique qu'il est peut-être parti ou qu'il était en prison. Et quand il revient ou qu'il sort, ça recommence* », avait alors dit la police.

Yates, à cette époque, était dans l'état de New York, il enseignait le pilotage à Fort Drum. Il ne prit que de courtes vacances dans l'état du Washington en septembre 1994, pour acheter sa fameuse Corvette blanche, à Walla Walla.

- Le 13 mai 2000, le FBI a envoyé des informations concernant Yates en Allemagne, où les autorités locales enquêtent sur les meurtres de 24 prostituées. Des photographies, les empreintes et le profil génétique de Robert Yates ont été envoyés au BKA, l'unité d'investigation fédérale de l'Allemagne. Yates a passé plusieurs années en Allemagne, toujours en tant que pilote. Il fut stationné à la base d'Hanau d'août 1980 à février 1984, puis à Goeppingen de 1988 à 1991.

- Yates est également le suspect principal dans le meurtre de **Tarayon Corbitt**, un travestit prostitué (connu des services de police) du Comté de Dale, dans l'Alabama. Corbitt a été assassiné le 9 août 1995, et les enquêteurs en Alabama pensent que Yates, qui était stationné à Fort Tucker, dans le Comté de Dale, à l'époque des

faits, a sûrement tué Corbitt.
Corbitt a été tué de deux balles dans la tête et une dans la poitrine avec un calibre 45. (L'arme standard fournit aux Forces Armées des Etats Unis a été le Colt M1911 calibre 45 jusqu'au début des années 1990, après quoi il a été remplacé par le pistolet Beretta M9 9mm).

Le corps de Tarayon Corbitt a été abandonné sous un pont, le long d'une route allant de Ozark (le chef lieu du Comté) et Midland City, qui est tout proche de Fort Tucker, à l'est.
Les enquêteurs qui vérifiaient les informations concernant le meurtre de Corbitt ont commencé à penser que le Fort Tucker pourrait être le "foyer" du tueur. Yates était très familier du coin, puisqu'il a souvent travaillé à Fort Tucker en tant qu'instructeur de vol, adjudant chef pilote ou pour suivre des formations. Et selon une copie du dossier personnel de Yates, obtenue auprès du Département de la Défense grâce au "Freedom of Information Act", Yates suivait un entraînement à Fort Tucker en 1995.

En fait, Yates est devenu 'instructeur pilote' le 18 août 1995, juste 9 jours après que Taryon Corbitt soit assassiné. Et il a été décoré du *'Master Army Aviator Badge'*, un symbole des 15 années de services de Yates comme pilote. Mais, alors qu'il lui restait moins de 18 mois à faire pour atteindre ses 20 ans de carrière dans l'Armée, Yates a soudainement demandé à se retirer volontairement, précipitamment, de l'Armée, en décembre. Il a reçu un "bonus incitateur" pour ce départ prématuré, et a déménagé de Fort Tucker à Spokane.
Les enquêteurs du Comté de Dale pensent que, puisque leurs recherches du tueur de Tarayon Corbitt les rapprochaient de Fort Tucker, Yates peut très bien avoir paniqué, avoir démissionné et avoir quitté fort Tucker - laissant sa carrière dans l'Armée derrière lui - pour éviter d'être arrêté.

Ce qui lie Yates au meurtre de Tarayon Corbitt est une camionnette noire dans laquelle on a vu Corbitt monter, la nuit de sa mort. Selon les policiers en Alabama, la camionnette est semblable à celle que Yates possédait et dans laquelle plusieurs de ses victimes ont été tuées.
Après que la camionnette ait été saisit, les enquêteurs de Spokane ont trouvés des planches en-dessous de la plateforme arrière de la camionnette, qui étaient imbibées de sang. Alors que les analyses d'ADN ont montré que du sang correspondait à certaines des victimes connues du tueur en série, d'autres échantillons de sang n'ont pu être attribués à aucune. Certains de ces échantillons ont alors été envoyés aux policiers d'Alabama. On attend toujours les résultats.

(Le 26 novembre 2000, la Force Spéciale de Spokane a demandé à utiliser les hélicoptères de la National Army Guard pour vérifier 70 sites enregistrés dans un dispositif GPS qui a appartenu à Robert L. Yates Jr.
Les localisations des sites ont été enregistrées sur un "Magellan 2000 GPS" qui a été trouvé par les enquêteurs durant la fouille de la maison de Yates, après son arrestation.
Le sergent Cal Walker, qui commande la Force Spéciale, espèrait que ses enquêteurs pourraient visiter personnellement tous les sites "pour voir ce que Monsieur Yates a vu lorsqu'il a enregistré ces emplacements sur son GPS". Les policiers voulaient vérifier que les coordonnées géographiques que Yates avait enregistré étaient toutes celles de pistes d'atterrissage ou des aéroports, et non pas des cachettes pour des cadavres ou des armes.
Lorsque Walker a demandé à la National Guard s'ils pouvaient utiliser leurs hélicoptères, on lui a répondu qu'il devait y avoir une "connection avec la drogue" pour que les militaires puissent s'impliquer dans une affaire.

Toutefois, un an avant l'arrestation de Yates, la National Army Guard avait autorisé l'utilisation de ses hélicoptères, équipés de détecteurs de chaleur, pour chercher les corps des femmes disparues dans la région de Spokane.
Curieusement, à présent qu'ils enquêtaient sur l'un des leurs, la National Guard ne voulait plus coopérer...)

Lors de son premier procès, Robert Yates s'est tourné vers les familles des 13 victimes.
En larmes, il a exprimé de profonds regrets pour ses "pêchers".
S'il avait vraiment été désolé, je pense qu'il aurait été heureux de confesser le moindre des meurtres qu'il a pu commettre, au lieu de s'accrocher à tout ce qu'il pouvait pour sauver sa vie et éviter la peine de mort.
S'il était capable de ressentir des remords, il n'aurait jamais tué, il ne se serait jamais autorisé à devenir une machine à tuer si "prolifique" que les enquêteurs pensent qu'il a commis bien d'autres meurtres et qu'il continue de s'en cacher.

Mais le moment déterminant est arrivé lorsque Yates a terminé de lire sa liste de victimes et s'est excusé auprès des familles. Son visage était filmé en gros-plan. Il ne pleurait plus. Il n'avait plus l'air désolé du tout.

C'était comme s'il avait fini de lire une liste de commissions au lieu d'une liste de vies volées et de familles détruites.

Il a confessé des meurtres (pas tous). Il a dit qu'il était désolé. Mais il n'a pas expliqué pourquoi il les a tuées.
Et il ne le dira sans doute jamais, car cela lui enlèverait le seul petit pouvoir qui lui reste.

Victimes

(celles pour lesquelles Yates a été condamné...)

Les Meurtres du Comté de Walla Walla :

Patrick Oliver (21 ans)
Assassiné de 3 balles dans la tête, le 13 juillet 1975, lors d'un pic-nique.
Retrouvé quelques jours plus tard, caché sous des branchages.
Yates a admit son meurtre pour échapper à la peine de mort.

Susan Savage (22 ans)
Assassinée de 2 balles dans la tête, le 13 juillet 1975, lors d'un pic-nique.
Retrouvé quelques jours plus tard, caché sous des branchages.
Yates a admit son meurtre pour échapper à la peine de mort.

Le Meurtre du Comté de Skagit :

Stacy Elizabeth Hawn (23 ans)
Assassinée le 7 juillet 1988 d'une balle dans la tête.
Son squelette fut retrouvé cinq mois plus tard.
Yates a admit son meurtre pour échapper à la peine de mort.

Les Meurtres de Spokane :

Shannon Zielinski (39 ans)
Découverte le 14 juin 1996, à l'intersection de Mont Spokane Park Drive et de la Holcomb Road, à Spokane.

Jennifer Joseph (16 ans)
Assassinée en juillet 1997 de plusieurs balles dans la tête. Son corps fut retrouvé le 26 août 1997, dans un champ, près de la Forker Road, Comté de Spokane.

Heather Hermandez (20 ans)
Découverte le 26 août 1997, dans un champ, derrière le 1817 East Springfield à Spokane.

Darla Sue Scott (29 ans)
Assassinée de deux balles dans la tête. Découverte le 5 novembre 1997, près de la Hangman Valley Road, Comté de Spokane.

Shawn Johnson (36 ans)
Assassinée de deux balles dans la tête. Découverte le 18 décembre 1997.

Laurie Wasson (31 ans)
Assassinée de deux balles dans la tête. Découverte le 26 décembre 1997, près de la 14ème rue Est, Comté de Spokane, couverte par des branches.

Shawn McClenahan (39 ans)
Assassinée de deux balles dans la tête. Découverte le 26 décembre 1997, près de la 14ème rue Est, Comté de Spokane, couverte par des branches.

Sunny Gail Oster (41 ans)
Assassinée de deux balles dans la tête. Retrouvée le 8 février 1998, le long de la Graham Road, dans l'ouest du Comté de Spokane.

Linda Maybin (34 ans)
Assassinée d'une balle dans la tête. Découverte le 1er avril 1998, près de la 14ème rue Est, Comté de Spokane, couverte par des branches.

Melody Ann Murfin (43 ans)
Disparue le 4 juin 1998. Son squelette fut retrouvé le 18 octobre 2000, dans le jardin de Robert Yates, sur les indications de celui-ci (pour échapper à la peine de mort).

Michelyn Derning (47 ans)
Assassinée le 3 juillet 1998, d'une balle dans la tête. Son corps fut retrouvé le 7 juillet, près de la North 218 Creatline, Comté de Spokane.

Les Meurtres de Tacoma :

Melinda L. Merce (24 ans)
Assassinée de trois balles dans la tête. Découverte le 7 décembre 1997, près de la 50ème rue Sud, à Tacoma, Comté de Pierce.

Connie Lafontaine Ellis (35 ans)
Assassinée d'une balle dans la tête. Découverte le 13 octobre 1998, près du "block" 1700 de la 108ème rue Sud, à Tacoma, Comté de Pierce.

Mode opératoire

Yates conduisait le long d'une avenue de la prostitution fort connue, Sprague Avenue, non loin de la maison qu'il avait loué d'août 1997 à juillet 1998. Son objectif principal était... de trouver des prostituées à assassiner.
La plupart des victimes étaient blanches (sauf Yolanda Sapp, noire, et Jennifer Joseph, asiatique). Excepté le jeune couple de 1975, les femmes étaient toutes des prostituées et/ou des droguées. Des proies faciles, en quelque sorte, puisqu'elles le suivaient volontairement.

Yates tirait dans la tête de ses victimes (le plus souvent avec un calibre 25). Les tueurs en série utilisent rarement une arme à feu et Yates est une exception. Ils tuent généralement avec leurs propres mains ou une arme blanche, et lorsqu'ils emploient une arme à feu, c'est pour intimider ou contrôler leur victime.

Peut-être l'entrainement militaire de Yates, et donc son habitude des armes, y est elle pour quelque chose.

Yates couvrait ensuite leur tête avec des sacs plastiques. Ces sacs étaient sa "signature" (ce que fait le tueur en série à sa victime qui n'est pas nécessaire pour la tuer, mais participe de son fantasme). Certains pensent que c'était pour empêcher le sang de couler dans son véhicule. D'autres avancent plutôt que Yates dépersonnalisait ses victimes en leur dissimulant le visage : il pouvait ainsi fantasmer plus facilement et imaginer qu'il était avec... "une autre femme".

Il jetait les corps dans des endroits isolés (pour qu'on ne le voit pas, lui) mais près de rues ou routes fréquentées (pour qu'elles soient découverte assez facilement), et proches les uns des autres.
Presque toutes les victimes ont été tuées dans un autre lieu (sans doute le véhicule de Yates) avant d'être transportées dans les endroits où elles étaient abandonnées.

Les victimes étaient toutes plus ou moins déshabillées. La plupart n'avaient plus leurs chaussures ni leurs chaussettes. Yates les gardait peut-être comme "trophée".
Yates volait également les bijoux, les sacs et les porte-monnaies de ses victimes.

Du sperme a été trouvé sur huit des corps. Plusieurs fois, Yates a eu un rapport sexuel nécrophile avec les cadavres.
Trois des corps étaient à moins de 50m les uns des autres, et deux étaient côte à côte. Trois des victimes ont été découvertes avec de la végétation (branchages, feuilles), provenant de la propre maison de Yates, sur le haut de leur corps. Il voulait les dissimuler pour qu'on les trouve moins facilement, mais il les a cachées avec des branchages qui venaient directement de chez lui...

Yates semble être devenu de plus en plus audacieux dans ses meurtres. D'abord, il a compté sur le temps et la distance pour l'éloigner de ses crimes. Puis, il est devenu plus confiant en ses capacités, et a jeté les corps de ses victimes dans des endroits où elles pouvaient facilement être trouvées.

Au début, les victimes de Yates étaient découvertes à plusieurs kilomètres de l'endroit où elles travaillaient (et avaient été enlevées), sur Sprague Avenue. En août 1997, un fermier a trouvé le corps de Jennifer Joseph sous un pin, dans un champ. C'était à environ 20 km de la Sprague Avenue.
Darla Scott fut découverte dans un champ, sur la Hangman Valley Road. Mais là, Yates ne l'avait déposée qu'à 10 km de la Sprague Avenue. La "zone de confort" du tueur allait encore être divisée par 2 avec la découverte de Shawn McClenahan et Laurie Wason, à 5km de la Sprague Avenue, au croisement de la 14ème et de Carnahan.
Plus de six mois plus tard, dans le meurtre le plus audacieux de Yates, Michelyn Derning mourru à seulement quelques blocks de l'endroit où elle était montée dans le véhicule du tueur. Il semble que Yates se soit senti de plus en plus à l'aise et qu'il ait été de plus en plus facile pour lui d'attaquer et de déposer les cadavres de ses victimes, même dans des endroits urbanisés.
Les "officiels" de la Force Spéciale ne veulent pas commenter la possibilité que les meurtres suivaient un "dessin" concentrique. Toutefois, ils croient que Robert Yates a arrêté de tuer quand leur enquête a commencé à se rapprocher de lui. Ou il a tué ailleurs...

Motivations

Robert Yates n'a jamais donné de mobile à ses meurtres, mais le sexe semble en être la raison principale.

La seule victime qui ait survécu, Christine Smith, a expliqué aux policiers que Yates lui avait tiré dessus après qu'elle ait « *échoué à lui provoquer une érection alors qu'elle accomplissait sur lui un acte sexuel oral* ».

Des rapports montrent que Yates a était abusé sexuellement par un voisin plus âgé, à plusieurs reprises, quand il avait environ 6 ans. Mais l'on ne sait pas s'il a reçu une aide psychologique par la suite, et si cela a eu des répercussions sur son comportement, une fois adulte.

Le propre père de Yates admet : « *Je n'arrive pas à dire ce qui a pu le pousser à faire ça. Je ne peut pas imaginer une seule chose qui aurait pu contribuer à ça* ».

Robert Yates Jr. était marié, il est père de 5 enfants, il a passé presque 20 ans dans l'Armée, il a reçu de nombreuses décorations et était un pilote d'hélicoptère accompli. Personne n'aurait jamais pensé qu'il puisse être un tueur en série.
Le parfait Docteur Jekyll / Mister Hyde, Yates a vécu une double vie extrêmement élaborée durant des années.

"*Nous avons des preuves qui nous montrent qu'il a fait des choses horribles, et qu'en même temps, il avait une vie tout a fait normale*", a dit un officier de police. "*Comment diable a-t-il pu réussir à faire ça ?*".

Si Yates a dit la vérité concernant ses deux premières victimes, en 1975, il a pu tuer pendant 25 ans. "*Durant toutes ces années, jusqu'à son arrestation, il a mené une double vie, peut-être même une triple vie. Et il l'a fait de manière très convaincante. Comment a-t-il pu ?*" s'étonnent les enquêteurs. "*Peut-être que c'est tout simplement parce qu'il était très fort à ce jeu-là. Il avait l'habitude et il savait comment faire*".

Il y a un vide dans la "l'emploi du temps" de Yates, ce que la police trouve préoccupant : Yates n'a avoué aucun meurtre entre 1975 et 1988.
En 1977, Yates s'est engagé dans l'Armée, et il a été stationné en Allemagne de 1981 à 1984. Puis, il est revenu à Fort Tucker, en Alabama, jusqu'en mai 1988. C'est à peu près à cette époque que Stacy Hawn, prostituée originaire de Seattle, a été tuée, et son corps a été retrouvé dans le Comté de Skagit.
Yates a avoué ce meurtre pour échapper à la peine de mort.

Puis, il y a encore un vide de huit ans, entre 1988 et 1996. De 1988 à 1991, Yates a encore été stationné en Allemagne. Les autorités allemandes enquêtent d'ailleurs sur les meurtres de plus de 20 prostituées, dans les régions où Yates a vécu.
Yates a sûrement tué durant ces années. Les tueurs en série ne s'arrête pas comme ça, pas aussi longtemps, avant de recommencer. Yates n'avait, de plus, aucune raison de s'arrêter, puisqu'il arrivait à tuer sans être appréhendé.

Le fait que Yates ne corresponde pas au profil habituel du "solitaire coléreux incapable de remplir un rôle dans la société" rend son histoire encore plus terrifiante.
"*Je pense qu'on s'attendait à voir un monstre écumant de bave, traînant un pied bot derrière lui*", dit un officier de police. "*Et quand vous voyez quelqu'un qui a une apparence banale, plutôt intelligent, qui mène une vie normale, vous pensez : 'Mais comment ce type peut-il être un monstre ?'*".

Mais Yates n'est pas un Monstre. Les monstres n'existent pas. C'est ce qui rend ce genre de tueur encore plus dangereux.

Les policiers espèrent que Yates expliquera finalement comment, et surtout, pourquoi il a tué ses victimes. Malheureusement, les tueurs en série sont, en général, extrêmement manipulateurs.

Ted Bundy, par exemple, a tenté de repousser son exécution sur la chaise électrique, en promettant qu'il allait révéler où étaient certains corps non retrouvés et s'il avait tué d'autres femmes. Quand les autorités ont refusé de traiter avec lui, il a arrêté de parler.

Citations

"*C'est un père dévoué qui est le genre de personne que vous voudriez avoir pour meilleur ami. Bobby est un fils aimant, sensible et compatissant; c'est un frère généreux et qui aime s'amuser; c'est un père compréhensif, libéral et dévoué qui aime jouer au foot, pêcher et faire du camping avec ses enfants... Nous sommes profondément désolé pour les familles qui ont perdues l'une des leurs. Nous demandons à ce que tout jugement soit mis en réserve jusqu'à ce que le processus légal soit terminé*" : extrait d'un texte remis au publique par les membres de la famille de Robert L. Yates.

"*Lorsqu'il a demandé à rentrer chez nous, nous avons appris que c'était quelqu'un d'extrêmement qualifié dans son domaine. Durant les 3 années qu'il a passé parmi nous, il s'est très bien comporté. Il a fait un travail formidable*" : Lieutenant Colonel Rick Patterson, des Washington National Guard.

"*Il lavait ses voitures tout le temps. Il était toujours dehors, dans l'allée de devant, à changer l'huile de sa Corvette.", "Monsieur Yates était quelqu'un de cordial, mais... les autres membres de la famille Yates étaient bien plus réservés. C'est un voisinage où, si vous tendez la main, les gens vous accueillent chaleureusement. Et les Yates... ne tendaient pas vraiment la main*" : l'ancienne voisine des Yates, Judy Kauffman.

"*Je lui ai dis, 'Est-ce que tu sais au moins pourquoi tu as tué ces femmes ?' Et comment tu as pu faire ça et rester marié avec moi ?... Mais il ne m'a pas répondu*." : Linda Yates, épouse de Robert Yates, lors d'une interview à la chaîne NBC.
Durant cette interview, Linda Yates a également parlé de ce qu'elle voit à présent comme des signes évidents des activités "hors programmes" de son époux. "*Spécialement lorsqu'il me disait qu'il allait chasser, et qu'il était bien habillé, et qu'il avait mis de l'Eau de Cologne. Vous n'allez pas chasser en portant de l'Eau de Cologne*". Elle a ajouté qu'elle avait accusé son mari d'avoir des relations extra-conjugales. "*Il avait toujours réponses à tout. Des réponses préparées à l'avance dans sa tête, je crois*".

"*J'y pense tous les jours. Je l'aime encore. C'est mon père. Je n'arrive pas encore à y croire, je nie l'évidence*" : Sonja, 22 ans, l'une des filles de Robert Lee Yates.

"*Il me parlait souvent et il m'a même aidé à nettoyer mon jardin... Il était amical, mais souvent réservé. Il aimait passer du temps avec son fils, ils jouaient au catch, il lui a appris à monter à vélo... Ce qui me gênait, c'était qu'il se vantait beaucoup du fait qu'il était pilote d'hélicoptère*".
"*Les enfants de M. Yates, qui aimait jouer avec mon chien, étaient calmes et silencieux*".
"*Mme Yates, elle, était extrêmement silencieuse, bizarre, presque comme une prisonnière dans sa propre maison*" : une anciennes voisine des Yates, Mme Fleisch.

"*Bob Yates, c'était un chouette type. Vraiment*" : Gary Berner, un dentiste de Oak Harbor qui était l'ami de Yates depuis le lycée.

Bibliographie

Livres en anglais :

"Murder In Spokane: Catching a Serial Killer", Mark Fuhrman, W. Morrow, 2001.

"Body Count", Burl Barer, Pinnacle Books, 2002.

Le Zodiac

Nom : Inconnu.
Surnom : Le Zodiac, le tueur du Zodiac
Né le : Sans doute à la fin des années 1930, quelque part en Californie.
Mort le : Inconnu.

Inspirateur de nombreux livres et films, le tueur du Zodiac a assassiné 5 jeunes gens et en a grièvement blessé 2 autres entre 1968 et 1969. Lâche et brutal, il a abattu ses victimes avec une arme à feu ou les a poignardé lors d'attaques éclair. Digne émule de Jack l'Eventreur, il a envoyé de nombreux courriers moqueurs et provocateurs aux journaux de la région de San Francisco. Plusieurs suspects ont été nommés, voir accusés, par les policiers et des enquêteurs amateurs, mais personne n'a jamais pu découvrir sa véritable identité.

CRIMES

Les villes de Vallejo et de Benicia se situent sur la rive de la baie San Pablo et du détroit de Carquinez, à 30km au nord-est de San Francisco. A la fin des années 1960, la région entourant les deux cités ouvrières était pratiquement inhabitée. Encore de nos jours, seules quelques routes bitumées parcourent les étendues stériles du comté de Solano au-dessus de l'autoroute Vallejo-Benicia. L'une de ses routes se nomme Lake Herman Road.

Vers 21h00, le vendredi 20 décembre 1968, une voiture de couleur claire, sans doute une Chevrolet Impala, fut remarquée près de l'entrée de la station service située au bord de Lake Herman Road. Le même véhicule fut aperçu une heure plus tard par différents

témoins.
Entre ces deux moments, un jeune homme et sa petite amie étaient garés dans un petit parking gravillonné, non loin de là, lorsqu'une voiture claire roulant en direction de Vallejo ralentit pour se garer à quelques mètres d'eux. La voiture commença ensuite à faire doucement marche arrière pour se mettre derrière eux. Les deux jeunes gens, peu rassurés par ces manœuvres, démarrèrent immédiatement et partirent vers Benicia. La voiture les suivit jusqu'à la sortie suivante, qu'ils prirent, puis continua seule vers l'est sur Lake Herman Road.

Plus tard, deux adolescents, **David Faraday** et **Betty Lou Jensen**, 17 et 16 ans, se garèrent au même endroit, sur le parking gravillonné. Bons élèves, jeunes gens sérieux, ils avaient expliqué aux parents de Betty Lou qu'ils se rendaient à un concert de Noël... mais avaient en fait conduis jusqu'à ce parking isolé, connu comme un « coin des amoureux ». Moins d'une heure après qu'ils se soient garés, vers 23h15, une voiture s'arrêta derrière eux.
Le conducteur en sortit et, sans prévenir, il commença à leur tirer dessus avec un pistolet.
Il fit exploser la vitre arrière, puis fit feu dans la vitre droite et le pneu arrière gauche, et fit le tour pour tirer dans le pare-brise, sur la gauche. Terrifiés, les deux adolescents tentèrent de s'enfuir en ouvrant les portières du véhicule.

David Faraday parvint à sortir de sa voiture et fit quelques pas vers la route, mais fut tué d'une balle en pleine tête, à bout portant. Betty Lou Jensen se mit à courir vers la route. Son corps fut retrouvé à 15 mètres de la voiture. Il semble que le tueur l'a manquée deux fois, puis soit parvenu à la toucher. Alors qu'elle gisait sur le sol, blessée, il lui tira quatre autres balles dans le dos. Le tueur remonta immédiatement dans sa voiture et partit en trombes.

Une jeune femme remarqua une Chevrolet de couleur claire qui fonçait en direction de Benicia... et découvrit quelques secondes plus tard les corps des deux adolescents.

Malgré les efforts du sergent Les Lundbald, du bureau du shérif du comté de Solano, l'aide d'une dizaine d'enquêteurs locaux et la proposition d'une récompense par les camarades de classes de David et Betty Lou, le tueur ne fut pas identifié.

Certains enquêteurs pensèrent que le couple avait été tué pour une histoire de drogue. David Faraday savait qu'une grosse vente de drogue se préparait dans le coin et en avait parlé naïvement autour de lui. Il aurait été assassiné par l'un des vendeurs...
Certains considèrent également que David Faraday et Betty Lou Jensen n'ont pas été assassinés par le Zodiac parce que ce dernier n'a envoyé aucune lettre juste après leur meurtre. Toutefois lorsqu'il a finalement envoyé un courrier pour s'attribuer leur meurtre, il a fourni des détails exacts et non connus du public.

Six mois plus tard, le soir du samedi 4 juillet 1969, **Darlene Ferrin**, 22 ans, et **Michael Mageau**, 19 ans, étaient garés dans la voiture de la jeune femme, sur le parking du golf de Blue Rock Spring (non loin de Vallejo), un endroit apprécié des adolescents.
Darlene travaillait comme serveuse dans un restaurant. Elle vivait avec son second époux, Dean, et leur petite fille Dena, mais flirtait souvent avec d'autres garçons, dont Michael Mageau, qui était célibataire et travaillait comme ouvrier.
Darlene étaient venue chercher Michael une demi-heure plus tôt pour aller manger mais elle lui avait indiqué qu'elle voulait en fait lui parler. Darlene avait éteint les phares et avait laissé la radio allumée.
Quelques minutes plus tard, trois voitures conduites pas de jeunes fêtards entrèrent sur le parking. Les jeunes criaient, riaient et firent

claquer quelques pétards, mais ne restèrent pas bien longtemps. Vers minuit, une autre voiture, une Ford ou une Chevrolet beige, provenant vraisemblablement de Vallejo, entra sur le parking. Son occupant, un homme seul, éteignit les phares et se gara près de la voiture de Darlene Ferrin, un peu en arrière. Il laissa tourner le moteur un moment.
Michael demanda à Darlene si elle connaissait le conducteur et elle répondit « Oh, on s'en fiche ». Michael ne put dire si cela signifiait qu'elle le connaissait, ou si elle s'en moquait, tout simplement. Il voulut en savoir plus, mais l'inconnu fit soudain marche arrière, sortit du parking et repartit vers Vallejo.

Cinq minutes plus tard, la voiture beige était de retour sur le parking. Elle se gara derrière Darlene et Michael, un peu sur leur droite. Le conducteur laissa ses phares allumés, cette fois, et sortit du véhicule. Il marcha tranquillement vers la portière passager, une lampe torche à la main, qu'il dirigea dans les yeux des deux jeunes gens. Michael Mageau crut qu'ils avaient affaire à un policier et commença à chercher sa carte d'identité.
Mais l'homme sortit brusquement un pistolet et tira plusieurs balles de calibre 9mm. Plusieurs des balles atteignirent Michael au visage et au torse, traversèrent son corps et touchèrent Darlene.
Terrorisé, Michael parvint, malgré la douleur, à se glisser sur le siège arrière. Il fut de nouveau touché, au genou gauche. Le tireur s'en prit ensuite à Darlene, la touchant aux deux bras et dans le dos alors qu'elle tentait d'ouvrir sa portière pour s'enfuir.
Le tueur repartit tranquillement vers sa voiture lorsqu'il entendit Michael gémir de douleur. Il revint sur ses pas et tira deux balles sur chacun des deux jeunes gens, puis remonta dans son véhicule. Il fit demi-tour et partit en direction de Vallejo.
Souffrant horriblement mais toujours conscient, Michael Mageau parvint à allumer les feux de détresse de la voiture pour appeler à

l'aide. Il ouvrit ensuite la portière et se laissa tomber sur le sol du parking.
Un voisin du golf entendit les coups de feu et appela la police.

Plusieurs véhicules de police et une ambulance arrivèrent rapidement, avertis par des adolescents qui avaient découverts les deux jeunes victimes sur le parking. Malheureusement, ils arrivèrent trop tard pour Darlene Ferrin, qui mourut dans l'ambulance l'emmenant à l'hôpital, à 00h38. Michael Mageau fut plus chanceux : il entra immédiatement en chirurgie et, par miracle, il survécut.
Il avait pu apercevoir le profil de son assaillant. Il le décrivit comme un homme blanc, assez jeune, de taille moyenne, environ 1m75, costaud, dans les 90 kilos, avec un large visage et des cheveux bruns.

A 00h40, un homme appela la police de Vallejo depuis une cabine publique. Selon l'officier qui répondit, la voix était celle d'un homme mature qui s'exprimait sans accent. Il parlait de manière mécanique, comme s'il lisait un texte. Le policier tenta de lui demander son identité mais l'homme ne se laissa pas interrompre : «*Je veux signaler un double meurtre. Si vous allez à 1km et demi à l'est de Columbus Parkway, vers le parc public, vous trouverez des gosses dans une voiture marron. Ils ont été abattus avec un Luger 9mm. J'ai aussi tué les gosses l'année dernière. Au revoir.*»
Il s'avéra que la cabine téléphonique était située à quelques pâtés de maison du bureau du shérif du comté de Vallejo.

Plusieurs des amis de Darlene Ferrin affirmèrent à la police qu'elle avait été suivie par un homme dans les mois précédents sa mort ou, au moins, qu'elle avait reçu des visites non désirées... Le mari de Darlene, Dean Ferrin, expliqua qu'il n'avait pas remarqué de comportement inhabituel ou d'anxiété de la part de son épouse. Le

« harceleur » était sans doute George Waters, un homme originaire de Vallejo qui avait été repoussé plusieurs fois par Darlene et qui, selon plusieurs personnes, ne l'avait pas pris « courtoisement »... Mais les policiers établirent que Waters regardait des feux d'artifices avec son épouse au moment des meurtres.
On soupçonna également Dean Ferrin, qui aurait pu être jaloux que sa femme retrouve un autre homme, seule, le soir. Mais il avait un alibi : de nombreuses personnes l'avait vu dans le restaurant où il travaillait à l'heure du meurtre.

Quelques semaines plus tard, le 31 juillet 1969, les journaux *San Francisco Examiner*, le *San Francisco Chronicles* et le *Vallejo Times-Herald* reçurent chacun une lettre revendiquant les meurtres de Vallejo, ainsi que le tiers d'un cryptogramme.
Les affirmations de l'auteur étaient soutenues par une connaissance intime et détaillée des crimes. Pire : il promettait de faire d'autres victimes si son message n'était pas publié en première page le 1er août.
Les trois lettres étaient légèrement différentes mais étaient toutes signées de la même manière : un cercle barré d'une croix, telle une cible, qui allait devenir la signature du « Zodiac ».
Le Vallejo Times Herald publia la lettre reçue dans sa totalité :

> « Cher Rédacteur en chef
> Je suis l'assassin des deux adolescents Noël dernier à Lake Herman et de la fille le 4 juillet dernier. Pour prouver cela je vais énoncer quelques faits que seul moi + la police savons.
>
> Noël
> 1. Nom de la marque des munitions Super X
> 2. 10 coups tirés
> 3. Le garçon avait les pieds tournés vers la voiture
> 4. La fille était allongée sur son côté droit les pieds à l'ouest

4 juillet
1. La fille portait un pantalon à motifs
2. Le garçon a aussi été touché au genou
3. Le nom de la marque des munitions était Western

Voici un message crypté qui est la première partie. Les 2 autres parties de ce message crypté ont été envoyées au SF Examiner + au SF Chronicle.

Je veux que vous imprimiez ce message crypté sur votre première page pour vendredi après-midi 1er août 69, Si vous ne le faites pas je vais faire un carnage vendredi soir qui durera tout le week-end. Je roulerai et je tuerai au hasard les personnes parasites et les couples qui sont seuls puis j'irai en tuer d'autres jusqu'à ce que j'ai tué plus d'une dizaine de personnes. »

La lettre envoyée au Chronicle était similaire, mais donnait une raison supplémentaire de publier le message codé : « *Dans le message est mon identité* ».

Le cryptogramme fut résolu en moins d'une semaine par un professeur de lycée de Salinas et son épouse, M. et Mme Harden. Bien que le tueur ait affirmé le contraire au Chronicle, le message ne révélait pas son identité. La solution fut soumise à la police de Vallejo le 8 août, vérifiée par l'unité cryptographique du Centre de Communication Navale de l'île de Skaggs, puis publié le 9 août par le San Francisco Chronicles et le Vallejo Times-Herald.

« J'AIME TUER DES GENS PARCE QUE C'EST TELLEMENT PLUS AMUSANT QUE DE CHASSER DANS LA FORET PARCE QUE L'HOMME EST L'ANIMAL LE PLUS DANGEREUX DE TOUS TUER QUELQUE CHOSE ME DONNE L'EXPERIENCE LA PLUS EXCITANTE C'EST ENCORE MEILLEUR QUE DE

> SE FAIRE UNE FILLE LA MEILLEURE PARTIE EST QUE LORSQUE JE MOURRAI JE RENAITRAI AU PARADIS ET TOUT CEUX QUE J'AI TUE DEVIENDRONT MES ESCLAVES JE NE VOUS DONNERAI PAS MON NOM PARCE QUE VOUS ESSAIYEREZ DE ME RALENTIR OU DE M'EMPECHER DE COLLECTER DES ESCLAVES POUR MA VIE APRES LA MORT.
> EBEORIETEMETHHPITI »

Les polices de Vallejo et de San Francisco cherchèrent sans succès des empreintes sur les lettres et les enveloppes.

Le 2 août, les trois morceaux du message crypté avaient été publiés. Le chef de la police de Vallejo, Jack Stiltz, expliqua que la police n'était pas sûre que le cryptogramme ait bien été rédigé par l'assassin... mais que c'était "possible". Il demanda publiquement au tueur d'envoyer une nouvelle lettre à la police « *avec plus de faits avérés afin de prouver* » qu'il était bien le coupable.
Le tueur s'exécuta. Il envoya un nouveau courrier au San Francisco Examiner, qui fut reçu le 4 août. La lettre de trois pages était signée « Le Zodiac ».

> « C'est la Zodiac qui vous parle.
> En réponse à votre demande, concernant le bon temps que j'ai pris à Vallejo, je serais très heureux de vous fournir plus de détails. D'ailleurs, la police prend-elle du bon temps avec le code ? Si ce n'est pas le cas, dites-leur de garder espoir ; lorsqu'ils le craqueront, ils m'auront.
>
> Le 4 juillet : je n'ai pas ouvert la portière de la voiture. La fenêtre était déjà descendue. Le garçon était assis devant, au départ, lorsque j'ai commencé à tirer. Lorsque j'ai tiré le premier coup vers sa tête, il a sauté vers l'arrière en même temps, et je l'ai manqué. Il s'est retrouvé sur le siège arrière,

puis le plancher se débattant violemment avec ses jambes ; c'est pour ça que je lui ai tiré dans le genou. Je n'ai pas quitté la scène du crime en faisant crisser mes pneus + moteur rugissant, comme l'a décrit le journal de Vallejo. Je suis parti plutôt lentement pour ne pas attirer l'attention vers ma voiture. L'homme qui a dit que ma voiture était marron était un nègre de 40-45 ans habillé de vêtements usés. J'étais dans ce téléphone public à m'amuser avec le policier de Vallejo lorsqu'il est arrivé. Lorsque j'ai raccroché le téléphone, cette saleté de truc a commencé à sonner et ça a attiré l'attention vers moi + ma voiture.

Noël dernier
Dans cet épisode la police se demandait comment je pouvais tirer + toucher mes victimes dans l'obscurité. Ils ne l'ont pas dis ouvertement mais l'ont insinué en disant que c'était une nuit bien éclairée + Je pouvais voir les silhouettes à l'horizon. Connerie. Cet endroit est entouré de collines élevées + arbres. Ce que j'ai fait c'est scotcher une petite lampe torche sur le canon de mon pistolet. Vous remarquerez, au centre du faisceau de lumière si vous visez sur un mur ou un plafond vous verrez un point noir ou sombre au centre du cercle de lumière d'environ 10cm. Lorsqu'elle est attachée au canon d'un pistolet, la balle va toucher au centre du point noir dans la lumière. Tout ce que j'ai eu à faire a été de les arroser comme si c'était un tuyau d'arrosage ; pas besoin d'utiliser le viseur du pistolet. Je n'ai pas été content de voir que je ne faisais pas la première page.
Pas d'adresse »

La police n'ayant pas réussi à trouver d'empreinte digitale sur les lettres précédentes, ce dernier courrier fut directement confié au laboratoire du FBI, qui détermina que la lettre avait été écrite sur

du papier de marque « Cinquième Avenue », vendu par les supermarchés Woolworth. Le laboratoire releva plusieurs empreintes utilisables mais elles ne furent jamais reliées à aucun suspect.

Le 27 septembre 1969, sur la rive ouest du lac Berryessa, à 90km au nord-est de San Francisco, dans le comté de Napa, trois jeunes femmes se garèrent sur un parking vers 15h, avec l'intention d'aller se promener. Un homme conduisant une Chevrolet bleu clair à deux portes avec des plaques d'immatriculation Californiennes, démarra juste derrière elles. Il roula sur quelques mètres puis fit demi-tour pour venir se garer juste à côté d'elles. Il resta assis, les yeux tournés vers le bas, comme s'il lisait un livre ou une carte. Les 3 jeunes femmes sortirent de leur voiture et vinrent s'installer au bord du lac, où elles prirent le soleil durant une demi-heure. Elles remarquèrent alors l'homme de la Chevrolet, en train de les observer. Il était rasé, propre, et avait un physique avenant. Il mesurait environ 1,80m et devait peser plus de 90kg, avec des cheveux bruns séparés par une raie. Il portait un sweat-shirt molletonné noir à manches courtes par dessus un t-shirt et un pantalon sombre.
L'homme les regarda sans un mot durant encore une vingtaine de minutes, en fumant des cigarettes, puis s'en alla. Lorsque les jeunes femmes retournèrent à leur voiture, vers 16h30, la Chevrolet bleu clair n'était plus là.

Quelques heures plus tard, **Cecelia Shepard** et **Bryan Hartnell**, deux étudiants originaires d'Angwin comme les 3 jeunes femmes, vinrent pique-niquer à Twin Oak Ridge, une péninsule déserte à l'ouest du lac Berryessa. En début de soirée, ils furent approchés par un homme d'environ 1,80m, aux cheveux bruns, massif, portant un blouson noir et des vêtements noirs qui semblaient mouillés. Cecelia, qui l'aperçu la première, remarqua qu'il portait des

lunettes. Selon Bryan Hartnell, il était « *dans la trentaine et tout à fait banal* ». Mais lorsque l'homme s'approcha un peu plus, Bryan remarqua qu'il était plus jeune et plus costaud qu'à première vue.

L'inconnu se pencha soudainement derrière l'un des arbres alentours, mit une étrange cagoule rectangulaire sur sa tête, puis réapparu plusieurs mètres plus loin. La cagoule était bien cousue, noire, et comportait une sorte de bavoir qui descendait presque jusqu'à la taille de l'homme. Un symbole clair était brodé dessus : la cible que le « Zodiac » avait tracée dans sa lettre au cryptogramme... et qui allait servir de signature au tueur dans les lettres à venir. Il avait découpé des trous dans le tissu pour les yeux et la bouche et portait également des lunettes de soleil.
A la ceinture, l'homme portait un long couteau dans une gaine en bois, ainsi qu'un holster en cuir. Il s'approcha du jeune couple, un gros pistolet semi-automatique à la main, et le pointa vers Cecelia et Bryan.

D'une voix calme et monotone, il affirma : « *Je veux votre argent et les clés de votre voiture* ». Il ajouta : « *Je veux votre voiture pour aller au Mexique* ». Bryan Hartnell lui tendit les clés de sa Volkswagen et toute la monnaie qu'il avait dans ses poches.
L'homme prit l'argent mais jeta les clés sur la couverture de pique-nique. Il rangea ensuite son arme dans son holster. Bryan lui proposa de l'aider mais l'homme répondit « *Non. On n'a plus le temps* ». L'homme expliqua alors qu'il s'était évadé d'une prison dans le nord-ouest du pays, qu'il avait tué un surveillant pénitentiaire et qu'il avait « *une voiture volée et rien à perdre. Je n'ai plus un sous* ».
L'homme avait une voix tout à fait normale, il ne s'exprimait pas avec un vocabulaire élaboré mais ne semblait pas non plus ignare. Il n'avait aucun accent et parlait juste un peu lentement.
Espérant que l'homme allait simplement partir avec sa voiture,

Bryan Hartnell se détendit et tenta de discuter avec l'inconnu pour l'amadouer.
Ils parlèrent durant quelques minutes de sa voiture mais, soudainement, l'homme saisit une corde à linge coincée dans sa ceinture et ordonna à Cecelia d'attacher les mains de Bryan. Les deux jeunes échangèrent un regard hésitant et l'homme se mit à crier « *A terre ! Maintenant !* ». Cecelia ligota alors son ami, puis tendit son porte-monnaie à l'inconnu, qui l'ignora totalement.
L'homme attacha à son tour la jeune femme, puis resserra les nœuds de Bryan. Le jeune homme remarqua alors que les mains de leur agresseur tremblaient et qu'il semblait particulièrement nerveux.

Il se redressa et lâcha « *Je vais devoir vous poignarder* ». Bryan répondit « *Je ne supporterais pas de la voir poignardée. Frappez-moi d'abord* ».
Le tueur acquiesça.
Il utilisa un long couteau à double tranchant, peut-être une baïonnette, avec un manche en bois.
L'agresseur poignarda Bryan Hartnell par six fois dans le dos. Il frappa la jeune Cecelia Shepard de dix coups de couteau, 5 fois devant et 5 fois dans son dos.
Il les laissa pour morts et marcha jusqu'à la voiture de Bryan. Utilisant un marqueur noir, il traça sur la portière son symbole (la cible) et les dates de ses meurtres précédents.

Un pêcheur entendu les cris du couple et contacta les gardes forestiers du parc. Il fallut plus d'une heure au secours pour accéder à la scène du crime. Heureusement, Bryan Hartnell survécu à ses blessures. Cecelia n'eut pas cette chance : elle succomba deux jours plus tard.

Après avoir poignardé ses deux victimes, le tueur s'arrêta près d'un téléphone public, qu'il utilisa pour appeler la police, comme il l'avait fait précédemment. La police de Napa répondit à 19h40 et retraça l'appel jusqu'à la cabine, située à côté d'une station service, à Napa.
L'homme parla d'une voix calme. « *Je veux signaler un meurtre. Non, un double meurtre. Ils sont à 3km au nord de Park Headquarters. Il était dans une Volskwagen Kharmann Ghia blanche* ». Lorsque l'opérateur lui demanda d'où il appelait, l'homme répondit « *Je suis celui qui les a tué* ». Puis, il lâcha simplement le combiné du téléphone et s'en alla.
Des policiers scientifiques trouvèrent une empreinte de paume claire et bien formée sur le combiné du téléphone. Malheureusement, le technicien qui la releva était tellement nerveux qu'il la brouilla totalement en étalant la poudre. Elle se révéla inutilisable.

Au lac Berryessa, les enquêteurs trouvèrent une série d'empreintes de pas menant à la scène de crime et en partant. Les analyses permirent de déterminer que les chaussures étaient des sortes de rangers, de taille 10 ½ (44). Enfoncées profondément dans le sol, les empreintes suggéraient un homme lourd, corpulent.

Le soir du samedi 11 octobre 1969, un jeune chauffeur de taxi de San Francisco, **Paul Stine**, prit en charge un client à Union Square, en direction du Presidio, tout au nord de la péninsule de San Francisco. Paul Stine indiqua à son *dispatcher* qu'il se rendait au coin de Washington et de Maple Street, à Presidio Heights. Vers 21h55, son taxi était arrêté à un pâté de maison plus à l'ouest, lorsque le passager tira dans la tête de Paul Stine, à bout portant. Des témoins aperçurent l'homme penché à l'avant du taxi, alors qu'il prenait les clés et le portefeuille de Paul Stine. Il coupa ensuite un grand morceau de la chemise du jeune chauffeur, la trempa dans

son sang et la prit avec lui, avant de s'éloigner calmement vers le nord.

Trois adolescents vivant dans un appartement de Washington Street, juste en face du taxi, furent attirés par le coup de feu et virent le tueur alors qu'il découpait la chemise de Paul Stine. L'homme prit également le porte feuille de Stine, puis essuya l'intérieur et l'extérieur du taxi, s'appuyant brièvement sur la portière.
Les adolescents appelèrent la police à 21h58 mais, dans leur affolement, ils se firent mal comprendre et le dispatcher de la police indiqua dans le signalement que l'assassin était... noir. Aussi, lorsque les policiers Donald Foukes et Eric Zelms se rendirent sur les lieux et remarquèrent un homme blanc assez corpulent marchant sur Jackson Street, ils ne tentèrent pas de l'arrêter. Quand les adolescents leur fournirent à nouveau la description du tueur (un homme blanc et massif, dans les 30 ans, environ 1m75, des cheveux bruns en brosse, portant des lunettes épaisses et des vêtements sombres), Foulkes et Zelms firent marche arrière pour retrouver l'homme qu'ils avaient croisé. En vain.

Un mois plus tard, l'agent Foukes allait décrire le suspect comme un homme de 35-40 ans, d'environ 1m70, dans les 85 à 90 kg. Assez corpulent, le torse large, de teint clair, portant des lunettes épaisses. Foukes expliqua que l'homme avait des cheveux clairs, mais admit par la suite que la lumière des lampadaires avait pu l'induire en erreur. Il portait un vêtement sombre avec des bandes bleues et un large pantalon marron. " *Le sujet n'a jamais semblé vouloir se presser mais marchait avec la tête penchée vers l'avant. L'apparence générale du sujet pour le classifier dans un groupe serait qu'il pourrait être d'origine Galloise (sic)* ".
Un agent du Département californien de la Justice, Mel Nicolai, qui enquêta quasiment sur tous les meurtres du Zodiac, affirma par la

suite que les agents Foukes et Zelms avaient tout d'abord décrit l'homme comme « *mesurant au moins 1m80 et pesant plus de 90kg* ».

Les enquêteurs pensèrent que la balle qui avait tuée Paul Stine était de calibre .38 mais les analyses balistiques déterminèrent que c'était du 9mm. Elle n'était pas de la même marque que celles utilisées lors du meurtre de Darlene Ferrin, mais elle avait été tirée avec la même arme.
La police scientifique découvrit 30 empreintes de doigts et 3 de paumes sur la carrosserie et à l'intérieur du taxi. Les empreintes relevées sur la portière du côté passager étaient relativement claires et les techniciens pensèrent qu'elles avaient été laissées par le tueur, mais elles pouvaient appartenir à l'un des policiers, à un pompier ou même à un technicien de la police...
D'autres empreintes, moins précises, ensanglantées, étaient sûrement celles de l'assassin. Ces empreintes ne furent jamais reliées à aucune des millions d'empreintes de la base de données nationale du FBI, peut-être parce qu'elles n'étaient pas assez détaillées.
Les enquêteurs trouvèrent également une paire de gants en cuir de taille XXL, mais on ne su pas si elle appartenait ou non au tueur.

Deux jours plus tard, le Chronicle reçu une lettre du Zodiac alléguant la responsabilité du meurtre. L'adresse de retour était le symbole de la cible. Dans l'enveloppe, l'assassin avait glissé un petit morceau de la chemise de Paul Stine, qu'il avait découpée.
La police scientifique de San Francisco releva trois empreintes digitales sur le papier, qui ne permirent malheureusement pas, elles non plus, d'identifier un suspect.

> "C'est le Zodiac qui vous parle.
> Je suis l'assassin du chauffeur de taxi sur Washington St +

> Maple St la nuit dernière, pour le prouver voilà un morceau de la chemise tachée de sang. Je suis le même homme qui s'est fait les gens dans le nord de la baie. La police de San Francisco aurait pu m'attraper la nuit dernière s'ils avaient cherché correctement dans le parc au lieu de faire des courses avec leur moto pour voir qui faisait le plus de bruit. Les conducteurs auraient pu simplement garer leurs voitures et rester assis tranquillement à attendre que je sorte de ma cachette. Les enfants des écoles font de belles cibles, je pense que je vais éliminer un bus d'écoliers un de ces matins. Tirer dans un pneu avant + choisir les gamins qui sortiraient. "

Le Zodiac allait par la suite envoyer deux autres morceaux de la chemise ensanglantée de Paul Stine, mais une grande partie est encore en sa possession.

Jusque là, les autorités avaient pensé que le Zodiac suivait une mode opératoire, même vague. Il avait toujours frappé après le couché du soleil, durant le week-end, s'en prenant à de jeunes couples dans ou près de leur voiture. Il avait toujours agi dans des endroits éloignés de la ville.
S'il pouvait à présent sortir de ses habitudes et tuer un homme seul en plein San Francisco, alors il pouvait tout à fait mettre sa menace à exécution et tirer sur un bus d'écoliers. En peu de temps, les conducteurs de bus de la région reçurent des instructions spécifiques sur la conduite à tenir si on faisait feu sur leur véhicule.

Par la suite, le Zodiac allait réitérer ses menaces contre les bus d'écoliers. A la demande de la police de San Francisco, le Chronicle ne mentionna pas la menace dans ses pages, durant une semaine.
Le 18 octobre, un portrait robot dressé par la police à partir des témoignages des adolescents fut modifié selon la description

donnée par les policiers de Cherry Street, et fut publié avec le contenu entier de la lettre.

L'affaire du Zodiac commença à intéresser les médias nationaux et la police reçu des appels sur l'éventuelle identité du tueur, provenant de Houston, Atlanta et Saint Louis.
Les enquêteurs de la côte ouest des États-Unis commencèrent à considérer que le tueur du Zodiac (également appelé "tueur de la *Bay Area*") pouvait être l'auteur de certains de leurs meurtres irrésolus.

Les officiers Kinkead et Homsher, de Riverside (Californie), envoyèrent un résumé de leur enquête sur le meurtre d'une jeune étudiante, Cheri Joe Bates, assassinée en 1966, aux policiers des comtés de Napa, Solano et San Francisco. Mais ce dossier se perdit dans le tourbillon de l'enquête pendant plus d'un an...

La nuit du 30 octobre 1966, une étudiante de 18 ans, **Cheri Jo Bates**, avait en vain tenté de faire démarrer sa Volkswagen, garée sur le parking de l'université de Riverside, Californie (à 100km à l'est de Los Angeles).
Elle n'avait pas compris que quelqu'un avait non seulement ôté le démarreur et le condensateur de sa voiture, mais avait aussi déconnecté le câble du distributeur.
Un homme lui avait proposé son aide et avait essayé de démarrer le véhicule. Sans succès. Il avait jeté un œil au moteur et avait prétendu qu'il ne pouvait rien y faire.
Il lui avait alors proposé de la raccompagner chez elle dans son propre véhicule et Cheri Jo avait accepté avec soulagement l'aide de cet homme.
Il l'avait accompagnée dans une ruelle sombre encadrée par deux maisons vides qui appartenaient à l'université. Ils étaient restés là durant près d'une heure et demi, sans doute pour discuter. Personne

ne sait pourquoi.
Brusquement, l'homme s'était jeté sur elle, l'avait frappée, avait tenté de l'étrangler et, finalement, l'avait poignardée, trois fois à la poitrine, une fois dans le dos, alors qu'elle essayait désespérément de fuir, et sept fois dans la gorge.
On avait retrouvé la jeune femme étendue sur le trottoir, à peine à quelques pâtés de maison de la bibliothèque.
L'autopsie avait permis de déterminer que l'arme utilisée avait été un couteau de petite taille. Mais le tueur avait dû l'utiliser avec une violence inouïe : Cheri Jo Bates avait presque été décapitée.
Elle n'avait pas été violée et son assassin ne lui avait rien volé.

Les enquêteurs avaient découvert une montre d'homme Timex au bracelet cassé, couverte de taches de peintures, à quelques mètres de la voiture de Cheri Jo. La montre s'était arrêtée à 00h23. La peinture était de la peinture pour mur extérieur, tout à fait classique.
Les policiers avaient également trouvé l'empreinte de talon d'une chaussure de taille 44, ainsi que des cheveux, du sang et des morceaux de peau sur les mains et sous les ongles de Cheri Jo, qui avait tenté de se défendre.
Des empreintes graisseuses de paumes et de doigts avaient été relevées dans la voiture et sur la carrosserie.

La bibliothèque de l'université fermait à 21h00 mais deux témoins avaient affirmé avoir entendu "*un hurlement affreux*" vers 22h30, suivi d'un "*cri étouffé et d'un bruit fort comme une vieille voiture qu'on démarre*" deux minutes plus tard. L'autopsie avait révélé que Cheri Jo Bates avait effectivement été assassinée vers 22h30.
Que s'était-il donc passé entre 21h et 22h30 ?
Le fait que Cheri Jo ait pu passer près d'une heure et demie avec son assassin suggérait qu'elle le connaissait et lui faisait confiance.
Les enquêteurs avaient donc considéré que la jeune étudiante avait

été assassinée par un ex petit ami ou un prétendant rejeté, rendu fou de rage.

Ce n'est qu'un mois plus tard que ce meurtre brutal allait être examiné d'une tout autre manière.
Le 29 novembre 1966, des copies carbones d'une lettre anonyme avaient été envoyées à la police de Riverside ainsi qu'au journal Riverside Entreprise. Le courrier avait été tapé sur une machine à écrire de marque Royal et était intitulé « *La Confession* ».
Les deux copies avaient été tapées sur du papier de mauvaise qualité, pliés en haut et en bas, formant un carré. Les courriers avaient été envoyés dans des enveloppes sans timbres ni adresse d'expéditeur, et postés dans une boîte aux lettres isolées dans la campagne voisine.
A l'époque, les enquêteurs pensèrent que l'assassin de Cheri Joe Bates avait envoyé ces courriers, mais depuis, leur opinion a changé.

> LA CONFESSION
>
> PAR _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _
>
> ELLE ETAIT JEUNE ET BELLE MAIS MAINTENANT ELLE EST BATTUE ET MORTE. ELLE N'EST PAS LA PREMIERE ET NE SERA PAS LA DERNIERE JE RESTE EVEILLE LA NUIT EN PENSANT A MA PROCHAINE VICTIME. PEUT-ETRE SERA-T-ELLE LA BELLE BLONDE QUI FAIT DU BABY-SITTING PRES DU PETIT MAGASIN ET MARCHE LE LONG DE L'ALLEE SOMBRE TOUS LES SOIRS VERS SEPT HEURES. OU PEUT-ETRE QU'ELLE SERA LA PETITE BRUNE BIEN FAITE QUI A DIT NON LORSQUE JE LUI AI PROPOSE UN RENDEZ-VOUS AU LYCEE. MAIS PEUT-ETRE QUE CE NE SERA AUCUNE DES DEUX. MAIS JE COUPERAI

SES ATTRIBUTS FEMININS ET LES DEPOSERAI POUR QUE TOUTE LA VILLE LES VOIT. ALORS NE ME RENDEZ PAS LES CHOSES TROP SIMPLES. GARDEZ VOS SŒURS, FILLES, ET EPOUSES LOIN DES RUES ET DES ALLEES. MELLE BATES A ETE STUPIDE. ELLE EST ALLEE A L'ABATTOIR COMME UN AGNEAU. ELLE NE S'EST PAS BATTUE. MAIS JE L'AI FAIT. CA A ETE FACILE. J'AI D'ABORD COUPE LE CABLE CENTRAL DU DISTRIBUTEUR. PUIS JE L'AI ATTENDUE DANS LA BIBLIOTHEQUE ET JE L'AI SUIVIE DEHORS APRES DEUX MINUTES. LA BATTERIE DEVAIT ETRE MORTE A CE MOMENT LA. JE LUI AI ALORS OFFERT MON AIDE. ELLE ETAIT ALORS TRES DISPOSEE A ME PARLER. JE LUI AI DIS QUE MA VOITURE ETAIT PLUS BAS DANS LA RUE ET QUE J'ALLAIS LA RACCOMPAGNER CHEZ ELLE. LORSQUE NOUS AVONS ETE LOIN DE LA BILIOTHEQUE, A PIEDS, JE LUI AI DIT QU'IL ETAIT TEMPS. « LE TEMPS DE QUOI ?» M'A-T-ELLE DEMANDE. J'AI DIS QU'IL ETAIT TEMPS POUR ELLE DE MOURIR. J'AI ATTRAPE SON COU AVEC MA MAIN SUR SA BOUCHE ET MON AUTRE MAIN AVEC UN PETIT COUTEAU A SA GORGE. ELLE EST ALLEE TRES VOLONTAIREMENT. SA POITRINE ETAIT CHAUDE ET FERME SOUS MES MAINS, MAIS JE N'AVAIS QU'UNE CHOSE A L'ESPRIT. LA FAIRE PAYER POUR TOUS LES RATEAUX QU'ELLE M'AVAIT ENVOYES DURANT LES ANNEES PRECEDENTES. ELLE EST MORTE DOULOUREUSEMENT. ELLE S'EST TORTILLEE ET S'EST SECOUEE PENDANT QUE JE L'ETOUFFAIS ET SES LEVRES REMUAIENT. ELLE A CRIE UNE FOIS ET JE L'AI FRAPPE A LA TETE POUR QU'ELLE LA FERME.

J'AI PLONGE LE COUTEAU EN ELLE ET IL S'EST BRISE. J'AI ENSUITE TERMINE LE TRAVAIL EN LUI COUPANT LA GORGE. JE NE SUIS PAS MALADE. JE SUIS ALIENE. MAIS ÇA N'ARRETERA PAS LE JEU. CETTE LETTRE DEVRA ETRE PUBLIEE POUR QUE TOUS LA LISE. CELA POURRAIT BIEN SAUVER LA FILLE DANS L'ALLEE. MAIS C'EST A VOUS DE DECIDER. CA SERA SUR VOTRE CONSCIENCE. PAS LA MIENNE. OUI, C'EST AUSSI MOI QUI VOUS AI APPELE. C'EST SEULEMENT UN AVERTISSEMENT. FAITES ATTENTION... JE POURSUIS VOS FILLES MAINTENANT.

COPIE. CHEF DE LA POLICE

Aucune des deux enveloppes ne présentait une adresse complète. Elle avait été écrite à la main avec un stylo feutre.
Une empreinte avait été découverte sur l'enveloppe envoyée à la police mais elle ne correspondit jamais à aucun des suspects interrogés par la suite : on ne sait pas si elle fut laissée par l'auteur des courriers, un postier ou même un policier...

L'assertion de l'auteur de cette lettre, selon laquelle Cheri Jo Bates ne s'était pas défendue était contredite par les nombreuses blessures de défenses qu'elle présentait aux bras et aux mains, ainsi que par les morceaux de peau et les cheveux retrouvés sous ses ongles.
Bien qu'un journal ait affirmé à l'époque que le couteau s'était brisé dans le corps de l'étudiante, le rapport d'autopsie n'en fait pas mention et les policiers ont tous affirmé que le couteau ne s'était pas cassé.
L'auteur de la lettre ne parlait pas non plus de ce que Cheri Jo et son assassin avaient pu faire durant 1h30...

Toutefois, la voiture de Cheri Jo avait bien été sabotée de la manière décrite, ce qui n'avait été révélé qu'en partie aux médias.

Les policiers n'ont jamais su quel était l'appel téléphonique auquel l'auteur faisait mention à la fin de sa lettre mais Tom Voigt, auteur du site www.ZodiacKiller.com, affirme qu'il aurait été passé au journal de Riverside plutôt qu'à la police, et aurait ainsi été incompris et ignoré.

Le 30 novembre 1966, la police de Riverside et le journal local avaient tous deux pris contact avec « l'Inspecteur du service postal » du comté de Riverside qui, à son tour, avait appelé le FBI : le meurtre n'est pas un crime fédéral mais l'extorsion de fonds par courrier en est un. Le FBI avait pensé un moment à se joindre à l'enquête mais comme aucune somme d'argent n'était réclamée par le supposé tueur, le Bureau n'avait finalement pas proposé son aide.

Le 30 avril 1967, six mois exactement après le meurtre de Cheri Jo Bates, le *Riverside Press*, la police et le père de l'étudiante (dont le nom et l'adresse étaient apparus dans la presse locale le lendemain du meurtre) avaient chacun reçu une copie d'une autre lettre, cette fois écrite avec un stylo sur un papier à lettre rayés. La lettre était signée d'un symbole qui ressemblait à un « Z ».
Les enveloppes présentaient deux fois trop de timbres, ce qui allait devenir la marque de fabrique du « Zodiac », 2 ans plus tard.
Les lettres envoyées à la police et au journal se présentaient ainsi :

> BATES DEVAIT
> MOURIR
> IL Y EN
> AURA PLUS

La copie sans la signature symbolique, envoyée à Joseph Bates, substituait le « BATES » par « ELLE ».
Une empreinte avait été relevée sur l'enveloppe envoyée à la police

de Riverside, mais elle non plus ne pu jamais être liée à aucun des suspects.

En avril 1967, le concierge de la bibliothèque de l'Université découvrit un poème écrit sur le dessus d'un bureau qui avait été stocké dans un débarras. Le contenu du poème mena nombre d'enquêteurs à croire qu'il décrivait le meurtre de Cheri Joe et avait été écrit par son assassin.

Des enquêteurs amateurs ont remarqué quant à eux que le style et le ton du poème indiquent le contraire. L'une des théories est qu'il aurait été tout simplement écrit par un étudiant suicidaire.

> "Fatigué de la vie / ne désirant pas mourir
> très
> propre
> si rouge /
> propre.
> sang jaillissant,
> coulant goute à goute,
> se déversant;
> sur toute sa nouvelle
> robe
> bah
> elle était rouge
> de toutes façons
> la vie s'égouttant dans une
> mort incertaine.
> elle ne
> mourra pas.
> cette fois
> quelqu'un la trouvera.
> attendez seulement jusqu'à

la prochaine fois
rh"

La police de Riverside était restée persuadée que Cheri Jo Bates connaissait son assassin, ou au moins que le tueur la connaissait. Ils avaient identifié un suspect parmi plusieurs candidats intéressants, un ancien petit ami qui n'avait pas supporté leur rupture et était jaloux de la relation naissante entre Cheri Jo et un joueur de l'équipe universitaire de football.

Lorsque l'affaire du Zodiac avait été révélée au niveau national, durant l'automne 1969, le chef de la police de Riverside, Les Kinkead, avait donc envoyé une lettre de 3 pages décrivant le meurtre de Cheri Jo Bates aux enquêteurs de Napa et de San Francisco.
Lettre qui avait été totalement ignorée...

Le Zodiac a-t-il tué Cheri Jo Bates ?
En 1998, la police de Riverside a obtenu un mandat afin de prélever des cheveux, de la peau et de la salive de l'ancien petit ami, qui ont été envoyés au FBI pour être analysés. Aucune nouvelle n'a été donnée depuis, laissant à penser que l'ADN du suspect ne correspond pas à celui prélevé sur Cheri Jo en 1966...
De nos jours, les enquêteurs de Riverside et la plupart de ceux de San Francisco pensent que Cheri Jo Bates n'a pas été tuée par le Zodiac. Les opinions sont plus mitigées concernant l'identité de la ou des personne(s) qui a/ont envoyé les lettres en 1966 et 1967...

Au début du mois de novembre 1969, le Zodiac envoya une nouvelle lettre au Chronicle, dans une enveloppe timbrée avec le double du nécessaire et une instruction "*Svp, donnez-la vite au directeur*".
A l'intérieur, les journalistes découvrirent une carte de vœux et un nouveau message codé, ainsi qu'un second morceau de la chemise

ensanglantée de Paul Stine.
Pour la première fois, le Zodiac faisait le compte de ses meurtres, un nombre qui allait augmenter avec chaque nouveau courrier. Rien ne prouve, toutefois, que le Zodiac ait effectivement commis d'autres meurtres que les 5 qui lui sont attribués.

> "C'est le Zodiac qui vous parle
> J'ai pensé que vous auriez besoin de rire un bon coup avant d'avoir les mauvaises nouvelles vous n'allez pas recevoir ces nouvelles avant un moment
> PS pourriez-vous publier ce nouveau message codé sur la 1ère page ? Je deviens terriblement esseulé lorsque l'on m'ignore, tellement esseulé que je pourrais faire ma Chose !!!!!
> Morts : Juillet Août Septembre Octobre = 7"

Deux jours plus tard, le Zodiac envoya une lettre plus longue qui incluait le schéma d'une «machine de mort» qu'il affirmait avoir créée, prête à être utilisée contre des bus.
Le Chronicle reçu ces 2 lettres le même jour, et les confia à la police après en avoir fait des copies.
La police pensa pouvoir trouver une empreinte du tueur sur la lettre mais il semble que ce ne fut pas le cas.

> "C'est le Zodiac qui vous parle.
> Depuis la fin du mois d'octobre j'ai tué 7 personnes. Je suis de plus en plus en colère contre les mensonges de la police à mon encontre. Alors je vais changer ma manière de collecter des esclaves. Je ne vais plus rien annoncer à qui que ce soit.
> Lorsque je commettrai mes meurtres, ils ressembleront à des meurtres durant un cambriolage, des meurtres de colère + quelques faux accidents, etc.
> La police ne m'attrapera jamais, parce que j'ai été trop intelligent pour elle.

1. Je ressemble à la description donnée seulement lorsque je fais mes choses, le reste du temps je parais complètement différent. Je ne vous dirai pas en quoi consiste mon déguisement lorsque je tue.
2. Jusqu'à maintenant je n'ai laissé aucune empreinte derrière moi contrairement à ce que dit la police durant mes meurtres je porte des caches à empreintes transparents. Ce ne sont que deux couches de colle adhésive pour avion sur le bout de mes doigts – non repérable + très efficace.
3. Mes outils de meurtres ont été achetés avant que l'interdiction ne prenne effet. Sauf un et il a été acheté un dehors de l'état. Ainsi comme vous pouvez le voir la police n'a pas grand chose sur quoi travailler. Si vous vous demandez pourquoi j'essuyais le conducteur de taxi je laissais de faux indices pour occuper la police dans toute la ville, J'ai donné aux flics du travail pour leur faire plaisir. Ca m'amuse de titiller les cochons bleus. Hé cochon bleu j'étais dans le parc – vous utilisiez les camions de pompiers pour masquer le son de vos voitures de patrouilles. Les chiens ne se sont jamais approchés à moins de 2 pâtés de maison de moi + ils étaient trop à l'ouest + il n'y avait que 2 groupes de parking à 10mn de distance les motos ne sont passés qu'à 45 mètres de distance du sud ou nord ouest.

P.S. 2 flics ont fait une boulette environ 3mn après que j'ai quitté le taxi. Je marchais de la colline vers le parc lorsque cette voiture de flic est arrivé + l'un des flics m'a même appelé + il m'a demandé si j'avais vu quelqu'un de louche ou d'étrange dans les 5 ou 10 dernières minutes + j'ai dis oui il y avait cet homme qui courrait avec un pistolet à la main & les flics ont fait crisser leurs pneus + et sont partis du côté que je

leur ai indiqué + J'ai disparu dans le parc un pâté de maison plus loin pour ne plus jamais être revu.

Hé cochon est-ce que ça ne vous met pas en boule d'avoir votre nez frotté dans votre merde ?
Si vous les flics pensaient que je vais prendre un bus comme je l'ai dis, vous méritez d'avoir des trous dans vos têtes. Prenez un sac d'engrais de nitrate d'ammonium + 1 litre d'essence chaude et jetez quelques sacs de gravier par dessus + puis allumez le bazar + ça va ventiler tout ce qui sera près de l'explosion.

La machine de mort est prête. Je vous aurais bien envoyé des photos mais vous auriez été assez méchant pour trouver le développeur des photos + puis moi, alors je vous décrirai mon chef-d'œuvre. Le bon côté de ça c'est que toutes les parties peuvent être achetées dans un supermarché sans qu'aucune question ne soit posée.

1 horloge à piles – fonctionnera à peu près un an
1 interrupteur photoélectrique
2 ressorts à lames de cuivre
2 batterie de voiture 6V
1 ampoule de lampe torche + réflecteur
1 miroir
2 tubes en carton noir avec du cirage à l'intérieur et du coton

Le système a été vérifié d'un bout à l'autre durant mes tests. Ce que vous ne savez pas c'est si la machine est mort est visible ou si elle est stockée dans mon sous-sol pour une utilisation future.
Je pense que vous n'avez pas la main d'œuvre pour arrêter celle-là en regardant sur les bords des routes à la recherche de

cette chose. + changez les horaires des bus car la bombe peut être adaptée à de nouvelles conditions.

Amusez-vous bien ! Au fait ça pourrait tourner mal si vous essayez de me bluffer.
PS. Imprimez la page que j'ai cochée en page 3 ou je ferai ma chose.

Pour prouver que je suis le Zodiac, parlez au flic de Vallejo de mon viseur de pistolet électrique que j'ai utilisé pour commencer ma collection d'esclaves."

Le tueur ne fournit aucune explication pour les 5 croix tracées à gauche du symbole du Zodiac, mais on pensa qu'elles représentaient chacune des victimes "officielles".

L'avocat Melvin Belli, défenseur des célébrités d'Hollywood, reçu une carte de Noël, chez lui, le 27 décembre 1969. Elle fut envoyée à son bureau où sa secrétaire l'ouvrit et y trouva un autre morceau de la chemise ensanglantée de Paul Stine. Au dos de l'enveloppe figurait "*Joyeux Noël et Bonne Année*".

"Cher Melvin
C'est le Zodiac qui parle Je vous souhaite un joyeux Noël. Ce que je vous demande c'est ceci, s'il vous plait aidez-moi. Je ne peux pas m'en sortir parce que cette chose en moi ne me laissera pas. Il est très difficile pour moi de me contrôler J'ai peur de perdre le contrôle à nouveau et de prendre ma neuvième + possible dixième victime. S'il vous plait aidez-moi Je me noie. En ce moment les enfants sont en sécurité de la bombe parce que c'est difficile de creuser et la mèche demande tellement de travail pour être parfaitement ajustée. Mais si je me retiens trop longtemps de ma neuvième Je vais perdre *complètement* (mot barré) tout self control + créer la

bombe. S'il vous plait aidez-moi Je ne peux pas me contrôler plus longtemps."

Les enquêteurs pensèrent que le tueur avait écrit cette lettre dans un moment de lucidité, mais un examen approfondi de la lettre et de l'enveloppe montre qu'elles ont été méticuleusement écrites, avec une marge gauche parfaitement alignée et des lignes uniformément espacées. Même la manière dont il avait barré le mot « complètement » semblait trop nette pour être spontané.
Melvin Belli parla évidemment de cette lettre aux médias, mais le Zodiac ne le contacta plus par la suite.
On entendit plus parler du Zodiac durant 3 mois.

Dans la soirée du dimanche 22 mars 1970, Kathleen Johns, 23 ans, conduisait sur la nationale 132, à quelques kilomètres à l'ouest de Modesto. Sa fille était endormie à ses côtés.
Un homme dans une voiture claire se mit à lui faire des appels de phares et à klaxonner dans sa direction. Il accéléra pour se mettre à son niveau et lui indiqua que l'une de ses roues vacillait. Il lui proposa de la resserrer et elle s'arrêta juste à l'ouest de l'autoroute 5. L'homme sortit de sa voiture avec une clé et prétendit resserrer les boulons de sa roue. En fait, il les enleva tous. Lorsque Kathleen Johns voulu repartir, la roue se détacha. L'homme proposa à nouveau de l'aider en la conduisant cette fois dans une station service toute proche.
La jeune mère accepta et monta dans la voiture de l'inconnu avec son enfant. Ils roulèrent sur l'autoroute 132 jusqu'à la station service de Christmas Road, mais elle était fermée.
Suivirent alors 90 interminables minutes de silence pesant et de conduite sans but à travers la ville de Tracy et ses environs. Ils passèrent devant plusieurs stations service et Kathleen Johns demanda plusieurs fois «*Qu'est-ce qui ne va pas avec celle-ci ?*» ou «*Pourquoi ne pas aller dans celle-là ?*», ce à quoi l'homme

répondit que ça n'était simplement « *pas la bonne* ». Kathleen était terrifiée par l'inconnu, voulait sortir de sa voiture mais n'osait pas lui dire de s'arrêter. Elle avait rapidement réalisé qu'il ne la mènerait dans aucune station service et tenta de lui parler. Elle lui demanda s'il lui arrivait souvent d'aider les gens. Il répondit : « *Lorsque j'en ai fini avec eux, ils n'ont plus besoin de mon aide* ». Il ralentit plusieurs fois, comme s'il allait se garer, mais ré-accélérait toujours.
Heureusement, il s'arrêta enfin à un stop et Kathleen Johns n'hésita pas un instant. Elle serra son bébé contre elle et sauta de la voiture, puis se mit à courir à travers champs, et passa par-dessus un remblai pour se cacher dans l'obscurité. L'inconnu éteignit ses phares, recula sa voiture de quelques mètres et attendit sans bouger, en silence. Cinq minutes plus tard, il ralluma ses phares et s'en alla.

Kathleen Johns arrêta ensuite un homme qui passait en voiture. Il la conduisit au poste de police le plus proche, situé à Patterson. Là, Kathleen désigna le portrait robot du Zodiac accroché au mur et affirma que c'était cet homme qui avait saboté sa roue. Selon elle, l'homme portrait des lunettes à bordures épaisses et de grosses chaussures. Il avait des cheveux bruns, coupés en brosse. Il mesurait peut-être 1m70 ou 1m80 mais ne pesait pas plus de 75 kilos.
Le sergent posté à l'accueil, peut-être apeuré par une confrontation avec ce tueur digne du croque-mitaine, laissa Kathleen attendre seule dans un café avoisinant, durant plusieurs heures. Le sergent passa un appel radio décrivant l'endroit où Kathleen Johns avait laissé sa voiture, et un adjoint du shérif du comté de Stanislaus la retrouva, complètement brûlée et encore fumante. L'inconnu était revenu sur ses pas pour mettre le feu à la voiture, détruisant tout ce qui se trouvait à l'intérieur... ainsi que d'éventuelles empreintes.

Etait-ce le Zodiac ?
Dans les années 1990, après avoir identifié deux hommes différents et peu ressemblants à la description originelle de son agresseur, Kathleen Johns a admit qu'elle ne pouvait même pas se souvenir si elle était mariée à cette époque. Sa mémoire n'était malheureusement pas assez bonne pour lui permettre de reconnaître son agresseur...

Les événements de cette nuit ont été racontés différemment par les journalistes et les écrivains. La version la plus dramatique, et la plus connue, est celle qui fut racontée par Paul Avery dans le San Francisco Chronicle, publié huit mois après l'incident. L'homme y menaçait ouvertement Kathleen et son bébé, et la poursuivait avec une lampe-torche. C'est cette version qui apparaît dans le livre de Robert Graysmith, "Zodiac".
Toutefois, Kathleen Johns a expliqué à deux policiers différents que l'homme avait simplement refermé la portière de la voiture et s'était éloigné. Des articles publiés dans le *Modesto Bee* et le *San Francisco Examiner* quelques jours après les faits correspondent aux rapports de ces policiers.

La tentative d'enlèvement de Kathleen Johns, près de Modesto, est la dernière fois que quiconque ait vu le Zodiac en personne.

Pourtant, il continua à envoyer des lettres aux journaux et aux policiers. Il fit parvenir un courrier au Chronicle le 20 avril 1970, incluant un petit message crypté et les plans d'une bombe...
Le nombre de ses victimes s'élevait à présent, selon lui, à 10. Il expliquait cependant qu'il n'était pas celui qui avait « *anéanti ce blue meanie avec une bombe au commissariat* », tout en affirmant qu'il y a « *plus de gloire à tuer un flic qu'un enquêteur de la criminelle parce qu'un flic peut riposter et vous tirer dessus* ». Il expliquait enfin que sa « *bombe du bus* » n'avait pas explosé à

cause de la pluie et qu'il allait en faire une autre...
L'expression « *blue meanie* » est certainement une référence aux « méchants » dans le dessin animé des Beatles « Yellow Submarine », sorti en 1968. Dans la contre-culture et chez les jeunes, il était devenu un surnom pour les policiers.
Le « *blue meanie* » en question était le sergent Brian McDonnell, 44 ans, de la police de San Francisco, dont le corps avait été déchiqueté par une bombe artisanale le 16 février 1970. Neuf autres policiers avaient été blessés. (On découvrit par la suite que ce meurtre était sans doute le fait d'un groupe terroriste communiste).

La dernière menace concernant les bus ne fut pas rendue publique durant un mois, jusqu'à ce qu'une note soit envoyée au Chronicle pour demander sa publication.
Datée du 28 avril 1970, le message avait été écrit sur une carte de vœux. Le tueur exigeait la publication de ses menaces concernant les bus, ou il les mettrait à exécution. Il exprimait également son vœu de voir les habitants de la Bay Area arborer des badges à l'effigie de son "symbole cible", comme ils le faisaient avec le symbole de la paix ou celui du black power...
Des empreintes digitales furent relevées sur la carte et son enveloppe, peu après sa réception.
La menace du Zodiac fut finalement révélée au public le 29 avril 1970 mais les schémas (estimés "discutables") ne furent publiés qu'en 1986, dans le livre de Robert Graysmith, "Zodiac".

La lettre suivante fut envoyée au Chronicle le 26 juin 1970. Elle contenait un autre code et une carte de la route 66 traversant la Bay Area. Le Zodiac avait dessiné une horloge au sommet du Mont Diablo. Cette horloge ressemblait au symbole-cible du Zodiac, mais avec un zéro sur le haut, un 3 à droite, un 6 en bas et un 9 à gauche.

« C'est le Zodiac qui vous parle.
Je suis très en colère contre les habitants de la San Fran Bay Area. Ils n'ont pas respecté mon souhait de les voir porter de jolis badges avec ma croix cerclée. Je promets de les punir s'ils ne s'exécutent pas, en annihilant un bus d'écoliers. Mais maintenant c'est les vacances d'été, alors je les punirai d'une autre manière. J'ai abattu un homme assis dans une voiture garée avec un calibre .38.
La carte couplée avec le code vous dira où la bombe se situe. Vous avez jusqu'à l'automne prochain pour la déterrer. »

Le seul meurtre par balle commit récemment avec un calibre .38 dans la Bay Area était celui d'un officier de police de San Francisco de 25 ans, Richard Radetich, père d'un bébé de 8 mois, abattu dans sa voiture alors qu'il dressait un PV, six jours avant que la lettre n'ait été envoyée.
Un témoin avait identifié un homme noir qui ne ressemblait pas du tout au portrait-robot du Zodiac, comme étant le tireur. Les policiers avaient arrêté un homme condamné auparavant pour un vol à main armé (Faute de preuves, il ne fut finalement pas inculpé du meurtre de Radetich). Les dirigeants de la police de San Francisco affirmèrent que la revendication du meurtre par le Zodiac n'était qu'un mensonge.
Beaucoup conviennent aujourd'hui que le Zodiac voulait s'attribuer le meurtre de Radetich pour se « faire mousser ». Mais dans ce cas, sans doute aurait-il précisé qu'il avait tué un « flic » et non simplement un « homme »... Le Zodiac se vantait-il du meurtre de quelqu'un d'autre ? Ou avait-il simplement tout inventé ?

Une lettre assez « hallucinée » fut envoyée au Chronicle le 24 juillet 1970. Après avoir cité l'enlèvement avorté de Kathleen Johns, le Zodiac reprenait les paroles d'un aria chanté dans l'un des opéras des britanniques Gilbert et Sullivan (« le Mikado »), celui

de de "Ko-Ko, le Lord Bourreau"... Il faisait plusieurs fautes de grammaire et de prononciation, indiquant qu'il écrivait ses paroles de mémoire.

> « C'est le Zodiaque qui vous parle.
> Je suis assez mécontent que vous ne portiez pas de jolis badges cibles. Alors maintenant j'ai une petite liste, commençant par cette femme + son bébé à qui j'ai offert une intéressante balade durant une paire d'heures un soir il y a quelques mois et qui s'est terminée quand j'ai brûlé sa voiture où je les avais trouvées.
> (Symbole cible)
> Un jour il se peut qu'une victime soit découverte. J'ai une petite liste. J'ai une petite liste, de délinquants qui pourraient bien être sous terre qui ne manqueraient à personne qui ne manqueraient jamais à personne. Il y a les nuées pestilentielles qui écrivent pour des autographes, tout ces gens qui ont des mains molles et des rires irritants. Tous ces enfants qui sont vêtus comme des rois et vous implore pour une cigarette. Tous ces gens qui serrent des mains serrent des mains comme ça. Et toutes ces troisième personnes qui perdent le temps et insistent. Aucun d'entre eux ne manquerait à personne. Aucun d'entre eux ne manquerait à personne. Il y a le joueur de sérénade au banjo et les autres de sa race et l'organiste au piano je l'ai mis sur la liste. Tous les gens qui mangent des bonbons à la menthe et les soufflent à votre visage, ils ne manqueraient jamais à personne. Ils ne manqueraient jamais à personne Et l'idiot qui fait l'éloge de toutes les époques sauf la nôtre, tous les pays sauf le sien. Et la femme de province qui s'habille comme un mec et ne pleure jamais et cette singulière anomalie la fille qui n'a jamais embrassé. Je ne pense pas qu'elle manquerait à quiconque je suis sûre qu'elle ne

> manquera à personne. Et ce bon "impriest" qui est assez répandu je l'ai sur ma liste. Tous les rigolos, les comiques et les clowns de la vie privée. Aucun d'eux ne manquera. Aucun d'eux ne manquera. Et les intransigeants tels que commentvouslesappelez, trucmuche et machinchose et ce genre-là, on s'en fiche, et tut tut tut tut, et cestquoisonnom, et vous savez qui, mais la tâche de remplir les blancs je vous la laisse. Mais ça n'a vraiment pas d'importance qui vous mettez sur la liste, parce qu'aucun de manquera à personne, aucun ne manquera à personne.
>
> (Très grand symbole cible qui rempli la moitié de la page).
>
> PS : Le code du Mont Diablo concerne les Radians + #cm le long des rayons ».

Plusieurs journaux de la Bay Area avaient publié quelques lignes sur l'enlèvement de Kathleen Johns mais seul le petit Modesto Bee avait précisé que sa voiture avait été brûlée.

Deux jours plus tard, le Zodiac envoya sa 13ème lettre, décrivant les tortures que ses esclaves subiraient après leur mort. La dernière phrase (les joueurs de billards) était elle-aussi inspirée de l'opéra "Mikado".

> "(...) Si vous ne portez pas ce genre de badge avec ma cible, je vais (avant toute chose) torturer tous les 13 esclaves qui m'attendent au Paradis. Certains je les attacherai au dessus de fourmilières et je les regarderai hurler + s'agiter et se tortiller. D'autres auront des éclats de pin enfoncés sous leurs ongles + puis brûlés. D'autres seront places dans des cages + nourris de bœuf salé jusqu'à ce qu'ils en soient gorgés puis j'écouterai leur supplications pour de l'eau et je me moquerai d'eux. D'autres seront pendus par leurs pouces + brûlés au soleil puis je les frictionnerai pour les réchauffer encore plus. Les autres

je les dépècerai vivant + je les laisserai courir en hurlant. Et tous les joueurs de billards je les ferai jouer dans la cellule sombre d'un donjon avec des queues tordues + des chaussures bancales. Oui je m'amuserai beaucoup à infliger la plus délicieuse douleur à mes esclaves.
Symbole cible = 13
SFPD = 0"

Après quelques mois de silence, octobre amena deux autres communications du Zodiac. La première, une carte postale sur laquelle le tueur avait collé des lettres et percé 13 trous, fut postée le 5 octobre 1970. En mots et lettres découpés dans des journaux, elle était adressée au San Francisco Chronicle.

Cher Rédacteur en chef,
Vous allez me détester, mais je dois vous le dire.
Le rythme ne se ralentit pas ! En fait c'est juste un gros treize 13
"Certains d'entre eux se sont débattus ce fut horrible"
P.S. Il y a des articles selon lesquels ces cochons de flics de la ville se rapprochent de moi.
Conneries, je suis intouchable, quel est le prix (de la récompense) maintenant ?

Zodiac"

Au départ, ce courrier fut considéré comme un faux. Mais certaines phrases furent répétées dans des lettres suivantes du Zodiac, tel le mot « intouchable », qui apparu dans une autre missive 5 mois plus tard. De plus, l'auteur s'attribuait à nouveau 13 meurtres, un nombre qui n'avait pas été rendu public.

La seconde carte, envoyée le 27 octobre, était une carte d'Halloween adressée personnellement à Paul Avery, journaliste au Chronicle qui couvrait l'affaire du Zodiac.

A l'intérieur de l'enveloppe, écrit deux fois en forme de X, on pouvait lire « *Désolé, pas de message codé* ». Le Zodiac signa sa carte d'un Z et de son symbole/cible, mais ajouta également une adresse de retour et un symbole inconnu, 13 yeux, et le message « *Coucou, t'es foutu* ».
Au dos de la carte, il avait ajouté des mots qui se croisaient : "*Par le feu. Par le fusil. Par le couteau. Par la corde. Paradis. Esclaves*".

Kathleen Johns, la jeune femme enlevée avec son bébé sur l'autoroute 132, affirma qu'elle reçut une carte similaire, à la même époque. D'après sa description, il est bien possible que cette carte lui a effectivement été envoyée par le Zodiac.

La carte adressée à Paul Avery fut considérée comme une menace de mort, et le Chronicle publia un article en première page le 31 octobre.
Suite à cette publication, le journal reçu de nombreuses lettres, dont une, anonyme, provenant de Riverside et qui incitait Paul Avery à enquêter sur le meurtre, toujours irrésolu, de Cherry Jo Bates.

Après avoir retrouvé une lettre du chef de la police de Riverside, vieille d'un an, adressée à un enquêteur du comté de Napa, qui avait relié le meurtre de Cherry Joe Bates au Zodiac, Paul Avery rendit visite à la police de Riverside afin d'examiner les preuves dont elle disposait.
Intrigué par les lettres envoyées à la police et à la presse par l'assassin, sans parler de ce qui semblait être un « Z » utilisé comme signature dans certains courriers, Paul Avery fut l'instigateur d'une rencontre entre les enquêteurs de San Francisco et ceux des comtés de Solano, Napa et San Francisco, qui comparèrent leurs notes sur le meurtre de Cherry Jo Bates et chacun des meurtres connus du Zodiac.

Les autorités de la Californie du nord, notamment l'inspecteur de San Francisco William Armstrong, sentirent qu'il existait peut-être un lien entre le meurtre de Bates et les crimes du Zodiac. Le même homme avait peut-être commis tous les meurtres.
Le graphologue Sherwood Morrill (qui avait travaillé sur les courriers du Zodiac) étudia l'écriture du poème sur le bureau (de la bibliothèque) et les enveloppes envoyées au Chronicle. Il affirma qu'elles étaient « *sans aucun doute le travail du Zodiac* ». D'autres graphologues le rejoignirent pour les lettres mais pas pour le poème.
La police de Riverside, particulièrement le Capitaine Irvin Cross, était moins convaincu et «*réaffirma (son) scepticisme*», probablement parce qu'ils n'avaient pas donné tous les détails du crime à leurs collègues : le fait que Cheri Jo Bates ait été frappée, presque étranglée, puis poignardée 11 fois et presque décapitée, suggérait qu'il s'agissait plutôt d'un crime commis sous l'emprise d'une terrible colère.

Le 16 novembre 1970, Paul Avery publia un article dans le SF Chronicle sur le meurtre de Cheri Jo Bates à Riverside.
La position officielle de la police de Riverside et de la plupart des enquêteurs, était que Cheri Jo n'avait pas été assassinée par le Zodiac. (La police de Riverside considère encore qu'un habitant de la ville est leur suspect et que le Zodiac n'a rien eu à voir avec ce meurtre, mais concède que le tueur de la Bay Area a pu envoyer l'une ou plusieurs des lettres reçues par la police ou le père de Cheri Jo Bates).

Après 5 mois de silence, le Zodiac envoya une nouvelle lettre. Postée le 13 mars 1971, elle fut la seule lettre jamais envoyée par le tueur au Los Angeles Times, et la première à être postée ailleurs qu'à San Francisco (à Pleasanton, à 22km à l'est de la ville).

«C'est le Zodiac qui vous parle

Comme je l'ai toujours dis, je suis intouchable -{crack proof}. Si les Blue Meannies veulent m'arrêter un jour, ils feraient bien de bouger leurs gros culs + faire quelque chose. Parce que plus longtemps ils trainent + perdent leur temps, plus je vais collecter d'esclaves pour ma vie après la mort. Je dois quand même les féliciter pour être tombé sur mes activités de Riverside, mais ils ne trouvent que les plus faciles, il y en a plein d'autres. La raison pour laquelle j'écris au Times c'est ça, Ils ne m'enterrent pas en dernière page comme les autres.

SFPD-0
Symbole-cible-17+»

Lors d'une interview avec l'enquêteur amateur Mike Butterfield (zodiackillerfacts.com), un policier de Riverside a expliqué que ses services avaient soupçonné l'auteur de la lettre anonyme (celle envoyée en 1970 à Paul Avery et reliant les crimes du Zodiac à celui de Cheri Jo Bates) d'avoir également envoyé ce courrier au Los Angeles Times, en se faisant passer pour le Zodiac. A l'époque, l'inspecteur David Toschi, de la police de San Francisco, avait été soupçonné de cette contrefaçon.
Mais il n'existe aucun moyen d'étayer ces hypothèses...

Ensuite, le Zodiac n'envoya plus aucun courrier durant près de 3 ans.

Il refit surface en 1974, lorsqu'il écrivit une série de lettres au Chronicle sur une période de 6 mois, qu'il envoya depuis la Bay Area. Ces quatre lettres furent identifiées par l'analyse des enveloppes et de l'écriture comme provenant effectivement du tueur, bien qu'elles soient différentes des précédentes : le tueur avait abandonné ses salutations habituelles («*C'est le Zodiac qui vous parle*»), sa signature (la cible) et ses menaces grandiloquentes.

La première lettre fut envoyée le 29 janvier, depuis le sud de San Francisco, et parlait du film l'Exorciste : « *la meilleur comédie satirique que j'ai jamais vue* ». Le tueur citait à nouveau l'opéra Mikado : « *Il plongea dans les flots houleux et un écho s'éleva des tombeaux des suicidés* », puis faisait le compte : « *Moi : 37 - SFPD : 0* ».

La seconde lettre parvint au Chronicle le 14 février. Le Zodiac, parlant de l'enlèvement de Patty Hearst par la "Symbonese Liberation Army", demandait "*Saviez-vous que les initiales SLA se prononcent 'sla', un vieux mot nordique signifiant 'tuer'.*". Il signa simplement "*Un Ami*".

Trois mois plus tard, le 8 mai 1974, une carte postale fut envoyée au Chronicle depuis Fremont, à 40km au sud de San Francisco. Le message exprimait la « *consternation* » face aux publicités publiées par le journal pour le film "Badlands", inspiré par les meurtres de Charles Starkweather et Caril Ann Fugate. « *La glorification des meurtres est injustifiable. Montrez un minimum de considération pour vos lecteurs et supprimez cette publicité* »... Il signa "*Un citoyen indigné*".

La quatrième lettre fut envoyée depuis San Rafael le 8 juillet 1974. Elle attaquait le journaliste conservateur du Chronicle Marco Spinelli ("*Renvoyez le comte Marco dans son trou à rats*") et était signée « *le Fantôme Rouge (rouge de rage)* ».

Les médias de San Francisco affirmèrent que les 2 dernières lettres provenaient bien du Zodiac, mais l'inspecteur David Toschi, de la police de San Francisco, informa le FBI qu'il avait des doutes sur leur authenticité. Après les avoir examinées, le laboratoire du FBI conclut que, bien que certaines caractéristiques de ces 2 lettres présentaient des différences avec l'écriture des autres courriers du Zodiac, « *ces incohérences ne sont pas suffisantes pour éliminer*

l'auteur des lettres du Zodiac » comme l'auteur de ces 2 dernières lettres.

En 1976, David Toschi se retrouva seul pour s'occuper de l'enquête du Zodiac. Le journaliste Herb Caen publia un article sur l'enquête non aboutie.

Le 24 avril 1978, le Zodiac envoya sa dernière lettre au San Francisco Chronicle.

> "Cher rédacteur en chef
> C'est le Zodiac qui vous parle,
> Je suis de retour parmi vous
> Dites à Herb Caen que je suis là, j'ai toujours été là. Ce cochon de Toshi est bon mais je suis plus malin et meilleur il va se fatiguer et me laisser tranquille. J'attends toujours un bon film sur moi. qui va jouer mon rôle. Je suis maintenant en contrôle de toute chose. Votre dévoué
> (Symbole cible) = devinez
> SFPD : 0".

Cette dernière lettre est considérée comme un faux par nombre d'enquêteurs et de graphologues. Elle aurait été écrite en recopiant l'écriture du Zodiac.
On a nouveau soupçonné l'inspecteur Toschi de vouloir renouveler l'intérêt pour l'affaire en écrivant cette lettre, ne serait-ce que parce que son nom était cité, mais il n'a jamais été accusé officiellement de cette fraude.
Robert Graysmith a parfois été soupçonné d'avoir écrit cette lettre mais, là non plus, personne n'a jamais pu le prouver.

Après cet ultime courrier, le tueur du Zodiac ne fit plus jamais parler de lui.

Jusqu'en 1989, de l'autre côté du pays.

Le Zodiac de New York :

Le 17 novembre 1989, le commissariat du 17ème Precinct - East New York reçu une lettres titrée : « *C'est le Zodiac* ». Elle prévenait que 12 meurtres allaient avoir lieu, un pour chaque signe du zodiaque. Un cercle était dessiné sur une page, divisé en 12 quartiers, représentant chacun un signe zodiacal. Ce courrier affirmait également qu'un meurtre avait déjà eu lieu, celui d'un Taureau.

> « C'est le Zodiac
> Le premier signe est mort
> Le Zodiac tuera les 12 signes dans la
> Ceinture quand la lumière Zodiac sera vue ?
> Le Zodiac répandra la peur
> J'ai vu beaucoup de policiers sur Jamaica Avenue et Elen Lane mais vous n'êtes pas bon et vous n'attraperez pas le Zodiac.
> Orion est celui qui peut arrêter le Zodiac et les Sept Sœurs »

Les policiers vérifièrent si un meurtre commis récemment pouvait être connecté à cette lettre, sans résultat. Ils considérèrent donc que ce courrier n'était que les divagations d'un fou, comme ils en reçoivent souvent.

Le 9 mars 1990, **Mario Orozco**, un cuistot de 39 ans, reçu une balle dans le dos alors qu'il revenait chez lui à 3h du matin, dans un coin de Brooklyn plutôt "mal famé". Il survécu mais la balle resta logée près de sa moelle épinière. Son agresseur laissa son arme, posée juste à côté de Mario.

Le 29 mars 1990, vers 3h du matin, alors qu'il rentrait chez lui après une soirée arrosée, **Germaine Montenesdro**, 34 ans, reçu une balle dans le ventre, qui traversa son foi. Il survécu. Son

agresseur le fouilla alors qu'il gisait à terre. Il ne lui vola pas d'argent mais prit son passeport.

La police de Brooklyn ne relia pas les agressions d'Orozco et de Montenesdro. Ils ne trouvèrent pas non plus le pistolet que, selon Mario Orozco, l'agresseur avait laissé près de lui.
A cette époque, les actes de violence aveugles étaient quotidiens et presque banals à New York.

Joseph Proce, 78 ans, vétéran de la seconde guerre mondiale, aimait se promener dans East New York ou dans le Queens, tard le soir, malgré les mises en garde de ses amis. Le 31 mars 1990, vers 1h30 du matin, il croisa un jeune homme qui lui demanda de l'eau. Joseph Proce n'en avait pas et continua sa promenade. Le jeune homme le rejoignit, se disputa avec lui, et sortit une arme. Proce reçu une balle dans le dos, qui toucha son rein. Il mourut à l'hôpital des semaines plus tard, le 24 juin 1990. Son agresseur laissa une lettre manuscrite étrange près du vieil homme.
Avant qu'il ne meure, les policiers interrogèrent Joseph Proce, mais considérèrent qu'il avait été victime d'une tentative de vol et non de meurtre.

Néanmoins, deux enquêteurs, Mike Ciravolo et Bill Clark, furent surpris par la lettre sinistre laissée par le tueur. Clark avait fait partie de la force spéciale qui avait permis l'appréhension de David Berkowitz, le "Fils de Sam". Ciravolo et lui pensèrent que Joseph Proce n'avait pas été la victime d'un "simple vol". Ils ne relièrent toutefois pas le meurtre de Proce aux tentatives sur Orozco et Montenesdro car ces dernières avaient eu lieu à la limite entre le Queens et Brooklyn.
Le pauvre Joseph Proce tenta de décrire son agresseur mais changea son histoire plusieurs fois, et notamment la description de son assaillant. Il affirma d'abord qu'il était noir, puis expliqua qu'il

était possible qu'il soit blanc, voir même Hispanique... Il faisait sombre lorsqu'il avait été attaqué. Joseph Proce devenait malheureusement sénile et, parfois, il ne reconnaissant même pas les enquêteurs qui revenaient l'interroger.

Les peurs de Ciravolo et de Clark, qui craignaient que l'agresseur de Joseph Proce puisse être un tueur en série, commencèrent à se matérialiser. Des lettres similaires à celle découverte près du vieil homme furent envoyées au New York Post et à l'émission "60 minutes". L'auteur, qui disait être « Le Zodiac », écrivait dans le même style étrange, listant les dates et les endroits de chacun de ses meurtres ou tentatives, ainsi que le signe astrologique de ses victimes. La lettre précisait « *Tous abattus à Brooklyn* ».
Les policiers pensèrent d'abord que la lettre n'était pas celle d'un tueur en série, car ils ne considéraient pas les agressions d'Orozco et de Montenesdro comme de meurtres.

Se rendant au 17ème Precinct pour voir un collègue, Clark découvrit par hasard les recherches menées sur ces lettres. Il reconnu immédiatement l'écriture et le style de la lettre laissée près de Joseph Proce. Il pensa à vérifier l'existence de victimes qui avaient survécu à des agressions par armes à feu, ainsi que leur signe zodiacal, et découvrit Orozco et Montenesdro. Le nouveau "Zodiac" semblait ne pas avoir réalisé qu'il était dans le Queens et non plus à Brooklyn lorsqu'il avait abattu Proce, ni que ses 2 premières victimes avaient survécu.
Les lettres envoyées aux journaux étaient donc vraies.

Le 19 juin 1990, le New York Post publia un article « Le Mystère du tireur du Zodiac », qui mit la pression sur la police : les new yorkers se souvenaient comment le "Fils de Sam" avait utilisé la presse pour tourner la police en ridicule et terroriser la ville.

Durant les semaines qui suivirent, la presse fit ses premières pages sur cette affaire et les habitants de New York se demandèrent si le Zodiac de la Bay Area avait traversé le pays. Des astrologues apparurent à la télévision avec des prédictions et des explications. Des groupes d'auto-défense commencèrent à patrouiller dans East New York.

Le 19 juin 1990, **Larry Parham**, un SDF, s'allongea sur un ban de Central Park, Manhattan, pour y passer la nuit. Il reçu une balle dans la poitrine, qui rata heureusement son aorte. Il survécu. Parham aida la police à dresser un portrait robot. Il décrivit un homme noir d'une trentaine d'année, d'environ 1m80 et 80kg. Le portrait fut communiqué à la presse et des centaines de personnes affolées appelèrent la police.

Le lendemain de l'agression de Larry Parham, une nouvelle lettre du Zodiac parvint au New York Post. Comme la précédente, elle présentait le même symbolisme astrologique, des divagations absurdes et une liste des victimes. Mais cette fois, l'auteur du courrier tentait de convaincre le journal, et donc la police et le publique, que le Zodiac de New York était le même que celui de la Bay Area.
Mais, sauf rares exceptions, personne ne cru que les 2 tueurs n'en faisaient qu'un. Tout, depuis l'écriture du tueur jusqu'à la description de l'agresseur par les victimes survivantes, indiquait que le Zodiac de New York était un "copycat", un imitateur.

> « C'est le Zodiac
> La lettre envoyée au Post à aucune des lettres du Zodiac de San Francisco vous êtes
> Dans l'erreur l'écriture semble différente c'est
> Un des mêmes Zodiac un Zodiac
> A San Francisco a tué un homme dans un parc avec un

Flingue et tué une femme avec un couteau et tué
Un homme dans un taxi avec un flingue »

Cette lettre sembla trop désespérée et trop coléreuse, même pour les journalistes. C'était l'œuvre d'un homme jeune, qui vivait sûrement à Brooklyn mais qui voulait que tout le monde pense qu'il était un tueur blanc d'âge moyen, originaire de San Francisco...

Des médiums offrirent leur aide à la police. Des centaines de personnes dénoncèrent des amis, des voisins, des collègues qui devaient être le Zodiac. On releva les empreintes d'un jeune homme uniquement parce qu'il avait emprunté un livre sur l'astrologie à la bibliothèque municipale. Un autre homme fut arrêté parce qu'en 1980, il avait signé le livre d'un ami avec une citation tirée d'une lettre du Zodiac de San Francisco. La police consulta même des professeurs d'astronomie pour obtenir des informations sur les constellations.
Les enquêteurs pensaient que la meilleure manière d'appréhender le tueur était de le prendre en flagrant délit. Il suffisait d'attendre une «*conjonction astrale adéquate*»...

Mais le tueur décida de "faire profil bas". La police possédait ses empreintes, relevées sur ses lettres. S'il était arrêté pour n'importe quel délit, la police saurait alors qu'il était le Zodiac. Le tueur cessa donc de tuer, comme l'avait fait le Zodiac de San Francisco.
Les policiers se mobilisèrent en août, dans l'attente d'une agression, mais il ne se passa rien. Ni les mois qui suivirent.
La force spéciale dédiée au Zodiac de New York fut finalement réduite de 50 à 18 enquêteurs. En quelques mois, les new yorkers se calmèrent et la ville cessa de s'inquiéter.

Le détective Ciravolo et quelques autres continuèrent leurs recherches lorsqu'ils avaient un peu de temps, mais l'affaire n'était plus considérée comme une priorité.

Durant plus de 2 ans, le tueur ne fit plus parler de lui.
Lorsqu'il décida de se remettre à tuer, il décida d'apporter quelques changements à ses habitudes. La police savait qu'il frappait souvent le jeudi, alors il ne tuerait plus ce jour-là. Il ne pouvait plus non plus prendre le temps de regarder la carte d'identité et la date de naissance de ses victimes pour connaître leur signe zodiacal. A présent il allait juste tuer et s'enfuir.

Crimes et châtiment

Le 10 août 1992, **Patricia Fonti**, 39 ans, rencontra un jeune homme qui semblait charmant près du *Highland Park*, à la jonction entre le Queens et Brooklyn. Ils échangèrent quelques plaisanteries et elle accepta de le suivre dans la réserve naturelle du parc. A 1h30 du matin, l'homme lui tira deux balles dans le corps mais elle parvint à le repousser et se débattit. Sans doute affolé, le Zodiac la poignarda, plus de 100 fois.

Le 4 juin 1992, **Jim Weber**, un employé du bâtiment de 40 ans, croisa un jeune homme vers minuit, devant Highland Park. Il reçu une balle dans les fesses. Il survécu.

Le 20 juin 1992, **Joseph Diacone**, un malade mental de 40 ans, fut abattu d'une balle dans le cou devant Highland Park, à bout portant.

Le 2 octobre 1992, **Diane Ballard**, 40 ans, était tranquillement assise dans Highland Park lorsqu'elle reçu une balle dans le cou, qui resta logée dans sa moelle épinière. Elle survécu.

La police, qui pensait que le Zodiac de New York avait "disparu", ne relia pas ces crimes entre eux. Dans une ville qui subissait une moyenne de 5 meurtres par nuit, les enquêteurs ne trouvèrent rien de particuliers à ces meurtres et cette tentative.

Le 10 mars 1994, la police arrêta un jeune hispanique nommé Heriberto "Eddie" Seda devant son appartement d'East New York pour possession illégale d'une arme à feu "faite maison". Il était poli et coopéra avec les policiers. Son arme fut mal étiquetée au laboratoire et ne fut jamais analysée. Une semaine plus tard, Seda fut libéré.

Le 1er août 1994, le "New York Post" reçu une nouvelle lettre du Zodiac. Elle contenait une liste de nouvelles victimes, un étrange code en forme de totem et une phrase «*dors mon petit mort comment nous les haïssons*».
Le journal publia la lettre et la ville retomba dans la panique. Cette lettre déconcertait la police. Etait-ce un copycat du copycat ? Ou l'imitateur original était-il de retour ?
Le tueur ne fit toutefois plus aucune victime.

Le 18 juin 1996, Heriberto Seda fut à nouveau arrêté, cette fois pour avoir tiré sur sa demi-sœur de 17 ans, Gladys Reyes, et menacé les policiers venus l'appréhender.

Seda et sa demi-sœur se disputait constamment, surtout depuis qu'elle avait commencé à fréquenter des dealers locaux. Gladys était la seule à travailler, et nourrissait tant son frère que sa mère, et n'avait cure des remarques de Seda. Elle avait donc invité un jeune dealer chez eux pour flirter et Seda avait pris l'une de ses armes "faites maison" pour tirer à travers le mur. Il avait touché sa demi-sœur dans le dos, mais elle était parvenue à fuir et se cacher. Les voisins avaient appelé la police. Deux ambulanciers s'étaient retrouvés coincés avec elle alors que Seda tirait à travers les fenêtres, vers la police.
Après des heures de palabres, un officier du 17ème Precinct était parvenu à convaincre Heriberto Seda de se rendre. Il fut amené au commissariat du 17ème.

Lorsqu'on demanda à Seda, 29 ans, d'écrire sa version des faits, l'un des enquêteurs trouva que son écriture ressemblait étrangement à celle des lettres du "nouveau Zodiac", et particulièrement la signature étrange qu'il traçait à la fin de chacune de ses lettres, une croix et trois 7.
Le policier montra la déposition à ses collègues, qui décidèrent de faire vérifier ses empreintes. C'étaient bien celles du Zodiac de New York.
Poussé par les policiers, Seda finit par avouer les meurtres et les agressions, dans tous leurs horribles détails.

Seda n'était jamais sorti avec une fille. Il était profondément religieux et se rendait régulièrement à l'église. Il vivait avec sa mère et sa demi-sœur dans l'est de New York. Il ne travaillait pas et traînait souvent seul. A 16 ans, il avait été renvoyé du lycée pour y avoir amené une arme à feu. Il avait frappé sa demi-sœur jusqu'en 1989.
Seda aimait lire, particulièrement des magasines sur les armes et la violence. Il possédait des livres sur les tueurs en série et idolâtrait Ted Bundy.
Mais le tueur que Seda admirait le plus était le Zodiac de la Bay Area, car il n'avait jamais été arrêté. Il était « *plus malin que les flics* ». Il était « *un serviteur de Dieu et ses victimes pécheresses le servirait dans sa vie après la mort* ». Eddie Seda avait lu des dizaines de fois le livre de Robert Graysmith sur le Zodiac, s'inspirant de ses crimes.
Il possédait un petit arsenal d'armes artisanales et d'explosifs. Il commandait ses munitions par catalogues et avait réalisé lui même plusieurs pistolets. Il savait qu'avec ce genre d'arme, il pouvait changer de canon et donc éviter les correspondances balistiques.

En juin 1998, Seda fut condamné à 235 années d'emprisonnement.

Né en 1967, Seda n'était évidemment pas le Zodiac de la Bay Area.

En 2004, la police de San Francisco a officiellement déclaré l'enquête « inactive » pour le dernier meurtre "officiel" commis par le Zodiac, celui de Paul Stine. Les autres meurtres sont considérés "non classés".

Les autres victimes :

Le Zodiac est soupçonné de plusieurs autres meurtres dans la *Bay Area* :

Robert Domingos et Linda Edwards
Le mardi 4 juin 1963, en fin d'après-midi, le couple s'amusait sur une plage isolée de Gaviota, dans le comté de Santa Barbara. Robert Domingos, 18 ans, a été abattu de 11 balles. Sa petite-amie, Linda Edwards, 17 ans, a été abattue de 9 balles.
L'arme était un semi-automatique calibre .22.

Les corps n'ont été découverts que le lendemain soir.
Les deux victimes étaient lycéens et participaient à une fête traditionnelle de futurs bacheliers. Mais au lieu de faire la fête avec leurs camarades de classe, Domingos et Edwards avaient décidé de prendre un bain de mer, dans un coin isolé de la plage. Apparemment, le tueur s'est approché d'eux alors qu'ils se baignaient. Il a forcé Linda Edwards à attacher Domingos avec des cordes pré-coupées, en la menaçant avec son arme. Mais les deux lycéens sont parvenu à se détacher et ont tenté de s'enfuir. Le tueur les a abattus.

Selon la police, les circonstances dans lesquelles les coups de feu ont été tirés suggèrent que le tueur connaissait bien les armes à feu et était un bon tireur. Les corps ont été traînés sur une dizaine de

mètres jusqu'à un coin broussailleux plus près des terres, qui était parfois occupés par des SDF. Le tueur a mis le corps de Linda Edwards (sur le dos) sur le corps de Robert Domingos et a découpé le haut de son maillot de bain avec un objet effilé (sûrement un couteau), exposant ses seins. Il a ensuite tenté de mettre le feu aux broussailles, sans réussir.

Les similarités entre ces deux meurtres et l'agression de Bryan Hartnell et le meurtre de Cecelia Shepard au Lac Berryessa en 1969 sont frappantes (couteau, pistolet, corde pour attacher, agression d'un jeune couple dans un endroit isolé). Selon certains, le fait que Robert et Linda soient parvenus à se détacher expliqueraient pourquoi le Zodiac a vérifié puis resserré les liens de Bryan Hartnell au Lac Berryessa.

En 1972, le shérif du comté de Santa Barbara a demandé à ce que les meurtres de Domingos et Edwards soient officiellement considérés comme ayant été commis par le Zodiac.

Donna Lass

Cette infirmière de 25 ans a disparu le 26 septembre 1970, près de South Lake Tahoe (Californie). Elle travaillait dans un hôtel-casino de Stateline, juste à la frontière du Nevada, qu'elle quitta à 1h50 du matin pour rentrer chez elle. Personne ne la vit quitter l'hôtel mais sa voiture fut retrouvée devant son appartement. Le lendemain, son employeur et son propriétaire reçurent un appel téléphonique d'un homme leur expliquant que Donna Lass était malade et qu'elle avait quitté la ville pour raison familiale. Il s'avéra que cet homme mentait.

Un mois plus tard, une carte postale provenant de Forest Pines (près du Lake Tahoe) fut reçue par le San Francisco Chronicle, affirmant que la disparition de la jeune infirmière était connectée au

Zodiac.
Six mois plus tard, en mars 1971, le Chronicle, le SF Examiner et le SF Times reçurent une autre carte postale à ce sujet.

Toutefois, aucune preuve n'a pu relier la disparition de Donna Lass au Zodiac.

La légende :

L'une des légendes qui perdurent concernant l'affaire du Zodiac est que le tueur était méticuleux dans ses efforts pour priver la police d'indices physiques. La déclaration du Zodiac en novembre 1969 selon laquelle le bout de ses doigts était recouvert de colle adhésive pour avion est citée comme preuve de son habilité à échapper à la police. Cette fanfaronnade va toutefois à l'encontre des faits rapportés par de nombreux enquêteurs, lisibles dans des dizaines de documents locaux, d'état et même fédéraux.

En fait, un examen des rapports remplis par la police de San Francisco, la police de Vallejo, le département du shérif du comté de Napa, le département de la Justice de Californie et le FBI révèle que le Zodiac a été pour le moins négligeant tant dans l'écriture de ses lettres à la presse que sur les scènes de ses crimes.

Trois empreintes au moins ont été relevées sur les premiers courriers du tueur : la lettre de juillet 1969 envoyée au Times-Herald de Vallejo, ainsi que sur le message codé envoyé au San Francisco Examiner. Deux « *empreintes digitales de valeur* » ont également été trouvées sur les pages de la lettre suivante, celle envoyée en août 1969 à l'Examiner. Elles ont été prélevées par le laboratoire du FBI, qui allait par la suite procéder à tous les relevés d'empreintes pour cette affaire.
Le département du shérif du comté de Napa a quant à lui trouvé

plusieurs empreintes de doigts et de paume sur la scène du crime du lac Berryessa. Alors que les très nombreuses empreintes relevées sur la voiture de Bryan Hartnell furent considérées comme celle de passants sans rapport avec l'affaire, quatre empreintes intéressantes furent découvertes parmi les 35 couvrants le combiné téléphonique de la cabine publique d'où le tueur avait appelé la police de Napa.
Une empreinte de paume particulièrement nette fut découverte sur le combiné. Elle était encore humide, indiquant qu'elle avait été laissée par la dernière personne ayant utilisé le téléphone, probablement le tueur. Malheureusement, le technicien chargé de relever cette empreinte, aussi nerveux qu'impatient, ne lui laissa pas le temps de sécher et la brouilla donc complètement en la relevant.

Les trois adolescents qui ont été témoins des derniers instants de Paul Stine ont observé le tueur nettoyer certaines parties du taxi du jeune homme. Il tentait d'effacer les éventuelles empreintes qu'il aurait pu laisser : cela aurait été inutile si les bouts de ses doigts avaient effectivement été couverts de colle. De plus, les témoins ont décrit un homme qui essuyait ses empreintes mais ne l'ont pas vu laisser de « fausses empreintes », comme le Zodiac l'avait affirmé.
Les techniciens du laboratoire de la police de San Francisco ont relevés des dizaines d'empreintes à l'intérieur du taxi et sur sa carrosserie. Parmi elles, selon le rapport de police, plusieurs « *montrent des traces de sang et sont considérées comme des empreintes du suspect* ». La plupart de ses empreintes intéressantes provenaient de l'habitacle, près des portières. L'un des enquêteurs de la police écrivit également dans son rapport : « *des empreintes relevées sur la poignée de la portière avant droite sont également considérées comme appartenant au suspect* ». Aucune empreintes

ne présentaient une texture particulière, qui aurait du apparaître si les doigts du tueur avaient été couverts par un adhésif.

Selon un rapport du FBI, la lettre qui fut envoyée pour se vanter du meurtre de Paul Stines portait également des empreintes digitales. Ce n'est que dans sa lettre suivante, envoyée le 9 novembre 1969, que le Zodiac affirma masquer ses empreintes digitales. Le Zodiac savait certainement que la police possédait non seulement ses empreintes mais aussi une description physique exacte et cette histoire de « caches transparents » n'était qu'une tentative pour instiller le doute dans l'esprit des enquêteurs.

Des empreintes furent également découvertes sur la carte de vœux du 28 avril 1970 et, selon la police, « *les empreintes n'ont pas été laissées par une personne qui aurait tenu la carte après sa réception* ».

En 1969, le FBI a classé les empreintes découvertes par la police de San Francisco : « *30 empreintes digitales latentes, trois empreintes de paume latentes* ». Seules deux, appartenant à Paul Stines et à un officier de police, furent identifiées. Le nombre d'empreintes envoyées au laboratoire du FBI par les polices de San Francisco et Vallejo augmenta ensuite à 38, n'incluant pas les relevés opérés par le département du Shérif du comté de Napa. Bien que la majorité de ses empreintes fût sûrement celles de simples passants, il existe un degré de probabilité élevé que certaines d'entre elles appartiennent au tueur.

La police elle-même a indiqué qu'elle considérait certaines empreintes comme celles du Zodiac. Des centaines de suspects furent innocentés après que l'on ait vérifié leurs empreintes, et notamment Arthur Leigh Allen, le plus connu d'entre eux (voir plus bas). Pour ce qui est des empreintes d'Allen, la police de Vallejo demanda au FBI "*de les comparer*" aux deux empreintes latentes

relevées sur la lettre du mois d'août 1969 envoyée à l'Examiner, et a "*en outre demandé au FBI de comparer les empreintes digitales d'Allen avec toutes les empreintes prélevées dans l'enquête sur le Zodiac*." Il n'y eut aucune correspondance et Allen fut "*rejeté comme un suspect*".

L'identité du Zodiac :

D'après les descriptions offertes par les témoins et les victimes survivantes, le Zodiac était un homme assez jeune, entre 25 et 35 ans. Dans ses lettres, Zodiac parle de ses victimes en les désignant comme plus jeunes que lui.
Il était brun avec des cheveux courts, robuste, voir massif et un peu bedonnant. En dehors de cela, il n'avait aucune caractéristique physique particulière, mais plusieurs personnes ont affirmé qu'il portait des lunettes à montures épaisses.

Ses lettres laissent penser qu'il était peut-être dyslexique.
Les témoins n'ont remarqué aucun accent (différent du leur, en tout cas), ce qui signifie que le « Zodiac » devait être originaire de la côte ouest, et plus spécifiquement de la Californie. Les témoins ont seulement expliqué que le tueur parlait de manière lente et mesurée.
Le tueur a également démontré une grande familiarité avec la région.
On peut donc conclure qu'il avait vécu en Californie au moins plusieurs années avant de commettre ses crimes, probablement depuis son enfance.

Beaucoup de spéculations sont apparues concernant une possible connexion du « Zodiac » avec le Royaume-Uni, l'Afrique du Sud ou l'Australie, à cause de certains mots ou certaines phrases utilisées dans ses lettres. Cela ne signifie pas obligatoirement que le

tueur était lui-même d'origine britannique ou australienne, mais il est possible que l'un de membres de sa famille l'ait été. Cette personne a pu lui faire partager plusieurs traditions culturelles britanniques, telles que les célèbres opérettes de Gilbert et Sullivan (librettiste et compositeur Victoriens), qu'il a citées dans plusieurs de ses lettres.

Les suspects :

Depuis des années, les meurtres commis par le Zodiac ont intrigué des dizaines d'enquêteurs amateurs, qui remplissent les sites et les forums internet de théories sur son identité. Certaines sont plutôt étayées, d'autre nettement plus étranges et fantaisistes.

Arthur Leigh Allen

Après que Robert Graysmith ait publié son livre "Zodiac" en 1986 désignant « *Robert Hall Starr* » comme le suspect des meurtres de la Bay Area, nombre de résidents de la région ont considéré Arthur Leigh Allen comme le tueur. Allen, un habitant de Vallejo reconnu coupable d'agression sur des enfants et que Graysmith décrivait sous le pseudonyme de «Starr», est mort en 1992. Il ne fut jamais inculpé des meurtres du Zodiac, et malgré tous les efforts de certains enquêteurs, pas un seul des indices découverts durant l'affaire ne peut totalement et sans le moindre doute relier Arthur Leigh Allen aux crimes du Zodiac.
En fait, il a été démontré que les liens allégués entre Allen et les meurtres étaient soit des mensonges ou des arrangements avec la vérité (parfois proférés par Robert Graysmith lui-même), soit de simples coïncidences, ou qu'ils étaient attribuables à la personnalité déviante d'Allen, qui était fasciné par le Zodiac.

Richard Marshall

Rick Marshall est considéré comme un suspect de choix par plusieurs d'enquêteurs. Son apparence physique et son histoire personnelle correspondent assez à ce que l'on sait du Zodiac. Costaud, porteur de lunettes, ancien marin de la Navy, Marshall était un fou de cinéma. Il avait mauvais caractère et se montrait hostile envers les femmes. Il avait été initié à la cryptographie (les codes) dans la marine.
- Il vivait dans la région lors du meurtre de Cheri Jo Bates à Riverside.
- Il aurait vécu dans la région de Napa au moment du meurtre du lac Berryessa.
- En 1969, il vivait dans une cave sur Scott Street, à San Francisco, non loin de l'endroit où a été assassiné Paul Stine. Dans l'une de ses lettres, le Zodiac avait parlé de « sa cave ».
- Grand cinéphile, Marshall a travaillé comme projectionniste dans un cinéma projetant des films muets, dans la Bay Area, au moment où le Zodiac a envoyé sa lettre du « Fantôme rouge » en juillet 1974. Selon les enquêteurs, le Zodiac aurait signé « le Fantôme rouge » parce qu'il avait été influencé par la vision d'un film muet portant ce titre (El Spectre Rojo).
- Marshall possédait une machine à écrire portable « Royal » similaire à celle utilisée pour taper la lettre avouant le meurtre de Cheri Jo Bates.

Toutefois, Marshall avait déjà 41 ans en 1969.
Une comparaison de ses empreintes avec celles du Zodiac a été non concluante. Il serait mort en septembre 2008.
Dans son livre "Zodiac", Robert Graysmith parle d'un personnage nommé Donald Andrews, clairement inspiré de Marshall. Ce chapitre contient autant de faits que de fiction et présente Marshall comme un suspect intéressant. Dans le film "Zodiac" de David

Fincher, le personnage du cinéphile malsain est appelé Rick Martin.

Lawrence Kane :

Lawrence Kane a été nommé comme suspect potentiel en 1998, dans l'émission "America's Most Wanted".
- Pam Huckaby, la sœur de Darlene Ferrin, a affirmé que Kane a suivit Darlene durant les mois qui ont précédé son meurtre.
- Après un grave accident de la route en 1962, lors duquel Kane avait subi un traumatisme crânien, un psychologue avait diagnostiqué chez lui une « *perte de la capacité à contrôler son autosatisfaction* ».
- Il avait été arrêté plusieurs fois pour voyeurisme.
- En juin 1970, Kane a quitté San Francisco pour aller vivre à South Lake Tahoe, Nevada, tout comme Donna Lass, et a travaillé dans le même bâtiment qu'elle. Selon les collègues de Donna Lass, elle connaissait Lawrence Kane. Il lui aurait demandé de sortir avec lui et elle aurait refusé.

Toutefois :
- Kane mesurait 1m80 et mais ne pesait pas plus de 75 kilos.
- En 1969, il avait déjà 45 ans.
- Kane n'a pu être lié à aucune victime, ni à aucune des lettres envoyées par le Zodiac.
- Même si Kane est responsable de la disparition de Dona Lass (et rien n'est moins sûr), cela ne fait pas de lui le Zodiac. Le lien entre Dona Lass est le Zodiac est d'ailleurs plutôt mince.

Bruce Davis et la « Famille Manson » :

Bill Nelson et Howard Davis ont écris des ouvrages sur une éventuelle connexion entre les crimes du Zodiac et les meurtres brutaux attribués à la « Famille Manson ». Des documents officiels révèlent que l'idée a également traversé l'esprit de plusieurs

enquêteurs travaillant sur l'affaire du Zodiac, après l'arrestation de Charles Manson et des membres de son groupe en 1969.
Les membres de la « Famille » avaient utilisé le sang de leurs victimes pour laisser des messages terrifiants sur les lieux des crimes, notamment le fameux « Helter Skelter ».
Le message que le Zodiac avait laissé sur la portière de la voiture au lac Berryessa et la nature inexplicable des crimes ont mené certains enquêteurs à se demander si Manson n'était pas également le "cerveau" des crimes du Zodiac.

Des membres de la « Famille » furent interrogés par l'agent spécial Mel Nicolai, du Departement de la Justice de l'état de Californie, et par l'inspecteur des Homicides William Armstrong, de la police de San Francisco.
Ils ne trouvèrent aucun lien entre la « Famille » et les meurtres du Zodiac.

Des membres de la « Famille », Bruce Davis et Steve Grogan, ont participé en 1969 aux meurtres d'un professeur de musique, Gary Hinman, et d'un employé du ranch de la «Famille», Donald "Shorty" Shea.
La médiatisation, la sensationnalisation des crimes affreux commis par les suiveurs de Manson ont transformé la « Famille » en des vilains archétypaux, les grands méchants de la décennie, faisant naître des rumeurs insensées soutenant qu'ils étaient derrière chaque meurtre un peu étrange, et qu'ils étaient responsables de la dépravation et de la décadence du pays... On les liait avec des rituels sataniques, des « snuff movies » et même la « *Process Church* » (une secte millénariste) ou la Scientologie.
Howard Davis, auteur d'un ouvrage reprenant la théorie du complot occulte, publié en 1997, accuse Bruce Davis, membre de la « Famille » à la fin des années 1960, d'avoir été le Zodiac.

Davis peut être situé dans la Bay Area à la fin des années 1960. En dehors de cela, de nombreux faits l'innocentent des crimes du Zodiac.
- Il portait les cheveux longs au moment des meurtres
- La police ne le considère pas du tout comme un suspect "valable"
- Son écriture et ses empreintes ne correspondent pas à celles du Zodiac

Theodore Kaczynski :

L'Unabomber a quelques points communs avec le Zodiac :
- Il vivait dans la Bay Area à la fin des années 1960.
- Il ressemblait au portrait robot
- Kaczynski était (évidement) capable de créer une bombe
- Kaczynski communiquait avec les médias après avoir commis ses crimes

Ses similarités pourraient sembler incriminantes mais le fait est que Kaczynski a simplement été influencé par le Zodiac.
En dehors du fait que Ted Kaczynski ne ressemblait pas du tout à la description physique du Zodiac (il a toujours été mince et ne portait pas de lunettes), il a été totalement innocenté des crimes du Zodiac, tant par le FBI que par la police de San Francisco, grâce à ses empreintes, son écriture, et le fait qu'il n'était même pas en Californie lors de la plupart des meurtres.

L'identité du Zodiac n'est toujours pas connue et, de temps à autres, des fils ou des filles viennent accuser leur père d'avoir été le tueur. A tort, pour le moment.

Charles Clifton Collins :

William Collins, étudiant en journalisme à New York, pensait que son père, Charles, pouvait être le tueur du Zodiac. Selon lui, son

père aurait eut exactement la même écriture que celle du tueur. En lisant un ouvrage sur l'affaire, il avait découvert d'autres coïncidences :
- Son père, décédé en 1993, ressemblait beaucoup au portrait robot
- Il portrait souvent des chaussures de style militaire, taille 10 ½ (44)
- Il vivait à San Francisco au moment de crimes
- Ses initiales, CCC, apparaissent sur une carte envoyée par le Zodiac à la police

William Collins a confié à la police une enveloppe scellée et léchée par son père, ainsi que son propre ADN, afin que des analyses comparatives soient effectuées.
L'ADN de Charles Collins ne correspond pas à celui du Zodiac.

Jack Tarrance :

En août 2008, Dennis Kaufman, un habitant de Pollock Pines, confia à la police fédérale des objets ayant appartenus à son beau-père, Jack Tarrance. Il était persuadé que ce dernier était le Zodiac. Durant 8 ans, Dennis Kaufman avait tenté de prouver que le seul père qu'il a connu depuis ses 5 ans était le tueur de la *Bay Area*.
Il avait comparé des écrits de son père avec les lettres du Zodiac et affirmait que l'écriture était la même (elles se ressemblent mais sans plus). Selon lui, le portrait-robot du Zodiac ressemblait beaucoup à son beau-père, qui aurait admis "indirectement" être le Zodiac.
Jack Tarrance est mort en 2006, à 78 ans. En rangeant ses affaires, Kaufman avait découvert un couteau qui semblait couvert de sang séché ainsi qu'une cagoule de forme carrée. Jack Tarrance a également laissé plusieurs rouleaux de pellicules photos non développées, qui ont également été confiés au FBI. Sur l'une de ces pellicules ont été découvertes des images qui semblaient présenter des meurtres...

Le FBI effectua des analyses dans son laboratoire, dans le but de dresser le profil ADN de Jack Tarrance, pour le comparer à celui du Zodiac.
Dans le même temps, Kaufman affirma que son beau-père avait assassiné sa mère, ce qui révéla être un mensonge. Elle était morte d'une maladie rare.
Il essaya également de vendre à Tom Voigt (un enquêteur amateur auteur du site de référence zodiackiller.com), un morceau de t-shirt qu'il affirmait avoir appartenu à Paul Stine (le chauffeur de taxi assassiné). Il en voulait 50.000$...
En octobre 2008, les résultats des analyses du FBI furent rendues publiques : elles se révélèrent « non concluantes ». L'ADN de Jack Tarrance ne correspondait pas à celui du Zodiac.

Victimes du Zodiac

Le Zodiac a affirmé dans ses lettres avoir assassiné 37 personnes mais les enquêteurs n'admettent « que » 7 victimes dont 2 ont survécu.

David Faraday (17 ans)
Betty Lou Jensen (16 ans)
Abattus le 20 décembre 1968, sur Lake Herman Road, près de Bernicia.

Michael Mageau (19 ans)
Grièvement blessé le 4 juillet 1969, sur le parking du golf Blue Rock Springs, près de Vallejo.
Darlene Ferrin (22 ans)
Abattue le 4 juillet 1969, sur le parking du golf Blue Rock Springs, près de Vallejo.

Bryan Hartnell (20 ans)
Poignardé le 27 septembre 1969 au lac Berryessa. Il a survécu.
Cecelia Shepard (22 ans)
Poignardée à mort le 27 septembre 1969 au lac Berryessa. Elle est décédée 2 jours plus tard.

Paul Stine (29 ans)
Abattu dans son taxi le 11 octobre 1969, dans le quartier de Presidio Heights, à San Francisco.

Kathleen Johns (22 ans)
Enlevée avec son bébé le 22 mars 1970 sur l'autoroute 132, près de Modesto. Elle a heureusement réussi à s'échapper.

Plusieurs autres personnes ont été identifiées comme des victimes potentielles du Zodiac, bien que les indices ne soient pas concluants. Parmi celles-ci :

Robert Domingos (18 ans) et **Linda Edwards** (17 ans) :
Abattus le 4 juin 1963 sur une plage près de Lompoc.
Il existe des similarités entre leurs meurtres et l'attaque du Zodiac au lac Berryessa six ans plus tard.

Cheri Jo Bates (18 ans) :
Poignardée à mort le 30 octobre 1966 à Riverside.

Donna Lass (25 ans) :
Aperçue pour la dernière fois le 26 septembre 1970, près de South Lake Tahoe.

Victimes d'Heriberto Seda

Mario Orozco (49 ans)
Blessé par balle le 9 Mars 1990. A survécu.

German Montenesdro (34 ans)
Blessé par balle 29 Mars 1990. A survécu.

Joseph Proce (78 ans)
Abattu le 31 Mai 1990. Est décédé plusieurs semaines plus tard.

Larry Parham
Blessé par balle le 21 Juin 1990. A survécu.

Patricia Fonti (39 ans)
Blessée et poignardée plus de 100 fois le 10 août 1992.

Jim Weber (42 ans)
Blessé par balle le 4 Juin 1992. A survécu.

Joseph Diacone (40 ans)
Abattu le 20 Juillet 1992.

Diane Ballard (40 ans)
Blessée par balle le 2 octobre 1992.

Mode opératoire

La manière dont s'est conduit le tueur au lac Berryessa offre un exemple du comportement étrange que pouvait avoir le Zodiac. La cagoule carrée qu'il a enfilée, par exemple, était d'une forme plutôt spéciale et le tueur n'a pas expliqué pourquoi il la portait, ni à ses victimes, ni à la presse. Il voulait sûrement cacher son visage, mais il aurait pu le faire avec une cagoule plus « classique ».

Il a raconté une histoire d'évasion au jeune couple, alors qu'il a abattu les autres par surprise, sans leur parler. Il a attaché et poignardé Shepard et Hartnell alors qu'il possédait un pistolet et aurait pu les abattre.

Les meurtres de Vallejo montre au contraire un Mode Opératoire "d'attaque éclair" avec une arme à feu, suivie d'un départ rapide et

contrôlé. Le MO du lac Berryessa est plus proche du meurtre de Riverside, exécutées avec un couteau et précédées par quelques échanges verbaux entre le tueur et ses victimes, mais des différences apparaissent néanmoins : l'assassin de Cheri Joe Bates était mal préparé, il n'a utilisé qu'un petit couteau de poche sur une jeune femme qui s'est défendu vigoureusement, la frappé et griffé, après qu'ils aient conversé plus d'une heure.

Le Zodiac a "amélioré" son mode opératoire et est devenu plus audacieux. Au Lac, il a attaqué le jour et non la nuit, dans un endroit ouvert aux yeux de tous, bien qu'il ait choisi un endroit assez isolé.

Toute action menée par le tueur est qui n'est pas nécessaire à l'accomplissement du crime, ou qui est effectuée uniquement pour satisfaire ses propres besoins psychologiques, est appelé « personation ». La cagoule carrée, le mensonge («*je suis un évadé de prison*»), la demande d'argent et des clés de la voiture sont des exemples de « personation ». Des exemples répétés de la même « personation » par un même agresseur sont considérés comme une « signature ». Le fait que le tueur ait écrit sur la porte de la voiture peut être considéré comme une « signature » : le symbole de la cible est apparu sur toutes les lettres du Zodiac, entre 1969 et 1971. L'appel téléphonique est un autre aspect de sa signature, tout comme les appels passés à la police de Riverside et de Vallejo, qui eux aussi étaient totalement "inutiles" à l'accomplissement de ses crimes.

Le fait que le tueur ait choisi d'utiliser un couteau plutôt que son pistolet, en plus de la cagoule, est généralement cité comme la preuve que l'attaque du lac Berryessa avait une importance rituelle pour le tueur.
C'est peut-être vrai : la cagoule reste inexpliquée, le Zodiac n'en a

pas parlé dans ses lettres, mais peut-être voulait-il simplement instiller la terreur à ses victimes. Et selon le témoignage d'Hartnell, le Zodiac tremblait et semblait ne plus se contrôler. Toutefois, le fait qu'il ait cette fois choisi un endroit ouvert, sur les bords d'un lac, peut mener à penser qu'il a décidé d'utiliser un couteau, une arme silencieuse, principalement dans le but de ne pas trop attirer l'attention.
Certaines personnes sont convaincues que l'attaque du lac Berryessa n'a pas été commise par le Zodiac, arguant des nombreuses différences existant avec les autres agressions de la Bay Area : l'heure de la journée, le couteau, la discussion avec les victimes et le fait de les avoir attachées, et l'absence de lettre se vantant de ce crime.
Pourtant, d'autres preuves démontrent que cette agression a plus que sûrement été commise par le Zodiac : l'écriture sur la porte de la voiture d'Hartnell est similaire à celle des lettres ; le poids, la taille de l'homme et sa description physique correspondent à celles données précédemment ; l'appel qu'il a passé après son crime est une "habitude" du tueur.

La variation dans le mode opératoire peut être attribuée à l'audace, au calcul et à l'autosatisfaction grandissante d'un tueur en série en développement. En outre, si le Zodiac n'avait pas été responsable de l'attaque du lac Berryessa, il aurait presque certainement envoyé une lettre aux journaux, soit pour nier les accusations, soit pour offrir une fausse confirmation, comme il l'a fait pour le meurtre de Cheri Jo Bates à Riverside.
Un "copycat" du Zodiac aurait du avoir le bon poids, la bonne taille et la même apparence. Il aurait du imiter parfaitement l'écriture du tueur. Et il aurait du montrer une compréhension du besoin de contrôle exprimé par du Zodiac, en veillant dans le même temps à ne pas laisser sa propre "personation" sur la scène du crime.

Motivations

On sait que Zodiac savait utiliser une arme à feu et qu'il était même plutôt bon tireur. Il est possible qu'il ait été familier des armes dès son jeune âge et qu'en grandissant, il ait développé cette habilité. C'était peut-être l'un des rares "talents" pour lesquels on l'ait reconnu et félicité dans sa jeunesse. Cette maîtrise des armes a pu devenir pour lui, une fois adulte, une source de fierté d'une grande importance. Il se vantait d'ailleurs, dans ses lettres, de sa facilité à utiliser son arme.

En observant les crimes du Zodiac et le contenu de ses lettres, il apparaît qu'il portait sans doute une haine profonde envers les femmes. Son enfance a peut-être été marquée par la violence, des parents séparés, peut-être même des années de maltraitance physique et/ou sexuelle.
Adolescent, il devait être solitaire et agressif, incapable d'avoir une relation suivie avec une fille de son âge. Ce comportement, ajouté à un physique quelconque, voir ingrat, a sans doute renforcé son isolation et sa colère.

Ses lettres démontrent une certaine connaissance de l'électronique ainsi qu'une compréhension des concepts mécaniques. Il devait avoir un emploi ou des passe-temps à travers lesquels il ressentait un certain degré de satisfaction et d'accomplissement : utilisation des armes et travail manuel. Il n'a pas du faire d'études et a sans doute préféré travailler, mettant en valeur ses talents mécaniques et voyageant à travers le Californie du Sud, qu'il semblait très bien connaître.

En décembre 1968, le Zodiac devait vivre dans la partie Est de la *Bay Area*, et travailler à plein temps. Il n'a tué que durant les week-ends.

Tout comme Ed Kemper, il a du conduire le long des routes de la région proches de Vallejo, durant des heures, fantasmant sur ses futurs victimes, imaginant ses meurtres à venir... avant de finalement passer à l'acte.
Il a passé beaucoup de temps à préparer ses meurtres, à concevoir son équipement et son arme, puis à s'entraîner (la lampe torche fixée sur le canon de son arme), à répéter dans sa tête la manière dont il allait agir.

Il semble que le Zodiac se soit attaqué à des couples parce qu'ils représentaient ce qu'il désirait désespérément et ne pouvait pas obtenir (comme David Berkowitz, qui a lui aussi envoyé des lettres aux médias).

Lorsque le Zodiac a attaqué Betty Lou Jensen et David Faraday, tout s'est passé en moins de 3 minutes. Sans émotion apparente, il a abattu ses victimes rapidement, puis est remonté dans sa voiture sans revenir vers elles, sans les toucher ou s'assurer qu'elles étaient mortes. Les deux adolescents n'étaient pas pour lui des personnes mais des cibles, les cibles de sa rage et de sa frustration.
Il a du ressentir un immense sentiment de domination sur les deux jeunes gens, qu'il a pris complètement par surprise et qui ont été incapables de se défendre.
Après ce crime, le Zodiac a du lire tous les articles qu'il a trouvé dans les journaux sur ses meurtres, écouter la radio et regarder la télévision pour être sûr de ne rien rater, afin de prolonger la satisfaction ressentie lors de la nuit des meurtres. Durant des semaines, il a du revivre cette instant en pensées.

Cependant, au bout de quelques jours ou quelques semaines, les sensations ont du s'émousser, jusqu'à disparaître.
Entre sa première et sa seconde attaque, son envie de tuer a du devenir irrésistible. Il a du recommencer à errer le long de routes,

fantasmant sur son prochain meurtre, créant différents scenarii, encore et encore. L'excitation de sa première attaque à présent disparue, il a sûrement développé des fantasmes plus complexes et plus violents afin de surpasser son premier crime. C'est à ce moment que l'idée de provoquer les autorités et de contacter les médias a dû germer dans son esprit.

Après l'attaque de Darlene Ferrin et Michael Mageau, le 4 juillet 1969, le tueur a appelé la police de Vallejo pour se vanter de son crime. Cet acte était lui aussi planifié. Il n'était pas nécessaire à son crime, mais il était fondamental pour que le Zodiac ressente l'excitation, la satisfaction complète que lui apportait son fantasme réalisé. Lorsqu'il a eu le policier au bout du fil, il a lu un texte qu'il avait écrit, il n'a pas improvisé. Il l'a lu calmement, sans se laisser interrompre, puis a raccroché sans laisser au policier le temps de répondre.
Cet appel téléphonique était pour lui le point culminant de cette nuit de violence. Il ajoutait ainsi une troisième victime à ses crimes : la police, et à travers elle, la société.

Après cette agression du 4 juillet, le Zodiac transféra une partie de sa rage et de son désir de dominer dans ses lettres aux médias. Quelques semaines après l'agression de Darlene Ferrin et Michael Mageau, et alors que l'excitation de son second crime s'émoussait tout comme pour le premier, le Zodiac écrivit non pas à un, ni deux, mais à trois journaux en même temps ! Par cet acte, il projetait ses sentiments de solitude, de rejet et de haine directement dans les gros titres, en menaçant la population toute entière de la Bay Area.
La publication de ses lettres a du nourrir son besoin de dominer et de violenter les autres, particulièrement les femmes. La colère et la haine qu'il avait du réprimer durant tant d'années pouvaient à

présent s'exprimer librement à travers des menaces envers une population dans sa totalité.

Toutefois, comme pour nombre de tueurs en série, ces crimes, bien qu'excitants sur le moment, ne lui apportaient pas une satisfaction durable.
Le suivant devait être - lui aussi - plus brutal et plus affreux que le précédent.
Moins de 3 mois après l'attaque de Darlene Ferrin et Michael Mageau, le Zodiac frappa encore. Comme pour ces deux précédents crimes, il frappa un jeune couple au hasard. A nouveau, il tua la femme mais pas l'homme. Mais l'agression de Cecelia Shepherd et de Bryan Hartnell fut encore plus étrange que les crimes de Vallejo.

Lorsque le Zodiac apparu sur les rives du lac Berryessa le 27 septembre 1969, il était déguisé et portait ce que l'on pourrait appeler un masque de bourreau.
Durant les semaines qui ont précédé cette agression, le tueur avait sûrement erré dans la région de Napa et autour du lac Berryessa à la recherche de l'endroit adéquat pour son prochain crime, mené par ses fantasmes.
Cette fois, le Zodiac prit soin de revêtir une apparence qui provoquerait à coup sûr la terreur chez ses victimes. Lorsqu'il agressa le couple, il ne le fit pas avec sa rapidité habituelle. Il discuta avec eux un moment, prit son temps, savourant sans doute le fait que les deux jeunes gens se détendaient et pensaient qu'il allait partir. L'excitation de ce qui allait venir devait être immense. C'est sans doute la raison pour laquelle il tremblait.
A la fin, lorsqu'il a poignardé ses victimes, il a du ressentir une grande satisfaction, qui a pu être sexuelle.

Après cette terrible agression, il a sans doute lu les journaux, écouté la radio et regardé la télévision, pour savoir ce que l'on disait de lui.
Malheureusement pour son égo boursouflé, il avait à nouveau laissé en vie le jeune homme et tué la jeune femme. Les journaux ne manquèrent pas de pointer du doigt ce fait et publièrent même quelques articles spéculant sur l'apparente impossibilité pour le Zodiac de tuer des hommes...
Cela dut plonger le Zodiac dans une terrible colère, car cette révélation mettait à jour une «vérité qui fâche». Mis à nu par la presse, le Zodiac a du décider de prouver qu'il était capable de tuer un homme. Il allait tuer un « mâle », de manière à ce que plus personne ne puisse douter de sa « virilité », que plus personne ne puisse spéculer sur ses «dysfonctionnements sexuels».

A peine deux semaines après le meurtre du lac Berryessa, le Zodiac exécuta un jeune chauffeur de taxi, en lui tirant dans la tête, par derrière. C'était un acte d'une totale lâcheté, mais le tueur l'a sûrement vu comme une preuve de sa force et de sa détermination. Quelques minutes après ce meurtre, le tueur s'est retrouvé nez à nez avec des policiers appelés sur les lieux. Il était soudainement confronté à l'autorité de deux « mâles », qu'il redoutait sans vouloir l'avouer. Cela du être un moment clé dans la « carrière criminelle » du Zodiac. Grâce à son intelligence et à une description erronée des témoins, il put «embobiner» les policiers alors même qu'il tenait un morceau de la chemise ensanglantée de Paul Stine dans sa poche ! Face à une situation extrêmement dangereuse, il ne fut pas arrêté. Il se vanta par la suite de sa supériorité alors qu'il avait simplement profité d'une chance inouïe.

Toutefois, le Zodiac connu la terreur cette nuit-là. Une peur profonde qu'il n'avait jamais ressentie auparavant.

Après le meurtre de Paul Stine, le Zodiac – semble-t-il – ne tua plus. Par le biais des journaux, sans prendre de risque, il allait diriger sa violence et sa colère vers une population plus large.
Deux jours après le meurtre de Paul Stine, en octobre 1969, le Zodiac commença une nouvelle phase. Durant plus de 8 ans, il allait écrire (principalement) au San Francisco Chronicle, d'abord de manière régulière, puis moins fréquemment.
Jusqu'en mars 1971, la majorité des lettres du Zodiac était saturées de colère, de menaces, de railleries et de vantardise. Au départ, il voulu prouver ses activités criminelles avec des éléments que seul l'assassin pouvait connaître. Mais à mesure que le temps passait, les revendications du Zodiac se firent moins factuelles, devinrent douteuses, vagues, peu fiables, jusqu'à devenir complètement ridicules. A chaque nouveau courrier, le Zodiac semblait perdre sa crédibilité. Il semblait clair qu'il n'avait qu'un but : maintenir sa présence dans les esprits, rester un assassin terrifiant et énigmatique pour les habitants de la Bay Area.
Il n'y parvint pas réellement, comme il semble qu'il ne parvint pas non plus à garder le contrôle de sa vie et de son cerveau.

Au début de sa période épistolaire « faste », le Zodiac tenta d'enlever Kathleen Johnes mais elle parvint à lui échapper. Durant des heures, il la conduisit sur des routes isolées de la campagne californienne. Jouissait-il du contrôle qu'il avait sur elle ? Ou éprouvait-il des difficultés à décider ce qu'il allait faire d'elle ? La jeune femme réussi à sortir de la voiture avec sa fille. Fou de rage, le tueur exprima sa frustration en carbonisant la voiture de Kathy, ignorant les risques qu'il prenait d'être repéré.
Il semble toutefois qu'il ne tua plus après cet événement.
Durant l'été 1970, il n'avait plus, pour terroriser la population, que des revendications imprécises concernant des victimes anonymes de plus en plus nombreuses.

Dans ces courriers, le tueur n'exprima qu'une seule et unique fois des remords : en décembre 1969, lorsqu'il écrivit au célèbre juriste Melvin Belli. Ce courrier mène à penser qu'il était très déprimé. Peut-être la demande d'aide qu'il formula était-elle même sincère. Toutefois, ce bref moment de vulnérabilité passa et le Zodiac retourna à ses vieilles habitudes d'intimidation et de manipulation.

Après avoir envoyé une carte postale au Chronicle en mars 1971, le Zodiac ne fit plus parler de lui durant 3 ans. Peut-être déménagea-t-il pour un nouvel emploi. Par contre, il est peu probable qu'il ait été incarcéré, dans la région en tout cas.
Lorsqu'il recommença à écrire, en 1974, il envoya ses courriers depuis tous les coins de la Bay Area, et non plus seulement de San Francisco et sa banlieue. Il est donc difficile de savoir où il vivait exactement.
Peut-être son nouvel emploi l'amenait-il à parcourir la région ?

Ce qui arriva au tueur du Zodiac après qu'il ait envoyé son -supposé- dernier courrier de 1978 ? Nul ne le sait.
Peut-être s'est-il suicidé.
Peut-être a-t-il simplement décidé d'arrêter de communiquer avec la presse, comme il avait cessé de tuer des années auparavant.
Peut-être fait-il parti des très rares tueurs en série qui sont parvenus à contrôler leur violence et à ne plus tuer (ou seulement en de très rares occasion), en trouvant son plaisir « ailleurs ».
Evidemment, il est également possible que le Zodiac soit tout simplement décédé, de mort naturelle...

Profil de Greg McCrary (ancien profiler au FBI) :
Le tueur a constamment changé de méthode (de mode opératoire) et a admit ouvertement que le meurtre était pour lui un sport. Les attaques ont eu lieu le soir ou la nuit, durant les week-ends, souvent

près de vacances, avec des armes différentes, sans autre mobile que la violence en elle-même.
Clairement, le tueur voulait que l'on sache qu'il avait commis ses crimes, et orientait sa rage contre les femmes.
Pourquoi ? Il voulait peut-être prouver sa supériorité, attirer l'attention, contrôler l'enquête, créer un climat de terreur et revivre ses crimes à travers les articles des journaux.

S'attaquant à des couples par 3 fois, il était sans doute envieux ou jaloux parce qu'il n'avait pas (ou ne pouvait pas avoir) ce genre de relation. Peut-être était-ce également un moyen de prouver qu'il n'avait pas peur de s'en prendre à un homme, mais le fait qu'il ait agressé des couples plutôt que des femmes seules ou des hommes seuls indique un certain ressentiment face à ces relations de couple.

Il aimait tendre une embuscade à ses victimes, les prenant par surprise, mais lors d'aucun de ses crimes il n'a prit de grands risques. Et même lorsqu'il se plaçait délibérément dans une situation plus dangereuse, en passant un appel téléphonique par exemple, il s'enfuyait rapidement, sans demander son reste.
Et pourtant, il est possible que le Zodiac ait cru qu'il prenait un risque. Il pouvait donc se croire courageux et se féliciter lorsqu'il n'était pas arrêté. Peut-être voyait-il ses crimes comme la preuve de ses talents d'infiltration. Il a pu se croire plus audacieux qu'il ne l'était réellement.
Le tueur était sans doute un jeune homme immature qui s'imaginait tel un chasseur habile.

L'un des aspects de ses crimes qui devaient lui plaire le plus était d'être capable de railler la police depuis une perspective supérieure et de regarder les enquêteurs tourner en rond. Cela indique souvent une personne qui n'est pas sure de sa propre intelligence et qui, pour se rassurer, joue avec les autres. Le Zodiac avait besoin de

penser qu'il était plus intelligent que les meilleurs enquêteurs et il exagérait sans doute les risques qu'il avait pris afin d'affirmer sa supériorité. Les gens qui le connaissaient devaient être familiers de son arrogance, mais aussi de ses lacunes et de son sentiment d'insécurité.

Il utilisait beaucoup de tactiques de diversion, proférant des menaces qui s'avérèrent fausses ou envoyant des messages cryptés. C'est une forme de "plaisir de la tromperie". Il était excité par le fait de tromper les autres. Les messages codés qu'il envoyait ne signifiaient peut-être rien mais il aimait savoir qu'une ville entière (et plus !), plusieurs forces de polices et des enquêteurs amateurs, tentaient de résoudre le moindre code ou la plus petite indication qu'il envoyait. Cela lui a sans doute procuré un grand plaisir de savoir que personnes ne parviendrait à les résoudre, puisqu'il n'y avait rien à résoudre, et que les gens continueraient toutefois à chercher. Plus ils pensaient être prêts à l'identifier, plus il a du s'amuser.

Il aimait le contrôle qu'il exerçait parce qu'il était alors le responsable, il menait l'enquête, plus ou moins, comme s'il était le superviseur. Il avait pu vouloir entrer dans la police (comme beaucoup de tueurs en série) mais n'avait pu y parvenir. A travers ses menaces et ses messages, il devenait le grand chef de la police et donnait ses ordres. Lorsqu'il a frappé à San Francisco même, son terrain de chasse et de terreur s'est agrandit : il a du se sentir plus puissant encore.
C'était le plus important pour lui. Il exerçait un contrôle sur ses victimes et il faisait de même avec qui que ce soit pouvant éventuellement devenir une victime, au hasard.

Et pourtant, avec le temps, il a pu se lasser de tout cela. Comme le *BTK* (Dennis Rader, qui a assassiné 10 personnes entre 1974 et

1977, puis en 1991), il a glissé dans une période "dormante", s'est "réveillé", puis est retombé en sommeil.
Le problème est que certaines lettres sont sujettes à caution et qu'il est difficile de savoir si elles ont ou non été envoyées par des imitateurs, et si le Zodiac a effectivement tué le nombre de personnes dont il se vantait.

Si l'on essaye d'imaginer son passé, s'il avait par exemple reçu un entrainement militaire, non nous heurtons à ses tactiques de diversions. Les messages codés pouvaient n'être qu'un appât, un jeu découlant d'un simple passe temps, ou ils pouvaient provenir d'une véritable qualification acquise à l'armée. Ses courriers présentent de nombreuses pistes dans de nombreuses directions, peut-être sans but et sans signification, mais il nous est impossible de savoir lesquels de ces indices offraient de réels moyens de l'identifier.

Il a pu obtenir un minimum de succès dans d'autres occupations, un peu d'éducation mais un emploi peu valorisant. Dans son esprit, il était supérieur à tout cela, et comme il ne pouvait pas obtenir un sentiment de « grandiosité » à partir de ces éléments, il a décidé de tuer et de se vanter de ses actes. Il s'est probablement senti immortalisé par toute la publicité qui a été faite sur cette affaire et les livres qui ont été écris sur ses crimes. S'il est toujours en vie, il peut toujours ressentir la satisfaction que, après tout ce temps, ses crimes attirent encore l'intérêt d'une très large population. Il est vraiment devenu célèbre, comme Jack l'Eventreur.

Le but ultime de ses crimes était d'obtenir la notoriété. Le fait d'appeler la police, d'écrire les lettres, de se vanter, de lire des articles sur lui dans la presse... lui apportait autant de satisfaction que les meurtres eux-mêmes. Lorsqu'il a cessé de tuer, il a envoyé des lettres qui lui permettaient de maintenir son emprise, de répandre la peur dans la région, et donc de provoquer son

excitation et son plaisir : il obtenait le même effet qu'en tuant, mais sans avoir besoin de prendre de risque. La célébrité et un sentiment de supériorité sont devenus plus excitant pour lui que la violence elle-même.
Il voulait être connu en tant que tueur en série. C'est probablement la seule chose qu'il ait jamais accompli dans son existence.

L'hypothèse des personnalités multiples :

Selon le Dr. David Van Nuys, directeur du département de psychologie à l'université d'état de Sonoma et co-auteur avec Michael Kelleher du livre « This is the Zodiac speaking », le tueur du Zodiac était un psychopathe souffrant du syndrome de personnalités multiples.
A partir des lettres du tueur, il a établi un profil certes intéressant, mais qu'il avoue lui-même être le résultat de suppositions et de théories.
Le Zodiac aurait été un enfant maltraité, abandonné, puis un adolescent solitaire et rejeté. « *Le rejet a sûrement été une question significatif pour le Zodiac et a dû être le cœur de son envie de tuer.* »
Le Zodiac vivait sûrement dans la Bay Area, peut-être à San Francisco même. Il vivait sûrement seul, isolé, à l'écart. D'après ces lettres, le Zodiac se rendait souvent au cinéma et regardait beaucoup la télévision.

Sur quoi se base l'hypothèse du Docteur Van Nuys ?
Principalement sur l'étude des crimes et –surtout - des lettres du Zodiac.
Lorsque le Zodiac refit surface en janvier 1974, en envoyant une nouvelle lettre au SF Chronicle, il sembla d'abord être le même. Son courrier était empli de moqueries et de menaces, et il affirmait

avoir fait de nouvelles victimes. Il semblait vouloir reprendre exactement à l'endroit où il s'était arrêté 3 ans auparavant. Toutefois, les 3 lettres suivantes, écrites en février, mai et juillet 1974, se révélèrent totalement différentes de tout ce qu'il avait pu envoyer précédemment. Plus de fautes de grammaire, plus de menaces ni d'intimidation. Soudainement, le Zodiac abandonnait son surnom et modifiait son style de communication. Seule son écriture restait identifiable.
Le tueur avait sans doute vécu un événement qui l'avait transformé. Les 3 dernières lettres de 1974 montraient un homme qui oscillait entre deux états de conscience radicalement différents.

Selon le docteur Van Nuys, ces lettres confirmeraient son hypothèse : le tueur se battait contre un « désordre dissociatif sévère ».
Après sa dernière lettre de juillet 1974, le Zodiac disparu à nouveau, cette fois pour 4 années. En avril 1978, il écrivit à nouveau au SF Chronicle, sa toute dernière lettre. Elle était remplie de menaces et de fanfaronnades, mais suggérait également un état d'esprit très fragile, prêt à sombrer.

Le Docteur Van Nuys est persuadé que le Zodiac n'a pas assassiné Cheri Jo Bates. Le langage de l'assassin de Bates, lisible dans la lettre qu'il a envoyée, était très différent de celui utilisé par le Zodiac. De plus, le tueur du Zodiac a lui-même commencé à « compter » ses victimes à partir de David Faraday et Betty Lou Jensen, à Vallejo, pas avant.
Toutefois, le Zodiac était sans doute à Riverside ou dans les environs au moment où Cheri Jo Bates a été assassinée. Ce meurtre l'a « stimulé » et l'a inspiré, il a fusionné sa colère et sa frustration, les transformant en une détermination sans faille à obtenir l'attention et la notoriété, à travers des meurtres similaires.

Le Zodiac était un homme très narcissique, absorbé par sa petite existence, qui cherchait désespérément à ce que l'on s'intéresse à lui. Il n'était capable d'aucune empathie envers les autres. Il était sans doute un psychopathe, un asocial qui ne ressentait aucun remords, centré sur lui-même, traitant les autres comme des objets, manipulateur, menteur, impulsif...

Comme la majorité des psychopathes, le Zodiac a du souffrir d'abus ou d'une perte durant son enfance.
La recherche d'attention exprimée par le Zodiac dans ses lettres a quelque chose de puérile, d'infantile. Il réclamait rageusement que l'on s'occupe de lui, que l'on réalise qu'il existait. Cette faim vorace d'attention est mise en évidence dans la répétition de sa détermination à « *collecter des victimes qui serait (ses) esclaves durant (sa) vie après la mort* ». D'où qu'il ait été chercher cette idée, elle souligne sont besoin d'être servi, obéi, ce qui révélerait en retour une privation durant sa jeunesse. Le Zodiac avait un immense besoin de contrôle et de supériorité, et donc un grand manque.

Le Docteur Van Nuys souligne que le contrôle et la supériorité sont des thèmes que l'on associe non seulement avec le désordre de personnalité antisociale, mais aussi avec la paranoïa. Comme le paranoïaque craint d'être contrôlé par des forces extérieures, il tente de prendre lui-même le contrôle des autres et se montre très vigilant pour savoir qui est supérieur à qui. Les paranoïaques sont souvent très secrets et la préoccupation du Zodiac pour les codes et les messages secrets proviennent peut-être de là.

Le Zodiac n'était pas pour autant psychotique. Il avait des tendances paranoïaques, mais n'était pas paranoïaque. Il n'était pas non plus schizophrène. Il n'existe aucune preuve d'hallucinations

visuelles ou auditives de la part du tueur, que ce soit dans ses lettres ou son comportement.

Cependant, le tueur était dans un état limite, sur le fil du rasoir, oscillant entre la santé mentale et la folie, particulièrement après le meurtre de Paul Stine. Après ce meurtre, le tueur a semblé se désorganiser et s'est montré incapable d'accomplir ses menaces.
Il devait en tout cas souffrir d'un immense stress.
Le Zodiac ne pourrait toutefois pas être déclaré légalement « aliéné » : la planification de ses crimes et la manière dont il s'en est vanté indiquent une conscience complète de ce qu'il faisait.

Selon le docteur Van Nuys, toutes ces caractéristiques mèneraient à penser que le tueur du Zodiac souffrait d'un « Trouble dissociatif de l'identité » (également appelé « Trouble de la personnalité multiple »).

Dans ses lettres, le Zodiac exprime un manque, un besoin impérieux, lié à un traumatisme de son enfance. Les recherches menées sur le (rare) « Trouble dissociatif de l'identité » montrent clairement que ces traumatismes infantiles sont la cause principale de la scission qui créé les multiples personnalités. Les abus sexuels incestueux graves sont la source d'un traumatisme très souvent connecté aux personnalités multiples, ce qui permet d'expliquer que ce trouble soit bien plus fréquent chez les femmes que les hommes. Toutefois, d'autres formes de traumatisme peuvent également provoquer ce trouble dissociatif : avoir subi la torture, physique ou mentale, ou avoir été témoin du meurtre d'un membre de sa famille.

Comment ce trouble se manifeste-t-il ? En des circonstances terribles, une réponse extrême est produite par l'enfant. Certains enfants créent des compagnons imaginaires pour échapper à une réalité horrible. Avec le temps, ce compagnon peut parfois être intégré à la personnalité de l'enfant et finir par acquérir une

véritable existence. En réponse à un traumatisme sévère, la tactique de dissociation peut aboutir à un désordre psychologique significatif.

Avec cette hypothèse en tête, le Docteur Van Nuys revisite l'un des crimes du Zodiac. Lors de l'attaque du lac Berryessa, le Zodiac a dit : « *Je vais **devoir** vous attacher* » (au lieu de « *Je vais vous attacher* ») et, plus tard, « *Je vais **devoir** vous poignarder* » (au lieu de « *Je vais vous poignarder* »), comme s'il était commandé par une force extérieure et n'était presque qu'un témoin des événements.
Lorsque Bryan Hartnell lui a demandé de le poignarder en premier, le tueur a simplement répondu « *Ok, je vais faire ça* », alors que ses mains tremblaient et qu'il s'apprêtait à poignarder ses victimes à de nombreuses reprises. Le docteur Van Nuys voit cette répétition non pas comme une frénésie mais comme un acte robotique répétitif, comme si une partie de l'esprit du tueur regardait cet acte affreux à distance.

La première « preuve » la plus évidente d'un désordre dissociatif serait le fait que la «personnalité tueur» s'est donnée un nom bien à elle, « le Zodiac », comme cela arrive souvent dans les cas de trouble dissociatif. Un homme « normal » avait peut-être un alter-ego violent qui se présentait sous le nom de « Zodiac ».

La seconde « preuve » serait la lettre envoyée par le tueur à Melvin Belli, en 1969.

> « Cher Melvin, c'est le Zodiac qui vous parle. Je vous souhaite un joyeux Noël. Ce que je vous demande c'est ceci, s'il vous plait aidez-moi. Je ne peux pas m'en sortir parce que cette chose en moi ne me laissera pas. Il est très difficile pour moi de me contrôler J'ai peur de perdre le contrôle à nouveau et de prendre ma neuvième + possible dixième victime. S'il vous

> plait aidez-moi Je me noie. (...) S'il vous plait aidez-moi Je ne peux pas me contrôler plus longtemps. »

D'abord, c'est la politesse de la salutation et le souhait pour Noël qui surprennent. Cela annonce un Zodiac inconnu jusque là. Ensuite, il y a cet appel presque suppliant, cette demande d'aide désespérée dans laquelle l'auteur de la lettre décrit explicitement une personnalité divisée et qui s'affronte. Bien que l'auteur de la lettre se présente comme étant le Zodiac, c'est clairement une voix différente qu'il nous fait entendre, et qui décrit la difficulté de retenir les terribles pulsions violentes d'une autre personnalité.

Environ 3 mois après que Melvin Belli ait reçu cette lettre, cette personnalité divisée aurait été mise en évidence dans l'agression avortée contre Kathy Johns et sa fille. Durant 2 ou 3 heures, le Zodiac a conduit la jeune femme dans sa voiture, parlant peu. Selon Kathy Johns, il regardait droit devant lui et lui annonça très calmement qu'il allait la tuer. Pour le Docteur Van Nuys, cela démontre à nouveau un comportement quasi « robotique ». La conduite sans but et les menaces prononcées calmement, platement, donnent le sentiment que le Zodiac était « hors de son corps », qu'il fonctionnait "sur pilotage automatique".
Qu'a-t-il pu se passer dans l'esprit du Zodiac durant ces 2 ou 3 heures ? Auparavant, il avait toujours tué sans la moindre hésitation, presque toujours de manière rapide et brutale. Là, il semblait indécis, comme s'il livrait un combat intérieur entre le Zodiac qui voulait tuer cette jeune mère et son enfant, et une autre partie de lui-même qui refusait de commettre un tel acte.

Une autre personnalité, plus saine, non violente, était peut-être en train d'émerger, une personnalité qui luttait contre la personnalité psychopathe et impitoyable du Zodiac.
Il semble en effet que le Zodiac n'ait plus tué après son agression «

ratée » contre Kathy Johns. Le Docteur Van Nuys fait l'hypothèse que la personnalité « saine » du Zodiac commençait alors à prendre le contrôle et que l'aspect extrêmement violent du Zodiac perdait de sa force.

La preuve la plus impérieuse du « Trouble dissociatif de l'identité » serait enfin le changement de personnalité exprimé par le Zodiac lui-même dans ses dernières lettres. Le Zodiac n'envoya rien durant 3 ans, après sa lettre de mars 1971. Puis, en janvier 1974, il écrivit une lettre au SF Chronicle simplement pour annoncer que « *L'Exorciste est la meilleure comédie satyrique que j'ai jamais vu* ». Dans cette lettre, il se montre comme critique de cinéma et rien d'autre. L'auteur du courrier ne commence pas avec sa phrase habituelle « *C'est le Zodiac qui vous parle* ». La salutation polie qui clôt la lettre est un rappel de la politesse inhabituelle exprimée dans le courrier envoyé à Melvin Belli.
Il semble que le Zodiac a changé.
Si l'on accepte l'hypothèse selon laquelle une lutte a eu lieu entre deux personnalités antonymes, alors il est possible qu'en 3 ans, la personnalité la plus « saine » soit devenue plus ou moins dominante.

Quelques jours plus tard, le Zodiac envoya une autre lettre concernant l'enlèvement de Patty Hearst par la Symbionese Liberation Army. Bien que ce courrier ait été authentifié, nombreux sont ceux qui ne l'acceptent pas parce qu'il est trop différent, de ton et de style, des précédentes lettres du Zodiac. Si cette lettre est authentique, c'est une preuve supplémentaire d'un changement de personnalité. Cette lettre présentait un court message : « *Cher monsieur le rédacteur en chef, saviez-vous que les initiales 'SLA' se prononcent 'sla', un ancien mot nordique signifiant 'tuer' ?* ». Cette lettre était signée « *Un ami* ».
On peut remarquer à nouveau la politesse et l'absence de fautes de

grammaire. Cela suggère une personnalité plus érudite que celle présentée par les lettres précédentes.

Le Zodiac attendit 3 mois avant d'envoyer un nouveau courrier, cette fois pour critiquer « *le manque de goût et de sympathie pour le public* » de la publicité pour le film « Badlands ». Cette lettre était signée « Un citoyen ». La salutation habituelle, les menaces, les moqueries, les fanfaronnades, la signature-cible sont manquantes, tout comme les fautes de grammaire. En fait, sans l'écriture identifiable et le double timbrage, il n'y aurait eu aucun moyen de reconnaître l'auteur de cette lettre comme étant le Zodiac. L'attitude indignée du Zodiac concernant « Badlands » peut-être vue comme "réaction formation", la personnalité « saine » du Zodiac poussant la conscience de sa violence dans l'inconscient en assumant sciemment une position diamétralement opposée.

Le 8 juillet 1974, le Zodiac envoya une nouvelle lettre qui semble encore avoir été écrite par son alter-ego. Il critiquait cette fois l'un des journalistes du SF Chronicle et signa « *Le Fantôme Rouge (rouge de rage)* ». Là non plus, pas d'erreur de grammaire et pas de signature-cible. Et, comme pour la lettre de l'Exorciste et celle de Badlands, l'auteur du courrier se présente comme un critique, un esthète. Nous voyons à nouveau le mécanisme de défense psychologique de "réaction formation" lorsque le Zodiac décrit le journaliste comme quelqu'un qui « *a toujours besoin de se sentir supérieur* ».

Selon le Docteur Van Nuys, lorsque l'on considère le contenu de ces lettres dans leur ensemble, il montre une certaine constance qui tendrait à valider l'hypothèse d'une personnalité émergente différente.

Quatre années passèrent encore avant que la dernière lettre du Zodiac ne soit reçue. *(Cette lettre est considérée par beaucoup*

comme un faux.)
Dans celle-ci, le tueur se présenta à nouveau comme il l'avait fait dans ses premiers courriers « *C'est le Zodiac qui vous parle* ». Et il ajouta « *Je suis de retour parmi vous* ».
De retour, mais d'où ? On peut interpréter cette affirmation de plusieurs manières différentes. Par exemple, on peut imaginer que le Zodiac est de retour dans la Bay Area alors qu'il était dans une autre région, voir un autre état. Il peut également avoir été libéré de prison ou d'un hôpital psychiatrique. La troisième explication est qu'il a simplement décidé de recommencer à écrire au SF Chronicle. Et enfin, il est possible que la personnalité meurtrière du Zodiac ait refait surface après une période de sommeil.
Lorsque le Zodiac écrit « *Je suis là, j'ai toujours été là* », peut-être est-ce une déclaration de cette personnalité brutale qui a continué à exister bien que la personnalité « saine » ait prit le contrôle.

La notion que cette lettre a été écrite par une personnalité psychopathe qui fait sa réapparition est renforcée par le retour de l'auteur aux fanfaronnades et aux menaces qui caractérisaient la personnalité « première » du Zodiac. C'est également cette personnalité qui démontre un manque de contrôle sur les mécaniques de l'écriture, avec le retour des fautes de grammaire et de ponctuation.
Finalement, il y a cette conclusion sibylline : « *Je suis maintenant en contrôle de toutes choses* ». Selon le Docteur Van Nuys, c'est la personnalité meurtrière du Zodiac qui aurait écrit cette phrase, bandant temporairement ses muscles pour prouver qu'elle est toujours présente. Temporairement, car le Zodiac n'a plus jamais fait parler de lui par la suite. La personnalité « saine » et non violente a peut-être repris le contrôle, enfermant à nouveau la personnalité brutale dans sa boîte.

Cela est-il possible ? Peut-on voir une autre personnalité émerger, disparaître, revenir puis disparaître à nouveau, cette fois pour de bon ? Selon le DSM-IV, c'est possible : « *Le trouble dissociatif de l'identité semble avoir un chemin clinique fluctuant qui tend à être chronique et récurrent... Ce désordre de personnalité peut devenir moins prégnant lorsque les individus atteignent la quarantaine, mais peut réapparaître lors d'épisodes de stress ou de trauma ou lors d'abus de substances* ».
Le Zodiac n'a plus fait parler de lui depuis des dizaines d'années. Si l'on se réfère au DSM-IV, avec le passage du temps et l'approche de la quarantaine, une personnalité « saine » et non violente a pu émerger et prendre le dessus. La personnalité connue sous le nom de « Zodiac » a peut-être disparu une fois pour toute et n'a jamais refait surface.

Bibliographie

"Zodiac", Robert Graysmith, Edition du Rocher, 2007.

"Times 17: The Amazing Story of the Zodiac Murders in California and Massachusetts, 1966-1981", Gareth Penn, Foxglove, 1989.

"The Zodiac / Manson Connection", Howard Davis, Penpower, 1997.

"This is the Zodiac Speaking": Into the Mind of a Serial Killer", Michael Kelleher et David Van Nuys, Greenwood Press, 2001.

"Zodiac Unmasked: The Identity of America's Most Elusive Serial Killers Revealed", Robert Graysmith, Berkley, 2017.

"The Most Dangerous Animal of All: Searching for My Father… and Finding the Zodiac Killer", Gary Stewart et Susans Mustafa, Harper Paperbacks, 2015.

Sur Heriberto Seda :

"Sleep My Little Dead: The True Story of the Zodiac Killer", Kieran Crowley, Saint Martin’s Press, 2005.

Filmographie

Documentaires :

"Case Reopened : The Zodiac with Lawrence Block", Film Garden, 1999.

"Perfect Crimes ?", History Channel, 1999.
Quatre des affaires les plus célèbres du 20ème siècle, dont celle du Zodiac.

"Cold Case Files", 1999, épisode 51.

"America's Most Wanted", 2007.

Films :

"The Zodiac Killer", Tom Hanson, 1971.

"The Limbic Region", HBO, 1996.

"The Zodiac Killer", Charles Adelman, 2005

"The Zodiac", Alexander Bulkley, 2005

"Zodiac Killer", Ulli Lommel, 2005

"Zodiac", David Fincher, 2008

Etats-Unis, 1985 à aujourd'hui

RICHARD ANGELO

Nom : Richard Angelo
Surnom : "The Angel of Death" (L'Ange de la Mort)
Né en : 1961 à Lindenhurst (New York) - USA
Mort le : Toujours vivant, incarcéré.

Richard Angelo voulait qu'on le prenne pour un héros. Comme beaucoup d'"infirmiers de la mort", il empoisonnait délibérément certains de ses patients, puis attendait qu'on l'appelle pour les réanimer et les sauver. Malheureusement, il a souvent eu la main trop lourde et au moins 20 d'entre eux sont décédés. Ses collègues ont finit par se douter de quelque chose. La police a perquisitionné chez lui et a trouvé des fioles de médicaments, mortels à hautes doses. Lors de son procès, il a tenté de convaincre les jurés qu'il n'était pas responsable de ses actes, mais ils ne l'ont pas cru.

Informations personnelles

Richard Angelo est le fils unique de parents fort religieux qui l'ont toujours choyé. Ses parents, des professeurs, l'ont élevé dans la peur et le respect de Dieu. Ils étaient des citoyens modèles, réservés et sans aucun problème. Ils vivaient dans une belle maison de banlieue à Long Island. Enfant, Richard Angelo avait un visage... angélique. Il sortait tout droit d'une série des années 50, un gamin parfait, poli, gentil, bien éduqué...

A l'adolescence, il ne se rebella pas, au contraire. Ses parents n'avaient même pas besoin de lui demander de tondre la pelouse, vider les poubelles, ramasser les feuilles, porter les courses ou aider les voisins. Il n'était pas très sportif et ne se fit remarquer à la ligue de Base-ball pour enfants que pour son niveau très... moyen. Il

continua pourtant, fit des efforts, essayant toujours de faire du mieux qu'il le pouvait. Il était Scout et se vit attribuer le badge convoité de "Eagle Scout", une récompense uniquement attribuée aux meilleurs.
Il aimait chasser ou pêcher avec son père, un homme aimant et fier de son fils. Richard Angelo adorait également rendre visite à sa grand-mère Italienne qui lui préparait toujours ses pâtes préférées.

Il était toutefois réservé et solitaire, et personne ne l'a jamais vu sortir avec une fille. Angelo était un garçon studieux, sans doute influencé par ses parents. Il eut la meilleure éducation (Catholique) de la région : l'Ecole Elémentaire de l'Aide Perpétuelle et le Lycée Baptiste de Saint Jean. Comme ses parents, il allait à la messe tous les dimanches (et continua une fois adulte). Son oncle, un prêtre de Pennsylvanie, eut aussi de l'influence sur lui. Richard était fier d'être enfant de choeur à l'Eglise de Notre Dame de la Santé Perpétuelle. Son visage s'illuminait lorsqu'il participait à la messe, heureux que ses parents le regardent.

En fait, en grandissant, il sembla presque trop parfait pour certains. Il ne buvait jamais, ne fumait pas, ne sortait jamais avec les filles et rarement avec ses amis.

En 1980, Angelo commença des études d'infirmier à l'Université de Farmingdale (état de New York). Il obtint ensuite un emploi à l'unité des grands brûlés du Centre Médical du Comté de Nassau (Long Island, état de New York). Mais il ne resta pas longtemps. Il était compétent, sans plus et, selon ses supérieurs, il eut des problèmes avec ses collègues parce qu'il se faisait souvent porter pâle.
Il démissionna et fut rapidement engagé à l'Hôpital Brunswick d'Amityville (état de New York). L'endroit ne lui plut pas vraiment,

et il démissionna à nouveau en janvier 1987. (Il semble qu'il ne tua personne dans ces deux hôpitaux).

Il se voyait comme un pilier de sa communauté. Il était pompier volontaire et s'était justement porté volontaire pour se déguiser en elfe lors de la parade des pompiers de Noël. Ses (rares) amis et ses voisins le considéraient comme quelqu'un de doux, de calme et de gentil. Ses activités préférées étaient tondre la pelouse ou remplir les bouteilles d'oxygènes de la caserne de pompiers... Sa logeuse âgée l'adorait, et son chef, chez les pompiers, ne parvint pas à croire qu'il ait fait le moindre mal à qui que ce soit.
Et pourtant, Angelo avait l'impression d'être un moins que rien et avait besoin d'être le meilleur en tout, d'être respecté dans son travail, pour remonter dans sa propre estime.

Ses parents avaient pris leur retraite en Floride et Richard Angelo, à 26 ans, était seul pour la première fois de sa vie. Il loua une chambre chez l'habitant, dans la petite ville où il avait grandi, Lindenhurst.

Au printemps 1987, il commença à travailler à l'Hôpital du Bon Samaritain de Long Island (New Jersey).

Crimes et châtiment

Richard Angelo paraissait mature et heureux de travailler au Bon Samaritain. Il avait obtenu un poste de responsabilité et supervisait l'équipe d'infirmiers urgentistes. Il était pourtant humble et toujours correct avec ses collègues. Ceux-ci ne pouvaient pas savoir qu'il cherchait désespérément leur respect et celui de ses supérieurs. Lorsqu'il ne travaillait pas, il passait presque tout son temps à sa nouvelle passion : sa précieuse collection de cailloux, sur lesquels il collait amoureusement des étiquettes détaillées. Ou alors, il lisait

voracement des encyclopédies médicales, afin de satisfaire sa soif de connaissance et de perfection.
Sa logeuse, une dame âgée, le trouvait «*très convenable, poli et gentil*» mais le connaissait finalement très mal. Il travaillait la nuit, dormait le jour et parlait peu.

Tout se passait bien au Bon Samaritain, excepté un "détail" : l'augmentation du taux de mortalité du service des soins intensifs. Ces morts étaient étranges. Des patients âgés (en soins intensifs ou soins cardiaques) étaient stables et se portaient bien lorsque les infirmier(e)s de nuit contrôlaient leur état. Mais quelques minutes plus tard, l'alarme sonnait et l'équipe découvrait le ou la patiente haletant sur son lit, le visage bleu, à bout de souffle.
Les médecins comme les infirmières étaient perplexes et horrifiés.

Vingt cinq patients moururent durant une période de six semaines, tous dans des circonstances similaires et tous lorsqu'Angelo travaillait.
Pourtant, Angelo avait encore beaucoup de collègues et d'amis admirateurs qui ne se doutaient de rien et pensaient que les morts auraient pu être encore plus nombreuses sans les efforts héroïques d'Angelo pour sauver ces patients. Il s'était bâti une réputation de "sauveur". Les membres de l'équipe de nuit au Bon Samaritain étaient constamment impressionnés par le fait que le 1er infirmier arrivant dans la chambre lorsque l'alarme sonnait était invariablement Richard Angelo. Certains ne cachaient pas leur respect et leur admiration pour le jeune infirmier qui prenait toujours la situation en main et semblait savoir exactement ce qu'il fallait faire.

D'autres infirmiers, au contraire, finirent par avoir des doutes. Ainsi, une infirmière, Lauren Ball, ne pouvait s'empêcher de penser que "quelque chose n'allait pas" avec Angelo. Il travaillait deux

nuits par semaine avec elle et ne lui avait jamais donné de raison de se méfier de lui. En fait, il faisait tout ce qu'il pouvait pour qu'on l'apprécie. Mais Lauren Ball ne pouvait se débarrasser d'un sentiment de malaise. Tout au fond d'elle, elle sentait que le jeune infirmier, bien que doux et efficace, était lié à ces morts. Il était "trop beau pour être vrai", trop parfait.
Une des patientes, Nancy Falabella, 67 ans, lui avait dit qu'elle n'aimait pas Angelo et qu'elle ne lui faisait pas confiance. Le fils de Madame Falabella expliqua même à Lauren Ball que sa mère lui avait dit : «*Ne laisse pas cet infirmier barbu s'approcher de moi*».

Le 11 octobre 1987, il y eut plus de morts que d'habitude. Et cette nuit-là, Angelo fut enfin découvert.

La première victime fut **Joseph Mirabella**, 71 ans. Il avait été opéré pour un désordre intestinal et, à la surprise générale, il s'en était très bien remis. Dirigeant d'une compagnie de fabrication de portes en aluminium, Monsieur Mirabella était un sacré bonhomme. Il paraissait si bien que sa famille rentra chez elle sans inquiétude. Il était en bonne santé lorsque Richard Angelo vint vérifier sa tension, une demi-heure après leur départ.
A 1h30 du matin, l'hôpital appela l'épouse de Joseph Mirabella pour la prévenir : il venait de décéder d'une crise cardiaque. La famille, affligée, en état de choc, retourna à l'hôpital. Angelo les accompagna à la morgue. Très religieux, il les réconforta en leur assurant que Joseph devait déjà être avec le "Père", puis les reconduisit vers la sortie.

Moins d'une heure après, ce fut le tour de **Gerolamo Cucich**, 73 ans. Ce touriste Yougoslave était à l'hôpital, où il se remettait de problèmes cardiaques, lorsqu'Angelo entra dans sa chambre et injecta quelque chose dans son intraveineuse. Il lui dit : «*Je vais vous aider à vous sentir mieux*». Quelques minutes plus tard,

Cucich se sentit engourdi, il eut du mal à respirer et commença à s'affoler. Il réussit pourtant à appeler les autres infirmier(e)s. L'infirmière Lauren Ball parvint à le sauver, de justesse.

A six heures du matin, il y eu une troisième victime, **Nancy Falabella**, la dame qui ne faisait pas confiance à Angelo. Madame Falabella était une ancienne institutrice de Brooklyn à qui on avait enlevé une tumeur cancéreuse avec succès. Elle avait toutefois connu quelques complications et avait été envoyée dans l'unité des soins intensifs. Elle n'avait pas voulu venir au "Bon Samaritain", mais son fils et sa belle-fille l'y avaient poussé, à cause de l'excellente réputation de l'hôpital...

Par la suite, Gerolamo Cucich voulu parler à Lauren Ball. Il lui expliqua ce qui s'était passé. Un jeune homme barbu, rondouillard, portant une blouse blanche d'infirmier avait injecté quelque chose dans son intraveineuse. Peu après, il avait commencé à se sentir très mal. Angelo était le seul barbu de l'équipe.
L'infirmière Ball, qui le soupçonnait déjà, décida de l'interroger pour en être sûre. Évidemment, Angelo nia tout et fut indigné des accusations portées par Lauren Ball. Mais celle-ci ne fut pas convaincue et fit part de ses soupçons à ses supérieurs. Comme Angelo avait d'excellentes références, on demanda à l'infirmière de garder ses soupçons pour elle-même... jusqu'à ce qu'une enquête interne soit menée.

On analysa l'urine et le sang de Monsieur Cucich et on réalisa qu'ils présentaient des traces de Pavulon, un puissant paralysant musculaire.
Le Pavulon est le produit utilisé en doses massives pour exécuter les condamnés à mort dans certains états des États-Unis. En doses minimes, il est utilisé comme relaxant durant les opérations ou pour détendre les patients avant de les intuber. En bien des aspects, il est

semblable au curare. A petites doses, c'est un médicament utile. Entre de mauvaises mains, il provoque une mort longue et extrêmement douloureuse, bloquant les poumons et suffoquant lentement sa victime.

Richard Angelo fut immédiatement suspendu, en attendant la suite de l'enquête.
Le 13 octobre, son casier fut fouillé à l'hôpital. On y découvrit des seringues, des fioles d'Anectine, un autre paralysant, ainsi que du chlorure de potassium (qui peut provoquer un arrêt cardiaque). Ces objets avaient été volés dans les stocks de l'hôpital et n'avaient rien à faire dans ce casier. Les enquêteurs jetèrent également un œil dans le réfrigérateur de l'unité de soins cardiaques et on leurs révéla qu'une assez grande quantité de Pavulon avait disparu.

Les journaux apprirent la nouvelle et "Newsday", un périodique New Yorkais, annonça qu'il allait publier un article. Les policiers se décidèrent alors à arrêter Angelo.

Le 14 octobre, ils se rendirent chez lui mais il n'était pas là. Les policiers trouvèrent par contre de nouvelles fioles de Pavulon et d'Anectine. Les enquêteurs se demandèrent si Angelo n'avait pas disparu dans la nature et s'ils n'auraient pas dû l'arrêter plus rapidement. Il n'était pas chez lui, il n'était pas chez ses parents, il n'était pas à la caserne des pompiers volontaires...

Les policiers apprirent alors qu'une convention de "techniciens médicaux" avait lieu au Conseil du service médical des urgences de l'état de New York, à Albany. Ils s'y rendirent et y trouvèrent Angelo, étudiant avec fidélité la profession qu'il avait choisie, jusqu'au bout. Il ne résista pas et se laissa conduire au commissariat central de Yaphank, à Long Island.

Bien qu'affligé et angoissé, Angelo renonça à la présence d'un avocat et avoua rapidement ses crimes. En larmes, il admit qu'il

avait injecté du Pavulon à haute dose dans l'intraveineuse de Gerolamo Cucich et qu'il avait également injecté du Pavulon ou d'autres drogues dangereuses dans les intraveineuses de «*plusieurs dizaines de patients*».
Il se vanta d'être devenu un expert du Pavulon en faisant des essais sur des souris qu'il chassait dans le champ qui bordait la maison où il habitait. Il expliqua qu'il avait volé du Pavulon à l'Hôpital du Bon Samaritain, «*ainsi, je pouvais le ramener à la maison afin de l'expérimenter sur mes souris*». Il ajouta que "quelques" souris étaient mortes alors qu'il peaufinait ses connaissances.
Angelo fut inculpé de la tentative de meurtre sur Gerolamo Cucich.

Le médecin légiste du Comté de Suffolk, le Docteur Charles Hirsch, demanda à ce que l'on procède à une "revue" de 37 patients décédés ou qui avaient failli mourir lorsqu'Angelo était dans l'équipe de nuit. Il savait, comme ses autres collègues experts, qu'il serait très difficile de trouver des traces de Pavulon dans les corps des victimes à cause du temps passé, de la décomposition et du processus d'embaumement.
Néanmoins, dès la fin du mois de novembre, les autorités commencèrent à exhumer les corps des victimes afin de procéder à des analyses. Les familles de Nancy Falabella et de Frederick LaGois, 60 ans, furent les premières contactées pour donner leur accord.

Le 13 janvier 1988, Angelo fut inculpé du meurtre de **Frederick LaGois**, un ancien manager de restaurant, père de trois enfants. Il était arrivé au "Bon Samaritain" en septembre 1987 pour une opération de la prostate. Il allait très bien et devait être opéré le 9 octobre mais quelques heures avant son opération, il avait eu un arrêt cardiaque.

Au même moment, l'hôpital du "Bon Samaritain" faisait sa propre enquête pour tenter de comprendre comment Richard Angelo avait pu tuer sans jamais être repéré. La raison, selon les administrateurs, était en fait la combinaison de quatre facteurs.
- D'abord, Angelo avait d'excellentes références et beaucoup d'expérience lorsqu'il avait été embauché en avril 1987.
- Ensuite, son but premier n'était pas de tuer ses victimes mais de les rendre très malades pour les sauver.
- Troisièmement, les victimes d'Angelo étaient âgées et malades.
- Et enfin, le Pavulon et l'Anectine étaient disponibles pour tous les infirmiers du service des soins intensifs.

Le standard de l'hôpital fut submergé d'appels provenant de familles de patients décédés qui voulaient savoir si leur "être aimé" avait été assassiné par Angelo.
L'annonce des inculpations d'Angelo eut un effet dévastateur pour l'hôpital du "Bon Samaritain". Il avait une excellente réputation, celle d'un établissement moderne et bien administré, où le personnel était soucieux du bien être des patients. Mais la presse, le public et les familles des victimes accusaient l'hôpital d'être responsable des meurtres.

Angelo, qui, en une semaine, avait sali la réputation que le "Bon Samaritain" avait mis 40 ans à construire, ruminait dans une cellule de prison. Il avait pensé être libéré sous caution dans l'attente de son procès mais, à sa grande surprise (!!!), il avait reçu des dizaines de lettres le menaçant de mort s'il sortait du pénitencier.

Les enquêtes continuaient et il y eu bientôt des preuves selon lesquelles Angelo avait tué entre 10 et 25 des 33 patients exhumés (quatre familles seulement refusèrent que le corps de leur défunt ne soit exhumé).
Le Docteur Hirsch découvrit des traces de Pavulon dans six des

corps et, dans quatre cas, il y avait assez de Pavulon pour provoquer la mort.

Le procès de Richard Angelo commença en automne 1989, en présence des parents de l'infirmier.
L'accusation préféra ne l'accuser que des quatre meurtres pour lesquels les preuves étaient les plus solides. Les enquêteurs et le Docteur Hirsch présentèrent leurs conclusions, les infirmiers témoignèrent et Gerolamo Cucich fit le voyage depuis la Yougoslavie pour venir raconter son calvaire.

Angelo ne nia pas avoir injecté des drogues à ses patients, mais il essaya de démontrer qu'il souffrait «*d'une maladie mentale qui l'empêchait de produire l'état mental requis pour les crimes dont il était accusé : la conscience d'un grand risque de décès du patient à cause de ces injections*».
A cette fin, ses avocats requirent deux experts psychiatres qui affirmèrent qu'il souffrait d'un «*désordre de dissociation de la personnalité qui l'empêchait d'identifier (et ainsi le poussait à négliger) les risques associés à son geste d'injecter aux patients des produits qui causaient une détresse respiratoire*».
Les experts témoignèrent qu'Angelo avait un sentiment «*d'extrême non conformité*», et qu'il cherchait à créer une situation dans laquelle il pourrait prouver ses capacités. Son "désordre dissociatif", expliquèrent les psychiatres, avait fait qu'Angelo n'avait pas réalisé que les produits qu'il injectait à ses patients était la cause de leur arrêt respiratoire et donc de leur mort.
Malheureusement pour lui, les policiers témoignèrent qu'Angelo, après son arrestation, leur avait expliqué tout le contraire : il savait parfaitement que ses injections pouvaient tuer ses patients.

L'accusation, quant à elle, présenta les témoignages de deux autres psychiatres dont l'opinion était qu'Angelo souffrait bien d'un

trouble de la personnalité le poussant à chercher constamment les félicitations et l'admiration, mais qu'il était par contre capable d'évaluer les risques et les conséquences de ses actes.

Les jurés furent convaincus par l'accusation plus que par la défense, et, le 14 décembre 1989, Angelo fut reconnu coupable de deux meurtres au second degré, d'un meurtre au 1er degré, d'un homicide par négligence criminelle et d'une tentative de meurtre sur Gerolamo Cucich.
Il fut condamné à la peine maximale prévue par la loi du New Jersey : la prison à vie, avec une peine de sécurité incompressible de 50 ans.

L'hôpital du "Bon Samaritain" a été attaqué en justice par plusieurs familles de victimes qui lui ont réclamé des millions de dollars de dommages et intérêts.

Victimes

Angelo a été reconnu coupable des meurtres de :
- **Milton Poultney** (75 ans)
- **Anthony Green** (57 ans)
- **John Stanley Fisher** (75 ans), le 8 septembre 1987
- **Frederick LaGois** (60 ans), en septembre 1987

Il a sûrement aussi assassiné :
- **Joseph Seider**, en juillet 1987
- **Joseph O'Neill**, le 21 septembre 1987
- **Nancy Falabella** (67 ans), le 11 octobre 1987
- **Joseph Mirabella** (71 ans), le 11 octobre 1987
- **Ruth Gardeneer** (49 ans), le 14 octobre 1987

et bien d'autres...

Mode opératoire

Richard Angelo profitait tout simplement de son métier d'infirmier, et de la confiance que lui accordait ses patients, pour les empoisonner. Les malades, même s'ils allaient bien, pensaient qu'il savait ce qu'il faisait lorsqu'il leur injectait quelque chose dans les veines.

Il injectait soit du Pavulon, soit de l'Anectine (ou "Succinylcholine") dans leur intraveineuse.
Le Pavulon est un dérivé du curare qui relaxe les muscles, mais, à trop hautes doses, il paralyse les poumons pour stopper la respiration. Il est l'un des trois produits utilisés lorsque les condamnés à mort sont tués par injection.
L'Anectine est un anti-douleur possédant de nombreux effets indésirables et secondaires : douleurs musculaires, bradycardie, crampes, voire arrêts cardiaques.

En fait, il arrivait souvent à Angelo de ramener des fioles de Pavulon et d'Anectine chez lui, et de mélanger les deux avec une solution saline. La solution saline est utilisée par les infirmiers pour déboucher les intraveineuses des patients. Ainsi, si quelqu'un le voyait injecter quelque chose à un patient, il pouvait toujours dire qu'il nettoyait le tube...

Les patients se retrouvaient rapidement en insuffisance respiratoire. S'ils n'étaient pas sauvés à temps, ils mourraient étouffés dans d'horribles souffrances. Angelo se précipitait avec ses collègues dans la chambre du patient qu'il venait d'empoisonner, pour tenter de lui sauver la vie, et obtenir de cette manière une gratification : félicitations, admiration, louanges, respect...

Peu de gens, même parmi ses collègues, ont jamais soupçonné Angelo des meurtres qu'il a commis. Il était tout à fait banal, un jeune homme rondouillard, barbu à lunettes, qui commençait à

perdre ses cheveux. Physiquement, il passait inaperçu. Et en tant qu'infirmier, il a toujours donné l'impression d'un très bon professionnel.

Motivations

Richard Angelo voulait tout simplement être un héros. Il avait été un "*Eagle Scout*" (la plus haute distinction qu'un scout puisse obtenir) et était un pompier volontaire courageux. Il voulait être celui qui sauve des vies, celui que l'on admire, même s'il devait pour cela provoquer une situation dramatique.

Angelo empoisonnait ses patients, puis revenait dans leur chambre avec l'équipe médicale lorsque l'alarme se déclenchait. Il reconnaissait immédiatement le problème (puisque c'était lui qui l'avait provoqué) et donnait d'excellentes indications pour le sauver. Même s'il n'y réussissait pas, ces collègues louaient ses connaissances médicales, son savoir, sa rapidité, son abnégation, sa motivation, etc.

Angelo a lui même expliqué aux policiers qu'il était comme ces pompiers qui allument des feux dans le but d'aller sauver des gens et de se conduire héroïquement.
La première fois qu'il essaya, il injecta quelque chose dans l'intraveineuse de John Fisher, et celui-ci se retrouva dans une condition physique critique. Angelo ne put le sauver car John Fisher mourut la nuit-même. Angelo voulut recommencer pour «*y arriver la prochaine fois*».

Angelo recherchait maladivement la gloire et l'admiration, même s'il devait tuer pour cela. Il se moquait des souffrances qu'il infligeait à ses victimes. Il a tenté d'expliquer qu'il ne se rendait pas

compte de ce qu'il faisait ou qu'il ne s'était attaqué qu'à des personnes «*de toute façon condamnées*» (ce qui était faux).

Il n'a été capable de se souvenir que du nom d'une seule de ses victimes, alors qu'il les avait parfois côtoyées et soignées durant des mois.

Citations

"*La raison pour laquelle j'ai fait une intraveineuse à Monsieur Cucich, c'est que le service avait eu énormément de travail et j'avais l'impression d'avoir mal travaillé en général. J'ai pensé qu'il fallait que je prouve à l'équipe et à moi même que j'étais un bon infirmier. L'équipe me posait des questions et m'utilisait comme personne de ressource. Je savais ce que je faisais et je l'ai fait volontairement. Je savais que ça causerait une détresse respiratoire et je savais que nous devrions intervenir*" : Richard Angelo, aux policiers.

"*J'ai fait tout ça intentionnellement. Je voulais que l'équipe me respecte... J'ai l'air idiot maintenant... Et je suis désolé*" : Richard Angelo, aux policiers.

"*Je voulais créer une situation dans laquelle je provoquerais une détresse respiratoire chez le patient, ou un autre problème, et que grâce à mon intervention, on pense que je savais ce que je faisais. Je n'avais pas du tout confiance en moi. Je me sentais terriblement inadapté... insuffisant.*" : Richard Angelo, lors de son procès.

Bibliographie

Livres en anglais :

Aucun livre n'est consacré spécifiquement à Angelo mais des ouvrages ont pour sujet des médecins et infirmiers assassins.

"Nurses Who Kill", Clifford Linedecker, Pinnacle Books, 1990.
Richard Angelo, Anthony Joyner, Robert Diaz, Catherine Wood et Gwendolyn Graham, Donald Harvey...

"Inside the Minds of Health-Care Serial Killers: Why They Kill", Katherine Ramsland, Praeger Publishers, 2007.
Les médecins, infirmiers et infirmières tueurs, de la fin du 19ème siècle à aujourd'hui.

JOHN ARMSTRONG

Nom : John Eric Armstrong
Surnom : "The model sailor" (Le marin modèle)
Né en : 1974 , à New Bern (Caroline du Nord) - Etats Unis
Mort le : Encore en vie. Emprisonné au pénitencier de Muskegon Heights, Michigan.

Un lâche et un minable. Lorsqu'on l'a arrêté, il s'est mis à pleurer. Lors de son procès, il a encore pleuré. Encore un tueur qui ne se préoccupe que de lui-même. Il était pourtant marié et père de famille.
Son problème est qu'il ne supportait pas les prostituées. Il passait ses nuits dans sa Jeep noire, à la recherche de filles qu'il tentait d'étrangler. Arrêté en avril 2000, il a avoué les meurtres de 16 prostituées aux Etats-Unis et dans d'autres pays.
Il a tué à Detroit et peut-être à Seattle, Hong Kong, Hawaï, en Virginie, en Caroline du Nord, en Thaïlande, à Singapour, au Japon, en Corée et en Israël.

Informations personnelles

John Eric Armstrong est né à New Bern, une ville portuaire du sud de la Caroline du Nord. Durant son enfance, il ne voulut jamais qu'on l'appelle John. C'était le nom de son père, un homme frustre et violent. Armstrong voulait qu'on l'appelle Eric pour se différencier de ce père détesté. Ses amis et sa famille l'appelaient par son second prénom. Lorsqu'il a été arrêté, il portait un sweat-shirt sur lequel était écrit "Eric".
Quatre mois après que son petit frère, Michael, soit mort, son père quitta la famille pour aller vivre avec une autre femme en Georgie.

Armstrong n'avait que cinq ans. Il semble que ce père ne s'occupait pas beaucoup de ses enfants.
Armstrong se brisa une jambe à deux ans, en tombant du haut d'une fenêtre alors que son père était censé le surveiller. La mère de John Eric Armstrong, Linda Pringle, expliqua que son père frappait le garçon et la frappait elle aussi.
Armstrong a même affirmé que son père l'avait violé, mais il ne l'a jamais dit à sa mère.

Les membres de la famille Armstrong se souviennent d'un garçon tendre et gentil qui alla juste voir un psychologue quelque temps après la mort de son petit frère. Il pratiquait de nombreux sports, passait des heures sur sa console Nintendo et gagna quelques trophées à l'école.
Le principal du lycée où Armstrong a étudié dit que l'adolescent n'avait rien de particulier et ne posait pas de problème de discipline. C'était un enfant calme qui eut un parcours scolaire classique et obtint son diplôme de fin d'études sans trop de problèmes.

Après le lycée, il travailla dans une épicerie durant quelques mois. Il surprit tout le monde lorsqu'il décida, à 18 ans, de s'engager dans la Marine. Il s'embarqua au printemps de 1993.
Stationné sur le USS Nimitz, un porte-avion, Armstrong navigua en Asie, au Moyen-Orient et dans d'autres ports du monde. Il écrivait des lettres à sa mère ou lui envoyait des e-mails.

A bord du Nimitz, Armstrong rencontra Katie Redsnoke, une ancienne nageuse qui habitait à Detroit. Le 25 septembre 1988, ils se marièrent dans une église de Redford Township (dans le Michigan).
En Virginie, où il vivait dans un petit appartement lorsqu'il n'était pas sur le Nimitz, Armstrong passait son temps à regarder les

matchs de football et à manger des pizzas avec ses voisins. Puis, sa femme vint le rejoindre lorsqu'elle tomba enceinte. Leurs amis membres d'équipage venaient souvent leur rendre visite.
Sur le porte-avion, Armstrong travailla comme coiffeur-barbier, puis s'occupa du carburant des avions, et suivi des cours qui "éduquaient à la sécurité", notamment sur les dangers encourus lorsque l'on sollicite une prostituée...
Armstrong reçu plusieurs décorations pour sa bonne conduite, dont deux médailles qui sont décernées tous les quatre ans pour "service honorable".

Puis, en avril 1999, Armstrong décida de quitter la Marine, avec les honneurs. Il voulut alors s'engager dans la police de Virginie mais finit par abandonner durant les épreuves de sélection. Armstrong voulait être un motard, et il passa des concours pour d'autres emplois dans la police de Caroline du Nord. Il rêvait de travailler dans la police, mais il n'y parvint pas.

Il déménagea à Detroit avec sa jeune épouse et leur bébé. Armstrong travailla comme employé dans un magasin et comme gardien dans la ville de Novi. Puis, son expérience sur le Nimitz lui permit d'obtenir un emploi à l'aéroport métropolitain de Detroit, où il s'occupa du carburant.
Sa femme se trouva de nouveau enceinte. Ils s'installèrent alors à Dearborn Heights, un quartier calme de Detroit. Il aimait jouer avec son tout jeune fils, Austin, avec qui il sautait souvent sur le trampoline du jardin.

Mais, la nuit, Armstrong quittait sa femme et son fils pour errer à bord de sa Jeep noire sur la Michigan Avenue, à la recherche de prostituées.

Deux officiers ayant servi sur le USS Nimitz témoignèrent qu'Armstrong supportait mal le stress et se disputait souvent avec

son épouse.
Cette dernière expliqua par la suite que son mari avait menacé de se suicider en janvier 2000. Il avait laissé un message et son alliance chez lui. Il avait écrit qu'il voulait avaler des médicaments.

Crimes et châtiment

En janvier 2000, un homme vint prévenir la police de *Dearborn Heights* (un quartier de Detroit) qu'il avait découvert le corps d'une femme dans une rivière glacée. Selon lui, il était allé prendre l'air, s'était soudain senti mal et avait eu envie de vomir. Il s'était alors penché au-dessus d'un pont et avait vu le corps sur la rive.

Le témoin, un jeune homme roux et costaud dénommé John Eric Armstrong, répéta son histoire plusieurs fois, inflexible. «*Combien de fois faudra-t-il que je vous le répète ? Vous n'allez pas croire que je l'ai tuée, quand même... C'est moi qui vous ai appelé, les gars* !»
Mais les policiers savaient que cela ne signifiait pas grand chose. Ça n'aurait pas été la première fois qu'un tueur provoquerait les policiers, quitte à risquer une arrestation, à la recherche de la célébrité ou pour "s'amuser".

Le corps, découvert dans la *Rouge River*, fut identifié comme étant celui de **Wendy Jordan**, 39 ans, mère de trois enfants, qui travaillait à la fois dans un restaurant et dans une station service. Durant plusieurs années, elle avait été droguée et s'était prostituée pour payer ses doses, mais, d'après sa famille, elle était "clean" depuis deux ans et ne passait plus ses nuits sur les trottoirs glacials de Detroit. Sa famille avait signalé sa disparition le 1er janvier 2000.
Elle avait été étranglée et s'était débattue. Elle avait eu un rapport

sexuel peu avant, et les policiers purent prélever un échantillon de sperme.

Non seulement les policiers ne crûrent pas le récit d'Armstrong, mais ils trouvèrent par la suite des témoins qui affirmèrent avoir vu Armstrong sur le pont avant le jour où il s'y était soi disant rendu.

Le sergent James Serwatowski le trouva «*franchement bizarre*». Armstrong nia avoir quoi que ce soit à voir dans la mort de Wendy Jordan, mais lorsque les enquêteurs mettaient le doigt sur des faits connus qui divergeaient de son histoire, il secouait la tête et fermait les yeux. Il n'avoua rien mais n'argumenta pas non plus pour se défendre.

D'autres policiers chargé de résoudre le meurtre de Wendy Jordan commencèrent à enquêter sur John Eric Armstrong. Il n'était pas à Detroit depuis très longtemps, car il venait de quitter la Marine américaine. Il était depuis employé au ravitaillement en carburant à l'Aéroport Métropolitain de Detroit, comme il l'avait fait sur le porte-avions sur lequel il avait navigué durant huit ans, le USS Nimitz.
Avant de trouver cet emploi à l'aéroport, Armstrong avait travaillé comme gardien de sécurité à Novi (une banlieue bourgeoise de Detroit) et aussi comme employé d'un supermarché.

La police discuta avec les voisins d'Armstrong pour en apprendre plus. La seule activité soupçonnable dont ils purent rendre-compte fut qu'un jour Armstrong était sorti de chez lui à 5 heures du matin et n'était revenu que quatre heures plus tard.
Mais ce jour, précisément, était le 1er janvier 2000, le jour où Wendy Jordan avait été tuée.

Les policiers décidèrent de "mettre la pression" sur John Armstrong, afin d'étudier sa réaction. Ils prévinrent ses voisins que s'il sortait de chez lui avec des valises, ils devraient les prévenir. Au

bout de quelques jours, Armstrong se plaignit à ses voisins que la police le harcelait.

Les enquêteurs disposaient de quelques preuves matérielles pour travailler sur le meurtre de Wendy Jordan. Ils possédaient l'ADN du meurtrier et le médecin légiste avait trouvé de minuscules fibres sur les vêtements de la jeune femme, qui provenaient sûrement de la voiture dans laquelle elle s'était trouvée avant d'être jetée dans la rivière.
Les techniciens de la police effectuèrent des tests pour identifier le type de véhicule incriminé.

Pour ce qui était de la théorie, l'instinct des enquêteurs continuait de leur indiquer Armstrong comme principal suspect. Il n'avait pas l'air d'être un tueur mais cela ne voulait rien dire. Certains faits, dans son passé, semblaient suspects.

La police de Novi avait enquêté à son sujet. Alors qu'il était gardien de nuit, en novembre 1999, il avait appelé la police pour signaler qu'il avait été agressé alors qu'il empêchait un cambriolage. Les policiers avaient noté qu'il présentait des blessures superficielles aux bras et au visage. Ils avaient immédiatement soupçonné que quelque chose "clochait", et Armstrong avait fini par admettre qu'il s'était lui-même coupé et avait inventé toute cette histoire.
Selon les policiers de Novi, Armstrong avait voulu attirer l'attention avec une aventure spectaculaire. Les policiers lui avaient juste adressé une remontrance, mais cela lui avait coûté son emploi.

Les enquêteurs se décidèrent à rendre visite à Armstrong, chez lui. Il les autorisa à prélever des fibres de sa voiture, et leur donna même un échantillon de sang !
Les policiers se rendirent ensuite au laboratoire criminel de Lansing (Michigan) et attendirent les résultats des analyses.

Armstrong leur avait assuré qu'il n'allait nulle part et, à ce moment précis, les policiers n'avaient aucune raison de croire qu'il puisse être impliqué dans d'autres meurtres que celui de Wendy Jordan.

Ils ne savaient pas que **Monica Johnson**, prostituée originaire de Detroit, qui avait été découverte inconsciente et presque morte près de la Interstate 94, avait elle aussi croisé la route de John Eric Armstrong en décembre 1999. Monica Johnson, mère de quatre enfants, mourut à l'Hôpital Ford avant d'avoir pu reprendre conscience.
Les enquêteurs ne pouvaient pas non plus prévoir que leur application à chercher le plus de preuves possibles, leur quête pour construire une accusation solide, allait donner à Armstrong l'occasion et le temps de tuer à nouveau.

Les voisins d'Armstrong, qui le connaissaient comme un homme calme et sans prétention, n'avaient pas non plus de raison de suspecter quoi que ce soit. La police avait bien pénétré dans le petit pavillon qu'Armstrong partageait avec sa femme et son fils, mais les voisins pensaient que c'était juste parce que leur sympathique voisin avait eu la malchance de découvrir le corps de Wendy Jordan et que la police «*cherchait un coupable, n'importe lequel*».

Les policiers de *Dearborn Heights* n'avaient aucune raison de soupçonner qu'ils avaient affaire à un tueur en série. Ils n'avaient donc aucune raison de précipiter leur enquête, au risque de bâcler leurs investigations. Ils sentaient qu'Armstrong était leur tueur.
Lorsque les résultats des analyses arrivèrent en mars 2000, indiquant que les fibres découverts sur les corps de Wendy Jordan correspondaient à celles prélevées dans la Jeep d'Armstrong, les policiers se rendirent dans le bureau du procureur général afin d'obtenir un mandat d'arrêt.
Mais le procureur refusa.

La politique du bureau du procureur du Comté de Wayne était de ne pas délivrer de mandat d'arrêt pour un meurtre tant que le laboratoire de la police n'avait pas émis son rapport final. Et les policiers de *Dearborn Heights* ne possédaient que les résultats préliminaires (par téléphone) et non pas ce fameux rapport !

Armstrong fut donc laissé en liberté et les policiers attendirent le rapport final et officiel.

Un soir, **Wilhelmenia Drane** attendit son bus le long de la Michigan Avenue. Il faisait froid et elle accepta qu'un jeune homme roux la ramène chez elle dans sa Jeep noire. Elle remarqua qu'il portait une sorte de bleu de travail et un tatouage de tigre sur le bras. Elle tenta de discuter avec lui, mais il ne répondit pas. Au lieu de tourner à gauche, comme elle le lui avait indiqué, l'homme s'arrêta dans une petite rue. Il lui expliqua qu'il voulait chercher quelque chose dans son manteau... et se jeta sur elle. Il tenta de l'étrangler, mais la jeune femme portait une écharpe et elle lui resta entre les mains. Wilhelmenia Drane le frappa au visage et l'homme perdit ses lunettes. Enragé, il la frappa et se mit à l'étrangler. Elle parvint malgré tout à saisir une petite bouteille de gaz au poivre dans la poche de son manteau. Elle en aspergea le visage de l'homme qui la lâcha immédiatement. Elle se jeta en dehors de la voiture et se mit à courir.

Une victime potentielle était parvenu à s'échapper et la police le surveillait (pas assez), mais les "démons" d'Armstrong étaient les plus forts, et il voulut tuer à nouveau.
Durant les semaines suivantes, il revint sur la Michigan Avenue, eut des rapports sexuels avec des prostituées et en agressa d'autres dans sa Jeep.
Les prostituées du sud de Detroit commencèrent à s'inquiéter. Depuis le début du printemps, un homme était en chasse, un

homme violent. Plusieurs d'entre elles avaient été emmenées par cet homme dans une Jeep noire et ne lui avaient échappé que de justesse. L'homme avait l'air gentil mais il semblait avoir des problèmes avec les prostituées. Il avait essayé d'en étrangler deux en leur criant sa haine des "putes".

Les filles étaient effrayées mais cela n'empêcha pas **Kelly Hood** de continuer à se vendre sur les rues de Detroit. Elle n'avait pas vraiment le choix. Le crack et l'héroïne étaient ses maîtres et elle ne connaissait qu'une seule façon d'obtenir beaucoup d'argent rapidement.
Elle était née à Muskegon, une ville du nord du Michigan qui, malgré sa petite taille, avait les mêmes problèmes que les grands centres urbains. Derrière une façade attirante, Muskegon a en commun avec bien des villes pauvres du Michigan de ne survivre que grâce à la générosité des touristes.
Kelly n'était pas venu à Detroit pour devenir une droguée et une prostituée. Elle avait déménagé dans la "grande ville" après avoir rencontré son futur mari qui travaillait comme ouvrier chez Chrysler. Ils s'étaient installés dans une belle petite maison et avaient eu trois enfants, qui avaient à présent 7, 8 et 9 ans. Mais, cinq ans auparavant, quelque chose avait changé en elle et, avec une amie, elle avait commencé à se droguer au crack, à la cocaïne et à l'héroïne. Elle et son amie, Linda, étaient rapidement devenues "accros" et, un an auparavant, elle avait quitté son mari et ses enfants pour vivre dans la rue, comme "buffer" (tampon), une femme qui s'engage dans la prostitution pour payer sa drogue.

La nuit était froide mais elle n'en avait que faire. Elle attendait le client sous un réverbère, emmitouflée dans son manteau en simili peau de lapin mais portant une mini-jupe. Une Jeep noire s'approcha d'elle et la vitre se baissa.
L'homme à l'intérieur, roux et rondouillard, lui fit signe de monter.

Il portait des lunettes et un bouc. Ils discutèrent un moment du prix et de la "prestation", et Kelly Hood, satisfaite, monta dans la Jeep. Il lui indiqua un endroit calme, un peu plus loin. L'homme se gara au fond de la rue et coupa le moteur. Il se jeta soudain sur elle en criant qu'il «*détestait les putes*».
Kelly Hood n'eut pas le temps de réagir.

La région sud de Detroit est tapissée de petites maisons dont les habitants ne sont pas habitués à entendre des coups de feu. Detroit n'est plus la ville la plus meurtrière des Etats-Unis. Les habitants sont, par contre, accoutumés au son des trains passant le long de leurs pavillons, chargés de voitures ou d'équipements industriels. L'un de ces trains avançait lentement sur les rails le matin du 10 avril 2000, lorsque le conducteur aperçut quelque chose sur le bas côté. Les corps de trois femmes gisaient non loin, dans différentes phases de décomposition.

La police de Detroit découvrit les corps de **Kelly Hood**, **Rose Marie Felt** et **Robbin Brown**. Il semblait évident, d'après leur état, qu'elles n'avaient pas été tuées en même temps.

Plus de 80 enquêteurs, le laboratoire criminel et des unités canines convergèrent sur la scène et l'entourèrent d'un cordon de sécurité. Un quatrième corps fut localisé un peu plus loin, mais il apparut que ce cadavre était sans rapport avec les trois autres.
Les techniciens du laboratoire scientifique déterminèrent que Kelly Hood avait été abandonnée là trois semaines auparavant, vers la mi-mars. Le corps de Rose Marie Felt avait été jeté un mois auparavant. Robin Brown avait apparemment été assassinée 12 heures avant la découverte des corps.

Presque immédiatement, les autorités laissèrent savoir aux médias qu'elles traquaient un tueur en série.
Avant la fin de la journée, une force de police multi-juridictionnelle

fut mise en place pour enquêter sur ces meurtres : l'unité des crimes sexuels de Detroit, la Task Force des crimes violents, le FBI, la police d'état du Michigan, la police des chemins de fer Conrail et le bureau du légiste du Comté de Wayne.
Wilhelmenia Drane, qui avait été agressée non loin de l'endroit où l'on avait découvert les corps, contacta la police. Elle décrivit son agresseur et son véhicule. Les policiers pensèrent immédiatement à Armstrong.

Contrairement à l'enquête concernant le meurtre de Wendy Jordan, la police de Detroit décida de "foncer". Les enquêteurs lièrent trois agressions de prostituées avec les meurtres de Hood, Felt et Brown. Utilisant la description du suspect fournie par l'une des prostituées agressées, par un travesti et par Wilhelmenia Drane, ils commencèrent à patrouiller dans les endroits où convergeaient les prostituées.
Ils se concentrèrent sur la Michigan Avenue et le Livernois Corridor, après en avoir discuté avec le FBI, qui avait conclu que le tueur choisissait ses victimes dans ces deux endroits. Il allait sûrement revenir pour chercher de nouvelles "proies".

Les policiers n'eurent pas à attendre bien longtemps. John Eric Armstrong fut arrêté à minuit et demi le 12 avril 2000, dans sa Jeep noire sur la Michigan Avenue. Il fut amené au poste central de police pour y être interrogé.

Il n'était plus le jeune homme effronté du poste de *Dearborn Height*. La police de Detroit lui présenta une pile de preuves accablantes et il avoua rapidement. Il exprima des remords plusieurs fois et se mit à pleurer comme un bébé.

Il expliqua qu'il avait tué ou tenté de tuer toutes les prostituées avec qui il avait couché. Dans un état de catharsis, Armstrong se confessa dans une horrible litanie. Les dates, les détails, les

meurtres, les agressions se déversèrent tel un torrent. Armstrong parla également à la Police de meurtres dans l'état du Washington, à Hong-Kong, en Thaïlande, à Hawaï et au Moyen-Orient, entre 1993 et 1999.

A Seattle, il avait tué un homme après une dispute. Il avait également tué deux prostituées. Il avait tué une autre prostituée à Spokane (comme Robert Yates). En tout, Armstrong, entre son arrestation le 12 avril et sa mise en accusation le 14, fournit des détails sur près de 30 meurtres.

A Norfolk, en Virginie, sa confession réactiva au moins une enquête non résolue sur un meurtre. Le corps d'une prostituée de 34 ans, **Linette Hillig**, avait été découvert en mars 1998, quatre jours après que le USS Nimitz ait accosté au port de Newport News, à une vingtaine de kilomètres de là. Linette Hillig avait sans doute été violée. Armstrong admit l'avoir étranglée.
Les enquêteurs tentèrent de savoir s'il avait également étranglé d'autres prostituées au Japon, en Corée du Nord et en Israël, des pays dans lesquels le USS Nimitz avait fait escale.

Armstrong dit à la police que sa femme était enceinte de leur second enfant et qu'ils avaient des problèmes de couple. Après avoir écouté Armstrong avouer ses différents meurtres, l'inspecteur Hines appela l'épouse de celui-ci pour lui expliquer qu'il était en détention pour meurtre.
Il raccrocha après une minute à peine. Katie Armstrong n'avait pas arrêté de lui hurler dessus. Elle accusait la police de harceler son mari. «*Elle nie absolument tout*», expliqua Hines. «*Elle ne voulait pas me croire. Apparemment, elle ne voulait pas écouter ce que j'avais à dire. Elle était très brutale et bruyante*».

Lorsque les médias annoncèrent que la police de Detroit avait arrêté un tueur en série qui avait utilisé le porte-avion USS Nimitz

(le plus grand navire de guerre du monde) comme un "moyen de transport pour tuer", des enquêteurs du monde entier contactèrent les policiers. Le FBI, le bureau du Service d'enquête criminelle de la Marine américaine et des policiers de l'état du Washington arrivèrent à Detroit. Des agents du FBI dans 38 bureaux à l'étranger commencèrent des investigations au sujet de meurtres irrésolus. Tout le monde voulut savoir si Armstrong disait la vérité, ou s'il inventait ces meurtres de toutes pièces pour se donner de l'importance.
Les enquêteurs furent malheureusement ralentis dans leurs investigations par des rapports mal écrits ou des enquêtes bâclées.

L'avocat d'Armstrong essaya de les convaincre que son client était un "avoueur en série", mais pas un "tueur en série", qu'il était juste «*un jeune homme ayant des problèmes émotionnels datant de plusieurs années*».

Les policiers tentèrent d'en savoir plus sur Armstrong et interrogèrent sa famille et ses amis. Tout le monde le décrivit comme un homme gentil, sympathique et doux.
La Marine expliqua qu'Armstrong n'était pas un "marin modèle" mais qu'il n'avait jamais posé de problème de discipline. Durant ses huit années de services, Armstrong avait reçu la "Médaille de la Performance des Corps de la Marine", deux médailles pour bonne conduite, le ruban de "Recommandation de l'Unité de Marine", le ruban "Méritoire de Recommandation de l'Unité de Marine", la médaille du "Service National de la Défense", la médaille des Forces Armées Expéditionnaires, et deux rubans de "Déploiement du Service en Mer" !

Dans la prison du Comté de Wayne, Armstrong fut placé dans l'unité d'observation psychiatrique. Lors de son unique apparition

au tribunal, il parut mal-à-l'aise. Son seul commentaire pour les médias fut : « *Désolé* ».

Le procès du meurtre de Wendy Jordan s'ouvrit en mars 2001, en présence de la famille de la victime, et dura deux semaines.
Il tenta de plaider la folie mais le jury ne le suivit pas dans cette voie. Il avait emmené Wendy Jordan dans sa Jeep, avait eu un rapport sexuel avec elle, puis l'avait étranglée. Finalement, il avait jeté son corps par-dessus un pont de la *Rouge River*. Puis, il était revenu chez lui, avait prit une douche et s'était couché. Rien de tout cela ne pouvait faire penser qu'il avait perdu la tête.
Son ADN correspondait à celui du sperme trouvé dans le corps de Wendy Jordan, et Armstrong avait avoué son meurtre en détail, aveux enregistrés sur cassette audio par les policiers de Detroit.

L'avocat d'Armstrong présenta le témoignage de l'épouse du jeune homme, qui affirmait que son mari ne s'était absenté que quelques instants la nuit du meurtre de Wendy Jordan, le 1er janvier 2000.
L'avocat de la défense prétendit également que la confession d'Armstrong lui avait été soutirée sous la contrainte. Sur la cassette audio, on entendait Armstrong demander plusieurs fois s'il pouvait partir pour retrouver sa femme et son fils. L'avocat expliqua qu'à cause de son "éducation rurale", Armstrong avait pu être facilement manipulé par les policiers.
Mais ceux-ci purent prouver qu'Armstrong avait voulu avouer plus qu'ils n'en demandaient, et qu'on lui avait rappelé ses droits 7 fois.

Selon la défense, Armstrong avait été violé par son propre père durant son enfance et à cause de ce traumatisme, il souffrait de cauchemars récurrents, d'hallucinations représentant son père, de dépression chronique, d'alcoolisme, d'un désordre de la personnalité et de "désordres explosifs intermittents".

Les psychiatres témoignant pour la défense affirmèrent également qu'Armstrong souffrait de "*brèves psychoses réactives*".
L'accusation présenta un autre psychiatre qui, lui, affirma qu'Armstrong ne souffrait d'aucun problème mental et qu'il feignait d'avoir des problèmes émotionnels. Ce psychiatre lui avait fait passer plusieurs tests qui le prouvaient.

John Eric Armstrong fut reconnu coupable du meurtre de Wendy Jordan. Il fut condamné à la prison à vie, sans possibilité d'être libéré sur parole. Il fut conduit dans une prison d'état, dans le quartier de haute sécurité.

Par la suite, Armstrong fut jugé pour le meurtre de Kelly Hood, reconnu coupable et de nouveau condamné à la perpétuité.

En juin 2001, il plaida coupable pour les trois autres meurtres de Detroit : Robin Brown, Rose Felt et Monica Johnson, toutes prostituées.

Il plaida coupable pour trois agressions, qui étaient toutes, en fait, des tentatives de meurtres. Cela lui attira la clémence du juge et, grâce à un "*plea bargain*", il n'écopa que de 31 ans de prisons pour les trois meurtres et les agressions.

«*Armstrong a été condamné à la prison a vie pour les cinq meurtres de Detroit et d'autres enquêtes coûteraient beaucoup d'argent*», a expliqué le procureur du Michigan.

Le FBI et les policiers de Detroit ont cessés d'enquêter sur les meurtres qu'Armstrong a avoué avoir commis. A ce que je sache, les policiers des autres états et d'autres pays ont eux-aussi cessé leurs investigations.
Les familles des victimes ne sauront donc jamais ce qui a pu leur arriver et si Armstrong est bien leur assassin.
Il est également possible qu'Armstrong ait cru avoir tué des

prostituées alors qu'il les avait juste étranglées jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent.

Victimes

Monica Johnson (31 ans)
Etranglée dans la voiture d'Armstrong le 3 décembre 1999.
Elle fut retrouvée vivante le long de la Interstate 94 mais mourut à l'hôpital.

Wendy Jordan (39 ans)
Etranglée dans la voiture d'Armstrong le 1er janvier 2000.
Son corps fut retrouvé sur les berges de la Rouge River, à Detroit, le lendemain.

Kelly Hood (34 ans)
Etranglée dans la voiture d'Armstrong à la mi-mars 2000.
Son corps fut découvert le long des rails du sud-Detroit le 10 avril 2000.

Rose Marie Felt (32 ans)
Etranglée dans la voiture d'Armstrong à la mi-mars 2000.
Son corps fut découvert le long des rails du sud-Detroit le 10 avril 2000.

Robbin Brown (20 ans)
Etranglée dans la voiture d'Armstrong dans la nuit du 9 au 10 avril 2000.
Son corps fut découvert le long des rails du sud-Detroit le 10 avril 2000.

John Eric Armstrong est également soupçonné des meurtres de **Nicole Young** à Detroit (une jeune femme de 18 ans originaire de Chicago, qui avait été mise sur le trottoir par son petit ami et abandonnée) et de **Linette Hillig**, prostituée à Norfolk (Virginie).

Il a agressé et tenté de tuer plusieurs prostituées.

Il pourrait avoir tué plus de dix autres prostituées dans d'autres états, ainsi qu'en Thaïlande, à Hong Kong et à Singapour.

Mode opératoire

John Eric Armstrong s'attaquait à des prostituées, qui étaient le plus souvent droguées (et donc des proies plus "faciles").

Il les faisait monter dans sa voiture comme un client "normal" et les emmenait dans un endroit calme. Il couchait avec elles (ou les violait) et, pendant ou après l'acte, il les étranglait.
Il a peut-être eu des rapports sexuels avec les cadavres.

Enfin, il abandonnait le corps dans un endroit reculé.

Armstrong s'en est pris aussi bien à des femmes blanches que noires, qui avaient une trentaine d'années.

Motivations

Personne n'aurait jamais pu soupçonner que John Eric Armstrong puisse être un tueur. Son arrestation a provoqué un véritable choc chez ses amis et dans sa famille. Bien qu'il pèse presque 130 kilos pour 1m85, ce marin était d'un tempérament doux et avait le visage d'un gamin.

Mais derrière un comportement sympathique et un visage couvert de taches de rousseur, Armstrong, marié et père de deux jeunes enfants, était un étrangleur sadique.
Le procureur Walker, qui jugea Armstrong lors du procès pour le meurtre de Wendy Jordan, affirma : «*John Eric Armstrong est un mari, un père, un vétéran, un marin et... un tueur. En addition de choses positives, il avait un côté caché, un côté sombre*.»

Ses avocats le décrivirent comme un homme compatissant. «*Il a fait une thérapie avant à cause de cette compassion qu'il ressent*». Ni le procureur, ni les jurés n'ont compris où l'avocat voulait en venir. Eux-aussi ressentaient de la compassion : pour les victimes et leurs familles.

La famille et les avocats d'Armstrong affirmèrent qu'il souffrait de traumatismes depuis l'enfance, qui le hantaient encore à l'âge adulte. «*Ces problèmes ont été cachés durant des années, mais ont finalement resurgi. C'est une sacrée histoire*».
Selon la mère d'Armstrong, Linda Pringle, son fils eut une enfance instable et des traumatismes durables. Le reste de sa famille parlèrent seulement d'une enfance tranquille, uniquement "ébréchée" par la mort du jeune frère d'Armstrong, encore bébé.

Les avocats révélèrent qu'Armstrong avait passé 30 jours dans un hôpital psychiatrique après une tentative de suicide au couteau, due à la détresse ressentie après qu'il ait refusé de coucher avec une fille de son lycée. «*Une fille de son lycée exerçait une pression très forte sur lui pour qu'il couche avec elle*», dit la mère d'Armstrong. «*Il ne voulait rien avoir à faire avec elle. Je savais qu'il allait finir par se faire du mal*».
Cet "incident" - ainsi que les abus sexuels (réels ou prétendus) commis par son père, et la mort de son petit frère - le hantait toujours, affirma sa mère.
Elle dit que son fils semblait normal après être sorti de l'hôpital. Il ne revit plus la fille qui l'avait poussé au suicide, et, par la suite, il eut des relations sexuelles avec d'autres filles de son lycée. Il se remit à travailler. Mais, la même année, il alla consulter un psychologue parce qu'il faisait une fixation sur la mort de son petit frère de deux mois, Michael, attribuée à une "mort subite du nouveau-né".
Armstrong, qui avait 5 ans lorsque son petit frère mourut en janvier

1979, se rendait régulièrement au cimetière, alors que sa mère lui avait interdit d'y aller le jour des funérailles.

Toujours selon sa mère, John Eric Armstrong avait accusé son propre père de la mort de son petit frère. «*Même à l'adolescence, il pensait encore que son père avait tué son frère. Je ne sais pas pourquoi. Il y avait eu un rapport d'autopsie, c'était clair. Mais John ne l'a jamais cru*».
Ron Pringle, le second mari de la mère d'Armstrong, dit que pour lui, il était clair que la mort de son frère avait eu beaucoup d'importance pour John Eric Armstrong. La famille du tueur avait trouvé sa Bible et avait découvert que le nom de Michael était écrit quatre fois dans la section concernant les morts dans les familles.
Lors du procès, les policiers expliquèrent qu'Armstrong avait pleuré et avait demandé une aide psychologique après avoir été arrêté le 12 avril 2000.

Néanmoins, une femme qui avait pu lui échapper affirma qu'Armstrong avait tenté de l'étrangler en lui répétant : «*Je déteste les prostituées* !». Un travesti qui avait lui aussi réussi à s'enfuir expliqua qu'Armstrong lui avait crié : «*Je hais les putes* !» en l'étranglant.
Les enquêteurs expliquèrent qu'Armstrong leur avait dit lui-même qu'il haïssait les prostituées.
Cela semble être la vraie motivation de ses meurtres.

Les prostituées sont des "proies faciles" pour les tueurs et les sadiques sexuels. Elles sont très souvent agressées. Elles montent dans les voitures de leur plein gré et se retrouvent à la merci d'un homme qui peut être un assassin.
Pour le tueur, il est psychologiquement plus facile de tuer une prostituée parce qu'il la voit uniquement comme une machine sexuelle sans valeur, qui n'existe que pour donner du plaisir.

L'opinion publique le soutient d'ailleurs dans cette opinion dégradante, de sorte qu'il se croit "dans son bon droit".

Des psychiatres ont examiné John Eric Armstrong par deux fois et l'ont déclaré sain d'esprit. Ils ont aussi affirmé qu'il n'avait aucun problème mental, de comportement ou de relation. Il simulait une maladie mentale pour être déclaré "fou".
L'avocat de la défense a quant à lui affirmé qu'Armstrong présentait un «*désordre de la personnalité discontinu*». Toutefois, lors du contre-interrogatoire, il a admis que le "désordre de la personnalité discontinu" est très souvent associé à des crises ou des attaques, ce qui n'est absolument pas le cas chez Armstrong.

Armstrong vivait tranquillement dans un quartier calme, jouait avec son fils, promenait ses chiens, avait une bonne tête... Mais la nuit, il étranglait des prostituées en leur criant qu'il les haïssait.
Comme beaucoup de tueurs en série, il séparait les gens en deux catégories : ceux dont il se souciait et... tous les autres.

Il n'a pas montré la moindre parcelle de remord. Lorsque le procureur lui a proposé de s'excuser face aux familles, il a refusé.

Citations

"*C'était un garçon très intelligent. On n'aurait jamais pensé qu'il puisse faire les choses qu'on l'accuse d'avoir faites*" : un ancien camarade d'école d'Armstrong.

"*C'était un lycéen classique. Il essayait de convenir à tout le monde*" : un ami d'Armstrong.

"*Certaines personnes grandissent et laissent une empreinte dans la communauté. Lui, il n'a pas laissé d'empreinte, c'est tout*" : David McFadyen, procureur de New Bern, où est né Armstrong.

"*Le Eric que nous avons élevé ne peut pas avoir fait ces choses. Ce n'est pas la personne que nous connaissons*" : Linda Pringle, la mère d'Armstrong.

"*C'était le genre de gars que les mères veulent que leurs enfants rencontrent, un brave type*" : les anciens membres d'équipages du USS Nimitz.

"*Je n'arrive tout simplement pas à croire que cet homme ait fait ça. Une fois, il a même été mon 'marin du mois'. Ce type a eu un registre sans aucun défaut sur le navire sous mon commandement*" : Jhun Esteves, qui a été le sergent d'Armstrong sur le USS Nimitz de 1994 à 1997.

Bibliographie

Aucun livre pour le moment.

Cesar Barone

Nom : Adolphe James Rode, alias Jimmy Rode, puis Cesar Francesco Barone
Surnom : aucun
Né le : 4 décembre 1960, à Fort Lauderdale (Floride) - Etats Unis
Mort le : 24 décembre 2009, à l'infirmerie du pénitencier d'état de l'Oregon.

Gamin turbulent, adolescent violent et anti-social, Jimmy Rode, transformé à l'âge adulte en Cesar Barone, est finalement devenu un violeur et un assassin. Il s'en prenait plutôt à des femmes plus âgées que lui, les attaquant par surprise dans la région de Hillsboro, dans l'Oregon. Il a été arrêté pour l'agression d'une femme et, lorsque les policiers sont venu perquisitionner chez lui, le co-locataire de Barone leurs a fourni le pistolet de ce dernier, qui avait servi lors d'un meurtre, quatre mois auparavant...

Informations personnelles

Cesar Barone est né Adolphe James Rode en Floride, mais tout le monde l'appelait Jimmy. Il vivait à Fort Lauderdale avec son grand frère, Ricky, et sa grande soeur, Debbie. Fort Lauderdale était une ville portuaire de touristes et d'étudiants, aux plages immenses et à l'ensoleillement perpétuel.
La mère de Jimmy Rode était gentille mais un peu "distraite", peut-être même avait-elle des problèmes psychologiques. Quand il eut 3 ans, sa mère partit avec un autre homme.
Les parents de Jimmy Rode divorcèrent l'année suivante.

Son père était charpentier et s'occupait bien de ses enfants. Il se mit en ménage avec une jeune femme, Brenda Hall, qui s'occupa des

enfants comme s'ils étaient les siens. Selon elle, Jimmy Rode demandait beaucoup d'affection et d'attention. Avec l'âge, il devint obstiné et rebelle. Elle recommanda à son père de l'emmener voir un psychologue, mais il refusa.

Brenda et le père de Jimmy Rode se marièrent en mars 1967. Ils s'installèrent dans une autre maison, proche des parents de Brenda. Ceux-ci possédaient un ranch avec des chevaux. La nouvelle maison, qui possédait une piscine, était dans un quartier chic.
Le père de Jimmy Rode dû travailler encore plus dur pour rembourser ses crédits et tenir son "standing". Puis, il eut une promotion et gagna plus d'argent. Il emmena ses enfants faire du golf, du cheval, de la pêche, du foot, du camping...
Mais Jimmy Rode avait des problèmes. L'école ou les voisins appelaient souvent Brenda pour leurs en faire part. Le père ne voulu jamais rien savoir et finit par croire que sa nouvelle épouse n'aimait pas son fils.

Mais Jimmy Rode avait effectivement des problèmes, depuis le tout début. A la crèche, il volait les jouets des autres bébés. A la petite école, il faisait du bruit et était turbulent. En primaire, il était déjà devenu presque anti-social et on l'avait bannit de la cantine. A 10 ans, il commença à fumer et à sécher les cours, puis menaça des enfants avec un couteau et tenta de leur brûler les yeux avec ses cigarettes.
Il se mit à voler dans les magasins, à se battre... Il aimait "jouer" avec les serpents et les alligators, courants en Floride, et trouva un singe malade, qu'il soigna jusqu'à ce qu'il guérisse. Il vola les chats de ses voisins et regarda le singe les tuer. Il aimait beaucoup chasser et égorgeait des sangliers au couteau.
Brenda essaya de le ramener sur le droit chemin, mais il la repoussa et ne voulu rien entendre.

A l'adolescence, il fuma de la marijuana, but de l'alcool et finalement, cambriola les maisons voisines avec ses amis. Ils s'en prenaient souvent aux personnes âgées, et donc faibles, pour leur voler leur argent et... de la bière. Il passa de la marijuana au LSD, puis à la cocaïne.
A l'âge de 13 ans, il était déjà intenable. Son attitude envenima la relation de son père et de Brenda, qui finirent par se séparer. Ils divorcèrent quelque années plus tard.
Comme le père de Jimmy Rode travaillait beaucoup, il n'accorda que peu de temps à son fils, qui se retrouva presque totalement libre d'agir selon son bon vouloir.
Il se mit à boire quotidiennement. Il grandit et devint fort, laissa ses cheveux noirs pousser jusqu'à ses épaules. Il était beau-garçon mais plutôt que de séduire les filles de son âge, il préférait passer son temps à cambrioler les maisons des personnes âgées.

Une nuit, à l'âge de 15 ans, il s'introduisit dans la demeure d'une de ses voisines âgées, Alice Stock, 71 ans. L'ancienne institutrice se réveilla et Jimmy Rode la menaça avec un couteau. Il lui ordonna de se déshabiller mais la vieille femme, très prude, refusa. Rode fit alors demi tour sans demander son reste et disparut dans l'obscurité.

Pour cette agression et les divers cambriolages, il fut placé dans un centre pour adolescents. Il n'y resta que deux mois. Lorsqu'il en sortit, il était devenu pire que l'adolescent qu'il était lorsqu'il y était entré. Il recommença presque immédiatement ses cambriolages.

A l'âge de 17 ans, Jimmy Rode fut condamné à 2 années de prison pour cambriolage.
Le 29 novembre 1979, 15 jours après sa libération, il viola et étrangla **Alica Stock**. Malheureusement, il ne fut jamais inculpé, faute de preuve.

Quelques mois plus tard, il tenta de violer son ex-belle mère, Brenda, mais elle parvint à lui échapper.
Il agressa une institutrice et fut à nouveau arrêté, puis relaxé, faute de preuve.
A peine libre, il retourna chez **Brenda** et la viola. Il semble qu'elle ne porta pas plainte.
Il fut ensuite inculpé pour tentative de meurtre sur sa grand-mère, **Mattie Marino**, 70 ans. Elle avait été presque étranglée, frappée brutalement avec un rouleau à pâtisserie et volée de... 10$. La pauvre dame identifia son petit-fils comme son agresseur mais son âge et ses blessures provoquèrent des "trous noirs" dans sa mémoire, qui eurent des retombées néfastes sur son témoignage : Jimmy Rode fut acquitté.

Il fut toutefois condamné pour plusieurs cambriolages, et emprisonné.

En 1981, il s'échappa de sa prison en Floride. Capturé peu après, il fut transféré à la prison de Sumpter. Il tenta à nouveau de s'évader. Il commença à être puni pour son comportement.
Transféré à la prison de Marion, il fut sanctionné pour s'être battu avec un détenu et avoir fait entrer de l'alcool dans sa cellule. Il fut placé dans une aile de haute sécurité.
En juin 1982, il fut transféré à la prison de Cross City, un établissement pénitentiaire de sécurité maximale. Là, il fut puni pour possession d'arme. A l'époque (selon le compagnon de cellule de Jimmy Rode), ils discutaient beaucoup de femmes entre eux et effectuaient des fellations l'un sur l'autre.
En août 1983, Jimmy Rode agressa une surveillante pénitentiaire, **Gladys Dean**, 59 ans et essaya de la violer. Il fut transféré dans la prison d'état de Floride, à Starke, puis condamné à 3 années d'emprisonnement supplémentaires pour l'agression de Gladys Dean.

En 1984, il fut placé en isolement pour avoir agressé un co-détenu en lui jetant de l'eau bouillante au visage.

En décembre 1985, il rencontra Ted Bundy en prison et se lia avec lui durant 2 mois. C'est Bundy qui lui conseilla de répondre à une annonce dans un journal pour se trouver une compagne.

En juillet 1986, il commença à corresponde avec Kathi Scarbrough, qui allait devenir son épouse.

Libéré sans conditions en 1987, Jimmy Rode déménagea dans l'état du Washington, où vivait Kathi.
Là, il décida de changer officiellement son patronyme, et décida de s'appeler dorénavant Cesar Barone.

Il épousa Kathi Scarbrough en octobre 1988. Il l'avait séduite grâce à sa "*belle gueule*" (selon les mots de celle-ci) mais elle réalisa rapidement son erreur... Ils déménagèrent à Hillsboro (à l'ouest de Portand), dans l'Oregon.

Barone ne parvint pas à garder un emploi et en changea 6 fois lors de sa première année de mariage.

En janvier 1989, il s'engagea dans l'armée sous son nouveau nom et mentit au sujet de son casier judiciaire.
Il reçut la qualification de "bon tireur" au fusil M-16, ainsi que le badge de parachutiste et celui de secouriste. Il fut assigné au 75ème régiment de *Ranger* à Fort Lewis, état du Washington.
En décembre 1989, il participa à l'opération « Juste Cause » pour capturer le dictateur Manuel Noriega, au Panama. Barone affirme avoir tué de nombreux Panaméens, civils et militaires, mais les archives de l'armée ne confirment pas ses dires.
En octobre 1990, il fut accusé d'avoir montré son sexe à une femme officier. Il fut renvoyé de l'armée lorsque la police apprit à ses supérieurs qu'il avait passé plusieurs années en prison.

Il travailla ensuite comme assistant dans une maison de retraite médicalisée, où la police affirme qu'il avait fait des femmes âgées ses proies.

En janvier 1991, Barone et son épouse eurent un fils.

Crimes et châtiment

En avril 1991, **Margaret Schmidt**, 61 ans, fut découverte morte dans sa maison de Hillsboro. Elle avait été violée et étranglée.

Le 9 octobre 1992, peu après 3 heures du matin, la police de Hillsboro fut prévenue que des coups de feu avaient été tiré près la Cornell Road, à la lisière de la ville et de l'aéroport. Quand les policiers arrivèrent, ils découvrirent une voiture arrêtée et inoccupée, sur le bas côté de la route. Le véhicule était criblé d'impacts de balles, et il y avait du sang sur le siège conducteur.

Les policiers reçurent alors un autre appel de leur centre, leur indiquant qu'un "homme était à terre" sur la 231ème rue, à quelques centaines de mètres de l'endroit où se trouvait la voiture. Les policiers y accoururent et trouvèrent une femme étendue sur la route. On lui avait tiré une balle dans la tête, à bout portant. Elle était encore en vie, mais mourut à l'hôpital peu de temps après, sans avoir repris conscience.
Les policiers apprirent qu'elle se nommait **Martha Bryant**, 51 ans, infirmière, et que la voiture abandonnée lui appartenait.
Les policiers élaborèrent une théorie. Le meurtrier avait tiré sur la voiture de Martha Bryant alors qu'elle rentrait chez elle en venant de l'Hôpital Tuality de Hillsboro. La voiture avait failli faire une embardée. Le meurtrier avait traînée Bryant, blessée, jusqu'à sa propre voiture. Là, il l'avait violée, puis il l'avait abattue d'une balle dans la tête et jetée sur la 321e rue.

Le 13 décembre 1992, Barone « emprunta » un revolver de calibre .22 à son patron du moment.

La veille de Noël, il s'introduit dans la maison de retraite où il avait travaillé auparavant, et agressa sexuellement **une patiente de 72 ans** atteinte de sclérose en plaque.

Le 29 décembre, il força une jeune femme, **Heather Crane**, à lui faire une fellation en la menaçant d'une arme.

Peu de temps après, le corps d'une jeune femme fut découvert le long de l'autoroute US 26, près de Vernonia, au nord de Hillsboro. Elle fut identifiée : **Chantee Woodman**, 23 ans. Elle avait été enlevée à Portland (Oregon), le 30 décembre, alors qu'elle rentrait chez elle. Son assassin l'avait battue, violé et tuée d'une balle dans la tête.

En janvier 1993, **Betty Williams,** 51 ans, fut découverte morte dans son appartement de la région de Portland. On pensa d'abord à une mort naturelle, mais l'autopsie révéla qu'elle avait été brutalement violée. En fait, on apprit plus tard qu'elle avait eu une crise cardiaque alors que Barone l'agressait.

Peu après, l’épouse de Barone le quitta, emmenant leur fils, et demanda le divorce.

Cesar Barone vola la carte bancaire de sa belle mère et l'utilisa pour lui subtiliser 3 000$. Elle mourut quelques semaines plus tard, sans que l'on sache si Barone y était pour quoi que ce soit (il n'y eut pas d'autopsie).

Le 13 février 1993, Barone tenta de violer et de sodomiser **Matilda Gardner**, 58 ans, qu'il cambriola ensuite.

Il s'était installé avec un colocataire, un dénommé Hutcheson, lorsqu'il fut arrêté le 27 février 1993, pour l'agression de Matilda Gardner.

Le 5 mars 1993, la police perquisitionna leur habitation et Hutcheson fourni aux enquêteurs le pistolet 9mm de Barone. Cette arme était celle qui avait tué Martha Bryant.
Hutcheson téléphona à Barone, en prison, pour le prévenir qu'il avait donné son arme à la police. Barone, très en colère, lui ordonna de brûler la maison ! Barone dit à son colocataire qu'il y avait "*quelque chose dans la maison qui pouvait le lier à un meurtre*" !

L'épouse de Barone expliqua que le 9mm appartenait bien à son époux, et cela depuis des années.
Une amie de Barone affirma quant-à-elle qu'elle l'avait vu avec cette arme après octobre 1992, après le meurtre de Martha Bryant.

Dans les mois qui suivirent, Barone fut inculpé des meurtres de Martha Bryant, Chantee Woodman et Betty Williams.
Grâce à des analyses d'ADN, Cesar Barone fut lié à quatre victimes.

En février 1994, il fut reconnu coupable du cambriolage et du viol de Matilda Gardner, et fut condamné à 44 années d'emprisonnement.

Lors du procès de Barone pour meurtre, Mme Duran-Snell, une sage-femme, qui avait travaillé avec Martha Bryant au Tuality Hospital, témoigna. Elle rapporta un incident qui avait eu lieu le 7 octobre 1992, deux jours avant le meurtre de Martha Bryant.
Elle avait quitté l'hôpital vers minuit et, alors qu'elle marchait vers sa voiture, qui était garée sur un terrain réservé au personnel médical, elle avait remarqué qu'un homme attendait dehors, derrière les portes vitrées fermées de l'hôpital. L'homme l'avait dévisagée et elle en avait été tellement apeurée qu'elle avait décidé de rester à l'intérieur du bâtiment.
Un moment après, elle était revenue à la porte vitrée et avait vu que

l'homme n'était plus là. Elle était alors sortie et avait marché jusqu'à sa voiture. Une fois montée à l'intérieur, elle avait réalisé que l'homme était toujours là, debout sur le trottoir à côté du parking.

Après avoir quitté l'hôpital, elle avait conduit sur la Cornell Road, la même route que Martha Bryant empruntait pour revenir chez elle tous les jours. Non loin de l'intersection où Martha Bryant allait être découverte par la suite, une voiture blanche était soudain apparu derrière Duran-Snell. Elle l'avait dépassée et s'était placée à côté d'elle un instant, puis était repassé derrrière Duran-Snell et lui avait fait des appels de phares. Duran-Snell, inquiète, avait remarqué une voiture qui attendait à une intersection, plus loin, et s'était dirigée vers elle. La voiture blanche avait immédiatement cessé de la suivre et avait tourné dans une autre direction.

Après que Duran-Snell ait appris la mort de sa collègue, elle rendit-compte de cet incident à la police. Lorsqu'elle vit Barone six mois plus tard à la télévision, après qu'il ait été arrêté pour le meurtre de Martha Bryant, elle le reconnu immédiatement comme l'homme qui avait attendu derrière les portes vitrées de l'hôpital Tuality.

Barone fut condamné à mort pour les meurtres de Chantee Woodman, Margaret Schmidt, et Martha Bryant. Il reçut une peine de 89 années de prison pour avoir provoqué la mort de Betty Williams.
L'Oregon n'ayant plus exécuté de détenu depuis 1962, une condamnation à la peine capitale dans cet État correspond de fait à la perpétuité.

Barone est apparu dans un magasine contre la peine de mort publié par la société Benetton. On lui a demandé ce qu'il ferait s'il était libéré.
Barone, qui avait travaillé comme assistant dans une maison de

repos, a répondu qu'il "*ferait probablement la même chose que ce qu'il faisait avant d'atterrir en prison, s'occuper des vieille personnes*".

Cesar Barone est mort le 24 décembre 2009, à l'âge de 49 ans, après avoir passé plusieurs semaines dans la section médicale du pénitencier d'État de l'Oregon.

Victimes

Margaret Schmidt (61 ans)
Violée et étranglée dans sa maison de Hillsboro en avril 1991.

Martha Williams (51 ans)
Barone a tiré sur sa voiture alors qu'elle rentrait chez elle. Il l'a blessée, violée, puis abattue d'une balle dans la tête et jetée en pleine rue, en octobre 1992, à Hillsboro.

Une dame âgée et malade (72 ans)
Violée le 23 décembre 1992.

Heather Crane
Violée le 29 décembre 1992.

Chantee Woodman (23 ans)
Enlevée à Portland (Orgeon), battue, violé et tuée d'une balle dans la tête le 30 décembre 1992.
Son corps fut découvert le long de la US 26, près de Vernonia.

Betty Williams (51 ans)
Décédée d'une crise cardiaque alors que Barone la violait dans son appartement de la région de Portland le 6 janvier 1993.

Matilda Gardner (58 ans)
Violée le 13 février 1993.

Mode opératoire

Cesar Barone semble ne pas avoir de MO fixe. Il attaquait ses victimes par surprise. Il les surprenait chez elles ou alors qu'elles rentraient chez elles.
Il les violait, puis les assassinait, soit en les étranglant, soit en leur tirant une balle dans la tête.

Il laissait leur corps en vue, sans chercher à les cacher.

Il s'est plutôt attaqué à des victimes plus âgées que lui.

Motivations

Je ne sais pas grand chose des motivations de Cesar Barone.
Selon les psychologues, il est communément admis que, lorsqu'un tueur s'en prend à des femmes âgées, il y a à cela deux raisons : soit il tue symboliquement sa mère, soit il tue symboliquement son épouse "castratrice".
L'épouse de Barone n'était pas d'un caractère très dominant, et elle a fini par le quitter.

Peut-être Barone n'a-t-il pas supporté d'être abandonné par sa mère à l'âge de 3 ans. Elle avait quitté son père pour aller vivre avec un autre homme. Cet homme était noir, et, en 1964, une femme blanche qui sortait avec un noir était considérée comme une "pute"...

Mais cela n'explique pas tout. Le frère de Barone a lui-aussi été abandonné, et il n'est pas devenu un tueur en série.

Citations

"*S'il était libéré, il violerait et tuerait, je peux vous l'assurer. C'est un sociopathe. Il est incapable de ressentir une quelconque compassion ou de l'empathie pour qui que ce soit. Il n'a pas montré la moindre petite parcelle d'un remord*" : l'inspecteur O'Connell, qui a arrêté Barone.

Bibliographie

Livres en anglais :

"Dead of Night: The True Story of a Serial Killer", Don Lasseter, Onyx, 1997.

HERBERT BAUMEISTER

Nom : Herbert Richard Baumeister
Surnom : aucun
Né le : 7 avril 1947, près d'Indianapolis (Indiana) - Etats Unis
Mort le : 3 juillet 1996, suicidé dans le *Ontario's Pinery Provincial Park*, au Canada.

Encore un Dr Jekyll / Mr Hyde... Bon époux, bon père, patron riche et respecté... Mais il avait un faible pour les jeux érotiques pratiqués avec des homosexuels. Au cours de ces "jeux", il a tué plus d'une vingtaine de jeunes hommes. Il a abandonné les corps de certains sur une autoroute de l'Indiana, il a enterré les autres chez lui.
Son épouse a autorisé la police à fouiller leur propriété, et les enquêteurs ont découvert des ossements. Baumeister s'est enfui dès qu'il a appris la nouvelle.
On a retrouvé son corps dans un parc national de l'Ontario huit jours plus tard : il s'était suicidé.

Informations personnelles

Le père de Baumeister était médecin-anesthésiste et s'appelait lui aussi Herbert. Baumeister était le plus âgé d'une famille de 4 enfants comprenant lui, Barbara, Brad et Richard.
Au milieu des années 50, la famille déménagea dans la banlieue bourgeoise de la ville de Washington (au sud-ouest d'Indianapolis).

L'enfance d'Herbert Baumeister fut normale, mais, à l'adolescence, il devint évident que "quelque chose n'allait pas".

Un camarade d'école de Baumeister, Bill Donovan, expliqua que son ami faisait d'étranges rêves éveillés, et qu'il se plongeait dans

des réflexions concernant des sujets répugnants du genre «*ce que ça ferait de boire de l'urine humaine*». Les agissements d'Herb Baumeister étaient eux-aussi étranges. Un jour, sur le chemin de l'école, il ramassa un corbeau mort qui avait été heurté par une voiture, le glissa dans sa poche et, en classe, lorsque l'institutrice regarda ailleurs, il le jeta sur son bureau.

Irresponsable et souvent "enflammée", l'attitude d'Herb Baumeister attira bientôt l'attention de son père, qui envoya son fils passer des examens psychiatriques. Après une longue séries de tests, le psychiatre diagnostiqua que l'adolescent était schizophrène, et qu'il avait une double personnalité. Toutefois, il ne semble pas qu'Herb Baumeister ait jamais reçu un quelconque traitement ou n'ait suivi la moindre thérapie.

Son lycée, *North Central*, faisait la part belle aux activités sportives. Aussi, le "rat de bibliothèque" qu'était Herb Baumeister ne s'intégra pas à la population influente et "branchée" de son établissement. Il tenta bien de faire partie du groupe mais «*il n'arrivait pas à se mélanger aux autres*». Il se replia sur lui-même et passa de nombreuses heures totalement seul. Pour ce qui était de son intérêt pour les femmes, Bill Donovan répond : «*Zéro. Je ne l'ai jamais vu sortir avec une fille*».

Une fois à l'université, il demeura "ingérable". Il abandonna ses études dès la première année, ne retournant que pour un semestre ici ou là durant les quatre années suivantes, et n'obtint jamais de diplôme.
Cependant, grâce à la ténacité de son père (qui était un homme respecté dans la ville), le "Indianapolis Star", le plus important journal local, engagea Herb Baumeister comme coursier de la rédaction.

Le jeune homme était extrêmement sensible à la manière dont il était considéré et traité par les dirigeants. Il désirait "être quelqu'un", jusqu'à l'obsession. Il s'habillait bien et se passionnait pour son métier. Mais, de nouveau, il ne parvint pas à s'adapter.

Un incident bizarre se produisit lorsqu'Herb Baumeister proposa à des collègues de les conduire à un match de football, dans l'espoir qu'il serait de cette façon "accepté dans le groupe". Il arriva dans un corbillard, qu'il avait probablement emprunté grâce à des relations de l'hôpital où son père travaillait. Il mit en marche les gyrophares et, riant aux éclats, fonça vers le stade. Les autres voitures s'écartaient de la route. Baumeister avait même poussé le "jeu" jusqu'à porter une casquette de chauffeur. Il pensait que c'était drôle, mais ses collègues ne voulurent plus le fréquenter par la suite...

Et ses bizarreries continuèrent. Il trouva un autre emploi, au *Bureau of Motor Vehicule*, sûrement grâce à son père. Il commença rapidement à divaguer et à crier sur ses collègues, sans raison apparente. Une fois, pour Noël, il choqua certain(e)s collègues en leur envoyant une carte postale sur laquelle une photo le montrait avec un ami, déguisé en... drag-queen.

Malgré ses conflits personnels internes à la société et son comportement erratique, le Bureau remarqua néanmoins son attitude volontaire et sa grande intelligence. Il fut nommé directeur de programme. Là où d'autres auraient relevé le défi en se montrant des plus professionnels, Baumeister, lui, se laissa aller à des polissonneries croissantes. Il avait ce que certains appelaient un "drôle de sens de l'humour". Par exemple, à plusieurs reprises, il urina sur le bureau de son patron ! Tout le monde savait qui était le responsable, mais Baumeister ne fut renvoyé que lorsqu'il urina sur une lettre adressée au Gouverneur de l'Indiana.

En novembre 1971 (il avait 24 ans), il épousa Juliana (Julie) Saiter dans l'Eglise Méthodiste d'Indianapolis. Julie avait été présentée à Baumeister par un ami commun. Elle avait été attirée par ce grand jeune homme aux cheveux clairs et au visage enfantin. Lorsqu'ils avaient discuté, ils s'étaient découvert des intérêts communs. Ils étaient tous les deux "*Young Republicans*" et rêvaient tous deux de créer leur propre entreprise.
A la fin des années 70, Julie abandonna son emploi d'enseignante à l'école de journalisme pour fonder une famille. Baumeister gagnait bien sa vie et elle pouvait se le permettre. Ils eurent trois enfants : Marie en 1979, Erich en 1981 et Emily en 1984.

Lorsqu'Herb Baumeister fut licencié de BMV, son épouse dévouée reprit son emploi d'enseignante pour que la famille ait un revenu constant, et Baumeister passa d'un petit boulot à un autre durant plusieurs années.

Il finit par travailler pour un magasin de brocante et réalisa rapidement le potentiel d'un tel commerce. Il en discuta avec sa femme et ils décidèrent d'investir l'argent qu'ils possédaient pour créer leur propre magasin. Ils empruntèrent 4000$ à la mère de Baumeister (qui était à présent veuve) et, en 1988, ils ouvrirent un "*Sav-a-Lot Thrift*" ("faites des économies") avec le très respecté Bureau des Enfants d'Indianapolis, un organisme caritatif centenaire qui profitait aux familles environnantes.

Le magasin vendait des vêtements déjà portés, des articles de maison et tout un tas d'objets de seconde main. Tout appartenait au Bureau des enfants, qui recevait un (petit) pourcentage des ventes. Les clients pouvaient trouver des marchandises de qualité dans un cadre propre et ordonné.

Le magasin devint rapidement un endroit en vogue pour les familles au budget réduit. En peu de temps, Herb et Julie

Baumeister reçurent les louanges du Bureau des Enfants, dont la cause tirait avantage de l'excellente gestion du couple. Le magasin gagna 50 000$ la première année. Herb Baumeister décida d'en ouvrir un second.

En 1991, les Baumeister déménagèrent dans la région bourgeoise et "à la mode" de Westfield, à environ 30 km d'Indianapolis, dans le Comté d'Hamilton. Là, ils achetèrent une élégante maison de style Tudor appelée "*Fox Hollow Farms*" ("La ferme du terrier de renard"), qui possédait quatre chambres, une piscine intérieure et une écurie. Les sept hectares qui l'entouraient fournirent la tranquillité campagnarde dont Julie avait toujours rêvé pour élever ses enfants.

Le couple vivait "le rêve Américain".

En surface.

Julie Baumeister vivait dans l'ombre de son mari.
Lorsqu'ils étaient en désaccord sur des sujets importants, Herb Baumeister finissait toujours par avoir le dessus. Il disait : «*Julie, nous n'allons pas faire ça, quand même...*». Son épouse s'en remettait à lui, mais cela ne lui plaisait pas.

Plus d'une fois, le couple se sépara, plus ou moins brièvement.
La maison elle-même sembla adopter la tension du couple dans ses murs. Les voisins et les associés en affaire qui pénétrèrent dans "Fox Hollow" se souvinrent par la suite que les pièces étaient encombrées et négligées. Les Baumeisters manquaient d'ordre. Ou plutôt, l'ignoraient. Le terrain si soigné de la maison fut rapidement envahi de mauvaises herbes...
Les week-ends, Julie Baumeister emmena souvent les enfants rendre visite à "grand-mère" Baumeister, près du Lac Wawasee. Le couple disait à leurs amis qu'Herb Baumeister ne venait pas avec eux parce qu'il avait trop de travail.

Derrière la porte de leur chambre, leurs problèmes conjugaux ne s'arrangeaient pas. Selon un enquêteur, Herb Baumeister et son épouse n'eurent pas plus de six relations sexuelles durant leurs 25 années de mariage ! Et Julie Baumeister ne vit presque jamais son époux nu. Il s'habillait dans la salle de bain et, lorsqu'il se mettait au lit, il portait toujours un pyjama. Son corps maigrichon lui faisait honte.
Cela aurait peut-être dû indiquer à Julie Baumeister que quelque chose n'allait pas. Mais elle lui faisait totalement confiance, malgré leurs problèmes conjugaux.
Dans un effort probable pour réconcilier leurs différents, elle abandonna sûrement son esprit à un état de complète dépendance envers son époux. Inconsciemment, elle choisit de ne pas voir les "signaux d'avertissement".

C'est sans doute la raison pour laquelle elle accepta une explication ridicule en 1994.
Leurs fils Erich, en jouant dans le coin boisé de la propriété, avait découvert, à moitié enterré, un squelette humain complet. Julie Baumeister, inquiète, le montra à son époux à son retour du travail. Baumeister expliqua d'un air blasé que c'était sûrement le squelette d'un corps que son père, le fameux médecin, avait disséqué. Il l'avait laissé dans le garage un moment, puis l'avait enterré lorsqu'il avait décidé de nettoyer le garage.

Une explication toute simple.

Crimes et châtiment

Au début des années 1990, les habitants d'Indianapolis et de ses environs ont peut-être lu un article qui expliquait que, depuis un moment, de jeunes hommes disparaissaient pour ne plus jamais réapparaître. Chaque affaire se ressemblait.
Mais cet article n'attira pas vraiment l'attention. Tous ces hommes

étaient homosexuels. Et en tant que gays, ils entraient dans une catégorie de citoyens totalement dénigrée dans une "*Bible Belt*" très conservatrice. Même les autorités ne s'en préoccupaient pas. L'opinion commune était que les "victimes" étaient simplement parties vers une ville plus grande et plus libérale, comme San Fransisco ou New York, où l'homosexualité n'est pas considérée comme un vice. Selon la police, les véritables victimes étaient les familles de ces jeunes hommes, qu'ils avaient abandonnées sans leur dire adieu !

Mais, alors que le nombre de disparitions augmentait, quelques membres de la communauté d'Indianapolis commencèrent à réaliser qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Le premier à suspecter des actes criminels fut le détective privé Virgil Vandagriff. Il avait été Shérif dans le Comté de Marion et savait reconnaître un "problème" là où il y en avait un. Il avait ouvert sa société d'enquête privée en 1982, la dirigeant à mi-temps jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite de Shérif en 1989. Depuis, sa société tournait 24h sur 24. Il était l'un des hommes les plus respecté d'Indianapolis. Perspicace et moderne, Vandagriff avait la réputation d'un homme qui ne s'arrête qu'une fois son travail accompli.

Sa spécialité était de retrouver les personnes disparues. «*A Indianapolis*», expliquait-il, «*voilà comment ça fonctionne. Une personne n'est déclarée 'disparue' que lorsqu'elle est partie depuis plus de 24 heures. Ensuite, l'affaire est confié à un enquêteur du quartier et s'il ne trouve pas la personne dans les 30 jours, le dossier est transmis au 'Bureau des Personnes Disparues' pour une autre enquête... qui peut ne jamais être close. Mais, pour les gens, cela ressemble à une perte de temps. Les parents ne veulent pas*

attendre de savoir ce qui est arrivé à leur enfant, et les épouses ne veulent pas attendre non plus. Alors ils viennent me voir».

Lorsque la mère d'**Alan Broussard**, 28 ans, contacta Vandagriff en juin 1994 pour lui expliquer que son fils avait disparu, l'enquêteur ne s'affola pas. Beaucoup d'affaires se révèlent être des cas de fugue, sans qu'il y ait grand chose de criminel. Il commença son enquête.
Alan Broussard avait eu son lot de problèmes. Il était alcoolique et homosexuel dans une communauté qui évitait ce "style de vie". Il avait été vu pour la dernière fois quittant un bar gay appelé "Brothers" ("Frères").
Vandagriff colla des affiches représentant Alan Broussard sur tous les murs d'Indianapolis et des environs.

Avant la fin du mois de juillet, l'opinion de Vandagriff changea : il était sûrement arrivé quelque chose de grave à Alan Broussard. Il fut persuadé qu'un tueur en série opérait à Indianapolis. Trois jeunes hommes avaient disparu, les uns après les autres.

D'abord, Vandagriff avait appris qu'une enquêtrice de la police, Mary Wilson, travaillait sur les cas de disparitions d'autres jeunes hommes gays à Indianapolis, toutes similaires à celle d'Alan Broussard. Même leur apparence physique et leur âge étaient semblables.
Ensuite, il avait découvert un article dans un magasine, "Indiana Word", concernant un homme dénommé Jeff Jones, qui avait disparu durant l'été 1993, un an auparavant. Ce journal gay expliquait que Jeff Jones, 31 ans, s'était totalement évaporé.
Vandagriff confia des copies du magazine à son enquêteur qui tentait d'obtenir des informations sur Alan Broussard dans les bars gays. Il découvrit que Jones avait le même style de vie "à part" que les autres disparus.

Et enfin, un autre jeune homme venait de disparaître, là, en juillet. **Roger Allen Goodlet**, 34 ans, avait quitté la maison de sa mère, où il vivait, pour aller dans un bar gay de la 16ème Rue. Tout comme Broussard et Jones, il était gay, aimait boire et s'amuser... et avait été «*avalé par le néant*».

Tout comme Mme Broussard, la mère de Roger Goodlet contacta Vandagriff parce qu'elle ne voulait pas attendre la période légale obligatoire. Elle se mit à pleurer en parlant de son fils, de son comportement lorsqu'il était enfant, de sa nature confiante, de sa tendance à boire trop... Tout ce qui faisait que Roger Goodlet était vulnérable, seul, dans la rue.
Vandagriff et son enquêteur, Bill Hilzley, parcoururent les bars gay de la ville, mais n'en tirèrent pas grand chose. Les propriétaires et les clients de ces établissements semblaient trop effrayés pour parler. Ils apprirent néanmoins que Roger Goodlet avait quitté le bar "Our Place" avec un autre homme (dont la description était vague) dans une voiture bleue claire, avec une plaque minéralogique de l'Ohio.

Malheureusement, la police ne s'intéressa pas aux informations que Vandagriff lui offrit. Mais il ne se découragea pas. Il savait qu'il était sur une affaire importante et il avait assez d'expérience pour en comprendre la logique. Parfois, des pistes surgissent des endroits les plus étranges et de la manière la plus inattendue et, comme Vandagriff l'avait présumé, l'une d'elles se présenta d'elle-même en août.

Un homme, Mark Goodyear, avait rencontré Roger Goodlet dans un bar gay et ils étaient devenus amis. Il avait vu les affiches collées par Vandagriff, concernant Alan Broussard, et pensait détenir des informations qui pourraient permettre de retrouver à la fois Broussard et Goodlet.

Son histoire était incroyable mais il jura qu'elle était vraie : il avait passé la nuit avec un homme qui était sûrement un tueur en série. Quand il avait tenté de rapporter les faits à la police, ils l'avaient traité de fou. Le FBI avait suggéré qu'il était sous l'influence de drogue.
Mark Goodyear avait vu et avait parlé avec le tueur. En fait, rétrospectivement, il semblait qu'il ait miraculeusement échappé à la mort. Durant plusieurs semaines, il se présenta au bureau de Vandagriff pour lui fournir les informations qui lui revenaient -ou qu'il choisissait de dire : il avait peur pour sa vie. Mais il réalisa rapidement qu'il pouvait faire confiance à Vandagriff et à sa secrétaire, Connie Pierce. Il en dit de plus en plus, et accepta que ses entrevues soient enregistrées.

Selon Mark Goodyear, il avait rencontré le suspect dans un bar gay à Indianapolis, le "Club 501". Il l'avait déjà vu dans d'autres bars gays sans lui adresser la parole. Il était grand, maigre et silencieux. Au "Club 501", ce qui avait attiré l'attention de Mark Goodyear était la façon que l'homme avait de scruter l'affiche concernant la disparition de Roger Goodlet, punaisée derrière le comptoir du bar. «*J'avais simplement la sensation, à cause de la manière dont il était captivé par cette affiche, que cet homme était celui qui avait tué mon ami Roger... Quelque chose dans ses yeux*».

L'histoire de Mark continuait. Soupçonnant cet homme d'être responsable de la disparition de son ami Roger, Mark s'approcha de lui dans l'espoir de le faire parler.
L'homme, qui se présenta sous le nom de Brian Smart, évita de répondre à ses questions mais, souriant, l'invita à sortir avec lui. Il expliqua qu'il était un artiste originaire de l'Ohio, et qu'il vivait actuellement dans une vaste maison vide en dehors de la ville, qu'il préparait pour les nouveaux propriétaires. Il proposa à Mark de

l'accompagner, pour boire un verre et nager dans la piscine. Mark hésita mais finit par accepter.

Une fois dehors, ils montèrent dans la voiture de "Brian", une Buick grise immatriculée dans l'Ohio. Ils se dirigèrent vers le nord, sur l'autoroute inter-état 31, vers la banlieue riche d'Indianapolis. Ils parvinrent finalement dans une petite localité très calme parsemée de maisons neuves et de fermes à chevaux, séparées par des haies bien taillées. Au bout d'une rue, Brian ralentit et entra dans une propriété. La Buick s'arrêta devant une grande maison de style Tudor, dans laquelle les lumières étaient éteintes.
Brian fit entrer Mark à l'intérieur en passant par le garage, et le jeune homme remarqua que son hôte possédait plusieurs voitures. En entrant dans la maison, Mark pensa qu'elle était meublée au hasard, un peu n'importe comment. Même dans l'obscurité, il pouvait voir des boîtes en carton et du mobilier dans tous les coins. Il suivit Brian à travers une succession de pièces jusqu'à ce qu'ils parviennent à un escalier qui menait à la cave. Brian alluma la lumière et Mark découvrit une vaste "salle de jeux", elle-aussi plongée dans un grand désordre. Il y avait un bar rempli et une piscine accueillante, mais la vue de mannequins, figés dans des poses étranges, glacèrent le sang de Mark . Brian le remarqua et expliqua : «*Je me sens seul, ici, alors ils me tiennent compagnie*».

Mark refusa un verre mais Brian insista pour qu'ils s'amusent. Il s'éclipsa brièvement et lorsqu'il revint, quelques minutes plus tard, il paraissait moins crispé et moins timide, et se mit à bavarder. Mark pensa qu'il avait du prendre de la drogue, sans doute de la cocaïne.
Brian convainquit Mark de se baigner nu dans la piscine. Ils discutèrent de sujets divers. Finalement, l'expression de Brian changea et il murmura «*On m'a appris un truc génial*» en ramassant le tuyau d'arrosage qui serpentait sur le bord de la

piscine. «*Si tu étrangle quelqu'un pendant que tu couches avec, c'est une sensation extraordinaire. Ca précipite l'orgasme... Il faut juste pincer ces deux veines*». Il montra les artères carotides sur son propre cou. «*C'est un bourdonnement... spécial. Tu devrais voir comment ils sont quand tu leur fait ça. Leurs lèvres changent de couleur, c'est comme ça que tu sais que ça marche*».
En écoutant ce Brian, si tel était son véritable nom, continuer à parler de ses délices d'asphyxie érotique, Mark fut convaincu que cet homme avait tué son ami Roger - et peut-être d'autres !

«*Fais-le moi* !» demanda Brian. Il s'allongea sur un canapé pliant, et guida Mark pour qu'il glisse le tuyau d'arrosage autour de son cou. Pendant que Mark serrait, il se masturba.
Mark était tellement surpris et horrifié qu'il se sentit obliger de faire ce que Brian lui demandait. Dans son esprit, le seul moyen de savoir comment ces jeux sexuels particuliers avaient pu se terminer auparavant, était de continuer à le laisser faire.

Mark plaça les mains de Brian sur son cou et s'allongea à son tour sur le canapé. Brian, sans aucune hésitation, l'étrangla lentement avec le tuyau. Lorsque Mark sentit que la pression sanguine augmentait dans sa tête, il n'attendit pas de s'évanouir pour de bon : il feignit l'inconscience.
Les yeux fermés, il sentit Brian relâcher sa pression. Il enleva le tuyau de son cou et murmura son nom. Puis il commença à le secouer violemment. Lorsque Mark ouvrit les yeux, Brian se mit à crier : «*Tu m'a fait une de ces peurs ! Tu peux mourir en faisant ça, tu sais ? Il y a eu des accidents avant* !»
Mark décida de sauter sur l'occasion : «*C'est ce qui est arrivé à Roger Goodlet ? Il a eu un accident ? Il y en a eu d'autres ?*»
Mark espéra que Brian allait avouer quelque chose, mais il fut déçu. Brian le dévisagea, perdu dans dans l'étourdissement que lui avait fourni la drogue qu'il avait pris. Son unique réponse fut un

petit sourire niais. Il parla de tout à fait autre chose, son débit de paroles ralentit et il finit par s'endormir.

Mark en profita pour fouiller la maison, car il ne croyait pas l'histoire de Brian selon laquelle les vrais propriétaires devaient seulement arriver dans plusieurs semaines. Au premier étage, dans l'obscurité, il découvrit des jouets d'enfants et des vêtements de femmes. Quelqu'un vivait ici. Mark voulut alors savoir le véritable nom de "Brian Smart", qui lui en avait sûrement donné un faux. Redescendant à la cave, Mark commença à fouiller le pantalon de Brian à la recherche d'un porte-feuille. Mais Brian se retourna en grognant, comme s'il se réveillait, et Mark laissa retomber le pantalon. Et, malheureusement, avant qu'il ne puisse recommencer, Brian se réveilla pour de bon.
Mark réussit à convaincre Brian de le ramener en ville, à Indianapolis. Brian, plutôt satisfait de leur soirée, lui proposa de se revoir, au Club 501, le mercredi suivant.

Vandagriff voulut savoir où se situait exactement la maison de "Brian", mais Mark ne put le lui dire. Il expliqua que ça semblait être Westfield ou Carmel, des faubourgs très "select" du Comté d'Hamilton. Vu la direction qu'ils avaient pris et le temps qu'ils avaient roulé, Vandagriff savait que la maison se situait en dehors du Comté de Marion (celui d'Indianapolis).
Le problème était que la vague description qu'avait donné Mark pouvait correspondre à presque toutes les habitations de Westfield ou Carmel. Tout ce qu'ils avaient était un panneau que Mark avait entr'aperçu, et sur lequel il avait lu le mot "Farms".

Le rendez-vous de mercredi approchait et Vandagriff devenait anxieux. Le jour dit, il posta un de ses hommes, Steve Rivers, en dehors du bar alors que Mark traînait à l'intérieur. Puisque Mark avait remarqué plusieurs voitures dans le garage de "Brian", Steve

Rivers scruta le visage de tous les hommes qui se garèrent. Mais aucun ne correspondait à la description de Mark : grand, brun, pale, avec un visage long.
Lorsque le Club 501 ferma ses portes, tard dans la nuit, il devint évident, au grand dam de Vandagriff, que "Brian" avait posé un lapin à Mark Goodyear.

Toutefois, réalisant qu'il avait mis la main sur quelque chose de bien plus important qu'un ou deux cas de personnes disparues, Vandagriff le signala à la police d'Indianapolis.
Mais comme, auparavant, les policiers avaient déjà éconduit Mark et son incroyable histoire, Virgil Vandagriff préféra le présenter à l'unique personne dont il pensait qu'elle comprendrait la valeur de son témoignage : le *detective* Mary Wilson. Cette femme intelligente travaillait déjà sur plusieurs affaires de personnes disparues. Mark et Vandagriff trouvèrent en elle une oreille prête à les écouter.

Mary Wilson, une jolie brune d'une quarantaine d'années, avait travaillé d'arrache-pied dans le Département de Police d'Indianapolis, grimpant les échelons, de "flic en uniforme" jusqu'au grade de *detective*. Elle avait travaillé dans la division des crimes sexuels, où elle avait rapidement appris la pathologie des criminels sexuels et les aberrations de leurs actes. Lorsqu'elle fut transférée au service des "personnes disparues", elle avait compris que les gens ne sont pas toujours ce qu'ils semblent être en surface. Elle aimait tout dans les affaires de personnes disparues. Lorsque l'on sent que l'on se rapproche de la personne. Parler aux familles et aux amis. Retracer le trajet de quelqu'un. Suivre toutes les pistes jusqu'à la fin. C'était pour elle le travail de la police dans toute sa pureté.
Elle était l'enquêteur principal sur la disparition de Jeff Jones, l'affaire dont Vandagriff avait entendu parler dans le magasine

"Indiana Word", et qui ressemblait tant à celle de Roger Goodlet et d'Alan Broussard.
Mary enquêtait également sur les disparitions d'autres hommes : **Richard Hamilton**, **Johnny Bayer**, **Allan Livingstone** et d'autres, depuis le début des années 90. Tous étaient homosexuels.

Mary reconnut en Mark la "connexion" possible qui pourrait les aider à relier toutes ces disparitions entre elle. Il avait survécu à une nuit passée avec le tueur potentiel et voulait parler de son expérience pour les aider.

Il répéta son histoire à Mary, puis l'accompagna dans les faubourgs du nord d'Indianapolis pour tenter de retrouver la maison de son "cauchemar". Mais aucune des luxueuses habitations ne sembla être "la bonne". Mary, dans le même temps, commanda à ses hommes de parcourir les bars gays (le Club 501, le Varsity et Our Place) pour parler aux propriétaires et aux clients afin de trouver des informations sur "leur" insaisissable tueur.

Elle demanda à Mark de noter le numéro d'immatriculation de "Brian" si jamais il le revoyait. Mark continua de repasser au bureau de Vandagriff pour parler à Connie Pierce, la secrétaire, ouverte d'esprit et sympathique.
Les clients de Vandagriff, les familles des disparus, l'avaient payé autant qu'ils le pouvaient et, bien que la police d'Indianapolis ait commencé à enquêter sur ces affaires, Vandagriff n'abandonna pas et continua de son côté. L'argent qu'il lui avait fourni avait déjà été dépensé en équipement et en salaire, mais peu importait, il voulait continuer.
Il savait qu'il avait affaire à un tueur en série.

Il dépêcha l'un de ses enquêteurs, Bill Hilzley, un ancien "state trooper" qui connaissait toutes les rues et autoroutes de la région d'Indianapolis, pour "fouiller" dans les riches faubourgs de Carmel

et Westfield. Sa quête le mena jusqu'au panneau d'une grande propriété de Westfield, sur laquelle était inscrit "*Fox Hollow Farms*". Il savait que Mark avait parlé d'un "Farms" sur un panneau et se décida à s'approcher.
La maison correspondait à la description de Mark : vaste, avec une cave et d'allure morbide. Il semblait que personne ne soit là. Hilzley se gara et jeta un oeil à travers plusieurs fenêtres dans l'espoir d'apercevoir une piscine intérieure ou de sentir l'odeur du chlore. Sachant qu'il était dans l'illégalité, il ne s'attarda pas. Il rentra au bureau et découvrit que la maison appartenait à une famille, celle des Baumeister.

Vandagriff fit prendre des photos aériennes de la propriété. Lorsqu'il montra les clichés à Mark , pourtant, celui-ci les observa un moment avant de répondre : «*Non, je ne crois pas que ce soit ça... L'allée du garage est trop courte par rapport à ce dont je me souviens*».
Pendant ce temps, Herb Baumeister continuait de vivre une vie de façade. Son mariage avec Julie semblait normal et leurs deux magasins les occupaient toujours autant. Mais les fissures que leurs amis n'avaient pas vues au début des années 90 devenaient à présent évidentes.
Les tensions d'un mariage sans sexe et sans amour apparaissaient surtout dans les actes et les expressions de Julie Baumeister. Leurs amis et leurs voisins commencèrent à "parler sur leur dos".

Professionnellement, leurs affaires commencèrent à souffrir. A la fin de l'année 1994, les deux magasins avaient plongé vers la faillite. Il y avait moins de clients, les factures s'accumulaient. Julie, fatiguée des disputes, des problèmes financiers et de sa vie (qui n'était pas le rêve qu'elle avait espéré), menaça son époux de divorcer. En janvier 1995, elle était toujours là. Au lieu de divorcer,

justement, elle resta assise à regarder son entreprise décliner, son mariage s'aigrir et son mari devenir de plus en plus étrange.

Sur son lieu de travail, Herb Baumeister se défoulait sur ses employés. Il leur demandait d'exécuter un travail épuisant et était injuste avec eux, agissant comme s'il était une sorte de roi que l'on devait louer et adorer. Il licencia celles et ceux qui ne voulurent pas se plier à ce traitement. Pourtant, son propre comportement au travail était scandaleux : selon ses employés, il disparaissait parfois durant des heures et lorsqu'il revenait, il empestait l'alcool et aboyait des ordres avec une haleine puant le whisky.
Les magasins, qui avaient été si propres et bien tenus, devinrent dégoûtants. Les employés se souviennent que tout était devenu très sale. Ils avaient l'impression de travailler dans une décharge : où que vous regardiez, il y avait des montagnes de sacs poubelles.

Les mois passèrent. Virgil Vandagriff et Mary Wilson cherchaient toujours le soi-disant "Brian Smart". Sa véritable identité et l'emplacement de sa maison étaient toujours un mystère.
Les pistes qu'ils avaient suivies ne les avaient menés nulle part. Vandagriff se plaignit à Mary Wilson du manque de coopération entre la police d'Indianapolis et celle du Comté d'Hamilton. Il lui semblait que l'attitude des "officiels" de ce Comté signifiait : «*Les gens ici sont riches et donc au-dessus de tout soupçon*».

Malheureusement, ni Vandagriff, ni Wilson n'avait de piste très sérieuse. Ils ne pouvaient donc pas trop "pousser" les policiers du Comté d'Hamilton.
Hamilton était le comté le plus riche de l'Indiana, et aussi celui qui se peuplait le plus rapidement. Les revenus moyens annuels des familles qui y habitaient étaient de 93 000 euros, plus que le double des revenus des autres familles habitants de cet état. Situé à 25

minutes d'Indianapolis grâce à l'autoroute, le Comté d'Hamilton était une véritable carte postale de l'Amérique.

La piste solide que Vandagriff et Wilson attendaient apparut soudainement. Pensant que la situation s'était assez calmée pour qu'il puisse revenir sur la "scène" gay, Herb Baumeister décida de descendre au "Varsity Lounge" le soir du 29 août 1995. Justement, Mark Goodyear était là lui-aussi. Il avait gardé espoir de revoir "Brian Smart" un jour et, lorsqu'il l'aperçut, il dut se retenir de ne pas lui sauter dessus. Il discuta avec lui amicalement et, lorsque Baumeister repartit chez lui, seul, Mark put relever le numéro de sa plaque d'immatriculation.
Le lendemain matin, en apprenant ce que Mark Goodyear avait fait, Mary Wilson bondit de joie. Le véhicule n'appartenait pas à un "Brian Smart", mais à un dénommé Herbert Richard Baumeister, habitant Westfield, Comté d'Hamilton, dans l'Indiana. Il vivait dans une propriété appelée "*Fox Hollow Farms*", avec son épouse et ses trois enfants. La maison, un véritable manoir, possédait une piscine intérieure à la cave.

A présent, la police avait une piste. Elle commença à enquêter sur Herb Baumeister, qui, lui, commença... à s'affoler.
Le 1er novembre, après avoir surveillé ses faits et gestes durant un moment, Mary Wilson et son supérieur, le Lieutenant Thomas Green, allèrent à la rencontre d'Herb Baumeister dans l'un de ses magasins. Mary Wilson lui expliqua directement, sans ambages, pourquoi ils étaient là : ils enquêtaient sur les disparitions de plusieurs jeunes homosexuels d'Indianapolis, ils le suspectaient, ils voulaient perquisitionner sa maison. Baumeister, prenant un air de "saint martyr innocent", refusa. Il ajouta qu'à présent, les policiers devraient contacter son avocat s'ils désiraient lui parler.
Une fois revenus dans leur voiture, Green dit à Mary Wilson qu'il pensait non seulement que Baumeister était «*extrêmement*

nerveux», mais aussi qu'il était «*le type le plus bizarre qu'il ait jamais rencontré*».

Mary Wilson n'allait pas se laissait damer le pion par Baumeister. Elle tenta une autre approche. Elle rencontra Julie Baumeister qui, en tant que co-propriétaire de leur maison, pouvait légalement autoriser la police à fouiller leur domicile. Mais Julie Baumeister fut aussi obstinée que son mari. Herb Baumeister avait prévenu son épouse qu'il était accusé, à tort... de vol. Si la police la contactait, elle ne devait pas, «*en aucune circonstance, les autoriser à fouiller*». Mary Wilson lui expliqua alors la véritable raison de sa requête : des meurtres, et non pas un simple vol.

Julie Baumeister dévisagea Mary Wilson comme si celle-ci venait de lui assener une terrible gifle. Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle informa Mary Wilson qu'elle ne voulait toujours pas que l'on perquisitionne. Poliment, mais toujours sous le choc. L'enquêtrice donna sa carte de visite à Julie Baumeister et la pressa de l'appeler si elle changeait d'avis. Le refus de Julie n'indiquait pas qu'elle était complice de quoi que ce soit. C'était seulement la réaction typique d'une femme qui nie qu'elle puisse être mariée à un homme possédant un tel "côté sombre".

Toutefois, les choses s'envenimèrent dans le couple, les tensions qu'Herb Baumeister ressentait à cause de l'enquête policière ne devaient rien arranger. Julie téléphona même à Mary Wilson pour lui reprocher d'aggraver ses problèmes conjugaux. «*La police ne viendra pas chez moi pour tout démolir et effrayer mes enfants, tout ça à cause d'un cinglé appelé Mark Goodyear que mon mari n'a jamais rencontré !*»

Vandagriff se plaignit du jeu de patience auquel jouait la police du comté. Mary Wilson, qui voulait un mandat de perquisition, ne pouvait en obtenir un parce que le Comté d'Hamilton n'était pas

dans sa juridiction. Et le Comté d'Hamilton, de son côté, ne voulait pas coopérer.

Pourquoi ? Peut-être les autorités du comté avaient-elles peur de se confronter à un citoyen "au-dessus de tout soupçon" tant qu'elles ne possédaient pas de preuves décisives. Ou peut-être pensaient-elles vraiment que Baumeister n'était pas coupable.

En tout cas, Vandagriff et Mary Wilson perdirent six mois et rencontrèrent de nombreux problèmes... jusqu'à ce que Julie Baumeister décide enfin de les autoriser à fouiller sa propriété.

En juin 1996, Baumeister était devenu totalement paranoïaque. En mai, le "Bureau des Enfants" avait décidé d'annuler leurs contrats avec les deux magasins des Baumeister. La vie de couple était à présent intolérable pour Julie Baumeister. Son époux et elle avaient commencé des procédures de divorce séparées. Julie Baumeister avait continué à penser à ce que lui avait dit Mary Wilson, aux doutes qu'elle avait déjà ressenti concernant son époux.

Le 23 juin, elle appela donc son avocat, Bill Wendling, et lui demanda de contacter Mary Wilson. Herb Baumeister était absent, il rendait visite à sa mère avec leur fils Erich, au lac Wawasee. Julie Baumeister voulut profiter de l'opportunité pour parler à Mary Wilson des os qu'elle avait découvert dans leur jardin.
Le lendemain, Mary Wilson se rendit à "*Fox Hollow Farms*" avec deux policiers - extrêmement sceptiques - du Comté d'Hamilton, le Capitaine Tom Anderson (du Bureau du Shérif) et l'inspecteur Jeff Marcum. Anderson était persuadé que les os étaient ceux d'un animal. En face de Mary Wilson, il expliqua qu'il serait heureux d'apprendre à Julie Baumeister que ses soupçons étaient «*de la connerie*».

Julie Baumeister, accompagnée de son avocat, attendait les policiers sur le pas de sa porte cet après-midi là. Elle les guida

jusqu'à la partie boisée de leur vaste "jardin". Puis, elle désigna du doigt l'endroit où, deux ans auparavant, son fils Erich avait trouvé un squelette. La raison pour laquelle elle n'en avait parlé à personne était qu'elle avait cru l'histoire que lui avait racontée son mari selon laquelle c'était juste un «*squelette de dissection*». Mais à présent, les actes étranges de son époux lui faisaient craindre le pire.

Le jardin, à première vue, semblait tout à fait normal.

Mais, lorsque les policiers commencèrent à fouiller dans l'herbe haute et les tas de saleté derrière le patio, ils découvrirent un grand os brûlé. Aucun des trois n'était sûr que c'était un os humain. Puis, alors que leurs yeux scrutaient le sol autour d'eux, il devint évident que les nombreux cailloux et pierres éparpillés dans l'herbe... n'étaient pas des cailloux ni des pierres, mais des fragments d'os ! Bill Wendling, l'avocat de Julie Baumeister, qui observait les policiers saisir des morceaux d'os les uns après les autres, regarda ses propres pieds. Il réalisa en tremblant que lui-aussi marchait sur ce qui semblait bien être des bouts d'os, là, à l'endroit où les trois enfants des Baumeister avaient l'habitude de jouer. Il se pencha pour ramasser ce qui était manifestement une dent humaine.

Il y avait des fragments d'os partout. Vraiment partout.

Et pourtant, les deux policiers du comté n'étaient toujours pas convaincus que ce qu'ils recueillaient et photographiaient était des os humains. Mary Wilson, elle, en était persuadée. Elle avait ressenti la peur dans la voix de Mark Goodyear. Elle avait vu à quel point Herb Baumeister était nerveux et tout ce qu'il avait fait pour qu'elle ne perquisitionne pas chez lui, y compris mentir à sa femme. Elle savait à présent pourquoi.

Mary Wilson confia les échantillons à "l'anthropologue légal" Stephen Nawrocki, à l'Université de l'Indiana, pour qu'il les

examine. Sa réponse lui parvint rapidement : les os étaient bien humains. Ils étaient récents. Et ils avaient été brûlés.

Le lendemain, la police retourna à la propriété, qui semblait bien avoir été le lieu des pires crimes que l'Indiana ait jamais connu. Le jardin-cimetière d'Herb Baumeister contenait sans doute les restes des nombreux jeunes homosexuels qui, durant plusieurs années, avaient disparu d'Indianapolis.

Cette fois, d'autres officiers et "officiels" se joignirent aux trois policiers pour diriger des fouilles minutieuses. Parmi eux, un procureur, Sonia Leerkamp, et plusieurs enquêteurs. Le Docteur Nawrocki vint également, avec deux assistants, pour procéder à l'exhumation de ce qui était, de toute évidence, un "cimetière secret". Les trois anthropologues commencèrent à chercher des fragments d'os, en plantant de petits drapeaux oranges à chaque fois qu'ils en découvraient un. En une demi-heure, ils plantèrent près de 100 drapeaux.
Les fouilles continuèrent toute la journée et même la nuit. D'autres policiers perquisitionnèrent la maison des Baumeister. Ils découvrirent la piscine, le bar, les mannequins, tout ce que Mark Goodyear avait décrit. Mais ils trouvèrent également quelque chose que Mark n'avait pas vu : un caméscope à moitié caché dans un coin. Les policiers pensèrent immédiatement que Baumeister avait filmé ses meurtres.

L'affaire devenait de plus en plus étrange.

Julie Baumeister s'inquiéta de la sécurité de son fils Erich, qui était toujours avec son époux au Lac Wawasee. Elle craignit soudain que son mari ne s'en prenne à lui s'il apprenait ce qui se passait ici. Le procureur Sonia Leerkamp et le juge du comté signèrent immédiatement des documents qui retiraient le garçon à son père. Baumeister tenta de garder son fils, sans résultat. Il ne soupçonna

pas toutefois que son secret avait été découvert à "*Fox Hollow Farms*". Il pensa simplement que c'était une manoeuvre de son épouse pour neutraliser ses éventuels mouvements juridiques concernant le divorce. Lorsque des policiers apparurent avec les documents officiels pour raccompagner le garçon à Westfield, Herb Baumeister le leur confia calmement et sans menace.

Chez les Baumeisters, rien n'était calme. Les enquêteurs du comté, dirigé par le Sheriff Kenneth Whisman, recollaient les pièces du puzzle. Des monceaux de terreau laissèrent apparaître de très nombreux fragments d'os. Baumeister avait brûlé les corps sous des amas de feuilles et de détritus.

Les enquêteurs se demandèrent comment Baumeister avait pu étrangler, brûler et enterrer ces hommes sans que sa famille le sache. Julie Baumeister leur expliqua que de temps en temps, et parfois durant plusieurs mois en été, elle emmenait les enfants chez "mamie", la mère d'Herb Baumeister, laissant son époux seul à la maison. «*Il avait beaucoup de travail*», dit-elle.
Les policiers comparèrent les dates des disparitions des victimes et les périodes durant lesquelles Herb Baumeister avait été seul : elles concordaient.

Les fouilles dans le jardin continuèrent sans s'arrêter. Le nombre de "fossoyeurs" était à présent de 60, des volontaires, pour la plupart des policiers à la retraite et des pompiers. Les deux premiers jours permirent de mettre à jour le nombre ahurissant de 5500 fragments d'os et de dents, ce qui, selon Nawrocki, représentait quatre corps.

Lorsque l'on eut fouillé les 7 hectares de la propriété, les membres de l'équipe apprirent que les fouilles n'étaient pas encore terminées. Des voisins d'une maison adjacente avaient informé les policiers qu'ils avaient découvert d'autres os chez eux. Ils guidèrent les enquêteurs jusqu'à un endroit, au bord de leur jardin, séparé de la

propriété des Baumeister par un fossé d'écoulement des eaux. Dans ce fossé, il y avait des côtes, des vertèbres et des colonnes vertébrales ! Les os étaient si nombreux, et en bien meilleur état que ceux de la propriété des Baumeister, qu'ils avaient littéralement jailli de la boue. Les pelles remontèrent non seulement des os mais aussi des cannettes de bière "*Miller Genuine Draft*" (la bière favorite de Baumeister) et des menottes qui avaient certainement servi à attacher les victimes.

Lorsque les exhumations à cet endroit furent terminées et que 140 os furent découverts, Nawrocki conclut que cela représentait trois hommes de plus, pour un total estimé à sept victimes.

Il fallu attendre septembre pour que les anthropologues puissent identifier certains des corps (seulement quatre malheureusement) grâce à leur dentition. Roger Allen Goodlet, 34 ans, Steven Hale, 26 ans, Richard Hamilton, 20 ans, et Manuel Resendez, 31 ans.
A ce jour, les trois autres hommes découverts à Fox Hollow Farms n'ont toujours pas pu être identifiés.

Mais, pendant ce temps-là, personne ne surveillait Herb Baumeister .
Il s'enfuit du lac Wawasee et, tout comme ses victimes, il disparut dans la nature. Le seul indice que possédait la police provenait de Brad Baumeister, le petit frère de Herb, qui avait appelé le *detective* Whisman le 29 juin, cinq jours après que la police ait trouvé le "cimetière" dans le jardin. Brad avait dit au policier que son frère lui avait téléphoné de la petite ville de Fennville, dans le Michigan, en lui expliquant qu'il faisait un voyage d'affaire et... qu'il avait besoin d'argent, rapidement.
Après que Brad Baumeister ait envoyé l'argent, il avait appris ce qui se passait chez son frère et, soupçonneux, il avait contacté les autorités.

La police détermina qu'Herb Baumeister avait quitté Wawasee dans sa Buick grise et avait roulé vers le nord. Il était arrivé à Fennville le 28 juin.
Le lendemain, il parvint à Port Huron, où il contacta à nouveau son frère pour lui demander encore de l'argent. Mais Brad Baumeister, sur les conseils du detective Whisman, lui expliqua que la police voulait lui parler.
Herb Baumeister refusa.

Il passa la frontière et entra au Canada. La police Provincial de l'Ontario pense qu'il arriva à Sarnia le 30 juin, qu'il y passa quelques jours avant de partir vers l'est, le long du Lac Huron, vers Grand Bend.
Et là, dans le "*Ontario's Pinery Provincial Park*", le soir du 3 juillet, il se suicida. Il prit son 357 Magnum et se tira une balle dans la tempe. La note qu'il laissa derrière lui attribuait cet acte à «*un commerce moribond et un mariage irréparable*». Mais Baumeister ne fit pas mention des squelettes qu'il avait laissés à Westfield. Ces derniers mots, sur les trois pages de ce document, expliquaient qu'il allait manger un sandwich au beurre de cacahuètes (son mets favori), puis qu'il allait «*dormir*».

Ce même soir, un *trooper* Canadien l'avait réveillé pour lui demander pourquoi il dormait dans sa voiture, sous un pont. Baumeister avait répondu qu'il était un touriste et qu'il se reposait juste un peu. Le *trooper* avait remarqué des bagages à l'arrière et ce qui semblait bien être une pile de cassettes vidéo.
Peut-être était-ce les cassettes vidéo des meurtres qu'il avait commis dans la piscine de *Fox Hollow Farms*. Mais, lorsque son corps fut découvert près de sa voiture, les cassettes avaient disparu. Sans doute les avait-il jetées dans un des nombreux lacs de la région avant de se suicider.

Mais, malgré la mort de Baumeister, tout n'était pas encore terminé.

Dès le début de son enquête, Virgil Vandagriff avait fait la connexion entre les disparitions d'homosexuels d'Indianapolis et les meurtres par strangulation d'autres jeunes gays, découverts sur l'autoroute inter-état 70, dans l'Ohio. Il avait présenté le témoignage de Mark Goodyear à David Lindloff, le procureur du Comté de Preble, dans l'Ohio (à la frontière avec l'Indiana), qui dirigeait l'enquête sur ce que l'on appelait les "meutres de la I-70". Lindloff et Vandagriff étaient tombés d'accord : il y avait de grandes similitudes. Le dernier des "meurtres de la I-70" avait été commis en 1990, peu avant que les disparitions à Indianapolis ne débutent.

Lorsque les médias commencèrent à parler des corps découverts à "*Fox Hollow Farms*", Lindloff se souvint de la conversation qu'il avait eue avec Vandagriff. Il étudia les "cas" Baumeister et découvrit qu'il avait effectué de très nombreux "voyages d'affaires" dans l'Ohio dans la fin des années 80.
Lindloff suggéra donc qu'Herb Baumeister pouvait bien être le "tueur de la I-70". Cela ne surprit pas Julie Baumeister, qui avait déjà dû admettre que son défunt époux était un sadique qui étranglait des hommes lorsqu'elle était absente avec les enfants. Elle coopéra donc avec Lindloff, et lui fournit toutes les informations qu'il désirait : reçus de carte de crédit, factures détaillées d'appels téléphoniques, utilisation de la voiture...
La photographie de Baumeister correspondait au portrait-robot que la police avait établi grâce à des témoins qui pensaient avoir vu "l'étrangleur de la I-70". L'un des témoins identifia même directement Baumeister comme l'homme qu'il avait vu reconduire son ami chez lui, après une soirée dans un bar, en 1988. Cet ami, Michael Riley, avait été découvert mort le lendemain matin.

Peu après, des représentants des différents comtés de l'Indiana et de l'Ohio tinrent une conférence de presse durant laquelle ils lièrent définitivement Baumeister avec les meurtres de la I-70.
«*Il y a eu des sceptiques*», admit Vandagriff. «*Nous ne serons jamais sûrs à 100%. Mais tout le désigne, même le fait que les meurtres de la I-70 aient cessé au moment où il a acheté sa maison à Westfield... qui lui prodiguait un endroit où il pouvait faire disparaître les corps sans difficulté, sans craindre de problème*».

Vandagriff pense que l'enquête sur Herb Baumeister n'a pas été poussée assez loin par la police. Lui, malheureusement, n'avait pas la liberté ni les capacités financières pour le faire. Il affirme que certaines pistes n'ont pas été suivies jusqu'au bout.

Ainsi, Herb Baumeister avait un frère qui vivait au Texas, Richard. Vandagriff ne sait pas si Herb Baumeister était dans les parages ou non, mais Richard avait été découvert mort dans un bain à remous. Cette affaire n'a jamais été élucidée mais elle s'est déroulée à l'époque où Herb Baumeister étranglait des gens dans sa piscine. Étrange.

Le 28 avril 1998, les enquêteurs ont conclu que Herb Baumeister avait probablement tué 16 hommes en tout : sept à Westfield, plus 9 dont les corps avaient été retrouvés le long de la I-70, entre 1985 et 1990.

Victimes

Herbert Baumeister est soupçonné d'avoir tué au moins 16 jeunes hommes, mais tous n'ont pas pu être identifiés. On a retrouvé les restes de sept corps dans la propriété de Baumeister, dans l'Indiana. Neuf hommes ont été étranglés et découverts le long de l'autoroute I-70 dans l'Ohio. Il est possible que Baumeister ait tué trois ou quatre hommes de plus.

Parmi ceux qui ont été identifiés figurent :

Jeff Jones (31 ans)
Disparu durant l'été 1993, après être allé dans un bar gay d'Indianapolis.

Alan Broussard (28 ans)
Disparu en juin 1994, après être allé dans un bar gay d'Indianapolis.

Roger Allen Goodlet (34 ans)
Disparu en juillet 1994, après être allé dans un bar gay d'Indianapolis.
Son squelette fut retrouvé dans la propriété de Baumeister en juin 1996.

Richard Hamilton (20 ans)
Disparu après être allé dans un bar gay d'Indianapolis.
Son squelette fut retrouvé dans la propriété de Baumeister en juin 1996.

Steven Hale (26 ans)
Disparu après être allé dans un bar gay d'Indianapolis.
Son squelette fut retrouvé dans la propriété de Baumeister en juin 1996.

Manuel Resendez (31 ans)
Disparu après être allé dans un bar gay d'Indianapolis.
Son squelette fut retrouvé dans la propriété de Baumeister en juin 1996.

Michael Riley
Son corps fut découvert à moitié nu sur la I-70.

Baumeister est également soupçonné des meurtres de deux jeunes hommes dont les corps n'ont jamais été retrouvés :

Allan Lee Livingston (27 ans), disparu le 6 août 1993 à Indianapolis.

Jerry Williams-Comer (34 ans), disparu le 8 août 1995 à Indianapolis.

Mode opératoire

Aussi bien pour les meurtres de la I-70 que pour ceux d'Indianapolis, Herb Baumeister trouvait ses futures victimes dans les bars gays. Souriant, sympathique, il invitait de jeunes hommes bruns à le suivre pour "s'amuser un peu".

Il tuait en étranglant. Cela tenait surtout de son fantasme "d'asphyxie auto-érotique", qui est censé précipiter l'orgasme.

Pour les meurtres de la I-70, commis entre 1985 et 1990 : toutes les victimes étaient partiellement déshabillées. Les corps ont souvent été découverts près d'un plan d'eau. La plupart ont été étranglées.

Pour les meurtres qui ont eu lieu chez lui, dans sa piscine : il jetait les corps dans des tas de terres et de détritus et les faisaient brûler. Puis, il récupérait les os, qu'il broyait et disséminait dans son jardin.

Motivations

Il semble qu'au départ, Baumeister ait pris de la drogue pour faire disparaître ses dernières inhibitions. Apparemment, c'est d'abord en ayant pris de la drogue (cocaïne ou extasy) qu'il a étranglé ses victimes. Des accidents, en quelque sorte.

Mais, assez rapidement, il a pris goût au meurtre et le plaisir sexuel a été remplacé par celui de tuer, et de voir sa victime mourir lentement.

Herb Baumeister avait une mauvaise opinion de lui même, de son apparence physique notamment : sa femme l'a rarement vu nu. Il était très inquiet de l'opinion que les gens avaient de lui, par exemple ses collègues de l'*Indianapolis Star* ou du *BMV*.

Son sentiment d'inaptitude générale a été renforcé par la perte de son emploi, puis par le stress provoqué par le déclin financier de ses deux magasins.

Baumeister, comme beaucoup d'autres tueurs en série, faisait de la "dissociation" : en véritable Docteur Jekyll et Mister Hyde, il était capable de dissocier ses sentiments. Il pouvait tuer, puis continuer à vivre normalement avec ses enfants (avec qui il passait beaucoup de temps) en se comportant très gentiment avec eux.

Il avait également des fantasmes très puissants (contrôler un autre être humain, le tuer) et pratiquait compulsivement la masturbation. Il avait des rêves éveillés, des fantasmes très forts, qu'il parvenait à cacher, à ne pas révéler.

A mesure qu'il parvenait à tuer sans être appréhendé, Baumeister a pris confiance en lui et s'est mis à tuer plus, de plus en plus souvent. Mais il se contrôlait assez pour parvenir à s'arrêter, lorsqu'il sentit que Mark Goodyear savait quelque chose et que la police pouvait s'intéresser à lui.

Baumeister, perfectionniste, ne laissait jamais aucune trace derrière lui. Il n'a même pas laissé de corps et certaines victimes n'ont toujours pas pu être identifiées.

La méthode qu'utilisait Baumeister pour tuer, l'étranglement, était liée à son fantasme d'asphyxie auto-érotique.

Comme beaucoup de tueurs en série, il gardait des "souvenirs" de ses meurtres : les cassettes vidéo.

Il se sentait très supérieur, très confiant et a pensé que la police ne l'arrêterait jamais. Il a cru pouvoir faire croire à sa femme qu'on l'accusait à tort et qu'ainsi, elle ne dirait rien. Il a commencé à laisser des indices. Il est notamment allé dans un bar gay avec sa propre voiture, dont la plaque d'immatriculation a permis de l'identifier.

Il a d'abord tué sur la I-70, puis, très confiant, il a fini par amener ses victimes chez lui pour les tuer.

Il semblait si normal en surface que, lorsque l'on a découvert ce qu'il avait fait, ceux qui le connaissait n'ont pas pu le croire.

C'était un père de famille, un entrepreneur qui aidait une oeuvre de charité. Il avait l'air normal et il semblait normal... jusqu'à ce que vous rencontriez le VRAI Herb Baumeister.

Citations

"*La police vint me voir et me dit : 'Nous menons une enquête sur votre mari, en relation avec des homicides homosexuels'. Je me souviens leur avoir répondu : 'Qu'est-ce que c'est qu'un homicide homosexuel ?*'" : Julie, l'épouse d'Herb Baumeister.

"*Les signaux de danger sont toujours là, quelque part, pour les personnes du calibre de Baumeister. Le problème, c'est que les gens les ignorent. Dans le cas de Baumeister, même sa propre femme les a ignorés. La léthargie... C'est la plus grande force des tueurs en série*" : Virgil Vandagriff, détective privé qui a enquêté sur l'affaire Baumeister.

Bibliographie

Livres en anglais :

"Where the Bodies Are Buried", Fanny Weinstein et Melinda Wilson, Saint Martin’s Press, 1998.

Filmographie

"A&E - Investigative Reports: Secret Life of a Serial Killer", A&E, 1997.

ROBERT BERDELLA

Nom : Robert Andrew Berdella Jr.
Surnom : "The Buthcher of Kansas City", (Le Boucher de Kansas City)
Né en : 1949, à Cuyahoga Falls (Ohio), près de Cleveland - Etats Unis
Mort le : 8 octobre 1992 (d'une crise cardiaque) au Pénitencier d'Etat de Jefferson City, Missouri.

Berdella possédait une petite boutique dans le marché aux puces de Westport, à Kansas City, où il vendait des boucles d'oreilles incrustées de dents ou de crânes humains. Tous ses voisins pensaient qu'il était étrange, mais inoffensif. Jusqu'à ce que, le 2 avril 1988, un homme saute par la fenêtre du second étage de la maison de Robert Berdella, nu comme un ver, et ne portant qu'un collier de chien autour du cou. Berdella aimait sélectionner des paumés et des prostitués mâles, les ramener chez lui et les attacher sur son lit de torture "fait-maison".

Informations personnelles

Robert Andrew Berdella Jr. naquit et grandit à Cuyahoga Falls, dans l'Ohio, une ville tranquille du "Midwest" près de Cleveland.
Berdella était un garçon taciturne et distant. Il était adolescent lorsque son père, Robert senior, mourut soudainement d'une crise cardiaque, à seulement 39 ans.
Ayant été élevé dans la foi Catholique, le jeune Robert se tourna vers l'église pour trouver une épaule sur laquelle pleurer, de la sympathie et de la compréhension. Mais l'Eglise ne les lui apporta pas. Il expliqua par la suite que cet "échec" le poussa à s'intéresser à diverses religions et à des groupes occultes.

Après le lycée, Berdella s'inscrivit dans une école d'Art. C'est son intérêt pour l'art qui l'amena à Kansas City en 1967.
Ses goûts en matière d'art pouvaient varier, mais ils étaient toujours considérés comme "étranges". Il collectionnait les bizarreries et les artefacts, ce qui l'amena à ouvrir un magasin à Westport. Il y vendait des

boucles d'oreilles incrustées de dents ou de crânes humains. Tous ses voisins pensaient qu'il était étrange, du genre "hippie", mais qu'il était inoffensif.

Westport est un quartier de Kansas City célèbre pour sa vie nocturne et ses différentes sortes de boutiques. Des détaillants se spécialisent dans les curiosités introuvables ailleurs.

Le magasin de Berdella était situé dans le "marché aux puces" de Westport. Ce dernier est situé sur la Wesport Road, à l'intersection de Broadway, à la périphérie d'une route longue de 3 km appelée "Old Wesport".
Des boîtes de nuits, des bars et des théâtres sont éparpillés dans cette zone, où trainent tous les jeunes banlieusards... et les "paumés" à la recherche d'argent.

Crimes et châtiment

Kansas City, dans le Missouri, est une ville typique du "midwest" des Etats-Unis : sa population est amicale et simple. Les quartiers sont généralement calmes et les voisins aiment passer du temps ensemble.

Pourtant, un samedi de Pâques de 1988, **Christopher Bryson** sauta par la fenêtre d'une maison située au 4315 Charlotte Street. Cette maison appartenait à Robert Berdella, le propriétaire du magasin "Bob Bizarre Bazar" à Old Westport.
Bryson était nu et ne portait qu'un collier de chien lorsqu'il tambourina à la porte d'un des voisins de Berdella en hurlant qu'on le sauve.

Chris Bryson avait une vingtaine d'années. Il se prostituait pour nourrir sa famille.

Il avait rencontré Robert Berdella une nuit, cinq jours avant le week-end de Pâques, près de la gare des bus Greyhound, dans le centre de Kansas City. Il avait proposé à Berdella de passer la nuit avec lui, et ce dernier avait accepté. Berdella avait suggéré qu'ils aillent chez lui et Bryson avait accepté avec joie : il était plutôt habitué aux chambres d'hôtels minables et aux sièges arrières des voitures...

Ils passèrent un moment à discuter dans la maison de Berdella. Puis, Berdella proposa qu'ils montent au premier étage, où il y avait une télévision et un canapé confortable.
Laissant passer Bryson devant lui dans l'escalier, Berdella le frappa sur la tête, et le jeune homme tomba sur le palier, inconscient. Robert Berdella en profita pour le photographier avec son Polaroïd. C'était une de ses obsessions. Ces photos allaient également être des preuves irréfutables de sa culpabilité : Berdella gardait une documentation fournie des "événements" pour chacune de ses victimes.

Durant les quatre jours qui avaient suivi, Bryson fut torturé à maintes reprises. Berdella le frappa avec un une matraque en acier et injecta dans plusieurs parties de son corps un tranquillisant pour animaux et des antibiotiques. Il attacha des fils électriques sur son corps, notamment ses testicules, et l'électrifia plusieurs fois. Il le viola, parfois jusqu'à trois fois dans la même journée.
Au début de sa captivité, Bryson cria lorsque Berdella le viola et le tueur lui injecta du "Drano" dans la gorge, près de sa trachée. Il lui dit que s'il continuait à crier, il allait lui en injecter tant qu'il perdrait sa voix. Ilenfonça également des tampons saturés d'alcool ou d'un produit chimique dans les yeux de Bryson.

Berdella avait attaché Bryson à la tête du lit et l'avait drogué pour qu'il ne puisse s'enfuir. Il lui montra des photographies d'hommes qui avaient été dans la même situation que lui auparavant et n'avaient pas voulu "coopérer". Il expliqua à Bryson qu'ils étaient morts et que ces chiens les avaient mangés. Ce n'était pas si loin de la vérité, et Bryson, de toutes façons, cru tout ce que lui dit Berdella. Il était terrifié.
Il pensait qu'il ne verrait plus jamais sa famille, mais il continuait à réfléchir à un moyen de s'en sortir vivant. Berdella venait et partait silencieusement, et laissait Bryson, drogué et ahuri, incapable de savoir si songeôlierétait présent ou dehors.

Le jour où Bryson s'enfuit, il n'était pas sûr que Berdella soit parti. Bryson avait été "coopératif" et avait ainsi été autorisé à tenir la télécommande entre ses genoux avec ses mains, même s'il était toujours attaché. Il monta le volume de la télévision à fond pour savoir si Berdella était là. Il ne vint

pas se plaindre du bruit. Bryson pouvait donc tenter de s'enfuir. De plus, ses mains étaient moins bien attachées que d'habitude. Bryson, en remerciement de sa "coopération" avait également reçu une cigarette. Robert Berdella avait jeté les allumettes sur le lit.
Bryson parvint à libérer une de ses mains et se servit d'une allumette pour brûler ses liens. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la réaction de Berdella si jamais il le surprenait, et ne craignit même pas de mettre le feu au lit.

Nu, ses liens brûlés encore attachés à ses membres, il se précipita vers la fenêtre, espérant qu'elle ne serait pas fermée ou clouée. Ce n'était pas le cas et il pu l'ouvrir. Il réalisa qu'il était en fait au deuxième étage et qu'il risquait de se blesser en sautant, mais il n'hésita pas longtemps. Il se jeta dans le vide et se blessa effectivement au pied en retombant à terre. Il ignora sa douleur et couru dans la rue jusqu'au plus proche voisin.
Celui-ci ne laissa pas entrer le jeune homme nu et hurlant, mais il appela la police. Peu après que les enquêteurs aient interrogé Bryson, assis sur le perron du voisin, les yeux rouges et gonflés, des marques rouges sur ses poignets et ses chevilles, Robert Berdella revint chez lui.

Il fut arrêté sur le champ, car il était évident, en regardant Bryson, qu'il disait la vérité.
Les enquêteurs avaient à présent 20 heures, selon les lois du Missouri, pour déterminer de quoi Berdella allait être accusé.

Les enquêteurs de la police de Kansas City passèrent tout leur week-end à inventorier les objets trouvés dans la maison de Berdella. Il devint rapidement évident qu'il était une sorte de collectionneur. Son habitation était remplie de choses étranges comme des vertèbres et des crânes, et il était difficile de déterminer à première vue si ces objets étaient authentiques. Les enquêteurs savaient que des jeunes hommes avaient disparus dans les mois et les années précédentes, et leur but étaient de savoir si l'un d'eux avait pu être la victime d'un meurtre, entre les mains de Bob Berdella.

La police passa aussi beaucoup de temps à obtenir des mandats de perquisition et des mandats de détention pour Berdella. Les policiers trièrent le chaos dans la maison de Berdella : des énormes piles de magazines, de papiers et de photos, ainsi que de nombreuses crottes de

chiens... Ils découvrirent 357 photographies de 23 hommes différents, nus, attachés et souffrant clairement de tortures.
Les enquêteurs trouvèrent également un "journal intime" dans lequel Berdella décrivait les actes de tortures qu'il avait fait subir à ses victimes et la manière dont ils réagissaient.

Bryson identifia Berdella sur les photos que les enquêteurs lui présentèrent à l'hôpital. Ce dernierfut donc, en premier lieu, inculpé pour viol et actes de torture.

Après avoir trouvé les "objets suspects" chez Berdella, les policiers remarquèrent un endroit meuble, dans le sol de la cave, qui, par ses dimensions, faisait penser à une tombe.
La police interrogea les voisins et cela amena les enquêteurs à fouiller la propriété de Berdella, notamment son jardin. Et, dans celui-ci, ils trouvèrent d'autres emplacements fraichement creusés. Cette histoire semblait empirer à mesure que les heures passaient.

Comme c'est souvent le cas, les médias furent alertés et commencèrent à affluer autour de la maison de Charlotte Street, compliquant encore l'enquête.
Les excavations dans le jardin commencèrent devant une horde de journalistes. Presque immédiatement, les enquêteurs découvrirent un crâne humain, qui présentait encore des cheveux et un peu de peau. Le travail continua le lundi de Pâques. D'autres objets étranges furent découverts mais pas de corps : des os d'animaux, des bocaux contenant des plumes d'oiseaux, etc. Les médias commencèrent à parler de Satanisme et de religion liée à l'occulte.
Il semblait que chaque découverte apporta plus de questions aux enquêteurs que de réponses.

La police continua de fouiller à l'intérieur de la maison, fortement gênée par le capharnaüm et les crottes de chiens. Du "Luminol", un produit chimique que l'on utilise pour mettre en évidence le sang, fut aspergé dans le sous-col : le résultat fut positif dans bien des endroits.

Des gens contactaient la police pour se renseigner sur un membre de leur famille ou un ami qui avait disparu, et qui connaissait Berdella.
Des témoins se décidèrent à témoigner de leurs rencontres avec Berdella.

Certains expliquèrent avoir vu Berdella injecter de la drogue à des personnes, notamment un tranquillisant qu'il utilisait pour ces chiens. D'autres expliquèrent qu'ils avaient eux-mêmes été victimes de ces agressions mais avaient survécu.

Les preuves indirectes étaient accablantes. Les enquêteurs réalisèrent qu'un meurtre, et peut-être beaucoup plus, avait eu lieu dans la propriété de Robert Berdella.
Mais il n'y avait pas de corps. Juste un crâne. Et il est difficile de convaincre un juge de considérer sérieusement une inculpation pour meurtre s'il n'y a pas de cadavre pour prouver qu'un meurtre a bien eu lieu. Le crâne et les vertèbres trouvés dans le jardin furent envoyés au laboratoire d'état pour une identification. Berdella possédait tellement d'artefacts étranges dans son magasin et chez lui qu'il était difficile de déterminer ce qui était vrai de ce qui ne l'était pas. En attendant les résultats du laboratoire, les enquêteurs continuèrent leur quête fastidieuse et méthodique tant dans la maison que dans le jardin.

La copieuse "documentation" découverte chez Berdella mena les enquêteurs à contacter les gens dont les noms étaient listés dans le journal intime de Berdella, dans lequel il indiquait les tortures qu'il avait infligé à chacune de ses victimes. Toutefois, identifier les visages sur les nombreuses photos se révéla difficile dans certains cas. Certains clichés montraient Berdella en train de violer sa victime, mais aucun visage n'était visible, même pas celui de Berdella.

La police commença à décrypter le code que Berdella utilisait pour décrire les événements qui avaient eu lieu. Il avait écrit dans un style assez rudimentaire et cru, voir grossier. Ainsi, les enquêteurs purent rapidement déterminer que "BF" signifiait une pénétration avec son sexe, alors que "Fing F" décrivait l'utilisation de ses doigts. Il y avait une douzaine de références à d'autres "F", pour lesquels Berdella avait utilisé des objets. Le journal intime contenait d'autres informations inquiétantes concernant la fréquence et les dosages de médicaments administrés à ses victimes, et l'endroit de leur corps dans lequel il les avait injectés.

Certains noms revenaient souvent, aussi les enquêteurs commencèrent-ils à chercher ces personnes. Ils découvrirent que les informations contenues

dans le journal intime correspondaient à des dates et des moments durant lesquels de jeunes hommes avaient disparus.

Les habitants de Kansas City commencèrent à réaliser que tout cela allait devenir énorme : il y avait un tueur en série parmi eux.

Robert Berdella était emprisonné dans la prison du Comté de Jackson. Pour sa propre sécurité, il était isolé dans une zone "privée". Les violeurs, particulièrement homosexuels, sont souvent victimes de violence de la part des autres prisonniers.
Des observateurs expliquèrent que Berdella ne ressentait aucun remord et niait tout. Il refusa de parler à qui que ce soit qui aurait pu infirmer sa version de l'histoire, comme les médias ou la police.
Les amis qui allèrent le voir affirmèrent qu'il voulait parler à un ministre du culte avec qui il était devenu ami. Pas obligatoirement pour obtenir des conseils de nature religieuse, mais pour pouvoir se confier. Mais Berdella n'avait aucune volonté, à ce moment-là, de se confesser, d'avouer à qui que ce soit. Il voulait juste parler. Il ignorait tout simplement la situation dans laquelle il se trouvait réellement. En tant qu'individu habitué à contrôler ses actes (et ceux des autres), cette expérience était humiliante et vexante pour lui.

Berdella avait noué de nombreux contacts grâce à son magasin durant toutes ces années passées à Kansas City. Il connaissait beaucoup de gens, dont certains étaient des amis proches. Pour tous ceux (et celles) qui le connaissaient, il était impossible de croire qu'il puisse être un tel monstre. Certains de ses amis accusèrent même la police de "monter un coup" contre lui.
En fait, personne à Kansas City ne voulait croire qu'un être humain puisse être capable de se comporter comme Berdella l'avait fait : cela anéantissait l'image de cette ville "calme et salubre" du Midwest.

La réaction des habitants compliqua encore l'enquête. La police n'avait pas de cadavre et ne pouvait donc pas prouver qu'un meurtre avait été commis. Les amis et la famille de Berdella affirmaient que celui-ci était certes un excentrique, mais qu'il était aimable et responsable. Sa seule faute, aux yeux de ses amis, était qu'il acceptait de "traiter affaire" avec des gens moins recommandables que lui.

Les policiers savaient qu'ils devaient identifier les hommes sur les photos, y compris ceux dont on ne voyait pas le visage. Une "source extérieure" suggéra que les enquêteurs demandent à Berdella de mimer la prise de ces photos, car son ventre, ses membres et parfois ses mains, étaient photographiés.
Les policiers demandèrent à Berdella de prendre des photographies de lui, absolument semblables, dans ces poses. Ils prélevèrent également des échantillons de ses cheveux.
Berdella fut extrêmement embarrassé et humilié d'avoir à poser pour ces photos, mais il coopéra de mauvaise grâce. Il refusa de prendre certaines positions : lorsqu'on lui demanda de se positionner en train d'avoir un rapport sexuel anal, et aussi lorsqu'un policier voulu placer ses mains comme s'il introduisait quelque chose dans l'anus de quelqu'un.

Toutefois, lors de l'assignation de Berdella au tribunal du Juge Alvin Randall, Robert Berdella surprit tout le monde en plaidant coupable de meurtre au premier degré.
Finalement, Berdella avoua les meurtres et les tortures de 6 jeunes hommes entre 1984 et 1987. Avec une capacité terrifiante à se souvenirs des détails, il raconta son histoire alors que les journalistes enregistraient ses aveux et prenaient des notes.
Il apprécia grandement ce moment de gloire au tribunal : il contrôlait enfin totalement la situation.

Cette confession fut pourtant la perte de Berdella, puisque les policiers n'avaient toujours pas pu localiser le moindre cadavre !

Jerry Howell était un jeune prostitué de 20 ans qui connaissait Berdella depuis 1979. Il fut drogué par Berdella le 5 juillet 1984.

Robert Sheldon, 18 ans, connaissait Berdella, qui l'avait invité à boire un verre le 12 avril 1985. Lorsque Robert avait été saoul, Berdella l'avait attaché et drogué. Cinq jours plus tard, un ouvrier était venu réparer le toit de la maison de Berdella, qui avait alors étouffé Robert Sheldon afin qu'il n'attire pas l'attention. Il avait enterré le crâne du jeune homme dans son jardin.

Mark Wallace, 20 ans, avait aidé Berdella à entretenir son jardin. Berdella l'a drogué le 22 juin 1985 et assassiné le lendemain.

Walter James Ferris, 20 ans, connaissait lui aussi Berdella. Ils s'étaient rencontrés dans un bar gay et Berdella l'avait invité chez lui. James était mort d'asphyxie le 27 septembre 1985.

Todd Stoops était un jeune prostitué de 21 ans qui avait rencontré Berdella deux ans plus tôt. Berdella l'avait drogué le 17 juin 1986, puis torturé durant des semaines, et James Stoops était mort d'une hémorragie le 7 juillet 1986.

Berdella avait payé la caution de son ami **Larry Pearson**, 20 ans, le 5 juin 1987 et l'avait invité à vivre chez lui. Il l'avait drogué et avait commencé à le torturer le 23 juin. Berdella avait gardé Larry dans sa cave durant 6 semaines jusqu'à ce que le jeune homme morde son pénis. Berdella l'avait étranglé avant de se rendre à l'hôpital.

Berdella raconta comment il avait placé les corps dans sa baignoire, et avait pratiqué des incisions précises aux coudes, aux jambes et à l'aine, afin que le sang s'écoule des corps. Il avait démembré chaque corps avec des instruments divers, tels que des couteaux et une tronçonneuse. Il les avait ensuite enveloppés dans des sacs poubelles en plastique et les avait traînés dehors, avec les poubelles, pour que le camion d'enlèvement d'ordures ménagères les emmène... et les jettent finalement dans la décharge publique.

Berdella expliqua dans un tribunal plein à craquer (notamment des familles des victimes présumées) comment il avait regardé les sacs plastiques être jetés dans la benne à ordure, pour s'assurer que « *tout se passait bien* ».

En avouant ses crimes au procureur, Robert Berdella pu "négocier sa vie" (aux États-Unis, si l'on plaide coupable, l'accusation ne réclame généralement pas la peine de mort). On lui promit qu'il ne serait pas condamné à mort s'il donnait des détails sur ses actes.

Le 19 décembre 1988, le juge Vincent Baker déclara Berdella coupable des six meurtres et le condamna à la prison à vie sans possibilité de libération sur parole.
Le juge recommanda que Berdella subisse une évaluation psychologique, ce qui le plaçait hors de la population commune de la prison et prévenait les actes de violence qu'auraient pu commettre ses co-détenus à son encontre.

Le véritable Robert Berdella commença à apparaître dans les rapports des psychiatres : un homme égoïste et égocentrique, un sadique et un lâche qui

avait torturé des "paumés" qui n'avaient aucune valeur à ses yeux, lui, le "grand businessman".

Dans l'intention de regagner les bonnes grâces de l'opinion publique, Berdella créa une fondation pour les familles des victimes, administrée par le Révérend Roger Coleman (qui était resté auprès de Berdella durant tout le procès).
En réponse, certaines des familles poursuivirent Berdella en Justice pour "*wrongful death*" ("mort injuste") mais ne parvinrent pas à le faire condamner. Berdella fit des remarques acerbes concernant ces poursuites.

Berdella ne passa que quatre années dans le pénitencier d'état de Jefferson City (dans le Missouri), avant de mourir d'une crise cardiaque en octobre 1992, à 43 ans.

Victimes

Robert Berdella a avoué avoir torturé et assassiné 6 jeunes hommes. Il en a peut-être tué cinq de plus.

Jerry Howell (20 ans)
Enlevé le 5 juillet 1984.
Torturé, violé et assassiné.

Robert Sheldon (18 ans)
Enlevé le 12 avril 1985.
Torturé, violé et assassiné.

Mark Wallace (20 ans)
Enlevé le 22 juin 1985.
Torturé, violé et assassiné.

Walter James Ferris(20 ans)
Enlevé le 26 septembre 1985.
Torturé, violé et assassiné.

Todd Stoops (21 ans)
Enlevé le 17 juin 1986.
Torturé, violé et assassiné.

Larry Pearson(20 ans)
Enlevé le 23 juin 1987.
Torturé, violé et assassiné.

Chris Bryson
Enlevé et torturé par Berdella en avril 1988.
Il est parvenu à s'enfuir et à survécu.

Berdella a également violé et torturé d'autres hommes qui, eux, ont survécus.

Mode opératoire

Apparemment, Berdella aimait sélectionner des paumés et des prostitués mâles, les ramener chez lui et les attacher sur son lit de torture "fait-maison".
Les victimes de Berdella étaient des hommes jeunes et peu (ou pas) éduqués. La plupart d'entre eux vivaient en vendant leur corps ou de la drogue. Ils ne possédaient pas le statut social d'un homme d'affaire apprécié et heureux comme Berdella. Berdella les considérait comme des êtres inférieurs dont il pouvait faire ce qu'il voulait.
Il se liait d'amitié avec eux, les emmenait chez lui pour "s'amuser", puis il les assommait ou les droguait, avant de les attacher.

Berdella battait ses victimes avec des instruments variés et leurs injectait de la drogue ou des produits chimiques. On dit même qu'il a inséré du mastic dans les oreilles de certaines de ses victimes. Il faisait également des expériences avec des électro-chocs. Il les a violé de différentes manières et à répétition.

Berdella a expliqué qu'un de ces jeunes hommes est mort d'une rupture anale, et que d'autres sont décédés d'asphyxie ou d'overdoses.

Berdella gardait un journal détaillé où il décrivait la façon dont ses victimes réagissaient, et possédait une collection de plus de 350 photos d'hommes à différentes étapes de souffrance. Il aimait prolonger la vie de ses victimes pendant plusieurs jours.

Motivations

Berdella a passé sa vie auprès de jeunes hommes, d'une manière ou d'une autre. Il était bénévole pour des organisations de jeunesse, des groupes de lutte contre le crime dans le voisinage ("*neighborhood crime watch*") et bien d'autres comités. Il laissait des hommes vivre avec lui et les employait dans son magasin.

Berdella croyait être un homme "bon et brave" qui avait malheureusement fait des choses horribles... qui, toutefois, ne le rendaient pas horrible. Il a tenté de prouver sa théorie à tout le monde.

Il détestait que son nom soit bafoué en publique.

Berdella appréciait le contrôle, le pouvoir, et se considérait comme quelqu'un d'important. Il voulait que ses victimes soient ses esclaves sexuels. Il voulait gérer leur vie, leur souffrance, leurs émotions, leurs sensations, tout.
Il a affirmé ne jamais avoir voulu les tuer intentionnellement, mais que leurs morts étaient juste des "accidents". Pourtant, Bryson a expliqué que Berdella lui avait dit que "*s'il ne coopérait pas, il serait tué comme les autres*".
Les tueurs en série se persuadent eux-même que la victime n'est rien de plus qu'un objet, pas un être humain. Cette façon de voir donne au tueur l'opportunité de justifier ses actions ou, au moins, de se sentir moins coupable qu'il ne le devrait. Ainsi, Berdella parlait de ses victimes en utilisant le mot « *jouets* » ("*playtoys*").

Berdella a affirmé qu'il ne comprenait pas pourquoi il était devenu un tueur en série. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi il avait agit ainsi.
Il se sentait offensé lorsqu'on lui répondait qu'il mentait. Il a affirmé que personne ne pouvait savoir si oui ou non il comprenait pourquoi il avait agit comme il l'avait fait.

Il a rejeté les prétentions des journalistes selon lesquelles il aurait été influencé par le Satanisme.

Citations

"*Hé bien... Bob Berdella faisait parti du groupe de lutte contre le crime du voisinage (neighborhood crime watch) et il... il avait l'habitude de mettre la main sur de jeunes hommes*" : un voisin de Berdella (qui utilise l'expression "snatch" : s'emparer de, empoigner, enlever)

"*Il aurait continué à faire ça jusqu'à ce qu'il soit arrêté ou tué. Il n'éprouvait aucun remord, absolument aucun*" : Jon Perry, enquêteurs de la Police de Kansas City.

Bibliographie

Livres en anglais :

"Rites of Burial", Tom Jackman et Troy Cole, Pinnacle Publishing, 1992.

Arthur Bishop

Nom : Arthur Gary Bishop
Surnom : connu également sous les noms de Lynn Jones et Roger Downs
Né en : 1951, à Salt Lake City (Utah) - USA
Mort le : 10 juin 1988 (executé par injection) dans l'Utah

Il adorait les enfants. Au point de passer presque tout son temps avec eux. Mais c'était uniquement pour son propre plaisir. Cet ancien Mormon a assassiné cinq garçons et en a violé des dizaines d'autres. Il s'en est prit à des enfants de son voisinage uniquement mais, bien que certains parents le savaient et n'aient jamais rien dit, il n'a été soupçonné qu'au bout de cinq ans. C'est à cause d'une "erreur classique" de tueur en série qu'il a finalement été appréhendé : il s'en est pris à une victime qu'il connaissait.

Informations personnelles

Hinckley, dans l'Utah, est une petite ville perdue au milieu du désert possédant moins de 700 habitants. Elle se situe à 170km au sud de Salt Lake City, dans le Comté aride de Millard, où les touristes sont bien rares. L'endroit créé des hommes et des femmes dures, des scorpions et des serpents à sonnette. C'est dans ce petit coin de paradis qu'Arthur Bishop est né, en 1951.

L'Utah est "l'état des Mormons". Les parents de Bishop étaient profondément dévots. Ils déménagèrent à Salt Lake City en 1954.

Arthur Bishop était un gentil garçon, un fils modèle, à qui ses parents donnèrent une éducation stricte et fort religieuse, mais n'abusèrent jamais. Il était un "*Eagle Scout*" et un "étudiant d'honneur".
Toutefois, Bishop était emprunté, timide, et aucune fille n'accepta jamais de sortir avec lui. Il fut élu gérant au conseil des étudiants non en raison d'une quelconque popularité mais, au contraire, parce que, par tradition, on élisait à ce poste un "crétin" pour se moquer de "l'élite sociale"...

Toutefois, le frère d'Arthur Bishop, Gary, né en 1956, idolâtrait totalement son grand-frère.

Après avoir obtenu son bac, en 1969, Arthur Bishop suivit le dogme de son église et alla "servir" comme missionnaire aux Philippines. A son retour dans l'Utah, il entra à l'Université Stevens-Henager de Salt Lake, où il étudia la comptabilité et reçut d'excellentes notes. Il obtint facilement son diplôme.

Sa famille et ses amis furent donc abasourdis lorsqu'il fut condamné, en février 1978, pour malversation : il avait volé 8 714 dollars à un concessionnaire de voitures chez qui il travaillait comme... comptable. Mais Bishop semblait repentant, plaida coupable et parvint à obtenir une sentence de cinq ans avec sursit s'il rendait l'argent.
Mais, au lieu de restituer la somme, il disparu de la circulation. Un mandat d'arrêt fut émis à son encontre. Lorsque Bishop refusa de se rendre, il fut excommunié de l'église Mormonne.
Il allait passer les cinq prochaines années à vivoter, trouvant des petits boulots là où il le pouvait, empruntant divers pseudonymes, volant de l'argent.

Mais ni sa famille ni son église ne savaient qu'Arthur Bishop cachait un côté encore plus sombre de sa personnalité, un côté qui se révélait peu à peu. Il était devenu "accro" à la pornographie, et plus spécifiquement à la pornographie infantile. Il nourrissait ses fantasmes, élaborait des scénarios... jusqu'à ce que les fantasmes ne lui suffisent plus.

Crimes et châtiment

En octobre 1978, Bishop s'était créé une nouvelle vie. Il ne s'était pas caché bien loin et vivait toujours à Salt Lake City, mais sous le nom de "Roger Downs". Ce simple changement de nom suffit à embrouiller la police, qui perdit sa trace.
Il déménagea plusieurs fois. Où que Bishop s'installe, son charisme lui permettait d'attirer les enfants pour qu'ils passent du temps chez lui ou pour qu'ils partent en camping avec lui.

Un an après avoir été excommunié, il céda à ses fantasmes meurtriers et décida de les réaliser.

Le premier a disparaître fut **Alonzo Daniels**, quatre ans. Il jouait dans le jardin de l'immeuble où habitait ses parents, le 14 octobre 1979, lorsqu'il disparu sans laisser de trace. Sa mère, affolée, demanda à ses amis et ses voisins de l'aider à retrouver son garçon, sans résultat.
La police fut prévenue et commença à faire du porte-à-porte. Ils rencontrèrent "Roger Downs", qui vivait juste en face de l'appartement des Daniels, mais leurs questions de routine ne leur apprirent rien et Downs nia savoir où était le petit Alonzo. Il n'avait "rien vu, rien entendu". Les enquêteurs n'avaient aucune piste.

Les policiers ne pouvaient pas savoir qu'Alonzo était déjà mort lorsqu'ils étaient arrivés dans l'immeuble. Bishop l'avait attiré chez lui en lui promettant des bonbons, puis avait tenté de le déshabiller et de le caresser dans son salon. Il avait paniqué lorsque le petit garçon s'était mis à pleurer, le menaçant de révéler à sa mère ce qui s'était passé. Bishop avait frappé le garçonnet avec un marteau, mais celui-ci s'était mit à pleurer de plus belle. Bishop l'avait alors traîné jusqu'à la salle de bain et l'avait noyé dans la baignoire. Ensuite, il avait placé le corps dans un grand carton qu'il avait porté dans sa voiture, croisant la mère d'Alonzo alors qu'elle appelait son fils.

En fin d'après-midi, l'équipe de recherche spécialisée du Comté de Salt Lake s'était jointe aux policiers dans leurs recherches. Des centaines de bénévoles cherchèrent également le garçon, sans résultat. Des photos d'Alonzo et une description de ses vêtements furent imprimées et distribuées dans tout l'état. La police interrogea des centaines de personne mais personne n'avait vu le petit Alonzo Daniels.
Durant la nuit du 14 octobre, Bishop conduisit jusqu'à Cedar Fort, un village situé à une trentaine de kilomètres au sud de Salt Lake City, et enterra Alonzo dans le désert, sous des arbres.

De retour chez lui, Bishop ressentit plusieurs émotions contradictoires, comme il l'expliqua par la suite. Du dégoût pour son crime, la peur d'être arrêté, mais aussi une excitation perverse. Dominant toutes ces sensations, il y avait la certitude qu'il tuerait encore.

Durant l'année qui suivit le meurtre d'Alonzo Daniels, Bishop chercha un autre moyen de satisfaire ses pulsions assassines. Au lieu de tuer des

enfants, il décida de s'en prendre à des chiots. Durant 13 mois, il en adopta 15 à 20 dans un petit refuge et les utilisa comme substituts aux enfants. Il allait expliquer par la suite : "*C'était tellement stimulant. Un chiot gémit comme Alonzo l'avait fait. Ca m'énervait et je les frappais avec un marteau ou les étranglait ou les noyait*".
Les voisins de Bishop ne semblèrent jamais remarquer quoi que ce soit d'étrange. S'ils l'avaient fait, de toutes manières, la cruauté envers des animaux était un délit bien moindre comparé à l'enlèvement et au meurtre d'un enfant.

Au bout d'un moment, les chiots ne parvinrent plus à satisfaire les envies de Bishop. Il continuait d'agresser des enfants lorsqu'il le pouvait, usant de son charme ou de menaces pour éviter qu'ils parlent.
Il avait utilisé son pseudonyme pour joindre le programme "*Big Brother*" (qui tente d'aider des jeunes pauvres et désavantagés), afin d'être en contact permanent avec des enfants qui recherchaient une figure de père. Des responsables de l'organisation "*Big Brother*" admirent par la suite avoir été prévenu que "Downs" agressait sans doute les enfants et en avait brutalisé au moins deux, mais Bishop ne fut pourtant pas licencié et même jamais interrogé.
Les accusations furent rapportées à la police, qui ne fit absolument rien.

Rassuré, sans doute persuadé que rien ne pouvait lui arriver, Bishop décida de s'en prendre à une seconde victime.

Le samedi 8 novembre 1980, **Kim Peterson**, 11 ans, rencontra Bishop (qui se présenta sous un autre nom) sur la piste de roller-skate de Salt Lake City. Ils discutèrent et Kim mentionna le fait qu'il cherchait à vendre sa paire de rollers pour en acheter une neuve. Bishop feignit d'être intéressé et dit à Kim qu'il lui en donnerait 35$. Ils décidèrent de se revoir le lendemain pour la vente et, le 9 novembre, Kim Peterson quitta la maison en disant à ses parents qu'il avait trouvé un acheteur pour ses rollers. Il ne prononça pas le nom de cet homme mais promis de revenir dès que la transaction aurait été conclue. Il ne revint jamais.

Ses parents appelèrent la police à l'heure du dîner, alors que Kim était toujours absent. De nouvelles recherches commencèrent et l'on tenta d'interroger toutes les personnes qui avaient fait du roller le samedi et/ou le

dimanche. Plusieurs témoins se souvinrent d'un garçon ressemblant à Kim qui parlait à un homme entre 25 et 35 ans, au visage rond, portant des lunettes, un jeans et une veste de l'armée. Deux des témoins acceptèrent d'être hypnotisés et la session permit d'obtenir des détails supplémentaires : des cheveux foncés et des sourcils touffus, un poids d'environ 80 kilos... L'un des témoins affirma que l'homme conduisait une Chevrolet Camaro grise avec une plaque qui n'était pas de l'Utah.

Mais aucune de ces pistes ne mena au jeune garçon.

La police ne trouva pas de similarités entre la description de l'agresseur et "Roger Downs", qui vivait à quelques immeubles de la maison de Kim Peterson. Les policiers le questionnèrent par routine, comme tous les gens du quartier, sans faire la connexion avec la disparition d'Alonzo Daniels. Rien dans le comportement doux de ce jeune homme de 29 ans ne les laissa soupçonner qu'il avait frappé Kim Peterson à mort et avait enterré son corps à côté de celui d'Alonzo, près de Cedar Fort.

Il y avait de la place dans le désert et tuer avait été plus facile cette fois. Bishop avait encore peur d'être arrêté (il continua à épargner ses victimes si elles promettaient de se taire), mais il réalisait que le meurtre lui procurait du plaisir par lui-même. Il allait bientôt ne plus pouvoir s'en passer.

Onze mois s'écoulèrent avant que Bishop ne tue à nouveau.

Il se promenait dans un supermarché le 20 octobre 1981 lorsque : « *J'ai vu le plus beau des petits garçons agenouillé au milieu du passage* ». **Danny Davis**, 4 ans, essayait d'obtenir une boule de gomme d'un distributeur sans la payer, en vain. Bishop lui offrit un bonbon, mais le garçonnet refusa. Bishop n'insista pas et quitta le supermarché mais il jeta un œil avant de partir et vit Danny Davis le suivre vers la sortie. Il l'attendit, souriant, puis lui donna la main à travers le parking.
La mère du petit Danny ne le trouva pas lorsqu'elle finit ses courses. Affolée, elle appela le responsable du magasin. Des employés et des clients se joignirent à eux pour chercher le petit garçon mais il était déjà trop tard. Plusieurs clients se souvinrent d'un garçonnet qui trifouillait le distributeur de boules de gomme, et d'un jeune homme qui lui souriait, mais ils ne purent reconnaître Danny Davis sur les photos qu'on leur présenta.

Une fois encore, les recherches se poursuivirent jusque dans le désert et dans les montagnes. La température baissa fortement durant la nuit, rappelant à la police que Danny ne portait qu'un t-shirt, un jeans et des sandales. Les policiers ne découvrirent rien et, au bout du 2ème jour, des plongeurs inspectèrent la *Big Cottonwood Creek*, à l'est de la ville. Les hommes du Shérif drainèrent les étangs, fouillèrent les fossés des routes, retournèrent les détritus d'une centaine d'allées.
En vain.

La "traque" de Danny Davis devint rapidement la recherche la plus intense de l'histoire du Comté de Salt Lake. Des posters furent imprimés avec la photo du petit garçon et des copies en furent envoyées à toutes les polices des États-Unis. Une récompense de 20 000$ contre des informations ne trouva pas preneur. Les appels au FBI, à "*Child Find*" (une association qui aide à retrouver les enfants disparus) et au "*National Crime Information Center*" (une base de données centrale qui permet de partager des informations sur les crimes et les criminels) n'apportèrent pas de pistes utiles.

"Roger Downs", qui habitait dans le quartier du supermarché où Danny Davis avait disparu, n'eut rien à dire à la police lorsque les enquêteurs frappèrent à sa porte. De nouveau, les questions n'étaient que "de la routine". Et cette fois-ci encore, personne ne réalisa que le même "gentil voisin qui ne savait rien" vivait près de chez Alonzo Daniels et Kim Peterson.

Des voisins allaient par la suite se souvenir que "Roger Downs" exprimait une tendresse inhabituelle envers les enfants. Durant la même période, il logea également chez lui des groupes de "voyous hippies" et des motards nauséabonds, et notamment un adolescent qui aimait allumer des feux... jusqu'à ce que Downs le jette dehors. Les voisins ne se rappelèrent de tout cela qu'un an plus tard.
Trop tard.

"Roger Downs" n'était pas tenté par la récompense de 20 000$. Il avait déjà beaucoup d'argent, qui provenait de son dernier détournement : plusieurs semaines avant d'enlever Danny Davis, le comptable "Lynn Jones" avait travaillé dans un magasin de ski de Salt Lake City. Un jour, lorsqu'il n'était

pas revenu après le déjeuner, le propriétaire avait réalisé qu'il lui manquait 10 000$... et le dossier personnel de "Lynn Jones".

En fait, lorsque la police se rendit chez Bishop pour lui poser les questions "de routine", Danny Davis était déjà mort. Après avoir brutalisé le petit garçon, Bishop l'avait étouffé en plaquant ses mains sur sa bouche et son nez. Le lendemain, Bishop se rendit à nouveau à Cedar Fort, et enterra sa troisième victime à côté des deux autres.
La police de Salt Lake City n'avait pas le moindre indice.

Les enquêteurs étaient impuissants face à la ruse de Bishop mais les législateurs de l'état étaient galvanisés par les disparitions de ces enfants. Lorsque Rachel Runyan, 3 ans, fut enlevée devant son école à Sunset (45km au nord de Salt Lake City), en août 1982, le tollé publique fut prévisible. La découverte de son corps étranglé un peu plus tard transforma la peur en panique.
Assourdis par les appels à l'action, les politiciens locaux firent ce que font toujours les politiciens : ils firent voter une nouvelle loi. Le meurtre avec préméditation état déjà un crime passible de la peine capitale dans l'Utah, mais les législateurs montrèrent leur indignation en créant une nouvelle loi concernant l'enlèvement d'enfant, l'une des plus dure de tout les États-Unis. Selon les circonstances de l'enlèvement, l'agresseur pouvait être condamné à 5, 10 ou 15 ans pour son crime. Les "groupes civiques" applaudirent l'effort, mais cela ne permit pas de localiser l'assassin d'Alonzo Daniels, Kim Peterson et Danny Davis.

Les enquêteurs réalisèrent rapidement qu'il n'existait aucun lien entre le meurtre de la petite Rachel Runyan et les disparitions de garçons à Salt Lake City. D'un bout à l'autre de l'état, ils recevaient un déluge de rapports concernant des hommes accostant des enfants dans la rue, les parcs publiques ou les jardins d'enfants. Mais malgré cela, personne ne les contacta au sujet d'Arthur Bishop, alias "Roger Downs".

Des rumeurs circulaient selon lesquelles il existait un mobile occulte pour ses crimes mais la police écarta cette possibilité, notant qu'aucun des garçons n'avait été enlevé durant la période d'Halloween. La théorie du "sacrifice humain" disparue d'elle-même lorsqu'octobre 1982 passa sans qu'un nouvel enfant ne soit enlevé.

Les autorités étaient déconcertées. Dans l'espoir de trouver de nouvelles pistes, ils se rassemblèrent au *Metropolitan Hall of Justice* de Salt Lake City. Des représentants de la police de la ville se réunirent avec des enquêteurs des shérifs des comtés de Salt Lake et de Davis, rejoint par des agents du FBI. Ils examinèrent leurs affaires en cours, désorientés par le manque apparent de points communs. Chacun des enfants avait été enlevé à une heure différente, un jour différent de la semaine, empêchant toute spéculation sur l'emploi (du temps) du tueur.

La plupart des tueurs s'attaquent à des personnes de la même couleur de peau qu'eux, mais Alonzo Daniels était Afro-Américain alors que Kim Peterson et Danny Davis étaient blancs et blonds. Kim était presque trois fois plus âgé qu'Alonzo et Danny, jetant le doute sur l'image d'un pédophile s'attaquant à de très jeunes enfants.
En fait, cette réunion ne mena à rien.

Le 23 juin 1983, le dossier était presque classé. Presque deux années s'étaient écoulées depuis la dernière disparition à Salt Lake City, mais le tueur allait bientôt refaire parler de lui.
Troy Ward célébrait son 6ème anniversaire, ce mercredi après-midi. Ses parents l'avaient autorisé à jouer seul dans le petit jardin publique à côté de chez eux, en attendant un ami de la famille qui devait arriver à 16h00. L'ami devait le reconduire à la maison, où les cadeaux et le gâteau d'anniversaire attendaient Troy. Pourtant, à 16h, l'ami ne trouva pas le garçon dans le parc. Il conduisit jusqu'à chez ses parents, pensant que Troy y serait, mais ce n'était pas le cas.
La police fut immédiatement appelée et les enquêteurs cherchèrent le garçon tout autour du parc et dans les rues avoisinantes. Un témoin se souvint d'un petit garçon quittant le parc avec un homme jeune, à pieds, quelques minutes avant 16h. L'homme et le petit garçon semblaient se connaître et le témoin avait pensé qu'ils étaient père et fils.

En fait, le jeune homme était Arthur Bishop et sa quatrième victime venait de disparaître. Une fois chez lui, il avait répété son rituel sinistre de caresses et de coups. Il allait par la suite dire aux enquêteurs qu'il avait voulu libérer Troy vivant, mais que le petit garçon avait menacé d'en parler à ses parents et Bishop avait changé d'avis. Son marteau était à porté de main et la

baignoire était pleine. Ensuite, plutôt que de conduire le corps de Troy jusqu'à Cedar Fort, Bishop alla vers l'est et l'enterra près de *Big Cottonwood Creek*, dans la *Twin Peaks Wilderness Area*.
C'était tellement simple. Il n'allait pas attendre à nouveau deux ans avant de tuer. En fait, il n'allait même pas attendre un mois.

Graeme Cunningham, 13 ans, se préparait pour un week-end de camping, le 14 juillet 1983. Ses affaires étaient prêtes et cette aventure était son seul sujet de conversation depuis des semaines. Il allait camper avec un ami de l'école et un moniteur de "Big Brother", un certain "Roger Downs".
Mais Graeme ne participa pas au week-end. Alors qu'il jouait non loin de chez lui, il disparut dans la nature. Ses parents, affolés de ne pas le voir arriver pour le dîner, appelèrent la police. Toutes les chaînes de télévisions signalèrent la disparition de Graeme et "Roger Downs" alla voir ses parents pour offrir de les aider à le chercher.
Plus tard, Bishop allait expliquer aux enquêteurs qu'il avait été sincère. Il voulait réellement les aider et ne savait pas comment leur dire que c'était lui qui avait tué leur fils.
Les policiers menèrent leur enquête de la même manière que d'habitude, la "routine". Les recherches ne permirent pas de retrouver Graeme. Les personnes interrogées n'avaient rien vu, rien entendu et ne savaient rien.

Cette fois, malgré tout, un déclic se produisit chez les policiers qui poursuivaient le "tueur d'enfants" depuis 1979. Les enquêteurs remarquèrent enfin le nom de "Roger Downs". Ils ne connaissaient pas encore sa véritable identité, mais ils réalisèrent soudain que "Downs" avaient été interrogé après chacune des cinq disparitions. Il avait vécu à proximité de quatre des cinq victimes et les parents de la 5ème, Graeme, le connaissaient.

Cela pouvait-il être aussi simple, après tous ces efforts exténuants et stériles ?
Quatre ans auparavant, John Wayne Gacy avait été arrêté à cause d'une erreur similaire : il avait été vu discutant avec la dernière de ses 33 victimes peu avant qu'elle ne disparaisse. En fait, les affaires de meurtres en série sont souvent résolues de cette manière, lorsque le tueur baisse sa garde et commet une erreur stupide.

Le Sergent Bruce White et le Détective Steven Smith retournèrent interroger "Roger Downs". Ils n'avaient aucune preuve contre lui mais quelque chose dans son comportement suggérait qu'il avait quelque chose à se reprocher. "Downs" accepta de suivre les deux enquêteurs au quartier général de la police. Il leur expliqua qu'il voulait les aider à trouver Graeme. Mais à son arrivé, un policier expérimenté de la criminelle, Don Bell, l'attendait. Lentement mais sûrement, il détruisit les mensonges de "Roger Downs", qui lui avoua rapidement sa véritable identité. Avant la tombée de la nuit, Arthur Bishop avait avoué les cinq enlèvements et meurtres.
Don Bell et Arthur Bishop passèrent une bonne partie de la nuit ensemble, enregistrant et écrivant tout en détail.

Le lendemain matin, Bishop conduisit la police jusqu'aux tombes où il avait enterré ses victimes, trois à *Cedar Fort* et deux à *Big Cottonwood Creek*. Certains corps avaient été mutilés.

Après l'annonce de l'arrestation d'Arthur Bishop, la police fut assaillie d'appels de parents qui accusaient Bishop d'avoir agressé leur enfant ou l'enfant d'un ami. Personne n'avait pris cette initiative lorsque Bishop était en liberté et les autorités furent abasourdies par ce long silence. Le Capitaine Jon Pollei expliqua au Salt Lake Tribune : « *Ce que j'aimerais savoir, c'est où étaient tous ces gens qui nous appellent, il y a deux ou trois ans, lorsque nous n'avions aucune piste* ! »

La dernière habitation de Bishop fut fouillée et la police découvrit des objets qui étayaient ses aveux. Les enquêteurs trouvèrent un revolver de calibre .38, un maillet et un marteau couvert de taches de sang, ainsi que des dizaines de photos de garçons nus. Plusieurs de ces photos avaient été cadrées pour que l'on ne voit pas les visages, rendant l'identification des enfants impossible, mais elles offraient le témoignage muet de la longue carrière criminelle de Bishop.
Un livre, "100 façons de disparaître et de vivre libre" indiquait aux enquêteurs que Bishop avait étudié son rôle de fugitif éventuel.

Arthur Bishop fut inculpé de cinq meurtres avec préméditation, de cinq enlèvements, de deux agressions sexuelles et d'abus sexuel sur mineur. Cette dernière accusation ne s'appliquait qu'à sa toute dernière victime, Graeme Cunnigham, car les preuves du viol étaient encore "disponibles" sur

son corps, contrairement aux quatre autres garçons, enterrés depuis plus longtemps. De toutes façons, les accusations de meurtres étaient les plus importantes. Si l'état pouvait prouver que Bishop avait tué les cinq enfants, il serait condamné à mort.

Le procureur du Comté, Robert Scott, décrivit Bishop dans une interview au *Salt Lake Tribune* comme un tueur sans pitié et un pervers sexuel possédant "*un esprit calculateur, rusé et insidieux*".
Pourtant, Bishop, lors de ses aveux aux policiers, avait donné l'impression que ses crimes étaient terriblement simples. Comme le Détective Bell le raconta par la suite, Bishop lui avait dit : « *Vous pouvez offrir ce que vous voulez à un enfant et il va venir avec vous* ».

Il semble que cette leçon ait également servit au jeune frère de Bishop, Douglas : Arthur Bishop attendait toujours son jugement lorsqu'il apprit que Douglas avait été arrêté pour abus sexuel sur des jeunes garçons à Provo, au sud de Salt Lake City. Ces crimes étaient apparemment sans liens avec ceux d'Arthur Bishop, et rien ne suggérait que les deux frères aient jamais "partagés" des victimes, mais la nouvelle provoqua des spéculations concernant leur passé, leurs parents, leur éducation et la source de leurs désirs criminels.
Arthur Bishop ne fit aucun commentaire sur son frère. Il se préparait pour son procès.

Il commença en 1984. L'équipe d'avocats de Bishop, menée par Mme Jo Carol Nesset-Sale, n'avait pas l'espoir de gagner un acquittement pour son client. Ses aveux lui garantissaient la prison à vie.
Toutefois, ses avocats allaient essayer de lui éviter la peine capitale en atténuant ses crimes, pour qu'il ne soit reconnu coupable que d'assassinat plutôt que de meurtre avec préméditation, en argumentant que c'était le "déficit" émotionnel et psychologique de Bishop qui l'avait conduit à tuer.
Nesset-Sale expliqua à la court que « *Arthur est devenu, pour on ne sait quelle raison, obsédé par son attraction sexuelle envers les petits garçons. Il n'a jamais dépassé ce stade de sensations érotiques. C'était un enfant solitaire et apeuré* ».

Selon ses avocats, l'une des raisons pour lesquelles Bishop s'était mis à tuer était la pornographie. Un expert sur le sujet, le Dr. Victor Cline, fut appelé

par la défense pour témoigner du fait que la pornographie avait "déformé" l'esprit de Bishop au point qu'il n'avait plus été capable de résister à son attraction envers les enfants et aux désirs de meurtres qui avaient suivis. Cette "explication" était déjà connue pour avoir été utilisée par Ted Bundy lors de ses aveux filmés en 1979, et claironnée par les Chrétiens Conservateurs dans leur campagne pour "nettoyer" l'Amérique.

Bishop expliqua ensuite : « *Durant mon procès, le Docteur Cline a expliqué les effets dévastateurs de la pornographie. Alors que j'écoutais ses explications, j'ai pu comprendre comment mes propres désirs s'étaient intensifiés. Ces sentiments normaux (sic) étaient devenus désensibilisés et ils ont tendance à réaliser ce qu'ils ont vu. Et ils étaient en moi.*
Je suis un pédophile homosexuel coupable de meurtre et la pornographie a été un facteur déterminant dans ma chute. Je suis devenu sexuellement attiré par les jeunes garçons, et je fantasmais de garçons nus... J'avais besoin de photos de plus en plus explicites et, rapidement, ce genre d'image devint pour moi acceptable et commun. Se procurer du "matériel" sexuellement excitant devint une obsession.
Pour moi, regarder de la pornographie, c'était comme allumer un bâton de dynamite. Ça me stimulait et je devais satisfaire mes désirs et j'explosais... Si, dès le début, tout ce "matériel" pornographique n'avait pas été disponible, il est probable que mon activité sexuelle ne se serait pas intensifiée jusqu'au degré où elle est arrivé ».

Peut-être.

Mais cela ne fit aucune différence pour les jurés, cinq hommes et sept femmes. Ils reconnurent Arthur Bishop coupable de cinq meurtres avec préméditation, de cinq enlèvements aggravés et d'un abus sexuel sur mineur.
Lors de la seconde phase de son procès, qui allait décider de la peine qui lui serait infligée, le procureur fit entendre aux jurés les aveux enregistrés de Bishop.
Pétrifiés ou en larmes, ils écoutèrent Bishop expliquer qu'il avait violé les corps des enfants après leur mort, se mettre à rire ou prendre une voie de fausset pour imiter la voix d'un garçonnet demandant pitié. Personne ne fut surpris lorsque les jurés recommandèrent la peine capitale.

Le Juge Jay Banks expliqua à Bishop que la loi de l'Utah lui permettait de choisir entre le peloton d'exécution et l'injection mortelle. Sans hésiter, Bishop choisit l'injection.

Il refusa de faire appel et fut exécuté le 9 juin 1988.

Victimes

Alonzo Daniels (4 ans)
Enlevé le 14 octobre 1979.

Kim Peterson (11 ans)
Enlevé le 9 novembre 1980.

Danny Davis (4 ans)
Enlevée le 20 octobre 1981.

Troy Ward (6 ans)
Enlevé le 22 juin 1983.

Graeme Cunnigham (13 ans)
Enlevé le 14 juillet 1983.

Arthur Bishop a agressé et violé des dizaines d'autres enfants, marqués à jamais.

Mode opératoire

Arthur Bishop savait comment s'y prendre avec les enfants. Il les voyait souvent, jouait avec eux, était tendre, les habituait à sa présence.
Il était simple pour lui d'attirer des enfants dans ses filets. Il avait l'air gentil et les enfants ont une tendance naturelle à croire les adultes, à obéir à leur autorité, à leur faire confiance.

Il a utilisé trois fois la "technique classique" du pédophile (proposer des bonbons) avec Alonzo, Danny et Troy. Il a promis d'acheter les rollers de Kim. Il était censé être le chaperon, le protecteur de Graeme.

Il a ramené ses cinq victimes chez lui (comme tant d'autres enfants qui, eux, ont survécus) pour les caresser, les tripoter, voir les agresser sexuellement.

Il semble que si on lui résistait et/ou qu'on le menaçait, ses instincts de tueur se réveillaient et il tuait.
Il assassinait en frappant les garçons à la tête avec un lourd marteau et s'ils survivaient, il les noyait dans sa baignoire : une manière longue et douloureuse de mourir.

On a appris lors de son procès que Bishop avait mutilé les cadavres des garçons et avait eu des rapports sexuels nécrophiles avec eux.

Motivations

Les agresseurs d'enfants sont particuliers. La motivation de Bishop était en partie sexuelle, et il a violé de nombreux enfants. Il ne s'en est pris qu'à des garçons et, à ma connaissance, n'a jamais été intime avec une femme. Comme la majorité des pédophiles, il était lâche et immature.

Il resta ambigu au sujet de son mobile, expliquant d'abord qu'il n'avait tué que les garçons qui l'avaient menacé de se plaindre, mais admettant par la suite le plaisir qu'il ressentait en tuant. A chaque fois, le meurtre "avait été compulsif". Selon Bishop, il n'avait pas pu s'en empêcher. Il a pourtant laissé la vie à de nombreux autres enfants qu'il avait agressés.

Il est certain que la pornographie infantile que Bishop regardait à longueur de journée l'a sûrement influencé.
Mais ce ne sont pas ces magasines et ces vidéos qui l'ont amené à tuer. Ce ne sont pas ces images qui l'ont poussé à s'approcher gentiment d'enfants pour les inviter chez lui, le sourire aux lèvres, au nez de leurs parents, afin de les violer dans son salon, puis de les menacer s'ils osaient en parler.
En abusant d'enfants qui ne pouvaient pas se défendre, il retrouvait un sentiment de puissance et de contrôle.

Comme tous les tueurs en série, plus il tuait, plus ses fantasmes obsessifs devenaient forts, jusqu'à ce que, tout comme un drogué, il ait besoin de tuer pour se sentir simplement "bien".

Bishop était également un sadique : la manière dont il tuait les enfants était longue et douloureuse.

Il était aussi nécrophile et a admit avoir eu des rapports sexuels avec les garçons après leur mort.

Citations

"*Je suis heureux que vous m'ayez attrapé, parce que j'aurais recommencé*" : Bishop, lors de son procès.

"*Avec une grande tristesse et d'énormes remords, je réalise que me suis autorisé à être abusé par Satan*" : Bishop, lors de son procès.

"*Je voulais l'aider. Je ne savais pas comment lui dire que j'avais tué son enfant*" : Bishop, durant son procès, expliquant sa visite à la mère de sa dernière victime, Graeme Cunnigham.

Bibliographie

Aucun livre n'est dédié particulièrement à Arthur Bishop mais un ouvrage consacre un chapitre à ce tueur :

"Thrill Killers", Clifford Linedecker, PaperJacks, 1988.

GARY RIDGWAY

Nom : Gary Leon Ridgway
Surnom : "The Green River Killer" ("le tueur de la Green River").
Né le : 18 février 1949, à Salt Lake City (Utah) - Etats-Unis.
Mort le : Toujours en vie. Incarcéré au pénitencier de Florence High(Colorado).

Entre 1982 et 1985, des dizaines de jeunes femmes, pour la plupart des prostituées, disparurent dans le sud du Comté de King, dans l'état du Washington. Les premières victimes furent découvertes près de la rivière qui allait donner son surnom à leur meurtrier. Malgré des années d'enquête et des millions de dollars de dépenses, le tueur de la Green River ne fut pas appréhendé... jusqu'en 2001.
Grâce à l'ADN, la police identifia l'assassin comme étant Gary Ridgway, un homme qui figurait depuis 1983 sur la liste des suspects, mais que sa bonhomie avait permis de passer entre les mailles du filet. Sous une apparence banale et aimable, il s'avéra être une machine à tuer aussi glaciale qu'un iceberg.

Informations personnelles

Ridgway est né à Salt Lake City en 1949, de Thomas et Mary Ridgway. Il eut deux frères, dont il ne fut jamais très proche.
Ses parents déménagèrent souvent et la famille vécut également dans l'Idaho. En 1960, ils déménagèrent dans l'état de Washington, dans le comté de King. Ridgway grandit au sud de Seattle, dans un quartier de classe moyenne, non loin de l'aéroport international de Sea-Tac.

Le père de Ridgway était chauffeur de bus et conduisait souvent sur l'autoroute 99 (également appelée "*Pacific Highway*"). Il pestait souvent contre la présence de prostituées sur une partie de cette autoroute surnommée le « *Strip* ».
La mère de Ridgway travaillait comme vendeuse. C'était une femme populaire et respectée. C'est elle qui dirigeait la maison car Thomas

Ridgway était un homme passif alors que Mary était très dominatrice et autoritaire. Elle avait beaucoup d'influence sur son fils.
Gary Ridgway était un fils gentil et aimant qui adorait sa mère. Malheureusement pour lui, elle lui en demandait beaucoup alors que le jeune garçon était assez "lent" d'esprit. Sa mère n'était jamais satisfaite de lui.

C'était un enfant timide qui avait des problèmes de mémoire, de nombreuses allergies et était dyslexique. Il eut beaucoup de mal à apprendre à lire. Il éprouvait de grandes difficultés en classe et dû redoubler plusieurs fois. Il avait l'impression d'être un imbécile et un incapable qui n'arriverait jamais à rien.
Il était toutefois plutôt doué de ses mains et son père lui apprit à bricoler les voitures familiales avec ses deux frères. Il lui enseigna également comment se battre après qu'un garçon plus fort que lui l'ait violemment frappé. Le jeune Gary Ridgway retint la leçon et réalisa qu'il prenait plaisir à frapper les garçons qui le provoquaient...

Gary Ridgway souffrit d'énurésie (il urinait au lit) et cela dura jusqu'à l'adolescence. Lorsque cela lui arrivait, sa mère continuait de le laver elle-même, ce qui provoquait en lui un mélange pervers d'excitation sexuelle et de colère due à l'humiliation.

"Classiquement", Ridgway commit des actes communs à de nombreux tueurs en série. Au début de l'adolescence, il devint pyromane et mit le feu à des garages.
Il ressentait beaucoup de colère et de frustration, et des pensées violentes commencèrent à le submerger peu à peu. Il aimait tuer les oiseaux dans les arbres et faire du mal aux animaux du voisinage. Il tua l'un des chats de ses parents en l'enfermant dans une glacière jusqu'à ce qu'il suffoque. Il s'en débarrassa rapidement, apeuré à l'idée que l'on découvre son acte.
Il éprouva une grande satisfaction lorsqu'il comprit que personne ne le soupçonnait d'avoir tué le chat ni d'avoir mis le feu aux garages du voisinage. D'ailleurs, personne ne faisait jamais attention à lui.
Ridgway se mit à voler à l'étalage et devint un voyeur qui espionnait ses voisines un peu plus âgées. Il appréciait particulièrement une adolescente de

17 ans et il lui arriva de se masturber devant sa fenêtre. Le sexe devint pour lui une obsession.

Il découvrit que tuer un être vivant lui procurait un incroyable sentiment de force, de pouvoir et d'importance. Il ne quittait jamais un petit couteau noir qu'il cachait dans sa poche.
A 15 ans, alors qu'il marchait vers son collège, un soir, il se retrouva dans une rue bordée d'arbres et de buissons. Il croisa un petit garçon de 6 ans déguisé en cow-boy et lui proposa de « construire un château fort » dans un bois. Le garçon le suivit innocemment et Ridgway le saisit par le bras puis se jeta brusquement sur lui avec son couteau, le poussant dans les buissons. Il poignarda le garçon à plusieurs reprises, perforant l'un de ses reins, puis le laissa là où il était, en sang, et s'en alla sans se retourner.
Sans le moindre remord.
Il courut jusqu'à chez lui et se cacha à la cave. Il craignait que le garçon survive et soit capable de l'identifier. Il finit par éprouver de la fierté de ne pas avoir été arrêté : un enseignant avait découvert le garçon et l'avait conduit à l'hôpital mais le petit avait été incapable de décrire son agresseur. Il l'avait seulement dépeint comme un adolescent qui avait ri à gorge déployée en le poignardant...
Ridgway allait plus tard admettre qu'à l'époque, il rêvait de poignarder sa mère et de la mutiler.

Le jeune Gary Ridgway était de plus en plus excité par la violence. Un garçon se noya dans le lac Angle alors que Ridgway y nageait aussi et il fantasma beaucoup sur sa mort. Il fut fasciné par le meurtre d'une femme étranglée dans son quartier alors qu'elle se promenait, et passa des heures à imaginer ce qui avait pu lui arriver, retournant dans son esprit toutes les hypothèses, tous les suspects, tous les scénarios.

Il avait peu d'amis et sortait rarement avec des filles, même s'il fantasmait très souvent, rêvassant d'innombrables "conquêtes".
Il se prit également de passion pour la pêche et les randonnées dans la forêt. Il apprit à se cacher dans les bois pour observer les gens sans qu'ils ne s'en aperçoivent.

Ridgway étudia au lycée de Tyee, à Sea-Tac, où il obtint son bac en 1969, à l'âge de 20 ans. Selon un camarade de l'époque, Ridgway ne se faisait pas

remarquer, excepté par le fait qu'il s'attirait facilement des problèmes pour des broutilles. Il sortit avec une fille, Claudia Kraig, qui travaillait dans un fastfood, sa première relation "stable".
Après avoir obtenu son diplôme, il travailla pour la Kenworth Motor Truck Company mais décida brusquement de s'engager dans la Navy au mois d'août 1969.
Son bâtiment navigua jusqu'aux Philippines où Ridgway se mit à fréquenter les prostituées avec assiduité, au point qu'il contracta une gonorrhée (infection sexuelle appelée familièrement "chaude pisse").

Il revint ensuite à Seattle et épousa Claudia, sa petite amie du lycée, le 15 août 1970. Il l'emmena souvent dans des endroits boisés du comté de King, qu'il connaissait comme sa poche, pour y faire l'amour.
Ils déménagèrent à San Diego quelques temps plus tard et Ridgway repartit en mission pour une durée de 6 mois. Il recommença à fréquenter les prostituées.
Seule, perdue dans une ville qu'elle ne connaissait pas, Claudia s'installa avec l'épouse d'un autre marin parti en mer, et sortit avec d'autres hommes.
Gary Ridgway revint le 23 juillet 1971 et décida de quitter la Navy. Son mariage battait déjà de l'aile. Son épouse et lui déménagèrent pour s'installer chez la mère de Ridgway, mais Claudia ne supportait pas son caractère despotique. En août, elle quitta définitivement Ridgway pour retourner à San Diego. Ridgway demanda le divorce en septembre, qui devint effectif en janvier 1972. Se sentant trahi, il la traita de "pute" mais ne se montra pas violent envers elle.
Il rencontra plusieurs femmes, avec qui il eut des relations éphémères, et commença à fréquenter assidument les prostituées du "Strip".

Il tenta d'entrer dans la police de Seattle mais échoua aux tests de recrutement. Il retourna donc travailler dans la société Kenworth, où il peignait des carrosseries de camions. Il allait y rester durant 30 ans.
L'énorme usine Kenworth était située à quelques kilomètres de la Pacific Highway, et Ridgway, qui travaillait de 6h à 15h, passait par le "Strip" tous les jours.
Ridgway était considéré comme un employé consciencieux en qui on pouvait avoir confiance, un homme gentil et amical. Mais certaines de ses collègues féminines n'appréciaient toutefois pas les bizarreries de son

comportement : il lui arrivait de masser leurs épaules sans qu'elles ne lui aient rien demandé, de les toucher dans le cou ou le dos.

En juillet 1972, Ridgway rencontra Marcia Winslow, une jeune femme douce et très ronde. La plupart des hommes ne la regardaient même pas. Elle fut touchée par l'attention que lui témoigna Gary Ridgway. En retour, il apprécia qu'elle le considère comme un homme différent, meilleur que les autres. Son ego avait besoin de cette admiration.
Ils sortirent ensemble durant un moment et s'installèrent dans sa petite maison de la Maple Valley, avant de se marier en décembre 1973. Les voisins considéraient Ridgway comme un homme sympathique et souriant, même s'il ne leur parlait pas souvent.
Marcia allait par la suite décrire son comportement étrange et ses pratiques sexuelles inhabituelles, notamment le "bondage" (il aimait l'attacher). Il l'emmenait tirer au fusil dans la neige, camper ou ramasser des mûres près de Star Lake, il voulait qu'ils fassent l'amour dans des endroits publics ou dans la nature, aux bords de la Green River, dans des endroits où, plus tard, les corps des victimes du tueur de la Green River allaient être découverts. Il connaissait parfaitement le sud du comté de King, ses moindres chemins et sous-bois.

En septembre 1975, ils eurent un fils, Matthew. Ridgway se montra un père aimant et attentif, qui était toujours calme, malgré ses problèmes d'élocution et de mémoire. Il emmenait son fils dans les brocantes, l'une de ses passions, pour acheter des tas d'objets qu'il bricolait avant de les revendre.
Après la naissance de leur fils, le couple Ridgway fréquenta une église baptiste particulièrement extrémiste et Ridgway devint peu à peu un fanatique. Le Pasteur de cette église proclamait que les femmes étaient inférieures aux hommes, qu'elles devaient obéir à leur époux, ne jamais couper leurs cheveux, ne pas porter de rouge, ne pas s'occuper du catéchisme...
Marcia, qui n'y voyait pas d'objection, ne s'inquiéta pas que Ridgway boive littéralement les paroles du pasteur... Ils passèrent de nombreuses journées à faire du porte-à-porte pour porter la "bonne parole" et Ridgway entrait dans des colères noires lorsqu'on lui fermait la porte au nez.
Mais Marcia commença malgré tout à s'inquiéter de son comportement. Il pouvait rester des heures à lire la Bible mais, un soir qu'ils rentraient d'une

soirée un peu arrosée, elle manqua de tomber et Ridgway passa son bras autour de son cou. Il tenta de l'étrangler et Marcia ne le comprit pas immédiatement. Elle se débattit et il finit par la lâcher. Elle se retourna vers lui mais il fit comme si de rien n'était.
Lorsqu'ils se promenaient dans la forêt, il lui arrivait également de ramper derrière elle puis de bondir pour lui faire peur. Et il "faisait semblant" de l'étrangler durant leurs rapports sexuels.

Ils déménagèrent en 1978 dans une maison entourée par la forêt, à Burien. Marcia remarqua qu'il fréquentait de moins en moins son église et qu'il lui arrivait souvent de rentrer tard, le soir, les vêtements sales et trempés.

La relation de Marcia avec son envahissante belle-mère commença à s'envenimer et la jeune femme prit encore du poids. Elle décida alors de se faire poser un anneau gastrique. Cela fonctionna au-delà de tous ses espoirs. Elle perdit beaucoup de poids en quelques mois, devint une jeune femme attirante et Ridgway se montra jaloux lorsque d'autres hommes la regardaient.
Ils déménagèrent à nouveau, cette fois près de Star Lake Road, au fond d'un cul-de-sac, toujours au sud du comté de King. Marcia commença à sortir avec ses amies, à fréquenter des bars et à profiter de son nouveau physique. Ridgway finit par apprendre qu'elle ne passait pas ses soirées chez ses amies mais à danser dans des bars. Il voulait une "bobonne" qui s'occupe de la maison, de lui et de son fils, et sûrement pas une femme libérée qui allait s'amuser sans lui. Il se sentit de nouveau trahi.
En juillet 1980, Marcia porta plainte auprès de la police : son époux la harcelait au téléphone pour obtenir le divorce.

A la même époque, Ridgway fut arrêté pour avoir agressé une prostituée, mais, faute de preuve, la police le laissa partir et il ne fut pas inculpé. Marcia le quitta pour s'installer à Kent, et le divorce fut prononcé en mai 1981. Ridgway obtint la garde de Matthew les week-ends et dut verser une pension alimentaire à son ex-épouse, ce qui le rendit fou de rage.

Il quitta son église peu après et s'inscrivit dans une association de rencontres pour parents célibataires. Il sortit avec plus d'une dizaine de femmes, parfois en même temps.

Il était obnubilé par les femmes et le sexe.

Crimes et châtiment

Au début des années 1980, l'autoroute 99 «Pacific Highway» était toujours bondée. Le morceau d'autoroute qui longeait l'aéroport international, surnommé le "Strip", était bordé de commerces divers, de fastfoods, de motels, de magasins, de supermarchés et même d'une petite église.
Lorsque les "filles" et leurs souteneurs avaient investi le "Strip" dans les années 1970, la drogue avait inévitablement fait son apparition dans cette zone.
L'endroit n'était toutefois pas un coupe-gorge. Un restaurant chinois avait été braqué et il y avait parfois des meurtres tout au long de la Pacific Highway, mais les familles continuaient de pique-niquer et de nager dans le parc Angle Lake.

En mai 1981, Ridgway commença à sortir avec une femme de 5 ans son aînée, Darla, qui avait eu une jeunesse difficile et cinq enfants, dont seule la dernière vivait avec elle. Elle le trouva gentil et sympathique, fort, calme et soigné... mais peu attentionné. Ils avaient peu de choses en commun et passaient surtout leur temps à faire l'amour, chez eux, dans la forêt, dans la voiture... Ils faisaient également beaucoup de camping car Ridgway adorait rester dans la forêt, près de la rivière.
Leur relation cessa lorsque Ridgway lui annonça son intention d'intenter une action en justice pour obtenir la garde totale de son fils, Matthew. Darla, qui, elle, n'avait pas la garde de quatre de ses enfants, ne put le supporter émotionnellement.
Ils se quittèrent sans animosité.

En novembre 1981, Ridgway acheta une maison à quelques centaines de mètres du Strip, sur Military Road. Il allait y habiter seul jusqu'en 1985. Il ne l'entretenait pas, les volets étaient souvent clos et ses voisins ne le voyaient presque jamais.
Le 11 mai 1982, il fut arrêté pour avoir sollicité les services d'une officier de police qui se faisait passer pour une prostituée. Sa petite amie du moment, Roxanne T., l'apprit, mais Ridgway lui expliqua laconiquement que pour lui, "*les putes sont des choses*"... Elle ne dut pas lui en tenir rigueur car ils se fiancèrent peu après. Mais elle rompit lorsqu'elle réalisa que Ridgway sortait avec d'autres femmes qu'elle.

Le mois de juillet 1982 allait marquer le début d'un cauchemar qui allait durer des années.

Le 15 juillet 1982, deux garçons qui faisaient de la bicyclette découvrirent le corps de **Wendy Lee Coffield**, une toute jeune prostituée de 16 ans, coincé sous un pont, flottant dans la Green River, près de Kent. Elle avait été violée et étranglée avec son pantalon.
Elle fut identifiée grâce à un tatoueur qui reconnut ses œuvres sur sa peau, photographiées et publiées par la police. Elle vivait avec sa mère dans un petit appartement à Pullayup, en banlieue de Seattle. Sa mère, qui s'attendait à ce qu'un tel malheur arrive un jour à sa fille, expliqua que Wendy avait été violée à l'âge de 14 ans par un homme qui l'avait prise en stop. A partir de là, elle avait plongé dans une spirale sans fin...

Le 12 août 1982, un homme qui prenait de l'essence remarqua le corps nu d'une femme flottant dans la Green River, à 300m au sud de l'endroit où le corps de Wendy Lee Coffield avait été retrouvé. Le corps, nu, était bloqué dans un enchevêtrement de branches. L'enquête fut assignée au détective Dave Reichert, un jeune enquêteur du bureau du shérif, qui avait grandi dans la région et la connaissait bien.
Le corps fut identifié grâce à ses empreintes digitales : **Debra Bonner**, 22 ans, avait déjà été arrêtée pour prostitution. Elle avait été vue pour la dernière fois le 25 juillet sur la Pacific Highway. Debra, une jeune femme mince qui avait grandi dans la ville de Tacoma, avait quitté l'école très jeune et était tombée amoureuse d'un homme qui l'avait conduite à la prostitution et la drogue. Les enquêteurs soupçonnèrent d'abord cet homme violent et déjà condamné pour meurtre 12 ans auparavant, mais il avait un alibi.
Ils interrogèrent près de 200 personnes, pour la plupart des prostituées, mais aussi des propriétaires de motels ou de bars, des chauffeurs de taxi et des serveuses. Cela ne les mena à rien.

Le 15 août 1982, un homme qui péchait au sud de la Green River, à la limite de Seattle, aperçut le visage d'une jeune femme noire, les yeux grands ouverts, dont le corps affleurait à la surface de l'eau. Pensant que c'était un mannequin, il tenta de rapprocher le visage de sa barque avec un bâton. Mais le corps était coincé contre un rocher et l'homme, à force de

tirer, fit chavirer sa barque et se retrouva à l'eau. Terrifié, il réalisa que ce n'était pas un mannequin mais un véritable corps. Quelques secondes plus tard, alors qu'il tentait de remonter dans sa barque, il découvrit un second corps qui flottait, une autre femme noire à moitié nue.
Il nagea aussi vite que possible jusqu'à la rive, et resta assis à cet endroit, en état de choc. Une demi-heure plus tard, un père et ses deux enfants s'avancèrent vers lui, à bicyclette. Il les arrêta et leur demanda d'appeler la police.
Un adjoint du shérif arriva rapidement mais eut du mal à croire le récit du pêcheur... jusqu'à ce qu'il voit les deux corps flottant dans l'eau.

Dave Reichert et l'officier de patrouille Sue Peters se rendirent sur les lieux, accompagnés du Major Dick Kraske, commandant de l'unité des Crimes Violents. Les enquêteurs établirent un périmètre de sécurité et commencèrent à fouiller les berges.
Les rives étaient très pentues et les herbes folles très hautes, formant un véritable rideau végétal.
Dave Reichert glissa sur les berges humides et faillit marcher sur un troisième corps de femme, à moitié nu, à 5 m de la rivière. Le tueur avait abandonné là sa troisième victime, sans la mettre à l'eau, peut-être parce qu'il avait entendu quelqu'un approcher.
La victime semblait fort jeune et avait le teint "café au lait". Elle avait été étranglée : un pantalon bleu était encore serré autour de son cou. Elle s'était sûrement débattue car on distinguait des hématomes et des griffures sur ses bras et ses jambes.
Le médecin légiste déclara que les 3 jeunes femmes avaient été étranglées. On découvrit des cailloux pointus enfoncés dans le sexe des deux femmes trouvées dans l'eau. De grosses pierres avaient été attachées à elles comme des lestes, pour les attirer vers le fond.
La décomposition compliqua la tache du médecin légiste qui voulut relever les empreintes des victimes.

On parvint toutefois à les identifier.

Marcia Fay Chapman, une petite femme de 31 ans, nourrissait ses 3 jeunes enfants en se prostituant sur le Strip. Elle avait quitté son appartement le 1er août et n'avait plus été revue depuis.

Les deux autres victimes furent identifiées grâce à des portraits-robots publiés par la police dans les journaux.

Cynthia Hinds, 17 ans, était une jolie jeune fille noire que l'on surnommait "Cookie". Elle se prostituait et son souteneur l'avait vue pour la dernière fois le 11 août, sur le Strip, alors qu'elle montait dans une grosse Jeep noire.

La victime retrouvée dans l'herbe se nommait **Opal Mills**. Elle avait à peine 16 ans, c'était une adolescente rêveuse et fragile. Ses parents et son grand frère, très inquiets depuis sa disparition, expliquèrent qu'ils l'avaient vu pour la dernière fois le 12 août. Opal Mills était une amie de Cynthia Hinds mais ne se prostituait pas. Elles avaient l'intention de se faire un peu d'argent en repeignant des maisons ensemble.

En quelques semaines, cinq corps de femmes avaient donc été découverts dans ou près de la Green River. Le commandant Dick Kraske forma une force spéciale (une "*Task Force*") dès le 16 août, composée de 25 enquêteurs du comté de King et des départements de police de Seattle, Tacoma et Kent.

Les policiers tentèrent de comprendre quel genre d'homme le tueur pouvait être. A l'époque, le phénomène des tueurs en série était bien moins connu et médiatisé que de nos jours. Personne n'émit l'hypothèse qu'un tueur en série agissait dans le comté de King. Les Bundy, Kemper et consorts, encore rares, étaient plutôt considérés comme des "tueurs de masse" et trop peu étudiés.
En août 1982, les enquêteurs ne pouvaient qu'émettre des hypothèses quant à la personnalité du tueur.

Il devait être un homme fort car il avait été capable de porter les trois derniers corps de son véhicule jusqu'à la *Green River* et ses berges glissantes, mais aussi de mettre en place les pierres de "leste". Les enquêteurs eux-mêmes avaient eu bien du mal à sortir les corps de la rivière.

Il était intelligent et "s'améliorait". Les corps de Wendy Coffield et Debra Bonner, non "lestés", avaient flotté dans la rivière jusqu'à être coincés à la surface. Le tueur avait dû apprendre par la télévision que les corps avaient

été découverts et, réalisant son erreur, il avait lesté les corps de ses victimes suivantes avec des pierres, pour qu'on ne les trouve pas.

Il était téméraire car il avait abandonné 5 corps dans le même endroit, à seulement quelques semaines d'intervalle.

Le tueur connaissait bien le sud du comté de King. Il avait très bien choisi l'endroit où abandonner ses 3 dernières victimes : depuis la route, il était quasiment impossible de voir les cadavres dans la rivière.

L'enquête débuta de manière précaire à cause de l'afflux massif d'informations qui inonda la "force spéciale" en peu de temps. Les policiers n'avaient pas les moyens techniques d'analyser, de classer et d'étudier l'immense quantité de renseignements et d'indices qu'ils reçurent : la majorité fut perdue ou négligée. Ils durent même demander l'aide de volontaires pour les aider.

De leur côté, pour rassurer la population, les médias locaux voulaient absolument prouver que toutes les victimes étaient des prostituées : ainsi, les femmes "biens" de la région n'avaient rien à craindre. Les victimes étaient toutes mortes en un mois, comme si une tornade avait frappé le comté et s'était éloignée. Certains journaux expliquaient même que le désormais "tueur de la Green River" devait être un chauffeur routier qui avait dû quitter la région...

Aucun autre corps ne fut découvert durant ce chaud mois d'août 1982. Il n'était pourtant pas rare que des jeunes femmes soient assassinées dans la région, que ce soit dans les comtés de King, de Pierce ou de Snohomish.

Des journalistes du "*Seattle Times*" publièrent un article sur les meurtres de trois jeunes femmes qui avaient été étranglées dans la région : **Lean Wilcox**, une jolie prostituée de 16 ans dont le corps avait été retrouvé le 21 janvier 1982 à Seattle ; **Virginia Taylor**, une danseuse de peep-show de 18 ans, dont le corps avait été découvert le 29 janvier à Seattle ; et **Joann Conner**, une adolescente de 16 ans qui vivait avec sa mère et cherchait un travail, dont le corps avait été retrouvé le 4 février 1982.

Les enquêteurs, quant à eux, s'interrogeaient sur d'autres meurtres qui pouvaient être attribués au tueur de la Green River. Ceux de **Theresa Kline**, une belle divorcée de 27 ans, mère d'un garçon, qui avait été étranglée alors

qu'elle allait voir son petit ami à Seattle ; **Patricia Jo Crossman**, une jeune prostituée de 15 ans, poignardée à mort le 13 juin 1982 près de Des Moines, tout au sud du Strip ; et **Angelita Axelson**, 25 ans, étranglée, dont le corps décomposé fut découvert le 18 juin 1982.

Certaines victimes furent inscrites sur la liste des victimes du tueur de la Green River, d'autres pas. Il était impossible pour les enquêteurs de savoir si tous ces crimes avaient ou non été commis par le même tueur. Les victimes étaient souvent jeunes, souvent étranglées et souvent prostituées... mais cela ne suffisait pas à relier leurs meurtres entre eux.

Les prostituées qui travaillaient sur le Strip avaient peur, bien sûr, mais elles n'avaient aucun autre moyen de survivre, de subvenir aux besoins de leurs enfants, de payer leur loyer ou leur drogue.
Les enquêteurs interrogèrent des centaines de prostituées travaillant sur le Strip. Ils tentèrent d'obtenir des informations sur les hommes "louches", ceux qui s'étaient montrés agressifs ou violents... Mais la plupart des filles refusaient de leur parler car elles ne leur faisaient pas confiance.

L'une des prostituées qui travaillaient sur le Strip leur expliqua néanmoins qu'un homme l'avait violée et avait mentionné les meurtres de la Green River. La Force Spéciale se mit immédiatement à la recherche de l'agresseur et, le 20 août 1982, elle annonça l'avoir arrêté. Les enquêteurs ne purent toutefois rien trouver qui le relia aux meurtres et durent le relâcher.

D'autres filles finirent par contacter la police pour dénoncer des suspects potentiels. Deux d'entre elles affirmèrent avoir été enlevées dans une camionnette bleue et blanche par un homme qui avait tenté de les tuer. Selon Susan Widmark, 21 ans, un homme d'âge moyen l'avait sollicitée puis avait pointé un pistolet vers elle et avait accéléré sur l'autoroute. Il l'avait emmenée dans une rue déserte où il l'avait brutalement violée. Ensuite, il l'avait laissée se rhabiller et avait redémarré. Tout en conduisant, il avait parlé des meurtres de la *Green River*, pointant toujours son arme vers elle. Terrorisée, elle était malgré tout parvenue à lui échapper en profitant d'un arrêt à un feu rouge. Elle avait même pu relever une partie de sa plaque d'immatriculation avant qu'il ne file.
Debra Estes, 15 ans, raconta que la même chose, à quelques détails près, lui

était arrivée fin août. L'homme l'avait relâchée dans les bois, les mains attachées et était parti.

La Force Spéciale décida de suivre cette piste et chercha la camionnette bleue et blanche. En septembre, un boucher nommé Charles Clinton Clark fut arrêté dans sa camionnette alors qu'il conduisait sur le Strip. Les enquêteurs apprirent qu'il possédait deux pistolets. Ils montrèrent la photo de son permis de conduire à Susan Widmark et Debra Estes, qui l'identifièrent comme leur violeur.
On perquisitionna le véhicule et la maison de Charles Clark, et on trouva ses deux armes. Interrogé par la police, Clark admit les deux agressions mais nia être le tueur de la *Green River*. Il avait un alibi pour plusieurs des meurtres.

Le 15 septembre 1982, alors que Clark était inculpé pour viols, **Mary Bridget Meehan**, 18 ans, disparut en se promenant sur le *Strip*. Elle était enceinte de 8 mois et on la vit pour la dernière fois devant le Western Six Motel, un endroit fréquenté par de nombreuses prostituées travaillant sur le *Strip*... et qui furent victimes du tueur. On ne sait pas si Mary se prostituait et son petit ami, un jeune drogué violent qui la battait, se montra confus sur la question.
Mary était proche de ses parents adoptifs, qui vivaient à Bellevue. Elle était intelligente et avait des dons artistiques mais elle était également rebelle et instable. Elle avait fait deux fausses couches avant ses 16 ans et, quelques mois auparavant, elle avait accouché d'un petit garçon qu'elle avait fait adopter.

Les journaux recommencèrent à s'interroger sur la réapparition possible du tueur de la *Green River*. Les réactions de la population aux meurtres des "prostitués" allaient de l'indifférence à l'affliction en passant par le dégoût, l'inquiétude et la sympathie. Certains journalistes accusaient les victimes de "l'avoir bien cherché", comme si elles avaient été responsables de leur propre mort !
D'autres accusaient les politiciens d'être trop laxistes avec les prostituées. Evidemment, personne ne critiqua les clients qui profitaient des charmes de gamines à peine sorties de l'enfance...

Les enquêteurs du comté de King avaient interrogé près de 300 personnes, prostituées, témoins, familles et amis des victimes. Les filles du *Strip*, de plus en plus effrayées, commençaient à coopérer réellement avec la police, et leur rapportaient l'existence de tous les clients "bizarres" qu'elles pouvaient croiser. Ils étaient nombreux.

La Force Spéciale avait également demandé l'aide de l'Unité des Sciences du Comportement (le célèbre BSU) du FBI. Le profiler John Douglas avait créé un profil psychologique du tueur. Selon Douglas, le tueur de la Green River était un homme d'âge moyen, sûr de lui mais impulsif, qui revenait sûrement sur les lieux de ses crimes pour les "revivre" en pensée. Il était sûrement familier de la région et avait probablement de profondes convictions religieuses. Douglas pensait que le tueur pouvait s'intéresser au travail de la police et tenter d'approcher les enquêteurs, voire de les aider. Dick Kraske, quant à lui, pensait que le tueur vivait probablement dans le sud du comté de King car il semblait bien connaître la *Green River* et les endroits reculés de la région.

Le *detective* Dave Reichert se mit à soupçonner que l'un des volontaires qui travaillaient avec eux, un chauffeur de taxi de 43 ans, soit le tueur de la *Green River*. Melvyn Wayne Foster correspondait au profil psychologique dressé par John Douglas. Il avait déjà été arrêté pour vol de voiture, s'intéressait vraiment beaucoup à la série de meurtres et voulait que les médias sachent qu'il travaillait avec les enquêteurs. Toute l'enquête se concentra sur lui et il fut interrogé plusieurs fois.

Les enquêteurs étaient inquiets : deux semaines avant la disparition de Mary Meehan, deux adolescentes de 16 ans, **Kase Ann Lee** et **Terri Rene Milligan**, avaient elles aussi disparu, et on pensait qu'elles étaient également des prostituées, victimes de choix du tueur.
Terri Rene Milligan, une jolie adolescente noire, vivait avec son souteneur dans un motel du Strip. Elle avait été une excellente élève, était fort croyante et rêvait d'aller à l'université de Yale. Mais elle était tombée enceinte à 14 ans et avait abandonné l'école pour s'occuper de son petit garçon, qu'elle adorait.
Kase Ann Lee, blonde et fort mince, était mariée à un homme qui la battait et vivait dans un appartement au sud du *Strip*.

Le 25 septembre 1982, un motard découvrit le corps nu et décomposé d'une jeune prostituée blonde de 17 ans, **Gisele Lovvorn**, dans des buissons près de maisons abandonnées, au sud de l'aéroport international de Sea-Tac. Elle avait disparu depuis plus de deux mois et avait été étranglée avec une paire de chaussettes d'homme. Bien que son corps n'ait pas été abandonné près de la *Green River*, les policiers pensèrent immédiatement que "leur" tueur l'avait assassinée.
Gisele Lovvorn était originaire de Californie mais son petit ami, un bonimenteur insensible, l'avait convaincue de le suivre à Seattle, où il était chauffeur de taxi sur le *Strip*. Solitaire et singulière, elle avait fugué plusieurs fois de chez ses parents et avait abandonné l'école bien que son QI de 145 soit considéré comme "génial". Elle avait fini par se prostituer pour pouvoir se nourrir.
Son corps avait été abandonné dans un endroit reculé, loin de la route la plus proche et à plusieurs kilomètres de la *Green River*.

Durant l'automne 1982, la police surveilla étroitement les mouvements de Melvyn Foster, bien qu'il continua de nier être le tueur. Il fit même une conférence de presse pour se plaindre du comportement de la police dont il avait pourtant tellement cherché l'intérêt. Il fut arrêté et interrogé pour des P.V. impayés car les enquêteurs ne possédaient aucune preuve solide le reliant aux meurtres excepté qu'il avait connu 5 des victimes... Il fut rapidement relâché. Finalement, les enquêteurs finirent par comprendre que Foster était juste un mythomane avide de reconnaissance et le retirèrent de leur liste de suspects.

Seul Dave Reichert resta persuadé de sa culpabilité.
Acharné, déterminé à trouver le tueur de la *Green River*, Reichert enquêta sur son temps libre, abandonnant sa femme et ses trois jeunes enfants pour suivre Foster jusqu'à Olympia. Reichert était issu d'une famille de policiers forts croyants et adorait son travail. Il désirait plus que tout appréhender le tueur et croyait que celui-ci finirait inévitablement par commettre une erreur qui lui permettrait de l'arrêter.

Mais, en cette fin d'année 1982, d'autres jeunes femmes disparurent :

Debra Estes, l'une des deux victimes de Charles Clinton Clark, une jolie blonde de 15 ans, disparut le 20 septembre 1982. C'était une rebelle qui

avait fugué plus d'une fois et ses parents avaient déclaré sa disparition en juillet 1982. Elle s'était en fait installée avec une amie dans un appartement et avait rencontré plusieurs hommes, dont Sammy White, un souteneur, qui l'avait menée à la prostitution.

Linda Rule, petite adolescente de 16 ans, était tombée dans la prostitution après le divorce de ses parents. Elle avait quitté l'école très jeune et il lui arrivait de fumer de la marijuana. Elle avait quitté l'appartement sur Aurora Avenue qu'elle partageait avec son "petit ami" de 24 ans, le 26 septembre 1982 pour aller au supermarché et n'était jamais revenue.

Denise Bush, 23 ans, originaire de Portland, allait parfois se prostituer à Seattle durant quelques semaines. Elle fut aperçue pour la dernière fois le 8 octobre sur le Strip.

Shawnda Summers, 18 ans, disparut le 8 octobre, sur le Strip, exactement au même endroit que Denise Bush.

Shirley Sherrill, une jolie fille de 19 ans, était également une prostituée. Il lui arrivait de se rendre à Portland, dans l'Oregon, mais elle vivait à Seattle. Elle disparut le 18 octobre, après un déjeuner avec des amies non loin de l'aéroport Sea-Tac.

Le 9 novembre 1982, Ridgway tenta d'étrangler une prostituée, Rebecca Guay, non loin du Strip, mais elle parvint à lui échapper.

Rebecca « Becky » Marrero, 20 ans, la meilleure amie de Debra Estes, disparut à l'ouest du Strip, le 2 décembre 1982. Elle avait laissé son bébé de 12 mois à sa mère.

Colleen Brockman, une adolescente rondelette et naïve de 15 ans, disparut le 28 décembre. Elle vivait avec son père et son frère au nord de Seattle. Elle avait fugué plusieurs fois, durant quelques jours et, en cette fin d'année, était partie pour rejoindre un garçon. Les policiers apprirent qu'elle se prostituait et avait été violée par l'un de ses clients.

Avec la nouvelle année 1983, les enquêteurs espérèrent que les victimes se feraient plus rares. Aucune disparition ne fut signalée durant janvier et février mais les policiers continuaient de recevoir des dizaines d'appels téléphoniques inquiets, quotidiennement.

A la fin du mois de janvier, un ouvrier découvrit un petit squelette non loin du Northgate Hospital, sous des buissons, au nord de Seattle. Le médecin légiste du comté fut incapable de déterminer la cause de la mort car la peau, les muscles et le moindre indice avaient disparu. La dentition du squelette permit toutefois de l'identifier : il s'agissait de **Linda Rule**, qui avait disparu en septembre 1982 en allant au supermarché. Les enquêteurs de la police de Seattle s'interrogèrent sur le fait qu'elle avait ou non était assassinée par le tueur de la *Green River*. Son corps avait en effet été abandonné bien loin de la rivière ou de l'aéroport, et la cause du décès était inconnue.

Le 23 février, Gary Ridgway fut interrogé par un policier alors qu'il discutait avec une prostituée, Keli McGuiness, dans son pick-up.

Et malheureusement, les disparitions recommencèrent.

Alma Ann Smith, 18 ans, travaillait sur le Strip le 3 mars 1982, près de l'aéroport. Elle était originaire de Walla Walla et les gens la considéraient comme une fille généreuse et gentille. Elle avait fait plusieurs fugues et avait fini par "atterrir" à Seattle, où elle avait dû se prostituer pour survivre. Ses amies la virent monter dans le pick-up bleu d'un homme blanc "*à l'air normal*". Elle ne revint jamais.

Delores Williams, une petite adolescente noire de 17 ans au joli sourire, se prostituait au même endroit qu'Alma Smith, devant un bel hôtel. Elle disparut le 8 octobre, un jour froid et pluvieux.

Pourtant, les médias semblaient moins s'intéresser aux disparitions qu'auparavant. La population s'inquiétait peu de la disparition de prostituées... L'équipe de Dick Kraske travaillait cependant jour et nuit, faisant de son mieux pour avancer dans le brouillard.
Mais l'enquête sur les meurtres de la *Green River* ne menait nulle part. Dave Reichert commençait à réaliser que Melvyn Foster, le chauffeur de taxi, n'était pas le tueur, mais continuait malgré tout à le considérer comme leur principal suspect. Les policiers ne possédaient aucune nouvelle piste et les prostituées continuaient de disparaître à un rythme effrayant.

Sandra Gabbert, 17 ans, travaillait le 17 avril sur le *Strip*, à un croisement où plusieurs victimes avaient déjà disparu, près de la 144ème rue sud. Les "filles" appréciaient cet endroit car un supermarché se situait à quelques

rues et des motels à prix réduits bordaient l'intersection. Sandra avait été la chef de son équipe de basket-ball au lycée mais avait abandonné les études. Elle vivait avec son souteneur dans des chambres de motel dont elle payait le loyer en vendant ses charmes. Sa mère voulait qu'elle cesse et trouve un petit boulot car elle craignait qu'elle ne soit assassinée par le tueur de la *Green River*...

Kimi-Kai Pitsor, une adolescente naïve et aventurière de 16 ans d'origine hawaïenne, disparut le même soir que Sandra, après être montée dans un vieux pick-up vert sombre, plus au nord de Seattle. Son "petit ami" l'avait regardée s'éloigner avec son dernier client et décrivit le véhicule aux policiers. Kimi-Kai avait quitté la maison de sa mère en février 1983 pour vivre avec son souteneur.

Gail Mathews, 24 ans, loua une chambre le 22 avril dans un motel situé tout au sud du *Strip*, près de Des Moines. C'était une jolie jeune femme brune au type exotique qui vivait avec un homme de 34 ans qu'elle avait rencontré en 1982. Elle avait été mariée auparavant mais avait divorcé. Ni elle ni son ami n'avaient d'emploi régulier. Il jouait aux cartes pour de l'argent et il arrivait à Gail de se prostituer, pour payer le loyer. Le soir du 22 avril, sur le *Strip*, son ami la vit monter dans un vieux pick-up vert sombre avec un homme blanc d'une trentaine d'années. Elle ne revint jamais.

Marie Malvar, une belle philippine de 18 ans, disparut au même endroit que Gail Mathews. Son "petit ami", Richie, notait les numéros d'immatriculation des véhicules dans lesquels elle montait, puis les suivait et s'assurait qu'elle revenait dans l'heure. Le 30 avril, elle monta dans le pick-up vert foncé d'un homme blanc. Richie le suivit et il lui sembla que Marie et le client se disputaient. Le pick-up accéléra brusquement et Richie perdit sa trace. Marie ne revint jamais.

Richie hésita à contacter la police. Au bout de 4 jours d'inquiétude, il se rendit au département de police de DesMoines mais ses déclarations furent si ambiguës que le détective pensa qu'il avait pu la tuer lui-même. Richie, le père et le frère de Marie décidèrent donc de parcourir le quartier où Marie avait disparu, en espérant revoir le pick-up vert.

Le 3 mai, ils trouvèrent le pick-up garé devant une maison, dans une petite rue résidentielle, Military Road, et appelèrent la police de Des Moines. Des enquêteurs s'y rendirent et discutèrent avec le propriétaire du pick-up. Gary Ridgway, qui avait alors 34 ans, niat avoir jamais rencontré Marie Malvar et avoir jamais sollicité une prostituée. Il se montra sûr de lui et amical. Satisfait, les policiers s'en allèrent et ne cherchèrent pas à en savoir plus sur lui.
La famille de Marie Malvar ne put rien y faire. Les enquêteurs de Des Moines ne prévinrent pas non plus leurs collègues de la Force Spéciale, ni la police de Seattle.

Le 8 mai 1983, un autre corps fut découvert par une famille qui cherchait des champignons dans les bois non loin de Maple Valley, à environ 30 km à l'est du Strip.
C'était celui de **Carol Ann Christensen**, 22 ans, mère d'une petite fille de 5 ans. Elle vivait près du *Strip* mais n'était pas une prostituée. Elle avait trouvé un emploi de serveuse dans un bar et espérait bientôt pouvoir s'acheter une voiture. Elle vivait dans un mobile home à quelques rues du bar où elle travaillait. Elle avait disparu le 3 mai et sa mère avait immédiatement prévenu la police : Carol n'aurait jamais abandonné sa fille qu'elle adorait.
Les enquêteurs furent abasourdis par la présentation inhabituelle du corps : il fut découvert presque assis. Sa tête était couverte par un sac en papier brun. Lorsque le légiste l'enleva, il découvrit que deux truites avaient été soigneusement placées sur son cou. Ses mains étaient croisées sur son ventre et tenaient une saucisse. Une bouteille de vin vide était posée sur son bas ventre. Elle avait été étranglée avec une cordelette en plastique jaune. Non loin du corps de Carol, on découvrit un sac décoré du logo d'une épicerie située sur le *Strip*.

Le printemps et les beaux jours firent leur apparition, mais les meurtres continuèrent.

Martina Authorlee, 18 ans, travaillait devant le même motel que Gail Mathews et Marie Malvar, tout au sud du *Strip*, lorsqu'elle disparut le 22 mai 1983. Né en Allemagne où son père avait été un militaire, elle avait vécu à Tacoma, au sud de Seattle, à partir de 1968. Elle voulait rejoindre

l'armée, comme son père, et s'était portée volontaire dans la Garde Nationale en 1982.
Malheureusement, elle avait été congédiée pour un problème de santé et avait fait une dépression. Elle avait déménagé dans l'Oregon, où elle avait commencé à se prostituer, et n'était revenue chez ses parents qu'en mai 1983, pour la fête des mères. Ses parents ne signalèrent pas immédiatement sa disparition, pensant qu'elle était repartie dans l'Oregon.

Cheryl Lee Wims, une jeune fille calme et timide de 18 ans, disparut le 23 mai dans le centre-ville de Seattle, la veille de son 19ème anniversaire. Selon sa mère, Cheryl avait eu des problèmes de drogue et avait abandonné l'école mais elle ne se prostituait pas.

Yvonne Antosh, une belle jeune femme de 19 ans, était venue de Vancouver pour se prostituer. Elle disparut le 30 mai 1983 sur le Strip.

Constance "Connie" Naon, une très belle jeune femme de 20 ans, garait souvent sa Chevrolet près du motel devant lequel elle se prostituait, tout au sud du *Strip*. Sa beauté lui procurait de nombreux clients et elle gagnait bien sa vie mais presque tout son argent disparaissait dans la drogue. Elle travaillait également dans une fabrique de saucisses et, le 8 juin, elle appela son "petit ami" pour lui dire qu'elle aller chercher sa paye avant de le rejoindre. Elle ne vint jamais.

Les filles disparaissaient encore plus au sud du *Strip* et celles qui travaillaient à Des Moines commençaient sérieusement à s'inquiéter.

Keli McGinness, une belle fille blonde de 18 ans, se prostituait à Portland et à Seattle. Il lui arrivait même de descendre jusqu'en Californie. Elle avait pourtant eu une enfance assez heureuse et sa mère s'était remariée avec un homme d'affaires très riche qui leur avait permis d'avoir "la belle vie". Un divorce sonna le glas de cette existence plaisante et Keli supporta très mal la séparation. A l'adolescence, elle se mit à fuguer. A 13 ans, elle subit un viol collectif par 5 adolescents imbibés d'alcool et, terrifiée, refusa de porter plainte. Peu après, elle fugua de nouveau et commença à se prostituer mais garda contact avec sa mère. Avant ses 18 ans, elle mit au monde 2 enfants qu'elle dut faire adopter. Au début de l'été 1983, elle était revenue à Seattle avec son "petit ami". Keli était une jeune femme pleine d'assurance qui faisait plus que son âge. Elle était également solitaire et, désireuse de se

faire le plus d'argent possible, elle montait dans toutes les voitures qui s'arrêtaient près d'elle, sans distinction. On l'aperçut pour la dernière fois le soir du 28 juin, toujours au même endroit, tout au sud du *Strip*.

Carrie Ann Rois, une jolie adolescente de 16 ans, disparut au milieu du mois de juillet 1983. Fragile mais têtue, Carrie avait été violée par son beau-père et était partie vivre avec son père. Mais il l'avait battue et elle avait fugué. Elle avait beaucoup d'amis et plusieurs l'avaient hébergée. Sa mère avait quitté son beau-père et Carrie avait passé Noël 1982 avec elle mais n'était pas restée. L'adolescente avait des problèmes avec la drogue et l'alcool. Elle commença probablement à se prostituer au printemps 1983... tout en continuant à suivre les cours au lycée.

Tammie Liles, une adolescente de 16 ans, disparut au milieu de l'été 1983.

D'autres jeunes femmes disparurent durant l'été 1983, victimes ou non du tueur de la Green River.

Les journaux de Seattle publièrent plusieurs articles sur les disparitions des jeunes femmes mais en citant des noms et des chiffres différents. Il était bien difficile de savoir quelles étaient les "filles" disparues et celles qui étaient juste parties à Tacoma, Spokane ou dans l'Oregon. Il arrivait à certaines prostituées d'utiliser plusieurs noms différents et on les confondait avec d'autres filles. Certaines des jeunes femmes disparues n'étaient pas des prostituées et les journalistes ne savaient donc pas s'il fallait ou non les considérer comme des victimes du tueur de la *Green River*. Certains journaux parlaient d'une dizaine de disparues, d'autres annonçaient un chiffre proche de vingt...

Mais le nombre ne cessait d'augmenter :

Kelly Ware, une jolie brune de 23 ans, disparut le 18 juillet 1983, dans le centre de Seattle, non loin du Lac Washington.

Tina Thompson, 22 ans, disparut le 25 juillet devant un motel du *Strip*.

Un an avait passé depuis la découverte des trois corps dans la *Green River* et les enquêteurs n'avaient toujours pas la moindre idée de son identité. Ils n'étaient même pas sûrs que les jeunes femmes disparues soient toutes ses victimes car, depuis, seule Gisele Lovvorn - dont le corps avait été

découvert non loin de l'aéroport de Sea-Tac - semblait avoir été assassinée par le tueur.

Mais le 11 août 1983, un couple qui cherchait des pommes dans le même endroit boisé et envahi de mauvaises herbes où Gisele Lovvorn avait été retrouvée, découvrit un squelette derrière des maisons abandonnées. Il était couvert par des buissons et des détritus et des animaux avaient dispersé les os, mais la police trouva un crâne. Les enquêteurs demandèrent au labo scientifique de comparer la dentition du crâne avec les radios dentaires qu'ils avaient pues obtenir des victimes. Ils identifièrent le squelette comme étant celui de **Shawnda Summers**, disparue depuis le 8 octobre 1982. Sa famille l'avait cherchée partout mais elle était sûrement décédée le jour même de sa disparition.

Deux jours plus tard, un autre squelette fut découvert, enterré près de celui de Shawnda. Il ne restait malheureusement que quelques os et les scientifiques ne purent identifier le corps. Cette victime fut appelée « Jane Doe » (équivalent de "mademoiselle X") et considérée elle aussi comme une victime du tueur.
Les enquêteurs n'allaient identifier le squelette que des années plus tard. C'était celui de **Gail Lynn Matthews**.

Les enquêteurs possédaient à présent une liste de plus de 300 suspects, avec leurs noms, leurs descriptions et les témoignages qui les accusaient. Le comté de King comptait un nombre étonnement élevé d'hommes violents, étranges, pervers, effrayants ou franchement délirants.

April Buttram, une blonde rondelette et naïve de 18 ans, originaire de Spokane, venait de déménager à Seattle. Comme de nombreuses autres, elle était devenue rebelle à l'adolescence, avait abandonné l'école, consommait de l'alcool et des drogues et passait son temps à sortir avec des amis. Elle avait fini par quitter la maison de ses parents et était venue à Seattle avec deux amies, sans savoir ce qu'elle y ferait exactement. Elles s'étaient séparées une fois arrivées et l'on avait aperçu April pour la dernière fois au sud de Seattle en août 1983.

Debora Abernathy, une jeune femme frêle de 26 ans, était originaire de Waco, au Texas. Elle était venue à Seattle avec son petit ami et leur garçon de 3 ans pour commencer une nouvelle vie. Ils avaient des problèmes

d'argent. Elle disparut le 5 septembre 1983, alors qu'elle se rendait dans le centre ville.

Tracy Ann Winston, une jolie fille de 19 ans, disparut le 12 septembre. Elle était très proche de ses parents et de ses deux frères, mais elle avait connu les problèmes "classiques" à l'adolescence. Elle avait rencontré un délinquant violent dont elle été tombée amoureuse et avait quitté la maison familiale. Elle ne se prostituait qu'occasionnellement. Le 12 septembre, elle sortait de son tout premier séjour en prison, où elle n'avait passé que quelques temps, et avait été tellement traumatisée par l'expérience qu'elle avait téléphoné à ses parents.

Maureen Feeney, une jeune femme immature et naïve de 19 ans, d'origine irlandaise, disparut le 28 septembre 1983. A l'adolescence, elle avait tenté de se suicider. Elle avait quitté sa grande famille pour emménager dans un petit appartement près de Bellevue en janvier 1983. Elle travaillait dans une école chrétienne à Eastside et était célibataire. Mais ses amies remarquèrent qu'elle s'était mise à boire de l'alcool et à sortir le soir, ce qui était totalement contraire à ses habitudes. En août, elle rencontra un homme et décida de partir avec lui en Californie. Mais elle disparut une semaine avant son 20ème anniversaire.

Les victimes du tueur commençaient à réapparaître, alors que d'autres continuaient de disparaître.

Mary Sue Bello, 25 ans, disparut le 11 octobre 1983. C'était une jeune femme sympathique et charmante que tout le monde appréciait. Comme tant d'autres, sa vie s'était assombrie à partir de l'adolescence malgré l'amour de ses parents. Elle avait des problèmes de drogues et s'était retrouvée en maison de correction dès l'âge de 13 ans. Elle avait commencé à se prostituer à 15 ans pour payer sa cocaïne. Durant l'été 1983, elle avait décidé de surmonter son addiction et prenait de la méthadone.

Le 15 octobre 1983, un autre squelette fut découvert près de la Auburn/Black Diamond Road, à Auburn. Il fut identifié comme étant celui d'**Yvonne Antosh**, qui était venue de Vancouver pour se prostituer sur le Strip.

Le 20 octobre, **Patricia Osbrone**, 19 ans, fut aperçue pour la dernière fois sur la Aurora Avenue, au nord de Seattle. Ses parents vivaient dans l'Oregon et ne déclarèrent sa disparition que lorsqu'elle ne revint pas les voir pour Noël.

Pammy "Annette" Avent, qui se prostituait parfois à Portland, disparut le 26 octobre 1983, dans la Rainier Valley.

Le 18 septembre 1983, un promeneur découvrit un squelette près d'un arbre, tout proche des berges d'une rivière plongeant dans une crique, non loin de la Star Lake Road, une route traversant un bois touffu, à Auburn. Le squelette n'était pas très loin de la route mais personne ne l'avait aperçu auparavant. Il était couvert de feuilles et de terre. Quelqu'un avait jeté un gros tas de détritus à quelques dizaines de mètres de là, au beau milieu des fleurs sauvages.

Le 27 octobre, le squelette de **Constance Naon**, disparue depuis juin, fut découvert tout près d'une des pistes de l'aéroport Sea-Tac, dans les mauvaises herbes.

Le 29 octobre, quelques dizaines de mètres plus loin, des enquêteurs découvrirent un 4ème squelette, celui de **Kelly Ware**, disparue en juillet.

Les enquêteurs de la Force Spéciale ne savaient plus où donner de la tête. Ils avaient trop de travail et pas assez d'argent. Ils devaient enquêter à la fois sur les disparitions et sur les découvertes de corps.

Chaque endroit où un squelette avait été découvert était précautionneusement examiné et tamisé et le moindre indice (cheveux, cailloux, morceaux de vêtements, ongles, papier, cigarette...) préservé. Certains squelettes n'étaient pas entiers, la plupart n'étaient pas vêtus. Les policiers continuaient à s'interroger pour savoir si toutes les victimes étaient ou non celle du tueur de la *Green River*.
Pour les enquêteurs, il était en tout cas "normal" que le tueur ait abandonné ses victimes autour de l'aéroport de Sea-Tac. Il était situé près de la Pacific Highway. Il était entouré de maisons abandonnées, de mauvaises herbes d'une hauteur considérable et de buissons. Et enfin, le bruit incessant des avions qui décollaient pouvait masquer le moindre cri.

Delise Louise Plager, une gentille blonde de 22 ans, disparut le 30 octobre. Elle était attendue à 15h chez une amie, pour l'enfant de qui elle devait apporter un costume d'Halloween. Elle avait elle-même deux enfants et avait bien du mal à les nourrir. Elle vivait temporairement chez un ami et toute sa vie n'avait été qu'une suite d'épreuves physiques et morales.

Kim Nelson, également connue sous le nom de Tina Lee Tomson, une grande jeune femme de 26 ans, disparut dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre. Elle était née dans le Michigan et avait quitté le lycée pour se rendre à Seattle. Elle s'était installée au nord de la ville et avait rencontré un homme qui l'avait poussée à se prostituer. Il ne travaillait pas et elle était sa seule source de revenus. Début octobre 1983, elle avait été arrêtée alors qu'elle était enceinte de 4 mois. Lorsqu'elle était sortie, elle s'était rendue dans l'un des motels du *Strip* avec une amie. Cette dernière la perdit de vue dans la soirée et ne la revit plus jamais.

Le 13 novembre 1983, on découvrit un corps à demi-enterré dans un endroit boisé, à quelques centaines de mètres du *Strip*. La victime, qui fut identifiée comme étant **Mary Bridget Meehan**, n'avait pas été enterrée bien profondément, à 50 cm de la surface, mais le tueur avait quand même prit la peine de la couvrir de terre. Était-ce parce qu'elle était enceinte de 8 mois et que, pour la première fois, le tueur avait (peut-être) été pris de remord ?

Si plusieurs corps avaient été découverts, il était toutefois évident qu'il en manquait encore beaucoup. Le tueur ne semblait pas, pourtant, avoir pris la peine d'enterrer ses victimes. Il avait juste couvertes certaines avec des branches. Il avait dû abandonner les autres dans des endroits reculés ou difficiles d'accès, afin qu'on ne les voit pas.

A la fin de l'année 1983, le shérif Vern Thomas demanda aux responsables politiques du comté de King d'augmenter le budget de la Force Spéciale. L'un d'eux répliqua que l'image du comté ne s'améliorerait sûrement pas en utilisant les impôts des contribuables pour enquêter sur les meurtres de "putes"...
D'un autre côté, une partie de la population accusait les enquêteurs de ne pas s'occuper des victimes justement parce qu'elles étaient des prostituées. Et l'autre partie de la population accusait directement les prostituées de rendre dangereuses les rues de Seattle. Bientôt, le tueur de la *Green River*

pourrait s'en prendre à des filles "biens", rendez-vous compte...
Le shérif dut organiser une conférence pour expliquer qu'il était impossible de stopper totalement la prostitution. Il suggéra également que, sans clients, les prostituées n'existeraient pas. Cette remarque n'obtint pas un accueil favorable car, pour les personnes présentes ce jour-là, les prostituées étaient toutes des nymphomanes, des fainéantes, des perverses... Elles étaient le problème, pas les victimes.

Les enquêteurs Dick Kraske, Dave Reichert, Fae Brooks et Randy Mulligan supportaient mal ces critiques négatives de la part de personnes qui ne connaissaient ni la véritable existence - misérable - des prostituées, ni les efforts désespérés déployés par la Force Spéciale pour appréhender le tueur. Néanmoins, noyée sous une avalanche de "tuyaux", de témoignages et de suspicions, la Force Spéciale était incapable de coordonner l'afflux massif d'informations.

Les policiers acceptèrent donc l'aide de Robert Keppel, qui avait autrefois été enquêteur dans le comté de King, pour les aider à organiser leur montagne d'informations. Keppel avait dirigé l'enquête sur Ted Bundy et avait acquis une expérience qui serait sûrement profitable à la Force Spéciale. Il travaillait à présent pour la Division Criminelle du Bureau du Procureur de l'état de Washington. Il supervisait la création d'un programme appelé HITS (qui allait inspirer le futur VICAP) qui devrait "*collecter, assembler et analyser les caractéristiques saillantes de tous les meurtres et les viols de l'état de Washington*", afin de découvrir des points communs et donc de possibles agresseurs en série.

Keppel était un homme intelligent et organisé qui avait un don particulier pour trouver les liens entre les suspects, les dates et les endroits.
Il passa trois semaines à examiner toutes les données disponibles concernant les meurtres attribués au tueur de la Green River. Lorsqu'il eut terminé son analyse, il envoya un rapport au shérif du comté de King, Vern Thomas. A la consternation de la Force Spéciale, ce rapport critiquait fortement leur enquête. Selon Keppel, si les enquêteurs voulaient trouver le tueur, ils allaient devoir changer leur manière d'agir. La majorité des informations, des preuves et indices, des dossiers et des témoignages connectés aux meurtres n'étaient absolument pas classés. Il fallait d'abord

réorganiser complètement et catégoriser précisément chacune des informations. Ensuite, les similitudes et les différences entre les affaires devraient être identifiées afin de trouver des points communs qui relieraient sans le moindre doute possible les meurtres à un seul tueur.
Évidemment, une telle réorganisation allait coûter bien plus de temps et d'argent que ce que le comté avait prévu (2 millions de dollars). L'enquête était déjà la plus grande opération de l'histoire du pays. Mais il fallait absolument faire un effort considérable si l'on voulait arrêter le tueur.

John Douglas, le profiler du FBI, revint également à Seattle à la fin de l'année 1983, pour réviser le profil qu'il avait déjà fourni à la Force Spéciale. Toutefois, fin décembre, il s'évanouit dans sa chambre d'hôtel, frappé par une encéphalite virale (inflammation du cerveau) qui faillit le tuer. Il tomba dans le coma et se retrouva paralysé. Il allait mettre six mois à retrouver l'usage de ses membres et de son esprit mais allait remarquablement se rétablir.

Au mois de décembre, Dick Kraske fut remplacé par le capitaine Frank Adamson, qui avait auparavant dirigé l'unité des affaires internes de la police. Kraske avait fait du bon travail, quoique les politiques en pensaient, mais on voulait « du sang neuf ». Kraske allait continuer à travailler pour le bureau du shérif du comté durant 6 ans.
Adamson fut surpris lorsqu'on lui annonça ses nouvelles responsabilités mais le shérif Vern Thomas lui expliqua qu'il ne s'occuperait que de l'enquête, alors que Thomas s'occuperait des médias, de la population et des politiques.

Le 15 décembre 1983, un petit crâne, seul, fut découvert à Auburn, près du cimetière de Mountain View. Il fut identifié grâce à sa dentition : c'était celui de la jeune **Kimi-Kai Pitsor**. Il avait été découvert à près de 30 km au sud-est de l'aéroport de Sea-Tac. Les enquêteurs fouillèrent les alentours durant des heures mais ne découvrirent aucun autre os du squelette de l'adolescente.

Lisa Yates, une très jolie fille de 26 ans, disparut le 23 décembre 1983. Gentille et bourrée d'humour, elle était restée proche de sa famille et notamment de sa nièce, à qui elle avait promis de l'emmener se promener au parc. Elle ne vint jamais la chercher.

Adamson découvrit que, grâce aux demandes incessantes du shérif Thomas, la Force Spéciale comportait à présent 40 enquêteurs. Ils déménagèrent tous dans des bâtiments plus spacieux et mieux équipés, dans le quartier de Burien, plus proches de l'aéroport et des endroits où les crimes avaient lieu. La Force Spéciale obtint également des crédits supplémentaires.
Adamson pensa que le budget devait d'abord être utilisé pour réexaminer les informations glanées durant les premiers 18 mois d'enquête.
Suivant les conseils de Robert Keppel, Adamson divisa les tâches et les assigna chacune à de petits groupes d'enquêteurs. Ainsi, une équipe de 8 personnes enquêta sur les crimes alors qu'une autre se consacrait uniquement à recueillir des informations sur les suspects. Trois enquêteurs furent assignés à une toute nouvelle "section d'analyse du crime", qui devait - entre autre - suivre les pistes et analyser les tendances possibles et les méthodes utilisées par le tueur. Vingt-deux enquêteurs durent développer de nouvelles stratégies pour surveiller l'activité des prostituées et les événements inhabituels sur le Strip.

Une nouvelle stratégie fut imposée par Robert Keppel, qui permit aux policiers d'éliminer rapidement des gens soupçonnés mais possédant un alibi et de se concentrer sur des suspects plus intéressants.
Ils suivirent la technique utilisée par Keppel lors de l'enquête sur les meurtres commis par Ted Bundy. Les suspects intéressants recevaient une priorité selon la menace qu'ils représentaient : ceux qui étaient reliés aux victimes de manière sûre, qui correspondaient au profil du tueur et à ses mouvements dans la région étaient classés dans la catégorie "A" ; ceux qui étaient reliés aux victimes de manière plus hasardeuse étaient classés dans la catégorie "B" ou "C" avant d'être éventuellement éliminés par la suite. Et, évidemment, les "A" étaient interrogés en priorité.

Malheureusement pour la Force Spéciale, les ordinateurs n'en étaient qu'à leurs balbutiements et les analyses d'ADN n'existaient pas encore. Même la base de données des empreintes digitales du FBI (l'AFIS) était seulement en cours de création et il fallait au moins 2 mois avant qu'une empreinte ne soit reliée à son propriétaire.

Dave Reichert était toujours convaincu de la culpabilité de son chauffeur de taxi, Melvyn Foster. Un autre enquêteur pensait que le tueur était un avocat

habitant Kent qui avait de nombreuses prostituées pour clientes. Mais cet avocat fut assassiné par le propriétaire de l'un des immeubles qu'il possédait... et les meurtres continuèrent.

Au début de l'année 1984, un responsable du comté de King, Randy Revelle, décida d'organiser une conférence dans la ville de Tukwila, avec le shérif Vern Thomas et le capitaine Frank Adamson. La population "conservatrice" du comté passait son temps à accuser les prostituées de donner une mauvaise image de la région et accusait la police de ne pas agir. Mais seules quatre personnes se rendirent à cette conférence, dont deux journalistes...
D'un autre côté, un groupe de féministes et une association d'aide aux prostituées accusaient ouvertement la Force Spéciale de ne pas réellement chercher le tueur car les victimes n'étaient "que" des prostituées.

Mary Exzetta West, une jolie adolescente de 16 ans, disparut dans la Rainier Valley le 6 février 1984. Elle était enceinte de trois mois et vivait avec sa tante, dont elle était très proche.

Le 14 février 1984, un soldat qui se rendait en convoi sur une aire de tir et qui faisait une pause dans la forêt du Mont Washington, découvrit un squelette. Le site était situé près de Change Creek, à quelques kilomètres de l'autoroute I-90 qui relie Seattle à l'est de l'état.
Le laboratoire du bureau du shérif tenta de donner un nom au squelette grâce à ses dents, qui présentaient un espace entre les deux dents de devant. Il lui fallut plusieurs mois pour identifier **Delise Plager**.

Le 19 février, un morceau de mâchoire d'un crâne fut découvert dans le cimetière Mountain View d'Auburn, non loin de l'endroit où avait été retrouvé le crâne de Kimi-Kai Pitsor.

Le 20 février, Mike Barber, un journaliste du "Post-Intelligencer", qui avait écrit de nombreux articles sur le tueur de la *Green River*, reçut une enveloppe qui avait été postée à Seattle. La lettre, à l'intérieur, comportait une suite de phrases dont les mots n'étaient séparés par aucun espace. Au départ, Barber n'y comprit rien et pensa qu'il s'agissait d'un code. Mais il finit par comprendre qu'il lui fallait séparer chaque mot et que la lettre était bourrée de fautes d'orthographe et de grammaire. L'expéditeur n'avait pas été à l'école bien longtemps ou tentait de passer pour un analphabète.

La première phrase était : « *whatyou eedtonoaboutthegreenriverman* » = « *ce que vous devez savoir au sujet de l'homme de la greenriver* ». La lettre était signée « *Appelez-moi Fred* ». Elle proposait des mobiles aux meurtres, ce qui n'était pas bien original. Mais, Barber remarqua que l'auteur de la lettre décrivait des faits qui n'étaient connus que des enquêteurs et de quelques rares journalistes, et qui n'avaient PAS été rendus publics.
Barber confia donc la lettre à Dave Reichert, qui la remit au laboratoire scientifique du bureau du shérif. On n'y découvrit qu'une seule empreinte utilisable, qui fut précieusement archivée. La lettre fut ensuite envoyée au FBI, qui identifia la machine à écrire utilisée comme une Olympia.

John Douglas, à peine remis de son encéphalite virale, voulut analyser la lettre. Mal lui en prit car, bien que l'auteur offrit des informations inconnues de la population ("*L'une des filles noires dans la rivière avec des cailloux dans le vagin*" et "*une dans la Maple Valley avait une bouteille de vin rouge lombrosco, des poissons jetés là*"), Douglas écrivit dans son rapport que le tueur de la *Green River* n'avait pas écrit cette lettre.
Selon lui, le tueur était plus intelligent que l'auteur de cette lettre, qui essayait seulement de manipuler les enquêteurs pour se sentir important. Les informations confidentielles que l'auteur possédait provenaient sûrement d'un contact qu'il avait eu avec la Force Spéciale. Peut-être était-il l'un des volontaires qui aidaient les policiers.
Des années plus tard, il allait s'avérer que c'était bien le véritable tueur de la *Green River* qui avait envoyé cette lettre. Douglas allait devoir avouer... qu'il avait repris le travail trop vite.

Le 13 mars 1984, un autre squelette fut découvert dans la forêt du Mont Washington, près de Change Creek, par un homme qui cueillait des fleurs. Il était situé à quelques centaines de mètres de l'endroit où l'on avait découvert le squelette de Delise Plager, le 14 février. Les enquêteurs ne trouvèrent pas ses mains mais découvrirent des sous-vêtements féminins. La victime était morte depuis 2 à 4 mois. Le laboratoire du shérif identifia ce squelette comme étant celui de **Lisa Yates**, la jeune femme qui avait promis à sa nièce de l'emmener au parc.

Cindy Smith, 17 ans, disparut le 21 mars 1984. Elle avait vécu en Californie jusqu'au début du mois, était fiancée et voulait revenir dans sa

famille, à Seattle. Sa mère lui avait envoyé de l'argent et, à peine arrivée, Cindy était allée voir son frère. On l'avait aperçue pour la dernière fois au sud de la Pacific Highway, alors qu'elle faisait du stop.

Le même jour, un homme qui nettoyait l'un des 3 terrains de baseball situés entre la 16ème Avenue South et la 146ème Rue South, vit son chien revenir avec un grand os dans la gueule. Il prévint la police du port de Seattle, dont dépendent les terrains, qui contacta la Force Spéciale. C'était un os humain. Les enquêteurs utilisèrent alors un chien spécialisé dans la recherche de corps, qui les mena jusqu'à un squelette situé sous des pins, à une centaine de mètres de la palissade du terrain de baseball. Il ne fut jamais identifié.

Le lendemain, les policiers passèrent l'endroit au peigne fin et le chien découvrit un autre squelette, celui de **Cheryl Lee Wins**, 18 ans, qui avait disparu 10 mois plut tôt.

Les enquêteurs ajoutèrent le nom de Cindy Smith à leur liste de disparues. Vingt jeunes femmes blanches avaient disparus et quatorze jeunes femmes noires. Impossible de savoir si toutes avaient été victimes du même tueur. Et les disparitions d'autres filles n'avaient peut-être pas été déclarées.
Les policiers remarquèrent toutefois que le nombre de disparitions semblait diminuer. Quelque chose avait peut-être changé dans la vie du tueur. Avait-il moins de temps pour tuer ? N'avait-il plus de véhicule ou de logement pour emmener ses victimes ? Etait-il malade, peut-être mourant ? Avait-il trouvé un substitut à ses fantasmes morbides, une femme qui accepterait ses envies perverses ?

Ou peut-être, simplement, avait-il peur que les enquêteurs ne l'arrêtent.

Car, sans que les policiers ne s'en rendent compte, le tueur de la Green River avait été interrogé par l'un des enquêteurs, Randy Mullinax, qui travaillait sur cette affaire depuis le début. De nouveau arrêté pour avoir sollicité les charmes d'une policière se faisant passer pour une prostituée, Gary Ridgway, calme et presque timide, avait répondu aux questions qu'on lui posait. Mullinax avait remarqué qu'on le voyait souvent sur le Strip et qu'il passait son temps à observer les "filles". Ridgway avait admis devant Mullinax qu'il aimait s'offrir les services des prostituées. Mais c'était un employé modèle, il n'avait jamais été arrêté pour aucun crime violent, il

possédait sa propre maison et semblait être un homme tranquille. Mullinax l'avait laissé partir.

En plus de Keppel et Douglas, le Capitaine Adamson fit appel à l'agent spécial Gerald Dietrich, du FBI, un spécialiste des enlèvements d'enfants et des meurtres ; Chuck Wright, un superviseur de libération sur parole qui donnait des cours sur les agresseurs sexuels violents à l'université de Seattle ; et au Docteur Chris Harris, un psychiatre spécialiste des criminels violents.
Les nouveaux arrivants furent surpris par l'énorme travail fourni par la Force Spéciale et rassurés par le fait que les enquêteurs s'inquiétaient vraiment pour les "filles", bien que les médias affirmaient le contraire. De nombreux policiers parcouraient d'ailleurs le *Strip* dans des voitures banalisées et suivaient les filles lorsqu'elles partaient avec un client, pour s'assurer qu'il ne leur arrivait rien de mal. Les prostituées commençaient à avoir nettement plus confiance en eux et échangeaient plus facilement des informations. Elles signalaient tous les clients "bizarres" mais aucun ne s'avéra être le tueur de la Green River.

Enfin, l'un des meilleurs spécialistes dont la Force Spéciale puisse espérer le concours, Pierce Brooks, vint à Seattle pour évaluer l'enquête menée par les policiers locaux. Il était le pionnier de la recherche sur les tueurs en série et l'instigateur du VICAP (*Violent Criminal Apprehension Program*, semblable au HIT de Keppel) et travaillait avec le FBI dans leur centre de formation de Quantico.
Il passa deux semaines à examiner le moindre détail et conclut que la Force Spéciale faisait du bon travail. Mais qu'il serait encore meilleur avec un ordinateur plus évolué et une équipe élargie, à 80 enquêteurs s'il le fallait.

Brooks dressa son propre profil du tueur, qui allait s'avérer saisissant d'exactitude. Selon Brooks, le tueur savait parfaitement où il allait abandonner les corps avant même de tuer ses victimes. Et il connaissait parfaitement ces endroits isolés. L'endroit où avaient été abandonnés les premiers corps, durant l'été 1982, étaient particulièrement familiers au tueur. Il devait vivre ou travailler tout prêt. Il fallait donc chercher qui vivait ou avait vécu ou travaillé dans ce coin précis.
Les quatre endroits où avaient été découverts des corps (au nord et au sud

de l'aéroport, près de Star Lake et dans la Green River) étaient fortement boisés, isolés, en quelques sortes cachés. Brooks expliqua que le fait de cacher ses victimes n'était pas seulement utile au tueur pour ne pas être arrêté. Psychologiquement, cela lui était essentiel pour son sentiment de domination et de pouvoir : il se sentait particulièrement puissant car lui seul savait où étaient situés les corps.
La manière dont les corps étaient abandonnés dans la forêt, la maîtrise de l'environnement, la préparation minutieuse du tueur et sa manière rapide de tuer faisait que Brooks pensait que l'assassin était ou avait été un militaire.
« *Il est blanc... Il a des loisirs à l'extérieur, dans la nature... C'est un solitaire mais il n'est pas totalement introverti... Ce n'est pas le genre d'homme qui va facilement draguer dans les bars. Je crois que ce type est un peu anxieux de ce côté là, qu'il ne se sent pas à l'aise avec les femmes. Et c'est pour cela qu'il préfère les prostituées, qui sont pour lui les victimes les plus faciles* ».

Le 31 mars, un homme et son fils qui randonnaient découvrirent le squelette d'une femme dans un nouveau site, loin tant de l'aéroport que de Star Lake Road. Il était situé sur l'autoroute 410, à 18 km à l'est d'Enumclaw, et à 45 km au sud est du Strip. La topographie était toutefois la même que d'habitude : une forêt de pins, des buissons épais, un endroit isolé, une rivière toute proche (la White River).
Mais il ne sembla pas aux enquêteurs de la Force Spéciale que ce meurtre puisse être relié au tueur de la Green River. Cet endroit était bien trop loin du Strip ou de l'aéroport. Les ossements, malheureusement éparpillés par les animaux, furent patiemment récoltés et le laboratoire du shérif tenta sans succès de les identifier.

Le même jour, un homme qui cueillait des champignons dans les bois, près d'un ravin situé non loin de Star Lake Road, découvrit un crâne humain. Il appela le bureau du shérif et les hommes de Frank Adamson commencèrent à fouiller l'endroit. Comme souvent, l'endroit était très pentu et fort boisé. Peut-être le tueur avait-il pris l'habitude de jeter ses victimes du haut de la colline pour qu'elles roulent jusqu'en bas, invisibles alors aux yeux des passants. Mais cette fois, un arbre avait stoppé la course de ce corps. Les enquêteurs trouvèrent le squelette à qui appartenait ce crâne. Ils continuèrent à chercher et, plus bas, trouvèrent deux autres squelettes, puis,

le lendemain, encore deux autres.
Cet endroit s'avérait être l'un des coins favoris du tueur pour abandonner le corps de ses victimes. Il était à moins d'1 km à vol d'oiseau de la Green River et assez proche de la Pacific Highway.

Le 12 avril 1984, l'inspecteur Randy Mullinax interrogea plusieurs hommes qui avaient eu affaire aux prostitués du Strip et s'étaient faits remarquer. Parmi eux : Gary Ridgway. Ce dernier ne nia pas avoir connu deux des victimes (Keli Mcguiness et Kim Nelson) et admit avoir une obsession pour les prostituées. Il se montra ouvert, peu nerveux et sembla véritablement désireux d'aider l'enquêteur. Mullinax l'ayant déjà interrogé auparavant, il préféra le faire passer au "détecteur de mensonges" pour s'assurer de son innocence. Le 7 mai, Ridgway accepta et le spécialiste du polygraphe assura qu'il disait la vérité !

La Force Spéciale avait à présent considéré, interrogé et innocenté des centaines de suspects, qu'ils soient classés dans les catégories A, B ou C. Il y avait vraiment de nombreux hommes dangereux, pervers ou étranges dans le sud du comté de King. Mais les enquêteurs n'avaient toujours pas appréhendé "leur" tueur.

Officiellement, les enquêteurs avaient découvert en tout 20 corps, et Adamson pensait qu'il y en avait encore beaucoup d'autres. Le tueur avait d'abord utilisé la Green River, puis les alentours de l'aéroport, puis l'autoroute 140 près de Enumclaw, et les pieds de la montagne proche de l'autoroute 18, et enfin Star Lake Road. Il y avait sûrement d'autres endroits.

Les squelettes de Star Lake Road furent identifiés comme étant **Terry Milligan**, disparue le 28 août 1982, **Delores Williams**, disparue le 8 mars 1983, et **Sandra Kay Gabbert**, disparue le 17 avril 1983.
Le quatrième corps fut identifié à la fin avril grâce à sa dentition : c'était **Alma Ann Smith**, la jeune femme solitaire qui avait vécu à Walla Walla.

Une volontaire qui aidait les enquêteurs et se disait médium, affirma avoir eu la vision du corps d'une autre femme, près de l'autoroute I-90. Barbara Kubik-Patten, une "détective privée médium" d'âge moyen, mère d'une grande fille, avait proposé son aide aux enquêteurs avant même le fameux chauffeur de taxi Melvyn Foster, qu'elle connaissait bien et avec qui elle discutait souvent de l'affaire. En août 1982, lorsque les policiers avaient

découvert les trois corps dans la Green River, Dick Kraske avait rencontré Mme Kubik-Patten : elle lui avait affirmé avoir eu des visions de meurtres qui s'étaient réalisés et vouloir aider les enquêteurs. Kraske l'avait remerciée... et congédiée.
Kubik-Patten avait par la suite affirmé à Dave Reichert qu'elle avait pris Opal Mills en stop et avait commencé à l'appeler presque chaque jour pour lui parler de ses « visions ».
Elle pensait que certaines des victimes lui envoyaient des sortes de messages : Mary Bridget, Kimi-Kai et Opal lui parlaient. Elle avait compris que les policiers ne la croyaient pas et cela la mettait en colère.

Au milieu du mois d'avril 1984, un conducteur de tractopelle découvrit des os humains dans des bois qui appartenaient à la compagnie Weyerhaeuser. Ils étaient éparpillés sur plusieurs mètres au nord de l'autoroute 18, près de North Bend et de la I-90, proche d'un endroit où deux autres victimes avaient été découvertes deux mois auparavant.
Les radios dentaires permirent d'identifier le squelette : il s'agissait d'**Amina Agisheff**, 37 ans, qui avait été la première femme à être déclarée disparue. Elle avait trois enfants et ne s'était jamais prostituée. Elle était serveuse dans un restaurant bien loin du Strip.
Barbara Kubik-Patten se rendit à l'endroit de la découverte le lendemain et pénétra dans la forêt pour y chercher un autre corps. Elle allait plus tard affirmer que la voix de Kimi-Kai Pitsor lui avait indiqué où aller. Elle découvrit effectivement un squelette et se précipita jusqu'au secteur où le corps d'Amina Agisheff avait été découvert. L'officier qu'elle aborda ne la crut pas et menaça même de l'arrêter pour avoir pénétré un périmètre surveillé.
Le capitaine Frank Adamson arriva sur les lieux et accepta de la suivre jusqu'au squelette. Il était recouvert par un grand sac-poubelle vert. Il fallut du temps pour l'identifier comme étant **Tina Marie Thompson**, 22 ans, qui avait disparu le 26 juillet 1983 et dont la disparition n'avait pas été déclarée.

Les enquêteurs, surpris par la découverte de Barbara Kubik-Patten, pensèrent qu'elle en savait peut-être plus des meurtres que ce qu'elle voulait bien en dire. Ils la firent passer au détecteur de mensonges. Puis, certains d'entre eux pensèrent que ce n'était sans doute pas des voix mais un raisonnement déductif qui avait permis à la "médium" de découvrir ce

squelette : le tueur avait pris l'habitude d'abandonner plusieurs corps au même endroit et Kubik-Patten avait dû penser qu'elle trouverait sans doute un autre corps non loin de celui d'Amina Agisheff.
Cela ne l'empêcha pas de faire les gros titres des journaux de Seattle durant plusieurs jours, pour son plus grand bonheur. Elle affirma au Post-Intelligencer qu'elle avait vu le tueur de la Green River par deux fois et qu'il était un "*génie absolu*" dans sa manière d'abandonner les corps...

En mai, aucune disparition ne fut déclarée.
Le 9 mai, on identifia enfin le squelette dispersé qui avait été découvert près d'Enumclaw, non loin de l'autoroute 410. C'était celui de **Debora May Abernathy**, originaire de Waco, au Texas.

Les journaux nationaux commençaient à s'intéresser à l'affaire au point que la Force Spéciale dut faire appel à une porte-parole officielle, Fae Brooks, qui avait travaillé avec Dave Reichert depuis le début de l'enquête.

Le 24 mai 1984, deux enfants qui jouaient près du Jovita Boulevard, juste à la frontière du comté de Pierce, découvrirent un squelette. La police locale et la Force Spéciale furent immédiatement alertées. Les dents du crâne portaient encore un appareil dentaire. Le squelette était celui d'une jeune fugueuse de 15 ans, **Colleen Brockman**, qui se prostituait sur le Strip.

Le 16 juin 1984, le décompte officiel des victimes du tueur s'élevait à 26, dont 18 avaient été identifiées.

En août 1984, les enquêteurs pensèrent qu'ils avaient peut-être enfin trouvé leur coupable lorsque deux criminels incarcérés à San Francisco avouèrent les meurtres de la Green River. Mais après les avoir longuement interrogés, séparément, les policiers réalisèrent qu'ils mentaient et voulaient se jouer d'eux. Ils admirent que leur but était d'être extradés dans l'État de Washington et de s'enfuir durant le voyage.

Les politiques et la population du comté avait du mal à comprendre pourquoi la Force Spéciale ne parvenaient pas à arrêter le tueur. Les autorités pensaient à diminuer le budget (des millions de dollars avaient déjà été dépensés) et le nombre d'enquêteurs. Ces derniers avaient besoin de temps pour suivre toutes les pistes, interroger tous les suspects, obtenir des logiciels spécifiques.

Toutefois les policiers remarquèrent avec satisfaction et soulagement que plus aucune disparition suspecte ne leur était signalée.

A la fin de l'été 1984, la Force Spéciale obtint enfin son ordinateur (à l'époque, il avait coûté 200.000 $) qui se révéla être d'une aide précieuse. Il allait indexer et ficher tous les indices et les noms. Grâce à sa base de données, il permettait par exemple de savoir combien de fois le nom d'un suspect apparaissait parmi les milliers de rapports écrits par les enquêteurs.

Le 12 octobre 1984, un homme qui cherchait des champignons près de l'autoroute 410, à 12 km à l'est d'Enumclaw, découvrit un squelette. Comme à leur habitude, les enquêteurs examinèrent l'endroit pour retrouver le moindre os. Les dents permirent d'identifier le corps : il s'agissait de **Mary Sue Bello**, qui avait disparu un an auparavant.
Le 14 novembre 1984, un chasseur découvrit un autre squelette, lui aussi proche de l'autoroute 410 et de la White River. Il s'agissait de **Martina Authorlee**, disparue en mai 1983.

Quelques temps plus tard, le tueur en série Ted Bundy (qui avait lui aussi tué dans l'état de Washington) proposa à Robert Keppel (qui l'avait interrogé avec succès) de l'aider dans cette enquête, depuis sa cellule de Floride. Il offrit en fait à Keppel de lui décrire comment "fonctionne" un tueur en série, car il se considérait comme l'expert en la matière...

Les 16 et 17 novembre 1984, Robert Keppel et Dave Reichert se rendirent en Floride pour interroger Bundy en prison.
La plupart des informations que Keppel et les enquêteurs obtinrent de Bundy étaient intéressantes même si elles n'étaient pas toujours très originales ; certaines informations s'avérèrent inexactes car uniquement basées sur l'ego démesuré de Bundy.
Bundy suggérait que le tueur de la Green River connaissait ses victimes, et qu'il pouvait lier la conversation de manière amicale avant de les enlever. Il pensait que le tueur avait abandonné d'autres corps là où les policiers en avaient découverts récemment. Et, tout comme Keppel, il avançait que les endroits où le tueur laissait les corps de ses victimes, tels de petits cailloux, menaient à l'endroit où il vivait.
Ted Bundy était en fait très jaloux du tueur de la Green River car celui-ci tuait de très nombreuses femmes sans être arrêté, dans la même région où

lui-même avait commencé à tuer. Il ressentait une grande frustration à le voir agir alors que lui était enfermé dans une cellule, à des milliers de kilomètres de là. De plus, Bundy pensait qu'aussi longtemps qu'il serait utile aux enquêteurs, il ne serait pas exécuté sur la chaise électrique...

En janvier 1985, le premier corps découvert le 31 mars 1984 à Star Lake fut enfin identifié. Il s'agissait de **Gail Mathews**, qui avait disparu en avril 1983 et n'avait jamais été arrêtée pour prostitution.

En février 1985, Ridgway fut interrogé au sujet de l'agression qu'il avait commise sur une prostituée en novembre 1982, Rebecca Quay, qui venait seulement de contacter la Force Spéciale. Il admit avoir tenté de l'étrangler mais expliqua qu'elle l'avait mordu lors d'une fellation. Comme la jeune femme ne voulait pas porter plainte, aucune charge ne fut retenue contre lui.

Peu de temps après, Ridgway rencontra Judith Lynch (qui allait devenir sa troisième épouse) à l'association des parents célibataires. Un an auparavant, elle avait divorcé lorsque son époux lui avait avoué son homosexualité. Elle n'était pas très proche de sa fille et avait un grand besoin d'affection.
Ils découvrirent qu'ils avaient beaucoup de points communs, notamment leur goût pour la nature et les vide-greniers. Elle appréciait sa gentillesse et sa force, son calme et son humour. Il aimait sa douceur, son admiration envers lui, son envie de plaire à son fils et son respect pour son envahissante mère. Il l'emmena faire du camping dans la forêt proche de l'autoroute 410, à l'est d'Enumclaw et de la White River...

Le 10 mars 1985, un homme qui faisait du vélo près de la Star Lake Road découvrit un crâne au fond d'un ravin boueux.
Les enquêteurs de la force spéciale fouillèrent l'endroit, comme à leur habitude, à la recherche d'autres ossements. Des journalistes arrivèrent rapidement sur les lieux. Les os avaient été disséminés par les animaux mais les policiers purent en retrouver 23. Cette victime fut identifiée rapidement : c'était **Carrie Ann Rois**, 15 ans, disparue durant l'été 1983.

Jusqu'au printemps, aucun nouveau corps ne fut retrouvé. Il semblait également qu'il n'y avait plus de disparitions inquiétantes.
Les journalistes comme la population du comté de King pensaient que le tueur était parti ou qu'il était mort.

Les enquêteurs, eux, réalisèrent que le tueur pouvait simplement avoir changé de "terrain de chasse".
Le 23 avril, des ossements furent découverts à Tualatin, dans l'Oregon (au sud de l'état de Washington et de l'autoroute I-5), non loin de Portland. On les identifia comme étant ceux de **Tammie Liles**.

En mai 1985, Judith Lynch vint habiter chez Ridgway sur Military Road. Elle commença à s'installer et à s'occuper de leur budget. Il accepta que la fille de Judith vienne s'installer avec eux durant un moment, avec son petit ami et leur bébé. Ils partirent souvent en camping tous les deux, dans l'état de Washington.

Le 13 juin 1985, un homme qui creusait au bulldozer dans un champ de Tigard, dans l'Oregon, déterra les squelettes de deux femmes.
Les hommes du bureau du shérif local découvrirent un crâne, deux pelvis et plusieurs côtes. Le premier squelette appartenait à une femme noire d'une vingtaine d'années. La victime fut identifiée le lendemain comme étant **Denise Bus**h, disparue depuis octobre 1982. Étrangement, sa mâchoire allait être retrouvée en 1990 prés de Tukwila, non loin du Strip.

D'autres os furent découverts à Tigard une semaine plus tard et cinq enquêteurs de la Force Spéciale se rendirent sur les lieux. On trouva un autre crâne, un bras et des vertèbres. La victime était **Shirley Sherrill**, qui avait disparu de Seattle. Son assassin l'avait conduite jusqu'en Oregon pour l'y enterrer.
Deux jours plus tard, deux nouveaux squelettes furent découverts dans les champs de Tigard, mais les victimes ne purent malheureusement pas être identifiées.
Les enquêteurs songèrent que leur tueur avait voulu s'éloigner de Seattle. Peut-être l'avaient-ils interrogé, peut-être avait-il senti trop de pression, au point qu'il ait voulu trouver un endroit moins surveillé.

En septembre 1985, une adolescente ayant des problèmes de drogue fut brutalement violée et presque assassinée par un chauffeur de taxi à Portland. Il l'emmena dans un endroit reculé pour la violenter et la frapper. Détail horrifiant : il changea de vêtements pour revêtir une combinaison en nylon bleu. Il saisit ensuite sa paire de collants et tenta de l'étrangler mais ils se déchirèrent. Il essaya de nouveau avec un bandana mais celui-ci se déchira

également. Il la tira alors par les pieds, sur de gravier, jusqu'au bord d'un remblai et la poussa de l'autre côté. L'adolescente roula sur la pente et fut arrêtée par un arbre. Le violeur alluma une cigarette et l'observa durant un moment, alors qu'elle faisait semblant d'être morte. Puis, il descendit jusqu'à elle et tâta son pouls. Réalisant qu'elle vivait encore, il la poignarda à la poitrine. Il attendit un moment et la couvrit d'herbes hautes.
Il décida enfin de s'en aller. Terrifiée, l'adolescente attendit que le jour se lève avant de faire le moindre mouvement. Elle parvint à se lever et à remonter en haut du ravin.
Après plusieurs jours à l'hôpital de Portland, elle aida les policiers à dessiner un portrait-robot de l'homme qui avait voulu la tuer. L'adolescente expliqua que son violeur avait entre 25 et 30 ans, était assez grand, mince, avait des cheveux mi-longs clairs, des yeux bleus et une moustache.

Un instituteur accompagnant sa classe au Seward Park de Seattle, le 8 septembre, découvrit un crâne parmi les arbres. L'équipe de recherche trouva rapidement un squelette, qui fut identifié comme étant celui de **Mary Exzetta West**, 17 ans, qui avait disparu en février 1984, alors qu'elle était enceinte.

En novembre 1985, la Force Spéciale reçut un million de dollars supplémentaire mais elle ne parvint toujours pas à arrêter le tueur.

Le FBI écrivit un rapport sur cette affaire : la première victime officielle était Amina Agisheff en juillet 1982 et la dernière Cindy Smith, en mars 1984. Vingt-six jeunes femmes blanches avaient été assassinées, dix jeunes femmes noires et une amérindienne. Parmi les disparues considérées comme de possibles victimes du tueur, cinq étaient blanches, trois étaient noires, une était hispanique et une dernière asiatique. Les victimes avaient toutes été étranglées, soit manuellement soit avec un vêtement.

Le 15 décembre 1985, un employé du cimetière de Mountain View, près d'Auburn, découvrit une Lincoln Continental en piteux état, poussée dans un ravin, recouverte par des feuilles mortes. Il s'avéra qu'elle avait été volée et, en fouillant le site, les enquêteurs découvrirent un crâne humain en contrebas. La voiture n'avait rien à voir avec le tueur, ce n'était qu'une coïncidence, mais un squelette non identifié fut découvert non loin, le 30 décembre.

Des recherches permirent de mettre à jour d'autres ossements les 3 et 4 janvier 1986, toujours au même endroit. Ces squelettes ne furent jamais identifiés.

Dix agents du FBI rejoignirent les enquêteurs de la force spéciale. Frank Adamson, les politiques et la population pensèrent que le tueur allait enfin être arrêté, au début de l'année 1986.
Les policiers se demandaient toutefois pourquoi le tueur avait cessé de tuer, alors qu'il avait fait tant de victimes en 1982 et 1983.
Cinq ou six hommes étaient considérés comme des suspects très sérieux par les enquêteurs, sans qu'ils parviennent encore à prouver la culpabilité de l'un d'eux.

En février 1986, les enquêteurs espérèrent enfin avoir trouvé "leur" tueur. Un trappeur, chasseur et pêcheur, pervers et sadique connu, William M., fut arrêté et amené dans les locaux de la Force Spéciale, attirant l'attention des médias et des familles. Il connaissait très bien la région, chassait souvent dans les endroits où les corps avaient été découverts, il prenait plaisir à tuer des animaux de manière sadique, il était grand et fort, il fréquentait les prostituées du Strip et détestait les femmes en général... Un agent du FBI et le détective Jim Doyon, de la Force Spéciale, l'interrogèrent longuement. En vain. Il accepta de passer au détecteur de mensonges et l'expert annonça qu'il disait la vérité lorsqu'il niait être le tueur. Les enquêteurs durent admettre qu'il n'avait rien à voir avec les meurtres et finirent par le relâcher.

Pour ne pas améliorer les choses, le 27 mars, deux ouvriers qui travaillaient dans Cottonwood Park, au sud de Seattle, découvrirent des os humains près un arbre, ceux d'une jeune femme. Elle n'allait être identifiée que 13 ans plus tard, grâce à l'ADN : il s'agissait de **Tracy Winston**, 19 ans.

Le 2 mai 1986, un homme qui cherchait une fugueuse près de l'autoroute 18 découvrit des os à la jonction entre la 18 et la I-90, près de North Bend. Il s'agissait de **Maureen Feeney**, qui avait disparu en septembre 1983.

Le 14 juin 1986, le crâne et quelques os de **Kimberly Nelson** furent découverts dans un endroit boisé proche de l'autoroute I-90 et de North Bend, à 3 km de l'endroit où Denise Plager et Lisa Yates avaient été retrouvées en 1984.

Plus aucune disparition suspecte n'avait été déclarée et la population du comté de King ne s'intéressait plus vraiment à une enquête qui n'en finissait plus. Une étude universitaire montra même que l'affaire du tueur de la *Green River* était l'une des moins traitées par les médias nationaux en 1985. Les victimes étaient essentiellement des prostituées, pauvres ou noires... Qui d'autres que leurs familles (et les enquêteurs) se souciaient d'elles ?

En novembre 1986, une femme mariée qui n'était pas une prostituée tomba en panne de voiture dans la Maple Valley. Un homme conduisant un pick-up truck lui proposa de la conduire dans une station service pour qu'elle puisse appeler son mari. Elle monta dans son véhicule mais l'homme ne s'arrêta pas à la station et elle commença à s'affoler. Elle l'insulta en lui ordonnant de s'arrêter et il devint fou de rage. Il s'arrêta finalement dans un cul de sac. Ils se battirent dans le pick-up et la jeune femme, qui était en bonne condition physique, parvint à le repousser puis à sortir de la voiture. Il la rattrapa et la fit tomber à terre. Il tenta de saisir une pierre pour lui fracasser le crâne, alors elle lui mordit la main de toutes ses forces et il la lâcha. Elle se mit à courir dans l'obscurité, vers les bois et parvint à le semer.
Des années plus tard, elle allait reconnaître son agresseur à la télévision...

Le gouverneur du comté de King pensait que trop d'argent était dépensé sans aucun résultat, et il le fit savoir à la Force Spéciale.
A la fin de l'année 1986, l'équipe de la Force Spéciale fut diminuée de 25% et Adamson (qui devint shérif de la Maple Valley) fut remplacé par le capitaine James Pompey, qui travaillait dans la police depuis 1972 et avait commandé l'équipe SWAT du comté. Il réorganisa immédiatement l'équipe, ne gardant que les policiers qui enquêtaient sur le tueur depuis le début, 20 personnes en tout.

Le 17 octobre, **Patricia Barczak**, 19 ans, disparut près d'un motel proche de l'aéroport, sur le Strip.

L'ordinateur doté du précieux programme conçu par Adamson, Keppel, Thomas et Revelle tournait à présent à plein régime et analysait les moindres connections existantes entre les victimes et les suspects.
Un nom captura enfin l'attention des enquêteurs, celui d'un homme à l'air sympathique, qui conduisait un pick-up truck et fréquentait souvent le *Strip*.

Un homme dont le nom apparaissait très souvent, parfois pour d'infimes détails, dans les très nombreux dossiers d'enquête que l'on avait informatisés :

Cet homme avait tenté d'étrangler une prostituée, près de l'aéroport Sea-Tac en juillet 1980, mais avait plaidé la légitime défense, affirmant que la jeune femme l'avait frappé pour le voler, et il avait été relâché.

Il avait été interrogé par un policier du port de Seattle en 1982 alors qu'il était dans sa voiture avec une jolie jeune femme blonde du nom de Keli McGinness, l'une des victimes présumées du tueur. Randy Mullinax l'avait interrogé en février 1983. Jim Doyon lui avait parlé sur le Strip, près du carrefour où la majorité des victimes avait disparue, en 1984. Ralf McAllister l'avait interrogé en février 1985, après qu'une prostituée, Rebecca Quay, l'ait accusé d'avoir voulu l'étrangler.

Il vivait au sud de Military Road, dans une maison où le père et le petit ami de Marie Malvar avaient affirmé avoir vu l'homme qui l'avait enlevée.

L'homme conduisait des pick-up trucks dont les descriptions correspondaient à celles fournies par les témoins.

Toutefois, il ne correspondait pas au profil "type" du tueur en série. Il était fiancé et heureux, il possédait sa propre maison et avait un jeune fils. En mai 1985, il était passé au détecteur de mensonges et la machine avait indiqué qu'il ne mentait pas... Il était employé depuis des années dans la même entreprise et ses supérieurs le considéraient comme un homme de confiance. Ce n'était pas un solitaire ni un paumé. Ses parents n'avaient jamais divorcé et ne l'avaient jamais battu ou violé. Il avait grandi calmement dans le sud du comté de King.

Cet homme se nommait Gary Leon Ridgway, 37 ans. Il avait divorcé deux fois et avait vécu seul durant les 3 années où le Tueur de la *Green River* avait fait le plus de victimes, entre 1982 et 1984.
Les enquêteurs décidèrent qu'il faisait un suspect intéressant et cherchèrent à en savoir plus sur lui. Ils se mirent à le surveiller mais Ridgway, bien qu'il fréquenta assez souvent le *Strip*, ne commit pas le moindre délit.

L'un des enquêteurs de la Force Spéciale, Matt Haney, continuait pourtant de suspecter Ridgway et chercha à en savoir plus sur lui. Il interrogea l'ex-

épouse du suspect, qui lui expliqua qu'il connaissait les endroits où la majorité des victimes avaient été découvertes et qu'il l'y avait souvent emmenée. Nombre de prostituées affirmèrent avoir vu régulièrement sur le Strip cet homme ou un homme lui ressemblant, entre 1982 et 1983. Ridgway passait en fait presque tous les jours sur cette avenue pour se rendre à son travail. Cerise sur le gâteau, Ridgway avait été absent de son travail ou en congé à chaque fois qu'une victime avait disparu.

Le 8 avril 1987, la police obtint un mandat de perquisition pour fouiller sa maison, son casier à la *Kenworth Trucking* et les trois véhicules qu'il utilisait (son pick-up truck, le pick-up de son père et la Dodge *Dart* de sa fiancée, Judith Lynch). Les experts découvrirent plusieurs cordes et des bâches, mais surtout d'innombrables éclats de peintures et des fibres de moquette : Ridgway travaillant comme peintre à la compagnie Kenworth, il n'y avait là rien de surprenant.

Ridgway fut stupéfait lorsque Matt Haney, Jim Doyon et d'autres policiers se présentèrent devant chez lui. Les enquêteurs agirent rapidement et les deux détectives emmenèrent Ridgway au quartier général de la Force Spéciale. Ils le photographièrent et lui prélevèrent des cheveux et des poils pubiens. Finalement, ils prélevèrent un peu de sa salive, qui fut congelée (Haney avait lu un article sur une enquête qui s'était déroulée en Angleterre et avait été résolue grâce à une découverte particulièrement prometteuse mais aussi terriblement coûteuse : l'ADN).
Puis, ils le laissèrent rentrer chez lui.
Tout cela se déroula sans que les médias ne s'en mêlent, au grand soulagement de la Force Spéciale, qui avait gardé un fort mauvais souvenir de "l'affaire William M."
Les collègues de Ridgway, qui le considérait parfois comme quelqu'un d'un peu étrange mais sûrement pas comme un tueur, commencèrent à le taquiner en le surnommant "*Green River Gary*". Ridgway, qui se croyait intouchable et ne parvenait pas à croire que les enquêteurs soient venus jusqu'à lui, ne trouva pas cela très amusant.
Judith Lynch, quant à elle, le crut sur parole lorsqu'il lui affirma que les enquêteurs l'avaient confondu avec un autre homme.

Quelques semaines plus tard, les résultats des analyses furent envoyés aux enquêteurs. Ils n'étaient pas concluants. Les preuves physiques n'étaient pas assez nombreuses pour que l'on puisse arrêter Ridgway. Le procureur du comté ne voulait pas prendre de risque : si Ridgway était jugé dans un tribunal et que le manque de preuve poussait un jury à le déclarer innocent, selon les lois américaines, il ne pourrait pas être jugé une seconde fois pour les mêmes crimes. Il ne serait donc jamais condamné ! Mieux valait donc tenter d'obtenir des preuves plus solides.

Peu après, le Capitaine Pompey mourut d'une embolie pulmonaire après un accident de plongée, et fut remplacé par le Capitaine Bobby Evans, en décembre 1987. Les médias firent de ce triste incident les gros titres de leurs journaux, insinuant que le tueur de la *Green River* était un policier, qui avait assassiné Pompey afin de cacher son identité... bien qu'ils ne possédaient pas la moindre preuve. L'opinion publique était sur les nerfs après des années de meurtres.

Durant le début de l'année 1987, la Force Spéciale perdit d'autres membres de son équipe, à cause de la fatalité (deux cancers) ou du stress (une crise cardiaque, une démission pour cause de dépression).

En juin 1987, trois garçons découvrirent le squelette à moitié enterré d'une jeune femme, **Cindy Ann Smith**, 17 ans, dans un ravin proche du *Green River Community College*. Elle avait disparu près de 3 ans auparavant.

Près d'un an plus tard, le 30 mai 1988, des ouvriers qui creusaient le sol pour construire un complexe d'appartements dans le sud de Seattle découvrirent des ossements. Les enquêteurs du Comté de King furent rapidement sur les lieux. Ils trouvèrent quelques os, des vêtements décomposés et, surtout, un crâne qui possédait encore toute ses dents. Le médecin légiste remarqua également de petits éclats de peinture blanche sur le soutien-gorge et le pull de la victime.
Le crâne appartenait à **Debra Estes**, 15 ans, qui avait disparu 5 ans et demi ans auparavant. La construction du complexe avait commencé en 1981 mais avait été arrêtée fin 1982 par manque de financement. Elle n'avait repris qu'en 1987. Un professeur Italien, spécialiste des sols, affirma après analyses que Debra Estes avait été enterrée là en 1982.

Les enquêteurs demandèrent à la société Skip Palenik, qui possédait un excellent laboratoire dans l'Illinois, d'analyser les éclats de peinture blanche trouvés sur ses vêtements. Le laboratoire affirma que la peinture, de grande qualité et d'un prix exorbitant, était de marque Imron. Elle était utilisée pour peindre les véhicules. La *Kenworth Truck Company*, où Ridgway travaillait, utilisait de la peinture de la marque Imron.

Le 12 juin 1988, Gary Ridgway se maria pour la troisième fois, avec Judith Lynch, de 5 ans son aînée.

En août 1988, la police de San Diego, en Californie, contacta la Force Spéciale de Seattle. Depuis juillet 1985, de nombreuses femmes (des prostituées, des femmes aux foyers, des serveuses, des employées...) avaient disparues dans le "quartier chaud" de la ville. Les policiers de San Diego étaient pour la plupart inexpérimentés dans ce genre d'affaire, aussi demandèrent-ils l'aide la Force Spéciale pour organiser leur enquête. Elle leur fournit plusieurs excellents conseils.
Les policiers réalisèrent qu'ils cherchaient peut-être le même homme. Le tueur de la *Green River* avait agit entre 1982 et 1984, celui de San Diego avait agit à partir de 1985.
En août 1988, les autorités du comté de San Diego avaient découvert, en tout, les corps et squelettes de 26 femmes. Huit autres corps avaient été découverts dans la ville même de San Diego.
Reichert analysa les points communs et les différences... et conclut que "leur" tueur n'était pas le même.

En septembre 1988, les enquêteurs de San Diego arrêtèrent un mécano, ancien *marine*, qui voyageait souvent sur la côte ouest : Ronald Elliott Porter. C'était un homme violent qui pouvait pourtant paraître charmant. Grâce à des fibres et d'autres preuves physiques, ils parvinrent à le relier à 14 meurtres (il était suspecté de 26 homicides) mais il ne fut reconnu coupable que d'un seul et condamné à la perpétuité en 1991. Après son arrestation, le nombre de prostituées disparues ou agressées à San Diego diminua radicalement.
En 1992, Brian Maurice Jones, un violeur déjà condamné à 22 ans d'emprisonnement, fut inculpé de 4 des meurtres de San Diego et condamné à la peine capitale en 1992.

Trois autres meurtres furent attribués à Blake Raymond Taylor, qui avait déjà été condamné à 9 ans de prison pour une tentative de meurtre sur une prostituée.
Un dernier suspect, Allan Michael Stevens, un biker, fut condamné pour le meurtre d'une femme en 1988 et soupçonné de trois autres meurtres.

En décembre 1988, les enquêteurs de la Force Spéciale du comté de King commencèrent à soupçonner un autre suspect, William Stevens (de son vrai nom Ferdinand Demara), 38 ans, que plusieurs personnes avaient désigné comme un suspect potentiel après l'émission "*Manhunt*", diffusée dans tout le pays, consacré au tueur de la *Green River*.
Stevens s'était évadé de prison 8 ans auparavant après y avoir passé 2 ans pour un cambriolage. Lorsque la police l'arrêta, il s'était inscrit à l'Université de droit de Spokane et était président de l'association des étudiants.
Les enquêteurs apprirent qu'il avait déjà été suspecté des meurtres de la *Green River*, qu'il détestait les prostituées et avait parlé à son meilleur ami (un avocat) de son intention de les tuer.
Lorsque la police perquisitionna sa maison, un an plus tard, en automne 1989, les enquêteurs y trouvèrent de nombreuses armes à feu, plusieurs permis de conduire, des plaques d'immatriculation, des cartes de crédits, des photos de prostituées dans des poses explicites et 800 cassettes vidéos pornographiques. Il avait également acheté aux enchères une voiture de police banalisée, qu'il avait équipée d'une radio et de menottes. Stevens utilisait le cambriolage et la fraude à la carte de crédit pour vivre.

Les policiers l'interrogèrent au sujet des meurtres et fouillèrent également la maison de son père mais ne trouvèrent absolument rien qui aurait pu le relier aux meurtres. Les reçus de cartes de crédit et les photographies du frère de Stevens lui fournissaient un alibi pour plusieurs des crimes. Stevens avait voyagé à travers le pays durant l'été 1982, époque à laquelle beaucoup des meurtres avaient eu lieu.
Stevens était un psychopathe, un escroc de haut vol, un menteur et un imposteur. Mais il n'était pas le tueur de la *Green River*. Il ne fut inculpé d'aucun des meurtres et dut seulement terminer sa peine pour le cambriolage. Mais on lui diagnostiqua bientôt un cancer du foie et il fut libéré sur parole. Il mourut en 1991.

En septembre 1989, Gary et Judith Ridgway quittèrent la petite maison de Military Road pour aller s'installer à Des Moines (au sud de Sea-Tac). Elle recommença à travailler pour l'aider à payer la maison, beaucoup plus belle et plus grande que la précédente.
Influencé par son épouse, Ridgway tenta de nouer des relations avec ses voisins, de se montrer plus amical. Mais il se considérait comme l'informateur auto-désigné du voisinage : il informait ses voisins des cambriolages ou de la présence de prostituées dans le quartier. Il était obsédé par les prostituées et, selon ses voisins, il en voyait partout, dans les voitures et dans les rues sombres, alors que leur quartier était "tout ce qu'il y a de plus calme". Il frappait aux portes pour expliquer que les prostituées vendaient leur corps en pleine rue. Plusieurs de ses voisins s'inquiétaient de sa fixation sur les prostituées.

En octobre 1989, un ouvrier qui coupait des buissons découvrit un crâne et quelques os au sud de l'aéroport SeaTac, non loin de l'endroit où l'on avait découvert les corps de Mary Bridgett Meehan, Connie Naon et Kelly Ware. Le crâne était celui d'**Andrea Childers**, 19 ans, une excellente danseuse, disparue en avril 1983.

La Force Spéciale semblait incapable de trouver le tueur.

En 1990, l'équipe fut à nouveau réduite et ses crédits diminués. Moins de vingt personnes travaillaient à présent dans la Force Spéciale et les politiques parlaient de la faire disparaître... 15 millions de dollars avaient été dépensés en vain. Dave Reichert lui-même, l'un des enquêteurs qui faisait partie de la Force depuis les premiers jours, fut promu au rang de sergent et quitta l'équipe.

En 1991, l'équipe fut réduite à... un seul enquêteur, Tom Jensen. Après 9 ans d'enquête, la Force Spéciale n'avait pas arrêté le tueur de la *Green River*. L'enquête était devenue la plus grande affaire non résolue du pays. Et pourtant, les enquêteurs possédaient de nombreux indices physiques, des fibres à foison, le sperme de l'assassin, des particules de peinture de couleurs différentes, des cheveux du tueur, des descriptions de pick-up de couleur sombre...

Mais plus aucune victime ne disparaissait et la plupart des gens pensait que le tueur de la *Green River* était mort ou avait été emprisonné pour un autre

crime.

Durant 10 ans, plus rien ne fut accompli pour tenter d'appréhender l'assassin.

L'évolution des techniques et l'acharnement de plusieurs enquêteurs allaient pourtant permettre de rouvrir le dossier.

En avril 2001, presque 20 ans après le 1er meurtre connu du tueur, le *detective* Dave Reichert, devenu en 1997 le shérif du comté de King, décida de recommencer l'enquête. Il voulait absolument trouver le coupable et possédait à présent un atout technologique fabuleux : l'ADN.
Reichert forma une nouvelle Force Spéciale composée de 6 membres, parmi lesquels des experts en ADN et en sciences légales, ainsi que deux enquêteurs : Tom Jensen et Jim Doyon.
Toutes les preuves prélevées lors des enquêtes furent réexaminées. Certains prélèvements furent même envoyés dans des laboratoires privés pour être re-analysés avec les techniques modernes.

Les premiers prélèvements, du sperme du tueur, étaient ceux trouvés sur trois victimes assassinées entre 1982 et 1983, Opal Mills, Marcia Chapman et Carol Christensen.
Grâce à une méthode de test ADN développée peu auparavant pour analyser un "vieil" ADN, ces prélèvements permirent de dresser le profil ADN du tueur, qui fut comparé aux ADN prélevés sur les principaux suspects des années auparavant.
Il fallut plusieurs semaines pour mener à bien tous ces examens car la nouvelle Force Spéciale n'était pas la seule à demander des analyses ADN. Le laboratoire de l'état était débordé...

En septembre 2001, Reichert reçut finalement les résultats du labo : l'ADN provenant du sperme prélevé sur les 3 victimes correspondait à celui de la salive de Gary Leon Ridgway, prélevée en 1987.

Reichert "embaucha" alors beaucoup d'anciens enquêteurs-collègues et l'équipe comprit bientôt 30 membres. Ils tentèrent de rassembler le plus de preuves possibles contre Ridgway, afin de permettre à la justice de l'inculper de tous les meurtres dont il était responsable.

Ils interrogèrent les deux ex-épouses de Ridgway. Elles expliquèrent toutes les deux que la mère de Ridgway, autoritaire et brutale dans ses relations, avait beaucoup d'influence sur son fils. Ridgway, quant à lui, était un "coucou".

Sa deuxième épouse, Marcia, affirma qu'elle devait tout faire pour lui, qu'il était macho et ne l'aidait jamais. Elle s'occupait de tout et payait même la maison. Pour lui, elle n'était pas une épouse mais une cuisinière, une blanchisseuse, une femme de ménage. « *Tout ce qu'il voulait, c'était de la nourriture et du sexe* ». Elle expliqua que le comportement de Ridgway avait changé, qu'il était devenu bizarre et violent...
Elle conduisit Matt Haney et Jim Doyon aux endroits où Gary Ridgway l'avait emmenée pour faire l'amour, près de la Green River, de la I-90, à Enumclaw, Star Lake, le SeaTac... Ils réalisèrent avec effroi que presque toutes les victimes avaient par la suite été découvertes à ces mêmes endroits.

La troisième épouse de Ridgway, Judith, s'entendait très bien avec la mère de celui-ci car elle l'admirait. Judith s'occupait de Ridgway comme s'il était son enfant plutôt que son mari. Elle payait les factures et donnait de l'argent à Ridgway pour qu'il puisse faire le plein d'essence ou s'acheter des vêtements. Lorsqu'elle avait rencontré Ridgway, elle vivait à quelques pâtés de maisons des endroits où de nombreuses victimes avaient été retrouvées. En 1997, ils avaient déménagé dans une belle maison à Auburn, entourée d'un grand jardin où Judith Ridgway faisait pousser ses fleurs. Leur énorme camping-car était garé dans l'allée, à côté d'un pick-up neuf.

Ridgway vivait paisiblement avec une épouse qui lui convenait. Il pensait ne jamais être arrêté et se sentait en sécurité, persuadé d'être "plus malin" que les enquêteurs et n'avoir commis aucune erreur.

Le 16 novembre 2001, Ridgway, qui avait alors 52 ans, fut arrêté par une policière qui se faisait passer pour une prostituée. Ce n'était pas la première fois et Ridgway s'en tira avec une amende. Craignant qu'il ne soit sur le point de recommencer à tuer, la nouvelle Force Spéciale décida d'agir.

Sue Peters et Jon Mattsen allèrent l'interroger chez *Kenworth*, au sujet de la disparition de Carol Christensen. Ridgway affirma l'avoir connue dans un bar et n'être jamais sorti avec elle (alors que son sperme avait été découvert

sur elle). Ils discutèrent durant deux heures et Ridgway leur expliqua très calmement sa théorie sur le tueur de la *Green River*. Ils quittèrent la *Kenworth* sans que Ridgway ne se doute de quoi que ce soit.

Il fut donc abasourdi lorsque, le 30 novembre 2001 vers 15h, il fut arrêté par Randy Mullinax et Jim Doyon dans le parking de la Kenworth Company, et fut accusé de quatre "meurtres aggravés" : ceux d'Opal Mills, Marcia Chapman, Carol Christensen et Cynthia Hinds.
Il fut conduit au Centre Judiciaire Régional de Kent où on le photographia sous toutes les coutures avant de l'interroger.

Sue Peters et Matt Haney rendirent visite à son épouse, Judith, pour lui annoncer son arrestation et lui poser quelques questions. Elle affirma que Ridgway était un bon mari, un excellent père, un homme doux, gentil, qui ne se mettait jamais en colère. Elle ne crut pas les enquêteurs lorsqu'ils lui annoncèrent que Ridgway avait été arrêté quelques jours plus tôt pour avoir sollicité une prostituée. « *Ce n'est pas possible. Il ne ferait pas ça* ».
Judith se révéla être une épouse incroyablement soumise, crédule et passive. Elle avait une confiance aveugle en son époux. Elle ne se souvenait même pas de la perquisition qui avait eu lieu chez eux en 1987 et ne s'en était jamais inquiétée.
Lorsque Peters et Haney lui annoncèrent que Ridgway avait été arrêté pour les crimes du tueur de la *Green River*, Judith se mit à pleurer, stupéfaite, en état de choc.

Ridgway ne voulut répondre à aucune question et fut placé dans une cellule particulière, surveillée 24h/24. Sa photo faisait la une de tous les journaux du pays et quelqu'un pouvait en vouloir à sa vie.

Les enquêteurs perquisitionnèrent la maison des Ridgway à Auburn et creusèrent même le jardin. Chaque pièce de la maison était remplie d'un tas d'objets disparates : ils aimaient parcourir les vide-greniers, acheter puis revendre des choses... Il y en avait vraiment partout et cela ne facilita pas la tâche des policiers.
Les maisons où Ridgway avait vécu auparavant, seul ou en couple, furent également fouillées du sol au plafond. Particulièrement la petite maison où Ridgway avait habité entre 1982 et 1984, sur Military Road, tout près du Strip.

Mais les techniciens de la police scientifique ne trouvèrent rien, absolument rien. Pas de fibres, de traces de sang, ni même de cheveux, de photos, d'empreintes ou de "trophées" (des bijoux, des papiers d'identité, des vêtements ayant appartenu aux victimes).
Ils emmenèrent donc tous les objets qu'ils trouvèrent sur place (des détritus, des boutons, des mégots de cigarettes, des bouteilles cassées, des fragments d'os, de vieux vêtements, des bracelets...) pour les analyser en laboratoire.

Le 5 décembre 2001, Ridgway fut officiellement inculpé des 4 meurtres pour lesquels il avait été arrêté. Il plaida non coupable. Le procureur Norm Maleng annonça aux médias qu'il ne passerait aucun "marché" avec Ridgway et qu'il allait sans doute tenter d'obtenir la peine capitale. Le procès n'aurait pas lieu avant des mois et des mois, vu le nombre de victimes, et allait sûrement coûter plus de 10 millions de dollars.
L'équipe d'avocats (ils étaient cinq !) de Ridgway voulait obtenir les milliers et milliers de pages des rapports que la Force Spéciale avait écrits depuis 1982. Cela allait prendre des années... Le procureur espérait juger Ridgway en 2004 et s'attendait à devoir faire face à un cirque médiatique.

En mars 2002, grâce à de nouvelles analyses, les enquêteurs apprirent que les objets qui avaient été saisis dans le casier de Ridgway en 1987, à la *Kenworth Company*, étaient couverts de minuscules éclats de peinture "Imron" qui étaient totalement identiques à ceux découverts sur les corps de Wendy Coffield, Debra Estes et Debra Bonner. Ridgway fut donc inculpé de leurs meurtres.

Les avocats de Ridgway se rapprochèrent alors du procureur Norm Maleng pour tenter de passer un marché : Ridgway ne serait pas condamné à mort et, en échange, non seulement il plaiderait coupable pour tous les meurtres, mais il aiderait la Force Spéciale à retrouver les corps des victimes qui n'avaient pas encore été localisés.
Maleng pesa le pour et le contre, et décida que la vérité était plus importante - pour les familles comme pour la justice - qu'une peine de mort. Norm Maleng ajouta toutefois une close à leur marché : celui-ci ne couvrait que les crimes commis dans le comté de King. Il n'aurait donc plus de valeur si Ridgway "oubliait" une victime qu'il avait pu tuer dans un autre comté ou un autre état...

En juin 2003, le bureau du procureur et les avocats de Ridgway se mirent d'accord : Ridgway devrait admettre tous les meurtres et avouer s'il avait tué avant 1982 et après 1985.

Durant l'été et l'automne 2003, des enquêteurs de la Force Spéciale et des équipes de "recherche et sauvetage" accompagnèrent Ridgway dans le comté de King, afin qu'il leur indique où il avait abandonné des corps. Ils ne le lâchèrent pas d'une semelle et il vécut avec eux, dans leur quartier général, durant quatre mois !

La mémoire de Ridgway n'était pas toujours très nette et lui jouait des tours, aussi fallut-il beaucoup de patience aux enquêteurs de la police et du FBI pour faire remonter ses souvenirs à la surface. Parfois, Ridgway faisait également preuve de mauvaise volonté : tant qu'une victime n'était pas retrouvée, elle lui appartenait, et ce sentiment de possession était son dernier plaisir...
Il adorait discuter, pontifier et se vanter des meurtres qu'il avait commis.

Le 16 août 2003, les enquêteurs trouvèrent des ossements humains près d'Enumclaw. Ils s'avérèrent être ceux de **Pammy Avent**, 16 ans, disparue en octobre 1983.

Le 23 août 2003, ils découvrirent des os humains près de la route allant de Kent à Des Moines. Il allait falloir du temps pour les identifier.

En septembre 2003, ils localisèrent des ossements à Snoqualmie, près de l'autoroute I-90. C'étaient ceux d'**April Buttram**, 17 ans, originaire de Spokane.

Peu après, ils trouvèrent les ossements de **Marie Malvar** dans un ravin profond près d'Auburn.

Ridgway avait "rempli" son contrat et pouvait donc être jugé sans craindre la peine capitale. Le 5 novembre 2003, en présence des familles des victimes, il plaida coupable de 42 des 48 meurtres dont il était accusé, ainsi que de 6 meurtres qui n'étaient pas sur la "liste officielle".
L'accusation lut patiemment les charges retenues contre Ridgway et les noms de toutes les victimes.
Sans montrer le moindre remord, Ridgway avoua d'une voix sans émotion

qu'il avait tué 48 jeunes femmes et adolescentes vulnérables, de manière préméditée.

Il avait continué à tuer après 1985, après avoir rencontré sa future épouse, Judith :

- En octobre 1986, il avait tué **Patricia Barczak**, 19 ans, qui étudiait pour devenir pâtissière. Son crâne n'avait été découvert qu'en février 1993, près de l'autoroute 18.
- En février 1987, il avait assassiné **Roberta Hayes**, une petite blonde de 21 ans, surnommée « Bobby Joe » par sa famille. Fugueuse depuis l'âge de 13 ans, elle avait eut 5 enfants, tous confiés à l'adoption.
- En mars 1990, il avait tué **Marta Reeves**, une jolie brune de 36 ans, mère de 4 enfants et malheureusement accro à l'héroïne. Elle se prostituait pour acheter sa drogue. Des cueilleurs de champignons avaient retrouvé son corps en septembre 1990 près de l'autoroute 410, à Enumclaw.
- En août 1998, il avait assassiné **Patricia Yellow Robe**, une très belle jeune femme brune de 38 ans, d'origine indienne, mère de 3 enfants. Elle était drôle et gentille mais devait se prostituer pour payer sa drogue. Son corps, entièrement habillé, avait été découvert par le propriétaire d'une société dans le South Park, à Seattle, sur un petit parking. L'autopsie avait conclu à une overdose mais Ridgway l'avait bien étranglée.

Aux enquêteurs de la Force Spéciale, Ridgway parla en tout de 71 meurtres, mais il ne donna que de vagues indices et décida de n'en avouer "que" 48. Le 18 décembre 2003, le juge Richard Jones condamna 48 fois Ridgway à la perpétuité, en présence de tous les enquêteurs qui avaient travaillé sur l'affaire depuis 1982.

Les familles des victimes furent invitées à parler à Ridgway durant une dizaine de minutes, chacune. Lors d'une audience exceptionnelle, chacune des familles, frères, sœurs, parents, petits amis, époux, enfants, tous purent s'adresser à Ridgway pour lui dire enfin ce qu'ils avaient sur le cœur.
Les jeunes femmes qu'il considérait comme des «*détritus*», des «*saletés*» étaient des êtres humains qui avaient aimé et avaient été aimées. Leurs

morts avaient provoqué une tristesse infinie, des cauchemars, des suicides, des dépressions...

La plupart des familles étaient très en colère et espéraient que Ridgway « *brûlerait en Enfer* » mais elles s'exprimèrent avec beaucoup de dignité. Certaines étaient tristes, mais Ridgway n'eut aucune réaction à l'écoute de leurs paroles. Pas une fois, il ne sembla touché par leur souffrance.

En fait, les seules personnes qui parvinrent à l'émouvoir, jusqu'aux larmes, furent celles qui lui affirmèrent lui avoir pardonné :
- la mère d'Opal Mills «*Gary Leon Ridgway, je vous pardonne. Vous n'avez plus de pouvoir sur moi*»
- le père de Linda Rule «*Dieu a dit de pardonner à tous, alors je vous pardonne*»
- et les sœurs de Patricia Yellow Robe

Ridgway ne fut ému que lorsque l'on parla de lui. Ses larmes n'étaient que pour lui-même, pas pour ses victimes.

Ensuite, vint son tour de lire un texte écrit par ses avocats. Il s'y excusait d'avoir tué toutes ces «*ladies*» ("dames"), un terme bien respectueux pour des femmes qu'il considérait comme des «*déchets*». Il ne regarda pas les familles des victimes en lisant, mais le juge Jones.
Ce dernier rétorqua : "*Ce qu'il a de remarquable en vous, ce sont vos émotions recouvertes de Teflon et votre absence complète de compassion réelle pour les jeunes femmes que vous avez tuées*".

En janvier 2004, Ridgway fut transféré au pénitencier d'état de Walla Walla, où il est depuis confiné dans une petite cellule, seul, surveillé 24h/24 pour sa propre sécurité.

Les autorités du Comté de King considèrent l'affaire du tueur de la *Green River* comme close. Toutefois, la Force Spéciale continue ses recherches pour identifier les ossements qui n'ont toujours pas de nom.

Il semble presque impossible que Ridgway ait tué tant de femmes entre 1982 et 1985, puis n'ait plus commis "que" 4 meurtres jusqu'en 1998. Les tueurs en série peuvent s'arrêter de tuer durant un certain laps de temps, s'ils pensent par exemple que la police les soupçonne et ne veulent plus se faire remarquer ou s'ils parviennent à trouver un substitut au plaisir de tuer. Mais

ce laps de temps ne s'étale pas sur de si longues années. Ridgway était atteint d'une sorte de frénésie de meurtre, assassinant plus de 40 femmes en deux ans, et il se serait arrêté d'un seul coup ?
Personnellement, j'en doute.

D'autres victimes sont sans doute encore enterrées dans l'état de Washington, au Canada et dans l'Oregon. Elles ne demandent qu'à être retrouvées.

Victimes

Amina Agisheff (37 ans)
Disparue début juillet 1982.
Son corps fut découvert dans un bois, près de l'autoroute 18, en avril 1984.

Wendy Lee Coffield (16 ans)
Disparue le 8 juillet 1982.
Son corps fut découvert dans la Green River le 15 juillet 1982, près de Kent.

Gisele Lovvorn (17 ans)
Disparue le 17 juillet 1982 près de l'aéroport international Seattle-Tacoma (SeaTac).
Son corps fut découvert le 25 septembre 1982 au sud de l'aéroport.

Debra Lynn Bonner (23 ans)
Disparue le 25 juillet 1982, au sud de l'aéroport Sea-Tac.
Son corps fut découvert le 12 août 1982 dans la Green River, près de Kent.

Marcia Chapman (31 ans)
Disparue le 1er août 1982 près du SeaTac, au sud de Seattle.
Son corps fut découvert le 15 août 1982 dans la Green River, dans la région de Kent.

Cynthia Jean Hinds (17 ans)
Disparue le 11 août 1982 au sud de Seattle, près du Sea-Tac.
Son corps fut découvert le 15 août 1982, dans la Green River, dans la région de Kent.

Opal Mills (16 ans)
Disparue le 12 août 1982 au sud de Seattle, près du Sea-Tac.

Son corps fut découvert le 15 août 1982, le long de la Green River, dans la région de Kent.

Terry Milligan (16 ans)
Disparue le 29 août 1982 le long du Strip.
Son corps fut découvert le 1er avril 1984, près de la Star Lake Road, au sud du comté de King.

Mary Meehan (18 ans)
Disparue le 15 septembre 1982 le long du Strip.
Son corps fut découvert le 13 novembre 1983, au sud de Seattle.

Debra Estes (15 ans)
Disparue le 20 septembre 1982.
Son corps fut découvert le 30 mai 1988, près de la Federal Way.

Linda Rule (16 ans)
Disparue le 26 septembre 1982, à Seattle, sur Aurora Avenue.
Son corps fut découvert en janvier 1983 au nord de Seattle.

Denise Bush (22 ans)
Disparue le 8 octobre 1982 sur le Strip.
Son corps a été abandonné dans un endroit boisé à Tukwila, au sud de Seattle. Des parties de son squelette y ont été découvertes le 10 février 1990.
Son crâne a été retrouvé le 12 juin 1985 à Tigard, dans l'Oregon : Ridgway avait séparé son corps en deux pour confondre les enquêteurs.

Shawnda Summers (17 ans)
Disparue le 9 octobre 1982 à Seattle.
Son corps fut découvert le 11 août 1983 au nord de l'aéroport Sea-Tac.

Shirley Sherrill (18 ans)
Disparue entre le 20 octobre et le 7 novembre 1982, autour de l'aéroport SeaTac.
Son corps fut découvert le 14 juin 1985 à Tigard, dans l'Oregon, avec le crâne de Denise Bush.

Rebecca Marrero (20 ans)
Disparue le 2 décembre 1982.

Colleen Brockman (15 ans)
Disparue vers le 24 décembre 1982.
Son corps fut découvert le 26 mai 1984 près de Summer, à la frontière avec le comté de Pierce.

Sandra Denise Major (20 ans)
Disparue le 24 décembre 1982.
Son corps a été découvert le 30 décembre 1985.

Alma Ann Smith (18 ans)
Disparue le 3 mars 1983, sur le Strip.
Son corps fut découvert le 2 avril 1984, près de Star Lake.

Delores LaVerne Williams (17 ans)
Disparue le 8 mars 1983, à un arrêt de bus du Strip.
Son corps fut découvert le 31 mars 1984, près de la Star Lake Road.

Gail Mathews (24 ans)
Disparue le 10 avril 1983, sur le Strip.
Son corps fut découvert le 18 septembre 1983 près de Star Lake.

Andrea Childers (19 ans)
Disparue le 19 avril 1983.
Son corps fut découvert le 11 octobre 1989 au sud de l'aéroport Sea-Tac.

Sandra Gabbert (17 ans)
Disparue le 17 avril 1983, sur le Strip.
Son corps fut découvert le 1er avril 1984, près de Star Lake.

Kimi-Kai Pitsor (16 ans)
Disparue le 17 avril 1983, à Seattle.
Son crâne fut découvert le 15 décembre 1983, près du cimetière d'Auburn.
D'autres parties de son squelette furent retrouvées au même endroit en janvier 1986.

Marie Malvar (18 ans)
Disparue le 30 avril 1983, dans un magasin sur le Strip.
Son corps fut découvert le 29 septembre 2003 près d'Auburn.

Carol Ann Christensen (21 ans)
Disparue le 3 mai 1983 au sud de la Pacific Highway.

Son corps fut découvert le 8 mai 1983, dans la Maple Valley.

Martina Authorlee (18 ans)
Disparue le 22 mai 1983 dans un hôtel sur le Strip.
Son corps fut découvert le 14 novembre 1984 près d'Enumclaw.

Cheryl Lee Wims (18 ans)
Disparue le 23 mai 1983 à Seattle.
Son corps fut découvert le 22 mars 1984, au nord de l'aéroport Sea-Tac.

Yvonne Antosh (19 ans)
Disparue le 31 mai 1983 sur le Strip.
Son corps fut découvert le 15 octobre 1983, près de Lake Sawyer.

Carrie Rois (15 ans)
Disparue entre le 31 mai et le 13 juin 1983 au sud de Seattle.
Son corps fut découvert le 10 mars 1985 près de Star Lake.

Constance Naon (21 ans)
Disparue le 8 juin 1983 sur le Strip.
Son corps fut découvert le 27 octobre 1983 au sud de l'aéroport Sea-Tac.

Kelly Ware (22 ans)
Disparue le 19 juillet 1983 à un arrêt de bus de Seattle.
Son corps fut découvert le 29 octobre 1983 au sud de Seattle.

Tina Marie Thompson (22 ans)
Disparue le 25 juillet 1983, devant un motel proche de l'aéroport SeaTac.
Son corps fut découvert le 20 avril 1984, près de la l'autoroute 18 et de l'autoroute I-90, à l'est d'Enumclaw.

April Buttram (17 ans)
Disparue le 18 août 1983, dans le sud de Seattle.
Ses ossements furent découverts entre le 30 août et le 2 septembre 2003, dans un bois proche de Snoqualmie, près de l'autoroute I-90, à environ 40 km à l'est de Seattle.

Debbie Abernathy (26 ans)
Disparue le 5 septembre 1983, alors qu'elle quittait son appartement pour se rendre dans le centre de Seattle. Son corps fut découvert le 31 mars 1984, à 18 km à l'est d'Enumclaw.

Tracy Winston (19 ans)
Disparue le 12 septembre 1983, au nord de Seattle.
Ses ossements furent découverts le 27 mars 1986, à Cottonwood Park.Son crâne a été retrouvé en novembre 2005 par un promeneur, dans un bois, au sud-ouest de Seattle, près de la Highway 18 et d'Issaquah.

Maureen Feeney (19 ans)
Disparue le 28 septembre 1983, à un arrêt de bus de Seattle.
Son corps fut retrouvé le 2 mai 1986, près de l'autoroute I-90 et de North Bend.

Mary Sue Bello (25 ans)
Disparue le 11 octobre 1983, sur le Strip.
Son corps fut découvert le 12 octobre 1984, à l'est d'Enumclaw.

Pammy Avent (16 ans)
Disparue le 26 octobre 1983, au sud de Seattle.
Son corps fut découvert le 16 août 2003, près de l'autoroute 410, non loin d'Enumclaw.

Delise Plager (22 ans)
Disparue le 30 octobre 1983, à un arrêt de bus du sud de Seattle.
Son corps fut découvert le 14 février 1984, près de l'autoroute I-90 et de North Bend.

Kimberly Nelson (26 ans)
Disparue le 1er novembre 1983, à un arrêt de bus sur le Strip.
Son corps fut découvert le 14 juin 1986, près de l'autoroute I-90 et de North Bend.

Lisa Yates (26 ans)
Disparue le 23 décembre 1983, dans le sud de Seattle.
Son corps fut découvert le 13 mars 1984 près de l'autoroute I-90 et de North Bend.

Mary Exzetta West (16 ans)
Disparue le 6 février 1984, dans le sud de Seattle.
Son corps fut découvert le 8 septembre 1985, dans le Seward Park.

Cindy Smith (17 ans)
Disparue le 21 mars 1984 alors qu'elle faisait du stop sur le Strip.
Son corps fut découvert le 27 juin 1987, près de l'autoroute 18 et du Green River Community College.

Patricia Barczak (19 ans)
Disparue en octobre 1986, sur le Strip, non loin de l'aéroport SeaTac.
Son crâne fut découvert en février 1993 près de l'autoroute 18, à Auburn.

Roberta Hayes (21 ans)
Vue pour la dernière fois alors qu'elle quittait une prison de Portland, dans l'Oregon, en février 1987.
Son corps fut découvert le 12 septembre 1991 près de l'autoroute 410, à l'est d'Enumclaw.

Marta Reeves (36 ans)
Disparue en mars 1990.
Son corps fut retrouvé en septembre 1990, près de l'autoroute 410, à l'est d'Enumclaw.

Patricia Yellow Robe (38 ans)
Disparue en août 1998. Son coprs fut retrouvé le 6 août 1998, dans un parking du South Park, non loin de l'autoroute 99.

Ridgway a admis avoir tué 4 autres femmes jamais identifiées :

Jane Doe B-10, décédée entre le 1er janvier 1982 et le 21 mars 1984.

Jane Doe B-16, décédée entre le 1er décembre 1982 et le 31 décembre 1985.

Jane Doe B-17, décédée entre le 1er décembre 1982 et le 31 décembre 1985.

Jane Doe B-20, décédée entre le 6 juillet 1976 et le 31 août 1993.

Mode opératoire

Les victimes, qui étaient pour la plupart des prostituées, ont toutes été étranglées. « *Parce que c'était plus personnel et plus gratifiant que de leur tirer dessus* ».

Ridgway se souciait peu de la couleur ou du physique de ses victimes. Il voulait juste « *tuer des femmes* ».

Gary Ridgway proposait souvent à ses victimes plus que le "tarif habituel" pour être sûre qu'elles montraient dans son véhicule. « *Ca n'avait pas d'importance parce que je savais que je n'aurais pas à les payer de toutes façons* ».
Souvent, il gardait un pack de bière dans son pick-up et en proposait une à sa victime pour qu'elle se détende. Il mettait en évidence quelques jouets de son jeune fils, sur le tableau de bord. Il lui arrivait également de "sortir" avec une fille plusieurs fois avant de décider de la tuer, pour qu'elle lui fasse confiance.
« *Les femmes, elles me prenaient pour un pauvre type... Je ressemble à quelqu'un d'ordinaire... Et je faisais tout pour que les prostituées se sentent à l'aise avec moi... Mon apparence contredisait ce que j'étais vraiment.* »
Il rencontra beaucoup de prostituées qu'il ne tua pas afin qu'elles lui servent d'alibi au cas où il aurait été soupçonné par les enquêteurs.

Certaines victimes ont été assassinées dans la nature, sur le sol, après que Ridgway ait étendu une couverture qu'il transportait dans son pick-up. Certaines victimes ont été assassinées à l'arrière de son véhicule.

Lorsqu'il vécut près du Strip, dans sa petite maison de Military road, Ridgway emmena souvent ses victimes chez lui. Il leur montra la chambre de son fils pour leur "prouver qu'il était un homme "normal" qu'elles n'avaient pas à craindre.
Là, il leur demandait d'uriner avant de coucher avec lui. Certaines filles pensèrent sans doute que c'était là un fantasme bizarre. En fait, il ne voulait pas qu'elles urinent sur son lit lorsqu'il les étranglerait (les victimes de strangulation souffrent souvent d'incontinence).

Il avait un rapport sexuel en se plaçant derrière elle. De cette manière, il était plus simple pour lui de les surprendre en passant son bras autour de leur cou pour les asphyxier : une technique qu'il avait apprise à l'armée.

Il avait été fou de rage lorsque certaines de ses victimes l'avaient mordu ou griffé. Il avait alors décidé de les attacher avec des cordes, un t-shirt, une ceinture ou une serviette.

Il avait même fait couler de l'acide de batterie sur son bras après que Marie Malvar l'ait griffé au sang, pour cacher sa blessure.

Il planifiait à l'avance comment et où il allait se "débarrasser" des corps de ses victimes. *« Je les traînais en dehors de ma maison dans un plastique ou sur une vieille couverture et je les mettais dans mon pick-up. Je m'en débarrassais immédiatement* ».

Ridgway déshabillait souvent ses victimes une fois qu'elles étaient mortes, avant d'abandonner leur corps, puis jetait les vêtements dans des bennes destinées à recueillir les habits usagés pour des associations caritatives, afin que les policiers ne trouvent pas son sperme. Il coupait les ongles des victimes qui l'avaient griffé pour ne pas laisser le moindre morceau de peau. Il prenait également le temps de nettoyer ses pick-up et sa maison afin d'effacer toutes traces de ses victimes.
Il abandonnait les corps dans des endroits isolés, dans des ravins, dans les bois ou près d'autoroutes non loin de la Green River ou de l'aéroport de Sea-Tac. Il a souvent abandonné plusieurs victimes dans un même endroit.
Il laissait également des mégots de cigarettes et des chewing-gums usagés, trouvés ça et là, sur les lieux où il abandonnait les corps, pour embrouiller les enquêteurs. Il prenait également des publicités de motels ou de location de voiture à l'aéroport et les laissait là aussi, pour faire croire qu'il était un voyageur.

Ridgway n'a jamais gardé aucun trophée ou souvenir de ses meurtres chez lui, contrairement à la majorité des tueurs en série. Il lui arrivait toutefois de voler les bijoux de ses victimes, puis de les laisser dans les toilettes des femmes de l'entreprise Kenworth, où il travaillait. « *J'adorais lorsque je voyais quelqu'un marcher avec l'un des bijoux qu'elle avait trouvés dans les toilettes* ».

Motivations

Ridgway n'est pas fou. Ces avocats n'ont même pas tenté de le suggérer. Il n'est pas non plus un génie et a même un QI légèrement en dessous de la moyenne. Il était pourtant doté d'une excellente mémoire... pour certaines

choses et pas d'autres. Et il a été capable de préméditer ses meurtres longtemps à l'avance.

C'est parce qu'il est un sociopathe que Ridgway est parvenu à confondre le détecteur de mensonges, un appareil qui détecte le stress. Il ne ressentait aucun remord, aucun regret, et était même fier de ses crimes. « *J'étais très relax... J'étais tranquille et j'ai répondu aux questions sans me faire de mouron...* »
Ridgway a admis aux psychologues qui l'ont interrogé qu'il aurait tué son épouse, sa mère, son fils et quiconque l'aurait empêché de "survivre" ou de continuer à tuer. Il ne l'avait pas fait parce qu'il ne voulait pas se faire prendre et aller en prison.
Ridgway est un être froid, totalement dénué d'émotion, une machine à tuer. Nombreuses furent les victimes qui le supplièrent de ne pas les tuer, en parlant de leurs enfants ou de leur famille. Mais Ridgway s'en moquait.

Le sociopathe typique, Gary Ridgway ne se souvenait pas de toutes ses victimes. Selon lui, il en avait tué tellement qu'il « *avait du mal à faire le compte* ». Il n'a jamais voulu connaître leur nom, ni quoi que ce soit d'elles, car il les considérait uniquement comme des "objets jetables après utilisation".
Ridgway ne se souvenait ni des visages ni des noms de ses victimes. Il se rappelait de tous les véhicules qu'il avait possédés, des maisons où il avait vécu étant enfant, de ses changements de postes à la Kenworth, des endroits précis où il avait abandonné les corps, de la météo les jours où il avait tué. Il se souvenait des objets mais pas des personnes vivantes.
Ses victimes n'avaient pas la moindre importance pour lui. Elles n'avaient eu pour lui que quelques minutes d'existence, le temps qu'elles le satisfassent sexuellement, puis étaient devenues des "objets jetables".
Il reconnaissait les endroits sur des photos mais jamais les visages.

Il affichait un mépris immense pour les femmes, et plus particulièrement pour les prostituées.
Il était littéralement obsédé par les prostituées, une fixation qui ressemblait à une relation amour / haine. Ses voisins l'entendaient souvent se plaindre des prostituées qui travaillaient dans son quartier, mais il lui arrivait très souvent de requérir leurs services.

Ridgway avait un appétit sexuel inhabituel. Ses 3 ex-épouses (Judith Lynch a divorcé en 2003) et plusieurs de ses petites amies expliquèrent aux journalistes qu'il était sexuellement insatiable et qu'il voulait coucher avec elle plusieurs fois par jour (comme Albert DeSalvo). Il lui arrivait souvent de vouloir le faire dans un endroit public ou dans les bois, même dans les endroits où certains corps avaient été découverts.
Ridgway a expliqué avoir eu des rapports avec des centaines de femmes durant sa vie et ne se souvenait plus lesquelles avaient été ses victimes et lesquelles il avait laissées partir sans leur faire de mal.

Ridgway avait le comportement classique des tueurs en série : il aimait tuer et tuer encore, car le meurtre lui donnait une sensation de pouvoir et de domination qui lui manquait dans sa vie de tous les jours. Il se sentait dominé par sa mère et ses épouses, et il voulait redevenir "le maître".

Il enterrait les corps de ses victimes dans des endroits isolés afin que les corps ne soient pas retrouvés et qu'il puisse revenir sur les lieux pour se souvenir du plaisir qu'il avait ressenti en les assassinant.
Ridgway pensait que les corps de ses victimes lui appartenaient, aussi longtemps qu'ils n'étaient pas découverts par la Force spéciale. « *Une personne très belle qui était ma propriété... heu... ma possession, quelque chose que j'étais le seul à savoir, et qui me manquait lorsqu'elle était retrouvée ou que je la perdais* ». Il expliqua que c'était la raison pour laquelle il avait transporté certains squelettes jusqu'en Oregon. Il ne voulait plus que la Force Spéciale trouve aucune de ses "possessions". Les cadavres étaient à la fois un fardeau dont il voulait se débarrasser et un trésor qu'il voulait garder.

Lorsque les policiers l'interrogèrent en 2001 et 2003, Ridgway prit plaisir à leur raconter ses crimes. Il parlait d'une manière mécanique et très froide, n'éprouvait pas le moindre remord et tenta de minimiser ses actes. Il nia avoir prémédité ses meurtres.

De manière très classique pour un tueur en série, il accusa les victimes de l'avoir provoqué en lui demandant de se presser ou en ne semblant pas apprécier le rapport sexuel. Elles l'avaient « *rendu fou* », c'était de leur faute... C'était également de la faute de ses collègues féminines s'il n'avait

jamais obtenu de promotion à la *Kenworth Company*. C'était la faute de ses deux premières épouses s'il avait divorcé. Rien n'était jamais de sa faute.

Certaines choses l'énervaient énormément et la seule manière qui existait pour relâcher la pression était de tuer de femmes...
En fait, il finit par admettre qu'il aimait tuer et qu'il le faisait uniquement par plaisir. « *Je voulais seulement coucher avec elles et les tuer* ».

Ridgway, comme de nombreux autres tueurs en série, est devenu graduellement de plus en plus pervers et ses perversions ont empiré. Adolescent, il s'est frotté aux filles et s'exposait devant ses voisines, puis, il est devenu voyeur et s'est mis à suivre des jeunes femmes. A l'âge adulte, il a violé et tué pour ressentir un plaisir sexuel. Et finalement, il est devenu nécrophile.
Ridgway a admis avoir eu des rapports sexuels avec les cadavres d'environ dix de ses victimes. « *Je devais les enterrer et les emmener très loin pour ne pas revenir et avoir un rapport sexuels avec elles. J'avais un besoin de faire ça. C'était un soulagement sexuel pour lequel je n'avais pas besoin de payer. Peut-être que ça me donnait un pouvoir sur elles* ».
« *Je sortais du boulot et j'allais coucher avec elles. Et ça pouvait durer un ou deux jours jusqu'à ce que je ne puisse plus, jusqu'à ce que les mouches arrivent. Alors je les enterrais et les recouvrais. Et alors j'en cherchais une autre. Parfois, j'en tuais une un jour et une autre le lendemain, alors je n'avais pas à revenir à la première* ».

Ridgway a expliqué qu'un week-end, il avait tué une victime alors que son fils, qui avait alors 8 ans, était dans la voiture. Il l'avait emmenée près de l'aéroport de SeaTac et, alors que le garçon était resté dans la voiture, il avait étranglé la jeune femme. Lorsqu'il était revenu à la voiture, son fils lui avait demandé où était « *allée la femme* » et il lui avait répondu qu'elle était repartie chez elle.

Une autre fois, il était revenu à un endroit où il avait abandonné un corps pour avoir un rapport nécrophile. Son fils dormait dans son pick-up, à 10 m de là. Lorsqu'on lui a demandé ce qu'il aurait fait si son fils s'était réveillé et l'avait menacé de tout raconter, Ridgway a hésité.
- « *L'auriez vous tué ?* »
- « *Non... Enfin... Peut-être que je l'aurais fait* »

Il expliqua qu'il ne revenait pas vers toutes ses victimes. Il « *punissait* » celles qui s'étaient débattue et l'avaient mis en colère en les abandonnant seules dans un endroit désert et reculé.

Ridgway affirmait que sa colère était une réaction normale envers sa seconde épouse, qui n'avait plus voulu de lui.
Mais après son divorce, Ridgway était sorti avec plusieurs femmes et avait eu de nombreuses partenaires sexuelles. Il ne s'était pas arrêté de tuer pour autant.

« *Parfois, le besoin de tuer n'était pas là. C'était parce que ça avait été un bon jour au travail. Quelqu'un me tapait dans le dos en me disait que j'avais bien travaillé, ce qui était rare. Ou bien c'était le jour de mon anniversaire... ou simplement parce que je n'avais pas le temps de les tuer et de les emmener quelque part* ».

Gary Ridgway avait une relation "inappropriée" avec sa mère, Mary. Un jour, alors qu'il avait 13 ou 14 ans, elle l'avait humilié et stimulé sexuellement en le lavant après qu'il ait mouillé son lit. « *Elle m'a dit 'Seuls les bébés mouillent leur lit'. Elle m'a humilié. Je ne ressentais pas beaucoup d'amour à cette époque* ». Mais sa mère avait passé plus d'un quart d'heure à laver et essuyer son sexe, se souciant peu de son érection. Il lui était également arrivé de se présenter à lui à moitié nue. Ridgway eut du mal à admettre qu'il avait été excité sexuellement en la voyant.
Il insistait sur le fait qu'il n'avait jamais touché sa mère mais qu'il en avait eu envie. Tout comme il avait eu envie de la poignarder, bien qu'il n'ait -soi disant- jamais ressenti de colère envers elle !

Ridgway connaissait Carol Christensen et l'appréciait car elle avait été « *gentille et patiente* » avec lui. Il savait qu'elle avait une petite fille et un nouvel emploi. Le 3 mai, il l'avait emmenée chez lui mais, contrairement aux fois précédentes, elle lui avait demandé de se dépêcher car elle était pressée de rentrer chez elle. Cela l'avait rendu fou de rage et il l'avait étranglée. « *J'ai été obligé de la tuer...* »
Il l'avait ensuite rhabillée et avait tranquillement bu la bouteille de Lambrusco pour se détendre. Il avait prit la bouteille vide, les truites que quelqu'un lui avait offertes ainsi qu'une saucisse dans son frigo, et avait conduit le corps de Carol Christensen jusqu'à la Maple Valley. « *J'ai laissé*

le poisson et la saucisse pour attirer les animaux. Je n'en voulait pas parce que je ne cuisine pas ». Il voulait également que la scène du crime soit différente des autres, afin de confondre les enquêteurs.
Elle est la seule victime qui a provoqué une once de remord chez Ridgway. «*J'ai mis le sac à provisions sur sa tête et je me suis allongé à côté d'elle... J'ai pleuré parce que je l'avais tuée*».
(Ce jour là, Ridgway a eu énormément de chance. Il a croisé une voiture de police qui n'a pas tourné dans la rue qu'il venait de quitter et Matt Haney a garé sa voiture à moins d'1 km de l'endroit où Ridgway avait laissé le corps de la jeune femme).

Ridgway a affirmé ne plus avoir tué après 1985... puis a avoué avoir menti. « *Après 1985, j'avais une nouvelle femme qui s'occupait de moi* ». Selon lui, lorsqu'il se sentait en colère, il tondait la pelouse. Quand on lui demanda pourquoi il n'avait pas admis où se trouvaient les corps dès 1985, il répondit qu'il ne voulait pas aller en prison.

Tout se rapporte toujours à lui.

Lorsque les familles des victimes l'ont traité de «*démon*», de «*mal absolu*», Ridgway a répondu qu'elles avaient raison. Mais ça n'était « *pas sa faute* ». Il avait tué « *par manque d'amour* »...
Et pourtant, il avait expliqué à Reichert quelques semaines plus tôt qu'il a tué ses victimes parce que : « *J'avais un appétit insatiable, parce qu'elles étaient prostituées. Je voulais les tuer... Je voulais les contrôler... Vous ne pouvez pas contrôler les gens sans les tuer... Je les détestais* ».
Pour Ridgway, son manque de compassion pour les autres était dû à son "*incapacité à lire*" ! Il voulait trouver n'importe qu'elle excuse pour ne pas assumer la responsabilité de ses crimes.

Ridgway est un homme banal et minable qui prenait plaisir à assassiner des femmes sans défense, dans un tel état de désespoir qu'elles montaient dans le véhicule d'un homme qui leur était totalement étranger, afin de vendre leur corps pour 30 misérables dollars.

Citations

« *J'en ai tué quelques-unes dehors. Je me souviens avoir laissé les corps de chaque femme aux endroits où on les a trouvés. J'ai tué la plupart dans ma maison près de Military road et j'en ai tué beaucoup dans mon camion, pas loin de là où je les avais ramassées* » : Ridgway, parlant nonchalamment de ses victimes.

« *J'ai choisi des prostituées comme victimes parce que je déteste la plupart des prostituées et je ne voulais pas les payer pour du sexe. Je les ai aussi choisies parce qu'elles étaient faciles à prendre sans se faire remarquer. Je savais qu'on ne déclarerait pas leur disparition avant un bon moment, voir jamais. J'ai choisi des prostituées parce que je pensais que je pourrais en tuer autant que je voulais sans jamais être arrêté* » : déclaration de Ridgway au juge.

« *- Je les détestais... Je m'en foutais totalement d'elles... Elles étaient toutes des détritus pour moi, des ordures...*
- Pourquoi ?
-L es femmes ont toujours eu le contrôle sur moi. Elles m'ont utilisé... Je n'ai jamais eu d'amour. Personne ne m'a aimé. Alors je les ai toutes baisées » : Ridgway, interrogé par un enquêteur.

« *Je vais avec une personne qui est d'accord pour avoir un rapport et ensuite je la tue. Je ne suis pas un de ces gars qui viole et qui tue des femmes. Ca, c'est des pauvres types. Je n'ai aucune considération pour eux. Je ne suis pas un violeur. Je suis un meurtrier, pas un violeur* » : Ridgway expose son sens des valeurs.

« *Vous savez, je vous ai rendu un service, à vous, les flics. Tuer des prostituées que vous n'arriviez pas à contrôler, alors que moi, j'y arrive. Vous pouvez pas leur faire de mal. Vous les arrêtez, vous leur passez les menottes, peut-être que vous les secouez de temps en temps, mais ça s'arrête là. Mais vous n'arrivez pas à stopper le problème. Moi, je vous faisais une fleur... Dès qu'elles sont dehors après avoir payé une amende, elles se retrouvent sur le trottoir avec une nouvelle identité et vous, vous avez toujours le même problème. Moi, j'avais trouvé la réponse.* » : Ridgway, interrogé par un enquêteur.

« *Bien sûr, je suis désolé d'avoir fait ça, mais* ***je ne tuais pas des personnes*** » : le tueur en série dans toute sa splendeur.

Bibliographie

Livres en francais :

"La rivière rouge sang", Ann Rule, Michel Lfaon, 2005.

"Le tueur de la Green River : L'histoire vraie d'une enquête", Jeff Jensen et Johnathan Case, Ankama éditions, 2012.

"Le livre noir des serial killers", Stéphane Bourgoin, Grasset, 2004.

Livres en anglais :

"The Search for the Green River Killer", Carlton Smith et Tomas Guillen, Signet Book, 2004.

"The Riverman: Ted Bundy and I Hunt for the Green River Killer", Robert Keppel, Pocket Books, 1995.

"Chasing the Devil: My Twenty-year Quest to Capture the Green River Killer", David Reichert, Little Brown and company, 2004.

"Gary Ridgway: The Green River Killer", King County Journal, 2004.

Filmographie

"The Riverman", Bill Eagles, 2004.

"Capture of the Green River Killer", Norma Bailey, 2008
Une mini-série en 2 épisodes inspirée du livre de David Reichert.

"Envoyé Spécial", avril 2004, un documentaire sur l'affaire du tueur de la *Green River*.

WILLIAM L. SUFF

Nom : William Lester Suff, de son vrai nom William Lee Suff
Surnom : "The Riverside Prostitute Killer" (Le tueur de prostituées de Riverside)
Né le : 20 août 1950 à Torrance - Californie - Etats Unis
Mort le : Toujours vivant, dans le couloir de la mort du pénitencier de Saint Quentin - Californie

Encore un tueur de prostituées. Encore un homme au-dessus de tout soupçon. Il travaillait pour la ville de Riverside, en Californie du Sud, et a même côtoyé les policiers qui enquêtaient sur ses meurtres. Il a violé, torturé, mutilé et assassiné plus d'une vingtaine de femmes en cinq ans. Il avait aménagé son van avec un matelas, des couvertures... et un couteau. Il a été arrêté lors d'un banal contrôle de la route et a été par la suite reconnu coupable de 13 des meurtres. Il n'a jamais rien avoué.

Informations personnelles

(William Lester Suff n'est pas le vrai nom de ce tueur. Son certificat de naissance indique qu'il se nomme William (Bill) Lee Suff. Mais lorsqu'il a commencé à travailler pour la ville de Riverside, un employé municipal a fait une erreur et l'a inscrit sous le nom de son père : William Lester).

Les parents de William Suff eurent cinq enfants, dont il était l'ainé. Rien de particulièrement remarquable n'eut lieu durant son enfance. Il avait des notes moyennes à l'école, mais était doué en musique et se faisait des amis, bien que n'étant pas particulièrement populaire.

Ses parents divorcèrent lorsqu'il avait 10 ans, s'accusant l'un l'autre d'infidélité. Selon les déclarations du père de Suff, il arrivait à la mère du jeune garçon de se prostituer.

A sa majorité, Suff s'engagea dans l'US Air Force, au Texas, où il resta durant seulement 15 mois (au lieu des 4 ans habituels en cas d'engagement). L'Armée n'a pas donnée de raison à son départ anticipé.
Il s'était engagé pour être cuisinier ou pompier (deux domaines dans

lesquels il avait de l'expérience) mais fut intégré comme infirmier-brancardier.

Il épousa une adolescente de 16 ans, Terryl, en 1969. Selon elle, il était dominateur et jaloux, il la suspectait constamment d'infidélité et la frappait.

En septembre 1973, William Suff et son épouse furent inculpés pour avoir battu à mort leur fillette âgée de 2 mois, Dijianet. Ils perdirent également la garde de leur fils de 4 ans, William Jr., qui avait lui aussi été violenté. Suff fut condamné à 70 ans de prison.
Son épouse, elle, fut libérée au bout de 20 mois, après que sa condamnation ait été annulée en appel. Elle demanda et obtint le divorce.

William Suff fut libéré sur parole en 1984, pour bonne conduite. Ce qui ne l'empêcha pas de chercher à retrouver son ex-épouse et à la menacer du pire par téléphone.

Il occupa plusieurs petits boulots. Puis, en 1986, il trouva un emploi au service de la ville de Riverside, dans le sud de la Californie. Il distribuait de la papeterie aux différents organismes administratifs de la ville.

Crimes et châtiment

A partir de 1986, dans le Comté de Riverside (sud de la Californie), des prostituées (professionnelles ou occasionnelles) commencèrent à disparaître, au rythme d'une par mois. Le total exact des victimes ne fut jamais fixé, mais 20 à 30 femmes furent enlevées par un tueur qui rôdait à Lake Elsinore, Rubidoux, Corona, Romoland et dans d'autres villes.

Sur une période de cinq ans, entre 1986 et 1991, dix-neuf corps de prostituées furent découverts, dont trois au moins avaient la poitrine coupée. Une dizaine d'autres ne furent jamais retrouvées.
Dans certains cas, les corps étaient trop décomposés pour que l'on puisse même les reconnaître, et sans les analyses d'ADN (alors balbutiantes) et les radios dentaires, ces femmes n'auraient peut-être jamais été identifiées. Certaines n'étaient malheureusement plus que des squelettes. Il est quasiment certains que certaines d'entre elles n'ont jamais été retrouvées.

La première victime connue du tueur fut découverte le matin du 30 octobre 1986. Un SDF qui cherchait des cannettes en aluminium remarqua un corps de femme d'une vingtaine d'année, à peine vêtu, coincé dans le fossé de drainage d'une zone industrielle, à Rubidoux. La femme reposait sur le dos, sa chemise et sa jupe short étaient déchirées en lambeaux. Elle avait reçu de nombreux coups de couteau à la poitrine et au visage, et était couverte de sang.
Elle fut identifiée comme étant **Michelle Gutierrez**, 23 ans, originaire de Corpus Christi, au Texas. Elle portait des marques de strangulation sur son cou et avait été violée. Le tueur l'avait également poignardé aux seins et aux fesses.

Le 11 décembre 1986, le corps à moitié dévêtu de **Charlotte Palmer**, 24 ans, originaire de l'Illinois, fut découvert près de l'autoroute 74, à Romoland. Le coroner du comté fut incapable de déterminer la cause de la mort, car le corps était en très mauvais état.

La troisième victime du tueur fut une femme nommée **Linda Ann Ortega**, en janvier 1987. Agée de 37 ans, elle travaillait dans un fast-food située sur Railroad Canyon Road, à Lake Elsinore, lorsqu'elle ne vendait pas son corps. Elle avait déjà été arrêtée pour possession de drogue. Son corps nu fut retrouvé poignardé dans des broussailles, à côté d'un chemin de terre, près de la Franklin Street, à Lake Elsinore. Les indices ramassés et les témoignages permirent de fixer sa mort à trois jours auparavant. Son sang contenait un haut niveau d'alcool et de cocaïne.
Ses collègues du fast-food la décrivirent comme une mère célibataire dévouée, qui se battait pour élever dignement son fils adolescent. Elles furent surprises d'apprendre qu'il lui arrivait de se prostituer.

Le 2 mai 1987, une autre prostituée assassinée fut découverte près de Franklin Street, à Lake Elsinore. Son corps était en état de décomposition avancé mais ses dents permirent de l'identifier. Son nom était **Martha Young**, 27 ans, originaire d'Albuquerque, au Nouveau Mexique. Elle était nue, les jambes écartées, les yeux grands ouverts. Elle était morte depuis au moins trois semaines.
L'autopsie révéla que cette jeune prostituée blonde avait un taux élevé d'amphétamines dans le sang. Apparemment, elle était morte d'une réaction

toxique due à la drogue alors qu'on l'étranglait. Encore une fois, le tueur n'avait laissé que très peu d'indices.

Lake Elsinore est une petite ville de 15 000 habitants, et la découvertes de ces deux prostituées assassinées à quelques mois d'intervalle surpris les policiers. C'est à Lake Elsinore que le tueur allait d'ailleurs abandonner les corps de la plupart de ses victimes.
Le centre opérationnel de l'Unité Spéciale créée pour trouver le tueur fut installé à Lake Elsinore. Y furent affectés, entre autres, le chef de la police de Riverside Linford Richardson, le lieutenant du Shérif Al Hearn, le Capitaine Bill Reynolds, le lieutenant William Caldwell et le Shérif Cois Byrd. Sous leur direction, "l'unité spéciale" tripla ses rangs jusqu'à atteindre 14 enquêteurs.

Malheureusement, le carnage ne faisait que commencer.

Linda Mae Ruiz était une jolie brune de 37 ans, grande, mince... et mariée. Mais des années de drogues et d'alcool l'avaient forcé à plonger dans la prostitution.
Le 17 janvier 1989, son corps fut découvert près de Lakeshore Drive, sur la plage de lac Elsinore. Il n'y avait pas de signe de lutte.
L'autopsie révéla que son taux d'alcool dans le sang était très élevé. Le tueur avait enfoui sa tête dans le sable et l'avait étouffée. Il l'avait également étranglée.

Le 28 juin 1989, le corps de **Kimberly Lyttle** fut découvert à Cottonwood Canyon, à Canyon Lake (à l'est de Lake Elsinore). Elle avait été étranglée.

Les journaux régionaux commencèrent à s'intéresser aux meurtres de ces femmes : une belle station balnéaire ensoleillée était "souillée" par des meurtres sexuels sadiques.
Sous le feu des médias, le Capitaine Bill Reynolds affirma : « *Je suis confiant, nous allons l'attraper. C'est peut-être pour demain. Un simple flic pourrait l'arrêter pour un phare cassé et résoudre toute l'affaire, comme l'officier qui a appréhendé le tueur en série Randy Kraft en 1983 pour excès de vitesse, et à trouvé le corps d'un homme sur le siège passager* ».

Le corps nu de **Judy Lynn Angel**, 36 ans, fut découvert le 11 novembre 1989 au nord du Lake Elsinore, entre Canyon Road et Lake Street. Son

crâne avait été fracassé.
"Angel", comme on l'appelait dans les rues, avait été vieillie prématurément par l'alcool et la drogue. Elle était devenue prostituée pour nourrir ses deux enfants après son divorce. Son casier judiciaire montrait qu'elle avait été arrêtée pour prostitution et possession de drogues.
L'autopsie révéla qu'elle présentait de profondes entailles sur les bras et les mains. Elle avait reçu ces terribles blessures en essayant de se défendre contre son agresseur.

Le corps de **Christina Leal**, 23 ans, résidente de Perris, fut découvert à Quail Valley, à l'est de Lake Elsinore, le 13 décembre 1989. Elle avait été sauvagement violée, puis étranglée et poignardée au cœur. Elle était prostituée et avait des problèmes de drogues.

Le nombre de victime augmentait et à présent, Lake Elsinore était assiégé par des journalistes de presse et de télévision provenant de tout le pays.

Le 18 janvier 1990, les enquêteurs du Shérif du comté de Riverside furent appelés à Lake Elsinore, près de la *Interstate 15*. Ils arrivèrent à 6h30 du matin, 30mn après qu'un jogger ait trébuché sur le corps nu et frêle de **Daria Ferguson**, originaire de Sun City. Elle avait été étranglée et s'était mordue la langue jusqu'au sang.
Jamais mariée, elle avait quatre enfants. Elle avait été arrêtée, comme les autres, pour prostitution et possession de drogue.

A ce moment de l'enquête, le laboratoire d'état examinait des centaines de fragments découverts sur les neuf scènes de crime, afin de déterminer si les meurtres étaient tous liés. Les enquêteurs de l'unité spéciale de Lake Elsinore échangèrent leurs informations avec la criminelle de San Diego, qui enquêtait justement sur les meurtres de 42 prostituées. Une par une, leur corps avait été découvert entre 1985 et 1989.

Le Sergent Bill Walsh, du bureau du Shérif du Comté, expliqua aux journalistes que les victimes n'avaient pas toutes été tuées de la même manière, mais que la méthode la plus souvent utilisée était la strangulation. Les similarités entre les meurtres poussèrent les enquêteurs à comparer leurs notes avec celles des policiers de Seattle enquêtant sur les meurtres du tueur de la *Green River*.

Un autre corps nu fut découvert le 8 février par des ouvriers agricoles, dans un verger, à Highgrove, au nord de Riverside. Elle avait été étranglée et poignardée au niveau de la poitrine. La jeune femme fut identifiée comme étant **Carol Lynn Miller**, 35 ans, femme au foyer devenue prostituée à cause de la drogue et de l'alcool. Divorcée, elle avait disparue à la fin du mois de janvier.
On apprit par la suite qu'elle avait quitté son coin habituel parce que la police tentait de "nettoyer les rues des prostituées".

On ne découvrit plus de cadavres jusqu'à la fin de l'année. Mais, le 6 novembre 1990, un homme installant de l'équipement dans une nouvelle usine tomba sur un corps près d'un container à déchets, dans une zone industrielle au nord de Riverside, non loin de l'endroit où Carol Miller avait été trouvée.
Cheryl Coker, 33 ans, était nue, et son corps était caché sous des branches. Elle avait été étranglée et son agresseur avait coupé son sein droit, qui fut trouvé près d'elle.
Il y avait beaucoup de vieux arbres dans le voisinage, et la police en chercha un dont les branches avaient été coupées récemment, dans l'espoir que quelqu'un aurait vu un homme le faire, afin de fournir sa description. Mais ils ne trouvèrent aucun arbre coupé et personne n'avait vu qui que ce soit d'étrange.

Le 21 décembre 1990, pas très loin de l'endroit où Cheryl Coker avait été découverte, près d'une autre benne à ordures, un homme vidant les poubelles découvrit avec stupeur le corps nu de **Susan Sternfeld**. Elle avait 27 ans et avait été étranglée.
Elle habitait Riverside et avait travaillé comme mannequin pour des vêtements et du maquillage. Mère célibataire, elle était devenue droguée et avait du se prostituer.

Moins d'un mois plus tard, le 19 janvier 1991, un homme en voiture aperçu un corps au nord de Lake Elsinore, à un kilomètre de l'endroit où Judy Lynn Angel avait été découverte. Le corps avait été jeté parmi des cannettes de bières et des vieux pneus.
Selon le médecin légiste qui fit l'autopsie, **Kathleen Milne**, 13ème victime, une femme divorcée de 42 ans, avait été frappée plusieurs fois à la tête, puis

étranglée. Elle était morte depuis moins de 24 heures mais il y avait très peu d'indices.

Un criminologue qui avait joint l'Unité spéciale indiqua : « *Nous sommes certainement en présence d'un homme malade. C'est un maniaque, un obsédé sexuel qui va continuer à tuer tant qu'on ne l'arrêtera pas. Malheureusement, toutes les pistes ont conduit à une impasse* ».
Les officiers les plus âgés avaient presque l'habitude du meurtre. Mais ils étaient atterrés par la cruauté sauvage de certains des meurtres.

Les habitants de Lake Elsinore paniquaient. La police était submergée de lettres demandant aux enquêteurs de trouver le tueur. Un programme télévisé national *(America's Most Wanted)* demanda au public d'aider les policier à résoudre l'affaire. Sans effet.

Le 27 avril 1991, un sans-abri butta sur le corps d'une jeune femme nue, derrière le Bowling Center de Riverside. Elle avait été violée et étranglée. Elle fut identifiée comme étant **Cherie Michelle Payseur**, 24 ans. Elle avait été à l'école des sourds de Riverside et était la mère célibataire d'une petite fille. Pour vivre, elle avait d'abord fait des ménages. Mais son besoin de drogue l'avait plongé dans la prostitution.

Le cycle de violence à Lake Elsinore s'était intensifié dans des proportions explosives. Il n'y avait aucun suspect, bien que les enquêteurs aient commencé à vérifier les vies, les emplois du temps et les casiers judiciaires de plus de 200 personnes.
Tous les policiers disponibles furent envoyés dans la région. Dans les semaines à venir, 20 "agences" différentes (FBI, bureau du Shérif, police de la route, criminelle, unité spéciale, etc) allaient être impliquées dans la chasse à l'homme.

La célébration du 4 juillet (fête nationale de l'Indépendance) amena beaucoup de touristes à Lake Elsinore et ses alentours. On prépara des piques-niques et tout le monde attendit les feux d'artifices. Ceux qui folâtraient près de la Railroad Canyon Road ne savaient sans doute pas que le corps de la 15ème victime du tueur reposait près d'eux.
Il fut découvert allongé dans l'herbe. La jeune femme était blafarde, ses lèvres étaient bleues et ses yeux grands-ouverts. Elle avait été étranglée. Elle fut identifiée comme étant **Sherry Ann Latham**, 37 ans. Elle avait

commencé à prendre de la drogue dès l'adolescence et avait rapidement du se prostituer.

Les détectives Bob Creek et John Davis, de Lake Elsinore, enquêtaient sur le tueur depuis le début. Des photographies des scènes des crimes étaient punaisées dans leur bureau. Et des photographies des victimes vivantes, lors de leurs précédentes arrestations. Elles paraissaient toutes plus âgées que leur age. Elles travaillaient presque toutes aux mêmes endroits : University Boulevard à Riverside, Main Street à Lake Elsinore, ou dans les motels miteux de Perris.
Elles travaillaient ensemble, elles vivaient ensemble, elles mangeaient ensemble... et elles mourraient de la même manière.
La plupart laissaient derrière elle des familles abattues et désespérées.

Il était loin, le temps où le président Grover Cleveland ou l'acteur Clark Gable venaient passer leurs vacances à Lake Elsinore. Certains quartiers étaient à présent envahis par les dealers, les drogué(e)s et les prostituées. Les commerçants se plaignaient de leur présence. Certains affirmaient même que les meurtres du tueur étaient un bienfait pour la communauté. Un commerçant expliqua sans vergogne à des journalistes : « *Il y a nettement moins de prostituées sur Main Street maintenant. C'est très bien qu'elles ne soient plus là. Les affaires vont bien mieux depuis qu'elles sont parties. Je pense que qui que se soit qui les tue est ici pour nettoyer le voisinage* » !

Mais que le tueur haïsse ou non les prostituées ne faisait aucune différence pour le *detective* Creed : « *Peu importe qu'elles soient des droguées ou des prostituées. Pour nous, il n'y a pas de différence. Elles payent des impôts comme tout le monde* ».

Un peu plus d'un mois plus tard, le corps nu de **Kelly Hammond**, 23 ans, fut découvert par un camionneur, sur Delilah Street, près de l'autoroute 91, dans une zone industrielle de Riverside. Son corps était encore tiède. Malheureusement, le tueur n'avait encore une fois laissé que très peu d'indices.

Les policiers eurent enfin une piste le 15 août 1991. Un homme dans un van de couleur gris-bleu avait "levé" une prostituée enceinte et droguée, près de l'orangerais, sur le University Boulevard, à Riverside. Elle était montée dans son van et ils avaient commencé à discuter normalement. Mais

soudain, l'homme était "*devenu dingue*". Il s'était mis en colère et avait refusé de lui payer ses 20$. Il s'était jeté sur elle et elle s'était mise à crier. Elle était parvenue à ouvrir la portière et s'était enfui.

Mais très peu de temps après, l'homme était revenu sur le boulevard et avait emmené une autre prostituée, Kelly Hammond.
« *Je lui ai dis de ne pas y aller, qu'il ne valait pas le coup. N'y va pas, ne vas pas avec lui, j'ai crié. Elle m'a sourit et m'a répondu qu'elle allait revenir. Elle est monté avec le type. Mais elle n'est jamais revenu* ».
La prostituée enceinte fut emmenée au QG de la police et permit d'établir un portrait robot du tueur. Elle décrivit également son van. La police fit publier un avis de recherche concernant le van, en précisant que le véhicule était recherché dans une affaire de meurtre et qu'il fallait approcher son occupant avec précautions.
Les journaux et les chaînes de télévisions publièrent également cette description et, en quelques heures, la police fut submergée d'appels téléphoniques. Malheureusement, cela ne mena à rien.

Un psycho-criminologue affirma au journal de 20 heures que le tueur était probablement un homme blanc, puisqu'il ne s'en prenait qu'à des femmes blanches. Il semble que l'assassin vu ce journal et, en réaction, tua une femme noire.

Un entrepreneur en bâtiment découvrit un autre corps près d'un parking, à côté d'un site de construction aride dans les Tuscany Hills, un quartier plutôt chic au nord est de Lake Elsinore, le 13 septembre 1991. **Catherine McDonald**, 30 ans, originaire de Riverside, était prostituée et avait été étranglée, comme toutes les autres. Par contre, elle était la première (et dernière) victime noire du tueur, et elle avait sans doute plus souffert. Son corps était tordu dans la douleur et ses yeux grands-ouverts.

Quelques minutes plus tard, le détective Hanry Sawicki, du bureau du Shérif, et des officiers de l'Unité Spéciale furent sur les lieux et ratissèrent la scène du crime à la recherche d'indices. Des groupes de volontaires aidèrent la police à passer les collines au peigne fin jusqu'à Canyon Lake. Une équipe du bureau du Shérif et des motards de la Police des autoroutes Californiennes établirent des barrages dans la région de Granite Hill. Des

policiers relevèrent les numéros d'immatriculation des véhicules garés aux alentours de la scène du crime.

Les banlieusards qui allaient travailler dans les Comtés d'Orange ou de Los Angeles furent interrogés. Aucun d'entre eux n'avait vu quoi que ce soit d'étrange lorsqu'ils ou elles avaient garé leur voiture sur le parking.

Un mois et demi plus tard, un automobiliste qui se rendait à son travail remarqua un corps nu dans des herbes sèches, près de l'autoroute 60, au nord de Riverside. C'était le 30 octobre 1991, la veille d'Halloween et le jour du 5ème "anniversaire" de la découverte de la 1ère victime, Michelle Guttierrez. Le corps était celui de **Delliah Wallace**, 35 ans, habitante de Riverside, qui avait déjà été arrêtée pour possession de drogue et prostitution. Elle était mère de cinq enfants.

Deux jours avant Noël, un homme qui travaillait dans une orangerais à moins d'un kilomètre du poste central de police contacta les autorités. Le 19ème corps était celui d'**Eleanore Casares**, prostituée et droguée.
Comme la plupart des autres victimes, Eleanore Casares avait été assassinée dans une période de vacances. Certains policiers pensaient que c'était juste une coïncidence, d'autres croyaient qu'il y avait là une signification, un indice.
James Fox, doyen de l'université de justice criminelle de Boston expliqua : « *Dans certains cas, les anniversaires et d'autres dates spécifiques sont importantes pour le tueur et il les célèbre en commettant un nouveau meurtre* ». Il fit remarquer que la 17ème victime, Catherine McDonald, avait été tuée un vendredi 13. La 6ème victime, Kim Lyttle, avait été découverte le lendemain de son anniversaire. La 12ème victime, Susan Sternfled, avait été tuée peu avant Noël. Le corps mutilé de Delliah Wallace avait été trouvé la veille d'Halloween...
Cela pouvait avoir une signification. Ou cela pouvait simplement montrer que le tueur attaquait plutôt les prostituées en période de congés, lorsqu'il était en vacances.

L'affaire se termina brusquement grâce à... un simple contrôle routier.

Le 9 janvier 1992, vers 21h, l'officier Frank Orta conduisait le long de la University Avenue. Il remarqua un van gris qui faisait demi-tour en coupant une ligne blanche, après avoir déposé une prostituée. Frank Orta se souvint

de l'avis de recherche concernant un van gris-bleu et ordonna au van de se garer sur le bas-côté.
Deux autres policiers arrivèrent sur les lieux au même moment, et les trois hommes vérifièrent l'identité du conducteur. William Lester Suff, 42 ans, commettait un délit en étant au volant de son véhicule : on lui avait retiré son permis de conduire. On lui confisqua son van et les policiers l'escortèrent jusqu'au poste de police pour l'interroger.

Après avoir interrogé le "suspect", le lieutenant du Shérif Al Hearn devint suspicieux : ses collègues avaient découvert une corde, un sac de couchage et un couteau dans le coffre du van. Al Hearn contacta les autres membres de l'Unité Spéciale.

Ils interrogèrent Suff durant des heures et ce dernier nia être le tueur de prostituées de Riverside. Les enquêteurs obtinrent donc des cheveux et du sang appartenant à Suff, afin de faire procéder à des analyses qui pourraient le relier aux assassinats.

Dans les jours qui suivirent, le portrait de William Suff fut sur toutes les télévisions et dans tous les journaux.
Employé depuis cinq ans par la ville de Riverside, il avait gagné des concours de cuisine grâce à son célèbre chili. Habile musicien, il avait joué de la trompette et du trombone dans l'orchestre de l'Université de Lake Elsinore.
Selon celles et ceux qui le connaissait, il était fiable, honnête et loyal. Il était difficile de croire qu'un homme aussi "normal" puisse être impliqué dans les meurtres dont la sauvagerie avait horrifié la Californie du Sud. Suff plaida non coupable et n'admit jamais rien, proclamant son innocence à qui voulait l'entendre.

La police révéla que, lorsque Suff avait posé sa candidature pour travailler dans l'entrepôt de papeterie de la ville, en 1986, il avait menti au sujet de sa condamnation, en 1974, pour le meurtre de sa fille. Lorsque l'on demanda aux autorités du Comté pourquoi elles n'avaient pas vérifié le casier judiciaire de Suff, Tom DeSantis, porte-parole du Comté de Riverside, expliqua que, selon la loi Californienne, une condamnation pour meurtre "*vieille de 12 ans*" ne pouvait pas l'empêcher de travailler pour le Comté, alors qu'une condamnation pour vol l'aurait exclu !

Le temps que les indices soient amassés et contrôlés, et que l'accusation comme la défense prépare son dossier, William Lester Suff ne fut jugé que le 25 mars 1995. Le procureur de l'état indiqua immédiatement qu'il allait requérir la peine de mort, sans compromis. Suff lui répondit par un sourire. Les enquêteurs avaient accumulé des preuves physiques et des témoignages liant directement William Suff aux meurtres de treize prostituées. Le procureur préféra ne pas accuser Suff des autres meurtres, pour lesquels les preuves matérielles n'étaient pas suffisantes.
Le procureur montra aux jurés les affreuses photos prises et les vidéos filmées sur les scènes des crimes. Les familles des victimes se mirent à pleurer, certaines sortirent du tribunal.

Le procureur décrivit Suff comme un monstre dont l'appétit sexuel était lié et augmenté par le meurtre de prostituées.

L'avocat de la défense suggéra au contraire que Suff était un homme amical avec ses voisins et ses collègues et qu'on l'utilisait comme bouc-émissaire pour résoudre cette affaire. Mais la défense ne parvint pas à invalider toutes les preuves qui furent présentées.
32 policiers et spécialistes expliquèrent comment des cheveux, des fibres, des traces de pneus, des armes et des témoignages reliaient Suff aux meurtres.

Bien que beaucoup de prostituées aient quitté les lieux, les policiers parvinrent à en localiser quelques unes qui acceptèrent de témoigner, et notamment la prostituée enceinte qui avait vu Kelly Hammond monter dans le van de William Suff.

L'élément le plus déterminant contre Suff fut pourtant le témoignage d'un scientifique criminologue qui affirma qu'il avait relié des cheveux et des fibres trouvés dans le van de Suff à deux scènes de crimes.
Selon lui, des fibres provenant d'un oreiller, d'une couverture et d'un sac de couchage trouvés dans le van de William Suff étaient tout à fait similaires à ceux découverts sur les corps de Kim Lyttle et Christina Leal. De plus, une serviette bleue qui couvrait le corps de Kim Lytlle présentait des fibres gris correspondaient à la moquette du van de Suff. D'autres fibres encore étaient semblables à ceux trouvés sur les sièges du van. Un t-shirt et une chaussette trouvés sur le corps de Christina Leal comportaient des fibres de tapis qui

étaient similaires à ceux du van de Suff.
Comme si ce n'était pas assez, un couteau portant des traces de sang avait été trouvé dans le van. Et enfin, les traces de pneus laissées par le meurtrier sur la dernière scène de crime correspondaient aux pneus du van de Suff.

Il fallut aux jurés moins de quatre heures de délibérations pour conclure à la culpabilité de Suff pour douze des treize meurtres dont il était accusé, ainsi que d'une tentative de meurtre.
Suff essuya une larme lorsqu'on lut le verdict. C'était la première fois qu'il montrait une quelconque émotion depuis le début de son procès.

Le 17 août 1995, le jury condamna William Suff à la peine de mort.

Après quelques années de silence, Suff décida d'écrire un livre sur sa vie et de raconter SA version de son histoire. En juin 1997, son avocat (et meilleur ami, et écrivain) Brian Alan Lane fit publier : "Cat and Mouse : Mind Games with a serial killer", un livre qui contient des écrits de Suff, des poèmes et certaines de ses recettes, mais parle finalement peu de ses crimes.

Suff attend toujours son exécution, à la prison de San Quentin.

Victimes

Michelle Yvette Gutierrez (23 ans)
Son corps fut découvert le 30 octobre 1986.

Charlotte Jean Palmer (24 ans)
Son corps fut découvert le 11 décembre 1986.

Linda Ann Ortega (37 ans)
Son corps fut découvert en janvier 1987.

Martha Bess Young (27 ans)
Son corps fut découvert le 2 mai 1987.

Linda Mae Ruiz (37 ans)
Son corps fut découvert le 17 janvier 1989.

Kimberely Lyttle
Son corps fut découvert le 28 juin 1989.

Judy Lynn Angel (36 ans)
Son corps fut découvert le 11 novembre 1989.

Christina "Tina" Leal (23 ans)
Son corps fut découvert le 13 décembre 1989.

Daria Jane Ferguson (27 ans)
Son corps fut découvert le 18 janvier 1990.

Carol Lynn Miller (35 ans)
Son corps fut découvert le 8 février 1990.

Cheryl Coker (33 ans)
Son corps fut découvert le 6 novembre 1990.

Susan Melissa Sternfeld (27 ans)
Son corps fut découvert le 21 décembre 1990.

Kathleen Leslie Milne (42 ans)
Son corps fut découvert le 19 janvier 1991.

Cherie Michelle Payseur (24 ans)
Son corps fut découvert le 27 avril 1991.

Sherry Ann Latham (37 ans)
Son corps fut découvert en juillet 1991.

Kelly Marie Hammond (23 ans)
Son corps fut découvert en août 1991.

Catherine McDonald (30 ans)
Son corps fut découvert le 13 septembre 1991.

Delliah Zamora Wallace (35 ans)
Son corps fut découvert le 30 octobre 1991.

Eleanore Ojeda Casares (39 ans)
Son corps fut découvert le 23 décembre 1991.

Mode opératoire

Suff parcourait les rues du Comté de Riverside dans son van, à la recherche de prostituées et souvent, il les tuait.

Comme tous les tueurs qui s'en prennent à des prostituées, il "levait" une fille dans la rue et la faisait monter dans son van, qui était "équipé" à l'arrière (couchette, couverture, ainsi qu'un couteau caché). Avant ou après avoir eu des relations sexuelles avec sa future victime, il l'étranglait ou la poignardait.

Il lui arrivait de couper un sein à ses victimes. Suff, selon la police, considérait la mutilation de ses victimes comme un art.

Finalement, il jetait les corps de ses victimes, souvent nues, dans des régions montagneuses, des containers de déchets ou aux bords de routes, où il était sûr qu'on les trouverait.

Il emmenait avec lui des objets ou/et des vêtements de ses victimes, des "trophées".

Motivations

William Suff était, comme de nombreux tueurs en série, le parfait "Docteur Jekyll et Mister Hyde".

Il travaillait comme employé dans un magasin gouvernemental et livrait du papier à l'unité spéciale qui enquêtait sur ses meurtres ! Il aimait se faire passer pour un officier de police et cuisinait un chili "spécial" lors des piques-niques organisé par le bureau. Une rumeur a affirmé qu'il ajoutait de la chair humaine à ce chili, qui a gagné plusieurs prix dans les concours locaux... Il aimait les voitures et était volontaire dans le programme de co-voiturage du comté.
Ses voisins le décrivaient comme "*un type amical qui faisait toujours des choses pour aider les gens*".

Suff, grâce à son emploi, rencontra souvent les policiers qui enquêtaient sur les meurtres du "Tueur de Riverside". En fait, il gardait des boîtes à la vue de tous dans son magasin, qui contenaient les trophées qu'il avait pris à ses victimes, tels que bijoux et vêtements !
L'épouse de Suff découvrit un jour un porte-monnaie dans le van de son

époux. Il lui expliqua que son patron le lui avait offert et elle ne chercha pas à en savoir plus.

Comme bien d'autres tueurs en série, William Suff cherchait avidement la célébrité, la gloire et la reconnaissance.
Selon une prostituée qu'il a agressée mais qui est parvenu à s'enfuir, il portait une boucle de ceinture sur laquelle son nom était gravé. Il avait également personnalisé ses plaques d'immatriculation avec son nom : "BILSUF1".

On ne sait pas exactement quand Suff a commencé à tuer.Il semble que la séparation et le divorce de sa première épouse, Teryl, ait profondément marqué William Suff. Il la considérait comme sa possession et ne supportait pas qu'elle ne lui "appartienne" plus.
Interrogée par le "Los Angeles Times", Teryl a expliqué : "*Je me souviens que, lorsque j'ai appris qu'il avait été arrêté pour les meurtres de Riverside, je me suis demandé s'il avait essayé de me tuer, moi, à travers ces femmes*".

William Suff s'est remarié, de nouveau avec une adolescente, Cheryl, qu'il a elle-aussi violentée. Ils ont eu une fille, Bridget, qui a été confiée aux services sociaux après avoir subi des dommages au cerveau, apparement après avoir été frappée. Suff, malgré son casier judiciaire, n'a jamais été accusé du crime.

Suff réagissait souvent aux reportages télévisés ou aux articles des journaux concernant ses meurtres. Il a tué une prostituée noire (Catherine McDonald) lorsqu'un profiler a suggéré que le tueur était blanc parce qu'il ne s'en prenait qu'à des femmes blanches.

Il est possible que la haine de Suff pour les prostituées (et les femmes en général...) lui vienne de sa mère, que son père accusait d'être une prostituée occasionnelle.
Les spécialistes expliquent que couper les seins des femmes est une manière très symbolique (et très brutale) pour un tueur de blesser les femmes, de s'en prendre à leur féminité même.

Et il s'attaquait aux prostituées parce que, dans son esprit, ces femmes étaient déjà perdues. "*Puisqu'elles se vendent, ce sont des femmes qui ne*

méritent pas de vivre". De plus, ce sont des victimes "faciles" qui montent de leur plein gré dans le véhicule d’un tueur.

Citations

"*C'est quelque chose que je n'oublierai jamais, aussi long que je vivrais. Ce qu'il a fait à ces femmes... Je me demande toujours : Mais quel genre de type peut avoir envie de faire ces choses-là* ?" : le Detective Bob Creed.

"*Ce n'est pas comme si on avait les 'Hillside Stranglers' ici. C'est un cinglé de la salubrité. Il nettoie la ville de ses saloperies, c'est tout*" : un agent immobilier, avant le procès de William Suff. (Cet agent immobilier fut ensuite tué par un souteneur alors qu'il essayait de retirer sa fille de 17 ans, prostituée et droguée, de la rue)

Bibliographie

Livres en anglais :

"Cat and Mouse: Mind Games With a Serial Killer", Brian Lane, Newstar, 1997.

"The Riverside Killer", Christine Keers et Dennis St Pierre, Pinnacle Books, 2000.

AILEEN WUORNOS

Nom : Aileen Carol Wuornos
Surnom : The "Damsel of Death" (la demoiselle de la mort)
Née le : 29 février 1956 à Troy, Michigan - Etats-Unis
Morte le : 9 octobre 2002, exécutée par injection mortelle, dans la prison de Starke, en Floride - Etats-Unis

Contrairement à ce que l'on a dit (et continu à affirmer), Aileen Wuornos n'est ni la première ni l'unique tueuse en série de l'Histoire. Wuornos n'a tué que des hommes qui lui étaient étrangers et avec une arme à feu, un fait inhabituel, mais qui n'est pas sans précédent, et dont les médias se sont pourtant emparé pour le monter en épingle. Elle était prostituée, délinquante, colérique et violente, mais a affirmé que les hommes qu'elle avait assassinés avaient tous tenté de la violer...
Trahie par son ex-petite amie, elle a choisi d'admettre ses crimes. Elle a été condamnée six fois à la peine capitale.

Informations personnelles

Le père d'Aileen Wuornos, Leo Dale Pittman, était un pédophile et un sociopathe notoire qui s'est pendu dans la cellule de sa prison en 1969.
Sa mère, Diane Wuornos, avait épousé Pittman à 15 ans et lui avait donné deux enfants. Elle avait divorcé deux ans après, quelques mois avant la naissance d'Aileen.
Diane a abandonné sa fille deux fois avant que celle-ci n'ait atteint ses deux ans, ce que les spécialistes considèrent comme la période cruciale de "construction émotionnelle".
Diane ne supporta pas la responsabilité d'élever seul ses enfants et abandonna Aileen et son frère Keith en 1960. Ils furent alors adoptés par leurs grands-parents maternels, Lauri et Britta Wuornos.

Les grands-parents élevèrent Aileen et Keith avec leurs propres enfants, à Troy, dans le Michigan. Ils ne révélèrent à personne qu'ils étaient leurs grands-parents et non leurs parents.

Le grand-père, porté sur la bouteille, était un homme autoritaire et très sévère qui avait la main leste (il utilisait aussi une grosse ceinture de cuir) et ne supportait aucune incartade. Il reprochait souvent à Aileen d'exister et d'avoir gâché la vie de sa propre fille en naissant. Il lui répétait qu'elle n'aurait jamais dû naître, qu'elle n'était bonne à rien, qu'elle était mauvaise, qu'elle ne valait pas l'air qu'elle respirait...
Les amis et les voisins savaient que la vie d'Aileen n'était pas rose, mais ne s'en préoccupait pas vraiment. La plupart d'entre eux considéraient Lauri Wuornos comme un homme hautain et arrogant, qui se comportait comme s'il était supérieur aux autres et avait toujours raison. Britta Wuornos était quant à elle une alcoolique introvertie, peu affectueuse, qui ne s'opposait presque jamais à son époux.

À neuf ans, Aileen Wuornos et son frère mirent le feu à de l'essence et de l'huile mélangées, et les flammes lui brûlèrent le visage, y laissant des cicatrices. Elle resta traumatisée par cet événement et, bien que les cicatrices ne soient pas très visibles, elle considéra avoir été défigurée.
Plus tard, elle et Keith mirent le feu à plusieurs champs, et Aileen, seule, au papier hygiénique des toilettes de son école, provoquant la panique.
Elle n'était pas une bonne élève et avait un problème d'audition, mais ses "parents" considéraient qu'elle refusait seulement de les écouter.

Lorsqu'ils découvrirent la vérité au sujet de leur origine, Aileen (12 ans) et Keith (13 ans) se rebellèrent contre la dureté de leur grand-père et devinrent rapidement incorrigibles, lui hurlant qu'il n'était pas leur "vrai" père.
En grandissant, la fillette changea de caractère, devenant colérique et faisant fuir ses éventuels amis. Elle était souvent seule et fit plusieurs fugues, seule ou avec son frère.
Lorsqu'elle eut 14 ans, un médecin nota : «Il est vital pour le bien-être de cette jeune fille qu'elle reçoive de l'aide immédiatement», mais cet avertissement fut ignoré. Aileen Wuornos buvait déjà beaucoup, prenait de la drogue (LSD, acide et pilules diverses) et volait dans les magasins. Son frère Keith était héroïnomane et cambriolait les habitations du voisinage.

Aileen Wuornos affirma avoir commencé à se prostituer à l'âge de 16 ans, mais plusieurs hommes qu'elle a connus adolescents affirment qu'elle n'avait que 11 ou 12 ans lorsqu'elle commença à vendre son corps aux

gamins du quartier contre des cigarettes, de la petite monnaie ou de la bière, ce qui lui valut le surnom de "cigarette pig" (la "cochonne àla cigarette"). Les garçons l'utilisaient et la ridiculisaient, lui jetant même des cailloux. Elle crut pouvoir trouver un petit ami parmi eux, mais, évidemment, tous les garçons la rejetèrent.
Elle fut également abusée sexuellement par des hommes plus âgés. (Et par la suite, bien qu'elle ait été la victime, elle trouva bien plus honteux d'admettre les abus sexuels qu'elle avait subis, plutôt que les meurtres qu'elle avait commis).
Elle a affirmé avoir été violée par son grand-père, mais ses allégations ne peuvent être ni certifiées, ni contredites par les membres de sa famille.

Elle tomba enceinte à 14 ans, à la fureur de ses grands-parents qui voyait l'histoire de leur propre fille se répéter. Ils ne la crurent pas lorsqu'elle annonça avoir été violée. Elle fut envoyée à Detroit, dans une maison pour mère célibataire, durant sa grossesse. Ses grands-parents ne lui rendirent pas visite une seule fois.
L'équipe soignante la trouva hostile, peu coopérative et incapable de s'entendre avec les autres jeunes mères, bien qu'elle se soit sentie "liée" à elles. À 15 ans, le 24 mars 1971, elle donna naissance à un petit garçon, qui fut immédiatement adopté.

Elle ne rentra pas tout de suitechez elle, et passa d'abord quelques mois dans un centre de détention pour adolescentes. À peine rentrée chez ses grands-parents, elle fugua et Lauri Wuornos lui annonça qu'il ne voulait plus d'elle chez lui. Il chassa également Keith, qui partit vivre avec des amis.

Aileen Wuornos abandonna l'école et dormit dans les bois et les voitures abandonnées, fit de l'auto-stop et devint "prostituée à plein temps".

Sa grand-mère, Britta, mourut le 7 juillet 1971, des suites d'une cirrhose du foie due à son alcoolisme. Lauri Wuornos n'annonça à sa fille Diane (la mère d'Aileen) que sa mère était morte qu'après l'enterrement, ajoutant que c'était elle qui l'avait tuée, en lui causant trop de chagrin. En retour, Diane Wuornos affirma que son père avait assassiné sa mère, car celle-ci portait des traces de contusions et il avait menacé de tuer Aileen et Keith s'ils remettaient un jour les pieds chez lui...

Diane Wuornos revit ses deux enfants pour la première fois et fut sidérée de rencontrer deux délinquants agressifs et drogués, tout le contraire des deux autres enfants qu'elle avait eu depuis. Elle leur proposa de venir vivre avec elle, au Texas, mais les prévint qu'elle allait établir des règles à respecter et qu'ils ne pourraient pas aller et venir comme ils le voudraient. Elle espérait les "remettre sur le droit chemin", mais les deux adolescents refusèrent son offre et disparurent dans la nature.
Aileen Wuornos se débrouilla comme elle le put et "prit soin" de son frère en lui payant de la drogue grâce à l'argent de la prostitution. Quelques mois plus tard, Keith décida de s'engager dans l'Armée et Aileen se retrouva complètement seule.

En mai 1974, à 18 ans, sous le nom de Sandra Kretsch, Aileen Wuornos fut emprisonnée pour la première fois, dans le Colorado, pour avoir conduit sous l'emprise de l'alcool et avoir tiré sur un véhicule avec un calibre .22.

Le 12 mars 1976, son grand-père, qui avait vendu sa maison et vivait dans la cave de son "vrai" fils, à Rochester, se suicida. Le 17 juillet 1976, son frère Keith mourut d'un cancer généralisé.
L'assurance vie de Keith permit à Aileen Wuornos de toucher 10.000$... qui furent engloutis en deux mois. Fin septembre, de nouveau à la rue, elle repartit pour la Floride.
Elle y rencontre et épousa Lewis Gratz Fell, 69 ans, un riche homme d'affaires. Mais le mariage ne dura pas bien longtemps. Fell obtint l'annulation du mariage après qu'Aileen ait été arrêtée dans le Michigan pour avoir lancé une bille de billard à la tête d'un barman. Fell affirma que Wuornos avait dilapidé sa fortune et l'avait frappé avec sa canne lorsqu'il avait refusé de lui donner plus d'argent.

Durant les d'années qui suivirent, elle alterna les relations ratées, les délits et les crimes (conduite en état d'ivresse et sans permis, escroquerie, chèques sans provision...), des vols à la tire et même un vol à main armée qui la conduisit en prison pour quelques mois en 1981.
Elle arrivait parfois à trouver de bons "trucs", mais elle n'était pas très belle et, même comme prostituée, elle n'attirait pas beaucoup de clients. Wuornos fut souvent maltraitée et sûrement violée, comme de nombreuses "consœurs".

Le 30 novembre 1985, suspectée d'avoir volé une arme dans le comté de Pasco, elle "emprunta" le nom d'une tante et se présenta sous le nom de Lori Grody. Quelques jours plus tard, elle fut arrêtée sous ce nom pour avoir conduit sans permis. En janvier 1986, elle fut arrêtée sous son vrai nom et inculpée de vol de voiture et pour avoir résisté aux policiers. La police trouva un calibre .38 dans son véhicule.
Sous son véritable nom ou sous des noms d'emprunt, elle fut arrêtée plusieurs fois, pour avoir menacé un client avec un pistolet ou avoir dépassé les limitations de vitesse...

En 1986, lorsqu'elle rencontra Tyria Moore, une grande femme rousse de 24 ans à la démarche de camionneur, dans un bar gay à Daytona Beach, elle était seule, de mauvaise humeur et avait besoin de changement.
Elles devinrent rapidement amantes et, au départ, tout se passa très bien. Tyria abandonna même son emploi de bonne dans un motel et accepta que Wuornos les fasse vivre grâce à la prostitution.
Bien que leur ardeur se soit refroidie en moins d'un an, elles restèrent des amies proches et voyagèrent ensemble, inséparables durant près de quatre ans. L'argent commença à manquer, mais "Ty" resta avec "Lee", la suivit de motel miteux en motel miteux, dans des granges ou même dans les bois. La "valeur" de Wuornos sur le "marché" de la prostitution, qui n'avait jamais été spectaculaire, empira un peu plus. Leur existence, aussi pitoyable qu'elle fut, devint encore plus difficile à maintenir.

Le 4 juillet 1987, la police de Daytona Beach appréhenda "Tina Moore" et "Susan Blahovec", soupçonnées d'avoir frappé un homme avec une bouteille de bière.
Le 12 mars 1988, "Cammie Marsh Green" accusa un conducteur de bus de l'avoir agressé, affirmant qu'il l'avait chassé de son bus après une dispute. Tyria Moore fut nommée comme témoin.
Le 23 juillet, le propriétaire d'un appartement de Daytona Beach accusa Tyria Moore et "Susan Blahovec" d'avoir vandalisé leur chambre.
En 1989, Aileen Wuornos était plus erratique et agressive que jamais. Elle était colérique et provoquait les confrontations, voyageant toujours avec un pistolet dans son sac.
Elle expliqua à Tyria Moore tous les problèmes et les violences qu'elle avait subies et la soif de vengeance qu'elle ressentait.

Crimes et châtiment

Richard Mallory, 51 ans, était le propriétaire d'un magasin de réparation électronique de Clearwater, en Floride. Il lui arrivait de fermer boutique brusquement et de disparaître durant quelques jours pour se saouler et trouver des filles... Il avait divorcé 5 fois, et changé les serrures de son appartement 8 fois en trois ans. Il ne gardait ses employés que le temps d'éponger le retard qui s'était accumulé durant sa dernière "escapade", rompant leur contrat lorsque les commandes reprenaient un cours normal. Ses seules constantes étaient l'alcool, la pornographie et les prostituées. Ainsi, lorsqu'il n'ouvrit pas son magasin, début décembre 1989, personne ne s'en étonna vraiment. Personne n'était d'ailleurs assez proche de lui pour remarquer son départ. Il fallut attendre la découverte de sa Cadillac, quelques jours plus tard, abandonnée dans un bois en dehors de Daytona (dans le comté de Volusia), pour que l'on commence à se poser des questions. Son portefeuille et ses papiers personnels étaient éparpillés à côté du véhicule, ainsi que des préservatifs et une bouteille de vodka à moitié vide. Les policiers trouvèrent des taches de sang derrière le siège conducteur.
Douze jours plus tard, le 13 décembre, deux hommes cherchaient de la ferraille le long d'une route proche de l'Interstate 95, au nord de Daytona Beach, dans le Comté de Volusia, lorsqu'ils découvrirent un corps enveloppé dans un vieux tapis. Les empreintes relevées précautionneusement sur les mains déjà décomposées permirent d'identifier Richard Mallory. Il avait été tué de trois balles d'un calibre .22.
Plusieurs mois d'investigation sur son style de vie et parmi ses connaissances douteuses ne produisirent aucune piste intéressante. Les enquêteurs soupçonnèrent durant un moment une strip-teaseuse dénommée "Chastity" (sic) mais finirent par abandonner, par manque de preuve.

Le 5 mai 1990, le corps d'un homme fut découvert nu dans le Comté de Brooks, en Georgie, près de l'Interstate 75, tout proche de la frontière avec la Floride. Il avait été abattu de deux balles d'un calibre .22. Les enquêteurs de Georgie ne parvinrent pas à identifier le corps.

Le 1er juin 1990, un autre corps nu, ne portant qu'une casquette de baseball, fut découvert dans les bois du Comté de Citrus, en Floride, à 60km au nord

de Tampa. Les enquêteurs trouvèrent, entre autres, des préservatifs sur le sol.
La police soupçonna d'abord Matthew Cocking, le géomètre qui avait découvert le corps : il portait un pistolet sur lui et lançait des obscénités ou des injures à quiconque lui posait des questions sur sa découverte.
Mais l'identification du corps une semaine plus tard comme étant celui de David Spears, 43 ans, originaire de Bradenton, en Floride, innocenta Matthew Cocking. David Spears était un chauffeur de poids lourd que l'on avait vu pour la dernière fois le 19 mai, alors qu'il allait rendre visite à son ex-épouse à Orlando. Son pick-up avait été découvert une semaine plus tôt sur le bord de l'Interstate 75, dans le comté de Marion, les portes ouvertes et sans ses plaques d'immatriculation. On avait également volé sa boîte à outils.

Le 6 juin, 45km plus au sud, dans le Comté de Pasco, un autre corps nu fut découvert à quelques kilomètres de l'Interstate 75. Il était tellement décomposé que les médecins légistes ne parvinrent pas à relever d'empreintes digitales et ne purent déterminer la date du décès. Les neuf balles enlevées du corps étaient rongées par la décomposition, mais l'on put établir qu'elles provenaient d'un calibre .22.
Le corps fut plus tard identifié comme celui de Charles Carskaddon, 40 ans, un monteur de rodéos originaire de Booneville (Missouri). Il avait disparu depuis le 31 mai 1990, sur la I-75, alors qu'il allait voir sa fiancée à Tampa. Le 7 juin, son véhicule fut retrouvé dans le comté voisin de Marion. On avait volé plusieurs objets à l'intérieur, dont un pistolet de calibre .45.

Un enquêteur du Comté de Pasco, Tom Muck, avait entendu parler du meurtre analogue du Comté de Citrus.
Il contacta l'enquêteur Marvin Padgett, du bureau du shérif du Comté de Citrus, pour lui faire part des similarités qui existaient entre leurs affaires. Ils relevèrent des correspondances entre leurs affaires.
Cherchant d'autres pistes, Muck appela les enquêteurs des comtés et états voisins, et le Bureau d'Enquête de Géorgie lui parla du corps non identifié découvert le 5 mai. Il nota à nouveau des similarités entre les victimes, mais savait qu'il ne possédait pas encore assez de preuves pour demander une enquête commune.

Le 4 juillet 1990, une voiture zigzagua sur la *State Road 315*, près d'Orange Springs (comté de Marion), sortit de la route et termina sa course dans des buissons. Rhonda Bailey, qui était assise sous son porche et avait vu l'accident, affirma que deux femmes émergèrent de la voiture, jetant des canettes de bières dans les bois et s'insultant l'une l'autre. La brune ne disait pas grand-chose, mais la blonde, dont le bras saignait à cause de l'accident, criait sur l'autre.

La blonde remarqua que Rhonda Bailey les avait vues et la supplia de ne pas appeler la police, affirmant que son père vivait tout près. Elles remontèrent dans la voiture, dont le pare-brise était à présent brisé, et sortirent le véhicule des buissons. Mais elles n'allèrent pas bien loin et abandonnèrent la voiture endommagée au bord de la route pour partir à pied.

Un pompier volontaire d'Orange Springs fut prévenu par un passant et se rendit sur les lieux. Il croisa les deux femmes et leur demanda si elles étaient "celles de la voiture". La blonde jura et lui répondit par la négative, affirmant qu'elles n'avaient pas de voiture et n'avaient besoin de rien. Il les laissa partir.

Les adjoints du shérif du Comté de Marion trouvèrent la voiture, une Pontiac Sunbird grise de 1988. Le pare-brise et les vitres avant étaient brisées. Il y avait des taches de sang un peu partout, à l'intérieur, une empreinte sanglante sur une poignée de porte, et les plaques d'immatriculation avaient disparu.

Une recherche basée sur le numéro d'identification du véhicule (gravé sur le chassis) révéla que le véhicule appartenait à Peter Siems, qui avait disparu le 7 juin 1990, après avoir quitté sa maison de Jupiter, en Floride, afin de se rendre chez des amis, dans l'Arkansas.

Siems, 65 ans, était un commerçant à la retraite devenu missionnaire, qui passait le plus clair de son temps dans une mission chrétienne d'aide aux nécessiteux.

John Wisnieski, de la police de Jupiter (à 300km au sud d'Orange Springs), qui enquêtait sur la disparition de Siems depuis le début, envoya un télétype national contenant les descriptions des deux femmes (fournies par le pompier qui les avait croisées), un résumé de son affaire et des portraits-robots au "Bulletin d'Activité Criminelle de Floride".

Sans trop d'espoir.

Eugene Troy Burress, 50 ans, se rendit tôt le matin du 30 juillet à son emploi de livreur à la Gilchrist Sausage. Lorsqu'il ne revint pas de son circuit de livraison, sa directrice tenta de se renseigner et découvrit que Burress n'avait pas fait sa toute dernière livraison. Le soir, elle et son époux firent le tour de la ville à sa recherche. À 2h du matin, l'épouse d'Eugene Burress déclara à la police qu'il avait disparu.
A 4h du matin, les adjoints du shérif du Comté de Marion découvrirent son camion sur le bord de la State Road 19, à 30km à l'est d'Ocala. Il n'était pas fermé et les clés n'étaient plus sur le tableau de bord.
Le corps de Burress fut trouvé par une famille qui pic-niquait dans la Ocala National Forest, 4 jours plus tard, non loin de la Highway 19, à une douzaine de kilomètres de son camion.
La chaleur et l'humidité de la Floride avaient accéléré la décomposition, excluant toute identification, mais l'épouse de Burress reconnut son alliance. Il avait été abattu de deux balles d'un pistolet de calibre .22, une dans le torse et l'autre dans le dos.
Non loin, la police trouva ses cartes de crédit, ses factures et un sac d'argent liquide d'une banque locale, vide.

Le premier suspect de l'inspecteur John Tilley fut un vagabond nommé Curtis Blankenship. Il avait fait du stop sur la Highway 19 le jour de la disparition de Burress et avait été pris non loin du camion abandonné de la victime. Il devint toutefois évident, à mesure que l'enquête avançait, que Blankenship n'avait rien à voir avec le meurtre. Mais Tilley ne trouva pas d'autre suspect.

Durant l'automne 1990, une énorme enquête prit place à Gainesville, en Floride, afin de retrouver l'assassin de quatre étudiantes et un étudiant, dont les corps avaient été retrouvés en août.
Les jeunes femmes avaient été violées, poignardées et mutilées. Il n'existait ni indices probants, ni suspect... et la région était envahie de journalistes.
Le shérif du comté de Marion, où se situe Gainseville, subissait une terrible pression et devait annoncer quotidiennement ses (non) progrés aux médias *(le tueur de ces jeunes gens, Danny Rolling, allait être arrêté un an plus tard)*.

Bien que les enquêteurs des différents comtés alentours soient à présent au courant de l'existence d'un second tueur, le Shérif n'avait aucune envie d'admettre qu'il frappait depuis déjà des mois... et ne semblait pas vouloir s'arrêter.

Dick Humphreys ne rentra jamais chez lui après son dernier jour de travail au "Département de la Santé et des Services de réhabilitation" de Floride, à Sumterville. Spécialisé dans les affaires d'enfants maltraités, il était sur le point de déménager au bureau d'Ocala. Il avait 56 ans et avait d'abord été chef de la police dans l'Alabama. Il célébra son 35ème anniversaire de mariage le 10 septembre et disparut le lendemain.
Le soir du 12, son corps fut découvert dans le Comté de Marion. Il avait été abattu de six balles de calibre .22, une septième avait traversé son poignet. Sa voiture fut retrouvée le 19 septembre dans le comté de Suwanee, les plaques d'immatriculation manquantes.

Un mois plus tard, le corps nu de Walter Gino Antonio, 60 ans, fut découvert sur une route dans le comté de Dixie. Il était chauffeur de camion, travaillait parfois comme vigile et était réserviste de la Police du comté de Brevard. Il avait été abattu de quatre balles de calibre .22.
Sa voiture fut découverte cinq jours plus tard, dans le comté de Brevard, 300km plus loin. La police détermina qu'on lui avait volé une chevalière en or, son badge de la police, sa matraque, ses menottes et sa torche.

Le capitaine Steve Binegar commandait la division d'enquête criminelle du Shérif du comté de Marion. Il connaissait les meurtres commis dans son comté, mais aussi ceux des comtés voisins. Il ne pouvait ignorer les similarités : des hommes blancs d'âge moyen, voyageant seuls, tués par balles avec un calibre .22. Plusieurs étaient nus. Ceux qui étaient habillés avaient les poches de leur pantalon retournées. Leurs véhicules avaient été retrouvés à des kilomètres des corps.
Binegar épaulé par un groupe de travail multi-agences formé de représentants des comtés où les victimes avaient été trouvées, ainsi qu'une profiler du département de la police de Floride.
Selon cette dernière, rares étaient les personnes qui s'arrêtaient encore pour prendre des auto-stoppeurs - de peur d'être agressé - et le ou les tueurs devaient donc paraître "non menaçants " pour les victimes.

Elle porta ses soupçons sur des femmes, et plus particulièrement sur les deux femmes qui avaient démoli la voiture de Peter Siems et s'étaient enfuies. La manière de tuer de ces deux femmes, particulièrement brutales, était tout à fait inhabituelle pour des tueuses en série, qui sont bien plus souvent de discrètes veuves noires. Par contre, la capacité à attirer sa victime dans un endroit isolé et à la voler était plus "un type de crime féminin". Mais ce n'était pas simplement des vols qui tournaient mal, où les victimes finissaient par être tuées. Non, la tueuse était avant tout une meurtrière, qui en profitait pour voler.

Les journalistes locaux commençaient à poser des questions et Steve Binegar décida de s'allier à la presse pour obtenir de l'aide. A la fin novembre 1990, l'agence Reuters diffusa un long article sur les meurtres, expliquant que la police cherchait les deux femmes. Les journaux de toute la Floride reprirent l'histoire et la publièrent avec les portraits-robots des deux femmes en question.

Il fallut peu de temps pour que des pistes intéressantes commencent à affluer et, à la mi-décembre, la police avait même reçu des renseignements précis concernant les deux femmes.
Un homme à Homosassa Springs expliqua qu'elles lui avaient loué une caravane un an auparavant. Selon lui, le nom de la brune était Tyria Moore et la blonde, "Lee".
Une femme de Tampa affirma que les deux femmes avaient travaillé dans son motel, au sud d'Ocala. Leurs noms étaient Tyria Moore et Susan Blahovec.
Un homme qui préféra rester anonyme identifia les portraits-robots comme étant ceux de Ty Moore et Lee Blahovec, qui lui avaient acheté une caravane à Homosassa Springs. Selon lui, Lee Blahovec était la chef du duo. C'était une prostituée qui vendait ses charmes sur les airs de repos des camionneurs.

L'information la plus intéressante provenait de Port Orange, non loin de Daytona. La police locale avait retrouvé et suivi Lee Blahovec et Tyria Moore, et fournit un rapport détaillé des mouvements du couple de septembre à décembre. Elles s'étaient d'abord installées au Motel Fairview de Harbor Oaks, où Blahovec s'était inscrite sous le nom de Cammie Marsh

Greene. Elles avaient ensuite vécu quelques temps dans un petit appartement derrière un restaurant puis étaient revenues au motel. Début décembre, elles avaient quitté Fairview et Blahovec était revenue seule, jusqu'au 10 décembre.

Une vérification informatique procura les permis de conduire et les casiers judiciaires de Tyria Moore, Susan Blahovec et Cammie Marsh Greene. Moore n'avait pas vraiment de casier, car des accusations de cambriolage par effraction portées contre elle avaient été abandonnées en 1983. Blahovec avait été arrêtée une fois pour une petite infraction.
Greene n'avait aucun casier (Wuornos avait "emprunté" ce nom, et les papiers d'identité qui allaient avec, à une amie de Tyria Moore). Problème : la photo du permis de Susan Blahovec ne correspondait pas à celle de Cammie Greene.

La piste Cammie Greene apporta toutefois des preuves décisives. Les policiers du comté de Volusia inspectèrent les "monts de piété" du secteur et constatèrent qu'à Daytona, Greene avait mis en gage un appareil photo et un détecteur de radar. Ils avaient appartenu à Richard Mallory. À Ormand, elle avait mis en gage des outils qui se révélèrent être ceux volés du camion de David Spears.
Pour mettre ces objets en gage, Greene avait dû laisser l'empreinte de son pouce sur le reçu. Le système d'identification automatique des empreintes ne trouva rien, au départ. La responsable se concentra alors sur le comté de Volusia et, avec ses collègues, elle chercha une correspondance "à la main". Incroyablement, à peine 1/4 d'heure plus tard, elle découvrit que l'empreinte figurait dans un dossier de 1986, pour port d'arme illégal (un calibre .22) et vols de voiture contre une certaine Lori Grody. La photo ressemblait à celle du permis de conduire de Susan Blahovec.
Une empreinte de paume sanglante découverte dans la voiture de Peter Siems correspondait aux empreintes de cette Lori Grody.

Toutes ces informations furent envoyées au Centre National d'Informations Criminelles. Des réponses parvinrent du Michigan, du Colorado et de la Floride. Lori Grody, Susan Blahovec et Cammie Marsh Greene étaient des noms d'emprunt utilisés par une seule et même femme : Aileen Carol Wuornos.

Plusieurs personnes téléphonèrent également pour indiquer que Wuornos et sa compagne avaient été vues aux alentours de Daytona Beach. La force spéciale fut donc déplacée dans cette ville.

Le 5 janvier 1991 au matin, des enquêteurs, dont certains se faisant passer pour des vendeurs de drogue, parcoururent les rues et les bars de Port Orange, Daytona Beach et Harbor Oaks, dans l'espoir de trouver Wuornos. Le soir du 8 janvier, Mike Joyner et Dick Martin, dans leurs rôles de dealers, la repérèrent dans l'un des bars les plus mal fréquentés de Harbor Oaks. Elle avait déjà bu quelques verres, et ils voulurent l'approcher "en douceur", et la faire parler pour obtenir des confidences. Ils lui offrirent un verre et lui proposèrent de danser, mais des policiers locaux firent irruption dans le bar et emmenèrent Wuornos dehors. Mike Joyner téléphona immédiatement au poste de commande, où les autorités de six juridictions s'étaient réunies. Ce n'était pas le résultat d'une fuite : les policiers faisaient juste leur travail, car Wuornos avait encore commis l'un de ses innombrables délits.

Le shérif du comté de Volusia appela la police de Harbor Oaks et lui demanda de ne surtout pas arrêter Wuornos. Les policiers furent rapidement prévenus et Aileen Wuornos réapparut dans le bar peu de temps après. Joyner et Martin lui payèrent encore quelques bières. Elle quitta le bar vers 22h, après avoir décliné leur invitation pour une "ballade". Ils la retrouvèrent le lendemain et le surlendemain dans un bar de "bikers", le "Last Ressort". Joyner et Martin burent d'autres bières (à leur grande surprise, elle buvait encore plus qu'eux et "tenait mieux l'alcool") et tentèrent encore de la faire parler. Joyner apprit que Wuornos portait autour du cou un collier et une clé qui « *ouvrait l'histoire de (sa) vie* ».

Le lendemain après-midi, Joyner et Martin revinrent au "Last Ressort" avec des micros cachés, mais Wuornos, méfiante, ne leur parla toujours pas. Ils avaient prévu d'attendre le soir pour l'arrêter mais les deux enquêteurs apprirent que des dizaines de bikers allaient arriver le soir-même, et craignirent que Wuornos ne parte avec l'un d'entre eux.
Joyner proposa alors à Wuornos de se laver dans sa chambre de motel, ce qu'elle accepta.
Sur les marches du bar, Larry Horzepa, du bureau du shérif du comté de

Volusia lui annonça qu'elle était arrêtée pour le port d'arme illégal de Lori Grody. Il ne fit pas mention des meurtres et les médias ne furent pas prévenus que l'une des suspectes avait été arrêtée. Ils préféraient prendre leur précaution : ils ne possédaient pas l'arme des crimes et ne savaient pas où était Tyria Moore.

Cette dernière fut localisée le 10 janvier. Elle vivait avec sa sœur à Pittston, en Pennsylvanie. Des policiers du comté de Citrus et du comté de Marion allèrent l'interroger. Ils lui lurent ses droits, mais ne l'inculpèrent pas de quoi que ce soit. Elle accepta de raconter ce qu'elle savait sur Wuornos.

Elle était au courant des meurtres depuis que "Lee" était revenu avec la Cadillac de Richard Mallory. "Lee" lui avait expliqué avoir tué un homme mais Moore lui avait dit de ne rien ajouter. « *Je lui ai dit que je ne voulais rien entendre à ce sujet... Et à chaque fois qu'elle revenait après 'ça' et disait certaines choses, m'expliquant où elle avait obtenu certains objets, je lui disais que je ne voulais pas entendre* ». Elle avait eu des soupçons mais voulait en savoir le moins possible. Selon elle, plus elle en aurait su, plus elle aurait eu envie de dénoncer "Lee" à la police. Et elle ne voulait pas le faire. « *J'avais peur. Elle disait toujours qu'elle ne me ferait pas de mal, mais en fait on ne peut pas lui faire confiance, alors je ne sais pas ce qu'elle aurait pu me faire* ».

Le lendemain, Moore accepta néanmoins d'accompagner les deux policiers en Floride afin de les aider dans leur enquête. Les policiers désiraient obtenir une confession de Wuornos et expliquèrent à Moore comment ils comptaient s'y prendre.
Ils l'installèrent dans un motel de Daytona et lui demandèrent de contacter "Lee" en prison en disant qu'elle venait chercher ses affaires. Leurs conversations seraient évidemment enregistrées et Moore devait dire à Wuornos que les policiers avaient interrogé sa famille et qu'elle craignait qu'on l'accuse, elle, à tord, des meurtres. Les enquêteurs espéraient que, par attachement envers Moore, Wuornos admettrait les meurtres.

Et c'est exactement ce qui arriva.

Aileen Wuornos pensa d'abord qu'elle n'était emprisonnée que pour le port d'arme illégal de "Lori Grody". Lorsque Moore lui fit part des soupçons de la police, Wuornos - se doutant que les téléphones de la prison étaient

surveillés - parla des meurtres avec une sorte de code et en se construisant des alibis.
Moore se fit plus insistante à mesure que les jours passaient et Wuornos finit par se douter du fait qu'elles étaient écoutées par des policiers.
L'une de leurs conversations permit aux policiers de comprendre que la fameuse clé que Wuornos portait autour du cou ouvrait en fait un casier dans un entrepôt que Wuornos avait loué. Ils y trouvèrent des objets volés à David Spears, la matraque de Walter Antonio, ainsi qu'un appareil photo et un rasoir électrique ayant appartenu à Richard Mallory.
Après des heures passées à discuter, Wuornos devint moins méfiante, se laissa convaincre et déclara finalement à Moore qu'elle ne la laisserait pas "payer pour elle".
« *Continue et laissent les savoir ce qu'ils veulent savoir ou quoi que ce soit. Et je te couvrirai parce que tu es innocente. Je ne vais pas te laisser aller en prison. Écoute, si je dois avouer, je le ferai* ».

Durant sa confession aux policiers Larry Horzepa et Bruce Munster, Wuornos insista jusqu'à plus soif sur deux sujets importants auxquels elle tenait beaucoup.
- D'abord, elle affirma que Moore n'avait absolument rien à faire avec aucun des meurtres. Elle fut très solennelle dans son affirmation du fait que RIEN n'était sa faute, ni les meurtres ni aucune circonstance qui l'aurait conduit à tuer.
- Deuxièmement, tous les meurtres avaient eu lieu en état de légitime défense, selon elle. Chacune des victimes l'avait soit agressée, menacée ou violée. Son histoire semblait se développer à mesure qu'elle l'exprimait.

Lorsqu'elle pensait avoir dit quelque chose d'incriminant à son encontre, elle revenait en arrière et racontait de nouveau cet événement, en changeant des détails pour qu'ils coïncident avec son scénario global. Elle expliqua avoir été violée plusieurs fois dans le passé et en avoir "eu assez". Et lorsque chaque victime était devenue agressive, elle l'avait tuée "*par peur*".

Michael O'Neill, son avocat commis d'office du Bureau de Défense Publique du Comté de Volusia, lui conseilla à plusieurs reprise d'arrêter de parler. Exaspéré, il lui demanda finalement : « *Est-ce que vous réalisez que ces types sont des flics ?!* ». Wuornos répondit : « *Je sais. Et ils veulent me*

pendre. Et c'est bien, parce que peut-être, mec, que je le mérite. Je veux juste qu'on en finisse. »
Elle nia par contre avoir tué Peter Siems, dont le corps n'avait toujours pas été retrouvé, ainsi que le meurtre de l'inconnu retrouvé nu dans le comté de Brooks, en Georgie, en mai 1990.
Elle finit par admettre ces deux meurtres le matin du 16 janvier 1991.

Une avalanche d'offres d'écriture de livres et de scénarii de films se déversa sur les policiers, les familles des victimes, Tyra Moore et, évidemment, sur Aileen Wuornos.
Moins de deux semaines après son arrestation, elle vendit les droits d'adaptation de son histoire au cinéma. Elle sembla penser qu'elle allait pouvoir obtenir des millions de dollars grâce à son histoire : elle ne savait pas que la Floride possède une loi empêchant les criminels de profiter ainsi de leurs crimes. Son visage apparaissait dans tous les médias, tant locaux que nationaux. Elle avait l'impression d'être une vedette et continua de parler de ses crimes à quiconque l'écoutait, et notamment les employés de la prison du comté de Volusia. A chaque fois qu'elle re-racontait son histoire, elle la raffinait, se présentant à chaque fois sous un meilleur jour.

Dans le même temps, trois des principaux enquêteurs firent appel à des avocats afin de gérer les autres offres provenant d'Hollywood, et se retrouvèrent fort embarrassés lorsque leur avidité à profiter de cette affaire fut révélée au public. Ils affirmèrent avoir voulu vendre leur version de l'affaire, avec l'intention de reverser l'argent des droits à des associations de victimes...

Au milieu de cette cacophonie apparut Arlene Pralle, une chrétienne "*born again*" de 44 ans qui dirigeait un haras près d'Ocala. Elle avait vu la photo de Wuornos dans le journal et lui avait écrit. «*Mon nom est Arlene Pralle. Je suis 'born again'. Vous allez penser que je suis folle, mais Jésus m'a dit de vous écrire*.» Elle offrit à Aileen Wuornos de lui téléphoner, ce qu'elle fit le 30 janvier.
Presque immédiatement, Pralle devint son plus ardent soutien et sa meilleure amie. Elle lui affirma que ses avocats commis d'office tentaient de tirer de l'argent de son histoire, comme tous les autres. Wuornos demanda alors (et obtint) à ce qu'ils soient remplacés.

Pralle parla aux journalistes, décrivant sa relation avec Wuornos à un reporter de "Vanity Fair" comme un "lien d'âmes" : « *Nous sommes comme Jonathan et David dans la Bible. Une grande part de moi est enfermée en prison avec elle. Nous savons toujours ce que l'autre pense ou ressent* ». A un autre reporter, elle affirma : « *Si le monde pouvait savoir comment est la véritable Aileen Wuornos, aucun jury ne la condamnerait* ».

Tout le long de l'année 1991, Pralle apparut dans les talk-shows et les tabloïds, parlant à quiconque écouterait sa description de Wuornos comme une femme gentille et bonne. Elle arrangea des entrevues entre Wuornos et des journalistes qui, selon elle, seraient sympathiques envers la tueuse. Aileen Wuornos continua d'embellir son histoire. Toutes deux insistèrent sur l'enfance malheureuse de Wuornos et élevèrent des accusations de corruption et de complicité contre les agents proposant de l'argent pour un livre ou un film, contre les enquêteurs, les avocats et, particulièrement, contre Tyria Moore.
Finalement, le 22 novembre 1991, Arlene Pralle et son époux adoptèrent légalement Aileen Wuornos. Pralle explique que Dieu lui avait dit d'agir ainsi.

Les avocats de Wuornos arrangèrent un marché avec l'accusation (un "plea bargain") selon lequel elle plaiderait coupable de six meurtres et serait condamnée six fois à la perpétuité, échappant ainsi à la peine de mort. Mais le procureur de l'un des comtés refusa ce marché, considérant qu'elle méritait la peine capitale.

Tyria Moore n'était pas en Floride durant au moins l'un des meurtres. Bien que les enquêteurs aient découvert chez elle des objets ayant appartenu aux victimes, lorsqu'ils vinrent la chercher en Pennsylvanie, ils crurent ses affirmations selon lesquelles elle n'avait été impliquée dans aucun des meurtres.
Elle ne fut pas inculpée du moindre crime ou délit, même pas de recel ou de non-dénonciation de crimes... en échange de sa coopération.

Le 14 janvier 1992, le procès de Wuornos pour le meurtre de Richard Mallory commença. Les preuves et les témoignages s'accumulèrent contre elle.
Le Docteur Arthur Botting, qui avait autopsié le corps de Richard Mallory,

expliqua que la victime avait agonisé durant 10 à 20 longues minutes. Lorsque Tyria Moore monta à la barre pour témoigner contre Wuornos, cette dernière en eut les larmes aux yeux. Elle sembla sidérée par le fait que Tyria Moore l'ait trahie en échange de sa liberté. Moore ne lui jeta pas un seul regard. Elle témoigna du fait que Wuornos n'avait pas semblé le moins du monde bouleversée, nerveuse ou saoule lorsqu'elle lui avait dit avoir tué Mallory.

Douze hommes vinrent ensuite affirmer qu'ils avaient "rencontré " Aileen Wuornos le long des autoroutes du centre de la Floride au cours des dernières années.

La Floride possède une loi connue sous le nom de "Williams Rule" qui permet que des preuves relatives à d'autres crimes soient admises lors d'un procès si elles permettent de montrer une volonté récursive de tuer, un mode opératoire répétitif.
Grâce à cette loi, des informations concernant les autres meurtres de Wuornos furent présentés aux jurés. L'affirmation de Wuornos selon laquelle elle avait tué en état de légitime défense aurait pu sembler probable si le jury n'avait entendu parler que du meurtre de Mallory. Mais, informés de tous les meurtres, les jurés ne pouvaient plus croire l'explication de Wuornos.
Après que des extraits vidéo de sa confession enregistrée aient été montrés au tribunal, ses allégations semblaient même ridicules. Wuornos y apparaissait confiante et absolument pas secouée par l'histoire qu'elle racontait. Elle parlait facilement avec les enquêteurs et répéta plusieurs fois à son avocat de se taire. Regardant presque la caméra en face, elle dit : « *J'ai pris une vie. Je veux abandonner ma vie parce que j'ai tué des gens. Je mérite de mourir* ».

Tricia Jenkins, l'une des avocates de Wuornos, ne voulait pas que celle-ci témoigne et le lui indiqua. Mais Aileen Wuornos insista, elle voulait raconter SA version de l'histoire.

Mais l'exposé qu'elle fit du meurtre de Mallory ressemblait à peine à celui qu'elle avait donné lors de sa confession. Elle affirma que Mallory l'avait violée puis torturée. En l'interrogeant, le procureur John Tanner anéantit le moindre fragment de crédibilité qu'elle aurait pu avoir. Lorsqu'il mit en

lumière ses mensonges et ses inconsistances, elle devint agitée et coléreuse. Ses avocats lui conseillèrent plusieurs fois de ne pas répondre aux questions de l'accusation et invoquèrent 25 fois le 5ème amendement (qui permet à un accusé de ne pas donner un témoignage qui irait à son encontre). Elle était la seule témoin de la défense et lorsqu'elle quitta la barre, il y avait peu de doute sur le verdict que rendrait le jury.

Le 27 janvier 1992, les jurés ne mirent que deux heures pour déclarer Wuornos coupable de meurtre au premier degré. Lorsqu'ils quittèrent le tribunal, elle explosa de rage, hurlant « *Je suis innocente ! J'ai été violée ! J'espère que vous serez violés ! Sacs à merde d'Amérique !* ».

Son accès de colère était encore frais dans l'esprit des jurés lorsque la "phase de condamnation" (durant laquelle on décide de la peine du coupable) commença le lendemain.
Les experts pour la défense témoignèrent du fait que Wuornos était mentalement dérangée et qu'elle souffrait d'un désordre de la personnalité bipolaire provoquant ses sauts d'humeur incontrôlables. Durant son procès, l'humeur de Wuornos avait été (comme d'habitude) changeante, variant des éclats de rire aux larmes de rage... ce qui accréditerait la thèse de la défense (une personne qui a un trouble bipolaire a des cycles d'euphorie et de dépression; les variations de l'humeur sont hors de proportion ou indépendantes des événements vécus).

Selon ses avocats, son enfance douloureuse et brutale avait empêché sa maturation psychologique, l'avait « *pourrie et broyée* ». Tricia Jenkins se référa à sa cliente comme « *une enfant primitive et abîmée* » alors qu'elle plaidait afin que le jury épargne la vie d'Aileen Wuornos.
Mais les jurés n'avaient ni oublié ni pardonné la femme brutale qu'ils avaient appris à connaître durant le procès. Dans un verdict unanime, ils recommandèrent au juge Blount de la condamner à la peine capitale. Ce qu'il fit le 31 janvier.

Aileen Wuornos ne fut plus jugée dans d'autres procès.
Le 31 mars 1992, elle plaida coupable pour les meurtres de Dick Humphreys, Troy Burress et David Spears, expliquant qu'elle voulait « *être en règle avec Dieu* ». Lors d'une déclaration décousue à la cour, elle affirma : « *Je voulais vous expliquer que Richard Mallory m'a bien violée*,

brutalement, comme je vous l'avais dit. Mais pas les autres. Ils ont seulement commencé à le faire ». Elle termina son monologue en se tournant vers le procureur Rick Ridgeway et, sifflante, ajouta : « *J'espère que votre femme et vos enfants seront violés !* ».
Le 15 mai, le juge Thomas Sawaya la condamna trois fois à la perpétuité. Elle lui fit un geste obscène et murmura « *en... lé* ».

En juin 1992, elle plaida coupable du meurtre de Charles Carskaddon et en novembre, elle reçut sa 4ème condamnation à mort.
Début février 1993, elle fut condamnée à mort après avoir plaidé coupable du meurtre de Walter Gino Antonio.
Elle ne fut jamais inculpée du meurtre de Peter Siems car son corps n'a jamais été retrouvé.

En novembre 1992, on pensa que Wuornos pourrait obtenir un nouveau procès pour le meurtre de Richard Mallory grâce à l'émission de télévision "Dateline NBC". En effet, les avocats de Wuornos et le procureur de Floride n'avaient pas découvert le moindre passé criminel pour Richard Mallory, qui aurait justifié les accusations de viol d'Aileen Wuornos. Pour les policiers et l'accusation, Mallory était blanc comme neige, à peine un peu paranoïaque et obsédé sexuel.

Mais la journaliste de "Dateline", Michele Gillen, n'eut aucune difficulté à découvrir que Mallory avait été condamné à 10 ans de prison pour un viol brutal dans un autre état, une information qu'elle avait facilement obtenue en... vérifiant son nom dans le système informatique du FBI.
Les avocats de Wuornos pensèrent que les jurés auraient peut-être vu l'affaire sous un jour différent s'ils avaient eu connaissance de tous les faits.

Mais la justice n'accorda aucun nouveau jugement à Aileen Wuornos et la Cour Suprême de Floride réaffirma ses six condamnations à mort.
Michele Gillen n'appuya pas les avocats de Wuornos dans leur volonté de faire appel, mais critiqua le manque de professionnalisme des autorités locales : « *C'est une malade dangereuse qui a bien tué ces hommes. Mais ce n'est pas une raison pour l'état de se dire 'Elle a avoué avoir tué ces hommes, nous n'avons donc pas à faire notre travail'*. »

Wuornos décida peu après d'accepter son sort. « *Je suis une personne qui hait réellement la vie humaine et qui tuerait de nouveau* », écrivit-elle dans

une lettre à la Cour Suprême de Floride, dans laquelle elle accepta, en avril 1993, de licencier ses avocats et de ne plus faire aucun appel.
Le Sénateur Jeb Bush annula un ajournement de la sentence en octobre 2002, après que trois psychiatres qui avaient interviewé Wuornos aient conclu qu'elle comprenait qu'elle allait mourir et pourquoi elle allait être exécutée.

Wuornos donna sa dernière entrevue filmée quelques jours avant son exécution, à un producteur britannique nommé Nick Broomfield, qui avait réalisé un documentaire à son sujet en 1993. Elle partit, folle de rage, après une demi-heure de discussion. Le jour de l'exécution de Wuornos, Broomfield affirma : « *Aujourd'hui nous exécutons quelqu'un de fou. Cette personne a complètement perdu l'esprit* ».

Le procureur de la Floride, John Tanner, qui avait vu des psychiatres l'interroger durant une demi-heure, expliqua quant à lui qu'elle était consciente et lucide : « *Elle savait exactement ce qu'elle faisait* ».

Aileen Wuornos fut exécutée par injection mortelle le 9 octobre 2002 à la prison d'état de Starke, en Floride, plus de dix ans après avoir commis ses meurtres.
Ses dernières paroles furent : « *Je voudrais juste dire que je navigue avec le Roc* (Jésus) *et que je reviendrai comme le Jour de l'Indépendance avec Jésus, le 6 juin, comme dans le film, grande maternité et tout* ».

Aileen Wuornos est morte comme elle a vécu : seule. Vers la fin, Arlene Pralle, la "mère adoptive" de Wuornos a été remarquablement... absente. Leur relation s'était aigrie. Pralle n'était même pas présente lors de l'exécution de sa "fille".

Victimes

Richard Mallory (51 ans)
Assassiné le 1er décembre 1989.
Son corps fut découvert le 13 décembre dans le comté de Volusia, abattu de plusieurs balles de calibre .22.

Charles « Dick » Humphreys (56 ans)
Assassiné le 19 mai 1990.

Son corps fut découvert le 12 septembre 1990 dans le comté de Marion, abattu de six balles.

Charles Carskaddon (40 ans)
Assassiné le 31 mai 1990.
Son corps fut découvert le 6 juin dans le comté de Pasco, abattu de neuf balles.

David Spears (43 ans)
Son corps fut découvert le 1er juin 1990 le long de l'autoroute 19 dans le comté de Citrus, abattu de six balles.

Troy Burress (50 ans)
Assassiné le 30 juillet 1990.
Son corps fut découvert le 4 août dans un bois près de la State Road 19, dans le comté de Marion, abattu de deux balles.

Peter Siems (65 ans)
Assassiné en juin 1990.
Son corps ne fut jamais retrouvé, mais son véhicule fut découvert le 4 juillet, abandonné à Orange Springs, Comté de Marion, par Wuornos et Moore.

Walter Jeno Antonio (62 ans)
Assassiné le 19 novembre 1990.
Son corps fut découvert le même jour près d'une route dans le comté de Dixie, abattu de quatre balles.

Mode opératoire

Wuornos faisait du stop sur l'autoroute. Elle se présentait comme simple auto-stoppeuse et souvent, elle proposait de coucher avec les hommes qui acceptaient de la prendre en stop, mais il est possible qu'au moins une de ses victimes l'ait "levée" lorsqu'elle se prostituait.

Elle sortait son pistolet de son sac et ordonnait au conducteur de s'arrêter sur le bord de la route. Puis, elle l'abattait, parfois directement dans le véhicule, plus souvent après en avoir fait sortir sa victime.

Elle empochait ensuite tout ce qu'elle pouvait trouver, argent et objet qu'elle revendait par la suite. Elle s'en est toujours prise à des hommes qui avaient beaucoup d'argent sur eux, ou des objets de valeur. Parfois, elle a également volé les plaques d'immatriculation des véhicules ou les véhicules eux-mêmes.

Wuornos a affirmé avoir tué ses victimes en état de légitime défense, mais elle a tiré neuf fois sur Charles Carskaddon et six fois sur Charles Humphreys et David Spears. Plusieurs fois, elle a tiré dans le dos de ses victimes alors qu'ils se trouvaient en dehors de leur véhicule.

D'après ses explications, sa première victime, Richard Mallory, l'a prise en stop et c'est elle qui lui a proposé de "s'amuser" en échange de quelques dollars. Il a accepté et ils ont commencé à boire de la vodka. Passablement éméchés, ils se sont arrêtés sur le bas-côté de la route. Mallory a alors voulu "passer aux choses sérieuses" mais Wuornos l'a repoussé. Ils ont commencé à se battre et Wuornos a saisi son pistolet dans son sac...

Certains enquêteurs sont persuadés qu'Aileen Wuornos a fait plus de sept victimes, mais certains corps n'ont jamais été retrouvés ou identifiés.

Motivations

Après son arrestation, nombreux furent celles et ceux qui accusèrent Aileen Wuornos d'être une "*lesbienne qui hait les hommes*", comme si son orientation sexuelle avait pu être la raison de ses meurtres. Cette allégation concernant sa sexualité était basée sur sa relation avec Tyria Moore, qu'elle appelait son "épouse" (étrangement, Moore, avec ses cheveux roux, ses taches de rousseur et ses épaules carrées, ressemblait beaucoup au père biologique de Wuornos, Leo Pittman).
Wuornos était en fait bisexuelle. Elle a eu d'autres petites amies, mais a également eu des relations sentimentales (et non pas uniquement sexuelles et "commerciales") avec des hommes.

En 1981, l'un de ses petits amis rompit avec elle et, comme elle était très amoureuse et pensait ne pouvoir vivre sans lui, elle décida de se suicider. Elle se saoula et acheta un pistolet. Incapable de le retourner contre elle, elle l'utilisa en fait pour dévaliser un supermarché, vêtu seulement d'un

bikini ! Elle passa 18 mois en prison et, à sa sortie, elle s'installa avec un homme qu'elle avait rencontré au pénitencier.

Elle disait souvent qu'elle aimait le sexe avec les hommes. Sa vie sexuelle avec Tyria Moore était si faible que Moore s'en plaignit à sa meilleure amie. Wuornos elle-même affirmait que son amour pour Tyria Moore "*n'était pas sexuel*".
La véritable force qui conduisait la vie de Wuornos n'était pas du tout sexuelle. C'était la recherche d'un lien émotionnel, de l'amour avec un grand "A". L'amour qu'elle n'a jamais réellement connu, de la part de sa mère absente, de son grand-père violent et abusif et de sa grand-mère qui ne l'a pas protégée de lui. Et certainement pas des jeunes hommes brusques avec lesquels elle a couché durant son enfance et son adolescence.
En fait, durant toute sa jeunesse, Aileen Wuornos n'a pas eu une seule relation qui ait été positive, saine ou fortifiante avec un homme...
Wuornos avait trouvé en Tyria Moore le lien émotionnel profond dont elle avait tant besoin. Son caractère instable aiguillonnait également une terrible peur d'être abandonnée.

Selon Sue Russel, l'auteur du livre "*Lethal Intent*", six des sept meurtres qu'a commis Wuornos correspondent à des dates durant lesquels elle avait des problèmes relationnels avec Tyria Moore et avait peur de la perdre. Cette peur aurait pu être le "déclencheur" qui la conduisait à tuer et à voler, ce que l'on appelle le "facteur précipitant".

Lorsqu'elle était enfant, Aileen Wuornos avait tenté "d'acheter" l'amitié de ses voisins et de ses camarades de classe avec de l'argent qu'elle se procurait en se prostituant. De la même manière, elle tenta d'acheter la présence continue de Tyria en lui montrant des centaines de dollars, qu'elle avait volés à ses victimes, et en lui annonçant qu'elles allaient pouvoir s'amuser. Dans l'esprit de Wuornos, pour garder Tyria Moore, elle avait besoin d'argent. Presque sans exception, elle a tué des hommes qui avaient plusieurs centaines de dollars sur eux. Comme elle avait du mal à trouver des clients en tant que prostituée, ces grosses sommes d'argent représentaient beaucoup pour elle.
Elle avait pour habitude de rentrer à la maison en souriant après un meurtre, en exhibant cet argent volé et en promettant à Tyria qu'elle allait pouvoir

payer le loyer, acheter des bières, leur payer une entrée à Seaworld (un parc d'attractions nautique), faire la fête, etc.
Plus tard, Wuornos admit que Tyria Moore était avide et vénale. Et il lui semblait que l'argent lui permettait de la garder à ses côtés. C'est ce qu'elle croyait, en tout cas.

La sœur de Tyria a vécu avec les deux femmes durant trois semaines, une période pendant laquelle Wuornos a tué trois hommes. Les deux sœurs étaient très proches et Wuornos était désorientée, terrifiée à l'idée que, lorsque sa sœur repartirait dans l'Ohio, Tyria la suivrait.

Il ne semble pas qu'Aileen Wuornos ait éprouvé un plaisir sexuel à tuer des hommes - comme le font nombre de tueurs en série masculins - mais ses crimes avaient une composante sexuelle évidente, une composante d'humiliation sexuelle.
Plusieurs victimes ont été trouvées nues et il est probable que Wuornos les forçait à se déshabiller devant elle.
Il est certain qu'elle aimait le sentiment de pouvoir et de domination qu'elle ressentait en tenant la vie d'un homme entre ses mains.

Elle ne voulait pas laisser de témoins derrière elle. Elle avait toujours du produit nettoyant dans son sac, avec son pistolet, afin d'effacer toutes empreintes dans les véhicules des victimes et ne laisser aucune trace.

Wuornos rêvait d'être une héroïne pour les femmes. Elle croyait que son allégation de légitime défense serait facilement acceptée et tomba de haut lorsqu'elle fut cataloguée "tueuse en série".
Quelques mois avant d'être exécutée, elle avoua pourtant la vérité : elle avait tué de sang-froid, ses victimes ne l'avaient pas agressée... sauf la première, Richard Mallory.

Wuornos désirait plus que tout attention, célébrité et argent. Cammie Green, dont elle avait volé le nom, pense qu'elle avait longtemps pensé tuer des hommes, puis vendre son histoire et devenir riche. « *Elle disait 'Je vais faire quelque chose qu'aucune femme n'a jamais fait avant et tout le monde me respectera'. J'ai toujours su que quelque chose de grave allait se passer. Et Tyria a toujours été au courant* ».
En prison, Wuornos se révéla désagréable, sans aucun remord, exigeante et avide d'argent. Elle voulait être payée pour donner des interviews et

collectionnait toutes les coupures de presse à son sujet. Elle rabrouait durement les gardiens de prison qui ne lui montraient pas, selon elle, la considération qu'elle méritait : « *Vous ne savez pas qui je suis ? Je suis Aileen Wuornos, de la télévision* ».

On a dit que Wuornos détestait les hommes. En fait, il serait plus juste de dire qu'elle détestait le monde entier. Elle était profondément, incontrôlablement, en colère contre tout le monde.

Inévitablement, ses explosions de rage, son sale caractère et son tempérament changeant faisaient fuir les rares personnes qui tentaient de se lier avec elle.
Cammie Greene expliqua : « *Elle avait une mauvaise attitude. Je suis sûre que beaucoup d'hommes lui ont fait du mal, mais elle détestait les gens en général* ».

Citations

"*C'était un prédateur homicide [...], comme une araignée sur le bord de la route, attendant ses proies, des hommes*" : l'un des procureurs lors de son procès.

"*Elle a eu une enfance pourrie. Je pense que ça a quelque chose à voir avec ce qu'elle est devenue... Ses grands-parents n'étaient pas très sociables. Ils ne s'associaient avec personne. Elle a eu une vie misérable. Les gens ne peuvent agir que de la manière dont ils sont traités*" : une ancienne voisine des Wuornos.

"*(C'est) la personne la plus dérangée que je n'ai jamais eu à représenter*" : Billy Nolas, l'avocat de Wuornos en 1992.

"*Je les ai volés et je les ai tués, aussi froide que la glace, et je le ferai encore, et je sais que je tuerai d'autres personnes parce que je déteste les êtres humains depuis longtemps*" : Aileen Wuornos.

"*Elle aime contrôler les choses. En fait, ces meurtres étaient des actes de contrôle ultime, et nous avons déjà vu cela chez les tueurs en série auparavant. Elle tuait ces hommes pour obtenir le contrôle ultime sur leurs*

vies, qui était de les terminer" : John Tanner, procureur du comté de Volusia.

"*On entendait [Lauri Wuornos] hurler à l'autre bout de la rue. C'était simplement la manière dont il leur parlait. Il ne les traitait pas comme des êtres humains. Il les traitait pire que quiconque aurait traité un animal*" : Cheryl Stacy, une ancienne voisine des Wuornos, au sujet d'Aileen et Keith Wuornos.

Bibliographie

Livres en français :

"Monster : Autobiographie d'une serial-killer", Christopher Berry-Dee, Premium, 2010.

Livres en anglais :

"Monster: My True Story", Christopher Berry-Dee, Blake Publishing, 2006.

"Dead Ends", Michael Reynolds, Saint Martin’s Press, 2004.

"Lethal Intent", Sue Russell, Pinnacle Books, 2010.

"On a Killing Day: The Bizarre Story of Convicted Murderer Aileen Lee Wournos", Dolores Kennedy, Spi Books, 1994.

"The Female Homicide Offender: Serial Murder and the Case of Aileen Wuornos", Stacey Shipley et Bruce Arrigo, Prentice Hall, 2003.

Filmographie

"Overkill: The Aileen Wuornos Story", Peter Levin, 1992.

"Damsel of Death", Jackelyn Giroux, 2002.

"Aileen Wuornes: Selling of a Serial Killer", Nick Broomfield, 1994.

"Aileen: Life & Death of a Serial Killer", Nick Broomfield, 2003.

"Monster", Patty Jenkins, 2003.

France

MARCEL BARBEAULT

Nom : Marcel Henri Barbeault.
Surnom : "Le tueur de l'ombre".
Né le : 10 août 1941, à Liancourt (Oise), près de Creil - France.
Mort le : Toujours vivant (condamné à la prison à vie), incarcéré à la prison centrale de Saint-Maur, dans l'Indre.

Mari et père modèle, Marcel Barbeault est un tueur à la personnalité surprenante. Dans la région de Nogent-sur-Oise, durant sept années, au lever du jour, il a parcouru les rues pour tuer des femmes. Il en a abattu sept, ainsi qu'un homme. Il utilisait une arme à feu, fait assez rare chez les tueurs en série. Il était également voleur et cambrioleur : arrêté par les gendarmes, il n'avait passé qu'un mois en prison. Arrêté sur dénonciation anonyme, il a été condamné pour cinq des sept meurtres, mais n'a jamais rien avoué.

Informations personnelles

Le père de Marcel Barbeault était cheminot, sa mère était femme au foyer. Aîné de la famille, il s'entendait bien avec ses quatre frères et sa soeur. Timide et renfermé, il quitta l'école à 14 ans après avoir raté son certificat d'études primaires.
En 1957, il fut engagé dans les ateliers mécaniques des "Établissements Rivière" de Creil, en tant qu'outilleur.

A 19 ans, grand et fort, il pratiquait la boxe en amateur. Il voulut partir se battre en Algérie, où la guerre faisait rage depuis 1954. Le 13 décembre 1960, il s'engagea pour deux ans. Mais, alors qu'il désirait devenir parachutiste, il réalisa qu'il souffrait d'un vertige incontrôlable, et se retrouva brancardier... Ses états de service furent néanmoins récompensés : le 19 décembre 1962, il fut démobilisé avec les honneurs et fut décoré de la "Médaille commémorative des opérations de sécurité et de maintien de l'ordre en Afrique du Nord" et de la "Croix de la valeur militaire".
De retour en France, Marcel Barbeault désira devenir gendarme, mais

échoua lors des épreuves de sélection. Il retrouva alors son emploi aux "Établissements Rivière".

A 21 ans, il rencontra Josiane, une jolie secrétaire blonde et élégante, à la sortie d'un cinéma. Il était grand et imposant, mais était toujours aussi timide, et sa gentillesse toucha la jeune femme. Ce fut le coup de foudre. Ils se marièrent rapidement et eurent deux fils, en 1966 et 1972. Le couple s'installa dans le quartier des Martinets, à Montataire. Cette cité HLM venait juste d'être construite et leur logement était agréable. Le couple était heureux, Marcel Barbeault était considéré par tous comme un homme sympathique et un bon père de famille.

Malheureusement, la vie de Barbeault avait été et allait être marquée par des drames :

En 1968, sa mère qu'il aimait tant succomba à un long et douloureux cancer du sein. Elle mourut dans ses bras.

En 1971, Jean-Louis, l'un de ses frères, mourut brusquement dans un accident de la route.

Le 12 février 1974, Roger, un autre de ses frères, se suicida en se jetant sous un train, dans des circonstances troublantes.

Pour chacun de ces décès, Marcel Barbeault, l'aîné de la famille, prit en main toutes les démarches. Il vint souvent, par la suite, se recueillir sur les tombes de ses défunts enterrés dans le même cimetière.
En 1972, Marcel Barbeault changea d'entreprise et fut embauché à l'usine Saint-Gobain de Rantigny, dans le bassin industriel de Creil, suivant des horaires tournants : d'une semaine sur l'autre, il travaillait le matin, l'après-midi ou la nuit...

Ses relations avec son épouse commencèrent à se détériorer en 1974. Il avait été arrêté en flagrant délit par les gendarmes, le 3 septembre, alors qu'il récupérait le butin d'un cambriolage. Il reconnut qu'il n'en était pas à son coup d'essai. A son domicile, les enquêteurs furent surpris de l'importance du produit de ses vols. Barbeault expliqua qu'il avait agi ainsi pour « *amasser un peu d'argent* » afin de « *partir en vacances en famille* » ! Parmi tous les objets dérobés lors de ces cambriolages, les gendarmes découvrirent une arme de 4ème catégorie, un pistolet d'alarme que

Barbeault avait transformé en revolver de calibre 5.5 à balles réelles. « *Pour ma femme car, étant donné mes horaires de travail, elle était souvent seule à la maison* ».
Jugé, il fut condamné à un mois d'emprisonnement à la maison d'arrêt d'Amiens. Josiane était bouleversée et fit une dépression nerveuse. Son mari lui avait dit que tous ces objets lui avaient été donnés par un camarade de l'usine. Quand Marcel Barbeault fut libéré, elle voulut divorcer, mais, pour leurs deux fils, elle décida de lui laisser une chance et le couple reprit la vie commune dans l'appartement de Montataire.

Crimes et châtiment

Nogent-sur-Oise est situé dans le district urbain de Creil, un bassin industriel à une cinquantaine de kilomètres de Paris. Une artère principale rejoint la RN 16, et une ligne de chemin de fer Paris-Amiens serpente derrière les pavillons en briques rouges.

Le soir du 10 janvier 1969, **Françoise Lecron**, épouse d'un ingénieur de l'usine Saint-Gobain, faisait la cuisine dans sa maison située près de la voie ferrée. Soudain, elle entendit un grand bruit et ressentit une terrible douleur à l'épaule, puis s'écroula. Elle avait été touchée par une balle de carabine, tirée à travers la fenêtre de son pavillon. Elle n'était que légèrement blessée, mais elle n'avait pas eu le temps de voir son agresseur.

Les policiers s'interrogèrent : il ne semblait pas y avoir de mobile à cette agression. Ils pensèrent à un acte dont le but était d'intimider le mari, l'un des cadres dirigeants de la prestigieuse société Saint-Gobain, qui négociait au même moment le rachat d'une entreprise de la région.

Le 14 janvier au soir, **Michèle Louvet**, 17 ans, regagnait le domicile de ses parents, lorsqu'elle entendit elle aussi une détonation. Elle fut atteinte au ventre mais survécut. Le coup était parti d'un bosquet, le tueur était parti après l'avoir touchée. Elle n'avait pas pu le voir, car il faisait déjà presque nuit. La police rapprocha les deux agressions et la presse locale s'interrogea sur leur auteur, qu'elle baptisa "Le tueur de l'ombre".

Une semaine plus tard, le 23 janvier au soir, **Thérèse Adam**, une représentante en cosmétique âgée de 49 ans, regagnait son domicile. Près de

chez elle, elle fut attaquée par un homme. Il l'assomma avant de lui tirer une balle de calibre 5.5 dans la nuque. Le lendemain, un passant aperçut son corps, dissimulé dans un fourré le long de la voie ferrée.

Toute la ville était en émoi. Dans le journal local, ce crime incompréhensible fut relaté en détail. Pourtant, au fil des mois, Nogent-sur-Oise retrouva le calme, en essayant tant bien que mal d'oublier ce drame inexpliqué.

Presque un an s'écoula et, le 16 novembre 1969 au soir, alors qu'il pleuvait, un homme pénétra dans un pavillon isolé. Son visage était dissimulé sous un foulard rouge et il portait un ciré de pêcheur marron. Il brandit une carabine sous les yeux de **Suzanne Mérienne**, 44 ans, et de sa fille, **Micheline**, 19 ans. Très vite, il les entraîna à travers le jardin jusqu'à un terrain boueux qui bordait la ligne de chemin de fer toute proche. Il sépara alors les deux femmes, puis ligota la mère avant de la tuer d'une balle dans la tempe. Épouvantée, Micheline Mérienne eut le réflexe de s'enfuir. Devant les policiers du commissariat de Creil, elle décrivit le tueur : un homme grand et bien bâti, avec des "*yeux de chat*".

La police établit un lien entre les quatre agressions. La presse nationale, les radios, les télévisions dépêchèrent leurs reporters à Nogent-sur-Oise. Le "tueur de l'ombre" fit la une des journaux.
L'angoisse s'installa à Nogent-sur-Oise. Les femmes brunes (comme les quatre victimes) évitèrent de sortir seules dès le crépuscule.

Pourtant, pendant plus de trois ans, le "tueur de l'ombre" ne fit plus parler de lui. Tout le monde voulait oublier ce cauchemar. On pensa que le "monstre" s'était décidé à arrêter ses crimes ou qu'il avait quitté la région. Mais, le 6 février 1973, il fit une nouvelle victime. Le corps d'**Annick Delisle**, 29 ans, ouvreuse de cinéma, fut retrouvé à demi nu à quelques pas du centre de Nogent. Le tueur l'avait assommée d'un coup de matraque derrière la tête, avant de l'achever d'une balle de 22 long rifle dans la nuque.

Quelques mois plus tard, dans la nuit du 28 au 29 mai 1973, **Eugène Stephan**, 25 ans, et **Mauricette Van Hyfte**, une ouvrière de 23 ans, passaient la soirée en amoureux dans la voiture du jeune homme. En contrebas du cimetière de Laigneville, juste à la lisière de la forêt, la vue sur la vallée de l'Oise était superbe.

Mais le lendemain, à l'aube, des ouvriers qui se rendaient à leur travail furent intrigués par cette voiture dont une portière était grande ouverte. Sur le siège avant, Eugène Stephan gisait dans une mare de sang. Quelques mètres plus loin, les deux hommes trouvèrent le corps de Mauricette Van Hyfte. Les deux amoureux avaient été assommés et tués de plusieurs balles de carabine 22 long rifle.
La police, désormais familiarisée avec le rituel du tueur de Nogent, fut persuadée qu'il s'agissait d'une nouvelle agression du "tueur de l'ombre", bien que cette fois il se soit attaqué à un couple et non à une femme seule.

L'hiver suivant, un nouveau meurtre fit rebondir l'affaire. Le 8 janvier 1974, **Josette Routier**, une employée de banque de 29 ans, fut assassinée à son domicile de Nogent-sur-Oise. Le meurtrier s'était introduit chez elle en escaladant les balcons de la résidence. Caché dans les doubles rideaux, il avait attendu la jeune femme, brune comme les autres victimes. Il l'avait assommée d'un coup de matraque derrière la tête, lui avait tiré deux balles de calibre 5.5 dans la tempe et lui avait arraché ses sous-vêtements.
Le corps de Josette Routier ne fut découvert que trois jours plus tard par des voisins inquiets de sa disparition.

En septembre 1974, l'inspecteur divisionnaire Daniel Neveu fut muté à Creil. L'affaire lui fut confiée. Ce jeune policier de 34 ans au parcours sans faute se passionna pour cette énigme. Avec un acharnement méthodique, il allait construire un raisonnement pour résoudre l'enquête.
Depuis le début de l'enquête, 250 gendarmes et 50 inspecteurs étaient mobilisés en permanence dans la région. Auditions par centaines, fouilles systématiques, recherches minutieuses, rien n'était laissé au hasard. Mais chaque meurtre obligeait les enquêteurs à tout reprendre.

Les indices étaient bien faibles : un cheveu brun dont on ne pouvait dire s'il appartenait au tueur, une empreinte de botte de pointure 42, quelques douilles de balles de carabines, une cordelette à sept brins, et le témoignage de Micheline Mérienne, qui avait entrevu le tueur.
De leur côté, les experts psychiatres tentaient de cerner la personnalité du tueur, imaginant volontiers une espèce de monstre solitaire, incapable d'avoir une sexualité normale...

Les études balistiques, quant à elles, apportèrent la preuve que le tueur avait utilisé plusieurs armes.

Daniel Neveu, en lisant l'énorme dossier constitué depuis 5 ans, apprit que les crimes sans mobile apparent avaient été accomplis selon un rituel morbide : de nuit, dans le froid, un coup de matraque, puis un coup de feu. Le dernier meurtre en date, celui de Josette Routier, présentait une particularité : l'utilisation d'un couteau dans un but sexuel. C'était la première fois que le tueur montrait un intérêt clairement sexuel pour sa victime.

En 1975, à l'arrivée du commissaire Jacob à l'antenne de police judiciaire de Creil, les policiers travaillèrent sur une plus grande échelle. Une centaine d'enquêteurs fouillèrent la région dans ses moindres replis. Six procès verbaux furent établis, 92 perquisitions furent ordonnées, 1000 personnes interrogées.
Sans résultat probant, malheureusement.

Le 26 novembre 1975, un habitant de Nogent-sur-Oise originaire du Portugal, se présenta au commissariat. Depuis la veille, il était sans nouvelle de sa nièce, **Julia Gonçalves**, qu'il hébergeait depuis quatre ans. Tous les matins, pour prendre le train de 6h09, cette jeune femme de 29 ans, employée dans une blanchisserie, rejoignait la gare en passant par un grand jardin public situé en plein cœur de la ville.

Le lendemain, un employé municipal, en ratissant les feuilles sur la berge du ruisseau qui serpente au travers du jardin public, accrocha avec son râteau le corps de la jeune femme brune. Julia Gonçalves était dévêtue des genoux à la poitrine. Pour le médecin légiste, le décès remontait à deux jours.
Selon toute vraisemblance, l'assassin avait attendu, tapi dans l'obscurité. Lorsque la jeune femme était passée devant lui, il l'avait assommée d'un violent coup à la tête, avant de l'achever d'une balle de carabine dans la nuque. Quelques heures après cette découverte, les policiers trouvèrent le sac et la jupe de la victime, cachés sous un tas de feuilles mortes.

Le commissaire Christian Jacob reçut un témoin oculaire après ce meurtre. Dans la lueur de ses phares, la personne avait vu, vers 5h45, dans le parc, un homme immobile caché dans les feuillages. Il était vêtu de sombre,

plutôt beau garçon, et il avait des cheveux noirs. Mais c'était surtout son regard qui avait frappé le témoin, tout comme il avait marqué Micheline Mérienne, 6 ans plus tôt.

Au fil de son enquête, l'inspecteur Neveu élabora une thèse sur cette série de meurtres.
Depuis sept ans, des dizaines de cambriolages avaient été commis dans la région. Ainsi, dans la nuit du 10 août 1973, un pavillon avait été visité par un voleur qui avait emporté un transistor, une montre, un bocal de cerises et une carabine. L'inspecteur Neveu releva plusieurs détails troublants : comme pour le meurtre de Josette Routier, une couverture avait été tendue devant la fenêtre pour masquer la lumière. Avant de quitter les lieux, le cambrioleur avait étalé, bien en évidence, des photos de famille, et ceci à plusieurs reprises. L'auteur de ces cambriolages était un voleur, mais aussi un voyeur.
Or, l'assassin des femmes de Nogent-sur-Oise était lui aussi un voyeur.

Neveu était catégorique : le voleur et le tueur n'était qu'un seul et même homme.

Au matin du 6 janvier 1976, **Françoise Jakubowska**, une petite jeune femme brune de 21 ans, secrétaire administrative à EDF, quitta le domicile où elle vivait avec ses parents, pour partir à son travail. Il faisait encore nuit et la pluie commença à tomber sur la route qui menait à la gare de Villers-Saint-Paul, près de Creil. C'était une petite halte SNCF sur la ligne Paris-Bruxelles, construite en pleine nature.
Un homme se jeta soudain sur elle et lui assena un coup de matraque derrière la tête. Il lui porta ensuite plusieurs coups de poignard d'une rare violence dans la poitrine. Il braqua le canon d'une carabine 22 long rifle sur la tempe de la jeune femme et tira. Ensuite, il dénuda Françoise Jakubowska des genoux à la poitrine. Il lui arracha ses bas et fit glisser son slip sur ses chevilles. Son forfait accompli, le meurtrier disparu sans laisser de trace.

En début d'après-midi, une pensionnaire de l'hôtel de la gare, tout proche, se rendit dans le jardin qui donnait directement sur la petite route pour y étendre du linge. Près des fils à linge, elle aperçut un sac à main, jeté à même le sol. La pensionnaire fit quelques pas et réalisa que l'herbe mouillée

était couverte de sang. Un peu plus loin, elle découvrit le cadavre de la jeune femme.

Malgré le peu d'indices, il semblait bien qu'il s'agissait d'une nouvelle victime du "tueur de l'ombre". La presse parisienne, les chaînes de télévision, les radios dépêchèrent leurs reporters pour couvrir cette énigme mystérieuse qui passionnait la France.

Maria D., une jeune femme de ménage de 35 ans d'origine portugaise, déclara par la suite aux enquêteurs avoir été suivie, à plusieurs reprises depuis le début de l'année, par un homme grand et brun, dont le visage était dissimulé par un foulard. A chaque fois, cela s'était passé entre 4 et 5 heures du matin, lorsqu'elle se rendait à son travail, jusqu'au jour où elle s'était fait accompagner. L'homme avait alors disparu sur son vélomoteur. Dans son témoignage, elle évoqua, comme les deux autres témoins, le regard perçant de l'homme.

Durant les mois qui suivirent, les bruits les plus divers coururent dans la région. La rumeur prétendit que les deux dernières victimes avaient été égorgées et éventrées, que le "passager de la pluie" (autre surnom du tueur) avait écrit au maire de Nogent-sur-Oise (comme Jack l'Eventreur) pour lui dire qu'il frapperait encore trois fois. On disait aussi que la pleine lune agissait sur ce "monstre" en proie à une folie sadique.
Chacun était persuadé à Nogent que le "monstre" n'avait pas fini de hanter son "terrain de chasse" de quatre kilomètres sur deux, qu'il semblait connaître comme sa poche.

L'arrestation du présumé "tueur de l'ombre", à la mi-décembre 1976, mit fin à ces rumeurs.
Le commissaire Jacob avait reçu un appel anonyme lui indiquant que le tueur était un ancien ouvrier des "Établissements Rivière" à Creil qui avait "fait" l'Algérie, avait pratiqué la boxe, était marié à une femme blonde et ne possédait pas de permis de conduire. Selon l'appel, l'homme était un violent et un voleur.

Daniel Neveu avait déjà établi une liste de 150 suspects. A l'issue de la dénonciation téléphonique reçue par son patron, il rajouta six noms à celle-ci. Puis, l'inspecteur reprit le dossier du double meurtre de Laigneville. Les meurtres de Mauricette Van Hyfte et Eugène Stephan ne correspondaient

pas aux habitudes du tueur. Celui-ci n'avait, jusque-là, jamais tué d'homme. L'inspecteur Neveu pensa que le meurtrier avait été surpris dans un lieu qui lui était familier.
Un indice vint étayer le raisonnement de l'inspecteur Neveu. Quelques jours après le double meurtre, à côté d'un robinet d'eau du cimetière, avait été retrouvée une balle de 22 long rifle. Une balle qui était certainement tombée de la poche du tueur alors qu'il se lavait les mains. En pleine nuit, Neveu essaya, sans succès, de retrouver ce robinet. L'assassin était donc un habitué du cimetière, quelqu'un qui devait s'y rendre régulièrement sur la tombe d'un parent.

Une fois encore, Neveu dressa une liste de 2500 personnes qui auraient pu venir se recueillir sur l'une des 650 sépultures de Laigneville. Un laborieux travail de recoupement lui permit de recouper les informations et de sélectionner 250 fiches. Au mois de novembre 1976, après de multiples vérifications, seuls 50 noms subsistaient encore sur la liste des suspects. Il fallait agir vite, car l'hiver et la pluie risquaient de ramener le "tueur de l'ombre" sur son terrain de chasse.

L'homme sur lequel planaient le plus de soupçons était un garde-chasse, il fut mis hors de cause. Le second, un aliéné mental, reçut les policiers en leur annonçant qu'il les attendait depuis six ans. Il fut également mis hors de cause, ainsi que les deux suspects suivants. Le cinquième se nommait Marcel Barbeault.

Bon père de famille, ouvrier à l'usine Saint-Gobain, cet homme de 35 ans habitait une cité HLM à Montataire. Le 14 décembre 1976, une perquisition fut ordonnée à son domicile. Aucune pièce à conviction ne fut trouvée dans son appartement. Mais, avant de partir, les policiers firent un détour par la cave. Entre de vieux meubles, ils découvrirent, dissimulés derrière une porte, une carabine 22 long rifle de marque Gekado, un poignard de commando, une matraque et un ciré de pêcheur.
Lorsque Marcel Barbeault arriva vers midi à la cité des Martinets, les bras chargés de cadeaux de Noël pour ses enfants, on lui passa les menottes aux poignets.

Lorsque les policiers présentèrent Barbeault à l'inspecteur Neveu, ce dernier fut frappé par la similitude entre ce solide gaillard d'1m82 et le portrait-

robot du "tueur de l'ombre".
Sa ressemblance avec ce portrait-robot, et surtout la carabine 22 long rifle et le poignard de parachutiste trouvés dans sa cave, témoignaient contre lui. Pourtant, tout au long de l'interrogatoire, Barbeault ne se laissa aller à aucun aveu. Avec calme, il nia toutes les accusations portées contre lui ou esquiva les questions. Cette carabine, comme ce ciré, il les avait trouvés dans un cimetière.

Le 16 décembre, il fut présenté au tribunal de Senlis, devant la juge d'instruction chargée de l'affaire, qui fut frappée par la ressemblance entre Barbeault et le portrait-robot : même force, même silhouette imposante. Avant même de le faire comparaître dans son cabinet, elle avait étudié les conclusions de l'analyse balistique de la carabine de marque Gekado saisie dans la cave du prévenu. Les conclusions du directeur du laboratoire de la police scientifique étaient accablantes. Sans aucun doute possible, cette carabine 22 long rifle, au canon et à la crosse sciés, était celle qui avait tuée Françoise Jakubowska le 6 janvier 1976.
Malgré tout, Marcel Barbeault continua de nier. Il n'était pas le "tueur de l'ombre". Il avait déjà volé, oui, mais il n'avait jamais tué personne. « *Cette arme, je l'ai volée dans une cabane de fossoyeur, bien après la date du crime* ».

Pourtant, à cet indice s'ajoutaient les autres objets saisis dans la cave de la cité de Montataire : un poignard de parachutiste (sur lequel on n'avait décelé aucune trace de sang), un tuyau qui aurait pu être utilisé comme une matraque, et un ciré de pêcheur. Ce vêtement correspondait à la description qu'en avait faite Micheline Mérienne à la suite du meurtre de sa mère, en 1969. Comme elle l'avait indiqué, il dégageait une forte odeur de plastique pourrissant. Elle affirma également que la silhouette de Barbeault était semblable à celle de l'assassin.
Maria D., la femme de ménage de Saint-Gobain, reconnu aussi Barbeault : « *C'est lui ! C'est bien l'homme qui m'a suivie au début de l'année* ».

En s'appuyant sur ces preuves matérielles et ces témoignages, la juge d'instruction inculpa Barbeault pour le meurtre de Françoise Jakubowska. Il fut incarcéré et mis au secret à la maison d'arrêt d'Amiens.
Le 21 décembre, il fut à nouveau entendu, en présence de son avocat.

Durant trois heures, il répondit aux questions de la juge, en esquiva certaines, sans perdre son sang-froid. Lorsqu'elle l'interrogea sur sa présence presque quotidienne dans les cimetières de la région, il répondit que son grand-père, qui ne pouvait plus se déplacer, lui avait demandé d'entretenir régulièrement les tombes des 5 membres de sa famille.

Depuis la dernière confrontation de l'inculpé avec la juge d'instruction, la balistique avait poussé plus loin l'examen de la carabine et des balles extraites des corps des victimes. L'arme qui avait tué Françoise Jakubowska avait également tué Julia Gonçalves. Ces conclusions n'ébranlèrent pas Marcel Barbeault : il continua de prétendre qu'il avait trouvé la carabine, et que celle-ci avait dû être utilisée par le "tueur de l'ombre". Il admit qu'il aurait dû remettre la carabine aux objets trouvés ou à la police, mais il ne l'avait pas fait parce qu'il avait la passion des armes : « *Je ne suis pas un assassin. C'est une épouvantable erreur* ! »

Il fut cependant inculpé pour un second meurtre, celui de Julia Gonçalves. Durant l'entretien, Barbeault ne manifesta qu'un seul moment de faiblesse, lorsqu'on lui donna des nouvelles de ses fils, qu'il adorait.

Les enquêteurs de la police judiciaire se mirent à la recherche de toutes les carabines qui étaient passées entre les mains de Barbeault. Ils étaient convaincus que, durant cette série de meurtres qui avait duré sept ans, deux autres armes avaient été utilisées par le tueur. Pour étayer leur thèse, ils s'intéressèrent à la carabine que Barbeault avait volée à la fin de l'été 1972 chez M. Lechovitz, à Nogent-sur-Oise. L'arme avait été restituée à son propriétaire par les gendarmes de Liancourt en 1974. Elle était donc restée pendant deux ans entre les mains de l'inculpé. Mais cette fois, le rapport de la balistique n'abonda pas dans le sens de la culpabilité de Barbeault.

Barbeault resta imperturbable. Mais le commissaire Jacob conserva la certitude d'avoir arrêté le "tueur de l'ombre". Il avait fallu sept ans pour mettre la main sur l'assassin, déclara-t-il, il allait bien falloir six mois pour le confondre.

Un an après l'incarcération de Barbeault, l'enquête, qui semblait piétiner, progressa brusquement grâce à une importante découverte. Lors d'un cambriolage commis en 1970 au domicile de M. Landais, vol attribué à Barbeault, une autre carabine 22 long rifle, de marque Reina, avait disparu.

Le propriétaire de cette arme avait l'habitude de s'entraîner sur des cibles installées dans son jardin. En passant au crible la moindre parcelle du terrain, les policiers découvrirent des balles provenant de l'arme. L'analyse comparative effectuée prouva que ces projectiles et ceux qui avaient tué Eugène Stephan et Mauricette Van Hyfte, ainsi que Josette Routier, provenaient de la même carabine.

Le 16 décembre 1977, lorsque la juge d'instruction lui signifia ces trois nouvelles inculpations, Marcel Barbeault se défendit avec la même énergie : « *Je n'ai pas commis ce vol. Je n'ai jamais eu cette arme entre les mains* ! ». Et pourtant, deux de ses amis avaient reconnu que Barbeault leur avait prêté une carabine de la même marque.

Au terme de près de cinq années d'instruction, la juge d'instruction transmit à la Chambre des mises en accusation d'Amiens l'énorme dossier du "tueur de l'ombre". Mais sur les huit meurtres, seuls cinq furent attribués à Marcel Barbeault, qui n'était jamais passé aux aveux. Faute de preuves matérielles tangibles, les trois premiers meurtres commis à Nogent, ceux de Thérèse Adam, de Suzanne Mérienne et d'Annick Delisle ne furent donc officiellement jamais élucidés.

Le lundi 25 mai 1981, au palais de justice de Beauvais, s'ouvrit le procès de Marcel Barbeault devant la cour d'assises de l'Oise. Il risquait la peine capitale. Bien qu'il ait toujours nié être le "tueur de l'ombre", Barbeault du, tout au long des quinze jours d'audience, répondre des meurtres de Mauricette Van Hyfte, d'Eugène Stephan, de Josette Routier, de Julia Gonçalves et de Françoise Jakubowska.
Barbeault avait presque l'air étonné de se retrouver dans cette salle d'audience. Il semblait calme, mais l'agitation continuelle de ses doigts trahissait une grande nervosité.

Barbeault avait peur de ses juges, de ces femmes tirées au sort pour constituer le jury populaire, qui allait se prononcer sur sa culpabilité. Son avocat en avait récusé cinq, l'avocat général presque autant. Mais le hasard du tirage au sort était têtu. Parmi les neuf membres de jury, trois femmes brunes siégeaient aux côtés des autres jurés.

Au total, pas moins de 75 témoins et 17 experts furent entendus pendant ce procès. Une jeune femme blonde, Josiane Barbeault, osait à peine porter un

regard sur son époux.
Après la lecture des actes d'accusation, le président Blin voulu en savoir plus sur la vie de Barbeault et lui demanda : « *Etiez-vous à côté de votre mère le jour de sa mort ?* ». « *Oui* », répondit tristement Barbeault, « *j'étais là, je l'ai vue mourir* ». L'accusé adorait sa mère et la série de meurtres avait débuté au lendemain de la mort de celle-ci.

Marcel Barbeault relata ensuite les autres décès survenus dans sa famille : l'accident de voiture de son frère Jean-Louis en 1971 et le suicide de Roger, son autre frère, en 1974. Il raconta sa rencontre avec Josiane, qui allait devenir son épouse, et qu'il aimait tellement.

Les psychologues vinrent se prononcer à la barre sur le l'état mental de Marcel Barbeault. Ils conclurent tous qu'il était intelligent et qu'il n'était pas un malade mental. Un être renfermé, un peu fruste, avec des tendances morbides, certes, mais dont l'état n'avait rien de pathologique. Un homme normal.

Se succédèrent ensuite à la barre les collègues de travail, les amis, les voisins et les membres de la famille de Barbeault. Autant de témoignages qui allaient dans le même sens : « *Barbeault, c'était un brave type*». Seule fausse note dans ce portait sympathique, la déclaration d'un ancien collègue : «*C'était un violent, Barbeault !*».

L'épouse de Barbeault témoigna à son tour : « *Cétait un bon mari, doux et attentionné avec les enfants. Je n'ai rien à lui reprocher... C'était un mari fidèle, je n'ai jamais songé qu'il ait pu me tromper... Je n'ai jamais compris pourquoi il commettait ces cambriolages. Nous n'avions pas de mal à vivre...* ». Elle reconnut qu'elle avait pensé à divorcer. « *Quand il est sorti de prison, j'ai décidé de lui donner une chance. Mais je l'ai prévenu que s'il recommençait, ce serait fini !... Il m'a menti deux fois... Chaque fois, il m'a assuré qu'il partait faire des renforts à l'usine et c'était faux !* ». Lorsque l'avocat de Barbeault lui demanda si elle pensait que son époux pouvait être le tueur, elle répondit : « *Non, Marcel est innocent de tous ces crimes. Sinon, je ne serais pas restée avec lui* ».

Durant la seconde semaine du procès, les meurtres furent à l'ordre du jour. Les invraisemblances et les approximations alternèrent sans cesse avec les preuves irréfutables. Le cheveu brun présentait "une grande similitude"

avec ceux de Barbeault. Il avait été établi que l'auteur du crime pouvait chausser du 42. Or, Barbeault chaussait du 43. Les marques observées sur le corps des victimes ou sur leurs vêtements pouvaient avoir été faites avec le poignard saisi dans la cave de Barbeault. Pourtant, à l'expertise, cette arme ne présentait aucune trace de sang.

En revanche, la balistique était formelle sur la carabine Gekado découverte dans la cave de l'accusé. Les balles extraites du corps de Julia Gonçalves et Françoise Jakubowska avaient été tirées avec cette arme. Quant à l'autre arme, d'après les analyses des balles retrouvées à l'autopsie des trois autres victimes, il s'agissait d'une carabine Reina. Barbeault était accusé d'en avoir volé une au domicile de M. Landais en 1970.

Les témoins, qui avaient reconnu Barbeault comme "le rôdeur dans le parc" ou "le rôdeur de la gare" juste après son arrestation, furent moins formels lors du procès. Cinq ans s'étaient écoulés, Barbeault avait grossi, s'était empâté, et son visage était rougeaud.
Un collègue de travail se rappela cependant que Barbeault était arrivé un jour à l'usine vêtu d'une parka tachée de sang.

Barbeault, lui, continua de nier.

L'inspecteur Daniel Neveu vint relater sa longue enquête et expliquer le raisonnement qui l'avait conduit à l'arrestation de Marcel Barbeault. Il évoqua les curieux cambriolages commis dans la région, tous attribués à Marcel Barbeault. Il s'intéressait aux photos intimes qu'il trouvait dans les pavillons visités. Au cours d'une perquisition chez Barbeault, les policiers avaient mis la main sur plusieurs objets volés.
La thèse de l'inspecteur n'avait pas changé : le voleur et le tueur n'étaient qu'un seul et même homme, un voyeur.

Le 10 juin 1981, l'avocat général fit un réquisitoire de quatre heures et demie, à la fin duquel il réclama la peine de mort.
L'avocat de Barbeault, lui, rappela que son client n'avait jamais rien avoué et que plusieurs preuves matérielles n'étaient pas solides.

Vers trois heures et demie du matin, à l'issue de six heures de débat, les membres du jury tombèrent enfin d'accord. Barbeault fut reconnu coupable de seize cambriolages, deux meurtres et trois assassinats. Mais le jury lui

accorda les circonstances atténuantes et le condamna à la réclusion criminelle à perpétuité.

La peine de mort fut abolie le 9 octobre 1981 et la Justice subit d'importantes réformes. Aussi, l'avocat de Barbeault réussit-il à faire admettre que son client n'aurait pas dû se voir infliger plus de 20 ans de réclusion. Barbeault fut rejugé le 21 novembre 1983 devant un nouveau jury populaire.

Barbeault continua de clamer son innocence, aucun élément nouveau ne vint éclairer les débats, les mêmes témoins défilèrent à la barre. "Un second procès copie conforme" titra la presse écrite. Et, à nouveau, Barbeault fut condamné à la réclusion criminelle à perpétuité.

Après l'arrestation de Marcel Barbeault, plus aucun meurtre du "tueur de l'ombre" n'eut lieu.

Victimes

Françoise Lecron
Blessée à l'épaule par une balle de carabine, le 10 janvier 1969.
Elle a survécu.

Michèle Louvet
Agressée par un homme qui lui tire une balle dans le ventre, le 14 janvier 1969.
Elle a survécu.

Thérèse Adam (49 ans)
Tuée d'une balle de 22 long rifle dans la nuque devant son domicile à Nogent-sur-Oise, le 23 janvier 1969.

Suzanne Mérienne (44 ans)
Tuée d'une balle dans la tempe près de son pavillon à Nogen-sur-Oise, le 16 novembre 1969.
Sa fille, qui était avec elle, a pu s'échapper et décrire le tueur à la police.

Annick Delisle (29 ans)
Tuée d'une balle dans la nuque, à Nogent-sur-Oise, le 6 février 1973.
Son corps fut retrouvé le lendemain.

Mauricette Van Hyfte (23 ans)
Tuée dans la nuit du 28 au 29 mai 1973, dans une voiture, à proximité du cimetière de Laigneville, avec son petit ami, Eugène Stephan.

Eugène Stephan (25 ans)
Tué dans la nuit du 28 au 29 mai 1973, dans une voiture, à proximité du cimetière de Laigneville, avec sa petite amie, Mauricette Van Hyfte.

Josette Routier (29 ans)
Tuée d'une balle dans la tempe, le 8 janvier 1974, dans son appartement de Nogent-sur-Oise.
Son corps fut découvert trois jours plus tard par ses voisins.

Julia Gonçalves (29 ans)
Tuée d'une balle dans la nuque, le 25 novembre 1975, dans le parc Hébert de Nogent-sur-Oise.

Françoise Jakubowska (20 ans)
Poignardée et achevée d'une balle dans la tempe, sur la route de la gare de Villiers-Saint-Paul, le 6 janvier 1976.

Mode Opératoire

Les crimes se déroulaient la nuit, souvent lorsqu'il pleuvait, au moment où les jeunes femmes (toutes brunes) partaient ou rentraient de leur travail, dans un rectangle de 4 kilomètres sur 2 autour de Nogent.
Toutes les victimes étaient surprises par le meurtrier. D'abord, il les frappait d'un coup derrière la tête pour les neutraliser. Puis, il transportait leur corps à l'abri des regards.
Après avoir déshabillé ses victimes des genoux à la poitrine, Barbeault ne les violait pas, mais leur faisait subir un étrange rite sexuel : il promenait la pointe de son couteau sur leur ventre et leurs seins.
Et enfin, il les achevait d'une balle dans la tête.
Avant de s'enfuir, probablement en empruntant les voies ferrées qui quadrillaient la région, le "tueur de l'ombre" leur volait leur sac à main.

Motivations

Marcel Barbeault est une énigme.

Tous les experts psychiatres qui l'ont étudié donnent les mêmes conclusions : c'est un homme normal. Ni un psychopathe, ni un psychotique. D'une intelligence légèrement supérieure à la moyenne, il n'était pas considéré comme un malade mental.
Même si Barbeault était un être renfermé et frustre, avec des tendances morbides, son état n'était pas jugé pathologique.

Des experts tentèrent de cerner le profil psychologique du "tueur de l'ombre". Au fil du temps, ils notèrent la progression dans l'exécution des crimes. Le meurtrier s'était d'abord contenté de tuer à l'aide d'une arme à feu. Par la suite, il a dénudé ses victimes, puis il a étendu les cadavres, avant de laisser des traces sur les corps.
Le meurtre de Josette Routier marqua un tournant très net dans les habitudes du tueur. Plus il tuait, plus la composante sexuelle était apparente. Plus tard, les coups de couteau succédèrent aux manipulations sexuelles.

Tous ces gestes n'étaient pas interprétés par les experts psychiatres comme une simple mise en scène mais comme des actes rituels. Aucun viol n'a jamais eu lieu, mais les coups de couteau au ventre et à la poitrine, ainsi que les manipulations sexuelles et la façon de dénuder les victimes, témoignaient clairement d'une volonté de faire mal à "la" Femme. Un viol par procuration, non abouti.

Les objets dérobés aux victimes après chaque crime avaient certainement une signification pour Barbeault (des trophées, sans doute) et confirmaient l'aspect rituel des meurtres. Dans ce vol, il s'intéressait à l'intimité de ses victimes plutôt qu'à leurs objets de valeur, aux photos surtout.
Au meurtre, il ajoutait une sorte de "viol psychique" de l'intimité.

Au lendemain de l'arrestation de Barbeault, un psychiatre tenta d'évaluer l'incidence du décès de sa mère sur son comportement. Cet événement pourrait être l'élément déclencheur de la série de meurtres. A la mort de sa mère, Barbeault aurait basculé du vol par effraction au meurtre. Le besoin pathologique de conserver des objets dérobés lors des cambriolages va de pair avec celui de dérober des objets, sans valeur pour la plupart, aux victimes. D'autres psychiatres imaginèrent que l'opération de sa mère avant

sa mort, l'ablation des deux seins, aurait pu entraîner une volonté de vengeance.

En désaccord avec ces hypothèses, les experts qui ont rencontré Barbeault n'ont jamais relevé de dysfonctionnement grave dans son comportement.

Appelé par la juge d'instruction, le docteur Roumajon procéda à une contre-expertise de Barbeault en janvier 1978. Aujourd'hui encore, il se souvient de ce colosse qui niait tranquillement tous les crimes dont il était accusé. « *Lors de notre rencontre, je n'ai absolument décelé aucun trouble chez cet homme. Par la suite, j'ai essayé de déceler une faille dans son comportement. Il était impossible d'établir un rapport entre sa personnalité et les faits qui lui étaient reprochés. Barbeault est normal* ».

Citations

"*Tout m'accable, je n'ai pas de chance*" : Marcel Barbeault.

"*Je suis peut-être un voleur, mais pas un assassin*" : Marcel Barbeault, au cours de l'instruction.

"*Il s'agit d'un sujet morbide, sadique, éprouvant l'irrésistible besoin d'une domination brutale et criminelle, compensatoire à son impuissance*" : les psychiatres dans leur rapport sur le "tueur de l'ombre".

"*Barbeault est normal, banal même. S'il était venu me consulter, je lui aurais conseillé de prendre un peu l'air et non pas de se faire traiter*" : Jean-René Lavoine, psychiatre.

Bibliographie

"Un tueur dans l'ombre. L'Affaire Marcel Barbeault", Alain Hamon, J’ai Lu Enquêtes, 1994.

"Terreur en banlieue - L'affaire du tueur de l'Oise", Alain Morel et François Lapraz, Guy Authier éditeur, 1977.

"Le mort n'a pas le profil d'un assassin", Daniel Neveu, Anabet, 2010.

Filmographie

"Faites entrer l'accusé : Marcel Barbeault", France 2, 2003.

GUY GEORGES

Nom : Guy Rampillon, devenu Guy Georges à 4 ans.
Surnom : "La bête de la Bastille", "Le tueur de l'Est Parisien".
Né le : 15 octobre 1962, à Vitry-le-François (Marne) - France
Mort le : encore vivant (condamné à la réclusion criminelle à perpétuité assortie d'une période de sûreté de 22 ans)

Guy Georges détestait les femmes, toutes les femmes. Et en particulier les jeunes et jolies jeunes femmes qui semblaient heureuses et épanouies. La police détenait sonempreinte génétique et aurait pu l'arrêter dès son cinquième meurtre. Mais cette empreinte n'était pas enregistrée dans unebase de données informatique. Dans les années 1990, la France se reposait encore sur des fiches et des dossiers papiers, enfouis dans des caisses et des armoires... Guy Georges a pu continuer à violer et assassiner des jeunes femmes, sept en tout. Et il en a agressées plus de 10 autres, traumatisées à jamais.

Informations personnelles

Guy Georges est le fils d'un soldat noir américain (cuisinier dans une base de l'OTAN de la banlieue parisienne), George Cartwright, et d'une jeune femme blanche "aux mœurs légères", Hélène Rampillon, déjà mère d'un premier enfant non désiré, Stéphane. George Cartwight était marié et les autorités américaines faisaient rentrer leurs soldats "au pays". La mère de Guy Rampillon se retrouva donc seule.

A sa naissance, Guy le petit métis devint un secret, un sujet tabou. Ses grands parents n'apprirent son existence que par un télégramme, dans lequel sa mère menaçait de laisser le bébé à la

police ou à la DDASS. Les grands parents, qui élevaient déjà Stéphane, voulurent alors s'en occuper, mais, lorsqu'ils réalisèrent que le bébé était noir, ils le rejetèrent. Il fut confié à une nourrice. Hélène Rampillon refit sa vie sans aucun remords et ne s'occupa plus de son fils.

En 1963, la nourrice prévint la DDASS et Guy Rampillon fut placé dans le "service départemental de l'Aide à l'enfance" du Maine-et-Loire. La DDASS confia alors le bébé aux époux Morin, dans la banlieue d'Angers.
En 1968, dans la perspective de son adoption, la DDASS changea le nom de Guy Rampillon et le transforma en "George" (le prénom de son père), puis changea également son lieu de naissance (Vitry-le-François) et le transforma en "Angers". A six ans, Guy George était orphelin, il ne savait même plus de qui il était le fils, quel était son véritable nom de famille et la ville où il était né.
Finalement, la DDASS ne trouva aucune famille de couleur pour adopter le petit Guy Georges, et aucune famille blanche qui voulut d'un enfant noir.

Les Morin avaient déjà cinq autres enfants âgés de 3 à 13 ans, lorsque Guy Georges fut placé chez eux. Unique enfant noir de la ville (et de son école), garçon élevé au milieu d'un essaim de filles, le petit Guy devint solitaire. La région où il vivait était peu peuplée et les gens y étaient plutôt réservés.
Au début, les Morins furent heureux d'accueillir le petit Guy Georges : « *Il était doux, gai, farceur, affectueux, intelligent, attachant, bien élevé* »...

Mais, à 10 ans, il vola son premier couteau pour s'adonner à sa grande passion : la chasse. À cette époque, la seule distraction de Guy Georges, dans ce coin ennuyeux, était le braconnage dans les bois alentour. Il fabriquait des pièges et guettait parfois plusieurs

heures ses proies, tapi dans les bois. Il y passa des journées entières, seul, à observer et traquer des animaux.
(Il se prenait pour "Jo", le héros des Aventures de Tom Sawyer, de Mark Twain. « *Personne ne l'aime parce qu'il est Indien et qu'il est soupçonné de meurtre* », explique-t-il. Adulte, il allait garder ce surnom auquel il accolerait celui de "Le Killer").

Dans la famille, les démonstrations d'affection étaient rares. Jeanne Morin était une femme bienveillante, mais autoritaire et quelque peu castratrice (selon un examen psychologique établi alors que Guy Georges avait douze ans). Mme Morin éleva jusqu'à 13 enfants à la fois, confiés par la DDASS. Chez les Morin, c'est l'autorité et l'ordre qui régnaient. La sexualité y était un sujet tabou.

Après ses 10 ans, Guy Georges changea du tout au tout. Il était toujours intelligent, avait son petit caractère, mais on s'aperçut qu'il se métamorphosait. Il poursuivit tant bien que mal une scolarité chaotique de 1974 à 1978 durant laquelle il montra «*un incessant besoin de se faire remarquer, autrement que par sa couleur de peau, allant de l'affabulation à la violence*».
Il se mit à voler de l'argent dans le porte-feuille de sa mère adoptive. Il devint de plus en plus violent et ne parvint pas à s'intégrer au collège. On découvrit qu'il souffrait de boulimie.

Les frères adoptifs de Guy Georges, plus âgés, ayant quitté le foyer, le jeune adolescent se retrouva seul avec six filles. Sous la houlette de Madame Morin, elles dirigeaient la maison, et Guy Georges, qui avait été "abandonné par une femme", le supportait de plus en plus mal.

À 14 ans, en novembre 1976, il tenta d'étrangler par surprise l'une de ses sœurs adoptives, **Roselyne**, attardée mentale, mais elle parvint à le faire fuir. Guy Georges ne put expliquer son geste. Ses parents adoptifs tentèrent de minimiser l'événement, mais on se

méfia de lui à partir de ce moment. Guy Georges se sentit encore plus isolé et différent. Il se montra agressif, rebelle à l'autorité de ses grandes sœurs.

Le 31 mars 1978, à 16 ans, il tenta d'étrangler une autre de ses sœurs adoptive, **Christiane**, avec une barre de fer. Mais elle parvint à se débattre et à le mordre jusqu'au sang. Madame Morin retrouva Guy Georges prostré, les yeux révulsés, dans un état second. Mais, plus tard, lorsqu'elle voulut qu'il explique son geste, il n'exprima aucun regret, ni même une émotion particulière. Elle demanda à la DDASS de reprendre Guy Georges, car elle avait à présent peur pour ses autres filles.

La DDASS plaça Guy Georges dans un foyer spécialisé. Durant son séjour, d'avril à novembre 1978, il se montra aimable et sans agressivité envers les autres pensionnaires, des paumés et des exclus, comme lui. Par la suite, il allait toujours chercher leur compagnie.
Par contre, il passait son temps à faire peur au personnel féminin du centre, avec un plaisir quasi maladif.

En juin 1978, il commença une série d'apprentissages qui se soldèrent tous par des échecs. Le 15 novembre, il fut placé dans un foyer plus "spécialisé", où les pensionnaires étaient bien encadrés et soutenus. Mais Guy Georges ne changea pas. Montrant un visage enjoué et sympathique, il se sentait en fait très seul et ne se voyait aucun avenir.
Lorsqu'il revint passer les week-ends chez les Morin, on le fit dormir dans une caravane, au fond du jardin, en exclu, « *à cause des femmes* » de la famille, pensa-t-il.

Le 6 février 1979, il agressa la jeune **Pascale C.** après qu'elle soit descendue du bus, le sourire aux lèvres. Il la suivit jusqu'à un bois, la poussa au sol, exigea son argent, puis tenta de l'étrangler alors

qu'elle se mettait à crier. Il s'enfuit. Les gendarmes le retrouvèrent moins de trois heures plus tard. Guy Georges passa une semaine en prison.
Sa famille d'adoption le rejetait de plus en plus et lui demanda finalement de ne plus revenir. Guy Georges, effondré, se mit à boire. Encore mineur, il accumula les petits délits : vol à l'étalage, vol de moto, vol à la roulotte... Lorsqu'il était arrêté, il portait toujours sur lui un poignard, une paire de ciseaux ou un tournevis.

Le 5 mai 1980, il commit sa quatrième agression sur une femme, alors qu'il n'était pas encore majeur. **Jocelyne S.**, 24 ans, rentrait chez elle, le soir, et Guy Georges lui arracha son sac. Lorsqu'elle tenta de se défendre, il la plaqua contre l'ascenseur, la poussa à l'intérieur, puis la frappa au visage avec une incroyable violence. Il s'enfuit avec son argent.
Les recherches ne donnèrent rien et Guy Georges regagna tranquillement le foyer.

Dix jours plus tard, le 15 mai, à Angers, il agressa **Roselyne C.**, 33 ans, dans l'ascenseur. La menaçant de son couteau, il lui vola son sac. Mais Jocelyne ne voulut pas se laisser faire et Guy Georges, sans hésitation, lui planta son couteau dans la joue. Elle se mit à hurler et il s'enfuit. Deux jours plus tard, il fut reconnu par un témoin et arrêté à la garde d'Angers, alors qu'il buvait avec des clochards.

Les experts présents au procès brossèrent un portrait plus qu'inquiétant : « *Immature, instable, impulsif* », « *état dangereux et criminologique* » pouvant donner lieu à des «*explosions pulsionnelles d'autant plus violentes qu'elles ont été longtemps réprimées*». L'avenir ne fit que confirmer cette sombre expertise... (Pourtant, jamais, après ces condamnations, Guy Georges ne fut suivi sur un plan psychiatrique).

Il fut condamné à un an de prison pour les agressions commises à Angers, et ressortit le 10 février 1981.

Il partit pour Paris et s'installa chez un ami. Il se mit à parcourir les rues de la capitale, qu'il finit par connaître comme sa poche. Il vécut de vols et, occasionnellement, de prostitution homosexuelle (ce qu'il a par la suite farouchement nié, et n'a fait qu'ajouter à sa honte et à sa rage).

Crimes et châtiment

Le 16 novembre 1981, il agressa **Nathalie L.**, 18 ans, enceinte, dans le sous-sol de son immeuble du 14ème arrondissement. Il entra avec elle dans l'ascenseur et la poignarda à la poitrine, puis au cou. Ensuite, il la traîna dans un recoin du sous-sol et l'obligea à une fellation. Il la frappa une troisième fois, au ventre. Les supplications de la jeune femme n'y firent rien. Il découpa sa robe et ses sous-vêtements puis la viola. Enfin, il lui porta un dernier coup de couteau au cou et, la croyant morte, s'enfuit avec son sac. (Guy Georges a nié les faits, mais Nathalie L. l'a formellement reconnu sur les photos diffusées après son arrestation en mars 1998).
Elle réussit malgré tout à se traîner jusqu'à l'ascenseur et à alerter les secours. L'enquête - menée pour un simple "vol avec violences" - ne donna rien et, le 23 juillet 1982, l'affaire fut classée sans suite.

La prescription jouant, personne ne peut plus être jugé aujourd'hui pour cette agression. Fait très rare, le tribunal de Paris a reconnu la faute lourde de l'Etat pour avoir laissé cette prescription s'installer, et alloué 800.000 francs à Nathalie.
Faute de suspect, l'affaire a été classée sans suite en 1982. Mais 17 ans après, Nathalie a reconnu Guy Georges à la télévision. Immédiatement, Nathalie s'est présentée devant le juge

d'instruction Gilbert Thiel. Elle a alors apprit que la prescription lui interdisait de figurer au nombre des parties civiles. La commission d'indemnisation des victimes d'infractions a également refusé de l'indemniser, ayant été saisie trop tardivement.

En février 1982, Guy Georges fut condamné à 5 mois de prison pour vol.

Peu de temps après sa sortie, le 7 juin 1982, il agressa **Violette K.** qui rentrait chez elle, dans le 16ème arrondissement. Il se jeta sur elle et la poussa sous un porche, la menaçant de son couteau. Il la maintint au sol et tenta de lui imposer une fellation, mais elle le repoussa. Il la frappa alors au cou avec son couteau, par deux fois, puis commença à l'étrangler. Elle le repoussa avec ses pieds et réussit à s'enfuir. Un agent de sécurité, alerté par ses cris, lança son chien sur l'agresseur. Guy Georges s'enfuit, mais le chien lui arracha sa sacoche qui contenait son billet de sortie de Fleury-Mérogis...
Vingt jours plus tard, il fut arrêté par la police. Il nia, inventa des alibis, tenta de changer sa physionomie pour que Violette K. ne le reconnaisse pas, mais rien n'y fit.
Le 10 février 1983, il fut condamné à 18 mois d'emprisonnement pour "attentat à la pudeur commis avec violence", alors qu'il aurait pu être condamné pour "agression sexuelle".

En prison, il s'isola encore davantage, mais eut un comportement correct. En mai 1983, il fut transféré à Ecouvres, en Meurthe-et-Moselle. Là aussi, il se comporta convenablement. Le 27 février 1984, il obtint une permission de sortie pour "bonne conduite". Il prit le car et se rendit en ville. Il voulait profiter de sa liberté.

Le soir, il se glissa dans un parking sous terrain pour "forcer" des voitures. Mais **Pascale N.**, une étudiante de 22 ans, s'approcha pour reprendre son véhicule. Il attendit qu'elle soit installée derrière son

volant pour ouvrir la portière et la menacer avec un couteau. Il lui imposa une fellation et lui porta un coup de couteau à la gorge. Puis, il la força à passer à l'arrière et commença à l'attacher et à la bâillonner, dans le but de la violer. Mais elle parvint à défaire ses liens, à ouvrir la portière côté passager et à s'enfuir. Dehors, elle se mit à hurler. Guy Georges s'approcha d'elle, son couteau à la main. Mais une voiture entra dans le parking et il disparut.
Pascale N. donna un signalement précis de son agresseur à la police. Guy Georges fut arrêté dans la soirée. Il reconnut l'agression, mais prétendit qu'il était ivre et ne se souvenait de rien. L'éthylotest, négatif, prouva qu'il mentait.

Le 5 juillet 1985, il fut condamné à dix ans de réclusion pour "viol commis sous la menace d'une arme". Il fut emprisonné à Caen, une prison "spécialisée" pour les agresseurs sexuels, auxquels on propose des thérapies adaptées. Mais elles ne sont pas obligatoires et les détenus peuvent refuser de les suivre. En fait, à peine 12% des prisonniers en suivent une. Guy Georges la refusa : il ne se sentait ni malade ni coupable, et ne comprenait pas de quoi on voulait le "guérir".

Durant quatre ans, il ne fit rien, ne chercha pas à reprendre sa scolarité ni à obtenir des diplômes, contrairement à d'autres détenus plus motivés. Il se replia sur lui-même. Il passa pour un prisonnier modèle. Il passa surtout inaperçu...
Guy Georges ne vit le psychiatre qu'une seule fois, en 1989. Ce dernier estima que « *la dangerosité de Guy Georges en milieu libre est difficile à cerner et rien ne prouve qu'il est devenu capable de réfréner ses pulsions* ».

Le 8 janvier 1991, on lui accorda un régime de semi-liberté (il pouvait rester dehors dans la journée et ne devait rentrer à la prison que le soir, pour y dormir). Mais le 18 janvier, Guy Georges

s'évapora dans la nature. Il ne réintégra pas sa cellule, il était parti pour Paris.

Il avait décidé de vivre en marge de la société. Il vola pour vivre et dormit dans les squats de l'est de Paris.

Dans la nuit du 24 au 25 janvier 1991, **Pascale Escarfail**, une jolie étudiante en lettres de 19 ans, fut violée et assassinée chez elle, rue Delambre, dans le XIVe arrondissement. D'une manière particulière, l'assassin avait coupé son soutien-gorge entre les bonnets et avait tailladé ses vêtements. Malheureusement, les traces de sperme, trop légères, ne permirent pas d'isoler un ADN exploitable.

Selon les éléments de l'enquête, Guy Georges aperçut Pascale Escarfail, marchant dans la rue, depuis la terrasse du café où il buvait un verre. Il "flasha" sur elle : c'était une belle jeune femme blonde qui semblait heureuse. Il la suivit jusqu'à la porte de son immeuble. Avant que celle-ci ne se referme, il entra derrière elle, monta les escaliers, la dépassa même. La jeune femme ne se douta de rien. Arrivée au 6ème et dernier étage, elle réalisa qu'il l'attendait. Elle lui demanda ce qu'il voulait. « *Toi* », lui répondit-il, en sortant un couteau, un Opinel n°12.
Ils entrèrent tous les deux dans le studio de l'étudiante. Sous la menace de l'Opinel, Guy Georges poussa Pascale Escarfail sur le lit. Avec du chatterton, il lui attacha les mains. Puis il découpa ses vêtements, trancha son soutien-gorge entre les deux bonnets et son slip sur les côtés. Il la viola. Elle ne se débattit pas, sans doute paralysée par la peur et le choc, sauf une fois où elle lui donna un coup de pied. Il la frappa alors de trois coups de couteau dans la région du cou dont un, mortel, qui atteint la carotide gauche. Guy Georges prit également le temps de se laver les mains, de boire une

bière et d'emmener des objets qu'il revendit par la suite (un walkman, un appareil photo, une montre, une chaîne en or...).

Ce meurtre fut le premier meurtre du "tueur de l'est parisien". Il constituait la "matrice" de ses futurs assassinats : repérer une femme (jeune et belle) seule, la suivre, l'attaquer avec un couteau, avant de la violer puis de la tuer. Dans les six autres meurtres, on retrouva l'usage de la même arme, un Opinel n°12, comme la même manière d'attacher la victime et de trancher ses sous-vêtements.

Les policiers fouillèrent l'appartement de Pascale Escarfail mais ne trouvèrent aucun indice, aucune empreinte. Ils n'avaient aucune piste. Le dossier d'instruction fut confié au juge Martine Bernard. L'enquête fut menée sans grande conviction et n'apporta rien de probant aux enquêteurs. Juste avant que Guy Georges ne soit arrêté, en 1998, la juge Martine Bernard s'apprêtait à classer l'affaire "sans suite".

Le 17 février 1991, Guy Georges se constitua prisonnier. On le réincarcéra à la prison de Caen sans se préoccuper de son emploi du temps pendant l'évasion ! Le juge d'application des peines, trop heureux de retrouver son prisonnier, ne posa pas de question à Guy Georges sur le mois qu'il avait passé à Paris ! Guy Georges pensa sûrement qu'il avait "bien eu les policiers et la justice"... et qu'il pourrait recommencer à tuer sans être inquiété.

En décembre 1991, Guy Georges fut transféré à la prison de Coutances. Il fut libéré le 4 avril 1992, alors qu'il n'avait pas encore terminé ses dix années de prison et qu'il s'était rendu coupable d'une évasion.

Guy Georges repartit pour Paris et passa de squat en squat, s'attirant toujours la sympathie et le respect de ses colocataires.

Pour tous, il était "Joe", joyeux buveur, d'humeur égale, serviable, souriant, attentif aux autres.

Seulement 18 jours après sa sortie de prison, le 22 avril 1992, il agressa une nouvelle jeune femme, **Eléonore P.**, une étudiante qui se rendait vers minuit chez son ami, boulevard Malesherbes à Paris. Dans l'entrée de l'immeuble, Guy Georges se jeta sur elle, armé d'un Opinel n°12. Il la poussa contre le mur et lui mit son couteau sous la gorge. Il l'enfonça assez profondément pour l'entailler. Il lui demande une fellation en la menaçant de lui planter le couteau dans le ventre. Malgré sa terreur, elle commença à lui parler, "*pour l'amadouer*". Mais Guy Georges s'énerva et la jeta au sol. Enfin dégagée, Eléonore P. se mit à hurler. Il s'allongea sur elle et leva son couteau. Mais une lumière s'alluma. Des habitants de l'immeuble l'avaient entendue crier et arrivaient en courant. Guy Georges, avec son courage habituel, s'enfuit. Toutefois, la concierge avait pris le temps d'appeler la police qui, rapidement sur les lieux, rattrapa Guy Georges.

Bien qu'étant récidiviste, il ne fut condamné qu'à 5 ans d'emprisonnement, dont 3 avec sursis... Par commodité, la justice ne reconnut pas le caractère sexuel de l'agression, ce qui excluait toute possibilité de faire un rapprochement avec lui, par la suite, pour les viols suivis d'assassinats.

Dans leur livre "Guy Georges, contre-enquête sur le Tueur de l'est parisien", Franck Spendler et Omar Guendouz expliquent qu'ils ont critiqués cette décision des magistrats. Il leur a été répondu que "il vaut mieux une comparution immédiate en correctionnelle où les peines de prison peuvent être très lourdes, plutôt qu'un procès d'assises qui sont longs et coûtent cher aux contribuables".

Guy Georges donna à ses amis des squats de fausses raisons à son incarcération, des bagarres ou des braquages, mais n'avoua

sûrement pas les viols ou tentatives de viol.

Il fut libéré le 5 novembre 1993. Il s'installa alors chez des amis, et recommença à se prostituer pour survivre, mais cette fois-ci, il "michetonna" avec des hommes riches.

Le 7 janvier 1994, **Catherine Rocher**, une jolie assistante de marketing de 27 ans, fut retrouvée morte dans un parking sous terrain, au 70 boulevard de Reuilly, dans le 12e arrondissement. Elle avait été violée, frappée et assassinée au couteau, dans sa voiture, alors qu'elle rentrait d'une fête chez des amis.
Son corps ne fut découvert que le lundi suivant par son patron qui lui prêtait un box dans ce parking. Avec la même signature que pour le meurtre de Pascale Escarfail : le soutien-gorge coupé entre les bonnets et les vêtements tailladés.
Guy Georges s'était également emparé de la carte de crédit de Catherine Rocher (qui lui avait spontanément révélé son code, dans l'espoir que, satisfait, son agresseur s'en irait). Juste après être ressorti du parking souterrain, il retira 3 800 francs (580 euros) à un distributeur de billets tout proche, comme si de rien n'était.

Guy Georges lut la presse et constata que la police n'avait aucune piste probante. Cela le conforta sans doute dans son sentiment d'impunité.
Guy Georges toucha finalement le RMI (devenu depuis le RSA) en décembre 1993. Il se proposa comme bénévole pour l'association Saint-Vincent-de-Paul, qui l'avait aidé à monter son dossier. D'ailleurs, par commodité, Guy Georges fut officiellement domicilié au siège de cette association catholique, où il passait relever sa boîte postale.
Un bénévole de l'association allait déclarer, plus tard : «*Bien sûr, nous savions qu'il sortait de prison. Il était très discret, pas du tout agressif. Il restait parfois une heure à se confier, en particulier sur*

son absence de famille. Mais nous pensions qu'il n'avait commis que des vols...».

Le 13 janvier 1994, six jours après la mort de Catherine Rocher, Guy Georges agressa **Annie L.**, animatrice radio, qui rentrait tard chez elle. Il la suivit à l'intérieur de son immeuble et la plaqua au sol. Annie L. parvint à crier, mais, à cette heure tardive, personne ne réagit. Guy Georges la menaça de son couteau et lui demanda son sac. Il la força ensuite à une fellation. Puis, il lui ordonna de lui ouvrir la porte de son appartement, mais elle répondit qu'il y avait quelqu'un chez elle. Il se releva, rageur, et jeta la veste de la jeune femme au bas des escaliers. Mais elle ne réagit pas. Il descendit alors les quelques marches pour récupérer la veste, et elle en profita pour bondir jusqu'à son appartement et s'y enfermer. Seule. Guy Georges, furieux mais impuissant, quitta l'immeuble. Annie L. appela immédiatement la police, mais, cette fois-ci, la patrouille ne parvint pas à retrouver «*l'homme de race noire*» qui venait de s'enfuir.

Guy Georges travailla comme balayeur pour la ville de Paris durant quelques mois, gagnant de quoi vivre chichement. Il eut, à la même époque, une relation avec Sandrine L. Selon elle, il n'était pas violent. Tout juste lui avait-il donné une gifle le jour de leur séparation. Il était gentil et attentionné. Ils s'étaient installés dans un squat de la rue Didot, avec d'autres jeunes "exclus".
Dans les squats, personne n'imaginait que "Joe"et le "tueur de l'Est parisien" ne faisaient qu'un. Tout le monde le trouvait sympathique, réservé, calme, équilibré, solidaire... Guy Georges alla même jusqu'à insulter ce «*salaud de tueur*» devant un ami qui l'hébergeait parfois.

Elsa Benady, 22 ans, travaillait dans un bureau de presse. Elle fut violée et assassinée à coups de couteau le 8 novembre 1994, dans

sa voiture, garée dans un parking sous terrain du boulevard Auguste-Blanqui, dans le 13e arrondissement.
Elle venait de se garer dans le parking de son immeuble, après un dîner avec son fiancé et des amis, lorsque Guy Georges l'agressa à la sortie de sa voiture.
Son frère la découvrit à l'arrière de son véhicule, tout comme Catherine Rocher l'avait été au début de la même année, par son patron.

Il y avait de grandes similitudes entre le meurtre d'Elsa Benady et celui de Catherine Rocher : toutes deux avaient été violées puis tuées, de nuit, dans un parking sous terrain, à l'intérieur de leur voiture.
Et surtout, la "signature" était la même : le soutien-gorge coupé entre les bonnets et les vêtements tailladés.

Un mois plus tard, dans la nuit du 9 au 10 décembre 1994, **Agnès Nijkamp**, une jeune Hollandaise de 33 ans, architecte d'intérieur, fut violée et égorgée dans son duplex rue du Faubourg-Saint-Antoine, dans le quartier de la Bastille (11e arrondissement). Elle fut retrouvée allongée sur son lit, vêtue de son seul blouson de cuir, bâillonnée, la jupe et les sous-vêtements arrachés.
Agnès Nijkamp avait bu un verre avec une amie, puis avait voulu repasser chez elle, car elle attendait un coup de téléphone de son compagnon, Claude, qui devait lui indiquer le nom du restaurant où ils devaient se retrouver avec des amis. Guy Georges pénétra à sa suite dans l'immeuble, puis la suivit jusqu'en haut des escaliers. Il la laissa entrer, l'entendit au téléphone et, lorsqu'elle ressortit, il brandit son couteau devant elle pour qu'elle fasse marche arrière. Il la viola et la tua de plusieurs coups à la gorge. Puis, indifférent, il commença à fouiller l'appartement pour y voler quelques objets. Mais le compagnon d'Agnès Nijkamp l'appela à nouveau et le répondeur s'enclencha. Il s'inquiétait de ne pas la voir arriver, alors

que le restaurant était tout près. Guy Georges s'empara alors du sac de la jeune femme et s'enfuit. Claude M. arriva quelques minutes plus tard.
Des traces de sperme permirent cette fois aux enquêteurs d'isoler l'ADN du meurtrier, un "ADN inconnu".

Guy Georges et son amie, Sandrine, se séparèrent en avril 1995. Guy Georges en fut très affecté. Il se remit à boire et à fumer du hashish, et à traîner avec les "zonards" du quartier des Halles. Là, il rencontra un vieil ami qui lui proposa de venir s'installer dans un squat délabré de la rue Saint-Sauveur, entre la rue Saint-Denis et les Halles. Guy Georges s'accommoda très bien de cet endroit nauséabond, sombre et déprimant. Il buvait jusqu'au milieu de l'après-midi, puis disparaissait jusqu'au lendemain matin. Il fréquenta plusieurs jeunes filles. Il s'amusait avec ses compagnons de "zone" qui le trouvaient tous sympathique. Il rencontra Edwige D., qu'il appela "petite sœur" et avec qui il volait beaucoup dans les supermarchés.

Le 16 juin 1995, **Elisabeth O.** faillit subir le même sort que les précédentes victimes de Guy Georges. Cette psychomotricienne de 23 ans fut suivie par Guy Georges jusqu'à son appartement du 4e arrondissement, à la sortie d'une boîte de nuit. Arrivée chez elle, rue des Tournelles, alors qu'elle ouvrait sa porte du rez-de-chaussée, "un homme" surgit, un couteau à la main. Il la poussa à l'intérieur de son duplex. Il n'était pas très agressif. Ils bavardèrent quelques instants en fumant une cigarette. Il lui affirma qu'il était en cavale et qu'il cherchait juste à se reposer. Puis, il l'attacha sur le lit. Il monta à l'étage du duplex pour éteindre une lumière qui pourrait attirer l'attention à une heure si tardive. Dans un sursaut désespéré, Elisabeth O. parvint à se détacher, à ouvrir la fenêtre du rez-de-chaussée et à sauter dans la rue. Le temps qu'elle prévienne

la police, Guy Georges s'était envolé. Mais il avait pris le temps d'emporter son sac à main...

On releva l'empreinte génétique de "l'agresseur" grâce au mégot de la cigarette qu'il avait fumée.
Interrogée par la police, Elisabeth O. décrivit son agresseur comme un homme jeune, «*foncé comme un indou*», et parlant français «*sans accent*», costaud, avec des cheveux noirs coupés très courts et de gros sourcils. Un premier portrait-robot fut établi, mais il ressemblait très peu à Guy Georges. Il représentait un "Nord-Africain "... (Elisabeth O. a-t-elle confondu, dans sa panique ? Car il est vrai que Guy Georges n'avait pas un teint de peau très foncé. Ou les policiers ont-ils, inconsciemment, incité la jeune femme à reconnaitre plutôt un Nord-Africain ?)
Ce portrait-robot mena la police à chercher "un certain type de suspect"...

Par contre, les analyses génétiques permirent de démontrer que l'agresseur d'Elisabeth O. et l'assassin d'Agnès Nijkamp ne faisaient qu'un. Les policiers avaient enfin une piste.
Collaborant courageusement et étroitement avec la police, Elisabeth O. se rendit dans les commissariats de la capitale dès qu'on le lui demanda, afin d'identifier des suspects. La police lui présenta plus de 2500 photos. Elle accompagna même les policiers dans leurs rondes, la nuit, malheureusement sans résultat.

Guy Georges continuait de squatter, de boire et de fumer, mais, selon ses amis, il était devenu agressif et méfiant. Il passait ses journées au lit ou au Forum des Halles, sans but. Ses pulsions de mort l'envahissaient depuis qu'Elisabeth O. lui avait échappé et qu'il n'avait pu "avoir sa dose" de sang.

Hélène Frinking, une jolie jeune femme de 27 ans, fut violée et tuée à coups de couteau le 8 juillet 1995 dans son appartement du

10e arrondissement, rue du Faubourg Saint-Martin. Cette nuit-là, elle rentrait à pied d'une soirée entre amies, un "enterrement de vie de jeune fille". Sa gardienne l'aperçut, à 4 heures du matin, discuter sous le porche avec un homme brun, à la peau sombre. Il lui avait demandé une cigarette et, gentiment, elle lui en avait donné une. La gardienne pensa qu'ils se connaissaient et retourna à ses occupations.
Mais Guy Georges sortit son couteau et menaça Hélène Frinking. Comme pour Elisabeth O., il lui raconta une histoire de cavale et lui assura qu'il n'allait pas lui faire de mal. Hélène Frinking tenta de lui parler, pour l'amadouer et le calmer. Mais, une fois dans son appartement, il la bâillonna et l'attacha.
Elle fut retrouvée allongée sur son lit par son petit ami, les vêtements arrachés et découpés, les mains attachées, puis détachées. Guy Georges, avant de partir, vola tranquillement quelques objets, comme à son habitude.
Les policiers découvrirent également la trace d'un pied "égyptien" (le gros orteil est plus long que les autres) qui avait marché dans le sang d'Hélène.

Anne Gautier, la mère d'Hélène Frinking, sur un pressentiment, tenta d'appeler sa fille, mais elle n'obtint que la réponse d'un pompier qui lui dit seulement que sa fille ne pouvait lui parler. Terriblement angoissée, Anne Gautier se précipita à Paris. Là, les policiers lui annoncèrent la terrible nouvelle. En état de choc, effondrée, presque inconsciente, elle n'assista pas à l'enterrement de sa fille. Elle mit deux mois à «*retrouver le monde des vivants*».
Mais Guy Georges venait de trouver en Anne Gautier « *sa pire ennemie, celle qui (allait) remuer ciel et terre pour que ce monstre soit mis hors d'état de nuire. Inlassablement, Anne Gautier se consacra toute entière à la chasse au fauve, relançant en permanence juge et enquêteurs, exigeant que toutes les pistes,*

mêmes les plus insignifiantes, soient explorées ». (in "Guy Georges, contre enquête sur le tueur de l'est parisien" de Franck Spengler et Omar Gendouz).
Mme Gautier fit sa propre "petite enquête" et réalisa avec effarement que les policiers n'avaient même pas interrogé les habitants du quartier de sa fille. Ils n'avaient pas non plus enquêté sur le lieu de travail d'Hélène Frinking.
« *Même s'il a souvent été irrité par la pression exercée sur lui par Anne Gautier, le juge Thiel reconnaît que la pugnacité et la douleur de cette mère ont eu le mérite de maintenir en éveil permanent toutes les personnes qui s'occupaient des crimes du tueur inconnu*. » (id)

Grâce à l'ADN, les enquêteurs de la brigade criminelle établirent un lien direct entre les meurtres d'Agnès Nijkamp et d'Hélène Frinking, et l'agression d'Elisabeth O. La police était sûre d'être en présence d'un tueur en série... qui avait peut-être fait d'autres victimes auparavant.
Les policiers détenaient à présent un (mauvais) portrait-robot, un ADN "inconnu" commun à au moins deux meurtres et une agression, et une empreinte de pied. Mais ce n'était malheureusement pas assez. La police cherchait un "Nord-Africain" et non pas un métis.

Guy Georges recommença à traîner, comme à son habitude, dans le quartier des Halles, solitaire, soucieux et coléreux. Début août 1995, il trouva un emploi à la ville de Paris : un contrat emploi-solidarité comme éboueur, payé 3 500 francs (530€) par mois, d'une durée d'un an. Il quitta le squat de la rue Saint-Sauveur et s'installa dans une petite chambre d'hôtel, dans le 18e arrondissement.

Cédant à des pulsions de plus en plus fréquentes, il agressa une jeune femme le 25 août, **Mélanie B.**, 20 ans, dans l'escalier de son immeuble du Marais. Il la menaça de son couteau et lui ordonna d'ouvrir la porte de son appartement. Elle obéit. Son compagnon, qui regardait la télévision, se leva et vint l'accueillir. Quand Guy Georges vit l'homme s'approcher, il s'enfuit sans demander son reste. Dans sa précipitation, il perdit ses papiers.
Mélanie B. et son compagnon allèrent porter plainte et amenèrent le porte-feuille au commissariat. Le lendemain, Guy Georges, naïf ou inconscient, se présenta au commissariat pour déclarer la perte de ses papiers... Le 9 septembre 1995, il fut arrêté.

Guy Georges nia l'agression et prétendit qu'une autre personne avait dû trouver son porte-feuille là où il l'avait perdu. Mais Mélanie B. le reconnu comme étant son agresseur. Guy Georges finit par avouer, en assurant que sa motivation était le vol. Il fut condamné à trente mois de prison. Le caractère sexuel de l'agression, à nouveau, ne fut pas retenu. Personne ne l'ayant demandé, le sursis de 1992 ne fut pas révoqué !

Et Guy Georges passa encore entre les mailles du filet.

Tout d'abord, l'ADN. Il se prêta à un prélèvement, sans résultat, concernant les deux meurtres commis dans les parkings sous-terrain (Catherine Rocher et Elsa Benady), mais pas les meurtres des appartements. Seul maigre indice : une trace de sang sur la tranche d'un prospectus du Théâtre Silvia-Monfort, abandonné dans la voiture d'une des victimes. Le Dr Pascal, du laboratoire de Nantes, ne put en extraire qu'un ADN partiel. Pour le comparer avec celui de Guy Georges, il n'effectua donc qu'une empreinte elle aussi partielle, à partir d'une prise de sang du suspect. La comparaison fut négative.

Guy Georges nia farouchement les agressions des parkings. Deux de ses petites amies furent elles aussi entendues.
Les policiers perquisitionnèrent sa chambre d'hôtel dans le 18e arrondissement : dans son sac à dos, ils découvrirent une paire de ciseaux aux extrémités recourbées; Guy Georges expliqua qu'elles lui servaient à forcer les portières de voitures. Plus troublant, ils trouvèrent également trois rouleaux de sparadrap de trois marques différentes. Ce dernier indice les amena sans doute à faire le rapprochement avec le "tueur en appartement".
Ils présentèrent alors sa photo, parmi quelques autres, à Elisabeth O. - dont l'agression remontait à tout juste deux mois. Aussi incroyable que cela puisse paraître, elle ne le reconnut pas. Elle n'eut même pas une hésitation : persuadée d'avoir été agressée par un Nord-Africain, elle ne cilla pas devant la photo du métis. (Un sans-domicile fixe avait bien précisé à la police qu'il avait vu l'agresseur comme un noir. Mais son témoignage ne fut pas pris en compte).

Les policiers vérifièrent si Guy Georges avait le "pied égyptien" : ça n'était pas le cas. (L'explication "anatomique" est connue aujourd'hui : Guy Georges n'a pas un doigt de pied plus long que le gros orteil; c'est le point d'appui de ce dernier, très en retrait, qui avait donné cette impression sur l'empreinte relevée chez Hélène Frinking).

Les policiers ne demandèrent donc pas de comparaison entre Guy Georges et le mystérieux "ADN inconnu" recueilli dans les appartements. Son dossier fut écarté de celui des suspects dans ces affaires. Si un fichier national des empreintes ADN pour les délinquants sexuels avait existé en France à cette époque - comme c'était le cas en Grande-Bretagne depuis plusieurs années - il aurait été mis, dès ce moment-là, hors d'état de nuire.

Guy Georges réintégra donc tranquillement (à sa propre surprise) sa cellule, le 19 septembre, pour purger sa peine de trente mois. Et, ce jour-là, il dut se sentir intouchable. Invincible.

Il écrivit à ses compagnons de squat qu'il avait été condamné pour avoir donné un coup de couteau à un videur de boîte raciste... Il affichait un profond mépris pour les "pointeurs" (nom donné aux violeurs en prison), et n'avoua jamais à ses amis la véritable raison de son emprisonnement, et encore moins les raisons de ses passages précédents en prison.
Il se conduisit en détenu modèle, calme, sympathique et solitaire. Il sortit de la centrale de Châteaudun le 6 juin 1997, après avoir bénéficié de deux permissions, en mars et en avril. Il retrouva ses amis de squats, avec qui il fêta sa libération.

Les enquêteurs observèrent que le tueur en série n'avait pas frappé en 1996. Qu'était-il devenu ? Avait-il filé à l'étranger ? Sous la direction du commissaire Martine Monteil, la patronne de la Crim', les enquêteurs passèrent en revue les nouveaux engagés de la Légion, les hôpitaux psychiatriques, les prisons, et même le fichier médico-judiciaire de l'Hôtel-Dieu. En vain.

Le 2 juillet 1997, à peine un mois après sa sortie, Guy Georges agressa **Estelle F.**, 24 ans, monteuse pour le cinéma, dans son immeuble du 11ème arrondissement. Il la suivit à l'intérieur et la plaqua contre le mur, la menaçant avec son couteau. Puis, il l'entraîna dans la cour et la poussa devant lui. Elle se mit à hurler et des voisins apparurent. Guy Georges s'enfuit.
Estelle F. porta plainte et décrivit son agresseur comme un homme pas très grand, athlétique, de type nord-africain, avec des cheveux courts... La police ne fit pas le rapprochement avec les deux meurtres et les précédentes agressions. Elle classa l'affaire sans

suite « *parce que l'agression ne présentait pas de caractère sexuel*».

En août, Guy Georges trouva un emploi de manutentionnaire dans un supermarché. Il dépensa toute sa paie en alcool, en hachich et en nourriture pour ses camarades squatteurs. En septembre, il fut hébergé chez un ami dans le 19e arrondissement, qui lui trouva également un petit boulot de distribution de prospectus.

Magali Sirotti, une jolie étudiante de 19 ans, fut violée et assassinée le 23 septembre 1997, dans son appartement du 19e arrondissement, rue d'Hautpoul. Elle fut la seule victime attaquée en plein jour. Guy Georges la suivit dans la rue, pénétra dans son immeuble à sa suite, puis dans les escaliers, et la poussa dans son appartement. Il l'attacha avec des lacets de chaussures trouvés chez elle, la bâillonna, puis la viola. Enfin, il posa un oreiller sur son visage et la poignarda à la gorge avec un couteau trouvé dans la cuisine. Ensuite, il emporta quelques objets et quitta l'appartement, vers 19 heures.
Magali Sirotti partageait cet appartement avec son son fiancé, Stéphane, un mécanicien moto, qu'elle devait épouser le 4 juillet 1998, et qui découvrit son corps.

Cette fois, les enquêteurs ne trouvèrent pas d'ADN, mais la mise en scène était une signature connue à présent : l'égorgement, les mains liées, les vêtements découpés. Guy Georges avait emporté le préservatif qu'il avait utilisé et la culotte de Magali Sirotti, pour ne laisser aucune trace d'ADN. Les policiers découvrirent par contre une empreinte digitale identique à l'une de celles retrouvées sur le lieu de l'un des meurtres de la série 1994-1995.

La police pensa alors à diffuser le portrait-robot réalisé en 1995 par Elisabeth O. et retravaillé depuis avec un nouveau logiciel. Mais le juge Thiel, qui s'occupait des meurtres, n'y fut pas favorable. Le

portrait était déjà ancien et le tueur avait pu changer d'apparence. De plus, la diffusion du portrait aurait pu alerter le suspect... et les médias. Car, en juillet 1998, la population parisienne ne savait pas encore qu'un tueur en série rôdait dans ses rues et qu'il avait déjà sauvagement assassiné six jeunes femmes. Et enfin, le juge craignait que la diffusion du portrait entraîne des centaines de témoignages fantaisistes, comme c'est le cas d'habitude.

Le 28 octobre 1997, **Valérie L.**, responsable commerciale de 25 ans, fut agressée au couteau dans l'escalier de son immeuble du 6e arrondissement. Après une soirée entre amis, elle rentrait chez elle, tard le soir. Guy Georges la suivit dans son immeuble, et, en haut de l'escalier, la menaça avec son couteau. Il lui ordonna de se taire, mais Valérie L. décida de ne pas se laisser faire. Elle s'accroupit devant la porte de sa voisine, protégea sa tête de ses mains et se mit à hurler de toutes ses forces. Guy Georges, ahuri, s'enfuit en courant. Valérie L. s'enferma alors chez elle, encore tremblante de peur. Malgré ses cris, personne n'était apparu sur le palier pour lui venir en aide...

Elle appela la police et décrivit son agresseur comme un homme à la peau foncé, un métis d'une trentaine d'années, athlétique et le crâne rasé. Les policiers ne firent pas réellement d'enquête sur cette agression, comme pour Estelle F. Savaient-ils tous, alors, qu'un assassin en série ensanglantait Paris ? Après l'arrestation de Guy Georges, en 1998, Valérie L. le reconnut formellement comme étant son agresseur.

Un peu plus de 15 jours plus tard, **Estelle Magd**, jolie secrétaire de 25 ans, fut violée et assassinée le 15 novembre 1997, dans son appartement du 11e arrondissement, rue de la Forge-Royale. Elle rentrait chez elle, vers 3 heures du matin, après une soirée entre amis. Comme toujours, Guy Georges la suivit dans son immeuble,

la menaça de son couteau et entra dans son appartement. Il attacha les mains d'Estelle Magd avec des lacets, lacéra ses vêtements, et, finalement, la tua avec son couteau. Il emporta le sac d'Estelle Magd, avec sa carte de crédit.
Son corps fut retrouvé deux jours plus tard, par ses propres parents, inquiets de ne pas avoir de nouvelles de leur fille.

Du sang laissé par le tueur sur un sweat-shirt permit d'isoler le même ADN que pour les meurtres d'Agnès Nijcamp et d'Hélène Frinking, et l'agression d'Elisabeth O.

En apprenant ce nouveau meurtre, la mère de Magali Sirotti (assassinée à peine deux mois auparavant) exprima sa colère devant les journalistes. Les autres familles des jeunes femmes assassinées réclamèrent elles aussi que la justice se presse, que le tueur soit enfin arrêté, avant qu'il ne recommence.

Les policiers ressortirent alors leurs dossiers et les analysèrent. Ils comprirent que l'homme qu'ils recherchaient était l'auteur de :

- trois meurtres pour lesquels ils possédaient le même ADN (Agnès Nijkamp, Hélène Frinking et Estelle Magd)
- deux meurtres portant la "signature" du tueur (Pascal Escarfail et Magali Sirotti)
- deux meurtres portant la même signature, mais ayant été commis dans des parkings sous terrain (Elsa Benadi et Catherine Rocher)

Les médias apprirent l'existence du tueur en série, le "tueur de l'Est parisien" comme ils le nommèrent, et en firent leurs gros titres quelques jours après le meurtre d'Estelle Magd. Plusieurs journaux parlèrent des différentes victimes et du mode opératoire du tueur... ce qui provoqua une psychose dans la capitale (mais au moins, les jeunes femmes seules étaient à présent prévenues qu'un prédateur courait les rues).

L'affaire prit une ampleur considérable, le conseil municipal de la ville de Paris demanda au préfet de police de réagir rapidement. Ce dernier passa même au journal de 20 heures pour "rassurer la population".
Un plus grand nombre d'inspecteurs fut affecté à l'enquête. Ils menèrent des recherches dans les prisons, les hôpitaux, les salles de musculation (l'agresseur était "athlétique"), etc. Malheureusement sans résultat.

Le 23 novembre 1997, le juge Thiel et la Brigade Criminelle acceptèrent à contrecœur de diffuser le fameux (mauvais) portrait-robot de 1995 "retouché par ordinateur"... Il était très différent de celui établi grâce au témoignage d'Elisabeth O., ce qui provoqua la colère d'Anne Gauthier, la mère d'Hélène Frinking, qui avait déjà vu le premier portrait-robot.

La police reçut plus de 3 000 appels plus ou moins fantaisistes, et qui n'aboutirent à rien.
La Brigade Criminelle étudia plus de 1 800 dossiers d'agressions sexuelles, interpella une cinquantaine de suspects maghrébins connus pour des délits sexuels et fit appel à des profilers. Ces derniers affirmèrent que le tueur était «*un homme supérieurement intelligent*», qui avait «*de l'éducation*» et qui n'était «*ni un rôdeur, ni un exclu*»...

Guy Georges, apeuré par la médiatisation de l'affaire, décida de se faire discret. Il partit à Mansle chez un ami et ne revint à Paris qu'au mois de janvier 1998.
Mais, une fois revenu dans la capitale, il traîna dans les bars et vola dans les magasins.

Il continua à attirer l'attention de la police. Il fut interpellé dans le 13e arrondissement, après avoir volé un scooter et s'être blessé le nez lors d'une chute dans des poubelles. Photographié par l'identité

judiciaire, il ressortit libre. Décidément très remuant, il fut à nouveau arrêté en février 1998, lors d'une bagarre à Saint-Germain-en-Laye. Et relâché.

Le 17 février, la police française reçut un appel de Scotland Yard. Les Britanniques avaient arrêté un homme qui ressemblait au portrait-robot. Mais son ADN le disculpa rapidement.

Le mécanisme qui allait définitivement perdre Guy Georges était pourtant enclenché. Très discrètement, le juge Thiel avait décidé d'employer les grands moyens. Non sans difficultés.
Le 24 novembre, le magistrat donna mission à tous les laboratoires privés (Bordeaux, Strasbourg, Nantes et Grenoble) et publics (qui dépendent, eux, de la police technique et scientifique) de comparer le fameux "ADN masculin inconnu" à ceux déjà contenus dans leurs fichiers. Les laboratoires répondirent quasiment unanimement que c'était impossible, les fichiers ADN étant -alors- interdits. Le juge Thiel leur demanda, à défaut, de comparer cet ADN à ceux qu'ils détenaient dans leurs archives...

Si certains laboratoires privés acceptèrent cette mission, à la mi-décembre, des fonctionnaires de la police technique et scientifique rechignaient toujours, estimant que cela serait contraire à la loi. Le juge Thiel, déterminé, exigea qu'ils consignent cette réponse par écrit : elle serait ainsi versée au dossier judiciaire communiqué aux familles des victimes.
Après un temps de réflexion, la police technique et scientifique accepta de réaliser les analyses.

Le 23 mars 1998, à 19 heures, le patron du laboratoire de Nantes eut un choc : il l'avait trouvé. Le Dr Olivier Pascal appela immédiatement le juge Thiel, le directeur de la PJ Parisienne, Patrick Riou, et la commissaire Martine Monteil, de la Crim'. Il leur annonça que le "tueur de l'est parisien" se nommait Guy

Georges.
Depuis 1995, les empreintes génétiques de Guy Georges étaient archivées au laboratoire Nantais (le prélèvement de sang consenti après son arrestation pour l'agression de Mélanie B.). Mais le fichier informatisé des empreintes génétiques (FNAEG), qui permet aujourd'hui de centraliser toutes les traces génétiques relevées sur les victimes et les personnes condamnées pour des infractions sexuelles, n'existait pas à l'époque.
Le laboratoire de Nantes avait donc dû fournir un travail de fourmi pour comparer les 3500 échantillons d'ADN qu'il avait en stock, à la main !

Longtemps, le "tueur de l'Est parisien" s'était cru intouchable. Et il avait de quoi. Sur les 85 mois écoulés entre le premier meurtre et l'identification de son ADN, Guy Georges en avait passé 55 en prison pour divers vols et pour des agressions sur des femmes. Jamais la justice n'avait fait le rapprochement entre lui et le tueur. Guy Georges était sans domicile fixe et sans emploi. Il ne correspondait pas au portrait-robot qui avait été diffusé en novembre 1997 pour susciter les témoignages.
L'éparpillement des procédures policières et une succession de négligences judiciaires lui avaient assuré sept ans d'impunité pour ses sept assassinats. Deux meurtres auraient même pu être évités.

Dès le lendemain, la Crim' se mit en chasse. On surveilla les squats où Guy Georges avait l'habitude de dormir, sa "boîte aux lettres" du local des Équipes Saint Vincent, la banque où était viré son RMI... Mais Guy Georges resta invisible.

Le lendemain matin, à 7 heures, alors que les enquêteurs étaient encore tous en planque, RTL révéla que le tueur en série était identifié et donna son nom, provoquant la fureur du juge Thiel et des policiers qui craignirent que cette indiscrétion ne provoque la

fuite de Guy Georges. (La station de radio présenta d'ailleurs ses excuses par la suite.)

Dès 7 heures, tous les services furent donc mobilisés d'urgence, des motards distribuèrent 3 000 photos du tueur (prise lors de son vol de scooter) que la commissaire Monteil avait pris soin de faire imprimer. Paris fut quadrillé. Première alerte à 10 heures : un responsable des Equipes Saint-Vincent appela un chef de groupe de la brigade criminelle et lui annonça que Guy Georges... venait de quitter ses locaux. Une indication un peu tardive, qui provoqua la colère des policiers.

Peu avant 13 heures, deux inspecteurs de la PJ du quartier de la Goutte-d'Or, Bernard Basdevant et El-Karim, reconnurent Guy Georges, qui sortait de la station de métro Blanche. Ils procédèrent à son arrestation "en douceur". Guy Georges était armé d'un couteau, mais ne se défendit pas.

La traque était terminée. Les familles pouvaient respirer.
Mais ce n'était pas fini.

Placé en garde à vue au 36, quai des Orfèvres (l'adresse de la Crim'), Guy Georges avoua spontanément au juge Thiel les meurtres de Pascale Escarfail et de Magali Sirotti, mais il nia les autres meurtres qui lui étaient reprochés. Il fut incarcéré à la prison de la Santé.
Ré-interrogé le 2 avril 1998 par les juges Thiel et Deparis, il nia tous les meurtres, même ceux qu'il avait précédemment avoués. Puis, il demanda à ce qu'un seul juge soit nommé pour tous les meurtres pour lesquels il était mis en examen. Il refusa obstinément de parler tant qu'il ne serait pas confronté à un seul et même juge.

En effet, pas moins de trois juges d'instruction étaient désignés : Olivier Deparis, (pour le meurtre de Magali Sirotti), Martine Bernard (en charge du dossier Pascale Escarfail), et Gilbert Thiel

(pour Catherine Rocher, Elsa Benady, Agnès Nijcamp et Hélène Frinking). Quant à l'affaire Estelle Magd, elle était encore en "flagrance", sous la direction d'un substitut du procureur, en attendant la nomination d'un juge d'instruction.

Le juge Thiel demanda à ses collègues de se dessaisir de leur dossier, mais ils refusèrent. Les familles des jeunes femmes assassinées s'indignèrent, d'autant qu'elles désiraient que Guy Georges soit jugé rapidement. La presse fit ses gros titres de cette situation surréaliste. Le parquet tenta alors d'intervenir auprès des juges. Il demanda au juge Deparis de se dessaisir au profit du juge Thiel, mais il refusa et se dessaisit au profit... du juge Bernard ! Celle-ci demanda alors au juge Thiel (qui était tout de même en charge de quatre affaires sur sept) de se dessaisir à son profit ! Et elle adressa une convocation à Guy Georges...

Cette grotesque mascarade dura tout de même plusieurs semaines, faisant fis de la souffrance des familles, outrées par les égos mal placés et les jalousies absurdes. Leurs avocats demandèrent à la chambre d'accusation de désigner le juge Thiel comme seul et unique juge et, le 30 avril 1998, la présidence du tribunal décida enfin de confier tous les dossiers au juge Thiel.
Guy Georges dut bien s'en amuser, du fond de sa cellule.

Le 29 mai 1998, confondu par son ADN et après plusieurs d'interrogatoires, Guy Georges avoua les meurtres d'Agnès Nijkamp, d'Hélène Frinking et d'Estelle Magd. Il refusa de regarder les photos des corps que lui présentait le juge Thiel.
Le 27 octobre, Guy Georges nia catégoriquement être l'agresseur d'Annie L., Estelle F. et Valérie L., bien que celles-ci l'aient reconnu.
Le 17 novembre, après plusieurs heures d'interrogatoires, Guy Georges avoua le meurtre de Catherine Rocher et, lors d'une

confession plutôt confuse, donna des détails correspondant précisément au meurtre... d'Elsa Benady. Il finit par avouer être également le meurtrier de la jeune femme.

Le juge Thiel fut frappé par le manque visible de remords et d'émotion de Guy Georges. Sa froideur. Il était incapable de reconnaître ses victimes sur les photos qu'on lui montrait.
Le juge demanda à des psychiatres d'examiner le tueur en série. Ils le décrivirent comme quelqu'un de tellement "normal" et "cordial" qu'il les mettait mal à l'aise. Il présentait une sorte de personnalité double, comme si ce n'était pas à lui que l'on reprochait d'avoir assassiné sept jeunes femmes. Mais, conclurent les psychiatres, Guy Georges n'était absolument pas fou. Il était totalement sain d'esprit et extrêmement dangereux. Le 14 mars 1999, Guy Georges fut reconnu pénalement responsable de ses actes.

Le mardi 26 décembre 2000, (trois mois avant la date fixée pour son procès), vers 5 heures du matin, Guy Georges tenta de s'évader de la prison de la Santé avec deux autres codétenus. Par hasard, en faisant leur ronde quelques minutes plus tôt que d'habitude, deux gardiens interceptèrent les trois prisonniers. Ils avaient scié les barreaux de leur cellule...
Placé à l'isolement, Guy Georges s'enferma dans le silence et nia les meurtres qui lui étaient reprochés. Il affirma même qu'on cherchait à le "faire tomber" parce qu'il possédait des documents secrets compromettants concernant la mort de l'ancien Premier ministre Pierre Bérégovoy. Une autre manière de (re)faire parler de lui...

Le lundi 19 mars 2001, le procès de Guy Georges commença. Il ne prononça que quelques mots parmi lesquels : « *Je voudrais dire que je n'ai rien à voir avec les faits qui me sont reprochés* ».

Durant la première semaine du procès, un sourire aux lèvres, il continua systématiquement de nier les meurtres, malgré les preuves accablantes présentées contre lui. Avec une terrible cruauté, il affirma qu'il allait parler aux familles, puis changea d'avis, puis promit encore d'avouer, plus tard. Les familles des victimes, pendues à ses lèvres, n'en pouvaient plus d'attendre et de souffrir, alors qu'elles s'attendaient à des remords.
Parfois, poussé dans ses retranchements par les avocats, il perdit son contrôle et s'emmêla dans ses réponses.

Et enfin, le mardi de la deuxième semaine du procès, Guy Georges reconnut les sept assassinats de jeunes femmes dont il était accusé. (Il continua à nier, en revanche, trois des quatre agressions sexuelles qui lui étaient reprochées). Son propre avocat lui demanda : «*Avez-vous tué Pascale Escarfail, Cathy Rocher, Elsa Benady, Agnès Nijkamp, Hélène Frinking, Magali Sirotti, Estelle Magd ?* ». A chaque question, Guy Georges, enfin troublé, répondit un "oui" à peine audible, avant de fondre en larmes pour la première fois.

La cour d'assises de Paris prit un peu plus de quatre heures pour le reconnaître coupable des sept assassinats, commis de janvier 1991 à novembre 1997.
Elle le condamna aussi pour la tentative d'assassinat de Elisabeth O., le viol d'Annie L., et l'agression de Valérie L.
Elle l'acquitta en revanche de l'agression sur Estelle F., en juillet 1997 : celle-ci, qui ne l'avait jamais reconnu formellement, n'était pas venue au procès.

Guy Georges fut condamné à la prison à vie, avec une peine de sûreté de 22 ans. Il déclara alors qu'il ne «*ferait pas cette peine*» et qu'il allait se suicider.
Il semble finalement qu'il ait changé d'avis.

A la suite de cette affaire, Elisabeth Guigou, qui était alors ministre de la Justice, a fait voter la création d'un fichier national regroupant les empreintes génétiques (FNAEG) des délinquants et criminels sexuels condamnés et les traces retrouvées sur les victimes.
La Brigade criminelle a également indiqué son intérêt pour un outil informatique déjà existant aux Etats-Unis (VICAP) et au Canada (VICLAS). Ce programme a pour finalité de rapprocher systématique des affaires criminelles, grâce à la collecte -par les enquêteurs- de tous les renseignements sur des scènes de crime, des disparitions suspectes et des cadavres non identifiés, afin de détecter des criminels en série.

Victimes

Roselyne D.
Agressée en automne 1976. (Une de ses soeurs adoptives).

Christiane D.
Agressée le 31 mars 1978. (Une de ses soeurs adoptives).

Pascale C.
Agressée le 6 février 1979.

Jocelyne S.
Agressée le 5 mai 1980.

Nathalie L.
Agressée et violée (laissée pour morte) le 16 novembre 1981 (l'affaire a été classée sans suite en 1982).

Roselyne C.
Agressée le 16 mai 1980.

Violette K.
Agressée et violée le 7 juin 1982, dans un parking sous terrain.

Pascale N.
Agressée et violée le 27 février 1984, dans un parking sous terrain.

Pascale Escarfail (19 ans)
Violée et assassinée dans son appartement, le 24 janvier 1991.

Eléonore D.
Agressée sous son porche, le 22 avril 1992

Catherine Rocher (27 ans)
Violée et assassinée dans sa voiture, dans un parking sous terrain, le 7 janvier 1994.

Annie L.
Violée sous son porche, le 13 janvier 1994.

Elsa Benady (22 ans)
Violée et assassinée le 8 novembre 1994 dans sa voiture, dans un parking sous terrain.

Agnès Nijkamp (33 ans)
Violée et assassinée le 10 décembre 1994, dans son appartement.

Elisabeth O.
Agressée dans son appartement le 16 juin 1995. Elle parvint à s'enfuir.

Hélène Frinking (27 ans)
Violée et assassinée le 8 juillet 1995, dans son appartement.

Mélanie B.
Agressée dans son appartement, le 25 août 1995

Magali Sirotti (19 ans)
Violée et assassinée le 23 septembre 1997, dans son appartement.

Valérie L.
Agressée dans son escalier, le 28 octobre 1997

Estelle Magd (25 ans)
Violée et assassinée le 16 novembre 1997, dans son appartement.

Mode opératoire

Guy Georges a toujours tué (ou agressé) de belles jeunes femmes, qui dégageaient une impression d'assurance et de bonheur. Tout ce que lui n'était pas et n'avait pas.
Il "flashait" sur elles, dans la rue ou dans un café... ou dans un parking sous terrain. Alors, discrètement, il se mettait à les suivre. Il était capable de les suivre pendant un long moment avant de les attaquer, de se tapir dans l'ombre, ou au contraire de leur sauter dessus immédiatement.
Il les agressait par surprise, dans leur voiture (parking), ou dans la cour de leur immeuble, ou devant la porte de leur appartement, après les avoir suivies dans les escaliers.

Il sortait son couteau, un Opinel n°12 à lame repliable, et les menaçait de les "planter" si elles ne lui obéissaient pas. Tétanisées par la peur (les rescapées sont celles qui ont réussi à hurler), elles le laissaient entrer.

Il les ligotait, les attachait au lit. Il utilisait du sparadrap ou des lacets. Il a révélé qu'il avait parlé parfois longuement avec ses victimes et leur avait souvent fait croire qu'il allait les épargner, avant de les frapper.
« *Elle a parlé de son métier et de son âge et sûrement d'autres choses que j'ai oubliées. Elle a dit que je me calme. Elle m'a posé des questions aussi* », a-t-il dit à propos d'Hélène Frinking.

Mais il finissait toujours par les bâillonner (pour qu'elles ne puissent pas crier, mais aussi pour qu'elles ne puissent pas lui

parler, et lui faire réaliser qu'elles étaient des personnes et non des objets).

Il déchirait ou découpait les vêtements des jeunes femmes et coupait systématiquement le soutien-gorge d'un coup de lame entre les bonnets, et souvent le slip.
Il violait les jeunes femmes, et utilisa souvent un préservatif, pour ne pas laisser de trace. Puis il les tuait de plusieurs coups de couteau dans la région du cou.

Enfin, calmement, posément, il "faisait le tour" de l'appartement pour voler des objets. Il a même parfois bu une bière, assis tranquillement, ou mangé un morceau pris dans le frigo.
Que ce soit dans les meurtres des parkings ou des appartements, il emportait toujours au moins un objet, souvent le sac à main.

Lors du procès, le médecin légiste, M. Spitakis détailla la sauvagerie avec laquelle les coups de couteau avaient été portés : « *Il faut quand même y aller pour atteindre la vertèbre avec le couteau.* » Il a également émis l'hypothèse de sévices ou de viols post mortem. Il n'y a pas eu de réponse de Guy Georges.

Motivations

Selon les psychiatres qui l'ont examiné, Guy Georges n'est pas un malade mental. Il n'est pas fou, dans le sens où il n'a jamais perdu contact avec la réalité, évitant de tuer quand il se sentait recherché, utilisant un préservatif pour ne pas laisser de trace. Des tests psychologiques ont prouvé sa lucidité et ont mesuré un QI normal de 101.

Par contre, sa violence de psychopathe est totalement incurable, selon les experts appelés à témoigner au procès. Il souffre de pathologies et de fantasmes qui ne s'effaceront pas avec le temps.

Dans une expertise médico-psychologique datée de février 1999, les quatre spécialistes qui lui ont fait passer des tests de personnalité, à plusieurs reprises, écrivent : « *Il y a aussi quelque chose de la faiblesse, de l'inconsistance de sa personnalité, qui ne lui permet pas de maintenir avec force sa position face à des interlocuteurs variés. Il est trop honteux pour confirmer un aveu, trop fier pour reconnaître ce qui lui a échappé. Il ne s'agit pas de contradiction, mais d'ambivalence : s'il partage la reconnaissance d'un crime avec autrui, il en est dépossédé et en perd la maîtrise, son omnipotence avec elle.* »

Guy Georges présente les traits d'un psychopathe et d'un "pervers narcissique" dénué de toute émotion, comme un chat qui chasse un oiseau. « *Il n'a pas de colère ni d'agressivité apparente, pas de haine. Il est focalisé sur la cible. Il traite ses victimes comme des objets qui n'éprouvent rien. Il s'agit d'une conduite qui provoque un bénéfice psychique effrayant : un sentiment de maîtrise et d'omnipotence absolues* », a ajouté l'un des experts. Pour lui, la victime n'est qu'une chose, un objet.
Lors de ses interrogatoires, Guy Georges ne reconnaissait pas bien les photos de ses victimes, il mélangeait les visages. En revanche, il reconnaissait parfaitement chaque lieu. Il a totalement dépersonnalisé ses victimes et n'a aucun remords puisqu'il n'a pas l'impression d'avoir tué un être humain.
Les médecins ont également relevé que Guy Georges est un homme « *timide, intelligent, qui n'exprime aucune haine envers personne* ».

Guy Georges pouvait présenter deux visages différents :

- Le personnage qu'il s'est créé et qu'il montre face aux autres, "Joe", le squatteur un peu paumé à l'air sympathique et aux gestes attentifs. Ami protecteur, amant attentionné. Marginal séducteur,

sans problème sexuel, qui faisait l'amour sans intimité avec Sandrine, qui connaîtra Edwige, Virginie, Vincianne, Pauline et bien d'autres... Solitaire qui a des amis, timide au tempérament bagarreur...
Il a été capable d'inventer avec minutie un autre lui-même, d'endosser une panoplie de rebelle et de révolté. De créer une vie de braqueur, histoire de camoufler une incarcération pour viol. Capable en liberté de marquer son écœurement devant les agissements du serial killer lorsqu'on raconte les crimes à la télé, capable implicitement de requérir la peine de mort pour lui. En affirmant « *si c'était ma fiancée, je ferais justice moi-même* ».

Le personnage de "Joe", Guy Georges l'a inventé enfant. Fasciné par "Joe l'Indien" dans les aventures de Tom Sawyer, le jeune Guy s'identifia à ce héros négatif, exclu, parce qu'Indien, joueur de couteau et accusé de meurtre. Parmi les résidents des squats de la rue Didot et de la rue Saint-Sauveur, tous décrivent un "Joe" blagueur, à la nature souvent enjouée.
Aujourd'hui encore, plusieurs gardiens de la prison de la Santé affirment qu'il était un détenu "agréable" avec lequel ils avaient plaisir parfois à discuter. A aucun moment, un seul squatter ne se douta de sa double vie. Un jeune psychiatre, qui à cette époque s'était lié d'amitié avec "Joe", avoua qu'il n'avait jamais décelé dans son comportement le moindre signe de violence ou de dangerosité.

- Et puis, pour l'Etat civil, il y a Guy Rampillon : un orphelin trimballé de maisons d'accueil en foyers, d'errance en maisons de correction. Un enfant adoptif, fils de personne. L'enfant métis abandonné à la naissance par sa mère et qui ne découvrira l'identité de son père qu'au moment de son arrestation en 1998. « *Le fils de personne, l'enfant prêté par le DDASS, surnommé "noiraud" à l'école, il souffre depuis toujours d'une faille identitaire très importante* », expliqua le psychiatre Henri Grynszpan.

Un garçon désœuvré, que rien n'intéresse et qui ne voit aucune issue à la grisaille de sa vie. Zonard, paumé, il cherche en permanence la compagnie des marginaux, des exclus, les seuls capables de le comprendre, lui le tueur perdu dans le monde "normal".

De cette identité morcelée, tiraillée entre la marginalité et le besoin de reconnaissance, serait née selon les psychiatres "Joe the killer", alias Guy Georges. Un homme passionné par la traque des femmes, auteur de ce rituel où les jeunes femmes sont à sa merci, où il découpe les vêtements et les sous-vêtements, où le partenaire, l'autre n'existe pas. Celui qui a tué sous l'emprise de « *pulsions irrépressibles* ».
C'est cette part de lui-même que les avocats de la défense ont réussi à atteindre lors de son procès, pour le pousser dans ses retranchements, le faire craquer, pour qu'apparaisse enfin au grand jour sa facette meurtrière. La même qu'il n'aurait pas su maîtriser lors de ses aveux.
A la barre, le policier qui avait à l'époque réussi à le faire parler témoigna : « *Nous l'avons eu par les sentiments. En partant sur la notion de mère, nous l'avons désarçonné et troublé. On ne s'est pas adressé à 'Joe the killer' ou à Guy Georges, mais à Guy Rampillon* ».

Lors du procès, il était stoïque, et observa pendant plus de cinq minutes les corps martyrisés de ses victimes sans ciller.
Après ses aveux, les familles des victimes attendaient de Guy Georges des explications.
Celui qui ne voulait plus parler a enfin confessé ses pulsions criminelles et sa personnalité sans pitié :
- « *Quand je frappais, j'étais dans l'état que je n'explique pas. J'ai conscience sans être conscient. Dans ces moments-là, je n'ai aucune pitié* ».

- « *C'est le désir sexuel ou le désir de tuer qui vous animait ?* », l'interrogea alors le président Yves Jacob.
- « *Tuer* », répondit sans hésiter Guy Georges.

Selon le docteur Henri Grynszpan, la fureur destructrice de Guy Georges envers ses victimes aurait eu pour mobile possible leurs caractéristiques communes. « *Ce qui accroche son regard dans la victime, ce n'est pas la faiblesse ou la vulnérabilité, mais au contraire sa beauté irradiante, son caractère socialement adapté qu'il repère à ses vêtements, à l'énergie vitale qu'elle dégage* », a-t-il expliqué.
« *Ce qui lui est insupportable, c'est la vie chez l'autre, la réussite, qui le renvoie à son propre sentiment de frustration et d'échec* », a-t-il ajouté.
Guy Georges voulait des victimes terrorisées et à sa merci, sans réaction, paralysées par la peur. Les jeunes femmes qui ont pu lui échapper sont celles qui ont réagi, en criant, en le repoussant, en courant.
Comme tous les tueurs en série, il est, au départ, quelqu'un de profondément lâche. Il s'attaquait toujours à plus faible que lui : en l'occurrence, une femme seule.
Au début des années 80, il confia à un de ses codétenus sa difficulté à aborder les femmes et le sentiment d'infériorité que celles "bien dans leur peau" lui inspiraient.

Un autre codétenu, qui a côtoyé Guy Georges à la prison de Caen, présenta une facette supplémentaire de la personnalité du tueur : sa peur de la violence. « *Je me souviens d'un épisode où il avait été provoqué par des insultes d'un autre détenu et il n'avait pas répliqué. A plusieurs reprises, il a montré ce refus de l'affrontement* », expliqua-t-il. Il n'opposa effectivement aucune résistance à chacune de ses arrestations.
Les experts ont noté que sur les 20 agressions reprochées à Guy

Georges au cours de sa vie, il en niait 4 où les victimes avaient eu la vie sauve et l'avaient fait fuir : ce sont les "échecs" dans sa vie de tueur en série.

Guy Georges, comme de nombreux tueurs en série, est un marginal, un délinquant qui a vécu de petits boulots en petits boulots, de squats en squats, de galères en galères. Il a commis toutes sortes de crimes, et pas seulement sexuels : des vols, des agressions, des cambriolages, des trafics de stupéfiants. Des délits qu'il continua d'ailleurs à commettre quand il se mit à assassiner des femmes.

Comme beaucoup de tueurs en série, il est venu progressivement au meurtre. Adolescent, il commença par voler dans le porte-monnaie de sa mère adoptive puis il commit des petits délits, des vols de motos. Il passa un palier en tentant d'étrangler ses deux soeurs adoptives à 15 ans, avant de plonger, vers 17 ans, en agressant des femmes, en les violant puis en les tuant. « *Il y a vraiment eu, chez lui, une graduation dans l'acte criminel* ».

Guy Georges a eu très peur après son premier meurtre, mais avec les suivants, il a pris confiance et sa crainte a disparu. Résultat, il a commis des erreurs qui ont fini par le confondre : il a laissé des traces de sperme sur les lieux d'un crime, de la salive sur le mégot d'une cigarette...

Il n'a jamais dit pourquoi il s'était mis à tuer. Il a simplement expliqué qu'il avait des fantasmes de viols depuis longtemps. Il a commencé par assassiner des femmes qu'il croisait dans la rue et qui le faisaient "flasher", selon ses propres termes. Il "enchaînait" les meurtres, sauf quand il était en prison. Mais dès qu'il sortait, il recommençait, à intervalle régulier.

Michel Dubec est psychiatre à Paris. Il a examiné Guy Georges à sept reprises entre 1998 et 1999, après son arrestation et son

incarcération à la Santé. « *Ce qui m'a frappé en premier* », se souvint l'expert devant les jurés, « *c'est sa mémoire parfaite de toute sa biographie et l'importance qu'il accorde au regard des autres sur lui. J'ai eu l'impression d'avoir en face de moi un individu hyper adapté au monde réel* ».
Mais aussi un individu froid, « *sans aucune émotion ni sensation sur ses actes passés* », qui n'exprime pas de regret sauf de manière convenue ou contrainte.
« *Guy Georges ne souffre d'aucune aliénation mentale, c'est un être responsable, conscient de ses actes au moment des crimes, pour lequel il y a peu d'espoir thérapeutique* ».
Incurable donc. « *A 14 ans, il agresse Roseline M., une de ses sœurs de lait qu'il aime bien et avec laquelle il n'a aucun problème. C'est un acte sans raison ni regret, une violence prédatrice qui est la marque des plus grands psychopathes* », affirme le psychiatre.

« *Il avait un sentiment d'invincibilité par rapport à la police et à la justice, il se sentait sans doute très fort* », a dit ensuite un policier de la Brigade Criminelle, qui le cherchait alors depuis 1994 et l'avait interrogé une première fois en 1995, sans succès.

Selon son avocat, Guy Georges aurait entrepris une thérapie depuis sa condamnation.
« *Il a déjà vu deux fois un psychologue et veut aussi voir un psychiatre* », a affirmé l'avocat. «*Guy Georges ne fait pas appel de sa condamnation par la cour d'assises de Paris car il assume la peine qui lui a été infligée*», a expliqué Me Ursulet. Selon lui, son client « *a pris conscience de la gravité des faits qu'il a commis* », et « *a décidé seul cette thérapie* » : « *Il veut comprendre deux choses, pourquoi il a fait ça et pourquoi sa mère l'a abandonné* ».

Citations

"*Le foyer, ce n'est pas fait pour arranger un homme, c'est l'apprentissage de la prison*" : Guy Georges.

"*Ce soir-là j'étais en chasse, donc je disposais d'un couteau et de bandes adhésives dans mon sac (...). Je savais que j'allais la tuer*" : déposition de Guy Georges en 1998, à propos de meurtre de Catherine Rocher.

"*En suivant le procès et lorsque j'entends les points de vue des experts psychiatriques l'image que j'en avais à l'époque me paraît très décalée... Dans l'univers de la prison, c'était un type sympa, sportif, drôle, et très sociable. J'ai l'impression d'avoir à faire à deux personnages juxtaposés. J'ai du mal à croire que c'est la même personne. Cela accrédite la thèse des experts : c'est un vrai pervers*" : Jean-Jacques D., qui donna des cours à Guy Georges, dans la prison de Caen en 1991-92.

"*Pourquoi mes parents m'ont-ils abandonné ? Pourquoi m'a-t-on retiré mon identité ? Pourquoi les mensonges de la DDASS quand je recherche cette identité ? Pourquoi ne s'est-on pas penché sur mon cas après ma première incarcération, puisque je présentais une certaine dangerosité ? Pourquoi ai-je été condamné à 10 ans de réclusion à Nancy en 1984, en deux heures et demie, délibéré compris ? Pourquoi ma folie meurtrière commence en 1991? Pourquoi on m'arrête pas en 1995 ? Pourquoi, quand on m'interroge sur mon CV, on s'arrête à 18 ans, et que les 20 autres années sont racontées par d'autres ? Pourquoi je suis devenu ce tueur implacable ? Pourquoi alors est-ce que j'aime passionnément mes amis, mes petites amies, ma famille, pourquoi est-ce que je suis capable de plaisanter ou rire quand je souffre ?"* : déclaration de Guy Georges avant que les jurés ne se retirent pour voter sa condamnation.

"*J'ai entendu dire que vous avez été placé à la DDASS, M. Guy Georges. Moi aussi, j'ai été placée à la DDASS, ma mère m'a abandonnée avec cinq frères à l'âge de cinq ans. C'est pas pour ça que je suis devenue délinquante*" : Mme Sirotti, mère de Magali, durant le procès.

"*Vous n'avez rien compris, Monsieur. Hélène, c'était la vie, vous êtes la mort*" : la sœur d'Hélène Frinking, durant le procès.

"*Tu peux demander pardon à Dieu, à qui tu veux, mais tu peux pas demander pardon aux familles pour un truc comme ça, t'as pas le droit car tu sais très bien ce que tu fais*" : Franck Sirotti, le frère de Magali, durant le procès.

"*Pour moi, son seul accent de sincérité aura été quand il a dit qu'il pisse sur la justice*" : Liliane Rocher, mère de Catherine, durant le procès.

"*Vous êtes quelqu'un de complètement bidon à un degré très désagréable pour moi. Vous portez le pull blanc de l'innocence, vous êtes là à plastronner, je trouve ça insupportable*" : le père de Pascale Escarfail, durant le procès.

Bibliographie

"Guy Georges : Contre-enquête sur "le tueur de l'est parisien", Omar Guendouz et Frankc Spengler, Mango, 2001.

"Helene f., victime d'un tueur en serie", Anne Gautier, E-dite, 2001.

"Guy Georges, un ami insoupçonnable ?", Dr. Philippe Tersand, Stock, 2000.

"Guy Georges - La traque", Patricia Tourancheau, Pocket, 2013.

"Pour ma fille, victime d'un tueur en série : Plaidoyer sans haine pour la prévention et la reconnaissance du viol comme crime", Jean-Pierre Escarfail, Ramsay, 2006.

"Serial douleur", Patrice Bertin, Le cherche midi, 2004.

"L'énigme des tueurs en série", Daniel Zagury et Florence Assouline, Plon, 2008.

Filmographie

Documentaires :

Les Documents du dimanche : "Les empreintes du crime", France 2, 2000.

Faites entrer l'accusé : "Guy Georges, le tueur de l'Est parisien", France 2, 2004.

Chroniques criminelles : "L'affaire Guy Georges, le tueur de l'est parisien", NT1, 2015.

"Guy Georges, enquête sur un tueur en série", Alain Hamon, 2000.

Films :

"L'Affaire SK1", Frédéric Tellier, 2014.

Francis Heaulme

Nom : Francis Heaulme
Surnom : "Le routard du crime"
Né le : 25 février 1959 à Metz (Moselle) - France
Mort le : Toujours vivant.

Le "routard du crime", un vagabond alcoolique, a traversé la France de long en large, ne restant jamais au même endroit et semant des cadavres sur son passage. Sans l'opiniâtreté et le flair d'un gendarme, il aurait non seulement pu continuer à tuer mais n'aurait pas été soupçonné de ses crimes précédents. Son mode opératoire changeant, ses fréquents déplacements, le secret médical de l'institution psychiatrique, sa vie d'errance... : beaucoup d'éléments ont contribué à son impunité. Fait rare pour un tueur en série, il lui est arrivé plus d'une fois de tuer avec un complice de rencontre, qu'il n'a plus revu par la suite.

Informations personnelles

Les parents de Francis Heaulme, Nicole Houillon et Marcel Heaulme s'étaient mariés jeunes. Ils eurent une fille, Christine, 6 ans avant la naissance de Francis, en 1959. Ils vivaient à Briey, en Meurthe et Moselle, dans la "cité radieuse" créée par le Corbusier, une grande "barre HLM" entourée d'arbres.

Francis Heaulme s'entendait très bien avec sa sœur, Christine, et vouait une adoration sans borne à sa mère.
Au contraire, son père, un électricien, était rejeté tant par sa belle famille (qui le surnommait "le boche" à cause de son accent alsacien prononcé) que par ses enfants : il ne pensait qu'à l'argent et aux femmes, dépensait une grande partie de son salaire dans les

courses de chevaux et passait son temps à boire. C'était un homme violent qui frappait régulièrement son épouse et ses enfants, et plus particulièrement le jeune Francis, jusqu'à l'âge de 17 ans. Il le traitait de "bâtard" et de "retardé" à cause de son allure asexuée (Heaulme ne savait pas encore qu'il souffrait du "syndrome de Klinefelter", une anomalie génétique qui se traduit par la présence d'un gène sexuel X (féminin) supplémentaire), et l'enfermait souvent à la cave.

A l'adolescence, Francis Heaulme se mit à boire et devint rapidement alcoolique au dernier degré. A plusieurs reprises, il enterra des animaux vivants.

A 20 ans, il découvrit le cyclo-tourisme et le vélo devint sa passion. Il se mit à parcourir des dizaines de kilomètres à travers la région.

En 1982, Heaulme apprit que sa mère développait un cancer. En deux ans, la terrible maladie fit son œuvre et, le 16 octobre 1984, Nicole Heaulme mourut. Francis Heaulme fut totalement abattu par le décès de sa mère (« *une Sainte* », selon lui) et se jeta sur son cercueil en hurlant lors de l'enterrement.

Il tenta par la suite de se suicider, plusieurs fois, mais son père proclama laconiquement qu'il « *faisait son cirque* ». Marcel Heaulme trouva rapidement une nouvelle compagne et sa sœur Christine se maria pour fuir la famille.
Francis Heaulme fut exempté de service militaire en raison de "complications psychiatriques", puis renvoyé de son emploi de maçon à cause de son alcoolisme.

A 26 ans, seul, Heaulme quitta la maison familiale et partit en auto-stop, pour un voyage meurtrier qui allait durer 8 ans.

Crimes et châtiment

Heaulme traversa plus de 37 départements, parcourut des distances impressionnantes à pied, en stop ou en train, et se rendit dans d'innombrables gendarmeries et hôpitaux pour se plaindre d'agressions imaginaires. Il fut interné plusieurs fois dans des institutions psychiatriques à sa propre demande et fut même diagnostiqué "psychopathe", mais repartit sans prévenir personne. Il séjourna dans plusieurs refuges Emmaüs à travers toute la France et signa tous les registres des foyers où il fut hébergé. Il dépensait son RMI à boire, mélangeant parfois alcool et tranquillisants.
Il trouva occasionnellement des petits boulots de ferrailleur ou de maçon.

Heaulme voyagea seul, mais rencontra parfois des personnages plus ou moins recommandables, avec qui il se lia durant un laps de temps plus ou moins court.

Trois semaines après son départ de chez lui, en novembre 1984, il rencontra Joseph Molins, un homme influençable et introverti, avec qui il travaillait à la "Lorraine T.P.", une entreprise de travaux publics. Molins l'invita à partager un verre, puis lui proposa de faire un bout de chemin avec lui, en voiture.
Devant une boulangerie, Molins prit en stop une jeune apprentie pâtissière de 17 ans, **Lyonnelle Gineste**, ce qui ne plut pas à Heaulme. « *Pour moi, c'était comme une pute. Elle était sexy dans ses collants noirs* ».
Lyonnelle Gineste fut retrouvée nue, étranglée et poignardée dans un bois à Montauville, près de Pont-à-Mousson.

Le 29 décembre 1986, près de Metz, Heaulme se rendit dans un café pour boire de l'alcool avec deux compagnons du centre de désintoxication alcoolique de Maizeroy (Moselle), Philippe Elivon et Michel Magniac (décédé en mai 1995).
Le lendemain, vers 5h du matin, saouls, ils prirent la voiture de

Magniac et croisèrent une jeune femme qui faisait du stop : **Annick Maurice**, 26 ans, voulait arriver plus rapidement au supermarché où elle travaillait. Heaulme et Elivon la forcèrent à monter dans la voiture. Puis, Heaulme étrangla la jeune femme. Son corps fut retrouvé dans un bois le 27 avril 1987, dissimulé dans un taillis, près d'Ogy, à 10km de Metz et à 3km du centre de désintoxication de Maizeroy.

En avril 1989, Heaulme séjourna au centre psychiatrique de la Fontonne, à Antibes, qui réservait des mobiles homes de séjours thérapeutiques au camping de Port Grimaud, non loin de Saint-Tropez.
Le 5 avril, en fin d'après-midi, Heaulme enleva un garçon belge de 9 ans, **Joris Viville**, sur le camping. Le soir, il revint au centre psychiatrique, nerveux et très angoissé, et annonça au personnel soignant avoir tué quelqu'un à Port-Antibes. On ne le prit pas au sérieux.
Le corps nu de Joris Viville fut retrouvé 17 jours plus tard, caché derrière une citerne, sur un tapis de fougères. Il avait été étranglé et poignardé de nombreuses fois avec un tournevis.
Aucun membre du centre psychiatrique ne contacta la police et l'on se retrancha par la suite derrière le secret médical.
Heaulme raconta par la suite être sorti du centre avec un infirmier pour boire de la bière non loin du camping.

Le 14 mai 1989, un dimanche, Heaulme poignarda et égorgea **Aline Pérès**, une aide soignante de 49 ans, sur la plage du Moulin-Blanc, près de Brest. Son corps fut découvert par des promeneurs peu de temps après son décès, en fin d'après-midi.

Le gendarme qui allait arrêter Heaulme fut chargé de l'affaire. Le maréchal des logis-chef Jean-François Abgrall, de la gendarmerie de Relecq-Kerhuon, eut la vive impression que ce crime brutal et

précis était l'œuvre d'un tueur ayant déjà commis d'autres crimes, ayant de l'"expérience". Mais un meurtre sans raison ni mobile évident, car l'aide soignante était une femme douce et appréciée de tous.
Abgrall apprit que l'arme du crime était un couteau à lame de fer, sans doute un Opinel.
La plage était très fréquentée à l'heure du meurtre, mais malheureusement pas cet endroit précis. Toutefois, plusieurs témoins contactèrent la gendarmerie. Un homme expliqua qu'il avait vu deux hommes s'approcher de la victime, mais qu'il s'était par la suite retourné pour écouter sa radio. Ce coin de la plage était fréquenté par des toxicomanes et des marginaux, qui furent donc interrogés.
Les gendarmes apprirent que de nombreux SDF fréquentaient le centre Emmaüs local. Ils s'y rendirent, mais seulement pour apprendre que la plupart des "communautaires" avaient quitté le centre pour ne pas avoir à faire à la police...
Les noms de ces hommes figuraient sur les registres et des avis de recherche furent lancés.

Le 19 juin 1989, le gendarme Abgrall fut appelé par la gendarmerie de Saint-Clair-sur-l'Elle, dans la Manche : des collègues venaient d'interpeller l'un des marginaux du centre Emmaüs de Brest, un dénommé Francis Heaulme. Ce dernier était très tendu, aux aguets, et lui serra à peine la main. Abgrall ressentit immédiatement une violence à fleur de peau derrière le visage prématurément vieilli de Heaulme.
Presque immédiatement, pensant qu'Abgrall était un enquêteur de Saint-Lô et non de Brest, Heaulme affirma qu'il avait "fait l'Armée", dans les transmissions, à Francfort, et expliqua la technique à utiliser « *pour tuer une sentinelle* » : en lui donnant un coup de couteau dans le cou, puis le cœur, puis les reins... C'est

justement de cette manière qu'Aline Pérès avait été assassinée. Abgrall se demanda si Heaulme ne venait pas tout simplement d'avouer le meurtre de l'aide soignante. Heaulme ajouta qu'il prenait des « *cachets anti-angoisse* » qui lui donnaient « *des pulsions* » : « *je vois des coulées de sang sur mes mains* ». Ce qui ne fit qu'accroître les soupçons d'Abgrall.

Mais Heaulme avait un excellent alibi : à l'heure du meurtre, il était dans le service de cardiologie d'un hôpital de Quimper, à 80km de là, où une infirmière avait pris sa température à l'heure même du meurtre. Le gendarme Abgrall dut donc le relâcher et Heaulme disparut dans la nature.

Intrigué et persuadé de tenir son coupable, Jean-François Abgrall continua pourtant son enquête avec détermination, contre l'avis de son supérieur. Son commandant, persuadé de la culpabilité d'un autre homme, plus "probable", demanda aux gendarmes de Brest de ne plus enquêter aux côtés d'Abgrall.
Ce dernier se décida malgré tout à trouver un autre SDF avec lequel Heaulme disait avoir passé du temps à Brest avant le meurtre. Il apprit rapidement que Heaulme avait menti au moins sur deux points : il n'avait jamais "fait l'armée" et l'autre SDF n'avait jamais mis les pieds à la communauté Emmaüs. Bien que la presse n'ait pas révélé avec précision la nature des coups portés à Aline Perès, Heaulme avait décrit exactement le mode opératoire du tueur.

Abgrall se rendit alors à l'hôpital de Quimper pour vérifier l'alibi de Francis Heaulme. Là, il découvrit finalement que lorsqu'un patient était absent, à l'hôpital, l'infirmière de garde notait tout simplement la température du thermomètre posé sur la table de nuit ! L'alibi d'Heaulme était donc sérieusement entamé.

En août, Abgrall se rendit au Service technique de recherches judiciaires de Rosny-sous-Bois et chercha à en savoir plus sur Heaulme et son parcours. On lui apprit que la brigade de recherche d'Avignon cherchait à en savoir plus sur un certain... Francis Heaulme.

Abgrall se rendit dans le Vaucluse, où le chef de brigade lui expliqua son affaire : **Jean-Joseph Clément**, un ancien légionnaire et agriculteur de 60 ans, avait été retrouvé dans les broussailles, le crâne fracassé à coups de pierre, sans pantalon. Le corps était étendu sur les bords de l'Ouvèze, non loin d'un centre Emmaüs. Un meurtre extrêmement violent au bord de l'eau, une communauté Emmaüs, deux points communs troublants.
Le chef de brigade expliqua que Heaulme avait été contrôlé par des gendarmes le jour de la découverte du corps, mais avait été laissé en liberté. Il arrivait de Marseille, où il disait avoir été hospitalisé. Après vérification, Abgrall apprit qu'il n'avait plus été aperçu à l'hôpital depuis le matin du 7 août, le jour du meurtre...

Mi-novembre, le chef de brigade d'Avignon recontacta le gendarme Abgrall : Francis Heaulme avait été contrôlé en Meurthe-et-Moselle et était retenu dans une gendarmerie. Abgrall s'y rendit et arriva dans la nuit.
Le chef de brigade d'Avignon interrogea Heaulme, qui nia le meurtre de Jean-Joseph Clément et déclara avoir voyagé dans plusieurs villes, sans que l'on puisse le vérifier. Le chef, lassé et indécis, gêné par le fait que Heaulme était peut-être à l'hôpital de Marseille le 7 août, repartit vers le sud, laissant Abgrall seul avec son suspect.
En plein milieu de la nuit, alors que le gendarme l'accompagnait vers la chambre de sûreté, Heaulme lâcha : « *Je sais que tu sais, c'est un 'pépin', cette histoire* » puis ajouta que c'était «*la faute du Gaulois*». Il alla ensuite se coucher sans rien ajouter de plus.

Abgrall repartit donc en Bretagne, et, vu son manque de résultat (ou plutôt "en dépit de"...) son effectif fut de nouveau réduit. Le gendarme poursuivit malgré tout son enquête, cette fois à la recherche du "Gaulois". Jean-François Abgrall fit le tour de la France, interrogeant tous les SDF qui avaient été présents au centre Emmaüs de Brest et s'étaient depuis disséminés aux quatre coins du pays.

En juin 1990, un collègue mit la main à Paris sur l'ancien cuisinier de la communauté Emmaüs de Relecq-Kerhuon, un dénommé Didier. Abgrall fit le trajet jusqu'à la capitale. Didier lui apprit qu'Heaulme avait fui la communauté la veille du meurtre d'Aline Pérès après avoir commis un vol et avoir été découvert. Il expliqua ensuite que lui-même avait passé l'après-midi avec un menuisier d'Emmaüs, un certain Philippe, avec qui il avait bu près de la plage du Moulin-Blanc. Abgrall chercha à savoir si ce Philippe avait déjà été condamné, mais n'obtint rien d'intéressant, sauf une photo : le dénommé Philippe, avec ses cheveux longs et sa grosse moustache, ressemblait définitivement à un... Gaulois.

Abgrall utilisa alors le fichier national des personnes disparues afin d'obtenir les dates auxquelles "le Gaulois" aurait pu être contrôlé. Il ne trouva rien et tenta alors la même chose avec Heaulme. A sa grande surprise, le fichier lui présenta une bonne soixantaine de pages illustrant sa bougeotte perpétuelle. En deux mois, Heaulme pouvait traverser une dizaine de départements. Ce qui laissait augurer du pire s'il tuait à chaque fois.

"Le Gaulois" était peut-être le seul à connaître le cours des événements sur la plage du Blanc-Moulin, mais il était introuvable et le gendarme Abgrall ne pouvait qu'attendre. Un changement de hiérarchie et un surcroît de travail l'éloignèrent de son enquête durant presque un an.

Le 7 mai 1991, Francis Heaulme fit la connaissance de Michel Guillaume, 19 ans, et de sa cousine **Laurence Guillaume**, 14 ans, à la Foire de mai, non loin de Metz.
Après la fête, Laurence repartit chez elle, à Servigny-lès-Sainte-Barbe, en cyclomoteur. Heaulme et Michel la suivirent dans la voiture de ce dernier, « *pour lui éclairer la route avec les phares* ». Heaulme discuta avec le jeune homme et lui annonça que sa cousine était belle et qu'il « *se la ferait bien* ». Michel Guillaume avoua au vagabond que lui aussi aurait aimé «*sauter*» sa cousine ! Il était encore vierge, il avait beaucoup bu...
Peu avant l'entrée de la localité, ils la rattrapèrent et la renversèrent. Ils la forcèrent à monter dans la voiture et l'emmenèrent 10km plus loin, dans un champ de maïs. Francis Heaulme "piqua" Laurence au cou avec un couteau pour la tenir en respect et ordonna à Guillaume de la violer, mais le jeune homme s'en découvrit incapable. Heaulme emmena alors l'adolescente « *plus loin* ».
Le lendemain un petit garçon de Vigy découvrit le corps de Laurence Guillaume, dénudée et égorgée.

En juillet 1991, le gendarme Abgrall fut de nouveau contacté par un collègue de Rosny-sous-Bois, qui le prévint que "Le Gaulois" était à Bayonne. Malheureusement, ses supérieurs ne croyaient pas du tout en la culpabilité de Heaulme et lui ordonnèrent de rester dans son bureau.

En décembre de la même année, Jean-François Abgrall apprit que Francis Heaulme se trouvait à Bischwiller, en Alsace, où il travaillait dans une association de réinsertion. Le gendarme devait rapidement clore le "dossier Aline Pérès " et décida de tenter le tout pour le tout.
Il se rendit en Alsace avec un collègue et découvrit que Heaulme y vivait avec une femme, Georgette, divorcée, sans enfant, légèrement handicapée, de 5 ans son aîné. Elle lui avait demandé

de se désintoxiquer et il s'y était plié de bonnes grâces. Le dimanche, il avait pris l'habitude de l'accompagner à la messe.
Au cours de l'audition, Heaulme avoua avoir menti au sujet de son engagement dans l'Armée et avoir juste eu «*l'impression*» d'avoir été à la plage «*dans (ses) rêves*». Abgrall ne put rien en tirer de plus.
A son retour en Bretagne, son supérieur de Rennes lui demanda de boucler définitivement le dossier et Abgrall décida de s'y résoudre... après les vacances de Noël.

Mais le 26 décembre, on lui apprit que "Le Gaulois" avait été arrêté à Bourges et Abgrall s'y précipita. Très nerveux, le vagabond admit rapidement avoir fréquenté la communauté Emmaüs de Relecq-Kerhuon et connaître Heaulme : «*Il buvait beaucoup et devenait mauvais après*». Il ajouta que Heaulme parlait beaucoup des femmes, «*voulait toutes les sauter*» et «*parlait tout seul*».
Il finit par expliquer que Heaulme et lui avaient bu non loin de la plage. Heaulme était très énervé et s'était dirigé vers «*une femme qui bronzait là*». "Le Gaulois" l'avait suivi, pensant qu'il allait lui faire du mal. Heaulme avait saisi la femme à la gorge et avait ordonné au "Gaulois" de partir. Apeuré, il avait obéi.
Ce témoignage capital permettait enfin d'accuser Heaulme du meurtre d'Aline Perès.

Dans la nuit du 4 au 5 janvier 1992, **Jean Rémy**, 65 ans, dépressif après la mort de son épouse, habitant à Amiens, avait l'intention de se rendre au Touquet, mais s'était endormi dans le train jusqu'au terminus, à Boulogne-sur-Mer.
Il erra sur la grève, déprimé, ne sachant où aller, et rencontra Heaulme. Ils discutèrent un moment puis, soudainement, Heaulme le poignarda.

Le 7 janvier 1992, Abgrall se rendit de nouveau à Bischwiller avec un collègue. Heaulme l'accueillit en lui faisant remarquer qu'il lui avait «*laissé passer les fêtes*» et qu'il en avait profité pour aller voir la mer...

Il fut conduit au bureau de Strasbourg et le gendarme Abgrall lui demanda de lui raconter son parcours. Heaulme répondit que «*cette histoire (le) travaillait*» depuis 1989, mais que «*à l'époque, (il) était malade, alcoolique et dangereux*». Il provoqua de nouveau Abgrall en affirmant aimer les «*situations de guerre*», les «*scènes de combats rapprochés*», «*le poignard*». Il ajouta s'être allongé sur la plage et avoir «*rêvé*» d'une femme assassinée au couteau la veille du meurtre, puis y être revenu le jour du meurtre. Il accepta de dessiner un croquis, très détaillé, pour préciser sa position.

Abgrall invita ensuite Heaulme à déjeuner avec lui et un collègue. Au mess de la gendarmerie, Heaulme expliqua soudainement qu'il avait égorgé Aline Perès et qu'«*elle avait l'air gentille*». Revenu dans le bureau d'audition, Abgrall parvint patiemment à le convaincre de se calmer et de tout raconter. Tranquillement, sans réaliser l'horreur de paroles qu'il prononçait, le "routard " décrivit comment il avait saisi à la gorge et poignardé l'aide soignante.

Puis, en attendant de se rendre au parquet de Strasbourg, ils restèrent dans la salle de repos. Là, un officier de police judiciaire local qui avait déjà rencontré Heaulme et Abgrall en novembre 1989, pour l'interroger sur le meurtre de Jean-Joseph Clément avec le chef de brigade d'Avignon, demanda à Heaulme s'il était également responsable de ce meurtre-là. Heaulme répondit par l'affirmative, ajoutant qu'il avait utilisé «*une grosse pierre pour le frapper à la tête*». Les enquêteurs, abasourdis, ne purent toutefois rédiger un procès-verbal valable, vu que le gendarme Abgrall n'était mandaté que pour le meurtre d'Aline Perès.

Son suspect sous la main (et sous les verrous), Abgrall débuta alors une autre traque : celle de la vérité. Il diffusa au plan national un message évoquant la possibilité que Heaulme soit un tueur en série. Il fut contacté par plusieurs services de police et de gendarmerie qui voulaient plus de renseignements. Abgrall obtint d'un juge un "permis de communiquer" avec Heaulme sur d'autres affaires que celle du meurtre d'Aline Perès, car les demandes étaient nombreuses. Il fut chargé de centraliser ces demandes et d'obtenir d'autres permis pour ses collègues d'autres villes.

Abgrall se rendit à la maison d'arrêt de Brest et demanda à Heaulme de lui expliquer son parcours. Ce dernier lui répondit simplement que 1989 avait été son «*année noire*»... parce qu'il n'avait pas supprimé le témoin de son crime, le "Gaulois " ! Il répéta que ça n'était «*pas de (sa) faute*», qu'il avait eu «*des pépins*» mais qu'il avait changé.
Abgrall lui demanda alors d'établir, par écrit, la liste des "pépins" qu'il avait eus. Heaulme établit une liste d'une quinzaine de "pépins" entre 1987 et 1991, admettant qu'il y en avait d'autres, mais qu'il avait «*besoin de réfléchir*». Abgrall lui demanda alors de lui citer toutes les villes qu'il avait visitées et appréciées, et nota tout.

Quelques jours plus tard, il revint lui parler et Heaulme reprit leur discussion exactement là où elle s'était arrêtée. Il parla d'une femme qu'il avait vu être frappée à coups de poings et de pieds par un homme en treillis en 1989. D'un manouche poignardé par un arabe en 1990. De deux «*gamins*» qui lui avaient jeté des pierres, «*dans l'Est*», près d'un talus avec une voie de chemin de fer et qu'il avait vus morts près des wagons en repassant peu après. D'une jeune fille faisant du vélo à Bayonne et ayant sauté du haut des falaises en 1990...

Utilisant l'ordinateur central de la gendarmerie, Jean-François Abgrall tenta de relier les affaires, de découvrir des noms et des dates, mais n'obtint rien. Il s'aperçut que les affaires traitées par la police ne figuraient pas forcément dans les bases de données de la gendarmerie, surtout les faits les plus anciens.

Le gendarme utilisa donc un téléphone et un simple crayon, et contacta de nouveau ses collègues enquêteurs. Il apprit que des agressions ou des meurtres avaient bien eu lieu, mais les dates et/ou les lieux ne correspondaient pas ; notamment l'histoire du manouche poignardé. Il découvrit par contre que Heaulme était bien à Bayonne durant l'été 1990, au cours duquel une jeune fille avait été retrouvée morte au pied d'une falaise. Mais il ne trouva rien sur les deux enfants près de la voie ferrée.

Abgrall pensa qu'il était possible que Heaulme mélangea volontairement plusieurs histoires vécues afin d'éviter que le lien soit fait entre lui et d'autres affaires de meurtres. Il usait de stratagèmes alambiqués, de véritables rébus qu'il fallait décrypter.

De nombreux enquêteurs vinrent interroger Heaulme eux-mêmes, avec plus ou moins de conviction et de bonheur. Heaulme griffonna des croquis précis et fit souvent preuve d'une mémoire surprenante. Au fil des entretiens, Abgrall enregistra tout et vérifia scrupuleusement tous les dires du tueur. Il comprit ainsi que chaque fois qu'Heaulme allait raconter un meurtre réel, «*il met une chemise blanche, un pantalon à pinces et des chaussures disco. Il pense que je ne vais pas l'accuser parce qu'un tueur ne peut pas être si bien habillé*».
Il découvrit également qu'il était arrivé à Heaulme de tuer avec un complice : Heaulme fut mis en examen avec un autre vagabond, Didier Gentil, pour le meurtre de **Laurent Bureau**, un jeune appelé

de 19 ans, dont il décrivit en détail le calvaire à des enquêteurs de Périgeux.

En février 1993, à la direction générale de la gendarmerie nationale, une cellule fut spécialement créée pour enquêter sur les crimes probables de Francis Heaulme. Jean-François Abgrall en reçut la responsabilité et on lui octroya un collègue du centre technique de rapprochement de l'Institut de recherches criminelles de la gendarmerie nationale de Rosny-sous-Bois, spécifiquement pour le seconder.
Abgrall et son collègue accomplirent un long travail de fourmie, recoupant les affaires, cherchant les points communs et les différences. L'ordinateur de la gendarmerie croisa des centaines d'informations. Les amendes SNCF que Heaulme n'avait jamais payées, les plaintes incessantes qu'il déposait, ses demandes auprès des organismes sociaux, la seule condamnation dont il ait écopé (à Besançon, en 1989. Heaulme avait volé 50 francs à une vieille dame. Sans que l'on sache pourquoi, il s'était rendu et avait passé 38 jours de prison).

Jean-François Abgrall, patient, attentif à chaque mot, soignant son vocabulaire (ne surtout pas parler de meurtre ni de sexe), revint voir Heaulme seul ou avec d'autres enquêteurs, et le laissa de nouveau parler, mais en le corrigeant lorsqu'il se trompait, en l'enferrant dans ses contradictions.

Heaulme avoua plusieurs meurtres avec un luxe de détails, mais en mélangeant toujours les endroits, en modifiant certains éléments. Ainsi, il expliqua en mai 1993 : «*Un jour, entre Dunkerque et Cherbourg, j'ai étranglé un arbre. J'ai serré, il est devenu mou. C'était un jeune.»* Il situa la scène en 1989 et indiqua avoir laissé le corps «*à 12 km de la mer*». Abgrall, ne trouvant rien dans les archives du nord de la France, chercha dans le fichier sommaire de

la gendarmerie. Un cadavre d'enfant avait bien été découvert "à 12 km d'une plage", mais dans le Sud, à Port-Grimaud : le petit **Joris Viville**. Par contre, Heaulme avait bien tué à Boulogne, mais c'était Jean Rémy, 65 ans, en janvier 1992, juste avant d'être arrêté !

Si certains enquêteurs furent très intéressés par les aveux de Heaulme, d'autres les traitèrent avec dédain et, lorsqu'il eut l'intuition que Heaulme était bien responsable, le gendarme Abgrall du parfois les convaincre. Ainsi, le collègue d'Abgrall remarqua une affaire de meurtre en Alsace datant de mai 1991, celui de Laurence Guillaume. Le gendarme se rendit à Metz, où on lui assura fermement que Heaulme n'était pas le coupable.
Après vérification, Abgrall découvrit que les dates d'hospitalisations de Heaulme ne correspondaient pas avec celles données par les témoins interrogés pour son alibi, ce qui n'avait pas empêché les gendarmes de conclure que le vagabond n'avait rien à voir avec le meurtre de la jeune Laurence Guillaume.
L'un des enquêteurs vint donc interroger Heaulme, sans conviction, et conclut qu'il racontait "n'importe quoi". Il se laissa malgré tout persuader de revenir un mois plus tard. Cette fois-ci, Heaulme décrivit en détail le meurtre de Laurence Guillaume, mais en accusant son cousin (qu'il appela "Dominique") d'en être l'auteur. Finalement, il admit avoir poignardé l'adolescente.

Fin 1993, Heaulme avoua le meurtre de Joris Viville.
En prison, il fut menacé par les autres détenus qui, traditionnellement, détestent les assassins d'enfant. Heaulme se renferma et refusa de parler. Son défenseur « *un grand avocat parisien qui le défend gratuitement* » s'empressa d'accuser les gendarmes de manipulation...
Devant la pression médiatique, les supérieurs d'Abgrall, craignant une mauvaise publicité, décidèrent de mettre fin à la cellule

spéciale. Elle dura encore six mois, le temps de boucler encore quelques enquêtes (mais pas toutes), puis disparut pour de bon.

Le premier procès, pour le meurtre d'Aline Perès, s'ouvrit le 28 janvier 1994 devant la cour d'assises du Finistère, à Quimper. L'accusation expliqua que lors de son interrogatoire, Heaulme avait d'abord prétendu qu'il ne se trouvait pas, ce jour-là, aux environs de la plage.
Puis, en fait, qu'il y était. Que, la veille, il avait rêvé de ce crime, mais qu'il ne l'avait pas accompli.
Plus tard, il s'était mis à raconter le meurtre, à la façon d'un spectateur, à la troisième personne. Enfin, il avait employé le "je": «*J'étais très énervé. Je me suis avancé vers la femme. (...) Elle a vu ce qui allait se passer. Elle a vu le couteau. Je me suis adressé à elle et lui ai dit: "Je m'appelle Heaulme Francis, j'ai un problème, je veux vous parler." Je lui ai également dit: "J'ai rêvé que vous alliez être poignardée." La femme avait peur, elle a crié.*» Il avait expliqué qu'il avait «*vu rouge*» et qu'il avait frappé.
L'avocat de Heaulme expliqua que son client était faible et influençable et qu'il avait tout avoué sous la pression. Il insinua que le véritable coupable devait être "Le Gaulois", qui avait dû raconter le meurtre à Francis Heaulme.

Les jurés ne se laissèrent pas totalement convaincre, mais Heaulme échappa malgré tout à la perpétuité. Le 29 janvier, il fut condamné à 20 ans de réclusion criminelle assortis d'une période de sûreté des deux tiers.

En juin 1994, Jean-François Abgrall revit Heaulme pour la dernière fois. La cellule spéciale venant d'atteindre sa conclusion, on lui avait demandé de mettre un terme à son enquête et d'abandonner ses investigations sur les crimes du "routard". Heaulme lui indiqua qu'il voulait être interné dans un centre psychiatrique et non pas

emprisonné, insinuant qu'il était fou.
Puis, sachant qu'il ne risquait rien puisque leur conversation n'avait aucun cadre juridique, il raconta à Abgrall, en détail, comment était mort un jeune appelé de Périgueux, **Laurent Bureau**. Il révéla ensuite qu'il avait tué plus d'hommes que de femmes, et le gendarme ne manqua pas de lui faire remarquer qu'il n'avait avoué le meurtre que d'un seul homme...

Ils en restèrent là et Abgrall dut s'avouer avec amertume que Heaulme était sûrement responsable d'autres meurtres irrésolus.

Le 29 septembre 1995, la cour d'assises de la Moselle, à Metz, condamna Francis Heaulme à la réclusion criminelle à perpétuité assortie d'une période de sûreté de 18 ans pour complicité de viol et le meurtre de Laurence Guillaume. Le cousin de Laurence fut condamné à 18 ans de prison.

En avril 1997, Heaulme fut jugé devant la cour d'assises de la Dordogne à Périgueux, pour le meurtre de Laurent Bureau, un jeune soldat de 19 ans, en 1986, avec l'un de ses complices, Didier Gentil (reconnu coupable du meurtre de Céline Jourdan, 7 ans, assassinée en juillet 1988). Le jeune homme, qui rentrait d'un week-end passé chez ses parents, se rendait au gymnase de Perigueux, où il voulait assister à une compétition sportive (qui avait été annulée), lorsqu'il avait croisé des marginaux, parmi lesquels Heaulme et Gentil. Laurent Bureau avait été torturé et violé durant des heures avant d'avoir le crâne fracassé avec un extincteur.

Heaulme avait admis avoir participé au meurtre avec Gentil, puis s'était rétracté. L'accusation expliqua que Gentil avait menti à plusieurs reprises concernant sa prétendue amitié avec Laurent Bureau ; qu'il existait de fortes similitudes entre le "mode opératoire" du meurtre de Céline Jourdan et celui dont Laurent

Bureau avait été victime : lien passé autour du cou, défiguration, corps retrouvés presque entièrement dévêtus ; que Francis Heaulme semblait avoir été «*spontané et sincère*» dans son témoignage comportant des «*indications exactes*», lorsqu'il avait affirmé que Gentil avait tué Laurent Bureau...

Selon le procureur, Didier Gentil était «*l'initiateur de la barbarie*» et Heaulme «*son complice actif*». L'avocat de la famille de Laurent Bureau soutenu la même thèse, ainsi que l'avocat de Heaulme, qui estima que des «*rapports financiers*» devaient lier Didier Gentil et Laurent Bureau, et que ce dernier était sans doute l'objet d'un "racket organisé" par Didier Gentil.
Mais ces arguments ne convainquirent pas totalement les jurés et, sans preuve matérielle, dans le doute, Heaulme et Gentil furent acquittés de ce meurtre.
Heaulme admit sa surprise, car il était persuadé d'être condamné de nouveau.

Fin mai 1997, la cour d'assises du Var, à Draguignan, jugea Francis Heaulme pour le meurtre de Joris Viville, le petit garçon belge. La mère du garçon offrit un témoignage poignant de son calvaire, ce qui ne sembla pas émouvoir Heaulme le moins du monde, puisqu'il continua à accuser son prétendu complice d'être le véritable assassin. Et, lors de la déposition d'un gendarme Varois, il reprit froidement ce dernier, en affirmant que le petit garçon avait reçu 83 et non 84 coups de tournevis.
Le 24 mai, les jurés condamnèrent Heaulme à la réclusion criminelle à perpétuité, assortis d'une peine de sûreté de 22 ans.
(Le prétendu complice de Heaulme, un infirmier présent lors de son procès, n'a pu être confondu et n'a jamais été accusé de quoi que ce soit).

Le 9 septembre 1999, la cour d'assises du Pas-de-Calais, à Saint-Omer, condamna Francis Heaulme à 15 ans de réclusion criminelle pour le meurtre de Jean Rémy, le sexagénaire de Boulogne.

Le 26 novembre 1999, la cour d'assises de la Meurthe-et-Moselle condamna Francis Heaulme à 30 ans de réclusion criminelle pour le meurtre de Lyonelle Gineste.
Son complice, José Molins (dénoncé par Francis Heaulme en 1996) fut condamné à 10 ans de réclusion criminelle pour complicité de meurtre.

Début décembre 2001, Francis Heaulme fut jugé devant la cour d'assises de la Moselle, à Metz, avec son complice, Philippe Elivon, pour le meurtre d'Annick Maurice.
Au cours de l'instruction, les deux hommes s'étaient rejeté mutuellement la responsabilité du crime avant que Philippe Elivon déclare ne pas y avoir participé. L'accusation expliqua qu'Heaulme avait toujours affirmé avoir participé au meurtre de façon passive, mais avait donné une version différente pour le détail des faits à chacun de ses interrogatoires...
Heaulme affirma qu'à l'époque, il prenait des médicaments («*J'étais drogué*») et proposa encore une nouvelle version des faits : «*C'était un accident*».

Un enquêteur de la police judiciaire messine vint détailler l'audition durant laquelle Heaulme avait avoué sa participation. «*Francis nous a raconté qu'il était sorti avec Philippe Elivon et Michel Magniac (décédé en mai 1995) pour une virée en ville. Il nous a expliqué que les trois hommes étaient allés dans un café pour boire de l'alcool*».
Selon la déposition de Heaulme, «*Elivon a fait monter de force une femme dans le véhicule. ll a dit avoir entendu la jeune femme crier*». Heaulme avait ensuite accusé Elivon d'avoir rattrapé Annick

Maurice qui tentait de s'enfuir avant de l'étrangler.
Philippe Elivon, un Réunionnais de 50 ans, est selon les experts «*un homme d'intelligence normale, très timide, très inhibé, qui lors du décès de sa mère, a plongé dans l'alcoolisme*», un homme «*faible de caractère et influençable*». Il avait reconnu dans un premier temps avoir assisté à la mort d'Annick Maurice, imputant le meurtre à Heaulme.
L'avocat général reconnut que les preuves manquaient, mais que les aveux précis des deux accusés étaient accablants.

Le 8 décembre, la cour d'assises condamna Francis Heaulme à 30 ans de réclusion et Philippe Elivon à 15 ans de réclusion.

Le 18 décembre 2002, Heaulme bénéficia d'un non-lieu pour le meurtre de Jean-Joseph Clément, l'agriculteur retrouvé sur les bords de l'Ouvèze, à Bédarrides (Vaucluse), frappé à mort à coups de pierres en 1989. Francis Heaulme avait avoué le crime en janvier 1992 devant les gendarmes avant de se rétracter. Le juge estima ses aveux «*non circonstanciés*» et les gendarmes locaux admirent qu'ils avaient abandonné sa piste.

Selon le juge d'instruction, le seul élément qui demeurait dans le dossier, des aveux initiaux de Francis Heaulme rétractés par la suite, n'était pas probant. Il releva dans son ordonnance que toutes les pièces à conviction avaient été perdues par la Justice, y compris un pantalon ensanglanté abandonné par le meurtrier. Il souligna également qu'aucun acte d'instruction n'avait été accompli entre 1993 et 2000. Ce qui ne l'empêcha de mettre en cause non pas la Justice, mais le gendarme Jean-François Abgrall. Le juge expliqua s'interroger sur «*les circonstances réelles*» de ces aveux et «*leur degré de spontanéité*»...

Heaulme fut jugé en décembre 2004 pour les meurtres de deux retraitées, Ghislaine Ponsard, 61 ans, et Georgette Manesse, 86 ans,

à Charleville-Mézières en juin 1988, ainsi que pour l'assassinat de Sylvie Rossi, 30 ans, le 19 juillet 1989 à Villers-Allerand, dans la Marne.
En 1992, lors d'une audition, il avait indiqué aux enquêteurs la présence d'un panneau de signalisation qu'ils n'avaient même pas remarqué. Le meurtre de cette serveuse qui l'avait pris en stop et lui aurait fait des «*propositions*» est le seul sur lequel Francis Heaulme ne soit jamais revenu.
Les deux dames âgées avaient été poignardées à plusieurs reprises chez Georgette Manesse.

Le corps de Sylvie Rossi avait été découvert dévêtu le 19 juillet 1989 près de la RN-51. L'autopsie avait permis de déterminer qu'elle était décédée d'un éclatement du foie suite aux très violents coups qu'elle a subis. Elle était couverte d'ecchymoses et des traces de strangulation apparaissaient sur son cou.

Heaulme fut reconnu coupable des trois meurtres et condamné à 30 ans de réclusion.

En juin 2006, Heaulme a été mis en examen pour les meurtres des petits Cyril Beining et Alexandre Beckrich, le 28 septembre 1986 à Montigny-lès-Metz (Moselle), pour lesquels Patrick Dils a purgé 15 ans de prison avant d'être définitivement innocenté le 24 avril 2002.
Francis Heaulme a confirmé avoir été présent le jour même près des lieux du crime (il venait d'être embauché dans une entreprise située à 400 mètres des lieux), mais a assuré ne pas avoir tué les deux garçons.
Mais Heaulme avait expliqué, lors d'une audition, avoir vu «*deux enfants morts à côté des wagons*», non loin d'un talus.

Lors du procès durant lequel Dils a été blanchi, deux pêcheurs sont venus témoigner du fait qu'ils avaient reconduit Heaulme chez sa

grand-mère, le jour même du double meurtre, les vêtements tachés de sang et qui marchait le long de cette voie ferrée.
Heaulme a prétendu avoir passé l'après-midi du 28 septembre avec un ami. L'ami a démenti.
Heaulme prétendait connaître un petit chemin qui monte jusqu'aux voies de chemin de fer parce qu'il l'empruntait avec des amis pour aller à la piscine. «*C'était un raccourci*». Les amis ont démenti. Les enquêteurs ont refait la route. Ils ont établi que «*le raccourci [était] un détour*». Heaulme est retourné sur les lieux, le soir, en faisant un détour de 4 kilomètres et a été contrôlé par les gendarmes. Il ne s'est pas rendu, ce même jour, à l'hôpital où on devait lui ôter des points de suture.

Début octobre 2006, une reconstitution des faits a eu lieu, mais elle n'a malheureusement pas permis d'établir des faits nouveaux.
En décembre 2007, Heaulme a bénéficié d'un non-lieu pour ce double meurtre, faute de charges suffisantes contre lui. Il doit cependant être rejugé en 2017, si son état de santé le permet.

Victimes

Lyonelle Gineste (17 ans)
Etranglée et égorgée par Heaulme et José Molins en novembre 1984, dans la forêt de Puvenelle, près de Pont-à-Mousson.

Annick Maurice (26 ans)
Assassinée par Philippe Elivon et Francis Heaulme, le 30 décembre 1986 dans la banlieue de Metz.

Ghislaine Ponsard (61 ans) et **Georgette Manesse** (86 ans)
Poignardées à Charleville-Mézières en juin 1988, au domicile de la seconde.

Joris Viville (10 ans)
Étranglé et poignardé avec un tournevis, le 5 avril 1989 à Port-Grimaud, près de Saint-Tropez.

Aline Pérès (49 ans)
Poignardée à mort sur la plage du Moulin-Blanc, près de Brest, le 14 mai 1989.

Sylvie Rossi (30 ans)
Battue à mort et étranglée à Villers-Allerands, dans la Marne, le 19 juillet 1989.

Laurence Guillaume (14 ans)
Assassinée en présence de son cousin Michel Guillaume, le 7 mai 1991, non loin de Metz.

Jean Rémy (65 ans)
Poignardé dans la nuit du 4 au 5 janvier 1992 à Boulogne-sur-Mer.

Heaulme a été inculpé puis acquitté d'autres meurtres (**Laurent Bureau**, en 1986 et **Jean-Joseph Clément**, en 1989).
On le soupçonne encore d'avoir commis une dizaine d'autres assassinats.

Mode opératoire

Les victimes de Heaulme étaient indifféremment de sexe féminin ou masculin, enfants, jeunes gens ou adultes, qu'il rencontrait fortuitement et tuait impulsivement.
La présence d'un comparse (et l'absorption d'alcool) a souvent favorisé le passage à l'acte, mais il a fréquemment agi seul.
Les meurtres avaient souvent une motivation sexuelle (contrecarrée par son impuissance) que Heaulme a niée, et la plupart témoignaient d'une grande brutalité (Joris Viville a été poignardé

avec un tournevis 83 fois !). Heaulme a tué indifféremment à coups de poings, de pierres, au couteau ou en étranglant.

Lors des interrogatoires, Heaulme avait deux désirs contraires, celui de parler pour se vanter et celui de se taire pour échapper à la justice. A plusieurs reprises, il a cédé au premier mais seulement au bout d'un long cheminement.

Heaulme ne parlait jamais de meurtres mais de "pépins", des détails sans importance, citant des jours entre 1986 et 1991 durant lesquels les "pépins" coïncidaient avec des meurtres. Il multipliait les versions des faits, expliquant qu'«*à chaque fois qu'(il) passe quelque part, il y a un meurtre*». Il se présentait comme "le gentil" qui tentait d'intervenir. Il en était ensuite le témoin involontaire et accidentel car «*ce n'est jamais lui qui commet directement un crime*». Plus tard, le premier coupable disparaissait et Heaulme avouait finalement être le meurtrier.
Mais il fallait ensuite remettre chaque détail dans son contexte pour faire le lien avec la bonne affaire. Et Heaulme s'est très souvent rétracté après ses aveux.

Heaulme n'avait pas de casier judiciaire et s'est toujours assuré être considéré comme un homme honnête. Il s'est souvent réfugié dans des hôpitaux ou des institutions psychiatriques, 85 fois en cinq ans. Là, il lui est arrivé d'avouer des meurtres mais ses aveux étaient couverts par le secret médical.

Motivations

Le cas de Francis Heaulme a été longuement abordé par plusieurs psychiatres et psychologues, parfois pour aboutir à des conclusions contraires.

"*Personnalité dysharmonique", "psychomaniaque", "mégalomane", "mythomane", "timide mais vaniteux*", tous les qualificatifs y sont passés. Selon les experts, il est évident que l'alcool aggrave ses impulsions.

Pour le Dr Jean-Claude Dubouis-Bonnefond, la personnalité de Francis Heaulme est «*composite*» : « *on y trouve des éléments obsessionnels comme le goût du rangement, de la propreté, et des éléments psychotiques* ».
Il estime qu'il n'existe « *ni altération, ni abolition du discernement* » chez Francis Heaulme.

Le Dr Michel Dubec estime que le passage à l'acte chez Heaulme est « *favorisé par l'absorption d'alcool* », mais réfute l'abolition du discernement et se prononce pour sa simple altération. Selon le psychiatre, « *le passage à l'acte témoigne plus de la désorganisation de sa personnalité que de sa volonté* ». La personnalité de Francis Heaulme est tellement dysharmonique (une "dissociation schizophrénique" ou désagrégation de la personnalité, selon la définition du Robert) qu'« *il n'est même pas capable de montrer de la perversité au sens propre du terme* ». « *Francis Heaulme est impuissant. Lorsqu'il est en groupe et qu'il y a viol, comme il ne peut pas, il passe à la surcompensation par l'acte meurtrier* ».
La responsabilité est certes altérée mais « *il ne souffre pas de maladie pathologique et est accessible à une sanction pénale* », affirme le Dr Dubec.

Heaulme a compensé son impuissance sexuelle et celle qui ressentait devant l'impossibilité d'empêcher les violences son père par des élans mégalomaniaques, favorisés par sa grande consommation d'alcool. « *A un moment donné, il est confronté à*

son impuissance, si bien qu'il va au stade suivant et c'est l'enchaînement meurtrier ».

Plusieurs psychiatres décrivent Francis Heaulme comme étant d'une «*intelligence limitée*», qui s'apparente, avec un quotient intellectuel évalué à 60, à «*une débilité légère*». D'autres considèrent que son intelligence est «*simplement dans la moyenne*». Le gendarme Abgrall doit sûrement considérer qu'il est loin d'être « débile ».
Le Dr Jacques Henry, qui a expertisé Heaulme à quatre reprises, a insisté sur l'«*excellente intelligence sociale*» de Heaulme, qui, « *de par sa marginalisation, sa manière de vivre, s'attire la confiance et entre dans l'intimité d'autrui pour le manipuler* ». « *Il est capable de persuader les autres, il s'en vante d'ailleurs en déclarant qu'en les 'regardant dans les yeux', il y 'arrive toujours'* »... « *C'est ce qui explique qu'il y a presque toujours un complice, souvent pour interpréter la partie sexuelle du crime. Ce complice n'est pas n'importe qui, c'est quelqu'un de fragile qui a un point d'identification avec lui* ».

Les experts soulignent la tendance mythomaniaque de Heaulme. « *Je serais bien incapable de démêler le vrai du faux. Il lui arrive de dire n'importe quoi, mais il peut aussi dire la vérité*», reconnaît par exemple le Dr Dubec. Par ailleurs, le Dr Dubec qualifie Heaulme de "débile vaniteux" : «*une classification qui remonte au 18e siècle*» et qui l'amène à se vanter de ses passages à l'acte.
Heaulme a toujours été en mal de reconnaissance. Il s'auto-mutilait avec son Opinel et se ruait dans les gendarmeries en prétendant qu'il avait été victime d'une agression. Adolescent, il se tailladait les bras, les jambes et le torse avec des tessons de bouteilles. Une manière d'attirer l'attention, d'exprimer sa souffrance morale.

Enfin, les psychiatres notent également que Heaulme souffre du "syndrome de Klinefelter", c'est-à-dire une anomalie chromosomique : la présence d'un gène sexuel X (féminin) supplémentaire. Cet anomalie génétique, qui n'a été diagnostiquée chez Francis Heaulme qu'après son arrestation, en dépit de 130 hospitalisations subies au cours de son errance criminelle, se traduit par une altération de l'identité sexuelle, une atrophie des testicules et, dans certains cas, par une légère débilité.
Très prudents, les experts expliquent toutefois que le syndrome de Klinefelter ne mène pas au passage à l'acte. « *Il n'y a aucune corrélation entre crimes, délinquance, violence et Klinefelter*. »

Experts et enquêteurs ont noté « *un blocage quand il s'agit de meurtres d'enfants* », parfois des tremblements convulsifs.

Heaulme n'a jamais montré le moindre remord pour ses crimes. Il n'a jamais eu la moindre parole ou pensée pour ses victimes.

"Intelligence limitée" ou pas, c'est un prédateur et un manipulateur qui s'est toujours attaqué à des victimes vulnérables.

Il s'est trouvé des excuses («*j'étais malade, je buvais*»), a accusé ses victimes de l'avoir provoqué («*elle était sexy dans ces collants noirs, c'était comme une pute*») ou a même menti en affirmant qu'elles l'avaient agressé («*il m'a jeté des pierres*»).

Il a également mis en cause Jean-François Abgrall, indiquant lors de ses procès qu'il avait parlé «*pour lui faire plaisir*» ou «*sous la pression*» du gendarme, mais sans expliquer comment il avait été capable de fournir tant de détails et de faire des croquis aussi précis des lieux des crimes...

Citations

"*Francis Heaulme est-il accessible à la sanction pénale ?*" demande le président.
"*La seule peine qui marcherait serait d'être condamné à l'anonymat*", répond le docteur Michel Klein : lors du procès Annick Maurice.

"*C'est tout, ça va rien changer, elle morte, elle est morte, c'est tout*" : Francis Heaulme parlant du meurtre d'Annick Maurice.

- "*Quand j'ai envie de quelque chose, je le veux, je le prends. C'est dans la tête.*
- *A n'importe quel prix ?*
- *Ouais. Quand je veux quelque chose, je l'ai*".
Francis Heaulme à Jean-François Abgrall en 1994.

"*Là, c'est pas moi. Mon style, c'est l'Opinel et j'étrangle à mains nues*" : Heaulme durant le procès Dils en avril 2002.

Bibliographie

"Dans la tête du tueur", Jean-François Abgrall, Albin Michel, 2005.

"Affaire Dils-Heaulme : La contre-enquête", Emmanuel Charlot et Vincent Rothenburger, Points, 2014.

"La France des tueurs en série", Frédéric Vézard, Flammarion, 2002.
Ce livre est consacré aux tueurs en série français modernes, dont Francis Heaulme.

Filmographie

Collection "Histoire de..." : "La psychologie du crime", France 2, 2000.

"Danse avec un tueur en série", Nigel Williams, 2007.

"Crimes", Nrj12, 3 novembre 2014.
"Dans la tête du tueur", Claude-Michel Rome, TF1, 2004.

THIERRY PAULIN

Nom : Thierry Paulin
Surnom : "Le monstre de Montmartre", "Le tueur de vieilles dames"
Né le : 28 novembre 1963, à Fort-de-France - Martinique
Mort le : 16 avril 1989 (des suites du sida) à l'hôpital des prisons de Fresnes.

Entre octobre et novembre 1984, ce jeune martiniquais a étranglé huit femmes âgées dans le 18ème arrondissement de Paris. Entre décembre 1985 et novembre 1987, il en a tué onze de plus. Paumé, dealer, magouilleur et pervers, il était serveur au Paradis Latin, puis a organisé des soirées privées "à thème" et flambait dans les boîtes de nuit. Il tuait en plein jour. Il était séropositif et est décédé en 1989 avant d'avoir été jugé.
Son amant et complice, Jean-Thierry Mathurin, a été reconnu coauteur de 9 des meurtres et condamné à la prison à perpétuité. Il a été libéré en 2009.

Informations personnelles

La mère de Thierry Paulin, Rose-Hélène Larcher, n'avait que 17 ans lorsqu'elle le mit au monde. Son père, Gaby Paulin, le reconnut puis disparut, deux jours après sa naissance.

La toute jeune mère, surnommée "Monette" par ses amis, se trouva vite incapable de subvenir seule aux besoins du bébé. Elle confia le jeune Thierry à sa belle-mère. L'enfant n'avait que 18 mois lorsque sa grand-mère le recueillit à l'Anse-à-l'Ane, où elle tenait un restaurant, le "Maman jojo", en bord de mer.
L'Anse-à-l'Ane était une jolie plage martiniquaise, peu fréquentée

par les touristes, mais où se retrouvaient les résidents aisés de l'île. La grand-mère de Thierry Paulin, accaparée par son restaurant, ne lui consacra pas beaucoup de temps. Elle le garda pourtant jusqu'à ses dix ans.
La petite enfance du garçon fut donc solitaire. Il avait l'impression que personne ne s'occupait vraiment de lui et que personne ne le conseillait. Il manqua autant d'amour que d'autorité.

En 1973, Monette, après qu'elle eu constitué une famille avec un nouveau mari, reprit enfin son fils auprès d'elle. Thierry Paulin connut alors sans doute une courte période de bonheur : il jouait sur la plage avec ses demi-soeurs, il jardinait...

Sa scolarité ne fut toutefois pas sans accrocs. Il était difficile et violent. Un jour, alors qu'il n'avait pas encore 12 ans, il menaça un de ses professeurs avec un couteau de cuisine, parce qu'il le punissait trop souvent. Mais il sut aussi user de son intelligence : il intercepta les lettres envoyées par l'école pour informer sa mère de l'incident et, surtout, tapa lui-même une réponse à la machine à écrire, qu'il authentifia en imitant la signature de sa mère !
Dans la famille, les rapports se dégradèrent. Le beau-père de Thierry tendait de plus en plus à considérer le garçon comme une charge. Monette, qui avait retrouvé la trace de Gaby Paulin en métropole, à Toulouse, décida de reprendre contact avec lui. Plutôt que de verser une pension pour l'enfant, le père de Thierry Paulin proposa de le prendre avec lui pour qu'il apprenne son métier, plombier ou maçon. Le jeune garçon quitta donc sa mère pour la France.

Lorsqu'il arriva à Toulouse, il eut du mal à s'intégrer à sa nouvelle famille. Gaby, qu'il n'avait jamais vue auparavant, était marié et avait deux enfants.
Jusqu'à seize ans, Thierry Paulin alla au collège et passa tant bien

que mal son BEPC. Il entreprit alors de préparer simultanément un CAP de coiffure et un autre de mécanique et électricité-auto, au centre de formation des apprentis de Bordelongue. Mais l'adolescent, comme souvent à cet âge, était plus préoccupé par ses virées à mobylette avec ses amis que par ses études. La bande traînait dans les cafés ou les boîtes de nuit, resquillait quand elle le pouvait, se bagarrait : elle fut vite connue. Thierry Paulin était le seul noir de la bande, mais il n'en souffrit pas : il se souvint de cette époque comme du "bon temps".

Délaissant de plus en plus ses études, il ne passa pas ses CAP. Pendant quelque temps, il vivota en vendant des tableaux au porte-à-porte. Gaby lui proposa de travailler avec lui, mais Thierry Paulin refusa. Le père et le fils entretenaient des rapports de plus en plus orageux.

Désoeuvré, Thierry Paulin se résolut à devancer l'appel et commença son service militaire en septembre 1980. À Toulouse, il passa d'abord quelques mois à la caserne de Pérignon, au 14e RPCS, un régiment de parachutistes... où il fut affecté au salon de coiffure.
Malgré son allure de baroudeur, les militaires, peu réputés pour leur tolérance envers l'homosexualité, le rejetèrent. Ce nouvel épisode de sa jeunesse fut encore une période difficile.

Le 14 novembre 1982, alors qu'il était en permission, il cambriola une épicerie dont il était un client régulier, à Toulouse. Il y entra une première fois et engagea une conversation anodine avec l'épicière, âgée de 75 ans. Il ressortit et, dix minutes plus tard, refit irruption dans la boutique, le visage masqué par un foulard. Menaçant la vieille dame d'un couteau de boucher, il rafla le contenu de la caisse : 1400 francs (212€). Il avait à peine 19 ans. Il fut arrêté rapidement grâce au témoignage de l'épicière, qui l'avait

bien évidemment reconnu, et fut interné une semaine en prison. Il fut dès lors fiché à l'identité judiciaire et jugé le 7 juin 1983 par le tribunal correctionnel de Toulouse. Il écopa de deux ans de prison avec sursis pour "vol avec violence". Il déclara au juge qu'il avait volé pour pouvoir s'acheter les vêtements qu'il désirait...
A sa sortie, les parachutistes du 14e RPCS ne souhaitant plus l'accueillir parmi eux, il se porta volontaire dans la Marine, à Paris. Mais on ne voulut pas plus de lui. Il finit cependant par rentrer à l'école des fusiliers marins à Lorient, d'où il fut vite renvoyé, mais non sans être devenu "matelot breveté", ce qui lui permit d'être affecté à la base aéronavale de Toussus-le-Noble, dans les Yvelines. Il y tondit les pelouses...

Entre temps, Monette, la mère de Paulin, avait rallié elle aussi la métropole et s'était installée à Nanterre. A la fin de sa période militaire, Thierry réintégra donc la cellule familiale.

Il fut bientôt familier des milieux homosexuels parisiens et parvint à se faire embaucher au "Paradis Latin", près du Quartier Latin, un cabaret pour touristes dont le spectacle faisait alors la part belle aux travestis. Thierry Paulin pensa sans doute approcher son rêve : il pénétrait enfin un milieu qui l'acceptait. C'était alors un garçon athlétique, toujours vêtu à la dernière mode, un diamant à l'oreille, et il arborait une coupe de cheveux à la Carl Lewis.
Il racontait à qui voulait l'entendre qu'il était "chef de rang", voir qu'il faisait partie de la troupe du spectacle. En fait, son travail consistait surtout à desservir les tables.

C'est au "Paradis Latin" qu'il rencontra Jean-Thierry Mathurin, un Guyanais au rang plus élevé que le sien dans la hiérarchie du cabaret. Les deux hommes ressentirent très vite une grande attirance réciproque. C'est sans doute de cette époque que date leur rêve d'ouvrir leur propre cabaret. En attendant ce jour, Thierry

Paulin se produisit lui-même de temps à temps dans un numéro de travesti au "Rocambole", une boîte de nuit de Villecresnes, dans le Val-de-Marne, au sein d'une revue d'amateurs. Un jour, il invita même sa mère à assister au spectacle, mais celle-ci, choquée de voir son fils travesti en chanteuse de charme, sortit avant la fin du tableau.

Pendant la brève période où Paulin habita chez sa mère, ce ne fut que conflits et cris. Ne travaillant pas pendant la journée, il traînait à la maison, y amenait ses amis. La situation devint vite insupportable. Elle explosa le jour où il menaça sa mère de mort parce qu'elle refusait de lui signer un chèque pour une opération de chirurgie esthétique qui lui aurait permis d'effacer une cicatrice à la lèvre. Monette prévint la police.
En avril 1984, Thierry Paulin se retrouva donc à la rue. Il logea un temps au hasard des amis et des rencontres.

Un peu plus tard, Monette quitta Nanterre pour Goussainville, dans l'Oise. Thierry Paulin avait alors trouvé, provisoirement, une chambre de bonne dans le 16e arrondissement, où il eut une vieille dame pour voisine. Il fit alors des "extras" à droite et à gauche dans des discothèques et dans plusieurs restaurants "branchés" du quartier des Halles.

Thierry Paulin et Jean-Thierry Mathurin décidèrent de vivre ensemble et s'installèrent dans une chambre d'hôtel, située rue Victor Massé, dans le 9e arrondissement, qui jouxte le 18ème.
Ce fut alors une période faste de taxis, de restaurants et de boîtes de nuit à n'en plus finir. Thierry Paulin et son ami devinrent des figures du milieu "gay" : ils étaient de toutes les fêtes "branchées" et flambaient dans tous les endroits à la mode.

L'embellie ne dura pas. A l'automne 1984, Paulin, jaloux, fit une scène violente à Mathurin en plein restaurant : il cassa verres et

chaises, renversa les tables, hurla qu'il voulait lui "faire la peau"... Ils furent immédiatement jetés dehors.
Finis l'argent et le luxe faciles : le chômage. Non seulement ils en furent réduits à se contenter d'une chambre moins chère, mais, de surcroît, ils durent solliciter de leur hôtel un crédit. Pour rembourser celui-ci et, simplement, vivre, Paulin choisit le moyen le plus rapide : escroqueries, vols de chéquiers ou de cartes de crédit, revente de drogue...

Crimes et châtiment

Le 18ème arrondissement, au nord de Paris, est l'un des plus contrastés de la capitale : Montmartre, la Goutte-d'Or, Clichy, Barbès, la place du Tertre, la Butte... Il est tout autant le rendez-vous des artistes qui ont réussi que celui des dealers, des prostituées et des petits trafiquants en tout genre. C'est un carrefour coloré de civilisations et de milieux divers, où peuvent se côtoyer familles d'immigrés, chanteurs à succès et retraités aux revenus modestes.

Le 5 octobre 1984, une vieille dame de 91 ans, **Germaine Petitot**, fut agressée chez elle par deux hommes. Dans son petit appartement de la rue Lepic, au bas de la butte Montmartre, elle fut ligotée, bâillonnée et battue avant d'être délestée de ses économies. La pauvre dame fut dans l'incapacité de donner une description de ses agresseurs. La police enregistra les faits et la déposition vint s'ajouter au dossier déjà volumineux qui concernait les attaques de personnes âgées dans le 18e arrondissement.
Personne ne pouvait alors savoir que ce fait divers presque banal était en fait un meurtre manqué qui marquait le début d'une longue série.

Le même jour, dans le 9ème, un arrondissement limitrophe, **Anna Barbier-Ponthus** eut moins de chance que Germaine Petitot. Cette dame de 83 ans vivait seule dans son modeste appartement de la rue Saulnier. En fin de matinée, elle rentra chez elle après avoir fait ses courses. Elle n'en ressortit plus. Selon toute vraisemblance, elle fut poussée à l'intérieur de chez elle au moment où elle ouvrait sa porte, puis elle fut battue et étouffée avec un oreiller.
Son corps fut découvert peu de temps après, bâillonné et ligoté avec du cordon à rideau. On lui avait volé 200 ou 300 francs (30 ou 45 €), le peu que contenait son porte-monnaie.

Quatre jours passèrent.
Le 9 octobre, les pompiers furent appelés sur les lieux d'un début d'incendie, à nouveau dans le 18e arrondissement. Dans l'appartement à moitié calciné, ils découvrirent le corps, pieds et mains liés, de **Suzanne Foucault**, 89 ans. La vieille dame avait été assassinée, étouffée par un sac plastique qui lui recouvrait la tête. On lui avait volé sa montre d'une valeur de 300 francs, et 500 francs en argent liquide.

Pendant près d'un mois, la série sembla s'interrompre.

Mais le lundi 5 novembre, boulevard de Clichy, on trouva le corps de **Ioana Seicaresco**, une institutrice à la retraite âgée de 71 ans. Elle avait été battue à mort après avoir été bâillonnée et ligotée avec du fil électrique. Le décès remontait au samedi, mais ne fut découvert que deux jours plus tard, grâce aux enfants de la gardienne venus prendre un cours particulier avec la vieille dame. L'appartement était saccagé. Le ou les assassins avaient fait preuve d'une sauvagerie inouïe : la pauvre avait le nez et la mâchoire fracturés, et un foulard l'étranglait à moitié. L'autopsie révéla qu'elle avait toutes les côtes du côté droit brisées.
La vieille dame, qui faisait ses courses invariablement tous les

jours, vers 12h30, avait été suivie. Cette fois, le "crime avait payé" : les assassins avaient ramassé 10.000 francs (1500€) en bons du Trésor que Ioana Seicaresco gardait chez elle.

Deux jours plus tard, le 7 novembre, toujours dans le18e arrondissement, on trouva une quatrième victime. **Alice Benaïm** fut découverte, deux heures à peine après son assassinat, par son fils André, qui venait, comme tous les jours, déjeuner avec sa mère. La vieille dame de 84 ans avait été frappée au visage, rouée de coups et torturée. Son ou ses meurtriers avaient fait preuve d'un rare sadisme : ils lui avaient fait avaler de la soude caustique, sans doute pour lui faire avouer où étaient cachées ses économies. La bouche et la gorge brûlées, Alice Benaïm avait été ligotée avec du fil électrique et jetée sur son lit, bâillonnée avec une serviette-éponge. Elle mourut étranglée. Selon son fils, le butin ne dépassait pas les 400 ou 500 francs (60 ou 75€).

Cette fois, un voisin prévint la presse. En quelques heures, photographes et journalistes furent sur les lieux. L'affaire, dévoilée au public, prit une envergure nouvelle. La presse consacra de nombreux articles à cette série noire, qui était loin d'être terminée.

Le lendemain, à une vingtaine de mètres à peine de la rue où habitait Alice Benaïm, c'est **Marie Choy**, 80 ans, qui trouva la mort. C'est l'infirmière qui venait soigner la vieille dame à domicile qui la trouva morte, étranglée. Le cadavre torturé, jeté sous le lit, était ligoté, avec du fil de fer cette fois, et bâillonné avec une serviette-éponge. L'autopsie montra, entre autres sévices, que Marie Choy avait eu la boîte crânienne défoncée. Les assassins n'avaient pu dérober que 200 ou 300 francs (30 ou 45€).

Le jour suivant, le 9 novembre, toujours dans le 18e arrondissement, c'est **Maria Mico-Diaz**, 75 ans, qui mourut, pieds et poings liés, étouffée par un torchon. Son cadavre, portant des

traces de coups de couteau, fut découvert par la police sur son lit. Le montant du vol n'excédait pas 200 ou 300 francs. C'était le sixième meurtre depuis le 5 octobre.

Moins d'une semaine s'écoula et, le 12 novembre, on découvrit deux autres corps au cours d'une même journée : un dans le 18e et l'autre dans le 17e, un arrondissement tout proche. Mais ses crimes avaient été perpétrés respectivement six et huit jours auparavant.

On trouva d'abord le corps de **Jeanne Laurent**, 82 ans, elle aussi ligotée avec du fil électrique. L'appartement avait été littéralement dévasté, mais seules des liquidités avaient été volées. La vieille dame habitait au dernier étage et son corps fut découvert par un ouvrier couvreur qui travaillait sur le toit de l'immeuble.
Quatre heures plus tard, à 800 mètres de distance, le second cadavre de la journée fut découvert. **Paule Victor**, 77 ans, fut trouvée morte, la tête dans un sac en plastique, sous un oreiller. La police avait été alertée grâce à une jeune voisine qui, en allant aux toilettes communes, avait remarqué une forte odeur de putréfaction.

Entre le 5 octobre et le 9 novembre 1984, en à peine un mois, il y eut donc huit meurtres de vieilles dames dans le 18ème et dans des arrondissements contigus. Les journaux parlèrent d'un "*tueur de vieilles dames du 18ème*", les hommes politiques commencèrent à s'émouvoir et les forces de police se mirent à quadriller le quartier.

De leur côté, les enquêteurs firent des rapprochements. Les spécialistes réalisèrent que le mode opératoire était toujours le même.

Un climat de peur envahit peu à peu la capitale, et tout particulièrement le 18e arrondissement. La population se mit à protester contre l'incompétence de la police, bien que des premières mesures aient été prises dès le 10 novembre. Bon nombre de

personnes âgées, paniquées, réclamèrent un déploiement plus efficace des forces de l'ordre.

Pierre Touraine, directeur de la P.J., fut chargé de prendre des mesures d'urgence et dès le lendemain, le 13 novembre, on assista à un déploiement sans précédent des forces de l'ordre dans le 18ème : 120 gardiens des brigades d'arrondissement, 35 îlotiers, 50 CRS et 50 hommes de compagnies de district furent répartis pour surveiller ce minuscule périmètre, dans un rayon de 1500 mètres autour de la butte Montmartre, où était censé rôder l'assassin. De plus, l'arrondissement fut divisé en 14 secteurs, et chaque secteur fut sillonné 24h sur 24 par des patrouilles de trois policiers. En parallèle à ces policiers en uniforme, plusieurs dizaines d'inspecteurs de la Brigade Criminelle en civil quadrillaient le terrain.

Mais le directeur de la police judiciaire fut bien forcé d'admettre qu'il n'y avait quasiment aucun indice sérieux sur lequel se baser pour faire progresser leur enquête. Quelques empreintes avaient été trouvées sur les lieux des crimes, mais elles ne suffisaient pas à fournir l'identité d'un suspect éventuel. La police piétinait dans ses recherches.

Après quelques descentes dans les milieux "interlopes", les inspecteurs acquirent la quasi-certitude qu'ils n'avaient pas affaire à un assassin ordinaire. La police émit une hypothèse : le criminel était sans doute un drogué ou un malade mental.

Le 18ème arrondissement était en pleine psychose et une visite de Claude Estier, député de la circonscription, ne parvint pas à calmer les esprits. Le problème tout entier de la sécurité à Paris fut soulevé.
Le vendredi 16 novembre, un rassemblement de personnes âgées fut organisé à la mairie du 18e, sur invitation du maire. Il y avait

environ 2000 personnes, la salle était comble. Malgré les discours politiques rassurants, les protestations et les réclamations traduisirent l'affolement du public.
Pendant ce temps, au commissariat du 18e, c'était l'alerte rouge. Demandes de renseignements ou d'une protection rapprochée provenant de vieilles dames, patrouilles sollicitées pour donner divers informations et conseils, le climat de tension était fort. Le 18e arrondissement était en état de siège.

Néanmoins, la police ne parvenait toujours pas, en cette fin de mois de novembre 1984, à cerner l'identité du ou des meurtriers, et les enquêteurs émirent de multiples hypothèses. Aucun indice, aucune trace ne permit à la police de mieux définir son champ de recherche.
Le temps passa et, peu à peu, la terreur se dissipa dans le 18ème, puisqu'aucun autre crime portant la "marque" du tueur ne fut plus commis.

Le 18ème étant devenu un quartier à haut risque pour Thierry Paulin et son ami Jean-Thierry, tous deux avaient en effet décidé de quitter la capitale et de "se mettre au vert" pendant un moment dans la ville où Paulin avait passé une partie de son adolescence, Toulouse. Là, logeant provisoirement chez le père de Paulin et rêvant d'heures de gloire, ils essayèrent de vivre "normalement". Paulin retrouva le quartier de son adolescence et renoua avec ses anciens amis. Mathurin et lui s'affichèrent dans les boîtes gays de Toulouse et dépensèrent avec ostentation de grosses sommes d'argent.

Mais les années qui avaient passé n'avaient pas aidé à résoudre les querelles familiales. Les disputes reprirent de plus belle entre Paulin et son père, et l'homosexualité désormais manifeste de Paulin n'arrangea rien. Le couple qu'il formait avec Mathurin

connut, lui aussi, des difficultés et se dégrada peu à peu. Ils finirent par se séparer. Mathurin rentra à Paris, Thierry Paulin continua seul sa vie de noctambule.

Séduit depuis longtemps par le monde du spectacle, Thierry Paulin pensait de plus en plus à monter ses propres numéros musicaux. Il s'y employa activement. Il continua à soigner son image et, selon une méthode qu'il continua d'appliquer dans les soirées parisiennes, il offrit largement champagne et cocaïne pour s'attirer les sympathies, réelles ou apparentes.
C'est à cette même époque que Paulin tenta de lancer la "Transforme Star", une agence de spectacles de travestis. On ignore encore aujourd'hui comment Paulin put réunir assez d'argent et de relations pour ébaucher un projet d'une telle envergure. Le lancement d'une société commerciale, même modeste, exige en effet de nombreuses démarches, des cautions de toutes sortes et une mise de fonds initiale. Malgré ses efforts, l'entreprise échoua.

Toulouse ne réussissait décidément pas à Thierry Paulin et le jeune homme décida de regagner Paris, toujours bercé par ses idées de gloire.

Un an avait passé depuis le 12 novembre 1984, et les policiers du 36 Quai des Orfèvres s'égaraient dans de multiples hypothèses. La série de meurtres du 18ème arrondissement s'était interrompue, et rien ne permettait aux enquêteurs de se mettre sur la trace du ou des meurtriers.

Le 20 décembre 1985, dans le 14e arrondissement cette fois, la découverte du corps d'une vieille dame de 91 ans, **Estelle Donjoux**, étranglée chez elle, relança l'affaire.

Moins de quinze jours plus tard, le 4 janvier 1986, **Andrée Ladam**, 77 ans, subit le même sort à quelques mètres de là.

Après une courte trêve de cinq jours, ce fut **Yvonne Couronne**, 83 ans, qui fut surprise et assassinée à son domicile, rue Sarrette.

Ces trois crimes furent perpétrés dans un rayon de 400 mètres autour de l'église d'Alésia, dans le 14ème arrondissement. Chaque fois, le même scénario se répétait : la vieille dame était suivie depuis la rue jusqu'à son palier, puis poussée à l'intérieur de son appartement au moment précis où elle ouvrait la porte, pour être finalement étouffée ou étranglée. Ce rituel rappelait le cauchemar des vieilles dames du 18ème, sans pour autant apporter la certitude qu'il s'agissait bien du même homme.

Au contraire, la composante sadique caractéristique des meurtres du 18ème, la violence gratuite dont faisait preuve le tueur jusque-là, semblait avoir disparu (Jean-Thierry Mathurin était peut-être le plus violent des deux). Dans cette nouvelle série, le meurtrier opérait avec moins de sauvagerie. Il ne torturait plus et procédait de façon plus rapide, étranglant immédiatement ses victimes ou les étouffant sous des édredons, des matelas ou des oreillers.
Pourtant, l'ombre du "tueur du 18ème" planait sur cette seconde série noire et, pour les personnes âgées, les choses étaient claires : le périmètre de la peur avait simplement changé de quartier.

La liste des crimes n'était pas close, quatre noms allaient encore s'y ajouter.
Au cours de la seule journée du 12 janvier 1986, deux femmes furent retrouvées mortes chez elles. **Marjem Jurblum**, 81 ans, rue Pelé, dans le 11ème, et **Françoise Vendôme**, une veuve âgée de 83 ans, rue de Charenton, dans le 12ème. Toutes deux étaient mortes étranglées.
Trois jours plus tard, c'est **Yvonne Schaiblé**, 77 ans, qui fut découverte sans vie dans le 5ème arrondissement.

Après plus d'une soixantaine d'interpellations sans résultats dans les "milieux suspects" (toxicomanes, trafiquants, détraqués...), les enquêteurs étaient au bord du découragement et le quai des Orfèvres, à force de comparaisons, se trouva devant autant de points communs que de divergences.

C'est pourtant vers la fin de ce mois de janvier 1986 que la police, pour la première fois depuis le début de l'affaire, fit un grand pas en avant.

Le laborieux travail de comparaison d'empreintes digitales (qui, à l'époque, n'était pas encore informatisé) porta enfin ses fruits. Des empreintes relevées sur les lieux de plusieurs crimes commis en 1984 étaient bel et bien identiques à plusieurs autres séries d'empreintes relevées sur les lieux des derniers crimes. C'est ainsi que la police put assurer qu'un même homme au moins, sans préjuger des complices probables, avait été présent lors de trois agressions mortelles de 1984 (une dans le 19ème, deux dans le 18ème), une de 1985 (dans le 14ème) et trois de 1986 (dans le 14ème, le 11ème et le 15ème).

Cette découverte bouleversa le cours de l'enquête. La police détenait à présent trois éléments : une série d'empreintes, un mobile (le vol d'argent liquide) et un mode opératoire bien défini. En dépit de la nouvelle panique qui s'emparait de la capitale, les enquêteurs reprirent confiance.

Le 31 janvier 1986, **Virginie Labrette**, 76 ans, fut retrouvée morte dans son appartement, dans le 12ème arrondissement. La police organisa alors une opération "coup de poing" à grande échelle dans la fourmilière du milieu interlope parisien. Les rafles et les contrôles dans les bars de Pigalle se multiplièrent.
De son côté, la mairie de Paris proposa cette fois encore aux

retraités des accompagnateurs bénévoles et la pose gratuite de systèmes de sécurité.

Au début du mois de février, la série de crimes s'interrompit à nouveau.

Pendant toute cette période, quand il n'était pas en train de "faire la fête", Thierry Paulin travailla dans une agence multi-service appelée « Frulatti ». Pour s'être fait connaître comme un garçon ayant des relations, Paulin était chargé de trouver des contrats aux photographes, mannequins et illustrateurs freelance de l'agence. Très vite, il devint l'homme à tout faire que son patron n'hésitait pas à envoyer chez les mauvais payeurs.
Mais l'agence, créée par un étudiant d'une école de commerce inexpérimenté, fit faillite en mai 1986, après une soirée qui engendra d'énormes dettes. Thierry Paulin disparut dans la nature.

Le 14 juin 1986, à nouveau dans le 14ème arrondissement, un huitième meurtre mit les nerfs de la police à rude épreuve. **Ludmilla Liberman**, une veuve de nationalité américaine, avait été surprise et tuée par son agresseur, alors qu'elle rentrait chez elle. Ce qui porta à seize le nombre de crime commis suivant le même scénario depuis l'hiver 1984.

Deux mois passèrent sans qu'aucun nouveau crime ne soit commis. La Brigade Criminelle était alors loin de se douter que celui qu'elle traquait depuis deux ans était déjà sous les verrous. En effet, en ce mois d'août 1986, mécontent parce qu'un sachet de cocaïne ne contenait pas la dose annoncée, Paulin s'était rendu à Alfortville chez le trafiquant qui la lui avait fournie. Il l'avait menacé à l'aide d'un pistolet d'alarme et l'avait battu avec une batte de base-ball. Le revendeur avait été si durement malmené qu'il avait porté plainte auprès de la police.
Paulin avait été arrêté et condamné à 16 mois de prison pour "vol

avec violence" et "infraction sur les stupéfiants". Avant d'être incarcéré à Fresnes, il fut fiché et ses empreintes digitales furent relevées.

Certaines circonstances expliquent que les policiers n'aient pas fait le lien entre Thierry Paulin, arrêté comme un petit braqueur de banlieue, et l'assassin parisien des vieilles dames. Les moyens informatiques à disposition de la police étant à ce moment-là encore limités, la comparaison des empreintes se faisait fiche par fiche. Un travail excessivement long et méticuleux fut accompli sur 150 000 fiches, mais ce travail portait exclusivement sur des suspects fichés à Paris. Le recoupement n'était donc pas évident.

Pendant plus d'un an, aucun autre meurtre portant la signature du tueur ne fut commis. Pourtant, Paulin n'eut pas à purger la totalité de sa peine : il quitta la prison de Fresnes au bout de 12 mois. Vers la fin de l'été 1987, fraîchement libéré, Thierry Paulin renoua avec ses anciennes connaissances et reprit sa vie de noctambule.

Toujours décidé à organiser des soirées, il entreprit de mettre à jour son carnet d'adresses. Il se remit à fréquenter les discothèques et les bars homosexuels du quartier des Halles, apparaissant ici et là, plus exubérant que jamais. Paulin fréquenta assidûment "Le Palace", une boîte de nuit célèbre, située rue du Faubourg Montmartre, à Paris. Toujours charmant et poli, Paulin dépensa sans compter pendant ces soirées : il payait comptant et laissait de très gros pourboires. Parfois, il venait tous les soirs pendant une semaine, puis disparaissait pendant un mois pour resurgir plusieurs soirs de suite.

Toujours soucieux d'attirer les sympathies, et poursuivant ses rêves ambitieux, il claironnait à qui voulait l'entendre qu'il était en train de monter une agence de mannequins. Le portier de l'hôtel du Cygne, où Thierry Paulin résida à cette époque, déclara par la suite

que ce dernier se faisait aussi passer pour un disc-jockey gagnant beaucoup d'argent.

Thierry Paulin ne tuait plus, mais dilapidait toujours de grosses sommes d'argent aux yeux de tous. Il n'avait d'ailleurs jamais volé à ses victimes les sommes nécessaires à un tel train de vie. Cet argent provenait-il du trafic de cocaïne ou de cartes de crédit volées ? Les deux probablement.
La clef de la "réussite" financière de Paulin résidait dans l'aplomb dont il faisait preuve. Le petit voyou toulousain était devenu un hors-la-loi branché qui s'était décoloré les cheveux et portait une boucle d'oreille.

Plusieurs mois passèrent et, brusquement, la série noire reprit. Le 25 novembre 1987, **Rachel Cohen**, 79 ans, fut assassinée à son domicile, dans le 10ème arrondissement et, le même jour, à une centaine de mètres de là, **Mme Finaltéri**, 87 ans, fut laissée pour morte par son agresseur, étouffée sous un matelas.
Deux jours plus tard, toujours dans le 10ème, **Geneviève Germont**, 73 ans, étouffée puis étranglée, succomba au 22 rue Cail.

Le week-end qui suivit ces violences, Thierry Paulin l'employa à fêter ses 24 ans. Le samedi 28 au soir, il régala fastueusement ses amis au "Tourtour", un établissement du quartier des Halles où il avait travaillé comme serveur en 1985. Les trois salles du restaurant furent réservées pour une cinquantaine de convives auxquels il avait adressé d'élégants cartons d'invitation. Le jeune homme n'avait négligé aucun détail et, grand seigneur, passa la soirée à tenter d'impressionner ses invités. Il avait convié son avocat (sic), maître Page, ainsi que toute la faune nocturne qu'il côtoyait désormais régulièrement. L'addition avait été réglée d'avance et en espèces. Le menu raffiné fut arrosé au champagne.

Paulin fut, comme à son habitude, très élégant, en spencer noir, chemise blanche et cravate.

Le lendemain soir, Paulin invita à nouveau une vingtaine de personnes dans un autre restaurant, à Pigalle cette fois, le "Minou Tango". Le lundi encore, il s'exhiba, dans un long manteau gris, au "New Copa", grande boîte africaine fréquentée par les diplomates noirs en poste à Paris. Il ignorait encore que cette nuit-là était la dernière qu'il passait en liberté.

En effet, l'étrange ressemblance des derniers crimes avec les meurtres précédents n'avait pas échappé aux policiers. Sans attendre de comparer d'éventuelles empreintes digitales, le Quai des Orfèvres réagit en mobilisant tous les commissariats de quartier. La Brigade Criminelle disposait en effet d'un atout de taille : Madame Finaltéri avait survécu. Elle fournit, une fois rétablie, une excellente description de son agresseur : un grand garçon d'un mètre 80, métis, les cheveux décolorés et portant une boucle d'oreille. Ce genre de physique ne courait pas les rues ! Le portrait-robot établi d'après ces renseignements fut immédiatement distribué dans tous les commissariats de Paris.

Le mardi 1er décembre 1987, à une dizaine de mètres du commissariat de la porte Saint-Denis, dans le 10ème arrondissement, le commissaire Jacob discutait avec quelques commerçants du quartier dans la rue, le portrait-robot du tueur en poche. Il était en pleine conversation quand son regard croisa celui d'un passant, un métis à l'allure sportive et aux cheveux décolorés. Se fiant à son instinct autant qu'à son expérience, il alla demander ses papiers d'identité au jeune homme.

C'était Thierry Paulin.

Il espéra sans doute s'en sortir une nouvelle fois, mais la photo de la carte d'identité qu'il présenta ne correspondait pas à sa

physionomie actuelle et éveilla les soupçons du commissaire. Emmené dans les locaux du commissariat de la porte Saint-Denis pour une vérification de "routine", Thierry Paulin n'opposa pas de résistance. Persuadé qu'il était suspecté de se droguer, il montra ses bras, sur lesquels il n'y avait effectivement pas de traces de piqûres, et exigea de parler à son avocat.

De son côté, le commissaire Jacob découvrit que son suspect avait déjà été arrêté pour infraction sur les stupéfiants. Il téléphona alors au chef de la Brigade de Répression du Banditisme, et au chef de la Brigade Criminelle, chargé du dossier du "tueur de vieilles dames". Les policiers de la BRB emmenèrent Paulin jusqu'aux locaux de l'Identité Judiciaire pour vérifier ses empreintes digitales et les comparer avec celles du meurtrier des vieilles dames. Rapidement, la responsabilité de Paulin, en ce qui concernait une partie au moins des meurtres, ne sembla plus faire de doute pour la police.

Commencèrent alors les 48 heures de garde à vue à la Brigade Criminelle, au quai des Orfèvres.

Pendant 43 heures, Paulin fut questionné sans relâche. Il avoua rapidement plus d'une vingtaine de meurtres aux 10 policiers de la BRB et de la Brigade Criminelle auxquels il devait faire face. Thierry Paulin raconta pèle-mêle les premiers crimes et tous ceux qui suivirent, confondant parfois les dates et les noms des victimes. Aucun remord, aucun trouble ne sembla l'effleurer, il était apparemment incapable de mesurer la terrible gravité des crimes qui lui étaient reprochés, comme s'il considérait qu'une vie humaine ne pesait ni plus ni moins que celle d'un insecte.
Il n'hésita pas à expliquer en détail aux policiers la façon dont il opérait, repérant les vieilles dames au marché ou dans la rue, les suivant jusque chez elles, tentant parfois d'engager la conversation pour endormir leur méfiance.

Le commissaire Jacob avait été profondément choqué par le fait que le tueur avait forcé Alice Benaïm à avaler de la soude caustique. Pour le pousser à mener son enquête sans faiblir, il avait gardé le récipient de soude dans son bureau, près de lui. Lorsqu'il interrogea Thierry Paulin après son arrestation, le jeune homme nia d'abord tout en bloc. Le commissaire persista, mais Paulin ne voulu rien avouer. Il sorti alors le récipient de soude caustique de sous son bureau et le posa violemment sous le nez de Paulin en criant : "*Et ça ?! Tu ne t'en souviens pas non plus* ?!". Affolé, Paulin répondit instinctivement : "*Ah non ! Ca, c'est pas moi ! C'est Jean-Thierry* !"

Très vite, Paulin dénonça Jean-Thierry Maturin comme étant son complice et donna son adresse. Celui-ci fut immédiatement arrêté, dans le 14ème, au domicile d'un travesti rencontré alors qu'il travaillait au "Paradis Latin". Mathurin avoua sans trop de difficulté avoir participé aux meurtres du 18ème arrondissement. Paulin puis Mathurin, quelques heures plus tard, furent déférés au Parquet, où bientôt commença l'instruction.

C'est le juge Philippe Jeannin qui fut chargé d'instruire l'affaire. Dès le jeudi 3 décembre, il inculpa Thierry Paulin pour "assassinats et vols aggravés". Bien que le jeune homme ait reconnu avoir perpétré plus d'une vingtaine d'assassinats, le magistrat commença par n'en retenir "que" 18 contre lui, et demanda un complément d'information à propos de trois autres crimes qui demeuraient obscurs. En effet, le mode opératoire de l'assassin différait dans trois cas : des armes blanches avaient été utilisées. Les 18 assassinats retenus contre Paulin furent ceux où les victimes avaient été étouffées ou étranglées.

L'instruction de ce dossier retint toute l'attention de l'opinion publique. Le juge Jeannin étudia dans les moindres détails les vies

passées de Paulin et de son acolyte. Confrontés l'un à l'autre, les deux hommes refusèrent de se parler. Pour ne pas avoir à prononcer le nom de Paulin, Mathurin ne se référa à son ancien ami qu'en l'appelant "*l'autre*". Thierry Paulin, plutôt calme et souriant, tenta de faire endosser à Mathurin la plus grande part de responsabilité.

Paulin fut incarcéré à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. Il dut être isolé au quatrième étage d'un bâtiment récent où étaient enfermés les prisonniers que l'on souhaitait maintenir à l'écart des autres détenus, pour leur propre sécurité.

En prison, Paulin ne pensa qu'à soigner son image, inconscient de la gravité des actes qui lui étaient reprochés. Comme par le passé, il cultiva savamment sa tenue vestimentaire. On lui avait coupé les cheveux et ôté sa boucle d'oreille, mais il avait pu conserver deux sacs de vêtements contenant plusieurs pantalons, un costume coupé comme un smoking, des chemises blanches et des nœuds papillon. Soucieux de les maintenir en bon état, il demanda même à sa mère de laver son linge pour lui.

Enfin célèbre, Thierry Paulin sembla peu préoccupé par les tristes motifs de cette notoriété et se comporta en authentique vedette. Plongé dans la presse, il collectionna les articles le concernant, allant jusqu'à emprunter de l'argent à sa mère pour pouvoir tout acheter. A aucun moment, il ne pensa à organiser sa défense.

Il commença par reprocher son enfance malheureuse à sa mère, puis retourna cette haine contre ses anciens amis qui, disait-il, l'avaient trahi. Il nia ce que la presse disait de lui, s'offusqua qu'on le traite de monstre, laissa entendre qu'on s'acharnait sur lui parce qu'il savait beaucoup de choses compromettantes sur bien des gens...

C'est en de telles circonstances que Paulin renoua avec sa mère. Le 12 décembre, Monette et deux demi-sœurs de Paulin vinrent lui

rendre visite au parloir de Fleury-Mérogis. Ému, il promit à sa mère de prier et de se procurer une bible.

Pendant ce temps, Jean-Thierry Mathurin était incarcéré à la prison de la Santé. Il ne fut pas, lui, isolé, mais partagea sa cellule avec un autre détenu. Il lisait de nombreux contes pour enfants et sembla vouloir préparer son baccalauréat.

Quelques mois plus tard, Thierry Paulin fut atteint de dépression. Ce fut, du moins, le premier diagnostic. En fait, il s'avéra rapidement que Thierry Paulin était atteint du sida et que les premiers effets de la terrible maladie commençaient à se faire sentir.

Son état empira brutalement un an après son arrestation.

Peu après, le 10 mars 1989, Paulin fut amené d'urgence à l'Hôtel Dieu. Bientôt, il tomba dans le coma. Il fut transféré à l'hôpital Claude-Bernard de Paris. Soigné à l'aide d'antibiotiques, il lutta contre une tuberculose et une méningite, conséquences de son affaiblissement immunitaire.

Thierry Paulin mourut des suites du sida dans la nuit du dimanche au lundi 16 avril 1989, à l'hôpital des prisons de Fresnes, où il avait finalement été transporté. Il était âgé de 26 ans.

Paulin n'a jamais pu être jugé. Malgré ses aveux, il ne sera jamais que le "suspect n°1".

Jean-Thierry Mathurin, lui, a été jugé en 1991, et a été reconnu coupable de neuf des meurtres de vieilles dames. Il a été condamné à la prison à perpétuité, avec une peine de sûreté de 18 ans.
Il a été libéré en janvier 2009, à la fin de sa peine de sureté.

Victimes

Germaine Petitot (91 ans)
Battue et volée le 5 octobre 1984, dans son appartement du 18ème arrondissement.
Elle survécut, mais ne put fournir aucune description de ses agresseurs.

Anna Barbier-Ponthus (83 ans)
Ligotée, bâillonnée, battue et étouffée avec un oreiller dans son appartement du 9ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 5 octobre 1984.

Suzanne Foucault (89 ans)
Ligotée et étouffée avec un sac plastique dans son appartement du 18ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 9 octobre 1984.

Ioana Seicaresco (71 ans)
Battue à mort après avoir été bâillonnée et ligotée avec du fil électrique dans son appartement du 18ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 5 novembre 1984.

Alice Benaïm (84 ans)
Rouée de coups, torturée, ligotée, bâillonnée et étranglée dans son appartement du 18ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 7 novembre 1984.

Marie Choye (80 ans)
Torturée, ligotée, battue, bâillonnée et étranglée dans son appartement du 18ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 8 novembre 1984.

Maria Mico-Diaz (75 ans)
Ligotée, poignardée et étouffée par un torchon dans son appartement du 18ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 9 novembre 1984.

Jeanne Laurent (82 ans)
Ligotée et étranglée dans son appartement du 18ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 12 novembre 1984.

Paule Victor (77 ans)
Ligotée et étouffée par un sac en plastique dans son appartement du 17ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 12 novembre 1984.

Estelle Donjoux (91 ans)
Étranglée dans son appartement du 14ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 20 décembre 1985.

Andrée Ladam (77 ans)
Étranglée dans son appartement du 14ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 4 janvier 1986.

Yvonne Couronne (83 ans)
Étouffée dans son appartement du 14ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 9 janvier 1986.

Marjem Jurblum (81 ans)
Étranglée dans son appartement du 11ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 12 janvier1986.

Françoise Vendôme (83 ans)
Étranglée dans son appartement du 12ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 12 janvier 1986.

Yvonne Schaiblé (77 ans)
Étouffée dans son appartement du 5ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 15 janvier 1986.

Virginie Labrette (76 ans)
Étranglée dans son appartement du 12ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 31 janvier 1986.

Ludmilla Liberman (78 ans)
Étranglée dans son appartement du 14ème arrondissement.
Son corps fut découvert le 14 juin 1986.

Rachel Cohen (79 ans)
Étouffée dans son appartement du 10e arrondissement.
Son corps fut découvert le 25 novembre 1987.

Mme Finaltéri (87 ans)
Agressée et laissée pour morte dans son appartement du 10e arrondissement, le 25 novembre 1987.

Geneviève Germont (73 ans)
Étouffée puis étranglée dans son appartement du 10 e arrondissement.
Son corps fut découvert le 27 novembre 1987.

Mode opératoire

Thierry Paulin (et Jean-Thierry Mathurin, pour certains des meurtres) agit souvent dans les arrondissements où il logeait, ou les arrondissements limitrophes. Les victimes étaient toutes des femmes âgées vivant seules. Bon nombre d'entre elles furent repérées par Paulin en fin de matinée, pendant qu'elles faisaient leurs courses sur un marché.

Dans la plupart des cas, elles furent attaquées au moment où elles rentraient chez elles, poussées à l'intérieur de leur appartement à l'instant où elles ouvraient leur porte, ce qui explique l'absence d'effraction.

Presque toutes furent bâillonnées et ligotées. La violence fut toujours extrême et immédiate. Dans les meurtres de 1984, le(s) criminel(s) cherchai(en)t à faire parler par la torture. Elles furent

assassinées par étouffement, strangulation ou asphyxie, notamment avec un sac en plastique ou un oreiller.

Paulin vola presque exclusivement des espèces.

Motivations

Paulin, lorsqu'il fut arrêté, ne sembla être ni une bête fauve, ni une brute épaisse, ni un dément fébrile.
Police et hommes politiques proclamèrent pourtant, au début de l'enquête, qu'ils avaient certainement affaire à un fou (sans doute pour désamorcer une prévisible campagne sur l'insécurité à Paris), un fou étant, par définition, une exception incontrôlable.
Certains ont également affirmé qu'il pouvait s'agir d'un drogué en état de manque. Si l'auteur des meurtres était un monstre, sa personnalité n'en apparaissait que plus paradoxale et énigmatique.

En ce qui concerne Paulin, on peut penser qu'il souffrit dès son plus jeune âge de carences affectives et éducatives qui le marquèrent profondément. Jusqu'à son adolescence, il changea trois fois de "tutelle" : sa grand-mère d'abord, puis sa mère, puis son père. Chaque fois, le contexte socio-culturel fut différent.

Thierry Paulin a donc eu le sentiment d'être privé d'amour parental et de modèles stables à imiter, modèles qui lui auraient permis de structurer positivement sa personnalité. Ce mauvais départ fut sans doute une des conditions de sa violence ultérieure.
Il semble d'ailleurs être toujours resté très immature, voire infantile. En particulier, il ne se développa chez lui aucun sens de la mort ni de la souffrance, infligée ou subie, conservant ainsi dans l'âge adulte cette cruauté un peu perverse que présentent souvent les jeunes enfants.

Pendant les premiers interrogatoires, il ne se soucia jamais du destin de ses victimes après son passage. Mépris ou indifférence furent ses seuls sentiments manifestes. Peut-être le manque d'amour dont il a souffert l'a-t-il endurci au point de le rendre inaccessible à la pitié.

Son immaturité perce aussi dans son souci constant, narcissique, d'être le foyer unique de tous les regards, de toutes les attentions, tous les désirs. Loin de se terrer, de se soustraire prudemment à la vigilance de la police, il faisait en sorte que partout où il se produisait, on ne vît que lui et son argent.

Pour être entouré, il savait se montrer généreux; aussi toute une faune de vrais et faux amis le suivait-elle, appâtée par l'alcool, la cocaïne et les fêtes qu'il prodiguait sans compter.
Lorsqu'il fut finalement incarcéré, son activité principale consista à collectionner avec passion tous les articles de presse le concernant. Il continua aussi à porter ses vêtements à la mode !

Pour comprendre Paulin, il faut parvenir à réunir dans un même individu des traits qui, ordinairement, s'opposent. Il apparaît d'une part comme un noceur brillant, "branché" et très entouré, d'autre part comme un assassin méthodique et impitoyable, qui n'hésitait pas à torturer et tuer sans trouble apparent.
Mais c'est encore le travesti qui chante des romances et le petit dealer qui malmène sévèrement ses clients mauvais payeurs. C'est encore l'adolescent immature qui va où le vent le pousse et le calculateur méticuleux qui sait conduire de front ses vies multiples.

Peut-être est-ce là toujours un héritage de cette enfance durant laquelle il fut privé d'amour et obligé de trouver en lui-même seulement sa ligne de conduite : infantilisme et calcul brutal, solitude et exhibitionnisme, sentimentalité et égoïsme forcené.

Mais alors, quelle serait la raison des meurtres commis ? Pour imposer son nom à la une des journaux ? Par provocation ? Mais pour provoquer qui ? Pour se défouler ? De quoi ? Par vengeance ? Contre qui ?
Pour l'argent ? Non, les sommes volées étaient toujours modestes, à peine son "argent de poche" pour ce "viveur" habitué à mener grand train, et les objets de valeur et les bijoux furent constamment ignorés.

On sait par contre quand il tuait : quand c'était facile. C'était un tueur au raisonnement animal : «*Je ne m'attaquais qu'aux plus faibles*», déclara-t-il lors d'un interrogatoire de police. On sait aussi qui il tuait : des femmes âgées, jamais d'hommes. Était-ce par un lâche surcroît de prudence ou pour régler un conflit symbolique avec sa mère ?
Tout commence, en effet, avec le sentiment d'être abandonné par sa mère, négligé par sa grand-mère.

Il semble clair que Thierry Paulin n'a pas tué pour l'argent et qu'il n'était pas un toxicomane dépendant de la drogue. L'hypothèse la plus vraisemblable quant au mobile qui l'a poussé à agir réside dans la personnalité de type pervers du jeune Thierry Paulin, personnalité qui le poussait à agir selon ses seuls instincts.

En ce qui concerne Jean Thierry Mathurin, l'opinion de l'avocat général Philippe Berger, qui l'a fait condamner est que : « *C'était une personnalité fragile, déséquilibrée, falote... A l'évidence, c'était quelqu'un qui semblait prêt à se soumettre à la domination perverse et violente de quelqu'un qui exerçait une emprise sur lui. Il était pris entre une certaine fébrilité et une très grande violence, qui l'on conduit à ces crimes. (...) Il est indiscutable que Paulin était le personnage dominant dans ce dossier. Je serais même prêt, avec toutes les précautions et tous les risques que cela comporte, à*

avaliser la thèse selon laquelle sans Paulin, il est probable que Mathurin n'aurait pas pu commettre tous ces crimes ».

Citations

"*J'ai toujours été surpris par son calme... Pourtant, un soir, j'ai appris qu'il était violent, il venait de tabasser le patron d'une boîte de nuit avec une batte de base-ball*" : Le co-organisateur de la soirée "Look d'Enfer".

"*Il bouillonnait de projets... Il semblait en avoir fini avec ses bêtises, avoir tourné la page*" : Me Hervé Page, avocat de Paulin, dans "le Parisien" du 6 décembre 1987.

"*Il a gardé une grande maîtrise de lui jusqu'au bout... Rien d'une bête brute qui fasse peur dans la rue*" : le Commissaire Jacob.

"I*l est revenu vers moi mais je n'avais malheureusement pas de temps à lui consacrer... Je suis sûre qu'il a commis tous ces crimes par manque d'amour*" : Monette Paulin, dans "Le Parisien" du 7 décembre 1987.

Bibliographie

"L'assassin des vieilles dames", Serge Bornstein, Editions de Paris, 2005.

"Crimes sur Seine", Jean-Frédéric Tronche, Scènes de crime, 2005.
L'un des chapitres est consacré à Thierry Paulin et Jean-Thierry Mathurin.

"L'enfance des criminels", Agnès Grossmann, Points, 2014.
L'un des chapitres est consacré à Thierry Paulin.

Filmographie

Films :

"J'ai pas sommeil", Claire Denis, 1994.

Documentaires :

"Histoire de... : La psychologie du crime", France 2, 20 juin 2000.

"Faites entrer l'accusé", France2, 1er juillet 2004.

"L'Heure du Crime", Jacques Pradel, RTL, 3 octobre 2014.

JOSEPH VACHER

Nom : Joseph Vacher
Surnom : "L'Eventreur français ", "Le Jack l'Eventreur du Sud-Est", "Le Tueur de bergers"
Né le : 16 novembre 1869, à Beaufort (près de Beaurepaire) dans l'Isère (France)
Mort le : 31 décembre 1898, à Bourg-en-Bresse (guillotiné)

Un tueur en série peu connu, qui fut pourtant surnommé le "Jack l'Eventreur français", dont il était contemporain. A la fin du 19ème siècle, Joseph Vacher a égorgé au moins 20 femmes et enfants avant de les mutiler et de les violer. Il est probable qu'il était psychotique et non responsable de ses actes. Il a tenté plusieurs fois de se suicider, ce qui lui avait laissé des séquelles psychologiques et physiques, et errait dans les campagnes françaises tel un vagabond...

Informations personnelles

Joseph Vacher est né dans une famille de paysans "parfaitement honorables". Il avait 15 frères et soeurs.
Son père avait eu 4 enfants d'une première épouse et 12 de la seconde. Joseph Vacher était le 14ème enfant.
Son frère jumeau mourut étouffé à un mois, dans son berceau.

La mère de Joseph Vacher était très croyante, voire dévote. Elle était sujette à des visions et des apparitions. Elle éleva ses enfants dans une atmosphère religieuse où mysticisme et superstition faisaient bon ménage.

Enfant, Vacher avait un caractère sournois. Il aimait mutiler les animaux et frappait ses frères et sœur, même plus âgés (il faisait

déjà preuve d'une force surprenante). Il avait des crises de fureur durant lesquelles il brisait tout ce qui était à sa portée. Il était brutal avec ses camarades d'école, mais c'était sans doute pour se venger d'être leur souffre-douleur.
Il avait déjà un comportement étrange, tenait des propos influencé par le mysticisme de sa mère et n'avait aucun humour. Il était plutôt intelligent et, s'il avait peu d'éducation, il savait pourtant lire, écrire et compter.

Lorsque sa mère mourut, il n'avait que 14 ans et dut commencer à travailler.

En 1884, un jeune garçon de 10 ans, Joseph Amieux, fut étranglé dans une grange à Eclose, dans l'Isère. Des témoins affirmèrent avoir aperçu un vagabond d'une quinzaine d'années. C'était justement l'âge de Joseph Vacher. C'est peut-être son tout premier meurtre, peut-être pas.

L'une de ses soeurs lui trouva une place chez les Frères maristes de Saint-Genis-Laval. Ils complétèrent son éducation en échange de travaux domestiques. Il dut cependant partir en octobre 1887, lorsque l'on découvrit qu'il « *avait masturbé ses camarades* ».
Il fut profondément marqué par ce séjour chez les Frères, et utilisa toujours, par la suite, le langage qu'il avait appris chez les religieux.
En juin 1888, il travaillait à la coupe des foins, à Beaufort, lorsqu'il tenta d'abuser de Marcellin Bourde, un jeune valet de ferme.
A la fin du même mois, on retrouva le corps d'une inconnue d'environ 35 ans, près de Joux, à deux jours de marche de Beaufort. Elle avait été littéralement décapitée à l'aide d'un couteau.

En septembre 1888, Joseph Vacher, grâce aux relations de sa sœur Olympe (une prostituée) trouva un emploi dans une brasserie de Grenoble. Il fréquenta les prostituées et contracta une maladie vénérienne. Il se rendit à Lyon pour se faire soigner et on lui enleva

une partie de l'un de ses testicules. Cette opération castratrice traumatisa Joseph Vacher, qui n'avait pas encore 20 ans.

Une fois guéri, il alla passer quelques jours à Genève chez un de ses frères, qui eut bien du mal à le reconnaître, tant il avait l'air perdu et sauvage. Vacher lui déclara qu'il lui prenait par moment des envies de tuer : « *Je suis comme possédé. Si je rencontrais quelqu'un, je crois que je ne pourrais pas m'empêcher de lui faire du mal* ».

Il repartit pour Lyon, où il trouva différents emplois, mais finit toujours par être licencié. Ses employeurs étaient effrayés ou agacés par son comportement erratique.
C'est également dans cette ville que Vacher découvrit les anarchistes Ravachol, Caserio et Emile Henri. Tout comme il avait calqué son comportement et sa diction sur ceux des Frères maristes, il s'imprégna de la même façon des idées anarchistes. Il ne comprenait pas grand chose aux concepts révolutionnaires de l'anarchisme, mais le côté violent lui plût, et il se mit à sermonner les bourgeois dans un mélange mystique et subversif.
Il fut licencié une dernière fois après avoir menacé un collègue de travail, et se mit à errer de villes en villages durant six mois et demi.

Il tua certainement durant ce laps de temps où personne ne sait exactement ce qu'il fit.

La petite Olympe Buisson fut égorgée, éventrée et mutilée le 29 septembre 1890, à Varacieux, dans l'Isère. Trois jours plus tard, Joseph Vacher était à Lyon, pas très loin de Varacieux.

Le 16 novembre 1890, il fut tiré au sort par l'Armée (c'est ainsi que se décidait la conscription à l'époque) et incorporé au 60ème Régiment d'Infanterie de Besançon. On ne relève aucun meurtre durant son incorporation dans l'Armée.

Par contre, Joseph Vacher fut victime des brimades et "bizutages" des soldats les plus anciens. Ils s'amusaient à faire enrager le pauvre Vacher, aussi appliqué qu'obtus, toujours soucieux de respecter le règlement au pied de la lettre (le comble pour un soi-disant anarchiste !). Bientôt, il fut persuadé qu'il était victime d'une conspiration générale : on jalousait son "aptitude à la carrière militaire". Il écrivit de nombreuses lettres de doléances à ses supérieurs et commença à se montrer violent, n'hésitant pas à sortir son rasoir.

Quatrième de sa promotion à l'école des élèves caporaux, il fut néanmoins éliminé, car «*inapte au commandement*», selon les sergents-instructeurs. Encore une source d'amertume et de colère ! Pour protester contre cette injustice, Vacher tenta de se trancher la gorge et fût envoyé à l'infirmerie, où il subit son premier examen mental.
Le colonel vint lui rendre visite et l'interrogea sur la théorie. L'ayant jugé apte au grade de caporal, il lui accorda son galon. Une fois sorti de l'infirmerie, le nouveau caporal montra une aptitude certaine au commandement, même s'il était trop autoritaire. Ses qualités lui permirent d'être rapidement nommé sergent.

Malheureusement pour lui, Vacher changea de compagnie et passa sous les ordres d'officiers avec lesquels il ne s'entendit pas. De nouveau, il se crut victime de brimades et d'injustices qui ne firent qu'exaspérer ses problèmes personnels : il entretenait depuis peu une amourette avec une jeune femme nommée Louise Barrand. Il eut des accès de surexcitation, des phases dépressives, des crises de violence, et tenta de se suicider pour la seconde fois, en se jetant par la fenêtre. L'Armée lui offrit alors un congé...

Mais Louise Barrand tomba amoureuse d'un autre soldat. En l'apprenant, Vacher devint complètement fou, bavant, hurlant,

menaçant ses camarades avec sa baïonnette. L'Armée préféra se séparer de lui.
Vacher revint voir Louise et exigea qu'elle l'épouse. Elle refusa. Il tenta alors de la tuer de trois coups de feu, mais ne l'atteignit pas. Ensuite, il voulu se tirer trois balles dans la tête. Mais il ne devait pas être doué avec les armes à feu, car il survécut.
Il en garda toutefois des séquelles (physiques et psychologiques) et resta paralysé du côté droit de son visage. Son œil fut perpétuellement injecté de sang, plus gros que le gauche, son oreille suppurait et sa bouche se tordait lorsqu'il parlait.

Soigné rudimentairement, Vacher fut interné à l'asile de Dôle le 16 juin 1893. Vacher étant accusé de tentative d'assassinat sur Louise Barrand, le docteur Guillemin reçut l'ordre de se prononcer sur son état mental et sa responsabilité pénale. Le médecin trouva Vacher dans un état si «*précaire*» («*plaies suppurantes*», «*orifices à nu*») qu'il le fit immédiatement placer à l'infirmerie. Il expliqua dans son rapport le comportement erratique de Vacher qui se plaignait sans cesse et accusait les médecins de vouloir le faire mourir. Il demandait qu'on l'opère mais se débattit en hurlant lorsqu'on voulut le faire. Vacher était sujet à des crises graves, des bouffées délirantes, des hallucinations visuelles et auditives... Le docteur Guillemin conclut logiquement le 12 septembre 1893 : «*Le sieur Vacher Joseph est atteint d'aliénation mentale, caractérisée par le délire des persécutions*». Si l'expression avait été connue à l'époque, on aurait parlé de « délire paranoïaque ».
Le juge d'instruction rendit une ordonnance de non-lieu pour la tentative d'assassinat.

Vacher resta 6 mois à l'asile de Dôle et tenta plusieurs fois de s'évader. Le 21 décembre 1893, il fut transféré à l'asile de Saint-Robert, dans l'Isère, où on le garda encore trois mois. Là, Vacher (un aliéné n'est pas nécessairement idiot) se comporta en homme

doux et lucide, pour pouvoir quitter l'asile. Le Docteur Dufour le déclara guéri et, le 1er avril 1894, on le laissa sortir malgré ses maux de tête perpétuels.

Le 19 mai 1894, il commit son premier meurtre avoué, celui d'Eugénie Delomme, 21 ans, étranglée, mutilée et violée à Beaurepaire, dans l'Isère.

Vacher commença à errer dans la campagne française : Drôme, Isère, Rhône, Allier, Puy de Dôme, Nièvre, Saône-et-Loire, Var, Ardèche... Marcheur rapide et infatigable, il se faisait embaucher occasionnellement pour les travaux agricoles, mais ne restait jamais au même endroit. Il vivait uniquement de l'aumône des paysans.

Crimes et châtiment

Vacher logea souvent dans des granges, quand il ne dormait pas à la belle étoile ou dans une cabane de berger.
Il mendiait pour vivre ou tentait de se faire embaucher lors des périodes de moissons ou de récoltes. Il fut parfois berger ou colporteur. Il voyagea surtout dans le département Rhône-Alpes, mais également de la Bretagne à la Provence et des Pyrénées (pour un pèlerinage à Lourdes) à la frontière belge.

Les témoignages sur son comportement varient beaucoup.
Vacher, durant ses années de vagabondage, connut des périodes de "rémission", de lucidité. Il souffrait particulièrement de la chaleur et redoutait les effets du soleil sur sa tête. Il portait toujours un chapeau et utilisait même un parapluie. La plupart du temps, il était sale et mal vêtu, mais portait fièrement sous ses autres vêtements sa vareuse militaire qui lui servait souvent de passeport auprès des gendarmes. Il possédait également un grand sac et, surtout, un solide gourdin.

Il vagabonda en solitaire, mais on le vit plusieurs fois avec un compagnon, un certain Gautrais qu'il tua accidentellement à Lacaune, dans le Tarn.

Il étranglait, poignardait, égorgeait et/ou éventrait ses victimes : au moins 20 en trois ans et demi. Il les violait, souvent après les avoir tuées, et mutilait leurs organes sexuels. Après chaque crime, des témoins affirmaient avoir vu un vagabond laid et nauséabond passer dans les parages.

Vacher tua des veuves chez qui il logeait, des jeunes femmes et des adolescents, garçons ou filles. Contrairement aux assassinats de nature sexuelle, les meurtres de veuves étaient sans doute des "accidents" non prémédités, dus à des crises de rage ou à l'emportement de Vacher, qui ne supportait aucune contrariété.

Vacher fut arrêté à Baugé, en Maine-et-Loire, en 1896, pour coups et blessures, mais ne fut condamné qu'à un mois de prison. À peine sorti, il égorgea une bergère de 19 ans, Marie Moussier-Lorut, dans l'Allier.

Bien que Jack l'Éventreur soit célèbre dans le monde en cette fin de siècle, les journaux locaux ne s'intéressaient pas vraiment aux faits divers, et seulement s'ils étaient régionaux. Les policiers et les gendarmes ne liaient les crimes que s'ils avaient eu lieu dans le même département et au même moment.

"*En cette fin de 19e siècle, qui n'est pas une belle époque pour les classes laborieuses, l'équilibre traditionnel de la société a été bouleversé par l'ère industrielle avec les conséquences que l'on sait : l'exode rural, (...) la main d'œuvre exploitée systématiquement car trop nombreuses et donc à bon marché, le chômage des ouvriers les moins compétents ou les plus ouvertement contestataires. Tout cela a précipité sur les routes une foule de "traîne-misère" ou de "camp-volants". En 1894, année du premier crime reconnu par Joseph*

Vacher, le ministère de l'Intérieur ne recense pas moins de 19.123 délits imputables à des vagabonds contre 2.544 pour les années 1826 à 1830." Vacher l'Eventreur - Jean-Pierre Deloux.

Le Procureur de la République Fonfrède, en poste à Dijon, qui avait une vision plus large des choses, fit le rapprochement entre le crime de Busset (dans l'Allier, en septembre 1896) et celui de Varennes-Saint-Honorat (en Haute-Loire, en octobre 1896). Avec une intuition remarquable, il les rapprocha d'un autre crime identique, celui du Bois du Chêne, dans le département de la Côte-d'Or (en 1895).
Il fit rédiger une circulaire qu'il adressa aux différents parquets des départements du sud-est de la France, en leur demandant de rechercher dans leurs archives des crimes présentant des caractéristiques similaires et demeurés irrésolus.

A la fin de 1896, le procureur avait reçu de très nombreux dossiers. Il dressa la liste de sept crimes possédant de grandes similitudes :

- Olympe Buisson, le 29 septembre 1890.
- Augustine-Adèle Mortureux, le 18 mai 1895.
- Mme Morand, le 24 août 1895.
- Victor Portalier, le 31 août 1895.
- Pierre Massot-Pellet, le 29 septembre 1895.
- Marie Moussiet-Lorut, le 10 septembre 1896.
- Rosine Rodier, le 1er octobre 1896.

Mais ce n'est pas le Procureur Fonfrède qui identifia Joseph Vacher comme étant l'Éventreur du Sud-Est.
Fonfrède fut effaré par le nombre de dossiers qu'il reçut. L'énormité et la monstruosité des faits lui firent penser qu'il devait y avoir plusieurs assassins.
Essayant de rationaliser cette série de crimes, exceptionnelle à l'époque, il en vint à imaginer une sorte d'épidémie criminelle, se

propageant telle une maladie infectieuse parmi les vagabonds (la "contagion maligne" était une théorie très répandue à l'époque).

Le Procureur Fonfrède ne voyait tout simplement pas comment identifier les coupables parmi les dizaines de milliers d'errants circulant sur les routes du sud-est.

Ailleurs, dans l'Ain, le juge Emile Fourquet prit ses fonctions à Belley, en avril 1897. Il fut très choqué lorsqu'il apprit de quelle horrible manière était mort le petit Victor Portalier, deux ans auparavant. Avec la même intuition que le procureur Fonfrède, il fit le rapprochement avec d'autres affaires criminelles comportant des similitudes.
Aussi, lorsqu'on lui annonça le meurtre du jeune Pierre Laurent, 13 ans, le 18 juin 1897, il demanda à lire le rapport d'autopsie, qui le conforta dans son opinion : le garçon avait été assassiné par le "Jack l'Éventreur du Sud-Est". Le jeune et ambitieux juge Fourquet décida d'arrêter ce tueur sanguinaire.

Il commença par essayer de comprendre pourquoi ce criminel avait pu faire autant de victimes. Depuis au moins deux ans, la police et la justice disposaient d'un signalement relativement complet et rien n'avait été fait. Pourquoi l'assassin avait-il échappé aux recherches ? À cause de l'inorganisation de la police et de la magistrature, et de la manière de conduire les enquêtes.
A l'époque, la loi accordait des pouvoirs de police aux maires. Un crime commis dans une commune provoquait des investigations qui ne dépassaient pas les limites territoriales du juge d'instruction concernés par l'affaire. Il suffisait donc à l'assassin de passer dans une autre circonscription pour s'y faire oublier jusqu'à ce que l'affaire soit classée. Quoi de plus simple pour un vagabond...
Le juge Fourquet établit donc des tables de concordances des crimes non élucidés et obtint un "portrait type" du tueur, qu'il

envoya sous forme de commission rogatoire à tous les parquets du Centre et du Sud-Est.
Puis, il attendit.

En août 1897, en Ardèche, Joseph Vacher fut arrêté, cette fois-ci pour "outrage aux bonnes mœurs". Il s'était jeté sur une jeune femme, armé de son couteau, et avait tenté de la violer. Mais le mari avait entendu les cris de son épouse et était intervenu. Il avait traîné Vacher chez les gendarmes.
Vacher fut condamné à 3 mois de prison, mais le juge d'instruction local remarqua que son physique correspondait parfaitement au signalement de "l'Éventreur du Sud-Est" recherché par le Juge Fourquet.
Après ses trois mois de prison, Vacher, qui se croyait libre, eut la surprise d'être conduit à Belley par deux gendarmes.

Arrivé à destination, le juge Fourquet lui demanda gentiment de lui expliquer ce qu'il avait fait depuis sa démobilisation, en 1893. Vacher fut à la fois surpris et heureux que quelqu'un soit prêt à l'écouter, et lui raconta ses malheurs et ses errances.
Le juge lui mentit en lui affirmant qu'il désirait écrire un livre sur les vagabonds et qu'il désirait son aide. Flatté, Vacher se mit à parler et répondit aux questions de Fourquet. Il indiqua notamment les régions et villes où ses pérégrinations l'avaient conduit. Mais, conservant sa méfiance maladive, il ne mentionna pas les endroits où les crimes de "l'Éventreur " avaient été commis.
Le juge décida donc d'être plus franc et demanda à Vacher s'il était passé par Bénonces, le village où le jeune Victor Portalier, 16 ans, avait été égorgé et mutilé le 31 août 1895. Vacher répondit par la négative, mais le juge lui affirma que des témoins l'avaient vu dans le village le jour du crime. Vacher continua de nier et s'enferma dans un mutisme dont il refusa de sortir.

Vacher fut ramené en cellule, mais, à partir de ce moment, le juge eut des entretiens quotidiens avec lui. Le juge Fourquet ne laissa pas officiellement de traces de ces "discussions" (des procès verbaux, par exemple), mais parvint à endormir la méfiance de Vacher, sans doute en lui promettant de sauver sa tête en échange de ses aveux.
Dans le même temps, le juge multiplia les commissions rogatoires pour retrouver et interroger tous ceux qui avaient connu Vacher : les médecins des asiles, l'armée, la famille, les employeurs, la "fiancée" Louise, les amis du régiment, les Frères Maristes
Il espérait trouver rapidement des preuves et des témoignages qui relieraient Joseph Vacher aux meurtres dont il le soupçonnait.

Mais, à la fureur du juge, le docteur Bozonnet, médecin officiel de la prison de Belley, déclara que Joseph Vacher était fou : « *Vacher est atteint de débilité mentale, d'idées fixes voisines des idées de persécution, de dégoût profond pour la vie régulière. Il présente une otite suppuré, une paralysie faciale consécutive à un coup de feu. Il affirme aussi avoir deux balles dans la tête. La responsabilité de cet individu est très notablement diminuée* ».
Le juge refusa de croire l'opinion du jeune psychiatre. Pour lui, Vacher était sain d'esprit. Il décida de prouver que Vacher était un simulateur.

Le 7 octobre, douze témoins triés sur le volet reconnurent en Vacher le vagabond qu'ils avaient vu deux ans auparavant. Vacher continua de nier et menaça les témoins de sa vengeance et de la colère divine.
Et pourtant, à la fin de cette même journée, Vacher avoua.

Le lendemain, il écrivit une lettre (adressée à la France) où il admit avoir commis « *tous les crimes que vous m'avez reprochés* ».
Comment le juge parvint-il à le convaincre ? Nul ne le sait, car,

dans le procès-verbal de l'interrogatoire qui suivit la confrontation avec les témoins, il n'est nullement question d'aveux. Le juge a peut-être manipulé les faits et trompé Vacher... au point que, après le procès, il tomba en disgrâce alors qu'il pensait recevoir la Légion d'Honneur.

Joseph Vacher était mégalomane, avide de reconnaissance et désirait plus que tout que la presse parlât de lui. Peut-être cela le poussa-t-il à admettre ses meurtres. Il expliqua dans sa lettre qu'il avait commi ses crimes « *dans des moments de rage* ».

Le 9 octobre, après avoir pris connaissance de cette lettre, le juge Fourquet voulut interroger à nouveau Joseph Vacher. Mais ce dernier n'accepta de lui parler que si sa lettre était publiée dans "Le Petit Journal", "La Croix", "Le Progrès" et "Lyon Républicain" ! Le juge accepta, au grand dam du Procureur Général. Vacher, confiant, raconta tout, pour la première fois de sa vie, heureux que le juge prenne la peine de l'écouter, lui, le "sale vagabond".

Vacher refusa d'admettre l'abominable meurtre d'Olympe Buisson (9 ans), le 29 septembre 1890 (meurtre sadique que Vacher voulait nier, car il ne voulait pas être traité de "tueur d'enfants"). Mais, d'un autre côté, il avoua des crimes que le juge ne lui avait même pas attribués !
Celui d'Eugénie Delhomme (21 ans), violée, étranglée et mutilée le 19 mai 1894; celui d'Aline Alaise (16 ans), égorgée et éventrée le 23 septembre 1895; celui de Claudius Beaupied (14 ans), égorgé, violé et mutilé fin mai 1897; et celui de Louise Marcel (13 ans), étranglée, égorgée et mutilée le 20 novembre 1894.

La presse lui attribua alors d'autres meurtres commis dans les Vosges, celui d'une fillette de 9 ans, Adrienne Reuillard, le 18 mars 1897, étranglée et violée, et d'une adolescente de 14 ans, le 1er mai 1897, étouffée et violée. Vacher nia ses deux derniers meurtres.

Inexplicablement, il refusait d'admettre une quelconque responsabilité dans les crimes suivis de viols perpétrés sur des fillettes, alors qu'il reconnaissait les viols et les meurtres de garçons, d'adolescentes ou de femmes, comme si ces derniers étaient moins graves.

Le juge Fourquet reçu ensuite un courrier dans lequel le Procureur Général lui reprochait d'avoir fait publier la lettre de Vacher dans les journaux et, surtout, lui expliquait sa conviction que « *l'auteur de cette lettre est, à ne pas en douter, un simulateur ou un fou* ». Mais le juge Fourquet refusa d'entendre ce message qui lui conseillait de faire reconnaître par la Science la folie et l'irresponsabilité de Vacher pour l'enfermer dans un asile d'aliénés... où l'on s'empresserait de l'oublier.

Vacher fut longuement interrogé et examiné par des médecins, dont le célèbre Professeur Alexandre Lacassagne, qui le déclara sain d'esprit. Pour le médecin, sadique mais pas fou, Vacher était responsable de ses crimes. On devait donc le condamner à la peine capitale.
Cela peut paraître surprenant de la part de cet éminent spécialiste, vu le comportement de Vacher : il souffrait de délire paranoïaque, se croyait persécuté par d'innombrables personnes et divaguait à longueur de journée.
Mais le docteur Lacassagne n'était pas psychiatre. C'était un excellent docteur en médecine légal, il est l'un des fondateurs de l'anthropologie criminelle, science "en vogue" à l'époque (et contestée de nos jours). Il était spécialiste de la criminalité mais pas des troubles mentaux. Il était très conservateur et fervent partisan de la peine capitale.

De plus, à l'époque, les vagabonds et les pauvres étaient considérés comme une véritable plaie qui devait être éradiquée, et les autorités

publiques, qui ne connaissaient que la répression, n'accordèrent aucune circonstance atténuante à Joseph Vacher.
La situation politique et sociale était instable. La criminalité atteignait un niveau alarmant. Les crises économiques et les scandales politico-financiers se succédaient... C'était pourtant une époque de progrès. La France dominait les autres nations dans le domaine des découvertes scientifiques et industrielles, auxquelles on faisait une confiance presque absolue. Les classes dirigeantes considéraient le pays comme supérieur, exceptionnel, alors qu'il se montrait méprisant et prétentieux, abreuvé de moralisme, de nationalisme et de colonialisme.

Joseph Vacher, le criminel, l'insensé, devait être « chassé » d'une société que certains pensaient parfaite. Et de la manière la plus radicale.

Il est donc probable que le professeur Lacassagne se soit laissé influencer par ses opinions politiques plutôt que de se concentrer sur les faits. Il a surtout vérifié les assertions du Juge Fourquet plutôt que d'examiner objectivement l'accusé. Dans son ouvrage sur Vacher, Jean-Pierre Deloux affirme même que le diagnostic du professeur Lacassagne reposait «*entièrement sur des éléments relevés dans les procès-verbaux et non sur un examen objectif de l'inculpé*».

Le juge Fourquet continua d'interroger Vacher, qui resta muré dans son silence. Le juge avança telle ou telle hypothèse, et comme Vacher ne répondait jamais, le juge en conclut qu'il consentait.

Le 3 décembre, il mit fin aux interrogatoires, peu de temps avant que ne soit promulguée une loi sur l'assistance judiciaire qui pouvait remettre en cause la totalité de son instruction.
Le juge Fourquet désigna le professeur Lacassagne (alors directeur du laboratoire de criminologie de Lyon) et les docteurs Rebatel et

Pierret (collègues de Lacassagne, tenants de l'anthropologie criminelle et persuadés eux aussi que Vacher était "sain d'esprit") comme experts commis à l'examen mental de l'inculpé.

Le procès de Vacher, de même que l'instruction qui le précéda, furent révélateurs du malaise de la justice face à la folie, du conflit entre la justice et la psychiatrie.
Le juge Fourquet ne chercha jamais à savoir si Vacher était ou non responsable de ses actes. Le Docteur Lacassagne ne s'interrogea pas plus que le magistrat. Il rendit des conclusions cinglantes et parfois contradictoires.

La presse nationale et provinciale envahissait la petite ville de Belley, et de nombreux curieux s'attroupaient devant la prison ou le palais de justice. Le juge passait son temps à essayer de convaincre les journalistes que Vacher n'était pas aliéné, et leur demandait de ne pas user des termes "fou", "malade" ou "irresponsable" dans leurs articles.
Selon le juge Fourquet et ses trois médecins experts, Vacher n'était pas fou. Enfin, il ne l'était plus depuis que, quatre ans auparavant, le docteur Dufour l'avait laissé sortir de l'asile de Saint-Robert, « *sain et responsable* ».

Toutefois, le juge Fourquet n'avait pu obtenir les pouvoirs nécessaires pour instruire officiellement tous les crimes. Il ne put faire juger Vacher que pour l'assassinat de Victor Portalier, dans l'Ain, le seul qui fût dans son arrondissement.

Le procès de Joseph Vacher s'ouvrit le 26 octobre 1898 à Bourg-en-Bresse, en présence de la presse nationale, mais aussi britannique et américaine. Vacher entra dans le palais de Justice avec une pancarte sur laquelle on pouvait lire « *J'ai deux balles dans la tête* » et en chantant « *Gloire à Jésus ! Gloire à Jeanne d'Arc !* ».

Durant trois jours, il se comporta comme un bouffon, comme un idiot, étonnant, émouvant et terrifiant. Il eut des crises de rage, éructant, bavant, menaçant. L'avocat de Vacher tenta de sauver son client, attaquant l'acte d'accusation, contestant les expertises et la légalité des débats, se battant contre l'indifférence des jurés...

En vain. Vacher fut reconnu coupable de meurtres avec préméditation, sans aucune circonstance atténuante, à l'unanimité des douze jurés.

Joseph Vacher fut guillotiné le 31 décembre 1898, à 29 ans.
Il n'a jamais été jugé pour les autres crimes qui lui étaient reprochés, et qui n'ont donc jamais été officiellement "résolus".

Victimes (celles avouées et celles qu'a retenues le Juge Fourquet)

Joseph Amieux (10 ans)
Étranglé le 18 juillet 1884, à Eclose, dans l'Isère.
Son corps fut découvert 3 jours plus tard.

Une inconnue (environ 35 ans)
Fin 1888, à Joux, dans le Rhône, on découvrit le corps de cette femme dissimulé dans un petit bois, près d'un chemin, la tête sectionnée du cou.

Clémence Grangeon (14 ans)
Égorgée le 1er juillet 1888 à Chambérac, en Haute-Loire. Il semble qu'elle n'ait pas été agressée sexuellement.

Augustine-Mélanie Perrin (23 ans)
Étranglée le 30 juin 1890 à Moirans, dans l'Isère. Elle était prostituée et fréquentait les vagabonds.

Olympe Buisson (9 ans)
Égorgée, éventrée et mutilée le 29 septembre 1890 à Varacieux, dans l'Isère.

Eugénie Delhomme (21 ans)
Étranglée, égorgée, frappée, violée et mutilée, le 19 mai 1894 à Beaurepaire, en Isère.
(Ce meurtre fut le 1er avoué par Vacher)

Deux tentatives de meurtres sur des ouvrières agricoles les 17 et 18 juin 1894, à Beaurepaire, en Isère.

Tentative de meurtre sur un jeune garçon, près de Belley, dans l'Ain, en juillet 1894.

Louise Marce (13 ans)
Étranglé, égorgé, éventré et mutilée à Vidauban, dans le Var, le 20 novembre 1894.
(Meutre avoué par Vacher)

Les époux Honorat (septuagénaires)
Battus à mort à coups de barre de fer, le 6 décembre 1894, à Châteaudouble, dans le Var.

Tentative de meurtre et de viol d'une marchande d'oranges
À Dijon, en Côte-d'Or, le 14 avril 1895.

Adèle Morureux (17 ans)
Étranglée, égorgée, mutilée à Etaule, au Bois-de-Chêne, en Côte-d'Or, le 12 mai 1895.
(Meurtre avoué par Vacher)

Mme Morand (58 ans)
Étranglée, égorgée et violée à Saint-Ours, en Savoie, le 24 août 1895.
(Meurtre avoué par Vacher)

Victor Pourtalier (16 ans)
Égorgé, éventré, mutilé à Bénonces, dans l'Ain, le 1er septembre 1895.
(Meurtre avoué par Vacher)

Francine Rouvray (30 ans)
Égorgée près d'Autun, en Saône-et-Loire, dans la nuit du 6 au 7 septembre 1895.

Madeleine Martelat (64 ans)
Le crâne fracassé par une pierre le 22 septembre 1895, à Four, en Isère.

Une femme inconnue (septuagénaire)
Assassinée à Hauterive, dans la Drôme, fin septembre 1895.

Aline Alaise (16 ans)
Égorgée, éventrée à Truinas, dans la Drôme, le 23 septembre 1895.
(Meurtre avoué par Vacher)

Une femme inconnue (septuagénaire)
Assassinée à la Baume-d'Hastum, dans la Drôme, le 23 septembre 1895.

Pierre Massot-Pellet (14 ans)
Égorgé, éventré et violé à Saint-Etienne-de-Boulogne, en Ardèche, le 29 septembre 1895.
(Meurtre avoué par Vacher)

Marie Ageron (70 ans)
Égorgée, tête séparée du tronc et coeur arraché à Parnans, dans la Drôme, le 29 octobre 1895.

Tentative de viol et de meurtre de la jeune **Alphonsine Derouet**
Le 1er mars 1896, au Mans, dans la Sarthe.

Maria Clément (17 ans)
Assassinée à coups de pied, violée et noyée, à Reims, dans la Marne, le 24 août 1896.

Marie Moussier-Lorut (19 ans)
Étranglée, égorgée, mordue et violée à Busset, dans l'Allier, le 10 septembre 1896.
(Meurtre avoué par Vacher)

Mme Charlot (septuagénaire)
Le crâne fracassé, à Moux, dans la Nièvre, le 26 septembre 1896.

Rosine Rodier (14 ans)
Égorgée, éventrée et mutilée à Saint-Honorat, en Haute-Loire, le 1er octobre 1896.
(Meurtre avoué par Vacher)

Louradour (un jeune homme)
Au cours d'une rixe, à Brive, en Corrèze, dans les premiers jours de novembre.

Tentative de viol d'une jeune femme
À Brioude, en Haute-Loire, en décembre 1896.

Célestin Gautrain (40 ans)
Frappé à coups de pierre, à Lacaune, dans le Tarn, le 23 février 1897.

Adrienne Reuillard (9 ans)
Étranglée et violée à Belfort, le 18 mars 1897.

Geneviève Cadet (70 ans)
Égorgée, la tête sectionnée du tronc, à Condrieu, dans le Rhône, le 11 avril 1897.

Tentative de viol et de meurtre de **Léonie Soyer** (17 ans)
Saisie par le cou par un individu armé d'un tranchet à Greffigny,

dans la Haute-Marne, le 26 avril 1897.

Tentative de viol et de meurtre de **Blanche-Marie Humbert** (16 ans)
A Daillecourt, dans la Haute-Marne, le 1er mai 1897.

Tentative de viol et de meurtre **Jeanne Henrion** (14 ans)
À Vrécourt, dans les Vosges, pas loin de Daillecourt, le 1er mai 1897.

Claudius Beaupied (14 ans)
Égorgé, éventré, mutilé et violé à Tassin-la-demi-Lune, fin mai 1897. Le corps a été découvert dans un puits, réduit à l'état de squelette.
(Meurtre avoué par Vacher)

Tentatives de viol dans la Drôme, l'Isère et le Puy-de-Dôme.

Pierre Laurent (13 ans)
Égorgé, mutilé et violé à Courzieu, dans le Rhône, le 18 juin 1897.
(Meurtre avoué par Vacher)

Mme Lagier (60 ans)
Éventrée à Volvent, dans la Drôme, dans la nuit du 4 au 5 juillet 1897.

Mme Laville (61 ans)
Assommée, violée, étranglée et égorgée, la tête séparée du tronc, à Coux, dans l'Ardèche, le 24 juillet 1897.

Mode opératoire

Les victimes étaient majoritairement du sexe féminin, soit des adolescentes, soit des veuves ayant environ 70 ans.
Selon Vacher, les meurtres des veuves étaient des "accidents" dus à son mauvais caractère, et pourtant, il les a parfois violées.

Toutefois, les préférences sexuelles de Vacher allaient aux garçons de 13 à 16 ans, qui ont tous subi des sévices sexuels.

Il agissait presque toujours de la même manière. Il saisissait sa victime par le cou, commençait à l'étrangler, puis l'égorgeait et, souvent, l'éventrait. Ensuite, il mutilait les parties sexuelles de ses victimes (seins ou parties génitales). Souvent, il les violait après le meurtre.

Il dissimulait vaguement le corps à proximité du lieu du crime ou les laissait en pleine vue.

La majorité des meurtres ont été commis entre le mois de mai et la première quinzaine d'octobre, correspondant à la période de plus grande activité agricole. Beaucoup de crimes se sont succédé à un intervalle ne dépassant pas un mois : on peut penser à des périodes de "crises" meurtrières.

Motivations

Il est possible que Vacher ait été fortement influencé par la mort de son frère jumeau, à un mois. Peut-être a-t-il pu penser que c'était là l'intervention de Dieu, qui l'avait sauvé lui et non son frère, afin qu'il soit "*le bras armé de la colère Divine*".
Joseph Vacher était très pieux et, à l'époque, il y avait un renouveau considérable de l'occultisme chrétien et du mysticisme.

"*Les meurtres étaient peut-être la répétition obsessionnelle d'un meurtre premier dont le criminel se sent responsable tout en refusant la culpabilité et en la rejetant sur une force la dépassant. C'est aussi une manière d'auto-punition que de se condamner à répéter sans arrêt le même geste meurtrier sur des enfants innocents et purs, la grande majorité de ses victimes, qu'il s'ingénie à souiller.*

Cela peut être également une manière de tuer son double; voire une façon de venger un innocent en tuant d'autres innocents qui, pas davantage que le jumeau perdu, n'avaient de raison de mourir" (Vacher l'Éventreur, Jean-Pierre Deloux).

La génétique entre également en jeu. Contrairement à ce que le Professeur Lacassagne a pu affirmer, la famille de Joseph Vacher était loin d'être « *saine de corps et d'esprit* ». L'une de ses sœurs était maniaco-dépressive, un oncle avait un comportement extravagant, une autre sœur est morte folle dans un asile d'aliénés, un frère courait en criant et en gesticulant à travers la campagne, sa mère avait des bouffées délirantes mystiques et son père avait des crises délirantes consécutives à des attaques de fièvre au point qu'on avait du le ligoter sur son lit durant deux mois !

Joseph Vacher n'utilisa jamais l'épisode de la mort de son frère pour expliquer ses actes, mais se servit d'un autre incident de son enfance qui, selon lui, était à l'origine de tous ses maux.
A l'âge de 5 ans, il fut léché au visage par un chiot qui fut par la suite abattu, peut-être parce qu'il avait contracté la rage. Les parents de Joseph Vacher le forcèrent alors à avaler une mixture préparée par un sorcier du village (le vaccin de Pasteur n'existait pas encore). C'est à ce breuvage que Vacher attribua la cause de son comportement de bête enragée. « *On m'a alors empoisonné le sang. C'est ma première irresponsabilité, la raison de tout* ».
On ne peut savoir si ce remède laissa des séquelles, mais il est certain que Joseph Vacher contracta peu après la fièvre typhoïde, dont on sait qu'elle laisse à ceux qui en survivent des séquelles physiques et mentales.

Vacher a peut-être aussi était influencé par le discours d'un missionnaire qui fit un sermon sur les mœurs des "sauvages", chez les Frères Maristes. Afin de prouver que ces "sauvages" étaient des

créatures du Diable, le missionnaire raconta en détail les tortures qu'ils faisaient endurer lors des cérémonies d'initiation ou sur leurs prisonniers. Au lieu de l'apeurer, le récit excita le jeune Joseph Vacher et exalta son imagination. Parvenu à l'âge adulte, il est probable qu'il ait voulu réaliser ses fantasmes sanguinaires.

Vacher avait des problèmes avec les femmes, avant même que sa troisième tentative de suicide ne lui laisse des séquelles physiques. À l'Armée, le seul homme qui ait été assez proche de lui témoigna n'avoir jamais vu Vacher avec une femme, même dans un café ou une maison close. Ses manières, le personnage qu'il se donnait, mélange de bigot et de sous-officier mal embouché et violent, faisait fuir les femmes.

Vacher, lorsqu'il découvrit que Louise Barrand le trompait, se mit à baver, hurler, crier des jurons. Il se tordit sur le sol et l'on eut le plus grand mal à le calmer. Revenu à la garnison, il menaça ses compagnons de les embrocher avec sa baïonnette. On parvint à le désarmer et on le porta à l'infirmerie. Le colonel le fit placer à l'hôpital où, pour se débarrasser de lui, les médecins lui accordèrent un congé de convalescence couvrant les quatre mois qui lui restaient à faire.
Mais, le 25 juin 1893, Vacher tenta de tuer Louise, puis de se tirer non pas une mais trois balles dans la tête.
Cela fut sans doute le détonateur de la sexualité sanguinaire d'un Vacher devenu fou de chagrin, ivre de dépit et de vengeance. Les graves lésions de l'oreille, qui affectèrent son cerveau et son système nerveux, le firent basculer irrémédiablement dans la folie meurtrière.

Il existe des doutes concernant sa santé mentale et certains le considèrent encore comme un psychopathe manipulateur que le professeur Lacassagne serait parvenu à démasquer.

Toutefois, le docteur Pierre Bouvery (Lyonnais tout comme Lacassagne) a publié un ouvrage en 1963, "Aspects anthropologiques et sociopathiques de dix assassins guillotinés au 19ème siècle dans la région lyonnaise", dans lequel il dresse le profil psychologique de Vacher à partir d'éléments contemporains du criminel et de son autopsie : « *Il semble en effet que l'on ait affaire à une psychose au long cours, évoluant sur un fond schizoïde, avec des phases de rémission après des bouffées délirantes de type paranoïde* ».

De même, en analysant les meurtres de Joseph Vacher et en les comparant avec les portraits-robots psychologiques des "serial killers" réalisés par le FBI, on peut constater que Vacher était un tueur en série "désorganisé" : le criminel organisé planifie ses crimes, amène ses victimes sur le lieu du crime et tente souvent de cacher les corps de ses victimes.
Au contraire, le tueur désorganisé n'établit pas de plan, ne prémédite que rarement ses meurtres, fait preuve d'une violence soudaine et démesurée, et laisse ses victimes à la vue de tous. Le tueur désorganisé est très souvent un aliéné mental.

Le Docteur Michel Benezech, professeur de médecine légale à l'université de Bordeaux et psychiatre des hôpitaux, pense lui aussi que Joseph Vacher était un criminel psychotique irresponsable pénalement, avec une différenciation psychopathe / psychotique proche de celle des profils du FBI : Vacher a fréquenté des établissements psychiatriques sans y recevoir un traitement adéquat, il vivait seul et voyageait sans arrêt, il ne faisait preuve d'aucune préméditation et s'attaquait soudainement à des victimes de rencontre (il a plusieurs failli être appréhendé à cause de ce manque de prudence), il faisait preuve d'une grande violence envers ses victimes et les mutilait avant et après la mort, il souffrait d'hallucinations et de délires, il ne cachait pas le corps...

Citations

" *Je suis un pauvre malade innocent, dont Dieu a voulu se servir pour faire réfléchir le monde, dans un but que nul humain n'a le droit de sonder* " : Joseph Vacher.

" *Il y a des moments où je n'étais pas maître de moi, et où je courrais comme un fou à travers le monde, droit devant moi, me guidant sur le soleil, et ne sachant où j'ai erré. Ce n'est pas ma faute si on m'a empoisonné le sang* " : Joseph Vacher.

" *A chaque fois, je suis pris d'une espèce de fièvre, d'un tremblement nerveux, je ne veux pas tuer, ni violer, mais il faut que je le fasse* " : Joseph Vacher.

" *J'embrasserai Jesus Christ tout à l'heure. Vous croyez expier les fautes de la France en me faisant mourir. Cela ne suffira pas, vous commettrez un crime de plus. Je suis la grande victime de cette fin de siècle* " : Joseph Vacher, au prêtre qui lui demandait de confesser ses péchés avant de monter sur la guillotine.

Bibliographie

"Vacher l'éventreur et les crimes sadiques", Alexandre Lacassagne, 1899.

"Vacher l'éventreur", Pierre Bouchardon, Albin Michel, 1939.

"Le Juge et l'assassin", René Tavernier et Henri Garet, France Loisirs, 1976.

"Vacher, l'éventeur", Jean-Pierre Deloux, E-dite, 2000.

"L'assassin des bergères", Rémi Cuisinier, Lyonnais et Forez, 2002.

"Crime ou folie: un cas de tueur en série au XIXe siècle : L'affaire Joseph Vacher", Olivier Chevrier, L’Harmattan, 2006.

"Joseph Vacher : Un tueur en série de la Belle Epoque", Gérard Corneloup, Editions des Traboules, 2006.

"Joseph Vacher l'éventreur", Emile Fourquet, Lucien Souny, 2007.

"Vacher l’éventreur", Régis Descott, Grasset, 2016.

Filmographie

"Le Juge et l'assassin", Bertrand Tavernier, 1976.

Moyen-Orient

Ali Kordiyeh

Nom : Ali Reza Khoshruy Kuran Kordiyeh, également appelé Gholamreza Khoshrou Kouran Kordieh
Surnom : "Le vampire de Téhéran".
Né le : en 1969 en Iran.
Mort le : 12 août 1997, exécuté en public à Téhéran.

Ce tueur en série Iranien s'est fait passer pour un chauffeur de taxi pour attirer ses victimes dans sa voiture : il a assassiné 8 femmes et 1 jeune fille de février à juin 1997.

Informations personnelles

On ne sait pas grand-chose de la jeunesse de Kordiyeh. Il est né en 1969 et a été arrêté pour la première fois à l'âge de 24 ans, en 1993, pour enlèvement et viol. Il aurait dû être condamné à la peine de mort, mais il s'est évadé alors qu'on le conduisait à son procès.

Il a disparu durant 4 ans, puis est réapparu en février 1997, lorsqu'il a fait sa première victime.

Il semble que durant ces 4 années, il a tenté d'enlever des femmes. Peut-être les a-t-il violées sans les tuer ? Maryam Bakhti, une jeune femme d'une vingtaine d'année, a témoigné qu'elle était montée dans la voiture de Kordiyeh un soir de 1994 et qu'il avait voulu la violer. Elle avait était parvenu à lui échapper alors qu'il la conduisait dans une rue sombre et isolée.

Crimes et châtiments

Durant cinq mois, Ali Kordiyeh s'est fait passer pour un chauffeur de taxi et parcourait les rues de Téhéran durant la nuit, à la recherche de victimes, gagnant ainsi son surnom de «Vampire».

La police n'est pas parvenue à l'arrêter jusqu'à ce qu'il fasse preuve de négligence. Une nuit, deux de ses futures victimes sont parvenues à lui échapper. Les deux jeunes femmes ont aidé les autorités à dessiner un portrait-robot du suspect.

Ali Kordiyeh a été appréhendé en juin 1997 pour « agissement suspect » dans un centre commercial de Téhéran. Les policiers l'ont rapidement identifié grâce au portrait-robot et ont fouillé son véhicule. Ils y ont découvert des traces de sang humain. L'une des deux femmes qui était parvenu à lui échapper l'a formellement identifié.

Kordiyeh a alors avoué les neuf meurtres dont il était coupable.

Son procès a été diffusé en direct sur la télévision d'état. Le «vampire» a été condamné dix fois à la peine capitale par pendaison: une fois pour le viol de 1993, et neuf fois pour ses victimes de 1997.
Certaines familles des victimes ont demandé que Kordiyeh soit lapidé.

Moins d'une semaine plus tard, le 12 août 1997, il a été pendu à une grue de chantier devant une foule de 20 000 personnes, dans le quartier de Shahrak Rah-Ahan, où il avait commis la plupart de ses meurtres. Auparavant, il avait reçu 214 coups de fouets des membres masculins des familles des victimes.

Les exécutions publiques à Téhéran ne sont pas aussi communes qu'on le pense, mais, selon le journal « Iran Daily », le gouvernement voulait « faire un exemple » pour les crimes particulièrement horribles d'Ali Kordiyeh.

Malheureusement, avant la fin de l'année 1997, un chauffeur de taxi de Téhéran a été arrêté pour une tentative de viol sur une passagère. Il s'est vanté à la police de vouloir être « le prochain Vampire de Téhéran »...

Victimes

On ne connaît malheureusement pas les noms des victimes d'Ali Kordiyeh, excepté une.
Il a violé et assassiné huit femmes de 20 à 47 ans, ainsi que la fille de l'une de ses femmes, âgée de 10 ans.

Parvand Parchami, 25 ans

Mode opératoire

Ali Kordiyeh violait et poignardait systématiquement les femmes qui montaient dans son «taxi». Il abandonnait les corps dans des endroits reculés, versait de l'essence et mettait le feu, afin de détruire les preuves qui pourraient le relier aux meurtres, mais aussi pour empêcher l'identification de ses victimes.

Certains corps, qui n'ont pas été complétement consumés par les flammes, ont permis aux enquêteurs de compter jusqu'à 30 coups de couteaux.

Motivations

Ali Kordiyeh n'a pas été interrogé sur les motivations de ses crimes.

Il semble toutefois assez évident qu'il était motivé par le sexe et le besoin de domination.

Citations

" *Je n'ai plus de vie ni d'avenir, mais je ne suis pas satisfait de la condamnation qu'a reçu ce tueur pour avoir tué ma fille* ": Nasser Parchami, père de Parvand.

" *C'est une mort douce pour lui. Il mérite bien pire... Lorsque je l'ai vu à la télévision, je me suis mise à trembler. La police a mis beaucoup de temps avant de nous dire qu'il y avait un tueur parmi nous* " : Maryam Bakhti, qui est parvenu à échapper à Kordiyeh en 1994.

Bibliographie / Filmographie

Aucune pour le moment

Royaume-Uni

JACK L'ÉVENTREUR

Nom : Inconnu.
Surnom : "Jack l'Eventreur ", mais aussi "Tablier de Cuir", "La Terreur rouge " et "L'assassin de Whitechapel".
Né en : Inconnu, mais il devait avoir entre 25 et 40 ans au moment des meurtres.
Mort le : Inconnu.

Sans doute le plus célèbre de tous les tueurs en série. En 1888, il a assassiné cinq prostituées en quatre mois dans le misérable quartier de Whitechapel, à Londres. Il les a égorgées et mutilées avec une violence rare, et s'est réellement déchaîné sur sa dernière victime, qu'il a mise en charpie. Malgré le long travail de la police, il n'a jamais été arrêté. Les théories les plus folles courent encore sur son identité, et passionnent des centaines de "Ripperologues". D'innombrables livres et films ont été produits à son sujet, offrant chacun "la" solution de l'énigme... qui ne sera sans doute jamais connue.

(J'ai eu du mal à écrire ce portrait car il existe de nombreuses informations sur l'Éventreur et elles sont souvent différentes, divergentes et contradictoires. Je ne parle pas uniquement des suspects, mais des faits eux-mêmes. Il se peut que vous ayez lu ou vu "autre chose"...)

Informations personnelles

Durant l'air Victorienne, l'est de Londres (East End) était un endroit à part de la ville, un ghetto tant économique que social. 900 000 personnes vivaient dans des taudis infâmes. Les troupeaux de moutons étaient menés à travers les rues jusqu'à l'abattoir et le sang coulait directement dans les ruelles. On marchait dans les excréments. Les ordures et les eaux d'égout engendraient une odeur horrible. Les familles vivaient souvent à 8 dans une chambre et les célibataires dans des hospices ou des asiles de nuit surpeuplés, dans des conditions déplorables.

La plupart des habitants de l'East End ne travaillaient qu'occasionnellement et étaient mal payés, ou étaient chômeurs de longue date, ou encore criminels. Ils vivaient au jour le jour, et lorsqu'ils travaillaient, avaient souvent des emplois épuisants et mal rémunérés.
Plus de la moitié des enfants mourraient avant l'âge de 5 ans. Beaucoup de ceux qui survivaient étaient mentalement ou physiquement handicapés. Des centaines d'orphelins étaient à la rue et certains finissaient dans des maisons closes.

Les femmes étaient souvent exploitées, mal payées et obligées de faire des heures supplémentaires. La prostitution était l'un des seuls moyens de survie pour une femme seule. Il permettait surtout de gagner en une nuit l'équivalent d'une semaine de salaire d'une simple ouvrière. La police estimait qu'en 1888, il y avait 1200 prostituées à Whitechapel (pour 60 000 dans tout Londres) et 62 maisons closes, sans compter les femmes qui tentaient d'obtenir quelques suppléments à leur maigre salaire en se prostituant occasionnellement.

Les prostituées travaillaient directement dans la rue, sombraient très souvent dans l'alcoolisme et ne devaient qu'à la chance d'éviter les maladies vénériennes (la syphilis, notamment). Les souteneurs étaient nombreux et traitaient les prostituées avec mépris et violence. Elles risquaient également d'être agressées par des "gangs" de voleurs qui les frappaient avec des gourdins pour leur dérober leur argent.

Il existait environ 200 asiles de nuit logeant 9000 personnes. Les dortoirs étaient constitués de rangées de lits collés les uns aux autres, infestés de vermines et d'insectes. Si une femme n'avait pas gagné assez d'argent pour se payer un lit pour la nuit, elle devait trouver un homme qui la laisserait dormir avec lui en échange de ses faveurs sexuelles. Ou alors, elle dormait dans la rue.

Les pogroms russes de la fin des années 1880 et l'expulsion des Polonais de Prusse avaient provoqué une vague d'immigration de l'Europe de l'Est vers Londres. Beaucoup de ces immigrants étaient Juifs et s'installèrent à Whitechapel parce que les loyers étaient peu élevés. L'arrivé des Juifs eut des effets très bénéfiques sur le quartier, en améliorant les conditions sanitaires et la sécurité.

Toutefois, malgré de nombreux efforts de renouvellement urbain et l'amélioration des conditions de vie entraînées par l'immigration juive, Whitechapel était toujours un quartier pauvre et criminel.
Dans la misère des habitations surpeuplées, dans les ruelles sombres et étroites, le meurtrier de Whitechapel avait trouvé l'endroit parfait pour tuer.

Assez curieusement, les meurtres de l'Éventreur eurent des conséquences positives pour l'East End. Comme l'explique Stéphane Bourgoin (Le livre rouge de Jack l'Éventreur) : « *Les forfaits servirent de catalyseurs pour unifier l'action des réformateurs de tous bords, grâce à la pression de l'opinion publique, horrifiée des descriptions contenues dans la presse sur la vie de Whitechapel* ».
Les rues, d'habitude si sombres que l'on y voyait quasiment rien, furent beaucoup mieux éclairées par de nouveaux lampadaires. Les taudis sordides furent démolis à partir de 1889 et des logements neufs furent reconstruits. Les enfants orphelins ne furent plus laissés à la rue et l'on vota des lois pour qu'ils soient protégés.
Toutefois, l'East End resta encore un quartier pauvre et dangereux durant des décennies.

Avant le premier meurtre "officiel" de Jack l'Éventreur, les habitants de Whitechapel entendirent parler d'autres meurtres et agressions de femmes dans le quartier.
Il est difficile de savoir si ces meurtres ont bien été commis par l'Éventreur, mais dans l'esprit des habitants, tous ces crimes étaient liés.

Ainsi, le 2 avril 1888, **Emma Smith**, une prostituée de 45 ans, fut agressée vers 19h. Elle fut frappée à la tête, violée et un objet pointu fut introduit en elle. Elle mourut d'une péritonite 4 jours plus tard. Elle expliqua à sa logeuse que plusieurs hommes l'avaient attaquée et volée.

Le 7 août 1888, une prostituée de 37 ans, **Martha Tabram**, fut assassinée sur le palier du George Yard Building, vers 2h30 du matin. Selon le rapport d'autopsie du Dr Timothy Killeen, elle fut poignardée 39 fois dans la poitrine, le ventre et le bas ventre avec un couteau. Son cou n'avait pas été tranché et son abdomen n'était pas mutilé. A l'exception d'une blessure infligée par un grand couteau ou une baïonnette, elle avait été poignardée avec une sorte de canif.

Les habitants de Whitechapel pensèrent que ces agressions étaient liées, mais Martha Tabram avait été tuée sans raison, sûrement par un seul homme, alors qu'Emma Smith avait été attaquée par plusieurs hommes qui voulaient la voler. Et la nature des blessures était différente. Seul le meurtre de Martha Tabram pourrait être l'œuvre de Jack l'Éventreur.

Crimes

Le premier meurtre "officiel" de Jack l'Éventreur fut commis quelques semaines plus tard.

Le 31 août 1888, un ouvrier nommé Charles Cross marchait dans le quartier de Whitechapel peu avant 4h du matin. Il faisait très sombre, le temps était froid et humide, et le coin était quasiment désert. Dans une ruelle, *Buck's Row*, Cross aperçut quelque chose ressemblant à une bâche étendue sur le sol, devant une cour. Intrigué, il s'approcha et réalisa que c'était en fait une femme, dont la robe était relevée jusqu'à la taille. Il pensa que la femme était saoule ou avait été agressée, mais il n'y voyait pas grand-chose. Comme un autre homme passait par là, il lui demanda de l'aider à la remettre debout, mais ils n'y parvinrent pas. Craignant qu'elle ne soit morte, ils rabaissèrent sa robe sur elle, par pudeur, puis cherchèrent un policier.

Ils en trouvèrent un, John Neil, qui faisait sa ronde. Il éclaira la femme de sa lanterne et vu qu'elle avait été égorgée, presque décapitée. Ses yeux étaient grands ouverts. Ses mains étaient froides mais ses bras étaient encore chauds. Elle avait été tuée peu de temps auparavant. Neil appela un autre policier qui chercha un médecin dans les environs.

Puis Neil réveilla les habitants du quartier pour leur demander s'ils avaient entendu quoi que ce soit d'étrange, sans résultat. Le Docteur Rees Llewellyn arriva peu après et examina le corps de la femme. Comme l'avait supposé Neil, elle était morte moins d'une demi-heure avant qu'on ne la découvre, peut-être quelques minutes après le passage de la 1ère ronde de Neil. Bien qu'il y ait peu de sang sur le sol, elle avait été tuée là où on l'avait trouvée. Son sang avait imbibé ses vêtements.
Le Docteur Llewellyn fit porter son corps à la morgue d'*Old Montague Street* afin de l'examiner plus en détail. Lorsqu'il arriva à *Old Montague*, le

corps de la femme avait été lavé, malgré les ordres de la police. Le cou de la victime avait été coupé deux fois, violemment, sectionnant sa trachée et son œsophage. Son abdomen avait été mutilé, sans doute avec un grand couteau. Il présentait une blessure longue et profonde ainsi que d'autres coupures plus bas. La femme avait également été frappée à la mâchoire.

Selon Philip Sugden (dans "The Complete History of Jack the Ripper"), cette femme était allongée sur le sol, sans doute inconsciente (peut-être déjà morte), lorsque ces blessures lui avaient été infligées : le sang formait une petite flaque sous son cou et le reste avait été absorbé par le dos de ses vêtements. Si elle avait été mutilée alors qu'elle était debout, il y aurait eu du sang partout, devant elle, sur les murs, sur sa poitrine.
Tout ce qu'elle possédait sur elle était un peigne, un petit miroir cassé et un mouchoir. Ses jupons avaient été achetés à la "*Lambeth Workhouse*" (un asile de pauvres). Elle portait des vêtements bon marché et un chapeau de paille noir. Ses cheveux étaient bruns grisonnants et il lui manquait plusieurs dents de devant.

Une enquête fut ouverte au "*Whitechapel Working Lad's Institute*" (un institut pour jeunes travailleurs), menée par le coroner Wynne Baxter (un officier civil). Ce dernier entendit parler d'une "Polly" vivant au *18, Thrawl Street*, qui n'était pas rentré chez elle. Une femme de la *Lambeth Workhouse* identifia la femme décédée comme étant **Mary Ann Nichols**, 42 ans, puis son père et son époux vinrent l'identifier à leur tour.
"Polly" était la fille d'un serrurier et avait épousé William Nichols, avec qui elle avait eu cinq enfants. Mais ses problèmes avec l'alcool avaient détruit son ménage et, depuis des mois, elle survivait en se prostituant. C'était une femme triste et pauvre, mais les gens l'aimaient et la prenaient en pitié. Elle avait voulu dormir dans un asile de nuit situé sur Thrawl Street mais comme elle ne pouvait pas payer son lit, le gardien l'avait chassé. Elle était retournée dans la rue pour gagner quelque argent.

La sauvagerie de ce meurtre suscita l'effroi et l'indignation de la population... et l'intérêt de la presse.
Les meurtres de prostituées n'étaient pas rares à Whitechapel mais les mutilations brutales l'étaient.

Scotland Yard confia la responsabilité de l'enquête à l'Inspecteur principal Donald Swanson.

Il dépêcha sur les lieux un inspecteur de 45 ans, Frederick George Abberline, qui travaillait depuis 25 ans dans la police et connaissait très bien Whitechapel.
Il n'y avait aucun témoin, aucune arme, aucun indice.

Aucun des résidents de la rue n'avait entendu de bruit et aucun des hommes qui travaillaient dans le coin n'avait remarqué quoi que ce soit d'inhabituel. Bien que "Polly" ait été découverte peu après sa mort, aucun véhicule ou "étranger" n'avait été vu fuyant la scène du crime. On soupçonna un moment trois équarrisseurs de chevaux qui travaillaient non loin, mais il fut rapidement prouvé qu'ils n'y étaient pour rien.

Comme les habitants de Whitechapel étaient persuadés que l'agression d'Emma Smith et les meurtres de Martha Tabram et "Polly" Nichols étaient liés, la police dut faire face à une grande pression dès le départ. Il fallait absolument trouver le coupable. Il existait trois théories différentes :

- un groupe de voleurs était responsable des meurtres ;
- un gang qui extorquait de l'argent de prostituées avait "puni" trois femmes qui n'avaient pas payé ;
- un fou était en liberté.

Si l'on considère la grande pauvreté des victimes, les deux premières théories étaient peu plausibles. La troisième devint donc la plus populaire. Concernant les meurtres de Tabram et Nichols, le *East London Observer* écrivit que le tueur s'en était pris "*aux plus pauvres des pauvres*" et qu'il ne semblait avoir aucun mobile compréhensible. La grande violence des meurtres suggérait que les deux meurtres "*étaient l'œuvre d'un être dément*".

On demanda au préfet de Police, Sir Charles Warren, d'offrir une récompense pour la découverte de l'identité du criminel. Mais son supérieur, le ministre de l'Intérieur, Henry Matthews, n'avait aucune idée - à ce moment-là - de l'ampleur du problème et refusa de proposer cette récompense. Il affirma qu'il faisait confiance à la Police pour appréhender le tueur.

Alors que la police cherchait l'assassin de Polly Nichols, une rumeur commença à courir au sujet d'un homme dénommé "Tablier de Cuir", qui avait volé plusieurs prostituées sous la menace d'un couteau. *The Star* affirma que cet homme était un fourreur juif d'environ 40 ans, portant un chapeau noir et une petite moustache. Les nouveaux venus, les étrangers, les Juifs étaient évidemment les premiers visés par les rumeurs, car « *aucun Anglais n'est capable d'un acte aussi barbare* »...

Le 8 septembre 1888, John Davis, un vieil homme qui vivait avec son épouse et ses trois fils au 29 Hanbury Street, découvrit le corps d'une femme juste après 6h du matin, devant chez lui, de l'autre côté du marché de Spitalfields, dans une petite cour. Sa robe avait été relevée au-dessus de sa taille et elle avait été éventrée. Il alla immédiatement chercher de l'aide et revint avec deux ouvriers. Le temps qu'un policier arrive sur les lieux, tout le monde avait été réveillé.

Dix-sept personnes habitaient là, dont 5 possédaient des chambres avec vue sur la scène du crime. Et certains avaient laissé leur fenêtre ouverte. Le marché de Spitalfields ouvrait à 5h du matin et beaucoup de gens y étaient présents avant cette heure afin de préparer leurs étalages. Certains résidents du 29 Hanbury Street quittaient leur logement à 3h50 du matin pour aller travailler. Les rues autour du marché étaient remplies de véhicules commerciaux qui livraient leurs marchandises au marché.

Toutefois, bien que le soleil se soit levé à 5h23 ce matin-là et que tant de personnes aient été présentes à cette heure matinale, personne n'avait entendu de bruit suspect, ni de cris, et personne n'avait vu qui que ce soit avec du sang sur ses vêtements ou un couteau à la main. Il y avait un baquet d'eau clair près de l'endroit où la femme avait été trouvée, mais le meurtrier ne l'avait pas utilisé pour se laver les mains ou nettoyer son arme.
Le risque qu'il avait pris, à tuer en plein jour, avec tout ce monde, était incroyable. Et pourtant, personne n'avait rien vu.

La femme fut rapidement identifiée comme étant **Annie Chapman**, que ses amis appelaient "Annie la Sombre" (Dark Annie). Elle avait 47 ans, était prostituée, sans logis, dormait dans les asiles de nuit lorsqu'elle avait assez d'argent ou errait dans les rues à la recherche de clients qui lui donneraient quelques pièces pour se nourrir et se loger.

En 1869, elle avait épousé John Chapman, un cocher. Des trois enfants qu'ils eurent, l'un mourut d'une méningite et un autre devint boiteux. La mauvaise santé et l'alcoolisme d'Annie et de son époux provoquèrent la fin de leur mariage. Les choses empirèrent lorsque John décéda, car Annie perdit alors le peu d'argent qu'il lui versait comme pension. Le choc émotionnel provoqué par sa mort fut aussi terrible que la perte financière et Annie Chapman ne s'en remit jamais.
Souffrant de dépression et d'alcoolisme, elle fit du crochet et vendit des fleurs. Puis, elle se tourna vers la prostitution, malgré son visage peu avenant et ses dents pourries. C'était une femme gentille qui évitait les problèmes.

La veille au soir, elle avait expliqué à une amie qu'elle se sentait mal. Elle ne le savait pas, mais elle avait la tuberculose. Elle avait dit à son amie qu'elle devait pourtant trouver des clients ou elle devrait dormir dehors cette nuit-là.
Vers 2h du matin, le 8 septembre, un peu saoul, elle avait été chassée de l'asile de nuit, car elle ne pouvait pas payer son lit.
Et John Davis l'avait donc trouvée morte quelques heures plus tard.

Le Docteur George Bagster Phillips, un chirurgien travaillant pour la police, fut appelé sur les lieux. Il trouva le corps d'Annie, froid, allongé sur le dos, les jambes repliées. Son visage était enflé et elle avait été férocement égorgée, presque décapitée. Elle avait également été mutilée au niveau du ventre, certains de ses organes internes avaient été tirés vers ses épaules et reposaient sur le sol. Une grande quantité de sang avait coulé autour d'elle.
Le Docteur Phillips estima qu'Annie Chapman devait avoir été assassinée deux heures auparavant, vers 4h du matin. Le fait qu'aucun résident ne l'ait entendu crier pouvait s'expliquer par le fait qu'elle avait sûrement été étranglée jusqu'à ce qu'elle perde conscience, puis égorgée et mutilée.
Elle avait été tuée là où on l'avait trouvée et ne semblait pas s'être défendue.
Le meurtrier avait profondément coupé sa gorge de gauche à droite, sans doute pour la décapiter. C'est ce qui l'avait tué. Les mutilations abdominales avaient été faites après la mort.

On trouva aux pieds d'Annie deux petits peignes, un morceau de tissu et deux pièces de monnaie. Une enveloppe contenant deux pilules fut

découverte non loin de sa tête. Sur le dos de l'enveloppe était écrit *Sussex Regiment*. La lettre "M" et, plus bas, "Sp", étaient écrits de l'autre côté. Le cachet de la poste indiquait "Londres, 23 août 1888". On trouva également un tablier en cuir à côté de détritus.

Ce tablier de cuir raviva les rumeurs sur le "fourreur juif" surnommé "Tablier de Cuir" et accusé de racketter les prostituées. Les Juifs durent faire face à une sorte d'hystérie collective, plusieurs furent frappés, poursuivis et durent se réfugier dans des commissariats de police. Lorsqu'un homme était arrêté pour être interrogé par les enquêteurs, la rumeur se répandait immédiatement et une foule en colère se rassemblait devant le commissariat, prête à lyncher le suspect.

Lors de l'autopsie, le Docteur Phillips remarqua que l'utérus, la partie supérieure du vagin et les 2/3 de la vessie avaient été retirés. Le tueur les avait sûrement emmenés avec lui car ils ne furent trouvés nulle part.
Les incisions étaient nettes et précises. Selon Phillips, c'était le travail d'un expert, ou au moins de quelqu'un ayant des connaissances en anatomie ou en examen pathologique (pas un équarrisseur ou un boucher). Le tueur savait où trouver ce qu'il voulait, quelles difficultés il allait devoir contourner et comment il devait utiliser son couteau pour extraire les organes sans les abîmer. Un tel travail avait dû demander au moins une heure, et en tout cas plus de 15mn (un témoin affirma avoir vu Annie Chapman vivante à 5h30 précise et son corps fut découvert à 6h00).
Selon le Coroner Baxter, l'assassin était sans doute « *un habitué des salles d'autopsies* ».

Des abrasions sur la main d'Annie indiquaient qu'on lui avait violemment enlevé ses bagues. Ses amis apprirent à la police qu'elle ne portait que des bagues de peu de valeur, que le tueur avait peut-être prises pour de l'or.

On ordonna à l'inspecteur Abberline, qui était chargé de l'enquête sur le meurtre de Polly Nichols, d'aider l'inspecteur Joseph Chandler, en charge de l'enquête sur le meurtre d'Annie Chapman, bien que Spitalfields soit dans une autre juridiction.
Il semble que les enquêteurs pensaient tous que le même homme avait tué Polly Nichols et Annie Chapman.

L'enquête sur Chapman fut aussi frustrante que celle sur Nichols. Les indices physiques (le tablier en cuir, une boîte et un morceau de fer) appartenaient en fait à M. Richardson, l'un des résidents, et à son fils. L'enveloppe du *Sussex Regiment* était vendue à tout le monde au bureau de poste local. De plus, un homme avait vu Annie prendre cette enveloppe dans la cuisine de l'asile de nuit pour y glisser ses pilules lorsque sa boîte s'était cassée.
Les enquêteurs discutèrent avec les amies et "collègues" d'Annie mais ne trouvèrent aucun suspect ni aucun mobile cohérent.

Toutefois, l'enquête permit de trouver trois témoins importants :

Le 1er, le fils de M. Richardson, expliqua qu'il s'était rendu au 29 Hanbury Street entre 4h45 et 4h50 du matin pour vérifier les cadenas de la cave dans lequel sa mère enfermait ses outils et ses marchandises pour son entreprise d'emballage. Il était resté là un moment et le corps d'Annie Chapman n'était pas là.

Le second témoin, Albert Cadosch, vivait juste à côté du 29 et témoigna du fait qu'il avait entendu des voix juste après 5h20. Le seul mot qu'il avait pu comprendre était "*non*". Quelques minutes plus tard, vers 5h30, il avait entendu le bruit de quelque chose tombant contre la clôture.

Le 3ème témoin, le plus important, était Elizabeth Long, qui se rendait au marché de Spitalfields et était passé par Hanbury Street à 5h30 précise. Elle avait vu un homme et une femme parlant à côté des volets du n°29. Mme Long identifia Annie Chapman à la morgue comme étant la femme qu'elle avait vue. Malheureusement, l'homme qui discutait avec Annie était de dos et Mme Long n'avait pas pu voir son visage. Elle le décrivit au Coroner Baxter comme un homme brun qui portait un chapeau de chasse marron et un manteau sombre. Selon elle, (et bien que l'ayant vu de dos...), l'homme avait une quarantaine d'années, n'était pas très grand et semblait être un "étranger".

Ces témoignages étaient intéressants, mais posaient un problème à la police : le docteur Phillips, un homme en qui les enquêteurs avaient confiance, estimait qu'Annie Chapman était morte avant 4h30 du matin. Mais les trois témoignages indiquaient qu'elle avait dû mourir vers 5h30. L'inspecteur Chandler choisit donc d'ignorer ces témoignages et de croire le Docteur

Phillips.
L'auteur Phillip Sugden rejette l'estimation du Docteur Phillips, tout comme l'avait fait le coroner Baxter à l'époque. Phillips avait estimé l'heure de la mort non pas grâce à la température intérieure du corps (prise dans le rectum ou le foie) mais en touchant le corps et en observant la "rigor mortis".
Mais plusieurs facteurs auraient pu contribuer à une perte rapide de la chaleur du corps. Le matin du 8 septembre était froid; la robe d'Annie était relevée pour exposer ses jambes; son abdomen avait été complètement ouvert; et elle avait perdu beaucoup de sang. Selon ces éléments, Annie aurait été tuée après et non avant 4h30.

Les journaux en firent beaucoup pour attiser la peur et la colère des gens de l'East End (contre la police, particulièrement), se nourrissant de chaque rumeur. Les rues de Whitechapel, habituellement agitées, devinrent calmes le matin et presque désertes la nuit.

Comme on pouvait s'y attendre, la population n'accepta pas la discrétion de la police et son manque de résultats. Le gouvernement lui-même fut critiqué parce qu'il persistait à ne pas vouloir offrir de récompense (le ministre de l'Intérieur avait eu de très mauvaises expériences auparavant, des innocents avaient été dénoncés par appât du gain). Les habitants de Whitechapel inondaient la police d'informations, de "tuyaux" sur des gens ayant un comportement étrange, violent ou "antisocial".

Dans un mélange de peur aveugle et de rage, les habitants cherchaient un "bouc émissaire" et s'en prirent à la communauté juive grandissante. Quelques éléments prirent des proportions inconsidérées dans les esprits simples des gens de Whitechapel. L'homme appelé "tablier de cuir", qui intimidait les prostituées, était juif. Le témoignage de Mme Long au sujet du meurtre d'Annie Chapman désignait un "étranger", le terme utilisé pour décrire les immigrés juifs. Ces deux faits et de nombreuses rumeurs non corroborées engendrèrent une atmosphère clairement antisémite dans le quartier. Plusieurs juifs furent passés à tabac et se retrouvèrent à l'hôpital.

Les commerçants remarquèrent rapidement cette ambiance de plus en plus xénophobe et certains décidèrent d'y remédier. Le 10 septembre 1888, seize d'entre eux formèrent le "Comité de Vigilance de Mile End", qui fut tout

d'abord composé de commerçants juifs, et fut présidé par M. George Lusk, dirigeant d'une petite société de travaux. Son nom fut imprimé sur les très nombreuses affiches placardées à Withechapel et encourageant à fournir des informations sur les meurtres.

En une semaine, la vie nocturne de Whitechapel retrouva son visage habituel. Trop de femmes dépendaient de la prostitution pour survivre et ne pouvaient se permettre de ne pas "travailler".

Les habitants se plaignaient du manque de résultats de la police et pourtant les enquêteurs travaillaient énormément. Quelques jours après le meurtre d'Annie Chapman, le fameux "tablier de cuir", un certain John Pizer, fut arrêté.
La famille de Pizer essaya de le décrire comme un brave homme victime de rumeurs malveillantes, mais il existait des preuves montrant que Pizer était un personnage désagréable qui avait déjà poignardé quelqu'un auparavant et qui avait été condamné à 6 mois de travaux forcés.
Par contre, les allégations selon lesquelles il avait menacé des prostituées et leur avait extorqué de l'argent ne furent jamais prouvées. Le *'East London Observer'* le décrivit de manière subjective et tendancieuse comme un «*homme au visage sombre*», «*laid*», le visage «*couvert par des mèches de cheveux, une grosse moustache et des favoris, les lèvres minces et cruelles*», «*un large cou*», et portant «*un grand manteau sombre*»...

Lorsque le coroner Baxter demanda à Pizer pourquoi il était allé se cacher après les morts de Polly Nichols et d'Annie Chapman, ce dernier répondit que son frère le lui avait conseillé, car « *on me soupçonnait injustement* ».
Pizer affirma qu'on l'aurait lynché s'il ne s'était pas éclipsé.
Pizer était déplaisant mais n'était sûrement pas l'Éventreur. Il avait des alibis pour les meurtres de Nichols (il était dans un asile de nuit) et de Chapman (il était avec des amis). De plus, il ne possédait pas l'habileté nécessaire pour prélever l'utérus d'Annie Chapman.

Pizer fut relâché, mais d'autres suspects furent arrêtés et interrogés. La plupart n'étaient que des excentriques ou des alcooliques, d'autres étaient des malades mentaux. Peu d'entre eux déclenchèrent une enquête, soit parce qu'il n'avait pas de connaissances chirurgicales, soit parce qu'ils avaient des alibis.

Les suspects étaient sélectionnés selon deux caractéristiques principales : ils devaient être fous (!) et avoir des qualifications en médecine. On interrogeait également les personnes d'origine étrangère, puisque Mme Long avait assuré que le tueur était « *un étranger* ».
La focalisation sur les connaissances médicales conduisit la police en dehors de Whitechapel, jusqu'aux classes moyennes et élevées de Londres, et le comportement curieux ou violent de plusieurs chirurgiens et médecins fut remis en question.

Le 30 septembre 1888, Louis Diemschutz, un commerçant russe juif, rentrait au Club International pour l'Éducation des Travailleurs (IWMC - un club principalement composé de juifs socialistes d'Europe de l'est), sur Berner Street, après avoir travaillé tard. Il était 1h du matin et, dans l'obscurité, il aperçut une masse allongée dans la cour d'entrée du Club, la *Dutsfield's Yard*. Il alluma une allumette et réalisa que c'était une femme. Diemschutz se précipita à l'intérieur du club et demanda à un jeune membre de l'aider. Ils ressortirent dans la cour et virent que la femme était couverte de sang. Affolés, ils appelèrent la police.

Quelques minutes plus tard, le policier Henry Lamb arriva avec un collègue. Le visage de la femme était encore tiède, mais elle était morte. Il semblait qu'elle ne s'était pas battue avec son agresseur et ses vêtements n'étaient pas relevés. Le collègue de Lamb alla chercher un médecin et revint avec le docteur Frederick Blackwell.
Ce dernier remarqua que la femme était allongée sur le côté, les jambes tendues. Son corps était encore tiède, excepté ses mains : elle était morte peu de temps auparavant. Sa main gauche tenait encore un petit paquet de noix de cajous et elle portait une écharpe. Son cou avait été coupé d'un côté à l'autre, profondément.

Le docteur Phillips, médecin de la police, arriva rapidement. Blackwell et lui estimèrent l'heure de la mort entre 00h36 et 00h56.
La police fouilla l'endroit, mais ne trouva aucune arme ni indice. Les enquêteurs déterminèrent néanmoins que le président du IWMC avait traversé la cour vers 00h40, environ 20mn avant que le corps ne soit découvert, et n'avait rien vu d'étrange ni qui que ce soit aux alentours.

Alors que les policiers continuaient leur travail sur ce 3ème meurtre, un autre corps fut découvert à quelques centaines de mètres de là, dans *Mitre Square*. Cette grande place peu éclairée, située au centre d'un labyrinthe de rues étroites et d'impasses, était bordée de bâtiments commerciaux et d'entrepôts, et peu de gens y habitaient.
La nuit, lorsque les commerces étaient fermés, Mitre Square devenait un endroit sombre et isolé.
Le policier Edward Watkins y faisait sa ronde de nuit. Il passa vers 1h30 et ne vit rien de particulier. Il revint vers 1h45 (45mn après la découverte du corps à *Dutfield's Yard*) et tout lui sembla calme et désert. Mais lorsqu'il tourna sa lanterne vers l'un des coins de la cour, il découvrit le corps mutilé d'une femme. Elle était allongée sur le dos dans une marre de sang, sa robe remontée au-dessus de sa taille, la gorge coupée et ses entrailles à l'air.

Watkins courut jusqu'au magasin de George Morris, un agent de police à la retraite, qui travaillait également comme veilleur de nuit. Grâce à son sifflet, il fut rapidement rejoint par d'autres collègues. Les policiers commencèrent à fouiller l'endroit et à chercher un éventuel suspect.

Vers 2h00, le docteur Frederick Gordon Brown arriva sur les lieux et examina le corps. La femme avait été profondément égorgée. L'abdomen avait été ouvert, les intestins avaient été placés sur son épaule droite et son visage avait été affreusement mutilé. Selon le Dr Brown, le corps était encore tiède et elle avait dû mourir peu de temps avant que le policier Watkins ne la trouve.
Elle n'avait pas d'argent sur elle et il sembla qu'elle n'avait pas lutté contre son agresseur.

Les policiers ne parvinrent pas à comprendre comment le tueur avait pu agir, surtout en si peu de temps, dans Mitre Square. Beaucoup d'agents de police patrouillaient dans ce quartier à cette heure. En plus de l'agent Watkins et du veilleur de nuit Morris, un autre policier, dont la ronde incluait une partie de Mitre Square, était passé vers 1h42 et n'avait rien vu ni entendu. Un autre agent de police vivait non loin et avait dormi sans être réveillé par quoi que ce soit.
L'assassin s'était approché de sa victime sur la place, l'avait étranglée, égorgée, éventrée puis s'était enfui, et tout cela en l'espace de 15mn !

A 2h55, le policier Alfred Long trouva un morceau de tablier de femme ensanglanté dans l'entrée d'un bâtiment de la *Goulston Street*, vers le nord-est de Whitechapel, non loin d'une fontaine publique à l'eau rougit de sang (il est possible que le meurtrier s'y soit lavé les mains). Juste au-dessus du tablier, écrit à la craie blanche sur le mur de briques noires, on pouvait lire :

> The Juwes are (Les Juifs - avec une faute d'orthographe - sont)
> The men That (Les homme Qui)
> Will not (Ne seront pas)
> be Blamed (Accusés)
> For nothing (Pour rien)

Le morceau de tablier appartenait à la femme qui avait été assassinée dans Mitre Square et la police pensa que l'inscription avait été faite par le tueur. Un policier fut laissé en faction devant l'inscription et on demanda à ce qu'il soit photographié. Mais avant que cela fût fait, Sir Charles Warren, le Préfet de Police, ordonna de l'effacer. Warren allait être violemment critiqué pour cette décision, mais expliqua que l'inscription était visible de tous et ne pouvait être couverte : il craignait que si la population de Whitechapel la lisait, les juifs furent lynchés et leurs magasins détruis.

Le tueur avait-il été capable d'accomplir ces deux meurtres en peu de temps, et notamment les mutilations de la seconde victime, sans être vu par un policier ou un passant, alors que le quartier était sur ses gardes ? Et il avait peut-être même pris le temps d'écrire sur le mur...
La police interrogea tous les habitants des maisons alentour. Les passants qui s'étaient réunis pour voir le corps furent eux aussi interrogés.

La première victime était grande, gracile et portait des cheveux marrons bouclés. Elle était vêtue de noir et une rose rouge décorait son gilet. Aucun objet de valeur ne fut trouvé dans ses poches.

Elle fut malgré tout identifiée comme **Elizabeth Stride**, née en Suède en 1843. Elle était venue en Angleterre pour y travailler comme domestique. Elle avait inventé une histoire selon laquelle elle avait survécu au naufrage du 'Princess Alice' en 1878 (une collision entre deux navires, le 'Bywell Castle' et le 'Princess Alice', sur la Tamise avait fait 786 morts), et affirmait que son époux et ses deux enfants s'étaient noyés. Cette histoire lui avait été utile pour obtenir de l'aide de l'Église Suédoise de Londres et provoquait

souvent la sympathie à son égard. La vérité était que son mari, John Stride, était un survivant de la tragédie du 'Victoria' (en 1881, un bateau à vapeur, le 'Victoria', avait coulé avec plus de 200 passagers) mais qu'il était décédé par la suite dans un asile pour nécessiteux.

Elle vivait avec un ouvrier nommé Michael Kidney depuis 3 ans. Les gens l'appréciaient et la surnommaient "Long Liz". Elle se prostituait rarement et gagnait sa vie en faisant de la couture ou des ménages. Il lui arrivait de se saouler et elle se mettait à crier et à insulter les gens. Elle avait déjà été arrêtée pour ce genre de fait.
Elle avait quitté son asile de nuit dans la soirée et n'avait dit à personne où elle allait. Elle était partie avec un peu d'argent mais sans la rose sur son gilet.

Le Dr Phillips affirma qu'elle était morte de ses blessures à la gorge. Il n'y avait aucun signe de strangulation, mais le tueur avait pu tirer Liz vers lui par son écharpe, puis lui couper la gorge. Le Dr Blackwell expliqua que le tueur devait être quelqu'un « *habitué à utiliser un lourd couteau* ». (Il est possible qu'Elizabeth Stride n'ait pas été une victime de l'Éventreur : il semble qu'elle n'a pas été étranglée avant d'être égorgée, et le couteau était plus large et moins pointu).

Cette fois, de nombreux témoins contactèrent la police pour expliquer qu'ils avaient vu Liz juste avant sa mort.
L'un des témoins était l'agent de police William Smith, qui avait fait sa ronde près de Berner Street et avait vu Liz parler avec un homme vers minuit et demi, peu avant son meurtre. L'homme que Smith avait vu avait « *environ 28 ans* ». Il portait un « *chapeau de chasse sombre et un manteau noir, une chemise blanche et une cravate* ». Il avait un paquet dans les mains et avait « *l'air respectable* ».

Un autre témoin, Israël Schwartz, expliqua à l'inspecteur Swanson qu'à 00h45, il avait vu un homme s'arrêter et parler à une femme qui se tenait debout devant la cour.
L'homme avait essayé de tirer la femme en direction de la cour, mais elle avait résisté et il l'avait jetée à terre. Elle avait crié, mais pas vraiment fort. Croyant assister à une dispute, Schwartz s'était éloigné. De l'autre côté de la rue, il avait vu un homme sortir d'un pub. Cet homme ou celui qui avait tiré

la femme vers la cour avait crié « *Lipski !* » (Israël Lipski était un Juif qui avait empoisonné une jeune anglaise en 1887 et son nom était depuis utilisé pour insulter les Juifs). Schwartz, Juif lui-même, avait pris peur et s'était enfui.
Il avait eu l'impression que l'homme du pub l'avait suivi.

Schwartz identifia le corps de Liz comme celui de la femme qu'il avait vue jetée à terre, puis décrivit l'homme qui l'avait poussée : environ 30 ans, environ 1m65, cheveux bruns, moustache, vêtu de noir, une casquette noire à visière, rien dans ses mains. L'homme du pub avait environ 35 ans, 1m80, des cheveux châtains, une moustache, un manteau sombre, un chapeau noir à bords larges.
La police prit les témoignages de Smith et de Schwartz très au sérieux.

Deux autres témoins apparurent peu après. William Marshall vivait au 64, Berner Street, et s'était tenu non loin du lieu du meurtre vers 23h45, plus d'une heure avant le meurtre. Il avait vu Liz discuter avec un homme d'âge moyen, portant une casquette à visière assez courte « *comme un marin* », plutôt corpulent, de taille moyenne, habillé comme un employé de bureau avec une veste noire et qui parlait « *comme un homme éduqué* ». Malheureusement, Marshall n'avait pu voir le visage de l'homme. Liz avait très bien pu parler à un autre homme que son assassin, une heure avant le meurtre.

Un dénommé James Brown contacta la police pour annoncer qu'il avait vu Liz vers 00h45, quelques minutes avant sa mort. Brown avait estimé l'heure plutôt que d'en être sûr : il n'avait pas de montre. Lorsqu'il avait atteint l'intersection de Berner et de Fairclough Street, il avait vu Liz parler à un homme. Brown avait entendu Liz dire : « *Pas ce soir, un autre soir* ». L'homme était assez grand et portait un long manteau sombre.
Ces témoignages n'aidèrent malheureusement pas la police à trouver un suspect.

La femme assassinée dans Mitre Square fut plus facilement identifiée car elle avait sur elle des billets de dépôt de gage. La police les fit connaître au public et un homme, John Kelly, vint expliquer qu'il avait vécu avec cette femme durant 7 ans dans une chambre au *55 Flower et Dean Street*.
Catharine Eddows, appelée Kate par tous ceux qui la connaissaient, était

une femme gentille, amicale et toujours heureuse, connue pour sa bonne humeur et son amour du chant. Comme les autres victimes, elle avait périodiquement des problèmes avec l'alcool, qui la poussait à se quereller avec ses compagnons et sa famille.

Elle était née en 1842. Ses parents étaient morts lorsqu'elle était enfant. A 16 ans, elle était tombée amoureuse de Thomas Conway et était partie vivre avec lui. Ils vécurent ensemble 20 ans et eurent trois enfants. Mais Kate buvait trop et Conway la battait, aussi le couple se séparât-il en 1880. L'année suivante, Kate rencontra John Kelly et ils s'installèrent ensemble. Ses amis affirmèrent que Kate n'était pas une prostituée, mais il lui arrivait de vendre ses charmes, peut-être sous l'effet de l'alcool.

Le soir de sa mort, Kate avait dit à John Kelly qu'elle allait rendre visite à sa fille pour lui emprunter un peu d'argent. Il lui avait parlé du tueur de Whitechapel et lui avait conseillé de ne pas s'attarder. Kate l'avait rassuré en lui affirmant qu'elle prendrait soin de ne pas tomber entre ses mains. Mais elle ne se rendit pas chez sa fille et parvint à trouver assez d'argent pour aller se saouler dans un pub et finir dans une cellule du commissariat de police de *Bishopsgate Street*. Elle dormit là jusqu'à 00h30, puis on la laissa sortir.
Inquiète du fait que John Kelly allait sûrement la réprimander si elle rentrait trop tard, elle se pressa de partir. Mitre Square était à moins de 10mn de là.

Comme dans les meurtres de Polly Nichols et Annie Chapman, la gorge de Kate avait été profondément tranchée de gauche à droite, ce qui avait causé sa mort. Le Dr Brown, qui fit l'autopsie, expliqua que l'abdomen avait été ouvert et les intestins détachés. Le rein gauche avait été prélevé avec soin, sans être abîmé. L'utérus avait été coupé horizontalement et presque entièrement enlevé, alors que le vagin et le col de l'utérus n'avaient pas été endommagés. Le foie, l'aine, le pancréas avaient été tranchés. Selon le Dr Brown, le meurtrier avait utilisé un couteau très aiguisé d'environ 15cm de long. Il ajouta : « *L'instigateur de cet acte devait avoir une grande connaissance anatomique, pour réussir à retirer le rein et connaître sa position. De telles compétences peuvent être acquises par quelqu'un habitué à tuer des animaux... Il a fallu au moins cinq minutes pour perpétrer ces mutilations* ».

Le visage de Kate était mutilé au niveau des yeux, une partie du nez avait été coupé, ainsi que le lobe de son oreille droite.

Un témoin, Joseph Lawende, qui avait quitté "*l'Imperial Club*" vers 1h35 avec des amis, vint expliquer qu'il avait vu un couple discuter dans *Church Passage*, près de Mitre Square. Lawende reconnut les vêtements de Kate. L'homme qui parlait avec elle avait environ 30 ans, était de taille moyenne, vêtue d'un manteau gris, arborait une petite moustache claire et portait un une casquette à visière grise ainsi qu'un foulard. A peine 10mn plus tard, Kate était assassinée.

Que dire de l'inscription à la craie découverte une heure plus tard, non loin du morceau de tablier de Kate Eddowes ?
Il existe plusieurs théories et interprétations.
- La première (sans doute la bonne) est que le message n'a pas été écrit par le tueur, mais plutôt par un quelconque antisémite, et que le tueur a, par coïncidence, jeté là le morceau de tablier avec lequel il avait essuyé son couteau. L'inspecteur en chef Swanson indiqua dans un rapport que l'inscription était ancienne, un peu estompée.
- Une autre théorie, proposée par Walter Drew, officier de police à Whitechapel en 1888, est que le message « *représente le geste de défi d'un juif dérangé, euphorique après ses 'triomphes' sanglants de Dutfield Yard et de Mitre Square* ». L'un des nombreux problèmes de cette interprétation est qu'il n'existe aucun dialecte ou patois dans lequel "Jews" (Juifs) s'écrit "Juwes" : le message aurait donc plutôt été écrit par une personne haineuse et illettrée.
- La troisième théorie était que le message avait bien été écrit par le tueur, mais était « *un subterfuge intentionnel dans le but d'incriminer les Juifs et d'éloigner la police de la piste du véritable meurtrier* ». Cette théorie était celle qui avait les faveurs de Scotland Yard et de la communauté juive.
En tout cas, l'auteur du message ne fut jamais identifié.

Les habitants de Whitechapel furent terrifiés, choqués, indignés et courroucés par le double meurtre. Ils se réunirent dans les rues pour demander la démission de Sir Charles Warren et du ministre Henry Matthews.
Sans succès.

Les habitants du quartier étaient terrorisés, mais il semble que ces meurtres amusèrent une certaine catégorie de la population car des centaines de lettres prétendument écrites par le tueur furent envoyées à la police, aux journaux et à certains enquêteurs.

Seules trois de ces lettres semblent intéressantes. Deux, en particulier, ayant été écrites par la même main, ont donné son surnom de "Jack l'Éventreur" à l'assassin.
Ainsi, la lettre suivante, écrite à l'encre rouge, fut reçue par le "*Central News Agency*" (un organisme connus prinicpalement des journalistes...) le 27 septembre 1888, et était adressée au directeur, "*The Boss*", du journal.

> "25 Sept 1888
>
> Cher patron,
>
> Je continue d'entendre que la police m'a attrapé mais ils ne vont pas m'arrêter de si tôt. J'ai ri lorsqu'ils ont pris un air intelligent et ont affirmé être sur la bonne piste. Cette blague concernant Tablier de Cuir m'a vraiment fait rire. Je cherche des putains et je n'arrêterai pas de les mettre en pièces jusqu'à ce que je sois bouclé. Beau travail que mon dernier boulot. Je n'ai pas laissé à la dame le temps de couiner. Comment pourraient-ils m'attraper maintenant. J'aime mon travail et je veux recommencer. Vous allez bientôt entendre parler de moi avec mes petits jeux amusants. J'ai gardé quelques trucs rouges convenables dans une bouteille de bière au gingembre de mon dernier travail pour écrire mais c'est devenu épais comme de la colle et je ne peux pas l'utiliser. L'encre rouge convient assez j'espère ha ha. Le prochain boulot que je ferai je couperai l'oreille de la dame et l'enverrai aux officiers de Police juste pour s'amuser, n'est-ce pas. Gardez cette lettre jusqu'à ce que j'en fasse plus puis donnez-la. Mon couteau est si beau et acéré que je veux me remettre au travail immédiatement si j'en ai la chance.
>
> Bonne chance.
>
> Votre dévoué
> Jack l'Éventreur
> Je m'excuse si je donne mon nom de plume".

Sur la même lettre, écris horizontalement :

> "n'était pas assez bon pour que je la poste avant que j'ai enlevé toute l'encre rouge de mes mains maudite soit-elle. Pas de chance. Ils disent que je suis un docteur. Maintenant ha ha".

L'éditeur considéra (sans doute avec raison) que la lettre était un canular et ne l'envoya pas à la police avant plusieurs jours.

Le lundi qui suivit le double meurtre, la *"Central News Agency"* reçut une autre lettre, postée du 1er octobre, et portant la même écriture.

> "Je n'étais pas lubrique cher vieux patron lorsque je vous ai donné ce tuyau. Vous entendrez parler du travail effronté de Jacky demain double événement cette fois numéro un a crié un peu n'ai pas pu terminer tout de suite. N'ai pas eu le temps de prendre les oreilles pour la police merci d'avoir gardé la dernière lettre jusqu'à ce que je recommence à travailler.
>
> Jack l'Éventreur"

La police fit circuler les lettres dans ses services et en placarda des fac-similés sur les murs de chaque commissariat de police au cas où quelqu'un pourrait reconnaître l'écriture. Mais rien d'intéressant n'en résultat.

La 3ème lettre importante fut envoyée le 16 octobre à George Lusk, le dirigeant du Comité de Vigilance de *Mile End*.
La lettre fut envoyée avec un morceau de rein humain. Lusk en fut bouleversé. L'un des membres du comité affirma qu'il devait s'agir d'un rein d'animal préservé dans du vin et ils l'apportèrent au Docteur Thomas Openshaw, du London Hospital, afin qu'il l'examine.
On publia tout et n'importe quoi sur ce que dit le Dr Openshaw, et qu'il nia par la suite. Ce dont on peut être sûr est que le Dr Openshaw établit que le rein était celui d'un être humain adulte, qui avait été préservé dans de l'alcool de vin plutôt que du formol. Il est possible que ce rein ait été atteint de la maladie de Bright (ou "néphrite"), mais les avis des médecins étaient partagés.

La lettre accompagnant le rein n'avait pas été écrite par l'auteur des deux lettres signées «Jack l'Éventreur». Elle comportait de nombreuses fautes

d'orthographes.

> "De l'enfer,
>
> Monsieur Lusk
>
> Mossieur (Sor)
>
> Je vous envoie la moitié du rein (kidne) que j'ai pris à une femme prasarvé (prasarved) pour vous l'autre (tother) morceau je l'ai frit et mangé c'était très bon (nise) je vous enverrai peut-être le coutau (knif) ensanglanté qui l'a enlevé si vous atendez (wate) un peu (a whil) plus longtemps.
>
> Signé
> Attrapez-moi quand
> vous pourrez
> Mossieur (Mishter) Lusk"

L'une des ces lettres a-t-elle été envoyée par le véritable tueur ? Les spécialistes et les chercheurs (les "ripperologues") considèrent souvent que les deux premières lettres sont des faux, bien qu'elles présentent des informations que seul l'assassin devait connaître.
L'auteur de la lettre dit qu'il enverra des oreilles à la police, mais le tueur ne l'a jamais fait. Le lobe de l'oreille de Kate Eddowes était coupé, mais sûrement par un coup de couteau visant le visage. Vu les mutilations qu'il a pu accomplir, le tueur aurait eu largement le temps de lui couper les oreilles s'il en avait eu l'envie.
La prévision des deux meurtres durant la même nuit a été présentée comme une preuve que ces lettres étaient authentiques. Toutefois, la lettre a été postée le matin du 1er octobre (le timbrage l'indique), alors que tout l'est de Londres bourdonnait déjà de la découverte du double meurtre. Tout le monde était au courant dès le dimanche et en parlait. Ce n'était donc pas une prévision.
L'auteur des deux lettres affirme également que Liz Stride a crié mais seul un des nombreux témoins a affirmé avoir entendu une femme crier. Les autres témoins n'ont rien entendu de toute la nuit.
Déjà à l'époque, Scotland Yard pensait que cette lettre avait été écrite par « *un journaliste trop imaginatif* ». L'enveloppe de la première lettre était

timbrée "London EC", des districts de *Gray's Inn Road* et *Fleet Street*, siège de la très grande majorité des journaux.
Par la suite, les hauts gradés de la police affirmèrent catégoriquement que ces deux lettres étaient l'œuvre d'un journaliste.

La lettre adressée à "*Monsieur Lusk*", par contre, a peut-être été envoyée par le véritable tueur. Le Dr Brown, lors de l'autopsie de Catharine Eddowes, indiqua que son rein encore présent était «*pâle, exsangue, avec une légère congestion à la base des pyramides*», ce qui décrit les symptômes de la maladie de Bright. Kate Eddows en souffrait vraisemblablement.
Il est possible que la troisième lettre ait véritablement été écrite par l'Éventreur et que le rein ait appartenu à Kate Eddows, mais on ne peut absolument pas le prouver de nos jours.

La peur s'intensifia dans l'East End et durant la semaine qui suivit le double meurtre, les rues de Whitechapel furent quasiment désertées à la tombée de la nuit. De nombreuses prostituées évitèrent de rester dehors, autant qu'elles le pouvaient, se logeant dans des asiles de pauvres ou dans leur famille. Les Londoniens évitaient le quartier et les commerçants virent peu de clients. Et pourtant, les rues étaient en général plus sûres qu'elles ne l'avaient été car tout le monde était en état d'alerte et de nombreux policiers, en civil ou en uniforme, patrouillaient jour et nuit. De plus, le "Comité de Vigilance de Mile End" employait des hommes, équipés de sifflet et de gourdin, pour sillonner les rues après minuit.

Un policier s'habilla même en femme et se fit passer pour une prostituée, essayant d'attirer le tueur. Il s'attira surtout les quolibets des habitants du quartier...

La police visita les asiles de nuit et interrogea plus de 2000 logeurs. Plus de 80 000 prospectus furent imprimés et distribués, demandant à d'éventuels témoins du double meurtre de s'adresser au poste de police le plus proche. 76 bouchers et équarrisseurs furent interrogés, ainsi que leurs employés. La police interrogea aussi les marins qui travaillaient sur la Tamise.
Des chiens policiers furent déployés dans le quartier, mais on ne possédait pas d'objet ayant appartenu au tueur que les chiens auraient pu renifler. Et les odeurs putrides de Whitechapel perturbèrent leur odorat.

Peu à peu, la vie reprit son cours normal dans l'East End. Il n'y eut pas de meurtre durant un mois et, bien que les journaux continuèrent à publier de nombreux articles sur l'Éventreur, les prostituées redescendirent dans les rues.

Le vendredi 9 novembre 1888, Londres fêtait le *Lord Mayor's Show*, une manifestation importante durant laquelle le futur maire prenait place dans son bureau, avec or et apparats. Les gens étaient nombreux dans les rues et le commerçant John McCarthy, qui louait des chambres dans *Dorset Street*, au sud du marché de Spitalfield, était surpris de ne pas voir l'une de ses locataires, **Mary Kelly**.

Il envoya son apprenti, Thomas Bowyer, pour qu'il collecte l'arriéré de loyer que Kelly lui devait. Personne ne répondit lorsqu'il frappa à la porte, qui était verrouillée, et Bowyer jeta un œil par un carreau de fenêtre brisé. Il aperçut un corps ensanglanté sur le lit. Affolé, il courut voir McCarthy, qui appela immédiatement le policier local.
L'inspecteur Beck parlait avec un officier de police, Walter Dew, et ils se rendirent tous deux au *13 Miller's Court*. Ils regardèrent par la fenêtre et, dans la semi-obscurité, ils aperçurent un corps affreusement mutilé.
Beck prévint son supérieur, qui arriva rapidement sur les lieux et fit mander le médecin de la police, le Dr George Bagster Phillips.
L'inspecteur Abberline arriva peu après. Ils attendirent que le préfet de police, Sir Charles Warren, arriva à son tour... mais celui-ci venait juste de démissionner.
Ils ouvrirent la porte et pénétrèrent dans une petite chambre à peine meublée.

Le corps de la jeune Mary Kelly était allongé sur le lit, les jambes écartées, le corps en charpie. Elle avait été égorgée, le tueur avait coupé sa carotide. Les mutilations avaient eu lieu après sa mort. Mary Kelly était nue. Son abdomen et l'intérieur de ses cuisses avaient été enlevés et la cavité abdominale avait été vidée de ses viscères, qui avaient été posées tout autour du corps. Les seins avaient été coupés, les bras et le visage déchiquetés.
La férocité de ce meurtre horrifia le docteur Phillips, pourtant expérimenté.

L'autopsie fut menée par le Docteur Bond, en présence des Docteurs Phillips et Brown. Alors qu'ils tentaient de reconstituer le corps de Mary Kelly, ils réalisèrent que le tueur avait emmené son cœur avec lui. Les médecins affirmèrent que les mutilations avaient été effectuées avec un couteau très aiguisé, d'environ 15 cm de long.
Le Dr Phillips estima que Mary Kelly avait dû être assassinée entre 5 et 6 heures du matin.

Mary Kelly était une Irlandaise de 25 ans, un peu ronde, qui se prostituait occasionnellement avec deux ou trois amies, souvent bien vêtue. Au moment de son décès, elle n'avait plus payé son loyer depuis plusieurs semaines et son amant, Joe Barnett, était au chômage. Elle avait donc dû retourner à la prostitution pour survivre. Les gens la décrivaient comme une jeune femme grande et belle, gentille avec tout le monde. Une amie ajouta qu'elle devenait grossière lorsqu'elle était saoule, mais qu'elle était adorable et honnête lorsqu'elle était sobre.

Le meurtre de Mary Kelly engendra la panique dans les rues de Whitechapel, qui furent de nouveau désertées la nuit.

La police travailla d'arrache-pied. Chaque piste fut suivie, chaque suspect fut longuement interrogé. Mais les enquêteurs n'obtinrent aucun résultat probant et furent fortement critiqués.
La reine Victoria, elle-même, était furieuse. Elle ordonna au Premier Ministre de doter chaque rue d'un éclairage public et d'améliorer la formation des policiers.
Le *'Times'* fut plus compréhensif. Le journal expliqua que les meurtres étaient accomplis avec «*une perfection qui déroute les enquêteurs*». Aucun indice probant n'était laissé par le tueur et aucun mobile rationnel ne pouvait être trouvé pour ces meurtres horribles.

La police trouva plusieurs témoins intéressants, dont George Hutchinson, un ouvrier au chômage qui connaissait Mary Kelly. Il l'avait rencontré vers 2h du matin, et elle lui avait demandé de l'argent. Mais il n'en avait pas et elle s'était éloignée pour aller discuter avec un autre homme.
Ce dernier portait un chapeau de feutre mou et avait passé son bras autour des épaules de Mary Kelly. Ils étaient tous deux repartis dans l'autre sens et Hutchinson avait croisé le regard de l'homme. Il les avait suivis

discrètement alors qu'ils revenaient vers Miller's Court en discutant.
Marry Kelly avait invité l'homme à l'intérieur et il l'avait embrassée. Ils étaient entrés dans la chambre de Mary Kelly. Hutchinson les avait attendu 3/4 d'heure mais, ne les voyant plus ressortir, il était parti.
Selon Hutchinson, l'homme avait 35 ans, mesurait environ 1m70, était pâle, avait des cheveux noirs et une petite moustache bouclée aux deux extrémités. Il portait un long manteau sombre avec un col en astrakan, un costume sombre, des bottines à boutons et une cravate sombre avec une épingle en forme de fer à cheval. Il avait une apparence respectable, mais « *on aurait dit un étranger* » (un Juif...). Il tenait dans ses mains un paquet d'une vingtaine de centimètres de long.

D'autres personnes avaient vu Mary la nuit de sa mort et, entre 3h30 et 4 heures du matin, trois femmes habitants Millers' Court avaient entendu quelqu'un s'écrier « *Au meurtre !* ». Mais ce genre d'appel était si courant dans le quartier qu'elles n'y avaient pas vraiment prêté attention.

L'inspecteur Abberline crut le récit d'Hutchinson mais se demanda pourquoi il avait "surveillé" Mary Kelly et son probable assassin. Hutchinson expliqua qu'il connaissait Mary depuis des années et lui avait plusieurs fois prêté de l'argent. Il l'appréciait et s'inquiétait de ce qui pouvait lui arriver. Il est plus probable, en fait, qu'il attendait qu'elle en ait fini avec ce client et espérait bénéficier de ses faveurs...
Deux policiers parcoururent le quartier avec Hutchinson, dans l'espoir qu'il reconnaîtrait le client, sans résultat.

Le lendemain du meurtre, le ministre de l'Intérieur, Henry Matthews, proposa un « *pardon officiel pour tout complice n'ayant pas personnellement commis ou participé à un meurtre »* et qui dénoncerait l'Éventreur. Cette mesure semble avoir été une manœuvre purement politique car la police pensait déjà que le tueur n'avait aucun complice.

Avec l'arrivée de l'hiver, l'activité de la police se ralentit. Tous les suspects avaient été interrogés et toutes les pistes avaient abouti à une impasse.

Jack l'Éventreur ne fit plus parler de lui. Il ne fut jamais identifié.

Toutefois, deux meurtres similaires à ceux de l'assassin peuvent attirer l'attention.

Le premier fut celui d'**Alice McKenzie**, une prostituée de 40 ans qui fut trouvée morte en juillet 1889. Elle avait été égorgée et sa carotide était tranchée. Son abdomen avait été mutilé, mais les blessures étaient de nature différente de celles accomplies par l'Éventreur. Les Dr Bond et Phillips ne parvinrent pas à s'accorder pour savoir si elle avait été tuée ou non par l'Éventreur.

En février 1891, une prostituée de 26 ans nommée **Frances Coles** fut découverte morte, la gorge tranchée. Le Dr Phillips ne pensa pas que l'Éventreur fut son assassin et les soupçons se portèrent sur un marin avec qui elle s'était querellée. La police n'obtint toutefois pas assez de preuves pour l'inculper.

L'IDENTITE DU TUEUR :

Il existe de nombreuses théories sur l'identité de Jack l'Éventreur.

D'après les dires enquêteurs et des divers témoins, mais aussi d'après les techniques de profiling modernes, on peut dire que l'Éventreur était un homme blanc, de taille moyenne, sans doute brun, qui avait entre 25 et 35 ans en 1888, qui pouvait être un ouvrier (mais qui s'habillait bien lorsqu'il voulait tuer), qui vivait à Whitechapel (quartier qu'il connaissait très bien), qui avait sûrement un emploi régulier (les meurtres n'ont eu lieu que les week-ends) et qui était sûrement célibataire (il sortait tard la nuit). Il se peut qu'il ait été solitaire, discret et peu intégré à la société.

A l'époque, Whitechapel baignait dans l'antisémitisme et l'on accusait souvent un "étranger" (donc un Juif) d'être le tueur. D'autres ont pensé qu'un "gentleman britannique" ne serait jamais capable de telles horreurs et que l'Éventreur devait être Américain. Les auteurs et les rumeurs ont également pointé du doit des Russes, des communistes, des Français, des asiatiques, des marins, des médecins, des militaires, etc, selon les haines et les convictions du moment.

Depuis un siècle, de nombreux livres ont été écrits, qui assurent avoir découvert la véritable identité de l'Éventreur. Souvent, leurs auteurs présentent des preuves qui s'ajustent à leur théorie, tout en dénigrant ou ignorant les faits qui ne corroborent par cette théorie.
Le nombre de suspects est élevé, il n'en existe aucun qui soit totalement

convaincant et il y a peu de chance que l'on connaisse jamais la véritable identité de l'assassin.

Certains suspects ont attiré l'attention plus que d'autres, souvent à cause de leur célébrité.

Le Prince Albert Victor

L'une des théories les plus connues (et les plus populaires) est celle de la conspiration royale : le Prince Albert Victor de Clarence, surnommé "Eddy", était le petit-fils de la reine Victoria et en ligne directe vers le trône du Royaume-Uni. Son père devint par la suite le roi Edouard VII. Si "Eddy" avait vécu plus longtemps (il est décédé à 28 ans d'une pneumonie), il serait devenu roi à son tour.

La théorie est la suivante : Albert Victor aimait fréquenter les rues de Whitechapel, où il rencontra une jeune femme nommée Annie Crook, qu'il installa dans une garçonnière. Elle tomba enceinte et, selon certaines versions, épousa secrètement le prince lors d'un mariage catholique (les Rois britanniques étant "anglicans").
D'autres versions racontent que l'enfant fut illégitime. Épouser une catholique d'un niveau social très bas était inacceptable pour un futur roi et le vent du scandale parvint jusqu'à sa grand-mère la reine, qui insista pour que le problème soit "résolu". Le Premier Ministre confia cette mission au médecin de la reine, le Dr Gull.

Toutes les victimes ont été tuées sur place et aucune n'a été déplacée, et surtout pas dans un fiacre. Les rues de Whitechapel étaient pour la plupart trop étroites pour y faire passer un fiacre.

Sir Melville Macnaghten succéda à Sir Charles Warren comme préfet de la Metropolitan Police, après que les meurtres de l'Éventreur aient officiellement cessé. Toutefois, l'enquête continua jusqu'en 1892 et Macnaghten avait accès aux dossiers de police. Son rapport final explique pourquoi, à son avis, les meurtres ont cessé après celui de Mary Kelly. Le tueur, après ce dernier meurtre abominable, aurait "perdu l'esprit" et se serait suicidé, ou, sous la pression de sa famille, aurait été enfermé dans un asile.

Macnaghten proposa trois suspects qui auraient pu être Jack l'Éventreur :

Montague John Druitt

«Montague John Druitt, un médecin de bonne famille, qui disparut peu après le meurtre de Mary Kelly et dont le corps (qui serait resté près d'un mois dans l'eau) fut découvert dans la Tamise le 31 décembre 1888, sept semaines après le meurtre. Il était "sexuellement aliéné" (sic) et, d'après des informations privées que je possède, je sais que sa propre famille croyait qu'il était l'assassin »

Montague John Druitt est né en 1857 et était le fils d'un chirurgien, mais n'était pas docteur lui-même.
Il obtint une licence de littérature classique et enseigna dans un internat. Il aimait beaucoup le sport, notamment le hockey et le cricket. Il étudia le droit et devint finalement avocat en 1885. Il garda néanmoins son emploi de professeur et n'exerça ses activités juridiques que dans son cabinet.
La même année, son père mourut et en 1887, sa mère fut institutionnalisée pour dépression et hallucinations paranoïaques. Sa famille avait une histoire de dépression et de suicide.
Malgré la tragédie familiale et une propension à la dépression, Druitt réussit tant financièrement que socialement dans les années 1880. Il avait hérité de ses parents, avait un bon travail et pratiquait de nombreux sports. Le cercle social dans lequel il vivait était des plus respectables.

Toutefois, tout n'allait pas si bien puisque son corps fut bel et bien découvert flottant dans la Tamise en décembre 1888, immergé depuis des semaines. Druitt avait été renvoyé de son emploi pour "faute grave" (attouchement envers ses élèves ?) à la fin du mois de novembre. Il avait laissé une note qui fut découverte par son frère : *"Depuis vendredi j'ai senti que j'allais devenir comme maman, et que la meilleure chose pour moi était de mourir"***.**

Il ne semble pas y avoir de raison pour laquelle Macnaghten aurait pu penser que Druitt était l'Eventreur, si ce n'est le *"d'après des informations privées que je possède, je sais que sa propre famille croyait qu'il était l'assassin"***.** Macnaghten affirma qu'il avait détruit tous les documents à ce sujet. Personne n'a pu fournir une preuve crédible qui suggérerait que Druitt était une personne violente ou "sexuellement

aliéné".
Druitt ne correspond pas aux descriptions du tueur faites par les différents témoins : il était très mince et avait l'air d'un "gentleman Britannique". Il ne vivait pas dans l'East End et il n'existait pas de train reliant son village à Londres aux heures des meurtres.

Il est donc difficile de comprendre pourquoi Macnaghten le soupçonnait. Mais ce dernier avait accès à tous les dossiers concernant l'Eventreur, dont la plupart ont été détruits depuis. Peut-être existaient-ils des indices importants permettant de soupçonner Druitt mais il nous est à présent impossible de savoir lesquels.

Aaron Kosminski

Aaron Kosminski, *"un Juif polonais et résident de Whitechapel. Cet homme est devenu fou suite à de trop nombreuses années de vices solitaires (onanisme). Il avait une grande haine des femmes, en particulier des prostituées, et avait de fortes tendances homicides. Il a été envoyé dans un asile d'aliénés en mars 1889. Il existe de nombreuses circonstances reliées à cet homme qui en font un suspect sérieux"***.**

Selon l'inspecteur Swanson, *"Aaron Kosminski fut envoyé à l'asile Stepney, puis à Colney Hatch, et mourut peu après"*. Mais l'auteur Philip Sugden a découvert des écarts entre les affirmations de la police et les comptes-rendus des hôpitaux. *"Kosminski n'a pas été envoyé à Colney Hatch en 1889 mais en 1891. Et il n'est pas mort 'peu après' mais 28 ans plus tard"***.**

Le Dr Houchin, qui avait certifié que Kosminski était aliéné, a écrit que ce dernier déclarait qu'il était "guidé" et que ses mouvements étaient "*contrôlés par un instinct qui informe son esprit"*. Il refusait la nourriture qu'on lui donnait *"parce qu'on lui avait dit de le faire"*.

Le frère de Kominski affirma qu'il avait menacé sa sœur avec un couteau.

Toutefois, Maurice Whitefield, "Officier de libération" pour le district de Mile Old Town, qui avait préparé les papiers pour les médecins de Colney

Hatch, décrivait Kosminski comme un homme non dangereux et non suicidaire.

Kosminski passa trois ans à Colney Hatch où il ne fut fait qu'une seule mention d'un acte violent. Le directeur de l'établissement affirma que Kosminski n'était ni dangereux ni suicidaire mais incohérent et silencieux. Kosminski fut ensuite envoyé à Leavesden, un institut pour "imbéciles, idiots ou lunatiques chroniques inoffensifs"... mais irrécupérables. Il se renferma peu à peu sur lui-même, jusqu'à ne plus savoir son âge. Il avait des hallucinations visuelles et auditives.

La seule preuve présentable contre Kominski est une identification positive par un témoin, Joseph Lawende. Mais cette identification eut lieu en mars 1890, près de 2 ans après que le témoin ait aperçu le possible tueur dans l'obscurité… Et Lawende, lorsqu'il avait donné son témoignage sur le meurtre de Mitre Square, avait expliqué qu'il ne serait sûrement pas capable d'identifier le meurtrier. Kosminski était petit et mince, à la différence du témoignage de Lawende en 1888.
De plus, il a été institutionnalisé plus de deux ans après le dernier meurtre : il aurait donc commis 5 meurtres affreux, puis se serait tranquillement remis au travail sans plus jamais tuer et sa famille n'aurait rien remarqué ?

Michael Ostrog

Michael Ostrog, *"un docteur Russe, et un prisonnier, qui fut par la suite détenu dans un asile d'aliénés comme maniaque homicide. Les antécédents de cet homme étaient du pire type possible et on ne put jamais savoir où il était au moment des meurtres".*

Michael Ostrog est le suspect le moins plausible de Sir Melville Macnaghten. C'était un voleur qui utilisait de nombreux pseudonymes et qui avait des tendances suicidaires.
Il se présentait souvent comme un noble Polonais déchu.

Il a passé une grande partie de sa vie en prison et n'a jamais présenté de remords. Il était intelligent, bien éduqué, avait de bonnes manières mais

était un escroc invétéré.
Il joua parfois au fou durant ses procès afin d'obtenir des circonstances atténuantes. En 1887, il parvint à se faire transférer dans un asile d'aliénés où il se présenta comme un médecin Juif. Il fut relâché et déclaré "guéri" en mars 1888.

Au moment des meurtres de l'Eventreur, il était recherché par la police pour ne pas s'être présenté au commissariat local.

Macnaghten l'a peut-être suspecté parce qu'il se disait chirurgien, qu'il était un criminel connu et qu'il avait été dans un asile. Ses mensonges ont fait de lui un suspect.

Il n'existe pas de preuves qu'il ait été violent et se soit jamais attaqué à une femme. De plus, il avait entre 50 et 60 ans en 1888, plutôt âgé pour un tueur en série "débutant", et plus âgé que les descriptions du tueur faites par les témoins.

George Chapman

L'inspecteur en chef Abberline n'était pas d'accord avec Macnaghten concernant ces trois suspects. En 1903, il affirma : *« Vous pouvez dire carrément que Scotland Yard n'est vraiment pas plus instruit sur le sujet qu'il ne l'était il y a 15 ans »*.
Toutefois, l'Inspecteur Abberline avait lui aussi son "suspect préféré", un dénommé George Chapman, qui fut pendu en 1903 pour avoir empoisonné son épouse.

Le véritable nom de George Chapman était Severin Antoniovich Klosowski. Il était né en Pologne en 1865 et était devenu chirurgien à l'hôpital de Varsovie. Les registres montrent qu'il était *"assidu, d'une conduite exemplaire et qu'il étudiait avec zèle la science de la chirurgie"*.
Pour des raisons inconnues, il immigra à Londres en 1887. Il trouva un emploi d'assistant coiffeur, puis ouvrit son propre commerce de barbier sur Cable Street, à Whitechapel.
En 1890, son affaire ayant mal marché, il travailla chez un autre coiffeur de

Whitechapel, non loin de l'endroit où Martha Tabram avait été assassinée en août 1888.

Klosowski épousa une femme appelée Lucy Baderski, qui lui donna un fils en 1890. Celui-ci mourut d'une pneumonie en mars 1891 et le couple déménagea dans le New Jersey, aux Etats-Unis.
Là, Klosowski s'en prit à son épouse, qu'il tint allongée sur leur lit, une main sur sa bouche. Un client arriva dans le magasin, juste à côté de la chambre, et Klosowski relâcha sa femme pour l'accueillir. Son épouse vit un manche dépasser de l'oreiller et découvrit que c'était celui d'un grand couteau, qu'elle cachât immédiatement. Plus tard, Klosowski lui affirma qu'il avait voulu lui couper la tête, puis l'enterrer. Lorsque son épouse expliqua que les voisins lui aurait demandé où elle était, Klosowski répondit calmement qu'il leur aurait dit qu'elle était partie à New York.

Lucy Baderski le quitta et retourna à Londres, où elle accoucha d'une fille en mai 1892. En juin de la même année Klosowski revint lui-aussi à Londres mais Lucy ne voulut pas le voir. En 1893, il déménagea et mis enceinte une jeune femme appelée Annie Chapman mais leur relation ne dura pas plus d'un an car Klosowski était un coureur de jupons.

Il changea de nom, se fit appeler George Chapman et épousa Mary Spink, qui lui donna tout l'argent qu'elle avait touché d'un héritage. Ils ouvrirent une échoppe de barbier, où Chapman coupait les barbes tandis que Mary jouait du piano…
Leur magasin avait du succès mais pas leur vie de couple. Chapman battait fréquemment son épouse. Il acheta du « tartare émétique », un poison incolore, inodore et presque insipide, contenant de l'antimoine (et qui préserve le corps des années après la mort).
Lorsque le magasin eut moins de succès, Chapman le revendit et s'occupa d'un pub. Mary commença à souffrir de problèmes d'estomac, et en mourut en 1897. Le médecin signa un acte de décès expliqua qu'elle était morte de tuberculose.

Chapman s'installa alors avec une dénommée Bessie Taylor, mais la frappa elle-aussi et la menaça même avec un pistolet. Bessie eut des problèmes d'estomac et en mourut à son tour en 1901.

Chapman trouva une autre compagne, Maud Marsh, qu'il traita aussi mal que les autres. Elle commença elle-aussi à souffrir de l'estomac. La mère de Maud appela alors un autre médecin et Chapman, apeuré, donna à Maud une grosse dose de poison, qui l'a tua sur le coup. Chapman fut arrêté lorsque l'on découvrit une quantité mortelle d'antimoine dans le corps de Maud.
On exhuma ses deux autres épouses, dont les corps étaient remarquablement préservés, et l'on découvrit là-aussi une grande quantité d'antimoine.
Chapman fut inculpé de trois meurtres mais ne fut reconnu coupable que de celui de Maud. Il fut pendu le 7 avril 1903.

Selon Abberline, Jack l'Eventreur n'était pas mort après 1888 et n'était pas non plus un dément. La date de l'arrivée de Klosowski/Chapman à Londres correspondait avec le premier meurtre de l'Eventreur. Il était alors célibataire et avait un travail régulier qui ne le laissait libre que durant les week-ends. Les meurtres cessèrent lorsque Klosowski/Chapman partit aux Etats-Unis, et des meurtres similaires furent commis aux Etats-Unis après qu'il s'y soit installé. Il avait étudié la médecine et la chirurgie et ses empoisonnements montraient qu'il possédait des connaissances médicales. Il était violent et avait des problèmes avec les femmes.

Mais il y a toutefois des incohérences. Ainsi, de nombreux témoins avaient vu un homme de 30 à 40 ans, alors que Klosowski/Chapman n'avait que 23 ans en 1888.
Surtout, il existe d'énormes différences entre les meurtres brutaux et rapides de l'Eventreur et les empoisonnements discrets et lents de Chapman. Pour Abberline, Klosowski/Chapman aurait été capable des deux « genres » de meurtres.
Chapman est un suspect intéressant, mais il est difficile de comprendre (lorsque l'on sait comment évolue les tueurs en série : vers toujours plus de violence), comment le terrible assassin et mutilateur Jack l'Eventreur aurait pu devenir un empoisonneur discret quelques années plus tard.

Francis Tumblety

Un suspect est apparu dans le livre de Evans et Gainey, en 1995, "Jack the Ripper : First American Serial Killer" : Francis Tumblety. Il a été cité dans un courrier de l'inspecteur en chef Littlechild à un journaliste, en 1923. Il était Américain et sa famille s'installa à Rochester, aux États-Unis en 1849.

Tumblety est né au Canada en 1833. Il était toutefois Américain d'origine Irlandaise.
En 1848, il était décrit par ses voisins comme un garçon *"sale, maladroit, ignorant, délaissé, bon à rien, dénué d'éducation"*.

En 1850, il déménagea à Detroit et commença peu après à exercer la médecine. Il semble qu'il n'ait pas fini l'école et n'ait jamais mit les pieds dans une école de médecine, mais il devint malgré tout un médecin prospère. Il se disait chirurgien.
Il voyagea à travers les Etats-Unis et eut une vie extravagante. Parfois, il enfreignait la loi et, afin d'éviter les problèmes, il déménageait et allait s'établir ailleurs.
En 1857, il fut arrêté au Canada pour avoir tenté de faire avorter une prostituée, puis en 1860, il fut soupçonné d'avoir provoqué la mort d'un patient en l'ayant mal soigné.

Tumblety écrivit des lettres aux journaux et aux autorités des états où il vécu, se plaignant d'être harcelé, notamment par la police. Mais on pense qu'il était en fait paranoïaque car il ne fut importuné que quelques fois, lorsque ses "charlatanismes" étaient trop flagrants et lorsqu'il porta des médailles militaires qu'il n'avait jamais méritées. C'était un excentrique et narcissique qui aimait se promener vêtu d'un uniforme d'apparat.

Il se rendit à Liverpool en 1874. Là, il rencontra Sir Henry Hall Caine, un bisexuel (futur écrivain célèbre) avec qui il vécut jusqu'en 1876. Lorsqu'il revint à New York, il devint célèbre pour *"sa passion pour la compagnie des jeunes hommes et des adolescents"*, dont il ne fit plus vraiment de secret. Il était également connu son mépris des femmes, surtout les "femmes de mauvaise vie".
Il expliqua à un colonel (il se disait l'ami du président Lincoln et du Général Grant) qu'il détestait les femmes car, "jeune homme", il avait épousé une

femme puis avait découvert qu'elle était prostituée. Toutefois," jeune homme", il appréciait déjà les hommes plus que les femmes.

Il revint en Angleterre en juin 1888 et fut arrêté pour "crimes contre nature" (sodomie), puis relâché. Il fut par la suite inculpé car soupçonné des meurtres de l'Eventreur. Il fut libéré sous caution le 24 novembre mais s'enfuit en France puis repartit à New York. Là, la police le trouva mais ne l'arrêta pas car il n'existait aucune preuve formelle qu'il fut impliqué dans les meurtres de l'Eventreur.
Il existe là de nombreuses questions : on pense que la police Britannique voulut l'arrêter parce qu'il était soupçonné des meurtres de l'Eventreur. Elle le poursuivit en France et aux Etats-Unis, et demanda à la police américaine de l'extrader. Mais... Certains chercheurs affirment également que Tumblety était un Américain-Irlandais suspecté d'être un *"Fenian"* (nationaliste révolutionnaire Irlandais), un terroriste, et la Couronne Britannique avait justement de terribles problèmes avec les Fenians à l'époque.

Par la suite, Tumblety revint à Rochester et vécu avec sa sœur. Il mourut en 1903, à Saint Louis, où il avait continué à se faire passer pour un médecin.

L'auteur Stewarts Evans ne trouva une lettre de l'Inspecteur en Chef Littlechild datant de 1913, concernant Tumblety, qu'en 1993. L'Inspecteur expliquait que, parmi les suspects, *"un charlatan Américain nommé Tumblety" avait "un gros dossier à Scotland Yard"* **:** *"Bien qu'il soit un sujet 'psychopathia sexualis' (homosexuel, sans doute), il n'était pas connu pour être un 'sadique' (ce que le tueur était plus que sûrement) mais ses sentiments envers les femmes étaient remarquables et amers à l'extrême, un fait établi".*
Tumblety est un suspect intéressant mais aussi la preuve que de nouvelles informations peuvent encore être découvertes après toutes ces années.

Toutefois, il n'existe aucune preuve directe reliant Tumblety aux meurtres de l'Eventreur.

Il me semble quasi impossible pour un tueur en série qui aurait massacré Mary Kelly comme elle l'a été, de s'arrêter de tuer, d'un coup, et de ne plus jamais tuer jusqu'à sa mort. Or, Tumblety est décédé en 1903, quinze ans après les meurtres de l'Eventreur, et il n'a été accusé d'aucun meurtre aux Etats-Unis entre 1888 et 1903.

Tumblety avait 55 ans en 1888 (trop âgé pour un tueur en série "débutant"), était très grand (plus d'1m90), rougeaud et portait une longue moustache : il ne ressemble pas aux descriptions des témoins ayant aperçu l'Eventreur.

L'homosexualité, contrairement à ce que l'on pensait à l'époque, n'est pas une dépravation sexuelle et elle ne conduit certainement pas au meurtre.

Rien ne suggère qu'il ait été violent envers les femmes, même s'il les détestait. Par contre, Littlechild a écrit que Tumblety avait été arrêté durant la période des meurtres pour des "crimes contre nature" (des relations homosexuelles). On sait à présent que Tumblety fut arrêté pour "obscénité grossière et agression indécente avec force et arme" envers quatre hommes entre le 27 juillet et le 2 novembre. On ne sait pas si Tumblety a réellement fait preuve de violence ou si la police a utilisé cette expression pour ne pas prononcer les mots "relations homosexuelles".
Les tueurs en série homosexuels s'en prennent pratiquement toujours à des victimes de leur sexe, pas du sexe opposé.

L'Eventreur devait connaître Whitechapel comme sa poche car ce quartier était un véritable labyrinthe de ruelles obscures et, pourtant, le tueur a toujours réussi à s'échapper rapidement et à disparaître. Tumblety connaissait plutôt bien l'East End, mais il ne connaissait pas parfaitement Whitechapel.

Tumblety est l'un des meilleurs suspects, mais il existe malgré tout de nombreux doutes.

James Maybrick

En 1992, un dénommé Michael Barret, ferrailleur de Liverpool, annonça publiquement qu'il avait découvert un journal intime écrit par un courtier en coton nommé James Maybrick, décédé en 1889. Dans ce journal, Maybrick affirmait être Jack l'Éventreur. Barrett affirma qu'un de ses amis, Tony Devereux lui avait donné ce journal, mais Devereux, décédé, ne lui avait pas expliqué comment il se l'était procuré.
On s'était toujours demandé pourquoi les meurtres de l'Éventreur avaient soudainement commencé en août 1888 et avaient cessé tout aussi brutalement en novembre de la même année. Le journal intime de Maybrick

offrait soi-disant la réponse, car ce dernier était mort en mai 1889... Sauf que ce journal était un faux.

James Maybrick était un marchant de coton qui avait commencé son commerce à Londres au début des années 1870. Il avait voyagé aux USA pour ouvrir un magasin en Virginie, puis était revenu à Londres quelques années plus tard. Il avait contracté la malaria et prenait un mélange d'arsenic et de strychnine pour la contrôler. Mais ce traitement créait une dépendance et Maybrick continua de prendre de l'arsenic jusqu'à sa mort.

Maybrick revint à Londres avec une belle et riche épouse de 18 ans, Florence Chandler, qu'il avait épousé sur un coup de foudre.
Les années 1880 virent tourner la chance. Les mauvaises conditions économiques aux USA et en Angleterre meurtrirent financièrement le couple alors qu'il développait exagérément leur commerce. En 1888, Maybrick, son épouse et leurs deux enfants déménagèrent à Liverpool. Maybrick échappa à ses soucis financiers en utilisant de plus en plus d'arsenic… et en prenant une maîtresse. Lorsque Florence découvrit qu'il maintenait une maîtresse et avait eu un enfant avec elle, malgré leurs problèmes financiers, elle l'abandonna et prit un jeune amant.

En mai 1889, Maybrick mourut, vraisemblablement d'une overdose d'arsenic. Son épouse fut accusée de l'avoir assassiné. Après un procès bâclé durant lequel le juge ne permit pas que l'on parle de la dépendance de Maybrick à l'arsenic, Florence fut condamnée à mort. Elle passa 15 ans en prison avant d'être finalement libérée. Le juge de son procès était le père de J. K. Stephen, le tuteur du prince Albert Victor, et il mourut dans un asile de fous quelques années plus tard.

Maybrick, n'a jamais été suspecté durant sa vie mais de nombreux experts analysèrent le journal.

Il était écrit sur un livre de l'époque Victorienne, mais ce genre d'ouvrage est disponible chez les libraires ou les antiquaires. Une quarantaine de pages au début du livre avaient été retirées, suggérant qu'il avait pu être utilisé pour un autre but avant de devenir le journal intime de Maybrick.

De nombreux experts ont affirmé que l'encre était moderne.

Certains experts trouvèrent de nombreux anachronismes dans le texte et Scotland Yard détermina que l’écriture avait été altérée pour y ajouter des décorations dans le style Victorien. Il existe également des inexactitudes dans le récit des meurtres (qui semblent provenir directement des journaux de l’époque) alors que le véritable tueur devait connaître le véritable cours des événements. Le tueur parle également de rues qui n'existaient pas encore ou déjà plus en 1888. Il existe également des erreurs dans le récit de la vie même de Maybrick !

Maybrick vivait à Liverpool, à des centaines de kilomètres de Londres, et aurait mis des heures pour faire l’aller-retour.

Maybrick avait 55 à l'époque des meurtres, plutôt âgé pour un tueur en série "débutant" et surtout plus âgé que les descriptions du possible assassin par les divers témoins (entre 25 et 35 ans). De plus, les amis de Maybrick affirmaient qu'il paraissait plus que son âge, prématurément vieilli par les soucis.

On a pu retrouver un testament écrit par James Maybrick et l'écriture ne correspond pas à celle du journal intime.

Enfin, comme le relèvent Douglas et Olshaker, Maybrick était un homme de 55 ans, marié, ayant des enfants et qui n’était pas un sociopathe. Il n’aurait pas pu devenir "brusquement" un tueur sadique.

En 1995, de nombreux experts affirmèrent que le journal de Maybrick était un faux. Michael Barrett admit qu'il avait écrit le journal lui-même.

Jill l'Éventreuse

On (Abberline, entre autres) a suggéré que l'Éventreur a pu être une sage-femme qui aurait mutilé les 5 victimes afin de maquiller des décès provoqués par un avortement clandestin. Les "ripperlologues" l'ont surnommée "Jill l'Éventreuse".

Mais il existe de nombreuses objections à cette théorie, notamment le fait qu'aucune des victimes n'était enceinte lorsqu'elles ont été assassinées. De plus, aucune tueuse en série n'a jamais accompli de mutilations sadiques.

Dr D'Onston Stephenson

Le Dr Roslyn D'Onston Stephenson ou Robert Donston Stephenson était un journaliste et un ivrogne féru d'occultisme.

L'auteur Melvin Harris l'a désigné en 1987 comme tueur potentiel en arguant du fait que les meurtres de l'Éventreur avaient été commis lors d'un rituel d'initiation (un pentagramme possède 5 pointes, comme 5 victimes).

Stephenson, imbu de lui-même, avait été renvoyé de plusieurs emplois. Il était fasciné par la magie noire et s'intéressait beaucoup aux crimes de l'Éventreur. Il avait 47 ans en 1888. Il fut suspecté par ses amis, associés du "sataniste" Aleister Crowley, car il leur avait expliqué en détail comment l'Éventreur assassinait ses victimes.

Le problème étant que ses descriptions étaient tout à fait erronées. Il n'existe aucune preuve tangible le reliant aux crimes de l'Éventreur.

James Kenneth Stephen

L'auteur Michael Harrison a affirmé que James Kenneth Stephen, tuteur du Prince Albert Victor, était Jack l'Éventreur parce qu'il détestait les femmes et était peut-être homosexuel.

Harrison soutient que Stephen vouait un amour passionné au Prince Albert et que ses meurtres auraient été une sorte de rituel sanglant, une vengeance après une rupture avec le Prince.

Ce mobile est difficile à admettre.

Stephen a eu un accident en 1887 qui a provoqué de graves lésions cérébrales et l'a laissé à demi-invalide. Il est mort dans un asile d'aliénés en 1892. Il n'existe pas la moindre preuve contre lui.

Dr Thomas Neil Cream

Le Dr Thomas Neil Cream était un tueur en série. Il a assassiné 8 femmes au Canada, aux États-Unis et en Angleterre, dont 4 prostituées Londoniennes, en 1891 et 1892.

Mais son seul lien avec l'Éventreur est qu'il a crié *«Je suis Jack l'…»* juste avant d'être pendu, en 1892.
Il se peut que cet incident ne soit rien de plus qu'une histoire inventée plus tard, car ni les policiers ni les autres personnes qui ont assisté à l'exécution n’ont fait mention de ces derniers mots.

En fait, il était emprisonné aux États-Unis lors des meurtres de 1888 et est resté en prison jusqu'en juillet 1891.

Dr Alexander Pedachenko

Le Dr Alexander Pedachenko, un chirurgien, soi-disant ex-membre des services secret russes, pratiqua la médecine à Glasgow avant de s'installer à Londres au milieu des années 1880. Selon l'auteur Donald McCormick, en 1888, la police secrète russe considérait Pedachenko comme *« le plus grand et le plus audacieux de tous les criminels déments russes »*.

McCormick, reprenant la théorie d'un journaliste Britannique du 19ème siècle, William Le Queux, affirmait que Pedachenko et deux serviteurs auraient commis les meurtres de l'Éventreur avec la volonté politique d'embarrasser Scotland Yard, afin de les punir d'avoir "choyé" des exilés russes dissidents.

Théorie passionnante, mais il n'existe aucune preuve pour l'étayer, surtout lorsque l'on sait que les documents cités par Le Queux et McCormick pour étayer cette théorie sont inexistants ou introuvables.

Walter Sickert

Un autre suspect a été désigné pour la première fois en 1976 par Stephen Knight ("Jack the Ripper: The Final Solution"), au beau milieu de la théorie de la conspiration royale du Prince Albert Victor : Walter Sickert, un peintre impressionniste Britannique, très célèbre en son temps.Il aurait donné des cours de peinture au Prince et c'est grâce à lui que le Prince aurait rencontré Annie Elizabeth Crook, alors qu'elle posait pour lui. Stephen Knight expliqua qu'il tenait cette histoire du fils illégitime de Sickert, Joseph Sickert. Ce dernier, interrogé en 1978, admit avoir inventé cette

histoire "pour plaisanter". Joseph Sickert a également prétendu être le petit-fils du Prince Albert Victor et avoir été pourchassé par l'Éventreur du Yorkshire, Peter Sutcliffe...

En 1990, Sickert est réapparu dans le livre de Jean Overton Fuller *(*"Sickert and the Ripper Crimes"), qui l'accusait, cette fois directement, des crimes.
Sickert a été replacé sur le devant de la scène par la romancière Patricia Cornwell en 2002. Elle affirme que Jack l'Éventreur était Walter Sickert. Ses peintures représenteraient les meurtres de l'Éventreur. Sickert, impotent, aurait détesté les femmes. Il aurait envoyé des lettres à la police se vantant des meurtres.

Certaines de ses peintures sont assez morbides, mais ne représentent qu'une minorité de son œuvre. Et le fait de peindre des crimes (ou de filmer des meurtres de fiction) n'a jamais produit un assassin… Quelques-uns uns de ces tableaux (à partir de 1905) représentent effectivement des meurtres, mais aucun n'indique qu'il ait peint une scène de crime de l'Eventreur ou qu'il ait connu quelques détails des crimes de l'Eventreur. Cornwell compare ainsi les positions de certaines victimes avec les positions de certaines femmes sur des peintures de Sickert. Mais elle les compare avec les célèbres photographies des victimes qui ont été prises… à la morgue et non sur les scènes de crimes.

Sickert a effectivement peint des prostituées (à partir de 1903-1904). Tout comme Degas, Renoir et Toulouse-Lautrec.
Sickert avait également pour habitude de changer les noms de ses tableaux, d'une exposition à l'autre. Le fameux *"The Camden Town Murder"* (Le meurtre de Camden) a également été nommé *"What Shall We Do For the Rent?" ("Qu'allons-nous faire pour le loyer ?")*.

Sickert était narcissique, peut-être un peu pervers, selon ses amis, mais n'était pas violent et n'avait pas de problème avec les femmes. Il n'existe aucune preuve que Sickert ait été impotent et que cela ait provoqué chez lui une haine des femmes… Il était marié et, à son époque, était connu pour avoir eu plusieurs maîtresses. Il en fut même accusé par son épouse, qui obtint le divorce en 1899.
Sa seconde épouse mourut en 1920, sa mère en 1922, et il sombra dans la

dépression et l’excentricité. Toutefois, en 1926, il épousa une "vieille ami", Thérèse Lessore, et sa vie se stabilisa.

Peut-être Sickert s’est-il "amusé" à envoyer des lettres à la police, signées "l’Eventreur" (comme des centaines d’autres personnes…), mais il faut rappeler qu’une seule de ces lettres aurait pu être envoyée par le véritable assassin (celle adressée à M. Lusk), toutes les autres étant des canulars. La lettre qui, selon Cornwell, a fourni un ADN et un filigrane similaires à ceux de Sickert n’a jamais été considérée comme une lettre authentique du véritable Eventreur par aucun auteur ou chercheur sérieux.
De plus, l’ADN découverte (après plus d’un siècle, cet ADN n’aurait pas été contaminée par les multiples manipulations ?) par Patricia Cornwell sur les lettres ne permet pas d’affirmer que Sickert était l’auteur de ces lettres-canulars, mais plutôt que lui ou une autre personne de son entourage a pu les écrire. L’ADN de Sickert n’est pas disponible, il a été incinéré après sa mort, en 1942.

Patricia Cornwell répète qu’elle ne peut pas prouver que Sickert était à Londres durant les meurtres, mais qu’elle ne peut pas prouver non plus qu’il n’y était pas. Elle admet pourtant que Sickert a écrit une lettre "non datée" en France durant l’automne 1888. Le biographe de Sickert, Matthew Sturgis, affirme quant à lui que Sickert s’est rendu en France à la mi-août : son dernier travail londonien, un croquis, est daté du 4 août 1888. Le 6 septembre la mère de Sickert a écrit de St Valéry en Caux afin d’expliquer que "Walter et son frère" passaient *"de bons moments ici"*, à nager et à peindre. L’épouse de Sickert, Ellen, a écrit une lettre à son beau-frère le 21 septembre 1888, expliquant que son époux était parti en France depuis plusieurs semaines. Sickert a également peint un magasin des environs de Dieppe, en octobre 1888, qu’il a intitulé "Le soleil d’octobre".

Sickert est un suspect intéressant (et romanesque) mais pas le plus réaliste.

Le profil du FBI

Pour la commémoration des 100 ans des meurtres de Whitechapel, en 1988, deux ex-profilers du FBI, Roy Hazelwood et John Douglas, ont tenté de

créer le profil psychologique de Jack l'Eventreur, pour une émission télévisée.

Considérant l'affaire en se basant que sur les faits, les rapports d'autopsie et les dossiers de la police, ils ont conclus que l'Éventreur était un homme blanc, de 25 à 30 ans, d'intelligence moyenne, qui est parvenu à échapper à la police... par chance. Il était tout à fait ordinaire, ce qui lui a permis de se fondre dans la foule, de disparaître dans les ruelles, de se faufiler dans l'obscurité. C'était un habitant de Whitechapel, à l'apparence banale, qui ne se distinguait pas de ses voisins.

Les meurtres étaient spontanés et opportunistes, et le premier a sûrement eu lieu non loin du domicile du tueur. Selon Douglas et Hazelwood, le choix des victimes ainsi que la nature des mutilations indiquent que l'Éventreur a pu être abusé par une femme dominante qui l'aurait élevé. Enfant, il aurait "ventilé" sa rage en mutilant des animaux, en s'en prenant à d'autres garçons de son age et peut-être en allumant des feux.

Le fait que tous les meurtres aient eu lieu entre minuit et six heures du matin indique que l'Eventreur vivait probablement seul et avait peu, voir pas, d'amis. Il devait avoir un emploi manuel, peut-être boucher ou équarrisseur, qui lui aurait donné la possibilité de s'adonner à ses pulsions sadiques sans se faire remarquer.

Conclusion ?

Les officiers ayant enquêté sur les meurtres de l'Éventreur avaient chacun leur avis sur l'identité de l'assassin. Il est donc difficile de se faire une opinion et la tâche est ardue pour les chercheurs qui doivent aujourd'hui trouver de nouvelles preuves plutôt que dénicher celles qui ont été perdues. En effet, d'innombrables preuves ont disparu. Quasiment tous les dossiers la *City of London Police* ont brûlé durant le *Blitz* de la Seconde Guerre Mondiale.

Certains auteurs ont affirmé que les dossiers avaient été volontairement détruits afin de garder secrète l'identité du meurtrier... Mais la vérité est plus prosaïque.
Dès le début de l'affaire, des objets, des rapports, des lettres, des dossiers

ont été "empruntés" comme souvenirs. Au début du 20ème siècle, lorsqu'il n'y avait plus de place, les secrétaires jetaient les dossiers les plus anciens, sans se soucier de leur contenu !
Lorsqu'Abberline a été interviewé en 1903, le journaliste a réalisé que l'ex-Inspecteur était entouré de dossiers officiels, qu'il avait tout simplement emmenés avec lui lorsqu'il avait pris sa retraite. Il n'a sûrement pas été le seul.
Beaucoup de "ripperologues" ont eux-mêmes volé des souvenirs et l'on sait qu'un certain nombre de documents ont disparu entre la fin des années 1970 et le début des années 1980. C'est pour cette raison que les documents restants ont été copiés sur microfilm.

De nos jours, Jack l'Éventreur serait un tueur en série comme les autres et sans doute pas le plus célèbre. Il n'a tué "que" cinq femmes, des prostituées, dans un quartier immonde fourmillant de criminels. Peu de gens seraient choqués par ces meurtres, alors que les crimes de Bundy, Alègre ou Guy Georges (de belles jeunes femmes), de Gacy ou Dutroux (des enfants et des adolescent(e)s) ont provoqué scandales et opprobres. Les assassinats de prostituées passent très souvent inaperçus et n'inquiètent pas grand monde... excepté leur famille.
C'était le cas en 1888, c'est malheureusement toujours le cas à notre époque.

Et pourtant, plus d'un siècle plus tard, des centaines de livres ont été écrits et des dizaines de films ont été tournés sur les crimes de Jack l'Éventreur. Sa célébrité, sa "popularité" n'ont jamais diminué depuis l'époque Victorienne.

Cela est dû à plusieurs raisons. Il n'était pas "le" premier tueur en série de l'histoire, mais il a sûrement été le premier à apparaître dans une grande métropole où la population (même miséreuse) savait lire et où la presse était une force de changement social.

L'Éventreur est apparu à un moment où existaient de grands troubles politiques. Il servit de catalyseur. La presse critiqua ouvertement la police. Les libéraux et les réformateurs, tout comme les partisans de l'indépendance de l'Irlande, utilisèrent ces crimes à des fins politiques, pour désapprouver le gouvernement en place... et la monarchie.

L’enquête n’a pas été menée par une mais deux forces de police indépendantes : La City of London Police et la Metropolitan Police.

La Metropolitan Police (plus connue sous le nom de Scotland Yard) était responsable des crimes commis dans tous les quartiers de Londres, excepté la Cité de Londres (4 kilomètres carrés au cœur même de Londres connu sous le nom de "City"), qui avait sa propre force de police, la City of London Police. La Metropolitan était dirigée par un préfet de Police (Sir Charles Warren), qui obéissait lui-même, directement, au ministre de l'Intérieur (Sir Henry Matthews).
Catharine Eddowes fut la seule victime assassinée dans la City of London.

On pense que les policiers des deux forces ont bien travaillé ensemble et ont échangé leurs informations, mais il existe des preuves que les hauts gradés de chaque force ne se sont pas entendus. On ne sait pas, toutefois, à quel point leur incapacité à coopérer à eu des conséquences sur la résolution de l'affaire.

La plupart des chercheurs n'accusent pas les forces de police de n'avoir pu résoudre le mystère de Jack l'Eventreur, car même de nos jours, malgré la science et la technologie, il est toujours très difficile d'arrêter un tueur en série. Si ce n'est procéder aux autopsies et réunir les témoignages des gens qui avaient pu voir quelque chose, la Metropolitan Police ne pouvait pas faire grand chose.
Il semble toutefois que l'augmentation des effectifs policiers dans le quartier de Whitechapel ait posé problème au tueur : le délai entre les crimes est devenu chaque fois plus long, une semaine entre les 2 premiers meurtres mais 6 semaines entre le double assassinat et celui de Mary Kelly.

L'opinion des gens à l'époque était que la police était incompétente et que le préfet de police, Sir Charles Warren, militaire de carrière, n'était bon qu'à surveiller les foules et faire régner l'ordre plutôt qu'à enquêter. Il était responsable de la terrible répression des manifestations de novembre 1887 sur Trafalgar Square, qui avait fait des centaines de blessés, dont des femmes et des enfants, et 2 morts. De ce jour, les Londoniens moyens avaient perdu confiance en leur police, qui était devenue extrêmement impopulaire.

Warren était détesté par la plupart des habitants de l'East End, mais aussi par beaucoup de personnes des classes moyennes et même pas certains membres de la police, et la presse (non conservatrice) ne se gênait pas pour

le critiquer.
Warren était surtout critiqué pour ne pas avoir offert de récompense à la personne qui dénoncerait l'Eventreur (en fait, Warren n'avait pas refusé cette récompense, c'était Henry Matthews, le ministre de l'Intérieur, qui avait rejeté cette idée).

La City of London Police semble avoir fait un meilleur travail, bien qu'elle n'ait pas non plus appréhendé le tueur. Les officiers de la City ont fait des dessins de la scène du crime et ont pris de nombreuses photographies de Catharine Eddowes. Bien qu'elle n'était pas dans leur juridiction, ils ont également pris des photos de Mary Kelly. Elle est la seule victime qui ait été photographiée sur la scène de son meurtre.

L'une des dissensions entre les dirigeants des deux forces de police s'est présentée avec le graffiti de la Goulston Street, la nuit du double meurtre, *« Les Juifs sont les hommes qui ne seront pas accusés pour rien »*. Les policiers de la City voulaient le photographier mais Warren pensait que le laisser à la vue de tout le monde, le temps qu'il y ait assez de lumière pour le photographier, pourrait provoquer des émeutes entre les Juifs de Whitechapel et les résidents anglais qui les pensaient déjà responsables des meurtres.
Des juifs innocents avaient déjà été passés à tabac lorsque la rumeur sur "Tablier de cuir" avait commencé à courir. Warren ne chercha même pas un compromis en effaçant seulement le mot « Juifs » et demanda qu'on l'efface entièrement. Il en fut d'ailleurs remercié par le Grand Rabbin de Londres.

Le "Pall Mall Gazette", un quotidien populaire, était dirigé par William Stead, un radical qui mena une violente campagne contre la *Metropolitan Police*. Le "Star", autre journal radical, était dirigé par O'Connor, un parlementaire nationaliste irlandais, qui critiquait lui aussi la *Metropolitan Police*. A l'époque, la monarchie britannique luttait contre les *Fenians*, des terroristes révolutionnaires irlandais, branche armée des républicains irlandais. Le "Star" accusait la police de trop s'occuper d'actions politiques et de négliger la sécurité intérieure.

Des quotidiens libéraux, tels que le "Evening News" et le "Morning Chronicles", se joignirent bientôt aux attaques des journaux radicaux pour

critiquer la police et le gouvernement conservateur.
La concurrence entre journaux et les prises de position politique provoquèrent une surenchère, des rumeurs furent créées et des journaux comme le "Illustrated Police News" fournirent des informations erronées ou déformées. Le "Times" lui-même fit paraître un article fortement antisémite accusant le tueur d'être un Juif suivant les préceptes du Talmud...

Néanmoins, grâce à la presse, le monde entier apprit également que la splendide capitale de "l'Empire Britannique" comportait un quartier répugnant où les enfants mourraient en bas âge, où les femmes devaient se prostituer pour survivre et où beaucoup d'hommes étaient des chômeurs ou des criminels. Les meurtres de l'Éventreur attirèrent l'attention du public sur cette misère, obligeant les riches propriétaires des bâtiments à démolir les taudis pour reconstruire des logements plus décents.
Chaque jour, les journaux publiaient des articles sur l'Éventreur, expliquant les résultats des enquêtes et des actions de la police, mais propageant aussi les rumeurs. Les sentiments des habitants de l'*East End* et les éditoriaux attaquant les institutions de la société pouvaient être lus tous les jours par les Londoniens, mais aussi par le reste du monde.
C'est la couverture médiatique qui a fait de ces meurtres un évènement "nouveau", quelque chose que le monde n'avait jamais vu auparavant.

La presse a été en grande partie responsable de la création des mythes entourant l'Eventreur, et a fini par faire d'un "simple" psychopathe un terrible croque-mitaine.

Mais la popularité de "Jack l'Éventreur" est également due à la manière dont il tuait ses victimes, en les mutilant horriblement, et au fait que son identité est toujours restée inconnue. Depuis le dernier meurtre de l'Éventreur, des centaines d'enquêteurs professionnels et amateurs ont tenté de résoudre ce mystère.
De nos jours, l'arrestation d'un tueur en série représente toujours un défi, malgré les techniques médico-légales modernes et l'évolution de la psychologie. Peu importe la sophistication des méthodes et l'habileté des enquêteurs, certains tueurs en série ne seront jamais appréhendés.

A l'époque Victorienne, la Police Londonienne travaillait "dans le noir", sans aucune connaissance de ce type de meurtres, sans outils modernes

disponibles. Les empreintes digitales, la typologie des groupes sanguins et, encore plus l'ADN, n'avaient pas encore été développés pour une utilisation policière. Même les photographies des victimes n'étaient pas très répandues. Il n'exista pas de laboratoire criminel à Scotland Yard avant 1930.

En 1888, la police ignorait l'existence des psychopathes sexuels. On parlait encore de "déments", avec des relents de vampire et de loups-garous.

Le dossier de l'Éventreur fut classé en 1892, l'année où l'Inspecteur Abberline prit sa retraite, sans que l'identité de l'Éventreur ait été établie. La légende ne faisait que commencer.

Victimes

Mary Ann Nicholls (43 ans)
Égorgée et poignardée au ventre le 31 août 1888.

Annie Chapman (47 ans)
Assassinée le 8 septembre 1888.
L'Éventreur l'a éviscérée et a prélevé son utérus.

Elizabeth Stride (45 ans)
Assassinée le 30 septembre 1888.
L'Éventreur a été interrompu alors qu'il la mutilait.

Catharine Eddows (46 ans)
Assassinée le 30 septembre 1888.
Deuxième victime, le même soir qu'Elizabeth Stride. L'Éventreur a prélevé l'un de ses reins et une grande partie de son utérus.

Mary Kelly (25 ans)
Assassinée et affreusement mutilée dans la chambre qu'elle louait, le 9 novembre 1888.
L'Éventreur a pris son coeur avec lui.

En plus de ces 5 victimes "officielles", il est possible que la première victime de l'Éventreur ait été **Martha Tabram** (37 ans) assassinée le 7 août 1888.

Mode Opératoire

Jack l'Éventreur était un tueur "classique" en cela qu'il s'attaquait aux victimes "traditionnelles" des tueurs en série : les prostituées.
Il lui était simple de trouver des victimes, des femmes pauvres obligées de se prostituer et prêtes à suivre un client s'il n'avait pas "une trop mauvaise tête".

Les meurtres ont eu lieu la nuit, sauf celui d'Annie Chapman (au lever du jour) et, à l'exception de celui de Mary Kelly, se sont déroulés dans les rues de l'East End.

D'après les témoignages, les victimes de l'Éventreur étaient saoules au moment où il les agressait, ce qui pourrait expliquer qu'il parvenait à les prendre par surprise et qu'elles ne criaient pas.

L'assassin et sa victime étaient face à face dans la rue, car les prostituées de l'East End accomplissaient leur "travail" directement dans la rue, debout, un peu à l'écart.

L'Éventreur se jetait alors sur elle et l'étranglait jusqu'à l'inconscience ou la mort. Les autopsies ont toujours montré des indications claires que les victimes avaient été étranglées, puis égorgées. Certains auteurs ont pensé que Jack l'Éventreur égorgeait ses victimes de derrière, par surprise ou non, et qu'ainsi il évitait d'être aspergé de sang.
L'Éventreur allongeait ensuite sa victime sur le sol. Il semble qu'il ne les laissait pas tomber et ne les projetait pas à terre, car aucune des victimes n'a eu d'hématome derrière la tête.
Des taches et des éclaboussures montrent que le sang formait une flaque sous le cou et la tête de la victime, plutôt que devant, où le sang aurait jailli si elle avait été égorgée debout.

Toutes les victimes ont été tuées sur place et aucune n'a été déplacée, et surtout pas dans un fiacre. Les rues de Whitechapel étaient pour la plupart trop étroites pour y faire passer un fiacre.

Pour l'une des victimes, du sang a été découvert sur une barrière, à une trentaine de centimètres du sol, à l'opposé de la blessure du cou. Cela

pourrait montrer que le sang avait giclé du cou alors que la victime était sur le ventre. Cette méthode aurait évité au tueur d'être éclaboussé de sang. De toute façon, si la victime était déjà morte lorsque l'Éventreur l'égorgeait, le sang n'aurait quasiment pas jailli, car le cœur, arrêté, ne "pressurisait" plus le sang.

L'Éventreur opérait ensuite ses mutilations. Plusieurs fois, les jambes ont été pliées pour offrir un meilleur accès vers le ventre de la victime. Il ne semble pas que les victimes ont jamais été violées et l'Éventreur ne s'est pas masturbé sur elles.
Il prélevait généralement une partie des viscères de sa victime, un "trophée", une pratique courante chez les tueurs en série.

Ses victimes vivaient toutes dans le même quartier, Whitechapel, que le tueur semblait connaître comme sa poche. Après le meurtre de Catharine Eddowes, dans Mitre Square, l'alerte fut donnée rapidement par la police, mais le meurtrier parvint à s'enfuir dans un labyrinthe de ruelles, de cours et d'impasses, qui plus est dans l'obscurité.

Les avis des médecins et chirurgiens qui ont examiné les corps des victimes sont contradictoires en ce qui concerne le degré de connaissance anatomique et / ou chirurgicale de l'Éventreur. Certains pensaient qu'il était un expert, d'autres qu'il savait juste manier un couteau avec habileté, et d'autres enfin qu'il mutilait sans discernement.

Le Docteur Bagster Phillips a soutenu que Jack l'Éventreur était un expert en anatomie. Le Docteur Thomas Bond a affirmé que l'Éventreur n'avait aucune connaissance particulière.
Il est difficile, de nos jours, de savoir qui des deux médecins avaient raison. Les photographies des victimes font plus penser à des mutilations sauvages qu'à des prélèvements habiles. Toutefois, il est possible, par exemple, que l'Éventreur ait fait preuve de doigté pour extraire un utérus puis ait brutalement poignardé sa victime.
La question reste posée.

Motivations

L'Éventreur s'en prenait sûrement aux prostituées car elles étaient des victimes "faciles" et non pas parce qu'il voulait mener une croisade contre le vice.

Il est plus que probable que l'Éventreur ait agressé d'autres femmes avant ses cinq victimes "officielles". La presse de l'époque avait fait état de plusieurs agressions, par un homme seul et sans mobile apparent, en 1887 et 1888.
Il est tout à fait possible que l'Éventreur soit également l'assassin de Martha Tabram, en août 1888 : elle n'a pas été égorgée mais a été poignardé aux seins, au ventre et au bas-ventre.

Les mutilations au bas ventre, le prélèvement de l'utérus, les coups de couteau à la poitrine : toutes ces violences indiquent un acte violent dirigé vers (et contre) les symboles du corps féminin. Le couteau enfoncé dans les chairs peut être considéré comme le substitut du pénis enfoncé dans le corps de la victime.

L'Éventreur étranglait ses victimes. C'est une manière de tuer fort répandue (et appréciée) chez les meurtriers sexuels à tendances sadiques, car elle leur permet d'être très proches de leurs victimes et a une forte connotation érotique. Certains ne ressentent même pas l'envie de violer leur victime, le fait de les étrangler suffit à leur procurer un plaisir sexuel.

Il semble que l'Éventreur était un tueur "mixte", à la fois "organisé" et "inorganisé" (comme l'était Ed Kemper) : il prenait soin de se vêtir correctement pour inspirer confiance, approchait ses victimes tranquillement à la manière d'un client potentiel, les emmenait dans un coin sombre... Et d'un seul coup, lorsqu'il passait à l'acte et se jetait sur elle, la sauvagerie prenait le dessus et il était pris d'une frénésie de sang et de mutilations.

La nature et l'importance des mutilations ont augmenté à chaque meurtre, pour aboutir à la boucherie de *Miller's Court*.
Il semble impossible que l'Éventreur ait tout simplement cessé de tuer. Il a dû être arrêté pour un autre crime ou a eu un accident ou sa santé mentale s'est détériorée et il a été institutionnalisé.

Contrairement à la croyance populaire, les crimes de Jack l'Eventreur n'étaient pas uniques. Les mutilations terribles étaient caractéristiques d'un "désordre mental" identifié et diagnostiqué par le psychanalyste Richard von Krafft-Ebbing, une dizaine d'années avant qu'aient lieu les meurtres de Whitechapel. L'étude d'Ebbing, "Psychopathia Sexualis", détaille de nombreux cas de meurtres sexuels sadiques qui présentaient une grande similarité avec ceux commis par l'Eventreur :
« *On ne peut douter qu'un grand nombre de meurtres sexuels dépend d'une combinaison de désirs excessifs et pervers. La perversion de ces sentiments peut mener à d'autres actes de bestialité avec le corps, par exemple : couper et étendre les intestins* ».

Colin Wilson, expert britannique des tueurs en série, propose une théorie intéressante concernant les motivations de Jack l'Éventreur... et celles d'autres "tueurs sexuels" de l'époque. Selon Wilson, les hommes d'aujourd'hui savent que la majorité des femmes sont généralement "prises" et non disponibles. Mais au 19ème siècle, au Royaume-Uni, le contraire prévalait. De très nombreuses femmes pauvres venaient dans les grandes villes pour tenter d'y trouver un emploi. N'y parvenant pas, elles se voyaient forcées de se prostituer pour survivre et vendaient leur corps pour quelques pièces.
A partir de la fin du 19ème siècle, les mentalités comme les besoins évoluant, on réalisa que les femmes étaient d'excellentes dactylo ou secrétaires, de très bonnes employées de magasin, des ouvrières habiles, des infirmières qualifiées, etc., et on leur offrit plus facilement un emploi. Les femmes devinrent employées, "respectables" et "fréquentables" et donc, bien souvent, indisponibles.
S'ajouta à cela la pensée victorienne puritaine selon laquelle le sexe est interdit, mauvais et prohibé. Les femmes devinrent les objets tabous d'un désir interdit, le mélange parfait pour transformer une libido déjà confuse en perversion mortelle.

Colin Wilson retrace également l'histoire de la littérature pornographique, expliquant que ses thèmes de prédilection ont changé avec le temps. Durant le 18ème siècle, la pornographie décrivait le sexe de manière explicite, mais libre, sans vice. Au 19ème siècle, la littérature pornographique commença à s'inspirer du Marquis de Sade, qui décrivait le sexe comme quelque chose

d'interdit, un tabou qui ne pouvait être surmonté que par le voyeurisme, le bondage, le viol...
Dans la pornographie victorienne, la femme vertueuse ne pouvait apprécier le sexe qu'en étant maîtrisée, forcée. De jeunes vierges étaient capturées par des pirates ou des Turcs luxurieux, et elles découvraient le plaisir en étant violées dans des harems. Les enfants étaient présentés comme des créatures sexuelles désireuses de séduire le chef de famille... Les scènes de bondage, de flagellation et de sexe se mélangeaient. Le sexe était presque toujours lié à la douleur et la perte de la virginité, souvent dans l'enfance et de manière sanglante.

Vendue dans des revues populaires bon marché, à l'époque où les journaux étaient les seuls médias et où même les petites gens commençaient à savoir lire, cette littérature eut un énorme impact sur l'imagination de nombreux hommes seuls et frustrés, parmi lesquels, sans doute, Jack l'Éventreur.

Le mot "sadisme" est d'ailleurs un terme foncièrement moderne, inspiré par le Marquis de Sade, qui vécut à la fin du 18ème siècle.

Bien entendu, aucun lien n'a été établi entre les crimes sexuels et la pornographie. Et certains suggèrent même que la pornographie, au contraire, permet de libérer une tension sexuelle plutôt que de commettre un crime.
Il est évident, toutefois, que les personnes possédant une prédisposition aux crimes sexuels, ayant déjà des envies de viols et/ou de meurtres, sont souvent de gros consommateurs de pornographie. Les tueurs en série, notamment. La pornographie ne les pousse pas au meurtre mais, comme le disait Ed Kemper, elle «*met de l'huile sur le feu*.»

Citations

"*Ce que nous avons vu, je n'arrive pas à le chasser de mon esprit. Cela ressemblait à l'œuvre du Diable*" : John McCarthy, au sujet du meurtre de Mary Kelly.

"*Me permettrez-vous de faire un commentaire sur la réussite du meurtrier de Whitechapel pour attirer l'attention, un moment, sur la question sociale ?*

Il y a moins d'un an, la presse du West End, menée par la 'St James's Gazette', le 'Times' et le 'Saturday Review', réclamait à grands cris le sang du peuple - demandant à Sir Charles Warren de battre et de museler la saleté qui osait se plaindre d'être affamée; amoncelant les insultes et les calomnies irréfléchies sur ceux qui intercédaient en faveur des victimes; applaudissant aux partis pris de classe de ces magistrats et de ces juges qui firent le pire avec zèle dans les actions judiciaires qui suivirent - se comportant, en fait, comme la classe propriétaire le fait toujours lorsque les travailleurs les plongent dans la terreur en osant montrer les dents. (...)
A présent tout a changé. Une initiative privée a réussi là où le socialisme a échoué. Tandis que nous, démocrates sociaux, perdions notre temps en éducation, agitation et organisation, un génie indépendant prit les choses en main, et en assassinant et éviscérant quatre femmes, a converti la presse propriétaire à un mode inepte de communisme (...)" : article de George Bernard Shaw, dans le Star, 24 septembre 1888.

Bibliographie (non exhaustive)

Livres en francais :

"Le livre rouge de Jack l'éventreur", Stéphane Bourgoin, Grasset, 1998.

"Le Journal de Jack l'Eventreur", Shirley Harrison, LGF, 1995.

"Jack l'éventreur : Affaire classée", Patricia Cornwell, Edition des deux terres, 2003.

"From Hell", Alan Moore et Eddie Campbell, Delcourt, 2000.

"Jack l'éventreur démasqué : L'enquête définitive", Sophie Herfort, Points, 2008.

Livres en anglais :

Il en existe des dizaines, voir des centaines. Je ne vous présente que les plus intéressants, les autres sont disponibles sur le site "casebook.org".

"The Complete Jack the Ripper A to Z", Paul Begg, Martin Fido et Keith Skinner, John Blake publishing, 2010.

"Jack the Ripper: And the Whitechapel Murders", Stewart Evans et Keith Skinner, PRO Publications, 2002.

"Jack the Ripper: Letters from Hell", Stewart Evans et Keith Skinner, Sutton Publishing, 2001.

"Jack the Ripper: The Definitive History", Paul Begg, Longman, 2004.

"The Complete History of Jack the Ripper", Philipp Sugden, Robinson Publishing, 2002.

"The Ultimate Jack the Ripper Sourcebook: An Illustrated Encyclopedia", Stewart Evans et Keith Skinner, Robinson Publishing, 2003.

Filmographie

Il existe de très nombreux films inspirés des crimes de Jack l'Éventreur. Je n'en présente que quelques un.

"The Lodger", Alfred Hitchcock, 1927.

"Loulou", G.W. Pabst, 1928.

"The Lodger", John Brahm, 1944.

"Jack the Ripper", Robert Baker et Monty Berman, 1959.

"Meurtre par décret", Bob Clark, 1979.

"From Hell", Albert et Allen Hughes, 2001.

"Whitechapel - Le retour de Jack l'Éventreur", mini-série en 3 épisodes, ITV, 2009.

"Ripper Street", série, BBC One, 2012/2013.

"Dossier Scheffer : Qui est vraiment Jack l'Eventreur ?", France 5, 2007.

Peter Dinsdale

Nom : Peter Dinsdale, puis Bruce George Peter Lee
Surnom : aucun.
Né le : 31 juillet 1960 à Manchester (Angleterre).
Mort le : toujours en vie, interné dans un hôpital psychiatrique.

Durant 7 années, cet adolescent a incendié plusieurs maisons, asphyxiant ou brûlant de nombreuses victimes, hommes, femmes, enfants, personnes âgées. Handicapé, faible d'esprit, il passait inaperçu dans son quartier pauvre de la ville de Hull et personne n'aurait jamais pensé que «Peter le crétin» soit un terrible pyromane assassin.

Informations personnelles

Peter Dinsdale est le fils d'une prostituée alcoolique, Doreen Dinsdale. Elle s'était séparée du père durant sa grossesse et l'homme ne vit jamais Peter. Peu après la naissance du garçon à Manchester, en 1960, Doreen recommença à se prostituer et accueillit souvent des étrangers dans sa petite maison. Peter était né handicapé et sa mère, honteuse, le laissait enfermé dans sa chambre pendant qu'elle s'occupait de ses clients.
Un an plus tard, Doreen Dinsdale mit au monde une petite fille, la demi-sœur de Peter, qu'elle négligea tout autant que lui.

Parfois, Doreen Dinsdale organisait des beuveries et ses jeunes enfants, affamés, buvaient des gorgées de bières dans les canettes jetées au sol. Les services sociaux furent prévenus et découvrirent que les deux enfants étaient sous-alimentés, mal habillés et effrayés. Ils furent pris en charge et placés dans une «structure de soin».
Malheureusement, à l'époque, n'importe qui pouvait travailler dans ces établissements et de nombreux pédophiles y étaient employés, prenant pour cibles ces enfants sans famille et sans défense. Peter Dinsdale allait admettre des années plus tard qu'il avait été fréquemment violé, par des membres du personnel mais aussi par d'autres enfants placés.

Durant les années qui suivirent, Peter fut déplacé à de nombreuses reprises, entre des orphelinats effroyables et sa mère incompétente. Dans les années 1960, on pensait que la place d'un enfant était avec sa mère, quels que soient ses défauts. A l'âge de 6 ans, il fut donc rendu Doreen Dinsdale. Elle vivait à présent à Kingston-upon-Hull (surnommé simplement Hull), une grande ville industrielle du Yorkshire, au nord de l'Angleterre.

Mais ses problèmes d'alcool avaient empiré et elle négligea son fils au point que les services sociaux le renvoyèrent bientôt à l'orphelinat. Les services sociaux tentèrent l'expérience années après années, le plaçant chez sa mère où il était maltraité, puis le renvoyant à l'orphelinat où il était frappé ou violé. Evidemment, le jeune Peter devint très perturbé.

Perdu, seul, il marchait souvent dans les rues la nuit, espérant que quelqu'un lui achèterait de l'alcool afin qu'il puisse, même brièvement, faire disparaître la réalité de sa triste existence.
Le quartier où il habitait, dans l'ouest de Hull, était gangrené par la pauvreté, le crime et le chômage. Il ne pouvait faire aucune rencontre qui lui aurait permis d'améliorer sa vie.

Le manque de soins et d'éducation avait également des répercussions sur le cerveau de Peter. Son QI plafonnait à 70, ce qui faisait de lui un « arriéré ». Il luttait pour lire et écrire et avait toutes les peines du monde à s'exprimer. Les autres enfants se moquaient de lui, le traitaient d'idiot et le surnommaient « *Daft Peter* » (Peter le crétin). Il souffrait également d'épilepsie, bien qu'elle soit contrôlée par des médicaments.
Peter Dinsdale ne ressentait que de la rage et pensait qu'il n'était bon à rien, si ce n'est allumer des feux.

A l'âge de 9 ans, l'histoire d'amour du jeune Peter pour les flammes avait déjà commencé. Il aimait les feux de joie, et son voisin Shaun Lister allait expliquer plus tard qu'il avait allumé un petit feu avec lui dans le dépôt d'un négociant en bois. Le stock de bois avait complétement brûlé quelques jours plus tard... Peu après, Peter Dinsdale provoqua également un incendie dans un quartier commerçant qui causa 17 000 £ de dommages.

Crimes et châtiments

En 1973, l'adolescent de 12 ans fit sa première victime. Il était jaloux d'un garçon handicapé de 6 ans, **Richard Ellerington**, qu'il voyait tous les jours dans le bus scolaire, et qui venait d'une famille stable et aimante. Peter qui était lui-même handicapé, avec une main droite atrophiée ainsi qu'un bras et une jambe presque paralysés, ne supportait pas que Richard soit heureux avec sa famille. Il voulait le faire souffrir.
Un soir, il entra dans la maison de Richard au travers d'une fenêtre ouverte et alluma un feu en utilisant de la paraffine et des allumettes. Les parents, bien que brûlés, parvinrent à sauver leurs autres enfants qui n'étaient pas handicapé, mais malgré leurs nombreuses tentatives pour entrer dans la chambre en feu de Richard, le garçon mourut.
Les enquêteurs pensèrent que l'incendie avait été provoqué par une fuite de gaz, mais aucune conclusion définitive ne fut rendue à l'époque.

Peter avait adoré regarder les flammes et entendre les cris de ses victimes. Quatre mois plus tard, il décida de tuer à nouveau. Il choisit apparemment sa victime au hasard. Il entra dans la maison d'un vieil homme reclus, **Bernard Smythe**, qui souffrait de gangrène dans les jambes, et mit le feu à son fauteuil. L'homme de 72 ans mourut des inhalations de fumée car il était trop faible pour atteindre la porte de sa maison et appeler à l'aide. Peter allait plus tard expliquer que « *le feu était son maître* » et qu'il adorait regarder les flammes s'étendre et ravager une habitation.

Trois semaines s'écoulèrent avant que le jeune pyromane de 13 ans ne se faufile dans la maison de **David Brewer**, un homme de 34 ans infirme à la suite d'un accident du travail, qui l'avait frappé auparavant parce que Peter s'était introduit dans son pigeonnier (l'adolescent voulait sûrement faire du mal aux volatiles). Peter versa de la paraffine sur sa victime endormie et mit le feu avant de s'enfuir. Le jeune homme en proie aux flammes tituba jusqu'à la porte de sa maison, s'effondra et tomba dans le coma. Il mourut de ses brûlures quelques jours plus tard.
Cette mort fut elle aussi considérée comme accidentelle: David Brewer avait lui-même allumé un petit feu avec de la paraffine pour faire sécher ses vêtements et les policiers pensèrent qu'ils avaient pris feu et que Brewer, en essayant de les détacher, s'était enflammé.

Personne ne se doutait que le jeune garçon boiteux, petit et mince, qui tenait son maigre bras de façon étrange contre sa poitrine, avait l'intention de tuer à nouveau. Personne n'avait relié Peter Dinsdale aux incendies. Les trois décès étaient considérés comme accidentels par la police car de nombreuses personnes dans la région utilisaient des feux à paraffine et les accidents n'étaient pas rares. Les feux de friteuses et les morts dues aux inhalations de fumées (lorsqu'un fumeur s'endort avec une cigarette allumée et met le feu à ses draps ou ses vêtements) arrivaient couramment.

Durant les 14 mois qui suivirent, Peter ne se fit plus remarquer. Les enquêteurs allaient par la suite spéculer sur le fait que, pendant cette période, il avait allumé de feux plus petits et non mortels, ou qu'il avait tenté d'allumer des incendies qui n'avaient pas complétement prit. Peter allait admettre qu'il avait perdu le compte du nombre d'incendies dont il était responsable.

En décembre 1974, il pénétra dans la chambre d'**Elizabeth Rokahr**, une dame de 82 ans mal voyante et impotente, et alluma un feu. Il exulta lorsque l'incendie se répandit dans toute sa maison. La vieille dame mourut brûlée vive, mais les autorités ne soupçonnèrent pas un feu criminel et expliquèrent qu'Elizabeth Rokahr avait dû fumer au lit. Ses voisins expliquèrent à la police qu'elle était très prudente et n'aurait jamais agi ainsi, mais les enquêteurs ne furent pas convaincus. Comme souvent avec les incendies de Peter Dinsdale, il avait allumé un feu si violent que la maison avait été réduite en cendres, laissant très peu de preuves.

Durant un an et demi, l'adolescent contint ses désirs meurtriers, peut-être parce qu'il avait été placé chez une mère adoptive attentionnée.

Puis, en juin 1976, à l'âge de 16 ans, il entra dans la maison d'un camarade d'école, mit le feu sous les escaliers du rez-de-chaussée avec de la paraffine et des allumettes, avant de se glisser hors de l'appartement. La grand-mère du garçon, Dorothy, 77 ans, qui gardait ses 3 petits-enfants, parvint à faire sortir les deux plus âgées et les conduisit en sécurité chez un voisin. C'est seulement lorsque ce dernier lui demanda s'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison qu'elle se souvint du bébé qui dormait à l'étage. Malgré des tentatives intrépides et répétées, personne ne put sauver le petit **Andrew Edwards**, 1 an, qui périt dans les flammes.

La police pensa que David Edwards, 5 ans, avait joué avec des allumettes, bien que les parents protestèrent qu'ils ne gardaient aucun allumettes chez eux. L'incendie et la mort d'Andrew furent considérés comme un tragique accident et non un incendie volontaire.
La pauvre grand-mère fut tellement traumatisée par la perte de son petit-fils qu'elle fut placée dans un hôpital psychiatrique.

La victime suivante de Peter Dinsdale, en janvier 1977, était encore plus jeune. Il avait pris l'habitude de rendre visite à une famille de son quartier pour voir leurs pigeons, mais l'homme de la maison, Peter Thacker, avait refusé qu'il continue d'entrer chez eux sans y être invité. Le jeune pyromane, qui avait à présent 17 ans, détestait qu'on lui dise ce qu'il devait faire ou ne pas faire, et jura de se venger. Il se faufila dans la maison et mit le feu à la chambre de **Katrina Thacker**, une petite fille de 6 mois. Le temps que ses parents réalisent qu'un incendie dévorait sa chambre et se précipitent, elle mourut des inhalations de fumée.

Une enquête conclut qu'une étincelle jaillie de la cheminée devait avoir provoqué l'incendie. Les enquêteurs, qui n'étaient peut-être pas spécialisé en incendie criminel, ne s'étonnèrent pas que le feu se soit propagé si rapidement, indiquant la présence d'un accélérant. Et il ne leur sembla pas étrange que le point de départ de l'incendie, autour du mobilier de la petite Katrina, était bien loin de la cheminée qui avait soi-disant causé l'incendie. Personne n'avait remarqué que Peter Dinsdale se trouvait parmi les spectateurs qui observaient le brasier. Quelques jours après l'incendie, il se rendit au salon funéraire où était exposé le petit corps de Katrina avant son enterrement.

Il allait par la suite affirmer qu'il était désolé d'avoir tué un petit enfant car il aimait les bébés. D'ailleurs, les autorités locales, pour tenter de créer un esprit de communauté chez le silencieux et solitaire jeune homme, lui avait trouvé un emploi bénévole avec de petits enfants. Il semble que Peter Dinsdale se soit bien entendu avec eux, car ils étaient -à ses yeux- bien moins menaçant que les adolescents de son âge. Il était également très religieux, portant souvent une Bible sur lui, et avait connaissance du principe selon lequel on ne doit pas faire de mal à un cheveu d'un enfant. Mais les enquêteurs allaient découvrir que Dinsdale était incapable de

ressentir de véritables remords, et qu'il affirmait être désolé de la mort de Katrina simplement parce que les gens voulaient qu'il le dise.

Ses victimes suivantes, au nombre de onze, furent toutes tuées dans un seul et même incendie. Trois jours après la mort de Katrina Thacker, Peter Dinsdale mit le feu dans une maison de retraite, *Wensley Lodge*, à Hull. L'adolescent brisa une fenêtre pour entrer dans le bâtiment. Il alluma plusieurs feux, s'assurant que les flammes étaient déjà hautes avant de ressortir. Il resta cependant sur place et se mêla aux spectateurs qui se réunirent dehors lorsque l'incendie ravagea la maison de retraite. Tout le monde pouvait entendre les hurlements des hommes prit au piège dans les flammes. Certains suppliaient qu'on leur vienne en aide et appelaient Dieu à l'aide.

Plusieurs hommes se précipitèrent pour sauver les anciens vétérans de guerre, et furent sévèrement brûlés. Malgré leur intervention, **Harold Akester**, 95 ans, **Victor Consitt**, 83 ans, **Benjamin Phillips**, 83 ans, **Arthur Ellwood**, 82 ans, **William Hoult**, 82 ans, **William Carter**, 80 ans, **Percy Sanderson**, 77 ans, **John Rilby**, 75 ans, **William Beales**, 73 ans, **Leonard Dennet**, 73 ans, et **Arthur Hardy**, 65 ans, moururent dans l'incendie.

Une enquête jugea que le feu avait pris accidentellement car un plombier avait utilisé un chalumeau dans le bâtiment plus tôt dans la journée. La police ne cherchait toujours pas un pyromane. Le plombier protesta avec véhémence: il avait suivi à la lettre les procédures de sécurité et n'était pas responsable. Mais la police ne le cru pas et sa réputation fut injustement entachée.

Le carnage continua. En avril 1977, Dinsdale s'en prit à nouveau à une maison de famille durant la nuit. Cette fois, une jeune fille de 13 ans atteinte d'une déficience mentale, **Deborah Hooper**, et le fils d'un ami de la famille, **Mark Jordan**, 7 ans, moururent dans l'incendie. Le courageux petit Mark était parvenu à s'enfuir mais était retourné dans la chambre en flammes de Deborah pour tenter de la sauver, y laissant sa vie. Le petit garçon reçu une médaille pour bravoure à titre posthume.
Le père de Mark, qui dormait dans le canapé du salon, fut accusé d'avoir

allumé l'incendie en laissant une cigarette allumée dans le cendrier, ce qui ajouta une terrible culpabilité au traumatisme de la perte de son fils.

Neuf mois s'écoulèrent avant que Peter Dinsdale ne frappe à nouveau, en janvier 1978. Il choisit une maison au hasard, celle de **Christine Dickson**, 24 ans, son époux et leur quatre fils. Peter versa un accélérant, contenu dans une bouteille de liquide vaisselle, au travers de la fente de la boite aux lettres, dans la porte, puis jeta un morceau de papier enflammé. Prise dans l'incendie, Christine Dickson tendit son bébé, Bryan, à sa voisine au travers d'une fenêtre puis retourna dans l'enfer de flammes pour tenter de sauver ses trois autres enfants. Mais elle fut asphyxiée par la chaleur et mourut auprès de **Mark**, 5 ans, **Steven**, 4 ans et **Michael**, 16 mois. Son époux, qui était malade, survécu par miracle.

En juin 1979, Peter Dinsdale prit pour cible une jeune femme enceinte, Ros Fenton, incendiant le couloir de la maison où elle vivait avec sa fille de 7 ans, Samantha. La jeune femme se préparait à se mettre au lit lorsqu'elle avait vu l'adolescent, qu'elle ne connaissait que par le surnom de « *Daft Peter* », traîner dehors. Pensant qu'il était inoffensif, même si elle avait aperçu une main passer par la fente de la boîte aux lettres, elle était allée se coucher. Elle se réveilla en sursaut pour trouver la maison en proie aux flammes, mais Samantha et elles furent sauvées.
Ros Fenton passa plusieurs mois à l'hôpital à cause de ses brûlures et perdit le bébé qu'elle portait. Durant plusieurs mois, elle ne fut pas en état de donner son témoignage aux policiers et ils pensèrent qu'un visiteur, passé dans la soirée, avait dû laisser une cigarette mal éteinte dans la maison.

Le même été, Peter Dinsdale changea légalement de nom, décidant de s'appeler « Bruce Lee ». Non seulement il adorait cet acteur, mais sa mère avait épousé peu de temps auparavant un homme dont le nom de famille était Lee et Peter voulait rendre hommage à ce beau-père avec qui il s'entendait plutôt bien. Il expliqua aux gens que son nom était à présent « Bruce George Peter Lee », un patronyme bien long pour un tout jeune homme de 19 ans.

Peter n'était toutefois pas aussi riche que son idole Bruce Lee et devait parfois dormir dans la rue. Il allait par la suite affirmer qu'il avait eu des relations avec plusieurs filles et se fit tatouer deux figures féminines sur le

bras. Il cherchait désespérément à affirmer son hétérosexualité, mais il était apparemment plus à l'aise dans des relations avec des hommes. Il avait eu ses premières «relations sexuelles» avec des garçons et des hommes, à l'orphelinat, et il ne connaissait rien d'autre.
En tant qu'adolescent mal dans sa peau, peu bavard, souvent sans logis et peu attirant, il luttait pour courtiser les jeunes femmes et trouvait plus facile de satisfaire les demandes purement physiques de certains hommes, qui préféraient se contenter de sexe. Il traînait dans les toilettes publiques et avait des relations sexuelles avec des jeunes hommes, parfois pour le plaisir, parfois pour de l'argent.

L'une de ces jeunes hommes était un adolescent de 15 ans, Charlie Hastie, qui finit par lui réclamer de l'argent, le menaçant de le dénoncer à la police si Peter ne lui donnait pas une livre sterling pour chacune de leur rencontre : Charlie étant mineur, Peter aurait été immédiatement arrêté. Peter paya. Il était attiré par l'une des sœurs de Charlie, Angeleena, 16 ans, mais la famille Hastie lui affirma qu'il n'avait aucune chance et se moqua de ses sentiments. Angeleena repoussa toutes ses avances.

Peter Dinsdale ne supporta ni leur moquerie, ni le rejet et décida de se venger.

En décembre 1979, il glissa des chiffons imbibés de paraffine au travers de la fente de la porte de la maison que Charlie Hastie partageait avec ses frères et sœurs et ses parents, puis versa encore de la paraffine dans le couloir avant d'y mettre le feu avec des allumettes. La petite maison fut rapidement consumée par les flammes.
La mère, Edith, 34 ans, se réveilla et se précipita dans la chambre de Charlie pour qu'il l'aide à sauver les autres enfants. Il aida sa mère à sauter par la fenêtre pour qu'elle échappe à l'incendie. Elle tomba sur le trottoir en ciment et se brisa une cheville mais survécu. Elle hurla à Charlie de sauter à son tour mais il retourna dans la fournaise pour tenter de sauver ses 3 frères dont l'un, Thomas, 9 ans, était immobilisé par une dystrophie musculaire. La maison était ravagée par les flammes et commençait à s'effondrer.
Charlie, ses deux frères **Peter** et **Paul**, souffrirent de brûlures au 3ème degré sur plus de 80% de leur corps et moururent dans les jours qui suivirent, mais Charlie était parvenu à sauver Thomas. Les autres membres de la

famille, heureusement, n'étaient pas à la maison: le père était en prison pour un vol (commis avec Charlie) et les trois filles dormaient chez des amis.

Cette fois, la police comprit rapidement que l'incendie était criminel: les pompiers avaient remarqué de la paraffine, facilement reconnaissable à sa forte odeur, ainsi que des allumettes. Mais les enquêteurs n'avaient aucune idée de l'identité du coupable. Ils commencèrent à interroger plusieurs jeunes hommes mais il existait un grand nombre de suspects possibles car plusieurs membres de la famille Hastie étaient impliqués dans des activités criminelles. Ils étaient craints et détestés dans leur quartier. Les enfants, les garçons comme les filles, avaient brutalisé des camarades de classe et s'étaient fait de nombreux ennemis. Ils avaient l'habitude de jeter des pierres sur les personnes âgées. Ils cambriolaient souvent la maison du quartier. Ils s'en étaient même pris au pasteur de l'église locale.

Les habitants du quartier ne cachèrent pas leur indifférence envers la mort des frères Hastie et personne ne vint soutenir la mère lors de leur enterrement.

Durant des semaines, les policiers suivirent donc leur piste principale : la famille Hastie avait reçu un courrier un an auparavant, qui les menaçait de brûler leur maison. Ils finirent par trouver l'auteur de la lettre : c'était une dame âgée, calme et respectueuse des lois, qui allait régulièrement à l'église, mais la famille Hastie avait fait de sa vie un enfer et elle avait pensé que ce courrier menaçant remplis d'insultes serait le seul langage qu'ils comprendraient...

Ne parvenant pas à obtenir d'information de la part de la communauté locale, les enquêteurs se concentrèrent sur un appel anonyme reçu par le bureau central de la police de Hull le lendemain de l'incendie. L'informateur avait déclaré avoir vu deux hommes s'éloigner de la rue où se situait la maison de la famille Hastie, peu de temps après que le feu ait commencé. Il n'avait pas remarqué d'incendie, mais il avait vu ces deux hommes courir vers une Rover 2000 garée à proximité, et conduite par un 3ème homme.

La police parvint à identifier l'informateur, qui vivait dans le quartier. Ce qu'il décrivait dévoilait un mobile crapuleux. La maison mitoyenne de celle des Hasties était une base pour les trafiquants de drogue. Peut-être les incendiaires avaient-ils mis le feu à la mauvaise maison? La description de

la voiture, une berline haut de gamme, correspondait au modèle qu'un trafiquant de drogue pourrait posséder. Et la participation de plusieurs hommes suggérait une agression organisée.

Les *detectives* gardaient également à l'esprit les commentaires d'un enquêteur de la police scientifique : il avait remarqué que le feu qui avait ravagé la maison des Hastie était le travail de quelqu'un qui avait l'habitude d'allumer des incendies.

Les policiers sondèrent leur réseau d'informateurs parmi la fraternité criminelle locale. Mais, excepté quelques histoires de transactions de drogue ayant mal tourné, ils ne trouvèrent aucune querelle qui aurait pu éventuellement conduire à un incendie criminel. Les enquêteurs en vinrent à douter du témoignage de l'homme qui les avait appelés au sujet de la Rover 2000. Bien que la rue n'ait été éclairée que par des lampadaires, il affirmait qu'il avait identifié le type de voiture, sa couleur, la couleur de peau et le style de vêtements de deux hommes qui couraient. Plus ils le questionnaient, plus l'homme se rappelait soudainement de détails improbables. Les *detectives* le considérèrent finalement comme un affabulateur en recherche d'attention et mirent de côté la piste du trafic de drogue.

Après six mois d'enquête, la seule information intéressante découverte par la police était que Charlie Hastie, le plus âgé des trois frères, pouvait, d'une façon ou d'une autre, « *être impliqué dans le milieu de la prostitution homosexuelle* ».
Au cours de leurs enquêtes, les policiers avaient découvert par hasard que le propriétaire d'une Rover 2000, que les *detectives* avaient mis sous surveillance, passaient énormément de temps avec des adolescents dans les toilettes publiques de la ville pour obtenir des relations sexuelles.
L'incendiaire pouvait-il avoir un lien avec eux ?
La police n'avait rien de mieux pour continuer son enquête. Les officiers supérieurs voulaient clore l'affaire et occuper la main-d'œuvre sur d'autres enquêtes.

Le policier en charge de l'enquête sur l'incendie criminel, le *Detective Superintendant* Ronald Sagar, décida alors d'interroger plusieurs jeunes

homosexuels locaux qui avaient fréquenté les mêmes toilettes publiques que le conducteur de la Rover 2000.

En juin 1980, Peter Dinsdale/Bruce Lee fut arrêté après avoir été surpris avec un homme dans les toilettes publiques. Il fut brièvement interrogé par la police. Il admit avoir eu des «contacts sexuels» avec Charlie Hastie et expliqua que Charlie lui avait réclamé de l'argent.
Cette information fournissait un lien entre le fils aîné des Hastie et les adolescents des toilettes publiques. Sur une intuition, Ron Sagar fit amener plusieurs suspects possibles pour les interroger le même jour, et décida de jouer son va-tout : il allait les accuser chacun à leur tour, dans l'espoir que le véritable tueur avouerait.

Peter Dinsdale fut donc de nouveau interrogé au sujet de sa relation avec Charlie Hastie. Sagar dit rapidement à Peter qu'il pensait que c'était lui qui avait allumé le feu. Sagar fut complétement stupéfait par la réponse de Dinsdale, qui admit qu'il avait effectivement incendié la maison des Hastie. « *Je n'avais pas l'intention de les tuer* », expliqua-t-il. « *Un soir, j'ai juste pensé que j'allais aller à la maison de Charlie et allumer un feu, et lui foutre les jetons* ».
Peter Dinsdale expliqua au *detective* Sagar qu'il avait attendu que tout soit calme, dehors, debout dans l'obscurité. Il raconta en détail la manière dont il avait allumé le feu et cela convainquit Sagar qu'il disait la vérité. Il avait trouvé le meurtrier des frères Hastie.

Ronald Sagar emmena le jeune homme sous-alimenté dans un snack pour lui payer un repas et lui offrit autant de tasses de thé qu'il voulut. L'attention qu'il porta à Peter et sa manière douce de l'interroger fonctionna parfaitement. Peter le remercia pour sa gentillesse et admit qu'il avait craint que la police ne le maltraite... Sagar prit son temps pour le questionner afin d'obtenir des aveux très complets, et cessa plusieurs fois les interrogatoires pour laisser le jeune homme, qu'il sentait fragile, se reposer dans sa cellule.

Lorsque la nouvelle que la police de Hull avait arrêté un certain « Bruce Lee » pour les meurtres des frères Hastie fit les gros titres des journaux, Ros Fenton ne reconnut pas ce nom. Mais elle s'était intéressée à cette affaire puisqu'un an plus tôt, en juin 1979, sa maison avait elle-aussi brûlé dans un incendie qu'elle pensait criminel. A l'époque, elle avait vu « *Daft Peter* »

roder devant chez elle avant que le feu ne se déclare. Lorsqu'elle vit la photo de « Bruce Lee » dans la presse locale, elle réalisa que l'incendiaire et Peter Dinsdale étaient la même personne.
Elle appela la police pour leur faire part de ses soupçons et, confronté à ces accusations, Peter Dinsdale avoua à Ron Sagar qu'il était bien l'auteur de ce feu. « *Je l'ai fait, c'est tout. Je ne l'aimais pas et, voilà, je l'ai fait* ».
Le *detective* Sagar, décontenancé par ce nouvel aveu, voulut en savoir plus. Dinsdale répondit simplement « *J'aime les feux, vraiment. J'aime les feux* ». Sagar lui demanda alors s'il avait l'habitude d'allumer des feux qui auraient pu tuer d'autres personnes dans le passé. Il ne s'attendait pas à des aveux complets, mais après une longue pause, Peter Dinsdale répondit « *Oui, vous avez raison. J'ai tué un petit bébé, une fois* ».

Peter Dinsdale fut envoyé à la prison de Leeds, pendant que les policiers vérifiaient ses dires. Lorsque Ron Sagar lui rendit visite, deux jours plus tard, Peter Dinsdale décida d'avouer tous ses crimes. Devant des policiers horrifiés et incrédules, il donna tous les détails des incendies qu'il avait provoqués.

Mais le nombre des victimes était tellement élevé que Sagar et ses collègues se demandèrent si le jeune homme mentait. Après tout, les personnes faibles d'esprit ou les gens intimidables avouent souvent des crimes qu'ils n'ont pas commis, et certains se convainc même de leur propre culpabilité. Les enquêteurs laissèrent Peter Dinsdale dans sa cellule pour vérifier son histoire et découvrirent que des enfants et des adultes étaient morts comme il l'avait décrit, alors que ces feux avaient toujours été considérés comme des incendies accidentels.

Les enquêteurs emmenèrent le jeune homme de 20 ans dans une voiture de police. Il avait vécu une vie tellement étriquée qu'il adora être conduit à travers la ville, un endroit qu'il n'avait jamais parcouru autrement qu'à pieds ou à vélo. Il ne se souvenait plus très bien des dates, mais il désigna tous les bâtiments auxquels il avait mis le feu et quelle fenêtre il avait brisé pour y entrer. Il décrivit le type de rideaux qu'il avait enflammé, les meubles dans les pièces, et les habitants. Il était évident qu'il s'était effectivement rendu dans tous ces endroits avant qu'ils ne brûlent et ne s'était pas contenté de lire quelques informations dans la presse.

Les policiers furent choqués qu'un si jeune homme, que le *detective* Sagar décrivit comme «*insignifiant*», revendique la responsabilité de 26 morts affreuses.
Pour jauger sa réaction, les enquêteurs accusèrent Peter Dinsdale d'avoir allumé un incendie criminel supplémentaire, pour lequel ils avaient déjà identifié l'auteur. Peter Dinsdale nia toute implication dans cet incendie, démontrant qu'il ne cherchait pas à se vanter de crimes additionnels dont il n'était pas responsable.

Dinsdale demeura en garde à vue pendant que les enquêteurs rassemblaient des preuves contre lui. Un rapport expliqua qu'il avait mis le feu pour plusieurs raisons : la vengeance, une compulsion pathologique et parce que cela l'excitait sexuellement. Les psychologues pensaient qu'il serait toujours stimulé sexuellement par la pensée de provoquer un incendie et qu'il resterait donc un danger pour le public pour le reste de son existence.

Le 20 janvier 1981, au tribunal de Leeds, Peter Dinsdale fut inculpé sous le nom de « Bruce Lee » et plaida non coupable des 26 accusations de meurtre, mais coupable de 26 accusations d'homicide involontaire et 10 accusations d'incendie volontaire. Son avocat plaida la responsabilité diminuée.

Comme Peter Dinsdale plaida coupable, le procès fut court et l'affaire reçu très peu de publicité dans les journaux. De plus, le procès eu lieu 18 jours après que la police ait enfin arrêté le tueur en série surnommé «l'Eventreur du Yorkshire», Peter Sutcliffe. Le public britannique voulait tout savoir de l'homme qui avait terrorisé le nord de l'Angleterre durant les 5 dernières années. Sutcliffe affirmait que Dieu lui avait confié la mission divine de tuer des prostituées mais parmi ses victimes, six jeunes femmes n'avaient rien à voir avec l'industrie du sexe, notamment une jeune employée de 16 ans et une étudiante de 20 ans. L'une des victimes était encore vierge. Sutcliffe avait tué 13 femmes alors que Dinsdale avait provoqué la mort de deux fois plus de personnes, mais les crimes de Sutcliffe étaient indubitablement sexuels, ce qui était plus «captivant» pour la presse et le public. Les gens étaient plus intrigués par Peter Sutcliffe, un beau jeune homme marié à une jolie institutrice. Il avait été fossoyeur, ce qui ajoutait à

son aura de «monstre». Comparé à lui, Peter Dinsdale semblait affreusement terne.

D'ailleurs, en prison, Dinsdale tenta de changer son image. Il affirma qu'il avait été payé 500£ pour chaque incendie, mais fut incapable de donner plus de détails sur ses soi-disant commanditaires. L'idée d'être chargé d'un travail par la pègre, et de bien le faire, permettait à ce jeune homme sans envergure de se sentir important. En tant que pyromane solitaire, il était simplement un individu perturbé, mais s'il parvenait à convaincre le monde qu'il avait été un tueur à gages, il gagnerait le respect des autres détenus.

Parce qu'il avait avoué les meurtres, le procès ne dura que quelques heures et Dinsdale fut condamné à être détenu indéfiniment en vertu du *Mental Health Act* (loi sur la santé mentale).

Il fut envoyé au *Park Lane Special Hospital* (un hôpital prison sécurisé) près de Liverpool.

Peter Dinsdale fut d'abord satisfait d'y être envoyé car il pensait que l'hôpital serait moins répressif qu'un pénitencier. Mais il se retrouva dans un établissement où étaient enfermés des fous criminels dangereux. Il changea d'avis et demanda à être libéré lorsque des journaux suggérèrent qu'un adolescent handicapé et faible d'esprit n'avait pas pu grimper dans des maisons pour y mettre le feu. C'était faux, car Peter Dinsdale était assez agile pour conduire une bicyclette et avait aussi obtenu, brièvement, un emploi au marché, où il élevait des porcs dans des enclos. De nombreuses personnes l'avaient vu faire du vélo alors qu'il tenait quelque chose dans un sac en papier (peut-être un bidon de paraffine).
Il était également lié à plusieurs des victimes. Certains étaient des enfants de son école et voyageaient avec lui dans le bus pour écoliers handicapés, alors que d'autres étaient des voisins adultes avec qui il s'était disputé.

En décembre 1983, il fut toutefois décidé qu'il n'avait pas allumé le feu dans la maison de retraite et 11 de ses condamnations furent cassées. Et pourtant, le jeune homme continua d'affirmer qu'il avait bien incendié le bâtiment et était resté sur les lieux pour entendre les occupants hurler à l'aide.

Certains journaux suggérèrent que la police avait contraint un jeune homme vulnérable à admettre les 26 meurtres. Mais loin de menacer Peter, le

Detective Superintendant Ron Sagar l'avait traité avec respect car il ressentait de la pitié pour le jeune infirme qui était manifestement un solitaire. En fait, Peter Dinsdale écrivit plus tard à Ron Sagar pour le remercier de sa gentillesse et lui souhaiter bonne chance.
Plusieurs prisonniers écrivirent aux journaux pour signaler que Sagar les avait traités équitablement lorsqu'ils étaient en garde à vue et qu'il n'avait jamais tenté de les menacer. Le journal qui avait porté les pires accusations contre Ron Sagar, le *Sunday Times*, dû faire marche arrière et présenter ses excuses. En 1987, Sagar reçu du journal une somme d'argent suite à un «arrangement financier», qu'il offrit à une œuvre de bienfaisance. Ses bons services furent officiellement reconnus et il fut nommé membre de l'Ordre de l'Empire Britannique par la reine Elizabeth II. Le *detective* était également réputé pour son travail bénévole au Royaume-Uni et dans plusieurs pays pauvres d'Afrique. Il travaillait aussi dans ses pays en tant que conseiller en enquête criminelle, pour aider les policiers locaux à arrêter les meurtres rituels.

Les années passèrent et Peter Dinsdale fut transféré au *Rampton Special Hospital* dans le Nottinghamshire.

En 2005, des rumeurs affirmèrent que Peter Dinsdale avait épousée une autre patiente, Anne-Marie Davison, et la direction du *Rampton* expliqua immédiatement que les détenus qui se marient ne sont pas autorisés à consommer leur union.

En mars 2010, le *Detective* Ron Sagar mourut d'un cancer à l'âge de 75 ans. Dans un livre de mémoires qu'il avait publié, il avait déclaré qu'il espérait qu'un jour, Peter Dinsdale serait guéri et pourrait être libéré.
Mais Peter Dinsdale / Bruce Lee, élevé dans des orphelinats et ayant passé toute sa vie d'adulte dans des hôpitaux psychiatriques, ne serait sans doute pas capable de vivre seul dans la société, dans notre monde moderne. Et aucun psychiatre ne peut garantir que son amour des flammes n'a pas complétement et définitivement disparu. S'il était libéré, il tuerait à nouveau.

Victimes

Peter Dinsdale a fait 26 victimes et 8 blessés graves.

Richard Ellerington (6 ans)
Asphyxiés par les fumées le 23 juin 1973

Bernard Smythe (72 ans)
Brûlé vif le 12 octobre 1973

David Brewer (34 ans)
Brûlé vif le 27 octobre 1973

Elizabeth Rokahr (82 ans)
Asphyxiée et brûlée le 23 décembre 1974

Andrew Edwards (1 an)
Asphyxié le 3 juin 1976

Katrina Thacker (6 mois)
Asphyxiée par les fumées le 2 janvier 1977

Le 5 janvier 1977, l'incendie dans la maison de retraite Wensley Lodge fit 11 victimes :
Harold Akester (95 ans)
Victor Consitt (83 ans)
Benjamin Phillips (83 ans)
Arthur Ellwood (82 ans)
William Hoult (82 ans)
William Carter (80 ans)
Percy Sanderson (77 ans)
John Riby (75 ans)
William Beales (73 ans)
Leonard Dennett (73 ans)
Arthur Hardy (65 ans)

Deborah Hooper (13 ans) et **Mark Jordan** (7 ans)
Asphyxiés par les fumées le 27 avril 1977

Christine Dickson (24 ans) et ses 3 fils **Mark** (4 ans), **Steven** (3 ans) et **Michael** (1 an)
Asphyxiés par les fumées le 6 janvier 1978

Les 3 frères **Hastie, Charlie** (15 ans), **Paul** (12 ans) et **Peter** (8 ans)
Brûlés vifs le 4 décembre 1980

Mode opératoire

L'accélérant préféré de Peter Dinsdale était la paraffine, un produit chimique inflammable qui est utilisé comme combustible, mais aussi par les cracheurs de feu.
Généralement, il brisait une fenêtre de la maison qu'il ciblait (ou cherchait une fenêtre ouverte), versait le liquide sur le plancher, mettait le feu grâce à des allumettes puis s'enfuyait.
Comme beaucoup de pyromanes, il restait présent pour regarder l'incendie et revenait par la suite pour voir les maisons en cendres.

Motivations

Peter Dinsdale aimait par-dessus tout être présent lors d'un grand incendie, lorsque les flammes engouffraient complétement une maison. C'était la seule chose « *qui le faisait se sentir spécial* » et qui apaisait sa colère. Regarder les flammes détruire un bâtiment était devenu l'occupation favorite de l'adolescent car il n'avait pas d'ami, pas de loisirs, aucun intérêt pour l'école et aucun projet d'avenir.

Dinsdale / Lee a affirmé qu'il aimait tout autant mettre le feu à un bâtiment désert qu'à une maison occupée, mais les psychologues qui l'ont examiné ne le croient pas : il semblait prendre un grand plaisir à entendre les hurlements de détresse des victimes et trouvait agréable de détruire de familles entières.

Dinsdale a expliqué qu'il ne se souciait que du feu et ne pensait pas aux occupants des maisons qu'il incendiait, mais en réalité il voulait détruire des vies avec la désinvolture d'une personne qui écrase une fourmi. Il trainait souvent autour de la maison qu'il avait pris pour cible, dans l'attente que les habitants reviennent chez eux, avant d'y mettre le feu.
Il admit qu'il lui était arrivé plusieurs fois d'attendre jusqu'à 3h du matin

avant de provoquer un incendie, pour s'assurer que les occupants étaient profondément endormis.

Les psychologues qui ont examiné Peter Dinsdale ont spéculé sur le fait que l'adolescent souffrait d'un « *désordre affectif saisonnier* » car la majorité des meurtres avait eu lieu en décembre, janvier et février, lorsqu'il y avait peu de lumière, de longues nuits et de froides températures.
Pour un garçon comme Peter Dinsdale, qui savait à peine lire et écrire, qui n'avait aucun emploi ou projet d'avenir, les hivers devaient être particulièrement lugubres.
Il aurait pu trouver un petit boulot et se porter volontaire pour du bénévolat, ou exercer des activités créatives, mais il avait choisis de détruire des vies.

Après son arrestation, il affirma au *detective* Ron Sagar: « *Je sais quand je vais allumer un feu parce que j'ai des fourmillements dans les doigts* ».

En prison dans l'attente de son procès, il réclama une Bible, et s'intéressa au mouvement des Témoins de Jéhovah. Il lut à Ron Sagar un passage de Saint Matthieu, qui dit : « *Nul homme ne peut servir deux maîtres* ». « *Mon maître, c'est le feu* » conclut-il.
Le passage poursuit en affirmant que si un homme a eu deux maîtres, il doit en mépriser un et se consacrer à l'autre. Dinsdale dit Sagar : « *Je suis dévoué au feu et je méprise les gens.* »
Il détestait en particulier les gens qui avaient une maison « *parce que lui n'en avait jamais vraiment eu une* ».

Peter Dinsdale montrait les caractéristiques habituelles des pyromanes : le sadisme sexuel et la paranoïa. Il voulut même mettre le feu à sa propre cellule.
Il fut également diagnostiqué comme ayant une personnalité psychopathe et fut décrit comme « *un pyromane en série extrêmement dangereux* ». Il tirait du plaisir, atteignant même l'orgasme, au travers de ses actes, même si, contrairement aux pyromanes les plus forcenés, il pouvait également trouver du plaisir dans le sexe, hétérosexuel ou homosexuel.

Les médecins de la prison découvrirent que le jeune homme était immature et totalement indifférent de la portée de ses actes. Un électroencéphalogramme montra que le tracé de ses ondes cérébrales n'était que légèrement anormal, et que Dinsdale ne présentait aucune

dysfonctionnement organique sérieux.
Il présentait par contre un désordre de la personnalité, ce qui était peu surprenant, vu que sa personnalité s'était formée durant ses jeunes années durant lesquelles personne ne s'était soucié de lui et, se repliant sur lui-même pour survivre, il ne s'était préoccupé de personne d'autre que lui. Enfant, il avait été détesté, frappé et humilié, et il apparut qu'il était incapable de se lier sincèrement avec qui que ce soit. Il fut toutefois capable de créer des amitiés superficielles en prison et rechercha celles des prisonniers les plus célèbres, les vénérant comme des héros.

A un moment, Sagar craignit que Peter Dinsdale / Bruce Lee n'ait simplement avoué tous ces incendies criminels afin de saper la crédibilité de ses tous premiers aveux, concernant l'incendie de la maison des Hastie. En novembre 1980, alors qu'il attendait son jugement en prison, Peter Dinsdale expliqua à Ron Sagar: « *Je vais plaider non coupable parce que je comprends qu'il y a une chance, si je nie et que j'agis de manière stupide, que je pourrais entrer dans un hôpital psychiatrique, ce sera mieux que dans une prison puante, et de toute façon je pourrais peut-être carrément ne pas être condamné pour tout ça* ».
Lors de son jugement, il suivit toutefois les conseils de son avocat : il plaida coupable, mais seulement d'homicide involontaire. Et il fut effectivement envoyé dans un hôpital. Il n'était pas aussi « simple d'esprit » que beaucoup le pensaient, et était tout à fait aptes à manipuler « le système » pour obtenir ce qu'il voulait.

Certains pensent même que « *Daft Peter* » utilisait sa « crétinerie » pour se fondre dans la foule et ne pas se faire remarquer. Personne ne le pensait apte à quoi que ce soit, alors sûrement pas de meurtre. Parfois, il disait aux habitants de son quartier qu'il n'était « personne », mais il expliquait ensuite qu'ils ne devineraient jamais ce qu'il avait été capable de faire...

Durant toutes son adolescence, Peter Dinsdale alluma des incendies à intervalle régulier - plus de 30 qui sont connus, et d'autres qui soit n'ont jamais été signalés soit qu'il a lui-même oublié.
Ce qui lui manquait en intelligence classique, il le compensait avec une « ruse animale » (pour reprendre l'expression inventée par le procureur de

l'affaire, Gerald Coles) dans la façon dont il a couvrait ses traces après les incendies.

En fait, Peter Dinsdale / Bruce Lee faisait preuve d'une « ruse pratique » et chercha autant que possible à ne pas laisser d'indice. Sa capacité à passer inaperçu alors qu'il traînait près des scènes de ses crimes, bien qu'il soit une figure connue du quartier, et à mettre le feu de manière que l'on ne soupçonna pas des incendies criminels, suggère un cerveau criminel calculateur plutôt qu'un faible d'esprit maladroit.

Pourtant, vu dans son contexte, l'échec des autorités à identifier ces incendies comme étant criminels n'est pas si surprenant.
Si vous parcourez la presse locale de l'époque, vous remarquez que les incendies de maisons faisaient les gros titres quasiment tous les jours, même après l'arrestation de Dinsdale. Ces maisons incendiées se situaient toujours dans les quartiers pauvres de la ville, où les poêles ouverts étaient monnaie courante, les détecteurs de fumée n'existaient pas encore, le mobilier était bon marché mais de piètre qualité et hautement inflammable, et tout le monde fumait à l'intérieur. Les accidents domestiques mortels étaient affreusement habituels.

La « chance » de Dinsdale était également que, dans les quartiers où il a incendié des maisons, les relations entre les résidents et la police n'étaient pas des plus cordiales. Après son procès, un documentaire montra plusieurs habitants de Hull qui affirmaient savoir que Dinsdale adorait allumer des feux, mais n'en avaient jamais fait part à la police. Une femme expliquait qu'elle avait soupçonné l'adolescent d'avoir provoqué l'incendie qui avait tué David Brewer en octobre 1973, mais elle ajoutait: « *Vous ne pouvez pas simplement accuser quelqu'un comme ça, non ? Vous ne pouvez pas dire à un policier qu'un gars a déclenché un incendie*. »
Et comme aucune des victimes de Peter Dinsdale (excepté les Hastie) n'avait d'ennemis qui auraient pu vouloir brûler leur maison, il y avait peu de raisons d'envisager un incendie criminel.

Peter Dinsdale ne fut négligeant que pour les incendies des maisons des Fenton et des Hastie, où il ne couvrit quasiment pas ses traces. Il était devenu trop sûr de lui et laissa des preuves derrière lui.

Citations

« *Je pouvais entendre des vieux mecs qui criaient. Ne me demandez pas comment je sais que c'était de vieux types, mais c'était pas des femmes et des bébés. J'ai entendu la voix d'un homme qui criait « Mon Dieu, aidez-moi ». C'était franchement horrible. Je savais que le feu tuait des gens. J'avais tué des gens avant dans mes incendies alors ça ne m'a pas vraiment dérangé* »: Peter Dindsdale, sur l'incendie de la maison de retraite.

« *Il m'avait tiré l'oreille. Il n'aurait pas dû faire ça* »: l'explication de Peter Dinsdale sur la raison pour laquelle il a brûlé vif David Brewer.

« *Il a agi en toute impunité, même s'il y avait souvent des témoins de ses incendies. Il n'a pas été remarqué, parce que c'était un homme insignifiant et pathétique. (...) Je me souviens de l'un de ses premiers commentaires lors de l'interrogatoire. Il a dit avec une touche de vantardise: « J'ai tué un bébé une fois, vous savez ». C'était une situation atroce. »:* le *detective superintendant* Ronald Sagar.

« *Les feux ont été sa seule véritable réussite dans la vie* »: le procureur Gerald Coles.

Bibliographie / Filmographie

"Hull Hell And Fire, The Extraordinary Story Of Bruce Lee", Ronald Sagar, Highgate Press, 1999.

"Manhunt Fireraiser", Ray Fitzwalter Associates, ITV, 2002.

Russie et ex-URSS

ANATOLY ONOPRIENKO

Nom : Anatoly Yuriyovych Onoprienko
Surnom : « La bête de l'Ukraine », « Terminator », « Citoyen O ».
Né le : 25 juillet 1959
Mort le : 27 août 2013, dans la prison de Zhytomyr, Ukraine (crise cardiaque).

Fou ou sain d'esprit, Anatoly Onoprienko était obsédé par le meurtre, la violence et la destruction. Surnommé "Terminator" par les médias Ukrainiens, il a massacré des couples et des familles de manière extrémement brutale. Après son arrestation, Onoprienko a avoué avoir assassiné plus de 50 personnes.

Informations personnelles

Né dans le village de Lasky, dans l'oblast (région) de Zhytomyr, Anatoly Onoprienko était le plus jeune des deux fils de Yuri Onoprienko. Son frère, Valentin, avait 13 ans de plus que lui.

Le père d'Onoprienko s'était enfui de chez lui à 14 ans pour aller se battre sur le front durant la Seconde Guerre Mondiale. Il en était revenu avec des décorations et le grade de sergent, reçus pour son courage. La guerre terminée, il avait travaillé comme mécanicien de locomotive, chauffeur et commerçant. Alcoolique, il avait également été condamné deux fois, pour avoir volé un morceau de saindoux, et pour ne pas avoir rendu l'argent qu'il avait emprunté à ses parents.

La mère d'Anatoly mourut quand il avait 3 ans, en 1962. Ses grands-parents puis, à leur décès, une tante s'occupèrent de lui. Mais lorsqu'il eut environ 7 ans, sa famille, par manque d'argent, finit par le placer dans un orphelinat du village de Privitnoe.
Onoprienko allait expliquer plus tard qu'il avait été profondément blessé que son père l'abandonne alors qu'il avait gardé son frère ainé. A l'orphelinat, les autres enfants se moquaient de lui en disant que son père n'avait pas voulu de lui. Anatoly Onoprienko se sentait « insulté » et

s'échappa à plusieurs reprises de l'orphelinat, mais fut toujours été repris. A chaque fois, il courrait vers une forêt proche et, avec le temps, il commença à allumer des incendies. Des années plus tard, cette passion pour le feu aller le mener à brûler des habitations.

Jusqu'à son décès, sa grand-mère lui apporta souvent de la nourriture qu'elle avait préparée. Anatoly Onoprienko, bien que timide, parvint à se faire des amis, notamment parce qu'il jouait au football.

Son père Yuri se remaria et s'installa à Lasky avec sa nouvelle épouse et leur fils Mikhail, mais ne s'occupa jamais du jeune Anatoly. Il divorça et alla s'installer dans la ville de Frolovo, dans la région de Volgograd, où il se maria pour la 3ème fois. Il mourut dans les années 1970.
Son frère Valentin ne put pas non plus s'occuper de son petit frère : il se maria jeune, eu rapidement 3 enfants et son petit salaire d'instituteur lui permettait à peine de faire vivre sa famille.

A 14 ans, Anatoly Onoprienko entra en apprentissage pour apprendre la sylviculture. Malheureusement, il commença à boire de l'alcool et à commettre de petits vols. Il arrêta ses études à 17 ans et décida d'entrée dans l'armée. Il y apprit le maniement des armes à feu, mais il semble que les premiers symptômes de sa maladie mentale firent leurs apparitions à cette époque: il avait l'impression d'être stupide car il ne parvenait plus à comprendre les gens.

Sa vie sembla s'améliorer après son service militaire. Il fut accepté dans une école nautique, se mit à pratiquer plusieurs sports et suivit des leçons de karaté. Bien que peu sociable, il était plutôt beau garçon et avait du succès auprès du sexe opposé.

Une fois devenu marin, il visita de nombreuses villes différentes. Il obtint un emploi dans un navire de croisière à Odessa et il prit l'habitude de voler de l'argent dans les cabines des clients. Il tenta d'impressionner ses petites-amies en leur offrant des cadeaux achetés avec l'argent volé. Lorsque sa hiérarchie découvrit les vols, il ne fut pas renvoyé mais fut rétrogradé à la réserve.

Il cessa ce travail 1986 et s'engagea chez les pompiers, emploi qu'il ne garda pas bien longtemps.

Il rencontra une jeune femme avec laquelle il s'établit et ils eurent un fils. Puis, du jour au lendemain, Onoprienko la quitta et partit vivre dans une autre ville. Il ne revu plus jamais ni son ex-compagne, ni son fils.

Crimes et châtiments

En 1989, Anatoly Onoprienko, 30 ans, rencontra Sergei (Serhiy) Rogozin, un vétéran de la guerre d'Afghanistan, père de famille mais petit voleur, dans une salle de sports locale où ils travaillaient tous les deux. Ils se lièrent d'amitié et commencèrent à passer beaucoup de temps ensemble. Leur amitié se transforma finalement en partenariat criminel. Ils se mirent à cambrioler des maisons ou des voitures pour compléter leurs maigres revenus.

A l'époque, l'URSS était en train de s'effondrer et, comme allait le dire l'avocat d'Onoprienko par la suite : « *Plus personne n'était responsable de quoi que ce soit* ». Le système rigide de responsabilité et d'inspection auquel tous avaient été habitués pendant des décennies cessait d'exister. De nombreux cadres et enquêteurs d'expérience quittaient la police pour être embauchés par des services de sécurités privés. Un nouveau système judiciaire se mettait en place.

Dans le chaos ambiant, Onoprienko pu tuer sans être arrêté.

Anatoly Onoprienko commit son premier meurtre le 14 juin 1989. Ce jour-là, Rogozin et lui revenaient en voiture de la région de Novgorod, où ils étaient allés vendre des cerises sauvages. Onoprienko conduisait et proposa à Rogozin de voler une voiture. Rogozin hésita mais finit par accepter. Dans le district de Synelnykove, Onoprienko remarqua une grosse Lada aux phares éteins, garée sur le bas-côté de l'autoroute, avec une remorque... et un couple dormant à l'intérieur.
Armé d'un fusil de chasse, Onoprienko se rapprocha de la Lada, où dormait une famille. Il tua rapidement **Oleg Melnik**, 31 ans, puis força son épouse, **Ludmila**, 31 ans, à sortir de la voiture et à se diriger vers une forêt toute proche. La jeune femme sortit mais se mit à crier à l'aide. Onoprienko l'abattu immédiatement. Il sortir ensuite tous les objets de valeur de la voiture, puis cacha les corps dans la forêt en les couvrant de poussière et de

brindilles. Il ordonna à Rogozin de le suivre en voiture et se mis au volant de la Lada, qu'il conduisit plusieurs kilomètres plus loin, avant de l'incendier.

Rogozin se montra nerveux sur le chemin du retour, lui demandant pourquoi il avait tué le couple au lieu de se contenter de les voler. Onoprienko laissa entendre que si son ami en parlait à la police, il tuerait sa femme et sa fille. Rogozin décida de garder le silence.

Le 16 juillet 1989, ils tuèrent à nouveau un couple dans leur voiture. **Victor Vasylyuk** (43 ans) et son épouse **Anna** (32 ans), des polonais qui rendaient visite à leur famille en Ukraine, furent abattus près de Koretsky, dans la région de Rivne.Onoprienko, de nouveau, brûla leur voiture une fois son crime accompli. Le couple Vasylyuk transportait une grosse somme d'argent et les deux assassins se réjouirent de leur butin, mais Rogozin se montra de plus en plus nerveux. De son côté, Onoprienko restait très calme. (Quelques jours plus tard, la police locale arrêta un couple de toxicomanes et les tortura pour qu'ils avouent les meurtres. L'homme se suicida en prison et la femme mourut à l'hôpital. Les enquêteurs annoncèrent triomphalement que l'affaire avait été résolue et l'un d'eux obtint une promotion).

Selon différentes sources, Rogozin et Onoprienko auraient également assassiné une famille de 10 personnes durant l'été 1989, une nuit alors qu'ils cambriolaient une maison isolée à l'extérieur de la ville. Les propriétaires les auraient découverts. Les deux hommes portaient des armes à feu « au cas où, pour se défendre » et estimèrent qu'ils devaient tuer les occupants pour ne laisser aucun témoin, s'ils voulaient éviter la prison. Mais d'autres sources ne citent pas du tout ce massacre.
Dans l'acte d'accusation du procès d'Onoprienko, ce massacre ne figure pas dans la liste des crimes.

Le 16 août 1989, Onoprienko et Rogozin revenait de la ville d'Odessa dans la nuit lorsqu'ils aperçurent une voiture près de Melytopol. Les occupants du véhicule revenaient de vacances et s'étaient arrêté pour dormir. Onoprienko frappa à la fenêtre mais le conducteur, **Yevgeny Podolyak**, 35 ans, paniqua lorsqu'il vu l'arme d'Onoprienko. Il tenta de la désarmer et Onoprienko le tua. Il réalisa alors que l'épouse de Yevgeny, **Olga**, 25 ans, ainsi que ses 3 sœurs, **Valentina**, 27 ans, **Paula**, 22 ans, et **Lena** 11 ans,

étaient elles aussi dans la voiture. Il les tua toutes les quatre. Ensuite, il mit le feu à la voiture et, comprenant que l'une des sœurs était encore en vie, il la poignarda dans le dos à plusieurs reprises.

Onoprienko allait expliquer par la suite qu'il s'était approché de la voiture avec la seule intention de la voler. « *J'étais complètement différent alors, si j'avais su qu'il y avait cinq personnes à l'intérieur, je serais parti.* » Après ces meurtres, il avait tenté de suicider. « *J'ai mis un pistolet sur ma tête, mais la balle ne voulait pas sortir*. »

Quelques temps plus tard, Sergei Rogozin et Anatoly Onoprienko se brouillèrent et rompirent tout contact.

Les enquêteurs, cette fois-ci, travaillèrent de manière rapide et efficace. Ils parvinrent à identifier la marque du véhicule qui s'était arrêté à côté de la famille Podolyak, une Lada 9, et commencèrent à interroger tous les propriétaires de ce modèle de voiture. Ils s'intéressèrent d'abord aux hommes qui avaient déjà un casier judiciaire, puis à ceux qui possédaient un fusil de chasse de calibre 12. C'était le cas de Sergei Rogozin. Interrogé, il n'avoua aucun crime mais parla d'Onoprienko, expliquant qu'il possédait plusieurs armes à feu. Les enquêteurs s'approchèrent peu à peu d'Onoprienko, qui déguerpit à Odessa, de l'autre côté du pays. Il semble alors que les policiers de la région de Zaporozhia prévinrent leurs collègues d'Odessa afin qu'ils interrogent Onoprienko sur place, mais le dossier se perdit en route...

Onoprienko décida de quitter l'Ukraine pour se faire oublier. Il vécut en solitaire pendant plusieurs années et voyagea à travers l'Europe, en Hongrie, en Yougoslavie, en Grèce, en Espagne, au Danemark, en Autriche et en Suède avant d'être expulsé d'Allemagne, en 1992, pour être entré illégalement dans le pays. Il retourna en Hongrie six mois plus tard. Il vécut de vols et de cambriolages, mais nia avoir tué qui que ce soit durant ce laps de temps.

Le 31 mai 1994, à Kiev, la capitale de l'Ukraine, Anatoly Onoprienko fut arrêté par la police pour trouble à l'ordre public. Il était resté près d'une heure devant la cabine d'un préposé à la vente des billets de la gare de Kiev, et une file d'attente de voyageurs mécontents avait attiré l'attention de la police. Onoprienko n'avait pas échangé un seul mot avec l'employé et

n'avait pas bougé d'un pouce. Interrogé par les policiers, il finit pas répondre, sans lâcher l'employé du regard, qu'il était « *en train de l'hypnotiser* ». Emmené au commissariat, il ne voulut pas révéler son identité. Il n'avait commis aucun crime grave mais les policiers pensèrent qu'il devait souffrir de problèmes mentaux.

Il fut donc interné dans l'hôpital psychiatrique de Kiev, où il subit plusieurs examens. Les psychiatres le déclarèrent schizophrène. Il fut soigné durant 4 mois et reçu un traitement à base de neuroleptiques, puis fut libéré le 16 septembre 1994. Il disparut sans laisser de traces.

Il fut par la suite arrêté pour des vols en septembre 1994 et en octobre 1995.

En novembre 1995, il se présenta à la porte de son cousin, Pyotr, qui l'accueillit chez lui.
Son épouse Yelena n'appréciait guère la froideur de ce cousin et demanda à son époux de ne pas le garder chez eux. Respectueux des traditions familiales ukrainiennes qui veulent qu'on aide les membres de sa famille, Pyotr décida plutôt de jouer les entremetteurs : il présenta à son cousin une jolie jeune femme, Anna Kozakh, une jeune coiffeuse originaire de Yavoriv, mère de deux enfants, et ils commencèrent à se fréquenter.
Onoprienko lui raconta qu'il était homme d'affaires et devait souvent voyager, elle ne questionna jamais ses absences.

Onoprienko avait eu peur qu'en rentrant en Ukraine, il soit soupçonné et/ou accusé des meurtres commis en 1989. Mais il n'en fut rien. Non seulement il n'était pas recherché mais il semblait bien que, dans le bouleversement des années ayant suivi l'effondrement de l'ex-URSS, personne n'avait enquêté sur ses crimes.

Onoprienko tua de nouveau le 24 décembre 1995 et n'allait plus s'arrêter jusqu'à sa capture par la police.

Ce soir-là, il pénétra dans la maison isolée de la famille Zaichenko, située dans la petite ville de Gamarnya, au nord de l'Ukraine. Vers minuit, **Nikolai Zaichenko**, 27 ans, entendit des bruits étranges provenant de l'une des fenêtres, comme si quelqu'un avait jeté des cailloux. Il ouvrit la porte d'entrée pour voir ce qui se passait. Onoprienko lui tira une balle en plein visage avec un fusil de chasse, puis une seconde dans la poitrine. Son

épouse **Julia**, 25 ans, accouru et se retrouva devant l'assassin de son mari, qui sortit un couteau. Onoprienko la poignarda, ainsi que ses jeunes fils, **Boris**, 3 ans, et **Oleg**, 3 mois. Il s'enfuit avec les alliances du couple (il coupa leur annulaire pour les récupérer), une petite croix en or sur une chaîne, des boucles d'oreilles et un sac de vêtements usés. Avant de quitter la scène du crime, il mit le feu à la maison.

Les enquêteurs et les habitants de Gamarnya furent profondément choqués par ces meurtres : Julia Zaichenko avait été retrouvée allongée sur le dos, le corps du petit Oleg posé sur sa poitrine par leur assassin, comme une provocation. La police considéra pourtant que le mobile était le vol et enquêta en ce sens.

Neuf jours plus tard, le 29 décembre 1995, Onoprienko assassina de nouveau une famille de 4 personnes, avant de brûler la maison, dans la petite ville de Bratkovychy, dans la région de Lviv, près de la frontière avec la Pologne. La famille **Kryuchkov** fut abattue avec le même fusilde chasse : **Pyotr**, 27 ans, son épouse **Maria**, 23 ans, et leurs deux sœurs jumelles de cette dernière, **Lesya** et **Myroslav**, 18 ans. En fuyant les lieux, Onoprienko fut repéré par un travailleur local, **M. Malinowski**, 33 ans, et décida de le tuer lui-aussi, afin de ne pas laisser des témoins vivants qui pourraient l'identifier.

La région étant un endroit paisible où tout le monde se connaissait, la police ne put expliquer ce qui avait pu se passer ni pourquoi les Kryuchkov avaient été assassinés.

Aux alentours du 1er janvier 1996, Anatoly Onoprienko demanda Anna Kozakh en mariage, en utilisant une bague qu'il avait volée à l'une de ses victimes.

Dans la nuit du 5 au 6 janvier 1996 (jour du Noël pour l'église orthodoxe), Onoprienko assassina plusieurs personnes, au hasard, à Energordar. Cette ville de l'est de l'Ukraine est surtout connue pour son immense centrale nucléaire et son centre d'affaires. Onoprienko traînait près de l'autoroute Berdyansk-Dnieprovskaya et décida de tuer les personnes qu'il croiserait. Il assassina 7 personnes avec une arme de gros calibre: **Sergei Odintsov**, un homme d'affaires de 37 ans; **Tamara Dolinin**, une banquière de 32 ans;

Alexander Rybalko, un policier de 35 ans; **Sergei Garmash**, 35 ans; **Victor Kasayev**, un soldat de 35 ans; **Anatoly Savitsky**, un chauffeur de taxi de 45 ans; et **Nadezhda Kochergina**, un agriculteur de 45 ans.

La découverte des 7 corps dans la neige, le matin du 6 janvier, provoqua la panique à Energordar. Les meurtres ne semblaient avoir aucun sens. Sergei Odintsov, Tamara Dolinin et Anatoly Savitsky furent retrouvés partiellement brûlés dans une voiture en feu sur l'autoroute. Le corps de Nadezhda Kochergina était allongé quelques mètres plus loin. Les cadavres d'Alexander Rybalko, Sergei Garmash et Victor Kasayev furent découverts à quelques mètres les uns des autres, à 10km de la voiture incendiée.

La police mena son enquête avec énergie mais resta perplexe. L'enquête démontra que Sergei Odintsov et Tamara Dolinin étaient amants, mais Anatoly Savitsky n'avait aucun lien avec eux. Nadezhda Kochergina n'avait quant à lui aucun lien avec les 3 corps trouvés dans la voiture en feu. Il vivait non loin de là où son corps avait été découvert et c'était sans doute retrouvé « au mauvais endroit au mauvais moment ». Alexander Rybalko et Sergei Garmash étaient amis, mais n'avaient aucun lien avec Victor Kasayev. Les enquêteurs déterminèrent que l'assassin avaient tués ses 7 victimes les unes après les autres, après les avoir croisées au hasard.

Sergei Odintsov et Tamara Dolinin avaient arrêté leur voiture dans un endroit isolé pour boire du champagne et fêter Noël (en Russie, la nuit de Noël est célébrée le 6 janvier). Une bouteille avait été retrouvée dans le véhicule. Ils avaient été surpris par leur assassin, qui leur avait tiré en plein visage. Le tueur avait ensuite placé leurs corps à l'arrière de la voiture et avait conduit sur l'autoroute Berdyansk-Dnieprovskaya. Ils avaient alors croisés deux hommes marchants sur le bas-côté, Alexander Rybalko et Sergei Garmash. Il avait dû baisser sa vitre pour leur demander quelque chose, ils s'étaient penché et avaient eux-aussi reçu un coup de feu en plein visage. Peu de temps après, il avait croisé Victor Kasayev et l'avait abattu. Huit kilomètre plus loin, il s'était arrêté à côté du taxi d'Anatoly Savitsky, garé sur le bas-côté et l'avait abattu. Il avait déplacé son corps pour le mettre dans son véhicule avec ceux de Sergei et Tamara. Il avait continué sa route sur quelques centaines de mètres puis s'était finalement garé dans le

fossé et avait mis le feu à sa voiture. Et, Nadezhda Kochergina, qui passait par là, avait été sa dernière victime.

Anatoly Onoprienko attendit seulement 11 jours avant de tuer de nouveau. Le 17 janvier 1996, il revint à Bratkovychy et, durant la nuit, massacra les habitants de la maison de la famille Pilat. **Vladimir Pilat**, un retraité de 62 ans, entendit du bruit à l'extérieur. Tout comme l'avait fait Nikolai Zaichenko, il ouvrit la porte d'entrée pour aller voir dehors et fut abattu d'un coup de fusil en plein visage. Sa belle-fille de 26 ans, **Lesya**, se précipita et fut abattue à son tour. Son petit-fils de 6 ans, prénommé lui aussi **Vladimir**, connu le même sort. **Oleg Pilat**, 31 ans, l'époux de Lesya, n'eut pas le temps de réagir. **Olga Pilat**, 60 ans, l'épouse de Nikolai, se cacha sous son lit mais Onoprienko la débusqua et l'abattit.
Juste avant l'aube, il mit le feu à la maison avant de partir. Lors de sa fuite, il fut aperçu par deux témoins, **Galina Kondzyola**, une employée de chemin de fer de 29 ans, et **Stepan Zakharko**, un homme de 56 ans, qu'il tua eux-aussi. Leurs corps furent découverts dans la neige par un promeneur le lendemain matin.

Si le premier massacre à Bratkovychy avait choqués les habitants, ce deuxième carnage créa la panique dans la région. Des familles entières choisirent de déménager alors que d'autres plantèrent de hautes clôtures autour de leur maison. Personne ne semblait être à l'abri du tueur.
Des milliers de personnes se rendirent aux obsèques de la famille Pilat.

La police ne parvenait pas à faire le lien entre les meurtres des familles à Gamarnya et Bratkovychy, et le massacre d'Energordar. Les autorités répondirent en augmentant le nombre de policiers dans la région de Bratkovychy.

Moins de deux semaines plus tard, le 30 janvier 1996, à Fastova, dans la région de Kievskaya, à 160km au dus de Kiev, Onoprienko commis de nouveaux meurtres. Il tua **Svetlana Marusina**, une infirmière de 28 ans, et ses deux jeunes fils, **Boris**, 7 ans et **Denis**, 6 ans, ainsi qu'un homme de 32 ans nommé **Sergei Zagranichniy**. Svetlana et ses fils furent découverts à l'extérieur de la maison, près du corps de Sergei et d'une pelle ensanglantée. Les enquêteurs pensèrent que le tueur avait voulu voler la voiture de Sergei Zagranichniy et que celui-ci s'était défendu en le frappant avec une pelle,

puis avait fui mais avait été abattu dans le dos. Entendant les coups de feu, Svetlana Marusina était sortie de chez elle, suivie par ses fils, et le tueur les avait assassinés. Denis et Sergei avaient été achevés par des coups de pelle à la tête.

Un mois plus tard, le 19 février 1996, Onoprienko se rendit dans la petite ville d'Olevsk, dans la région de Zhitomirskaya, et pénétra dans la maison de la famille Dubchak. Il abattit le père, **Anatoly**, 32 ans, directeur du centre sportif de la ville, en l'attirant dehors et en lui tirant dans le visage. Il massacra la mère, **Julia**, 31 ans, et la fille, **Victora**, 9 ans, à coups de marteau. Des morceaux de son crâne furent retrouvés dans le couloir et dans la chambre des parents.

Six jours plus tard, Onoprienko frappa à nouveau. Le 27 février 1996, il conduisit jusqu'à Malyn, dans la région de Lvivskaya, et pénétra dans la maison de la famille **Bodnarchuk**. Il attira comme à son habitude l'époux en dehors de la maison. **Sergei**, 31 ans, qui s'était muni d'une hache pour se défendre, reçu une décharge en pleine poitrine. Onoprienko ramassa la hache et assassina l'épouse de Sergei, **Galina**, 27 ans. Il monta à l'étage et trouva les deux filles du couple, **Tatiana**, 7 ans, et **Valery**, 8 ans, endormies dans leur lit. Il les assassina à coups de hache et décapita Valery.
Une heure plus tard, un voisin, **Boris Tslak**, 28 ans, s'approcha de l'habitation et Onoprienko décida de le tuer lui-aussi. Il l'abattit puis découpa son corps avec la hache qu'il avait utilisé pour tuer les enfants. Il laissa la hache sur place.

Les autorités lancèrent alors une vaste opération impliquant plus de 100 000 policiers, agents des services spéciaux et militaires, afin de retrouver le tueur. La plupart des victimes vivaient dans des villages isolés, près de la frontière Polonaise. Le nombre très élevés de victimes avait poussé les médias à surnommer le tueur « Terminator ». Pour tenter de mettre fin à la vague de meurtre, l'armée fut appelée et des véhicules blindés se mirent à patrouiller dans l'ouest du pays, 24h/24. Deux milles enquêteurs des polices fédérales et locales travaillèrent sur l'affaire. Des couvre-feux furent imposés et des milliers de soldats patrouillèrent dans les rues glacées chaque nuit. Un cordon de sécurité fut mis en place autour de Bratkovychy

et toutes les personnes circulant à pieds, à vélo, en bus ou en voiture furent fouillées.

C'était la plus grande chasse à l'homme jamais mise en place en Ukraine.

Sans le moindre résultat.

Le tueur frappa à nouveau. Le 22 mars 1996, Onoprienko se rendit dans le petit village de Busk, à 90km de Bratkovychy, et y assassina les 4 membres de la famille **Novosad**. **Mikhail**, le père, 30 ans, fut attiré vers la porte d'entrée et abattu d'un coup de fusil à la poitrine. Onoprienko abattit ensuite l'épouse, **Galina**, 30 ans. Il parcourut ensuite la maison, pièce par pièce, et tomba sur la sœur de Galina, **Irina**, 26 ans, qui se cachait sous la table de la cuisine, et lui fracassa le crâne. Il trouva fille du couple, **Ludimila**, 10 ans, qui dormait dans sa chambre, et la poignarda. Retournant vers la porte d'entrée, il réalisa que Mikhail Novosad vivait encore et l'égorgea avec le couteau qui avait tué la petite Ludimila. Ensuite, il mit le feu à leur maison.

A la même époque, en mars 1996, un jeune homme de 26 ans, Yuriy Mozola fut arrêté en tant que suspect. Il fut interrogé durant 3 jours par six membres du SBU (les services de sécurité Ukrainiens) et un représentant du bureau du procureur, et soumis à la torture. Il fut frappé, brûlé et reçu des chocs électriques. Il refusa toutefois d'admettre quoi que ce soit et mourut d'un arrêt cardiaque. (Après l'arrestation d'Onoprienko, les 7 tortionnaires allaient être reconnus coupables de meurtre et condamnés à des peines de prison... puis amnistiés).

En fait, Anatoly Onoprienko allait être arrêté sur un coup de chance, par hasard, grâce à des enquêteurs... qui ne furent même pas félicités par leur hiérarchie.

L'enquêteur Igor Khuney ne travaillait habituellement pas le dimanche de Pâques. Cependant le matin du 7 avril 1996, il faisait sa ronde dans l'ex-base militaire de Yavoriv, en Ukraine occidentale. Comme tous les policiers de la ville, Khuney connaissait tous les habitants de la petite ville de Yavoriv, qui étaient pour la plupart des militaires à la retraite et leurs familles. Vers midi, il reçut un appel étrange d'un capitaine qui vivait là avec son épouse et leurs deux enfants, Pyotr Onoprienko. Ce dernier lui expliqua qu'il avait découvert une cache d'armes dans sa maison. Il pensait

qu'elles appartenaient à son cousin, qui vivait chez lui, Anatoly Onoprienko, et lui avait ordonné de décamper. Anatoly s'était fâché, réfutant les accusations de son cousin et l'avait même menacé, lui affirmant qu'il « s'occuperait » de la famille de son cousin à Pâques. Craignant pour la sécurité de sa famille, Pyotr avait décidé de porter plainte.
Il ajouta que son cousin avait récemment emménagé avec Anna et ses enfants dans la ville voisine de Zhitomirskaya.

Igor Khuney en parla à son supérieur et ces informations intriguèrent le sous-chef de police Sergei Kryukov, qui venait de lire un rapport de police sur un fusil de chasse Toz-34 calibre 12, utilisé lors du massacres d'une famille à Bratkovychy et qui avait été volé à Zhitomirskaya.

« *C'était mince, mais j'ai pensé, nous avons un type armé à Zhitomirskaya, et une arme manquante. Et nous n'avons pas beaucoup de gens de Zhitom' qui viennent ici»*, déclara Kryukov par la suite. *«Si je n'avais pas reçu le rapport ce matin-là, je ne l'aurais peut-être jamais envisagé. Mais comme je l'avais eu, ça m'a fait réfléchir* ». Préoccupé par le nombre d'armes que le suspect pouvait posséder, Sergei Kryukov appela ses supérieurs au siège de la police de Lviv, pour savoir comment procéder. Le chef de la police de Lviv, le général Bogdan Romanuk, pensa immédiatement au « Terminator » et chargea Kryukov de former un groupe d'enquêteurs afin de fouiller l'appartement d'Anatoly Onoprienko.

En une heure, plus de 20 policiers furent rassemblés, et le groupe se mis en route dans des voitures banalisées. Le suspect partageait un appartement avec Anna Kozakh et ses deux enfants. Les issues de l'immeuble furent bloquées par des voitures et deux hommes furent postés aux quatrième et deuxième étages. Les enquêteurs restants encerclèrent le bâtiment. Igor Khuney et Sergei Kryukov s'approchèrent de la porte du suspect.

Kryukov ne savait pas si la compagne d'Onoprienko et ses deux enfants étaient présents. Ils étaient en fait à l'église pour la messe de Pâques, et Anatoly Onoprienko, que les enfants appelaient «Papa», les attendait à la maison d'un instant à l'autre. Quand Sergei Kryukov sonna à la porte, Onoprienko supposa que c'était Anna et ouvrit la porte sans hésitation. À sa grande surprise, il fut rapidement maîtrisé et menotté. Alors que Kryukov regardait autour de lui dans l'appartement, il remarqua une chaine stéréo

«Akaï» dans le salon. Elle attira son attention parce que la famille Novosad, récemment assassinée à Busk, une ville voisine, le 22 mars 1996, possédait une stéréo de cette marque. Elle avait été signalée volée par les proches de la famille, peu de temps après les meurtres. « *J'avais une liste, que je portais toujours sur moi, de certains objets qui avaient été signalés volés, leurs marques et les numéros de série* », déclara Kryukov. « *Et la chaine stéréo Akaï était bien celle de la scène du crime de Busk*. »

Quand la police demanda à Onoprienko ses papiers d'identités, il les conduisit jusqu'à un placard. Alors qu'un enquêteur ouvrait la porte du placard, Onoprienko plongea pour tenter de saisir un pistolet qu'il avait caché à l'intérieur. Mais il fut rapidement maîtrisé et ne put atteindre l'arme. Il allait s'avérer que le pistolet avait été volé sur une autre scène de crime, près d'Odessa.

Conscients de la gravité de la situation, les enquêteurs escortèrent Anatoly Onoprienko au quartier général de la police de Yavoriv et menèrent une fouille en règle de son appartement. À la fin de la journée, 122 objets appartenant à de nombreuses victimes de meurtre non résolus avait été récupérés sur les lieux, y compris un fusil de chasse Toz-34 à canon scié.

Anna revint à l'appartement avec ses enfants. « *Elle a compris que quelque chose de grave était arrivé, et m'a demandé ce qui se passait* », expliqua Kryukov. « *Il n'y avait rien à faire, je l'ai prise à part et j'ai dit : "Vous souvenez-vous de ces meurtres à Bratkovychy ?". Et elle a fondu en larmes* ».

Même s'ils avaient une montagne de preuves matérielles, Sergei Kryukov avait besoin d'obtenir des aveux. Mais Onoprienko précisa immédiatement qu'il ne voulait pas parler. Quand Kryukov le confronta aux faits, Onoprienko se contenta de sourire. « *Je parlerai à un général, mais pas à vous* », dit-il.

L'enquêteur principal de Yavoriv, Bogdan Teslya, n'avait pas été impliqué dans l'arrestation ni la perquisition. Il était chez lui et se détendait en famille pour Pâques. Peu de temps après la fin de la fouille de l'appartement d'Onoprienko, vers 21h, il reçut un appel téléphonique de Sergei Kryukov lui demandant de venir interroger Onoprienko. Teslya était considéré par Khuney et d'autres enquêteurs comme le meilleur « interrogateur » de la

région, en raison de sa personnalité et de sa capacité à parler calmement avec les suspects.

Au siège de la police, Onoprienko avait renoncé à son droit à un avocat et continuait de garder le silence. Bien qu'il ait affirmé qu'il ne parlerait à personne au-dessous du rang de général, Teslya jugeait impératif d'essayer d'obtenir autant d'informations qu'il le pouvait. « *J'étais terrifié par le fait que ça se passe mal. Dans ce genre d'affaire, vous ne savez jamais ce qui va se passer, il pourrait se pendre dans sa cellule le lendemain matin, et alors vous ne pourriez jamais vraiment clore l'affaire. Nous devions le faire parler* ». A 22h, Teslya s'assit seul dans une salle d'interrogatoire avec Onoprienko, attendant qu'un général du ministère de l'Intérieur arrive de Lviv et essaie de le faire parler.

Au départ, Onoprienko resta silencieux mais au bout d'une demi-heure de questionnement, il commença à parler de sa vie, expliquant à Teslya que sa mère était morte lorsqu'il était très jeune et que son père l'avait placé dans un orphelinat.

Onoprienko parla longuement, affirmant qu'il était toujours en colère contre son père qui l'avait abandonné, mais avait gardé son frère aîné. « *Onoprienko a dit qu'il pensait que son père et son frère aurait facilement pu prendre soin de lui* », déclara Teslya. « *Il était ému et bouleversé quand il parlait.*» Teslya demanda alors à Onoprienko si, de ce fait, il n'avait jamais ressenti de la rancœur envers les familles. Toutes les familles. Onoprienko hésita brièvement, puis secoua la tête avant de répéter qu'il ne parlerait à personne au-dessous du grade de général.

« *À ce moment-là, j'ai essayé quelque chose de nouveau* », allait expliquer Teslya. « *Je lui ai dit : " Nous allons vous trouver votre général, nous allons même en trouver plusieurs, si vous voulez. Mais à quoi je vais ressembler si je les amène ici et que vous n'avez rien à leur dire ? Parce que peut-être qu'il n'y a rien à dire. De quoi je vais avoir l'air, alors ? " Et c'est alors qu'il a dit : "Ne vous inquiétez pas. Il y a incontestablement quelque chose à raconter"* ».

Peu après 23h00, Teslya quitta la sale et se rendit dans le corridor, où le Général Romanuk l'attendait. Après une courte pause, les deux hommes revinrent dans la salle d'interrogatoire.

Onoprienko avoua alors tous ses crimes.

Il admit d'abord qu'il avait bien volé le pistolet trouvé dans le placard de son appartement. Puis admit l'avoir utilisé dans des meurtres récents. Il avoua avoir assassiné 8 personnes entre 1989 et 1995 et nia avoir commis d'autres crimes. Confronté aux preuves, interrogé jusqu'à 6 heures du matin, il admit finalement avoir tué 52 personnes en 6 ans, la majorité dans les 6 derniers mois.

Le lendemain, Bogdan Teslya et Onoprienko se rendirent à Lviv, où le tueur fut emprisonné. L'enquêteur commença alors un interrogatoire en face à face qui allait durer 5 jours. Il voulait vérifier en détails qu'Onoprienko était bien le « Terminator » qui avait terrorisé le nord de l'Ukraine depuis des mois. Il allait par la suite affirmer qu'Onoprienko était « *la personne la plus déroutante qu'il ait jamais interrogé* ». Le tueur lui expliqua qu'il avait reçu de Dieu l'ordre de tuer ses victimes, qu'il était capable d'hypnotiser les humains, d'arrêter son cœur par sa simple volonté et de contrôler les animaux par télépathie...

Onoprienko révélà Teslya qu'il avait été interné à l'hôpital psychiatrique de Kiev pour schizophrénie... ce que Teslya, en tant que policier de Lviv, n'était même pas autorisé à vérifier.

Le vendredi 19 avril 1996, l'enquête fut retirée à Teslya et confiée aux enquêteurs fédéraux du Ministère de l'Intérieur. Teslya déclara alors que, selon lui, Onoprienko était vraiment fou et avait agi seul. « *Il y a eu beaucoup de rumeurs selon lesquelles il faisait partie d'un gang, mais je pense que ce qu'il m'a expliqué sur ses mobiles, et ses pouvoirs spéciaux, n'a pas été inventé. Je peux me tromper, mais c'est ce que je pense. De plus, en y réfléchissant de manière rationnelle, je ne pense pas que quiconque d'autre qu'un tueur solitaire aurait pu commettre tant de meurtres. Dans une bande, quelqu'un parle, un autre boit, un troisième dit quelque chose à une petite amie, et tout est fini...* ».

Les psychiatres déclarèrent toutefois Anatoly Onoprienko sain d'esprit et mentalement apte à être jugé.
La procédure ne débuta pourtant qu'en novembre 1998 car les procès en Ukraine ne peuvent pas commencer avant que l'accusé n'ait lu tous les dossiers de preuves contre lui, et dans le cas d'Onoprienko il y avait 99

volumes à parcourir. Le procès fut également retardé par manque d'argent. Ce n'est fut que lorsque le juge en chef du procès lança un appel télévisé que le gouvernement ukrainien accepta d'allouer les fonds nécessaires pour un procès d'envergure.

Le 23 novembre 1998, un tribunal ukrainien statua tout comme les psychiatres qu'Anatoly Onoprienko, 39 ans, était mentalement compétent et pouvait être tenu pour responsable de ses crimes. Le tribunal régional de Zhytomyr déclara qu'Onoprienko, « *ne souffre pas de maladies psychiatriques, est conscient et est dans le contrôle des actions qu'il commet, et ne nécessite aucun examen psychiatrique supplémentaire* ».

Le procès d'Onoprienko s'ouvrit le 12 février 1999 dans la ville de Zhytomyr, à 145 km à l'ouest de Kiev. Comme Andreï Chikatilo, l'Eventreur de Rostov, l'avait été lors de son procès, Onoprienko fut placé à l'intérieur d'une cage en acier, où le public lui crachait dessus et l'insultait. Des centaines de personnes se rassemblèrent dans la salle non chauffée et réclamèrent de faire justice elles-mêmes. La police présente fouilla les sacs et fit passer les spectateurs par un détecteur de métaux avant qu'ils n'accèdent au tribunal.

Des proches des familles massacrées exprimèrent leur crainte qu'Onoprienko ne soit condamné qu'à 15 ans de prison, la peine maximale prévue par la loi ukrainienne, à l'exception de la peine capitale. Ils réclamèrent qu'il soit exécuté dans la salle d'audience elle-même.

Au départ, Onoprienko parla peu. Interrogé sur sa volonté de faire une déclaration, il haussa les épaules et répondit : « *Non, rien* ». Informé de ses droits, il grogna : « *C'est votre loi* ». Lorsqu'on lui demanda d'indiquer sa nationalité, il répondit : « *Aucune* ». Le juge Dmitry Lipsky lui expliqua que c'était impossible, Onoprienko leva les yeux au ciel et répondit : « *Eh bien, selon les forces de l'ordre, je suis Ukrainien* ».

Il expliqua finalement qu'il s'était senti comme un robot conduit pendant des années par une force obscure et affirma qu'il ne devrait pas être jugé tant que les autorités n'avaient pu en déterminer la source. « *Vous n'êtes pas capable de me prendre comme je suis* », cria-t-il au juge Dmytro Lypsky. «*Vous ne voyez pas tout le bien que je vais faire, et vous ne me comprendrez jamais. C'est une grande force qui contrôle cette salle aussi. Vous ne*

comprendrez jamais cela, peut-être que vos petits-enfants le comprendront. »

L'avocat d'Onoprienko, Ruslan Moshkovsky, qui ne contestait pas la culpabilité de son client, critiqua l'incompétence des enquêteurs qui n'avaient pas pu arrêter Onoprienko dès 1989, alors qu'il était soupçonné d'un double meurtre. Il demanda que son enfance à l'orphelinat soit considérée comme une circonstance atténuante.

Mais le Procureur Yury Ignatenko répliqua que les examens de santé mentale d'Onoprienko au cours de l'enquête et un autre test ordonné par le tribunal avaient (à priori) confirmé qu'il n'était pas aliéné et ne souffrait d'aucun traumatisme. Selon le procureur, les motivations d'Onoprienko résidaient uniquement dans sa nature violente. « *Dans chaque société il y a eu et il y a des gens qui, en raison de leur nature innée, peuvent tuer, et il y a ceux qui ne le feront jamais* », ajouta-t-il. « *Les gens demandent comment il a tué tant de gens. Mais pourquoi pas, si les conditions le permettent ? Onoprienko menait une double vie. Il savait ce qu'il faisait et a pu tromper tout le monde.* ».

Onoprienko expliqua qu'il avait été mené par un diable, par des forces supérieures et des voix mystérieuses. Il assura qu'il était bien coupable de tous ses crimes et insista sur le fait qu'il ne ressentait aucun remord. « *Je tuerais à nouveau aujourd'hui, en dépit de tout* », dit-il. « *Aujourd'hui, je suis la bête de Satan* ».

Après la lecture des 100 volumes de preuves, composés de dossiers d'enquêtes mais aussi de nombreuses et abominables photographies des scènes de crime, le procès se termina en avril 1999. Le procureur Yury Ignatenko demanda rapidement une condamnation à mort : « *Compte tenu du danger extrême que représente Anatoly Onoprienko en tant que personne, je considère que la punition pour lui doit aussi être extrême, sous la forme de la peine capitale* ».

L'avocat d'Onoprienko tenta à nouveau d'attirer la sympathie de la cour. « *Mon client a été, dès l'âge de 4 ans, privé de l'amour de sa mère, et de l'absence de soin nécessaire à la formation d'un homme digne de ce nom. Je demande à la cour... d'adoucir la sentence* ».

Après seulement 3 heures de délibération, le juge Dmytro Lypsky déclara, sous les applaudissements du public, qu'Onoprienko était condamné à la peine capitale. Le tueur resta la tête penchée, fixant le plancher de sa cage en métal, et fit un geste vulgaire en direction du juge. Puis, il puis traça une croix sur son front.

Dans sa déclaration finale à la cour, Onoprienko affirma : « *J'ai volé et tué, mais je suis un robot, je ne ressens rien. J'ai été proche de la mort tant de fois que c'est même intéressant pour moi maintenant de m'aventurer dans l'au-delà, de voir ce qui est là, après cette mort* ».

La condamnation à mort mit toutefois l'Ukraine dans une position inconfortable. En vertu de ses obligations en tant que membre du Conseil de l'Europe, le pays s'était engagé à abolir la peine capitale. La population comme les dirigeants soutinrent que l'affaire Onoprienko était une exception. Sa peine fut pourtant commuée en réclusion à perpétuité.

Il resta en prison jusqu'en août 2013, date à laquelle il mourut d'une crise cardiaque.

Il est possible qu'il ait commis d'autres meurtres entre 1989 et 1995, lorsqu'il voyageait en Europe.

Le complice d'Onoprienko dans ses premiers meurtres, Sergei Rogozin, fut condamné à 13 années de prison.

Victimes

Onoprienko a tué plus de 50 personnes entre 1989 et 1996, dont la majorité entre octobre 1995 et mars 1996.

14 juin 1989: près de Melnikov
Oleg Melnik (31 ans) et **Ludmila Melnik** (31 ans) dans leur voiture

16 juillet 1989: dans la région de Koretsky
Viktor Vasylyuk (43 ans) et **Anna Vasylyuk** (32 ans) dans leur voiture

16 août 1989: près de Melytopol
La famille Podolak, dans sa voiture
Yevgeny (35 ans)

Olga (25 ans)
Valentina (27 ans)
Paula (22 ans)
Lena (11 ans)

24 décembre 1989: à Gamarnya
La famille Zaichenko
Nikolai (27 ans)
Julia (25 ans)
Boris (3 ans)
Oleg (3 mois)

29 décembre 1995: à Bratkovychy
La famille Kryuchkov
Pyotr (27 ans)
Maria (23 ans)
Lesya (18 ans)
Myroslav (18 ans)
et
M. Malinowski (33 ans)

5 janvier 1996: à Energordar
Sergei Odintsov (37 ans)
Tamara Dolinin (32 ans)
Alexander Rybalko (35 ans)
Sergei Garmash (35 ans)
Victor Kasayev (35 ans)
Anatoly Savitsky (45 ans)
Nadezhda Kochergina (45 ans)

17 janvier 1996: à Bratkovychy
La famille Pilat
Vladimir (62 ans)
Olga (60 ans)
Oleg (28 ans)
Lesya (26 ans)
Vladimir (6 ans)
et

Galina Kondzyola (29 ans)
Stepan Zakharko (56 ans)

30 janvier 1996: à Fastova
La famille Marusina
Svetlana (28 ans)
Boris (7 ans)
Denis (6 ans)
et
Sergei Zagranichniy (32 ans)

12 février 1996: à Olevsk
La famille Dubchak
Anatoly (32 ans)
Julia (30 ans)
Victoria (10 ans)

27 février 1996: à Malyn
La famille Bodnarchuk
Sergei (31 ans)
Galina (27 ans)
Tatiana (7 ans)
Valery (8 ans)
et
Boris Tslak (28 ans)

22 mars 1996: à Busk
La famille Novosad
Mikhail (30 ans)
Galina (30 ans)
Irina (26 ans)
Ludimila (10 ans)

Mode opératoire

L'Ukraine est le 2ème plus grand pays d'Europe après la Russie. Pour schématiser, c'est une vaste plaine sans arbres, à l'exception des montagnes de Crimée au sud et des Carpates à l'ouest. De nombreux villages sont

disséminés sur tout son territoire et certaines habitations sont particulièrement retirées.

Onoprienko tuait au beau milieu de la nuit. Il choisissait une maison isolée, qui n'avait aucun voisin proche et, souvent, pas de ligne téléphonique.

Il attirait l'attention des occupants en faisant du bruit à l'extérieur.

Il tuait tous les occupants en commençant pas l'adulte masculin, rapidement, avec une arme à feu, avant de chercher et de tuer les autres membres de la famille, en terminant par les enfants.

Il repartait systématiquement avec des objets appartenant aux familles, et possédant plus ou moins de valeur.

Généralement, il mettait le feu à la maison afin de couvrir ses traces.

Il tuait les éventuels témoins qu'il pouvait croiser.

Motivations

Anatoly Onoprienko souffrait à priori d'une maladie mentale, la schizophrénie.

Le psychiatre Halyna Shurenok, directeur en chef de l'hôpital Pavolov à Kiev, a diagnostiqué la schizophrénie d'Onoprienko en 1994.

« *J'ai examiné Onoprienko une seule fois. Mais aujourd'hui, en repensant à ma rencontre avec lui, dans ses mimiques, dans son comportement, assis dans son lit, je peux confirmer le diagnostic que j'avais fait. De plus, à cette époque, Onoprienko n'avait aucune raison de prétendre la folie, il n'était accusé de rien. Il s'est comporté naturellement et a réagi de manière appropriée aux médicaments neuroleptiques. Le corps d'une personne en bonne santé mentale réagit de manière complétement différentes à de telles injections. Un psychiatre ne peut pas dire catégoriquement qu'Anatoly Onoprienko ne souffre pas de troubles mentaux, même temporaires.*

Je ne comprends pas pourquoi la commission d'experts ignore ce qu'il dit sur les voix qui lui parlent, les soucoupes volantes et les forces intergalactiques. Ce type de déclarations a toujours été interprété dans le monde psychiatrique comme des symptômes de la schizophrénie. Les

experts devraient prêter attention aux motivations qu'il a donné: «J'ai tué les enfants afin qu'ils ne restent pas orphelins». Je suis également surpris que l'analyse des experts ait eu lieu en présence de la police et de l'armée, durant seulement 28 heures. Selon la loi, un patient doit être maintenu sous surveillance médicale constante pendant un mois. Ce qui soulève également les soupçons est que les experts n'ont pas entendu les psychiatres qui ont traité Onoprienko en 1994. La Commission n'a même pas examiné les dossiers de l'époque ».

Il semble évident que l'abandon subit par Anatoly Onoprienko durant son enfance a eu une grande influence sur son comportement futur. Il s'est senti humilié, rabaissé et il a eu l'impression d'être sans importance.

Il a recommencé à tuer en 1995, après avoir commencé à fréquenter Anna, qui avait deux fils, et avec laquelle il avait formé une famille recomposée.

Lorsque les enquêteurs découvraient les scènes de crime, les photos des familles étaient souvent retrouvées déchirées et éparpillées dans la maison.

Il leur a expliqué: « *Oh, vous savez, je les ai tué parce que je les aimais tellement, ces enfants, ces hommes et ces femmes. Je devais les tuer, les voix à l'intérieur parlaient dans mon esprit et mon cœur et me poussaient tellement fort !* »

Lors d'une interview, Onoprienko a affirmé que son abandon à l'orphelinat avait déterminé son destin, et que 60% des enfants élevés dans les orphelinats finissent en prison une fois adultes.

Les vols ont été commis pour revendre certains objets, mais également pour garder des «trophées», avec une tendance à l'accumulation compulsive. Parmi les 122 objets trouvés dans l'appartement d'Onoprienko, les enquêteurs ont par exemple retrouvé la veste d'un petit garçon, du maquillage et des chaussures de femmes.

Onoprienko était un tueur froid et implacable, qui, comme il le disait lui-même, agissait comme un robot. Le surnom que les médias lui avaient trouvé, « Terminator », lui convenait parfaitement : il a assassiné un très grand nombre de personnes, avec un fusil à canon scié, de manière mécanique et sans hésitation.

Ses crimes n'avaient aucune connotation sexuelle. Son but était de tuer pour tuer, le plus rapidement.

Dans son discours, il se décrit par trois images différentes: le disciple de Satan, le suiveur d'ordre de Dieu et le robot faisant partie d'un projet expérimental mené par les forces intergalactiques. Ce qui ressort de ces 3 figures est, comme il l'a dit lui-même, « *Je suis naturellement supérieur à tous les autres êtres humains* ». Onoprienko se considérait comme un être supérieur. Et tous ses actes étaient justifiés car il répondait à des ordres supérieurs venus de Satan, de Dieu ou d'une entité extra-terrestre.

Lorsqu'il dit « *Je suis comme un lapin dans un laboratoire. Je fais partie d'une expérience pour prouver que l'homme est capable de tuer et d'apprendre à vivre avec ses crimes. Pour montrer que je peux gérer, je peux tout supporter, tout oublier* », il démontre une différence entre la compréhension et le sentiment. Anatoly Onoprienko était capable de comprendre la gravité de ses crimes mais n'avait aucun remord, aucune hésitation.

Il a expliqué qu'après ses premiers crimes, en 1989, il a éprouvé des remords. En ce qui concerne les meurtres de 5 personnes, dont un garçon de 11 ans, qui dormaient dans une voiture, et dont il avait brûlé les corps, Onoprienko allait expliquer par la suite qu'il n'avait tiré aucun plaisir dans l'acte de tuer. « *Les cadavres sont affreux. Après avoir tué la famille dans la voiture, je me suis assis dans la voiture avec leurs corps pendant deux heures sans savoir quoi faire avec eux. L'odeur était insupportable*. »

Il a alors cherché des justifications à ses meurtres.
« *Jusqu'à un certain moment, j'ai regretté les meurtres. Mais quand j'étais en Grèce, j'ai eu une vision. A partir de ce moment, tuer serait mon but, j'agirais comme un automate. A partir de ce jour-là, tout le monde me connaitrait comme un robot capable de tuer sans hésiter* ».

Pour entrer dans une maison, massacrer tous les habitants et brûler l'habitation, sans éprouver de remord, il a créé dans son esprit instable un projet, une expérience qui l'utilisait comme un cobaye pour prouver qu'il était «supérieur». Il allait être un instrument qui démontrerait qu'il était au plus haut niveau de l'évolution. Et que ses victimes étaient faibles.

« *C'est très simple* », a-t-il dit aux enquêteurs. « *Comme un animal. J'ai regardé tout cela (le massacre de la famille Pilat) comme un loup regardait une brebis* ».

« *Je lui ai dit que je pensais que ses pouvoirs hypnotiques étaient intéressants, et lui ai demandé s'il pouvait les essayer sur moi* », a déclaré Teslya. « *Mais il a dit que cela ne fonctionnait qu'avec des personnes faibles, et je n'étais pas assez faible.* »

Après sa condamnation, Onoprienko a donné une longue entrevue à un journaliste du Sunday Mirror en mars 1999. « *J'ai commencé à me préparer à la vie en prison il y a longtemps: je jeûnais, je faisais du yoga, je n'ai pas peur de la mort* » dit-il. « *La mort pour moi n'est rien. Naturellement, je préférerais la peine de mort, je n'ai absolument aucun intérêt pour les relations avec les gens* ».

« *La première fois que j'ai tué, j'ai abattu un cerf dans les bois. J'avais une vingtaine d'années et je me rappelle avoir été très bouleversé quand je l'ai vu mort. Je ne pouvais pas expliquer pourquoi je l'avais fait. Je n'ai jamais ressenti cela par la suite* ».

« *Si on me laissait sortir, je recommencerais à tuer, mais cette fois, ce serait pire, dix fois pire. Le besoin est là. Saisissez cette chance* (de me tuer) *parce que je suis préparé à servir Satan. De ce que j'ai appris, je n'ai pas de concurrents dans mon domaine. Et si je ne suis pas tué je vais échapper à cette prison et la première chose que je vais faire est de trouver Kuchma* (le président ukrainien de l'époque) *et le pendre à un arbre par les testicules... Il ne fait aucun doute que je vais échapper à cette cage. Et quand je vais le faire, les meurtres vont être bien pires. Surtout pour ceux qui m'ont insulté. Je dis toujours que je vais en tuer 360* ».

Il a accepté de donner une dernière interview, un mois avant son décès en 2013. Mais, toujours obsédé par son idée d'être supérieur, il a refusé que le journaliste ukrainien le film: « *Je veux que les gens gardent de mois l'image d'un jeune homme* ».

Citations

« Je ne suis pas un détraqué. Si je devais le faire, je vous attaquerais ici et maintenant et je vous tuerais facilement. Non, ce n'est pas si simple. J'ai été pris en charge par une plus grande force, quelque chose de télépathique ou de cosmique, qui me contrôle. Je suis comme un lapin dans un laboratoire. Je fais partie d'une expérience pour prouver que l'homme est capable de tuer et d'apprendre à vivre avec ses crimes. Pour montrer que je peux gérer, je peux tout supporter, tout oublier » : Anatoly Onoprienko.

« Il n'est ni humain ni Dieu. Il vient du Diable. Il peut vous sembler tout à fait normal, mais si vous touchez une zone sensible, ses yeux changent complétement et vous voyez le tueur » : Viktor Karbosky, directeur de la prison de Jitomir.

« Je venais de les tuer. Ce n'est pas que ça m'avait donné du plaisir, mais j'ai ressenti cette envie irrésistible... A partir de ce moment-là, c'était presque comme un jeu venu de nulle part » : Anatoly Onoprienko.

« Pour moi, c'était comme chasser. Chasser les gens... J'étais assis, à m'ennuyer, sans rien faire, et soudain, cette idée a pénétré ma tête. J'ai tout fait pour l'en faire sortir, mais je ne pouvais pas, c'était plus fort que moi. Alors je montais dans la voiture ou prenait un train et je sortais pour tuer.» : Anatoly Onoprienko.

Bibliographie

"The Encyclopedia of Serial Killers", Michael Newton, Facts on file, 2006.

Filmographie

"Anatoly Onoprienko - The Terminator", History Channel, 2011.

Ce livre vous a plut ?

Si oui, n'hésitez pas à laisser une critique sur Amazon ou Kobo, cela permettra à d'autres lecteurs de le trouver plus facilement. Merci d’avance !

Vous pouvez également télécharger un ebook gratuit présentant d'autres portraits et études sur les tueurs en série, en cliquant sur ce lien :

http://www.tueursenserie.org/ebook-gratuit

A PROPOS DE L'AUTEUR

Emily Tibbatts a créé le site www.tueursenserie.org en 2001. Elle y publie régulièrement des portraits de serial killers, des études sur la criminologie ou la psychologie criminelle, ainsi que des actualités mondiales sur les tueurs en série.

Elle est l'auteur d'un supplément au jeu de rôle l'Appel de Cthulhu, publié aux éditions Sans Détours : « Sciences forensiques, Profiling et Tueurs en série » en 2009, puis sa version étendue « Sciences Forensiques et Psychologies criminelles » en 2013.

Vous pouvez suivre ses publications à venir sur :

http://www.emilytibbatts.com